Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Marcoy, Paul (1815-1887). Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique.... 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P
314

C.

VOYAGE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

CORBEIL

Typographie et Stéréotypie

DE

CRÉTÉ ET FILS

PAUL MARCOY

DEPOT LEGAL
Seine-et-Oise
1232
1868

VOYAGE

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

PAR

PAUL MARCOY

ILLUSTRÉ DE 626 VUES, TYPES ET PAYSAGES

PAR E. RIOU

ET ACCOMPAGNÉ DE 20 CARTES GRAVÉES SUR LES DESSINS DE L'AUTEUR

TOME PREMIER

ISLAY — AREQUIPA — LAMPA — ACOPIA — CUZCO — ECHARATI
CHULITUQUI — TUNKINI — SARAYACU

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

Droits de propriété et de traduction réservés.

A

EUGÈNE DURANTHON

Puisse ce livre que je te dédie, te rappeler avec notre amitié d'enfance les lieux que nous avons connus!

PAUL MARCOY.

Paris, octobre 1868.

PREMIÈRE ÉTAPE

D'ISLAY A AREQUIPA

(PÉROU)

PORT ET VILLAGE D'ISLAY.

PREMIÈRE ÉTAPE

D'ISLAY A AREQUIPA

Islay et ses rivages. — *Vicar of Bray.* — Un déjeuner de garçons. — *I pede fausto.* — Pendant que des muletiers boivent, l'auteur babille. — La Pampa et ses ossements. — Le Tampu et la carte à payer. — Une vallée vue à vol d'oiseau. — Détails scientifiques qui n'intéresseront personne. — Étapes et lieux divers. — Ce qu'on voit dans une rivière en regardant du haut d'un pont. — Arequipa et son étymologie. — Tremblements de terre. — Plaidoyer éloquent en faveur du volcan Misti. — Églises et couvents d'Arequipa. — Qui traite des religieux en général et des religieuses en particulier. — Les rues, les maisons et les habitants de la ville. — Le beau sexe d'Arequipa. — Chausse-trapes matrimoniaux. — Modes et nouveautés. — Indiens porte-tapis. — Coup d'œil impartial sur une fontaine. — Esquisses variées. — Les joies du carnaval. — Un capital de huit cent mille francs représenté par des coquilles d'œufs. — Variantes du mardi gras. — *Memento, homo, quia pulvis es.* — Où l'auteur se rappelle fort à propos qu'il a peu de temps à lui et beaucoup de chemin à faire.

Islay, situé sur la côte du Pérou par 17° 01′ de latitude méridionale et 74° 30′ de longitude occidentale, est le port de commerce et le siége de la douane du département et de la ville d'Arequipa. Sa baie, de figure irrégulière, peut avoir une lieue de circuit ; elle est bordée d'une double rangée de lomas ou collines, jaunes de ton, lourdes d'aspect,

disposées en amphithéâtre, et revêtues jusqu'au tiers de leur hauteur d'un mur de roches trachytiques, rempart naturel qui prévient l'éboulement des sables et des dépôts marins. L'action continue de la mer, dont les vagues, poussées par le vent du sud, viennent déferler avec furie sur les rivages, a poli la surface de ces roches coupées à pic en maint endroit, comme une falaise. Au-dessous de ces formations minérales, des roches de porphyre amygdalaire et syénétique, à demi submergées, montrent çà et là leurs croupes noirâtres. Au fond de la baie, un gros rocher, pareil à une tour en ruine, se rattache à la terre ferme par un système de poutrelles, de planches et d'échelles de corde. Ce rocher ou ce système, selon qu'on voudra l'appeler, sert de quai, de môle, d'embarcadère ou de débarcadère à la population flottante, et d'observatoire aux douaniers. La douane, représentée par un hangar en planches meublé d'un lit de camp, occupe un des côtés de cet échafaudage, au delà duquel un sentier tortueux et d'une pente roide conduit, après dix minutes de marche, au village d'Islay, édifié sur le versant d'une colline, à 190 mètres environ du niveau de l'océan Pacifique.

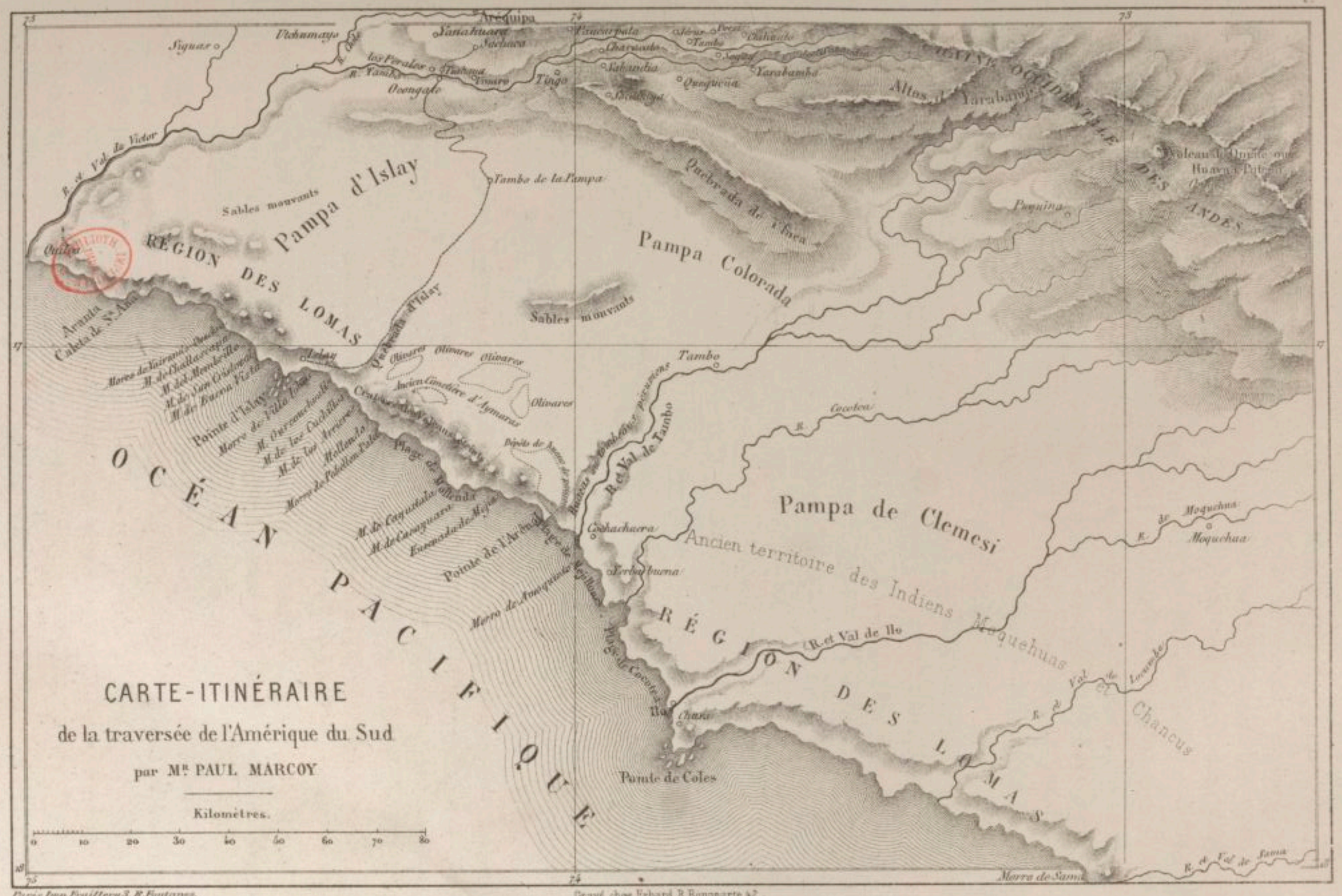
Rien de plus aride et de plus désolé que la contrée qui s'étend à vos pieds, quand, debout au sommet de cette colline, vous parcourez de l'œil les environs. Du Nord au Sud ce ne sont que dunes de sable, hautes falaises, plages jonchées de bois flotté, longues zones de salpêtre et de sel marin, superpositions de dépôts calcaires, îlots pierreux surmontés d'une couche de huano [1], roches de toutes formes et de toutes couleurs. La pureté de l'air, l'intensité de la lumière, l'inaltérable azur de la mer et du ciel, en accusant nettement tous les détails de ce vaste tableau et ne laissant dans l'ombre aucune de ses faces, lui donnent je ne sais quelle splendeur morne, quelle immensité aveuglante et quelle implacable sérénité.

La baie d'Islay, quand on l'aperçoit du large, a la figure d'un croissant aux pointes aiguës et recourbées ; vue du cap Cavallo, au Nord, ou des rochers d'Ilo, dans le Sud, elle reproduit assez exactement le corps d'un immense poisson à demi submergé. Des myriades d'oiseaux de mer, depuis le pélican goîtreux jusqu'à la svelte frégate, qui du matin au soir planent et tourbillonnent, montent et redescendent dans l'éblouissante clarté du soleil, complètent l'illusion ; on croirait voir le cadavre échoué d'une baleine [2] après lequel s'acharnent ces voraces oiseaux.

Chaque année, une quarantaine de navires, partis d'Europe ou de l'Amérique du Nord et frétés pour Valparaiso et les intermédiaires, longent ce littoral et font à Islay une courte relâche pour y prendre les produits de l'intérieur qu'on leur tient en réserve. Pendant quelques jours un semblant de vie galvanise le port et son triste village. Les échos habitués à ne répéter que les plaintes du vent, le murmure des vagues et les mugissements des phoques, retentissent de refrains avinés et d'appels polyglottes ; puis le navire lève l'ancre et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

[1] Par corruption *guano*. La lettre *g* n'existe pas dans l'idiome quechua.

[2] Les immenses bancs de sardines qui, chaque année, viennent échouer le long de ces côtes, entre le quatorzième degré et le vingt-deuxième, attirent souvent à leur suite quelque baleine qui, victime de sa voracité, reste à sec sur le sable. En cinq ans, nous avons pu constater deux fois le même fait.


CARTE-ITINÉRAIRE
de la traversée de l'Amérique du Sud
par Mr. PAUL MARCOY
Kilomètres.
0 10 20 30 40 50 60 70 80
Pampa d'Islay
Sables mouvants
RÉGION DES LOMAS
Pampa Colorada
Sables mouvants
Tambo de la Pampa
Quebrada de Cinca
Pampa de Clemesi
Ancien territoire des Indiens Moquehuas et Chancus
RÉGION DES LOMAS
OCÉAN PACIFIQUE
Pointe de Coles
Pointe d'Islay
Aranta
Caleta de Sta. Ana
Arequipa
Tingo
Tambo
Cocotea
Moquehua
Morro de Sama
R. et Val de Tambo
R. et Val de Ilo
R. et Val de Locumbe
R. et Val de Sama
Paris, Imp. Fraillery 3. R. Fontanes.
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

Par une belle matinée de juillet, époque de l'hiver sous ces latitudes, je me trouvais — qu'on me pardonne cette répétition du *moi* — je me trouvais, dis-je, à bord du *Vicar of Bray*, honnête trois-mâts sorti des chantiers de Liverpool, en compagnie du capitaine de ce navire, d'un consul anglais résidant à Islay et de quelques notables d'Arequipa. Une invitation à déjeuner faite à chacun de nous par le capitaine, et qui remontait déjà à une quinzaine de jours, était le motif qui nous réunissait. Au moment où commence ce récit, il n'était pas loin de onze heures, et, bien que le déjeuner eût été annoncé pour dix heures précises, le cuisinier du bord, retardé probablement comme Vatel par un détail du menu, n'avait pas encore donné l'ordre au matelot de quart de sonner la cloche. Les physionomies et les dents des invités s'allongeaient de plus en plus ; chacun néanmoins s'efforçait de faire bonne contenance et causait de son

POINTE D'ISLAY, VUE DE LA MER; DIRECTION EST-NORD-EST; DISTANCE, QUATRE MILLES.

mieux pour donner le change à son estomac. Pendant que la conversation de ces messieurs passait du grave à l'enjoué, du plaisant au sévère, je regardais, accoudé sur le bastingage, les collines d'Islay, où les brumes hivernales, connues dans le pays sous le nom de *garuas*, devaient faire éclore plus tard, pendant un mois ou deux, de l'herbe, des fleurs, des ruisseaux, des oiseaux, des insectes, toutes choses qui y sont aussi inconnues pendant les deux tiers et demi de l'année que le *Cucumis melo* dans les steppes de la Sibérie.

L'anxiété générale eut enfin un terme. Un de ces soupirs qui soulèvent collectivement la poitrine du public, quand, au théâtre, le rideau se lève après un long entr'acte, fut poussé par nos compagnons, lorsqu'au son de la cloche le maître d'hôtel sortit de la cuisine et traversa le pont, portant à deux mains un plat dans lequel, mollement couché sur une litière de légumes, apparaissait un gigot bouilli du format le plus respectable. Nous nous précipitâmes à la suite de l'homme vers l'escalier de la chambre

banale, où nous arrivâmes en même temps que lui. Dix minutes après, on n'entendait plus que de sourdes onomatopées entrecoupées d'un cliquetis furieux de fourchettes ; chacun avait à cœur de réparer le temps perdu. A part le gigot, qui est de toutes les époques et de toutes les cuisines, le déjeuner fut un véritable repas anglais, entremêlé de bœuf et de poisson fumés, de puddings variés, de tourtes de rhubarbe et autres préparations étranges. Le poivre rose de Cayenne, le cacazouèzo des Antilles, l'orocoto péruvien, le cary de l'Inde, l'harvey-sauce, leur servaient d'assaisonnement. Ces mets incendiaires furent arrosés de vins de Xérès et de Porto, de bière double et simple, de genièvre et d'eau-de-vie. Un café à mettre en gaieté toutes les chèvres de l'Yémen nous fut servi ensuite dans de petites jattes qui tenaient lieu de tasses ; puis, quand les douces fumées de la digestion commencèrent à monter de l'épigastre au cerveau des convives, que leurs visages richement empourprés exprimèrent cette béatitude particulière aux gens dont le ventre est bien plein et l'esprit débarrassé de tous soucis. le capitaine se leva et réclama l'attention de la galerie.

Señores y amigos, dit-il dans un castillan baroque, mais intelligible, le déjeuner auquel je vous ai conviés est probablement le dernier que nous ferons ensemble ; demain, à onze heures, je lève l'ancre et je pars pour Santa-Maria de Belem do Para, où mon mariage avec la fille d'un de mes consignataires est à peu près décidé. Une fois marié, je vends mon navire ; je m'associe avec mon beau-père, et je deviens armateur comme lui : voilà pour l'avenir. Mais ces événements sont encore éloignés, et, en attendant que le moment soit venu de nous séparer, trouvez bon que je revienne sur certaine gageure à laquelle mon amour-propre de marin est intéressé. Don Pablo Marcoy, notre ami, qui, pendant que je parle, s'amuse à modeler ma charge avec de la mie de pain, s'est mis en tête, comme vous le savez, de faire le même voyage que moi ; de plus, il a parié qu'en prenant à travers terres et en coupant du sud-ouest au nord-est ce continent dont je vais faire le tour, il arriverait avant moi à l'embouchure de l'Amazone. J'ai tenu le pari, mais sans en déterminer la valeur. A quelle somme le fixerons-nous bien, *señores y amigos* ici présents ?

— A cent onces d'or, dit un habitant d'Arequipa qui avait perdu au jeu sa fortune et comptait sur une révolution politique pour la refaire.

— Va pour cent onces ! fit le capitaine en me regardant.

— Un moment ! dis-je. Lorsque j'ai offert de parier, c'était dans l'idée que le montant du pari serait en harmonie avec mes ressources ; mais, dès qu'il s'agit de cent onces, c'est-à-dire d'environ 8,640 francs, je retire ma proposition, n'ayant pas l'avantage que semble posséder notre agréable conseiller, de remuer l'or à la pelle.

— Mais alors quelle somme pariez-vous ?

— Je parie cinq francs.

— Cinq francs ! Quelle affreuse plaisanterie ! exclamèrent tous les convives.

— Messieurs, répliquai-je, je ne vois rien d'affreux ni même de plaisant dans ce que je dis. Si la somme que j'offre de parier vous paraît minime, ainsi qu'à mon honorable collègue, je puis y ajouter un paquet de cigares

— N'ajoutez rien, cher ami, et brisons là-dessus, fit le capitaine en essayant de dissimuler une grimace ; gardez vos cinq francs, fumez vos cigares, écartons du pari toute idée de profit et contentons-nous de l'honneur..... Vous disiez donc que vous comptez partir incessamment ?....

— Je ne disais rien, capitaine, mais je pensais qu'en cette circonstance un défi vaut mieux qu'un pari. D'abord pour vous, gentleman, dont la famille a donné autrefois une reine à l'Angleterre, et qu'en raison de ce passé illustre, un vil profit doit intéresser peu. Pour moi ensuite, pauvre diable de naturaliste, que ce même profit intéresserait assez, mais qui ne puis exposer aux chances du hasard la somme dont j'ai précisément besoin pour faire mon voyage. Qu'il ne soit donc plus question d'argent entre nous, et, comme vous l'avez si bien dit, tenons-nous-en à l'honneur pur et simple.

— *Muy bien, señor French*, fit le consul anglais ; bornons-là cette discussion, et, puisque vous ne pariez plus, je propose de boire.

— Buvons, buvons, buvons ! » chantèrent chromatiquement les notables d'Arequipa.

Sur un signe du capitaine, le maître d'hôtel enleva les tasses vides et les remplaça par des bouteilles pleines. On se remit à boire ; je ne dirai pas ce qu'on but, la chose paraîtrait incroyable ; mais, quand finit le jour, et qu'à la clarté du soleil eut succédé celle de la lampe de l'habitacle, la chambre du *Vicar of Bray* offrait l'image d'un champ de bataille après le combat. Pas un des convives n'était resté debout. Le capitaine avait glissé sous la table ; le consul était tombé dessus ; les notables d'Arequipa, étendus çà et là, dormaient dans des postures variées. Les verres et les bouteilles — ces ornements périssables des banquets, comme dit sir Walter Scott — avaient été brisés dans l'engagement, et leurs tessons, comme autant de miroirs, reproduisaient à l'infini cette scène d'horreur et de désolation. A ma prière, le maître d'hôtel, aidé du cuisinier, inhuma chaque cadavre dans une cabine, en attendant l'heure de sa résurrection ; puis, cette opération terminée, je me fis mettre à terre et me rendis chez un pêcheur de phoques où j'avais élu domicile. Là, je m'empressai de changer de linge, car j'étais mouillé comme au sortir d'un bain. Les verres de rhum et de gin, qu'on ne m'avait pas épargnés, étaient descendus par la manche de mon habit, au lieu de passer par ma gorge, tour de passe-passe que je tenais d'un docteur liménien, lequel, ne pouvant boire une goutte de liqueur sans en être incommodé, avait inventé, disait-il, ce mode d'ingurgitation, qui lui permettait de défier, le verre à la main, les plus forts buveurs des deux Amériques.

Le lendemain, je revins à bord pour avoir des nouvelles de nos amis ; tous étaient sur pied, joyeux et dispos, et ne gardaient de leur léthargie de la veille qu'un souvenir confus. Le thé nous fut servi sur la dunette, pendant que l'équipage virait au cabestan. Un dernier toast, auquel les assistants s'associèrent de tout leur cœur, fut porté par le capitaine au succès de notre voyage ; puis, après un échange de poignées de mains et de souhaits prospères, et remise à moi faite par mon honorable partner, de l'adresse au Para de son futur beau-père, la chaloupe du navire nous conduisit au débarcadère,

d'où nous assistâmes aux derniers apprêts du départ. Un quart d'heure après, le *Vicar of Bray*, incliné sur sa hanche de tribord et ses voiles gonflées par une jolie brise, fendait rapidement les ondes du Pacifique.

Nous gravîmes le sentier rapide qui conduit au village d'Islày, et nous arrivâmes chez le consul anglais. L'épouse et les filles de cet insulaire, inquiètes de sa longue absence, l'accueillirent par des monosyllabes gutturaux qui exprimaient leur joie de le revoir. Après avoir épanché leur tendresse, ces dames nous invitèrent gracieusement à passer la journée sous leur toit et à partager leur dîner de famille ; mais je n'acceptai pas, pressé que j'étais de me mettre en route. Mes compagnons, qui sans doute auraient accepté, si j'en juge par le regard de désappointement qu'ils échangèrent, refusèrent

TYPE DE LA CÔTE DU PACIFIQUE — BALSERO PÊCHEUR DE PHOQUES.

à mon exemple. Alors ces dames, qu'effrayait l'idée de nous voir partir à peu près à jeun, se mirent sur-le-champ à préparer des *sandwich's*, qu'un domestique nous offrit à la ronde. Nous arrosâmes ces tartines d'un vin de Champagne tiré d'Exeter, où on le fabrique avec du poiré. A l'issue de ce *luncheon*, l'aînée des filles du consul, charmante personne à la chevelure d'un blond lumineux, et qui répondait au doux nom de Stella, se mit au piano, et, pour flatter l'amour-propre national des hôtes de son père, joua la cantate de *Manco-Ccapac*. Tous les notables applaudirent avec transport. L'un d'eux, ayant fait *bisser* l'air, commença d'en chanter les paroles. Les

autres ne tardèrent pas à faire chorus. Cet hymne patriotique, peu connu en Europe, mais célèbre au Pérou, et dont les vers et la musique sont attribués à un donneur d'eau bénite du *Sagrario* d'Ayacucho, se compose de dix-huit strophes, chacune de quatorze vers de dix syllabes, à rimes assonantes. L'air en mode mineur, essentiellement plaintif et mélancolique, est en harmonie avec le poëme, où l'auteur pleure comme Jérémie, non pas sur l'endurcissement de Jérusalem, mais sur la splendeur éteinte des Enfants du Soleil. L'exécution de ce morceau dura cinq quarts d'heure ; mais nul ne trouva le temps long. Seulement, comme entre chaque strophe les chanteurs avaient bu rasade, sous prétexte d'honorer la mémoire de celui qui tira le Pérou de la barbarie, et que le vin avait surexcité leur enthousiasme, craignant qu'une fois la cantate finie il ne leur prît fantaisie de danser un quadrille, car ces naturels, une fois lancés, ne s'arrêtent plus, je profitai de quelques minutes de silence qui succédèrent au cri final de la dernière strophe, pour me lever et prendre congé du consul et de sa famille. Force fut à nos compagnons de s'exécuter. Ils prirent leurs chapeaux, saluèrent d'un air maussade et me suivirent, évidemment contrariés de ne pouvoir achever à leur guise une journée qui promettait d'être féconde en plaisirs de tout genre. Nos mules déjà sellées attendaient à l'écart. Chacun chercha sa bête dans le groupe et s'empressa de l'enfourcher. Les muletiers et les mozos prirent la tête du détachement, et nous nous éloignâmes de la demeure consulaire, salués par les vœux et les mouchoirs de toute la famille. Il pouvait être alors midi. Un soleil ardent inondait les sables. Chaque parcelle de mica, pareille à un miroir d'Archimède, nous lançait à la face un éclair dévorant. Les trois rangées de maisons en planches à toits de chaume ou de roseaux, qui font à Islay deux rues parallèles, restèrent bientôt derrière nous. Parvenus au sommet de la colline, nous eûmes à notre droite l'église du village, humble bicoque fermée pendant les trois quarts de l'année, et servant d'asile aux chauves-souris ; à notre gauche, une suite d'enclos bordés de pierres brutes, sanctifiés par des croix de bois, qu'on prendrait de loin pour des cimetières, et qui ne sont que des parcs à mules ; puis, ces points dépassés, nous descendîmes le revers oriental de la loma, et nous entrâmes dans un chemin également redouté des hommes et des animaux. Ce chemin, pareil à l'ornière creusée par la roue d'un char gigantesque, couvert à la hauteur d'un pied de cendres trachytiques dans lesquelles naissent, grouillent et meurent des légions de puces, porte le nom de *Quebrada d'Islay*. Quebrada, soit ; mais comme de lourdes collines qui le bordent des deux côtés, en interceptant complétement la brise du large, y déterminent une température de four à plâtre, à peine y fûmes-nous entrés que l'air parut manquer à nos poumons, et que nous commençâmes à haleter d'une façon étrange.

Pendant deux heures, nous longeâmes cette quebrada, marchant à la file et gardant un silence morne, que justifiait l'aspect farouche et désolé du site, et aussi la crainte d'avaler la poussière soulevée par le sabot de nos montures. Au milieu de l'atonie générale, les mozos seuls donnaient signe de vie en criant après les mules retardataires ; leurs cris, entremêlés d'épithètes injurieuses et de coups de

bâton, se détachaient *staccato* sur la partie de basse que chantaient les cigales, tapies dans les rares broussailles qui bordaient le chemin.

Bientôt nous reconnûmes à des signes certains que nos maux touchaient à leur terme. Les collines qui bornaient l'horizon au Nord et au Sud commencèrent à diminuer de hauteur, s'espacèrent de plus en plus, et furent enfin remplacées par de simples monticules. En même temps que la brise de mer arrivait jusqu'à nous, les terrains s'escarpaient et le chemin présentait une suite de talus rapides que nous nous mettions en devoir de gravir. Au dire des muletiers, nous approchions de l'endroit appelé l'*Olivar*, frontière naturelle qui sépare la quebrada de la pampa, la vallée de la plaine, la zone des cendres de la région des sables. La Flore locale, représentée par des héliotropes aphylles à odeur de vanille, des oliviers tortus et rabougris et quelques graminées, essaya de nous sourire sous le masque poudreux

HÉLIOTROPE APHYLLE A ODEUR DE VANILLE (RÉGION DES LOMAS, ZONE DES CENDRES).

qui cachait son visage, mais ce sourire avait quelque chose de si piteux, qu'au lieu d'y répondre, nous passâmes outre, en affectant de regarder ailleurs, et la pauvre déesse en fut pour ses avances.

Le chemin, continuant de monter, nous conduisit, après force zigzags, sur un petit plateau de figure irrégulière qui commandait les alentours. Un ajoupa, formé d'une natte en lambeaux attachée à des pieux, en marquait le centre. Sous cet abri, des femmes en haillons, des enfants chevelus et habillés de leur seul épiderme, étaient accroupis au milieu des jarres et des poteries. Une table basse, sur laquelle étaient étalés des poissons grillés, du piment moulu, et ce fucus que les Indiens nomment *cocha-yuyu* (douceur du lac), indiquait un de ces restaurants en plein air si communs au Pérou. Ces victuailles, saupoudrées de cendre volcanique en manière de poivre, avaient une mine peu engageante ; mais les muletiers n'étaient pas gens

à s'arrêter à ces détails. Leur premier soin, en arrivant, fut d'interpeller rudement les hôtesses et de se faire servir double ration de ces mets poudreux, accompagnés d'un cruchon de chicha. Comme il est d'usage, avant d'entreprendre la traversée de la pampa, de s'arrêter un moment en ce lieu pour laisser reposer les mules, nous mîmes pied à terre. Pendant que nos gens expédiaient leur collation, mes compagnons battirent le briquet et allumèrent leurs cigarettes. Je les laissai pousser vers le ciel des flots de fumée, et j'allai examiner, du bord du plateau, élevé de 1700

RESTAURANT DE LA QUEBRADA D'ISLAY.

mètres, les lieux que nous venions de parcourir, et que j'abandonnais pour ne plus les revoir.

Toute la contrée environnante, à partir du bas du plateau jusqu'à l'Océan, était d'un gris uniforme, marbré de veines irrégulières couleur d'ocre brune. Les collines sans nombre qui bosselaient sa surface ressemblaient, vues ainsi de haut et de loin, à ces phlyctènes ou boursouflures du sol, si fréquentes dans le voisinage des volcans. Du Nord au Sud s'étendait la ligne des lomas ou mornes salins qui bordent ce littoral entre le 10ᵉ degré et le 23ᵉ; leurs sommets et leurs flancs offraient par places une teinte jaunâtre, que devaient changer en vert gai, les premiers brouillards de l'hiver, vapeurs fécondantes qui se forment pendant la nuit et se dissipent vers les onze

heures du matin. La pureté de l'atmosphère permettait de distinguer à une très-grande distance tous les accidents de ce vaste paysage. Dans le Sud, je découvrais comme une ligne noire tracée à l'horizon entre le double azur de la mer et du ciel, la pointe de Coles et les roches du val de Tambo, dont la rivière, à sec pendant l'été, roule dans les crues d'hiver, sous ses flots bourbeux, d'énormes blocs détachés des montagnes. Un peu en deçà, m'apparaissaient les plages de Mejillones et de Cocotea, avec la surélévation de leurs bancs conchyliens, leurs gisements de huano et leurs collines criblées de *huacas* (sépultures), où dorment du dernier sommeil des

MOMIE D'INDIEN AYMARA.

milliers de momies. Chaque point sur lequel tombaient mes regards, me rappelait une halte, un épisode, une découverte. Ici, j'avais séjourné quelques semaines en compagnie d'Indiens Llipis du grand désert d'Acatama, vivant de fucus, de pétoncles et de melons d'eau, seules ressources alimentaires que nous offrissent ces parages. Là, j'avais assisté du haut des dunes, et sans pouvoir l'aider autrement que par des vœux stériles, au naufrage du brick-goëlette américain *Susquehannah*. Plus loin, au milieu des sables mouvants et pareille à un îlot conique, s'élevait la colline des Aymaras et son ossuaire antérieur à la conquête espagnole, où j'avais recueilli de si beaux échantillons phrénologiques. Plus loin encore, dans le Sud-Est, les terrains vagues de l'Arenal et ses dépôts de huano de poisson [1], inconnu jusqu'alors, et sur

[1] Les échouements observés sous les règnes des premiers Incas ont encore lieu chaque année à des époques fixes. Les habitants des plages d'Atica, à 30 lieues nord d'Islay, et ceux de Malla et de Chilca, sous le quatorzième

lequel j'avais tenté d'appeler l'attention des savants. Autour de ces sites, jalons qui me permettaient d'apprécier la durée et l'emploi du temps écoulé, s'évasaient les cratères jonchés de cendres, de scories et de pierres ponces, d'anciens volcans qui dominaient ce littoral à des époques inconnues, et près desquels le capitaine Frézier en 1713, A. de Humboldt et Bonpland en 1804, et A. d'Orbigny en 1836, étaient passés sans les voir.

Dans l'aire de l'Est, le tableau variait un peu d'aspect. Une région sablonneuse, hérissée de cerros trapus, arrondis, violemment inclinés au couchant, succédait aux cendres volcaniques et fermait l'horizon comme une barrière. Ces cerros, formés de

OSSUAIRE AYMARA, A TROIS LIEUES EST-SUD-EST D'ISLAY.

blocs de grès quartzeux et de débris de roches d'éruption et de sédiment, roulés, amoncelés, agglutinés par les grandes eaux dans leur retrait d'est à ouest pour regagner leur lit, m'avaient offert maintes fois de curieux échantillons du métamorphisme des roches. Chacune de ces formations détritiques portait un nom bizarre, *le rasoir*, *la colombe*, *les deux amis*, etc., que je n'avais pas encore eu le temps d'oublier. A leur base, dans le voisinage de quelque rigole, croissaient des oliviers, des cotonniers et des figuiers rachitiques, d'une teinte grise plutôt que verte, et reconnaissables seulement à l'ombre portée qui accusait leur relief.

Une tristesse immense s'emparait de l'esprit à la vue de cette contrée, aride jusqu'à la nudité, desséchée jusqu'à la calcination et rappelant, par la nature de son

degré, fumaient autrefois leurs terres avec ces poissons, n'ayant pas, comme ceux d'Islay, la ressource du huano d'oiseaux. Aujourd'hui, tous se servent de ce dernier engrais, usité jusque dans la Sierra. Les milliers de poissons étalés sur les plages, et dont les habitants ne tirent plus parti, empestent l'air jusqu'à ce que le soleil les ait desséchés. Avec le temps, ce détritus ichthyologique a formé des dépôts d'une demi-lieue de largeur, sur une profondeur de trois à quatre pieds. Le sable, les coquilles, les menus galets, les veines de sel marin, auxquels il est mêlé, indiquent que la mer dut baigner ces terrains avant la formation des rivages actuels.

sol comme par la forme de ses montagnes, la lutte des deux éléments qui, tour à tour, l'avaient bouleversée. L'ancien et éternel combat du dragon et de l'hydre, du feu et de l'eau, était écrit en toutes lettres sur sa morne surface, bizarrement zébrée de brun, de grisâtre, de fauve et d'un ton froid, malgré les torrents de lumière qu'y versait le soleil alors au zénith. Parmi ces couleurs ternes et poudreuses, qu'un géologue eût admirées sans doute, mais dont un peintre eût détourné les yeux, deux teintes chaudes, riantes, lumineuses, le bleu du ciel et le bleu de la mer, attiraient le regard. Au moment où je me retournais vers celle-ci pour la saluer d'un dernier adieu, deux points à peine visibles tachaient sa limpide étendue. L'un était un navire courant au plus près dans le sud — probablement celui de notre ami le capitaine — et dont la voilure, à cette distance, faisait l'effet d'un blanc duvet emporté par la brise ; l'autre était un pyroscaphe, qui remontait au nord en laissant derrière lui un imperceptible filet de fumée.

Les muletiers achevèrent leur collation et se cotisèrent pour solder la dépense, opération qui prit encore un certain temps, vu la lenteur que chacun d'eux mit à s'exécuter. Nous remontâmes sur nos bêtes et, tournant le dos au groupe d'hôtesses, nous nous dirigeâmes vers la pampa d'Islay, mer de sable d'une largeur de 20 lieues sur une longueur de 60, et dont les vagues, tantôt immobiles et tantôt mouvantes, imitent à la vue celles de l'Océan qui dut recouvrir autrefois ces lieux. Afin de couper la plaine en diagonale, nous avions pris au nord-est et rendu la bride à nos montures pour qu'elles cheminassent à leur guise, car il importait avant tout de ménager leurs forces. Les bonnes bêtes profitèrent de l'incident pour rompre leurs rangs et se reformer en colonne, disposition stratégique que les mules préfèrent, je ne sais trop pourquoi, au carré d'Ecnome, à la tête de porc d'Alexandre, et même au fameux coin de Gustave-Adolphe. Ce mouvement opéré avec une précision remarquable, chaque bête renifla fortement, coucha ses oreilles, allongea son cou, et emboîta le pas derrière sa compagne. Les muletiers entonnèrent une complainte.

Une traversée de ce désert n'est pas sans dangers. Le vent de mer qui laboure sa surface en renouvelle incessamment l'aspect. Du soir au matin des cavités s'ouvrent, des dunes se forment, des assises s'élèvent, puis se comblent, s'affaissent, se dispersent et vont se reformer ailleurs. Pour aider leur marche à travers ces terrains mobiles, les pilotes de la pampa consultent le soleil pendant le jour et pendant la nuit les étoiles. Ce sont des guides sûrs qui ne les égarent jamais. Avec la position des astres, ils ont encore les carcasses des animaux morts d'épuisement en traversant la plaine. Ces funèbres vigies, qu'ils ne manquent pas de relever en passant, indiquent par leur gisement à droite ou à gauche, leur proximité ou leur éloignement, que la caravane est plus ou moins dans la bonne voie. Aussi leur apparition est-elle toujours saluée avec reconnaissance, malgré certain dégoût mêlé de pitié dont on ne peut se défendre à leur vue : je parle ici des voyageurs sensibles et désintéressés, car pour les muletiers, âmes vénales et cœurs de pierre, ces ossements, qui leur

rappellent un capital perdu, éveillent leur mauvaise humeur plutôt qu'ils ne les attendrissent.

Nous marchions déjà depuis un certain temps, fouillant de l'œil les profondeurs de la pampa, et ne découvrant rien qui ressemblât à une carcasse, lorsque ce cri qui parodiait celui de l'antique sibylle : « Les os, voilà les os ! » fut poussé par un *arriero* vétéran qui guidait la colonne. Tous les regards se portèrent aussitôt vers le point que l'homme indiquait, et dans le sud, à l'extrémité de la plaine, nous aperçûmes une zone blanchâtre qui ressemblait aux veines de salpêtre ou de sel

JALONS D'UNE ROUTE DANS LA PAMPA.

marin qu'on trouve fréquemment dans ces parages. Sur l'avis de notre conducteur, qui prétendait que nous devions passer au vent des carcasses vigies, nous obliquâmes à droite et nous allâmes les reconnaître.

Ces os, groupés par petits tas et disposés sur une seule ligne qui se perdait à l'horizon, étaient plus ou moins blancs, plus ou moins polis, selon le laps de temps écoulé depuis la mort des individus auxquels ils avaient appartenu. A certaine symétrie dans leur arrangement, je reconnus la main de l'homme, bien que nos gens, à qui j'en fis l'observation, assurassent que le vent seul avait fait toute cette besogne. Quand je leur montrai certaines têtes de chevaux et de mules dans les cavités

auriculaires desquelles une main impie avait enfoncé deux tibias simulant des cornes, et d'autres têtes dont les fosses nasales laissaient passer des côtes en manière de trompes ou de défenses, les mozos de la troupe éclatèrent de rire ; d'où je conclus que ces charges funèbres, qu'ils mettaient sur le compte du vent de mer, avaient été faites par quelque membre de leur corporation dans un jour de gaieté mélangée d'ivresse.

A mesure que nous avancions, des débris récents venaient s'ajouter aux anciens débris, qu'ils finissaient par recouvrir comme une couche d'alluvion. Des os se montraient revêtus d'une chair noirâtre et de téguments desséchés ; des squelettes intacts, véritables maquettes, rappelaient le coursier de la mort dans l'Apocalypse, et certaines carcasses gardaient encore leur peau. Sous cette peau, sonore comme un tambour de basque et tendue comme un parasol, se tenaient coites des troupes de gallinasos (*Percnoptère Urubu*), gardiens accoutumés de ces solitudes. A l'exemple du rat de la Fontaine, domicilié dans son fromage de Hollande, les hideux rapaces, après s'être nourris de la chair de la bête, avaient établi leur demeure dans son intérieur. Au bruit que faisait notre caravane, ils sortaient un à un de ces antres sombres, fixaient sur nous leurs yeux atones, et rentraient dans leurs trous quand nous étions passés. Les plus curieux ou les plus affamés d'entre eux se perchaient sur une côte ou sur un fémur comme sur une branche, et de là épiaient d'un regard oblique l'allure de nos mules, prêts à fondre sur celle que la fatigue retiendrait en chemin. Mais leur attente fut trompée ; nos bêtes, quoique baissant la queue et portant bas l'oreille, poursuivirent leur marche, à la satisfaction des arrieros à qui nous les avions louées.

Aucun incident ne signala la fin de cette journée. Le soleil, après nous avoir grillé le crâne et la nuque, s'éteignit enfin derrière nous. A peine avait-il disparu, qu'un doux zéphyr envolé de la Cordillère se mit à souffler dans la plaine. D'abord, nos poumons l'aspirèrent avec délices ; mais, au bout d'une heure, ce vent léger était devenu une bise aiguë, et force fut à chacun de nous d'ajouter une mante de laine au poncho de coton blanc qu'il avait revêtu. Nous marchâmes ainsi jusqu'à dix heures, au milieu d'une obscurité que « la clarté qui tombe des étoiles » changeait en crépuscule. A ce moment, une masse d'un noir opaque se dressa devant nous à peu de distance. Nous reconnûmes le Tampu ou caravansérail de la pampa. Nos mules, qui le reconnurent aussi, allongèrent le pas et s'arrêtèrent d'elles-mêmes au seuil de cette hôtellerie locale, où d'habitude les voyageurs font halte pour laisser reposer leurs bêtes, plutôt que pour se reposer eux-mêmes.

Ce Tampu, que les Quechuas d'aujourd'hui nomment improprement *Tambo* [1], se compose d'une maison en bois, longue et basse, divisée en plusieurs compartiments et couverte d'un toit en planches ; le sable micacé de la plaine y tient lieu de parquet, et comme ce sable est habité par des légions de puces microscopiques, mais dévorantes, le voyageur, au lieu du repos qu'il s'attendait à goûter sur cette molle couche,

[1] L'idiome quechua, en s'altérant par degrés au contact de la langue espagnole, a changé ses terminaisons *cu*, *hua*, *pa*, *pi*, *pu*, etc., en *go*, *gua*, *ba*, *bi*, *bo*, etc., etc.

n'y trouve qu'un affreux supplice, à en juger par ses cris de rage et ses soubresauts furieux. A côté de cet inconvénient, le Tampu a l'avantage de servir de borne centrale au désert qui sépare le village d'Islay de la ville d'Arequipa, et de dominer de trois mille neuf cent dix-sept pieds le niveau de l'Océan Pacifique.

L'endroit que nous venions d'atteindre nous donnait la mesure exacte de la distance parcourue ; de midi à dix heures, nous avions fait onze petites lieues, tout juste la moitié du chemin que nous avions à faire. Ce trajet, si court qu'il puisse sembler, avait suffi néanmoins pour abattre nos forces ; en outre, la chaleur, l'air salin, la réverbération des sables, avaient produit sur nos individus des effets déplorables : nous avions le nez roussi, les lèvres gercées et le pouls élevé comme dans un

LA TAMPU DE LA PAMPA.

accès de fièvre ; une heure de soleil de plus, et nous étions rissolés à point ; l'idée d'une halte de quelques instants ne pouvait donc que nous sourire infiniment. Laissant aux mozos le soin de desseller nos mules, nous entrâmes dans l'auberge où régnait un profond silence. Une baie sans porte, pratiquée dans la paroi de ce logis, nous conduisit dans une salle où l'on n'y voyait goutte ; tout en tâtonnant le long des murs, nous poussâmes quelques clameurs dans le but d'avertir de notre arrivée les gens de l'auberge. En effet, l'hôte, réveillé par nos cris, ne tarda pas à nous interpeller au milieu des ténèbres. A ses questions nous répondîmes par ces mots : « Du feu ! de l'eau ! » L'homme parut un moment après, portant d'une main une bouteille dans le goulot de laquelle était fiché un suif allumé, et de l'autre main un seau d'eau et un gobelet que nous nous disputâmes. Notre soif étanchée, nous demandâmes si la localité ne possédait pas quelques vivres dont nous pussions nous sustenter, les sandwich's consulaires nous semblant fort loin à cette heure ; il nous fut répondu que, de ses pro-

visions passées, le Tampu n'avait conservé que six poules, vivantes il est vrai, mais qu'on pouvait sacrifier sur un signe de nous. Dans la crainte qu'un signe ne fût mal interprété ou ne fût pas compris, nous poussâmes un rugissement formidable en manière d'acquiescement. L'hôte s'inclina, demanda un répit d'une heure pour éveiller sa femme, allumer du feu, égorger, plumer, démembrer les poules et nous les servir accommodées au riz et au piment; sa demande lui fut accordée. Pour charmer les ennuis de l'attente, quelques-uns de nos compagnons imaginèrent de graver au couteau sur les cloisons du Tampu, leurs noms, prénoms, et la date de leur passage, tandis que d'autres bassinaient les brûlures de leur visage avec de l'eau fraîche et les oignaient de suif en guise de *cold-cream*.

A l'expiration du délai, l'hôte reparut portant une terrine dans laquelle, au milieu d'un liquide abondant et clair, tourbillonnaient de menus morceaux de volaille. Une cuiller de bois fut remise à chacun de nous, et, rangés en cercle autour du mets fumant, nous nous escrimâmes de notre mieux. L'hôte, discrètement placé dans la pénombre, d'où il assistait à notre repas, dut se sentir flatté dans son amour-propre d'artiste en voyant l'accueil empressé que nous faisions à sa cuisine. Quand la terrine fut parfaitement nette, nous y jetâmes nos cuillers et nous demandâmes la carte. L'hôte l'avait écrite à la craie sur un bout de planche pendant que nous mangions, et nous la remit d'un air obséquieux. Cette carte était ainsi conçue : *Vel-agu*, 4. 16. — *Chup-suma*, 60. 80.

Lisez :

Vela	(chandelle)	4 réaux.
Agua	(eau)	16 réaux.
Chupè	(potage)	60 réaux.
Suma	(total)	80 réaux.

Comme nous ne comprenions pas, nous nous mîmes à rire, mais l'hôte nous expliqua la chose et nous ne rîmes plus : le suif fiché dans le goulot de la bouteille nous était compté à raison de quatre réaux; le seau d'eau, à deux piastres; le bouillon de volaille représentait sept piastres et demie; bref, le total de ce repas modeste se montait à 50 francs. Un Européen débarqué de la veille eût jeté les hauts cris en prétendant qu'on l'écorchait comme une anguille ; mais nos compagnons, nés dans le pays, et moi, qui l'habitais depuis quelques années, nous jugeâmes différemment de la chose et nous payâmes sans mot dire, mais aussi sans donner le moindre pourboire. L'hôte ne parut nullement blessé de cette omission volontaire ; il empocha la somme que nous lui remîmes et sortit, laissant là sa terrine que nous enfouîmes aussitôt dans le sable.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur du Tampu, nos gens, restés au dehors, faisaient un somme sous le regard bienveillant des étoiles, laissant les mules, qu'ils avaient dessellées, se vautrer les quatre fers en l'air et suppléer par des culbutes au fourrage et à l'eau qui leur manquaient. Nous réveillâmes les uns et nous fîmes seller les autres afin de continuer notre route, une marche de nuit dans la pampa étant préférable pour les animaux, qui, n'ayant pas à souffrir de la chaleur du jour, supportent alors plus facilement la faim, la soif et la fatigue. Notre Palforio, qui ne s'était pas

encore aperçu de la disparition de sa terrine, aida les muletiers dans leurs apprêts de départ et ne rentra chez lui que lorsqu'il nous eut vus en selle.

En quittant le Tampu, nous prîmes à l'Est; le vent ne soufflait plus de la Cordillère, mais l'air était vif et piquant; nos mules, que le repos et la fraîcheur avaient ranimées, manifestaient d'excellentes dispositions dont nous profitâmes pour les mener bon train. Vers cinq heures, une clarté blanchâtre envahit le ciel; les constellations pâlirent: le jour se fit. Bientôt quelques rayons d'un rose orangé illuminèrent le sol de

CEREUS CANDELARIS ET OPUNTIA.

la pampa devenu ferme et compact; le disque du soleil ne tarda pas à se montrer; comme nous marchions au-devant de lui, nous nous trouvâmes au milieu d'un ruissellement lumineux qui nous éblouissait de telle sorte et nous incommodait si fort en même temps, que, pour échapper à ce supplice d'un nouveau genre, nous nous repliâmes sur nous-mêmes comme des hérissons. Cette posture anomale et gênante nous rendit injustes à l'endroit du soleil levant. Au lieu de l'accueillir avec transport, nous nous prîmes à le maudire; cependant, malgré mon humeur, je ne pus m'empêcher de rire en entendant les Péruviens qui m'accompagnaient envoyer au diable le Dieu qu'ils avaient adoré.

A huit heures seulement, l'astre, déjà haut à l'horizon, nous permit de lever la tête. La chaîne des Andes neigeuses se dressait devant nous, coupée en deux par une zone de cerros qui bornent la pampa du côté de l'est. Nous nous engageâmes à la file dans les sentiers étroits, sinueux, malaisés, qui serpentent à la base de ces formations singulières ; l'aride région ne nous offrit que des *cereus* et des *opuntias* crevassés par la sécheresse, des lézards gris et force tourterelles ; nous en comptâmes trois ou quatre variétés. La tourterelle est, avec les rats, les poux et les puces, un des fléaux de ces contrées ; non-seulement elle dévaste les champs de maïs et de blé, mais elle remplit l'air de lamentations continues.

RÉGION DES CERROS.

Ce triste oiseau pleure et niche indifféremment dans tous les coins; on le trouve au milieu des cendres volcaniques du littoral, dans les sables quartzeux, sur les rochers de la Sierra, sous les arbres des vallées chaudes et jusque dans les poésies des rapsodes quechuas, qui, non contents de l'appeler *urpilla-chay*, tourterelle chérie, lui comparent les femmes de leur nation, figure littéraire, soit dit en passant, dont je n'ai jamais compris la justesse.

Cette région des cerros où nous venions d'entrer, qui occupe en longueur sept à huit degrés, et dont la largeur serait d'une lieue tout au plus, s'il était donné de la franchir à vol d'oiseau comme les tourterelles qui l'habitent, nous coûta deux heures de marche,

sans compter la chaleur et la poussière qu'il nous fallut subir ; mais nous fûmes dédommagés de ces misères par le tableau qui s'offrit à nous, lorsqu'au tournant du dernier cerro nous débouchâmes sur l'esplanade qui sert comme de soubassement à ces formations minérales. A nos pieds s'étendait la vallée d'Arequipa, faille profonde de quelque cinq cents pieds, large de deux lieues, longue de quinze lieues dans sa partie visible et couverte d'un tapis de verdure de diverses nuances ; des villages, des fermes, des maisons de plaisance, diapraient de points blancs et bruns cette étendue sillonnée par deux rivières qui, nées sur deux points opposés, se rapprochaient, serpentaient côte à côte et ne tardaient pas à se joindre. Toute la partie de l'Est était bornée par le premier plan des Andes occidentales, vaste entassement de neiges dont les dernières assises semblaient escalader le ciel. Deux sierras soudées à la chaîne mère, à laquelle elles servent de contre-forts, se dressaient en face de nous : l'une, celle de droite, appelée Pichu-Pichu,

PÉONS ET PÉONNE DE LA VALLÉE D'AREQUIPA

était dentelée comme une scie ; l'autre, celle de gauche, appelée Chachani, était coupée à pic comme une muraille. Un espace de quelque vingt lieues de circuit séparait les deux masses. Du centre de cette aire, inclinée d'Est à Ouest, s'élançait dans toute sa majesté native et sa configuration irréprochable le cône Misti [1], un des plus beaux volcans qui hérissent la croupe des Andes depuis la Terre-de-Feu jusqu'à l'Équateur.

La vallée d'Arequipa fut découverte au commencement du treizième siècle par le quatrième Inca Mayta-Capac, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, était parti de Cuzco dans le but de reculer les bornes de l'empire et de rallier au culte du Soleil les tribus

[1] Au volcan *Misti*, qui domine la vallée et la ville d'Arequipa, les géographes modernes ont substitué le *Huayna-Putina*, qu'ils appellent *Guaga-Putina*, et qu'ils placent sur une ramification des Andes occidentales : or, ce volcan, situé sur la chaine mère, se trouve dans la vallée de Moquehua, au-dessus du village d'Omate, c'est-à-dire à vingt-neuf lieues sud-est d'Arequipa. Cette triple erreur signalée, nous ajouterons que le Misti, dont quelques voyageurs ont tenté l'ascension, a treize lieues de circonférence à sa base. Sa hauteur au-dessus de la mer est de quinze mille deux cent vingt-trois pieds ; il domine de onze mille trois cent six pieds le Tampu de la pampa d'Islay, et de huit mille cinq cent quatre-vingt-quinze pieds la place centrale d'Arequipa.

insoumises qui peuplaient la Sierra neigeuse et le littoral. Après avoir soumis les Aymaras du plateau de Tiahuanacu dans le haut Pérou, il avait traversé la double chaîne des Andes au-dessus des sources de l'Apurimac, asservi ceux de la nation Aymara qui vivaient aux environs de Parihuanacocha — le lac des Flamants — sous le quinzième degré; puis, ces deux expéditions terminées, et comme il longeait le pied de la Cordillère occidentale, il était entré par hasard au débouquement de la Sierra de Velilla dans cette vallée d'Arequipa alors inhabitée et qu'on appelait Coripuna — la plaine de l'or — du nom d'un volcan aujourd'hui éteint et couvert de neige, qui se trouve sur la limite des provinces de Cailloma et d'Arequipa [1].

Nous ignorons, et les chroniqueurs espagnols devaient l'ignorer comme nous, car ils n'en ont rien dit, eux qui n'eurent jamais de secrets pour personne, quel aspect offrait cette vallée, privée d'habitants et dénuée de culture, à l'époque où Mayta-Capac en prit possession au nom du Soleil, son divin aïeul. Mais l'exhaussement continu de son niveau pendant la période d'activité volcanique du Huayna-Putina — ne pas confondre avec le Misti — période qui comprend les éruptions de 1582, 1600, 1604, 1609, 1687, 1725, 1732 et 1738, permet de supposer qu'au treizième siècle la profondeur de son lit devait être double, sa déclivité du sud au nord très-peu sensible, sa température plus élevée et surtout plus égale; quant à sa Flore et à sa Faune, elles étaient, à quelques espèces près [2], ce qu'elles sont aujourd'hui.

Sa physionomie actuelle est caractérisée par une inclinaison de sept mille cent treize pieds, à partir de la Sierra de Characato, où elle prend naissance, jusqu'au val de Quellca, devant l'Océan, où elle s'achève après un parcours de trente-deux lieues. Sa végétation, basée sur l'échelle d'une température qui varie de 4° à 26° offre successivement l'orge, le seigle et le *chenopodium quinoa* des contrées froides, le blé, le maïs, la figue et le raisin, l'olive et la grenade de l'Europe méridionale, la canne à sucre et le bananier des tropiques. Pour le voyageur qui arrive haletant et poudreux au seuil de la région des cerros, cette longue bande de verdure, doucement estompée par la distance et variant d'aspect à chaque lieue, est comme une terre promise, une ouadi de Chanaan qui termine enfin le désert; elle réjouit son esprit, ranime ses forces et produit sur ses yeux brûlés par la réverbération des sables, l'effet d'un immense garde-vue en taffetas vert.

Cette opulente vallée, si remarquable à tant de titres, si pittoresque dans son ensemble et ses détails, n'a rien ou presque rien à offrir au naturaliste. Sa Flore et sa Faune, aux alentours d'Arequipa, sont des plus mesquines, et le catalogue des plantes et des animaux qu'elles comprennent, ne sera pas long à dresser. Prenons au hasard, et sans nous embarrasser de l'ordre méthodique établi par la science

[1] A côté de ce volcan de Coripuna, dont le cône est d'une régularité parfaite, s'élève celui du *Padre Eterno*, aujourd'hui éteint comme le premier et comme lui blanc de neige du faite à la base pendant toute l'année. Tous deux sont situés sur le même parallèle que le volcan Misti d'Arequipa, au pied de la chaîne des Andes occidentales. On les découvre parfaitement en descendant du faubourg de la Recoleta vers le pont d'Arequipa.

[2] L'*Ardea alba* ou aigrette blanche, et le *Phœnicopterus* ou flamant, observés du temps des premiers Incas, ont disparu depuis longtemps de ces contrées.

pour la classification des familles, ce qui pourra s'offrir à nous en descendant des hauteurs vers la plaine.

Dans la région des cerros qui bornent la vallée du côté de l'ouest, croissent deux variétés de cereus : le *peruvianus* et le *candelaris*. Chaque crevasse du grès, chaque joint de deux pierres, laisse pointer un faisceau de ces cactées saupoudrées de poussière ou de cendre, et dont la teinte grise plutôt que verte ajoute à la tristesse que fait éprouver l'aspect de ces lieux. Çà et là, dans les sables amoncelés à la base des cerros, un *cactus opuntia*, rugueux et contrefait, végète en compagnie de quelques graminées et d'une caryophyllée naine du genre *Silène*.

Plus bas, la famille des Malvacées est représentée par un *hibiscus* à fleur lilas pâle et trois variétés du genre *malva* douées de propriétés plus ou moins médicinales. La capucine à grandes fleurs (*tropæolum majus*) tapisse les roches humides et les pans de murs écroulés ; c'est le lierre de la vallée ; ses feuilles, d'un beau

CHACARERO (FERMIER) DE LA VALLÉE D'AREQUIPA.

vert, ont presque la grandeur de celles du *nymphæa* d'Europe ; rien n'est plus charmant que cette feuille quand la pluie de la nuit ou la rosée du matin l'a transformée en un écrin de velours vert, tout rempli de diamants liquides.

La famille des Composées compte dans la vallée sept à huit genres assez distincts ; en tête figurent le *chilcas* (vernonia) et le *callajas* (baccharis), dont les buissons, qui couvrent de grands espaces, fournissent aux indigènes du bois de chauffage. Après eux viennent les genres *onoseris*, *actinea*, *aster*, *helianthus*, *chrysanthemum*, représentés par de maigres plantes au feuillage glauque, presque rigide, aux fleurs d'un jaune plus ou moins vif et qui végètent au bord des chemins ; une onagrariée, que les habitants appellent *tumbo* (*fuchsia gigantea*) et dont la fleur, longue de huit pouces, est d'un rose tendre, forme en quelques endroits des massifs d'une rare élégance. Dans le voisinage de cette plante à tiges volubiles, croît un arbuste de cinq à six pieds de hauteur de la famille des Papillonnacées et du genre

amorpha ; ses fleurs, en épi lâche, sont d'un lilas bleuâtre et n'ont que l'étendard.

Le *mirabilis jalapa* ou belle-de-nuit (*flos rubra*) est le seul individu que compte la famille des Nyctaginées. Dans les bas-fonds, aux marges des ruisseaux, sur les eaux courantes, croissent pêle-mêle des alismacées et des hydrocharidées, trois variétés d'hydrocotyles, le *quinqueloba*, le *multiflora*, le *gracilis*, un céleri et un cresson, tous deux comestibles, et quelques Joncées. Ce catalogue s'augmente de quelques espèces à mesure qu'en descendant vers les vallées d'Utchumayo et de Victor, qui continuent sous d'autres noms celle d'Arequipa, on se rapproche de l'Océan Pacifique.

La Faune de la vallée n'est guère plus riche que sa Flore. Dans l'ordre des Carnassiers, famille des Cheiroptères, nous ne connaissons qu'une chauve-souris insectivore, assez semblable à l'espèce d'Europe appelée *oreillard ;* elle se blottit durant le jour dans les cavités des murailles ou sous le chaume des toitures, qu'elle abandonne au crépuscule pour commencer sa chasse.

Le premier groupe des Carnassiers digitigrades n'a qu'un seul individu de l'espèce des moufettes, qui habite les crevasses des cerros, d'où la nuit son odeur infecte se répand au loin ; les gens du pays l'appellent *zorrino* (petit renard). Nous ne pouvons rien dire de cet animal, ne l'ayant jamais vu ; mais nous l'avons senti plus d'une fois, et cela nous suffit pour le rayer de nos tablettes.

Dans l'ordre des Rongeurs, tribu des Cabiais, figure le cochon d'Inde appelé *coy*, et déjà renommé du temps des Incas. Les indigènes actuels l'élèvent dans leurs demeures comme le faisaient leurs aïeux, et le mangent à toutes les sauces. La chair de cet animal, soit dit en passant, est très-délicate ; sa fourrure, à l'état sauvage, est d'un gris bleuâtre glacé de blanc, qui rappelle pour la nuance le pelage des chinchillas. D'autres rongeurs, moins appréciés que celui-ci par les naturels, sont les surmulots ; ces animaux vont par bandes de dix à douze individus ; leur pelage est d'un brun roussâtre ; leur taille atteint jusqu'à dix pouces, la queue non comprise ; parfois ils dévastent dans une seule nuit tout un champ de maïs, dont ils coupent les tiges et gaspillent le grain. A côté de ces surmulots se trouvent des rats véritables, un peu plus gros que notre rat *domestique* et d'une voracité singulière, si nous en jugeons par la morsure que l'un d'eux nous fit au pouce pendant notre sommeil, et dont la cicatrice nous est restée pour l'édification des incrédules.

Des quadrupèdes passons maintenant aux oiseaux.

L'ordre des Rapaces diurnes est représenté par un vautour, le *percnoptère urubu*, qui débarrasse la contrée des charognes et des immondices de toute sorte. Au-dessous de lui, un individu de la tribu des Faucons et de l'espèce des émouchets fait aux jeunes poulets une guerre d'extermination. Dans les Passereaux conirostres, mentionnons deux individus : un friquet huppé, dont les couleurs sont ternes comme celles de notre moineau et les allures tout aussi effrontées, et un sylvain au plumage d'un gris cendré, avec sourcils blancs et un cachet noir sur le front. La famille des Dentirostres comprend un merle noir à bec et à pattes jaunes,

appelé *chihuanco*, et le *chirote* à plastron de feu (*turdus militaris*). Dans les *becs fins*, nous ne voyons qu'un roitelet dont le plumage, d'une teinte olive sombre, est tiqueté de points blancs et bruns.

Deux variétés de tourterelles habitent la vallée devant Arequipa : l'une est de la taille de notre grive, l'autre est de la grosseur d'une alouette ; le plumage, à peu près semblable chez toutes les deux, est d'un cendré bleuâtre légèrement chauffé de tons fauves ; un collier de nuances irisées entoure leur col ; la paupière de l'œil est

CHACARERA (FERMIÈRE) DE LA VALLÉE D'AREQUIPA.

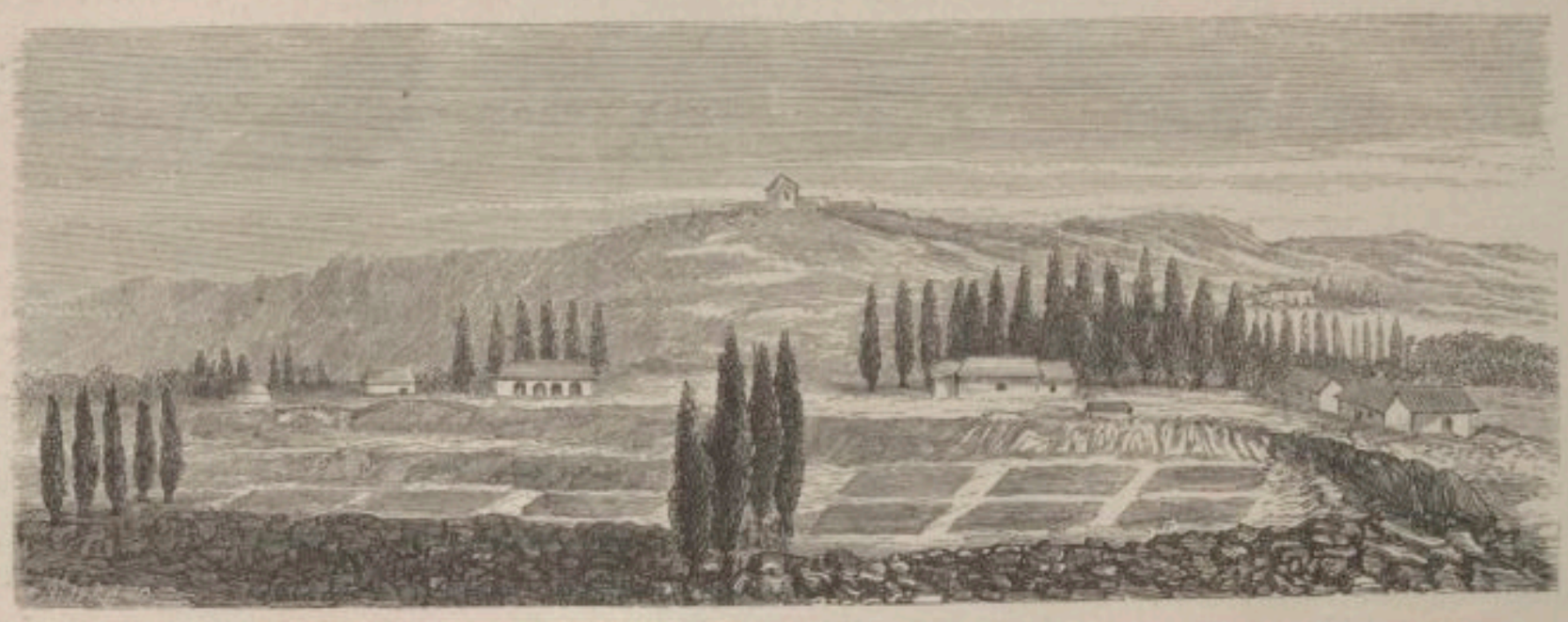
azurée, le bec et les pattes sont d'un rose orangé. Ces oiseaux commettent de grands dégâts dans les champs de blé, ainsi que des bandes de perruches naines dont le plumage est d'un vert uniforme.

D'octobre à février, les beaux jours du printemps et les chaleurs de l'été attirent dans la vallée deux variétés de trochyles d'un brun verdâtre et une hirondelle à croupion blanc. Ces oiseaux retournent dans les vallées de Victor, de Majes et de Camana, d'où ils sont venus, quand les premières pluies d'automne et les neiges tombées dans la Sierra, ont refroidi l'atmosphère.

Dans les eaux glaciales des rivières et des ruisseaux au bord desquels trotte un macrodactyle du genre des Rales, habite une grenouille grise que les habitants appellent *sapo de agua* — crapeau d'eau — sans doute pour la distinguer d'un batracien énorme qu'on trouve dans les champs et qu'ils nomment crapaud de terre. Ces eaux nourrissent en outre de très-belles écrevisses et un seul poisson du genre cyprin, appelé *peje-rey* — poisson-roi.

En terminant cette nomenclature, que nous engageons le lecteur à passer sans la lire, nous nous apercevons que nous n'avons rien dit des reptiles, et notamment de l'ordre des Sauriens. Or, la vallée d'Arequipa possède deux petits lézards plus ou moins gris, plus ou moins agiles ; mais une pareille omission est sans importance ; on ne compte pas avec ses amis, et depuis longtemps le lézard est l'ami de l'homme.

Un sentier étroit et d'une pente roide nous conduisit dans la vallée, sur la rive gauche du Tampu, un des deux cours d'eau qui l'arrosent; nous le passâmes à gué devant Ocongate, un groupe de chaumières ombragées par des saules pyramidaux. Ces arbres pointus et très-rapprochés voilaient d'un rideau verdoyant la base d'une colline au sommet de laquelle apparaissaient l'église et les maisons de Tiabaya, bourgade autrefois renommée pour ses solennités bachiques et dansantes. Jusque-là les difficultés du terrain nous avaient contraints de marcher à la file; mais, au détour d'une colline, nous pûmes nous déployer de front sur une grande route parfaitement nivelée et bordée par des cultures variées et des ranchos d'Indiens. Désormais nous n'avions à craindre ni la faim, ni la soif, ni les coups de soleil, ni les sables mouvants, et cette certitude donnait à la conversation de nos amis un tour de plus en plus folâtre. De leur côté, les muletiers, charmés de ramener leur troupe de mules au grand complet, braillaient à tue-tête; l'un d'eux avait entonné un chant de circonstance où il était question du foyer, de la



VILLAGES D'OCONGATE, TIABAYA ET UMABO.

famille et des amis qu'on allait revoir : à chaque reprise du refrain, car ce salut à la patrie avait un refrain, les mules, comme si elles eussent eu aussi un foyer, une famille et des amis, hennissaient et ruaient en signe d'allégresse. Au milieu de ces transports joyeux, nous atteignîmes le hameau de Sachaca, composé d'une quinzaine de tanières ménagées dans les anfractuosités d'un rocher trachytique qui barre le chemin. C'est à Sachaca, au dire des légendes, que se rassemblent, pendant les nuits de lune, les sorciers, les *brujas* et les *duendes* des environs; des pendus cravatés de leur corde, des écorchés traînant leur peau saignante et des individus portant leur tête sous leur bras, figurent dans cette réunion; tout ce monde bizarre et nu vague par les sentiers, boit, mange, danse ou joue aux osselets sur des cercueils vides, et s'évanouit en fumée au premier chant du coq. En vain, pour dissiper ces rassemblements nocturnes, les habitants de Sachaca ont eu recours aux exorcistes du pays et placé des croix et des buis bénits au-dessus de leurs portes, rien n'y a fait; les sorciers ont brûlé ces croix pour faire leur cuisine, transformé les buis en balais, et malgré tous les exorcismes,

sont restés maîtres de la place. Aujourd'hui Sachaca est un lieu maudit, à la vue duquel les bonnes femmes se signent en baisant leur pouce, et qu'aucun homme ne se hasarderait à traverser passé minuit, à moins d'avoir bu plus que de coutume.

Comme il était onze heures du matin, et que, dans le jour, sorciers et hiboux ne se montrent guère, les muletiers s'arrêtèrent à Sachaca pour boire un pot de la chicha que fabriquent ses habitants, et qui, dit-on, est excellente. Nos amis, curieux de vérifier le fait, s'en firent servir quelques verres. Malgré leurs instances, je refusai d'y goûter, non par répugnance pour cette boisson que j'estime et que je préfère à de l'eau croupie, mais parce que je craignais — et la réputation de Sachaca justifiait assez cette crainte — que sa bière, brassée sous une maligne influence, n'agît sur ma raison

HAMEAU DE SACHACA.

à la façon du lotus ou de l'herbe molly, et ne me retînt à jamais dans un pays que je comptais quitter le lendemain à pareille heure.

De Sachaca à Yanahuara, distant d'une lieue, la route est admirable, le pays plan est cultivé avec soin. Les champs de maïs, de trèfle et de pommes de terre, les carrés de blé d'or, les ruisseaux bordés de grands saules, les maisons en torchis, blanches, bleu clair et rose pâle, composent un ensemble sur lequel la vue s'arrête avec plaisir. De loin en loin, sous une tonnelle de blondes citrouilles, surmontée d'un pennon aux couleurs péruviennes et qui indique un cabaret rural — le cabaret urbain n'a pour enseigne qu'une botte de paille — des hommes et des femmes au teint de sépia, à la chevelure flottante, aux vêtements multicolores, hument le piot, raclent la

guitare à trois cordes, soufflent dans un roseau fêlé, se trémoussent, s'embrassent ou se gourment avec accompagnement de cris, d'éclats de rire et de jurons, et finissent par s'endormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil, dans des attitudes à ravir un peintre de genre.

Ces scènes de mœurs locales auxquelles nos compagnons ne prêtaient qu'une attention distraite, familiarisés qu'ils étaient avec elles depuis leur enfance, me causaient, je l'avoue, un plaisir extrême. J'en jouissais en curieux et en philosophe. Ces tableaux tout composés, riches de couleur et d'animation, amusaient mes yeux en même temps qu'ils fournissaient un aliment sérieux à ma pensée. Parfois je me surprenais à discourir sur la nature de l'homme en général, et en particulier sur celle de ces indigènes que j'entrevoyais en passant sous l'ombre des cucurbitacées, qui remplaçait pour eux la demeure, la tente et le parasol. Heureux peuple, me disais-je tout en appliquant un coup de bride à ma mule, que ses instincts gloutons entraînaient sans cesse du côté des citrouilles ; peuple digne de l'âge d'or, qui déjeune d'une pomme de terre cuite sous la cendre, soupe d'un oignon cru, se passe au besoin de manger, pourvu qu'il ait à boire, qui traverse la vie aux doux accords de la flûte et de la guitare sans s'inquiéter d'un chapeau défoncé ou de grègues trouées, qui ne regrette rien, n'ambitionne rien, pas même une chemise neuve, quand le 1er janvier, celle qu'il a portée depuis la Saint-Sylvestre pue et tombe en lambeaux, et dont le seul travers, travers bien innocent, est d'organiser chaque mois une émeute pour donner un nouveau président à sa république ! Hélas ! concluais-je avec un soupir, vers quelle Nouvelle-Zemble ou quelle terre des Papous vierge de civilisation, faudrait-il diriger ses pas pour trouver un digne pendant à ce peuple-ci ?

Au delà de Yanahuara, petit village qui n'a de remarquable que son nom — la Culotte-Noire — et ses sources d'eau vive courant dans des acéquias de granit, les maisons se rapprochent et bordent les deux côtés du chemin. Les cabarets abondent, et leurs banderoles blanches et rouges s'agitent dans l'air comme des ailes de flamants. Des troupes de lamas chargés de figues sèches, de piment, de charbon ou de sel gemme se croisent avec des convois d'ânes et de mules. Des Indiens des deux sexes vont et viennent et babillent à qui mieux mieux. A mesure qu'on avance, la foule augmente et le tapage aussi ; quelques carillons lointains se mêlent à ce tumulte et lui donnent je ne sais quoi de joyeux et de dominical. On pressent les approches d'une grande ville. Tout à coup, au tournant de la Recoleta, un avant-poste de maisons noires et sordides, où les Chicherias fument nuit et jour comme des usines, les terrains, coupés brusquement, laissent voir dans une perspective de lumière et d'azur la cité d'Arequipa, assise au pied du volcan Misti et couronnée comme d'un diadème par les neiges de la Sierra. Le coup d'œil est magique. Jamais plus beau décor d'opéra n'apparut à la clarté des quinquets d'une rampe. Mexico dans sa plaine, Santiago du Chili adossée à la Cordillère de Mendoza, peuvent seules, comme splendeur d'aspect, entrer en parallèle avec Arequipa.

Du faubourg de la Recoleta, nous descendîmes vers un pont de six arches qui le

DE SACHACA A YANAHUARA. — CABARET RURAL (SOUS LES CITROUILLES).

rattache à la cité. Ce pont, d'une tournure d'aqueduc romain, domine de plus de cent pieds le lit de la rivière Chile, sœur de ce Tampu qui coule devant Ocongate. Torrent fougueux à l'époque de la fonte des neiges, le Chile n'est plus, pendant le reste de l'année, qu'un ruisseau vulgaire hanté par des cyprins et des écrevisses, et où les lavandières de la ville viennent battre leur linge à grand renfort de cris et de chansons. Comme ces estimables cholas portent des jupons courts et des chemises très-échancrées à la poitrine, nombre d'*aficionados* viennent chaque jour, de trois heures à six, sous prétexte de promenade, s'accouder sur le parapet du pont et regarder en bas dans la rivière. Durant trois heures d'horloge, ces honnêtes badauds écarquillent les yeux et se livrent à des appréciations plus ou moins drolatiques, tout en crachant dans l'eau pour faire des ronds. Aucun d'eux ne stationnait sur le pont quand nous y passâmes ; pas une chola court-vêtue ne se montrait non plus sur les plages de la rivière ; mais la chose nous surprit peu. Midi sonnait en ce moment à toutes les horloges de la cité,

CHOLA BLANCHISSEUSE.

et, à cette heure de la journée où le soleil commence à devenir gênant, les bourgeois font la sieste dans leurs demeures, et les blanchisseuses, laissant à la garde de Dieu leur linge et leur savon, vont savourer un pot de bière sous l'ombrage des cabarets.

La première rue qu'on trouve au sortir du pont est la *calle del Puente*, long boyau de pierre où le commerce des victuailles et des boissons est en honneur. Chaque maison de cette rue est une boutique où l'olive noire, le fromage mou, le beurre en vessie, le poisson fumé, les résidus de porc sautés dans la graisse, les salades hachées menu comme chair à pâté et les beignets englués de mélasse, sont étalés aux regards des passants dans un désordre qui n'est rien moins qu'un effet de l'art. Des outres de vin et de tafia montrent çà et là leur panse arrondie. L'odeur qui s'exhale de ces antres à indigestion donne des nausées à l'Européen, mais l'indigène la flaire avec délices, doué qu'il est par la nature d'un appétit vorace et d'un estomac en état de digérer des tessons de verre.

De la *calle del Puente* nous débouchâmes au grand trot de nos mules sur la *Plaza*

Mayor d'Arequipa. Quelques rues, disposées comme les jantes d'une roue, font de cette place un centre rayonnant. Chacun de nous avait à prendre une direction opposée pour regagner son domicile, et nous nous arrêtâmes d'un commun accord, comprenant que le moment de la séparation était enfin venu. Le déjeuner fait la veille en rade d'Islay rendait superflu un cacharpari ou fête d'adieux, que, selon la coutume locale, nos amis n'eussent pas manqué de m'offrir ; ils se contentèrent donc de me serrer dans leurs bras avec des regards plus ou moins humides, selon le degré d'affection qui existait entre nous. « Écrivez-nous, écrivez-moi. — Oui, j'écrirai, » furent les dernières paroles que nous échangeâmes. Un quart d'heure après cette scène attendrissante, la porte de mon logis, situé rue de Huayna-Marca, se refermait sur moi.

Ici je me vois forcé d'ouvrir une parenthèse pour prier le lecteur de m'excuser si je ne le fais pas entrer dans mon salon, car j'ai un salon, voûté en dos d'âne, avec deux trous à cette voûte pour donner de l'air et du jour ; des murs de granit de trois pieds d'épaisseur peints en jonquille, et un pavé de cailloux pointus, blancs, bleus et noirs ; mais ce salon, d'ailleurs assez remarquable, est en ce moment sens dessus dessous. Les meubles disparaissent sous les paquets, le sol est encombré de malles, une fine couche de poussière recouvre le tout, et l'araignée, profitant de ma longue absence, a tendu ses toiles aux angles des murs. Dans l'impossibilité de trouver une chaise à offrir au lecteur, et ne pouvant non plus le laisser dans la rue jusqu'à l'heure de mon départ, je vais prendre amicalement son bras, le guider à travers la ville, et, substituant la description à l'action, lui donner sur Arequipa, que je quitte, hélas ! pour toujours, certains détails qu'il chercherait en vain dans les géographies, les itinéraires et les guides de l'étranger. — Ceci dit, je ferme la parenthèse.

Deux chroniqueurs espagnols du dix-septième siècle, Garcilaso de la Vega et le révérend père Blas Valera, expliquent l'étymologie d'Arequipa de la façon suivante. Quand l'Inca Mayta-Cāpac, dit Garcilaso, eut découvert la vallée de Coripuna, des Indiens qui l'accompagnaient, charmés de la beauté du site et de la douceur de la température, manifestèrent le désir de s'y établir.

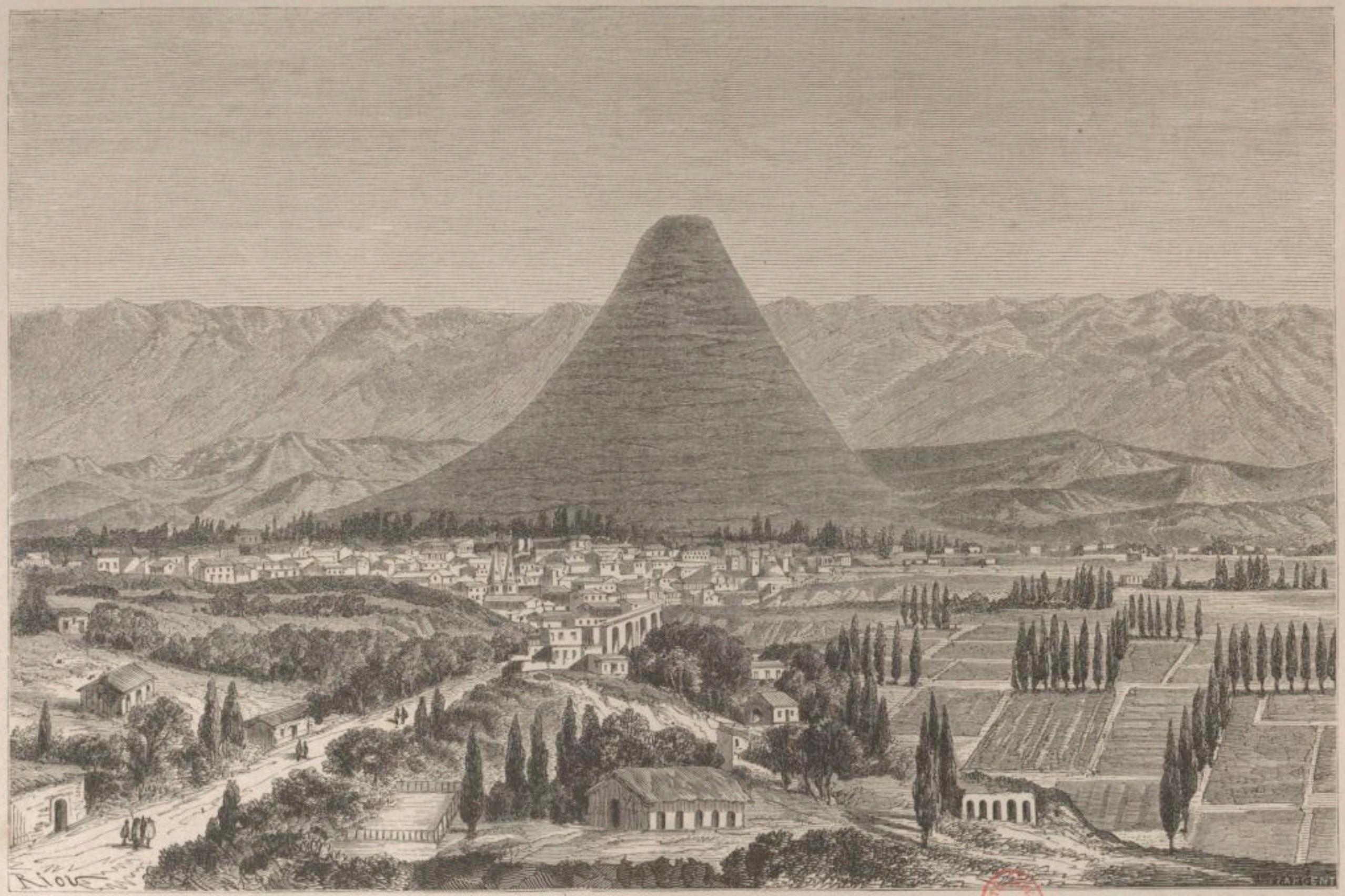
« Puisque l'endroit vous plaît, leur dit l'Inca, *ariqquêpay* [1], eh bien, restez-y. »

Trois mille hommes, dit-on, y restèrent.

Le P. Valera dit simplement que le mot Arequipa signifie *trompette sonore*. Dans l'idiome des enfants du Soleil, *quêpa*, en effet, veut dire trompette ; mais la particule affirmative *ari* n'exprime aucune idée de *sonorité*. Nous le croyons du moins.

Pendant deux siècles, Arequipa, simple village indien, comme ses voisins *Sucahuaya* et *Paucarpata*, qui datent de la même époque, fut gouverné par des curacas ou caciques, dont la nomination relevait de l'Inca régnant. En 1536, le 5 juillet, Pedro Anzurez

[1] Tout en admettant comme article de foi cette étymologie, nous ferons observer que le mot *ari-qquêpay*, par corruption *arequipa*, formé de la particule affirmative *ari* et de *qquêpay*, impératif de verbe, offre deux sens distincts : les verbes *qqueparini* (rester en arrière) et *qquepacani* (contenir en capacité ou en étendue) faisant tous deux *qquêpay* à l'impératif.



VILLE ET VALLÉE D'AREQUIPA, VUE PRISE DES HAUTEURS DE YANAHUARA.

de Campo Redondo, un des aventuriers venus en Amérique à la suite de Pizarre, jetait bas ce village et édifiait une ville à sa place.

Depuis cette époque, Arequipa, huit fois ravagée partiellement et trois fois bouleversée de fond en comble par les tremblements de terre, a changé deux fois d'emplacement. Hâtons-nous de déclarer, pour l'honneur du cône Misti, au pied duquel la ville est édifiée, que ce volcan n'est pour rien dans le remue-ménage dont Arequipa a eu tant à souffrir. L'auteur de ses maux est le Huayna-Putina de la vallée de Moquehua, cette montagne ignivome que des géographes doués d'une foi robuste ont transportée dans la vallée de Coripuna.

La plus violente éruption du Huayna-Putina eut lieu en 1609. Les premiers signes

MAISON DU VOYAGEUR A AREQUIPA.

de la tempête volcanique s'annoncèrent par de sourdes convulsions intérieures, qu'une relation manuscrite, conservée jusqu'à ce jour dans les archives du couvent de Santo-Domingo, compare à des tranchées de bas-ventre. *Vueltas y revueltas de barriga*, dit gravement le texte. Ces tressaillements souterrains, accompagnés de coups de tonnerre à briser le tympan, furent suivis de pluies torrentielles qui tombèrent pendant quatorze jours. Alors le volcan se mit à lancer des tourbillons de cendres, de pierres et de sable, d'une densité et d'une étendue telles, que la lumière du soleil en fut obscurcie. Cette effroyable tempête dura quarante-cinq jours. La ville d'Arequipa, complétement détruite, fut recouverte, ainsi que sa vallée, d'une épaisse couche de cendre. Les rivières voisines, obstruées par le sable et les pierres, changèrent de cours, abandonnant

sur leurs plages des milliers de poissons morts qui occasionnèrent dans le pays une modorra ou épidémie. Enfin, au delà de Quellca, à l'embouchure de la vallée, les eaux de la mer se teignirent, à plus de trois lieues au large, d'une couleur grisâtre, et Lima, la ville des rois, distante de deux cent vingt lieues, put compter, par les détonations qui de minute en minute ébranlaient le sol, toutes les phases de l'agonie d'Arequipa.

La ville actuelle, de figure assez irrégulière, occupe une aire d'environ vingt-quatre mille mètres carrés. Elle est divisée en cinq quartiers qui se subdivisent en quatre-vingt-cinq îles ou cuadras, et donnent un total de deux mille soixante-quatre maisons, pour une population d'à peu près dix-sept mille âmes. Parmi ces maisons, on compte neuf cent vingt-huit cabarets, chiffre qui tout d'abord peut sembler élevé, mais qui n'a rien que d'ordinaire, si l'on songe à la soif ardente que doivent éprouver des gens vivant, croissant et se multipliant sur un volcan. Les quartiers de la ville, Santo-Domingo, San-Francisco, la Merced, San-Agustin et Miraflores, ont chacun une église et un couvent d'hommes, sans préjudice de trois couvents de femmes, d'un béguinage placé sous l'invocation de saint François, et d'une maison d'exercices spirituels, où pendant la semaine sainte le beau sexe d'Arequipa vient se flageller rudement, en souvenir de la passion de Jésus-Christ. Les oisifs de la ville, instruits de cette circonstance, ne manquent pas, quand la nuit est venue, de stationner sous les fenêtres de la pieuse demeure et de prêter l'oreille aux coups de martinet que les femmes s'appliquent l'une à l'autre au milieu des ténèbres, en accompagnant cette opération de cris suraigus.

Les églises et les couvents, construits en prévision des tremblements de terre, se recommandent peu par leur architecture. La moitié de leurs murs seulement est en pierres de taille ; tout le reste n'est que charpente, plâtre ou torchis. La disposition intérieure des couvents est toujours celle d'un carré plus ou moins parfait, avec un cloître quadrilatéral sur lequel ouvrent les cellules. Le plan des églises est celui d'un T majuscule, l'antique Tau, ou d'une croix latine. La plupart n'ont qu'une nef, sans bas côtés; leurs voûtes en berceau, élevées tout au plus de douze à quinze mètres, sont quelquefois renforcées par des arcs-doubleaux et supportées par des murailles généralement lisses, de sept à huit pieds d'épaisseur. Au point de vue architectonique, l'intérieur de ces églises est sans doute un peu nu, mais cette nudité est rachetée et au delà par l'ornementation de leur façade, où l'architecte, ne craignant plus de compromettre la solidité de son œuvre, a combiné, selon le logarithme qui lui convenait, les oves, les volutes, les choux-fleurs et les chicorées, les pots à feu et les balustres, les urnes et les cippes, les acrotères et les pyramidions qui caractérisent le goût hispano-lusitanien des dix-septième et dix-huitième siècles. Tous ces joujoux, qu'à distance on croirait tournés plutôt que sculptés, sont blanchis au lait de chaux, et, placés sur la saillie des lignes droites comme sur des tablettes, ont l'air de ces pièces d'échiquier en ivoire que cisellent les Chinois et les gens de Dieppe.

Si l'art et le style font défaut à ces monuments, ils y suppléent par un grand étalage de richesses : l'or, l'argent, les pierreries, les étoffes somptueuses, sont prodigués sur les

autels et les vêtements des Icones. Les Christs, et le calendrier péruvien en compte plusieurs, celui des Remèdes, des Tremblements de terre, de la Bonne-Mort, etc., ont des jupons en point d'Angleterre, des couronnes d'*acacia triacanthos*, dont chaque épine est une émeraude longue de cinq pouces, des clous de diamant qui les retiennent à la croix, et des sillons de rubis pour figurer le sang de leurs plaies. Les saintes Vierges, encore plus nombreuses, ont des robes à paniers et des manteaux de cour en velours, en brocart, en satin lamé, des toques ornées de marabouts, des turbans surmontés d'aigrettes, des colliers de perles, des boucles d'oreilles en brillants, des bagues à tous leurs doigts, sans compter les montres avec chaîne et breloques, les broches et les cassolettes, les mouchoirs de poche en guipure et les éventails pailletés.

Devant ces splendeurs complaisamment étalées aux regards de la foule, l'étranger venu dans le pays pour y chercher fortune, s'étonne que les tire-laines d'Arequipa, et le nombre en est grand au dire des boutiquiers et des étalagistes, n'aient pas encore songé à exploiter cette riche mine. Il se demande quel scrupule ou quel motif peut

CHOLO D'AREQUIPA.

retenir oisives au fond de leurs poches les mains de ces industriels. Le motif? c'est leur terreur respectueuse à l'endroit des choses bénites. — Pour le huaso, le cholo, l'homme de la plèbe, égorger son semblable n'est rien ou presque rien, mais voler un bout de cierge dans une église, voilà ce qu'il n'a jamais fait, ce qu'il n'oserait faire, par crainte de l'enfer et de la géhenne éternelle. — Une foi pareille, convenons-en, est bien admirable! Malheureusement cette foi profonde sera tôt ou tard ébranlée; un jour viendra, s'il n'est déjà venu, où ces autochthones, civilisés par le contact des paquebots, des bateaux à vapeurs et des câbles transatlantiques, chercheront à égaler nos filous d'Europe, — et pour leur coup d'essai feront un coup de maître, comme dit à peu près l'illustre Corneille.

Les églises d'Arequipa, maintes fois détruites et réédifiées, comptent à cette heure deux siècles et demi d'existence. Seule la cathédrale, qui occupe tout un côté de la

Plaza Mayor, date d'une dizaine d'années; elle a été construite sur l'emplacement de l'ancienne église, consumée en 1849 par un incendie. C'est un bâtiment d'environ deux cents pieds carrés, couronné par deux tours en charpente que terminent des flèches trapues en forme de pyramide. Huit grosses colonnes d'ordre ionique-romain et force colonnettes accouplées décorent sa façade, dont la porte centrale est surmontée d'un tympan convenablement illustré d'acrotères, de pyramidions et de grosses boules. Deux portiques engagés dans un groupe de colonnes corinthiennes font saillie aux extrémités de l'édifice, percé de nombreuses fenêtres et dont la hauteur totale, à partir du sol jusqu'à l'attique qui borde la ligne du toit, peut être de quarante-cinq à cinquante pieds. Cette puissante masse, carrée par la base et carrée par le faîte, virginalement blanchie à la chaux et lustrée à la glu de cactus, se détache avec une vigueur singulière sur le bleu d'outre-mer d'un ciel presque toujours serein.

Malgré la fière prestance de la cathédrale moderne, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'ancienne, dont le badigeon gris de souris s'harmoniait si bien avec une ornementation touffue où l'architecte avait prodigué tous les bilboquets de la fantaisie ; pas une saillie du vieil édifice, si mince qu'elle fût, qui ne supportât un œuf à la coque et son coquetier. Avec ses mille détails d'architecture et les richesses que renfermait sa sacristie, cette église possédait un inestimable trésor dans sa galerie de portraits d'évêques, laquelle se composait de dix-neuf tableaux magnifiquement encadrés, dont le vorace incendie de 1849 n'a fait qu'une bouchée. Tous les saints personnages, qui, depuis l'an de grâce 1614, s'étaient succédé dans le gouvernement spirituel d'Arequipa, figuraient par ordre chronologique dans cette collection. Leurs portraits en pied, faits par des artistes du pays, avaient cela de singulier, que le premier ayant servi, comme arrangement, dessin et couleur, de modèle au peintre chargé de faire le second, l'artiste appelé plus tard à faire le troisième avait cru devoir suivre de point en point les indications de ses devanciers ; de cette unanimité de pinceau qui s'était continuée pendant plus de deux siècles, il était résulté une série de portraits si scrupuleusement pareils, si parfaitement identiques, qu'on eût dit un seul et même portrait, multiplié dix-neuf fois par le jeu des miroirs. En nous rappelant cette précieuse collection d'évêques ménechmes, assis dans des fauteuils à griffons dorés, drapés de la même façon, éclairés de la même manière, tenant le même livre et regardant au même endroit, nous ne pouvons que déplorer l'indifférence du gouvernement péruvien à l'égard du corps des sapeurs-pompiers, dont il n'existe encore aucun détachement dans les grandes villes de la République.

Après les églises viennent les couvents, constructions massives et vulgaires qui n'empruntent à l'art architectural que les pleins cintres des arceaux de leurs galeries. Sans la croix de pierre qui surmonte leur porte d'entrée, on les confondrait volontiers avec les demeures particulières, tant leur extérieur est pauvre, froid et nu. Hâtons-nous de dire que cette nudité n'est pas un symbole : tous ces couvents sont riches et ne s'en cachent pas. A quoi bon, d'ailleurs? Chacun dans le pays

PLAZA MAYOR ET CATHÉDRALE D'AREQUIPA.

sait, à quelques réaux près, le chiffre de leurs rentes et ce que peuvent rapporter, bon an mal an, les haciendas qu'ils possèdent dans les vallées.

Avec ses richesses en biens fonds et en numéraire, les ornements de prix et les joyaux de ses chapelles, chaque couvent a dans son dépôt d'archives et sa bibliothèque, composée de quelques centaines d'ouvrages souvent rares et précieux, un trésor véritable dont il ignore ou dédaigne la valeur. Cette bibliothèque est assez mal tenue et peu époussetée, les moines, occupés de soins divers, n'ayant pas de temps à donner à son entretien. Aussi en accordent-ils difficilement l'entrée aux amateurs. Pour obtenir l'autorisation d'y faire des recherches, il faut se munir de recommandations puissantes. Par compensation, leur cloître est accessible à tout le monde; de six heures du matin à six heures du soir, on peut s'y promener, y lire ou y rêver en fumant son cigare.

Du contenant passons au contenu, du monastère au moine. Le moine, mis au ban de l'Espagne, continue à jouir au Pérou d'une considération sans égale. Comme aux beaux jours de son histoire, il est le conseiller des hommes, le confident des femmes, l'ami de tous les intérieurs, le convive obligé de toutes les fêtes. La vue de son froc, loin d'inspirer des idées tristes et lugubres, éveille le sourire et provoque une gaieté franche. La religion aimable et tolérante qu'il a toujours professée ne lui interdit ni les repas joyeux, ni les danses locales, ni rien de ce qui peut embellir l'existence. Comme les gens du monde, dont il ne diffère que par le costume, le moine sort, va, vient et jouit d'une liberté d'action illimitée; comme eux, il a ses jours de réception et son cercle d'intimes; dans sa cellule, transformée en salon, le chocolat, les liqueurs, les gâteaux circulent à la ronde; on y cause politique et musique, religion et littérature; on y célèbre les vertus du beau sexe avec accompagnement de guitare et de cigarettes; bref, on y goûte tous les plaisirs licites, mais assaisonnés de je ne sais quelle pointe de scrupule ecclésiastique qui en augmente la saveur.

La règle monastique, beaucoup plus sévère à l'égard des communautés de femmes, ne permet à celles-ci, sous aucun prétexte, de franchir le seuil du couvent où elles ont prononcé leurs vœux. Pour qu'un médecin puisse les visiter en cas de maladie, il faut une dispense de l'évêque. Un jardinier est le seul individu mâle dont on tolère la présence dans le couvent, par la raison qu'un jardinier n'est pas un homme pour une religieuse. Ainsi séquestrées à l'ombre de hautes murailles, les saintes filles, qu'on pourrait croire se consumant dans la prière, les larmes et les macérations, passent une vie assez agréable. Leur cellule est un appartement complet, où elles déploient un luxe de tenture et d'ameublement proportionné à la fortune de leur famille, que ces frais d'installation concernent exclusivement. Chacune d'elles a sa bibliothèque, ses oiseaux privés, sa guitare et son jardinet planté de fleurs rares, sans préjudice d'une amie de cœur, d'une sœur d'adoption, qui partage ses ennuis secrets, ses plaisirs et ses confidences. Cette amitié, née à l'ombre du cloître, a souvent le caractère d'une véritable passion. De nonne à nonne, c'est un échange de tendres missives, de serments sans fin, de bouquets de fleurs et de sérénades, qu'interrompt parfois un éclat terrible, occasionné par un sourire, une préférence accordée à quelque

rivale. Sans s'en apercevoir, les pauvres recluses jouent à l'amour profane auquel elles ont renoncé; mais qui songerait à leur en faire un crime!

Si ces religieuses ne peuvent sortir du couvent, elles ont la faculté d'y recevoir et même d'y inviter à déjeuner leurs parents des deux sexes et les amis de ces derniers. Le repas est servi dans le parloir, grande salle voûtée dont les murs ont des guichets grillés, et la table est assez rapprochée d'un de ces guichets pour que la religieuse, assise de l'autre côté de la grille, puisse voir ses hôtes et s'entretenir avec eux. La conversation traite habituellement des commérages les plus récents de la cité. On y passe en revue les amours, les mariages, les naissances et les décès. Ce babil est entremêlé d'éclats de rire et d'épigrammes. Les hommes, quand il s'en trouve dans la réunion, ne manquent pas de saupoudrer leurs plaisanteries de gros sel. En fermant les yeux, on pourrait se croire dans quelque salon du pays, au milieu d'une tertulia des plus animées.

Parfois, un étranger est invité par la famille à un de ces déjeuners monastiques, mais succulents. La religieuse, après les compliments d'usage, s'enquiert bien vite, avec un aimable intérêt, des lieux qui l'ont vu naître et des parents auxquels il doit le jour. Elle le questionne ensuite sur son orthodoxie et l'état de son cœur, sur les illusions qu'il n'a plus et sur celles qu'il garde encore, sur les pays qu'il a visités et les aventures dont il a été le héros. Si les réponses de l'étranger sont satisfaisantes, elle l'engage, quand il passera devant le couvent, à s'y arrêter pour y prendre un sorbet et échanger un bonjour amical avec la *desgraciada* (infortunée) qui l'habite. Telle est la qualification qu'elle se donne. Enfin, à l'issue du repas et si le susdit étranger a su donner de lui une opinion avantageuse, un frère chéri, un oncle influent, profitant de la distraction générale, se charge d'obtenir de la recluse qu'elle relève un peu son voile pour que l'ami de la famille, qui ne l'a jamais vue, puisse emporter à la fois son image et son souvenir. Après un peu d'hésitation, car cette action si simple est un péché mortel, la nonne se rend à leurs prières, non sans s'être assurée, par un coup d'œil rapide, que sa mère et ses sœurs ont le dos tourné. La seule manière de reconnaître une faveur de ce genre est de feindre une admiration des plus vives, en murmurant en aparté, mais de façon à être entendu de la religieuse : *Que faz encantadora!* (Quel visage enchanteur!) Parfois la sainte fille est camarde et jaune de teint, ou n'a que cinq dents dans la bouche, mais, à ses yeux comme aux yeux du Seigneur, l'intention est toujours réputée pour le fait, et l'étranger gagne à cette innocente flatterie la réputation d'un homme de goût et de belles manières.

Dans un pays où les pâtissiers et les confiseurs n'ont pas encore pénétré, ce sont les communautés de femmes qui ont le monopole des sucreries, des gâteaux et des pièces montées, gloire de l'office. Elles reçoivent des commandes à l'occasion des bals, des fêtes et des mariages, et n'épargnent rien pour satisfaire le public et augmenter leur clientèle, non pas tant par amour du lucre que pour le plaisir de l'emporter sur une autre communauté; car, disons-le, dût-on nous lapider pour

cette indiscrétion, il existe entre ces couvents une rivalité haineuse dont la cause est encore inconnue au physiologiste, mais dont l'effet est journellement attesté à l'observateur par les coups d'épingle que les religieuses ne s'épargnent pas, et les coups de langue, voire les horions, que leurs servantes s'épargnent moins encore en se rencontrant dans la rue.

Chacune de ces communautés a une spécialité de friandises qui la recommande à l'appréciation du public. Sainte-Rose a sa *mazamora* au carmin, espèce de bouillie de la nuance de nos œufs rouges, qu'on expose pendant la nuit sur les toits du couvent, où la gelée lui communique des qualités particulières. Sainte-Catherine excelle dans la préparation du *petit four* et des confitures de volaille au lait d'amandes, c'est le *manjar blanco* ou blanc-manger du pays. — Enfin, le Carmen a pour lui ses beignets au miel saupoudrés de feuilles de rose et de paillettes d'or, et ses *impériaux*, jaunes d'œufs battus avec du sucre en poudre et figés par

MARCHAND DE PAINS AU BEURRE A AREQUIPA.

un procédé qui nous est inconnu. Disons en passant que ce n'est pas à la communauté qu'un particulier fait sa commande, mais à telle ou telle des religieuses, laquelle, en envoyant à domicile les gâteaux demandés, a soin de présenter sa note, comme le fait chez nous la généralité des pâtissières.

Si quelques-unes de ces religieuses, à qui des parents sans fortune ne peuvent venir en aide, se font un revenu certain avec la vente de leurs gâteaux, d'autres, appartenant à des familles riches, dédaignent de tirer profit de ces mêmes gâteaux et se contentent de les pétrir et de les cuire par amour de l'art et pour en régaler leurs amis et leurs connaissances. Ces dernières, fine fleur des pois du couvent, reçoivent habituellement tous les lundis des provisions de bouche pour la semaine. Ces provisions, qui témoignent de la tendre sollicitude de leur famille, consistent en un quartier de bœuf et un mouton entier, sans préjudice de volailles grasses, de poissons de choix,

de gibier, d'œufs, de fruits et de légumes. Après avoir choisi parmi ces victuailles celles qu'elles destinent à leur cuisine, car nos religieuses ont la faculté de mettre le pot-au-feu dans leur cellule quand il ne leur plaît pas d'aller au réfectoire, elles abandonnent le reste des provisions à la communauté, qui, par ce moyen, a toujours, et à peu de frais, son garde-manger tenu sur un pied de guerre.

Grâce à la troupe de cholas plus ou moins alertes, plus ou moins délurées, que chaque religieuse entretient à sa solde en qualité d'aides d'office, de gâte-sauce, de garçons de recette, lesquelles battent le pavé du matin au soir, elle sait mieux que les habitants eux-mêmes ce qui se passe dans la ville et dans les faubourgs. Qu'un voyageur descende dans quelque Tampu, qu'un citadin stationne un peu trop longtemps devant une fenêtre autre que la sienne, que deux serenos ivres se battent dans la rue au lieu de chanter l'*Heure* et l'*Ave Maria*, et la religieuse en est in-

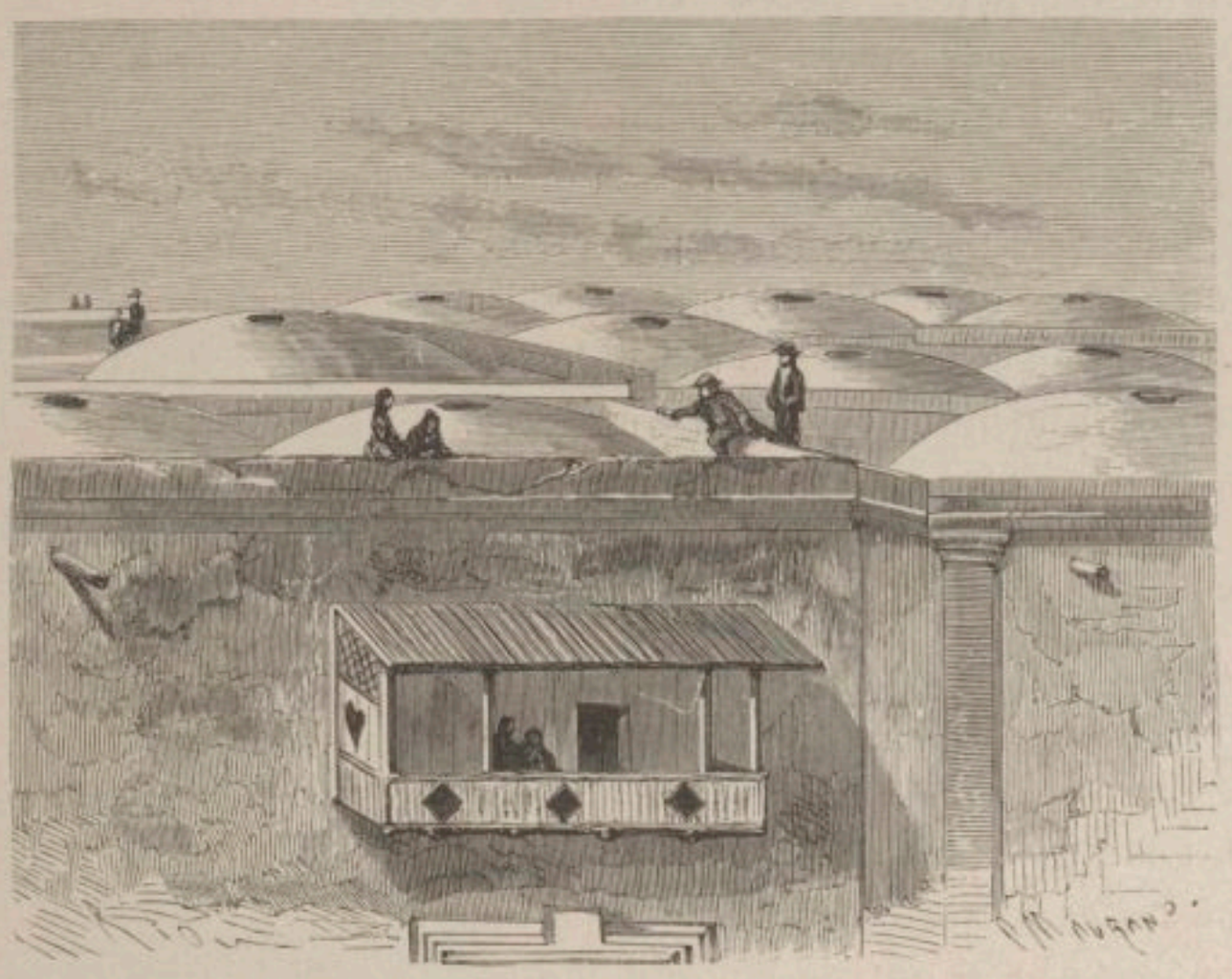
CHOLA D'AREQUIPA.

formée aussitôt par ses émissaires femelles. En s'ensevelissant vivante dans un tombeau, elle en a laissé le couvercle ouvert sur le monde.

Avec la fête patronale de leur couvent, que les nonnes célèbrent par une messe en musique et un feu d'artifice tiré entre onze heures et midi, selon la coutume du pays, elles ont certaines fêtes de l'Église qu'elles solennisent par des mascarades accompagnées de chants et de danses. La nuit de Noël est une de ces fêtes. Devant l'épisode de la Nativité, figuré sur un théâtre au moyen de décors peints et de poupées en carton faisant l'office de personnages, les nonnes, partagées en deux camps, l'un de pasteurs, l'autre de bergères, dialoguent au son de la guitare et de l'accordéon, en dansant des quadrilles de circonstance. Huit jours à l'avance, celles des saintes filles qui doivent jouer le rôle de pasteurs, ont fait demander à leurs parents et amis du sexe masculin les plus belles pièces de leur garde-robe, afin de les accommoder à leur taille et d'y coudre des galons, des rubans et autres affiquets de bon goût. Nous nous souvenons d'avoir prêté à cette occasion un gilet de satin, une redingote et un pantalon noirs,

qui n'avaient rien de pastoral ni de biblique, mais qui néanmoins furent reçus avec plaisir, à cause de leur coupe élégante et toute française. Seulement, l'octave de la Noël finie, on nous renvoya ces habits tachés, déformés et dans un état déplorable. Mais, comme ils avaient été portés par une vierge du Seigneur et sanctifiés par des quadrilles monastiques, au lieu de les jeter à la borne, comme l'eût fait un indifférent, nous les gardâmes à titre de reliques.

La règle conventuelle, qui interdit au public l'entrée des communautés de femmes, le locutorio ou parloir excepté, se relâche de sa rigueur en temps d'émeute et de révolution. Durant ces jours néfastes, l'aristocratie féminine de la cité trouve un asile sûr dans ces monastères, dont les portes lui sont ouvertes à deux battants. Chaque famille court s'y réfugier, emportant avec elle l'or, les bijoux, l'argenterie, les objets précieux



ASPECT DES TOITURES D'AREQUIPA.

qu'elle possède, et laisse sa maison à peu près dégarnie à la garde d'un père ou d'un époux qui s'y barricade avec les précautions d'usage. On a vu des femmes, après un mois de séjour dans ces monastères, refuser de rentrer sous le toit conjugal, tant l'amabilité des nonnes et la douceur de leur commerce les retenaient sous le charme.

Après leur mort, si les âmes de ces religieuses vont au ciel sur les ailes des anges, leurs corps, qu'on inhuma longtemps dans les églises avec ceux des habitants de la cité, sont portés aujourd'hui par des hommes dans un vaste cimetière très-orné de socles, de pyramidions et de boules, qui se trouve à deux lieues dans le sud d'Arequipa. Chaque communauté religieuse a dans cet asile, appelé *apachecta* (lieu de halte), un caveau spécial. Le public d'élite est en possession de pans de murailles de six pieds

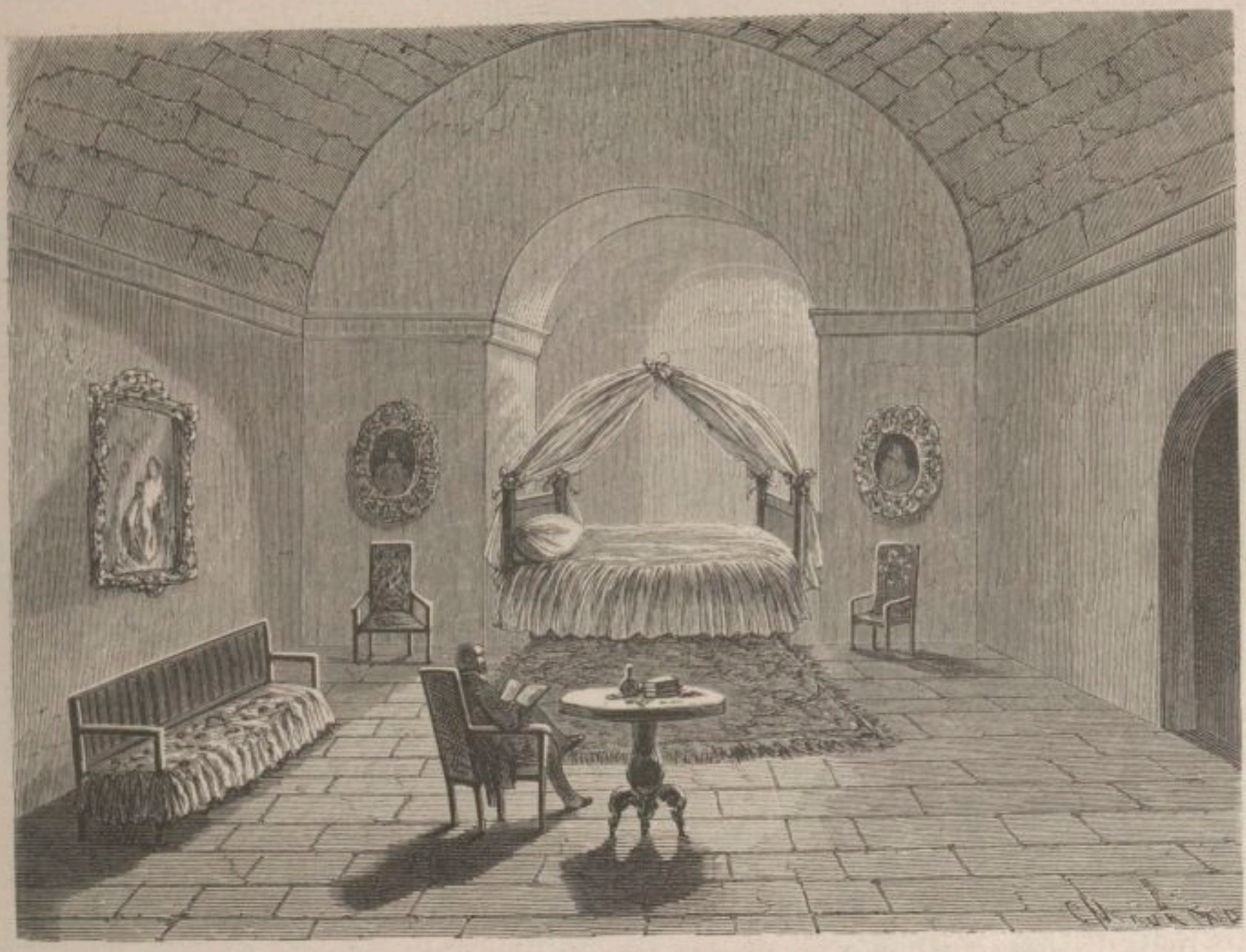
d'épaisseur, percés de trois rangs d'alvéoles. Chaque alvéole est affectée à un individu. On l'y introduit la tête la première, comme dans un étui, puis on mure aussitôt l'entrée de cet étroit sépulcre avec des briques et du plâtre. Quant aux Indiens des deux sexes, ils sont jetés assez négligemment dans une grande fosse où tous les rats de la contrée viennent les visiter.

Maintenant que nous en avons fini avec les couvents d'hommes et de femmes, courons la ville au hasard, non dans l'espoir d'y découvrir des monuments, Arequipa n'en possède aucun, mais pour juger de l'alignement de ses rues et de l'aspect de ses maisons. En général, les rues sont larges, bien pavées, coupées à angle droit, pourvues de trottoirs et partagées par des rainures de granit (acequias) dans lesquelles des ruisseaux descendus de la Cordillère clapotent avec bruit en se rendant à la rivière. Les maisons se ressemblent, à quelques détails près. Toutes sont bâties en pierre, quelquefois en grès trachytique, voûtées en dos d'âne et percées de larges baies que des barreaux de fer et des volets intérieurs, revêtus de feuilles de tôle, protégent contre les tentatives des filous et les balles des émeutiers. Leur porte d'entrée, cintrée et à deux battants, convenablement garnie d'S majuscules en fer et de têtes de clous, a quelque chose de monumental. Deux voitures y passeraient de front sans se toucher. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et quelquefois un étage, lequel, presque toujours inhabité, ouvre sur un balcon, longue et lourde caisse en bois sculpté, peinte en rouge brun ou en vert bouteille, et pouvant s'ouvrir ou se fermer à volonté à l'aide de panneaux mobiles. Ces balcons, où les femmes n'apparaissent que dans des occasions solennelles, projettent sur les façades des ombres vigoureuses.

L'intérieur de ces logis se compose de deux cours en enfilade, pavées en cailloutis et bordées de larges trottoirs (veredas); les murs de la première cour sont blanchis à la chaux et quelquefois ornés de camaïeux d'un style primitif et d'un dessin plus primitif encore, représentant des combats navals, des sites impossibles ou des *Stations de la Croix*. Les pièces de réception et les chambres à coucher de la famille sont disposées sur les deux faces latérales de cette cour d'entrée. Dans la plupart de ces dernières, le lit est placé sous le cintre d'une arcade dont l'épaisseur est de quatre à six pieds. Cette disposition, qui peut paraître singulière, est une mesure de précaution dictée par la frayeur des tremblements de terre. Ces appartements n'ont pas de fenêtres, mais des portes massives à deux battants, percées d'un judas ou d'une chattière, qui sert à donner de l'air et du jour. Au delà des cours, se trouve un jardin bordé par les arceaux cintrés d'une vaste pièce carrelée ou dallée, et qui sert de salle à manger.

Le luxe de ces habitations est assez médiocre. A part quelques maisons de négociants étrangers et d'Arequipéniens de distinction, où le papier peint est employé comme tenture dans les pièces d'apparat, toutes les autres demeures ont leurs murs blanchis à la chaux et ornés de grecques, de lacs d'amour et de parafes calligraphiques à l'ocre rouge ou au bleu d'indigo. Le peu de meubles qui les garnissent sont de deux sortes : les meubles de goût espagnol, taillés en plein bois comme avec une hache,

peints en blanc ou en bleu de ciel, semés de roses et de marguerites et relevés par quelques filets de dorure, ou les meubles de style gréco-impérial, comme Jacob Desmalters en fabriquait par grosses en 1804, sofas en acajou avec tête de sphinx et pieds de griffons, chaises à dossier en lyre, surmonté d'un casque ou d'un trophée d'armes, le tout recouvert de casimir café au lait ou ventre de biche à rosaces imprimées. En inventoriant ces splendeurs suspectes, l'œil découvre çà et là, perdu dans l'ombre ou relégué dans quelque coin, un bahut finement sculpté, une crédence en chêne noir, ouvragée comme une dentelle, un fauteuil abbatial garni de *cordovan*, dont les fleurs



INTÉRIEUR D'UNE CHAMBRE A COUCHER A AREQUIPA (ANCIEN STYLE).

de cinabre et d'or sont presque effacées. Ces meubles, qui datent de la conquête espagnole, semblent protester contre le misérable goût de leurs voisins.

Quelques lithographies parisiennes, encadrées dans des baguettes d'acajou, complètent la décoration des salons modernes. Au premier rang brillent les *Souvenirs et Regrets* de Dubuffe, l'alphabet poétique de Grévedon, *Amanda*, *Bianca*, *Cécilia*, *Délia*, etc., les quatre Parties du Monde et les quatre Saisons par des anonymes de la rue Saint-Jacques. Dans les demeures où la civilisation n'a pas encore répandu ses lumières, les murs des salons sont ornés de tableaux enfumés représentant des décollations, des crucifiements, des auto-da-fé de martyrs. Ces œuvres, peintes il y a quelque demi-siècle

par des artistes de Quito et de Cuzco, du nom de Tio Nolasco, Bruno Farfan, Ñor Egirdio, sont en général d'assez mauvaises croûtes. Les bons tableaux de l'école espagnole, assez communs autrefois dans le pays, y sont devenus extrêmement rares, par suite de la chasse obstinée que leur ont faite les amateurs et les spéculateurs de toutes les nations. Aujourd'hui, en fouillant les églises et les couvents d'Arequipa, c'est à peine si l'on trouverait dix toiles passables.

La vie privée des Arequipéniens dans l'intérieur de leurs maisons se borne, pour les femmes, à des dissertations sur la politique du jour, ou à des commentaires sur les divers *on dit* de la cité, que leur transmettent les cholas, chinas, négresses et chambrières qui composent le personnel toujours assez nombreux du domestique. Quelques señoras brodent, préparent des sorbets ou jouent de la guitare; mais la plupart passent la semaine à attendre le dimanche, d'abord pour aller à la messe, ce qui est toujours une distraction pour les femmes, puis pour jouir du privilége que leur concède l'étiquette locale, d'ouvrir ce jour-là les fenêtres de leur rez-de-chaussée et de passer l'après-midi accroupies sur des tapis, à faire des remarques plus ou moins charitables sur les individus qui traversent la rue. En général, les femmes font peu de visites; elles se contentent de correspondre verbalement par l'intermédiaire de leurs camériste et d'échanger parfois des fleurs, des fruits, des douceurs, accompagnés de compliments plus doux encore. Pour réunir sous le même toit une douzaine de personnes du beau sexe, il ne faut rien moins qu'une fête carillonnée, une Pâque fleurie, un carnaval ou quelque mariage.

Les femmes d'Arequipa, dont les voyageurs ont négligé de tracer le portrait dans leurs relations, sont douées pour la plupart de cet embonpoint heureux si favorable à la beauté. Sous ce rapport, elles tiennent un juste milieu entre l'ampleur majestueuse des Chiliennes et la sveltesse passionnée des femmes de Lima. Leur taille est moyenne, mais bien prise; elles ont les épaules d'un contour assez riche, le pied petit, la démarche aisée et ce balancement rhythmé des hanches que l'Espagnol appelle *meneo;* du verbe *menear*, — remuer, — par allusion, sans doute, au remue-ménage qu'il occasionne dans les sens masculins. Joignez à cela une physionomie vive et spirituelle, des traits délicats, chiffonnés plutôt que corrects, des yeux noirs dont les regards sont autant de flèches, une bouche vermeille, d'où la riposte et le quolibet, saupoudrés de sel andalou, s'échappent comme pommes et raisins d'une corne d'abondance, et vous aurez peut-être quelque idée de ces charmantes créatures qui tiennent à l'Espagne par leurs aïeux et au Pérou par leurs aïeules.

Au goût des parfums et des fleurs, elles joignent celui de la musique, du chant et de la danse. Délicates et nonchalantes, elles sont, en outre, d'une mobilité d'esprit singulière et passent facilement de l'enthousiasme le plus vif à l'indifférence la plus complète. Leur religion n'a rien d'exalté ni de farouche; dévotes plutôt que pieuses, elles donnent volontiers le pas au plaisir sur la dévotion, persuadées qu'elles sont qu'un signe de croix et un *Padre nuestro* dit à propos effacent bien des fautes. Pour ces charmantes femmes, l'amour n'est pas une passion, mais un passe-temps agréable,

un prétexte à romances, un jeu propre à délasser le corps et l'esprit. Elles l'ont étudié à fond et en connaissent admirablement toutes les ressources. Elles le prennent et le quittent à volonté, l'excitent ou le ralentissent au gré de leur caprice, et déploient dans ces différentes manœuvres le sang-froid et l'habileté d'un vieux chef d'orchestre conduisant une symphonie.

Ce jeu de l'amour, auquel le beau sexe d'Arequipa se montre de première force, même à côté des Liméniennes, est en usage seulement parmi les femmes en puissance d'époux, lesquelles, comme on sait ou comme on ne sait pas, jouissent, ainsi qu'en France, d'une liberté absolue. L'amour est pour elles la partie journalière de whist ou de boston qui les distrait du mariage. Les jeunes filles, confinées dans leurs chambres grillées et sous la surveillance immédiate de leur famille, ne cessent, tourterelles plaintives, de gémir et de soupirer après un hymen qui doit, en les émancipant, leur permettre de mordre à leur tour au fruit défendu. Ce désir naturel, transmis par Ève à sa lignée et aiguisé par la nubilité précoce des fillettes d'Arequipa, leur donne dès l'âge le plus tendre des aspirations matrimoniales très-véhémentes. Par un cosmopolitisme flatteur pour l'amour-propre européen, elles donnent la préférence aux étrangers sur leurs compatriotes, malgré les qualités éminentes dont ceux-ci sont doués. Un étranger, pour peu qu'il soit jeune et agréablement tourné, fût-il d'ailleurs tombé du ciel comme un aérolithe, révolutionne en un clin d'œil la foule des mamans et des filles à marier. On se le dispute, on se l'arrache comme un morceau de la vraie croix. Les bouquets et les *recados*, depuis le savon de toilette de Piver jusqu'au foulard de Lyon — ce sont dons d'amitié propres à ces contrées — le poursuivent jusque dans son alcôve de garçon. Flacons d'eau de Cologne, petits soins, flatteries, rien n'est épargné pour prendre à la glu du mariage ce bel oiseau de l'Europe lointaine, que des mains innocemment cruelles plumeront vif peut-être quelque temps après. Le logis où il se présente est toujours sous les armes; les meubles sont débarrassés de leurs housses, les joyaux tirés de leurs écrins, l'argenterie étalée sur les dressoirs et sur les tables. Les serviteurs, dûment stylés, ont ordre de sourire à leur futur maître, les chats de faire le gros dos, les chiens de remuer la queue à son approche. Depuis la vénérable aïeule jusqu'à la petite sœur, c'est à qui exaltera le plus les mérites de l'étranger, à qui le confira le mieux en douces paroles. Les ongles sont rentrés dans un étui de velours, les bouches ne distillent qu'un miel choisi, les couleurs arborées sont le rose tendre, le bleu d'azur et le vert pomme; les guitares, montées au ton de l'hyménée, célèbrent le bonheur de deux cœurs assortis; tout enfin, jusqu'à l'air imprégné du parfum des pastilles, concourt à frapper vivement l'âme et les sens de l'étranger. Au milieu de cette mise en scène dont notre pâle prose ne saurait donner une idée, la diva de la fête, la vierge du foyer, parée comme une châsse, est assise sur un sofa, les bras pendants, les mains modestement croisées, les yeux fixés en apparence sur une rosace du tapis d'Atuncolla, mais attentive, en réalité, à l'effet que produit sur le visiteur ce joli programme du mariage. Quelques Européens au cœur cuirassé de cet *æs triplex* dont parle Horace, sortent victorieux de ces redoutables épreuves; mais la plupart succombent

et, tendant docilement leur front au joug conjugal, s'établissent dans le pays, où ils ne tardent pas à perdre, avec leurs illusions, leurs cheveux et leurs dents.

Une relation des us et coutumes du beau sexe d'Arequipa serait incomplète, si nous ne disions de quelle façon les femmes se coiffent et s'habillent et le genre d'étoffes dont elles font choix. De pareils détails, nous le savons, éveilleront le courroux des esprits classiques et feront hausser les épaules aux hommes graves. Mais leurs épouses et leurs filles s'y intéresseront, et cela nous suffit. Une Française, et surtout une Parisienne, est toujours bien aise de savoir si une femme d'outre-mer peut l'emporter sur elle par la beauté, la grâce, la toilette ou l'esprit, prête à la plaindre de tout cœur, s'il y a lieu, ou à la mordre un peu, s'il y a lieu encore.

Comme les couturières en robes, les modistes et les coiffeurs sont encore inconnus à Arequipa ; ce sont les dames qui taillent, cousent et confectionnent elles-mêmes leurs vêtements et leurs colifichets, qui démêlent, lissent ou crêpent leur chevelure. Dire que ces ajustements sont d'un goût exquis et copiés sur des gravures de la dernière mode, serait farder l'austère vérité ; nous aimons mieux avouer franchement qu'il y a dans la coupe habituelle du corsage et des manches, dans l'écourtement et le peu d'ampleur de la jupe, ce cachet *guinguet* (un mot non encore francisé de l'illustre Balzac) qui caractérise les modes du temps de la Restauration et donne aux femmes de cette époque une certaine ressemblance avec les oiseaux du genre *échassier*. Quelques élégantes d'Arequipa portent, avec le haut peigne d'écaille des Andalouses, des touffes postiches de ces boucles pleureuses importées d'Albion sous le nom d'*anglaises*, et dont la nuance n'assortit pas toujours heureusement avec celle de leurs cheveux. Ces lionnes arborent volontiers l'oiseau de paradis, l'aigrette en verre filé de fabrique allemande, ou des bijoux-papillons montés sur un fil de laiton en spirale, qu'elles nomment *tembleques* et qui tremblotent au moindre mouvement. Le climat du pays rendant l'éventail à peu près inutile, les femmes l'ont remplacé par un sac de soie ou de velours, à monture d'acier et à chaînettes du même métal, qu'elles portent à la main et balancent coquettement en allant faire des visites. Cette manière d'encensoir, appelé *ridicule*, qui caractérisa chez nous la période élégante de 1815 à 1820, fera sourire nos excellentes mères au souvenir du temps passé.

Les étoffes en honneur dans la ville et la province d'Arequipa sont la soie unie et brochée, d'une nuance vive, l'indienne à gros pois ou à ramages exorbitants, la mousseline à larges raies ou à bouquets multicolores. Ajoutons que l'indienne et la mousseline dont se parent les petites bourgeoises et les *chacareras*, ou fermières de la banlieue, ne sont portées qu'en négligé d'intérieur par les femmes de l'aristocratie. Dans les occasions solennelles et les jours de gala, ces dernières abandonnent le *rebos* ou mante en laine de Castille, qu'elles portent chez elles pendant toute l'année, pour courir la ville en *cuerpo*, c'est-à-dire décolletées comme pour le bal, et les bras nus. Les femmes de santé délicate, auxquelles une exhibition de ce genre pourrait occasionner un *resfrio*, un *costado*, une pleurésie, car le climat d'Arequipa est assez variable, ou celles dont les clavicules et le sternum ont un relief trop apparent, couvrent leurs épaules

d'une écharpe légère ou d'un châle de crêpe de Chine de couleur éclatante. Leurs pieds, d'une petitesse et d'une distinction parfaites, sont toujours chaussés de bas de soie et de souliers de satin blanc, détail élégant, qui donne à leur marche je ne sais quoi de gracieux, de léger, de trotte-menu, dont l'œil et l'imagination sont également charmés.

Le port et l'allure des Péruviennes, ce *garbo* et ce *meneo* qu'elles tiennent des Espagnoles par leurs pères, s'accommodent mal des corsets à haute pression, des busces d'acier, des cerceaux et des fils de fer qui font la gloire et le triomphe des Parisiennes. Aussi la généralité de ces charmantes femmes — notre main tremble en écrivant ceci — portent-elles assez *gauchement* nos modes françaises ; et maintenant que ce fatal

DAME D'AREQUIPA EN GRANDE TOILETTE.

adverbe est lâché, dussions-nous exciter la colère et l'indignation du sexe aimable dont nous avons entrepris de tracer la monographie, nous avouerons qu'à la femme d'Arequipa, traversant la rue en grande toilette, ridicule en main, papillons ou plumet de cristal en tête, nous préférons la même femme en déshabillé local, peignoir ample à triples volants, châle orange ou ponceau drapé en péplum, une rose dans les cheveux, nonchalamment couchée sur un sofa ou accroupie sur un tapis et poussant vers le ciel la fumée d'un cigare.

Avec leurs toilettes de ville, leurs négligés d'intérieur et leurs habits à monter à cheval, car la plupart de ces dames sont des écuyères de haute école, elles ont un

costume d'église, invariablement noir, lequel se compose d'une jupe de soie et d'une mantille de même étoffe, garnie de velours et de dentelles, qu'elles rabattent sur leur front. Ce vêtement, d'origine espagnole, leur sied à ravir, ce dont elles paraissent ne pas se douter, à en juger par la précipitation avec laquelle elles s'en débarrassent au sortir des offices. L'usage des bancs et des prie-Dieu étant inconnu dans les églises du Pérou, les femmes se font suivre à distance par une jeune servante portant un tapis sur lequel elles s'agenouillent. Pour une élégante d'Arequipa, le suprême bon ton est d'avoir pour porte-tapis un petit Indien de la Sierra-Nevada, peu importe son sexe, mais gros comme le poing et vêtu du costume traditionnel qu'on exagère à dessein pour le rendre grotesque. Quelques raffinées se font suivre par un couple de ces marmots,

DAME D'AREQUIPA EN COSTUME DE CHEVAL.

ce qui est l'idéal du genre. Le don d'un jeune Indien de quatre à cinq ans est le cadeau de meilleur goût qu'un homme puisse faire à une femme. La vertu la plus farouche, la pudeur la plus rogue ne résisterait pas à une galanterie de ce genre. Aussi que de douces câlineries, que de recommandations expresses faites au voyageur en partance pour la Sierra ! *Vida mia, no se olvide U. Mandarme un Indiecito.* (Ma vie, n'oubliez pas de m'envoyer un petit Indien.) Telle est la phrase par laquelle on répond à son dernier adieu. Si ce voyageur n'a rien à refuser à la solliciteuse, arrivé dans la Sierra, il choisit dans quelque famille d'Indiens un ou deux enfants en bas âge, qu'il obtient du père moyennant quelques piastres et une provision de coca et d'eau-de-vie.

La mère, qui n'a rien reçu, ne manque pas de jeter les hauts cris à l'idée de voir partir le Benjamin de la famille ; mais le voyageur la console par le don d'une jupe neuve et obtient son consentement pour un peu de tafia. Devenu possesseur légitime du sujet, il profite du départ de la première caravane pour l'expédier comme un colis à la dame

DAME D'AREQUIPA EN COSTUME D'ÉGLISE, ACCOMPAGNÉE DE SON PORTE-TAPIS.

de ses pensées. L'arrivée du jeune autochthone excite un transport véritable. On le descend de la mule sur laquelle il est juché ; on l'admire en riant aux larmes ; puis on le déshabille, on le savonne, on lui racle l'épiderme, on le tond de près, et enfin on l'affuble d'un costume de père noble qui le rend fier et tout joyeux. Après quelques indigestions préalables, car l'enfant n'a pu passer impunément du maigre régime auquel il était soumis chez sa mère, à l'abondante pâtée qu'il reçoit chez ses nouveaux

maîtres, son estomac a acquis toute la dilatation désirable, et le petit acteur joue à la satisfaction générale son double rôle de page et de carlin.

Malheureusement rien n'est stable ici-bas. Notre Indien l'apprend à ses dépens, lorsqu'il atteint sa douzième année et que ses maîtres, le trouvant trop haut sur jambes pour l'emploi de porte-tapis, l'exilent du salon et lui retirent sa livrée. Il passe alors à la cuisine, où les domestiques dont il divulgua longtemps les petits secrets, lui font expier par mainte nasarde ses indiscrétions et sa prospérité passées.

En définitive, comme ces Indiens vendus ou cédés par leurs bons parents, s'ils sont abrutis, ne sont pas esclaves, parvenus à l'âge de puberté, ils disposent d'eux-mêmes comme ils l'entendent et sans que personne ait le droit de les réclamer. Quelquefois

TYPES DE LA VALLÉE D'AREQUIPA — ANCIENS SERVITEURS OUBLIÉS.

les hommes continuent d'habiter, en qualité de domestiques, la maison dans laquelle ils ont grandi ; quelquefois encore, ils la quittent et vont ailleurs louer leurs services. Les femmes y restent volontiers. Avec le temps, elles contractent au dehors des relations éphémères, et la progéniture qui en résulte, comme autrefois les négrillons chez les planteurs de nos Antilles, augmente d'autant le personnel domestique de la maison. Ces enfants de l'amour, une fois sevrés du lait maternel, sont dressés par leurs maîtres à porter le tapis d'église, mais n'ont jamais aux yeux de ceux-ci l'attrait de king's Charles ou de Ouistiti qu'a le petit Indien pur sang de la Sierra-Nevada.

A Arequipa comme dans toutes les grandes villes, les hommes restent un peu chez eux, mais vont beaucoup dehors : un homme a toujours des affaires. Le temps de ceux-ci se passe à errer de maison en maison, à causer politique, à fumer un nombre

indéterminé de cigarettes, entremêlées de parties de *monte* ou de dés, à faire la sieste, à monter à cheval, à effeuiller quelques fleurs indigènes dans les sentiers battus du mariage, laissant leurs épouses faire un boston d'amour, et enfin à rêver un avenir glorieux à la république.

Mais de cette façon d'employer leur temps, si l'on concluait à l'absence d'intelligence ou d'instruction chez ces indigènes, on se tromperait lourdement. Tous ont beaucoup appris sinon beaucoup retenu, et défriché successivement les vastes champs de la théologie, de la jurisprudence, du droit civil, du droit canon, de la médecine et de la

TYPES D'AREQUIPA. — DOMESTIQUES DES DEUX SEXES.

chirurgie, sciences en honneur à Arequipa et qu'on y enseigne de préférence à d'autres. Ces hommes, occupés en apparence de choses futiles, ont soutenu publiquement des thèses et conquis un diplôme de *doctor-bachiller* à la pointe de leurs périodes. Tous sont, en outre, de première force en versification et tournent galamment et facilement les bouts-rimés, quatrains, sixains, douzains qu'on leur donne à tourner. S'ils se montrent indifférents aux choses de l'esprit, ce n'est donc pas par ignorance, mais par effet de la philosophie d'instinct et de l'adorable paresse qu'ils ont héritée de leurs pères, et qu'ils entretiennent en eux comme un feu sacré. Toute idée d'innovation ou de progrès tendant à troubler la quiétude dont ils jouissent leur est antipathique. L'activité morale et physique de l'Européen est un phénomène qui les émerveille,

comme aux sauvages le tic tac d'une montre, et qu'ils ne parviennent pas à s'expliquer. — Il faut dire aussi qu'ils n'y tâchent guère. — *Para que sirve eso?* (A quoi bon cela?) est l'inexorable question qu'ils ont l'habitude de faire à propos de tout ce qu'ils dédaignent ou de ce qu'ils ne comprennent pas.

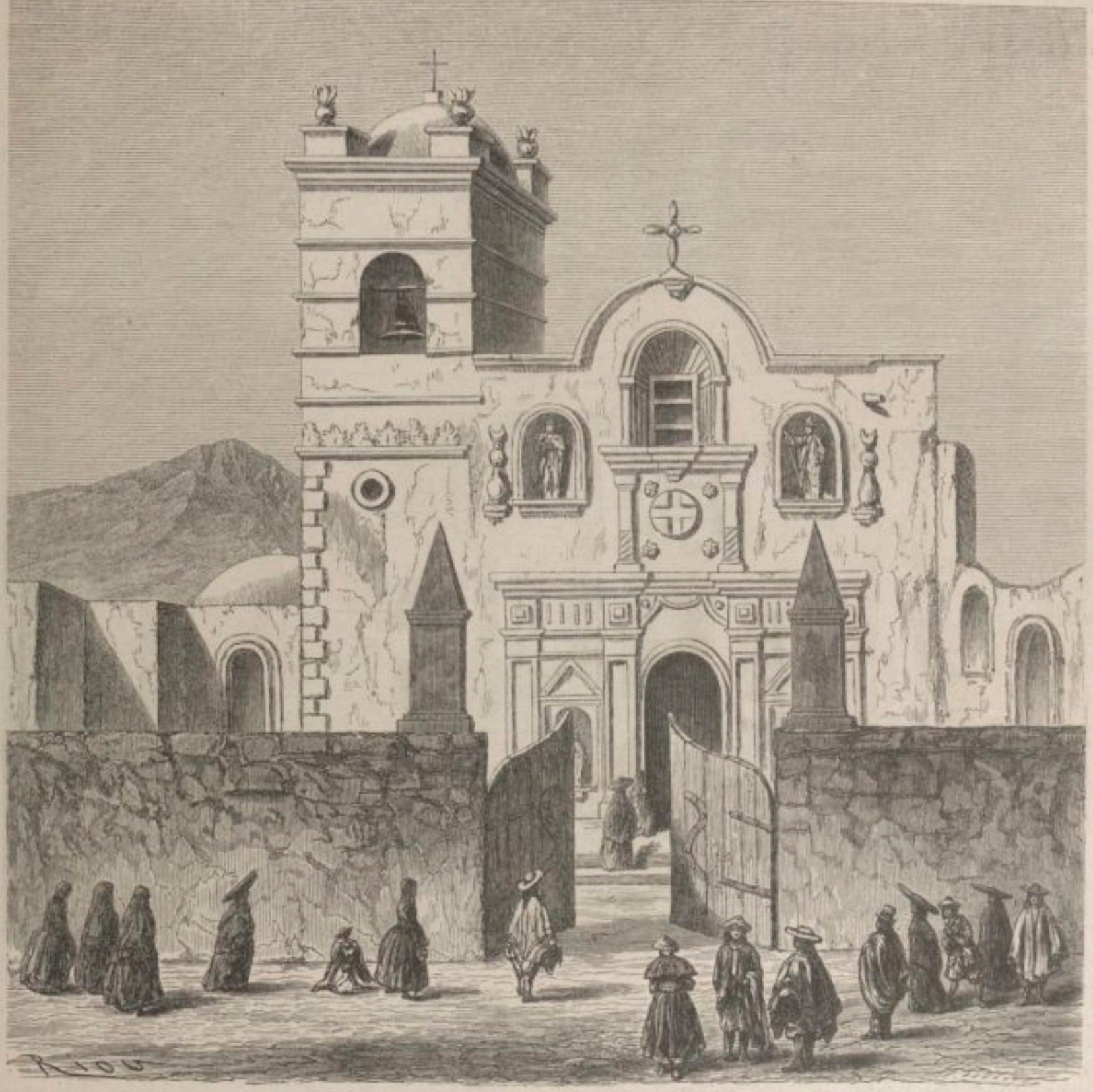
Les établissements scientifiques, les colléges et les écoles sont nombreux à Arequipa. Sa faculté de médecine, où la phlébotomie est préconisée, peut rivaliser avec celle de Chuquisaca dans le Haut Pérou. L'université de Saint-Augustin, les deux académies et le collége de l'Indépendance, fondé par le grand maréchal Gutierez de la Fuente, jouissent d'une célébrité non contestée. La bibliothèque publique, qui date de 1821, est due au zèle d'un sieur Evaristo Gomez Sanchez, ami des lumières. Elle possède aujourd'hui dix-neuf cent quatre-vingt-quinze volumes, théologie et jurispru-

TYPES D'AREQUIPA. — INDIEN DE LA COTE DU PACIFIQUE

dence mêlées, la carte du Pérou, dressée par ordre du libérateur Simon Bolivar, l'Atlas de M. de Vaugondy, hydrographe de S. M. Louis XV, un album des charges de Gavarni, deux théodolites, une sphère armillaire, un bibliothécaire et un portier. Joignons à ces divers établissements deux imprimeries qui publient chacune un journal de petit format, destiné à mettre en lumière les actes du gouvernement ; mentionnons comme institutions philanthropiques l'hôpital de San Juan de Dios, l'hospice des enfants trouvés, un bureau de bienfaisance et un dépôt de vaccin, et nous aurons complété la liste des fondations charitables, scientifiques et littéraires de la cité.

L'aristocratie et le commerce, qui en Amérique ont toujours vécu dans les meilleurs termes, habitent à Arequipa les sept ou huit rues qui font de sa Plaza Mayor un centre rayonnant. Cette place, dont la cathédrale occupe tout le côté nord, est bornée sur les

autres côtés par les portiques du commerce, galeries de pierre à arceaux cintrés, où les calicots, les rouenneries, les étoffes de laine et les rubans étalés en plein air dessinent des festons et des astragales multicolores. Au milieu de la place s'élève une fontaine en bronze à trois vasques, supportées par des balustres renflés. Ce monument hydraulique, qui ressemble assez à un dévidoir, est couronné par une Gloire ou une Renommée,



ÉGLISE DE SAN-FRANCISCO A AREQUIPA.

— nous ne savons au juste, — dont la pose et surtout la maigreur rappellent le classique écorché d'Houdon. Cette allégorie souffle dans un clairon et regarde obstinément du côté de la rue San-Francisco. Les mythologues du pays — il s'en trouve — prétendent que le sculpteur, en ne laissant à cette figure que la peau et les os, et lui mettant aux lèvres une trompette, a voulu démontrer à ses contemporains et aux races fu-

tures que la gloire ou la renommée n'était qu'un vain fantôme, un souffle insaisissable.

C'est sur cette place, théâtre accoutumé des réjouissances publiques, des proclamations révolutionnaires et des exécutions criminelles, que chaque jour, de cinq heures à midi, se tient un marché aux légumes. La population indigène, qui s'y donne rendez-vous de tous les points de la ville et de la campagne, n'offre à l'observateur que deux types distincts, celui de l'Indien de la côte du Pacifique, au masque rond, au nez aplati, aux lèvres lippues, aux yeux étroits à sclérotique jaune, obliques et bridés par les coins comme ceux des Chinois et des races mongoles [1], et le type Quechua,

LA RUE SAN-FRANCISCO A AREQUIPA.

que son *facies* ovale, ses pommettes saillantes, son nez en bec d'aigle, ses yeux obliques, mais bien fendus, sa chevelure noire, abondante et lisse, semblent rattacher à la grande famille indoue de l'Arya oriental. Du mélange de ces deux races de la Côte et de la Sierra, il est résulté avec le temps bon nombre d'hybrides, dont une laideur hébétée est le trait distinctif.

Les costumes de ces indigènes, de couleurs toujours éclatantes, rappellent à la fois

[1] L'Indien de la côte du Pacifique descend des Llipis, Changos, Moquehuas, Quillcas, etc., tribus d'une même race qui peuplaient autrefois le littoral entre le seizième degré et le vingt-cinquième.

les modes espagnoles du dix-septième siècle et le goût primitif des Incas. Avec l'habit à trois basques carrées, le gilet de père noble et les culottes à canons, les Indiens portent les cheveux divisés en deux nattes tombantes ou tressés à l'antique mode égyptienne, la mante flottante (*llacolla*) et les sandales en cuir brut. De leur côté, les femmes joignent à la jupe plissée et à la montera ronde ou triangulaire de l'Espagne la *lliclla*, pièce d'étoffe de laine de deux pieds carrés, qu'elles disposent sur leur tête comme le *pschent* des sphinx, ou dont elles se couvrent les épaules, en la rattachant sur leur sein au moyen du *tupu*, épingle en figure de cuiller à soupe, dont l'usage remonte aux premiers règnes des Enfants du Soleil. Mais bornons là cette description qui n'intéresserait que des ethnographes ou des costumiers, et touchons quelques mots du bizarre effet que produit, vu de haut et de loin, ce pêle-mêle de couleurs éclatantes sans cesse en mouvement. Un amateur de tropes et de figures nobles, accoudé par

TYPES D'AREQUIPA. — INDIENS QUECHUAS.

hasard à quelque lucarne des clochers de la cathédrale, pourrait, sans exagération, comparer la Plaza Mayor d'Arequipa, à l'heure du marché, à une prairie diaprée de fleurs voyantes, mais communes. Les choux, les laitues et autres plantes potagères étalées à terre en seraient le gazon, sur lequel les vêtements des hommes et des femmes, où dominent le bleu, le vermillon et le jaune de chrome, se détacheraient comme autant de bluets, de coquelicots et de pissenlits agités par le vent.

Au delà de la place Mayor et des rues *artérielles* qui s'y rattachent, commencent les faubourgs et leurs ruelles dépavées, habitées par la caste métisse et la petite bourgeoisie, désignée par l'impertinent sobriquet de *gens de demi-poil*. — Là fleurit le petit commerce, représenté par des épiciers liquoristes (*pulperos*), des frituriers et des cabaretiers. Au Pérou, les cabarets à chicha sont toujours tenus par deux ou trois femmes, parentes ou amies.

Nous avons décrit plus haut les cabarets de campagne ; il nous reste à parler de ceux d'Arequipa. Ces établissements, fréquentés seulement par les Indiens et les *cholos* des deux sexes, sont des antres sombres et fuligineux, ne recevant d'air et de jour que par la porte, encombrés de jarres et de pots de formats divers, jonchés de paille brisée, d'épluchures de légumes, d'os et de déjections d'animaux qui recouvrent le sol d'une épaisse litière ; des poules, des poussins et des cochons d'Inde gloussent, piaulent, grognent et circulent à travers ce fouillis. Comme ces cabarets ne possèdent ni chaises, ni bancs, ni escabeaux, il s'ensuit que les consommateurs sont assis à terre, tenant d'une main l'assiette de piment moulu qui leur sert d'éperon à boire, et de l'autre main le pot de chicha, cette bière de maïs importée au Pérou en 1043 par l'impératrice Mama

TYPES D'AREQUIPA. — INDIENNES QUECHUAS.

Ocllo Huacco (la mère couveuse), sœur et épouse du premier Inca, Manco-Capac. Pendant que ce public babille et rit, mange et s'abreuve à petits coups, une chicha nouvelle bout et cuit sous ses yeux dans un angle du cabaret. Les procédés de préparation et de fabrication de cette liqueur indigène sont simples et peu dispendieux : on vide dans une fosse de six pieds carrés et d'un pied de profondeur une certaine quantité de maïs égrené, qu'on arrose légèrement et qu'on recouvre de planches sur lesquelles on place quelques lourds pavés ; au bout de huit jours, la chaleur et l'humidité combinées ont déterminé la germination du grain, qui prend alors le nom de *guñapo*. Ce guñapo est retiré de la fosse, exposé au soleil pour y sécher, puis, une fois sec, envoyé au moulin, où des meules grossières le concassent sans le broyer. Du moulin, il revient ensuite à la chicheria, où des femmes le jettent dans de grandes jarres pleines d'eau et le font

CABARET URBAIN. — DISTILLATION ET CONSOMMATION DE LA CHICHA.

bouillir pendant un jour entier. Le soir venu, les distillatrices coulent l'épais liquide à travers un torchon qu'elles tordent par les deux bouts et le laissent refroidir jusqu'au lendemain, où il est livré à la consommation. Le marc de la liqueur, appelé *afrecho*, sert à engraisser les porcs et la volaille. Quant à la liqueur elle-même, nous ne savons qu'en dire, mais sa teinte locale est celle de l'eau de la Seine après une fonte de neiges ou quinze jours de pluie.

Cette bière locale n'est pas seulement en usage chez le menu peuple ; l'aristocratie du pays, tout en la répudiant ostensiblement comme une boisson vile, en fait en secret ses délices. Ainsi nos créoles blanches des Antilles qualifient dédaigneusement de *manger de nègre* la morue grillée ou le calalou de gombauds et de pois d'Angole, ce qui ne les empêche pas de s'en régaler à huis clos. La bourgeoisie péruvienne, plus franche

TYPE D'AREQUIPA. — UNE CHICHERA.

en ceci que l'aristocratie, avoue hautement son goût décidé pour la chicha, qu'elle désigne par le diminutif gracieux de *chichita*. A l'entendre, les plus belles heures de sa vie et les mieux employées sont celles qu'elle passe sous la tonnelle de citrouilles d'un cabaret rural, entre une friture de cochons d'Inde saupoudrée de piment et une amphore de chicha brassée de la veille.

Arequipa, que les voyageurs modernes continuent, par amour du poncif, de présenter au public européen comme une ville florissante, animée par le commerce et l'industrie, les plaisirs de tout genre, l'esprit et la gaieté de ses habitants, n'est plus, sous ce rapport, il faut bien l'avouer, que l'ombre d'elle-même. Les révolutions politiques et les banqueroutes commerciales, en la dépouillant peu à peu de ses richesses, ont singulièrement refroidi cette verve et cet enjouement qu'on veut bien lui prêter. La ville qui rivalisa longtemps de faste et d'éclat avec Lima, la cité des Rois, n'est plus à

cette heure qu'une chrysalide enfermée dans sa coque obscure, attendant la transformation que lui prépare l'avenir. Ses bals, ses raouts, ses cavalcades tant vantées, ses folles orgies au val des Poiriers, n'existent qu'à l'état de tradition. Autrefois tout était pour elle prétexte à divertissement et à dépense ; aujourd'hui il ne faut rien moins qu'un événement majeur, une grande solennité, pour la décider à dénouer les cordons de sa bourse. L'économie lui est venue avec la pauvreté. Il nous serait facile de prouver par des chiffres ce que nous avançons, mais ce serait empiéter sur les droits de la statistique. Bornons-nous donc à constater en passant l'état de décadence d'Arequipa, astre couchant que des voyageurs optimistes ou mal renseignés ont pris pour un astre au zénith.

Puis, pour effacer l'impression fâcheuse que nos révélations au sujet de la position commerciale, industrielle et financière de cette ville, auraient pu laisser dans l'esprit de ceux qui nous lisent, nous allons décrire une des solennités annuelles où Arequipa, rompant avec ses habitudes de calcul et d'économie, reprend pour quelques heures son ancien masque de folie, et, comme au temps de sa splendeur, jette l'or à poignées, sauf à le regretter le lendemain.

Cette solennité est celle du mardi gras, où l'œuf de poule joue un si grand rôle que nous sommes forcé de lui consacrer une parenthèse. Des mathématiciens du pays, qui passent leur temps à relever les A, les B, les C, répétés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ont calculé que dans la journée du mardi gras il se dépensait à Arequipa pour plus de huit cent mille francs d'œufs, chiffre d'autant plus élevé, que le jaune et l'albumine de ces œufs ont disparu depuis longtemps, et qu'il n'en est resté que les coquilles. Or, c'est de ces coquilles que les communautés de femmes et la plupart des ménagères tirent si bon parti. Pour ce faire, elles ont soin pendant toute l'année de casser légèrement par un bout les œufs dont la cuisine hispano-américaine fait une consommation prodigieuse. Ces œufs, ainsi vidés, sont mis en tas. La semaine qui précède *Carnestolendas* est employée à les préparer. Trois personnes se réunissent : une d'elles délaye, dans un baquet plein d'eau, de la gomme-gutte, de l'indigo ou du carmin, l'autre emplit les coquilles d'œufs de cette teinture, la troisième enfin ferme leur ouverture au moyen de petits carrés de toile, englués d'une cire liquéfiée qui se fige aussitôt. Ainsi préparées, ces coquilles sont mises en vente à raison d'un cuartillo et même d'un demi-réal la pièce. Des éventaires dressés au coin de chaque rue permettent aux amateurs d'en faire provision.

A peine l'aurore du mardi gras a-t-elle entr'ouvert les portes du ciel, que les deux sexes s'habillent de blanc de la tête aux pieds, puis les premiers levés courent au chevet de ceux qui dorment encore leur donner l'accolade matutinale, laquelle consiste, ce jour-là, en l'application de trois ou quatre œufs de couleurs variées, écrasés sur le visage du dormeur, qu'on saupoudre immédiatement de farine. Celui-ci se débarrasse comme il peut de son masque de pâte, revêt à son tour la blanche armure du combat, et, muni d'œufs et de farine, venge sur tout ce qui l'entoure l'affront qu'il a reçu. La matinée est employée à ces escarmouches. Les maîtres au salon, les serviteurs à la cuisine, se bom-

LE MARDI GRAS A AREQUIPA.

bardent et s'enfarinent à qui mieux mieux. La vieillesse et l'enfance ne sont pas exceptées de ces saturnales. L'œuf du mardi gras, comme le *fer* de Jean Racine, ne connaît ni le sexe ni l'âge. L'illustrissime évêque lui-même, cet autocrate des villes espagnoles, est, du matin au soir de Carnestolendas, roulé dans la farine.

Ce jour mémorable est presque le seul de l'année où s'ouvrent les balcons des maisons. A partir de midi, une batterie de tubes à injection est établie sur chacun d'eux, et les habitants de ces logis s'inondent mutuellement, au sifflement des œufs et des cornets de poudre d'amidon, qui décrivent dans l'air de blanches trajectoires. Les heures se succèdent, et pendant que l'aristocratie continue à combattre du haut de ses demeures, la bourgeoisie, à l'étroit dans les siennes, se répand au dehors comme un torrent qui rompt ses digues. Les sexes, assortis par couples et munis de parapluies pour se garantir des douches des balcons, parcourent la ville au son des guitares et, surexcités par de copieuses libations, accompagnent leurs cris et leurs refrains des grimaces et des contorsions les plus extravagantes. Cette foule, qu'on croirait atteinte d'épilepsie, hurle et se démène comme un seul homme. Vers trois heures de l'après-midi, Arequipa n'est plus qu'une bouche immense d'où s'échappe un rugissement continu.

A ce moment, des troupes de chevaux caducs, borgnes, fourbus, enflés, étiques, sont amenés de la Pampilla, un désert situé au nord de la ville, et mis en vente sur la plaza Mayor. Là, les va prendre qui veut. Le prix de ces coursiers du mardi gras varie de cinq à douze francs, selon leur degré de vitalité. En un clin d'œil des détachements de cavalerie sont organisés pour aller assiéger ceux des balcons dont l'artillerie liquide a causé le plus de ravages parmi la foule. Chaque cavalier, après avoir enfourché sa haridelle, prend à son bras un panier d'œufs, que d'agiles gamins ont mission de remplir quand il est vidé ; puis le détachement vient se poster devant le balcon signalé, que défendent habituellement des personnes du beau sexe. Celles-ci, armées de pompes, d'arrosoirs de seringues, soutiennent fièrement l'assaut ; aux œufs de l'ennemi, elles ripostent par des torrents d'eau plus ou moins limpide. Souvent le combat dure plus d'une heure sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des partis. Les hommes, trempés comme des tritons, les femmes, échevelées comme des bacchantes, rivalisent de bravoure et d'acharnement en se prodiguant des épithètes dans le goût homérique. Au plus fort de l'engagement, un cri strident, parti du balcon assiégé, retentit comme la note du fifre dans un charivari ; ce cri, que les hommes accueillent par un éclat de rire collectif, est poussé par quelque Marphise dont un œuf rose ou bleu, lancé par une main vigoureuse, vient de pocher un œil ou de meurtrir le sein, et qui se laisse choir tout éplorée dans les bras de ses compagnes. Cette victime du mardi gras est entraînée loin du champ de bataille, puis l'action, un instant suspendue, s'engage de nouveau. Mais, comme cette fois nos amazones ont à déplorer la défaite d'une sœur et son œil à venger, ce n'est plus par des douches courtoises qu'elles ripostent à l'ennemi, mais par des pots à fleurs, des tessons de cruche ou d'assiette, et tout ce qui leur tombe sous la main. Sous cette pluie de grêlons, qui meurtrit tout ce qu'elle touche et fait des chevaux borgnes autant d'aveugles, les guerriers éperdus se débandent et vont assiéger un autre balcon.

Dans les villages qui avoisinent Arequipa, le carnaval a d'autres allures. A Paucarpata, à Tingo, à Sabandia, des bandes d'hommes et de femmes, dont l'ivresse est montée au ton de la fureur, parcourent la campagne échevelés et écumants, hurlant *Carnavo* en manière d'Evohé, et poussant devant eux l'âne le plus maigre qu'ils ont pu se procurer; tout individu qu'ils rencontrent, quel que soit son âge ou son sexe, est appréhendé au corps, dépouillé de ses vêtements, juché sur l'échine tranchante de l'aliboron et promené à travers champs pendant une heure. Quelques potées d'eau vidées de temps en temps sur les épaules du sujet, joignent pour lui la volupté du bain au plaisir de la promenade.

Les naturels de Sachaca et de Tiabaya célèbrent le mardi gras d'une façon moins

ENVIRONS D'AREQUIPA. — CHOLO DE TINGO.

ENVIRONS D'AREQUIPA. — CHOLA DE TIBAYA.

drolatique peut-être, mais, en revanche, plus belliqueuse. Après avoir dépouillé les pommiers et les cognassiers de leurs fruits verts, ils mettent ceux-ci dans des paniers qu'ils passent à leur bras, et se répandent dans les sentiers en quête d'aventures. Le premier visage venu est une cible à laquelle ils adressent ces projectiles. Ces jours-là, les personnes timides qui s'effrayent à l'idée d'une meurtrissure se tiennent coites dans leurs demeures. Celles que la curiosité pousse à franchir leur seuil pour voir ce qui se passe au dehors reçoivent sur un œil, et cela au moment où elles y songent le moins, quelque fruit vert de la grosseur du poing. Le lendemain, la plupart des habitants de ces localités ont la tête enveloppée de bandages. Lorsqu'on les interroge à ce sujet, ils répondent que tout en s'assommant un peu ils se sont si bien divertis, que la douleur qu'ils ressentent à cette heure n'est rien, comparée au plaisir qu'ils ont éprouvé.

A la ville comme au village, le premier coup de cloche de l'*Angelus* du soir met fin

à la bacchanale des rues. Tous les comparses du mardi gras se réfugient alors dans l'intérieur des maisons, où, les cheveux épars et les habits souillés par les luttes de la journée, ils continuent de boire, de hurler et de batailler jusqu'à l'aube du mercredi expiatoire. A cette heure, chacun dépouillant à la hâte son accoutrement de pierrot, se lave le visage et les mains, se donne un coup de peigne et court s'agenouiller aux pieds d'un moine, son partenaire de la veille, lequel, après l'avoir marqué au front d'une croix grise, en lui rappelant qu'il n'est que poussière, le renvoie dûment absous de ses folies.

Le chapitre des *Mystères d'Arequipa*, si nous consentions à l'écrire, offrirait des détails piquants et pleins d'intérêt, même à côté des *Mystères de Paris* et *de Londres*. Mais pour une partie du public parisien qui pourrait nous savoir gré de soulever le voile qui cache les plaies et les turpitudes d'une société sur laquelle pèsent de tout leur poids l'exemple et la corruption du passé, la population des deux sexes d'Arequipa se lèverait en masse pour nous jeter la pierre, ce que Dieu ne permette pas. Nous bornerons donc là cette notice ethnographique, qui complète tant bien que mal les renseignements fournis jusqu'à ce jour par les géographes, les voyageurs et les touristes, sur la cité de Pedro Anzurez de Campo Redondo; puis, comme nos malles faites à l'avance viennent d'être placées sur le dos des mules de charge, que l'arriero dont nous avons fait choix s'impatiente et demande à partir, nous fermerons la porte de notre logis; après en avoir remis la clef à l'hôtesse, nous enfourcherons notre monture, et, prenant par la Cordillère, nous continuerons notre promenade à travers le continent américain.

VIEILLE FEMME ET VIEILLE JARRE.

DEUXIÈME ÉTAPE

D'AREQUIPA A LAMPA

(PÉROU)

ASPECT GÉNÉRAL DE LA PAMPILLA.

DEUXIÈME ÉTAPE

D'AREQUIPA A LAMPA

La Pampilla et les charbonniers. — La poste d'Apo. — Ce qu'on découvre et ce qu'on éprouve en y arrivant. — *El Soroche*. — Causerie à bâtons rompus. — Huallata. — Une tempête à quinze mille pieds au-dessus de la mer. — L'hospitalité du sépulcre. — Coup d'œil retrospectif sur la nation Aymara. — Le lac d'or et le lac d'argent. — Élégie au sujet d'un coq. — Une nuit passée à Compuerta. — Paysage et choses diverses. — Cabana et Cabanilla. — Un prêtre selon l'Évangile. — Qui traite d'un colibri géant et de renoncules naines. — Aspect de Lampa à la nuit tombante. — Un négociant en rouenneries. — Manière d'honorer les saints. — Effet que peut produire sur les organes de la vision l'application brusque d'un foie de volaille. — De la fraise du Chili et de son emploi comme stimulant bachique. — Un lendemain de fête. — L'auteur poursuit sa route en dissertant sur le passé et le présent de la province de Lampa.

Au nord de la ville d'Arequipa, à l'extrémité de son faubourg de San Isidro, renommé pour ses buvettes, s'étend un désert de sable appelé la Pampilla. Les Indiens charbonniers, qui vont et viennent de la montagne à la vallée, l'ont choisi pour lieu de campement et y ont édifié leurs huttes. On dirait d'autant mieux une bande de gitanos, campée aux portes de la ville, que ces Indiens, par leur idiome [1], leurs vêtements et

[1] Ils ne parlent que le quechua, mais ils comprennent l'espagnol. Le premier de ces idiomes, que M. Huot, continuateur de Malte-Brun, dit être à Lima l'idiome *de la galanterie et de la bonne société*, y est non-seulement inusité, mais déprécié et tourné en ridicule comme tout ce qui se rattache aux us et coutumes de la Sierra. On peut même assurer qu'à Lima, à Arequipa et dans les autres villes du littoral, il ne se trouve pas dans la *bonne société* de chacune de ces localités cinq personnes en état de comprendre et surtout de parler le quechua, à moins que ces personnes ne soient originaires de la Sierra, ce qu'elles n'ont garde d'avouer après quelques années de séjour sur la côte, mais ce qu'on découvre sans peine à leur accent guttural et à leur prononciation vicieuse de l'espagnol.

leur chevelure en queue de cheval, qui leur donne un aspect étrange, différent complétement de la caste métisse d'Arequipa, avec laquelle ils n'ont d'ailleurs que les relations passagères nécessitées par leur commerce.

Une demi-heure de marche au pas ordinaire d'une mule suffit pour franchir ce désert, à l'extrémité duquel commence le chemin en zigzag qui conduit sur les hauteurs. Après une montée lente et pénible, pendant laquelle on a eu tout le temps d'étudier la configuration du volcan Misti et la perspective aérienne des villages et des cultures de la vallée d'Arequipa, on atteint le *tampu* de Cangallo, élevé de dix mille cinq cent cinquante-quatre pieds au-dessus de la mer ; trois mille quarante-six pieds plus haut, on relève le monceau d'ossements de chevaux et de mules, connu dans le pays sous le nom de *el Alto de los huesos*, et l'on arrive enfin, courbatu de fatigue et le visage bleui par les effets de l'air autant que par le froid, à la poste d'Apo, première étape de la Sierra Nevada.

Là, le voyageur qui s'arrête pour passer la nuit et laisser reposer ses bêtes, peut admirer à loisir les splendeurs d'une nature hyperboréenne. Au nord, devant lui, la neige durcie recouvre le sol, les ruisseaux muets dorment sous la glace, les cascades ne présentent qu'un amas confus de stalactites dont les cristaux s'effilent par le bas, et, du nord-est au nord-ouest, quelques pitons neigeux de la chaîne des Andes se dressent à l'horizon comme de blancs fantômes. Le thermomètre marque de douze à quatorze degrés au-dessous de zéro.

Cette poste d'Apo que je venais d'atteindre à la chute du jour n'est, comme tous les établissements de ce genre au Pérou, qu'une hutte plus ou moins grande, divisée en deux ou trois pièces, et plus ou moins délabrée selon qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche des lieux civilisés. Un espace carré, *sub Jove crudo*, bordé d'éclats de pierre superposés, sert de remise et d'écurie aux montures des voyageurs. Quant à ceux-ci, ils s'établissent comme ils peuvent dans un des compartiments de la hutte, dorment sur la terre nue, s'ils ont négligé de se pourvoir d'un matelas ou de peaux de mouton, grelottent de froid pendant toute la nuit, et se lèvent d'aussi bonne heure que possible pour échapper à un supplice qui doit recommencer à la poste suivante.

En m'éveillant le lendemain après avoir rempli les conditions de ce programme, je priai l'arriero qui m'accompagnait et que j'avais eu pour camarade de chambre, de seller promptement nos bêtes. Pendant qu'il s'exécutait avec cette activité nonchalante qui caractérise les gens de sa profession, j'allai dans la cuisine de l'établissement où brûlait un petit feu de déjections de lama (*takia*) préparer moi-même le chocolat à l'eau dont se compose invariablement le déjeuner du voyageur dans une traversée des Andes. Ñor Medina, mon muletier, achevait sa besogne comme j'avalais la dernière gorgée de mon breuvage. Nous n'eûmes plus qu'à régler nos comptes avec les postillons et à nous mettre en selle. Le soleil s'était levé dans un ciel pur ; la journée promettait d'être magnifique. Nous poussâmes nos montures, et la masure postale disparut bientôt derrière nous.

Au bout d'une heure de marche, qui nous avait élevés de quelques centaines de

Paris, Imp. Fraillery S. R. Fontanes.

Gravée chez Erhard 42 Rue Bonaparte

mètres, je commençai à ressentir un malaise général que j'attribuai à l'insuffisance de la pression atmosphérique. Ce phénomène, que les Quechuas des hauteurs appellent *soroche*, et dont ils n'ont pas à souffrir, doués qu'ils sont par la nature de poumons d'un tiers plus volumineux que ceux de l'Européen, est attribué par eux à des gaz méphitiques produits par l'antimoine — en quechua *soroche* — même aux endroits où ce métal n'existe pas. Une contraction du diaphragme, de sourdes douleurs dans la région dorsale, des élancements dans la tête, des nausées et des vertiges sont les prodromes de ce mal singulier, quelquefois suivi de syncope. Mais je n'allai pas jusque-là. Ñor Medina, averti de ce que j'éprouvais par ma pâleur livide et par mes efforts pour rester en selle, me remit une

MORCEAU DE LA PAMPILLA.

gousse d'ail en m'engageant à la croquer comme une praline. J'obéis, mais non sans grincer des dents. Cet antidote, que mon Esculape prétendait être souverain contre le soroche, n'ayant produit aucun effet, il me conseilla de m'appliquer sur le nez quelques coups de poing, qui, en déterminant une hémorrhagie, devaient, selon lui, amener un prompt soulagement ; mais le moyen me sembla par trop héroïque, et j'aimai mieux grignoter une seconde gousse d'ail, malgré mon peu de prédilection pour l'odeur et le goût de cette liliacée.

Vingt minutes environ s'écoulèrent, et soit que le remède commençât à opérer, soit

que mes poumons s'accoutumassent par degrés à cet air subtil, je sentis mon malaise se dissiper. Bientôt je fus en état de consulter mon compagnon sur le chemin qu'il faudrait prendre pour arriver à Cuzco, l'itinéraire que je m'étais tracé s'écartant de la ligne droite et des étapes qui la divisent assez irrégulièrement. L'homme énuméra les postes disséminées entre Arequipa et Cuzco, calcula leur distance respective, et conclut en m'annonçant que le chemin de Lampa, que j'avais choisi de préférence à la grande route qu'on nomme dans le pays : *Carrera real de los Andes*, avait sur celle-ci le désavantage d'offrir sept postes de moins et vingt-six lieues de plus, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'après de laborieuses journées à travers les casse-cou d'une contrée dont l'élévation varie entre dix mille pieds et dix-huit mille, nous ne trouverions d'autre abri qu'une misérable *pascana*[1] de berger où nous serions réduits à dormir ramassés en boule, faute d'espace suffisant pour étendre nos jambes.

En achevant, il voulut savoir pourquoi je faisais un pareil détour pour atteindre mon but, quand la ligne droite et le grand chemin m'y conduisaient tout naturellement. Je lui répondis qu'à la veille de quitter ce pays pour n'y plus revenir, je ne craignais pas d'allonger mon voyage de quelques lieues pour voir en passant certain ministre du Seigneur dont j'avais entendu vanter l'aptitude à croiser la race camélienne. L'arriero ouvrit de grands yeux étonnés.

« Est-ce du curé Cabrera que monsieur veut parler ? me demanda-t-il.

— Précisément, dis-je, de ce digne prêtre, autrefois curé de Macusani, dans la province de Carabaya, et maintenant domicilié à Cabana, dans la province de Lampa.

— Et monsieur va faire vingt-six lieues pour voir ce vieux bonhomme qu'on dit un peu fou ?

— Mon cher, répliquai-je à Ñor Medina, celui dont vous parlez si légèrement est un de ces hommes à qui, dans mon pays, on eût élevé depuis longtemps une statue en fonte avec piédestal de grès rouge, comme à un bienfaiteur de l'humanité. Je ne saurais donc regretter les vingt-six lieues que je vais faire pour lui serrer la main. Ces vingt-six lieues, je les rattraperai d'ailleurs en abrégeant mon séjour à Cuzco.

— Comme il plaira à monsieur, dit le muletier. Une drôle d'idée ! » ajouta-t-il plus bas, mais pas si bas que je ne l'entendisse. Je jugeai convenable de ne rien répliquer.

Nous continuâmes de chevaucher au milieu des neiges, mon compagnon pinçant son nez pour le réchauffer, et moi soufflant dans mes doigts pour les préserver de l'onglée. Vainement la grandeur des lignes de l'horizon, l'azur étincelant du ciel et ce parfum de liberté qu'on respire avec l'air sur les hauts sommets, donnaient au paysage je ne sais quoi de grandiose et d'immatériel qui élevait l'âme et commandait l'enthousiasme, l'abaissement de la température me rendait toute extase impossible. A ce grand livre de la terre et du ciel, ouvert devant mes yeux, j'eusse préféré une chambre bien close et la chaleur d'un poêle.

[1] Du verbe quechua *pascani*, paître.

La journée se passa sans que nous eussions vu d'autres êtres vivants que des condors dans les hauteurs de l'air ou des vigognes sur les escarpements. A cinq heures, nous découvrions, cachée dans les rochers, la poste de Pachaca, où je m'étais proposé de passer la nuit ; mais c'est surtout en voyage que l'homme propose et que Dieu dispose : la poste était close et muette, et, malgré les clameurs sauvages que nous poussâmes pour annoncer notre arrivée, nul postillon coiffé du serre-tête national ne vint nous recevoir au seuil. Force nous fut de doubler l'étape et de pousser jusqu'à Huallata, où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Cette poste de Huallata, édifiée sur un mamelon isolé, entourée de neiges et de précipices, assiégée par tous les vents, battue par toutes les tempêtes, souvent voilée par des brouillards glacés, est un des sites les plus effroyables que m'ait offerts la chaîne

UNE MAISON DE POSTE DANS LA SIERRA NEVADA.

des Andes depuis la Terre de Feu jusqu'à l'Équateur. Cinq fois les hasards de ma vie m'ont conduit en ce lieu farouche, et chaque fois, en y abordant, j'ai regretté de n'avoir pas, comme Josué, la faculté d'arrêter le soleil pour prolonger le jour et pouvoir passer outre.

Cette fois, la sensation que j'éprouvai à son aspect fut moins désagréable que de coutume ; la fatigue, la faim, et surtout la peur de passer la nuit à la belle étoile, me disposaient à voir les choses d'un bon œil. L'accueil des postillons acheva de me réconcilier avec la poste. Quand j'eus soupé d'une tasse de chocolat et d'un morceau de pain grillé, je passai dans le compartiment de la hutte affecté aux voyageurs, où je procédai à ma toilette nocturne, pendant que Ñor Medina calfeutrait de son mieux les trous et les lézardes des murailles. Un feu de déjections de lama fut allumé ensuite au centre de la pièce, et un Indien de la poste se chargea, moyennant une rétribution

modique, de veiller à son entretien pendant toute la nuit. Grâce à la vigilance de notre vestale en caleçon, nous jouîmes d'une température assez convenable.

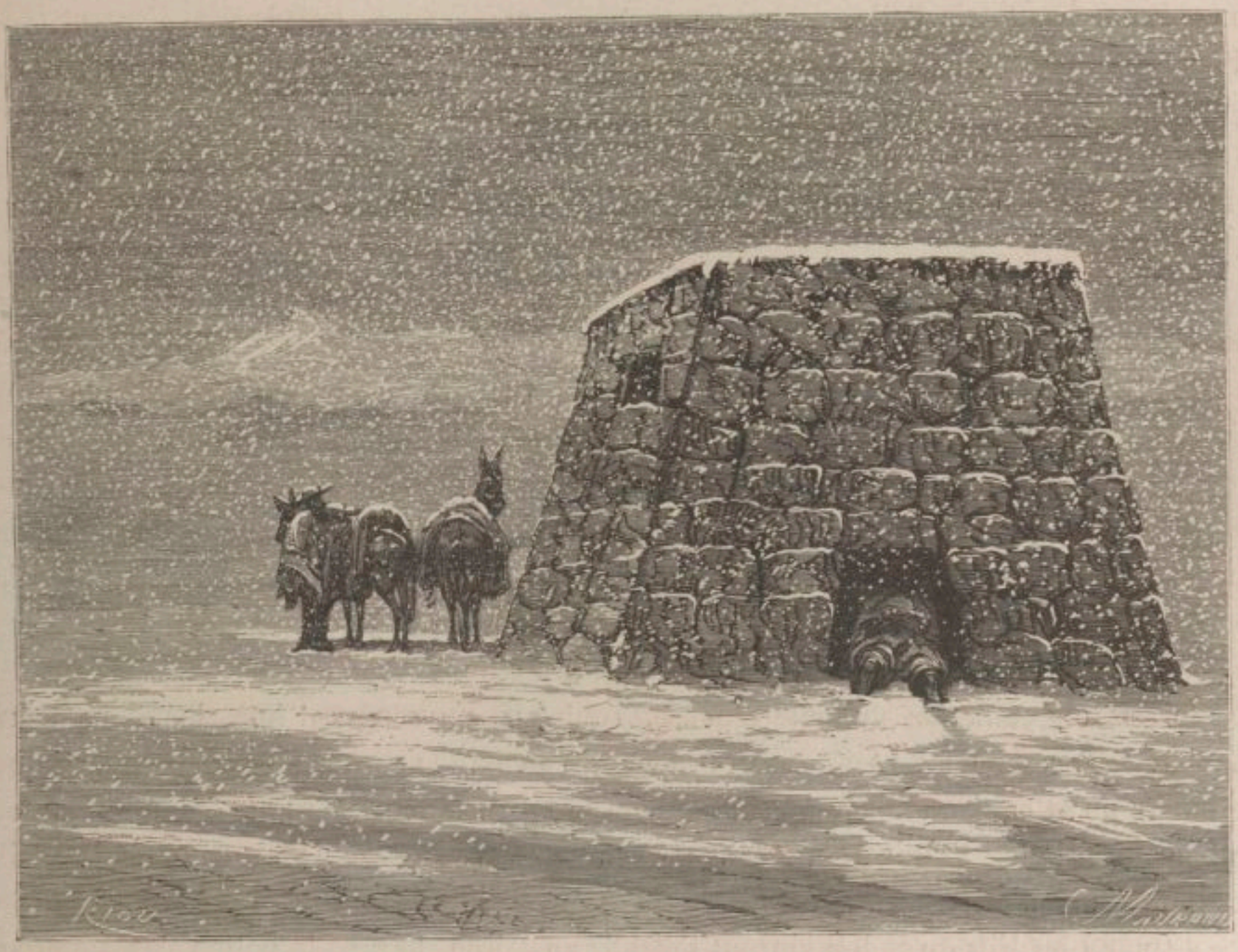
Le lendemain, par un de ces froids qui cerclent le front d'un bandeau de fer et provoquent une abondante sécrétion des glandes lacrymales, nous quittâmes la poste de Huallata, et, laissant à notre gauche la route de Cuzco, nous marchâmes dans la direction du soleil levant. Après avoir descendu une suite de talus assez rapides, nous entrâmes dans la grande plaine dite des Dragées (*Pampa de los Confites*), à cause de son sol jonché de petits galets arrondis par le travail des eaux primitives. Cette plaine, dont la traversée nous coûta deux heures de marche, est bornée du nord-est au sud-est par un entassement de pics trachytiques, roides, aigus, contrefaits. Sous la neige qui les recouvrait en partie, on apercevait de longues zébrures, jaunes, noires, rousses, qui produisaient par le contraste un effet singulier. Qu'un peintre eût placé sur sa toile un fond de pareilles montagnes, et la critique n'eût pas manqué de lui rire au nez, en vertu de cet axiome harmonieusement formulé par Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Une traversée de la chaîne des Andes peut être tentée en toute saison, puisque nous-mêmes l'avons effectuée quelque trente ou quarante fois, sur différents points et à divers mois de l'année ; mais les époques les plus favorables pour un voyage de ce genre sont les mois d'avril et de septembre. En avril, la neige ne tombe pas encore et n'apparaît que dans les régions où elle est éternelle. En septembre, la neige sporadique, qui de juin à août recouvre les chemins, est déjà fondue, et, après avoir fait déborder torrents et rivières, est allée porter son tribut annuel aux deux Océans.

Comme on était alors en juillet, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, nous devions nous attendre à être surpris par une de ces tempêtes qui éclatent communément dans l'après-midi, à moins que le ciel — et c'était peu probable — ne se montrât clément à notre égard pendant un jour ou deux. En ce moment nous traversions une région pierreuse et très-accidentée où, aidé de mes seules connaissances topographiques, je me fusse infailliblement égaré ; mais Ñor Medina était un pilote expérimenté, et la façon dont il louvoyait à travers les ravins et les fondrières bannissait toute crainte de mon esprit. Dans les passages étroits et périlleux, il marchait devant sans parler, et je le suivais, imitant son silence ; quand la largeur du chemin nous permettait de trotter côte à côte, nous charmions l'ennui du voyage en devisant, non pas de faits d'amour et de guerre, comme La Môle et Coconnas, mais de la probabilité de trouver à la fin du jour une cahute hospitalière et quelque chose à mettre sous la dent.

Sur les deux heures, quelques jolis nuages blancs, de l'espèce que les marins nomment balles de coton, et les savants *cirro-cumuli*, apparurent dans le ciel comme un vol de colombes. En peu d'instants ces nuages grandirent, se rapprochèrent et finirent par voiler le disque du soleil. Un orage se préparait. Nous cherchâmes des yeux un abri quelconque. Le site en était dépourvu. Les montagnes mêmes n'offraient ni grotte, ni crevasse où nous pussions nous réfugier ; alors nous précipitâmes le pas de nos mules, ne sachant trop où nous conduirait cette marche forcée, et mus seulement par cette frayeur du danger

et ce besoin de s'y soustraire qui caractérisent toutes les créatures. Au moment où du trot rapide nous passions au petit galop, le vent se mit à souffler par brusques bouffées, amoncelant les uns sur les autres, comme des glaçons dans une débâcle de fleuve, les nuages qui se rembrunissaient à vue d'œil. L'éclair et le tonnerre, qui se mirent aussitôt de la partie, semblèrent nous avertir que l'orage était proche et que les pieds de nos montures, fussent-ils doués de la légèreté de ceux d'Achille, lutteraient vainement de vitesse avec lui. Nous n'en continuâmes pas moins de fuir devant la tempête, levant parfois le nez pour juger de l'état du ciel, et l'enfouissant presque aussitôt dans l'immense cravate appelée *tapacara*, qui est



L'HOSPITALITÉ DU SÉPULCRE.

d'uniforme obligé sous ces latitudes. Cependant les roulements du tonnerre se succédaient à de plus fréquents intervalles ; les éclairs traçaient dans l'air de flamboyants losanges ; les nuages, entraînés par leur propre poids, s'abaissaient rapidement vers le sol ; un jour livide éclairait le paysage qui se détachait en clair sur le fond de teinte neutre de l'horizon.

A un coup de tonnerre qui nous remplit d'épouvante et fit trembler sur leurs jarrets nos mules lancées à fond de train, les nuages crevèrent comme des outres trop pleines, et une pluie de grêlons s'abattit sur nos têtes. Pour nous garantir autant que possible de l'effroyable douche, nous nous pelotonnâmes sur nous-mêmes ; nos malheureuses bêtes, qui

ne pouvaient faire de même, hennissaient de douleur au contact brutal de ces projectiles qui leur meurtrissaient les naseaux. Tout en nous apitoyant sur leur sort, nous les excitions de la voix, de l'éperon et de la bride. A la pluie de grêlons succéda une pluie de neige comme on n'en voit qu'à ces hauteurs. Cette neige tombait si dru qu'on ne découvrait rien à dix pas de soi. En un instant tout le paysage fut recouvert d'un linceul uniforme. Les mules profitèrent de la stupéfaction que nous causa cet incident pour ralentir le pas et marcher à leur guise. Nous cheminions à tâtons depuis un quart d'heure, quand une masse sombre se dessina à travers le rideau mouvant. « Dieu soit loué ! » exclama Ñor Medina en tournant bride du côté de cette construction dont je ne pouvais encore m'expliquer la nature. En arrivant près d'elle, il me cria de mettre pied à terre. J'obéis avec d'autant plus de promptitude que la porte de ce logis était grande ouverte. Seulement, elle était si basse, que pour entrer je fus contraint de me mettre à genoux. Pendant que je prenais possession des lieux, Ñor Medina débarrassait les mules de leurs harnais qu'il recouvrait d'une toile cirée, et, se glissant par la chattière, ne tardait pas à me rejoindre. La neige tombait toujours à flocons pressés.

L'abri que nous venions de découvrir si à propos était une manière d'édifice formé de blocs énormes et recouvert d'un plafond monolithe. Une petite fenêtre pratiquée à hauteur d'homme et orientée au levant en éclairait à peine l'intérieur. Ce sépulcre, car c'en était un, pouvait avoir dix pieds carrés sur huit pieds de hauteur. Ses murs, en talus comme ceux des constructions égyptiennes, et d'une épaisseur formidable, avaient probablement vu passer bien des siècles et supporté bien des tempêtes. Je demandai à mon guide ce qu'il en pensait, et si quelque tradition se rattachait à ce sépulcre ; mais la neige, en pénétrant les vêtements de l'homme, avait tari sa loquacité habituelle ; il me répondit avec un bâillement : « C'est l'œuvre des païens Aymaras. »

Je dus me contenter de cette réponse. Toutefois, en songeant que si quelque jour il m'arrivait, comme à tant d'autres, de raconter au public ce que j'avais vu en chemin, le public ne se contenterait pas, comme moi, de l'explication laconique de Ñor Medina, je battis le briquet, j'allumai un bout de bougie et, à la clarté de sa flamme, j'écrivis les lignes suivantes :

« Quand les Fils du Soleil vinrent s'établir au Pérou, la grande nation des Aymaras était en possession de la contrée qui s'étend de Lampa aux confins du Desaguadero et comprend, sous le nom de Collao, la région des Punas ou plateaux situés à l'est de la chaîne des Andes occidentales. Cette contrée, d'une longueur d'à peu près quatre-vingt-dix lieues sur une largeur moyenne de trente lieues, offrait en maint endroit des temples, des palais, des monuments divers, les uns intacts, les autres déjà en ruine, et dont l'architecture et la statuaire témoignaient d'une civilisation avancée. Les Aymaras, qui donnaient à ces constructions une date très-reculée, les attribuaient à la nation des Collahuas, dont ils se vantaient d'être issus. Suivant eux, cette nation était venue jadis d'un pays lointain, situé au nord du Pérou, et avait stationné longuement en différents lieux avant d'atteindre la région des plateaux péruviens, qui, en souvenir d'elle, avait porté depuis le nom de Collao.

« Ces ancêtres des Aymaras, toujours au dire de ceux-ci, croyaient, d'après des peintures hiéroglyphiques dont leurs chefs avaient seuls le secret, qu'avant le soleil qui les éclairait, il y en avait déjà eu quatre qui s'étaient éteints successivement, par suite d'une inondation, d'un tremblement de terre, d'un embrasement général et d'un ouragan, anéantissant avec eux les espèces créées. Après la disparition du quatrième soleil, le monde avait été plongé dans les ténèbres pendant vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, et dix ans avant l'apparition d'un cinquième soleil, que le genre humain avait été régénéré. Le grand Ouvrier, en façonnant de nouveau un homme et une femme, avait allumé, pour les éclairer, ce cinquième soleil, qui comptait déjà mille ans de durée.

« Au reste, cette fiction astrologique, que les Aymaras tenaient des Collahuas et qui a servi de base à un système particulier de cosmogonie, était commune à tout un groupe de peuples parlant la même langue : les Toltèques, les Cicimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques, les Aztèques, etc., qui, vers les premiers siècles de notre ère, habitaient le pays d'Anahuac, dans la Nouvelle-Espagne. Ces peuples disaient l'avoir reçue, ainsi que leur civilisation, leur architecture, leurs quippus [1] et leurs hiéroglyphes, des Olmèques et des Xicalanques, deux nations puissantes qui les avaient précédés et qui, elles-mêmes, se vantaient de remonter à une haute antiquité.

« Pour en revenir aux Aymaras, l'établissement des Incas au Pérou, en déterminant un déplacement chez la plupart des nations andéennes, eut pour effet de déposséder ce peuple du pays qu'il occupait depuis longtemps. Déjà, sous Sinchi-Roca, deuxième empereur péruvien, il avait abandonné les *Condesuyos* [2] de Cuzco et se reculait de plus en plus à l'ouest, pour se soustraire à la domination des Fils du Soleil. Le troisième Inca, Lloque-Yupanqui, porta ses armes vers cette partie du Collao dont le lac de Titicaca et ses monuments sont le centre historique ; occupé à subjuguer les Aymaras établis dans le sud, il laissa reposer ceux d'entre eux qui vivaient à l'ouest. Mayta-Capac, son successeur, attaqua cette nation sur deux points opposés de son territoire. Après avoir soumis les Aymaras de Tiahuanacu, dans le haut Pérou, il marcha contre ceux de Parihuanacocha, le lac des Flamants, situé presque sous le quinzième degré, et les asservit également.

« Ce cercle de conquêtes, successivement agrandi par chaque empereur, avait, en touchant aux points que nous venons d'indiquer, refoulé vers la côte du Pacifique les Aymaras qui étaient encore libres. Quelques familles de cette nation s'étaient arrêtées à l'entrée des vallées occidentales, où leurs restes se voient encore [3] ; d'autres s'étaient

[1] Les *quippus* ou fils de laine de couleur dont se servaient les Péruviens pour conserver les dates et les traditions, n'avaient pas été inventés par eux, comme on l'a cru longtemps. L'usage des quippus existait chez les Canadiens et très-anciennement chez les Chinois. Les nations mexicaines que nous avons citées s'en servaient également et les appelaient *nepohualtzitzin*. (*Vide* Botturini.)

[2] Du quechua *cunti* ouest, *suyu* direction. Une des quatre divisions de l'empire établies par Manco-Capac.

[3] L'ossuaire Aymara, dont le premier nous avons révélé l'existence, est situé à quatre lieues sud-sud-est d'Islay, au milieu de la zone de cendres trachytiques qui s'étend de ce port à l'entrée du val de Tambo appelée l'Arenal.

avancées jusqu'à la mer et s'étaient mêlées aux peuplades ichthyophages qui, à cette époque, habitaient les rivages de l'Océan, entre le quatorzième degré et le vingt-quatrième [1]. Au quinzième siècle, les conquêtes que l'Inca Capac-Yupanqui étendit jusqu'au Chili, ayant amené l'extinction presque totale de ces peuplades, les Aymaras disparurent avec elles du littoral. Seuls, les individus de cette nation qui avaient subi antérieurement le joug des Incas continuèrent d'occuper dans la Sierra une partie de l'ancien territoire de leurs pères. Aujourd'hui on compte environ deux cent mille de ces indigènes disséminés sur la frontière bolivanio-péruvienne et dans les sept départements du haut Pérou.

« Parmi les anciennes coutumes de cette nation, une des plus singulières et qui

VUE INTÉRIEURE D'UNE CHULPA.

peut aider l'ethnographe à retrouver les traces de son passage à travers les deux continents, cette coutume était de déformer en naissant la boîte osseuse de ses individus et de lui donner une forme conique au moyen de planchettes rembourrées de coton et comprimées par des ligatures. Les squelettes d'Aymaras qu'on trouve dans le voisinage de la mer, entre le seizième degré et le dix-huitième, sont parfaitement reconnaissables à leur tête oblongue ou obovalée. Un œuf dont une des pointes formerait le *facies* peut en donner une idée assez exacte.

[1] Les *Quellcas* (hodiè *Quilcas*), les *Moquehuas*, les *Llipis*, les *Chancus* (hodiè *Changos*).

« Le mode d'inhumation usité chez ces Indiens au temps de leur splendeur est aussi fort étrange et ne se retrouve chez aucune des nations de l'Amérique du Sud. Leurs tombeaux, appelés *chulpas*, avaient la figure d'une pyramide tronquée de vingt à trente pieds d'élévation. Cette pyramide, construite en briques de terre non cuites (*tapias*), avait plusieurs assises en retrait, et rappelait, par sa configuration générale, les *téocallis* mexicains dont l'idée première paraît empruntée au temple de Bel. Quelquefois les tombeaux des Aymaras étaient de simples monuments bâtis dans l'appareil cyclopéen, recouverts d'un plafond monolithe, se composant à l'intérieur d'une chambre carrée — celle où j'écris ces lignes — avec une porte basse au couchant et une petite fenêtre orientée au levant. Parfois encore ces tombeaux avaient la forme d'un obélisque dont l'élévation, de huit à dix mètres, était deux fois la largeur de leur base. Ces derniers étaient couverts d'un toit incliné et bâtis en simple torchis. Chaque tombeau du genre

MOMIE D'INDIEN CHANGO (VUE DEBOUT).

de celui où nous nous trouvons était affecté à une douzaine d'individus dont les corps, embaumés avec le *chenopodium ambrosioides* des vallées voisines et revêtus de leurs habits ou affublés d'un sac tissé avec les feuilles du totora et échancré à l'endroit du visage, étaient assis en cercle et, se touchant par les pieds, figuraient les jantes d'une roue. Chaque mort avait près de lui, à titre de provisions et d'ustensiles de ménage, des épis de maïs, un pot de chicha, une gamelle et une cuillère. Si c'était un homme, on ajoutait à ces objets une fronde, une macana ou massue, des engins de chasse ou de pêche et un rouleau de tresses de laine. Si c'était une femme, on plaçait près d'elle une petite corbeille façonnée avec les tiges du jarava, des pelotons de laine de lama, des navettes et des aiguilles à tricoter fournies par les longues épines noires du *cactus quisco* [1].

[1] Les collines de Cocotea, de Tambo et de Mejillones, les alentours d'Iquique, le morro d'Arica, etc., offrent en maint endroit des *huacas* ou sépultures d'Indiens Changos, Aymaras, Quechuas, d'une époque antérieure à

Une fois ce tombeau en possession du nombre d'hôtes qu'il devait contenir, on en murait la porte. La fenêtre seule restait ouverte, probablement pour que les passants à qui l'idée viendrait d'y appliquer leur œil, pussent puiser un enseignement ou une consolation dans le calme spectacle de ces morts assis côte à côte et se regardant avec leurs orbites creuses. Chaque matin, le soleil levant dardait un rayon d'or dans l'intérieur de ces sépulcres, et réchauffait un moment, mais sans les ranimer, ces parchemins jaunis qui autrefois avaient été des hommes. Quelques-unes de ces chulpas existent encore aujourd'hui, mais vides et profanées. Français, Anglais, Allemands ont mis de concert la pioche dans ces monuments, et les momies qu'ils renfermaient, arrachées à leur sommeil séculaire, ont été transportées dans les musées d'Europe, où elles grimacent derrière quelque vitrage en attendant le jour de la résurrection..... »

Comme j'achevais d'écrire cette ligne, Ñor Medina, qui n'avait cessé d'observer l'état

MOMIE D'INDIEN QUECHUA.

du ciel, me dit que la neige ne tombait plus et qu'il fallait nous remettre en route. Il était quatre heures. Nous allâmes rejoindre nos montures dont les crins, roidis par le verglas,

la conquête espagnole et dans lesquelles on retrouve des objets de même nature. La nationalité des momies se dénonce à première vue, tant par la construction des huacas qui les renferment que par la position donnée aux individus dans le tombeau. Ainsi, les huacas des Changos ont jusqu'à huit pieds de profondeur, et le mort y est couché sur le dos. Celles des Aymaras sont des cavités circulaires, au fond desquelles l'individu, enveloppé d'une mante de laine, d'une natte ou d'un sac de jonc, est simplement assis. Les huacas des Quechuas, qui ont à peine quatre pieds de profondeur, sont de figure ellipsoïde et revêtues à l'intérieur de petites pierres plates. Le cadavre y est placé comme l'enfant dans le sein de sa mère, c'est-à-dire accroupi sur les talons, les genoux ramenés au niveau du menton, les coudes posés sur les cuisses et les poings fermés emboîtés dans les yeux.

Les vêtements et les tissus de laine qui enveloppent ces momies, ainsi que les divers objets placés à côté d'elles, se ressemblent et sont généralement fort grossiers. Dans la plupart de ces huacas, nous avons trouvé des épis de maïs et de la chicha. Le grain de maïs était devenu couleur de vieil acajou, mais avait conservé son lustre. Le peu de chicha qui restait au fond des *cantaros* de terre cuite, hermétiquement clos, avait la teinte et la consistance de la mélasse.

me rappelèrent Rifax et Stinfax, ces coursiers d'Odin à la crinière gelée. Les pauvres bêtes n'avaient pas bougé de l'endroit où nous les avions laissées. Mon guide leur tapota la croupe pour les consoler du mauvais quart d'heure qu'elles venaient de passer ; puis, quand il les eut sellées et harnachées, nous nous éloignâmes du sépulcre Aymara.

Après une heure de marche, je découvris à ma droite, cachée dans les plis du terrain, une jolie rivière qui serpentait toute joyeuse à travers des roches qu'elle frangeait d'un

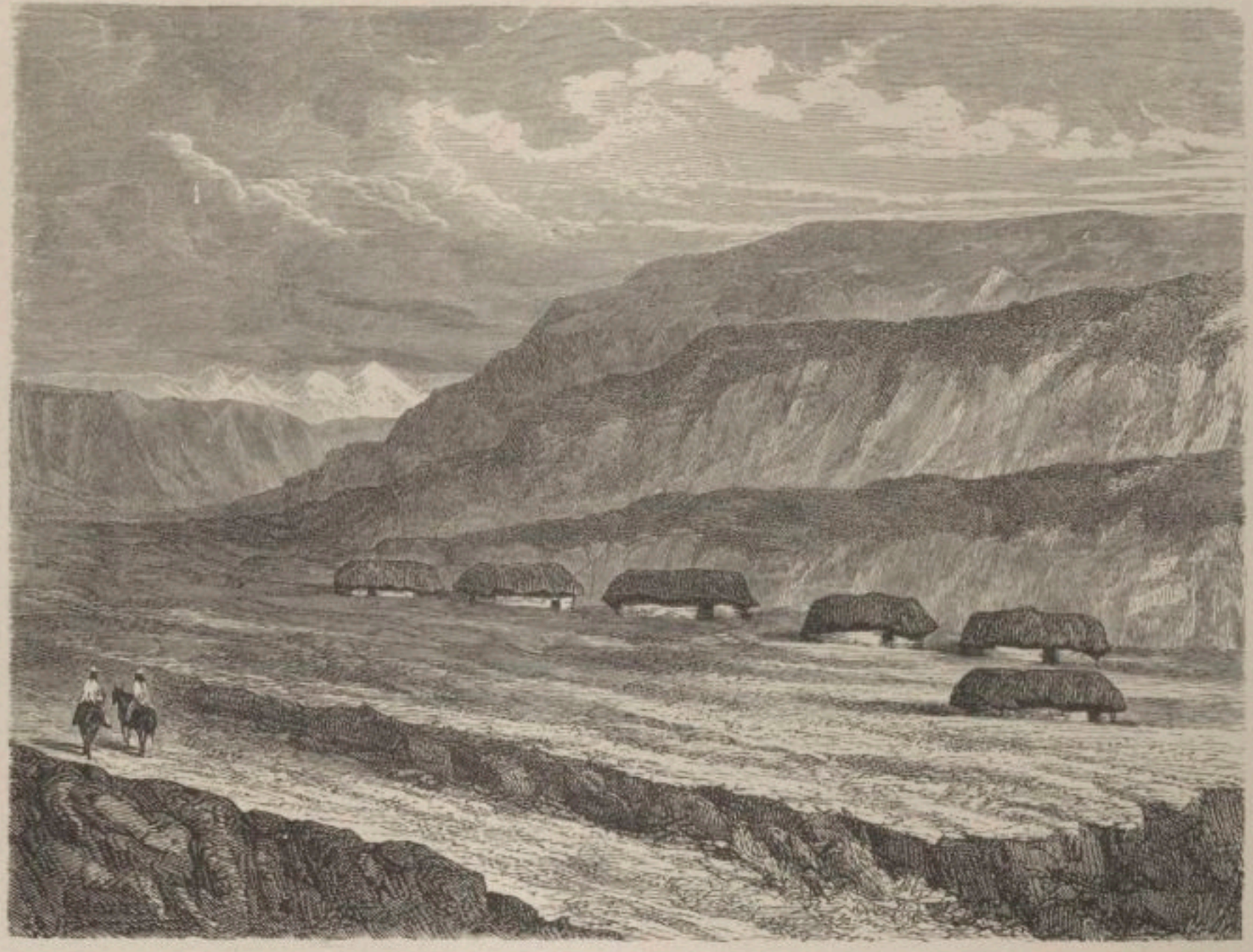
LE LAC D'OR ET LE LAC D'ARGENT.

liséré d'écume. Je la montrai à Ñor Medina, qui me dit que cette rivière était le filet d'eau que j'avais vu sortir du creux d'un rocher, près de la poste d'Apo. Vingt lieues de cours au milieu des neiges de la Sierra avaient opéré ce prodige. « Ainsi naissent et grandissent les sociétés et les empires, » dis-je à mon guide, qui sourit en manière d'approbation.

Le chemin que nous suivions se rapprocha bientôt de la rivière et nous permit d'en côtoyer les bords. Aux endroits dépourvus de pierres, sa nappe s'étalait doucement sur un lit de sable quartzeux si blanc, si fin, si doux à l'œil, qu'un moment je fus tenté de mettre pied à terre, d'ôter ma chaussure et de marcher avec elle vers le gouffre inconnu qui devait l'engloutir. Le jour qui déjà tirait à sa fin m'empêcha de donner suite

à cette idée. Je me contentai d'y plonger, à l'aide d'un bout de ficelle, le gobelet d'étain qui, en voyage, me servait de verre, de bol et de tasse, et je bus quelques gorgées de son eau limpide et glacée.

Comme les environs n'offraient ni poste ni pascana où nous pussions nous arrêter pour passer la nuit, et que le hameau de Compuerta, seul endroit habité au dire de mon guide, était encore éloigné de deux lieues, nous éperonnâmes vivement nos montures. La tempête de l'après-midi avait balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage.



LE HAMEAU DE COMPUERTA.

A cette heure, rien ne tachait l'immense coupole d'azur que le soleil couchant teignait d'une pourpre orangée. Chemin faisant, nous trouvâmes une lagune d'un quart de lieue de circuit, bordée de totoras à larges feuilles — *juncus peruvianus*. — Cette « goutte d'eau limpide où se mirait le ciel, » comme dit un poëte, servait d'asile à des palmipèdes, grèbes, plongeons, sarcelles, qui s'ébattaient et nasillaient en attendant la nuit. Une entaille pratiquée à la vasque de ce bassin laissait fuir le trop plein de ses eaux dans un ravin qui communiquait avec la rivière. A deux cents pas de cette lagune, j'en découvris une autre exactement pareille, mais située sur la rive droite du cours d'eau que nous côtoyions. Ñor Medina s'empressa de m'apprendre qu'à partir de ces deux lagunes, dont la première se nommait *Ccoricocha* — le lac d'or — et la

seconde *Colquecocha* — le lac d'argent — la rivière que nous avions vue naître à Apo, et qui jusqu'alors s'était appelée Rio de Cuevilla, prenait le nom de Rio de Compuerta. Je notai le renseignement, et comme je demandais à l'homme si le hameau de Compuerta était encore bien éloigné, il me montra, à quelques jets de flèche de la seconde lagune, un groupe de masures appuyées contre une colline. Nous traversâmes la rivière sur un banc de sable qui semblait placé là tout exprès pour faciliter le transit d'une rive à l'autre, et nous nous dirigeâmes vers ces demeures, qu'à leurs pans de murs tombés par places on eût pu croire inhabitées, si le filet de fumée qui s'échappait du toit de l'une d'elles n'eût révélé la présence de l'homme.

Au bruit que nous fîmes en arrivant, la porte de cette habitation s'entr'ouvrit, une Indienne avança la tête, nous examina d'un air effaré, et, rassurée apparemment par notre extérieur pacifique, demanda à mon guide quel bon vent le poussait en ces lieux ; de moi, il n'en fut pas plus question que si j'eusse été une des sacoches attachées au dos de nos mules ; mais j'étais habitué aux manières des Quechuas, et cette indifférence pour ma personne ne m'émut nullement. Après quelques mots échangés avec cette femme, mon guide m'engagea à mettre pied à terre et à chercher dans le logis un endroit à ma convenance. Je regardai l'Indienne pour lire dans ses yeux si la chose lui agréait ou non ; mais, en surprenant mon regard, elle fit volte-face et me montra son dos. « Qui ne dit mot consent, » pensai-je, et je passai fièrement auprès d'elle.

Ce que Ñor Medina, par égard sans doute pour le sexe de notre hôtesse, venait d'appeler un logis était un espace carré, noir, enfumé, sordide ; des vêtements en lambeaux pendaient de toutes parts, accrochés aux perches du toit. La couleur primitive de ces haillons avait disparu sous un enduit de suie. Un feu de déjections de lama brûlait au centre de la pièce, répandant une odeur de musc qui, jointe à l'épaisse fumée qui s'en échappait, affectait à la fois la vue et l'odorat. Une marmite placée devant ce feu annonçait les préparatifs d'un souper quelconque. J'en levai le couvercle, et je vis un de ces brouets composés d'eau claire et de farine de maïs dont les Indiens des hauteurs s'alimentent, faute de mieux. Le régal me parut médiocre. Je trainai un escabeau devant le feu, et comme je réfléchissais en remuant les braises à la maigre chère qui m'attendait, un coq, domicilié dans un coin de la hutte, éleva sa voix éclatante. Je tressaillis à ce bruit insolite, puis je fis signe à Ñor Medina, qui entrait suivi de l'Indienne, de s'approcher de moi :

« Je n'aime pas l'*élagua*, lui dis-je tout bas en lui montrant le brouet lacédémonien qui mijotait dans la marmite ; mais le coq qui vient de chanter ferait bien mon affaire : n'y aurait-il pas moyen de me le servir à souper ?

— Rien n'est plus facile, » me répondit-il sur le même ton. Alors, se tournant vers la femme : « Mamita, lui dit-il, va donc voir si les mules ne se sont pas écartées. » L'Indienne sortit et resta un moment dehors. Quand elle revint, elle poussa un cri effroyable à l'aspect de Ñor Medina assis devant le feu, les jambes écartées et en train de plumer son coq favori, dont la jugulaire était déjà tranchée.

« Mamita, ce coq est bien maigre, » lui dit mon guide en réponse au cri qu'elle avait poussé.

« Ah ! fils du diable, s'écria la femme en quechua, chien de métis, assassin et voleur ! tuer un coq que j'avais élevé et qui chantait si bien les heures ! Que t'avait donc fait cette pauvre bête ? » Là-dessus la malheureuse se mit à fondre en larmes.

« Paix ! femme, interrompit gravement Ñor Medina, l'élagua que tu cuisines n'est pas du goût de ce voyageur, et comme il lui fallait quelque chose à manger, ton coq s'est trouvé là fort à propos. D'ailleurs, on te le payera, ton coq maigre ! Combien peut-il valoir : un réal, deux réaux ? »

L'Indienne, accoutumée, comme ceux de sa caste, aux exactions souvent accompagnées de voies de fait des descendants des Espagnols, parut si surprise et si charmée en même temps qu'on offrît de lui rembourser ce que jusqu'alors on s'était contenté de lui prendre, que ses larmes tarirent subitement. Néanmoins, à l'air singulier dont elle regardait Ñor Medina, je jugeai qu'elle considérait comme dérisoire l'offre qu'il venait de lui faire, et, pour mettre un terme à son anxiété, je tirai de ma poche une pièce de quatre réaux que je lui remis en la priant d'excuser les façons un peu brusques de mon guide. Elle reçut la pièce d'argent avec un étonnement craintif, la tourna et la retourna comme pour s'assurer qu'elle n'était pas fausse, puis, lorsqu'elle parut convaincue de la bonté de son aloi, elle sourit et la glissa dans l'ourlet de sa jupe.

« Au fait, dit-elle en s'essuyant les yeux, j'aime mieux qu'il en soit ainsi, l'*apuhuat-pacuna* [1] empêchait Juan de dormir, et tôt ou tard il eût fini par lui tordre le cou. » Et, pour montrer à l'arriero qu'elle ne lui gardait point rancune, elle s'accroupit à côté de lui, prit une aile du volatile et se mit à en arracher les rémiges, pendant que Ñor Medina pratiquait sur l'autre aile la même opération. Grâce à l'émulation dont se piquèrent nos personnages, le coq fut dépouillé en un instant de sa chape multicolore, flambé, vidé, démembré et jeté dans une terrine que la femme fournit de très-bonne grâce, ainsi que de la graisse de bœuf et quelques oignons qu'elle alla chercher dans un trou du mur qui paraissait lui tenir lieu d'office et de garde-manger. Quelques paroles gracieuses que je lui adressai en manière de remerciement et deux ou trois tapes amicales que Ñor Medina lui donna sur le dos rendirent à l'Indienne toute sa bonne humeur.

Pendant que mon souper cuisait, un bruit de voix s'entendit au dehors. « C'est Juan qui revient de la mine avec des amis, » dit la femme. Comme elle achevait, la porte s'ouvrit, et quatre Indiens, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs ponchos rayés, parurent devant nous. En trouvant des inconnus établis chez eux, ils ne purent dissimuler une grimace ; mais Ñor Medina leur ayant souhaité la bienvenue, et la femme ayant montré à son mari la demi-piastre qu'elle avait reçue, leurs physionomies, un instant hostiles, se déridèrent et sourirent à l'unisson. Tandis que les nouveaux venus se débarrassaient de leurs mantes, la femme alluma une de ces torches résineuses enveloppées dans des spa-

[1] Littéralement, seigneur des poules.

thes de bananier et qu'on tire des vallées de l'Est. A la clarté de ce luminaire, qui jetait plus de fumée que de flamme, les Quechuas s'assirent à terre, tirèrent de leurs bissacs une écuelle de bois qu'ils tendirent à l'hôtesse et que celle-ci remplit jusqu'aux bords d'élagua fumante.

Alors commença une pantomime assez amusante, et dont se fût inspiré volontiers Pierrot-Debureau. Chaque Indien, en recevant son écuelle pleine, la plaça en équilibre sur la pointe de ses cinq doigts, et, lui imprimant un mouvement giratoire, commença de laper la portion de bouillie légèrement refroidie par son contact avec le bois. La rapidité avec laquelle ces braves gens manœuvraient leur sébile, les clignements d'yeux et les jeux de physionomie dont ils accompagnaient cette opération, constituaient un spectacle si neuf et si bizarre, qu'en les regardant faire j'oubliai que je n'avais rien pris depuis le matin.

Ñor Medina me le rappela en m'annonçant que le souper était servi. Il avait étendu à terre, en manière de nappe, le tapis de ma selle, placé au milieu la terrine et son contenu, affilé un morceau de bois destiné à remplacer la fourchette absente et mis à ma disposition un pot d'eau glacée. Je n'eus plus qu'à m'exécuter. J'achevai mon repas, et voyant que l'arriero accaparait à son profit les restes du souper, je le priai d'offrir à la maîtresse de céans, en témoignage de ma parfaite estime, un membre quelconque du volatile dont la chair coriace avait lassé mes muscles maxillaires. L'homme obéit avec empressement. Seulement, au lieu d'une aile ou d'une cuisse que j'aurais désiré le voir offrir à notre hôtesse, ce fut un débris de carcasse qu'il lui donna, mais que celle-ci n'en suça pas moins avec un plaisir évident.

« Pauvre apuhualpacuna, dit-elle en se léchant les doigts, si quelque chose peut le consoler à présent, c'est de penser qu'il a été mangé par un caballero d'Espagne. »

La séance ne tarda pas à être levée. Les Quechuas, après s'être consultés à voix basse, disparurent en nous saluant d'un : *Quedense con Dios* — Restez avec Dieu. — Au remue-ménage qui se fit dans la hutte voisine, je compris qu'ils se disposaient à y passer la nuit et nous abandonnaient l'entière possession de la pièce où nous nous trouvions. L'Indienne me confirma dans cette idée en ajoutant quelques poignées de crottin sec au feu sur le point de s'éteindre et en allant rejoindre son mari. Restés seuls, nous étendîmes nos pellons à quelques pas de l'âtre, et nous nous laissâmes choir dessus tout habillés. Cinq minutes après nous dormions comme des bienheureux.

Le lendemain, à six heures, nous nous mîmes en route. Les terrains présentaient de l'Ouest à l'Est une déclivité très-prononcée. A nos pieds, le paysage était caché par une brume blanche et épaisse dont le soleil, qui dépassait déjà l'horizon, colorait faiblement les bords. A mesure que nous descendions, le brouillard montait. Bientôt toute la partie inférieure des plateaux se dessina très-nette et très-distincte, tandis que le ciel restait voilé par l'épais amas de vapeurs. Au bout d'un moment, ces vapeurs commencèrent à se mouvoir et à rouler sur elles-mêmes, et passèrent du blanc opaque au roux transparent ; puis l'immense rideau se déchira, nous laissant voir dans toute leur splendeur le bleu de l'éther et l'orbe du soleil levant.

De Compuerta à Cabana, où devait se terminer notre journée, on compte seulement six lieues, mais de ces lieues hispano-américaines qui équivalent à neuf lieues de France. En outre, le paysage, des plus insignifiants, n'offre dans son ensemble que de l'herbe rase et des pierres, et le touriste qui voyage pour se distraire court risque de s'ennuyer mortellement. Mais le savant, l'amant de Flore ou de Cybèle, peut y trouver matière à sonnets et à jouissances. Grâce aux lunettes qu'il porte d'habitude, lesquelles grossissent les objets et parfois les lui font voir doubles, il découvre dans l'herbe des *fragosas* rameux d'une taille liliputienne, des fleurettes acaules, gentianes, *wernerias*, *loasas*, *lysipomias*, lobélies, etc., blanches pour la plupart et qui justifient le dicton local : *Oro en la costa y plata en la sierra* [1].

Du végétal, si ce même savant passe au minéral, là où le touriste n'a vu que des pierres, lui voit, toujours aidé de ses lunettes, de puissantes collines de porphyre trapéen, mélangé de feldspath nitreux et d'amphibole, et reconnaît la qualité des matériaux employés par les Incas dans leurs belles construtions des onzième et douzième siècles.

Comme je ne voyageais ni en savant ni en touriste, mais en homme affairé, je ne cherchais dans le paysage ni distractions ni découvertes. Toute mon attention était concentrée sur ma mule que j'excitais de la voix et de l'éperon, en écoutant, sans y répondre, le bavardage soutenu de mon guide.

Depuis notre sortie de Compuerta, nous avions longé constamment les bords de sa rivière, afin d'éviter les montées et les descentes que nous eût occasionnées une marche en ligne directe vers le village de Cabana. Cette détermination avait été prise par Ñor Medina, non pas en vue de mon bien-être et de mon agrément, comme on pourrait le croire, mais seulement pour ménager les forces de ses bêtes, que ces passages successifs du nadir au zénith, disait-il, ennuyaient et lassaient considérablement. Tout autre à ma place se fût récrié et eût exigé que le digne arriero suivît la ligne horizontale, d'autant plus que la ligne courbe décrite par le chemin dont il avait fait choix allongeait quelque peu l'étape. Si je n'en fis rien, c'est qu'une considération d'amour-propre m'en empêcha. Je craignis de prêter à rire au brave homme, qui n'eût pas manqué de trouver extraordinaire qu'un voyageur se plaignît pour une lieue de plus qu'on l'obligeait à faire, quand de gaieté de cœur il en faisait lui-même vingt-six pour éviter de suivre la grande route.

Le soleil monta, les heures se succédèrent. La rivière de Compuerta, lasse de couler au Sud-Est, dévia à l'Est et tourna au Nord. Les terrains prirent une pente plus décidée. En ce moment nous devions être, nautiquement parlant, par le travers de Chucuytu. Le lac de Titicaca arrondissait, à quinze lieues de là, son immense vasque, et si quelque montagne se fût trouvée par hasard devant nous, debout à son sommet, nous eussions découvert la lagune sacrée, les treize îles disséminées sur sa surface et les quatorze rivières qui lui tributent leurs eaux. Dans l'impossibilité de récréer mes yeux par le spectacle

[1] *Or sur la côte et argent dans la sierra.* Presque toutes les fleurs qui croissent en vue de l'océan Pacifique et qui appartiennent aux genres *aster*, *helianthus*, *hieracium*, *actinea*, *chrysanthemum*, etc., sont en effet d'un jaune d'or, tandis que celles qu'on rencontre dans la Sierra sont d'un blanc d'argent.

PANORAMA DES ANDES, ENTRE LE LAC SUPÉRIEUR DE TITICACA ET LE LAC INFÉRIEUR DES PARIHUANACOCHA.

de cette mer alpestre, tantôt endormie, tantôt furieuse, et qui domine de près de douze mille huit cents pieds le niveau de deux Océans, j'évoquai jour par jour, pour me distraire, l'heureuse époque où, l'esprit débarrassé de tous soucis, je vagabondais sur ses plages, cherchant à surprendre dans leurs jeux aquatiques, mais sans jamais les découvrir, l'*araignée verte*, le *tourniquet* et le *triton barbu*, dont parle le P. Valera dans son *Histoire naturelle du Pérou*. Vainement aussi j'écartais les joncs et les roseaux pour y trouver le *polygonium amphibium* qu'y vit fleurir le même père. Rebuté par mes recherches infructueuses, je m'arrêtais alors pour grignoter quelque biscuit ou faire des ricochets avec les cailloux blancs et noirs du rivage. Hélas ! que le passé semble terne et mélancolique, lorsqu'on le considère à la clarté de la lampe du souvenir !

Au moment de quitter pour toujours ces hautes régions sur lesquelles tant de savants de cabinet ont écrit ou disserté, sans les avoir jamais vues, je me sentais m'y rattacher par tous les liens de l'habitude et de la sympathie. J'aurais voulu pouvoir emporter dans ma main, comme Karl le Grand son globe, cette contrée historique, dont l'antique civilisation de l'Inde, en marche à travers le monde, avait fait jadis un de ses foyers ! Avec quelle ferveur d'ethnographe et quel enthousiasme d'archéologue je l'eusse déposée dans un musée d'Europe, à l'abri d'un volet vitré, afin que nos savants, en l'étudiant de près, pussent s'entendre une fois pour toutes sur son origine et ses développements successifs ! Par malheur, la chose était impossible.

Ces souvenirs du passé m'absorbèrent si complétement pendant quelques heures, que je ne sentis ni la faim, qui faisait courir de tumultueux borborygmes dans mes entrailles, ni le froid, qu'une brise déliée comme une pointe d'aiguille apportait des Andes neigeuses du Crucero à mesure que le soleil déclinait derrière nous. Je ne remarquai pas non plus qu'à l'extrémité de la puna que nous traversions, se dessinaient comme des points blancs et bruns les maisons de deux villages placés en regard et séparés par la largeur de la rivière de Compuerta. Il ne fallut rien moins qu'une exclamation de Ñor Medina et l'annonce que nous touchions au terme de notre course, pour m'arracher à ma préoccupation et jeter bas l'échafaudage d'hypothèses que j'étais en train d'élever.

A peine eus-je su que les deux villages en vue étaient ceux de Cabana et de Cabanilla, que mon estomac revendiqua ses droits trop longtemps méconnus.

« J'ai une faim du diable ! exclamai-je.

— Moi un appétit d'enfer ! me répondit Ñor Medina.

— Si nous piquions un peu pour arriver plus vite, ajoutai-je.

— Bah ! nous arriverons toujours assez tôt, » me répliqua mon guide, qui, comme tout arriero loueur de mules, craignait de fatiguer ses bêtes.

Un moment après nous entrions dans le village de Cabana, laissant à notre droite celui de Cabanilla, qu'un pont de trois arches grossièrement construit, mais construit en grès trachytique, rattache à son voisin comme par un trait d'union placé sur la rivière.

Cabana, que les faiseurs de statistique péruviens, par une modestie de bon goût assez rare chez eux, ont mentionné simplement dans leurs petits recueils, sans attacher

à son nom une flamboyante épithète, n'est ni une capitale *illustre*, ni une cité *méritante*, ni une bourgade *héroïque* ! C'est un groupe de maisonnettes construites avec des éclats de pierre et de la boue, couvertes en ichu, ce chaume rigide des Cordillères, et dont l'ensemble offre la figure d'un Z. Le milieu du jambage de cette lettre forme, en s'evidant, une manière de petite place occupée par l'église, humble bâtiment bâti en torchis et surmonté d'un clocheton carré dont la toiture en saillie, supportée par des

CABANA ET CABANILLA.

perches que le temps a tordues, est retroussée comme un toit de pagode. Sur ce clocheton, qu'éclairait en ce moment un rayon de soleil couchant, une douzaine d'urubus noirs [1], véritables croque-morts emplumés, étaient alignés dans l'immobilité de pose qui caractérise cet oiseau coprophage.

Les hennissements de nos mules qui avaient flairé l'écurie, et les jurons sonores par lesquels Ñor Medina crut devoir annoncer notre entrée, n'attirèrent personne sur le seuil des maisons. Le morne village paraissait enchanté ou dépeuplé par une peste. A l'observation que j'en fis à mon guide, il répondit que les habitants de la localité étaient probablement allés explorer les quebradas, les rivières et les ruisseaux des

[1] Percnoptère urubu.

alentours, pour se procurer quelques pepitas d'or ou quelques morceaux de minerai d'argent, avec lesquels ils acquittent leurs redevances.

« Mais l'abolition du tribut a été décrétée, objectai-je à l'homme, et, conséquemment, l'Indien n'a plus rien à payer à l'État.

— *Cabal!* me répondit-il ; mais si l'Indien n'a plus de tribut à payer à l'État, il a toujours ses petits comptes à régler avec le sous-préfet de la province, le gobernador et l'alcade. Je ne dis rien du seigneur évêque, du curé, du vicaire et des moines de nos couvents, saintes gens qui ne tiennent pas à l'argent et se contentent de prélever une dîme sur les récoltes de pommes de terre, de chuño, d'avoine ou de quinua que peut faire l'Indien. Souvent ce dernier n'a pas de récolte ; mais alors sa femme a une quenouille ; elle file et remet au diezmero [1] quelques pelotons de laine de lama, qui sont toujours reçus avec plaisir. A défaut de laine, elle a des cochons d'Inde, une poule, des œufs, un pain de suif, que sais-je ! Elle en fait cadeau, et les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Nos Indiens le savent si bien, que, tout en rechignant un peu, ils ne manquent pas de s'exécuter, quand vient le moment de faire leur cour aux autorités civiles et religieuses.

— Mais c'est d'un arbitraire épouvantable ! exclamai-je.

— Par politesse, je ne contredirai pas Votre Seigneurie, me répliqua l'arriero, mais l'Indien voit assurément la chose d'un autre œil ; s'il grogne quelquefois, jamais il ne crie. En bien des choses l'habitude fait tout. J'ajouterai même que la plupart des Punarunacunas [2] considèrent comme une partie de plaisir leur excursion dans les quebradas à la recherche d'un peu de métal. Cette partie, ils aimeraient assez à la faire seuls et en liberté ; tous sont mariés légitimement, et l'homme marié n'est pas fâché d'être libre un moment. Mais l'Évangile ayant fait une loi à la femme de suivre son mari, l'Indienne, sans s'embarrasser si la chose plaît ou non à son seigneur et maître, part à sa suite sous prétexte de lui faire à manger et de raccommoder ses chausses, mais en réalité pour le faire enrager ; puis, comme les enfants ne sauraient vivre sans leur mère et que les chiens s'ennuieraient sans les enfants, gens et bêtes abandonnent momentanément leur village ; c'est ce qui vous explique la solitude complète de celui-ci.

« Nos Indiens vont rester dix à douze jours en campagne. Au bout de ce temps, s'ils ont rempli leur chuspa de métal, ils prélèveront sur le tout quelques piastres dont ils sont redevables aux autorités supérieures. Avec le reste de la somme ils achèteront de l'eau-de-vie et de la coca, puis, de retour chez eux, ils danseront au son de la trompette de fer-blanc et du charango, boiront, s'enivreront et rosseront leurs femmes d'importance, pour apprendre à celles-ci à ne pas abandonner une autre fois le toit conjugal. Mais ce sera peine perdue. La femme est incorrigible par nature, et par goût, l'Indienne aime à être battue. Cela flatte son amour-propre. Une bonne volée de coups de bâton ou d'une corde à nœuds, administrée de temps en temps par celui qu'elle appelle

[1] Individu chargé de recueillir les dîmes.

[2] *Runa* — homme ; — *Puna* — plateau ; — *Cuna* — les : — les hommes des plateaux. — C'est le nom donné aux indigènes de la région du Collao.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

son palomachay [1] ou pigeon chéri, lui prouve mieux que des protestations et des serments sans fin, que l'homme en question l'a choisie pour compagne et continue à la chérir entre toutes les femmes... »

Ici la dissertation de Ñor Medina fut interrompue par les aboiements d'un chien qui semblait affecté d'une laryngite.

« C'est l'*alcco* du curé, me dit-il, un pauvre animal devenu inutile comme son maître. »

Nous tournions en ce moment l'angle d'une muraille à peu près écroulée, et j'aperçus une bicoque adossée au chevet de l'église, dont le toit de chaume en saillie l'abritait du vent du nord, comme le feuillage d'une branche abrite le nid de l'oiseau. Cette demeure, percée d'une porte et d'une fenêtre, était si basse, qu'un homme à cheval eût pu, en se dressant sur ses étriers, s'accouder sur son faîte.

Un badigeon blanc égayait son humble façade. Sur le rebord de la fenêtre, dans un pot de terre commune, mais d'un galbe qui rappelait l'art des Étrusques, s'épanouissait une touffe de ces alstrœmères improprement appelés par nos horticulteurs *lis des Incas* [2], et dont la variété *tomentosa*, que je reconnus d'un coup d'œil, végète à l'ombre des buissons en certaines expositions abritées de l'Entre-Sierra. La vue de ces jolies fleurs aux pétales d'un rose verdâtre ponctué de rouge brun me causa une sensation de plaisir. Elles dénotaient chez leur possesseur une certaine délicatesse d'organisation qui me parut d'un bon augure pour le repas et la couchée que je comptais réclamer de lui. Comme le chien, un malheureux roquet édenté, chassieux, hérissé, redoublait ses aboiements en nous voyant mettre pied à terre, une vieille femme parut au seuil de la maison et nous regarda d'un air étonné.

« *Dios bendiga à U. mamita* [3], lui cria mon guide d'un ton à la fois respectueux et familier.

— *Allillamanta Hueracocha* [4], » répondit la femme dans l'idiome des Quechuas.

Le mode de salut et la différence d'idiome entre les deux personnages témoignaient non-seulement d'un degré de civilisation de plus chez l'un que chez l'autre, mais dans le titre d'honneur que l'inconnue venait de décerner au muletier en réponse à la qualification de « petite mère » qu'elle en avait reçue, il y avait comme l'aveu tacite d'une infériorité de position dont je fus frappé malgré moi. Toutefois, je n'eus pas le temps de questionner mon guide à cet égard. La vieille femme, en apprenant par lui que je désirais voir le curé Cabrera, venait de m'inviter à entrer dans sa maison, où je la suivis, laissant Ñor Medina desseller nos mules.

[1] Le mot *paloma*, pigeon, colombe, est espagnol, cet oiseau n'existant pas à l'état sauvage dans l'Amérique du Sud, où il a été apporté par les Espagnols. En revanche, il s'y trouve sept à huit variétés de tourterelles, dont la plus grosse est de la taille d'un ramier, et la plus petite, de la taille d'un moineau franc. La première est appelée *urpi ;* la seconde *cuculi*. C'est l'*urpi* qui, sous le nom d'*urpi-lla*, d'*urpilla-chay*, douce tourterelle, tourterelle chérie, figure dans la plupart des *yaravis* et des poésies des Quechuas.

[2] C'est le *narcissus amancaës* et non l'*alstrœmeria*, que les indigènes appellent lis des Incas.

[3] Dieu vous bénisse, petite mère.

[4] Bonjour, seigneur.

Parvenue au fond de la première pièce, qui paraissait servir d'antichambre, de cuisine et de salle à manger, ma conductrice s'arrêta pour me demander timidement si l'affaire qui m'amenait près du curé était assez pressante pour qu'elle l'éveillât, l'ex-pasteur de Macusani se livrant en ce moment aux douceurs de la sieste.

A cette demande, je répondis courtoisement qu'il était inutile d'interrompre le sommeil du saint homme ; que j'attendrais fort bien qu'il s'éveillât de lui-même, surtout si, pour charmer les ennuis de l'attente, ma digne introductrice me donnait quelque chose à manger.

A peine avais-je lâché cette phrase, que le curé, qui ne dormait pas comme la bonne femme l'avait cru, m'entendit à travers la cloison, circonstance qui dénotait chez lui une finesse d'ouïe singulière.

ALSTRŒMERIA.

« Avec qui parles-tu donc là, Véronique ? demanda-t-il en quechua à mon interlocutrice.

— Avec un Huéracocha à peau blanche, qui dit avoir affaire à toi, mon frère, et qui me demande à manger....

— Car il tombe d'inanition, ajoutai-je en élevant la voix et me servant à dessein de l'idiome employé par mes hôtes.

— Eh ! ma sœur, vite à la besogne, répliqua le curé ; tue un cochon d'Inde, brouille quelques œufs, fais une omelette ; entends-tu que ce pauvre voyageur te dit qu'il a faim. Et vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à moi, prenez la peine de passer par ici, nous pourrons causer plus à l'aise. »

Je laissai dame Véronique à ses préparatifs culinaires pour me rendre à l'invitation du curé. Quand j'eus poussé la porte qui établissait une communication entre les deux pièces, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais à plafond bas. Une pierre de Verenguela, transparente comme le verre et taillée carrément, était enchâssée dans les solives de la toiture et éclairait cette pièce à la façon d'un atelier de peintre.

Le curé était assis sur un de ces cubes en maçonnerie, qui, chez les gens du peuple,

servent de siége, de table et de lit. Des toisons empilées et recouvertes de mantes de laine grossière atténuaient la dureté de cette couche. Le pasteur égrenait un rosaire qu'il suspendit à un clou quand j'entrai. Puis, comme je m'approchais de lui, il étendit vers moi, par un geste assez incertain, ses deux mains qui parurent chercher les miennes.

« Aidez-moi, cher monsieur, me dit-il avec un accent d'une douceur singulière, je vous sais là mais sans pouvoir dire au juste où vous êtes ; depuis quatre ans, Dieu m'a retiré la clarté du ciel, et je ne vois plus les choses d'ici-bas que par la pensée. »

Je pris vivement les mains du vieillard qui m'attira près de lui et me fit asseoir sur son lit. J'étais si troublé par l'annonce d'une infirmité à laquelle je ne m'attendais pas, que je ne trouvai ni une consolation banale, ni un mot de politesse à adresser au vénérable prêtre. Pendant que je l'examinais à la dérobée, il caressait mes mains avec une expansion toute juvénile, palpait l'étoffe de mes vêtements et semblait se livrer à une appréciation physiologique dont je ne pouvais comprendre le but.

« Vous n'êtes pas de ce pays, me dit-il enfin, vous n'avez ni le son de voix, ni l'extérieur de mes compatriotes ; dites-moi, cher monsieur, d'où vous venez et où vous allez et quel vent du Seigneur vous a poussé vers ma pauvre demeure ?

— Bien volontiers, lui répondis-je ; je suis parti d'Islay la semaine dernière, et je vais au Brésil, où je compte être rendu avant trois mois. Quant au motif qui m'a conduit chez vous, il est des plus simples. Un jour, il y aura bientôt cinq ans de cela, comme je visitais en amateur le musée de Lima, j'aperçus dans un coin de la salle où se trouve l'arbre généalogique des Incas, un portrait du curé de Macusani, don Juan Pablo Cabrera. Ce portrait à l'huile, fait par un artiste du pays, me parut médiocre comme peinture, et mon attention s'en fût promptement détournée, sans la biographie de l'original que je lus dans la légende placée à un des angles de la toile. Ce récit d'une vie laborieuse et sainte m'émut si vivement, que je me promis de ne pas quitter l'Amérique sans avoir connu l'homme vénérable dont ce portrait était l'image ; et c'est pour accomplir cette promesse, mon révérend père, qu'au lieu de suivre la route des Andes pour me rendre à Cuzco, j'ai pris celle de Lampa, à peu près certain que j'étais de trouver dans le village de Cabana celui que je désirais voir et que j'aimais depuis longtemps sans le connaître.

— Vous avez fait cela pour moi ! exclama le pauvre prêtre en portant mes mains à ses lèvres avec une telle vivacité, que je ne pus empêcher cet élan d'une gratitude profonde et d'une humilité magnifique. — Ah ! monsieur, ah ! mon enfant, car je devine à votre voix que vous êtes jeune, Dieu vous bénira, puisque vous vous êtes souvenu de ceux qui souffrent et qu'on oublie.... »

Un silence plein de pensées régna quelques minutes entre nous deux.

« L'Europe est une noble terre et ses fils sont de nobles cœurs, me dit enfin le curé, comme s'il répondait à une méditation antérieure. C'est de l'Europe que sont venues toutes les grandes idées qu'on a tenté de naturaliser chez nous. Si ces idées n'ont rien produit, si le bon grain s'est desséché en terre ou n'a donné qu'un chaume sans épi,

c'est que nos cœurs et nos intelligences n'étaient pas préparés pour le recevoir. Au temps où j'habitais Macusani, j'ai connu des Européens que l'amour de la science attirait dans ces contrées. Bien que mes relations avec eux aient été de courte durée, le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire. »

Pendant que le prêtre parlait, j'étudiais sa physionomie et la comparais en idée à l'affreux portrait que j'avais vu de lui. Ses traits offraient le type de la race iranienne, mais sans cette saillie des zygomas et cette violente courbure du nez qui le caractérisent. Une pensée constante, pensée d'humaine charité et d'amour divin, semblait avoir encore ennobli et épuré les contours d'un visage déjà noble et correct. Les yeux du

UN PRÊTRE SELON L'ÉVANGILE.

vieillard, fermés, comme il le disait lui-même, aux choses de ce monde, et ne communiquant à l'esprit aucun reflet de la nature extérieure, ces yeux aux paupières toujours closes donnaient à son visage le calme auguste et sérieux des beaux masques antiques. L'idiome quechua, avec ses expressions fleuries et ses métaphores pompeuses, qu'il employait dans sa conversation, de préférence à l'espagnol, spiritualisait encore chez lui, pour ainsi dire, la beauté plastique, en prêtant à sa pensée je ne sais quelle grâce mystérieuse, quelle élévation soutenue, qui n'avaient rien de commun avec le langage habituel des hommes.

Le costume du prêtre se composait d'une espèce de houppelande de ce drap grossier appelé *bayeta*, qu'on fabrique dans le pays. Sa chemise était en toile de coton écrue, et un mouchoir de cotonnade à carreaux lui servait de cravate. Quant à l'ameublement de la chambre, il était, comme les habits du vieillard, d'une simplicité qui touchait presque au dénûment. Des murs blanchis à la chaux; au chevet du lit, une toile représentant la Vierge des sept douleurs; un bénitier et un rosaire à côté de l'image. Çà et là, des bancs, des escabeaux, une malle en cuir et quelques objets sans valeur; puis à

droite, dans l'ombre, une seconde couchette, probablement celle de la sœur Véronique, complétaient l'humble mobilier qui me remit en mémoire ces deux vers d'un poëte :

La croix de bois, l'autel de pierre,
Suffit aux hommes comme à Dieu.

Le digne pasteur s'était tu. Je profitai de son silence pour lui demander, non sans m'excuser à l'avance de mon indiscrétion, quelques détails sur son passé et la vie qu'il menait dans cette solitude.

« Mon enfant, me répondit-il avec un fin sourire, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lu la légende placée au bas de mon portrait? Eh bien, cette légende a dû vous instruire de toutes les particularités de ma vie.

— Cette légende, répliquai-je, ne m'a raconté que les vertus du prêtre et les labeurs de l'homme. Elle ne m'a rien dit de leurs souffrances, et je tiendrais à les connaître; car si vous ne m'aviez déjà dit que vous avez souffert, je l'aurais deviné en vous voyant et en vous écoutant parler. »

Une pensée d'amertume passa sur le front du vieillard, comme l'ombre d'un nuage sur une eau calme : mais il se remit promptement.

« Voyons, me dit-il, la journée s'avance et vous aurez cinq lieues à faire pour trouver une estancia. Consentez-vous à me donner votre soirée et à passer la nuit sous mon toit? A ce prix je vous raconterai mon histoire, non pas celle que vous avez lue dans le musée de Lima, mais celle que Dieu seul connaît.....

— Je ne vous quitterai que demain matin, lui répondis-je.

— Véronique! cria-t-il alors en se penchant vers la porte entr'ouverte, le souper de notre hôte sera-t-il bientôt prêt?

— Un peu de patience, mon frère, répliqua la voix de Véronique; le *couy*[1] n'est frit que d'un côté et j'ai encore mon omelette à faire. »

Comme je m'excusais au curé de l'embarras et du travail que j'occasionnais à sa sœur pour les apprêts de ce repas, quand un morceau de pain et un triangle de fromage auraient pu me suffire :

« Oh! me dit-il, nous ne sommes pas en carême, et ce jour-ci n'est pas un vendredi pour que vous fassiez maigre. Une seule chose me contrarie : c'est le retard qu'on met à vous servir. Mais Véronique est seule au logis. Notre sœur Épifania est allée à Lampa vendre la laine que les pauvres filles ont filée en commun la semaine dernière, et je ne l'attends que dans la soirée.

— C'est un voyage de six lieues, observai-je.

— Six pour l'aller et six pour le venir, me répondit le curé. En tout douze lieues que notre sœur aura à faire aujourd'hui ; aussi sera-t-elle bien fatiguée. Plaise à Dieu que la rivière de Lampa ne soit pas en crue, car Épifania aurait à chercher un gué pour la traverser, et le courant est bien rapide...

[1] C'est le nom en quechua du cochon d'Inde ou *cavia minima*.

— Avec une bonne mule elle n'a rien à craindre, répliquai-je.

— Hélas! fit le prêtre, nous ne possédons ni chevaux, ni mules, et notre sœur est obligée de voyager à pied. C'est une de mes afflictions les plus vives. Pauvres sœurs, moi qui aurais voulu les entourer de soins dans leur vieillesse pour les récompenser de leurs labeurs passés.... Mais Dieu saura bien le faire à ma place... » Cette conversation fut interrompue par dame Véronique, qui nous cria que le souper était servi.

« Donnez-moi votre bras, me dit le curé, et allons nous mettre à table; pendant que vous mangerez, j'achèverai de dire mon rosaire. »

Nous passâmes dans la pièce d'entrée où, sur une table couverte d'un linge, j'aperçus dans des plats de terre, d'un côté le cochon d'Inde écartelé et frit à point, de l'autre l'omelette ou tortilla, aplatie et un peu brûlée, selon l'usage du pays. Un pot d'eau de source et un couteau à manche de corne complétaient le service. Dame Véronique, rouge et tout essoufflée du tour de force culinaire qu'elle venait d'accomplir, me montra le siége qui m'était destiné et aida son frère à s'asseoir en face de moi.

Je me jetai sur les aliments qui m'étaient offerts, et à la rapidité avec laquelle se succédèrent les bouchées, dame Véronique, qui se tenait debout et me regardait de tous ses yeux, ne put s'empêcher de sourire. Mais ce sourire n'avait rien de blessant. Loin de paraître me railler sur ma gloutonnerie, il semblait au contraire m'inviter à redoubler d'activité. Je compris si bien l'invitation muette qu'il renfermait que du cochon d'Inde il ne resta, cinq minutes après, qu'un squelette défiguré par la pression de mes molaires. Comme je venais d'attaquer la tortilla, Ñor Medina, poussé par cet instinct de l'estomac qui ne trompe jamais, se montra sur le seuil.

« Señor, grand bien vous fasse! me dit-il en ôtant son feutre.

— Merci du souhait, » lui répondis-je.

En entendant une voix étrangère, le curé s'était retourné. Je m'empressai de l'instruire des nom, prénom et qualité du visiteur, mais sans rien dire du motif auquel nous devions sa visite, motif que j'avais compris tout d'abord à l'air mélancolique et passionné dont Ñor Medina regardait l'omelette.

« Ce brave homme mangerait peut-être un morceau? observa le curé; voyez, Véronique, dit-il à sa sœur, s'il ne reste pas de la *sessina* et un peu de *chuño*.

— Le Señor padre est trop bon en vérité, » fit Ñor Medina en recevant dans une écuelle que lui tendit la sœur les mets locaux demandés par le frère et s'en allant dehors expédier sa pitance.

Mon attention, un instant distraite par cet épisode, se reporta de nouveau sur la tortilla, qui ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs de mon estomac. Comme il ne restait plus rien à manger, je bus quelques gorgées d'eau claire pour aider à la chymification du bol alimentaire, puis dame Véronique enleva les plats vides. Alors le curé, qui avait terminé sa prière, me proposa d'aller respirer un moment l'air du soir. Comme nous sortions, un joyeux carillon de cloches éclata dans la direction de Cabanilla. « Déjà l'oracion! » fit le prêtre. Dame Véronique, qui nous avait suivis jusqu'au seuil, regarda le sommet des collines que rougissait un dernier rayon du couchant :

« Mon frère, six heures sont sonnées, » dit-elle sans hésiter. Je tirai ma montre : elle marquait six heures trois minutes. « Cette femme est un véritable chronomètre, » pensai-je.

Le curé avait passé son bras sous le mien. Nous traversâmes le village, dont toutes les masures étaient closes, et nous entrâmes dans la plaine. Un silence que ne troublaient ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau, ni le cri de l'insecte, régnait autour de nous. Le soleil venait de se coucher dans un linceul violet frangé de pourpre et d'or, et sous ces latitudes sans crépuscule la nuit allait succéder brusquement au jour. Déjà les lointains s'estompaient dans une brume opaque. Des vapeurs s'élevaient du fond des ravins et montaient dans l'air comme la fumée des trépieds. Les cerros voisins se rembrunissaient à vue d'œil. Quelques étoiles commencèrent à briller. Cependant le jour n'avait pas complétement disparu. Une vague et charmante lueur rose, reflet de la pourpre du couchant, teignait les neiges du Crucero qui fermaient l'horizon dans la partie de l'Est. Ces neiges ainsi colorées et comme vivantes au milieu du paysage morne, grisâtre, somnolent, ressemblaient au sourire qui voltige encore sur la bouche d'une belle femme dont le sommeil a déjà clos les yeux. Devant ce calme et radieux spectacle de la terre éteignant ses rumeurs et du ciel allumant ses astres, spectacle que Dieu donne chaque soir à ses créatures et qu'il m'était permis de contempler, je ressentais une inexprimable pitié pour le pauvre prêtre qui, depuis quatre ans, n'en jouissait plus que par la pensée.

Notre promenade se poursuivait en silence. De temps en temps une courte phrase formulée par mon compagnon, et à laquelle je répondais avec le même laconisme, rattachait l'un à l'autre notre méditation mutuelle. Nous marchâmes ainsi à l'aventure, rêvant plutôt que causant, jusqu'à ce que le froid de la nuit s'étant fait sentir, le vieillard manifesta l'intention de rentrer chez lui. Une demi-heure après nous étions assis sur son lit. Dame Véronique avait pris sa quenouille et, accroupie sur un bout de tapis à quelques pas de nous, filait à la clarté fumeuse d'un lampion.

« Le moment est venu, me dit le curé, de vous raconter la partie de mon histoire que les hommes ignorent et que Dieu seul connaît. Je ne sais ce que vous penserez de moi, après l'avoir entendue ; mais dussiez-vous n'accorder aux maux que j'ai soufferts qu'une pitié railleuse, je croirais ne pas répondre à la sympathie que vous m'avez témoignée, ou y répondre mal, en vous faisant plus longtemps un mystère de ce que j'ai toujours caché avec soin à autrui.

« Je suis né à Canima, un petit village du département de Puno, et non pas à Macusani, comme l'ont dit mes biographes. A vingt-cinq ans, j'étais prêtre et je desservais la cure de Macusani, dans la province de Carabaya. Mes deux sœurs, Véronique et Épifania, restées seules après la mort de nos parents, étaient venues me rejoindre et vivaient avec moi. Pénétré de la grandeur de mon ministère, tout entier aux obligations qu'il m'imposait, j'avais entrepris de tirer de l'abrutissement dans lequel ils étaient plongés les malheureux Indiens que Dieu m'avait donnés à titre de troupeau. Ouvrir les yeux de leur esprit à la vraie lumière, rendre l'espérance à leurs cœurs flétris, faire de ces pauvres esclaves que la peur du fouet tenait courbés devant un maître, des hommes libres, des

frères en Jésus-Christ, indissolublement unis par les liens de l'affection et du dévouement. tel était le rêve que je caressais avant de prendre les ordres, telle fut l'idée à laquelle. une fois prêtre, je résolus de consacrer ma vie.

« Après une première année passée dans l'exercice de mes fonctions et pendant laquelle je rebâtis, à l'aide de mes propres deniers, l'église de Macusani, qui tombait en ruine, je compris toute la difficulté de ma mission apostolique, dont je n'avais vu que le but sans m'embarrasser des moyens; abrutis par une oppression de trois siècles, les hommes qui m'entouraient se montraient incrédules ou indifférents à la parole que je faisais entendre à leur oreille. Tous ne voyaient dans l'avenir qu'une continuation fatale du passé. En vain j'essayai de relever ces âmes abattues par les promesses d'une vivifiante espérance; en vain je leur démontrai la possibilité d'arriver par la régénération de leur être moral à une amélioration physique dans leur sort; tout ce que je pus tenter à cet égard fut sans résultat. Les uns m'écoutèrent par curiosité, les autres par obéissance. Aucun d'eux ne parut touché ou convaincu.

« La loi du Christ que je tâchais d'inculquer à ces hommes contrariait trop vivement leurs habitudes de débauche et de dissolution, pour qu'ils l'acceptassent comme un bienfait. Leur apathie naturelle, encore accrue par l'hébètement de leurs facultés, s'effrayait et reculait devant un changement de vie. Accoutumés à trouver l'oubli de leurs maux dans les fumées de l'ivresse, ils ne comprenaient pas qu'on pût le chercher dans le renoncement à soi-même et le dévouement à autrui, dans l'amour, la charité, la fraternité, dans la vie de l'âme en un mot.

« Longtemps j'étudiai ces êtres dégradés par la souffrance et par la peur, cherchant un endroit vulnérable où le glaive de la parole pût les atteindre. Mais je me rebutai de cette étude en reconnaissant son inutilité. A ces âmes endurcies, il eût fallu un de ces coups de foudre particuliers par lesquels Dieu communique les trésors de sa grâce aux pécheurs qu'il veut convertir.

« Dans l'impossibilité de les convaincre par le raisonnement, je substituai le sentiment à la logique et leur témoignai ostensiblement une vive sollicitude et un dévouement absolu. En agissant ainsi, je croyais éveiller leur reconnaissance, m'attirer leur affection et arriver à leur esprit par le chemin de leur cœur. Mais là aussi je fus cruellement déçu dans mon espoir. En échange de mes bienfaits, je ne trouvai chez eux que le doute et la méfiance, souvent l'ironie, la malice ou la fausseté, presque toujours la lâcheté sous la douceur. Dix années de ma vie, les plus belles, les plus viriles, furent consacrées à ce labeur ingrat, dix années qui tombèrent dans le gouffre du passé, sans avoir fait croître un seul brin d'herbe sur les bords.

« O mon enfant! que la vie me parut lourde et désenchantée, quand je me fus bien persuadé que mon idée de régénération était une chimère à la poursuite de laquelle je me fatiguais vainement! A partir du jour où j'eus reconnu l'impossibilité d'atteindre mon but, un ennui profond, un dégoût amer s'emparèrent de moi ; l'inaction de l'esprit, l'isolement du cœur me jetèrent dans une tristesse mortelle. Pendant un laps de temps dont je ne saurais préciser la durée, je vécus replié sur moi-même et indifférent à tout.

Les caresses et les soins de mes pauvres sœurs qui s'affligeaient de mon état, dont elles ignoraient la cause, me soutinrent dans cette épreuve.

« Abattu par la perte de mes illusions, froissé dans mes plus chères sympathies, mais sans colère et sans haine pour les hommes à qui j'avais ouvert mes bras et mon cœur, et qui les repoussaient, je me jetai dans l'étude de la nature, croyant y trouver un remède à mes souffrances, en même temps qu'un aliment à ma pensée. J'espérais que la contemplation de l'infini, en suscitant en moi un nouvel ordre d'idées, m'arracherait aux maux de cette terre pour ne me laisser voir que les splendeurs du ciel. J'étudiai donc, ou plutôt j'observai la vie de la nature, essayant de la suivre dans ses transformations diverses et de pénétrer ses secrets. J'écoutai avec ravissement ses capricieuses harmonies; je recherchai leur sens caché. J'admirai, plein d'enthousiasme, l'ordre et la beauté de l'univers et la régularité des lois auxquelles il est soumis. Après avoir constaté les effets, je tentai de remonter aux causes; je voulus connaître la pensée qui avait présidé à la création, et, dans une éjaculation fervente, il m'arriva souvent de m'élancer vers Dieu pour la lui demander.

« Mais je m'aperçus bientôt que cette admiration constante usait mes forces sans les retremper. Mon esprit flottait au hasard dans cette immensité, comme un esquif sans rames et sans boussole, et mes yeux aveuglés par l'éclat des astres se refermaient de lassitude. Je compris alors, au vide étrange qui se fit en moi, que je n'étais pas né pour la vie contemplative. Pour jouir instinctivement de ces calmes et sereines merveilles, une organisation plus poétique que la mienne eût été nécessaire; pour étudier le mécanisme de ces sphères et s'expliquer d'une façon satisfaisante les lois et les affinités qui les régissent, il eût fallu une intelligence nourrie d'études plus substantielles que celles qu'habituellement on fait chez nous.

« Je retombai de nouveau sur moi-même et sentis mon âme accablée sous le poids de l'ennui. L'étude de la nature qui m'avait souri un moment me devint odieuse; elle n'avait servi qu'à me faire sentir plus vivement encore ma petitesse et mon isolement. La vie ne me sembla plus qu'une veille aride, une réalité desséchante. La réflexion surtout m'accablait; j'eusse voulu désapprendre l'exercice de la pensée, perdre la mémoire du passé, la conscience du présent, l'appréhension de l'avenir; végéter, en un mot, à la façon des plantes. Pendant des mois et des années je vécus de cette vie languissante et morne, accomplissant scrupuleusement tous mes devoirs de prêtre et de chrétien, mais sans y trouver cette satisfaction intime que donne la certitude du devoir accompli. Les erreurs et les maux auxquels je n'avais pu porter remède étaient comme autant de fantômes qui me poursuivaient dans mes veilles et revenaient encore troubler mon sommeil.

« La révolution de 1824 éclata sur ces entrefaites. La royauté dut céder le pas à la république. De grandes institutions croulèrent en un jour; les décombres s'amoncelèrent de toutes parts; un moment j'espérai que de ce bouleversement politique et social il résulterait quelque chose de grand et d'utile; qu'une ère fortunée commencerait pour nos populations; mais mon espoir fut de courte durée. La forme des choses eut beau changer,

le fond resta le même. Le mot liberté, inscrit sur la bannière de Simon Bolivar, ne fut qu'un écriteau menteur placé sur le nouveau pouvoir. Comme par le passé, le despotisme régna sans contrôle. Aux vice-rois succédèrent les présidents, et ce fut tout. Le peuple resta ce qu'il était et ce que vous le voyez à cette heure, misérable, ignorant, abruti, et, qui pis est, satisfait de sa condition ou s'en consolant par l'ivresse.

« Voilà, mon cher enfant, la phase de ma vie qui ne figure pas dans la légende placée au bas de mon portrait, et cela parce que les hommes l'ont ignorée. Si je la leur ai cachée avec le soin qu'on met à cacher certaines plaies secrètes, c'est qu'elle n'eût éveillé chez eux que l'incrédulité, l'ironie ou l'indifférence, au lieu des sympathies sur lesquelles j'étais en droit de compter.

« J'arrive à une circonstance de ma vie dont on a fait grand bruit. C'est celle qui m'a valu l'honneur de figurer dans le musée de Lima comme un des améliorateurs de l'industrie péruvienne. Je vous livre les faits tels qu'ils se sont passés. Un jour, en errant dans la partie montagneuse qui sépare Macusani des premières vallées de Carabaya, je trouvai dans le creux d'un rocher un alpaca mâle né de la veille. La mère, qui broutait l'herbe à quelques pas de là, prit la fuite à mon approche. J'emportai le petit dans ma soutane, et, en arrivant chez moi, je le remis à mes sœurs pour qu'elles l'élevassent. L'alpaca grandit en compagnie d'une vigogne dont nous avions fait notre commensale. Après quinze mois, ces animaux nous donnèrent un rejeton dont la laine était remarquablement belle. Un échantillon de cette laine, remis à des commerçants de la province, attira de telle sorte leur attention, que mes sœurs virent dans le croisement des races *pacocha* et *vicuña* un moyen de recouvrer la petite fortune que San Martin et les indépendants nous avaient enlevée. J'aidai les pauvres filles dans l'exécution de leur projet, mais moins par attrait pour cette fortune que par affection pour elles. Après bien des courses dans la montagne, nous réussîmes à nous procurer quelques alpacas et quelques vigognes. Au bout de sept ans, notre troupeau d'hybrides comptait une soixantaine de têtes. Mais que de mal nous nous étions donné pour en arriver là !

« Cependant la nouvelle de notre entreprise était parvenue à Lima. Le Président de la République, frappé des avantages que le commerce et l'industrie du pays pouvaient en retirer, s'était intéressé à son succès. Il daigna nous écrire à ce sujet une lettre flatteuse, et, pour me donner, disait-il, un témoignage particulier de son estime, il voulait que mon portrait figurât dans le musée de Lima, qu'une médaille d'or fût frappée en mon honneur et que je choisisse dans le département de Cuzco une cure à ma convenance. Je refusai cette offre. Depuis trente ans que j'habitais Macusani, il m'en eût coûté beaucoup d'aller vivre ailleurs. Plus tard, les circonstances m'obligèrent à demander moi-même mon changement à l'évêque de la province. La faveur des grands, en s'attachant un moment à nous, avait éveillé dans le pays de violentes haines. Des gens, qui jusqu'alors s'étaient montrés indifférents à notre entreprise, en devinrent jaloux et résolurent de nous nuire. Comme ils n'osaient s'attaquer ouvertement à nous, ils s'en prirent à nos pauvres bêtes, que le poison fit périr une à une. Mes sœurs, profondément affectées de cette perte et ne sachant jusqu'où pourrait aller la méchanceté de nos ennemis, me supplièrent

d'abandonner Macusani. Nous vînmes nous établir à Cabana, dont Cabanilla, le village voisin, était alors une annexe. Après deux ans passés ici, la main de Dieu s'appesantit de nouveau sur moi; je perdis la vue. Comme je ne pouvais remplir les devoirs de mon ministère, l'évêque transféra le siége de cette cure à Cabanilla et y envoya un prêtre pour me remplacer. Resté sans ressources, j'adressai au gouvernement, qui s'était montré bienveillant pour nous, une requête dans laquelle je rappelais avec humilité ce que mes sœurs et moi nous avions fait sans l'aide et la protection de personne. Je terminais en exposant notre détresse et demandant qu'au lieu des honneurs que le chef de l'État m'avait offerts, il voulût bien allouer à chacune de mes sœurs une piastre par jour pour nous aider à vivre. Ma requête eut l'honneur d'être présentée à la Chambre, où les députés en firent le texte de beaux discours; mais le temps passa sans que nous reçussions de réponse. Comme nous n'avions aucun moyen d'existence, mes sœurs défrichèrent un petit champ et l'ensemencèrent. Nous élevâmes des poules et des cochons d'Inde qui nous procurèrent des aliments et des moyens d'échange avec nos voisins. Plus tard, mes sœurs imaginèrent de filer et de tricoter pour des personnes charitables de Lampa, qui rétribuèrent convenablement leur travail. Petit à petit nous étendîmes nos ressources. Sans sortir de la pauvreté, nous réussîmes à nous mettre à l'abri du besoin. Voilà tantôt quatre ans que nous menons ensemble cette vie, nous consolant l'un par l'autre et resserrant les liens de notre affection à mesure que nous approchons du terme où la mort les dénoue. »

Le curé cessa de parler; sa tête se pencha lentement, comme alourdie par une pensée secrète qu'il n'avouait pas. Peut-être le récit qu'il venait de faire avait-il épuisé ses forces. Je regardai dame Véronique qui continuait de filer. Son visage n'exprimait qu'une impassibilité sereine. L'habitude de la souffrance avait-elle émoussé la sensibilité de la vieille fille, ou, à l'exemple de son frère, portait-elle sa croix avec une résignation muette? — Je ne sais, — mais toute son attention me parut concentrée sur le travail de son fuseau, dont elle examinait de temps en temps le fil à la lumière, comme pour s'assurer qu'il était bien d'une grosseur égale.

L'heure du coucher était venue. Le bon curé voulut qu'on dressât mon lit dans sa chambre. Quelques peaux de mouton que sa sœur étendit à terre formèrent une couche moelleuse. Comme Ñor Medina m'apportait ma selle que j'avais demandée pour en faire un oreiller, le chien fit entendre au dehors quelques aboiements étouffés auxquels répondit une voix de femme. « Dieu soit loué! exclama le curé, c'est notre pauvre Epifania qui revient de Lampa! » Dame Véronique sortit pour aller rejoindre sa sœur. Un instant après, les deux femmes reparaissaient ensemble. Dame Epifania prit la main de son frère, la baisa et la mit sur sa tête, selon l'antique usage des Quechuas. « Que Dieu vous bénisse, ma sœur, comme je vous bénis, murmura celui-ci.

— Vous devez être bien lasse de votre course, dis-je à la voyageuse, dont les pieds poudreux étaient chaussés de sandales en cuir brut, comme en portent les gens du bas peuple.

— Bah! je n'en dormirai que mieux, » me répondit-elle gaiement.

En achevant, elle déposa dans la main du curé quelques pièces d'argent, le produit

de la vente de son travail sans doute, que le vieillard glissa sous l'oreiller de son lit. Cela fait, les deux femmes rassemblèrent à la hâte quelques toisons et des mantes de laine et sortirent en fermant la porte derrière elles.

Je restai seul avec le curé, qui, m'ayant souhaité une bonne nuit, se tourna du côté de la muraille après m'avoir prié d'éteindre le lampion. Pendant un moment je l'entendis prier à voix basse et mêler quelques soupirs à sa prière, puis mes yeux se fermèrent et je tombai dans un sommeil profond.

Le lendemain je fus sur pied d'assez bonne heure. Pendant que je dormais encore, les deux sœurs avaient préparé une bouillie à la farine de maïs dont elles exigèrent que je mangeasse quelques cuillerées, pour me prémunir, disaient-elles, contre le brouillard

DAME VÉRONIQUE.

matinal. Comme j'étais en train d'expédier mon brouet, Ñor Medina vint m'annoncer que les mules étaient sellées. Je lui tendis mon écuelle à demi pleine pour qu'il l'achevât. Trois coups de langue lui suffirent pour en laper le contenu. Mes hôtes s'étaient avancés jusqu'au seuil de leur demeure pour assister à mon départ. Je pris dans mes mains les mains du vieux prêtre :

« Mon révérend père, lui dis-je, je n'ai rien à vous offrir en échange de votre accueil cordial et de la touchante confiance que vous m'avez témoignée ; je quitte ce pays pour n'y plus revenir ; mais j'ai à Lima, à Arequipa, à Cuzco, des amis influents qui, j'en suis certain, accueilleront favorablement la requête que je pourrai leur adresser à votre sujet. Que désirez-vous qu'ils fassent pour vous être agréables?

— Absolument rien, me répondit-il ; j'ai trop peu de jours à passer sur la terre pour que la protection des hommes me soit utile maintenant. Allez, mon cher enfant, et que Dieu vous conduise. Les prières du vieillard que vous êtes venu chercher de si loin ne vous manqueront pas. » Le vénérable curé me pressa dans ses bras et les deux femmes me serrèrent la main comme à une ancienne connaissance.

Au moment de quitter pour toujours ces nobles infortunés, je sentis mon cœur se gonfler et mes yeux devenir humides. « Adieu ! leur dis-je brusquement en enfour-

chant ma bête. — Adieu et bon voyage, » me répondirent-ils tous les trois. Ñor Medina était déjà en selle. « *Vamos!* » cria-t–il en poussant sa monture que la mienne suivit aussitôt. Cinq minutes après, les villages de Cabana et de Cabanilla et le pont de trois arches qui les rattache l'un à l'autre s'évanouissaient derrière nous.

Le souvenir de mes hôtes absorbait trop complétement mon esprit pour qu'il s'intéressât aux sites que nous traversions ou au spectacle toujours pompeux du soleil levant dans la Cordillère. J'étais plongé dans cette rêverie qui est en quelque sorte le prolongement d'une sensation douloureuse, et qui ne s'arrête qu'après en avoir propagé l'ébranlement de vibration en vibration jusqu'aux dernières fibres du cœur. Ñor Medina, tout en respectant mon silence, en paraissait vivement contrarié et s'efforçait d'y mettre un terme par des remarques faites à haute voix. Tantôt c'était la sangle de ma mule qui lui semblait trop lâche, ou le pellon de ma selle qui pendait d'un côté, ou bien encore une évaluation de la distance que nous avions à parcourir pour arriver à Lampa. Je le laissais dire sans l'interrompre. Quand il vit que ses allusions indirectes étaient sans résultat, il prit le parti d'aller droit au but.

« Monsieur aurait-il à se plaindre de la réception qu'on lui a faite à Cabana? me demanda-t-il d'un air obséquieux.

— Pourquoi cette question? fis-je.

— Ah ! c'est que monsieur n'a pas encore ouvert la bouche depuis que nous sommes en route, et son silence me ferait supposer qu'il est mécontent. Après tout, je l'avais averti que le vieux padre Cabrera était un peu fou, et s'il a ennuyé monsieur, ce n'est pas ma faute. »

A ces paroles irrévérencieuses, je bondis sur ma selle, et, debout sur mes étriers en babouches, afin de dominer mon interlocuteur de toute la hauteur de ma taille et de mon mépris :

« Ñor Medina, lui dis-je en essayant de le foudroyer du regard, vous êtes et ne serez jamais qu'un..... muletier !

— Mais je l'espère bien ainsi, monsieur, me répondit l'homme en ôtant son chapeau par égard pour lui-même ; muletier, mon aïeul le fut, mon père l'était, et j'ai succédé à mon père comme mon garçon me succédera quelque jour. Muletier, *caramba !* ne l'est pas qui veut en ce monde ! »

Devant cette profession de foi enthousiaste, il n'était plus possible de garder son sérieux. Toute la colère qui déjà bouillonnait en moi s'en alla dans un éclat de rire. La glace était rompue. En me voyant rire, mon guide se mit à rire aussi, et redevenus sur-le-champ bons amis, nous reprîmes notre causerie de la veille juste à l'endroit où nous l'avions laissée.

Après avoir côtoyé pendant deux heures la rivière de Cabana, qui tantôt coulait lentement, tantôt précipitait son cours, selon que les terrains étaient plans ou déclives, nous la laissâmes se diriger à l'Est, et nous prîmes au Nord la direction de Lampa. Le ciel était d'une admirable sérénité. Un soleil brillant égayait le paysage ; mais, vers deux heures, l'astre et l'éther se dérobèrent à nos yeux derrière un rideau de sombres

nuages. Ces lourdes vapeurs, de l'espèce des nimbus, semblaient recéler dans leurs flancs la foudre, la grêle et la neige, et nous nous préparions à recevoir leur choc le plus philosophiquement possible, quand la Providence eut pitié de nous. Le noir tourbillon passa comme une trombe au-dessus de nos têtes, se contenta de remplir de poussière et de petits cailloux nos yeux, nos nez et nos oreilles, et alla s'abattre sur le Titicaca, au grand effroi des palmipèdes qui habitent le lac Sacré. Un instant après, le ciel redevenait couleur de lapis-lazuli et le soleil brillait de nouveau sur nos têtes.

BACCHARIS OBTUSIFOLIA.

Au moment où ma montre marquait quatre heures, nous longions le versant d'une colline tout parsemé d'éclats d'obsidienne d'un vert noirâtre et d'un scintillement à nous faire baisser les yeux. Des blocs erratiques de figure rectangulaire et de dimensions énormes, pareils à des pans de murailles restés debout après l'écroulement d'un édifice, se dressaient çà et là. Comme nous passions à dix pas de ces masses, je découvris un buisson de tolas [1], au feuillage rigide et sombre, qui végétait à l'abri du vent du nord. Autour de ce buisson, à demi cachées dans une herbe fine et lustrée, quelques *eranthis* naines, particulières à ces latitudes, épanouissaient leur corolle blanche. Déjà je me disposais à mettre pied à terre pour cueillir un bouquet de ces fleurs alpines qui me rappelaient les pâquerettes au cœur d'or dont avril étoile nos pelouses, quand un oiseau, arrivant de je ne sais où, s'abattit comme une flèche sur ces fleurettes, et sans que ses pieds touchassent la terre, passa de l'une à l'autre, plongeant dans leur calice son bec démesurément long, courbe et effilé. Au vol bourdonnant de l'oiseau, à ses allures vives et saccadées, à sa configuration spéciale, je reconnus un individu de la famille des trochyles. J'avoue néanmoins qu'un colibri de cette taille, dont les ailes mesuraient quel-

[1] *Baccharis obtusifolia.*

que trente centimètres d'envergure, me parut un fait si prodigieux, qu'un instant je me défiai du témoignage de mes yeux écarquillés outre mesure. Force me fut pourtant de me ranger à l'évidence et de convenir avec moi-même que cet oiseau mystérieux était bien un trochyle, mais un trochyle géant, lequel était aux individus de sa famille ce qu'un moineau serait à un dinornis, si le dinornis existait encore.

Pendant le temps d'arrêt de quelques secondes que le trochylus en question fit sur chaque fleur, qu'il lacérait à coups de bec quand elle ne lui offrait aucune pâture, je pus ou je crus remarquer que sa chape et ses ailes étaient d'un vert noirâtre, à reflets métalliques, et sa poitrine d'un gris d'ardoise qui passait au blanc sale en atteignant le ventre. Sa récolte de miel finie, l'oiseau disparut par un mouvement d'ailes qui me rappela le vol tourbillonnant des feuilles sèches qu'un ouragan d'automne emporte loin des bois.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, je pris mon garde-notes et j'écrivis au crayon les lignes suivantes, si bien effacées à cette heure que, pour les déchiffrer, je me vois contraint d'appliquer à mon œil une loupe d'un fort grossissement.

« Aujourd'hui 7 juillet, fête de saint Firmin, évêque de Pampelune, qui vivait au quatrième siècle, observé entre Cabana et Lampa et par une altitude d'environ douze mille pieds, un colibri d'une taille phénoménale. Ce colibri, apporté par le vent, vient d'être remporté par lui. Le naturaliste Tschudi a déjà constaté ce fait de trochyles picorant à treize mille sept cents pieds au-dessus de la mer, mais il n'a rien dit du genre de fleurs dont l'oiseau recherchait le suc à cette élévation. Or, le colibri que le hasard m'a permis de voir aujourd'hui pompait le miel d'une *eranthis gracilis*, dont le nectaire ou l'écaille pétaloïde qui en tient lieu ne pouvait contenir, comme celui des renonculacées, qu'un suc âcre, de propriétés vénéneuses. Soumettre à l'appréciation du premier savant que je rencontrerai, ce cas qui me semble bizarre, de colibris voltigeant sur la limite des neiges éternelles et se nourrissant de poisons. »

Une heure après l'apparition du trochylus que mon guide avait pris pour une hirondelle, nous passions à gué la rivière de Lampa, cours d'eau sans importance en temps de sécheresse, mais qui devient un torrent furieux à l'époque de la fonte des neiges. Déjà le soleil baissait sensiblement. L'atmosphère, d'une pureté magnifique, paraissait saturée d'une poussière d'or. Les lichens et les leprarias qui tapissaient certaines roches prenaient aux reflets du couchant des tons mordorés, pareils aux irisations du col des colombes. Les collines de l'Est bleuissaient à vue d'œil et s'enveloppaient aux approches du soir d'un voile de gaze, tandis que celles de l'Ouest, teintées d'ocre et de bitume, se détachaient avec une vigueur surprenante sur le fond de pourpre du ciel. Au moment où le soleil disparaissait, une ligne opaque et dentelée barra l'horizon devant nous. Nous touchions au terme de notre course. Cette ligne, c'étaient les maisons de Lampa. Nous poussâmes résolûment nos bêtes; après une demi-heure de marche, nous traversions le pont de pierre à trois arches jeté sur la rivière de Lampa.

Ce pont date d'une quinzaine d'années. Il fut construit en remplacement de l'ancien pont de *Mimbres* dont l'invention est attribuée aux Incas. Le chef actuel de l'État, trouvant

qu'une escarpolette en osier rappelait trop indiscrètement le passé barbare de la province, le fit décrocher et voulut qu'on le remplaçât par un pont de pierre. Ce progrès évident s'accomplit en très-peu de temps, grâce à une contribution extraordinaire de cinq mille piastres (vingt-cinq mille francs) que les *Lampeños*, jaloux d'illustrer leur rivière et de plaire à leur Président, s'imposèrent héroïquement.

Le pont franchi, je ne vis autour de moi que des maisons basses, groupées sans le moindre parallélisme. Une *pulperia*, boutique d'épicier-liquoriste, de l'aspect le plus délabré et dont l'intérieur était éclairé par un suif collé contre la muraille, projetait sur leurs mornes façades une clarté livide. Je frissonnai de la tête aux pieds, sans savoir pourquoi. A l'obscurité déjà complète se joignait un silence profond. La bourgade paraissait veuve d'habitants. Cependant, à mesure que nous avancions, je distinguais quelques passants rasant les murailles comme des ombres. Çà et là, un rayon lumineux brillait

MARCHAND DE FAÏENCE, A LAMPA.

à travers les fentes des volets. C'était peu ; mais c'était toujours quelque chose, et je me sentis renaître à l'espoir. Enfin, nous débouchâmes sur une assez grande place, où j'entrevis des maisons d'une construction rassurante. La lourde masse d'une église avec ses clochers carrés dominait leurs toitures. Des boutiques peu éclairées, mais encore ouvertes, m'annonçaient le centre commercial de la localité, qui compte environ deux mille trois cents âmes. Comme nous passions près d'une de ces *tiendas* de commerce, dont le propriétaire s'occupait à rentrer des piles d'assiettes, de saladiers et d'urnes de forme suspecte, étalées devant sa porte, j'arrêtai ma monture, pour prier cet industriel de m'indiquer la demeure d'un certain señor don Firmin de Vara y Pancorbo, négociant en rouenneries, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. L'homme me montra au fond de la place une maison à balcon en bois, dont les fenêtres brillantes de clarté contrastaient vivement avec les ténèbres des demeures voisines.

« Vous trouverez tout le monde en joie, » me dit-il. Je remerciai ce marchand de faïence, sans songer à lui demander l'explication de ses paroles. En arrivant devant la maison indiquée, un bruit de voix et de rires frappa mon oreille. Mon guide et moi, nous mîmes pied à terre. La porte nous fut ouverte par un pongo que j'envoyai prévenir son maître de mon arrivée. Un instant après, l'escalier en bois du logis craquait sous des pas empressés, et un homme se précipitait plutôt qu'il ne venait à ma rencontre. « Je suis don Firmin, me cria-t-il en m'apercevant, et vous, señor, qui êtes-vous et que souhaitez-vous de moi? » A la singularité de cet accueil, non moins qu'au teint cramoisi du négociant en rouenneries, je jugeai qu'il avait fêté la dive bouteille ; mais comme sa brusquerie me paraissait jusqu'à certain point bienveillante, je ne m'en formalisai pas, et tirant de mon portefeuille une lettre de quelques lignes qui me recommandait à l'individu, je la lui présentai d'un air souriant.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, après l'avoir lue, ma maison est à votre disposition pour tout le temps qu'il vous plaira d'y demeurer. Je suis célibataire. C'est aujourd'hui la Saint-Firmin, et j'ai réuni à cette occasion quelques négociants de mes amis et des femmes d'humeur charmante. Vous nous aiderez à célébrer la fête de mon bienheureux patron. »

Sans attendre que je le remerciasse, le négociant prit mon bras et m'entraîna dans l'escalier. Arrivé sur le carré, il ouvrit une porte et m'introduisit dans une grande pièce assez peu meublée, mais illuminée à *giorno*, où j'aperçus une quinzaine de personnes des deux sexes assises autour d'une table. La nappe souillée, les mets au pillage, les bouteilles vides ou renversées indiquaient ce moment précis d'un festin péruvien où la faim des convives est complétement assouvie, mais où leur soif commence seulement à s'éveiller.

En me voyant paraître au bras de l'amphitryon, hommes et femmes poussèrent un hourra collectif, que les passants, s'il s'en trouvait, durent entendre à l'extrémité de la ville ; puis, cet accès d'enthousiasme calmé, chacun se serra contre son voisin pour me faire place. Je m'assis entre deux beautés, déjà sur le retour, mais admirablement décolletées, qui s'empressèrent de me servir avec cette grâce attentionnée qui est l'apanage exclusif du sexe. Pendant que l'une encombrait mon assiette d'aliments variés, l'autre me versait largement à boire. Tout en mettant les morceaux doubles, car j'avais une faim canine, je tâchais de répondre aux questions diverses que des gens positifs m'adressaient à la fois. A mon costume poudreux et débraillé, à mes éperons chiliens sonnant la ferraille, ces messieurs avaient jugé que je descendais de cheval et désiraient savoir d'où je venais, où j'allais, si j'étais négociant en gros ou simple courtaud de boutique, et quels articles de commerce je traînais à ma suite. Quand j'eus répondu que je traversais l'Amérique, n'emportant avec moi qu'un album et quelques crayons, pour dessiner les choses remarquables que pourraient m'offrir les trois règnes, ces Philistins se regardèrent du coin de l'œil et se pincèrent les lèvres pour ne pas rire. Je vis bien que j'avais manqué mon effet, mais je m'en consolai en précipitant les bouchées.

L'aveu que je venais de faire, s'il m'avait aliéné les sympathies des hommes, avait

piqué la curiosité des femmes, comme je le compris aux regards singuliers qu'elles jetaient sur moi. Cette douce moitié du genre humain aime le mystérieux et l'inintelligible ; elle est sous ce rapport un peu comme l'enfant. L'amphigouri lui plaît, le compliqué la charme, l'obscur et l'incompréhensible la ravissent. Il suffisait que les beautés qui m'entouraient ne s'expliquassent pas un homme traversant l'Amérique sans autre bagage qu'un album sous son bras, pour qu'elles s'intéressassent à lui sur-le-champ. Du moins je jugeai ainsi de la chose aux toasts que des femmes charmantes portèrent à l'adresse de ce qu'elles appelaient « mon voyage en déshabillé ». J'y répondis avec empressement en élevant mon verre à la hauteur de mon épaule, le promenant de droite à gauche, et, selon l'usage du pays, saluant, après lui avoir souhaité cent ans d'existence, la personne qui m'interpellait de la sorte.

Cet échange de gracieusetés avec des beautés évidemment plus jeunes qu'elles avait déplu à mes voisines. J'en fus averti par deux coups de coude un peu brusques qu'elles me donnèrent simultanément. Les femmes d'un certain âge ont parfois des façons bizarres ! Toutefois je soutins bravement leur choc, ce que voyant, ces dames emplirent précipitamment leur verre pour trinquer avec moi et contrebalancer, si faire se pouvait, l'influence naissante de leurs compagnes. A cette politesse, elles jugèrent convenable d'ajouter quelques *bocaditos*, menus morceaux de viande qu'elles portaient à mes lèvres avec leur fourchette, mais plus souvent avec leurs doigts. Tout cela était entremêlé d'œillades et de traits flatteurs qu'elles me décochaient à brûle-pourpoint d'une voix flûtée. Par égard pour leur sexe, autant que par respect pour leur expérience des choses d'ici-bas, je me gardai bien de les interrompre. A ce jeu singulier, elles s'échauffèrent si fort, que bientôt je ne sus à laquelle entendre, l'une choisissant précisément pour m'interpeller le moment où j'étais occupé à répondre à l'autre.

Comme je buvais un verre de vin avec ma Clotho, j'avais donné ce nom mythologique à la dame de droite, faute de savoir son nom véritable, la dame de gauche, que j'appelais ma Lachésis, me dit à l'oreille : « Aimable étranger, cette dernière bouchée pour l'amour de moi. » Je me retournai vivement, si vivement, que la bouchée en question, que plus tard je sus être un foie de volaille, m'arriva dans l'œil au lieu de m'entrer dans la bouche ; or, comme celle qui me l'offrait l'avait préalablement saupoudrée de piment moulu, je crus qu'un millier d'aiguilles m'entraient à la fois dans le cristallin. Aux hurlements que je poussai, tous les convives se levèrent. Chacun se demandait le mot de cette énigme. Ma voisine, auteur du méfait, le donna simplement. Son air si calme, quand je souffrais les tourments de l'enfer, acheva de m'exaspérer. A ce moment je compris les fureurs d'Othello et de son cadet Antony ; qu'avec volupté j'eusse étranglé de mes mains cette faible femme !

Cependant l'action caustique et rubéfiante du piment allait augmentant. Hors d'état de rester en place, je me mis à courir à travers la chambre, tamponnant avec ma serviette mon œil rissolé. Un mozo apporta de l'eau fraîche dans laquelle une femme, un ange de la société, battit un blanc d'œuf, et trempant dans ce collyre son mouchoir de batiste, l'appliqua sur ma brûlure en mode de compresse. A ce contact je me sentis re-

naître. Quelques lotions du frais liquide calmèrent l'irritation. Au bout de dix minutes, j'étais en état d'ouvrir l'œil et de lancer à mon bourreau femelle un regard foudroyant.

L'humeur des convives, assombrie par cet incident, redevint folâtre et joyeuse. Sur un ordre du maître, les mozos de service emportèrent les restes du repas, retirèrent la nappe et posèrent sur la table un de ces verres côtelés, de la grandeur d'un seau, que la Germanie, où on les fabrique, expédie au Pérou. L'amphitryon y vida successivement six bouteilles de vin de Bordeaux, quatre de vin de Xérès, deux de rhum, édulcora et parfuma le tout avec du sucre et de la muscade, puis, dans cet amalgame incendiaire

UN FESTIN A LAMPA. — PRÉPARATION DU CARDINAL.

appelé *cardinal*, il laissa tomber une fraise [1], qui plongea, disparut et revint flotter à la

[1] *Fraga reniformis*. C'est une des cinq variétés de fraises cultivées au Chili et au Pérou. Elle n'est pas originaire de ces contrées, comme nos horticulteurs le croient encore aujourd'hui, mais a été importée d'Espagne vers la fin du dix-septième siècle, ainsi que quelques plantes que les botanistes qualifient de *Chilensis* et de *Peruviana*, sans se douter qu'elles viennent d'Europe : tels sont la *scylla*, vulgairement appelée *Jacynthe du Pérou*, les *pancratium ringens* et *latifolium*, le *crinum urceolatum*, les *amaryllis aurea* et *flammea*, primitivement sortis des Açores et des Philippines, et naturalisés en Europe par les Portugais. Des plants de la variété de fraise *reniformis*, pris à la Mocha ou Conception, sur la côte du Chili, par le capitaine Frézier, à qui on doit une relation de voyage dans ces contrées, furent apportés par lui en France en 1712. — Comme le lecteur pourrait s'étonner de voir des fraises au milieu des neiges du Collao, nous ajouterons que, deux fois par semaine, des convois d'ânes et de mules approvisionnent de fruits d'Europe et de fruits des tropiques les marchés des principales villes de la Sierra.

surface du liquide. Alors chaque convive, attirant à lui le verre phénoménal et trempant ses lèvres dans le breuvage, essaya de gober la fraise, soit en la happant brusquement, soit en l'attirant au fond de son gosier par un remou perfide ; mais le petit fruit, qui savait son métier, pivotait sur lui-même ou disparaissait chaque fois qu'une bouche avide l'approchait de trop près. Après de vains efforts et l'absorption volontaire ou forcée de copieuses gorgées, l'amateur rebuté du jeu passait le verre à son voisin, qui recommençait sans plus de succès la même manœuvre. Ce joli passe-temps, appelé *la pêche à la fraise*, et dont un évêque, Melchior de la Nava, qui vivait à Cuzco au commencement du dix-huitième siècle, fut, dit-on, l'inventeur, n'est pour les Péruviens de la Sierra qu'un honnête prétexte à boire. Les gens pauvres pêchent à la fraise dans un grand verre de chicha, cette bière locale; les riches font un mélange hétérogène et dispendieux de liqueurs fines et de vins étrangers. Les moyens, comme on voit, peuvent différer, mais le résultat est toujours le même. L'ivresse est le port où viennent fatalement aboutir ces pêcheurs de fraises.

Quand passa devant moi le grand vidrecome, il me fallut, bon gré mal gré, y tremper mes lèvres et feindre de poursuivre le fruit mobile ; mais j'eus soin de tenir mes dents assez serrées pour qu'aucune goutte du liquide où tant de bouches indigènes avaient barboté ne passât par ma gorge. Ce divertissement local dura jusqu'à parfait épuisement de la liqueur. Alors la fraise, restée à sec au fond du verre, fut mangée par un des buveurs.

Sous le coup de la boisson traîtresse qui fermenta bientôt dans leurs cerveaux, tous les convives se levèrent. Les guitares firent entendre un razgo triomphant, les femmes donnèrent du tour aux volants fripés de leur robe, les hommes déployèrent leurs mouchoirs, la *zamacueca* appela les danseurs. Un couple renommé pour l'agilité de ses mouvements, et désigné à l'unanimité par la galerie, ouvrit le bal par un de ces pas de caractère que les Espagnols appellent simplement *troche y moche*, mais devant lequel un sergent de ville parisien blasé sur le menuet des Courtilles se fût voilé pudiquement la face de son tricorne. Au verre dont la taille m'avait épouvanté, on venait de substituer une outre d'eau-de-vie, musette bachique dont chacun alla tour à tour tirer quelques sons. L'orgie prenait des proportions babyloniennes. Je profitai d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi pour enfiler la porte. Sur le carré, je trouvai un mozo de service que je pris amicalement au collet et que j'entraînai dans un coin. « Écoute, lui dis-je, comme il faut que je parte de grand matin, j'ai besoin de dormir un peu. Tu vas me donner une chambre où, pour plus de sûreté, tu m'enfermeras et dont tu emporteras la clef. Si par hasard ton maître me demande, tu lui diras que je suis parti. Prends ce pourboire et sois discret, ajoutai-je en lui glissant dans la main une piastre à canons, car si tu t'avisais de révéler le lieu de ma retraite, le muletier qui m'accompagne ne manquerait pas, sous un prétexte ou l'autre, de te rouer de coups avant de quitter la maison. » Le mozo avait l'esprit subtil et comprit à merveille. « Venez, monsieur, me répliqua-t-il en empochant la piastre; c'est aujourd'hui la Saint-Firmin, et le patron ne songera guère à dormir : aussi vais-je vous installer dans sa propre chambre. S'il demandait à y entrer, je lui dirais que la clef est perdue. »

Un moment après je m'allongeais voluptueusement entre deux draps blancs que le mozo venait de substituer à ceux de son maître, attention dont je lui sus gré. Le digne serviteur s'en alla bientôt en retirant la clef de la serrure, et je restai livré à mes réflexions. D'abord, il me parut bizarre d'occuper la chambre et le lit d'un homme qu'au coucher du soleil je ne connaissais pas encore, et cela sans qu'il s'en doutât. Mais ce scrupule, à supposer que c'en fût un, s'évanouit bien vite. Je me mis à philosopher sur la chose, et tout en admirant par quelles voies secrètes la Providence donne la pâture aux petits oiseaux et la couchée aux voyageurs, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller où don

LE LENDEMAIN DE LA SAINT-FIRMIN.

Firmin de Vara y Pancorbo avait tant de fois reposé la sienne. Au bout de cinq minutes et malgré les rugissements de la tempête humaine déchaînée à quelques pas de moi, j'étais plongé dans un sommeil profond.

Le lendemain, je dormais encore quand mon officieux geôlier vint ouvrir ma porte. « Vos mules sont sellées, me dit-il, et l'arriero vous attend dans la rue. » D'un bond je fus sur pied. Tout en m'habillant, je demandai au mozo si la nuit avait été orageuse : « Vous en jugerez en sortant, » me répondit-il. Quand j'eus achevé ma toilette, je me disposai à aller rejoindre mon guide. Comme je passais devant la chambre où le banquet et le bal de la Saint-Firmin avaient eu lieu, le mozo qui me précédait en entr'ouvrit la

porte. « Voyez, » me dit-il. Je passai ma tête par l'entre-bâillure. Un spectacle navrant s'offrit à mes yeux. Tous les convives de la veille, si gais, si bruyants, si pleins de séve et de santé, gisaient à terre, entassés les uns sur les autres. Les femmes avaient le teint vert, les hommes la face violette. Quelques bouches ouvertes montraient leurs dents. Des chaises brisées, des guitares sans cordes, des outres vides, çà et là des vêtements et des objets de toilette à l'usage des deux sexes : ici une natte de cheveux postiches, là un couvre-chef aplati, formaient les accessoires de ce tableau. Un rayon de soleil entrant par la croisée éclairait, sans les ranimer, ces corps glacés et roidis par l'ivresse. *O horror! horror! horror!* exclamai-je comme Macbeth, en refermant la porte et descendant quatre à quatre les marches de l'escalier. Ñor Medina m'attendait sur le seuil. Le mozo qui m'avait suivi me tint l'étrier pour me mettre en selle. « Mes compliments à votre maître, quand il s'éveillera, dis-je à cet honnête garçon. — Monsieur, je n'y manquerai pas, » me répondit-il en riant.

Comme nous dépassions les dernières maisons de Lampa dans la partie du Nord, je me souvins que les épisodes de la soirée m'avaient fait négliger de crayonner sur mon livre de notes certains détails relatifs à la province de Lampa, à son commerce, son industrie et l'humeur de ses habitants. Je comblai aussitôt cette lacune, non pas tant par amour de la statistique et pour me mettre en règle vis-à-vis des sociétés savantes, que pour ôter aux voyageurs présents et à venir, commandités par ces dernières, tout prétexte d'éblouir le public par un pompeux étalage de documents *certains*, de renseignements *officiels* et de chiffres *exacts*.

La province de Lampa, enclavée dans celles d'Arequipa, de Chucuytu, de Puno, d'Azangaro, de Canas y Canchis, occupe une superficie d'environ treize cent vingt lieues carrées. Sur cette étendue, complétement dénuée d'arbres et d'arbrisseaux, mais accidentée de collines et de vallons, de ravins et de fondrières et sillonnée par trois torrents-rivières [1], on compte une ville capitale, — la bourgade à laquelle nous tournons le dos, — quarante-trois villages, — lisez hameaux de la plus triste espèce, — et cent huit pascanas ou bergeries. La population de la province est d'environ cinquante-sept mille habitants et le chiffre de ses moutons s'élève à quatre cent mille. Grâce aux vastes déserts tapissés de mousse et de jarava, entrecoupés de lagunes à l'eau dormante, d'une lieue à trois lieues de tour, qui caractérisent en général les provinces du Collao et en particulier celle de Lampa, les races ovine, bovine et camélienne croissent et multiplient à merveille et sans que l'art de l'éleveur y soit pour rien. Le beurre en vessies, le fromage en meules, le mouton fumé (*sessina*), la viande de bœuf et de lama découpée en lanières (*charqui*), la patate gelée (*chuño*), dont on compte trois variétés, la *tunta*, la *moraya*, le *mosco*, forment la branche la plus importante du commerce de Lampa avec les provinces voisines. La tonte annuelle des brebis et des alpacas, dont la laine est achetée sur place par deux ou trois spéculateurs d'Arequipa, qui l'expédient en Europe,

[1] Le Pucara-Ayaviri, les rios de Lampa et de Cabanilla et quelques ruisseaux sans importance. Ces trois cours d'eau vont se jeter dans le lac de Titicaca.

cette tonte ou ce trafic fait dire aux Lampeños que leurs relations commerciales s'étendent aux deux bouts du monde.

L'exploitation des mines, d'où le pays tirait autrefois de grands revenus, a décru d'année en année. Nombre de gîtes productifs sont abandonnés aujourd'hui. D'autres ont été submergés par les infiltrations incessantes des lacs Andéens. Parmi ceux qu'on exploite encore, il faut compter les huit socabons ou galeries du cerro de Pomasi, dont le rendement annuel, de trente-cinq mille marcs d'argent au commencement de ce siècle, n'est plus à cette heure que de huit mille marcs. Toutefois cette différence énorme dans le résultat obtenu ne provient pas, comme on pourrait le croire, de l'épuisement des gîtes métallifères, mais simplement d'une application parcimonieuse des moyens d'exploitation. Depuis longtemps les bras et les capitaux font défaut au travail. Où l'on employait autrefois des populations entières et de grosses sommes, on se contente aujourd'hui d'exposer quelques centaines de piastres et quelques travailleurs. Quant aux affleurements de minerai, si célèbres dans les fastes financiers du pays et où l'extraction de l'or apyre et de l'argent vierge s'opérait par le seul travail du ciseau, il n'en est plus parlé que pour mémoire. Ces splendides *bolsons* abondent néanmoins dans la partie montagneuse du Collao : seulement les Indiens qui les découvrent par hasard ou qui les connaissent par ouï-dire, n'ont garde d'en révéler l'existence aux descendants des Espagnols. Ils savent par tradition tout ce que leurs aïeux eurent à souffrir de l'insatiable avidité des conquérants, et, dans la crainte d'être employés comme eux au travail des mines, ils se taisent sur leurs trouvailles.

Le commerce de Lampa, comme on vient de le voir, est assez borné. Son industrie est limitée à la fabrication de vases grossiers et de tapis velus dont le village d'Atuncolla a le monopole depuis deux siècles. Quant aux produits végétaux du sol, la botanique, la culture ou l'horticulture n'a pas à s'en préoccuper. Dans ce climat rigide croissent à peine la pomme de terre douce et l'amère, — *papa franca* et *papa lisa*, — une avoine et une orge chétives, qui ne donnent pas d'épillets et que les chevaux et les mules consomment en herbe ; deux chénopodées, l'une douce, appelée *quinua réal* [1], l'autre amère, appelée *cañahua*, dont les indigènes mangent les graines en bouillie et les feuilles dans leur chupé.

Le tableau statistique que nous achevons de tracer, s'il est vrai de tous points, n'a rien de bien flatteur. On pourrait même à la rigueur le trouver misérable. Eh bien ! malgré cette misère ou peut-être à cause d'elle, Lampa est des soixante-trois provinces que compte le Pérou, celle où l'indigène semble le plus satisfait de son sort et laisse couler, sans les compter, les heures que Dieu lui dispense. Sans ambition et sans désirs, exempt de soucis et d'inquiétudes, narguant la maladie et riant de la mort, il vit au jour le jour, dans un calme philosophique. En vain la vermine le ronge et l'oppression l'accable ; en vain ses maîtres naturels, les Présidents, les Évêques et les Curés, les Sous-Préfets, les Gouverneurs et les Alcades, le pressurent comme un citron, en vain le

[1] Par corruption *quinoa*.

militaire le dépouille et le bourgeois le rosse, il s'en console en buvant de la chicha et de l'eau-de-vie, en pêchant à la fraise et en dansant le *zapateo*. Quelques voyageurs pessimistes ou mal renseignés ont pris pour de l'abrutissement cette quiétude d'esprit qui caractérise les Lampeños. J'avoue qu'elle m'a toujours paru le dernier mot de la sagesse humaine et partant le comble de la félicité. Si quelque Jérôme Paturot, avide de bonheur, s'avisait de le rechercher autour de ce globe, c'est dans la province de Lampa qu'il le trouverait infailliblement.

VUE DE LAMPA.

TROISIÈME ÉTAPE

DE LAMPA A ACOPIA

(PÉROU)

VUE DE LLALLI.

TROISIÈME ÉTAPE

DE LAMPA A ACOPIA

La plaine de Llalli. — Qui traite du moyen d'attendrir le cœur des Indiennes et de se procurer à déjeuner. — Histoire émouvante d'une belle-mère et d'une bru. — *Manibus date lilia plenis*. — Le courrier royal. — Qu'au Pérou si les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les villages qui se succèdent se ressemblent. — *Apachecta*. — Pucara, son étymologie et sa foire. — Un malade et un médecin. — Où les bonnes femmes trouveront une nouvelle recette du baume de fier-à-bras. — Essai dithyrambique sur les ruisseaux. — Adieux bachiques. — Le curé Miranda. — Une églogue accompagnée de coups de fronde. — Santa Rosa. Une fête au milieu des neiges. — Le maître de poste d'Aguas-Calientes. — Qui rappelle de loin les noces de Gamache le Riche. — L'auteur dévoile dans une épître familière la noirceur et la perfidie de son âme. — Deux crucifix miraculeux. — Renseignements utiles sur la bière de Combapata et sur la façon dont elle est brassée. — Dissertation sur le passé des Indiens Canas et Canchis. — Où il est question de César passant le Rubicon. — Arrivée à Acopia.

Si la bourgade de Lampa est d'un aspect lugubre quand on y entre à la nuit tombante par la pampa de Cabana, elle n'offre pas un coup d'œil bien gai, lorsqu'on en sort au soleil levant par la puna de Llalli. Tel fut le jugement que je portai en voyant disparaître les dernières maisons de cette capitale et s'affaisser les deux cerros auxquels elles sont adossées.

La puna de Llalli, que nous nous disposions à traverser du sud au nord, est une vaste surface mollement ondulée, tapissée de mousse et d'herbe rase et entrecoupée de quelques flaques d'eau autour desquelles croissent des joncs ténus, rigides et noirâtres. Un silence de mort régnait dans cette plaine, que bornent à l'Ouest les premières dentelures neigeuses de la Cuesta de la Rinconada [1] et à l'Est le torrent-rivière de

[1] *Recoin*. C'est le *nodus* formé par la réunion des Sierras de Cailloma, de Huilcanota et la chaîne des Andes occidentales. Ces sortes d'embranchements sont appelés *porco* par les gens du pays.

Pucara. J'ajouterai que, cheminant au milieu du désert, nous ne pouvions découvrir ni le cours d'eau ni la montagne, et que nos regards, aussi loin qu'ils pouvaient s'étendre, n'embrassaient qu'un horizon verdâtre et peu récréatif. Deux ou trois fois, Ñor Medina, inquiet de mon air ennuyé, m'avait adressé la parole; mais comme à jeun toute conversation m'est antipathique, j'avais laissé ses questions sans réponse, et l'homme, rebuté par mon obstination à garder le silence, s'était mis à siffler un air du pays.

De Lampa à Llalli, première étape de la route que nous avions choisie, on compte trois petites lieues. Nous y arrivâmes entre onze heures et midi. Llalli est une réunion de cahutes construites avec des éclats de pierre juxtaposés et cimentés avec de la boue. Sur les huit habitations de ce genre que compte la localité, une seule était ouverte; nous nous arrêtâmes devant son seuil, que Ñor Medina voulut être seul à franchir, sous prétexte que l'apparition d'un *Hueracocha* [1] de ma sorte pouvait frapper de terreur les habitants de ce logis et nous ravir infailliblement le peu de chance que nous avions d'y trouver à déjeuner. Je le laissai faire. Un murmure de voix accueillit son entrée. Comme je prêtais l'oreille à ce bruit, qui me semblait de fâcheux présage, deux cris retentirent. A leur timbre aigu, je reconnus des voix de femmes. Oubliant la recommandation qui m'avait été faite, je sautai à bas de ma mule et pénétrai dans le logis. Deux femmes s'y trouvaient en effet. L'une déjà vieille, l'autre jeune encore. La vieille, effarée et tremblante, refermait à la hâte un sac bourré d'objets quelconques, tandis que la jeune, les bras étendus et les prunelles enflammées, semblait dire à Ñor Medina : Tu n'iras pas plus loin.

« De quoi s'agit-il? demandai-je à celui-ci.

— Il s'agit, me répondit-il en quechua, afin d'être compris par les maîtresses du logis, d'obliger les deux femelles endiablées que voici à nous donner quelque chose à manger, et pour y parvenir, je ne vois rien de mieux que de leur chatouiller les épaules avec mon laso.

— Misérable, ose toucher à ces deux femmes! exclamai-je en faisant un pas au-devant de l'arriero et lui montrant mes poings fermés et menaçants.

— Ne voyez-vous donc pas que je plaisante, me répliqua-t-il en espagnol, que les deux Indiennes ne pouvaient comprendre. En fait de femmes, je sais bien qu'un homme comme il faut ne doit jamais battre que la sienne, et ce que j'en dis, c'est simplement pour effrayer ces deux commères et nous les rendre favorables. — Déjà nos tigresses ont rentré leurs griffes : voyez plutôt. »

Je regardai. La vieille, en effet, s'était accoudée sur son sac dans une posture de cariatide, et les bras de la jeune étaient retombés le long de son corps, tandis que l'expression de son regard s'adoucissait sensiblement.

« O loi souveraine des étrivières! murmurai-je à part moi, *dura lex, sed lex;* voilà

[1] C'est le nom, *disent* les chroniqueurs, que donnèrent autrefois les Indiens du Pérou aux conquérants espagnols, qu'ils croyaient sortis de la mer, ainsi que leurs vaisseaux. *Huera* dans l'idiome quechua, signifie écume, et *cocha* ou *atun-cocha*, le grand lac. Cette expression, détournée de son sens primitif, est aujourd'hui un titre de noblesse décerné au premier venu et équivalant au *caballero* de la langue espagnole.

que deux femmes qui semblaient sur le point de nous sauter aux yeux, comme des chattes en furie, nous regardent maintenant d'un air affable et presque souriant. La raison du plus fort serait-elle donc la meilleure, comme l'a dit Jean de la Fontaine? »

En voyant l'heureux résultat de sa comédie, Ñor Medina s'était avancé vers la vieille Indienne et, dénouant le sac qu'elle avait refermé, en avait retiré successivement une épaule de mouton fumé, des oignons, des piments secs et quelques poignées de chuño ou patates gelées [1], que la brave femme avait tenté de dérober à notre vue. Maintenant que le pot aux roses était découvert, toute feinte était inutile, et la menace du laso rendait la résistance à peu près impossible. Les deux femmes n'essayèrent donc plus de feindre ou de résister. Elles se sentaient dominées par la situation et s'exécutèrent avec une certaine grâce. L'une s'agenouilla devant le foyer et raviva les braises, tandis que l'autre emplissait d'eau une marmite en terre et y jetait pêle-mêle les divers ingrédients dont se compose un chupé péruvien. Au sentiment de répulsion qu'à notre

UNE BELLE-MÈRE ET SA BRU.

aspect avaient éprouvé les deux *serranas* succéda bientôt une touchante confiance. Pendant que le chupé cuisait, elles nous racontèrent ingénument leurs petites affaires. La vieille était veuve depuis longtemps et de plus filandière. Elle filait du matin au soir de la laine de brebis brune, qu'elle vendait quelquefois aux niais pour de la laine de lama. Chaque peloton d'une livre de ce *caytu-llama* lui rapportait quatre réaux. Avec cet argent, elle achetait à Lampa, soit du maïs pour faire de l'*acca*, — la chicha des modernes, — soit de l'eau-de-vie de canne à trente-six degrés de preuve. Une poignée de feuilles de coca et quelques verres d'alcool rendaient momentanément à la pauvre femme sa jeunesse passée et ses illusions perdues. C'était, nous dit-elle, dans son langage figuré, comme de pâles fleurs qu'elle jetait sur le couchant de sa triste vie. En l'écoutant, le *date lilia* de Virgile me revint à l'idée et je me sentis attendri.

[1] Pommes de terre légèrement écrasées et exposées pendant quelques nuits à la gelée. On les fait bouillir avec du fromage. C'est le mets favori des habitants de la Sierra.

A son tour, la jeune prit la parole pour nous apprendre qu'elle était la bru de la vieille, qu'elle passait comme elle son temps à filer et partageait ses goûts intimes. Le produit de leur travail, que les deux femmes consacraient tout entier à l'achat d'*erythroxylum coca* et de liqueurs fortes, au lieu de le remettre, l'une à son fils, l'autre à son époux qui le réclamait pour s'enivrer lui-même, était un prétexte à querelles avec celui-ci. En fils soumis et respectueux, l'homme n'osait gourmer sa mère, mais il ne se faisait aucun scrupule de tomber à poings fermés sur sa femme. A part ces nuages roux qui voilaient parfois le ciel de l'hymen, l'Indienne nous assura qu'elle n'avait qu'à se louer des procédés de son époux et maître.

LE COURRIER ROYAL.

Ces détails locaux que je consignai dans mon livre de notes, en y ajoutant quelques réflexions philosophiques qui m'étaient inspirées par la circonstance et que je complétai par le portrait au crayon des deux femmes, m'aidèrent à passer sans ennui les trois quarts d'heure que nécessita la cuisson du chupé. Au bout de ce temps, on nous le servit dans un plat de terre, et nous le mangeâmes avec nos doigts. Quand le plat fut vide, je réglai mon compte avec nos hôtesses, et nous nous remîmes en marche, emportant leurs remercîments et leurs bénédictions.

Nous n'avions pas fait cent pas, que les sons modulés d'une flûte de Pan arrivèrent

jusqu'à nous sur l'aile de la brise. Je retournai la tête pour voir d'où venait ce bruit harmonieux, et j'aperçus un chasqui se dirigeant vers nous au pas gymnastique. L'homme tirait par le licou un cheval maigre, chargé d'une mallette en cuir renfermant les dépêches postales.

« C'est le *correo real*, qui va de Puno à Cuzco, me dit mon guide.

— Dites *correo nacional*, répliquai-je ; le mot *royal* est rayé, comme séditieux, du dictionnaire d'une république. »

L'arriero me regarda d'un air surpris et allait me demander probablement l'explication de mes paroles, quand le chasqui arriva sur nous, et nous ayant salué d'un coup de montera et d'une modulation de syrinx, nous demanda, d'un ton gracieux pour un courrier, d'où nous venions et si nous allions à Cuzco. Mon guide satisfit à cette demande. Alors les deux hommes se mirent à causer amicalement de la neige et du froid, des casse-cou de la Sierra et du manque de vivres, toutes choses que je savais depuis

PAMPA DE LLALLI. — VILLAGES DE CUPI ET D'OCUVIRI.

longtemps ; puis, quand ils eurent épuisé cette matière de conversation, ne trouvant plus rien à se dire, ils prirent congé l'un de l'autre en se recommandant à Dieu et s'offrant civilement une pincée de feuilles de coca, comme deux amateurs de poudre à Nicot se présentent leur tabatière. Le courrier ne prit que le temps d'échanger sa vieille chique végétale contre une chique plus juteuse, et nous saluant d'une gamme ascendante et descendante de son syrinx, se remit à trotter, la chevelure au vent.

Deux heures après cette rencontre, nous passions entre Cupi et Ocuviri, deux groupes de cabanes décorées du nom de villages et si exactement pareils, que de nuit on se fût trompé, et croyant descendre dans l'un on eût mis pied à terre dans l'autre. A la clarté du jour, leur situation respective, par rapport au chemin, aidait le voyageur marchant vers le nord à les reconnaître. Ocuviri se trouvait à sa droite et Cupi à sa gauche. Mon compagnon, à qui je fis remarquer la singulière identité de ces deux hameaux-taupinières, dont toutes les portes étaient fermées, convint qu'ils avaient effectivement un

air de famille ; puis il ajouta que cette ressemblance, dont je paraissais m'égayer, était précisément ce qui donnait aux villes et aux villages du Pérou un cachet spécial que n'offrait aucun de ces lieux dans les républiques voisines. L'homme, sans s'en douter, avouait ses goûts noblement classiques et son amour pour l'unité, sans laquelle, dit-on, il n'est pas de beauté parfaite. Je me gardai bien de le contredire.

Dans la même journée, nous relevâmes successivement les hameaux de Macari et d'Umachiri, silencieux et clos comme ceux que nous laissions derrière nous et comme eux d'une laideur singulière. A une lieue d'Umachiri, nous passâmes devant un *apachecta*, contre lequel un Indien et sa compagne, qui conduisaient un troupeau de lamas, venaient de lancer, en manière d'offrande, la chique de coca qu'ils avaient dans la bouche. Cette façon de remercier Pachacamac, le maître omnipotent et invisible, d'être arrivé sans accident au terme d'un voyage, nous a toujours paru aussi originale que dégoûtante ; comme, après tout, chaque pays a ses usages, que tous les usages sont respectables ou doivent être respectés, nous nous garderons bien de critiquer celui-ci, et passant de l'effet à la cause, de la chique au monument, nous expliquerons la formation de ce dernier.

Le mot apachecta, qu'on ne saurait décomposer, mais qu'on peut traduire, signifie dans l'idiome quechua, *lieu de halte* ou *de repos*. Les cimetières, que les Espagnols appellent tantôt *Panthéon* et tantôt *Campo-Santo*, portent chez les Indiens le nom d'apachecta. Quant à la chose, elle se compose, au principe, d'une poignée de cailloux qu'un chasqui, arriero ou conducteur de lamas, qui passe et s'arrête un moment pour reprendre haleine, dépose au bord du chemin, non pour perpétuer le souvenir de la halte qu'il vient de faire, mais comme un tribut de gratitude qu'il paye ostensiblement à Pachacamac, maître et créateur de cet univers. Quelques jours, quelques mois s'écoulent ; un second Indien passe par hasard dans le même endroit, aperçoit les cailloux réunis par son devancier et s'empresse d'en ajouter d'autres au tas. Avec le temps, la poignée de cailloux devient une pyramide de huit à dix pieds de hauteur, que les passants, à mesure qu'elle s'élevait, ont cimentée avec un peu de terre détrempée par un jour de pluie. Quand l'œuvre est achevée, une main inconnue place à son sommet le signe du salut. Une autre main y attache un bouquet de fleurs. Ces fleurs se fanent, se dessèchent et sont renouvelées par d'autres mains pieuses. Le plus ou moins de fraîcheur de l'offrande indique que la route où s'élève l'apachecta est plus ou moins fréquentée par les caravanes.

Maintes fois nous nous sommes arrêté devant ces monuments, non pour faire notre prière à Pachacamac, divinité qui nous est inconnue, mais pour examiner en amateur les fleurs placées à leur sommet. Ces fleurs étaient des lis blancs, des héliconias, des érythrines d'un minium pourpré et des amaryllis rouges à stries vertes, qui croissent à l'ombre des buissons, dans les vallées orientales. De l'endroit où elles avaient été cueillies à l'apachecta où nous les trouvions, la distance approximative était de trente à quarante lieues.

Ces monuments qu'un savant d'Europe prendrait volontiers pour des *tumuli*, et un

employé du cadastre pour des bornes milliaires, se recommandent moins à l'attention par leur caractère architectural que par le cachet indéfinissable qu'ils doivent aux éclaboussures verdâtres dont ils sont littéralement couverts de la base au faîte. Ces éclaboussures n'ont d'autres causes que le passage successif des Indiens et l'acte religieux que chacun d'eux croit accomplir en retirant de sa bouche la coca qu'il mâchait et en la lançant contre les parois de la pyramide.

Au bruit des pas de nos montures, l'Indien et sa femme, qui s'étaient retournés, s'arrêtèrent court pour nous voir passer. Tout en nous considérant d'un air ébahi, ils ne

L'APACHECTA.

manquèrent pas de nous saluer d'un *allí llamanta* et d'ôter leur montera. Les lamas avaient fait halte aussi, à l'exemple de leurs maîtres ; mais, moins polis que ces derniers, ils se bornèrent à nous examiner de leur œil doux et impassible, sans nous honorer d'un salut quelconque. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Pucara, ayant fait à travers la puna neuf lieues espagnoles, équivalant à douze lieues de France.

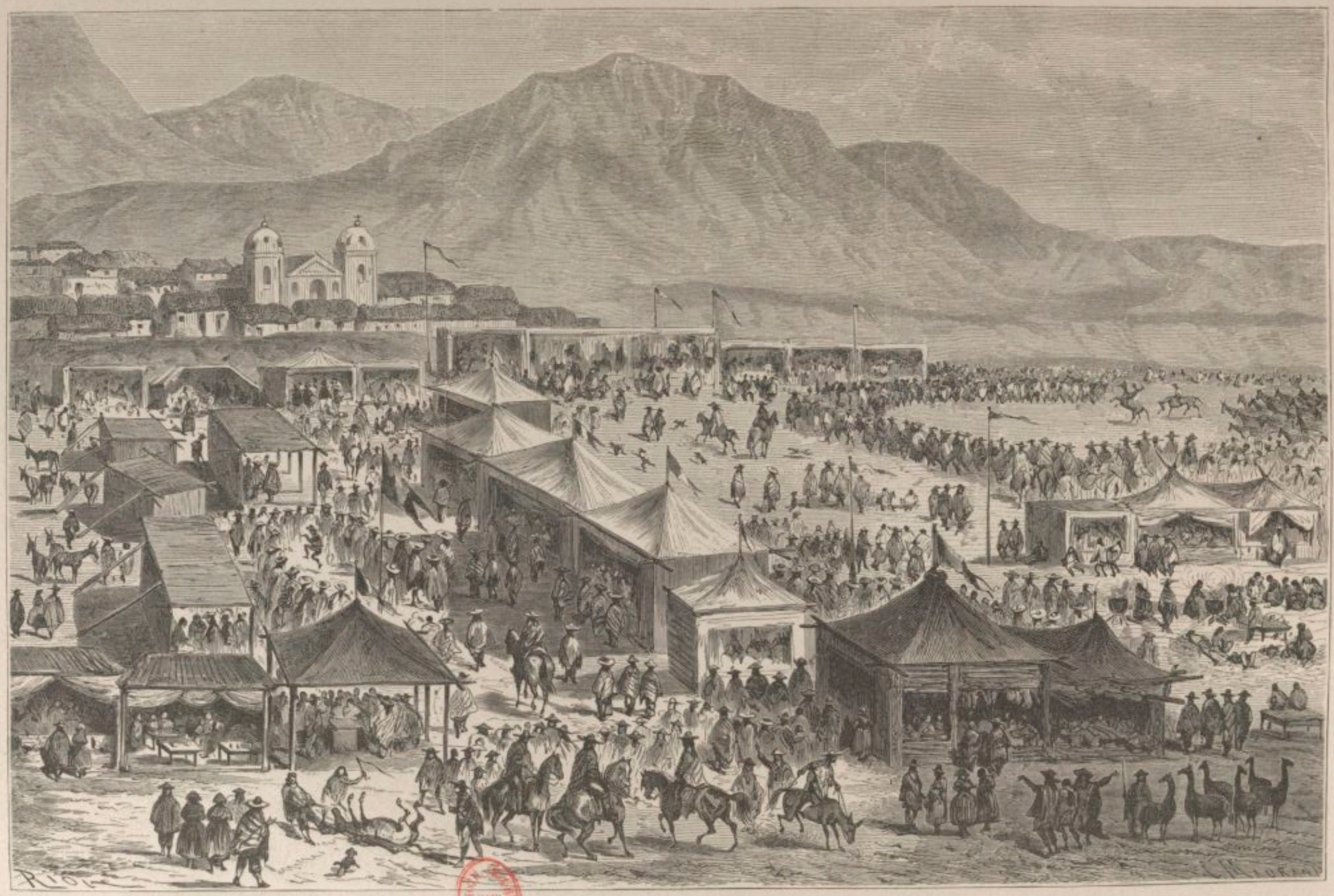
Pucara était autrefois un point isolé du territoire des Indiens Ayaviris. Vers la fin du douzième siècle, Lloque Yupanqui, troisième empereur du Pérou, après de sanglants démêlés avec ces naturels, qui refusaient de le reconnaître pour maître, et d'abandonner le culte des montagnes et des cavernes qu'ils tenaient de leurs pères, pour em-

brasser le culte du soleil, Lloque Yupanqui, disent les chroniqueurs, étant parvenu à les asservir, fit construire sur la limite Sud de leur territoire une forteresse en pisé (*pucara*), aujourd'hui détruite, mais comme il en existe encore des échantillons bien conservés en certains endroits du Pérou. Dans cette forteresse, l'Inca plaça une garnison destinée à surveiller les Ayaviris et à prévenir leurs rébellions futures. Quatre siècles plus tard, dans les guerres de partisans que les conquérants espagnols se firent au Pérou, ce même site de Pucara fut témoin de la défaite du capitaine Francisco Hernandez Giron.

Le Pucara actuel est un morne village qui compte une centaine de chaumières, bâties moitié en torchis, moitié en briques de terre battue (*tapias*) et couvertes avec ce chaume de la Cordillère que les Indiens nomment *ichu* et les botanistes *jarava*. Il n'a d'autres titres à l'attention que son église, comparativement grande et caractérisée par deux clochers carrés avec fronton triangulaire en bois et en torchis; sa rivière, que, faute de pont, on traverse sur des bottes de jonc à l'époque des crues, et la foire qui s'y tient chaque année en décembre. Cette foire est, avec celle de Vilque, une des plus importantes du Pérou. On y vend force mules à peu près sauvages, amenées de toutes les provinces du Haut et du Bas Pérou, et que le maquignon dompte sur place avant de les livrer à l'acheteur. A l'abri d'auvents, de paravents et de caissons transformés en boutiques et décorés de draperies de calicot et de découpures de papier peint, brillent, chatoient, reluisent, ondulent et s'étalent la bijouterie, vraie et fausse, la porcelaine et la faïence, le grès et le cristal, les draps et les soieries, les tissus de laine et de coton, et tous les engins variés que la coutellerie, la quincaillerie, la bimbeloterie et autres branches de l'industrie européenne inventent et façonnent journellement pour accélérer la marche de la locomotive humaine dans le railway des sentiers d'ici-bas.

Au milieu de ce vaste bazar, Babel commerciale et industrielle à l'édification de laquelle toutes les nations du globe ont contribué pour leur quote-part et fourni leur pierre, — moellon de rebut, il est vrai, — des jeux de *monte*, de quilles et de cochonnet, des fantoches, des prestidigitateurs et des saltimbanques d'une tournure grotesque et dont les finesses sont cousues de fil blanc, attirent autour d'eux le public éclairé des villes et font bayer d'admiration les Indiens des Sierras. Des vendeurs de gâteaux, de fruits et de sorbets, des frituriers des deux sexes stationnent dans les endroits les plus fréquentés ou circulent à travers les groupes, criant, gesticulant, vantant sur tous les tons leur marchandise et parfois essuyant avec un pan de leur chemise l'assiette ou le plateau sur lequel cette marchandise est étalée; chaque chaumière du village, cabaret et gargote pendant le jour, se transforme le soir en salle de bal. Cette transformation s'opère avec la simplicité et la rapidité d'un changement de décors à vue sur un théâtre bien machiné. On retire les tables, on colle deux suifs aux murailles, à la marmite on substitue une guitare, et les danses se poursuivent jusqu'au matin.

Pendant quinze jours que dure cette foire, les échos de la puna, habitués à ne répéter que le bêlement des troupeaux et les soupirs du vent, retentissent du roule-



FOIRE DE PUCARA.

ment des tambours, de la fanfare des clairons de fer-blanc, du mugissement caverneux des *pututus* ou cornes d'ammon, des accords mélodiques de la *queyna* et du *pincullu*, deux genres de flûtes, et du *charango*, cette guitare nationale à trois cordes que les indigènes fabriquent eux-mêmes avec une moitié de calebasse à laquelle ils adaptent un manche et des boyaux de chat. Les vociférations de la foule, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux et des mules, la crépitation des fritures et le pétillement des bûchers allumés en plein air, forment la partie de basse du sauvage concert. Ce que les deux sexes consomment de viande de bœuf, de mouton, de lama, de volailles et de cochons d'Inde pendant cette quinzaine suffirait à l'approvisionnement annuel d'un duché d'Allemagne. Quant à l'eau-de-vie qu'ils absorbent, il est difficile d'en préciser la quantité par des chiffres exacts; mais, en l'évaluant approximativement, on peut croire qu'elle fournirait chaque jour triple ration à l'équipage d'une flotte pendant la durée d'un voyage de circumnavigation.

Nul tableau de ce genre ne s'offrit à nous en arrivant. On était au 8 juillet, et l'époque des saturnales foraines était fort éloignée encore. Quelques trous qui avaient servi à planter des poteaux ou des perches, des os de bœuf et de mouton nettoyés par les gallinasos, çà et là sur le sol des traces noires laissées par le feu des bûchers, désignaient seuls le champ de foire et le théâtre de la fête. La foule et le bruit s'étaient évanouis comme un songe, et le silence avait repris possession des lieux. *Sic transit gloria mundi*, me dis-je en mettant pied à terre devant la poste où nous devions passer la nuit.

En échange d'espèces, on nous abandonna sans trop de difficulté un morceau de viande de bœuf séchée au soleil (*charqui*) et quelques patates gelées. L'eau de la rivière de Pucara nous servit à étancher notre soif. Après le souper, un des Indiens de la poste, m'ayant vu griffonner quelques lignes sur mon livre de route, s'imagina que je ne pouvais être qu'un savant et un *brujo* (sorcier). Chez ces peuples naïfs, la science et la sorcellerie sont synonymes. Il me demanda si je ne possédais pas dans mon sac à malices un remède qui pût guérir ou soulager le maître de poste couché dans la pièce voisine. Je m'informai bien vite de la nature du mal dont il souffrait. L'Indien, ne sachant de quel nom appeler la chose, gonfla ses joues à l'instar d'Eolus, et me les montrant par un geste comique : « Voilà! » me dit-il. Je compris sur-le-champ qu'il s'agissait d'une fluxion, d'une tumeur, d'un abcès quelconque, et je priai le mime intelligent de me conduire vers son malade, que nous trouvâmes couché sur un grabat et enveloppé dans une mante de laine. Une de ses joues était enflée de telle sorte, que l'œil disparaissait entièrement. Cette tension violente de la peau, en déplaçant le nez et contractant la bouche, avait si fort enlaidi le pauvre homme, que je crus voir un de ces mascarons en caoutchouc dont on varie à son gré la grimace en les pressant du doigt. Seulement la grimace de celui-ci était stationnaire.

« Quel remède ordonnes-tu? me dit l'Indien.

— Pour le moment, répondis-je, je ne vois rien de mieux que d'éviter à ton

malade l'impression de l'air et de lui appliquer sur le visage un cataplasme de feuilles de mauve ou de mie de pain cuite dans du lait. »

L'Indien me regarda d'un air narquois.

« Avec du pain et du lait, me répliqua-t-il, on fait chez nous de la bouillie pour les *huahuas* [1], et non pas un remède pour les hommes. N'as-tu rien de mieux à me proposer ?

— Absolument rien, dis-je.

— En ce cas, j'ai un remède qui vaut mieux que le tien.

— Applique-le donc, » ripostai-je à l'individu en lui tournant le dos et le laissant auprès du malade, dont l'état n'avait rien d'alarmant.

Un instant après et comme j'étais en train de me faire un lit avec les pellons de

UN MALADE ET SON MÉDECIN.

ma selle, je vis rentrer l'Indien muni d'un plat de terre qu'il plaça sur le feu et dans lequel il mit à fondre un morceau de suif ou de graisse, des feuilles de coca pulvérisées et une pincée de cendre du foyer ; il remua le tout avec un morceau de bois, puis, lorsque sa mixture lui parut cuite à point, il la versa dans une sébile qu'il remplit de chicha.

« Que tripotes-tu là ? lui demandai-je.

— C'est mon remède, me répondit-il gravement.

— Diable ! et comment l'appliques-tu, ton remède ?

— Je vais en donner la moitié à boire au malade, et je lui laverai le visage avec l'autre moitié.

— Va, mon garçon, dis-je à l'homme, et puisse ton remède opérer le plus tôt pos-

[1] Enfant au maillot.

sible! » Là-dessus, je me couchai et m'endormis en murmurant les paroles du Christ : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le lendemain, je m'informai à l'Indien de l'état du maître de poste : « Il va mieux, » me répondit-il. Comme, dans mon opinion, ce mieux ne pouvait résulter de l'application du remède que j'avais vu préparer la veille, je pensai que Dieu avait exaucé la prière que j'avais faite avant de m'endormir, et je m'éloignai de la poste de Pucara en glorifiant le nom de l'Éternel et en chantant ses louanges.

Pendant une heure, nous côtoyâmes la rivière. Rien de frais et de gracieux comme ces torrents Andéens en temps de sécheresse. Tantôt leur nappe s'étale sur un sable blanc ou doré, tantôt elle se heurte avec un doux murmure contre des cailloux polis, et semble se plaindre alors, à la façon des tourterelles, de l'obstacle malencontreux qui entrave son cours. Chaque nuage qui passe s'y mire un instant et y jette un peu d'ombre ; le soleil y brise ses flèches d'or, la lune y éparpille ses rayons d'argent, les urubus et les condors viennent y faire leur toilette. A ces ruisseaux il ne manque en vérité, pour être parfaits dans leur genre, qu'un revêtement d'herbe fine et douce et quelques touffes de saule pour cacher une Galatée. Malheureusement rien n'est parfait en ce monde, et les êtres comme les choses ont un côté défectueux ou incomplet par où la mort et la destruction les atteignent. Le talon du divin Achille et la lance du beau Pâris sont peut-être des mythes cosmogoniques.

Ces charmants ruisseaux, qu'on pourrait croire inoffensifs sur la foi de nos phrases, sont sujets à des accès d'humeur qui donnent raison au proverbe : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. » On les voit passer subitement du calme le plus profond à l'agitation la plus folle, sortir grondants et furieux du lit que leur a creusé la nature et s'épandre à travers la plaine, roulant dans leurs flots des pierres énormes, entraînant pêle-mêle les troupeaux, les pasteurs, les ponts de pierre et les chaumières en torchis qu'ils rencontrent sur leur passage. Ces crues redoutables sont occasionnées par la fonte subite des neiges sporadiques de la Sierra. Leur durée varie de dix-huit à vingt-quatre heures. Elles ont lieu vers le milieu de la nuit et le commencement du jour, plutôt qu'à l'heure où le soleil est élevé sur l'horizon [1].

A deux lieues de Pucara, nous assistâmes, mais de trop loin pour en apprécier les détails, à un de ces *cacharparis* ou fêtes d'adieux, si fréquents dans la Sierra, entre Indiens du même pueblo, qui se séparent pour quelque temps. Ces adieux navreraient le cœur, si l'on ne savait que dans la composition chimique des larmes qui les accompagnent il entre beaucoup plus de chicha et d'eau-de-vie que de mucus, de sel, de soude et de phosphate de chaux. Pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, ces

[1] Plusieurs fois nous avons été témoin d'inondations de ce genre, en dehors de la grande fonte annuelle des neiges dans la Cordillère (décembre-janvier). La rivière que nous avions laissée le soir dans un calme profond avait crû subitement pendant la nuit et le lendemain couvrait la campagne. Or, comme ces crues anomales étaient précédées ou suivies de tremblements de terre, lesquels se produisent généralement dans la soirée et vers la fin de la nuit plutôt qu'au milieu du jour, nous en avons conclu à tort ou à raison que cette fonte partielle des neiges de la Sierra était occasionnée par la chaleur que les phénomènes volcaniques déterminaient tout à coup dans les couches minérales qui forment comme le soubassement de la chaîne des Andes.

prétendus adieux ne sont qu'un prétexte à orgie. Selon la teneur d'un programme tracé depuis des siècles et continué de génération en génération, les voyageurs quittent leur village, en compagnie de parents et d'amis des deux sexes, munis de provisions solides et liquides. A un endroit officiellement désigné, on fait halte, on s'assied en rond, on mange et on boit ; on boit beaucoup plus qu'on ne mange, puis à l'issue du goûter on danse un *zapateo* au son de la flûte et de la guitare. Quand approche le moment de la séparation ou que le liquide tire à sa fin, on entonne une thrénodie où chacun déplore à l'envi les rigueurs du sort. Les hommes pleurent et montrent le poing au ciel qui n'en peut mais, les femmes poussent des cris perçants et tiraillent leur chevelure. L'heure du départ sonne enfin. Les deux sexes s'accolent étroitement, boivent le

LE CACHARPARI.

coup de l'étrier, s'il reste de quoi boire, et s'arrachent par un effort suprême aux bras les uns des autres. Alors ceux qui s'en vont, peuvent, en se retournant, voir longtemps encore au sommet d'un tertre ou d'un rocher, s'il s'en trouve dans le paysage, les parents et les amis qu'ils ont laissés derrière eux, se livrer aux démonstrations d'une douleur violente, et les saluer en agitant un lambeau de bayeta, à défaut de mouchoir. On a vu des cacharparis divisés par étapes, c'est-à-dire qui finissaient sur un point et recommençaient sur un autre, durer trois jours et trois nuits, et obliger les voyageurs

à remettre leur départ à huitaine, tant l'émotion et l'excès d'eau-de-vie avaient brisé leurs forces.

Bien qu'une distance d'une centaine de mètres nous séparât des acteurs de ce drame intime, et que les voyageurs qui s'éloignaient d'eux fussent sur le point de disparaître à notre gauche, mon guide, accoutumé à lire dans la Cordillère comme le sauvage dans la forêt, n'hésita pas à me répondre quand je lui demandai qui étaient ces gens : « Ce sont des Indiens de Pujuja ou de Caminaca, que le sous-préfet de Lampa envoie travailler dans quelque mine de la Raya. »

Ayaviri, où nous arrivâmes vers les quatre heures, est un village de la famille de ceux que nous laissions derrière nous. Sa situation sur la rive gauche de la rivière-torrent de Pucara, un pont de bois, une église assez grande, bâtie en pierre et en torchis, mais sans le moindre style, et une école où vingt élèves prélevés sur les populations de Pucara, d'Ayaviri et de Santa Rosa, apprennent à épeler tant bien que mal les Psaumes de David, traduits en castillan, et à réciter de mémoire le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, sont les seules particularités qui recommandent à l'attention des statisticiens cette localité d'environ quatre-vingts chaumières. En narrateur fidèle, j'ajouterai que le pédagogue chargé d'instruire et de régenter la jeunesse du pays se livre à un petit commerce clandestin de laine, de beurre et de fromage, qui l'oblige à s'absenter souvent. Pendant ses absences, temps de repos pour les élèves, les portes de l'école restent fermées, comme autrefois en temps de paix celles du temple de Janus. Quelques familles de demi-poil, seule aristocratie de la contrée, s'indignent bien un peu des façons d'agir de ce maître d'école, mais les enfants s'en accommodent volontiers, libérés qu'ils sont momentanément des récitations quotidiennes et des *coscorrons* [1] dont elles sont souvent accompagnées. J'ignore les bénéfices que le magister en question retire de son petit commerce, mais sa sinécure scolastique lui vaut quinze cents francs par an.

Ces détails me furent donnés par le curé de la localité, entre un coup de chapeau et une cigarette que nous échangeâmes civilement devant l'église où je m'étais arrêté en feignant d'admirer des sculptures qui n'existaient pas. J'espérais, par cette innocente supercherie, me rendre agréable au pasteur et conquérir ses bonnes grâces. Un instant je me flattai d'avoir réussi. Non-seulement il m'entretint de ses affaires personnelles, mais il me raconta celles de ses administrés et appuya particulièrement sur celles du maître d'école, qu'il qualifiait de *povreton* ou de pauvre d'esprit. Sans m'embarrasser des motifs que pouvait avoir le curé d'en vouloir au magister d'Ayaviri, je me montrai charmé de l'excès de confiance qu'il me témoignait à première vue, et pour lui témoigner à mon tour une confiance entière, je lui avouai que je tombais d'inanition, n'ayant

[1] *Coscorron*, genre de coup de poing que les maîtres d'école péruviens administrent à leurs élèves, au lieu de la férule qu'infligent nos magisters. Si nous disons *genre*, c'est que dans le coscorron le poing de l'individu, au lieu d'être fermé comme dans le *puñetazo* ou coup de poing vulgaire, laisse passer le doigt *medius* replié sur lui-même de façon à présenter une certaine saillie. En outre, le coscorron se donne sur la tête de l'élève, et jamais ailleurs, non pas perpendiculairement ou horizontalement, mais obliquement et de façon à produire sur la boîte osseuse du sujet une contusion suivie d'ecchymose. Comme ces détails ont trait à l'enfance, les pères de famille en excuseront la longueur.

mangé dans la journée que la moitié d'un fromage mou, acheté dans une tanière à berger que nous avions trouvée en route. Je m'attendais à une réponse gracieuse de la part du saint homme, à une invitation à goûter, à souper, à une réfection quelconque; mais mon attente fut déçue. Après une conversation d'une demi-heure, il se contenta de me saluer poliment, et reprit à pas lents le chemin de son presbytère. Ce charitable prêtre, dont je demandai le nom aux Indiens de la poste, s'appelait don *Calixto Miranda*. Puisse son nom, intercalé en italique dans mon humble prose, passer à la postérité!

Le lendemain, à huit heures, nous étions déjà loin d'Ayaviri, quand je me rappelai que ce pueblo ou cette bourgade, comme on voudra l'appeler, avait joué un certain rôle dans les annales du Pérou par les rébellions successives de ses naturels contre les empereurs Lloque Yupanqui et Mayta Capac, qui vivaient au douzième siècle. En 1780, Tupac Amaru, cacique de la descendance de ces empereurs, avait fait appel au patrio-

LE CURÉ MIRANDA.

tisme des habitants d'Ayaviri pour l'aider à secouer le joug des Vice-rois, tentative de liberté qu'il avait expiée par un supplice atroce. Écartelé à Cuzco, son tronc avait été brûlé sur les hauteurs de cette ville et chacun de ses membres envoyé aux bourgades qu'il avait soulevées. Santa Rosa, voisine d'Ayaviri, avait eu pour sa part une des jambes du malheureux cacique. Quatre ans après la bataille d'Ayacucho et l'extinction du parti royaliste, le général Simon Bolivar, sur la prière de son ami A. de Humboldt, ayant fait exécuter par Lloyd et Falmarc un nivellement géodésique sur une ligne de trente myriamètres, Ayaviri avait été une des neuf cent soixante stations divisoires de cette ligne. Tant d'illustres antécédents valaient bien à Ayaviri quelques mots au crayon sur mon livre de notes; mais, moitié par paresse et moitié par rancune contre le curé Miranda, je laissai le livre susdit au fond de mes sacoches, jugeant inutile de consacrer

une notice, si courte qu'elle fût, au pueblo dont le régulateur spirituel pratiquait si mal l'hospitalité.

Au sortir d'Ayaviri, les terrains prennent du *mouvement*, comme disent les peintres; les collines se rapprochent, se soudent par leur base sur quelques points, s'agglomèrent sur d'autres, et vont ondulant du Nord-Ouest au Sud-Est. S'il était donné de les considérer à vol d'oiseau, ces protubérances du sol offriraient l'aspect d'une mer aux vagues figées. Le pays, totalement dépourvu d'arbres et d'arbrisseaux, n'est animé de loin en loin que par des troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas et d'alpacas, qui errent et paissent à l'aventure. Une pascana ou hutte de berger, avec son toit de chaume et sa porte si basse, qu'on n'y peut entrer qu'à genoux, s'offre parfois à vos regards; mais le cas est rare. En passant, vous cherchez des yeux l'habitant de cet antre troglodytique, afin

UNE BERGERIE.

d'échanger avec lui un bonjour amical et de lui acheter un fromage. Il est absent. Tandis que vous déplorez ce contre-temps, les sons d'une flûte se font entendre au-dessus de vous. Vous levez la tête et vous découvrez debout sur un rocher le pasteur jouant de la flûte. A ce moment, avec de l'imagination et pour peu qu'un animal à cornes paisse au bas du rocher, vous vous représentez Argus et la vache Io. *Mercurius septem mulcet arundinibus*, répétez-vous avec Virgile. Puis ce tribut payé à l'églogue, vous interpellez le berger pour qu'il ait à interrompre sa mélodie et à vous vendre un de ces fromages qu'il confectionne à ses moments perdus. Il semble ne pas vous entendre. Vous élevez la voix et, en l'invitant à descendre du piédestal qu'il s'est choisi, vous lui montrez une pièce d'argent en ajoutant que vous êtes pressé et n'avez pas le temps d'attendre. Un trille soutenu est la seule réponse que l'homme vous adresse. L'impatience vous gagne; vous sautez à bas de votre mule : « Eh! marouſle! » criez-vous au pasteur en ramassant une pierre et la lui jetant pour attirer son attention. Si

l'individu est doué d'un bon naturel, il comprend l'avertissement et, mettant sa flûte sous son bras, il vient en souriant à votre rencontre ; mais le plus souvent il est d'humeur farouche et insociable, et comme il a l'habitude d'emplir ses poches de cailloux pour en jeter au bétail qui s'écarte, il vous en détache aussitôt quelques-uns à l'aide

BERGERS DE LA SIERRA NEVADA.

de sa fronde. En pareille occurrence, vous n'avez qu'un moyen de conjurer l'orage : c'est d'éperonner votre mule et de détaler au plus vite.

Je ne saurais guère affirmer aujourd'hui si nous mangeâmes quelque chose pendant cette journée ; mais ce que je me rappelle très-bien et ce que je puis assurer, c'est que nous arrivâmes à Santa Rosa affamés et transis ; un feu de bosta que nous trouvâmes dans la salle de poste et de la viande de lama, découpée en lanières et séchée

au soleil, dont on nous vendit quelques mètres, nous aidèrent à combattre le froid et la faim. Santa Rosa, comme Ayaviri, comme Pucara, est un de ces villages mornes et désolés, faits pour servir de préside à des criminels plutôt que de séjour à des gens honnêtes. La rivière passe au milieu du pueblo, et son murmure, qui partout ailleurs serait une gaieté et une harmonie, n'est ici qu'une tristesse de plus. C'est comme une voix de la nature qui se lamente éternellement dans cette solitude. Ajoutons que Santa Rosa est de tous les endroits que nous venions de traverser, le plus froid et le moins abrité contre les tempêtes de la Cordillère, édifié qu'il est au pied de la chaîne neigeuse de Huilcanota. Comme fiche de consolation, il a bien une grande église avec clochers carrés, fronton et simulacres d'acrotères; mais la façade du monument est lézardée, mais le fronton est dentelé, mais les clochers bâillent par plus d'une crevasse et laissent voir le bois et le torchis employés dans leur construction.

Au mouvement inaccoutumé qui régnait ce soir-là dans la salle de poste de Santa Rosa, aux yeux brillants des Indiens, à la vivacité de leurs gestes et surtout à leur verbe plus haut que de coutume, je compris qu'un engagement bachique avait eu lieu dans la journée. J'interrogeai à cet égard le moins ivre d'entre eux, qui me répondit qu'il avait bu « le sang de Jésus-Christ ». Comme cette réponse me semblait aussi saugrenue qu'inintelligible, je priai l'homme de s'expliquer plus clairement, ce qu'il fit en me disant qu'une estancia voisine du nom de *Puncullutu* avait pour patronne « *la sangre de Jesus Cristo,* » dont elle était en train de célébrer la fête par des danses, des jeux et des libations copieuses. Pour donner plus de pompe à cette solennité religieuse, les habitants de Santa Rosa s'étaient joints aux Indiens *estancieros* et les aidaient à boire au sang du Rédempteur. « Au reste, ajouta le narrateur, la fête est commencée d'hier seulement et doit durer deux jours encore, et comme l'estancia de *Puncullutu* se trouve sur ton chemin, demain en passant tu pourras juger par toi-même de la façon grandiose dont les Indiens de ce domaine ont fait les choses. » Je remerciai l'ivrogne de ses renseignements, et j'allai me coucher à trois pas de Nor Medina, qui ronflait déjà comme une toupie.

Le lendemain, quand nous partîmes, les Indiens de la poste, qui avaient passé la nuit à boire et à mâcher de la coca, dormaient à terre enveloppés dans leurs ponchos. Parmi les piétons des deux sexes que nous trouvâmes en chemin, les uns revenaient de Puncullutu et rentraient à Santa Rosa ; les autres, au contraire, sortaient de Santa Rosa et se rendaient à Puncullutu : dans ce chassé-croisé, tous échangeaient en passant un salut, un éclat de rire, une gaudriole. Les premiers cheminaient d'un pas titubant; les seconds trottaient d'un pied leste. Ceux-ci pleins d'illusions s'élançaient joyeux au-devant du but; ceux-là l'avaient touché et ne rapportaient du voyage que la fatigue et le dégoût d'eux-mêmes. Telle est la vie avec ses versants opposés, me dis-je à l'aspect de ces indigènes dont une moitié trébuchait et l'autre marchait droit.

Une diane sonnée par des trompettes de fer-blanc arriva jusqu'à nous comme un prélude harmonieux de la fête locale. Nous poussâmes nos montures en prêtant l'oreille à cette fanfare qui s'éteignit bientôt et fut remplacée par un *tutti* de tambours et de

flûtes. Après dix minutes d'un trot rapide, nous arrivions au pied d'une colline entourée de neiges. Une centaine d'Indiens y étaient réunis et pelotaient en attendant partie.

Au sommet de cette éminence, un autel avait été dressé avec des planches dont le bois n'était qu'imparfaitement dissimulé par des draperies de ce calicot local appelé *tocuyo*. Des mouchoirs de cotonnade à carreaux bleus et rouges brochaient agréablement sur le tout. Une carcasse d'osier de figure elliptique, ornée de rubans, de miroirs, de drapeaux et de drapelets aux couleurs péruviennes, formait une manière de retable à cet autel rustique. Un arbre postiche s'élevait à chacun de ses angles. Si je dis postiche, c'est que ces arbres n'étaient que de simples poteaux fichés en terre et couronnés en guise de feuillage d'une botte de ces roseaux qui croissent au bord des lagunes. On eût dit quatre balais géants. Bien que l'heure fût encore matinale et le froid des plus vifs, les vendeuses de chicha étaient déjà à leur poste, et les amateurs dont la bourse était vide muguetaient autour d'elles, sans autre intention amoureuse que de s'enivrer à crédit. Quelques musiciens, trompettes et flûtistes, pour donner à leurs lèvres l'enflure et l'élasticité qu'exige l'embouchure d'un instrument à vent, y appliquaient de temps en temps l'orifice d'une gourde remplie de tafia, que certains d'entre eux portaient en sautoir comme saint Jacques de Compostelle. Un de ces artistes, penché sur une jarre vide et soufflant dans sa flûte, emplissait d'harmonie, à défaut de liquide, l'intérieur ténébreux du vase. Ce genre de mélodie, peu connu en Europe, est affecté dans la Sierra aux nénies, thrénodies et autres chants funèbres que les vivants ont l'habitude d'adresser aux défunts. Des flûtes de divers modules, plongeant dans des cruches de diverses grandeurs, conversent entre elles à bâtons rompus, passant brusquement du grave à l'aigu, de l'aigu au grave, et sont censées exprimer, par l'affreux charivari qu'elles exécutent, le trouble, la douleur et les déchirements de l'âme humaine, contrainte de se séparer pour toujours de l'objet de son affection.

Après avoir joui suffisamment du spectacle de la fête et commencé un croquis que la rigueur du froid m'empêcha de finir, je fis signe à Nor Medina, qui paraissait s'amuser fort de cette réunion bachique, que le moment était venu de lui tourner le dos pour continuer notre marche.

« Ce soir, à cinq heures, la fête sera dans tout son éclat, me dit-il avec un soupir de regret.

— Hélas! fis-je en soupirant aussi, les urubus seuls pourront en juger, car tous les assistants seront ivres morts et hors d'état de distinguer leur main droite de leur main gauche. »

Au sortir de Santa Rosa, la rivière de ce nom, qui devient successivement celle d'Ayaviri, de Pucara, de Nicasio et de Calapuja, car au Pérou tout cours d'eau prend le nom du village qu'il côtoie, bizarrerie qui brouille l'entendement des géographes et nuit à la clarté de leurs géographies ; au sortir de Santa Rosa, disons-nous, sa rivière, en se rétrécissant de plus en plus, indique qu'on approche de l'endroit où elle prend sa source. En effet, après deux heures de marche dans la direction du Nord, et après

LA FÊTE DU SANG DE JÉSUS-CHRIST, A PUNCULLUTU.

avoir franchi la Cordillère de Huilcanota, que les cartographes et les habitants du pays appellent par corruption *Vilcanota*, laquelle porte à cet endroit le nom de *Raya* [1], on atteint un plateau de figure irrégulière, où deux petits lacs d'une lieue de circuit étalent leurs eaux miroitantes. De l'un de ces lacs, celui du Sud, appelé *Sissacocha* (lac de la fleur), s'échappe un filet d'eau qui rencontre en chemin deux ruisseaux descendus de la Cordillère et les absorbe à son profit. Ce filet d'eau, c'est la rivière que nous avons côtoyée à Santa Rosa et traversée à Ayaviri. A dix-huit lieues de Pucara, elle reçoit les deux rivières déjà confondues en une seule de Lampa et de Cabanilla, et va se jeter dans le lac de Titicaca, près de San Taraco, un village de la province d'Azangaro.

Le second lac, situé au Nord du plateau, et qu'on nomme *Huilcacocha* (lac de Huilca) [2], donne naissance à un ruisseau qui, grossi quelques lieues plus bas par le

LACS DE SISSACOCHA ET DE HUILCACOCHA.

trop-plein de la lagune de Langui, prend le nom de Huilca-mayo (rivière de Huilca), qu'il répudie bientôt pour en prendre un autre. Après un cours d'environ trois cents lieues, il est reçu sous le nom de Rio de Santa Ana par la rivière Apurimac.

Comme ces deux points m'étaient connus depuis longtemps, je ne jetai en passant

[1] Au mot espagnol *Raya* (raie, limite, ligne divisoire) par lequel les habitants du pays désignent ce passage de la Cordillère de Huilca, les Indiens substituent celui de *Nota*, qui, dans l'idiome quechua, a la même signification que le mot Raya en espagnol : de là *Huilcanota*, ou ligne divisoire de Huilca.

[2] Le *Huilca*, aujourd'hui Vilca, est un arbre corpulent de la famille des Légumineuses, division des Mimosées. On l'appelle *Algaroba* dans les provinces Argentines, où il est assez commun et où la pulpe contenue dans ses gousses sert à faire de l'eau-de-vie. En revanche, il est très-rare au Pérou, dans les vallées chaudes de la côte du Pacifique, seuls endroits où nous l'ayons trouvé. Quant à expliquer son existence passée au milieu des neiges de Huilcanota et comment il a pu donner son nom à cette chaîne de la Cordillère, nous ne l'essayerons même pas, trouvant la chose parfaitement inexplicable.

qu'un regard distrait aux deux lacs, dont les eaux, qui reflétaient en ce moment les teintes d'un ciel nébuleux, étaient d'une couleur plombée. J'avais hâte d'arriver à la poste d'Aguas Calientes [1], d'y manger un morceau, d'y passer la nuit et d'en finir le lendemain avec la région des Punas, dont je commençais à être un peu las.

L'humble poste que nous atteignîmes aux approches du soir était dans l'appréhension d'un grave événement.

Un ex-préfet d'Ayacucho, devenu général de division par suite d'une échauffourée politique, et chargé par le gouvernement d'une mission secrète dans la Sierra, devait s'arrêter à Aguas Calientes et y faire un séjour de vingt-quatre heures. Le maître de cette poste, assisté de quelques commères venues à pied et tout exprès de Layo et de Langui, villages distants de six lieues, discutaient vivement sur le cérémonial à observer en pareil cas. On ne parlait rien moins que de tendre de bayeta et de calicot les murs lézardés de la poste, d'arborer un pennon sur le chaume de la toiture et de joncher de roseaux verts les abords du chemin par où devait arriver l'Excellence. Des matrones exaltées et encore ingambes offraient de se vêtir de rouge et de blanc, couleurs nationales, et d'aller en dansant au-devant de l'ambassadeur en tournée. Comme toujours, le pot de chicha et la bouteille d'eau-de-vie circulaient à la ronde, et chacun y puisait à tour de rôle une idée ingénieuse ou un avis nouveau.

Cette prétendue question d'étiquette absorbait si bien l'attention de la galerie, qu'aucun des assistants ne s'était aperçu de mon arrivée, ou, s'il l'avait remarquée, feignait de n'en rien voir. J'attendis patiemment quelques minutes que le maître de poste, Indien gras et fleuri, dont les noires tresses pendaient jusqu'à terre, daignât tourner la tête de mon côté. Comme il n'en faisait rien, je l'avertis de ma présence par une tape amicale que je donnai à son couvre-chef, lequel, soit qu'il fût un peu large pour la tête oblongue qu'il recouvrait, ou que ma main s'y fût posée avec trop de violence, descendit brusquement jusqu'au nez en bec d'aigle de l'individu, qui le retint accroché comme une patère. La stupéfaction de l'Indien fut extrême, à en juger par le juron qu'il proféra avant d'avoir recouvré la lumière.

« Que Dieu soit avec toi! lui dis-je dans l'idiome des enfants du soleil, pendant qu'il relevait son couvre-chef et me considérait avec un ébahissement mêlé de colère. J'arrive de Santa Rosa et je meurs de faim; ne pourrais-tu me procurer quelque chose à manger?

— *Manancancha*, *manamounanicha* [2]! Va-t'en au diable et laisse-moi tranquille! » me répondit-il.

[1] Ce nom lui vient d'une source d'eau chaude qui jaillit en petits filets d'un rocher placé à fleur de terre et situé à deux cents mètres environ de la maison de poste, dans la partie de l'Est.

[2] *Il n'y en a pas. — Je ne veux pas.* — Ces deux phrases doivent être expliquées. Dans un voyage au milieu des Cordillères, quand, pour s'éviter de souffrir la faim, on demande à un Indien à lui acheter un mouton de son troupeau, son invariable réponse est : *Manancancha*, il n'y en a pas. Naturellement, pour démentir son assertion, on lui montre les deux ou trois cents moutons épars autour de lui. Il répond alors : *Manamounanicha*, je ne veux pas. Ce sont les seules paroles qu'on parvienne à lui arracher. En pareille occurrence, le seul parti à prendre, pour sortir d'embarras, c'est de faire choisir par le mozo ou muletier dont on est accompagné un mouton gras

Je laissai passer philosophiquement ce flot de bile.

« Écoute-moi, dis-je ensuite au maître de poste, ta conversation avec ces *mamacunas* [1] — je désignais le groupe de commères — m'a appris que le général L.... était en tournée dans le Collao et devait s'arrêter à la poste d'Aguas Calientes. Le général L... est de mes amis ; j'ai retouché jadis, à sa prière, un portrait de lui qu'il ne trouvait pas ressemblant et allongé de six pouces les épaulettes de son uniforme qui lui semblaient trop courtes. En outre, j'ai donné à son épouse la recette d'un opiat merveilleux pour se faire un teint blanc et rose, et j'ai appris à ses trois filles l'art difficile d'assortir les nuances de leur toilette, qu'elles ignoraient avant de me connaître. Comme tu vois, le général et sa famille sont mes obligés.... »

Ici, je fis à dessein une légère pause, pour donner à l'individu le temps de goûter mes paroles.

« Vrai ? bien vrai ? fit-il, tu es un ami de cette Excellence ?

— Si vrai, répliquai-je avec une gravité froide, que je compte attendre ici l'arrivée du général, non pour le congratuler de sa nouvelle dignité ou t'aider de mes conseils au sujet de l'ovation que tu lui prépares, mais pour prier ce digne ami de te faire épousseter le dos avec une rêne tressée par un soldat de son escorte, afin de t'enseigner la civilité puérile et honnête que tu ignores, et les lois de l'hospitalité que tu méconnais.

— Non, *tayta*, non, *taytachay* [2], tu ne feras pas battre un pauvre pongo [3] qui ne t'a jamais fait de mal. »

Dans sa frayeur des coups de rêne, l'homme descendait volontairement de la dignité de maître de poste à la condition de pongo. Ces accès d'humilité sont fréquents dans la caste indienne, et je ne m'en étonnai pas; le but que je m'étais proposé d'atteindre, et que j'avais atteint en partie, réclamait d'ailleurs toute mon attention. Je répondis donc au maître de poste, qui avait saisi la frange de mon poncho et, les yeux écarquillés et les narines frémissantes, attendait l'arrêt miséricordieux ou vengeur que j'allais prononcer sur lui :

et bien en point, de le faire égorger et dépouiller sur place, sans s'arrêter aux récriminations du propriétaire, qui, contraint de céder à la force, pleure, sanglote et se livre à une douleur exagérée. Quand le mouton est démembré, on le paye quatre réaux (prix habituel) à l'individu à qui on abandonne généreusement la tête, les pieds et les intestins de la bête pour s'en faire un chupé. En un clin d'œil il passe de la douleur la plus amère à la joie la plus vive; il remercie cent fois le voyageur, vient lui baiser la main ou l'étoffe de son poncho, le gratifie d'épithètes caressantes ou louangeuses, et finit en lui souhaitant toutes sortes de biens. Si quelques voyageurs probes et consciencieux s'empressent de payer au berger le mouton qu'ils emportent, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui se contentent de le prendre et poussent le libéralisme jusqu'à rouer de coups le propriétaire de l'animal.

[1] *Mama*, mère. *Cuna*, article pluriel des deux genres. Ce nom de *mama* est généralement donné aux Indiennes d'un certain âge.

[2] *Tayta*, père. — *Taytachay*, cher petit père.

[3] Dans les grandes villes, les pongos sont des Indiens du bas peuple, qui louent leurs services à raison de quinze francs par mois. On les emploie dans les maisons à charrier l'eau et le bois, à balayer les cours, à ouvrir et à fermer la porte d'entrée, derrière laquelle ils dorment accroupis. Leur nom de pongos vient de *puncu*, porte, par corruption pongo. Ce sont les portiers du pays.

« Je crois t'avoir dit que mon ventre était creux et que mon estomac battait la chamade ; comme tu dois avoir quelques provisions, tu vas me préparer un chupé aussi succulent que possible ; tu feras donner du fourrage sec à mes mules, et demain, avant de partir, je réglerai ce petit compte. Quant au général L..., ne te fatigue pas plus longtemps l'esprit à lui chercher une surprise ; deux lignes que je te laisserai et que tu lui remettras au débotté te dispenseront à son égard de toute réception officielle. »

Le maître de poste lâcha la frange de mon poncho et tomba sur le derrière, épouvanté de joie.

« O tayta, me dit-il d'une voix caressante, bon petit père..., si tu savais quelle reconnaissance.....

— C'est bien, mon enfant, répliquai-je, mais laisse là ta reconnaissance qui ne met pas un oignon de plus dans la soupe, et occupe-toi bien vite de la préparation de mon chupé. »

L'homme se leva prestement et dit quelques mots aux commères, que ce dialogue avait intéressées au dernier point. En un clin d'œil la poste fut sens dessus dessous. Chacun courait deçà et delà, en quête d'animaux domestiques. J'entendis le cri d'angoisse d'une poule à laquelle on tordait le cou ; ce cri fut suivi du grognement aigu d'un cochon d'Inde qu'une matrone avait saisi par le train de derrière et auquel elle rompait les vertèbres dorsales. Un demi-sac de crottin de lama venait d'être ajouté aux braises du foyer ; tout prenait autour de moi un air de joie, de fête et d'abondance. Quel est donc le moraliste stupide, pensai-je, qui a dit que la peur annihilait les forces de l'homme et obscurcissait son entendement ? La peur, au contraire, doit raviver son intelligence et surexciter ses facultés physiques, car voilà un maître de poste qui se démène comme un diable dans un bénitier.

A partir de ce moment, les choses marchèrent à souhait. Le maître de poste avait assigné à chacun sa tâche, afin d'éviter une confusion qui eût entravé le service. Deux Indiens postillons furent chargés d'entretenir le feu, de le souffler toujours et l'attiser sans cesse. Quatre matrones d'un embonpoint notable surveillèrent la cuisson du chupé, qui se composait d'une vieille poule, d'un morceau de mouton séché au soleil et de véritables pommes de terre, le chuño ou patate gelée ayant été déclaré à l'unanimité trop vulgaire et trop méprisable pour une *fine bouche* comme moi. La dose de sel, de piment ou d'ail, propre à condimenter le bouillon local, fut l'objet d'une discussion de la part des commères, qui ne l'admirent qu'après en avoir délibéré mûrement. Jamais *plat couvert*, surprise, rareté, délectation gastronomique destinée à réveiller l'appétit blasé d'un despote ou à chatouiller les houppes nerveuses du palais d'un prélat, ne fut surveillé, combiné, coctionné avec plus d'amour, d'attention et de minutie, que le pot-au-feu vulgaire qui bouillait sous mes yeux. Le maître de poste s'était chargé de la friture. Comme Brillat-Savarin, il trouvait apparemment que l'art de frire est un art difficile, et n'avait voulu confier à personne le soin de tenir la queue de la poêle. Son cochon d'Inde, flambé, lavé, vidé, ouvert, englué de saindoux, saupoudré de piment moulu et aplati au moyen d'un pavé qu'il lui avait mis sur le ventre, n'attendait plus

que l'instant d'être mis au feu et d'acquérir, par une cuisson vive, cette couleur dorée qui recommande l'animal à l'appréciation des gourmets péruviens.

Ce splendide souper me fut enfin servi, non sur une table, la poste n'en possédait pas, mais sur une mante de bayeta qu'on étendit à terre et devant laquelle je m'accroupis à la façon d'un tailleur sur son établi. Une cuillère de bois fut mise à ma disposition ; de fourchette, il n'en fut pas question, mais mes dix doigts en valaient bien une. Le maître de poste voulut me servir d'échanson. Un quart d'heure me suffit pour souper et dire mes grâces. Alors les spectateurs qui m'entouraient, m'ayant vu traîner mes pellons

LES APPRÊTS D'UN SOUPER A LA POSTE D'AGUAS CALIENTES.

près du feu et comprenant que j'allais demander au sommeil la réhabilitation de mes forces, se retirèrent dans la pièce voisine en me souhaitant une digestion facile et une bonne nuit. Nor Medina, sur un signe du maître de poste, s'était mêlé au cortége et l'avait suivi dans l'autre chambre, en laissant tomber derrière lui la peau de vache suspendue par sa queue, qui servait de portière. Bientôt un bruit de mâchoires et d'éclats de rire à la cantonade m'apprit que les serviteurs soupaient de la desserte du maître et prenaient un à-compte sur les joies futures du paradis.

Le lendemain je fus sur pied d'assez bonne heure. Le maître de poste était déjà levé. Après lui avoir remis une douzaine de réaux, prix auquel j'évaluai mon souper

et la provende de mes mules, je détachai de mon album une feuille blanche, et sur la déclaration itérative de l'individu qu'il ne savait lire aucune espèce d'écriture, j'adressai au général L..... les lignes suivantes :

« Mon cher général,

« Le nommé Ignacio Muynas Tupayanchi, maître de poste d'Aguas Calientes, s'était proposé, à l'exemple de ses concitoyens, de brûler un peu d'encens sur votre passage, quand je l'ai engagé à n'en rien faire, persuadé que j'étais, qu'à l'heure où je griffonne ces lignes sur mon genou, vous êtes fatigué d'ovations, de harangues et de banquets officiels. Si donc vous ne trouvez à Aguas Calientes ni tentures, ni banderoles, ni guirlandes de roseaux verts, n'en veuillez pas au susdit Ignacio, qui n'a fait que céder à une influence étrangère. Ce brave garçon vous dédommagera d'ailleurs, par sa cuisine, de quelques vains honneurs qu'il vous eût rendus. Il excelle dans la friture, et d'un cochon d'Inde vulgaire il sait faire un manger des dieux; c'est à ce titre de cuisinier que je vous le recommande, mon cher général, afin qu'en arrivant à Aguas Calientes vous mettiez à l'essai le talent de son maître de poste, que je n'hésite pas à proclamer aussi bon friturier qu'il m'a paru bon citoyen et dévoué d'âme et de corps à la chose publique.

« Que sainte Rose, patronne du Pérou, veille sur vos jours et sur ceux des êtres qui vous sont chers. »

J'appris plus tard que le malheureux maître de poste, mis en réquisition par le général L..... et son escorte, qui avaient pris ma recommandation au sérieux, avait tenu la queue de la poêle pendant dix-huit heures et frit un nombre fabuleux de cochons d'Inde qu'on avait recrutés dans les environs. Mais n'anticipons pas sur les événements.

A deux lieues d'Aguas Calientes et après une descente peu sensible, mais continue, on arrive à Marangani, un pauvre village qui n'a d'autres titres à l'attention que sa situation au confluent du Huilcamayo que nous avons vu sortir du lac de Sisacocha sur le plateau de la Raya, et du ruisseau de Langui, issu de la lagune de ce nom. La température s'est un peu adoucie. Dans quelques anfractuosités de la montagne, à l'abri des vents et du froid, verdoient faiblement de petits carrés de pommes de terre, d'orge, d'avoine, de quinoa et l'oxalide appelée *occa*, que les Indiens mangent dans leurs chupés.

Un détail géographique et statistique à noter en passant, c'est que l'extrémité Nord du plateau de la Raya est la borne frontière qui sépare la province de Lampa de la province de Canchis. Le village de Marangani appartient à cette dernière, une des plus minimes du Pérou. Sa surface est de 180 lieues carrées.

A trois lieues de Marangani, dans l'aire du Nord et sur la rive droite du Huilcamayo, s'élève Sicuani, que les chartes péruviennes qualifient de ville, mais qui n'est en réalité qu'un grand village aussi monotone que mal bâti. Sa population, au temps des Vice-rois, était de 7,500 âmes; aujourd'hui elle est à peine de 3,000. Un hospice pour les deux sexes, qu'y avait fondé au dix-septième siècle le Vice-roi comte Gil de Lemos, a disparu de la terre avec son fondateur. Quant à la splendide lampe d'argent massif qu'on pouvait

voir encore dans l'église de Sicuani au commencement de ce siècle, elle a été remplacée par une ignoble lampe de cuivre à trois becs. Un Espagnol du nom de Joaquin Vilafro l'avait offerte autrefois à la Vierge de Sicuani, non pas tant par dévotion à cette même Vierge que pour s'excuser, vis-à-vis de l'inquisition et du Vice-roi, des grandes richesses qu'il avait retirées en très-peu de temps de la mine de Quimsachata, voisine des sources de l'Apurimac, excuse ou précaution qui ne l'empêcha pas d'être pendu *par ordre* à cause de ces mêmes richesses. La lampe de l'infortuné chapeton, après avoir fait longtemps l'ornement du chœur et l'admiration des fidèles, fut enlevée du lieu saint,

SICUANI, VU DES HAUTEURS DE QUELLHUACOCHA.

portée à la Monnaie et servit à fabriquer des piastres pendant la guerre des royalistes et des indépendants. C'est à Sicuani que le cacique Matheo Pumacahua, qui en 1781 avait livré Tupac-Amaru aux Espagnols, reçut, trente-quatre ans après, le prix de ses services. Les Espagnols, qui devaient autrefois récompenser sa trahison par les épaulettes de colonel, différèrent longtemps l'exécution de leur promesse et s'acquittèrent enfin envers lui en lui faisant trancher la tête.

Une merveille naturelle de Sicuani, dont les voyageurs n'ont jamais parlé, par la raison péremptoire qu'aucun d'eux ne l'a vue et ignore probablement son existence, c'est la lagune de Quellhua ou mieux Quellhuacocha, comme on l'appelle dans le pays, laquelle

est située à l'Est de ce village, sur les hauteurs qui le dominent. Qu'on se figure, si l'on peut, un saphir liquide de six lieues de circonférence enchâssé entre cinq croupes de montagnes que dépassent à l'horizon les cimes neigeuses des Cordillères de Chimboya et d'Atun-Quenamari, et auquel des totoras, ces roseaux-joncs à larges feuilles, font une charmante ceinture. Rien de plus calme, de plus limpide, de plus fraîchement idéal que ce lac Andéen qu'aucun souffle ne ride, qu'aucune barque n'a jamais sillonné, où se peignent seuls des nuages, des étoiles, des rayons de soleil et de lune, et dont la physionomie, qui ne reflète que ces splendeurs du ciel, a quelque chose d'ineffable et de souriant.

San Pablo et San Pedro de Cacha, qu'on trouve à trois lieues Nord de Sicuani, sont deux hameaux annexes de la plus triste espèce ; tous deux se suivent et se ressemblent ; c'est la même misère, la même tristesse, les mêmes huttes en torchis. Les gens du peuple prétendent néanmoins que Saint-Paul vaut mieux que Saint-Pierre, et citent à l'appui de leur dire l'école de dix-huit élèves que possède le premier et dont est privé le second. École, soit ; mais à ce frivole avantage qu'un recteur d'université pourrait seul apprécier, nous préférons, pour notre part, la noblesse géologique et l'illustration archéologique de Saint-Pierre, qui, s'il n'a pas comme Saint-Paul une école et un magister, a de belles ruines couronnées par un volcan très-respectable, malheureusement éteint aujourd'hui, ce qui diminue sa valeur, et dont les éruptions ont couvert le pays de laves, de scories et de pierres ponces. Ce volcan, dont le cratère est incliné du Nord au Sud, s'élève sur un soubassement de collines, dans un site appelé *Racchi*. De là le nom de volcan de *la Riacha*, que par corruption les habitants donnent à cette montagne ignivome. Au pied des collines pelées qui lui font un piédestal, on trouve une argile plastique avec laquelle les potiers de la Cordillère façonnent des cruches, des vases, des buires d'un galbe charmant ; des ocres variées, une rubrique appelée *taco*, qui n'est employée à aucun usage, et de la magnésie que les pauvres ménagères, qui la nomment *chacco* ou lait de terre, recueillent pour en faire, en la délayant dans un peu d'eau, une *poulette* ou sauce blanche aux pommes de terre qu'elles préparent pour le repas de la famille.

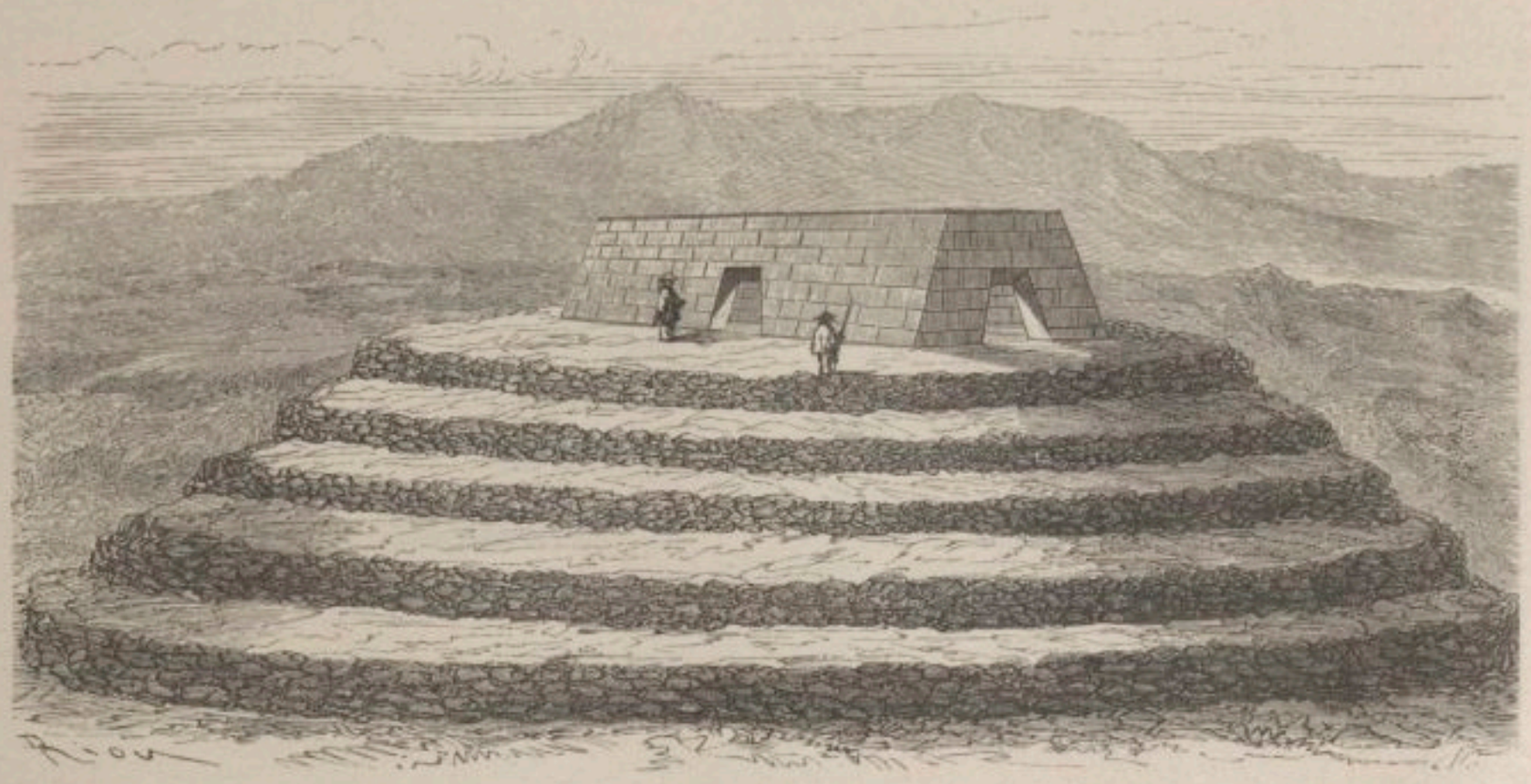
A quelques jets de flèche des collines de Racchi, dans un endroit appelé *Yahuar-pampa* [1], se dressent les débris d'un édifice antique qu'on aperçoit de loin, et que les voyageurs qui les ont aperçus, appellent, dans leurs comptes rendus, les *ruines de Tinta*, mais sans dire un mot de leur origine. Nous ne savons trop où ces voyageurs ont pu prendre cette dénomination. Est-ce parce que la province de Canchis, où s'élèvent ces ruines, formait autrefois, avec sa voisine, la province de Canas, une seule et même province sous le nom de *Corregimiento de Tinta*? Nous ne pouvons rien affirmer ; mais ce que nous osons répéter, d'après les historiens de la *Conquête*, c'est que ces ruines sont celles d'un temple édifié vers le milieu du quatorzième siècle par Viracocha, ou mieux

[1] *Plaine du sang*, ainsi nommée parce que l'Inca Huiracocha y défit complétement son père Yahuar-Huacac, lequel, déposé par ses sujets à cause de ses vices, était venu revendiquer ses droits à l'empire à la tête de trois mille Indiens Chancas, qui périrent dans l'engagement.

Paris, Imp. Pruillery & R. Pontonnier.

Huira-Ccocha [1], huitième Inca, en souvenir d'un songe où un vieillard à longue barbe, vêtu d'une robe flottante et tenant un dragon enchaîné, était apparu à ce prince, alors que, jeune encore, il gardait les moutons de l'empereur Yahuar-Huacac, son père, dans les plaines de Chita [2].

Ce songe, dans lequel l'héritier présomptif avait cru voir un ordre d'en haut relatif à la réduction des Chancas, et que plus tard il accomplit religieusement en exterminant trois mille de ces indigènes et en annexant leur territoire à l'empire, ce songe valut à la contrée un temple commémoratif long de quatre-vingts mètres, large de quarante, et dont les murs, élevés de dix mètres, étaient construits moitié en belles pierres et moitié en pisé. L'édifice était assis sur un plateau qui commandait les environs; on y arrivait par cinq rangs d'andanerias en retrait, qui formaient comme autant de degrés. Il avait trois portes et trois fenêtres sur chaque côté du



TEMPLE DE HUIRA-CCOCHA D'APRÈS L'HISTORIEN GARCILASO DE LA VEGA.

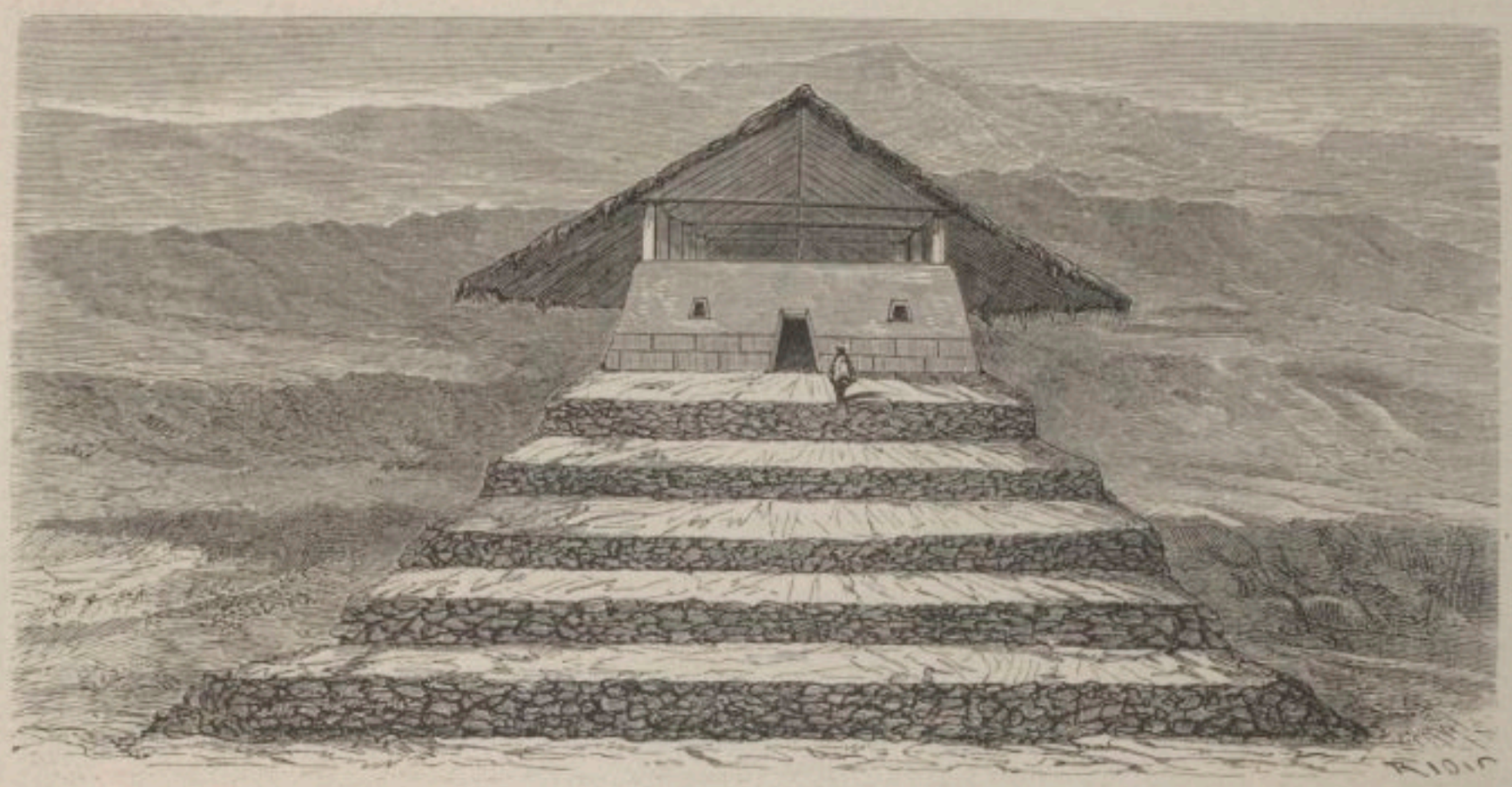
Nord et du Sud ; une porte et deux fenêtres sur chacune de ses façades. Cinq piliers placés de distance en distance sur les murs principaux, et reliés par des poutrelles transversales, servaient d'appui aux maîtresses poutres qui supportaient un toit de chaume. La saillie exagérée de ce toit formait sur les bas-côtés de l'édifice comme

[1] *Écume du lac*, ainsi nommé à cause de sa blancheur *lactée*, disent les historiens du dix-septième siècle ; mais l'exagération habituelle de ces estimables auteurs nous fait croire que cette prétendue blancheur de Huira-Ccocha n'était qu'une nuance café au lait, au lieu de la teinte de brique brûlée qui caractérisait les gens de sa race. La sœur et épouse de cet Inca, qui se distinguait également des siens par une blancheur relative, fut appelée *Mama Runtu* (la mère l'œuf).

[2] Nous laissons aux historiens de la *Conquête* la responsabilité de ce songe apocryphe et le soin d'expliquer la présence du jeune prince dans l'affreux désert de Chita, c'est-à-dire à quarante lieues Sud de Cuzco, la capitale de l'empire, et gardant des *moutons* que les conquérants n'introduisirent en Amérique que deux siècles plus tard.

une manière d'auvent sous lequel les passants surpris par une averse pouvaient se mettre à couvert.

D'après Garcilaso, qui n'accorde à ce temple que quarante mètres de longueur sur vingt mètres de largeur, c'est-à-dire la moitié moins de ce que lui donnent Pedro de Cieça et le révérend Acosta, et qui prétend en outre qu'il n'était couvert d'aucun toit, conformément au songe dont il perpétuait le souvenir, lequel avait eu lieu dans la campagne et *sub Jove crudo ;* selon ce même Garcilaso, disons-nous, la décoration intérieure du temple consistait en un simple cube de porphyre noir sur lequel était placée la statue du vieillard mystérieux qui jadis était apparu à l'Inca Viracocha. A l'époque de la conquête, les Espagnols jetèrent bas cette statue et brisèrent son piédestal, dans l'idée qu'ils recouvraient un trésor caché.

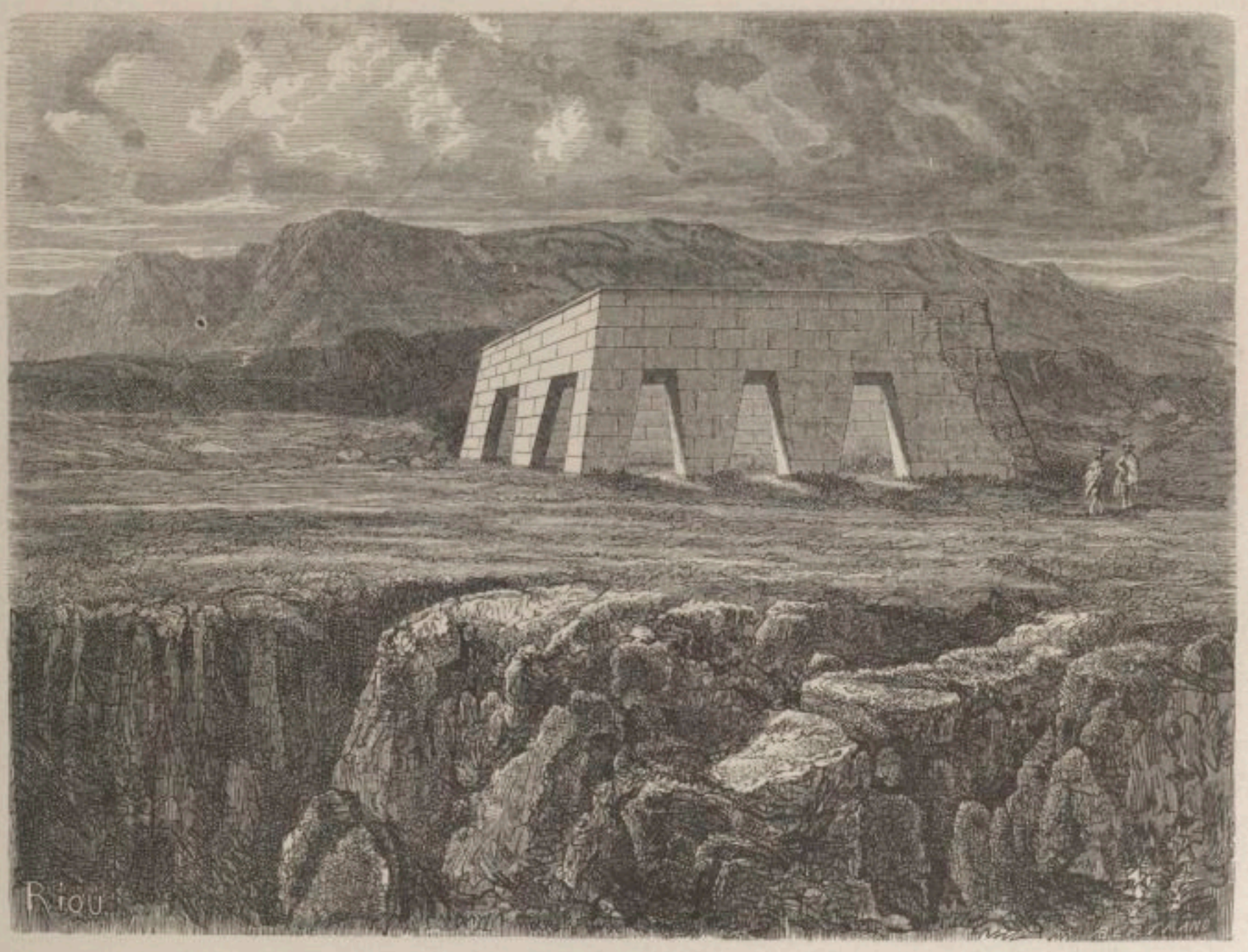


TEMPLE DE HUIRA-CCOCHA D'APRÈS LES HISTORIENS PEDRO DE CIEÇA ET ACOSTA.

De ces splendeurs architecturales, il ne reste aujourd'hui que des pans de murs d'environ vingt pieds de hauteur. Il est vrai que ces murs présentent neuf portes, quand l'édifice primitif n'en avait que huit, au dire de Pedro de Cieça et du père Acosta. Heureusement nous sommes seul à le savoir ; car, si cette neuvième porte, sur laquelle on ne comptait pas, eût été retrouvée par les délégués d'une société savante, non-seulement elle offrait entre sociétés rivales matière à dissidences et prétexte à brochures, mais plus d'un bel esprit paradoxal eût ri de la trouvaille et prétendu en public que le temps, ce temps vorace et insatiable, *tempus edax*, qui ronge, grignote, émiette, amoindrit nos pauvres édifices, ajoute au contraire à ceux du Pérou. Par égard pour la chronique et la tradition, duègnes respectables, nous ne dirons rien de semblable ou même d'approchant. Nous admettrons, avec les historiens susdénommés, que le temple dont il s'agit avait bien huit portes et seulement huit portes, mais

qu'une secousse du volcan voisin a pu pratiquer la neuvième ; c'est le seul moyen de tout concilier.

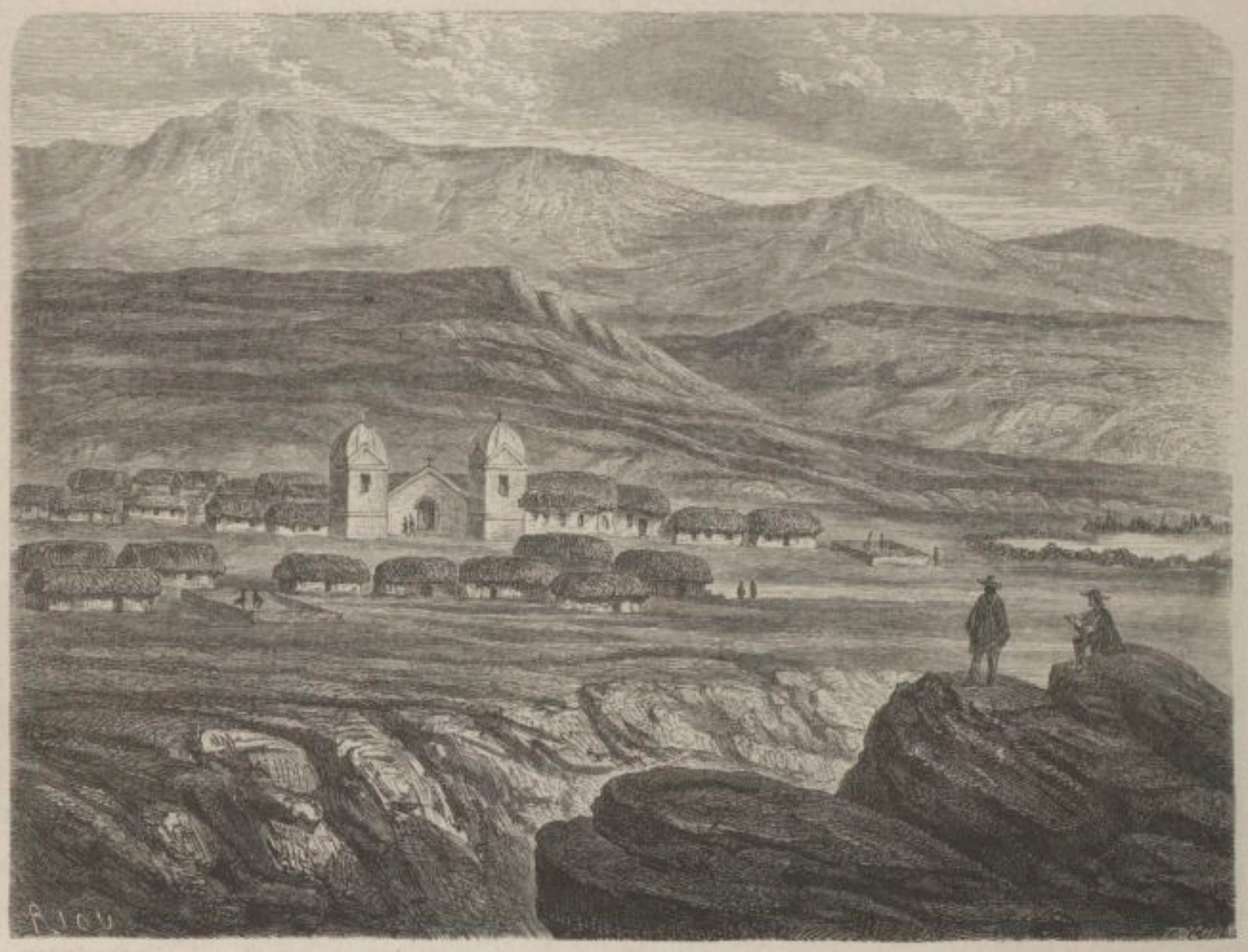
Deux lieues séparent Saint-Pierre et Saint-Paul de Cacha du village de Combapata. Pour atteindre ce dernier point, on descend sans cesse, et à mesure qu'on descend la température s'adoucit et quelques bandes de verdure s'étendent au pied des montagnes. Combapata, dont il n'est fait mention dans aucun traité de géographie et qui ne figure encore sur aucune carte connue, est un village d'une soixantaine de feux, situé près d'une rivière assez tapageuse. Sa petite église est des plus pro-



RUINES DU TEMPLE DE HUIRA-CCOCHA.

prettes, et le badigeon blanc qui la recouvre, tranche agréablement sur le fond terreux des chaumières de la localité. Un christ de grandeur naturelle, dû au ciseau d'un sculpteur de Huamanga et vénéré des fidèles sous le nom du *Seigneur de Combapata*, décore le maître-autel de cette église. Ce christ a le don des miracles ; il a rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds et la parole à des muets. Au dix-huitième siècle, quand les Jésuites furent exilés du Pérou, des larmes de sang coulèrent, dit-on, de ses yeux d'émail. Le même prodige se renouvela en 1821, quand le Vice-roi La Serna, banni de Lima par les indépendants, se vit contraint de partir pour l'Espagne. Malheureusement pour le Seigneur de Combapata, le christ de Tungasuca, un village

voisin, a aussi le don des miracles. Ce dernier, connu sous le nom de *Seigneur d'Añaipampa*, rend fécondes les femmes stériles, guérit les maladies réputées incurables et préserve les moutons de la clavelée. Comme son émule, le Seigneur de Combapata, il pleure, à l'occasion, des larmes de sang sur les misères de ce monde. De cette conformité de pouvoirs entre les deux Seigneurs, il est résulté une rivalité haineuse entre les fidèles des deux paroisses. C'est à qui vantera plus haut le christ de son village, en affectant de déprécier celui du village voisin. Maintes fois, dans les solennités bachiques par lesquelles chaque village célèbre la fête de l'Homme-Dieu, on a vu des Indiennes,



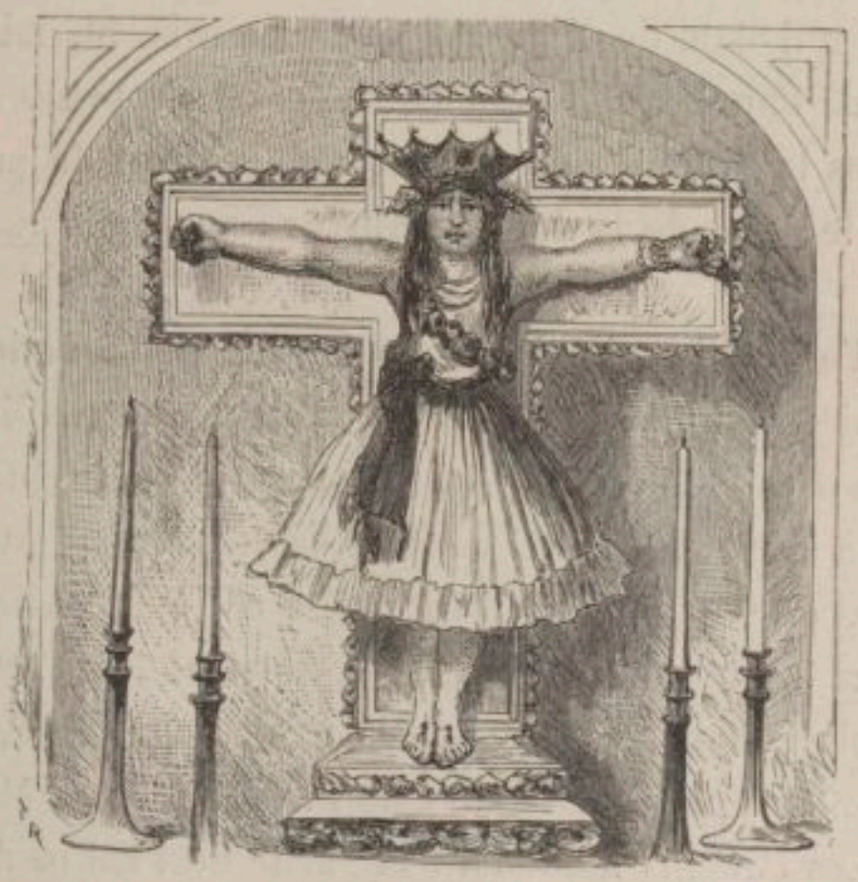
VILLAGE ET LAGUNE DE COMBAPATA.

ivres de fanatisme et d'eau-de-vie, se battre à coups de tête comme des béliers, pour la plus grande gloire de leur Seigneur.

La rivière qui côtoie le village et, sous le nom de Rio de Combapata, vient se jeter dans le Huilcamayo, prend sa source sur le versant occidental des Andes du Crucero, entre les provinces de Lampa et de Carabaya. Elle est aurifère, et, quand la fonte des neiges a grossi son cours, elle charrie sous ses flots bourbeux des parcelles d'or détachées des montagnes. Les habitants du pays avaient établi autrefois un lavadero sur ses bords. La pente rapide des terrains qu'elle arrose, donne à ses crues un caractère formidable ; c'est moins un torrent qui se précipite, qu'une avalanche qui s'abat brusquement sur la

contrée environnante, qu'elle submerge en un instant. Deux ponts de pierre de deux arches, d'une solidité de construction à défier les siècles, ont été emportés successivement par cette rivière. Chacun de ces ponts avait coûté deux mille piastres (10,000 fr.) à la province, et comme les ressources de celle-ci sont assez bornées, ses habitants, par mesure d'économie, en sont revenus aux ponts-balançoires en osier tressé, dont leurs aïeux s'étaient servis pendant six siècles.

Ce qui distingue Combapata des autres villages de la Sierra n'est ni son christ miraculeux, ni l'or que charrie sa rivière; c'est la qualité de la chicha que fabriquent ses habitants. Longtemps on ignora par quel procédé les matrones de ce village obtenaient leur bière locale, dont la transparence et l'odeur rappellent le clairet d'Espagne appelé *manzanilla*. Mais ce secret finit par être divulgué; aujourd'hui chacun sait que la



LE CRUCIFIX DE COMBAPATA.

qualité de cette chicha est due à la mastication préalable du *guñapo* ou maïs germé avec lequel on la fabrique. L'invention de ce procédé remonte aux anciens Aymaras. Les cabaretières de Cochabamba, dans le Haut-Pérou, descendantes de ces autochthones, l'emploient encore avec succès. Ce procédé, sur lequel nous croyons devoir appeler l'attention des rédacteurs de la *Cuisinière bourgeoise* et des éditeurs de *Recueils utiles*, est des plus simples et des moins dispendieux. Quelques vieillards des deux sexes s'accroupissent autour d'un monceau de maïs concassé; chacun prend au tas une poignée de ce maïs qu'il porte à sa bouche et mâche avec plus ou moins de vigueur et pendant plus ou moins de temps, selon le degré de vétusté de ses molaires. Quand ce maïs paraît au travailleur suffisamment broyé, il le crache dans sa main et le dépose sur un morceau de cuir placé près de lui, où la cabaretière vient le prendre pour le jeter dans la jarre qui tient lieu de chaudière.

D'après quelques chimistes du pays qui ont analysé la chose, c'est à une addition

notable des sucs salivaires et aux sécrétions de la membrane pituitaire qui s'y trouvent mêlées, que le maïs de Combapata doit les qualités précieuses qu'il communique à sa chicha. Je ne saurais dire si la chimie locale a tort ou raison, ayant toujours refusé de goûter à cette bière de la province de Canchis ; mais j'avoue m'être arrêté parfois devant les chicherias où on la fabrique, et avoir pris plaisir à regarder les chiqueurs de maïs des deux sexes qui y étaient réunis. Les bouches de ces braves gens, qui s'ouvraient et se refermaient avec une précision mécanique, et cela sans désemparer, me rappelaient, en même temps que la patrie absente, les *dentiers* de Désirabode, s'agitant du matin au soir dans leur cadre vitré.

Au sortir de Combapata on se dirige vers Checcacupi, distant de trois lieues. Checcacupi est un pauvre village d'une trentaine de feux, situé près d'une petite rivière, descendue, comme celle de Combapata, des Andes du Crucero. On traverse cette rivière sur un pont de pierre qui date de l'époque des Vice-rois, et, laissant derrière soi les provinces limitrophes de Canchis et de Canas, autrefois comprises dans le Corregimiento de Tinta, on entre dans la province de Quispicanchi. Avant de passer outre, jetons un rapide coup d'œil sur le passé de la double province que nous abandonnons pour ne la plus revoir.

Longtemps avant l'apparition des Incas au Pérou, deux nations rivales, les Canas et les Canchis, occupaient un territoire de plus de douze cents lieues carrées, qui, du Nord au Sud, s'étendait des Sierras de Chimboya et d'Atun-Quenamari aux plateaux d'Ocoruro, et de l'Est à l'Ouest, de la Cordillère de Huilcanota au torrent de Chuquicabana. Le Huilcamayo, que nous avons vu naître à Aguas Calientes et suivi jusqu'à Checcacupi, coupait en deux une partie de ce territoire. Les Canas occupaient dans le Nord et l'Ouest l'emplacement actuel des villages de Pitumarca, Combapata, Tinta et Yanaoca, et s'étendaient jusqu'aux hauteurs de Pichigua et de Mollocahua, voisines de la rivière Apurimac. Les Canchis habitaient la partie de l'Est et du Sud comprise entre les villages actuels de Saint-Pierre et Saint-Paul de Cacha, Sicuani et Marangani, jusqu'au plateau de la Raya [1].

Ces deux nations, fortes d'environ vingt-cinq mille hommes, étaient gouvernées par leurs *curacas* ou chefs respectifs. Leur rivalité, qui remontait à des temps reculés et qui occasionnait entre elles de sanglantes querelles, paraît n'avoir eu d'autre cause que la différence de leur origine et de leur humeur. Les Canas, habitants primitifs de la Sierra-Nevada, tiraient leur nom du volcan de Racchi qui dominait leur territoire et dont ils se vantaient d'être issus ; *Cana*, dans l'idiome quechua, veut dire *foyer d'incendie*. Les Canchis étaient venus jadis des régions tempérées qui avoisinent Arequipa. Leur nom rappelait le sol natal, ses pâles fleurs et ses verdures. *Cancha*, en quechua, signifie *enclos* ou *jardin*. A cette différence d'origine, s'ajoutait chez ces indigènes la différence du costume, invariablement noir chez les premiers et bariolé chez les seconds.

[1] Les limites assignées aujourd'hui à ces deux provinces ne rappellent qu'imparfaitement celles de leur ancien territoire.

Le caractère de ces nations cadrait à merveille avec leur nom patronymique. Les Canas, d'une humeur ordinairement sombre et taciturne, mais bouillante et impétueuse à l'occasion, jaloux de leur indépendance au point de tout lui sacrifier, avaient lutté pendant quatre siècles contre l'envahissement des Incas et n'avaient subi le joug de ceux-ci qu'à la suite d'une alliance où la fille de l'Atun-Cana, chef de leur nation, était devenue une des trois cents femmes de Huayna-Ccapac, douzième empereur de Cuzco. Les Canchis, au contraire, d'un caractère doux et timide, d'un esprit tiède et indécis, comme le climat sous lequel ils étaient nés, s'étaient soumis sans résistance à la domination des Fils du Soleil.

MASTICATION DU MAÏS.

Au seizième siècle, le territoire des Canas et des Canchis fut réuni en une seule province sous le nom de Corregimiento de Tinta, et ces indigènes, qui ne formaient plus qu'un seul et même peuple, passèrent du joug des Empereurs sous celui des Vice-rois. Pour eux le licou remplaça le collier. Comme leur constitution robuste les rendait propres au travail des mines, ils furent féodalement exploités par leurs nouveaux maîtres. Chaque année, des recruteurs espagnols venaient prélever une dîme au nom de l'Etat, sur la double population. Les malheureux désignés par le sort se réunissaient devant l'église pour entendre une messe dite à leur intention et qu'ils étaient tenus

de payer eux-mêmes. A l'issue de cette messe le curé, après avoir reçu leur serment de fidélité et d'obéissance au roi d'Espagne, les aspergeait d'eau bénite, prononçait sur eux la formule accoutumée *Vete con Dios*, et leur tournait le dos.

Ces recrues, escortées de parents et d'amis qui répondaient à leurs larmes par des gémissements, prenaient alors le chemin de Cailloma, de Carabaya, de Potosi, sites des riches gisements de minerai que les Vice-rois du Pérou faisaient exploiter un peu pour leur compte et pour celui du roi d'Espagne. Là, voués aux travaux d'excavation, ces Indiens descendaient dans les *bocaminas* et les *socabons* — puits et galeries — où la

VUE DU VILLAGE DE CHECCACUPI.

privation de l'air pur auquel ils étaient accoutumés et les émanations des gaz délétères leur occasionnaient, disent les docteurs du pays, une espèce d'asthme appelé *chacco* dont ils mouraient dans l'année. Quand cette provision de travailleurs était épuisée par la mort, les représentants de la monarchie espagnole n'avaient qu'à se baisser et prendre au tas humain pour la renouveler.

Les choses durèrent ainsi pendant plus de deux siècles, puis les populations lassées de ce joug accablant se soulevèrent. Les habitants d'Aconcahua, dans la province de Canas, exaspérés par une augmentation du tribut d'or en poudre qu'ils étaient tenus de payer à l'État, s'emparèrent du collecteur espagnol qui le leur réclamait et lui

donnèrent à boire de ce métal fondu [1]; puis, pour échapper aux poursuites de la justice, ils abandonnèrent à jamais leur village, dont l'emplacement est encore reconnaissable aujourd'hui. Tupac-Amaru, cacique de Tungasuca, après avoir pendu de sa propre main le corrégidor de Tinta, Antonio Arriega, et soulevé contre les Espagnols la population du pays, fut défait par ceux-ci et périt dans d'atroces supplices. Angulo, Bejar, Pumacahua, Andia, qui succédèrent à Tupac-Amaru, payèrent de leur tête l'œuvre d'émancipation qu'ils avaient entreprise et que neuf ans plus tard Simon Bolivar réalisa dans les plaines d'Ayacucho.

A l'époque où les premiers essais d'affranchissement furent tentés dans la contrée, le Corregimiento de Tinta était divisé en six districts. C'étaient ceux de Sicuani, Tinta, Checca, Checcacupi, Langui et Yauri, lesquels comprenaient vingt-trois villages que leur situation sur la montagne ou dans la plaine, et partant la différence de leur température, avait fait classer en villages d'*en haut* et villages d'*en bas*. Plusieurs de ces villages n'existent plus. D'autres ne sont aujourd'hui que de simples *estancias* (fermes); mais, par respect pour leur mémoire et les souvenirs qu'ils rappellent, les statisticiens du pays leur ont conservé depuis quarante ans, dans leurs comptes rendus annuels, et leur conserveront longtemps encore, le rang et la situation qu'ils occupaient jadis. Ainsi, l'illustre grenadier dont s'honore la France continua de figurer après sa mort sur la liste du régiment dont il avait fait partie, et de répondre à l'appel nominal de chaque jour par la voix d'un de ses frères d'armes.

Tout en applaudissant à la pensée de ces statisticiens, évidemment inspirée par le plus pur patriotisme et la piété du souvenir, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'artifice dont ils ont usé dans leurs Annuaires, pour donner à l'Europe en général et aux républiques voisines en particulier une haute idée des forces numériques de la contrée. D'après eux, le chiffre de la population actuelle de chacune des provinces de Canas et Canchis serait celui de la population entière du Corregimiento de Tinta au temps de sa splendeur. Par malheur pour ces messieurs, on sait que de toutes les provinces du Bas-Pérou celle de Tinta fut précisément la plus maltraitée pendant la durée de l'occupation espagnole. Sa population, décimée tour à tour par les épidémies, les subsides de la Mita, les enrôlements forcés, les émigrations volontaires, les exigences du pouvoir spirituel et les révolutions politiques, ne comptait en 1792 que trente-six mille trois cent quatorze individus; en 1820, elle avait atteint le chiffre de trente-six mille neuf cent soixante-huit; en 1836, celui de trente-sept mille deux cent dix-huit. Or cette même population qui, en quarante-trois ans, ne s'était guère augmentée que de neuf cent quatre individus, vient d'atteindre subitement le chiffre de soixante-cinq mille! — Pareille hyperbole serait à peine admise chez un poëte, et considérée chez un prosateur

[1] *Para saciar de este modo la sed insaciable del recaudador*. Pour apaiser par ce moyen l'insatiabilité du collecteur, dit naïvement Pedro Celestino Florez, qui rapporte ce fait dans un opuscule intitulé : *Patriotismo y amor á la libertad*. L'honnête écrivain ajoute en manière de réflexion : *L'oppression des mandataires du pouvoir et le manque de justice dans un pays poussent souvent les opprimés à commettre ces choses fâcheuses, qui méritent d'être excusées, eu égard aux circonstances.*

comme un excès d'emphase et une redondance de mauvais goût : à plus forte raison chez un faiseur de statistique, pour qui la vérité doit toujours être nue comme au sortir du puits.

En quittant le village de Combapata, il avait été convenu avec Nor Medina que nous passerions la nuit à Checcacupi, et que le lendemain nous pousserions jusqu'à Huaro, en doublant l'étape et traversant, sans nous y arrêter, les villages de Quiquijana et d'Urcos. Un voyage dans la Cordillère, s'il paraît monotone et soporifique au lecteur qui le lit, le paraît bien plus encore au voyageur qui l'effectue. Où le premier, commodément assis, convenablement restauré, les pieds chauds et le coude appuyé sur sa table, se contente de bâiller et de tourner rapidement les pages du livre, afin d'arriver plus tôt à la fin, le second maugrée et enrage de ne voir autour de lui, durant des semaines entières, que des pierres et des êtres pétrifiés, d'avoir à subir dans la même journée le froid et la chaleur, la grêle, la neige et la pluie, le tonnerre et les éclairs, sans compter la faim, la soif et la fatigue, les déceptions de tout genre et les insectes parasites qui l'attendent à la couchée. Encore si, pour abréger son martyre, ce voyageur avait la facilité qu'on a chez nous de tripler les relais et de brûler le pavé de la route ! mais cette ressource lui est interdite. D'abord la route qu'il suit n'a point de pavés ; ensuite, en surmenant la mule qui le porte, il courrait risque de la voir rester en chemin et d'y rester lui-même. Il faut donc qu'il contienne son impatience et qu'il se résigne à ne marcher qu'à pas comptés dans la voie fatale où, comme les âmes pécheresses d'Alighieri, il doit traverser des zones purificatoires et des cercles d'épreuves avant de jouir du repos. Tout au plus, dans le cours de son odyssée, est-il permis à l'infortuné de jurer de par tous les diables, ou de bénir la Providence, selon qu'il a le ventre vide et peu d'espoir de le remplir, ou qu'accroupi devant le feu d'une hutte postale, il écoute avec ravissement le murmure de son souper qui bout dans la marmite.

J'ai dit que nous devions terminer la journée à Checcacupi. Mais chemin faisant et tout en causant de choses indifférentes avec mon guide, je songeais à part moi que Checcacupi, à en juger par la stérilité de ses environs, ne devait offrir aucune ressource, et que nous en serions réduits à nous mettre au lit sans souper, ce qui me paraissait infiniment triste. Or comme le lendemain nous devions passer de la rive droite du Huilcamayo sur la rive gauche, et suivre désormais cette dernière jusqu'à Cuzco, l'idée me vint d'effectuer sur-le-champ cette traversée et de pousser jusqu'à Acopia, où nous avions quelque chance de trouver à la fois le gîte et le souper. Comme c'était un trajet de deux lieues à faire encore, je me gardai bien de communiquer mon idée à Nor Medina, qui n'eût pas manqué de prétendre que ses mules, éreintées par douze lieues de Cordillère, équivalant à dix-huit lieues de plaine, boitaient des quatre jambes et soupiraient après le repos du corral, comme le cerf altéré de l'Écriture après les sources vives : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*. Nous continuâmes donc notre marche. Arrivés par le travers de San Juan, petit hameau orné d'une lagune, mon guide s'étant arrêté en me priant de passer outre, je profitai de l'incident pour des-

cendre vers la rivière et chercher un endroit guéable. Un lit de cailloux jonché de grosses pierres se dessinait sous la transparence de l'eau. J'y poussai résolûment ma mule. Ñor Medina, debout sur la hauteur, vit ce changement d'itinéraire. Sans prendre le temps de rajuster ses grègues, il enfourcha sa monture et accourut au galop.

« Où va donc monsieur? me cria-t-il.

— Vous le voyez, dis-je, je passe le Huilcamayo : *Kubos aneriphto*. Puisse, comme à César, le destin m'être favorable!

— Mais la rivière est pleine de trous! mais vous allez vous noyer et estropier ma mule! »

A ce cri d'une âme vénale, je ne répondis que par un geste d'épaules; ce que voyant, mon guide entra dans la rivière et m'eut bientôt rejoint.

« Pourquoi monsieur a-t-il pris ce chemin? » me demanda-t-il assez brusquement.

La question de Ñor Medina était si naturelle, que je fus tenté d'y répondre que la peur de souper de mémoire à Checcacupi m'avait poussé à passer la rivière. Mais le ton dont cette question était faite, arrêta sur mes lèvres la confidence près d'éclore. Je regardai l'homme du haut en bas et lui répondis :

« J'ai pris ce chemin pour des raisons particulières.

— Ah! fit-il ; et où va monsieur de ce pas?

— A Acopia.

— A Acopia?

— A Acopia!

— Cela suffit. Dès que monsieur a des raisons particulières pour aller à Acopia, il est de mon devoir de me conformer à ces raisons et de le suivre. »

Il achevait à peine, que sa mule pirouettait sur les pierres glissantes, et dans les efforts qu'elle faisait pour garder l'équilibre, nous mouillait tous les deux des pieds à la tête.

Une aspersion dans la Cordillère n'est jamais agréable ; mais, malgré l'impression glaciale que m'occasionna celle-ci, je ne pus m'empêcher de rire en voyant Ñor Medina, dont la bile était allumée, chercher querelle à sa monture et la qualifier de *sans cœur* et de *propre à rien*, injure à laquelle une mule est particulièrement sensible, soit parce qu'elle indique un certain mépris pour la bête, ou qu'on l'accompagne habituellement de quelques coups de bride.

Nous touchâmes à l'autre rive. Après nous être épongés de notre mieux, nous nous mîmes en marche, laissant à notre gauche Saint-Jean et sa lagune d'où sort un ruisseau qui se rend au Huilcamayo. Si, comme l'avait dit précédemment Ñor Medina, son devoir était de me suivre, je dois dire à sa louange qu'il le remplit, mais en mettant entre nous deux une distance de trente pas géométriques qui me fit comprendre qu'il boudait. L'arriero péruvien est éminemment susceptible. Un rien le choque ; il est froissé d'une vétille. Son humeur est un lac limpide qui se ride au moindre zéphyr.

Le seul fait de passer d'une rive à l'autre du Huilcamayo, sans prendre conseil de mon guide, avait suffi pour le blesser et l'indisposer contre moi. Par égard pour ma qualité de voyageur payant, je m'abstins de le rappeler près de moi et le laissai cheminer à sa guise. Nous arrivâmes à Acopia sans avoir échangé une parole.

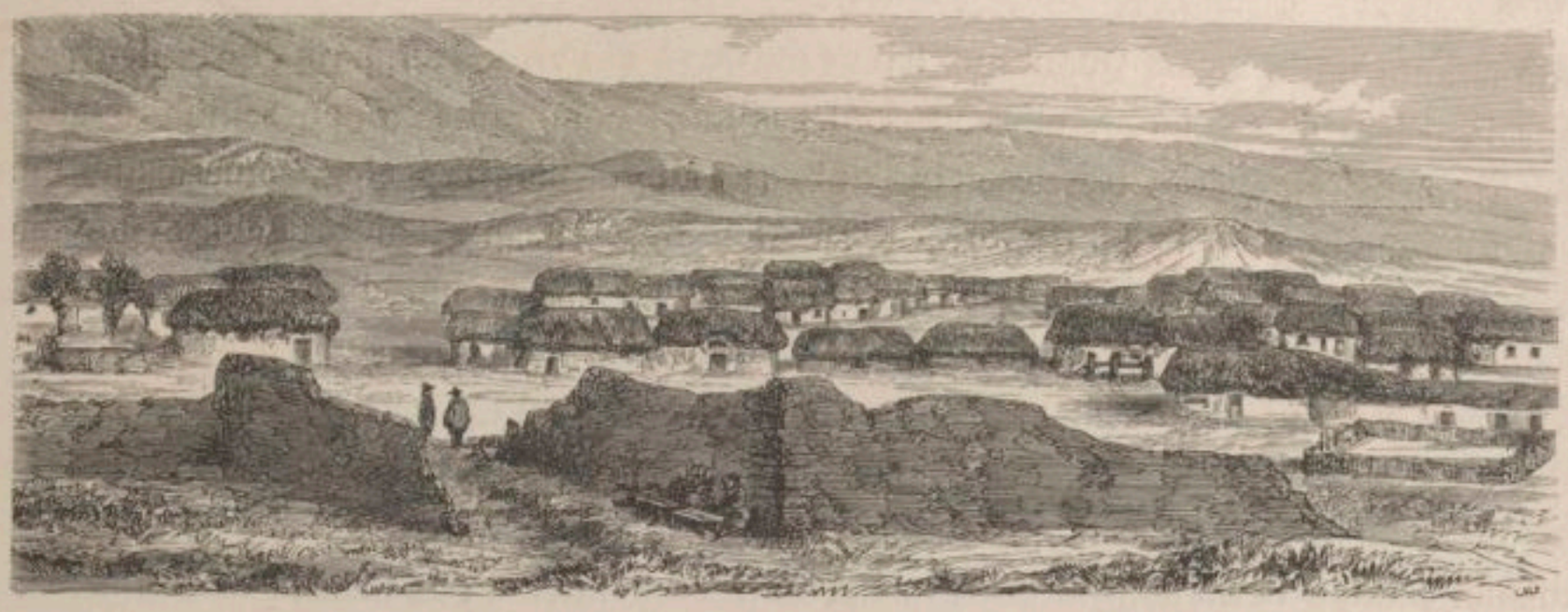
PONT DE CRISNEJAS, SUR LA RIVIÈRE DE COMBAPATA

QUATRIÈME ÉTAPE

D'ACOPIA A CUZCO

(PÉROU)

DOS OBRAS Y CINCO



VILLAGE D'ACOPIA.

QUATRIÈME ÉTAPE

D'ACOPIA A CUZCO

Dissertation sur la province de Quispicanchi que le lecteur peut passer sans la lire. — Acopia, ses pseudo-ruines et ses tartes. — Une hospitalité compromettante. — Bibiana et Maria Salomé. — Qui prouve jusqu'à l'évidence que tous les hommes égaux devant la mort ne le sont pas devant les puces. — Un rêve de bonheur. — La Quebrada de Cuzco. — Andajes et ses boudins aux pistaches. — La Chingana de Qquerohuasi. — Une carrière du temps où l'impératrice Mama Ocllo Huaco filait. — Traité de botanique à la portée de tout le monde. — Le voyageur pleure sa jeunesse passée et ses illusions perdues. — Qu'un muletier peut être à la fois herboriste et logicien. — Quiquijana et les cailloux de sa rivière. — Qui traite d'Urcos, chef-lieu de la province de Quispicanchi. — Le lac la Mohina et sa chaîne d'or. — Zoologie et arboriculture. — Huaro, son clocher, son coq et son buffet d'orgues. — Vallées et villages caractérisés en passant par un mot quelconque. — Oropesa la bourgade héroïque. — Le voyageur se brouille pour la seconde fois avec son guide. — Croquis de San Jeronimo. — San Sebastian et ses familles nobles. — L'arbre des adieux. — Du couvent de la Recoleta, de son prieur et de ses moines. — Le corridor du ciel et la chaire du diable. — Une chambre monolithe. — Trois sorcières de Goya dans un bénitier. — Par quel chemin on arrive chez les descendants du Soleil. — Silhouette d'une capitale. — Dernier conseil de la Sagesse représentée par un muletier. — D'une main l'auteur fait ses malles, de l'autre il écrit des mémoires. — Cuzco antique et moderne.

Le village d'Acopia appartient à la province de Quespicanchi ou Quispicanchi, selon l'orthographe adoptée par les statisticiens modernes et les rédacteurs du *Calendario*. Les limites de cette province sont assez indécises, le gouvernement péruvien n'ayant pas encore eu le temps d'y envoyer des géomètres et des arpenteurs chargés de ramener sa superficie au carré métrique. Tout ce que nous pouvons en dire, géographiquement parlant, c'est qu'elle est enclavée dans les provinces de Paucartampu, d'Urubamba, de Paruro, de Cotabamba, de Chumbihuilcas, de Canas y Canchis; qu'à l'Est, au delà de la Cordillère orientale, elle comprend les vallées de Marcapata, d'Ayapata, d'Asaroma, et s'étend à travers des régions encore inexplorées jusqu'aux frontières de la Bolivie et du Brésil.

La population civilisée ou soi-disant telle de cet immense territoire s'élève à peine

à quarante mille âmes. Quant aux tribus sauvages qui vivent au bord de ses fleuves ou sur la lisière de ses forêts, elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on semble le croire en Europe. En général, les voyageurs qui ont traité de l'anthropologie américaine [1] ont singulièrement enflé le chiffre de la population de ses Peaux-Rouges. Cette exagération a deux causes qu'il importe de signaler. D'abord, l'amour-propre du voyageur, qui tient toujours à prouver au public qu'après avoir entassé Pélion sur Ossa, il est parvenu à trouver l'eau qui chante et l'oiseau qui parle, vainement cherchés par ses devanciers; ensuite, l'inexactitude calculée des notes et des documents fournis au même voyageur par les habitants du pays, lesquels, lorsqu'on les interroge sur leur compte, se gonflent aussitôt comme la grenouille de la fable, afin de donner d'eux-mêmes une plus haute idée. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Revenons à Quispicanchi, qui fut jadis le nom d'une nation et qui n'est plus aujourd'hui qu'un nom de province.

Au milieu du onzième siècle, après que Manco-Capac, chef de la dynastie du Soleil, eut fondé Cuzco et fait de la cité naissante la capitale de son empire, la première croisade qu'il entreprit pour rallier au culte d'Hélios-Churi les tribus autochthones qui vivaient éparses dans la Cordillère fut celle de Collasuyu [2]. Les Quespicanchis, les Muynas, les Urcos, les Quehuares, les Cavinas et les Ayamarcas [3] occupaient alors dans cette direction un territoire d'environ cinq cents lieues carrées. Ces naturels accoururent à la voix de Manco, et ravis de la douceur et de l'onction de ses paroles, — au dire de ses biographes, notre Inca parlait d'or comme Jean Chrysostome, — ils l'écoutèrent avec docilité. Manco les entretint d'une foule de choses que nous regrettons vivement de ne pouvoir intercaler dans notre texte pour lui donner plus de couleur locale. Après leur avoir fait comprendre que le culte du Soleil était préférable à celui des troncs d'arbres, des couleuvres et des crapauds qu'adoraient ces Indiens, il leur apprit à se bâtir des huttes, car la plupart étaient troglodytes et, comme les chinchillas de leur pays, vivaient dans des terriers. Lorsqu'il les jugea convenablement dégrossis et suffisamment pénétrés des avantages de la civilisation sur la barbarie, il les réunit dans une quarantaine de villages échelonnés sur la ligne divisoire de Collasuyu et fit d'eux ses sujets et ses tributaires.

Manco-Capac, que les historiens espagnols ont gratifié de deux visages comme Janus, l'un bonasse, l'autre rusé, ne s'en tint pas là à l'égard de ces indigènes. Pour leur

[1] D'Orbigny, dans son œuvre intitulée : *L'homme américain*, a gonflé à plaisir le total de ses chiffres et greffé sur le tronc ando-péruvien des rameaux inconnus. Ainsi les habitants du village d'Apolobamba, dans la vallée orientale de ce nom, Indiens et Cholos de la Sierra pour la plupart, sont devenus sous sa plume la tribu des *Apolistas;* des cholos et métis de Paucartampu, il a fait la tribu des *Paucartambinos;* des *Chunchos* (nom générique des sauvages au Pérou), une caste distincte, etc., etc.

[2] De *suyu*, direction ; direction du *Collao* ou territoire des Indiens *Collas*. C'est une des quatre divisions primitives de l'empire, établies par Manco-Capac et correspondant aux quatre aires du vent ; *chincha-suyu* (nord), *colla-suyu* (sud), *anti-suyu* (est), *cunti-suyu* (ouest).

[3] Toutes ces tribus, parfaitement distinctes avant l'établissement des Incas, se mêlèrent et se confondirent sous le règne de ces derniers avec la grande famille Aymara-Quechua. Les villages de la Sierra, auxquels ces castes autochthones ont laissé leur nom, sont situés sur le territoire qu'elles occupaient au dixième siècle, avant l'apparition de Manco-Capac.

donner une marque de son estime et témoigner en même temps vis-à-vis des races futures qu'ils étaient les premiers idolâtres de la Sierra dont les yeux de l'esprit se fussent ouverts à la lumière du Soleil, il leur conféra, au moyen de quipus équivalant à nos lettres patentes, des titres de noblesse, des honneurs et des dignités transmissibles à leurs descendants. Les uns eurent la faculté de couper carrément leurs cheveux sur le front pour se distinguer du vulgaire, les autres de les laisser flotter au gré du vent; ceux-ci d'allonger le lobe de leurs oreilles d'un demi-pied, ceux-là de les percer et d'y suspendre, soit un morceau de jonc, une rondelle en bois ou un bout de roseau, soit une houppe ou un pompon de laine multicolore. Faveur appréciée autant qu'appréciable, ajoutent entre parenthèses les historiens de la *Conquête*, et dont ces naturels se montrèrent toujours reconnaissants.

Les conquérants espagnols affectèrent de retirer brutalement à ces Indiens les houppes, les pompons et autres affiquets qui témoignaient chez eux d'une noblesse de cinq siècles. Leurs railleries à l'égard des grands dignitaires quechuas, dont les oreilles pendaient jusqu'à l'épaule, empêchèrent la descendance de ceux-ci de se les allonger. Sous le futile prétexte qu'on ne pouvait les approcher sans s'exposer à des démangeaisons désagréables, Pizarre et ses lieutenants firent couper aux *curacas*, gouverneurs de villages, la chevelure luxuriante et vierge du peigne qui servait à les distinguer de leurs administrés. Avec l'abolition des priviléges capillaires se perdirent les vieilles modes et les vieilles coutumes. Le régime de la force brutale régna sans contrôle. Au collier rembourré que portait l'Indien du temps des Incas, l'Espagne substitua un lourd carcan de fer hérissé de pointes. Les populations, décimées par le sabre, épuisées par les exactions et les travaux des mines, s'éteignirent ou émigrèrent, abandonnant le chaume, les toisons de lama et les trois pierres calcinées qui représentaient pour elles la demeure, la couche et le foyer domestiques. Aujourd'hui quel archéologue, si patient et si minutieux qu'on le suppose, pourrait, même en s'aidant de ses lunettes et des textes de Garcilaso, Valera, Acosta, Cieça de Léon, Zarate, Torquemada et autres chroniqueurs, retrouver sur le chemin impérial de Collasuyu, dans un périmètre de trois lieues, la trace des quarante villages qu'on y comptait au milieu du seizième siècle !

La province de Quispicanchi, qui n'a gardé de sa splendeur passée que les ruines d'un aqueduc, est divisée à cette heure en quatre districts, lesquels renferment trois bourgades et une vingtaine de villages. Ces villages se ressemblent tous. Leur température seule diffère, selon qu'ils sont placés dans une gorge (*quebrada*), comme ceux de Huaro, d'Andahuaylillas, d'Oropesa, situés dans la *puna* comme ceux de Mosoc-Llacta et de Pomacanchi, ou édifiés au pied des Andes neigeuses, comme ceux d'Ocongate et de Sangarara.

Le village d'Acopia, que nous venions d'atteindre, doit à sa situation exceptionnelle au bas d'un plateau et à l'entrée d'une quebrada un climat exceptionnel aussi. Nous nous ferons comprendre en ajoutant que le vent y fait rage, qu'il tonne et pleut assez souvent, qu'il grêle et qu'il neige parfois, mais que l'eau n'y passe jamais de l'état liquide à l'état solide.

Devant ce morne pueblo que les gens du pays qualifient de bourgade, s'élèvent de chaque côté du chemin les pans d'une muraille en terre (*tapia*), haute de quelques pieds, ébréchée à son sommet et d'un joli ton de momie chauffé de bitume. Ces débris d'un mur de clôture qui date de vingt ans à peine, ont un faux air d'antiquité auquel un voyageur enthousiaste et novice pourrait se laisser prendre. Comme je ne suis ni novice ni enthousiaste, je ne m'y trompai pas et passai près des pseudo-ruines sans leur accorder un regard. Toute mon attention d'ailleurs était concentrée sur des pyramides de tartes, que deux Indiennes, dont c'est là l'industrie, avaient élevées sur des

MARCHANDES DE TARTES A ACOPIA.

bancs de bois, à l'entrée du village et de façon à provoquer la gourmandise des passants. En mettant pied à terre devant les marchandes, qui m'adressèrent simultanément ce doux sourire commercial, charme du serpent sur l'oiseau que l'industriel jette à la pratique, je fis une réflexion : c'est que, la route étant peu fréquentée, la pâtisserie locale que j'avais sous les yeux avait dû rester exposée pendant un mois ou deux aux injures de l'air. La couche de poussière qui la recouvrait et ce racornissement singulier que le temps fait subir aux choses autorisaient en quelque sorte cette supposition ; mais un estomac affamé s'arrête-t-il à ces vétilles? Sans daigner m'informer de l'époque précise à laquelle remontait la fabrication des susdites tartes, j'en achetai bien vite une

demi-douzaine à raison d'un réal la pièce. J'époussetai une d'elles avec mon mouchoir et j'y mordis à belles dents. Deux bouchées passèrent sans encombre ; à la troisième bouchée, je m'arrêtai court. Un indéfinissable mélange de senteurs et de saveurs hétérogènes me soulevait le cœur. Machinalement, je fourrai les doigts dans la tarte et j'en retirai tour à tour des olives noires, des tranches d'oignon, de petits carrés de fromage et des feuilles de menthe. Tout cela était englué de caramel et de saindoux. J'eus le secret de mes nausées. Comme Ñor Medina avait pris les devants et trottait déjà dans le village, je ne pus le gratifier de cette pâtisserie et regagner par ce moyen ses bonnes grâces. Pour m'en débarrasser, je la fis manger à ma mule, au grand scandale des deux marchandes, qui me regardaient faire d'un air courroucé.

Ce bel exploit accompli, je remontai sur la bête et me lançai à la poursuite de mon guide, que j'eus bientôt rejoint. Alors, sans nous dire un seul mot, mais mus tous deux par la même pensée, celle du gîte et du souper, nous nous mîmes en quête d'une demeure hospitalière où l'on consentît à nous héberger, Acopia n'ayant ni caravansérail, ni tampu, ni hôtellerie à offrir aux infortunés voyageurs. Nous tournâmes quelque temps autour des chaumières, les examinant de la base au faîte, sans parvenir à fixer notre choix. La plupart de ces demeures étaient singulièrement délabrées et la vermine devait y foisonner. Deux ou trois d'entre elles, qui se recommandaient par un chaume neuf et une couche de chaux passée sur leur façade, s'étaient brutalement fermées à notre approche. La situation devenait d'autant plus critique, que le jour allait nous manquer pour continuer nos recherches. Déjà le soleil avait disparu ; l'horizon se nuançait de teintes violettes ; des vapeurs s'élevaient lentement du sol et flottaient autour du village dont l'ombre estompait les contours. Jamais crépuscule ne m'avait semblé si lugubre.

Comme nous repassions pour la troisième fois dans une ruelle fangeuse, bordée d'un côté par des façades de chaumières, de l'autre par le mur d'un parc à moutons, une porte un peu vermoulue s'ouvrit discrètement, et une femme tenant entre son pouce et son index un bout de chandelle, m'apparut comme la personnification de cette hospitalité tant cherchée. « Je n'irai pas plus loin, » pensai-je en arrêtant ma mule devant l'inconnue, qui répondit à mon salut par un charmant sourire. Cette femme me plut par son air bienveillant et sa propreté scrupuleuse. Ses cheveux étaient peignés avec soin et lustrés au suif de mouton. Une lliclla de laine blanche bordée d'un ruban rose voilait sans les cacher son sein et ses épaules ; sa jupe se perdait dans l'ombre, mais la main qui tenait le suif et le bras nu auquel s'attachait cette main, étaient gros, charnus, frappés de fossettes et témoignaient d'une santé robuste.

Flattée de l'examen dont elle était l'objet de la part d'un homme à peau blanche, — c'est de moi que j'entends parler ; mon guide avait la peau couleur de nèfle, — l'inconnue sourit de nouveau, et façonnant sa bouche en cœur :

« Que cherchez-vous donc à cette heure, mon bon seigneur? me demanda-t-elle en voix de fausset.

— Un toit pour abriter ma tête et un chupé pour apaiser ma faim, » lui répondis-je de ma voix naturelle.

Comme la femme était en train de m'assurer que je trouverais chez elle, et à meilleur compte que partout ailleurs, le couvert et le vivre que je souhaitais, je regardai Nor Medina, qui, depuis notre traversée du Huilcamayo, n'avait pas encore desserré les dents. L'expression de son visage était parfaitement maussade, et ses sourcils touffus et grisonnants me parurent plus rapprochés que de coutume. Je n'eus pas le temps de m'en étonner, distrait que je fus aussitôt de cet examen par des chuchotements et des éclats de rire qui partaient du seuil des maisons voisines, dont mon colloque avec la femme à la lliclla blanche paraissait avoir éveillé l'attention.

Sans m'arrêter à ce que ces manifestations pouvaient avoir de blessant pour moi, je sautai à bas de ma mule. Au même instant, une voix dont le timbre clair révélait une personne du beau sexe, prononça distinctement ces mots étranges :

« Ne les tondez pas de trop court, la Templadora.

UNE HUARMIPANPAYRUNACUNA.

— Tas de filous ! » murmura l'inconnue, à qui probablement cette recommandation était adressée.

« Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je, en regardant tour à tour ma future hôtesse et Nor Medina dont les deux sourcils n'en faisaient plus qu'un.

— Cela signifie, me répondit la femme, que j'ai pour voisins de mauvaises gens qui font ce qu'ils peuvent pour me retirer le pain de la bouche, sous prétexte que je ne suis pas du pays. Mais entrez donc chez moi, mon bon seigneur, reprit-elle aussitôt avec son bienveillant sourire.

— N'entrez pas, monsieur ! me dit vivement Nor Medina ; et vous, la femme, ajouta-t-il en regardant l'inconnue d'un air courroucé, allez à cent millions de diables ! Nous sommes d'honnêtes voyageurs qui passons notre chemin et nous n'avons rien à démêler avec des chuchumecas de votre espèce ! »

Ces mots étaient à peine prononcés que, pareils à la formule de l'exorcisme qui rompt un enchantement ténébreux, ils rétablissaient la situation sous son jour véritable. L'inconnue nous tirait la langue, soufflait brusquement sa chandelle et nous jetait sa porte sur le nez.

Je fus quelques secondes à me remettre.

« Quoi ! dis-je enfin à Ñor Medina, cette femme souriante et si bien peignée, c'était...

— Oui, monsieur, me répliqua-t-il sans me laisser le temps d'achever ma phrase, c'était un piége que Satan vous tendait ! »

« A combien de périls un voyageur n'est-il pas exposé ! » murmurai-je en manière d'apophthegme !

Tout en remerciant Dieu de la protection visible qu'il m'avait accordée en cette circonstance, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il faisait nuit et qu'une solitude morne régnait dans Acopia. Mon guide avait repris sa marche à travers les rues ; je le suivis l'oreille basse.

« Eh quoi ! me disais-je à moi-même en tournant autour des chaumières, je viens de triompher du vice, j'ai su rompre tout pacte avec l'iniquité, ainsi que le veut Jean Racine, et pour récompense de mon honnêteté, je ne souperai pas ce soir et je n'aurai d'autre oreiller que le dur pavé de la route ! Vertu, n'es-tu donc qu'un vain mot ! » Une exclamation de Ñor Medina interrompit ce monologue ; il venait de découvrir une chicheria. Par l'huis entr'ouvert on apercevait deux matrones grosses, grasses, luisantes, accroupies devant une jarre et faisant bouillir leur chicha, à l'aide de torches de paille que l'une façonnait et que l'autre allumait ; les fonds du tableau et la plupart des accessoires étaient voilés par la fumée.

« Si vous le trouvez bon, nous passerons la nuit ici, » me dit mon guide.

Le gîte avait un air suspect ; mais la nuit devenait de plus en plus froide, et toute hésitation eût été ridicule. J'approuvai donc par un signe de tête la motion de Ñor Medina, et sautant à bas de ma mule, j'entrai bravement dans le cabaret. Au bruit de ferraille de mes lourds éperons chiliens, une troupe de cochons d'Inde que la chaleur et la clarté du feu avaient attirés près de l'âtre, se débandèrent avec des grognements d'effroi. Les chicheras, un peu surprises de mon apparition, cessèrent un instant d'alimenter leur feu de paille pour s'enquérir du motif qui m'amenait chez elles à pareille heure. Peu de mots me suffirent pour le leur apprendre et débattre avec elles le prix de la couchée et du souper. Moyennant quatre réaux que je donnai d'avance, elles consentirent à nous abandonner, pour y passer la nuit, un angle de leur chicheria et à nous préparer un repas quelconque. En outre, elles indiquèrent à Ñor Medina un parc à bêtes situé dans le voisinage et où nos montures trouveraient, à défaut de fourrage, quelques individus de leur famille avec lesquels elles pourraient hennir. A notre air abattu, les braves femmes, jugeant que nous tombions d'inanition, s'empressèrent de remplir d'eau une marmite et d'ajouter à ce liquide les divers ingrédients dont se compose un chupé péruvien dans la Cordillère. Pour hâter sa cuisson, je m'assis près du feu

que j'entretins à l'aide de poignées de paille que nos hôtesses me tendaient tour à tour. La franchise de mes manières plut à ces femmes et m'attira leur confiance. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que je savais déjà qu'elles étaient veuves et s'appelaient l'une Bibiana, l'autre Maria Salomé, qu'elles n'avaient ni rentes ni biens au soleil, et gagnaient leur vie à fabriquer de la chicha, qu'elles vendaient aux habitants d'Acopia et aux péons des estancias voisines. De mon côté, et pour ne pas rester en compte avec elles, je leur racontai les diverses péripéties de mon entrée dans le village, depuis l'épisode des tartes jusqu'à l'hospitalité compromettante que m'avait offerte une femme du nom de Templadora.

« *Santissima Virgen!* exclama Bibiana en se signant et baisant son pouce, vous avez parlé à cette excommuniée, à cette vagabonde venue on ne sait d'où ?

— Dame, fis-je, que voulez-vous ! quand on est étranger et qu'on ne connaît pas les gens ! A première vue, cette femme m'avait semblé chrétienne et bonne catholique.

— Si catholique, ajouta Maria Salomé, que si j'étais gobernador ou seulement alcade, je la forcerais de quitter Acopia dans les vingt-quatre heures ; de pareilles créatures sont la honte de notre sexe ! »

Je regardai du coin de l'œil mon interlocutrice ; évidemment la pauvre femme se flattait : ce sexe dont elle parlait était aussi ardu à déchiffrer chez elle qu'un cartouche hiéroglyphique du temps de Touthmosis. « Après tout, me dis-je, la forme s'altère, le fond persiste ; le visage a beau se flétrir, le dos se voûter, les jambes devenir cagneuses; le cœur, comme la giroflée des ruines, n'en continue pas moins de verdoyer et de fleurir, quand tout est mort autour de lui. Qui sait si cette chichera à tournure d'hippopotame n'a pas sous la couche de graisse qui l'enveloppe un cœur de jeune fille plein d'illusions, de tendresse et d'amour ?... »

Pendant que je rêvais ainsi, le potage bouillait avec furie. Au bout d'un moment, Bibiana y ayant goûté, nous annonça qu'il était cuit à point et retira la marmite du feu. Je m'assis à terre ; mon guide prit place en face de moi, nous mîmes le potage entre nos jambes, et, pourvus chacun d'une cuillère de bois que la cabaretière venait de nous remettre après l'avoir préalablement essuyée avec sa jupe, nous nous escrimâmes de notre mieux.

Ce repas terminé, je songeai, par égard pour la bienséance, à fabriquer une cloison qui, partageant en deux la chambre banale, nous isolât complétement de nos hôtesses. Des lambeaux de serge et de vieux torchons qu'elles me prêtèrent, non sans rire de ma pudeur, et que je suspendis à une ficelle, m'en facilitèrent le moyen. Quand ce fut fait, mon guide et moi nous dressâmes fraternellement nos lits côte à côte, et, enveloppés jusqu'aux yeux dans nos couvertures, nous attendîmes que Morphée effeuillât sur nous ses pavots. Déjà une torpeur langoureuse avait paralysé mon esprit et ma langue, et mes paupières venaient de se fermer, quand deux corps agiles et velus, dont le contact douillet me fit frissonner, passèrent simultanément sur mon visage ; chacun de ces corps traînait après lui une queue. Au cri d'horreur que je poussai, les veuves accoururent et Ñor Medina se mit sur son séant.

« Il y a des rats ici ! m'écriai-je.

— Pas possible ! fit mon guide.

— Ce sont nos cochons d'Inde que monsieur aura pris pour des rats, dit une des femmes.

— Est-ce que les cochons d'Inde ont une queue ? exclamai-je.

— Ah ! pour ça non, dit Ñor Medina ; mais à supposer que ce soient des rats, ajouta-t-il, le cri que monsieur vient de jeter a dû les effrayer si fort, qu'il y a cent à parier contre un qu'ils ne reviendront plus. »

Je trouvai la réflexion assez sensée et je me recouchai. Quelques minutes se passèrent, puis il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient brusquement dans la

UNE NUIT DE TORTURE.

chair. Comme chaque piqûre se produisait à la fois sur toutes les parties de mon corps, mes deux mains ne pouvaient suffire à repousser les attaques de l'ennemi auquel j'avais affaire. En désespoir de cause, je me roulai sur mon grabat avec de telles exclamations de rage, que Ñor Medina s'éveilla de nouveau.

« Monsieur a le sommeil bien agité, me dit-il.

— Eh ! malheureux, lui répliquai-je, est-ce que je puis fermer l'œil seulement ; je suis dévoré par les puces ! »

En m'entendant, les chicheras se mirent à rire.

« Ah ! dit l'une d'elles, ce monsieur qui s'étonne d'avoir des puces ; mais tout le monde en a dans la Sierra, le riche aussi bien que le pauvre ; les puces, c'est comme la mort, nul n'en est exempt. »

Dans la disposition d'esprit et de corps où j'étais, cet aphorisme me parut si stupide et en même temps m'exaspéra si fort, qu'il s'en fallut de peu que je n'apostrophasse rudement la commère qui me l'adressait comme fiche de consolation. Toutefois je me contins et j'essayai de m'endormir ; mais je n'y réussis que lorsque l'ennemi, suffisamment gorgé du plus pur de mon sang, eut cessé ses attaques. Alors je m'affaissai sur moi-même comme une lourde masse et dormis d'un sommeil de plomb. Le lendemain, quand je consultai mon miroir de poche, je fus effrayé de l'image qu'il me présenta. J'avais le teint livide, les yeux bouffis et le visage plus tatoué que celui de Chingacook le Mohican. Par opposition, la peau de Nor Medina était unie comme un velours et n'offrait aucune trace de piqûre ; j'en inférai, malgré le dire des matrones, que les hommes, réellement égaux devant la mort, ne l'étaient pas du tout devant les puces, puisque les infernales bêtes, qui m'avaient dévoré, avaient cru devoir épargner mon guide.

Le soleil avait dépassé l'horizon quand nous songeâmes à nous remettre en marche. Nor Medina alla chercher nos mules et commença de les seller. Comme il était en train de harnacher la mienne, un bout de cuir qui tenait à la sangle se rompit ou se décousit, je ne sais lequel. Pendant qu'il empruntait à nos hôtesses une aiguille et du fil pour réparer cette avarie, j'allai faire un tour dans le village. Ma mauvaise étoile, ou plutôt mon ignorance de la localité, me conduisit précisément dans la rue où la veille j'étais parvenu, comme l'humble Joseph et le fier Hippolyte, à sortir vainqueur du combat livré à mes sens. Quelques ménagères, debout sur le seuil des maisons, sourirent en m'apercevant et se mirent à chuchoter. Je compris sur-le-champ qu'elles s'entretenaient de cette aventure ; mais, fort de mon innocence, je passai fièrement devant les commères sans les honorer d'un salut. Tout en songeant que la réputation de l'homme est un cristal que peut ternir le moindre souffle, je dépassai sans m'en apercevoir les maisons d'Acopia et me trouvai bientôt dans la campagne, si l'on peut donner ce nom à une suite de terrains montueux, jonchés de pierres et hérissés çà et là de maigres buissons. Deux lacs que j'entrevis à quelque distance, et vers lesquels je me dirigeai, allongèrent d'autant ma promenade. Tous deux étaient placés à fleur de terre ; aucune touffe d'herbe, si grêle qu'elle fût, n'embellissait leurs bords, nul palmipède ne folâtrait à leur surface, et leurs eaux immobiles semblaient recouvertes d'une pellicule. Je tournai le dos aux deux lacs et revins sur mes pas. Mon guide, qui avait terminé sa besogne, commençait à s'étonner de mon absence prolongée. Nous prîmes congé de Bibiana et de Maria Salomé, que leurs éclats de rire de la nuit avaient singulièrement abaissées dans mon estime, et nous nous éloignâmes de leur infernale demeure.

La journée s'annonçait sous de riants auspices ; le ciel était pur, le soleil brillant, la température assez douce. Bien que nous ne sussions pas encore où nous déjeunerions,

HALTE D'INDIENS AU MILIEU DES NEIGES DE LA SIERRA.

cette ignorance n'avait pour nous rien de pénible ; le double aspect de la terre et du ciel suffisait pour le moment à notre estomac, et leur sérénité, réagissant sur notre humeur, la colorait de reflets chatoyants et de nuances irisées.

Sous le coup de cet épanouissement moral, nous causions, mon guide et moi, comme de vieux amis; il me parlait commerce, je lui répondais botanique. De Mercure à Flore la distance n'est pas très-grande, et malgré quelques coq-à-l'âne, nous nous comprenions parfaitement bien ; nous fîmes ainsi deux lieues sans nous en apercevoir, tant cette conversation à bâtons rompus nous semblait charmante. Ce trajet parcouru, nous commençâmes à ressentir une certaine lassitude. Après quelques bâillements énergiques, chacun de nous cessa de parler, pour s'entretenir avec ses propres pensées.

La vue des sites que nous traversions, et que je ne devais plus revoir, tempérait par degrés la gaieté des miennes. Nous approchions de la quebrada de Cuzco, et je me rappelais l'époque heureuse et déjà reculée où je l'avais franchie pour la première fois en compagnie d'une troupe joyeuse. Mes compagnons de route étaient des muletiers qui voyageaient à petites journées. Nous nous étions rencontrés à soixante-cinq lieues d'Acopia, entre Putina et Betanzos, et mutuellement charmés de cette rencontre qui nous avait paru providentielle, nous ne nous étions plus quittés. Quelques bouteilles de tafia avec lesquelles j'avais payé ma bienvenue, m'avaient gagné le cœur de mes nouveaux amis. Pendant dix-sept jours que dura le voyage, ils ne cessèrent de m'appeler *patron*. Ce titre honorifique, qui chatouillait ma vanité, leur valut un second pourboire quand sonna l'heure des adieux. Toujours chantant, riant, sacrant, nous côtoyâmes la chaîne du Crucero, blanche de frimas du faîte à la base pendant toute l'année. Que de bons gros mots lâchés en commun durant ces jours de marche ! que de longues nuits passées côte à côte au milieu des neiges de la Sierra ! Habituellement nous nous arrêtions au coucher du soleil. On allumait un feu de crottin sec, on plaçait de champ la marmite, on soupait de fèves bouillies ou de pommes de terre cuites avec du fromage mou. Quand l'heure du sommeil était sonnée à toutes les paupières, mes compagnons rapprochaient leurs colis de manière à former les trois murs d'une hutte; trois bâtons placés en travers supportaient la toiture ; sous cet abri commode, mais exigu, car il ne couvrait que mon torse, je me glissais à quatre pattes. En un clin d'œil j'étais endormi.

Pendant mon sommeil le baromètre descendait à tempête ; le vent mugissait, la foudre grondait, les éclairs brillaient, le ciel, comme dit l'Écriture, ouvrait ses cataractes; je rêvais d'idylles, de prés verts et de clairs ruisseaux ; le lendemain, à mon réveil, j'avais un pied de neige sur les jambes, édredon immaculé tout aussi chaud que du duvet d'eider ! Cette belle vie eut un terme. Nous atteignîmes Tungasuca et nous nous dirigeâmes vers Cuzco en prenant par la quebrada de ce nom. Là m'attendaient des plaisirs sur lesquels je ne comptais pas. Décembre allait finir, l'été commençait dans la Cordillère, de splendides liliacées entr'ouvraient de tous côtés leurs corolles peintes. La jeunesse est vaine et présomptueuse ; je crus un moment que la Flore de l'Entre-Sierra étalait en minaudant, pour me captiver, les doux trésors de sa corbeille ; à chaque pas, une merveille végétale m'arrachait un cri d'enthousiasme ; les muletiers, qui ne com-

prenaient rien à mon exaltation phytologique, me crurent d'abord un peu fou, mais je leur expliquai la chose ; et comme ma passion pour les plantes de leur pays leur parut flatteuse pour leur amour-propre national, chacun d'eux, rivalisant de zèle, se mit à me cueillir des fleurs et m'en apportait à brassées. D'Andajes à Urcos, je recueillis des échantillons admirables ; je retrouvai toutes les espèces connues, et j'en ajoutai de nouvelles au catalogue des savants. Ce magnifique herbier, qui devait à jamais assurer ma gloire, fut brouté par une de nos mules entre Huaro et Oropesa : je faillis en perdre la tête ; mais en songeant que la nature, symbolisée par le phénix, se consume et renaît

UNE CHAMBRE A COUCHER DANS LA CORDILLÈRE

de ses propres cendres, et que les plantes dont je venais de perdre un spécimen refleuriraient l'année suivante, je parvins à me consoler. Huit ans s'écoulèrent. Chaque année, quand le printemps faisait place à l'été, en quelque endroit que je me trouvasse, un besoin d'émigration, de locomotion, de déplacement, venait tout à coup m'assaillir ; des désirs inquiets s'éveillaient en moi ; j'enviais le sort de l'oiseau et les deux ailes dont sont pourvues ses omoplates. Comme lui, j'eusse voulu prendre mon vol et m'aller poser au milieu des cerros pour y refaire ma moisson odorante ; mais la chose était impossible !

Comme un lecteur, intrigué par ce préambule, pourrait avoir l'idée de dérouler

UN MORCEAU DE LA QUEBRADA DE CUZCO.

une carte de l'Amérique ou de parcourir les comptes rendus que tout voyageur officiel doit à son ministre, et cela pour se renseigner sur notre quebrada de Cuzco, nous nous hâtons de l'avertir que les atlas et les rapports se taisent sur son compte et qu'aucun tracé d'elle n'exista jamais dans les cartons d'un ministère : omission regrettable, mais qu'il est facile de réparer.

La quebrada de Cuzco, que les Indiens appellent communément *Atunquebrada* — la maîtresse quebrada — est une gorge sinueuse formée par le rapprochement d'une double chaîne de cerros qui naissent entre Acopia et Andajes, et se dirigent du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, sur une étendue d'environ quinze lieues et une largeur variable

ALSTRŒMÈRES DE LA QUEBRADA DE CUZCO.

entre cinquante et cinq cents mètres. Accidentée çà et là par un village, un lac, une courbe de la rivière, cette gorge s'interrompt un moment et va recommencer plus loin, pareille aux tronçons d'un serpent coupé qui se rejoignent. Aux alentours d'Oropesa, elle s'évase brusquement, et ses deux chaînes parallèles, après avoir décrit dans le Nord-Ouest et le Sud-Est une molle courbe, se réunissent à quatre lieues de là et forment comme un rempart circulaire à la plaine au fond de laquelle est assise la ville de Cuzco. Tel est, à peu de chose près, le tracé orographique de cette gorge, qui dans son parcours varie souvent d'aspect et change plusieurs fois de nom.

Avec sa configuration déjà remarquable, la quebrada de Cuzco jouit en tout temps

d'une température relativement douce, qui dans l'été s'élève jusqu'à 18 et 20 degrés. A cette époque, la grande fonte des neiges dans la Cordillère y fait naître d'humbles rivières, qui la parcourent, l'arrosent et la fertilisent pendant un mois ou deux. Toutes ces rivières se rendent sans bruit au Huilcamayo. D'invisibles rigoles sillonnent les versants des cerros et ressuscitent mille végétations charmantes, larves et chrysalides qui depuis l'an passé dormaient dans leurs cocons obscurs, et dont la chaleur et l'humidité combinées vont faire autant de beaux insectes et de papillons radieux. La fraîcheur du sol et le suintement de la pierre donnent aux herbes, aux mousses, aux lichens qui les recouvrent, un lustre humide et velouté. Tout se reprend à vivre pendant cette délicieuse saison : les friquets, les merles, les tourterelles en profitent pour contracter des unions éphémères ; on les voit se poursuivre, s'agacer de l'œil et du bec, se déclarer leurs flammes respectives à l'aide de pépiements, de sifflements et de roucoulements, et conclure en suspendant leurs nids aux branchages.

Devant cette esquisse au fusain de la quebrada de Cuzco, on doit comprendre main-

ANDAJES.

tenant que son souvenir me fut cher. J'avais hâte en effet de revoir un à un les lieux où tant de fois j'avais fait halte avec les muletiers d'Azangaro : ici, pour gravir le versant d'un cerro et cueillir une fleur charmante ; là, pour allumer un feu de bûchettes et peler les patates du déjeuner ; plus loin, pour dresser notre campement, desseller les mules et déployer ma tente ; je dis tente, par euphonie et pour arrondir ma période, car cette tente, comme on sait, n'était qu'un amas de ballots.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis notre entrée dans la susdite quebrada, et non-seulement je n'avais encore retrouvé aucun des sites d'autrefois, mais j'avais cherché vainement certaines plantes qui m'étaient bien connues et que je savais devoir croître en tel ou tel endroit. Déjà nous approchions du village d'Andajes et des buissons noircis, échevelés et sans feuillage ; de pâles gramens, des mousses jaunies, un sol crevassé par la sécheresse, étaient les seuls détails que j'eusse relevés. Naturellement, je pensai qu'après huit ans d'absence ma mémoire me servait mal, que nous n'avions pas encore

atteint la partie fertile de la quebrada, et cette idée me fit prendre patience jusqu'à Andajes, où nous nous arrêtâmes pour acheter un pain grossier et des *morcillas*, boudins locaux dans la préparation desquels il entre, avec du lard et du sang de mouton, du piment, du baume, des pistaches de terre[1] et de la cannelle.

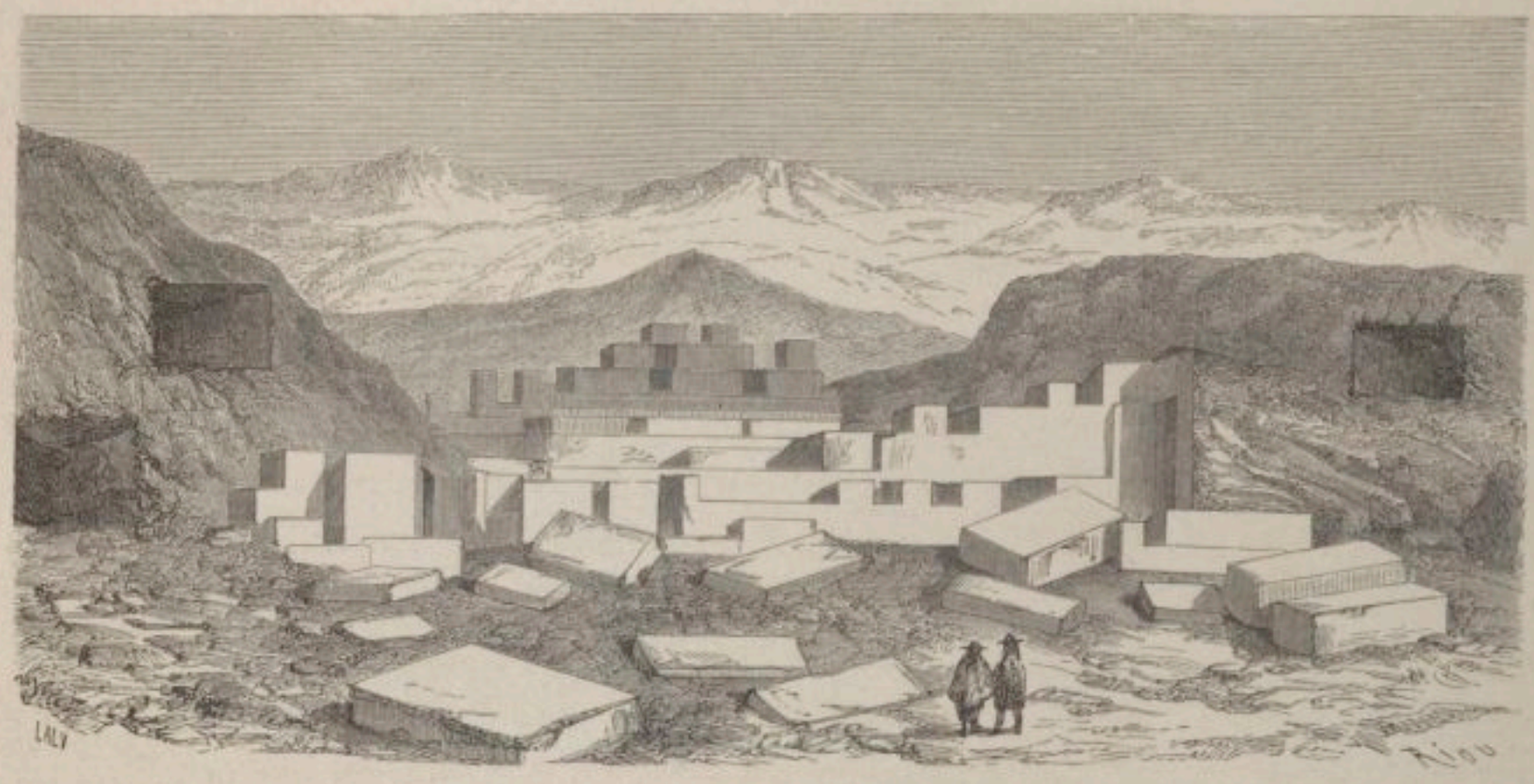
Andajes est un village de quarante feux, qui se recommande à l'attention des statisticiens par son école ouverte à la jeunesse, et la *pulperia*, — dépôt de liqueurs, de chandelles et d'épiceries, — où nous achetâmes des aliments. Andajes a de plus sa légende et son souterrain comme un château d'Anne Radcliffe. En face du village, sur la rive droite du Huilcamayo, et dans les flancs du cerro Qquerohuasi, se trouve une chingana.

LA CHINGANA DE QQUEROHUASI.

[1] Appelées *mani* par les habitants. C'est l'*arachys hypogœa* des botanistes.

conduit tortueux et profond où les habitants du pays prétendent qu'à l'époque de la conquête les Indiens cachèrent d'immenses trésors, pour les soustraire à la rapacité des soldats de Pizarre. Nombre d'industriels, affriandés par cette tradition, ont cherché longtemps ces richesses, mais sans pouvoir les découvrir. Le dernier d'entre eux, Gaditan d'origine et du nom de Vidagura, parvint jusqu'à l'extrémité de la chingana, qui, dit-on, était fort étroite. Comme il était occupé à en sonder les parois, une pierre énorme se détacha de la voûte et ferma l'ouverture du souterrain ; le pauvre chapeton fut pris dans cette souricière.

A un quart de lieue Nord-Nord-Ouest d'Andajes, sur la rive gauche du Huilcamayo et dans le voisinage de la petite lagune de Santa Lucia, la quebrada de Cuzco s'échan-



CARRIÈRE DU TEMPS DES INCAS.

cre tout à coup et laisse voir au milieu des cerros un entassement de pierres énormes d'une rectitude parfaite et d'une netteté d'arêtes singulière. La montagne, criblée d'excavations carrées d'où ces blocs ont été tirés, semble avoir laissé fuir ses entrailles de toutes parts. Dans ce prodigieux amas de quadrilatères, un passant doué d'imagination peut aisément se figurer les assises de quelque Ninive inconnue ou les débris d'un Memphis auxquels personne n'avait songé : lourds pylônes, vastes propylées, stèles altières, orifices béants des spéos, noires cavités des syringes, rien ne manque à la chose. Pour qu'elle devînt une cité du bon vieux temps dans le genre d'Ollantay-Tampu, il suffirait d'un mémoire archéologique étourdiment adressé par quelque voyageur à la troisième classe de l'Institut. Nous nous hâtons de prévenir l'erreur en déclarant que la prétendue ville n'est qu'une carrière du temps de la *Gentilidad*, et ses débris, de simples pierres à l'extraction desquelles étaient jadis condamnées à travailler, comme les Athéniens captifs aux latomies de Syracuse, les populations remuantes qui tentaient de secouer le joug des Incas.

L'antique carrière resta bientôt derrière nous. Tout en trottant et mordant tour à tour à mon pain bis et à mon boudin aux pistaches, j'examinais attentivement le paysage, demandant aux terrains, aux pierres, aux buissons qui défilaient successivement sous mes yeux, s'ils n'étaient pas ceux que j'avais connus autrefois. Comme une pareille recherche m'obligeait forcément à lever, à baisser, à retourner la tête, Nor Medina, surpris de ce manége, me demanda si j'avais perdu quelque chose en chemin.

« J'ai perdu la trace de mes souvenirs, » lui répondis-je.

Au regard singulier que me jeta l'homme, je jugeai que s'il m'avait entendu, il ne m'avait pas compris, et pour rendre ma pensée plus saisissable, j'ajoutai : « Je cherche des plantes et je n'en trouve pas.

— *Vaya pues !* fit-il avec un gros rire ; mais il y en a partout des plantes ! que monsieur prenne la peine de regarder. » Alors me montrant de la main des touffes de feuilles recroquevillées, des hampes jaunies, des tiges sèches qui s'élevaient au bord du chemin et sur les talus : « Voilà, me dit-il, le huaranhuay dont les racines servent de combustible aux Indiens des hauteurs ; le puquincha, avec les fleurs duquel les femmes teignent en jaune leurs lliellas et leurs jupes ; la parsehuayta, qui leur donne une couleur violette, et l'ayrampu une couleur rose. Cette plante que monsieur peut voir au pied de ce rocher, c'est la marfil qui coupe la fièvre, et plus loin cette autre, c'est la pilli qui calme la toux. Voici l'amancaës que les Espagnols appellent le lis des Incas [1], et la queratica qu'ils nomment la salive de Notre-Dame. Eh ! tenez, voilà encore la calahuala, la hualhua, la huanchaca, sans compter la chichipa qui donne un bon goût aux potages, et le sacharapacay qui ramone et nettoie le *duodeno* des personnes chargées de bile. »

Je sautai vivement à bas de ma mule et j'allai regarder de près et palper un peu les momies végétales que mon guide appelait des plantes. Après un examen de quelques minutes, j'étais parvenu à reconnaître la famille, le genre et l'espèce auxquels chacune d'elles avait appartenu ; je dis *avait*, car ces corolles amorphes et ces pétales incolores ne ressemblaient pas plus aux fleurs brillantes que j'avais admirées, qu'un cadavre rongé par les vers du sépulcre ne ressemble à la femme dont notre cœur fut momentanément épris.

La vue de ce charnier végétal où tant de beautés délicates, charmantes, parfumées, pourrissaient pêle-mêle, avait assombri mon humeur naguère si riante ; de lugubres visions passaient et repassaient dans mon esprit. « Seigneur, me disais-je, où vont l'homme et la fleur, et quel lien mystérieux unit le berceau à la tombe ? »

Au bout d'un moment, mon guide, étonné du silence que je gardais, s'avisa de remarquer tout haut que je lui semblais triste. « A quoi songe monsieur ? me demanda-t-il.

— Je songe, lui répondis-je, à la brièveté de l'existence et au néant des choses ;

[1] Les botanistes qui ont succédé à Ruiz et Pavon, et, à leur exemple, les horticulteurs, ont donné le nom de lis des Incas aux diverses variétés d'alstræmères originaires du Pérou et du Chili. C'est à tort. La seule liliacée que les Péruviens appellent lis des Incas est, comme nous l'avons dit plus haut, le *narcissus amancaës*.

je songe encore que Job est un très-grand poëte et qui a eu raison de consacrer cent pages à comparer la durée de l'homme ici-bas à celle du brin d'herbe. Il y aura huit ans, vienne la Saint-Sylvestre, poursuivis-je et comme me parlant à moi-même, que je passai par ici pour la première fois. J'étais jeune, ardent, enthousiaste; la nature entière semblait me sourire; tout me faisait fête et me saluait au passage, les ruisseaux coulaient, les oiseaux chantaient, les fleurs s'entr'ouvraient. Aujourd'hui cette même nature me regarde passer d'un air rechigné, les ruisseaux n'ont plus une goutte d'eau, les oiseaux ont pris leur volée et les fleurs aux vives nuances sont devenues couleur d'amadou.... *ô gioventu, primavera della vita!* »

Ces réflexions philosophiques étaient de celles qu'on écoute par politesse, mais auxquelles on ne répond pas; toutefois Nor Medina crut devoir y répondre.

« Dans tout ce que vient de dire monsieur, me dit-il, je n'ai bien compris qu'une chose : c'est qu'il était passé par ici vers la Saint-Sylvestre; or, comme à cette époque on était en été, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de l'eau, des oiseaux et des fleurs. Aujourd'hui que nous y passons en juillet, c'est-à-dire en hiver, il ne doit pas être étonné de n'y trouver rien. »

Je regardai mon interlocuteur du coin de l'œil. « Mais ce diable d'homme a raison, pensai-je, et son appréciation me paraît exacte. Seulement, où la raison et l'exactitude vont-elles se nicher? » A partir de cette heure, Nor Medina grandit considérablement dans mon esprit. Chemin faisant, si je ne lui avouai pas le cas que je faisais de ses lumières, ce fut uniquement pour ne pas lui donner de lui-même une idée trop avantageuse et l'exposer plus tard à pécher par orgueil.

Suffisamment réconfortés par le déjeuner fait en route, nous traversâmes sans nous y arrêter la bourgade de Quiquijana, que les chartes péruviennes qualifient de cité très-fidèle. Cette façon hispano-américaine d'honorer les villes, en attachant à leur nom une flamboyante épithète, serait assez de notre goût, si le Pérou n'en abusait un peu. Ainsi, il suffit qu'un village se soit montré sympathique à tel prétendant au fauteuil de la Présidence, et qu'il ait manifesté cette sympathie par le don secret d'un millier de piastres fait à l'individu pour l'aider à soutenir ses prétentions, pour que ce village reçoive plus tard comme récompense le titre de *fidèle*, d'*héroïque* ou de *bien méritant*. L'existence politique du prétendant devenu président a beau n'avoir que la durée des roses, le village ennobli par lui n'en continue pas moins de tenir orgueilleusement le haut du pavé. C'est là le côté vicieux de la chose. En fait de caprice, de mode, d'engouement passager, la cause cessant, l'effet devrait cesser aussi; or la nomination d'un président ne fut jamais qu'une affaire de mode. Interrogez à cet égard le sexe aimable du Pérou!

Quiquijana la très-fidèle n'est qu'un amas de maisons un peu prétentieuses, un peu jetées à l'aventure. La tuile rouge brille sur la toiture de cinq ou six d'entre elles; les autres n'ont qu'un humble chaume. Le paysage qui sert de cadre à ces maisons est assez pittoresque avec ses montagnes à croupes rondes et ses grands partis d'ombre et de lumière. Çà et là des cultures, des vergers clos de murs, que dépassent les têtes des pom-

miers, des merisiers, des cognassiers, seuls arbres fruitiers qu'offre la contrée, égayent en la complétant la physionomie du tableau ; ajoutons que le Huilcamayo [1] passe au milieu de la bourgade et la divise en deux quartiers, qu'un pont de pierre, bâti depuis quelques années seulement, fait communiquer l'un avec l'autre.

Un détail auquel je ne m'étais jamais arrêté jusqu'alors et dont je fus frappé cette fois en traversant Quiquijana, c'est la largeur de la quebrada où coule le Huilcamayo. Ce vaste lit qu'il occupe au temps de ses crues était à sec en ce moment et jonché de plus de cailloux que le ciel n'a d'étoiles fixes et d'astres errants. De l'orgueilleuse rivière si bruyante et si tapageuse pendant l'été, il ne restait qu'un gentil ruisselet qui

QUIQUIJANA, LA CITÉ TRÈS-FIDÈLE.

coulait sans bruit sous l'arche centrale du pont de pierre, léchant de son eau cristalline des galets de porphyre noir. J'avais arrêté ma mule pour examiner la chose à mon aise ; l'impression qu'elle me causa et qui me revient à cette heure, fut un étonnement pres-

[1] A partir de Quiquijana, le Huilcamayo prend le nom de rio de Quiquijana, qu'il conserve jusqu'à Urcos, où il prend celui de ce village. Le dernier voyageur français qui a traversé cette contrée donne par erreur à notre rivière le nom de rio d'Urubamba, et cela à vingt-six lieues en amont de cette bourgade. C'est déjà bien assez que les rivières au Pérou empruntent le nom d'un village en passant devant lui, sans qu'il soit besoin de le leur donner longtemps à l'avance. Or, avant de s'appeler rio d'Urubamba, le Huilcamayo, à partir de Quiquijana, porte tour à tour six noms différents.

que voisin de l'incrédulité ; je me demandai comment une si petite rivière pouvait occuper tant d'espace et y rouler tant de cailloux. Les voies de Dieu sont impénétrables!

La contrée située au nord de Quiquijana est fertile et bien cultivée ; la luzerne verdoie dans les bas-fonds, le maïs et le blé tapissent les pentes bien exposées, la pomme de terre occupe les plateaux, l'orge et le *chenopodium quinoa* succèdent plus haut à ce tubercule : tout le paysage, jusqu'à Urcos, distant de quatre lieues, a l'allure honnête et patriarcale d'un bon fermier ; rien de violent et de heurté dans les contours, rien de tranché dans les nuances ; c'est lourd, calme et satisfaisant.

Le chemin qu'on suit a de molles ondulations, des endroits sablés, de jolis carrés d'herbe verte et des touffes de graminées qui font des forêts vierges aux fourmis. La température, de plus en plus douce, semble inviter le voyageur à descendre de sa mon-

VUE DU VILLAGE D'URCOS ET DE LA LAGUNE LA MOHINA.

ture, à mettre bas chapeau, veste et souliers, et à marcher nu-pieds, en fumant un cigare sur le gazon douillet qui borde le chemin. Son esprit, agréablement distrait par ce qui l'entoure, l'empêche de sentir la fatigue et de compter les kilomètres qui le séparent du but ; il se trouve rendu à Urcos quand il s'en croyait encore loin.

Urcos est le chef-lieu de la province de Quispicanchi. C'est un gros village édifié sur une éminence et dont les maisons laissent beaucoup à désirer sous le double rapport de l'architecture et de la propreté. Urcos possède néanmoins deux choses relativement curieuses : sa lagune et sa vallée. Sa lagune, appelée la *Mohina*, s'étend au bas de l'éminence qui sert de piédouche au village ; un sentier en zigzag, tracé plutôt que creusé dans la paroi du roc, coupée à pic de ce côté et d'une hauteur d'environ trois cents mètres, permet aux habitants de la localité de communiquer avec leur lagune.

La Mohina, entourée d'un demi-cercle de hautes montagnes et dont les eaux sont à la fois amères et saumâtres, peut avoir une lieue de circuit. Sa profondeur varie de

quinze brasses à vingt-deux. Des joncs, des roseaux, et de loin en loin quelques buissons ras, lui font une verte ceinture. Des sarcelles rousses, des grèbes, des huananas, gros canards au plumage brun, animent sa surface. Le jour, quand le ciel est serein et que le soleil illumine et pénètre de ses traits d'or cette nappe dormante, elle est d'un effet ravissant. La nuit, quand tout est calme, que la lune l'effleure de ses rayons d'argent et que les montagnes voisines y jettent une ombre portée, elle est plus ravissante encore.

Une tradition du pays, que le touriste européen auquel on la raconte ne manque pas, de retour chez les siens, d'intercaler dans son récit, cette tradition place au fond de la Mohina la chaîne d'or que le douzième Inca Huayna Capac fit fabriquer à l'occasion de la première coupe de cheveux d'Inti-Cusi Huallpa, son fils aîné (*Aliud* Huascar). Ce morceau d'orfévrerie, qu'on pourrait croire de simple *jaseron*, avait la grosseur des chaînes de fer qui lient les bornes de nos quais. Sa longueur totale était de huit cents mètres. Elle servait à enceindre la grande place de Cuzco pendant la durée des fêtes d'équinoxe *Raymi* et *Cittua*. A l'arrivée des Espagnols, les Indiens jetèrent, dit-on, ce colossal bijou dans la Mohina, afin de le soustraire à la cupidité des conquérants. Ceux-ci eurent vent de la chose. Une chaîne d'or du poids de quelques milliers de kilos leur parut valoir la peine d'être repêchée, et ils envoyèrent un détachement de pionniers chargés de dessécher le lac d'Urcos. Des canaux d'écoulement furent pratiqués au-dessous du niveau de son lit. Quarante Espagnols et deux cents Indiens travaillèrent à cette œuvre pendant trois mois. Mais, soit que la Mohina fût intarissable ou que l'histoire du bijou ne fût qu'un conte, les conquérants en furent pour leurs frais de déplacement et leurs travaux d'excavation. Les canaux qu'ils ouvrirent pour dessécher le lac, et dont il reste encore des traces, ont fait dire à quelques savants du pays, jaloux de prouver leur sagacité, que la Mohina était une lagune artificielle creusée par les Incas et que ses eaux avaient été amenées de fort loin [1].

La vallée d'Urcos, ou ce qu'ainsi l'on nomme, est un espace de sept à huit kilomètres carrés, entouré de montagnes et auquel la bénignité de la température et le voisinage de la rivière donnent une fertilité relative. On y récolte du maïs, du blé et des légumes. La pomme, la poire, la fraise y mûrissent, mais n'ont ni douceur, ni saveur, ni parfum. Les gens du pays, carpophages et peu difficiles, s'en accommodent volontiers, mais les Européens et les Méridionaux surtout ne peuvent s'empêcher, en mordant à ces fruits, de faire une laide grimace.

Au naturaliste empailleur, lisez tachydermiste, le val d'Urcos n'a à offrir, en fait d'oiseaux, que le sarcoramphe urubu, sujet peu curieux et d'une puanteur extrême; un petit sylvain conirostre au plumage mi-parti noir et blanc, que les Indiens appellent *Choclopococho* [2], lequel n'apparaît qu'à l'époque où le maïs est mûr et disparaît quand

[1] Pareille hypothèse pourrait être admise dans un endroit du Pérou où l'eau eût manqué pour arroser les terres. Mais le Huilcamayo passait au bas du village d'Urcos du temps des Incas, comme il y passe de nos jours, et le voisinage immédiat de cette rivière rendait tout à fait inutile la création d'une lagune artificielle.

[2] Littéralement : *précurseur du maïs* ou *qui annonce la maturité du maïs*, de *sara-choclo* (épi de maïs) et *poco-chanqui* (qui annonce).

la récolte est achevée ; une espèce de tarin (fringilla), un friquet huppé, trois variétés de tourterelles, le merle à pattes orange (chihuanco), et l'hirondelle à croupion blanc que nous avons vue voltiger aux alentours d'Arequipa.

A l'entomologiste assez robuste pour soulever ou déplacer les grosses pierres qui jonchent la campagne, les environs d'Urcos offriront des mille-pieds, des cloportes, des mygales, des carabes, des carabiques et quelques cicindèles, sans préjudice de ces aptères hexapodes des genres parasite et suceur, lesquels, sous les noms de poux et de puces, pullulent indifféremment dans la chaumière et sur le corps des indigènes.

Si de l'air et de la terre nous passons à l'élément liquide, comme on dit en beau style, nous ne trouverons dans les eaux du Huilcamayo-Quiquijana que deux poissons de la famille des siluroïdes, le *bagre* et le *suchi*, dont la taille n'excède jamais six pouces. Parfois une loutre au pelage d'un noir de jais montre timidement son nez entre les rochers des deux rives ; mais le cas est si rare que les habitants du pays, à cause de cette rareté et un peu aussi par cette manie de tout ennoblir qui les caractérise, ont surnommé l'animal *mayu-puma* — lion de rivière. — La chair de ce lion, assurent-ils par tradition, est d'un goût aussi délicat que celle des poissons dont il s'alimente. Si j'ai prononcé le mot tradition, c'est que sur cent individus que j'ai pu consulter à l'égard du mayu-puma, aucun n'avait jamais mangé de cette viande léonine, mais l'avait entendu vanter par son père, qui probablement tenait lui-même la chose d'un aïeul.

Du village d'Urcos on descend vers celui de Huaro par une pente douce. La route est large et convenablement unie. A droite et à gauche s'étendent des champs cultivés, interrompus çà et là par de grands espaces arides. Des cerros, verdoyants à la base, rougeâtres et pelés au sommet, encadrent ce tableau, que les gens du pays qualifient de *vistoso*, un vocable espagnol dont l'équivalent manque à notre langue, et que l'illustre auteur du *Télémaque* a traduit par la périphrase : « Fait à souhait pour le plaisir des yeux. »

Huaro est situé à deux kilomètres d'Urcos et à gauche du chemin. C'est un assez grand village, triste d'aspect et mal bâti. Les montagnes, très-élevées en cet endroit et disposées en demi-cercle, projettent sur la localité une ombre grisâtre. Ses jardins et ses vergers ont les teintes molles et indécises d'une *aqua-tinta* coloriée, ce qui ne laisse pas de paraître étrange. Avec ce demi-jour voluptueux qui lui est propre, Huaro possède une place carrée, quelques maisons en pierre et force ranchos en torchis. Son église, comparativement grande, est remarquable par le coq qui surmonte un de ses clochers. Ce coq en cuivre jaune, et dont la patte est triomphalement posée sur une boule, brille d'un éclat rutilant, grâce au fourbissage hebdomadaire auquel le soumet, dit-on, le sonneur de cloches du temple saint. L'orgue de Huaro est renommé par sa sonorité et le nombre de ses registres. Quelques organophiles du pays assurent même qu'il l'emporte sur l'orgue de Yauri dans la province de Canas[1]. Je ne saurais donner mon opinion à cet égard, n'ayant jamais entendu mugir ou soupirer l'un des instru-

[1] C'est aux Jésuites que la plupart des villes du Pérou et quelques villages de la Sierra doivent les orgues remarquables qu'on voit dans leurs églises.

ments précités. Tout ce que je puis dire, c'est que trois fois je vins à Huaro avec l'intention bien arrêtée de m'abreuver de mélodie, et que chaque fois un destin fatal contrecarra mes plans. Deux fois je trouvai l'église fermée et le curé absent. A ma troisième visite, l'artiste inspiré qui tenait l'orgue le dimanche et qui, pendant six jours de la semaine, n'était qu'un humble ferblantier, venait de passer de vie à trépas, emportant avec lui le secret d'animer les touches d'ivoire. Les organistes sont fort rares dans la contrée, et aucun conservatoire de musique n'ayant encore été fondé au Pérou, une période de temps incalculable s'écoulerait, m'assura-t-on, avant que l'orgue de Huaro interrompît sa léthargie.

Avec son église, son coq et son buffet d'orgues, Huaro possède deux fabriques de *bayetas* et de *bayetons*, draps grossiers qui ressemblent à cette étoffe de laine que dans leur argot spécial nos tapissiers appellent *tibaude*. Rien de plus humble que les salles où travaillent à ces tissus locaux des individus des deux sexes ; rien de plus primitif que les métiers qui servent à les fabriquer. Les premières se composent de quatre murs démantelés et d'un toit de chaume où l'industrieuse Arachné donne l'exemple aux travailleurs en tissant ses réseaux à prendre les mouches ; les seconds sont de simples bâtons en croix, liés par de simples ficelles.

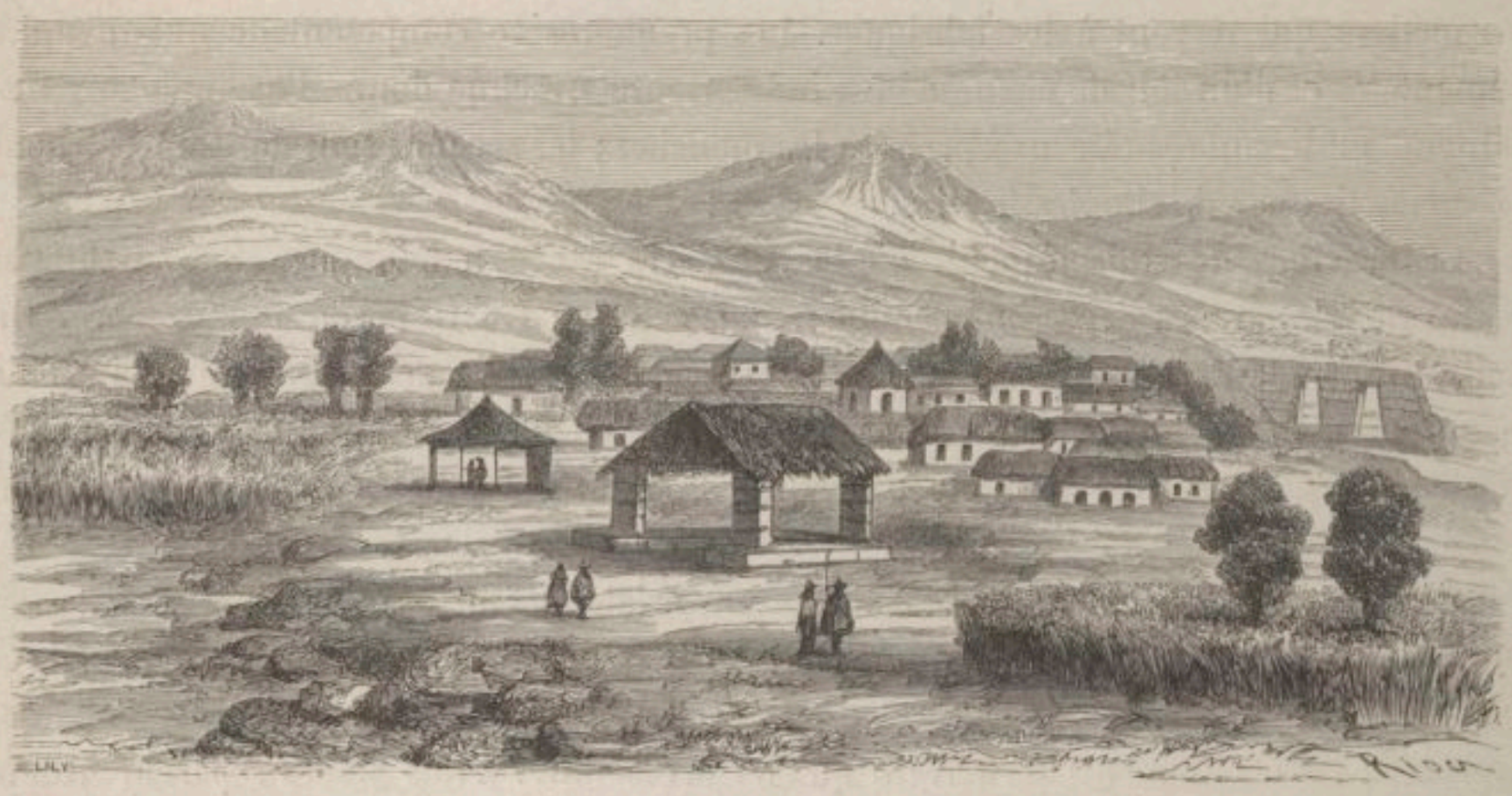
La province de Quispicanchi, où les lumières sont en honneur, ne compte pas moins de sept écoles dans son étendue ; mais celle de Huaro est la plus célèbre. On pourrait même, à bon droit, l'appeler l'Université de Quispicanchi, car elle est la seule école de cette province où les élèves apprennent, en même temps que les fables d'Yriarte et la grammaire espagnole, à décliner les substantifs *homo, mulier, cornu* dans le rudiment.

A partir de Huaro, la quebrada de Cuzco va s'élargissant de plus en plus. On chemine sur une route ou plutôt une chaussée unie et spacieuse que la nature, seul cantonnier qu'on connaisse au Pérou, entretient de son mieux, malgré la fréquence des averses et les éboulements de terrain qu'elle occasionne. Trois lieues séparent Huaro d'Andahuaylillas, un village qui dans l'été n'a de remarquable que les flaques d'eau et les marécages laissés par les pluies de l'hiver. Ce village, où le sous-préfet de Quispicanchi fait sa résidence, au lieu d'habiter, comme il le devrait, Urcos, chef-lieu de la province, porte dans les annuaires le nom de ville. A ceux qu'étonnerait cette substitution de titre, nous dirons qu'un sous-préfet n'eût pu sans déroger habiter un pueblo. Par considération pour le rang de ce fonctionnaire, les statisticiens du pays ont donc donné le nom de ville au village où il a élu domicile, non par amour du pittoresque, mais pour surveiller l'exploitation d'une ferme qu'il y possède.

Andahuaylillas, placé au pied des cerros dans une douce exposition au Sud-Est, jouit en tout temps d'une température assez agréable : le maïs, le blé, les légumes y prospèrent, et les arbres fruitiers s'y couvrent de fleurs. Quant à la qualité de leurs fruits, elle est la même que celle de tous les vergers sis entre Quiquijana et Cuzco, c'est-à-dire que les meilleurs d'entre eux ne valent pas le diable. En vain les arboriculteurs de la contrée, furieux de voir l'étranger déprécier hautement ces fruits, taillent,

ratissent, émondent, échenillent les arbres qui les portent, afin d'en obtenir des produits de choix; le dieu Soleil, pour punir ces indigènes de leur apostasie, se refuse à sucrer leurs pommes et leurs poires et consent au plus à les colorer en passant. Telle est, nous le croyons du moins, la cause à laquelle on doit attribuer l'acidité des fruits de la quebrada de Cuzco.

Les mêmes statisticiens qui, par considération pour un sous-préfet, ont qualifié de ville le village d'Andahuaylillas, ont donné le nom de vallée aux terrains ensemencés qui l'avoisinent. Cette vallée, pour lui conserver son titre sonore, change de nom à une lieue de là, et de vallée d'Andahuaylillas qu'elle était, devient vallée de Lucre. Le voyageur qui, sur la foi d'un annuaire péruvien, chercherait une vallée dans ces carrés de trèfle et de froment, serait tout surpris de ne rien trouver de semblable ou même d'approchant. Mais, en se contentant du nom, sans avoir égard à la chose, il est à l'abri



OROPESA, LA BOURGADE HÉROIQUE.

d'une déception. En attendant que la nature fasse de Lucre une vallée, les hommes en ont fait une métairie autour de laquelle sont groupés, dans un beau désordre, des parcs à bêtes et des chaumières de péons. On y cultive avec succès le maïs, le blé, les légumes; on y tisse la bayeta et le bayeton au grand déplaisir de Huaro, dont cette concurrence et ce voisinage immédiat paralysent un peu l'industrie. Nous regrettons sincèrement de n'avoir rien de plus et surtout rien de mieux à dire.

A la vallée de Lucre, qu'embellit, mais sans l'assainir, un petit lac aux eaux bourbeuses, succède, à la droite du grand chemin, le village d'Oropesa. Oropesa, cher à Cérès, est renommé à vingt lieues à la ronde par ses champs de blé et les petits pains au saindoux que, depuis un temps immémorial, il expédie chaque matin au marché de Cuzco. C'est l'Odessa de la quebrada. Le blé d'Oropesa est à la fois de qualité supérieure et d'un *bon rendement*, comme on dit en style de mercuriale.

Au renom qu'il doit à son blé, Oropesa ajoute un titre honorifique. Il figure dans les chartes péruviennes sous le nom de *bourgade héroïque*. Ce titre lui fut donné par suite d'un engagement qui eut lieu sur les hauteurs du village, il y a de cela quelque vingt-cinq ans. — Muse de l'épopée, ô divine Clio, viens m'aider à narrer convenablement ce fait d'armes! — Deux généraux du pays se disputaient avec acharnement le fauteuil de la Présidence. Un bataillon de cinq à six cents hommes, que chaque prétendant avait réuni, l'aidait à soutenir sa cause. Ces bataillons, qui depuis un mois se cherchaient sans pouvoir se joindre, se rencontrèrent un matin, alferez, drapeau et musique en tête, sur les hauteurs d'Oropesa. Le choc fut rude et la mêlée affreuse. A chair de loup, dent de chien, dit le P. Mathieu. Non-seulement les soldats des deux camps se balafrèrent avec rage, mais les rabonas, farouches vivandières que chaque fantassin traîne après lui à titre d'amante, de cuisinière et de bête de somme, se prirent

SOLDAT ET RABONA.

aux cheveux, se mordirent, s'égratignèrent et de leurs jupons respectifs firent un monceau de charpie. Au plus fort de l'engagement et comme la victoire était en suspens, voilà que chaque prétendant, saisi tout à coup d'une panique étrange, juge la bataille perdue, sa cause anéantie, et tournant bride, s'enfuit l'un au Nord, l'autre au Sud, sans autre escorte qu'un cheval de rechange et un aide de camp fidèle.

Pendant que ces guerriers dévoraient l'espace, la victoire se déclara pour l'un des partis. Des officiers de ce parti s'élancèrent aussitôt sur les traces du chef fugitif et vainqueur, pour lui annoncer qu'il avait gagné la bataille. Le héros stupéfait refusait de croire à cette nouvelle ; il craignait d'être pris à quelque traquenard. A force de lui répéter que la chose était vraie, on le décida à revenir sur le lieu de l'engagement. En n'y retrouvant plus son compétiteur et voyant ses soldats jouer paisiblement aux osselets avec les soldats du parti vaincu, il se rendit à l'évidence.

C'est pour perpétuer le souvenir de ce fait d'armes que le pueblo d'Oropesa reçut le titre de bourgade héroïque, qu'il continue à porter de nos jours. Si nous n'écrivons pas en toutes lettres les noms des prétendants, comme nous en avons le droit, puisque ces noms appartiennent à l'histoire et que chacun les répète au Pérou, c'est parce que ces prétendants expient suffisamment dans l'obscurité de leur condition actuelle l'orgueil de leurs anciens triomphes. Tous deux, comme Cincinnatus, sont retournés à la charrue. Tous deux cultivent, à l'écart, la fève, la luzerne et la pomme de terre. Respectons leur humilité et leur incognito.

Quand on a vu d'Oropesa ses champs de blé, ses petits arbres rabougris et ses maisons à toits de tuiles et de chaume, qu'on a relevé à droite du pueblo une ruine en beau grès couleur rose sèche, qui date du règne des premiers Incas, ruine que des savants modernes s'obstinent à prendre pour la porte d'un édifice et qui n'est que l'arche d'un aqueduc, on peut continuer sa marche. Oropesa est la borne frontière qui sépare la province de Quispicanchi de celle de Cuzco. Après quelques pas faits au nord, on est dans la province que le peuple, au temps des Incas, tenait pour sacrée ; on foule la terre classique d'Inti-Churi, qu'en langage vulgaire nous appelons Soleil.

A mesure que la quebrada s'élargissait, signe certain que nous approchions de Cuzco, Nor Medina devenait de plus en plus loquace et communicatif. Sa gaieté longtemps contenue par les divers incidents du voyage, les casse-cou, les tempêtes, les mauvais gîtes, l'ennui d'avoir à obéir quand il eût voulu commander, enfin l'incertitude de savoir si les mules qu'il me louait arriveraient saines et sauves ; sa gaieté, délivrée de ces appréhensions fâcheuses, renaissait et se traduisait par un déluge de paroles entremêlées d'éclats de rire et de saillies. J'étudiais l'homme en l'écoutant jaser. A part sa susceptibilité chatouilleuse et sa manie de croire qu'il voyageait pour son plaisir et non pour le mien, manie que j'avais toujours combattue de mon mieux, c'était une brave et digne créature que Nor Medina, et je n'avais jamais si bien apprécié ses qualités et ses défauts qu'au moment de me séparer de lui pour toujours. Depuis notre sortie d'Oropesa, sa conversation, montée au ton du lyrisme, célébrait les douceurs de l'arrivée, la joie de revoir une épouse chérie, d'embrasser de tendres enfants, de serrer la main des amis et d'aller en leur compagnie passer quelques heures entre les murs d'un cabaret. N'ayant ni femme ni enfants, ne possédant aucun ami dans la contrée et redoutant les cabarets, autant pour la liqueur qu'on y débite que pour la vermine qu'on y ramasse, les petits bonheurs que Nor Medina faisait passer successivement sous mes yeux, comme les verres coloriés d'une lanterne magique, ne pouvaient m'intéresser que médiocrement. Aussi le laissais-je discourir à son aise sans l'interrompre. Comme il jugea sans doute à mon silence que je ne partageais qu'à demi la satisfaction intime qu'il éprouvait, il entreprit de me ramener à son dire, en m'entretenant de moi-même et me vantant les tertulias, les bals, les festins et les calvalcades qui m'attendaient à Cuzco. Quand il eut terminé l'énumération des plaisirs que peut offrir à l'étranger l'ancienne ville du Soleil, je lui appris que je ne comptais rester à Cuzco que le temps de faire quelques emplettes et de ficeler quelques paquets ; qu'une fois cette besogne achevée, je partirais, accom-

pagné d'un guide pour une des trois vallées de Lares, d'Occobamba ou de Santa Ana. — je ne savais encore laquelle, — et que de là je m'enfoncerais dans l'intérieur du pays.

« Mais où va donc monsieur? me demanda Nor Medina avec une surprise mêlée d'épouvante.

— Toujours devant moi.

— En marchant ainsi, on peut aller loin, me répliqua-t-il; seulement, monsieur ne sait pas qu'au delà de la Cordillère il trouvera des infidèles, des Chunchos, comme on les appelle chez nous, et que ces sauvages le perceront de flèches, comme saint Sébastien.

— Bah! fis-je, j'attendrirai leurs cœurs à la manière d'Orphée, et les arcs et les flèches tomberont de leurs mains.

— *Valgame Dios!* et que fera monsieur?

— Je ferai un peu de musique; on dit le sauvage sensible à l'harmonie, et, pour développer cette sensibilité à mon profit, j'aurai soin d'acheter à Cuzco, au marché du Baratillo, un accordéon ou une guimbarde. »

Nor Medina me regarda du haut en bas d'un air singulier, puis hocha la tête.

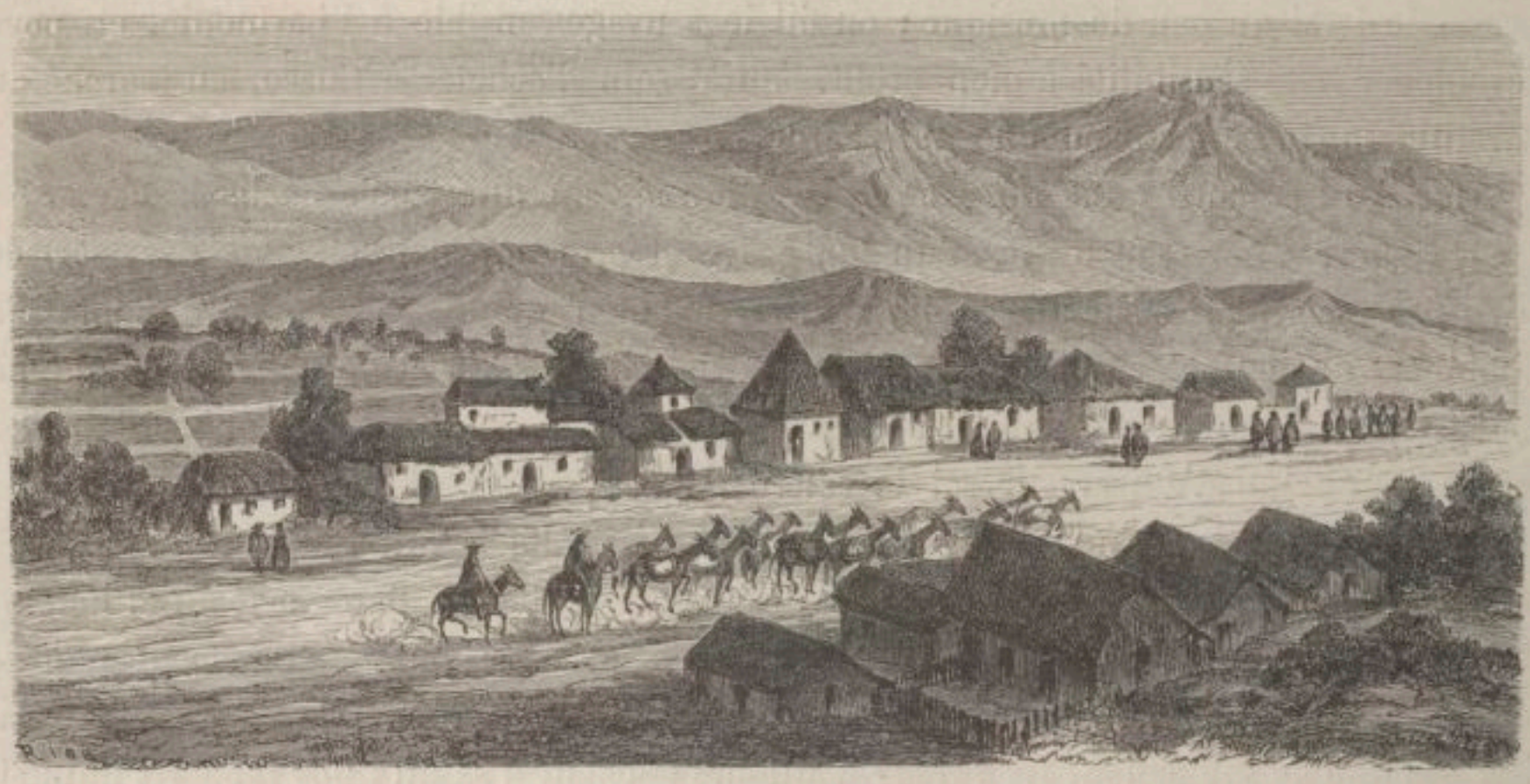
« Señor, señor, me dit-il, d'un ton grave et presque solennel, vous avez tort de faire des plaisanteries sur un pareil sujet. Je sais bien que les gens de votre nation ont l'habitude de plaisanter sur tout; mais croyez ce que vous dit ici un pauvre homme qui n'a pas, comme vous, appris à lire dans des livres : il est des choses qu'on doit respecter sous peine d'attirer sur soi la colère de Dieu. »

En achevant, le digne arriero tira de gauche à droite la bride de sa mule et lui fit faire un quart de conversion qui le mit à distance respectueuse de ma personne. Comme il en usait ainsi chaque fois qu'il m'arrivait de choquer ses opinions préconçues ou de m'écarter, suivant lui, de la ligne d'une civilité puérile et honnête, je ne me scandalisai pas trop de son action. Le voyage d'ailleurs touchait à sa fin; nos rapports mutuels allaient forcément s'interrompre; une boutade de plus ou de moins de mon excellent guide était sans conséquence. Tandis que je faisais ces réflexions, nous arrivions à San Jeronimo.

San Jeronimo est un pueblo sans importance. Ce qui le distingue de la plupart des villages de la Sierra, c'est qu'au lieu de présenter comme eux la figure d'un parallélogramme ou celle d'un trapèze, il se développe sur une double ligne de chaque côté de la route qui conduit à Cuzco. L'air, la lumière, l'espace dont il jouit, les champs de blé, de fèves, de maïs, de luzerne et de pommes de terre qui l'entourent, en rendent le séjour sinon agréable, du moins tranquille, honnête et sain. Comme singularités locales, ce village n'a de remarquable qu'une pulperia du troisième ordre : boutique d'épicier-liquoriste, cinq ou six cabarets à chicha et la forge enfumée d'un maréchal ferrant, dont on peut voir l'enclume en passant, mais dont on n'entend jamais le bruit du marteau. Joignez à cela quelques marmots couleur de bistre, chevelus, pansus, déguenillés, jouant devant les portes; des troupes de chiens maigres couchés en travers

du chemin et toujours prêts à mordre l'homme ou la bête qui interrompt leur sieste; des poules qui picorent dans les broussailles, des pigeons qui roucoulent sur les toitures, et vous aurez une *photographie* exacte de San Jeronimo.

Six kilomètres séparent San Jeronimo de San Sebastian, un village de la famille du premier. Celui-ci est situé à la droite du grand chemin et présente à l'œil un ensemble dense et compacte de murs grisâtres et de toits rouges. Le Huatanay, une rivière-égout qui charrie les immondices de Cuzco, déroule devant San Sebastian son cours sinueux et va porter le tribut de ses eaux puantes au Huilcamayo-Quiquijana, entre Huaro et Urcos. San Sebastian se recommande à l'attention par sa haute église à clochers carrés coiffés de coupoles, laquelle paraît d'autant plus élevée que les maisons du pueblo sont très-basses. On dirait un géant parmi des pygmées, un chêne entouré de champignons. Tous les habitants de la localité, à l'instar de ceux des provinces Vas-



SAN JERONIMO.

congadas, sont hidalgos avant de naître et tenus pour tels en naissant. Tous portent *au pylône égyptien en champ d'azur surmonté du cuntur aux ailes éployées*, blason primitif des Incas. A ceux qui pourraient s'étonner de ces prérogatives, nous dirons que les Indiens, cholos, métis et gens de demi-poil, qui habitent San Sebastian, sont des *Quispé*, des *Mamani*, des *Condori*, trois familles illustres et les seules du pays qui descendent en ligne directe du Soleil, par l'empereur Manco Ccapac et l'impératrice Mama Occllo Huaco. En narrateur consciencieux, ajoutons que ces familles historiques sont un peu déchues de leur splendeur passée. De nos jours, il n'est pas rare de voir un Quispé marcher nu-pieds faute de chaussure et pousser devant lui un troupeau de moutons ; une Mamani vendre au marché de Cuzco des choux, des carottes et autres légumes ; un Condori louer ses services en qualité de porteur d'eau et de palefrenier, pour la modique somme de quinze francs par mois. De pareils tableaux sont affligeants

à retracer ! Heureusement pour les nobles infortunés dont nous rappelons ici l'origine et la grandeur éteinte, tous sont quelque peu philosophes. Ils se disent qu'Apollon-Phébus, leur divin aïeul, a gardé jadis les troupeaux d'Admète ; qu'un roi de Babylone fut réduit à manger de l'herbe et un tyran de Syracuse à montrer à lire aux enfants. Ces illustres exemples de décadence leur font envisager sans trop d'ennuis leur position précaire. L'eau-de-vie, la chicha, la coca, dont ils usent d'ailleurs libéralement, contribuent encore à écarter de leur esprit toute idée pénible relative au passé.

A partir de San Sebastian, les cerros qui bornent l'horizon se rapprochent et forment comme un mur circulaire. Cuzco, qu'on ne découvre pas encore, est assis à leur base. En cheminant au nord, on relève comme un point de repère placé sur les talus de gauche du chemin, un arbre dont le tronc rugueux et crevassé, les racines déchaussées

SAN SEBASTIAN.

et le maigre feuillage attestent l'extrême vieillesse. C'est de lui qu'on peut dire : *Durando secula vincit ;* car l'arbre en question, s'il faut en croire une tradition locale, a été planté par l'Inca Ccapac Yupanqui et date du milieu du treizième siècle. Ce patriarche végétal appartient à la famille des Capparidées. Les gens du pays l'appellent *chachacumayoc*, arbre des adieux. Tout voyageur partant de Cuzco est tenu de venir, accompagné de parents, d'amis et de connaissances, s'asseoir à l'ombre de cet arbre pour recevoir leurs adieux et leur faire les siens. La société a soin de se munir de provisions solides et liquides et d'emporter une guitare. On sort de la ville en bon ordre. A l'entrée de la plaine où s'élève le chachacumayoc, on s'arrête, on fait cercle, et chacun boit un verre d'eau-de-vie à la longévité de l'arbre symbolique. Pareille chose a lieu en entrant sous son ombre. Cette façon de boire circulairement et simultanément s'appelle *faire la roue* (hacer la rueda). Après ces deux *roues*, tribut payé aux vieux usages, on s'assied un peu pêle-mêle ; les provisions sont tirées des bissacs, les bouteilles, les cru-

chons et les outres rangés en ligne de bataille, et l'action s'engage à la fois sur tous les points. Pendant une demi-journée on mange, on boit, on rit, on chante, on danse, puis l'instant des adieux venu, chacun pleure, sanglote et se lamente en entourant le voyageur qui, de son côté, pleure, sanglote et se lamente aussi. On vide enfin avec lui une dernière coupe, celle de la *despedida* ou adieu final, et, après l'avoir tendrement accolé et avoir appelé sur sa tête les bénédictions du ciel, on le laisse, hébété de douleur et parfaitement ivre, aller où le devoir l'appelle. La troupe des parents, des amis et des connaissances reprend alors, cahin-caha, le chemin de Cuzco et va continuer, pour son propre compte, la fête commencée sous l'arbre des adieux pour le compte du voyageur.

ENTRE SAN SEBASTIAN ET CUZCO. L'ARBRE DES ADIEUX.

Au moment où nous passions devant le chachacumayoc, deux Indiens du peuple, homme et femme, étaient en train d'échanger de tendres adieux. Aucun d'eux ne buvait ; mais tous les deux paraissaient avoir bu plus que de coutume. Notre apparition intempestive interrompit leur tête-à-tête. L'homme néanmoins fit bonne contenance et nous sourit en ôtant sa montera ; mais la femme, évidemment contrariée, baissa la tête et nous tourna le dos, en ayant l'air d'examiner l'étoffe de sa jupe.

A dix minutes de là, nous relevâmes, — je dis *nous*, par politesse et par égard

pour l'âge de mon guide, car l'homme se tenait incivilement à l'écart et affectait de ne pas regarder de mon côté, — nous relevâmes, dis-je, à la droite du chemin, sur l'escarpement des cerros, le couvent de la Recoleta [1], dont la masse architecturale, en figure de carré long, domine fièrement la plaine. De doux souvenirs me vinrent en foule à l'aspect de cet édifice.

Que de fois, après mes excursions botaniques aux environs, j'étais venu me reposer à l'ombre de ses galeries et m'égayer un peu devant les essais polychromes qui recouvrent leurs murs à titre de fresques ! Le prieur, un beau vieillard couleur d'acajou, que je rencontrais fréquemment durant mes visites, et qui, chaque fois, me voyait sourire en parcourant les deux étages de peintures que possède la Recoleta, m'avait pris en amitié à cause de ce même sourire qu'il attribuait à un accès d'admiration pour ses tableaux. Au lieu de détromper à cet égard le révérend moine, je m'étais plu à entretenir son erreur, fourberie innocente qui me valait de temps en temps une invitation

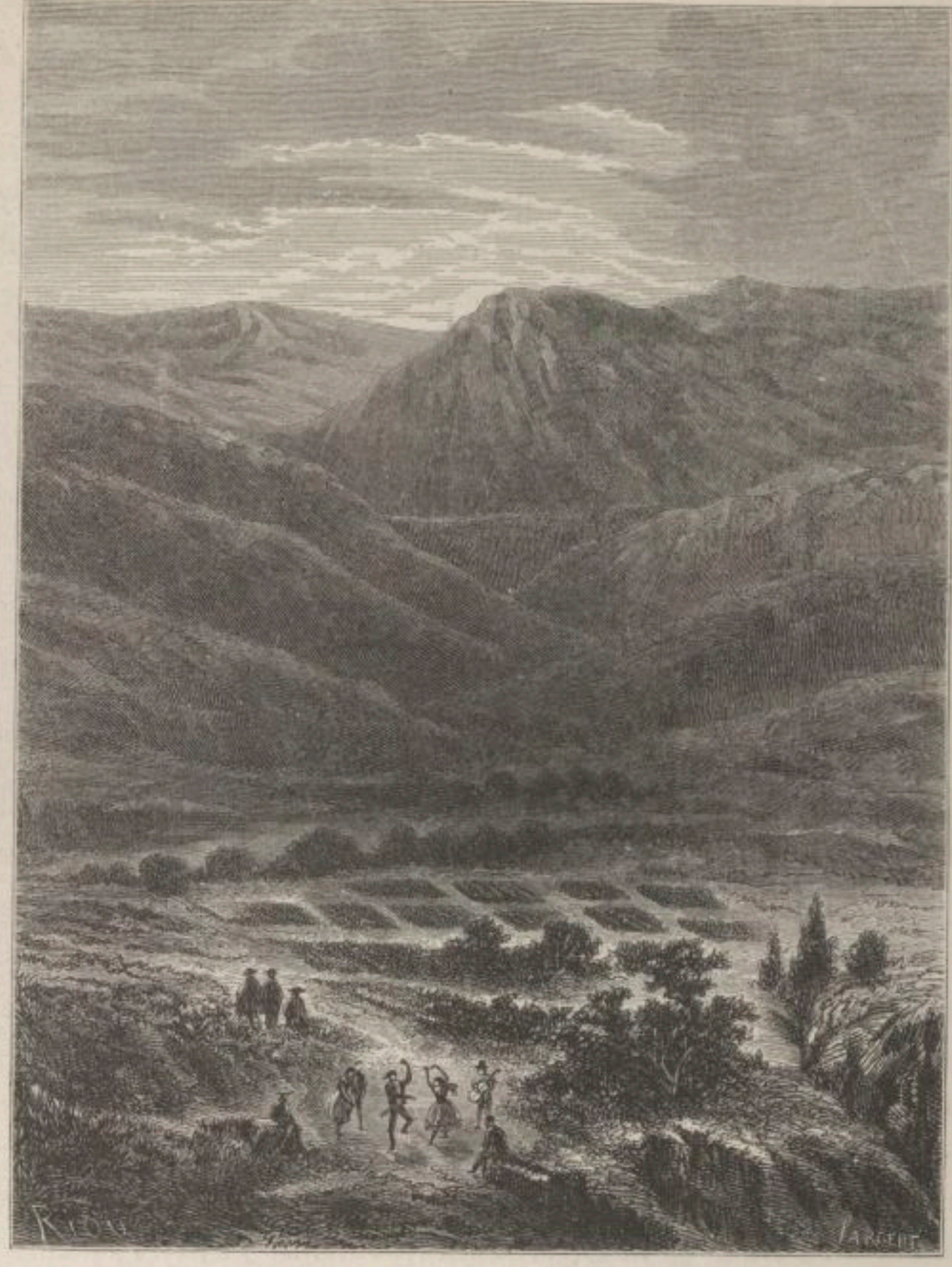
ÉGLISE ET COUVENT DE LA RECOLETA.

à manger quelque friandise, à boire un verre de liqueur et fumer une cigarette. A l'heure où je trace ces lignes, le bon père, qui comptait alors dix-sept lustres révolus, s'est probablement *envolé joyeux vers les demeures éternelles; — Sedes æternas lætus advolavit*, — comme dit l'épitaphe de Fray Juan de Matta, son prédécesseur, gravée sur une dalle de la chapelle. Je ne puis donc donner à sa mémoire qu'une larme pieuse et un regret stérile ; mais Dieu, je l'espère, saura reconnaître et payer en mon nom, dans un autre monde, les petits gâteaux et les confitures que me fit manger dans ce monde-ci le digne prieur.

L'amitié qu'il me témoignait ostensiblement m'avait attiré la considération de tous les moines. Les doyens du chapitre se plaisaient à me questionner sur les us et coutumes de notre France, qui leur semblait un empire aussi fabuleux qu'à nous, autrefois,

[1] C'est le plus moderne des couvents de Cuzco. Il fut bâti en 1599 aux frais d'un riche et charitable Espagnol appelé Torribio de Bustamente, et son premier prieur fut le révérend père Francisco de Valesco, *naturel des montagnes de Burgos en Espagne*, comme le dit son épitaphe en latin du pays.

celui du Cathay ou du grand Kan de Tartarie. Le frère portier, assis sous le porche d'entrée, où du soir au matin il tricotait des bas tout en ayant l'œil au guichet, ne manquait pas, en me voyant venir de loin, d'ouvrir à l'avance l'huis monastique et de se planter sur le seuil pour attendre mon arrivée. Après les compliments d'usage, il me demandait quelques cigarettes. Pendant que j'allais faire un tour de cloître, il avait soin



LE CORRIDOR DU CIEL.

de mettre au frais dans un seau d'eau les plantes que j'avais cueillies. Parfois, en sortant, je le gratifiais d'un réal d'argent pour s'acheter du tabac et de l'eau-de-vie, deux choses qu'il affectionnait singulièrement. Alors il ne tarissait pas d'éloges sur mon compte et me donnait, avec force bénédictions, le titre pompeux d'*Excellence*. Lorsqu'il m'arrivait d'oublier ma bourse ou de n'avoir pas de monnaie, il négligeait de me bénir et me saluait froidement en m'appelant *señor* tout court.

Quant aux jeunes frères, je les avais surpris tant de fois dans les cabarets voisins, un pot de chicha sur les lèvres, ou leur robe relevée jusqu'à la ceinture et leur chapeau tout bosselé, en train de danser des *samacuecas* prohibées à l'heure où les révérends pères faisaient la sieste, qu'ils me souriaient comme à une ancienne connaissance. Tous croyaient reconnaître en moi le moraliste bienveillant, porté par nature autant que par système à excuser les faiblesses humaines, et ne s'effrayaient nullement de me savoir en possession de leurs secrets. Bons petits frères ! en les voyant dans un âge encore tendre si ardents à *humer le piot* et à danser des pas de caractère avec les Indiennes du voisinage, combien de fois je m'étais dit : « Quels dignes moines ces moinillons feront un jour ! »

Les souvenirs évoqués par l'aspect du couvent de la Recoleta pâlirent et s'effacèrent de ma mémoire à mesure que les murailles de l'édifice s'abaissaient derrière les ter-

LA CHAIRE DU DIABLE.

rains. Nous passions en ce moment devant un endroit renommé dans les annales du pays pour les engagements bachiques dont il fut longtemps et dont il est encore parfois le théâtre. C'est un espace verdoyant, à peu près circulaire, offrant çà et là quelques maisonnettes, quelques fermes, quelques vergers. Au fond, dans un lointain bleuâtre, s'ouvre une gorge formée par des cerros dont les croupes enchevêtrées simulent un immense escalier qui monte de la plaine à la région des neiges. Les habitants l'appellent le *Corridor du ciel*, par antiphrase sans doute, car le prétendu corridor ne peut aboutir qu'à l'enfer. Ce site que, dans l'origine, la nature avait fait agreste et même un peu sauvage, afin qu'un Tityre local, mollement couché sous l'ombrage des capulis (aucun *fagus* ne croît dans le pays), pût dialoguer à l'aise avec un Mélibée, ce site est devenu, l'homme et l'usage aidant, une manière de champ clos, d'arène bachique, musicale et dansante où les deux sexes de Cuzco viennent, bouteille en main, se défier à qui boira

le plus et dansera le mieux aux doux accords de la guitare. Il faudrait toute la puissance de souffle du vieux Mélésigène pour énumérer les assauts que depuis deux siècles les citadins de Cuzco ont livrés en ce lieu et dire le nombre des morts, des mourants, des blessés restés sur le champ de bataille.

A ce Corridor du ciel d'orgiaque mémoire, succède, toujours à la droite du grand chemin, un site montueux, stérile et d'aspect farouche, appelé la *Chaire du Diable*. Cette Chaire du Diable est un bloc de rochers placés devant deux cerros, soudés par leurs bases et dont les flancs lisses et presque verticaux présentent çà et là des ouvertures carrées, d'où les Indiens du temps des Incas ont tiré des pierres. Ces baies pleines d'ombre, élevées à dix mètres du sol, et sans chemin ni sentier qui y aboutisse, ont l'air d'orbites creuses avec lesquelles la montagne regarde les passants.

A peu de distance des sites que nous achevons de décrire, deux curiosités d'un genre

CHAMBRE MONOLITHE.

différent attirent à la fois l'attention. A droite, c'est une carrière de grès porphyrique, d'où les mêmes Indiens qui mettaient des fenêtres à la Chaire du Diable ont retiré ces blocs énormes que nous mesurons aujourd'hui avec étonnement. Seulement, après extraction de la pierre, au lieu d'un trou béant encombré de moellons que nos carriers ont coutume de laisser comme une attestation de leur travail et dont la plaine de Montrouge offre de nombreux spécimens, les Quechuas ont taillé une admirable chambre monolithe de dix mètres carrés, avec plafond à caisson en relief et trois divans sur lesquels on peut s'allonger pour faire la sieste, ou s'asseoir pour attendre la fin d'une averse.

En regardant de près cette *œuvre des païens*, comme disent bêtement les niais du pays de tout monument d'une époque antérieure à la conquête espagnole, on ne sait qu'admirer le plus, de la dureté métallique de la matière ou de la perfection du travail.

Ces parois, ce plafond, ces siéges dont on peut à peine rayer la rigide surface avec la pointe d'un couteau, semblent avoir été rabotés, poncés, vernissés par le carrier-maçon. Un ébéniste de nos jours ne polirait pas avec plus de soin un meuble en jacaranda ou en bois de rose.

Comme une parodie à cette chambre monolithe, s'élève de l'autre côté du chemin, au milieu d'un taillis d'alerces et de capulis, — aunes et merisiers de la contrée, — une cahute à toit de chaume et à pans de torchis. Le signe du salut est placé sur son faîte, et deux *nucchos* [1], aux feuilles glauques, aux belles fleurs d'un pourpre vif, encadrent, en se rejoignant, sa porte cintrée. Cette cahute est le beaterio ou béguinage de la Recoleta. Nous ignorons à quel jour de l'année les dévots de Cuzco s'y rendent en pèlerinage, et quelle antiphone est chantée à cette occasion ; mais ce dont nous sommes certain, c'est que l'endroit a pour gardiennes, ou pour cerbère à triple tête, trois vieilles

BÉGUINAGE DE LA RECOLETA.

duègnes qui faillirent un jour nous dévisager pour une fleur que nous avions cueillie dans leur domaine.

Ces béates, êtres amphibies, espèce de chauve-souris du catholicisme, moitié rat et moitié oiseau, tenant de la femme du monde par le rebos et la coiffure, de la nonne par la jupe de couleur sombre, la ceinture de cuir et le trousseau de chapelets, ont été constituées gardiennes du béguinage, à la charge par elles d'y tenir tout en ordre, de blanchir les nappes d'autel, de fourbir les cuivres et de chanter les louanges de l'Éternel dans l'idiome des Quechuas. Mais, au lieu de laver, de fourbir, de chanter, comme elles s'y sont engagées, elles passent leur temps à boire de la chicha, à calomnier le prochain

[1] Salvia splendens peruviana.

et à surveiller la marmite en terre où cuit, à la vue des passants, le brouet de maïs dont elles s'alimentent.

Ce beaterio de la Recoleta est le dernier point isolé des environs de Cuzco. A partir de là, les fermes, les chacaras et les vergers se multiplient, se rapprochent, se soudent par leurs murs d'enceinte et forment une manière de rue étroite, sinueuse et accidentée, qui porte le nom de faubourg de la Recoleta. Le lit d'un torrent presque toujours à sec et jonché de pierres partage dans toute sa longueur ce quartier sordide, peu fréquenté, mal habité, mais pourvu néanmoins d'une vingtaine de cabarets à chicha, tant le besoin de boire est inhérent à la nature du peuple hispano-péruvien.

Çà et là une ampoule du sol due à l'alluvion, qu'il nous fallait gravir et redescendre ensuite, me permettait de jeter les yeux devant moi et d'entrevoir, comme par une échappée, les édifices de Cuzco. Tout en souriant par avance au repas substantiel que j'allais faire et au bon vieux lit espagnol, peint en blanc et semé de tulipes rouges, dans lequel je m'allongerais en sortant de table, je songeais, — que faire sur sa mule à moins que l'on n'y songe? — je songeais, dis-je, à l'accès de lyrisme que déterminent habituellement chez les voyageurs officiels les abords de Cuzco, accès qui se traduit chez eux par une apostrophe pompeuse à la vieille ville. Des lambeaux de phrases, jadis lues par moi dans les œuvres de ces messieurs, me revenaient, à l'aspect des lieux qui les leur avaient inspirées.

« Salut, terre classique des Incas, berceau d'une civilisation rayonnante! s'était écrié l'un.

— La voilà donc cette capitale d'un puissant empire conquis par Pizarre et dont la civilisation avancée et les richesses prodigieuses frappèrent d'admiration le monde entier! » avait exclamé l'autre.

J'en passe, et des meilleurs.

Heureux, me disais-je, en ponctuant mon monologue par des soupirs, heureux, trois fois heureux, sont les voyageurs qui s'enthousiasment ainsi à froid! Un gouvernement les protége, un institut les félicite, un éditeur survient et imprime leurs œuvres sur beau papier; la foule des lecteurs les lit, les admire et chante leurs louanges, et peut-être bien que de leur côté ils se lisent, s'admirent et se chantent aussi!

Je ne sais si cet enthousiasme du voyageur, que je note en passant comme renseignement physiologique, était partagé par nos mules, mais en approchant de la ville sacrée, elles se démenaient, se trémoussaient et déployaient une vigueur surnaturelle. Comme le divin Mercurius, les bonnes bêtes semblaient avoir une aile à chaque jambe. Aucun embarras du chemin ne ralentissait leur allure. Les trous, les ornières, les blocs de grès, les descentes et les montées, tous ces obstacles étaient franchis ou contournés par elles avec une impétuosité singulière. A les voir cheminer, les oreilles droites, les naseaux au vent, le jarret tendu, on n'eût pas cru qu'elles venaient de faire quatre-vingt-dix-huit lieues à travers la chaîne des Andes. Si le voyageur dont nous parlions précédemment est parfois un être étonnant, la mule est un animal incroyable! avec plus de raison et moins d'entêtement, elle renouvellerait de nos jours les travaux d'Hercule.

Au train dont elles nous menaient, nous atteignîmes en quelques minutes l'endroit appelé la *Cueva-honda* (grotte profonde), continuation d'un ravin pierreux par lequel les sources de Sapi dégorgent leurs eaux dans la plaine. De ce point relativement élevé, on découvre en entier les édifices et les toitures de Cuzco. Maigre régal pour l'enthousiasme ! une masse lourde et compacte de pierres et de tuiles, peu ou point de détails,

FAUBOURG DE LA RECOLETA.

des contours empâtés, une localité rougeâtre, un jour terne et diffus, voilà tout ce qu'offre aux regards de l'artiste la vieille cité de Manco-Ccapac, revue, corrigée, augmentée, mais fort peu embellie par Francisco Pizarre.

A mesure qu'on s'éloigne de la Cueva-honda, le panorama de la ville devient sinon plus riant et plus gai, du moins plus net et plus distinct. Quelques dômes, quelques clochers se détachent de la foule des toits ; des murs blanchis à la chaux tranchent çà et

là sur le fond rouge brun des cerros et des constructions antiques ; puis le faubourg de la Recoleta, ou ce qu'ainsi l'on nomme, s'interrompt tout à coup, coupé à droite par l'escarpement de San Blas, un des huit faubourgs de Cuzco [1], à gauche par un étroit conduit bordé de murs bâtis dans l'appareil cyclopéen. Ce conduit, c'est la rue du Triomphe. Les mules, surexcitées par les émanations de la luzerne et du corral, s'y précipitent tête baissée. Après trois minutes de marche et sans que rien ait préparé l'œil et l'esprit du voyageur à ce changement brusque, il débouche sur la plaza Mayor de Cuzco, en face de la cathédrale.

RUE DU TRIOMPHE.

Comme nous émergions de la pénombre qui règne en tout temps dans cette rue du Triomphe dont les antiques murs semblent absorber la lumière, Nor Medina, qui me précédait depuis un instant, arrêta sa monture pour me demander dans quel tampu de la cité je comptais descendre.

[1] C'est *dix* qu'il faudrait dire, car les statisticiens du pays considèrent comme faubourgs de Cuzco les villages de San Sebastian et de San Jeronimo, bien qu'ils soient séparés de la ville par une plaine d'environ douze kilomètres carrés.

« Je descendrai chez moi, lui répondis-je.

— Le chez soi de monsieur, s'il plaît à monsieur?

— Galerie du Vieux-Linge, 17. »

Nous coupâmes la place en diagonale, et, arrivés à l'endroit indiqué, nous mîmes pied à terre. Ñor Medina attacha les mules à une des colonnes de grès trachytique qui bordent trois côtés de cette place désignés par les noms de galeries du *Pain*, des *Confitures* et du *Vieux-Linge*. Après avoir dessellé ma monture et transporté chez moi, où je l'avais précédé, les diverses pièces de l'équipement de la bête [1], il attendit chapeau bas que je le soldasse. Comme au prix convenu entre nous j'ajoutai quelques réaux de *llapa* (pourboire), cette générosité, à laquelle il ne s'attendait pas, dissipa le nuage amassé sur son front et émut doucement son cœur.

« Si j'osais parler à monsieur! me dit-il après avoir vérifié la somme que je venais de lui remettre et l'avoir glissée dans une bourse en peau de rat, qu'il portait suspendue au cou en mode de scapulaire.

— A votre aise, Ñor Medina.

— Eh bien! que monsieur réfléchisse encore avant de faire ce qu'il m'a dit, car c'est non-seulement une imprudence de sa part, mais un gros péché dont il chargera sa conscience. Les Chunchos sont des mécréants et des hérétiques, et la sainte religion de Jésus-Christ nous défend tout commerce avec eux.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

— Mais oui, monsieur...

— En ce cas, bonjour mon ami et que Dieu vous ramène sans accident à l'endroit où je vous ai pris. Mes compliments à votre épouse, quand vous reverrez les toits en dos d'âne d'Arequipa. »

L'arriero s'en alla en levant les épaules, et je n'entendis plus parler de lui.

Après un repas copieux, je pris possession de mon lit, et jusqu'au lendemain je ne fis qu'un somme. La nuit, dit-on, porte conseil. En m'éveillant, je pus juger de la valeur de ce dicton. Le soir, en posant ma tête sur l'oreiller, je m'étais demandé à plusieurs reprises de quelle vallée je ferais choix pour entrer en pays sauvage, mais le sommeil m'avait surpris avant que j'eusse décidé quelque chose à cet égard. En me levant, et sans que je parvinsse à m'expliquer ce travail occulte de ma volonté, il se trouva que mon choix était fait et que ce choix était tombé sur la vallée d'Occobamba, que les géographes ont négligé d'indiquer sur leurs cartes, mais que la nature a placée entre les deux vallées de Larès et de Santa Ana.

Pendant les quarante-huit heures que je passai à Cuzco, je consacrai mes journées à l'achat d'articles divers, destinés à me concilier les bonnes grâces des sauvages que je pourrais trouver en route. La nuit venue, au lieu d'accepter le cacharpari, ou fête d'adieux, que, selon l'usage, on m'avait offerte, je me barricadai chez moi, laissant mes connaissances s'étonner et même s'indigner un peu de mon dédain subit à l'endroit des

[1] Dans un voyage sur la côte ou dans la Sierra, où l'on se sert habituellement de mules de louage, le harnais de la bête est toujours fourni par le voyageur et jamais par le muletier qui la loue.

choses locales. Mais j'avais un devoir à remplir ou plutôt un compte à régler avec le lecteur. Ce compte, c'était une description, sous le double aspect antique et moderne, de la ville inconnue où je l'avais amené en croupe et d'où nous devions bientôt repartir ensemble. Donc, au lieu de passer ces deux nuits à boire de l'eau-de-vie et à folâtrer avec des personnes du sexe, ainsi que chacun l'eût voulu et que l'exigeait l'étiquette, je les employai tout entières à prendre les notes suivantes. Si le lecteur n'accorde aucun éloge à leur rédaction, il doit au moins me savoir gré d'avoir sacrifié à sa convenance les plaisirs de tout genre que me promettait un cacharpari à Cuzco.

La ville de Cuzco fut fondée vers le milieu du onzième siècle par Manco-Ccapac, chef de la dynastie des Incas. L'apparition de ce législateur dans les punas du Collao est encadrée dans une légende mystérieuse que les historiographes espagnols se sont plu à reproduire de diverses façons. Nous écarterons de leur récit la partie merveilleuse pour ne nous attacher qu'à la partie vraisemblable, et au lieu de faire émerger, à leur exemple, Manco-Ccapac et sa compagne Mama Ocllo du lac de Titicaca, comme des dieux marins, ou de les tirer du trou d'un cerro de Paucartampu, comme des hiboux, nous ne verrons en eux que ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire une fraction infime et le dernier débris de ces colonies voyageuses qui, descendues jadis des plateaux asiatiques, leur berceau primitif, s'épandirent et rayonnèrent dans tous les sens sur le monde antique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, s'il est à peu près impossible de préciser l'époque du premier déplacement de cette civilisation voyageuse, et la durée des haltes qu'elle fit en différents lieux avant d'atteindre le continent américain, on a du moins, pour se renseigner sur son origine, son point de départ et la route qu'elle dut suivre, le type de ses représentants indigènes, leurs mœurs, leurs lois, leurs institutions religieuses, leur système de chronologie, leurs fables cosmogoniques et la configuration de leurs édifices encore debout sur le sol.

Il est probable que les premières communications entre l'Asie et l'Amérique eurent lieu par le détroit de Behring, isthme ou pont-levis qui unissait alors ces deux grandes portions du globe, aujourd'hui distinctes. Les articulations profondes du continent asiatique, les golfes et les mers intérieures qui échancrent sa partie orientale, les groupes d'îles qui ont été séparées violemment de la masse ou soulevées par la force des volcans le long des failles ou crevasses dont le globe est sillonné, tout fait supposer dans ce continent une vaste étendue primitive dont la configuration orographique et la constitution climatologique ont subi des modifications sensibles. La partie Nord-Nord-Ouest de l'Asie, dépourvue de hautes montagnes et battue en brèche de deux côtés par la mer polaire et le grand Océan, a dû céder à leur double influence, à moins que, fracturée lors du soulèvement général ou partiel des chaînes secondaires sur les deux continents de l'Est et de l'Ouest, elle n'ait été recouverte par le transvasement des eaux plus hautes dans un bassin de niveau inférieur.

Au reste, notre hypothèse géologique, quelle que soit sa valeur, ne saurait infirmer la certitude d'un mode de communication qui dut exister au principe entre l'Asie orientale et le Nord de l'Amérique, car c'est de ce côté et non par l'Islande, le Groënland

VUE GÉNÉRALE DE CUZCO, PRISE D'ISCAYPAMPA. (LA PLAINE DE L'ÉPINE.

et la partie méridionale des États-Unis, comme l'ont insinué quelques savants, qu'il faut s'habituer à rechercher l'arrivée des premiers colons civilisés et l'introduction des premières idées.

L'étude anthropologique de la population américaine dont les variétés de type peuvent être ramenées à deux types fixes et primordiaux, le type indigène, que nous appellerons volontiers américano-mongol, et le type irano-arien, soulève naturellement la question suivante : La race américaine est-elle autochthone, ou doit-on la considérer comme une race d'émigrants de souche asiatique? Sans préjuger cette question que nous posons en passant, laissant à d'autres le soin de la résoudre, nous remarquerons toutefois que si la race américaine est réellement autochthone, comme l'ont prétendu Morton, Prichard, Robertson, Blumenbach, elle a avec la race mongole une analogie singulière qu'on ne sait comment expliquer ; mais si sa présence sur le nouveau continent résulte d'un déplacement des hordes asiatiques, sa parfaite ressemblance avec celles-ci, dont on a lieu de s'étonner, se trouve alors naturellement expliquée.

De ces deux types précités, le type indigène ou américano-mongol, selon qu'on voudra l'appeler, est celui qui domine dans les deux Amériques et caractérise la majeure partie de leur population. Toutefois on ne doit voir dans la race autochthone ou asiatique à laquelle il s'applique, que le simple élément colonisateur. L'élément civilisateur est représenté par la race irano-arienne, dont le type s'est conservé jusqu'à nous à travers les siècles, sinon dans sa pureté originelle, du moins assez caractérisé encore pour qu'il ne soit pas permis de le méconnaître. Ce type est celui des premières nations qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, d'où elles passèrent dans le Canada, la Louisiane, les Florides, le Yucatan, et pénétrèrent dans l'hémisphère Sud par les plaines du Popayan et de la Guyane. Les sculptures des Tlascaltèques, des Chichimèques et des Toltèques, les peintures hiéroglyphiques des manuscrits aztèques, nous ont fidèlement transmis ce type qu'on retrouve encore aujourd'hui chez quelques tribus nomades de l'Amérique du Nord, et dans l'Amérique du Sud, chez les Aymaras, les Quechuas et chez un grand nombre d'Antis et de Chontaquiros, tribus sauvages qui vivent sur la rive gauche du Quillabamba Santa Ana, à l'Est de la chaîne des Andes.

Bien que de prime abord il puisse sembler surprenant de retrouver au cœur de l'Amérique le type, les institutions et les monuments des anciens peuples de l'Asie, la chose cessera de paraître extraordinaire si l'on examine les divers territoires de ces peuples, situés sur les versants des grandes chaînes, commandant les contrées environnantes du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, reliés les uns aux autres de façon à former un tout homogène et compacte, ceux du Zend à ceux des anciens États libres de l'Inde. — *les pays des peuples sans rois*, — ceux-ci au Brahmavarta et à l'Aryavarta, — *pays de Brahma et des Ariens nobles*, — ces derniers touchant au Madhya-Desa, pays du centre au delà duquel commençait la population primitive non arienne, tous pouvant communiquer par les provinces de la Perse avec la Chaldée et l'Égypte, par les provinces du Thibet avec l'Indo-Chine et les contrées septentrionales de l'Asie. Jamais, comme on voit, pente géographique ne fut plus naturellement tracée à l'écoulement des peuples.

Ces plateaux de l'Iran, du Zend, de l'Arya, réservoirs anthropologiques, sont comme les lacs des régions alpestres dont l'eau peut dormir longtemps immobile, jusqu'à ce qu'une crue subite, phénomène mystérieux, la chasse de son lit et la répande en mille sources.

Des témoignages historiques confirment l'établissement des Indous dans des contrées situées à l'Est de leur territoire, et cela dès l'antiquité la plus reculée. On les voit traverser avec la mousson du Nord-Est [1] le golfe d'Oman et s'établir dans la partie méridionale de l'Arabie et l'île de Socotora pour y faire le commerce de l'or avec les Égyptiens. Nulle part, au contraire, il n'est fait mention d'établissements fondés par eux dans les contrées du Nord de l'Asie. Il est vrai que, de ce côté, rien n'attirait leur attention ni ne sollicitait leurs instincts commerciaux. Depuis la migration inconnue et contemporaine peut-être des premiers âges du monde, qui conduisit les Misraïtes (fils du Soleil) du cœur de l'Asie dans la vallée du Nil, l'Égypte était restée en possession des traditions et des idées ; elle était le centre d'une grande culture intellectuelle et l'entrepôt commercial du monde connu : sa prépondérance sur les contrées voisines était solidement établie, et les regards des peuples étaient attirés par le rayonnement qu'elle projetait autour d'elle. Ce n'est donc pas à des besoins de civilisation ou de commerce, ou même d'agrandissement territorial, qu'on peut raisonnablement attribuer le déplacement des populations ariennes vers les parties septentrionales de l'Asie. Aucun schisme religieux, aucune persécution systématique dont l'histoire fasse mention [2], ne motiva non plus chez elles l'abandon de leurs foyers primitifs. Or, en l'absence de certitudes historiques qui jettent quelque clarté sur les causes de ce déplacement, ne peut-on pas supposer que la pression exercée sur ces populations par les premières conquêtes des pharaons thébains [3], antérieures de neuf siècles à celles de Rhamsès-Meïamoun, conquêtes limitées d'abord aux rives de l'Indus, mais qui s'étendirent ensuite au delà du Gange, et que l'invasion macédonienne compléta plus tard en mettant face à face la civilisation des Hellènes et celle des Indous, ne peut-on pas supposer, disons-nous, que ces graves événements, qui changèrent la face du monde, durent agir puissamment sur l'esprit des populations ariennes et déterminer chez elles ces migrations qui nous étonnent et que nous ne pouvons expliquer ?

En abandonnant les plateaux asiatiques où elles avaient pris naissance, ces populations emportèrent, avec l'idée d'un culte primitif, leurs mythes cosmogoniques, leurs cycles de régénération, leurs mœurs, leurs arts, leur industrie et leur langage. Mais les régions nouvelles qu'elles eurent à traverser, les haltes séculaires qu'elles firent en divers lieux, leur contact immédiat avec d'autres peuples, le mélange des races qui dut s'en-

[1] En malais *mussim*. Celle du Nord-Est est désignée par le nom de mussim de Malabar, celle du Sud-Ouest par celui de mussim d'Aden. Les navigateurs arabes la nommaient *maussim*, et les Grecs *hippalos*.

[2] L'établissement du bouddhisme dans l'Inde ne remonte guère qu'à six siècles avant notre ère. Quant aux persécutions dont il fut l'objet de la part des brahmes, persécutions qui déterminèrent les prêtres et les sectateurs de Bouddha à émigrer vers le nord de l'Asie, les historiens leur assignent pour date les premières années de l'ère chrétienne.

[3] Environ deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne.

suivre, enfin les modifications successives apportées dans leur constitution par l'influence des climats et des lieux où elles séjournèrent, toutes ces causes démoralisatrices, si elles n'effacèrent pas chez ces populations la notion pure du passé, en altérèrent sensiblement la forme. Empruntant aux milieux qu'elles traversaient des formules de langage et des idées nouvelles, elles y laissèrent aussi d'elles-mêmes quelque chose en passant. De là ces analogies et ces dissemblances que nous remarquons aujourd'hui dans la langue et les mœurs des peuples de leur descendance.

Si le culte de Misraïm (le Soleil) et celui du feu furent communs dès le principe aux nations américaines, il en fut de même du système cosmogonique, divisé en quatre époques climatériques où l'humanité, détruite par un cataclysme, avait reparu de nouveau. Ce système, primitivement établi dans l'Égypte, l'Inde et la Chine, avait probablement été transmis par les peuples asiatiques aux Hulmèques (Olmèques), aux Xicalanques, aux Zacatèques, aux Tarasques, aux Cuitlatèques, aux Otomites, premières nations civilisées qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne. De celles-ci, la même idée se répandit plus tard chez les Nahuatlèques, les Cicimèques ou Chichimèques, les Acolhuas, les Tlascaltèques, les Toltèques et les Aztèques, dernier groupe des nations indo-mexicaines. Ces quatre divisions chronologiques, dont Gomara de los Rios, Fernando de Alva, Gama et Clavigero ont parlé tour à tour et qu'ils désignent par les noms d'*âge des géants*, d'*âge du feu*, d'*âge de l'air* et d'*âge de l'eau*, embrasseraient, d'après ces auteurs, une période de dix-huit mille vingt-huit ans [1], c'est-à-dire vingt-trois mille neuf cent soixante-douze ans [2] de moins que la période antéhistorique de l'Égypte, au dire de ses prêtres, et six mille vingt ans de plus que les âges persans relatés dans le *Boudesh* et le *Zend-Avesta*.

Cette fiction astrologique, devenue la base d'un système particulier de cosmogonie, et que les peuples asiatiques importèrent dans l'Amérique du Nord, se retrouve dans l'Amérique du Sud, chez des nations dont l'établissement précéda de beaucoup celui des Incas. Seulement, au lieu d'être appliquée par elles à quatre époques climatériques de l'humanité, elle servit à désigner quatre familles d'individus. Ainsi la civilisation de Tiahuanacu, que les populations Collahuinas, les Aymaras et les Quechuas assurent être contemporaine du déluge, eut pour fondateur un homme inconnu, qui divisa le monde (le Pérou) en quatre parties et chargea quatre individus de leur gouvernement.

[1] Hésiode, dans sa *Théogonie*, donne également dix-huit mille vingt-huit ans aux quatre âges du monde, se rattachant aux quatre grandes révolutions des éléments.

[2] Les prêtres égyptiens donnaient à l'existence antéhistorique de leur nation des myriades d'années, pendant lesquelles ils prétendaient qu'elle avait été gouvernée par les dieux et les demi-dieux ou héros. La période de la domination des premiers était fixée par quelques-uns à quarante-deux mille ans, sur lesquels douze mille étaient attribués au règne de Phtah ou Vulcain, et trente mille au Soleil. A cette première époque succédait la domination des demi-dieux dont les Grecs ont fait leurs douze grands dieux. Suivant Hérodote, les hiérophantes de Thèbes et de Memphis calculaient que, de son temps, l'Égypte existait depuis onze mille trois cent quarante ans. On voit qu'il est impossible d'établir un système sur ces données contradictoires et évidemment fabuleuses.

Si les premiers temps de l'Égypte offrent des problèmes chronologiques presque insolubles, il n'en est pas de même de sa période historique, que nos égyptologues modernes, aidés dans leurs recherches par les listes royales dressées par Manéthon, ont pu fixer à trois mille huit cent quatre-vingt-treize ans avant notre ère. Cette période comprend cent treize générations et trois cent trente et un règnes à partir de Ménès.

Le premier de ces individus se nommait *Manco*, le second *Colla*, le troisième *Tocay*, et le quatrième *Pinahuay*. Une légende mythique à peu près semblable existait chez la nation Poque, qui vivait à l'Est de Cuzco, et chez les nations du Nord, les Mayus, les Cancus et les Rimactampus. Suivant elles, quatre hommes et quatre femmes étaient sortis, au commencement du monde, d'une caverne située dans le district de Paucartampu. Le premier de ces hommes s'appelait *Manco-Ccapac*, le second *Ayar-Cachi*, le troisième *Ayar-Uchu*, le quatrième *Ayar-Sauca*. D'accord en ceci avec les deux légendes, les traditions locales et les récits des historiographes de la conquête nous ont transmis le nom du premier individu ; mais comme ils n'ont pas fait mention du nom des trois autres, on peut supposer que ces quatre noms s'appliquent à quatre époques historiques, ou servent à désigner quatre dynasties, dont une seule, celle des Incas, compterait, d'après Juan Astopilco et Torquemada, une soixantaine de souverains antérieurs à la dynastie que nous connaissons [1].

Des savants ont tenté de rattacher la fondation de l'empire des Incas au dernier déplacement des Toltèques, qui auraient abandonné le Mexique pour passer dans l'Amérique du Sud. Malheureusement pour le système de ces savants, les historiens nous ont tracé l'itinéraire des Toltèques depuis l'an 544 de notre ère, — certains disent 596, — où, sortis de Tlallpallan pour se diriger vers le pays d'Anahuac, ils habitèrent successivement, pendant une période de cent vingt-quatre ans selon les uns, de cent quarante-cinq ans selon les autres, les contrées de Tollantzinco et de Tula. Une peste noire, dans laquelle il faut voir la petite vérole qui a causé et cause encore de grands ravages parmi les populations d'en deçà et d'au delà des Andes, chassa définitivement les Toltèques du pays d'Anahuac. C'est à partir de cette époque (1051) que leurs migrations se poursuivirent vers le Sud. Mais, à partir de cette époque aussi, ils disparaissent mystérieusement de la scène historique, soit que la maladie, la misère et la faim [2] les déciment obscurément dans les régions du Yucatan et du Guatemala, où ils ont cherché un asile ; soit que, surpris dans leur marche par la nation Aztèque, qui, sortie d'Aztlan, se frayait une route vers le Sud par Tlalixco, Tula, Tzampanco et Chapoltepec, ils s'effacent complétement dans le rayonnement que cette nation projette déjà autour d'elle. Or, à l'époque où s'effectuaient ces déplacements (1051), l'empire des Incas était déjà constitué.

Un fait non moins concluant que ceux qui précèdent, c'est l'usage de l'alphabet hiéroglyphique, qui fut commun non-seulement aux Toltèques et aux Aztèques, mais à tout le groupe de peuples qui les précédèrent dans la Nouvelle-Espagne, alphabet qui fut toujours inconnu aux Incas. Or les Toltèques, en passant dans l'autre Amérique, n'eussent pas manqué d'y introduire cette méthode de « *escritura pintada*, » comme dit Gomara, que leurs prédécesseurs tenaient des peuples orientaux.

[1] C'est celle qui, d'après Garcilaso, Pedro de Cieça, Blas Valera, Zarate, etc., etc., comprend treize souverains depuis Manco-Ccapac jusqu'à Huascar, et dont les règnes, de 1042 à 1532, embrassent une période de quatre cent quatre-vingt-dix ans.

[2] Les difficultés matérielles de l'existence durent être pour ces peuples errants ce qu'elles sont encore aujourd'hui pour la plupart des races sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire l'objet d'une préoccupation constante et le but de mille expédients.

L'emploi des hiéroglyphes chez les nations mexicaines paraît avoir été postérieur à leur établissement dans la Nouvelle-Espagne. Avant l'introduction des caractères symboliques, ces nations se servaient de *quippus* ou écheveaux de laine diversement colorés, qu'on retrouve encore chez quelques tribus canadiennes et dont l'usage chez les Chinois remonte à des temps reculés. Après l'introduction chez elles des caractères symboliques, ces nations continuèrent de se servir des *quippus* comme moyen de numération traditionnelle. Plus tard, après l'extinction de ces peuples, en retrouvant dans l'hémisphère austral, chez les Puruays de Lican et chez les Incas de Cuzco, l'usage des quippus, mais sans la possession des caractères hiéroglyphiques, n'est-il pas permis de croire qu'une scission dut s'opérer au principe dans le groupe des nations mexicaines, soit par suite de rivalité de caste, de dissidences religieuses, ou, ce qui est plus probable, à cause de l'insuffisance des ressources alimentaires qu'offrait à une population devenue trop nombreuse le territoire qu'elle occupait [1]; que de ces nations, les unes, en continuant d'habiter la Nouvelle-Espagne, restèrent sinon en contact, du moins en communication avec la civilisation asiatique et purent en ressentir successivement les influences diverses; tandis que les autres, en passant dans l'Amérique du Sud et s'éloignant de plus en plus du foyer primitif, ne gardèrent du passé que les idées fondamentales et les formes rudimentaires, ou, si plus tard elles reçurent quelque impression des idées nouvelles qui régénéraient l'ancien monde, ce ne put être qu'une perception vague et confuse et comme l'écho d'un bruit affaibli par la distance ?

Plus on étudie le type, les mœurs, les institutions et les monuments des races mexicaines, plus on est frappé de leur connexion intime avec ceux des nations indo-égyptiennes. Le portrait que les traditions nous ont laissé des chefs qui les conduisent dans leurs migrations ou des législateurs qui leur donnent des lois, rappelle à la fois le type *rot-enne-rôme* de la race égyptienne et le type *namou* de la race irano-arienne, selon la division des quatre parties du monde figurée par l'ancien système égyptien. Les historiographes espagnols de la conquête, portés par la nature de leur esprit à tout amplifier, ont vu dans ces individus à peau jaune ou brune et à longue barbe, des hommes barbus *à peau blanche*. Le premier législateur des Aztèques, Quezalcoalt, que les uns ont fait grand prêtre de Cholula et d'autres dieu de l'air, était un de ces *blancs barbus*. Dans l'Amérique du Sud, Bochica, fondateur de la civilisation de Cundinamarca, était également un blanc à longue barbe ; d'anciennes sculptures mexicaines de Tenochtitlan et de Culhuacan, celles de Tiahuanacu dans le haut Pérou, représentent des personnages barbus, vêtus d'habits amples et flottants et dont l'extérieur s'accorde avec celui des peuples orientaux. Le grès carbonifère, ou le trachyte porphyroïde dans lequel ils sont taillés, ne permet pas de décider, il est vrai, si leur peau est rouge sombre comme celle des Égyptiens, jaune-brun comme celle des Asiatiques, ou blanche comme celle de la race *Tamhou*, la race européenne ou indo-germanique, dont les historiographes espa-

[1] Le démembrement de la grande nation *Mirahña*, qui remonte à peine à une quinzaine d'années, n'a eu d'autre cause que l'appauvrissement en gibier et en poisson du territoire de trente lieues carrées qu'elle occupait depuis le siècle dernier dans le bassin de l'Amazone, entre la rivière Japura et le rio Negro.

gnols ont fait choix, probablement par égard pour eux-mêmes, mais que l'ancien système égyptien place au-dessous de la race *Nahari*, la race des nègres, et qu'il considère comme la dernière de la série et la moins appréciable.

Après les historiographes sont venus les commentateurs, qui ont vu dans ces hommes blancs et barbus d'anciens Ires ou Irlandais, arrivés par mer dans l'Amérique du Nord. Leurs vêtements longs et flottants, reproduits par les sculptures mexicaines, sont devenus les aubes et les surplis de prêtres ou de missionnaires[1] venus pour catéchiser les peuplades de la Virginie et de la Caroline. Que des hommes blancs aient visité de bonne heure la partie méridionale de l'Amérique comprise entre la Virginie et la Floride, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute, puisqu'au douzième siècle nous voyons les Normands déjà cantonnés dans les établissements qu'ils avaient fondés entre Boston et New-York. Christian Rafn, dans ses *Antiquités Américaines*, parle d'explorations tentées dans le Nord de l'Amérique dès le dixième siècle de notre ère par des colons de l'Islande et du Groënland. Mais quelle que soit la valeur de ces diverses affirmations et la date de la découverte de l'Amérique du Nord (1005) par Leif, fils d'Éric le Rouge, découverte qu'on a cherché à faire coïncider avec l'apparition du premier Inca (1040-42), rien, dans le culte, les mœurs, les institutions et les monuments des nations mexico-péruviennes, ne révèle l'idée d'une influence civilisatrice exercée par les nations du Nord de l'Europe, encore plongées dans les ténèbres de la barbarie à l'époque où la civilisation américaine, qui comptait déjà plusieurs siècles d'existence, jetait un vif rayonnement.

Il serait donc peu rationnel de rechercher, ailleurs que dans les régions asiatiques, la source des grands courants civilisateurs qui ont fécondé l'Amérique pour la première fois ; mais il serait en même temps peu sensé de prétendre que ces courants ont afflué sur le nouveau continent à une seule époque et sous un volume égal. Tout fait croire, au contraire, que la civilisation américaine a eu des temps d'arrêt, longues phases de torpeur et d'engourdissement, où, repliée sur elle-même, elle est restée stationnaire, jusqu'à ce qu'une impulsion nouvelle lui fût donnée par la mère patrie, dont les navigateurs phéniciens, étrusques, arabes, étaient alors les plus actifs mandataires. S'il en avait été autrement, on retrouverait chez tous les descendants des premiers colons asiatiques les formules exactes d'un même dogme, des mœurs identiques, une architecture absolument semblable. Or, entre les nations de la Nouvelle-Espagne et celles du continent méridional, si l'idée fondamentale du culte est toujours la même, chez les unes sous sa figure abstraite, chez les autres sous sa forme concrète ; si les traits généraux dans l'ordre moral sont communs aux deux groupes de nations, de façon à prouver la communauté de leur origine et de leur point de départ, il existe en même temps chez elles des différences assez tranchées pour les séparer hiérarchiquement et établir la suprématie des premières sur les secondes. Cette suprématie n'a d'autre cause que la scission qui

[1] Ces colons irlandais, à leur retour de la Virginie et de la Caroline, se fixèrent dans la partie Sud-Est de l'Islande, à Papyli et dans la petite île Papar, où les Normands trouvèrent après eux des cloches, des croix et autres objets à l'usage du culte. De là le nom de *Papar*, *papæ* (pères), *clerici*, par lesquels ils sont désignés dans l'œuvre de Dicuil, *De Mensura orbis terræ*.

dut s'opérer au principe entre ces nations, et qui, nous l'avons dit plus haut, laissa les premières en communication avec les idées qui continuaient d'affluer du Sud de l'Asie, tandis que les secondes, par leur éloignement progressif, cessèrent d'en ressentir l'influence ou ne la ressentirent que faiblement.

On voit, en effet, après la séparation des deux groupes de peuples sur les plateaux du haut Mexique, les premiers se constituer gardiens et dépositaires de la tradition du passé, des mythes religieux et des idées cosmogoniques de l'Inde et de l'Égypte. Leur *facies*, la nuance de leur teint, leur chevelure lisse et nattée, leurs vêtements blancs ou bariolés de couleurs vives, tout en eux rappelle les races namou et rot-enne-rôme et le double rameau sémitique et japétique dont elles sont issues. Les chefs pontifes qui gouvernent ces peuples et régissent leur culte, les rois législateurs qui leur donnent des lois, sont des hommes à longue barbe, aux vêtements amples et flottants, qui semblent continuer en Amérique les castes théocratique et guerrière de l'Orient. Des siècles s'écoulent depuis le départ de ces peuples des régions où ils ont pris naissance. Établis sur un continent nouveau, ils continuent de recevoir de la vieille Asie, l'*alma parens*, les germes d'une civilisation progressive. L'écriture hiéroglyphique est naturalisée chez eux. L'usage du papyrus (maguey) y est introduit. Leur architecture, qui s'était bornée à copier de mémoire les lourdes maçonneries primitives de l'Inde et de la haute Égypte, entre dans une voie nouvelle ; tout en conservant aux temples, aux palais, aux monuments les formes hiératiques et immuables des anciens édifices, cette architecture, renaissance de l'art, couvre leurs murs d'une ornementation élégante et compliquée où se retrouvent les délicates fantaisies du style grec de l'époque macédonienne. Les monuments de Téotihuacan dans l'État de Mexico, ceux de Culhuacan, de Guatusco et de Papantla dans l'État de Chiapa, le temple de Chichen-Itza dans le Yucatan, nous sont restés comme de magnifiques spécimens de l'art américain à différentes époques.

Sous la dynastie des empereurs aztèques, la civilisation américaine atteint son apogée. Cérémonies du culte, pompes extérieures, lois somptuaires, tout y revêt ce luxe insensé des satrapies persanes, auquel Hernand Cortès va mettre un terme, comme, dix-neuf siècles avant lui, l'avait fait Alexandre le Grand à l'égard des provinces de la Médie, de la Babylonie et de la Perse.

Si des premiers peuples nous passons aux seconds, nous les verrons, après leur séparation du groupe primitif et leur introduction sur le continent Sud, errer à travers les régions boisées du Vénézuela et de la Guyane, laissant sur les rochers de l'Orénoque et du Cassiquiare, sur les bords du rio Cauca, comme une attestation figurée de leur passage. Parmi ces hordes voyageuses, il en est qui font une halte de plusieurs siècles sur les plateaux de Bogota ; d'autres stationnent sous l'équateur et fondent dans le pays de Lican la dynastie des Conchocandos ; d'autres enfin poursuivent le cours de leurs migrations jusqu'au lac de Chucuytu et couvrent les alentours de Tiahuanacu de temples et de monuments. Observons en passant qu'à mesure que ces peuples s'éloignent du foyer de culture intellectuelle dont la Nouvelle-Espagne est restée le centre, la notion pure du passé s'use et s'oblitère de plus en plus chez eux. Livrés à leurs propres forces,

sans communications avec le reste du monde, se dérobant par leur éloignement à toute influence civilisatrice, ils retombent par degrés dans un état de décadence relative ; tandis que, dans l'hémisphère Nord, l'art architectural prend de siècle en siècle un nouvel essor, il décroît dans l'hémisphère Sud et finit par retourner à l'état d'enfance.

Pour ne parler ici que du téocalli, cet édifice symbolique qui tient à la fois des pyramides de Giseh, du temple de Bel et de la pagode de Chalembron, la triple destination de tombeau, d'observatoire et d'autel que lui donnent les premières nations du haut Mexique, ce téocalli n'est déjà plus dans le Canada et la Floride qu'un tumulus plus ou moins élevé qui recouvre la dépouille des principaux guerriers de la tribu. Chez les nations du Sud de l'Équateur, le téocalli se transforme en un monticule en terre arrondi au sommet, retour involontaire vers le passé, mais auquel on ne peut assigner de destination rationnelle. Telle est la colline artificielle de Tiahuanacu.

PUCARA OU FORTERESSE DU TEMPS DES INCAS.

Après un laps de temps dont on ne saurait se faire une idée exacte, le téocalli reparaît sous la dynastie des Incas. La plupart du temps, c'est un mamelon isolé, de figure conique ou de forme arrondie, œuvre de la nature et non plus de l'homme, mais que celui-ci complète par deux ou trois assises étagées en retrait et formées d'éclats de pierre superposés. Ce téocalli ainsi disposé supporte une *Pucara* (forteresse) ; quelquefois ses assises enduites d'un peu de boue, à défaut de ciment, deviennent des murs de soutènement destinés à prévenir l'éboulement des terres : il porte alors le nom de Chimpu ou d'Andaneria.

Ce que nous disons des téocallis du continent Sud est applicable à l'architecture de ses monuments, où l'on peut observer les mêmes phases de décadence. Ainsi, les édifices de Tiahuanacu, dans le haut Pérou, d'une époque contemporaine, à notre avis, à la civilisation des Muyscas de Cundinamarca, mais antérieure à celle des Puruays de Lican,

ces édifices, autant qu'on en peut juger par quelques pans de murs debout sur le sol, étaient de lourdes masses sans élégance et dont l'ornementation se borne à quelques sculptures en creux, représentant des Misraïtes agenouillés devant leur dieu et une série de mascarons d'un travail grossier, placés au-dessous. Comme dans les premiers essais de l'art étrusque, ces œuvres sont d'un dessin tout à fait primitif et qui touche au grotesque. Des deux géants de pierre, jadis assis au pied de la colline et dont Pedro de Cieça et Garcilaso ont fait mention, il ne reste aujourd'hui que deux têtes à peu près frustes. Quant à la population de statues qui les entourait et qui perpétuait, selon le témoignage des auteurs précités, le châtiment infligé par Pachacamac, maître de l'univers, aux naturels de la localité, cette population s'est abîmée en terre et se borne à quelques icones sans bras ni jambes qu'on en retire à de longs intervalles [1].

Le volume des blocs employés dans la construction des édifices de Tiahuanacu dépasse en général celui des édifices péruviens attribués aux Incas, et constitue, par son

ANDANEBIAS.

énormité et le style de ses sculptures, une époque distincte d'architecture. On s'est demandé souvent, d'après les descriptions presque toujours hyperboliques des historiographes de la conquête et les narrations amplifiées de quelques voyageurs, comment les nations de cette partie du continent avaient pu, sans outils et sans appareils dynamiques. accomplir de pareils travaux. Disons tout d'abord que les constructions du Sud de l'Amérique, lorsqu'on les examine à loisir et en détail, au lieu de les voir en passant et dans leur ensemble, comme le plus grand nombre des voyageurs, n'ont absolument rien qui *étonne l'esprit* et *confonde la raison*, comme certain d'entre eux a pris la peine de l'écrire. Quel monument de ces contrées pourra jamais entrer en parallèle avec ceux de

[1] « Autour des édifices de Tiahuanacu, dit Garcilaso, se trouvaient une foule de statues d'hommes et de femmes tenant des vases dans leurs mains et buvant à même. Les unes étaient assises, les autres debout, celles-ci levant la jambe et retroussant leur vêtement comme si elles passaient un ruisseau, celles-là portant leurs enfants dans des langes, droits ou couchés et dans mille postures. Les Indiens dirent à l'Inca (Mayta Ccapac) que ces *naturels* avaient été changés en statues en punition de leurs crimes passés et surtout pour avoir lapidé un étranger qui traversait la contrée. »

l'Inde, de la Perse et de l'Égypte ; où trouvera-t-on, depuis l'isthme de Panama jusqu'au vingtième degré Sud, un édifice antique qui puisse être comparé aux temples d'Élora, du Kaïlaça, du Tschil-Minar, de Karnac, d'Ipsamboul, non pas au point de vue de l'art et du style décoratif, mais comme simple travail d'excavation et de maçonnerie ? Qu'on suppute dans Hérodote, Diodore, Strabon, le nombre d'hommes et d'années employés à l'édification des monuments de l'Égypte, aux constructions de Van et de Babylone, et l'on ne s'étonnera plus que les nations du Sud de l'Amérique, bien plus nombreuses il y a quelques siècles qu'elles ne le sont aujourd'hui, aient pu, favorisées d'ailleurs par le voisinage immédiat de la chaîne des Andes et de ses ramifications, accomplir les

DÉBRIS DE SCULPTURE AYMARA.

travaux qu'on leur attribue et dont le plus considérable fut la forteresse du Sacsahuaman, commencée vers le milieu du quinzième siècle par le douzième Inca Tupac Yupanqui et achevée par son fils Huayna-Ccapac.

La façon dont ces indigènes extrayaient les blocs de la carrière a également préoccupé les ethnographes et les savants, qui les ont cru privés des outils nécessaires. Bien qu'aucun outil de ce temps n'ait été retrouvé, peut-être parce que les indigènes, à l'arrivée des conquérants, se débarrassèrent secrètement de ceux qu'ils possédaient, craignant d'être forcés de s'en servir pour le compte des nouveaux maîtres, comme ils se défirent de la plupart de leurs richesses pour empêcher qu'elles ne tombassent entre

les mains des Espagnols, il est certain qu'ils connurent le fer, qu'ils appelaient *cquellay ;* le plomb, qu'à l'état natif ils nommaient *titi* et *caca* après sa fonte ; le cuivre, qu'ils appelaient *anti*, et l'alliage de deux ou de plusieurs métaux auquel ils donnaient le nom de *champpi*[1].

Quant au mode d'extraction de la pierre usité chez les carriers de cette époque, il était celui des anciens Égyptiens que nous a transmis Hérodote. Comme ceux-ci, les peuples américains traçaient préalablement sur la surface de la pierre la figure du bloc qu'ils voulaient en tirer, en creusaient les contours avec un ciseau[2] et enfonçaient dans ces rainures des coins de bois sec qu'ils mouillaient ensuite et qui, en se gonflant, finissaient à la longue par faire éclater la pierre. Aux environs de Cuzco, dans les districts de Quiquijana et d'Ollantay-Tampu, on trouve dans des carrières de ces coins en bois

FIGURE DE NAIADE.

SPHINX CORREQUENQUE.

SCULPTURES DU TEMPS DES INCAS TROUVÉES PAR L'AUTEUR DANS L'ARRIÈRE-COUR D'UNE MAISON DE LA RUE DU TRIOMPHE

de huarango (*mimosa lutea*) fichés dans les joints des pierres et devenus, avec le temps, mous et spongieux comme de l'amadou. Quant au transport des pierres, il était effectué.

[1] L'étain et le verre furent également connus de ces indigènes; ils nommaient le premier *yuractiti* (plomb blanc), et le second *cquespy*. Le doute à cet égard est d'autant moins permis, que les Péruviens ne donnèrent jamais de noms quechuas aux notions ou aux choses importées chez eux par les conquérants espagnols, et se contentèrent de les désigner par le nom que leur donnaient ceux-ci. De là, un assez grand nombre de vocables castillans qu'on relève aujourd'hui dans l'idiome des Quechuas et qui altèrent sa pureté originelle.

[2] Les deux sculptures trouvées par nous dans l'arrière-cour d'une maison de la rue du Triomphe, l'une, celle du sphinx *Correquenque* (vultur-griphus), l'autre, celle de la naïade couronnée de roseaux, laquelle dut servir à une fontaine, comme le prouvent des tuyaux de plomb placés dans sa bouche et dans ses deux seins, et la teinte verdâtre que l'eau a donnée à la pierre, ces deux sculptures, quelque grossières qu'elles puissent sembler, ont dû être façonnées avec un ciseau et un maillet quelconques, car on ne peut raisonnablement admettre qu'elles aient été taillées à *coups de caillou*, procédé, dit Garcilaso, employé par les ouvriers du temps des Incas, qui taillaient et polissaient à coups de cailloux durs, appelés *hihuanas*, les pierres destinées à leurs édifices, et ajoute-t-il, *les mâchant et les émiettant plutôt qu'ils ne les coupaient*.

selon leur volume, à dos d'homme ou à renfort de bras. Garcilaso, que sa parenté avec les Incas rend parfois le mieux informé des historiographes de la conquête, comme il en est aussi le plus naïvement hableur[1], Garcilaso, que nous avons lu, relu, commenté sur les lieux mêmes qui l'inspirèrent, et qu'en raison de cette étude nous ne citons qu'avec une extrême réserve, fait mention dans ses *Comentarios reales* de blocs du poids de vingt mille quintaux métriques que leur pesanteur fit abandonner en chemin par des Indiens chargés de leur transport. Ces masses, qu'il désigne par le nom de *Piedras cansadas* (pierres fatiguées), se voient dans certaines localités de la Sierra. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'édification du public abusé par des voyageurs ingénus et crédules, qui, sur la foi de Garcilaso, ont mesuré de l'œil avec stupeur ces *pierres fatiguées*, que toutes sont des blocs erratiques, parfois des affleurements du granit, qui se présentent sous forme de polyèdres, de masses cubiques ou rectangulaires inclinés au Nord-Ouest.

A la suite des historiographes et des commentateurs sont venus les archéologues, qui ont cru pouvoir classer les monuments américains par époques, selon la nature des matériaux employés dans leur construction. D'après eux, les monuments en pierre seraient les plus anciens, ceux en briques viendraient ensuite, et les constructions en terre et en cailloux seraient les plus modernes. Pareil système est inadmissible, car on retrouve sur les deux continents et chez les mêmes nations l'emploi simultané des trois genres de matériaux dans des constructions de la même époque. Ainsi les monuments de Teotihuacan, dans l'État de Mexico, attribués à la nation olmèque, une des plus anciennes qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, présentent dans deux téocallis dédiés à *Tonatiuh* et à *Meztli*, le soleil et la lune, l'emploi d'argile, de petites pierres et de dalles en grès porphyrique servant de revêtement extérieur. La pyramide de Cholula, dans l'État de la Puebla, construite par les Toltèques, se compose de zones d'argile, de briques de terres séchées au soleil (*xamilli*) et de dalles de pierre. A côté de ce genre de

[1] Les gasconnades à la fois audacieuses et naïves, semées comme à plaisir dans les œuvres de Garcilaso et de son émule Pedro de Cieça, formeraient la matière d'un assez fort volume. Qu'on nous permette d'en citer quelques-unes au hasard et à titre d'échantillons.

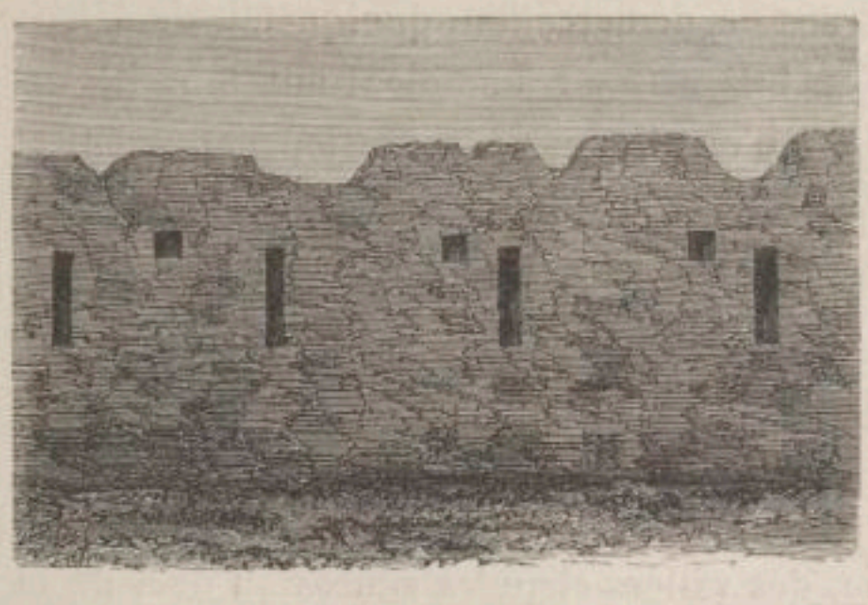
A propos de l'herbe *matteellu* (hydrocotyle multiflore) que, du temps de Garcilaso, les Indiens mangeaient en salade et dont ils faisaient des cataplasmes pour les maux d'yeux, ce qu'ils ne font plus aujourd'hui, notre historiographe raconte la cure merveilleuse qu'il opéra avec l'herbe susdite. Nous craindrions d'affaiblir ses paroles en les traduisant : « *Yo se la puse a un muchacho que tenia un ojo para saltarle del casco : estava inflamado como un pimiento, sin divisarse lo blanco ni prieto del ojo, sino hecho una carne y lo tenia ya medio caido sobre el carillo, y la primera noche que le puse la yerva, se restituyo el ojo à su lugar, y la segunda quedo del todo sano y bueno. Despues acà he visto el moço en España, y me ha dicho que vè mas de aquel ojo que tuvo enfermo que del otro.* » La réflexion qui termine ce récit est un véritable *trait* de vaudeville.

« Les premières grenades, dit-il ailleurs, qui parurent en Amérique au dix-septième siècle, furent portées en triomphe à la procession du Saint-Sacrement. Elles étaient de la grosseur d'une demi-barrique. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, et malgré les progrès lents mais incontestables de la culture et l'emploi du huano, inusité au dix-septième siècle chez les premiers colons espagnols, les plus belles grenades qu'offrent les vallées occidentales du Pacifique ne dépassent guère en volume une grosse orange. »

Quant à Pedro de Cieça, il dit avoir *vu*, de ses propres yeux *vu*, ce qui s'appelle *vu*, chez des peuplades de la Sierra qu'il oublie de nommer, des boucheries-charcuteries où l'on vendait, avec des côtelettes, des beef-teacks et des filets de chair humaine proprement détaillés, des pâtés, des boudins, des andouilles (*morcillas y longanisas*), fabriqués avec de la chair, du sang et des boyaux d'homme.

constructions, s'élèvent d'autres monuments d'une date plus reculée et aussi plus récente, où la pierre est employée exclusivement. Tels sont ceux de Mitla, attribués aux Tzapotèques, et ceux de Culhuacan ou Palenqué. L'emploi exclusif de la pierre, ou celui de la brique de terre séchée alternant avec elle, se retrouve également dans des constructions du Canada, de la Floride et du Yucatan.

Si de l'Amérique du Nord on passe dans celle du Sud, on trouvera sur les plateaux de Cundinamarca, siége de la civilisation des Muyscas, dont l'ancienneté paraît être plus reculée que celle des Aztèques, si l'on admet la période de deux mille ans que ces peuples plaçaient entre la venue de Bochica, leur législateur, et la première dynastie des Huancas, ses successeurs, on trouvera, disons-nous, dans les restes de constructions qui s'y voient encore, l'emploi successif de la pierre et de l'argile mêlées à de la paille hachée ou à de menus cailloux. Sous l'Équateur, chez les Puruays de Lican, que les Incas achevèrent de subjuguer vers la fin du quinzième siècle, ce qui reste des édifices de ces peuples est également construit en pierre alternant avec des briques de terre



RUINES D'UNE FORTERESSE EN BRIQUES DE TERRE SÈCHE (TAPIAS) DANS LE DISTRICT D'OLLANTAY-TAMPU.

séchée (tica, tapia, adobe). Tiahuanacu, dont la civilisation nous paraît dater de la même époque que l'établissement des Muyscas aux alentours de Bogota, présente, avec des débris d'édifices construits en grès porphyrique et carbonifère, des pans de murs bâtis en terre. Telles sont les ruines de deux édifices situés à une lieue Est-Sud-Est du village actuel, au milieu d'une plaine déserte.

Après ces monuments de divers pays et de divers âges, viennent les constructions élevées par les Incas et les dernières de la série, puisqu'elles ne remontent qu'au milieu du onzième siècle. Toutes ces constructions sont en pierre. L'emploi de la brique sèche ne se retrouve que dans quatre ou cinq forteresses disséminées dans la Sierra, édifices sans importance architecturale, que les Incas plaçaient sur la limite des territoires nouvellement conquis, et dont l'échantillon le mieux conservé se trouve sur la rive gauche du Quillabamba, dans le district d'Ollantay-Tampu.

Si, comme on a pu en juger par ce qui précède, la nature des matériaux et leur emploi exclusif dans les monuments des deux Amériques sont des arguments sans valeur

relativement à l'ancienneté des nations, ils jettent une vive clarté sur l'origine commune de ces mêmes nations, en même temps qu'ils nous renseignent sur les contrées auxquelles elles empruntèrent leurs notions architecturales, leurs divers modes de construction et l'usage même des matériaux qu'elles mirent en œuvre. Nous avons vu qu'elles tenaient des anciens Égyptiens la manière d'extraire les blocs de la carrière, de les travailler sur place et de les transporter à renfort de bras. Leur façon d'ajuster les pierres sans chaux ni ciment, par un frottement continu et l'addition d'un peu d'eau pour rendre leur adhérence plus parfaite, est évidemment empruntée aux Orientaux[1], ainsi que leurs constructions monolithes. L'emploi de briques séchées, qu'ils font alterner avec des pierres de toutes dimensions, leur est commun avec les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Chaldéens et les Babyloniens. Les ruines de Persépolis, d'Ecbatane, de Ninive, de Borsippa, de Babylone, nous présentent la réunion des deux genres de matériaux. Il n'est pas jusqu'à la Chine qui n'ait fourni aux nations américaines l'idée de quelques-unes de leurs constructions. Le revêtement de certains téocallis, l'ordonnance des pucaras ou forteresses, des chimpus et des andanerias, servant à la fois de murs de soutènement, de lignes de démarcation, quelquefois de défense, et dont la longueur est souvent de plus d'un kilomètre, ressemblent aux murailles construites par les peuples de race mongole et qu'on découvre encore journellement dans la partie orientale de l'Asie.

Après ce coup d'œil jeté à la hâte sur l'origine présumable et le développement intellectuel des nations américaines, arrivons à la dernière fraction d'entre elles, à cette dynastie des Incas qui importa au Pérou le culte et les traditions déjà presque effacés de l'antique Orient.

La tradition locale, dégagée des nuages qui l'enveloppent, fait sortir Manco-Ccapac et sa sœur Mama Ocllo, des vallées chaudes situées au delà de la Cordillère, à l'Est du lac de Titicaca. Ces vallées, comprises entre Apolobamba et les sources du rio Beni, appartiennent aujourd'hui à la Bolivie et sont communément désignées par le nom de Yungas de la Paz.

Porteur d'une verge d'or, emblème du pouvoir[2], le nouvel Horus, pasteur des peuples à venir, s'avance à travers les punas du Collao, suivi de sa compagne, et après une marche de quatre-vingts lieues dans la direction du Nord-Ouest, arrive sur les hauteurs de Huanacoté (*hodie* Huanacauri), d'où il découvre une vaste quebrada circulaire entourée de montagnes, qu'il choisit pour lieu de résidence. La ville qu'il bâtira plus tard au centre de cette quebrada portera le nom de *Ccozcco*, qui signifie point d'attache ou nombril.

Bientôt les peuplades des environs accourent à la voix de l'Inca, et subjuguées par le charme de sa parole et la douceur de ses enseignements, qui leur rappellent peut-être un état primitif dont elles sont déchues, ces peuplades se rangent sous ses lois et passent

[1] *Vide* Strabon, — Chardin, — Niebuhr.

[2] Quelques modernes ont parlé, mais à tort, — d'un *coin d'or*. — Les textes espagnols concordants à l'égard de — *una vara de dos pies de largo y un dedo de grueso* — ne comportent pas d'équivoque.

de la vie de chasseur à la vie agricole. Pendant que Manco enseigne aux hommes à défricher la terre, à l'ensemencer, à creuser des canaux d'irrigation, Mama Ocllo apprend aux femmes à filer la laine des vigognes et des alpacas, à tisser les étoffes nécessaires aux vêtements de la famille, et les initie à leurs devoirs d'épouses et de ménagères. Le plan d'une ville est tracé ; c'est un parallélogramme irrégulier, de peu d'étendue, développé du Nord-Est au Sud-Ouest et qu'aucun mur d'enceinte ne clôt encore. Un ruisseau, descendu de la Cordillère, baigne en passant le côté Sud de cette ville, que plus tard il coupera par le milieu, quand les règnes successifs de treize empereurs auront reculé, dans le Nord jusqu'à Huancaro, et dans le Sud jusqu'à Sapi, les bornes de l'acropole primitive.

L'inégalité du sol oblige à diviser la ville en deux faubourgs : le faubourg *Hurin* (faubourg d'en haut), aujourd'hui quartier de San Cristoval, et le faubourg *Hanan* (faubourg d'en bas), aujourd'hui quartier de la Cathédrale. Après la construction du palais de Manco dans le faubourg Hurin et celle des chaumières destinées au peuple, les premiers édifices qui s'élèvent dans le faubourg Hanan sont le temple du Dieu-Soleil et l'Acellhuaci, ou palais des vierges consacrées à son culte. Ces deux édifices, commencés par Manco, ne sont achevés que cinquante ans après la fondation de Ccozçco, par les soins de son fils aîné Sinchi Roca. Pendant un demi-siècle, le temple du Soleil n'est qu'un enclos (chimpu) formé de pierres brutes, au milieu duquel un pilier carré, à peine dégrossi, qui rappelle l'hirmensul ou pierre du soleil des Druides, à la fois lettre et symbole, forme l'autel et le simulacre de la Divinité.

Après quelques années données à l'organisation de la ville naissante, Manco se met en quête des peuplades qui bornaient Ccozçco dans les quatre aires de vent. Sa recherche, entreprise au nom du Soleil dont il se dit le fils et l'envoyé, a un double but religieux et politique, celui de répandre chez des infidèles le culte d'Hélios-Churi et d'augmenter en même temps le nombre de ses sujets et de ses possessions. Cette croisade apostolique, qui dure plusieurs années, a pour résultat la réduction d'une vingtaine de peuplades disséminées dans un périmètre de dix lieues et l'annexion de leur territoire à l'empire. Sous Manco, cet empire a pour limites Quiquijana au Sud, Ollantay-Tampu au Nord, Paucartampu à l'Est, Limatampu à l'Ouest.

Après un règne d'une cinquantaine d'années, Manco meurt laissant le pouvoir aux mains de Sinchi Roca, son fils aîné. Déjà l'empire est organisé ; la religion du soleil est fondée, son pouvoir établi, son culte extérieur assuré, la voie politique à suivre nettement tracée ; Manco a tout prévu. Ses successeurs n'auront qu'à continuer son œuvre.

En montant sur le trône, Sinchi Roca prend pour épouse, selon la coutume des races primitives, sa sœur aînée Mama Cora [1]. Il achève de construire le temple du Soleil et le palais des Vierges, et entreprend, à l'exemple de son père, une série de conquêtes

[1] Chez les Incas, ces unions entre frère et sœur eurent lieu pour conserver la pureté de la race. Afin d'augmenter leur prestige aux yeux des populations et de donner à leur origine une source divine, ils prétendirent qu'en se mariant entre frère et sœur ils ne faisaient que suivre l'exemple de leur père Churi (le soleil) qui s'était marié avec sa sœur Quilla (la lune).

pacifiques qui agrandissent de sept lieues carrées l'empire des Incas. Le signe extérieur du pouvoir adopté par Manco était une tresse de laine de diverses couleurs qui faisait cinq fois le tour de la tête et dont les deux bouts retombaient sur l'épaule. Sinchi Roca substitue à cet ornement une tresse de neuf fils, également multicolore et qui ceint le front comme une couronne. A l'exemple de son père Manco, il porte les oreilles longues d'un quart de mètre et place dans leur lobe une rondelle en bois léger d'environ dix pouces de circonférence. Cette mode, que suivirent tous les Incas[1], prouvait clairement que le fondateur de leur dynastie avait dû séjourner longtemps dans les régions de l'Est, chez des nations oreillardes dont probablement sont sortis les *Botocudos* du Brésil, les *Orejones*, les *Ccotos* et les *Anguteros* du Pérou. Après quarante années d'un règne pacifique, Sinchi Roca meurt, ou va, comme il le dit à ses fidèles, se reposer des fatigues de l'existence, dans les domaines du Soleil, son père bien-aimé.

Lloque Yupanqui, fils aîné de Sinchi Roca, hérite du pouvoir et continue de reculer les bornes de l'empire. Déjà ce n'est plus par la douceur et la persuasion, recommandées par Manco à ses successeurs vis-à-vis des tribus sauvages, que le nouvel Inca recrute ses sujets, mais par la force des armes qu'il les soumet. Sous son règne, les provinces du Collao sont annexées à l'empire et des forteresses en pisé s'élèvent sur la limite du pays conquis. C'est à Lloque Yupanqui qu'on attribue l'érection d'*observatoires* astronomiques dans les deux faubourgs de Ccozcco, Hanan et Hurin. Ces observatoires furent vus par les Espagnols et restèrent debout sur le sol environ trente ans après la conquête. Si l'idée de leur érection remontait à une époque reculée, leur construction, il faut le dire, ne rappelait pas plus les téocallis mexicains que les édifices pyramidaux de la Chaldée et de l'Égypte. C'étaient de simples piliers quadrangulaires, d'inégale hauteur, disposés en deux groupes de huit piliers, dont quatre grands et quatre petits. Tous étaient reliés par des chaînes d'or. Un groupe de ces monolithes était placé à l'orient de la cité, l'autre à l'occident. La position du soleil par rapport aux piliers signalait aux *astronomes* l'époque des solstices et des équinoxes. Quelques palais avaient au milieu d'une cour de ces piliers trapus qui servaient de gnomons. L'équinoxe de mars était célébré par des processions pompeuses faites autour des champs de fèves et de maïs. Celui de septembre donnait lieu à de grandes réjouissances. La révolution de la terre autour du soleil et celle de la lune autour de la terre étaient connues de ces peuples. Ils désignaient la première par le nom de *huata*, qui veut dire année, et donnaient à la durée du mois, car chacun d'eux avait son nom particulier, le nom de *Quilla*, qui était celui de la lune.

Les éclipses de cet astre les frappaient de terreur ; en voyant son disque se rembrunir, ils s'imaginaient qu'elle était malade et allait choir sur eux et les anéantir. Pour conjurer la catastrophe, ils faisaient un vacarme affreux, battaient du tambour, jouaient

[1] Les sculpteurs de Huamanga et les peintres de Cuzco du dix-huitième siècle, aussi bien que les artistes qui leur ont succédé, n'ont eu garde, par égard pour la forme et le culte du *bonito* (joli), de donner aux statuettes et aux portraits des Incas ces oreilles démesurées, attribut de leur race. En même temps que nous dénonçons chez eux cette omission volontaire, nous nous empressons de la réparer, par respect pour la couleur locale et sans nous inquiéter de l'effet à produire.

des cymbales, sonnaient de la trompe et frappaient leurs chiens à coups de bâton. Ceux-ci, comme on le pense bien, hurlaient d'une façon lamentable. Or, la lune est l'amie des chiens ; de leur côté, les chiens sont amis de la lune, qu'ils regardent avec tendresse et après laquelle ils aboient romanesquement durant les nuits sereines. En voyant rosser ses amis et en entendant leurs justes plaintes, la lune devait donc éprouver une vive émotion, émotion qui, dans l'idée de ces peuples, devait hâter sa guérison. Les jours signalés par une éclipse de cet astre étaient considérés par eux comme des jours néfastes. Ils les appelaient *punchau*. L'aurore qui les avait précédés avait nom *pacari*, et la nuit qui leur succédait était nommée *tuta*.

Les taches lunaires qu'ils avaient également observées, ainsi que la révolution de Vénus, la Voie lactée et la Croix du Sud [1], ces taches étaient attribuées par eux à un enchantement qui remontait à l'âge d'or du monde, où « *les bêtes parlaient.* » Un renard, disaient-ils, voyant d'en bas la lune si blanche, si ronde, si appétissante, et la prenant pour un fromage, était monté vers elle dans l'intention de la happer ; mais l'astre des nuits, désagréablement impressionné par l'odeur de la bête, *l'avait saisie à bras-le-corps* et allait la précipiter dans l'espace, quand un charme magique les avait unis pour toujours l'un à l'autre. — Voir Garcilaso, Pedro de Cieça et Acosta pour les autres parties de ce système astronomique.

C'est sous le règne de Lloque Yupanqui que la poésie, la littérature, la musique, la philosophie et les sciences, représentées par la médecine et l'astronomie dont nous venons de toucher quelques mots, firent leurs timides débuts. La poésie se bornait à la composition de petits poëmes de dix à douze strophes, en vers blancs octosyllabiques, dus aux *Yaravicus* (poëtes). Ces œuvres, appelées *Yaravis* [2], du nom de leurs compositeurs, furent au principe des chants de victoire, des odes et des dithyrambes destinés à célébrer le triomphe des armes de l'Inca, ses qualités privées et sa puissance. Avec le temps, ils revêtirent des formes plus variées et chantèrent l'amour, la nature et les fleurs [3]. Les tropes accoutumés de ce genre de poésie sont empruntés aux objets les plus gracieux de la création. L'étoile, la fleur, la tourterelle et le papillon y jouent le premier rôle, on pourrait dire l'unique rôle. Si le style de ces compositions est presque toujours d'une grande richesse, la forme en est pauvre, l'idée puérile, le sentiment froid et artificiel. Comme sa sœur aînée, la poésie des races du Zend, la poésie des Yaravicus du Pérou est d'une monotonie assoupissante et rappelle de loin les éternelles amours de la Rose et du Bulbul persan. La seule différence à noter entre les poëtes indo-persans et leurs émules du continent américain est une fraîcheur gracieuse, spéciale aux œuvres des premiers, et une mélancolie profonde, particulière à celles des seconds. Dans les

[1] Vénus, à cause de son éclat rayonnant, était appelée par eux *Coyllur Chascca*, l'étoile à la chevelure hérissée. Ils donnaient à la Voie lactée le nom de *Catachillay* et à la Croix celui de *Crinita*.

[2] Littéralement — *Chants tristes* — Yaravicu, auteur ou compositeur de chants tristes. Les yaravis sont aujourd'hui de simples romances dont la musique est toujours écrite en ton mineur et d'un mouvement très-lent. On les chante avec accompagnement de guitare. Nous en donnerons plus loin un échantillon.

[3] Le plus moderne de ces yaravis, et en même temps le plus célèbre, est intitulé le *pica-flor de Huascar-Inca* (l'oiseau-mouche de l'Inca Huascar). Il fut composé, *dit-on*, quelques années avant la conquête espagnole.

poésies des Ariens occidentaux, malgré le retour constant des mêmes images et la fatigue qui en résulte pour l'esprit, il semble entendre dans l'air pur du matin l'alouette chanter son hymne à la lumière. Dans les poésies des Yaravicus, on croit ouïr la note plaintive de l'engoulevent aux approches du crépuscule. L'amour heureux, la volupté et ses extases furent toujours inconnus aux œuvres des Yaravicus. Quand la passion s'y montre, ce n'est jamais qu'à l'état de flamme discrète ou d'ardeur sans espoir.

Ces petits poëmes étaient déclamés par les Yaravicus eux-mêmes, à la fois compositeurs et rhapsodes. Comme dans l'antiquité grecque et latine, des joueurs de flûte donnaient le ton aux déclamateurs et soutenaient la mélopée. Les flûtes de ces musiciens étaient en roseau et variaient de grandeur. Les unes à trois trous portaient le nom de *pincullus*, les autres à cinq et six trous étaient appelées *qqueynas*. Les peuplades du Collao usaient d'un syrinx ou flûte de Pan.

Le musicien jouait du pincullu selon le mode ordinaire ; mais le joueur de qqueyna plaçait son instrument dans une cruche vide qu'il portait en sautoir ou devant laquelle il s'agenouillait, et cela pour augmenter le volume du son. Ce genre de mélodie est encore usité dans la Sierra et réunit quelquefois plusieurs concertants. On peut imaginer le désaccord de tous ces instruments jouant à l'aventure ; mais le sabbat qu'ils font ne saurait se décrire.

Les peuples du Collao, au dire des historiographes, furent les flûtistes les plus intelligents du monde. Avec la flûte et le syrinx, ils s'étaient créé un langage musical et s'adressaient de loin, au moyen de quelques notes de valeur distincte, des questions sur leur santé et sur celle de leurs lamas, sur la pluie, le soleil et la probabilité d'une bonne ou d'une mauvaise récolte. Avec le temps et l'exercice, ils en arrivèrent à formuler des idées très-complexes. Rêves d'amour, traités d'affaires, propos galants et commérages, projets d'union ou de voyage, tout se traduisit par un air de flûte ou de chalumeau. Ce langage diatonique était si généralement compris, qu'un homme jouant de la flûte à la porte de sa maîtresse, révélait indiscrètement aux passants ce que, d'habitude, nous cachons avec soin.

En temps de guerre, pincullus, qqueynas et syrinx étaient renforcés par des cymbales d'or et de petits tambours sur lesquels l'exécutant frappait d'une seule main comme sur une caisse. Plus tard, quand les Incas eurent étendu leurs conquêtes jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, des cornes d'Ammon (*pututus*), dans lesquelles on soufflait, vinrent ajouter leurs mugissements caverneux aux forces du premier orchestre.

Si la poésie était du ressort des Yaravicus, la littérature avait pour représentants les *Amautas*, à la fois astronomes, dramaturges et philosophes. Leurs œuvres consistaient en tragédies, comédies et moralités. La farce ou *sottie*, dont nos auteurs français ont tant usé et abusé depuis quatre siècles, leur était interdite. Le sujet ordinaire des tragédies était emprunté aux guerres que l'Inca avait eu à soutenir, à ses succès, à ses triomphes. La comédie avait trait aux travaux agricoles et aux affaires domestiques. La moralité se composait d'une série de sentences, d'aphorismes et de maximes que deux acteurs se débitaient l'un à l'autre devant la cour assemblée. Dans les œuvres tragiques ou comi-

ques, l'Inca régnant, considéré comme chef d'emploi, jouait habituellement le premier rôle. Les rôles secondaires étaient remplis par ses parents ou par les principaux dignitaires. La *coya* (impératrice) et les *pallas* ou femmes de la cour ne prenaient jamais part à ces divertissements et y assistaient seulement en qualité de spectatrices. Il en est de même aujourd'hui chez toutes les tribus sauvages d'au delà de la Cordillère, où les hommes boivent, hurlent, dansent et se divertissent entre eux, pendant que les femmes accroupies à l'écart les regardent faire sans leur adresser la parole.

La médecine se bornait chez eux à la connaissance de quelques simples et à leur application. L'usage des saignées à l'aide d'une aiguille de pierre dure qui servait de lancette et l'emploi de violents drastiques leur étaient familiers. L'un de ces purgatifs était une racine blanche assez semblable au navet sauvage. Après l'avoir mâchée, ils s'étendaient le ventre au soleil, en priant celui-ci de hâter l'effet du remède. Au bout d'un moment, ils tombaient dans des convulsions effroyables et, se dressant tout d'une pièce, couraient, gambadaient, puis retombaient à terre, se roulaient sur eux-mêmes, hurlaient et écumaient comme des épileptiques. Après quelques heures de ce manége, ils se relevaient avec une faim prodigieuse et un surcroît de forces. Avec quelques

VASE A REMÈDE EN TRACHYTE PORPHYROIDE.

notions sur la pharmacopée de cette époque, Garcilaso a donné dans le style naïvement comique qui lui est propre, des détails sur ce traitement diabolique auquel il fut soumis par ses bons parents [1], qui, en leur qualité d'Incas, avaient religieusement conservé les formules et les prescriptions de l'ancien codex.

A ce rapide aperçu de l'état de la littérature et de la poésie, des arts et des sciences sous les règnes des premiers Incas du Pérou, nous croyons devoir ajouter un spécimen de l'idiome dans lequel s'essayèrent les littérateurs, les poëtes, les savants et les philosophes de ce pays et de ce temps. Les vocables quechuas dont nous allons donner la liste, et auxquels, en avançant dans le voyage, nous rattacherons d'autres vocables empruntés à différents idiomes, formeront comme une carte d'échantillons philologiques dont le rapprochement et la comparaison ne seront pas sans intérêt pour quelques-uns de nos lecteurs. Quant à ceux d'entre eux qu'un pareil essai de philologie comparée pourrait déconcerter, rebuter et même endormir, nous les prions d'agréer à l'avance nos très-humbles excuses.

[1] Ils me purgèrent deux fois de la sorte, dit notre historiographe, pour des douleurs d'estomac auxquelles j'étais sujet.

IDIOME QUECHUA

Dieu..... Pachacamac.
diable..... supay.
soleil..... churi.
lune..... quilla.
étoile..... ccoyllur.
jour..... ppunchao.
nuit..... tuta.
air..... huaruy.
nuage..... puhuyu para.
pluie..... paray.
tonnerre..... illapa.
éclair..... illu illu.
arc-en-ciel..... ckuychi.
tremblement de terre..... pacha cuyuy.
eau..... unu.
feu..... nina.
froid..... chiri.
chaud..... rupay.
homme..... runa.
pud. hominis..... ullu.
femme..... huarmi.
pud. mulieris..... raca.
enfant..... huahua.
père..... tayta.
mère..... mama.
sœur..... ñaña.
frère..... huancané.
grand..... atun.
vieux..... machu.
jeune..... huayna.
vie..... causay.
mort..... huanuy.
tête..... uma.
cheveu..... chuccha.
sourcil..... caychi.
œil..... ñahui.
nez..... cencca.
bouche..... simi.
langue..... ccallu.
dent..... quiru.
oreille..... rincri.
cou..... cunca.
poitrine..... ccasco.
épaule..... huasa.
bras..... ricra.
main..... maqui.
doigt..... ruccana.
ventre..... uieza.
nombril..... pupu.
jambe..... pincuyo.
genou..... cuncuri.
pied..... chaqui.
os..... tullu.

boiteux..... kumu.
niais..... poque.
voleur..... sua.
terre..... ualpa.
montagne..... urcu.
mer..... atun cocha.
rivière..... mayu.
lac..... cocha.
arbre..... ccaspi.
forêt..... satcha.
feuille..... inquill.
fleur..... sisac.
herbe..... quihua.
bois..... llamta.
maison..... huasi.
banc..... ccauitu.
plantation..... chacra.
bêche..... lampa.
pirogue..... canoa.
radeau..... huampu.
fil..... ccaytu.
aiguille..... } iscay.
épine..... }
hameçon..... hacchuna.
arc..... huacchiy.
flèche..... huacchi.
massue..... champpi.
lance..... rejon.
sarbacane..... pucuhaña.
poison de chasse..... hampi.
vêtement d'homme..... uncu.
bonnet d'homme..... chulio.
mante de femme..... llicclla.
tissu..... ahuan.
boucles d'oreilles..... ririnchana.
collier..... huallcca.
bracelet..... maquihuatana.
peigne..... ñaccha.
couronne..... llautu. pillu mucucu.
bourse..... chuspa.
flûte..... qqueyna. pincullu.
tambour..... huancar.
trompette..... quepa.
buccine..... pututu.
pot..... manca.
jarre..... puyñu.
coton..... utcu.
tabac..... sayri.
rocou..... achiote.
genipa..... huitoch.
manioc..... yuca.
maïs..... sara.
boisson de maïs..... acca.

miel	misqui.
cire	mapa.
ruche	huasi huancuyru.
patate	papa.
patate douce	camote. apichu.
ananas	achupalla.
serpent	machaco.
tigre	puma.
cochon (pécari)	huangana.
singe	kcusillo.
chien	alccu.
oiseau	pichqui.
vautour	huaman. cuntur.
coq	ulluc-huallpa.
poule	huallpa.
œuf	runtu.
dinde sauvage	hocco.
canard	ñuñuma. huallata.
perroquet	uritu.
tourterelle	urpi.
oiseau-mouche	quintisullu.
chauve-souris	maçu.
viande	aycha.
graisse	huero.
tortue de terre	motelu.
tortue d'eau	charapa.
crapaud	ampatu.
grenouille	cayra.
poisson	challuau.
abeille	huancuyru.
mouche	chuspi.
moustique	huanhua.
cigale	tian-tian.
fourmi	cici.
blanc	yura.
noir	yana.
rouge	puca.
jaune	keellu.
bleu	ancas.
vert	komer.
un	huc.
deux	iscay.
trois	quimsa.
quatre	tahua.
cinq	pichcca.
six	zocta.
sept	cchanchis.
huit	puzac.
neuf	iscon.
dix	chunca.

Jusqu'à vingt, les Quechuas d'autrefois plaçaient, comme le font également ceux d'aujourd'hui, la dizaine avant l'unité : *Ex.*

chunca-huc	onze.
chunca-isca	douze.
chunca-quimsa	treize, etc.

En atteignant vingt, ou mieux deux fois dix, — *isca-chunca*, — ils mettent l'unité avant la dizaine :

isca-chunca-huc	vingt et un.
isca-chunca-isca	vingt-deux.
isca-chunca-quimsa	vingt-trois, etc.

Ainsi de trente, ou trois fois dix, — *quimsa-chunca* — quarante — *tahua-chunca*. — cinquante — *pichcca-chunca* — soixante — *zocta-chunca* — soixante-dix — *cchanchis-chunca* — quatre-vingts — *puzac-chunca* — quatre-vingt-dix — *iscon-chunca*.

cent	*pachac*.
mille	*huaranca*.
dix mille	*chunca-huaranca*.
cent mille	*pachac-huaranca*.
un million	*chunca-pachac-huaranca*.

En atteignant dix fois cent mille ou un million — *hunu* — ils cessent de compter et appellent *panta china* (la somme innumérable) les nombres au-dessus du million [1].

[1] On doit au jésuite espagnol Antonio Ricardo, une grammaire et un vocabulaire réunis de l'idiome des Quechuas. Un exemplaire de cette œuvre, de format in-18 et imprimée sur papier grossier, mais doré sur tranche pour la circonstance, fut offert au roi Louis XV, par l'académicien La Condamine, à son retour de Quito.

Quelques années plus tard, les jésuites Diego de Torres Rubio et Juan Figueredo publièrent également une

Mayta Capac succède à son père Lloque Yupanqui. Le règne de ce quatrième Inca, que les historiens placent au commencement du treizième siècle, est célèbre par la découverte des ruines de Tiahuanacu, l'invention des ponts suspendus et l'agrandissement considérable de l'empire. Les apologistes de la conquête espagnole nous ont tracé la marche de Mayta Capac à travers les provinces de Puno, de la Paz et d'Oruro jusqu'au lac de Paria dans le Sud, et dans l'Ouest son exploration des provinces de Cailloma, Chumbihuilcas, Velilla, l'Union, Aymaraës, Paucartampu et Arequipa. Cet itinéraire, aller et retour, qui, à le suivre sur une carte du Pérou, paraît assez bizarre, s'explique par l'ignorance topographique du conquérant à l'égard des contrées qu'il parcourt ou plutôt à travers lesquelles il erre au hasard. Déjà, au début de ce voyage, et à propos d'une chulpa ou tombeau Aymara, qui nous offrit un abri contre la tempête, nous avons donné quelques détails sur la nation des Aymaras, habitants primitifs des régions du Collao, que les anciens auteurs appellent *Culhahua*, et dit de quelle façon Mayta Capac asservit une grande partie de ces indigènes; nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons écrit.

Capac Yupanqui, cinquième Inca, succède à son père Mayta Capac. A la tête de vingt mille hommes, il prend le chemin d'Arequipa, soumet la nation Yanahuara, complète la réduction des Aymaras de Cuntisuyu (région de l'Ouest) et envahit la partie du littoral comprise entre le dix-septième degré et le dix-neuvième, qu'occupait alors la nation des Chancus (*hodie* Changos). Après quelques années accordées au repos, il se dirige vers le Sud et, dépassant la province de Paria déjà soumise par son père, il s'avance jusqu'à Challanté dans le haut Pérou, où il borne le cours de ses conquêtes.

Son fils Rocca hérite à sa mort du pouvoir et se contente de soumettre quelques peuplades établies au nord de Ccozçco, entre cette ville et la province d'Amancaës, où croissaient en abondance de ces beaux lis jaunes (*narcissus amancaës*) dont on a fait depuis le lis des Incas. Aujourd'hui cette province n'a plus de lis et a troqué son nom d'Amancaës contre celui d'Abancay. On attribue à l'Inca Rocca la fondation des premières écoles où les Amautas et les Yaravicus professèrent publiquement, les premiers : l'astronomie, la philosophie et la littérature; les seconds, la poésie et la musique, ou plutôt le procédé musical dont nous avons parlé plus haut, et qui consistait à remplacer l'idée et la parole par un air de flûte ou de chalumeau.

A l'Inca Rocca succède son fils aîné Yahuar-Huaccac. Les premières conquêtes de celui-ci, dirigées vers le Sud, ont pour résultat l'asservissement des nations Carangas, dans le haut Pérou, celui des Llipis du grand désert d'Atacama, des Chicas groupés entre le vingt-deuxième degré et le vingt-troisième, des Amparaës établis sur un des affluents du Pilcomayo et des Chancas, riverains du Mapocho ou Paucartampu. Dans la région de l'Est, cet Inca pousse ses explorations au delà du Mapocho, franchit la chaîne neigeuse de Huilcanota (Vilcanota), et s'introduit dans les vallées trans-andéennes de Havisca, Tono et Chaupimayo qu'il annexe à l'empire. Pendant son absence, une révolte

grammaire et un vocabulaire réunis de l'idiome quechua. Édit. Lima, 1754. — Ajoutons que ces œuvres sont devenues extrêmement rares dans le pays où elles furent écrites et éditées.

fomentée par son fils Viracocha (Huira-Ccocha) éclate à Ccozcco. Déposé par ses sujets qui ont élu Viracocha à sa place, Yahuar-Huaccac se met à la tête des Chancas récemment conquis, rentre dans la capitale de l'empire et la livre au pillage. Repoussé de Ccozcco et défait en bataille rangée par son fils Viracocha, dans le site appelé *Yahuar-Pampa* (la plaine du sang), il est contraint d'abdiquer et rentre dans la vie privée. C'est sous le règne de Yahuar-Huaccac que le huano d'oiseaux disséminé sur les rochers de la côte du Pérou fut employé pour la première fois comme engrais par les populations de la Sierra [1].

Le règne de Viracocha (Huira-Ccocha) est renommé par l'extension que cet Inca donne à l'agriculture, par les aqueducs qu'il fait construire et les canaux qu'il fait creuser pour l'irrigation des champs. On lui doit l'édification de plusieurs temples au Soleil, entre autres, celui qu'il fit construire à quelque distance du volcan de Racchi, en souvenir d'un songe qu'il avait eu dans sa jeunesse [2].

Les historiens ont attribué à cet Inca la réduction de onze provinces. Mais comme aucun d'eux ne les désigne par leur nom, qu'en outre nous voyons les conquêtes du successeur de Viracocha se rattacher au point où en sont restées celles de Yahuar-Huaccac, nous devons croire à une erreur chez les auteurs espagnols qui, en relatant les faits et gestes de Viracocha, auront vu dans l'*inspection* que fit cet Inca de onze provinces, *la conquête* de ces mêmes provinces. L'erreur est d'autant plus probable, que les Incas avaient l'habitude, à certaines époques, de visiter les provinces de leur empire, soit pour introduire des améliorations dans le mode administratif des Curacas ou gouverneurs de ces provinces, soit pour s'assurer que leurs ordres à cet égard étaient fidèlement exécutés.

Pachacutec succède à Viracocha. Après le fils dépossédant le père, vient le petit-fils qui viole la loi imposée par Manco à ses descendants, de prendre leur sœur pour épouse, afin de conserver au sang des enfants du Soleil sa pureté native. Pachacutec s'unit à une femme noble, mais de naissance illégitime, une simple Palla du nom de Mama Anahuarqui [3]. Les conquêtes de ce souverain, dirigées vers le Nord-Ouest, comprennent les provinces de Huaylas, de Pilcopampa et de Conchuco jusqu'au delà de Cajamarca. On lui attribue l'édification de plusieurs temples au Soleil, dans des provinces déjà réduites par ses prédécesseurs.

Jusqu'à Viracocha, le diadème des Incas avait été une tresse de neuf fils que Sinchi

[1] Du temps des Incas, ces dépôts de huano encore vierges formaient sur les îlots et les rochers des rivages de l'océan Pacifique une rangée d'éminences coniques que leur blancheur dénonçait de très-loin. Chaque année, ce huano était distribué par lots aux indigènes, selon l'étendue des terres qu'ils cultivaient. Des sentinelles étaient préposées à sa garde afin qu'on n'en pût dérober, et il y avait peine de mort contre l'individu qu'on eût surpris dans les îlots ou sur les rochers à l'époque de la ponte et de l'incubation des oiseaux *huaneros*.

[2] Déjà, en traversant les deux provinces limitrophes de Canas y Canchis, formées de l'ancien Corregimiento de Tinta, nous avons relevé le site de *Yahuar-Pampa*, mentionné les événements qu'il rappelle et donné un dessin des ruines du temple de Viracocha.

[3] Son palais en ruines se voit encore aujourd'hui sur la colline d'Apuchanca, au-dessus du village de Cchoco, à un quart de lieue des bains de Huancaro et à une lieue Nord-Ouest de Cuzco.

Rocca, fils de Manco, avait substituée au simple cordon (*llautu*) usité par son père. A cette tresse qui entourait le *chulio*, bonnet de laine brune dont la forme rappelait le bonnet phrygien, quelques Incas avaient ajouté une plaque d'or surmontée de feuilles de myrthe de même métal, ou d'une aigrette empruntée à l'oiseau *Parihuana* (*ardea alba*) ; puis, à partir de Lloque Yupanqui, des oreillères d'or de la grandeur d'une soucoupe avaient été adaptées à cette coiffure. Quant au sceptre souverain, il avait varié de forme sous chaque règne. Pachacutec, en promulguant de nouvelles lois somptuaires, adopta pour couronne une mitre d'or pourvue de bandelettes de même métal, qui rappelaient le *pschent* des sphinx égyptiens. Cette mitre avait pour panache deux rectrices mi-parties de blanc et de noir de l'oiseau *Correquenque* (*vultur gryphus*). Une frange de laine d'un rouge obscur, large de deux doigts et tombant sur le front, fut ajoutée à cette coiffure [1] que complétèrent les oreillères d'or dont nous avons parlé plus haut.

Au vêtement primitif des Incas, courte chemise d'une seule pièce appelée *Uncu* [2], à laquelle ils joignaient une mante du nom de *llacolla*, Pachacutec ajouta des genouillères d'or et des sandales de même métal où l'image du Soleil était reproduite. Un bouclier de parade, un sceptre d'or et d'argent, par allusion au soleil et à la lune et qui fut appelé *Champpi*, mot qui signifie alliage des deux métaux, complétèrent en l'embellissant le nouveau costume que les successeurs de Pachacutec varièrent encore et embellirent de leur mieux. A l'usage jusqu'alors exclusif des étoffes de laine, cet Inca joignit celui d'étoffes de coton dont les nations vassales d'au delà de la Cordillère fournirent la matière première à titre de tribut. Ces mêmes nations durent fournir en outre les parfums, les bois odorants qui servaient à fabriquer les brancards des litières et les plumes destinées aux *achihuas*, parasols multicolores que des nains bossus, qui remplissaient à la cour l'office de bouffons, élevaient au-dessus de la tête des empereurs. Les broderies ou plutôt les dessins tissés dans les étoffes de coton devinrent avec le temps d'une merveilleuse finesse, et au lieu des trois ou quatre couleurs uniformément répétées jusque-là dans les étoffes de laine, présentèrent quelques variétés de nuances. Des fils d'or et d'argent furent mêlés à ces dessins pour en raviver l'éclat toujours un peu morne [3].

C'est sous le règne de Pachacutec que l'art de la céramique atteignit toute sa perfection. Ces vases d'une pâte si fine, d'un galbe si pur ou d'une originalité si tranchée, que nous admirons aujourd'hui, datent de cette époque et servirent de modèles aux

[1] Ce diadème, appelé *Masceca paycha*, offrait quelque ressemblance avec celui des empereurs aztèques, appelé *Maxtlatl*.

[2] C'est l'*Ichcahuepilli* des anciens Mexicains. Il rappelle la chemise courte des Arabes modernes et l'antique vêtement du peuple égyptien.

[3] Nous avons vu dans une collection particulière une de ces *yacollas* (llacollas), longue mante dans laquelle se drapaient les Incas, et qui rappelait le *pallium* des Romains. Cette mante était en coton blanc d'une grande épaisseur et traversée par des raies larges de trois doigts, placées à un demi-pied de distance les unes des autres. Dans ces raies se croisaient et se combinaient, selon le logarithme de la plus capricieuse fantaisie, des grecques, des méandres, des entrelacs, des damiers, des croix, des billettes, des étoiles, mêlés à des caractères hiéroglyphiques et à des figures d'hommes et de femmes, de quadrupèdes et d'oiseaux. Tout cela, peint de couleurs un peu mortes, ressemblait à trois pas de distance à un tissu de cachemire.

VASES EN TERRE CUITE DU TEMPS DES INCAS.

potiers des règnes suivants. Des ouvrages en filigrane d'or et d'argent, représentant des fleurs épanouies, des papillons aux ailes entr'ouvertes, des oiseaux à la queue étalée et façonnée en brûle-parfums, des statuettes en or, en argent, en champi soufflé, d'un style qui rappelle l'Étrurie et l'Égypte, hommes et femmes coiffés du *pschent*, terminés en gaine et caractérisés par le développement anormal de certaines parties [1], tous ces objets retrouvés dans quelques tombeaux après la conquête espagnole, ou conservés à titre de curiosités par d'anciennes familles qui les ont léguées à leurs descendants, tous ces objets remontent au règne de Pachacutec et témoignent de la sollicitude de cet Inca pour les arts plastiques.

La tradition attribue à Pachacutec une série de maximes philosophiques qu'on croi-

L'INDIEN D'ALARCON, VASE EN TERRE CUITE DU TEMPS DES INCAS.

rait extraites du livre des proverbes de Salomon. Nous en citerons quelques-unes pour l'édification de nos lecteurs.

« Le salaire des honnêtes gens serait perdu si les voleurs n'étaient pas pendus.

« Celui qui tue son prochain sans motif ou *sans autorité*, se condamne lui-même à mort.

« L'envie est une couleuvre qui ronge les entrailles des envieux.

« Celui qui envie et qui est envié, souffre un double tourment.

« Le juge qui cherche à étouffer les réclamations d'autrui, doit être traité de voleur, jugé et condamné comme tel.

[1] *Cteis* rigida *Phallusque* erectus, quæ insigniebant hæc simulacra illaque conjungebant ægyptiacis imaginibus, adempta sunt pudoris causa. (*Voir le dessin, page* 242.)

« Le médecin ou l'herboriste qui administre ses médicaments ou ses herbes sans en connaître la valeur, est un fou digne de risée.

« Celui qui veut compter les étoiles sans en connaître le nombre, mérite qu'on lui rie au nez. »

A Pachacutec succède son fils aîné Yupanqui. Celui-ci, à l'exemple de son bisaïeul Yahuar-Huaccac, franchit la Cordillère neigeuse de Huilcanota, pénètre dans les vallées de l'Est chez les peuplades qui habitaient les deux rives de l'*Amaru-Mayu* [1], en réduit quelques-unes, et longeant le pays des *Musus* [2], d'où il atteint celui des *Chirihuanas* [3], rentre dans la Sierra et se dirige vers le Chili, alors peuplé par la nation des Araucos. C'est à Yupanqui qu'est due la réduction primitive des Indiens Llipis du désert d'Atacama, de Copiapo et de Coquimbo. Sous le règne de cet Inca, les bornes de l'empire sont reculées dans le Sud jusqu'à la rive droite du Rappel par 34° 50 de latitude. Les

STATUETTES EN OR, EN ARGENT, EN CHAMPI DU TEMPS DES INCAS.

débris d'une forteresse péruvienne, destinée à marquer la frontière et à prévenir les invasions des Chiliens-Araucans, se voient encore près de cette rivière.

Les historiens ont attribué à l'Inca Yupanqui la décoration intérieure du temple du Soleil. Cet édifice, commencé par Manco-Ccapac, achevé par Sinchi Rocca, revu, corrigé et agrandi par leurs successeurs, avait conservé néanmoins jusqu'au quinzième siècle sa simplicité primitive. Yupanqui, mettant à profit les tributs en métaux d'or et d'argent imposés aux nations conquises, y prodigua ces grandes richesses que les Espagnols se partagèrent à leur arrivée à Cuzco.

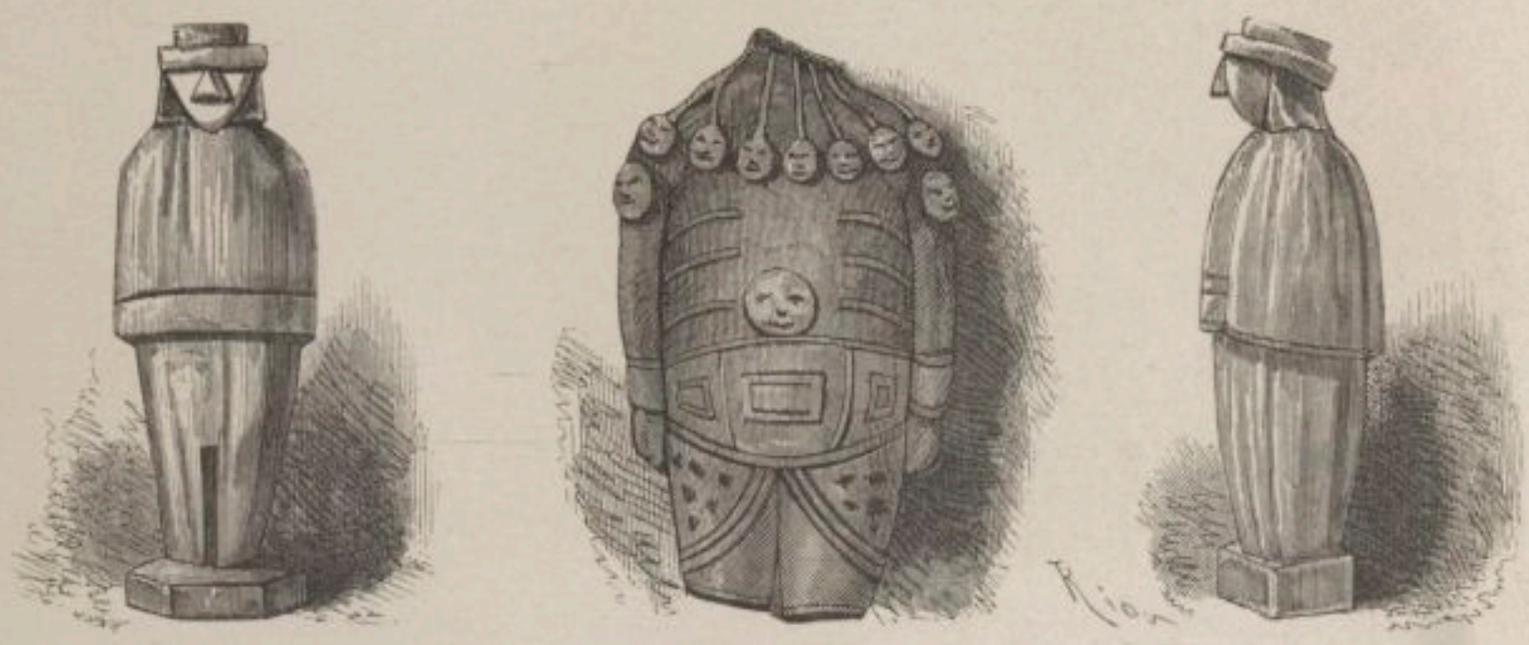
[1] De *mayu*, rivière, et *amaru*, serpent. Les Incas lui donnèrent ce nom à cause de son cours sinueux. Elle est formée par la réunion des rivières d'*Ocongate*, *Coñispata*, *Tampu*, *Pillcopata*, *Avisca*, *Callanga*, *Chaupimayo*, *Piñipiñi* et *Tono*, sorties des petites vallées de ce nom. Cette rivière Amaru-Mayu porte depuis la fin du siècle dernier le nom de *Madre de Dios*, qui lui fut donné à l'occasion d'une statuette de la *Mère de Dieu* qu'on trouva sur sa rive. Cette icone provenait d'une chapelle bâtie par les Jésuites dans leur hacienda de Coñispata. Enlevée par les Tuyneris à la suite d'une de leurs attaques, ces sauvages l'avaient jetée dans la rivière comme un objet insignifiant.

[2] Les Indiens Moxos d'aujourd'hui.

[3] Le territoire de ces Indiens appartient aujourd'hui au département de Chuquisaca, dans la Bolivie.

Au nombre des constructions qui signalèrent le règne de cet Inca, figurent quatre édifices qu'il fit élever dans divers quartiers de la ville et qui servaient d'habitation à des animaux privés et féroces, pour lesquels il paraît avoir eu un goût particulier. L'un de ces édifices était situé au Nord-Ouest de la cité [1] et servait de volière à des oiseaux de toute espèce. Un autre, affecté à des boas, pythons et couleuvres, attenait à l'ancien palais de Capac Yupanqui [2]; un troisième, qui renfermait de ces pumas improprement appelés lions d'Amérique, touchait au temple du Soleil [3]. Enfin le quatrième et le plus célèbre était peuplé de jaguars de taille et de pelage variés et couronnait l'éminence d'Amahuara, du côté du Sacsahuaman [4].

Ce qui rendait cet édifice remarquable entre ses voisins n'était pas, comme on pourrait le supposer, le nombre ou la variété des félins qu'il abritait dans son enceinte, mais la collection anthropologique et inanimée qu'il possédait. Cette collection consistait en une centaine d'Indiens Chancas préalablement écorchés vifs, par ordre de l'Inca Yupan-



STATUETTES EN BASALTE DE L'ÉPOQUE DES INCAS.

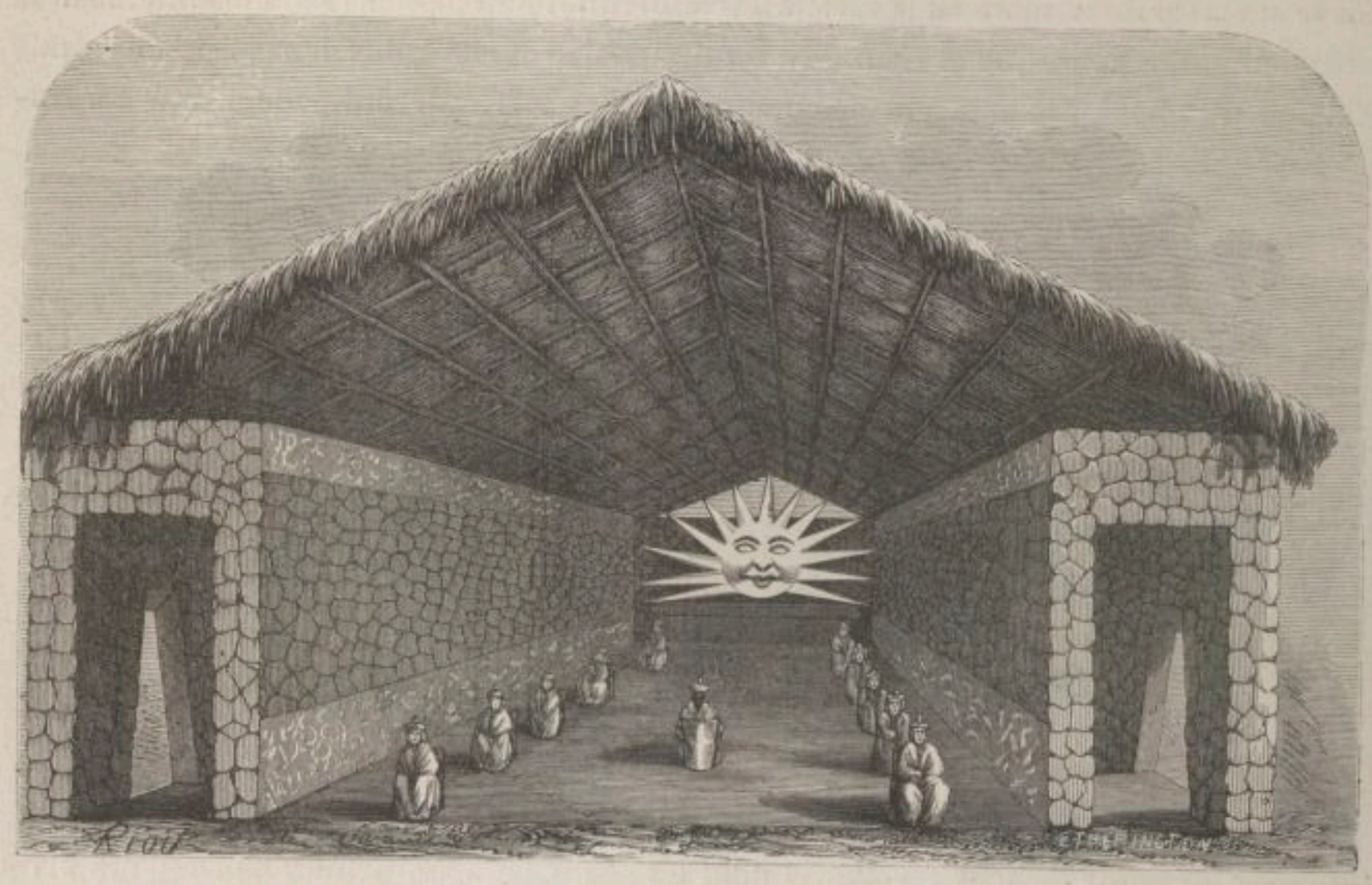
qui, pour les punir de leur révolte, et dont les peaux tannées, peintes de couleurs vives et bourrées de cendre, figuraient des musiciens tenant des tambours et des flûtes et des danseurs accrochés au plafond. Aujourd'hui toutes ces belles choses n'existent plus, et des édifices que nous venons de mentionner, il reste à peine quelques pierres.

Tupac Yupanqui succède à son père. Il laisse subsister dans le Sud les limites de l'empire telles que Yupanqui les avait tracées, et dirige ses conquêtes vers le Nord, à partir des provinces de Huacrachucu, Cassac-Marquilla, Cunturmarca, Tumipampa, jusqu'au delà du pays de Lican (Équateur). A dater de cette époque, une partie des États du Conchocando est annexée à l'empire des Incas, et le tracé d'une route de Quito à Cuzco établi à travers la Sierra. C'est à Tupac Yupanqui qu'on attribue la construction de la

[1] Aujourd'hui quartier de l'Almudena.
[2] Aujourd'hui église des Pères de la Compagnie de Jésus.
[3] Aujourd'hui église et couvent de Santo Domingo.
[4] Aujourd'hui extrémité orientale du quartier de San Blas.

forteresse du Sacsahuaman, cette œuvre que les auteurs espagnols ont comparée à une huitième merveille du monde et sur le compte de laquelle les voyageurs modernes s'extasient à l'envi, par respect pour la tradition [1].

Cette forteresse, célébrée par Diego Hernandez et consors, qui nous ont laissé d'elle une description mensongère d'édifices, de tours, de pavillons lambrissés d'or, n'a jamais possédé que les trois murailles en figure de demi-lunes étagées en retrait qui existent encore, bien que rudement ébréchées par la faux du temps et le marteau des soldats de Pizarre. Ces murailles, formées de polygones irréguliers assemblés sans chaux ni ciment, offraient au principe vingt-deux angles saillants et autant d'angles rentrants. Chacune



VUE INTÉRIEURE DU TEMPLE DU SOLEIL SOUS LES DERNIERS RÈGNES DES INCAS.

d'elles avait son nom et sa porte, large baie sans vantaux dont les jambages droits étaient formés par des blocs monolithes. Les pierres de cette forteresse, les plus grosses que les Incas aient employées dans leurs constructions, avaient reçu le nom de *Saycuscas* [2]. La

[1] L'un d'eux, que nous ne nommons pas, mais que le lecteur peut facilement reconnaître à l'aide des lignes suivantes que nous extrayons de son œuvre, s'exprime ainsi sur le compte de Cuzco, de ses Incas et de ses monuments : « *Cuzco m'intéresse infiniment. Son histoire, ses fables et ses ruines sont enchanteresses. Cette ville peut être appelée la Rome de l'Amérique. L'immense forteresse, située au nord de la cité, est son Capitole et le temple du Soleil son Colisée. Manco-Ccapac fut son Romulus, Viracocha son Auguste, Huascar son Pompée et Atahuallpa son César. Pizarro, Almagro, Valdivia et Toledo sont les Huns, les Goths et les Chrétiens qui la détruisirent. Tupac Amaru est son Bélisaire qui lui donna un jour d'espérance, et Pumacahua est son Rienzi et dernier patriote.* » On ne saurait pousser plus loin l'art des concetti.

[2] Du verbe *saycuni*, fatiguer; *saycuscas*, fatigantes.

première muraille du côté de la ville était appelée *Moyoc-Marca*[1], la seconde *Paucar-Marca*[2], la troisième *Sacllac-Marca*[3]. Toutes les trois étaient construites, comme on peut encore en juger, dans la seconde espèce d'appareil cyclopéen de la période héroïque, détail fort insignifiant en lui-même, mais qui nous coûte d'autant à relater ici, que nous avons l'air, nous chétif, de vouloir saper l'opinion que l'illustre Humboldt émet quelque part dans les lignes suivantes : « ..... *Nous savons par des témoignages certains que les Incas construisirent la forteresse de Cuzco, d'après le modèle des édifices plus anciens de Tiahuanacu, situés par les* 17° 12′ *de latitude australe.* »

Force nous est pourtant de contredire à ce sujet l'homme de science et de génie induit en erreur par quelque touriste inexpérimenté. Les édifices de Tiahuanacu et la forteresse du Sacsahuaman, à Cuzco, diffèrent par la taille des pierres et le fini du travail,

FORTERESSE DU SACSAHUAMAN.

par le volume de ces pierres et leur configuration, enfin par le genre d'appareil dans lequel elles sont assemblées. On pourrait même ajouter qu'entre ces deux constructions il y a toute la distance qui sépare l'enfance d'un art sain et vigoureux, de l'âge de sa décrépitude.

Ce que nous disons de la forteresse du Sacsahuaman nous amène naturellement à remarquer que chez les Quechuas l'art de bâtir décrut avec le temps au lieu de progresser. Ainsi le palais de Manco-Ccapac et de Sinchi Rocca, l'Acllhuaci ou maison des Vierges, ces premières œuvres de l'art péruvien, en sont aussi les plus parfaites. A partir de cette époque, le genre d'appareil que les Grecs appelaient *Isodo-*

[1] Hauteur de l'eau, probablement la zone du niveau des sources.
[2] Hauteur fleurie, la zone de la végétation et des fleurs (*Paucar sisacc inquill cuna*).
[3] Hauteur dominante, la zone élevée, aride et pierreuse (*Sacllac rumi urcu cuna*).

mon[1] et l'appareil canaliculé ou en bossage[2], jusqu'alors exclusivement employés dans les édifices péruviens, disparaissent et sont remplacés par un appareil cyclopéen d'une grande élégance, il est vrai, et dont on ne retrouve l'équivalent dans aucune construction pélasgique, mais qui n'en constitue pas moins chez les Incas qui le mirent en œuvre, une phase de décadence et des tendances vers un passé barbare. Ce genre d'appareil, dont le palais de Mayta Ccapac, dans la rue du Triomphe, est le seul échantillon que nous connaissions, dégénère sous le règne des successeurs de cet Inca; il substitue la lourdeur à l'élégance, le volume des pierres au fini du travail et retombe insensiblement dans cette manière des Pélasges que rappellent les murailles de la forteresse du Sacsahuaman[3]. Quand on examine les ouvrages de la première époque des Incas et ceux des derniers règnes de ces souverains, on est frappé de la période de temps qui les sépare au point de vue de l'art. Entre les constructions du onzième siècle et celles du quinzième, on croirait qu'il y a deux mille ans d'intervalle.

Huayna-Ccapac, fils aîné de Tupac Yupanqui, hérite du pouvoir à la mort de son

GENRE D'APPAREIL EMPLOYÉ DANS LA CONSTRUCTION DE LA FORTERESSE DU SACSAHUAMAN

père. Il réduit les populations de Séchura, Piura, Tumbez, Santa Héléna, qui peuplaient la partie du littoral comprise entre le sixième degré Sud et le deuxième degré Nord, celles de Huanuco et de Chachapoyas, situées à l'Est de la Cordillère, et achève de soumettre les petites provinces gouvernées par des Guastays ou princes tributaires du Conchocando de Lican. Bien que déjà marié à Cuzco avec deux de ses sœurs et une de ses cousines, et possesseur en outre d'un sérail de trois cents concubines, Huayna-Ccapac n'en épouse pas moins la fille du souverain de Lican, appelée Pachachiri par quelques-uns, Totapalla par quelques autres. Il a d'elle un fils nommé Atahuallpa.

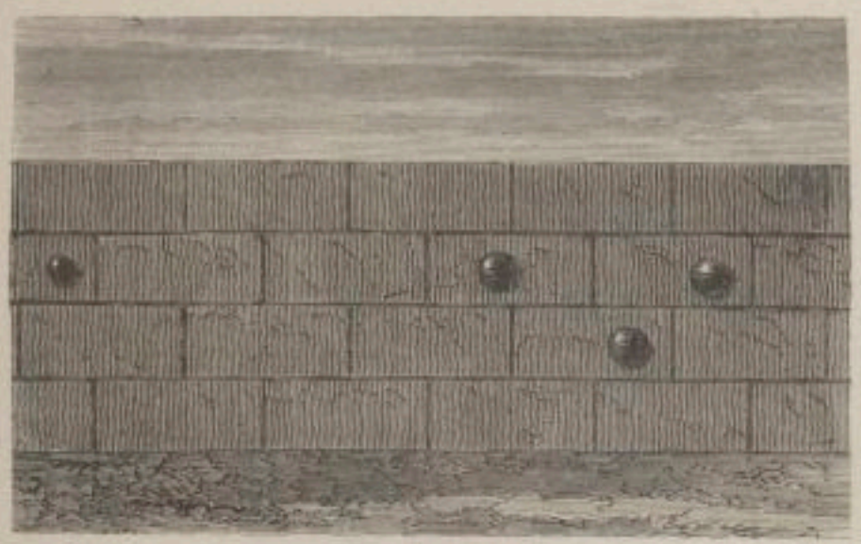
[1] Dans cet appareil, formé de pierres rectangulaires d'une longueur d'un pied à un pied et demi, les joints verticaux de la pierre retombent toujours sur le milieu de la pierre correspondante dans l'assise inférieure et l'assise supérieure.

[2] Appelé *Bugnato* par les architectes italiens.

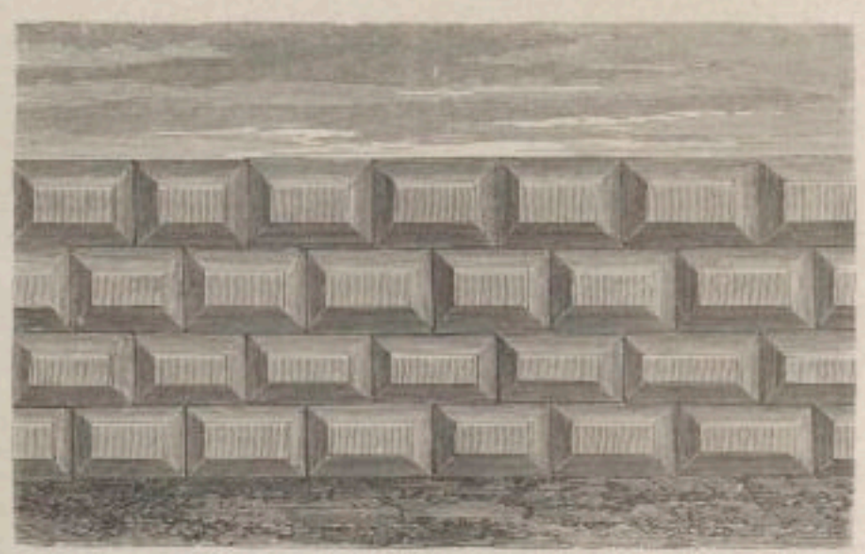
[3] Cette forteresse du Sacsahuaman, qui n'était rien moins qu'inexpugnable et qu'un ennemi eût pu prendre facilement en l'attaquant par ses derrières, n'avait soutenu aucun siége et gardait encore sa virginité murale, quand, une quarantaine d'années après sa construction, les Espagnols entrèrent à Cuzco.

La route de Quito à Cuzco, à travers les Andes, entreprise par Tupac Yupanqui, qui avait affecté à ce travail les peuples récemment conquis, cette route est continuée par Huayna-Ccapac, qui la conduit jusqu'aux paramos ou plateau de Chuquisongo [1].

La merveille du règne de cet Inca est la chaîne d'or qu'il fait confectionner pour célébrer la première coupe de cheveux d'Inti Cusi Huallpa, son fils aîné. Cette opération, chez les Incas, avait lieu à l'époque où l'enfant atteignait sa septième année. Elle constituait une fête de famille appelée *Naca*, à laquelle assistaient les parents, qui ne manquaient jamais à cette occasion de faire un cadeau à l'enfant. Au dire des historiens, la chaîne d'or que Huayna-Ccapac fit fondre et ciseler avec les seuls tributs des dernières nations conquises, avait huit cents mètres de longueur. Elle servait à enceindre la grande place de Cuzco pendant la durée des fêtes équinoxiales *Raymi* et *Cittua*. Ce prodigieux bijou disparut à l'époque de la conquête. Les historiens qui nous en ont laissé la description prétendent que les Indiens de Cuzco l'allèrent jeter dans le lac d'Urcos pour le soustraire à la rapacité des Espagnols.



APPAREIL ISODOMON.



APPAREIL EN BOSSAGE.

Huayna-Ccapac meurt à Quito d'une fluxion de poitrine prise au sortir d'un bain froid dans lequel il était entré tout en sueur. Frappé de l'apparition d'hommes blancs et barbus, montés sur des monstres ailés qui sillonnent les mers du Sud [2], il prédit

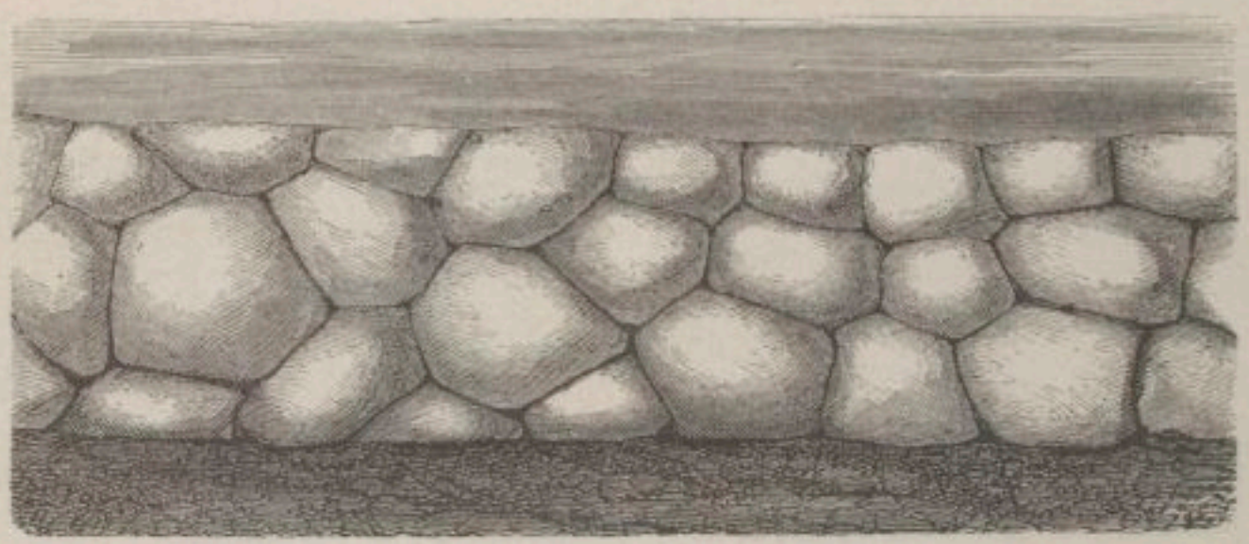
[1] La route militaire des Incas, commencée du côté de Quito seulement, ne le fut jamais du côté de Cuzco, où, sur la foi du savant Humboldt, qui lui donne plus de sept cent lieues de longueur, nous l'avons cherchée vainement pendant des années. Son étendue, à partir de Quito jusqu'au delà de Cajamarca, où elle s'arrête inachevée, peut être de cent quatre-vingt-quinze à deux cents lieues. Cette route que, d'après les récits toujours exagérés des historiens et les redites monotones de quelques voyageurs, on a pu croire jusqu'à ce jour une immense chaussée dallée de granit et bordée de parapets sur toute sa longueur, n'est qu'une œuvre de la nature où se révèlent de loin en loin la main et le travail de l'homme. Pour un trajet d'une à deux lieues, qu'on trouve bordé d'énormes pierres, il est des espaces de sept à huit lieues où l'on n'en trouve pas. Aux abords des lieux habités, près d'Assuay, de Gualasco, sur les hauteurs de Cuenca et surtout près de Cajamarca, cette route est façonnée avec plus de soin que dans les parages déserts de la Cordillère. Sur quelques points d'où la vue embrasse un vaste horizon, elle offre des blocs monolithes taillés en gradins et destinés évidemment à servir de siéges. Enfin des pans de murs croulants, des ruines de *Tampus* et de forteresses s'y montrent à de longs intervalles. Les travaux de cette route, interrompus à la mort de Huayna-Ccapac, ne furent jamais repris.

[2] *Les Espagnols et leurs vaisseaux.* La caravelle que montait Vasco Nuñez de Balboa avait été aperçue

aux siens, avant de mourir, que des étrangers envoyés par Pachacamac (Dieu) s'empareront de l'Amérique et mettront fin à la dynastie des Incas.

Nous touchons à la conquête espagnole, grave événement historique qui retentit dans le monde entier, révolutionna les idées et la science de l'époque où il se produisit, et dont les conséquences immédiates furent, comme l'avait prédit Huayna-Ccapac, la chute de l'empire des Incas et la fin de leur dynastie. En témoignage de regrets sympathiques pour cette race des enfants du Soleil sur le point de s'éteindre dans la personne de Huascar, son légitime et dernier représentant, nous mettons à notre plume un crêpe de deuil et changeons le temps de nos verbes.

Inti Cusi Huallpa, plus connu sous le nom de Huascar, succéda à son père Huayna-Ccapac. Avant de mourir, celui-ci avait fait de son vaste empire deux parts distinctes mais inégales, dont chacune devait être gouvernée par un souverain. La plus vaste, la plus riche, la plus noble des deux, celle qui continuait le véritable empire du Soleil (*aylla ccozcco*) et dont l'autre restait vassale et tributaire, échut en partage à



APPAREIL EMPLOYÉ DANS LA CONSTRUCTION DU PALAIS DE MAYTA CCAPAC.

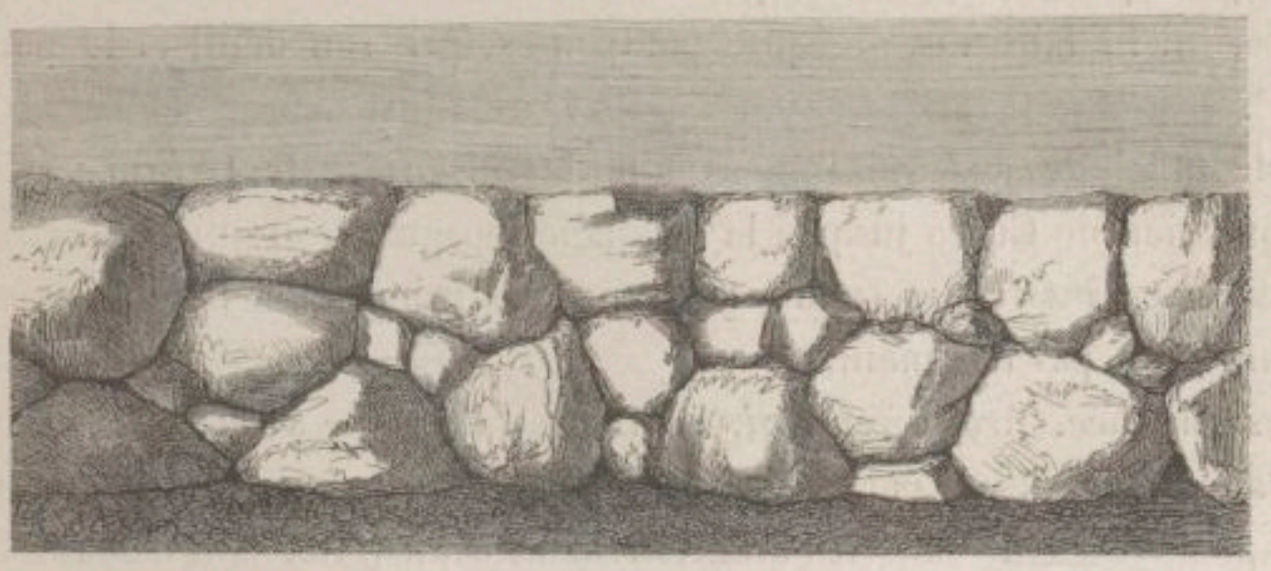
Huascar, en sa qualité de fils légitime et d'héritier direct de Huayna-Ccapac. L'autre portion, qui comprenait les anciens États du Conchocando de Lican, devint l'apanage d'Atahuallpa. Ce partage, tout inégal qu'il fût, mécontenta Huascar, qui, ne pouvant pardonner à son frère sa naissance illégitime et la faveur dont l'avait honoré leur père, résolut de lui reprendre les États qu'il tenait de Huayna-Ccapac. De son côté, Atahuallpa, soit qu'il eût deviné l'intention de son frère, soit que son orgueil souffrît à l'idée d'être forcé de lui rendre hommage, conçut le projet de se défaire de Huascar et de rester seul maître de l'empire.

La lutte s'engagea bientôt entre les deux frères. Chacun d'eux avait mis sur pied une grosse armée pour appuyer ses prétentions. Chacun combattit de son mieux pour l'emporter sur l'autre et fut tour à tour vainqueur et vaincu. Après trois ans d'une guerre acharnée, la question était encore pendante entre ces deux frères rivaux, lorsque, dans une rencontre sous les murs de la cité d'Andamarca, Huascar fut fait

quelques années auparavant par le travers de Sechura et de San Miguel, pendant que l'Inca Huayna-Ccapac se trouvait à Tumipampa.

prisonnier par deux généraux d'Atahuallpa. Le premier soin de ceux-ci, en s'emparant de l'Inca, fut de lui arracher du front la *Mascca-paycha*, attribut du pouvoir, et de l'envoyer à leur maître en signe que la lutte était terminée. Atahuallpa se trouvait alors cantonné à Caxamarca, à cent douze lieues environ de la ville d'Andamarca, où son frère Huascar était gardé à vue. Ce succès inespéré combla tous ses vœux. Déjà il se voyait en idée empereur de Cuzco et maître d'un puissant empire, quand Francisco Pizarre et ses compagnons, qui venaient de débarquer à Tumbez et de traverser la Sierra, entrèrent à Caxamarca.

L'arrivée de ces inconnus, à laquelle Atahuallpa était loin de s'attendre, dérangeait un peu ses futurs projets; il fit néanmoins bonne contenance et s'efforça par des démonstrations amicales et de riches présents de se captiver leur bienveillance. De son côté, Huascar, ayant appris l'arrivée des hommes barbus à peau blanche, trouva moyen, malgré la surveillance dont il était l'objet, de les informer du traitement odieux que lui faisait subir son frère, et réclama leur protection pour recouvrer son trône qu'Atahuallpa cherchait à lui ravir.



APPAREIL EMPMOYÉ DANS LES CONSTRUCTIONS INCASIQUES DE LA DERNIÈRE PÉRIODE.

Pizarre ainsi placé entre deux souverains qui sollicitaient, l'un son amitié, l'autre son appui, et prétendaient avoir des droits égaux au même empire, Pizarre prit un parti très-simple, celui de se défaire de ces deux souverains et de s'emparer de l'empire en litige. Comme ce conquérant était avant tout homme d'exécution, dès le lendemain il organisait un massacre d'Indiens et s'emparait d'Atahuallpa qu'il emprisonnait dans son propre palais.

Quand ces nouvelles parvinrent à Andamarca, les deux généraux d'Atahuallpa, qui s'étaient constitués jusqu'à nouvel ordre les geôliers officieux de l'Inca Huascar, pensèrent que Pizarre et ses Espagnols, en massacrant la population de Caxamarca et s'emparant d'Atahuallpa, n'avaient eu d'autre but que de favoriser leur prisonnier et de le remettre en possession du trône de ses pères. L'intention des *Hueracochas* parut aux deux Indiens d'autant plus manifeste que Hernand Pizarre, un des conquérants, était venu visiter Huascar dans sa prison d'Andamarca, — « *pour ranimer son courage abattu*, » — disent quelques auteurs, — « *pour s'emparer de ses trésors*, » — prétendent

quelques autres. En pareille occurrence, Quizquiz et Challcuchima, — ainsi se nommaient les geôliers de Huascar, — jugèrent d'une saine politique de se débarrasser d'un prisonnier qui, s'il remontait un jour sur le trône, ne manquerait pas de les brûler à petit feu ou de les faire écorcher vifs, en punition de leur audace. Profitant d'une nuit obscure, ils tirèrent Huascar de sa prison, l'étranglèrent ou le tuèrent à coups de hache, — les opinions sont partagées à ce sujet, — et jetèrent son corps dans la rivière d'Andamarca [1].

Pizarre accueillit l'annonce de cette mort avec la satisfaction d'un faiseur de vers qui trouve inopinément une rime longtemps rebelle. Depuis trois mois il cherchait dans sa tête un moyen convenable de se défaire d'Atahuallpa et n'avait encore rien trouvé, quand le démon lui vint en aide. Atahuallpa, fratricide, usurpateur et hérétique, lui parut digne du bûcher. Traduit devant un tribunal présidé par Pizarre, le prisonnier, convaincu sans peine de ces trois crimes, fut condamné à être brûlé vif. Toutefois, une commutation de peine lui fut offerte, s'il consentait à abjurer son idolâtrie et à recevoir le baptême. Il accepta faute de mieux. Baptisé sous le nom de *Juan* par le moine Valverde, il périt par le supplice du garrot, le 3 mai 1532. Pizarre assista à l'exécution d'Atahuallpa, lui fit faire des obsèques pompeuses, prit son deuil et le porta pendant vingt jours [2].

A la liste officielle des treize Incas que les historiens font régner sur le Pérou, depuis la fondation de Cuzco jusqu'à la conquête espagnole, et qui sont ceux dont nous venons d'esquisser les règnes, nous ajouterons les princes de leur descendance dont les historiens n'ont pas fait mention.

Cette descendance, *Arbre impérial*, comme on l'appelle à Cuzco, avait été peinte et écrite sur taffetas de Chine par un artiste cusquénien du seizième siècle. On la conservait très-précieusement dans les archives de la cathédrale, tant à cause de sa valeur comme document historique, que du temps employé par l'artiste à sa confection. Cette œuvre avait coûté, dit-on, au calligraphe enlumineur près de six années d'un labeur assidu. Comme elle se composait de vingt-quatre médaillons (format exigu) d'empereurs et d'impératrices, et d'une légende d'environ cinq cents mots, chacun de deux à trois syllabes, l'artiste en question, dont nous ne savons pas le nom, mais que nous aurions estimé, avait dû écrire un mot tous les quatre jours et peindre un médaillon chaque trimestre. Cette œuvre originale et consciencieuse, que Garcilaso de la Vega eut le bonheur de voir dans toute sa fraîcheur, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans ses *Commentaires royaux*, disparut pendant l'occupation de Cuzco par les indépendants. Heu-

[1] La tradition prétend que le malheureux Inca, après avoir tenté de fléchir ses bourreaux qu'il supposait agir par ordre de son frère Atahuallpa, s'écria : « *Manan asccatachu camachini auccainiy causainiymanta camachece, caimin manani asllatapis camachecta atipahuanchu.* — J'ai régné peu de temps; mais le traître qui dispose de ma vie, bien qu'il soit mon sujet, ne règnera pas plus longtemps que moi. »

[2] La rançon que ce souverain, pendant sa détention à Caxamarca, offrit à Pizarre pour avoir la vie sauve et que celui-ci accepta, mais sans rien donner en échange, cette rançon en lingots d'or et d'argent se montait, au dire des historiens et d'après les calculs des savants modernes, à cent trente-cinq millions neuf cent quinze mille francs.

reusement pour les amis de l'iconographie, une famille du pays d'origine incasique, et dont le nom figure parmi ceux des princes de la neuvième descendance, dite *Ayllo Ccozcco Panaca*, en possédait une copie qu'elle a bien voulu nous communiquer. C'est la reproduction de cette copie que nous donnons ici :

1re *Descendance :* Ayllo Chima Panaca.

Inca Manco Ccapac.

Coya Mama Ocllo Huacco.

Sinchi Rocca. — Apo Anauci. — Anta Ccachuncar. — Rocca Yupanqui. — Auqui Cchuma. —Auqui Allcay. — Piñas Ttupa.

2e *Descendance :* Allo Raurahua Panaca.

Inca Sinchi Rocca.

Coya Mama Cora Occllo.

Lloque Yupanqui. — Auqui Allcay. — Piñas Ttupa. — Anta Ccahuncar. — Rocca Yupanqui. — Auqui Cchuma.

3ᵉ *Descendance :* Hahuanima Ayllo.

Inca Lloque Yupanqui.

Coya Mama Ccahuana.

Mayta Ccapac. — Apu Condemayta. — Orcco Huarancca. — Apo Jisac Condemayta. — Conde Maucaylli. — Maytu Purian. — Ccayau Jahuaira. — Pauca Jalli.

4ᵉ *Descendance :* Usca Mayta.

Inca Mayta Ccapac.

Coya Mama Cuca.

Ccapac Yupanqui. — Jarcco Huaman. — Paucar Mayta. —Apuri Mayta. — Apu Orcco Huarancca. — Apu Ahuaycha. — Michi Yupanqui. — Apu Tisoc Yupanqui. — Auqui Huarinarco. — Auqui Ccopalli Mayta. — Apu Saylla Ccaca. — Auqui Cchuma Huisa. — Condemayta. — Quisquiclan. — Quimi Mayta. — Huaccac Mayta. — Ccopalli Mayta. — Inti Conde Mayta. — Auqui Jarqqui. — Tampu Uscamayta. — Ancca Marca. — Apu Cchoro. — Huarcailli Quiso Mayta. — Auqui Llamac Chimpo. — Auqui Jayancca. — Auqui Jocay. — Auqui Cahuitupa. — Auqui Jotic. — Auqui Cullinchima. — Auqui Hualla. — Auqui Allcca Chimpo. — Ccochan Condemayta.

5e *Descendance :* Ayllo Apumayta Panaca Urin Ccozçco.

Inca Ccapac Yupanqui.

Coya Mama Curihillpa.

Rocca— Auqui Apumayta. — Apu Rimachi Mayta. — Auqui Huayllacan. — Curin Jahuaira. — Paucar Jalli. — Apu Quisquis.

6e *Descendance :* Ayllo Huicca Iquirai Panaca Anas Ccozçco.

Inca Rocca.

Coya Mama Michay Chimpo.

Yahuar Huaccac. — Auqui Huicca Iquirau. — Paucar Huamataysi. — Auqui Urcco Yupanqui. — Auqui Huarancca. — Huaman Itupa. — Huaccac Mayta. — Auqui Jampo Jocto.

7e *Descendance :* Ayllo Huacailli Panaca.

Inca Yahuar Huaccac.

Coya Mama Cchoque Cchicya Hillpai.

Huira Ccocha. — Orcco Huaranccа. — Apu Marota. — Auqui Mayta. — Chima Chahuac. — Sibi Rocca. — Pahuac Chullimayta. — Tupa Huamanchiri. — Auqui Auccailli. — Apu Hiqqui Yupanqui. — Auqui Cchara. — Tupa Qqueso. — Huamaurimachi. — Atau Yupanqui. — Ccollo Tupan Yupanqui. — Auqui Ticsi Huatutopa. — Panaca Chahomayta.

8e *Descendance :* Ayllo Sacso Panaca.

Inca Huira Ccocha.

Coya Mama Runto.

Orcco [1]. — Pacha Ccutic. — Auqui Ticsi Yupanqui. - Yibi Yupanqui. — Sucsu Collatupa. — Chalco Yupanqui. — Auqui Yupanqui. — Cayru Yupanqui. — Quispi Sucsu. — Auqui Ticsi Yupanqui. — Auqui Michi. — Apu Janque Yupanqui. — Auqui Itupa. — Auqui Qquiso. — Auqui Huallpa Itupa. — Itupac Rarico. — Paucar Cchuiño.

[1] Orcco, plus communément désigné par le nom d'Urco, succéda à son père et régna six mois. Il fut tout à fait nul, disent les traditions, et en même temps plein de vices : ivrogne, brutal, querelleur et si *enclin* aux femmes (*Sacsaracata*) qu'il viola quelques vierges consacrées au culte du Soleil. Son peuple l'ayant déposé, sa sœur et épouse, ainsi que ses concubines, l'abandonnèrent. Par respect pour la mémoire de l'Inca Viracocha, les Amautas effacèrent de leurs quippus traditionnels le nom de son fils Urco, qui, à partir de ce moment, ne fut plus compté parmi les Incas.

9e *Descendance :* Ayllo Ccozçco Panaca.

Inca Pacha Ceutic.

Coya Mama Anahuarqui.

Yupanqui. — Amaro Tupac Uturunco. — Achachi Sinchi Rocca [1]. — Apu Achachi. — Apu Illaquita. — Ima Ititu. — Itupac Yupanqui. — Huayna Auqui Yupanqui. — Jayan Achachi. — Auqui Itupa. — Ccacca Ccozçco. — Anahuarqui. — Sahuaraura.

10e *Descendance :* Ayllo Inca Panaca.

Inca Yupanqui.

Coya Mama Chimpo Ocllo.

Tupac Yupanqui. — Chanca Itupa. — Auqui Larico. — Huaillac Cchillca. — Itupa Yupanqui. — Salta Cusi Huallpa. — Paucar Itupa. — Huaman Achachi. — Huayna Yupanqui. — Mayta Yupanqui. — Auqui Qquiso. — Qqueso Yupanqui. — Paucar Itupa. — Mayau. — Ttupa Titu Yupanqui. — Cchachua Rimachi Huallpa. — Atoc Rimachi Huallpa. — Anti Tupa Auqui Huillacpi. — Auqui Calla Conchay. — Huallpa Ttupa. — Anccas Palla. — Ccolque Coca.

[1] C'est à ce prince, nommé généralissime des armées de l'empire par son frère aîné Yupanqui, quand celui-ci fut parvenu au pouvoir, qu'est due la réduction définitive des Llipis d'Atacama, de Copiapo et de Coquimbo et la conquête du Chili. L'Inca Yupanqui, à qui l'histoire a attribué ces conquêtes, était resté à Cuzco.

11e *Descendance :* Ayllo Ccapac Panaca.

Inca Tupac Yupanqui.

Coya Mama Chimpu Ocllu.

Huayna Ccapac. — Auqui Amaru Tupac. — Qquechuar Tupac. — Titu Rimachi. — Auqui Mayta. — Apu Sahuaraura. — Auqui Tomac Tupa. — Tumis Ccalla. — Ayar Marcu. — Junqui Ttupa. — Auqui Chiclio Ccallo. — Auqui Tomac. — Ccayo Tupac. — Ccolla Tupac Sinchi Ruccana. — Qquechuar Ttupa. — Huari Ttitu. — Quispi Huallpa. — Tupa Yupanqui. — Auqui Suña Huallpa. — Anti Tupa. — Tasnac Cusi Huallpa. — Puric Tupa Ccoritupa. — Charca Ttupa. — Auqui Aucco. — Manco Ttupa. — Ticsi Huallpa. — Auqui Huallpa. — Tupa Rimachi. — Tupa Tticollopaisi. — Auqui Sutanca. — Tupa Huaman. — Auqui Ccana. — Auqui Atavalo. — Pilco Tupa.

12e *Descendance :* Ayllo Tumipampa Panaca.

Inca Huayna Ccapac.

Coya Mama Pillco Huacco.
Coya Mama Rahua Ocllo.
Coya Mama Runto.

Inti Cusi Huallpa (Huascar). — Manco. — Huaca Ttupa Paullu [1]. — *Mama Cchoque.* — *Mama Hillpa Cchoque.* — *Mama Cuya Hupa.* — *Mama Jocto Ocllu Coca.* — Auqui Huanca. — Auqui Pumaca. — Sayri Tupac. — Auri Tupac Amaru. — Tupa Atauchi. — Choque Huaman. — *Mama Cusi Chimpo.* — Pilco Ititu. — Titu Atauchi. — *Mama Hilliquita.* — *Doña Inés Quispe Sisa* — *Doña Beatrix Quispe Sisa.* — Juan Atahuallpa. — Francisco Atahuallpa. — *Doña Isabel Palla.* — *Doña Mariquita Itaquita.* — *Doña Maria Assorpi Ninancorro.* — Auqui Ruqui. — Don Carlos Inquil Tupa. — Don Alonzo Pucasa. — Don Estevan Ccolla. — Itupa Huanca. — Auqui Tupa Ataurimachi. — Chicha Thupa. — Achachi Tupac

[1] Les noms en italique sont ceux de femmes, sœurs ou cousines des princes de cette descendance.

Incas de la 12e et dernière descendance.

Inti-Cusi Huallpa (Huascar) 13e Inca.

Coya Mama Choque.

Dans cette descendance de Huayna Ccapac, qui est la dernière de la série, bien que Huascar, fils aîné de ce souverain, ait régné pendant trois ans sur le Pérou [1], on sent l'influence perturbatrice exercée par le fait de la conquête sur les familles du sang royal. A la descendance mâle et légitime, seule inscrite dans les règnes précédents. viennent s'ajouter dans celui-ci des oncles, des neveux, des cousins, des rejetons illégitimes. Jean Atahuallpa, le fils du souverain supplicié, figure à côté de son neveu Francisco Atahuallpa, un fils de Pizarre [2]. Pour la première fois, des femmes sont mêlées aux hommes, des noms indiens précédés de noms de baptême sont accolés à la seigneurie espagnole. Le désordre et la confusion règnent dans les esprits et dans les traditions.

Cependant la dynastie des Incas n'est pas éteinte encore ; dans cette période tumultueuse qui sépare la chute de l'ancien empire de l'établissement des Vice-rois, on la voit revivre et régner pendant quelques années sous la tutelle de l'Espagne, comme si les conquérants, en renversant l'ordre établi et substituant leur domination à celle des véritables maîtres, voulaient donner à cette usurpation un caractère d'autorité légale.

[1] Comme, à la mort de son père, Huascar n'avait pas encore l'âge de régner, un de ses oncles, appelé *Ccolla Tupac*, fut chargé de la régence pendant quelques années. Déjà, au douzième siècle, pareille chose avait eu lieu à la mort de Lloque Yupanqui, dont l'héritier Mayta Ccapac était encore mineur. Toutefois, aucun membre de la famille n'ayant été jugé digne ou capable de gouverner l'empire par intérim, la tresse de laine multicolore, alors symbole du pouvoir, fut déposée dans le temple du Soleil, où elle resta jusqu'à la majorité du jeune prince.

[2] Atahuallpa laissa en mourant un fils et deux filles. Le fils reçut au baptême le nom de Juan, qui avait été celui donné par Valverde à son père quelques minutes avant la mort de celui-ci. Les deux filles furent appelées Béatrix et Angélina. Pizarre eut plus tard de cette même Angélina un fils qui prit le nom de Francisco. Ce conquérant eut encore un enfant de la tante d'Angélina, une sœur d'Atahuallpa, née, comme ce dernier, de l'Inca Huayna Ccapac et de Totapalla. Cet enfant, qui était une fille, porta le nom de Francisca Pizarre. Elle épousa plus tard don Martin Ampuero et commença la lignée des Ampuero, dont les descendants sont nombreux au Pérou.

Mais les Incas qu'ils replacent momentanément au pouvoir ne sont que des mannequins parés, fardés et couronnés, qu'ils font trôner devant les masses comme pour donner satisfaction à celles-ci et les empêcher de se soulever. Une fois la domination espagnole bien établie dans toutes les provinces de l'immense empire, ces fantômes de souverains disparaîtront pour ne plus revenir.

Le quatorzième Inca qui ceignit la masca-paycha, attribut du pouvoir, fut Manco, frère cadet de Huascar. Comme ce dernier, il régna trois ans et fut tué au jeu de boules par un Espagnol appelé Gomez Perez, qu'il avait admis à faire sa partie. Dans la chaleur d'une dispute survenue entre les deux joueurs, l'Inca ayant donné un soufflet à l'Espagnol, celui-ci lui lança à la tête une des boules dont il se servait et le tua sur le coup [1]. Le peuple mit l'Espagnol en pièces.

Le quinzième Inca fut Sayri Tupac, frère de Manco. Les Espagnols lui donnèrent en le baptisant le nom de Diego (Jacques) et le couronnèrent à Vilcapampa. Par un hasard de sinistre présage, la masca-paycha ou couronne impériale qu'on plaça sur son front était celle que portait Atahuallpa à Caxamarca et qu'un soldat espagnol, du nom de Miguel Astete, lui avait enlevée en le faisant prisonnier. Sayri Tupac régna quelques mois seulement, et mourut, laissant une fille que Pizarre maria à un de ses capitaines appelé Martin Loyola.

Philippe Tupac Amaru succéda à son frère Sayri Tupac. Il régna cinq mois. Accusé de fomenter des troubles parmi les populations indigènes, il eut la tête tranchée sur la grande place de Cuzco, avec trente-six de ses parents et complices.

Cristoval Paullu, son frère, est le dix-septième et dernier Inca du Pérou. Son règne fut de courte durée. Il abdiqua en faveur des Espagnols et se retira dans la petite vallée de Yucay, à six lieues Nord-Est de Cuzco, où il acheva tranquillement ses jours. Avec lui disparurent l'autorité morale des Incas et le prestige attaché à leur nom. En 1781, Gabriel Tupac Amaru, petit-fils de Philippe Tupac Amaru, ayant tenté de les faire revivre, fut écartelé à Cuzco. Sa femme, ses deux fils, son oncle et son neveu, accusés d'être ses complices, périrent avec lui. Ce descendant des Incas avait dit, avant de mourir, que *les germes de liberté qu'il avait semés dans l'esprit de ses compatriotes se développeraient et fructifieraient un jour sous le souffle de la tyrannie.* Quarante-trois ans plus tard, Simon Bolivar et San Martin réalisèrent dans les plaines d'Ayacucho la prophétie de Tupac Amaru, en chassant du Pérou le dernier de ses Vice-rois et proclamant son indépendance.

Dans ce résumé de la période historique des Incas, dernier reflet d'une civilisation qui remontait peut-être à des milliers d'années, nous avons dû négliger forcément bien des preuves et bien des objections de détail. Mais la sagacité du lecteur suppléera à nos omissions volontaires et saura donner à cette partie de notre travail le développement qu'elle comporte et que nous n'avons pu lui donner nous-même.

Si, jusqu'à ce jour, l'histoire de cette civilisation chez les peuples américains est

[1] Quelques auteurs disent qu'il le tua d'un coup de poignard.

restée couverte d'une obscurité profonde, ou n'a été pour les savants qu'un champ de stériles controverses, c'est que l'ancien Orient, source de l'une et berceau primitif des autres, était lui-même peu connu. Mais, depuis vingt ans, les choses ont changé de face. L'étude du sanscrit et celle des langues qui en dérivent, l'explication des documents historiques cachés sous les hiéroglyphes et sous les caractères cunéiformes, en dissipant quelque peu les ténèbres amoncelées sur le passé, ont ouvert des voies nouvelles à l'érudition européenne. Des problèmes, en apparence insolubles, se sont éclairés d'une lumière inattendue, d'immenses lacunes de l'histoire écrite ont été comblées. Bien que ces études, encore à leur début, soient loin d'avoir donné tout ce qu'elles renferment, on peut prévoir, dès à présent que les premières difficultés sont franchies, les immenses services qu'elles sont appelées à rendre dans l'avenir.

Pendant longtemps les nations du Nouveau-Monde n'ont été connues que par les témoignages écrits des auteurs espagnols, témoignages qu'à défaut d'autres certitudes nos savants ont dû consulter. De là, dans leurs travaux sur la constitution physique de ces peuples et sur leur origine, ce caractère plus hypothétique que vrai que nous y remarquons. Disons qu'il n'a pu en être autrement. Les ouvrages des historiographes espagnols des XVIIe et XVIIIe siècles, fort attrayants sans doute comme lecture, sont d'une véracité trop suspecte et d'un point de vue trop borné, pour qu'on pût espérer d'arriver avec leur seule aide à une connaissance exacte de la vérité. L'emphase naturelle aux Espagnols, cet esprit chevaleresque ou quichottesque qu'ils tiennent des Maures et cet amour du merveilleux qu'ils doivent aux Arabes, les rendent en général peu propres au rôle d'historiens. Pour quelques services rendus aux sciences naturelles par certains d'entre eux qui continuèrent d'habiter l'Amérique après la conquête [1], que de puérilités, d'invraisemblances et d'inexactitudes semées comme à plaisir dans les œuvres du plus grand nombre!

L'impulsion donnée de nos jours aux études orientales et les voies nouvelles que ces études ont ouvertes à la science, en inutilisant comme *documents ethnologiques* les divers écrits que les auteurs espagnols nous ont laissés, préviendront désormais les erreurs que ces mêmes écrits avaient accréditées. Ce n'est plus aux peuples du temps de la conquête qu'on demandera, comme on l'a fait jusqu'à présent, les secrets de leur origine, c'est en remontant à cette origine même, par le nord de l'Asie, l'Inde, la Perse et l'extrême Orient, qu'on la recherchera. C'est le chemin que suivirent en des temps reculés les premières nations civilisées qui se dirigeaient du Sud au Nord; c'est en refaisant ce même voyage du Nord au Sud, en remontant de l'effet à la cause, que la génération studieuse de notre époque et celle qui lui succédera, retrouveront leurs traces.

Un temps viendra, nous l'espérons, où le concours actif des intelligences et l'application de moyens nouveaux aux recherches ethnologiques amèneront la solution de bien des problèmes encore insolubles aujourd'hui. L'analyse archéologique des monuments américains restés debout sur le sol éclaircira des points obscurs de la théogonie

[1] Gomara, Acosta, Oviedo et Hernandez.

des peuples auxquels on les attribue, en même temps qu'elle nous apprendra les schismes religieux qui les divisèrent. L'anthropologie et la philologie, ces fils conducteurs des recherches antéhistoriques, aideront à ramener à un type primitif et à un langage primordial les traits épars de la physionomie de ces peuples et leurs divers idiomes. On retrouvera la filiation de chacun d'eux ; on établira d'irrécusables preuves de leur fraternité native avec les peuples du groupe primitif ; enfin, on déterminera l'ordre chronologique de leurs déplacements, à partir des âges légendaires où la race humaine, comme un fleuve à sa source, s'épandit à travers le monde et en prit possession.

En attendant cette heure, laissons dormir dans la poussière du passé le Cuzco antique et les Incas qui le fondèrent, et occupons-nous du Cuzco moderne, que nous retrouvons aujourd'hui à peu près tel que le réédifia Pizarre après la conquête, et qu'en 1824 le laissa La Serna, dernier Vice-roi du Pérou.

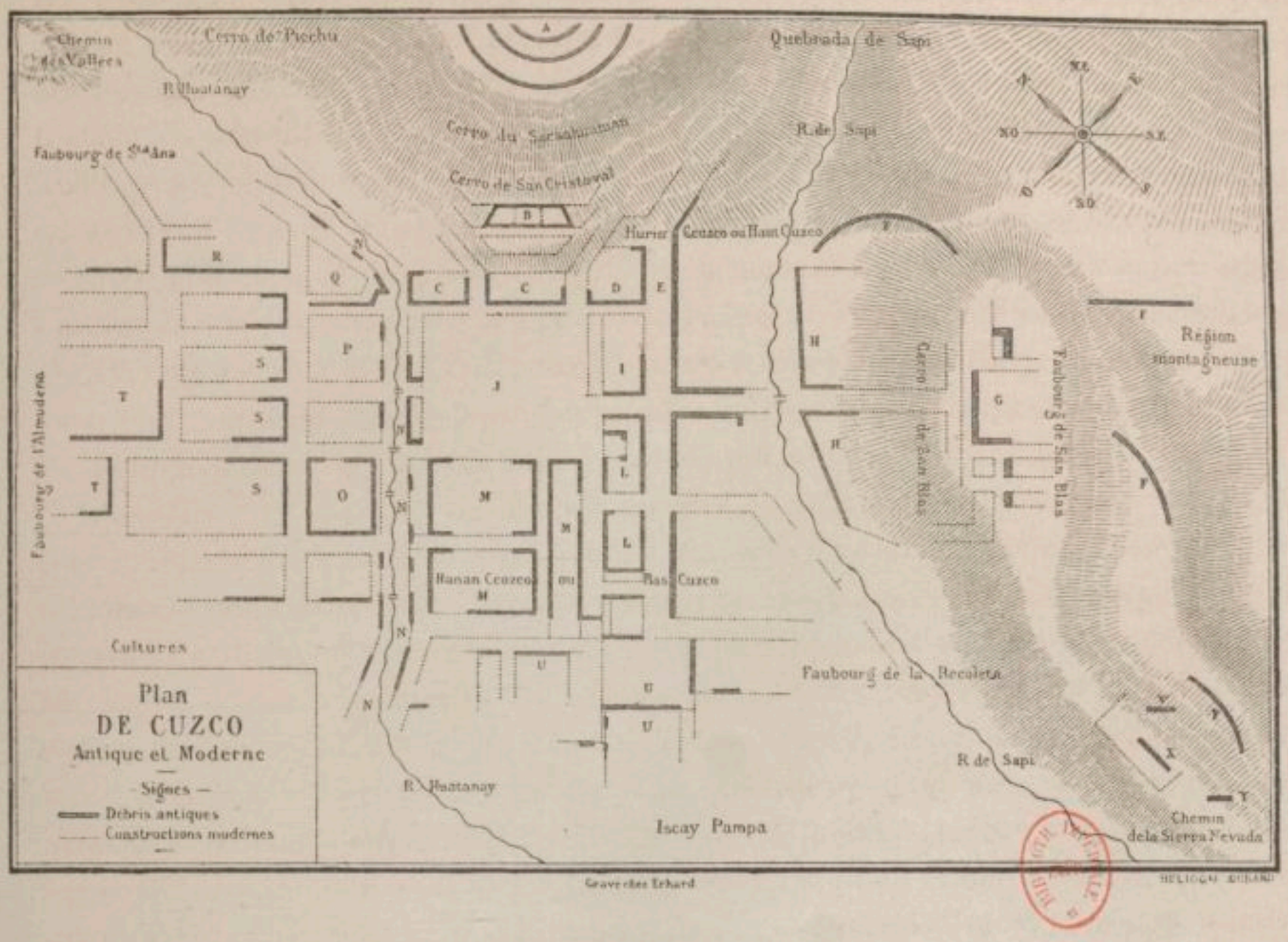
A en juger par les pans de murailles qui, de San Juan de Dios aux hauteurs de San Blas, marquent les limites de l'ancienne ville et la protégent en même temps contre les éboulements des cerros, la ville moderne a peu gagné en étendue. Ce qu'elle a pu perdre comme caractère architectural est compensé par ce qu'elle a conquis sous le rapport de l'ordonnance symétrique, compensation médiocre aux yeux des voyageurs artistes, mais plus que suffisante pour les individus du genre positif.

L'aire de la ville actuelle, dont la figure est celle d'un parallélogramme irrégulier, développé du Nord-Ouest au Sud-Est, occupe une superficie d'environ trente mille mètres carrés, si on la mesure de l'Almudena à San Blas et de Santa Ana à la Recoleta. Un ruisseau-torrent, le Huatanay, né dans la Cordillère de Sapi et courant du Nord-Est au Sud-Ouest, traverse la ville qu'il divise en deux parties inégales. Ce ruisseau, profondément encaissé, presque à sec en hiver, à courant vif dans les crues d'été occasionnées par la fonte des neiges sporadiques de la Cordillère, est comme l'égout collecteur de Cuzco, qu'il débarrasse de ses eaux ménagères et de ses immondices.

Dans la partie Ouest de la cité, les berges de ce ruisseau cloaque, reliées de loin en loin par des ponceaux, sont coupées à pic et revêtues de murailles d'un travail grossier. Disons bien vite que ces murs bruts sont historiques. Ils datent du règne des Incas, et, par égard pour leur ancienneté, les voyageurs archéologues qui chaque demi-siècle arrivent à Cuzco, ne manquent pas d'aller les étudier de près, malgré la puanteur des eaux squalides qui verdissent leur base, puanteur qu'au reste ces savants peuvent conjurer en se bouchant le nez ou en le garnissant de tabac d'Espagne.

Le Ccozcco des Incas, divisé simplement en ville haute et basse, ne comprenait que deux quartiers appelés Hurin et Hanan. Le Cuzco des Espagnols comprend sept districts [1] : la Cathédrale, Belen, Santiago, l'Hôpital, Santa Ana, San Cristoval et San Blas, lesquels sont divisés tant bien que mal en carrés ou *cuadras*, et donnent un total de trois mille maisons pour une population que les derniers recensements font monter à vingt mille

[1] Nous ne rattachons pas à Cuzco les villages de San Sébastian et de San Jéronimo, que le lecteur a traversés à notre suite, bien que les statisticiens du pays les considèrent, malgré la distance de trois lieues qui les sépare de la ville, comme des *faubourgs* de Cuzco.



LÉGENDE

RELATIVE AU PLAN DE CUZCO

ANTIQUE ET MODERNE

A. Forteresse du Sacsahuaman.

B. Palais de l'Inca Manco Ccapac, aujourd'hui quartier et paroisse de San Cristoval.

C. C. Anciennes divisions, aujourd'hui portique des Boulangers.

D. Anciennes divisions, aujourd'hui Collége de San Antonio.

E. Grande rue du Sacsahuaman.

F. F. F. F. Andanerias ou murs destinés à prévenir l'éboulement des Cerros.

G. Palais et ménagerie de l'Inca Tupac Yupanqui, aujourd'hui quartier et paroisse de San Blas.

H. H. Anciens murs de clôture, aujourd'hui rue de San Blas.

I. Palais de l'Inca Hueracocha, aujourd'hui Cathédrale et ses annexes.

J. Grande place des fêtes publiques sous le règne des Incas, aujourd'hui place de la Cathédrale.

K. Palais de l'Inca Sinchi Rocca, aujourd'hui rue du Triomphe et côté S.-O. de la place de la Cathédrale.

L. L. Accllhuaci ou palais des Vierges du Soleil, aujourd'hui couvent de Sainte-Catherine, église de Saint-Augustin et rues adjacentes.

M. M. M. Palais de l'Inca Mayta Ccapac, aujourd'hui église de la Compagnie de Jésus, Corps de garde et Prison publique.

N. N. N. N. N. Anciens murs de revêtement du ruisseau Huatanay.

O. Ruines d'édifices inconnus, aujourd'hui église et couvent de la Merced.

P. P. Clôtures inconnues, aujourd'hui place du Cabildo et quartier de San Juan de Dios.

Q. Murs de clôture et de soutènement, aujourd'hui quartier de l'Hôpital.

R. Murs de soutènement, aujourd'hui quartier de Santa Ana.

S. S. S. Ruines d'édifices inconnus, aujourd'hui quartier et couvent de San Francisco.

T. T. Anciens murs de clôture, aujourd'hui quartier de l'Almudena.

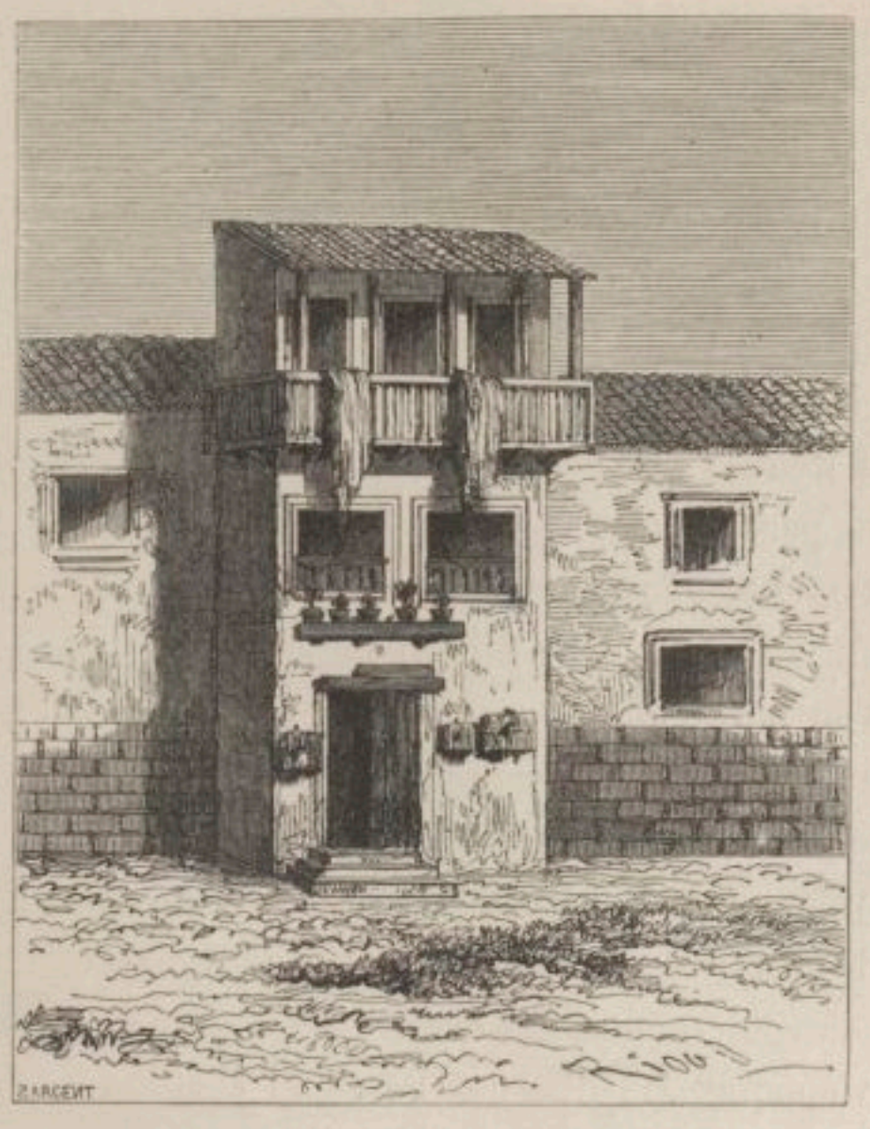
U. U. U. Temple du Soleil et dépendances, aujourd'hui quartier, église et couvent de Santo Domingo.

V. Corridor du Ciel.

X. Anciens murs de soutènement, aujourd'hui église et couvent de la Recoleta.

Y. Chaire du Diable.

trois cent soixante-dix âmes. Sur ces trois mille maisons, mille environ ne sont que d'affreux bouges, dont cinq cents au moins sont des cabarets à chicha. Une rue tout entière, la rue de *las Heladerias*, est affectée au commerce des sorbets et des glaces. C'est dans cette rue que naquit, vers le milieu du seizième siècle, d'une famille de sang illustre et d'une nuance de peau assez foncée, l'historiographe Garcilaso de la Vega. La maison paternelle de l'auteur de *Los Commentarios Reales* avait pour locataires, à l'époque où je la visitai, une blanchisseuse de fin, Sémiramis au petit pied, qui occupait le rez-de-chaussée et le premier étage, où elle s'était créé sur le rebord d'une fenêtre un jardin suspendu avec des pots d'œillets et des cages d'oiseaux. Le second étage, habi-



MAISON DE L'HISTORIEN GARCILASO DE LA VEGA.

tuellement décoré de ficelles tendues et de loques mouillées, était habité par un Indien borgne qui dressait des chiens à faire l'exercice.

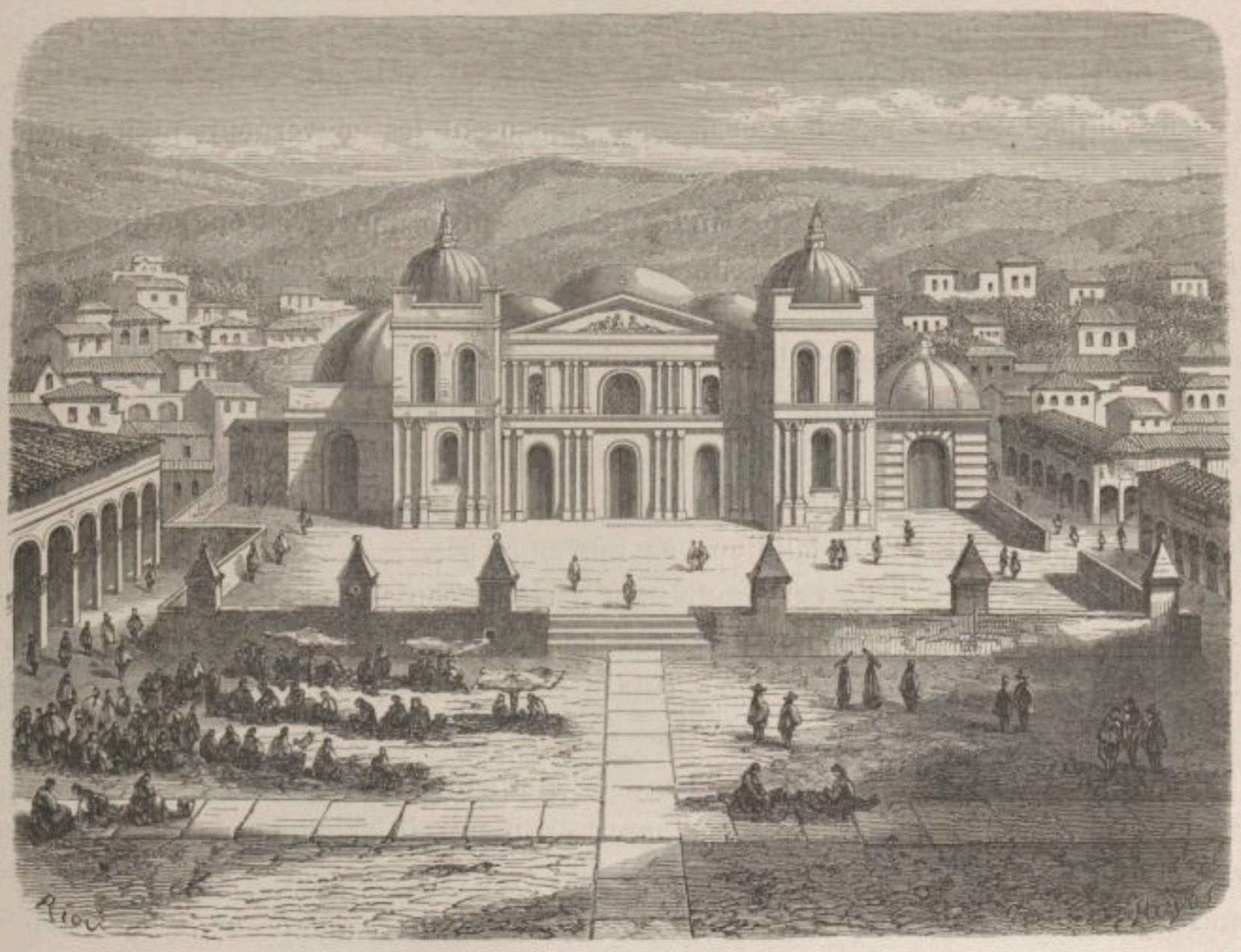
Cuzco, jadis capitale d'un vaste empire, aujourd'hui simple chef-lieu de département et siége d'évêché, possède avec sa cathédrale et quinze églises, dont sept appartiennent à des communautés religieuses, quatre couvents d'hommes, San Francisco, la Merced, Santo Domingo et la Recoleta ; trois couvents de femmes, Santa Térésa, Santa Catalina et Santa Clara ; six béguinages, las Nazarenas, Santa Rosa, Santo Domingo, las Carmelitas de San Blas, las Franciscanas de Belen et San Francisco, sans préjudice de quelques maisons d'exercices spirituels, où pendant les soirées de la semaine sainte les deux sexes se renferment séparément, éteignent les lumières et s'étrillent à tour de bras, en expiation des péchés qu'ils ont pu commettre dans le cours de l'année.

Les églises et les couvents de Cuzco sont généralement construits en pierre dure, grès carbonifère, trachyte porphyroïde, granit feldspathique, au lieu d'être bâtis en bois, en torchis et en plâtre, comme ceux des villes du littoral. Cette différence dans le choix et la nature des matériaux est motivée par la situation des derniers édifices au pied de la chaîne des Andes dans le voisinage de quelque volcan, et la fréquence des tremblements de terre auxquels ils sont exposés. De là l'emploi du badigeon sur leurs façades et ces nuances gris-perle, rose-paille, cuisse de nymphe, dont l'architecte les empâte pour dissimuler la charpente du monument. Les édifices de Cuzco n'ont pas besoin de recourir à ces artifices vulgaires. Ils étalent dans sa couleur et sa nudité primitives la pierre dont ils sont bâtis et sur laquelle le temps, la pluie et le soleil ont passé comme un vernis sombre. Leur physionomie a je ne sais quelle grandeur morne, quelle majesté taciturne qui s'harmonie avec la tristesse du ciel, la rigidité du climat et les lourdes gibbosités des montagnes voisines.

La disposition intérieure des églises est presque toujours celle d'une croix latine. Quelques-unes n'ont qu'une nef sans bas côtés, comme l'église des Pères de Jésus ; d'aûtres ont une nef principale et deux nefs secondaires, comme l'église de la Merced, ou trois maîtresses nefs et deux collatéraux comme la cathédrale. Leurs voûtes en berceau, plus élevées du double que celles des églises du littoral, sont quelquefois lisses, quelquefois renforcées par des arcs doubleaux et supportées par des colonnes engagées ou de simples pilastres. La décoration architecturale de ces églises est généralement très-simple à l'intérieur. Parfois cette simplicité s'étend à l'extérieur de l'édifice, dont toute l'ornementation se borne alors à un fronton triangulaire engagé entre deux tours en saillie, supporté par des colonnes accouplées et surmonté d'un étage percé de fenêtres carrées et décoré de colonnettes, comme la façade de la cathédrale. Parfois encore cette ornementation emprunte au goût hispano-lusitanien des dix-septième et dix-huitième siècles son matériel de pinacles et d'acrotères, de pyramidions et de boules, auxquels elle ajoute le luxe des enroulements, des oves, des volutes, des pompons et des chicorées de cette bienheureuse époque. L'église des Pères de Jésus et celle de la Merced offrent sur leurs façades un assortiment assez complet de ces fantaisies. Remarquons toutefois que les diverses pièces de ce bric-à-brac architectural, au lieu d'être moulées en plâtre et rapportées après coup, comme sur les façades des églises du littoral, sont laborieusement taillées dans le trachyte ou le granit des Andes, circonstance qui fait gagner par le maçon la cause perdue par l'architecte.

Ce que nous avons dit déjà du luxe si complaisamment étalé par les églises d'Arequipa peut s'appliquer à celles de Cuzco. C'est la même profusion de richesses, amalgamées, combinées selon tous les logarithmes de la piété naïve et du goût inintelligent. A voir, dans un jour de solennité religieuse, resplendir sous le feu des bougies les magnificences de ces églises aux autels bosselés d'une croûte d'or et de pierreries, on dirait que, sachant tout ce qui leur manque du côté de l'art et du style, elles se sont flattées d'y suppléer par un grand étalage de richesses, comme certaines femmes se flattent de faire oublier leur laideur en exagérant leur parure.

La cathédrale de Cuzco, dont le maître-autel est en argent massif, ainsi que le retable et tous les ornements qui le couronnent, a dans les armoires de sa sacristie des richesses fabuleuses, reliquaires, ostensoirs, ciboires, calices, patènes, constellés de diamants, de rubis, de topazes et d'émeraudes, à rendre jaloux un pape de la chrétienté du temps où les papes armaient des galères. Il est vrai que l'architecture du monument, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est peu digne du coffre-fort de tant de richesses. Bâtie sur un terre-plein, à l'endroit où s'élevait au quatorzième siècle le palais de l'Inca Viracocha, elle présente, comme nous l'avons dit, la disposition d'un carré long, aux deux tiers duquel deux tours font saillie. Des colonnes accouplées séparent les trois



PLACE ET CATHÉDRALE DE CUZCO.

portes de sa façade, décorée d'un fronton quelconque. Des fenêtres carrées, flanquées de colonnettes, couronnent l'architrave et font comme un premier étage à l'édifice. Ajoutons que le grès trachytique dont il est bâti a pris en vieillissant une teinte de suie qui contraste fort avec la blancheur calcaire des coupoles de ses cinq nefs et de ses deux clochers.

L'intérieur du vaisseau se compose d'un pronaos ou narthex ouvrant sur trois maîtresses nefs et deux collatéraux pourvus de chapelles. La plus célèbre de ces chapelles, la seconde à droite en entrant, est celle du *Señor de los Temblores* ou Christ des tremblements de terre. Nous y reviendrons en détail en parlant des fêtes religieuses et des

processions de Cuzco. Les rares ouvertures ménagées dans les parois de l'édifice permettent à peine à la lumière d'en éclairer l'intérieur ; les retombées des voûtes de ses trois nefs et les piliers qui les supportent, ajoutent encore à cette obscurité que l'air du dehors rend glaciale. Le seul rayon, le seul flambeau qui éclaire et réchauffe un peu ces ténèbres, le seul joyau inestimable parmi tous les joyaux sans prix que possède cette lugubre basilique, c'est un *Christ en croix* qui décore sa sacristie, splendide peinture de la seconde manière de Murillo.

Autour de la cathédrale s'étend un atrium ou parvis bordé d'une muraille à hauteur d'homme, coupée de distance en distance par des socles surmontés de pyramidions. Le long de ce mur, et comme pour rompre l'uniformité de sa ligne droite, règne un pittoresque cordon de bannes de toile et de grands parapluies, sous lesquels des industriels des deux sexes étalent à la vue des passants des guenilles sordides et d'épais souliers à six rangs de clous, comme en usent les gouverneurs et les alcades fashionables des villages de la Sierra.

Une tradition que les Nestors indigènes à peau brune et à longues tresses ont répandue parmi le peuple, place un lac sous la cathédrale. Ce lac, dont l'onde est calme et comme endormie pendant toute l'année, s'enfle, bouillonne et bat sourdement les dalles du chœur, le jour anniversaire de l'entrée à Cuzco des conquérants espagnols (13 novembre 1532). Ce jour-là, jour de deuil pour les indigènes, il n'est pas rare, en traversant la place du parvis, de voir quelques âmes crédules agenouillées dans la poussière et l'oreille au niveau du sol, écouter de l'air le plus sérieux du monde si l'onde fatidique ne murmure pas.

Une église en pisé, bâtie par Francisco Pizarre et consacrée par Vicente Valverde, son aumônier, occupa pendant trente-six ans l'emplacement actuel de la cathédrale. En 1572, le vice-roi Francisco Toledo fit jeter bas cette bicoque et creuser les fondements d'une nouvelle église. Une somme de trois cent soixante mille francs fut d'abord affectée à sa construction; puis cinquante ans s'écoulèrent, et comme cette église, pareille à la toile de Pénélope, se poursuivait toujours sans jamais s'achever, que de nouvelles sommes, incessamment votées, venaient s'ajouter aux premières, Philippe IV, impatienté, demanda un jour *si on comptait la faire en argent massif*. Le mot royal eut du succès; après avoir fait le tour de l'Espagne, il arriva en Amérique. On ne sait s'il stimula le zèle de l'entrepreneur, mais après quatre-vingt-deux ans de travaux, la cathédrale était achevée. Elle avait coûté soixante-cinq millions de francs. La chose paraît incroyable, quand on considère aujourd'hui ce triste édifice [1].

Sa dédicace eut lieu le 15 août 1654; mais auparavant il fallut déblayer les abords

[1] Les auteurs espagnols ont relaté comme un chiffre exorbitant les *cinquante ans* de travail qu'avait nécessités l'édification de la forteresse du Sacsahuaman ; mais aucun d'eux n'a fait mention des *quatre-vingt-deux ans* employés à la construction de la cathédrale, ou s'est contenté de les indiquer par deux dates. — Ajoutons que de pareils chiffres, qui, partout ailleurs qu'au Pérou, auraient une valeur significative, ne prouvent ici qu'une chose : c'est que l'Indien du continent Sud, très-nonchalant de sa nature, met à ce qu'il fait vingt fois plus de temps qu'il n'en faut.

de l'église, rendus impraticables par l'alluvion due aux travaux de près d'un siècle. Tous les chanoines, enflammés d'un saint zèle, passèrent à leur bras un cabas de jonc et se mirent à enlever la terre, les moellons, les gravats, qui formaient autour du lieu saint des *montagnes* et des *vallées*[1]. L'exemple des chanoines fut suivi par le corrégidor et par quatre chevaliers de Calatrava; puis les curés de la ville et ceux des environs arrivèrent en foule suivis de leurs vicaires, les moines des quatre ordres vinrent également donner un coup de main, les dames de la ville imitèrent les moines, et bientôt la population tout entière se mit de la partie et travailla comme un seul homme, jusqu'à parfait achèvement de la besogne, qui dura cinq jours et cinq nuits.

A la droite de la cathédrale, objet d'un si vif enthousiasme, et se rattachant à la masse de l'édifice, s'élève la chapelle dite du Triomphe, qui n'était au principe qu'une cahute en terre, humble dépendance de la première église construite en terre aussi. Pendant une émeute excitée par les partisans de l'Inca Manco, frère de Huascar, quelques Espagnols, s'étant réfugiés dans cette chapelle pour échapper à l'incendie que les Indiens avaient allumé sur plusieurs points de la cité, furent miraculeusement préservés des flammes par l'intercession de la Mère de Dieu. De là cette chapelle à coupole de pierre qu'on éleva depuis pour perpétuer le souvenir du miracle, chapelle au seuil de laquelle, le jour de l'Assomption de chaque année, les Indiens des deux sexes dressent un reposoir, chantent, dansent, mangent, boivent, s'enivrent et se gourment très-dévotement en l'honneur de celle qu'ils appellent *Jesu mamachay*, la chère mère de Jésus.

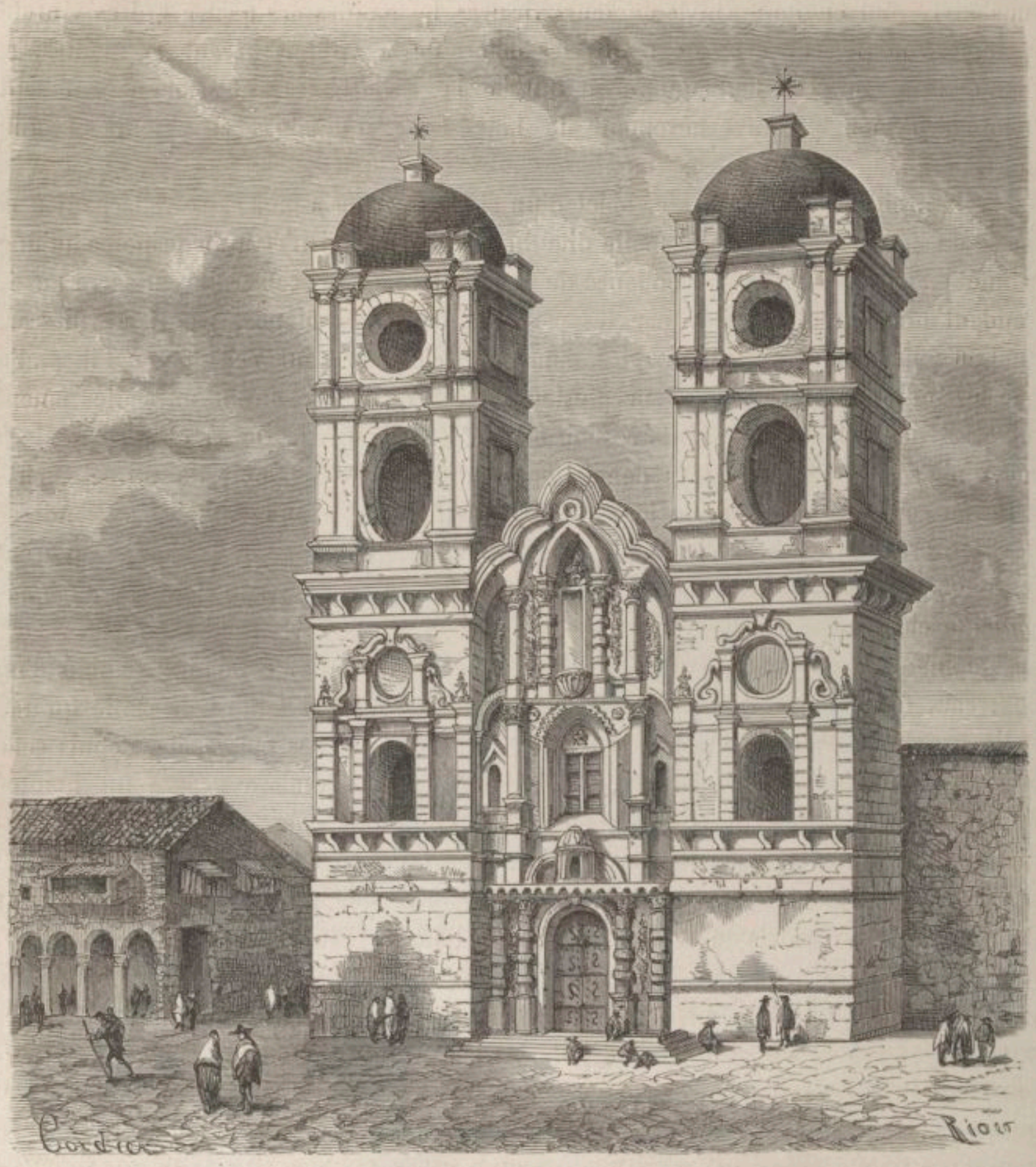
Depuis l'an de grâce 1538, où Fray Vicente Valverde, ce moine doublé d'un bourreau, fut nommé second évêque[2] de l'édifice en terre à toiture de paille qu'une bulle papale de Paul III avait élevé dès 1537 au rang d'église épiscopale, depuis cette époque, disons-nous, jusqu'en 1843, où don Eugenio Mendoza y Jara fut nommé évêque par Sa Sainteté le pape Grégoire XVI, vingt-huit évêques, y compris ce dernier, se sont succédé dans le gouvernement spirituel de Cuzco.

A droite de la plaza Mayor, dont la cathédrale occupe le côté Sud-Est, s'élève sur l'emplacement du palais de Ccapac Yupanqui et de la ménagerie de serpents que cet Inca y avait annexée, l'église de la Compagnie des Pères de Jésus. Cet édifice, bâti en grès carbonifère, est d'une assez fière tournure, malgré le goût hispano-lusitanien des sculptures de sa façade, dont les détails baroques sont traités néanmoins avec beaucoup de soin. Depuis l'expulsion des Jésuites, cette église était restée fermée au culte, lorsqu'en 1824 les patriotes, à leur retour d'Ayacucho, enfoncèrent ses portes au nom de la liberté sainte et la transformèrent en corps de garde. Après la proclamation de l'indépendance, elle fut fermée de nouveau jusqu'au jour où l'idée nous étant

[1] *Alturas empinadas y hondos valles*, dit le manuscrit du docteur Carrascon, auquel nous empruntons ces détails.

[2] Le premier évêque de Cuzco fut don Fernand de Luque y Olivera. Fray Vicente Valverde ne resta que trois ans en possession de son évêché. Il fut assassiné ou assommé, on ne sait au juste, par des Indiens de la province de Quispicanchi.

venue d'en demander les clefs au sous-préfet de Cuzco, don José Grégorio Llanos, nous la fîmes rouvrir, au grand ébahissement de quelques indigènes qui traversaient la place en ce moment et qui accoururent à toutes jambes dans l'espoir d'entrer à notre suite. Mais le pongo qui nous accompagnait ferma lestement la porte bâtarde



ÉGLISE DES JÉSUITES, A CUZCO.

pratiquée dans un des vantaux de la *porta regia*, et trompa la curiosité des badauds.

Cette église, dont les habitants de la ville ne connaissent guère que l'extérieur, se compose à l'intérieur d'une seule nef, dont la voûte en berceau repose sur un entablement porté par des pilastres cannelés d'ordre corinthien composite. A l'entrée,

une vaste tribune supportée par des piliers carrés forme comme un vestibule ou pronaos à l'édifice. Aucune chapelle n'interrompt les grandes lignes de la nef, qui se développent dans une majestueuse sévérité jusqu'au sanctuaire arrondi en hémicycle et séparé de la nef par une balustrade en pierre. L'église, au reste, était complétement dépourvue des objets relatifs au culte. Son unique autel avait disparu. Nul tableau, nulle croix, nul ex-voto pieux n'était resté cloué à ses murailles, dont la pierre d'un ton de rose sèche était d'une propreté remarquable.

En allant et venant sur les larges dalles où nos pas éveillaient un écho sonore, nous ramassâmes quelques fragments de sculptures détachées d'une chaire dont la place indiquée par des crampons de fer était encore visible sur le mur de droite. Parmi ces débris, se trouvait une tête d'ange cravatée de ses ailes, grosse comme le poing, d'une expression charmante et d'une délicatesse d'exécution qui faisait honneur au ciseau du Berruguète indigène auquel elle était due.

Dans la tribune, où nous montâmes par un escalier en pierre bordé d'une rampe en bois sculpté, d'un joli travail, les orgues étalaient encore leurs batteries de tubes de différents calibres, mais descellés et visiblement penchés les uns sur les autres, comme les arbres d'une forêt dans un coup de vent. Les touches du clavier étaient décollées; les vers avaient rongé le buffle des marteaux, et de grandes toiles d'araignées enveloppaient comme d'un linceul ce pauvre corps harmonieux dont l'âme était partie.

Devant la balustrade qui séparait le sanctuaire de la nef, bâillait une ouverture de quatre pieds carrés, pourvue d'un escalier dont on n'apercevait que les premières marches : le reste se perdait dans une ombre noire. Suivi de l'Indien porte-clefs, que cette église vide et ce trou ténébreux impressionnaient visiblement, je tentai la descente. Une vingtaine de degrés nous conduisirent dans la crypte de l'église, divisée en cellules carrées dont les murs, d'une propreté singulière, semblaient avoir été récemment blanchis. Ces cellules avaient servi autrefois de caveaux funéraires. Quelques cercueils ouverts et vides s'y trouvaient encore. La forme des cadavres qu'ils avaient renfermés était indiquée sur la planche du fond par une silhouette couleur de sépia. Des lambeaux de suaire en coton du pays (tocuyo) pendaient accrochés aux clous de ces bières. La nuit, à la lueur d'une torche, ce spectacle eût été fort peu rassurant : mais il était midi, la crypte était inondée d'air pur et de soleil entrant par des fenêtres grillées, derrière lesquelles une mauve en fleur se courbait et se redressait au souffle du vent, et les détails lugubres que je relevais un à un n'éveillèrent en moi qu'un sentiment de paisible mélancolie. Il n'en fut pas de même de mon compagnon, qui, en se retrouvant dans la rue, m'assura que la vue de ces cercueils et leur odeur de pourriture humaine lui avaient si fort soulevé le cœur qu'il se voyait contraint d'aller boire un flacon d'eau-de-vie chez un pulpero de sa connaissance. J'approuvai son idée, et, en lui mettant deux réaux dans la main, je le chargeai d'offrir mes remerciments à son maître.

Après l'église des Pères de Jésus viennent les églises de San Augustin et de l'Al-

mudena, toutes les deux élégamment construites, toutes les deux fermées au culte ; ce qui implique une certaine indifférence en matière de religion chez les Cusquéniens de notre époque. Toutefois, ces deux églises, bien que sans prêtres et sans autels, ne sont pas vouées à une entière solitude. Le *positivisme*, en les dépouillant de leur prestige sacré, a su tirer parti des avantages qu'elles pouvaient offrir. Un collége, avec tout son matériel de bancs, de tables et de pupitres, s'est installé dans la première et y est à l'aise. Dans la seconde, desservie autrefois par des religieux bethléémites, une société de philanthropes a transféré l'hospice dit de Saint-André, fondé à l'intention de pauvres femmes, — action qu'on ne peut trop louer, — mais en ayant soin de s'approprier la vaste maison primitivement affectée à cet usage par le fondateur du susdit hospice, de la faire vendre aux enchères et de s'en partager le prix, — dol qu'on ne saurait trop flétrir.

Cette revue architecturale des églises de Cuzco nous conduit naturellement à parler du clergé, chanoines, curés et vicaires, qui desservent ces mêmes églises et chantent sous leurs voûtes les louanges de Dieu dans un latin auquel l'usage de l'idiome quechua donne un accent traînard et une prononciation gutturale qui choquent l'oreille des partisans de l'euphonie.

Ces respectables prêtres, gens du monde par leurs manières et gais vivants par leurs propos, joignent habituellement à l'instruction générale qu'ils peuvent posséder, une science spéciale qui leur fut toujours sympathique et dont ils ont puisé les premières notions dans des recueils et dans des livres qui leur sont tombés sous la main. Chacun d'eux a choisi selon les circonstances ou la pente de son esprit, qui la géographie, qui la physique, qui la chimie ou les mathématiques transcendantes. Cette science qu'ils professent publiquement, afin que le fruit de leurs veilles et de leurs études soit profitable à la jeunesse, est contenue en substance dans un manuel par demandes et réponses, qu'ils ont laborieusement rédigé, et que leurs élèves, dont l'âge varie entre seize ans et vingt-quatre, sont tenus d'apprendre par cœur après l'avoir écrit sous leur dictée. Ceux de ces prêtres qu'aucune science spéciale ne recommande à l'attention, se contentent de professer, par amour du professorat, la théologie scolastique, la théologie canonique ou la théologie mystique, trois sciences comprises dans le programme d'études d'une éducation libérale à Cuzco.

Le costume de ces chanoines et de ces curés indigènes est à peu près celui du clergé espagnol, moins la qualité de la dentelle des manchettes, plus les doubles boutons en or qui les attachent aux poignets et le vaste parapluie en taffetas rouge, complément obligé d'une toilette ecclésiastique au pays des Incas.

Les mœurs du clergé cusquénien sont douces et paisibles, et rappellent un peu celles des temps bibliques et des âges patriarcaux. La plupart d'entre eux ont des nièces dont la mère, qu'ils n'appellent jamais leur sœur, par égard pour la bienséance, remplit habituellement dans la maison l'office de *ama de llaves* ou de gouvernante. Quelques-uns recueillent une orpheline ou une pauvre jeune veuve dont ils adoptent les enfants. Ces œuvres pies, chez les bons prêtres de Cuzco, sont dictées par un pur amour du prochain,

par l'horreur de l'isolement et par ce besoin inhérent aux belles natures de s'entourer d'affections vraies.

La sollicitude de ces ecclésiastiques pour les êtres qui les entourent est paternelle et tendre, et leur dévouement absolu. Non-seulement ils partagent avec eux ce qu'ils possèdent et pourvoient à tous leurs besoins, mais même, à l'occasion, ils s'imposent des priva-

PRÊTRE ET SÉMINARISTE INDIGÈNES.

tions et font des sacrifices pour leur donner le superflu. Un négociant a-t-il reçu de la côte du Pacifique quelque article de mode ou de nouveauté, bien vite le chanoine, si c'est un chanoine, ou le curé, si c'est un curé, fait part de la bonne nouvelle à sa famille d'adoption, et convient avec elle du jour où l'on ira voir l'article en question. Ce jour venu, la famille se met en marche. On arrive à la *tienda* du négociant, où le révérend entre seul pour examiner les étoffes et en débattre le prix. La veuve et ses enfants se

tiennent à l'écart; il arrive parfois que le chanoine ou le curé, indécis dans le choix de deux étoffes de qualités distinctes et partant de prix différents, fait un signe de tête à sa protégée, qui s'avance timidement.

« *Que le parece à U^d.* — Que vous en semble? lui demande le révérend.

— Je suis en tout de l'avis de mon *señor padre*, » répond invariablement la fine mouche, en montrant du doigt la plus belle et la plus chère des deux étoffes.

L'homme de Dieu fixe définitivement son choix, fait couper l'étoffe et confectionner le paquet, et, le mettant sous son bras, dit gracieusement au marchand : « Je vous enverrai

UNE FAMILLE D'ADOPTION.

l'argent dans quelques minutes. » Presque toujours ces minutes canonicales ou cléricales durent un an ou dix-huit mois; il en est qui sont éternelles.

De retour sous son toit, le bon pasteur reçoit force remercîments de sa brebis, si l'objet acheté par lui est de qualité supérieure; mais s'il laisse à désirer sous quelque rapport, un orage formé dans le trajet de la boutique à la maison éclate brusquement sur la tête du patriarche, et les qualifications de *sicatero* (ladre), de *raton* (rat) et d'*avariente* (avare) sont la récompense de son action.

Le tableau le plus complet et le plus touchant de ces mœurs intimes est celui qu'offrait l'intérieur d'un chanoine de nos amis, philosophe par instinct et par occasion, professeur

de physique expérimentale. Son cabinet d'étude était un grenier éclairé par une lucarne. Une odeur indéfinissable, mais empestée, s'exhalait de ce sanctuaire de la science, où nous n'entrions qu'avec un citron sous le nez. Jamais échoppe d'Auvergnat ou boutique de brocanteur n'offrit un pareil pêle-mêle de livres, d'instruments, de chiffons et de paperasses ; jamais plus de poussière et plus de toiles d'araignées ne se superposèrent dans un réduit. Notre chanoine, assis devant sa table de travail, développait sur le papier ses systèmes et ses théories en buvant du vin de Carlon. Il n'interrompait sa besogne que pour sourire à trois marmots — ses enfants d'adoption — qui se roulaient sur une natte

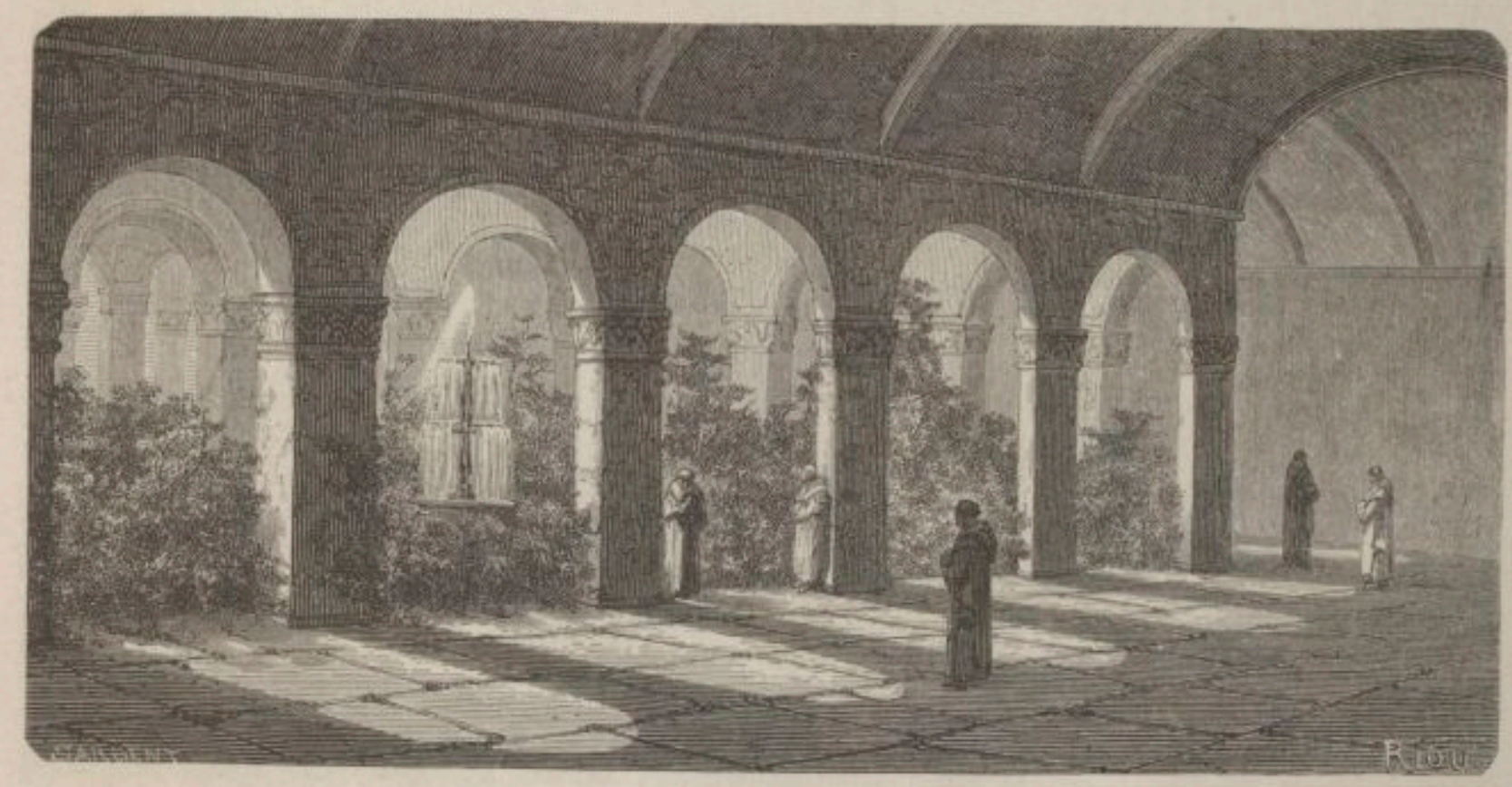
UN CHANOINE DE MES AMIS, PROFESSEUR DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

en poussant des cris inhumains. Par un caprice digne de sa philosophie, notre ami avait donné à ces enfants, dont la mère, une Indienne, était sa cuisinière, des noms empruntés au règne végétal. L'aîné se nommait *Sapallo* (giraumon) ; le cadet, une fille, avait nom *Zanahoria* (carotte) ; le plus jeune répondait à celui d'*Apio* (céleri). L'amour-propre maternel de l'Indienne s'était bien un peu révolté d'abord contre ces appellations saugrenues, mais son maître avait tenu bon en prétendant, à tort ou à raison, que des noms de légumes seyaient bien aux enfants d'une cuisinière et réveillaient heureusement des souvenirs de pot-au-feu.

Mais laissons notre ami à sa physique expérimentale, à ses rouges bords et à sa famille,

et, des mœurs du clergé et de l'architecture des églises, passons à la description des couvents.

L'ornementation extérieure des couvents de Cuzco est loin d'égaler celle de ses églises ; tous ces édifices sont de lourds parallélogrammes, avec des murailles lisses, couverts d'un toit de tuiles ou coiffés de coupoles, et percés d'une porte cintrée sur laquelle est placé le signe du salut. Cette porte donne dans une petite cour enclose de murs élevés, et qui aboutit à un de ces couloirs tortueux et sombres comme en ont les vieux châteaux d'Anne Radcliffe, comme en avaient les antres de l'Inquisition. C'est presque en hésitant qu'on s'y engage. Mais lorsque, après avoir tâtonné pendant quelques minutes dans les ténèbres, on débouche inopinément à l'entrée du cloître intérieur, inondé d'air et de lumière, le tableau qu'on a sous les yeux efface bien vite la première et désagréable impression qu'on avait reçue. De vastes cours bordées de galeries dont les



INTÉRIEUR DU COUVENT DE LA MERCED, A CUZCO.

cintres sont portés par d'élégants piliers ou des groupes de colonnettes, se prolongent dans une perspective harmonieuse ; au centre de ces cours, façonnées en jardins, s'élève une fontaine de granit à trois vasques superposées ; de son sommet jaillit une gerbe d'eau qui retombe de bassin en bassin comme de l'urne d'une naïade ; de beaux massifs de daturas, de capulis et de myrtes, des corbeilles de fleurs symétriquement espacées, mêlent leur feuillage mobile au feuillage sculpté de l'architecture. Une paix profonde, un calme ineffable se dégagent de cet ensemble ; une solitude complète environne le promeneur : aucun bruit discordant ne frappe son oreille : le murmure de l'eau, le souffle du vent, le gazouillement d'un oiseau dans les branchages, sont les seules voix qui troublent le silence. Jamais asile plus sûr et plus discret, retraite plus voilée et plus mystérieuse, ne fut offerte au poëte, à l'artiste, au rêveur, pour y développer son thème ou y caresser sa chimère. A ces Édens de Cuzco cachés entre quatre murailles il ne manque, pour

ressembler au véritable paradis, que quelques degrés d'élévation de plus dans leur température.

Le couvent de la Merced est la merveille du genre. Si l'élégance de son cloître, les belles proportions de ses arceaux et l'escalier monumental qui conduit au premier étage font l'admiration des curieux et des gens de l'art, ses jardins, ses eaux, ses ombrages, offrent au promeneur la plus charmante *alameda* qu'il puisse souhaiter.

Ce beau couvent, dont le prieur était de mes amis, n'avait pas un recoin caché que je ne connusse ; je savais au juste combien ses galeries avaient de piliers et quelles espèces végétales croissaient dans les carrés de ses parterres. Un de mes plaisirs, pendant les courts étés de Cuzco, était de monter après mon dîner sur la plate-forme de son clocher et de m'adosser contre la coupole qui le couronne ; cette coupole, que le soleil avait chauffée pendant le jour, gardait un reste de chaleur qui me pénétrait d'un bien-être indicible. Enveloppé dans mon manteau et tandis que la chymification de mon dîner s'opérait doucement à l'aide d'un cigare, mes regards plongeaient dans la ville et fouillaient indiscrètement les cours et les maisons voisines. Le monastère de Santa-Clara en particulier attirait mon attention par la disposition de ses cellules et les compartiments de son jardin diapré de fleurs charmantes, mais communes ; du haut de mon observatoire, je voyais les religieuses aller et venir, tout occupées de soins divers et fort loin de penser qu'un profane, un être du sexe abhorré, avait les yeux fixés sur elles et ne perdait aucun détail de leur pantomime.

Certaine après-midi que j'étais à mon poste, examinant pour la centième fois l'intérieur du jardin de Santa-Clara, le hasard me rendit témoin d'une scène étrange. J'en parle ici pour deux raisons : la première, parce qu'un voyageur obligé par état de tout voir, sinon de tout savoir, a un peu le droit de tout dire ; la seconde, parce que l'épisode ou la scène en question se rattache aux mœurs du pays et explique certains usages. J'examinais donc l'intérieur du jardin de Santa-Clara, quand une religieuse sortit de sa cellule et vint se poster devant une cellule voisine ; cette religieuse portait une guitare qu'elle accorda et dont elle se servit pour accompagner une *copla*, un *yaravi*, une chanson quelconque. A la distance où je me trouvais, cent cinquante mètres environ, je ne pouvais entendre ni l'air ni les paroles ; mais la pose langoureuse de l'exécutante, sa tête penchée en arrière, ses yeux levés au ciel, indiquaient clairement que la poésie du morceau dont elle avait fait choix était des plus tendres, et sa musique à l'avenant.

Comme cette vierge du Seigneur était occupée à filer des sons, la porte d'une cellule placée à sa gauche s'ouvrit brusquement : une religieuse en sortit, les bras étendus, les voiles au vent, courut sus à la virtuose, lui arracha sa guitare des mains et la lui brisa sur la tête ; puis, la saisissant d'un bras vigoureux et la courbant comme un frêle roseau, malgré les efforts de la victime pour se débarrasser de son étreinte, elle lui infligea, séance tenante, cette correction manuelle dont la seule menace fait frémir les petits enfants. Je vis passer rapidement devant mes yeux, pareilles aux

zones multicolores de la tranche d'un code civil, les *enaguas*[1] bleues, jaunes, rouges, vertes de la pauvre nonne ainsi maltraitée ; aux cris qu'elle poussait, une partie de la communauté accourut, l'abbesse en tête ; trois religieuses parvinrent à grand'peine à l'arracher aux mains de son bourreau. J'ignore ce qui s'ensuivit.

Le soir venu, je racontai le fait à quelques dames de la ville en les priant de m'en donner l'explication. Elles me répondirent ingénument, mais non sans rire un peu, que la nonne dilettantina s'était probablement attiré cette correction pour avoir donné une sérénade à l'amie de cœur d'une de ses compagnes ; que celle-ci s'était courroucée de cet excès d'audace et l'avait châtiée, comme en Espagne un galant se courroucerait

JARDIN DU COUVENT DE SANTA-CLARA, A CUZCO.

et malmènerait le rival qu'il verrait *racler le jambon* sous les fenêtres de sa belle.

Revenons aux couvents d'hommes et à leur architecture.

Après le couvent de la Merced, le plus beau de tous et dont la fondation remonte à l'année 1537, vient celui de Santo-Domingo, qui date de 1534, et fut fondé par les quatre moines dominicains Valverde, Pedraza, San-Martin et Oliaz, qui accompagnaient Francisco Pizarre lors de son entrée à Cuzco. Ce couvent est bâti sur l'emplacement

[1] Sous le ciel de Cuzco, les *enaguas* ou jupons portés par le beau sexe sont toujours en laine, jamais en coton, et de couleurs très-vives. Les couleurs à la mode sont le ponceau, le bleu de ciel, le rose vif, le vert pomme et le jaune citron.

qu'occupaient, du temps des Incas, le temple du Soleil et ses dépendances. Quelques pans de murs de cet édifice, bâti en trachyte porphyroïde d'un gris obscur, sont enchâssés dans les constructions modernes et permettent à l'archéologue d'en étudier la coupe et l'appareil. Le jardin du couvent est borné dans sa partie Nord par les débris d'une

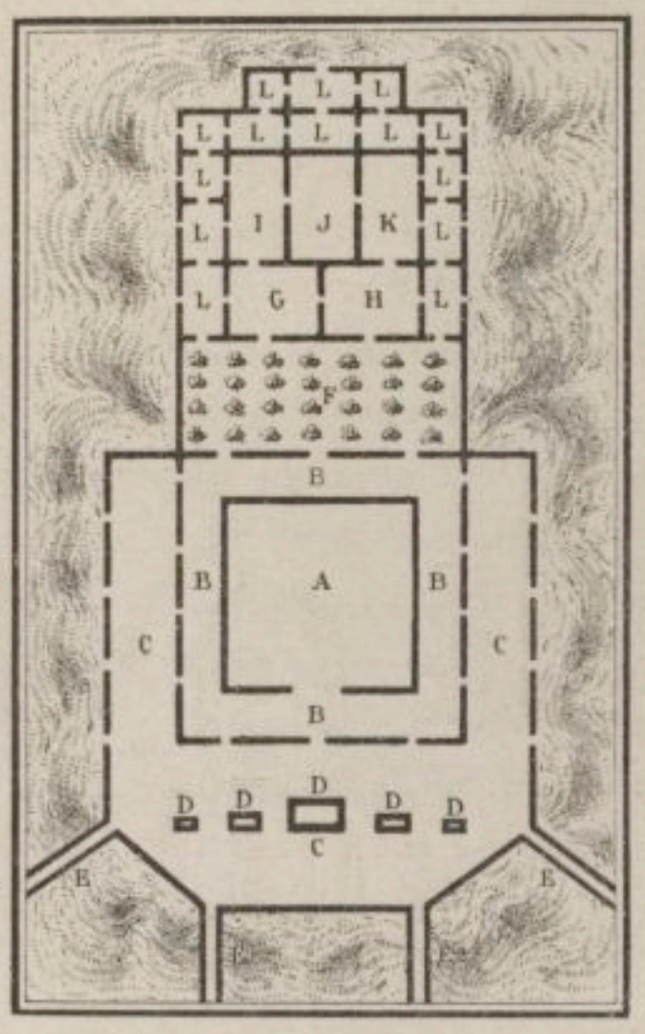
ÉGLISE DE LA MERCED, A CUZCO.

muraille antique, demi-circulaire, et la seule de ce genre se rattachant à l'époque des Incas que nous ayons trouvée. Cette muraille correspond à l'endroit où l'image géante d'Inti-Churi, placée sur un autel de porphyre noir, était exposée à l'adoration des fidèles. Aujourd'hui des fleurs réelles et de véritables légumes croissent dans ce jardin autrefois planté de fleurs et de graminées d'or, si l'on en croit les merveilleuses descriptions

qu'en ont faites les historiographes de la conquête. Ce jardin, ou mieux cet enclos d'or (*ccoricancha*), en perdant ses richesses, a donné son nom au quartier.

Le couvent de San-Francisco, fondé en 1535, dans le quartier de Toccocachi, dépendant de la paroisse de San-Cristoval, fut transféré en 1538 dans le quartier de Casana et presque en face du collége des Sciences. En 1549, on l'établit définitivement à l'angle de la place qu'il occupe aujourd'hui et à laquelle il a donné son nom. Sur cette place, le samedi de chaque semaine, de midi à six heures, se tient un marché dit du Baratillo, où les amateurs des deux sexes trouvent à acheter de vieux habits, de vieux galons, de vieux chapeaux et de vieilles chaussures.

Le couvent actuel de San-Francisco n'offre extérieurement aux partisans de l'archi-



A. Temple du Soleil, aujourd'hui église et couvent de Santo-Domingo.

B. B. B. B. Cloitre quadrangulaire.

C. C. C. Place du parvis du Temple et côtés latéraux.

D. D. D. D. D. Fontaine et cuves purificatoires.

E. E. E. E. Anciennes rues conduisant de la place du parvis du Temple à la place centrale de Cuzco, aujourd'hui rues Saint-Augustin, de la Prison, du Ruisseau bas et du Recoin.

F. *Coricancha* ou jardin d'or des Incas, aujourd'hui demeure et potager du chanoine Justo Apu Ramo de Sahuaraura.

G. Chapelle dédiée à la Lune. — *Quilla*.

H. Chapelle dédiée à Vénus et à la Voie lactée. — *Coyllur chasca y Catachillay*.

I. Chapelle dédiée à la Foudre et aux Éclairs. — *Illapantac*.

J. Chapelle dédiée à l'Arc-en-ciel. — *Ckuychi*.

K. Salle des délibérations du *Huillacumu* ou Grand Pontife et des Prêtres du Soleil.

L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. L. Logements des Prêtres et des serviteurs attachés au culte du Soleil.

PLAN GÉOMÉTRAL DU TEMPLE DU SOLEIL, DRESSÉ D'APRÈS LES RUINES EXISTANTES, LES TEXTES IMPRIMÉS ET LES CHRONIQUES MANUSCRITES DES COUVENTS DE CUZCO.

tectonographie qu'une agglomération de bâtiments carrés, surmontés d'une tour carrée. A l'intérieur, il a des cours, des jardins, de longues galeries, dont les pleins cintres sont portés par des groupes de colonnettes, et sur les murs de ces promenoirs de grandes fresques où saint François d'Assise est *pourtraict* dans toutes les postures et dans tous les actes intimes de sa pieuse existence. Ces fresques n'ont de remarquable que leur piété naïve. Au point de vue de l'art, composition, dessin, couleur n'y sont comptés que pour mémoire, ou donnent lieu à d'étranges méprises et à de curieux contre-sens. Mais dans ces croûtes à la colle, exposées à l'air du dehors et que chaque printemps voit pâlir un peu comme de jeunes filles poitrinaires, on sent une foi si fervente et, chez l'artiste qui les peignit, une intention si manifeste d'honorer le patron du lieu pour s'en faire un intercesseur près du divin Maître, que le critique le plus farouche

et le plus cuirassé contre l'émotion s'attendrit malgré lui et laisse choir sa plume.

Après les monastères, il nous reste à parler des moines.

A Cuzco, comme dans toutes les villes du littoral, le moine jouit de la considération générale. Les hauts fonctionnaires lui frappent amicalement sur le ventre, les bourgeois et les commerçants lui donnent des poignées de main, les femmes lui sourient et le chargent du soin de diriger leur conscience, les enfants montent sur ses genoux et jouent sans crainte avec les glands de son cordon. La liberté d'action dont jouit à Cuzco cet élu du Seigneur, est illimitée. Rarement on le trouve dans sa cellule. En revanche, on le rencontre partout et à toute heure, devisant avec l'un de choses sérieuses, avec l'autre de choses frivoles, parlant à chacun le langage qui lui est propre, porté par tempérament et par éducation à plaisanter plutôt qu'à s'affliger sur les misères de ce monde : assaisonnant volontiers ses plaisanteries de gros sel ; donnant le pas au vin de France et

MOINES DE CUZCO. — LES QUATRE ORDRES.

au mot propre sur l'eau du pays et la périphrase ; tolérant les petits défauts du prochain, excusant toutes ses faiblesses, voilant du manteau de la charité les peccadilles du beau sexe ; toujours prêt, comme citoyen, à blâmer en public les actes du gouvernement, et comme religieux, à fronder en cachette les faits et gestes de l'évêque ; tel est le moine de Cuzco.

La plupart de ces moines quittent le couvent après l'office du matin et n'y rentrent que le soir à neuf heures. Quel est l'emploi de leur journée ? — C'est ce que nul n'a jamais su. Désireux d'obtenir des éclaircissements sur leurs absences régulières qui me semblaient au moins étranges, j'interrogeai un jour à cet égard le prieur d'un couvent que j'avais eu souvent pour vis-à-vis dans de petits bals de famille.

« Pourquoi tous vos moineaux s'envolent-ils ainsi chaque matin? lui demandai-je.

— Pour aller chercher leur pâture, » me répondit-il en riant.

Et comme j'insistais pour savoir de quel genre était cette pâture, le digne prieur ajouta en me regardant et clignant de l'œil :

« Ne sont-ce pas des hommes comme vous? »

Je dus me contenter de cette réponse ambiguë.

A Cuzco, l'état monastique n'entraîne après lui, pour les novices qui s'y destinent, aucune de ces rudes épreuves qui brisent le corps du postulant et lassent son esprit. C'est par des chemins revêtus de gazon et des sentiers semés de fleurs que ces novices atteignent l'époque de prononcer leurs vœux et de se préparer à la gloire éternelle. Bien souvent, dans nos promenades *urbi* et *ruri*, il nous est arrivé de voir, à travers l'huis entr'ouvert d'une chicheria, un essaim joyeux de ces *monigotes*, chantant à tue-tête en choquant leurs verres pleins jusqu'aux bords, ou dansant le *maicito* et la *moza mala* avec tout l'abandon de leur âge.

Les prieurs des couvents de Cuzco se sont fait une loi de tolérer chez les novices de leur ordre ces passe-temps honnêtes et que la religion, telle qu'ils la professent, ne désapprouve pas. Ils prétendent savoir, par expérience, que la nature humaine a besoin d'une rondelle fusible pour laisser échapper son trop-plein de vapeur, lequel, sans cette précaution, ferait éclater la machine. Ces prieurs sont en général des hommes aguerris aux combats de la vie et trempés comme un pur acier dans la fournaise des passions. Tous ont été ou sont encore en butte aux obsessions du malin esprit. Si la plupart succombent sans même essayer de combattre, c'est qu'ils sont persuadés à l'avance que toute résistance de leur part serait inutile, Dieu, disent-ils, n'ayant pas fait l'homme et le démon de force égale.

L'un d'eux, déjà promu de son vivant à la canonisation, que nous avons beaucoup connu, mais que nous ne nommerons pas pour épargner sa modestie, avait été victime d'une de ces passions terribles qui bouleversent l'existence et que le Seigneur inflige à ses élus pour les avancer dans la voie de la perfection. Cette passion avait été, pour le prieur dont nous parlons, une source de mille maux en même temps qu'une occasion de prodigalités folles. Après avoir dévoré l'épargne de la communauté et criblé d'hypothèques les biens-fonds du couvent, il avait, disaient ses ennemis, — qui de nous, hélas! n'a les siens? — vendu à un orfévre de la rue des Plateros une statue de saint Michel archange en argent massif, de grandeur naturelle, et qui, depuis deux siècles qu'elle ornait une chapelle de l'église, faisait l'orgueil de la communauté et l'admiration des fidèles. Le public dévot s'émut de l'affaire. Comme l'évêque se disposait à ouvrir une enquête, l'image qu'on disait vendue et déjà fondue en lingots se retrouva un beau matin dans la niche qu'elle occupait. Le prieur fut porté aux nues. En vain ses ennemis prétendirent qu'une quête faite à propos parmi les personnes du sexe lui avait permis de racheter le saint Michel de son couvent; le bon sens public fit justice de cette calomnie, et la réputation de sainteté de ce prieur grandit subitement de cent coudées.

Les moines de Cuzco, s'ils n'ont ni les formes moelleuses, ni le ton melliflu que donne l'usage du monde, ni cette propreté vulgaire que saint Augustin nomme une vertu, et que leurs frères en religion d'Arequipa poussent jusqu'au scrupule, suppléent

à l'absence de ces qualités par une rondeur de manières, une franchise de langage, une appréciation nette et accentuée des hommes et des choses, qui mettent l'étranger à l'aise auprès d'eux. Chez les moines d'Arequipa, la forme l'emporte sur le fond. Chez ceux de Cuzco, le fond prédomine sur la forme.

Le parallèle que nous établissons entre les couvents d'hommes des deux cités peut s'appliquer, avec quelques modifications, à leurs communautés de femmes. Moins bien douées par la nature et l'éducation que les nonnes d'Arequipa, les religieuses de Cuzco n'ont avec le monde aucune de ces relations d'amitié, de convenance ou de curiosité, que les premières ont su se créer avec lui et qu'elles entretiennent à l'aide de petits cadeaux et de sucreries. Comme les Vierges du Soleil auxquelles elles se rattachent par des liens de famille, les religieuses de Cuzco vivent chastement confinées à l'ombre de leurs froides murailles, et bien qu'à l'exemple de leurs sœurs d'outre-Cordillère, elles confectionnent parfois, pour un public payant, des crèmes, des beignets et autres friandises, elles n'invitent jamais, comme celles-ci, leurs proches et leurs amis à venir les manger chez elles.

Ces dissemblances morales et physiques entre les communautés de Cuzco et d'Arequipa nous semblent tenir à des questions d'altitude, de climat et de race. Arequipa, situé dans une vallée verdoyante, jouit d'une assez douce température et d'un ciel presque toujours serein. Son voisinage de la côte du Pacifique et ses relations journalières avec les étrangers, durant une période de trois siècles, ont dû expurger des veines de sa population d'élite une partie du sang indien et le remplacer par assez de sang espagnol, anglais, allemand, français, italien, pour que l'idiosyncrasie de cette dernière ait été changée et que son épiderme soit passé de la nuance de brique cuite à celle de rose citrin.

Cuzco, par sa situation géographique, n'a pu jouir des mêmes avantages. Situé à cent lieues de la mer et à douze mille cinq cent cinquante-huit pieds de son niveau, entouré d'arides montagnes, attristé par un climat froid et un ciel nébuleux, sa population n'a eu jusqu'à ce jour avec la civilisation, et surtout ses représentants, que des relations passagères et a conservé à peu près intacts ses mœurs primitives, son idiome particulier et la nuance de sa peau.

Nous aurions pu développer plus longuement cette comparaison entre Arequipa et Cuzco, mais nos minutes sont comptées, et le lecteur voudra bien se charger de ce soin. Nous ajouterons seulement que, de la différence géographique et climatologique qui existe entre les deux cités, résulte un sentiment d'aigreur hostile et mutuelle dans leurs populations. Les citoyens grands et petits des provinces du littoral, comme les corporations religieuses, traitent d'*Indiens pouilleux* (*Indios piojosos*) ceux de la Sierra, qui, de leur côté, les qualifient de *lapins blancs* et de mangeurs de crème (*Yuracuy* et *Masamoreros*).

Malgré la réclusion sévère des religieuses de Cuzco et leur indifférence à l'endroit du monde, la calomnie, qui ne respecte rien, a tenté maintes fois de souiller ces vases d'élection et de ternir sous son haleine immonde ces miroirs de pureté. Les nonnes de

Sainte-Catherine, en particulier, ont été comme Sion en butte aux flèches de l'impie. Lors de notre premier voyage à Cuzco, on accusait ces saintes filles de descendre chaque soir dans la rue, à l'aide d'une corde à puits, une manne d'osier, qu'elles remontaient ensuite et dans laquelle venaient se blottir tour à tour des officiers du bataillon de Pultunchara. La calomnie ajoutait que l'évêque, pour couper court à tout propos, avait fait murer la fenêtre du couvent qui donnait sur la rue. De pareils *on dit* sont au-dessous des commentaires et soulèvent l'indignation des cœurs vertueux. Si nous les relatons ici, c'est que notre tâche de narrateur nous fait un devoir de tout dire.

Ce même couvent de Sainte-Catherine, par un hasard étrange, est bâti sur l'emplacement qu'occupait autrefois l'*Accllhuaci* ou maison des Vierges consacrées au culte d'Hélios-Churi. Les statuts établis par Sinchi Rocca, au douzième siècle, condamnaient la vierge adultère à être enterrée vive, comme les vestales romaines, et punissaient de mort son complice, en remontant jusqu'à la troisième génération. Depuis l'introduction du christianisme, les lois à cet égard se sont fort adoucies. Aujourd'hui la nonne parjure à ses vœux — on en cite quelques exemples — est fouettée simplement, mais vigoureusement par deux de ses compagnes, et privée de chocolat à son déjeuner pendant une année. Quant à son complice, le blâme public peut l'atteindre, mais la loi ne le frappe pas.

Le tremblement de terre de 1650, un des plus violents, avec celui de 1590, qu'on ait ressentis à Cuzco et qui jeta bas une centaine de maisons, détruisit en partie le couvent de Sainte-Catherine, dont l'édification remontait à 1599. Dépossédées de leur demeure, les religieuses trouvèrent un asile dans la maison d'un commandeur, sise rue de Cuichipuncu. Le 17 décembre 1651, à l'issue des vêpres, on posa solennellement la première pierre du monastère actuel. L'évêque de Cuzco, escorté du clergé, des communautés religieuses et d'une grande affluence de populaire, déposa sous cette pierre, après l'avoir bénite, quelques pièces d'or monnayé à l'effigie de Philippe IV, une bague et un cure-dent. L'or monnayé, dit naïvement à ce sujet une longue inscription en latin quelconque, gravée sur une plaque de plomb qu'on plaça sous la pierre en même temps que ces objets, cet or monnayé faisait allusion aux richesses spirituelles que l'âme acquiert par la prière et le renoncement aux plaisirs du monde ; la bague était l'anneau mystique qui fiançait les vierges à leur céleste Époux ; seul, le cure-dent était sans destination apparente.

Nous avouons ingénument avoir cherché longtemps à quoi rimait ce cure-dent épiscopal. Était-ce un avertissement, était-ce un symbole, et ce symbole avait-il trait à l'âme ou au corps ? quelle était sa signification : voulait-il dire *curez et recurez? Vigilate et orate* ? Désespérant de trouver jamais le mot de ce cure-dent-énigme, nous laissons aux amateurs de rébus, de charades et de logogriphes, le soin d'en rechercher l'application.

L'architecture des couvents de femmes à Cuzco n'a rien à démêler avec les questions d'art. Ceux de Sainte-Catherine et de Sainte-Claire sont des bâtiments très-carrés et très-lisses, dont l'édification remonte à 1651 et à 1558. Quant aux béguinages, d'une construction encore plus bourgeoise, tous datent du milieu du dix-huitième siècle. Les

béguines de divers ordres qui y ont élu domicile forment un type à part dans la population de la cité. Vêtues de noir, de blanc, de bleu, de gris, selon la règle à laquelle elles appartiennent, la taille ceinte d'une bande de cuir d'où pend un trousseau de chapelets, de médailles, de crucifix et de têtes de mort, qui s'entre-choquent et cliquettent avec un bruit lugubre, ces béguines, femmes âgées, brunes, osseuses, acariâtres pour la plupart, sont des intermédiaires entre le monde et le cloître. Comme elles ont la faculté de sortir à toute heure et sont reçues partout, elles en profitent pour colporter, dans les maisons et dans les monastères, les petites nouvelles et les petits scandales qu'elles ont pu recueillir en chemin ; quelques-unes, à l'instar des duègnes d'Espagne du bon vieux temps, servent de boîte aux lettres et de facteurs aux amants malheureux et persécutés ; d'autres font en cachette le commerce des cœurs, et offrent de vous vendre très-cher ce qu'ailleurs on vous donne.

BÉGUINE DE CUZCO.

Si, de l'architecture des églises et des couvents de Cuzco, nous passons à celle de ses maisons, nous remarquerons que la plupart d'entre elles ont pour assises d'anciens murs du temps des Incas, d'autant plus faciles à reconnaître, qu'ils ne sont jamais peints ou blanchis, tandis que le reste de la maison est toujours enduit d'un badigeon de chaux ou d'une teinte gaie. Cette originalité remonte à Pizarre le conquérant, qui, pour économiser le temps et la main-d'œuvre, se contenta de découronner les anciens édifices et d'y ajuster des étages nouveaux. Grâce à cette circonstance vraiment heureuse pour les archéologues, la ville n'est transformée que jusqu'à mi-corps ; catholique et moderne par son sommet, elle reste antique et païenne par sa base.

Le style de ces logis est, à quelques variantes près, celui de toutes les maisons bâties en Amérique par des constructeurs espagnols et des maçons de leur école : il est monotone, glacial et lourd. L'édifice, masse énorme et carrée, est percé d'une porte mo-

numentale et constellée de clous. Cette porte ouvre dans une cour d'honneur pavée comme une rue. Un vaste escalier, pratiqué dans une de ses parois, conduit au premier étage, intérieurement pourvu d'une galerie en bois ou en pierre. Sur cette galerie, donnent les pièces de réception et les chambres à coucher, dont les portes à deux vantaux n'ont, pour tout vitrage, qu'un judas grillé ou une chattière. A l'extérieur, un balcon, lourde caisse en bois, portée par des poutres en saillie, souvent fermée de toutes parts, mais guillochée de cœurs, de carrés, de losanges, qui permettent de voir les passants sans en être vu, complète la physionomie de ces logis couverts d'un toit de tuiles.

Quelques-uns décorent les côtés de leur cour d'entrée de vases en granit, dit *mazetas*, dans lesquels végètent et fleurissent languissamment un tlaspi vivace, de la rue ou de la *yerba buena* (*mentha viridis*) ; d'autres ont un jardin *peuplé* de myrtes verts comme ceux de l'antique Idalie, mentionnés par Voltaire dans sa *Henriade*. Ces malheureux arbustes, que le sécateur des jardiniers locaux tond et torture sans relâche pour leur donner des tournures grotesques, reproduisent des profils d'hommes et d'animaux, des refouloirs et des quenouilles, des papillons et des choux-fleurs. Des massifs de dahlias, d'asters, de giroflées et d'œillets bigarrés, tranchent agréablement sur ce fond de verdure.

L'ameublement de ces logis, comme celui des demeures d'Arequipa, est de deux sortes et de deux époques.

Les maisons fidèles aux traditions antiques ont conservé les meubles de fabrique espagnole, taillés et sculptés en plein bois, peints de couleurs vives, rehaussés de filets d'or bruni et d'un *semé* de roses ou de tulipes. Les maisons qui sacrifient au goût moderne et qui se piquent d'élégance, ont un ameublement dans le style gréco-parisien de 1804. Les unes et les autres ont des barreaux de fer à leurs fenêtres, peu ou point de rideaux, mais force tapis pour atténuer la froideur du sol, couvert, à défaut de parquet, d'un enduit d'*argamaza*, espèce de ciment.

Un papier gris ou une peinture à la colle décore les murs des salons aristocratiques. Sur des tables ou des consoles à miroirs de forme octogone, dans des cadres d'acier, sont étalés des échantillons du bric-à-brac péruvien, consistant en statuettes d'Incas et de Coyas ou impératrices, tirées de Huamanga et plus ou moins mutilées, en vases de terre cuite et peinte, antérieurs à la conquête espagnole et plus ou moins fêlés. Des tableaux à l'huile, peints par des artistes de Cuzco et de Quito, ornaient autrefois les salons de la vieille aristocratie. Mais les révolutions politiques ont crevé, brûlé ou vendu ces toiles souvent remarquables. Privées de cette galerie de tableaux, qui faisait leur orgueil, quelques familles nobles de la ville, chez qui le goût des arts est héréditaire, ont imaginé de la remplacer par une peinture murale de leur escalier, représentant soit les émaux et les pièces de leur blason, soit leur arbre généalogique, figuré par un cep de vigne aux rameaux tortueux. Cette vigne nobiliaire, au sommet de laquelle est assis Francisco Pizarre, monte du rez-de-chaussée au premier étage, étendant le long des murs ses guirlandes de pampres verts d'où pendent, en manière de grappes mûres, des têtes d'Espagnols barbus et d'Indiennes à large fraise. Un de ces escaliers, celui de la feue comtesse Roza de Sanz y Traganabos, femme aussi célèbre par sa petite taille et par sa beauté que par ses exploits

dans les guérillas de l'indépendance, a fait pendant longtemps l'admiration des étrangers.

Les familles de noblesse douteuse ou celles qui, ne justifiant que d'un petit nombre d'aïeux, ne peuvent prétendre aux honneurs du cep de vigne nobiliaire, y suppléent par la possession d'un piano de fabrique anglaise ou chilienne. Ce piano, pourvu de bougies toujours neuves et d'un solfége de Rodolphe toujours ouvert, est placé dans le salon de réception à l'endroit le plus apparent. Personne n'en touche, pour des raisons qu'il est facile d'apprécier; mais sa possession et son exhibition satisfont l'amour-propre. C'est, en même temps qu'un certificat de civilisation étalé à la vue des visiteurs, une attestation de goût et de belles manières. On a un piano par ton, comme chez nous de l'argenterie anglaise, du vieux Saxe et des meubles de Boule. Toute maison du pays assez heureuse pour se procurer un de ces instruments, fût-il à queue

SEÑORA DE CUZCO.

et manquât-il de cordes, peut aller de pair avec la noblesse et tenir comme elle le haut du pavé.

Malgré l'abaissement à peu près constant de la température de Cuzco, et les averses de grêle, de neige et de pluie qui s'y succèdent assez fréquemment pour que les villes voisines aient dit de cette capitale : *Llueve* 13 *meses en un año*, — il pleut 13 mois dans un an, — l'usage des cheminées, des poêles et des calorifères, voire des *braseros*, est inconnu dans les maisons. Les señoras s'encapuchonnent de leur mieux avec leur châle ou leur rebos, et les caballeros se drapent dans de grands manteaux. Quant aux Indiens des deux sexes, ils portent des chemises et des habits de laine, auxquels les hommes ajoutent la *llacolla*, les femmes la *llicclla*, mantes de laine de grand et de petit format. Pour réchauffer l'intérieur de leur corps et donner à leur sang un cours plus rapide, grands et petits, riches et pauvres ont, avec les vins et les liqueurs d'Eu-

rope, la chicha locale et le tafia des vallées chaudes. A l'aide de ces boissons diverses, dont les uns et les autres font une consommation soutenue, ils supportent sans trop souffrir le minimum de la température.

FEMME DU PEUPLE A CUZCO.

Sous ce ciel inclément et presque toujours nébuleux, on conçoit que la propreté corporelle, chez les indigènes, puisse laisser parfois à désirer, et que leur répulsion

FEMME DU PEUPLE A CUZCO

pour l'élément liquide ressemble à de l'hydrophobie. Les gens du monde font, il est vrai, quelques petites ablutions hebdomadaires; mais la caste indienne naît, vit et

meurt sans avoir éprouvé un seul instant, pendant le cours de sa longue carrière, le besoin de se laver le visage et les mains. Généralement les deux sexes dorment tout habillés et ne changent d'habits que lorsque ceux qu'ils portent s'en vont en loques. Sur sa jupe en lambeaux, l'Indienne se contente de passer une jupe neuve; et comme elle en porte habituellement trois ou quatre, on est en droit de croire que la première remonte à huit ou dix années. De là cette abondance de parasites et cette odeur de fauve observées chez ces indigènes, et qui contre-balancent désagréablement, aux yeux de l'artiste, le côté pittoresque de leur nature.

D'octobre à janvier, la rigueur du climat s'adoucit un peu; le ciel passe du gris au bleu, quelques rayons de soleil traversent l'espace et tombent sur la terre qui tressaille de joie. La population accueille avec transport la venue du grand astre qu'elle adorait jadis. Cette saison tiède, qui constitue le court été de Cuzco, est mise

INDIENNE DES ENVIRONS DE CUZCO.

à profit par les gens du monde. Des cavalcades s'organisent; de petits voyages s'effectuent; quelques familles vont s'établir dans les vallées de Yucay et d'Urubamba, pour y manger la fraise et l'unuela (pêche), avec accompagnement de liqueurs, de flûte et de guitare. D'autres se contentent d'aller chaque jour à Huancaro, un hameau situé aux portes de la ville, où se trouve un grand lavoir en pierre à deux compartiments pleins jusqu'aux bords d'une eau pure et glacée. Là, de midi à quatre heures, et moyennant une rétribution modique, les deux sexes, séparés par une cloison, s'ébattent à l'envi, et tout en grelottant de froid et claquant des dents en mesure, goûtent les voluptés du bain qui leur sont interdites pendant le reste de l'année.

Nous touchons à la partie essentiellement délicate de notre revue de Cuzco moderne, à la monographie des femmes qui font l'ornement de cette cité. Puisse notre appréciation satisfaire à la fois la curiosité du lecteur et l'amour-propre d'un sexe

auquel, comme dit Legouvé, — nous devons notre mère! — Nous n'ignorons pas tout ce qu'une pareille entreprise a de redoutable; c'est comme une navigation entre deux écueils que nous allons tenter, et nous courons risque, en évitant Charybde, de tomber sur Scylla, en satisfaisant l'une, de mécontenter l'autre. Mais la pureté de notre conscience et la droiture de nos intentions nous justifieront à nos propres yeux si, par hasard, nous échouons avant d'avoir atteint la rive. Ceci dit, en manière de préambule, nous ouvrons notre voile au vent et tentons le voyage.

Les femmes de Cuzco sont généralement brunes de teint, d'une taille moyenne et un peu replètes. Chez elles le type indien prédomine encore sur le type espagnol, comme les qualités et les défauts de la race indigène reparaissent sous le vernis d'éducation qui les recouvre. Toutefois, rappeler indiscrètement à une femme de Cuzco son origine incontestable, serait lui faire une mortelle injure. Toutes ont à cœur de

INDIEN DE CUZCO

prouver qu'elles sont Andalouses de la tête aux pieds, et, dans l'intimité, vont jusqu'à montrer leur soulier comme une preuve irrécusable de leur naissance. Ce soulier mignon rappelle en effet l'Andalousie par son exiguïté, et pourrait servir de pantoufle à Rhodope ou à Cendrillon ; mais, en fait de naissance, un soulier quel qu'il soit ne prouve pas grand'chose. On a vu plus d'une bergère avoir des pieds de naine, et mainte reine avoir un pied de roi. Ce que nous disons ici du sexe de Cuzco exhibant son soulier comme un certificat de son origine, ne s'applique, bien entendu, qu'aux femmes dont l'âge varie entre dix-huit ans et quarante-cinq. Les vieilles femmes restées sans illusions, et auxquelles notre sexe brutal ne rend que des devoirs et plus d'hommages, ne craignent pas de confesser leur origine à haute voix quand l'occasion s'en présente. « *Somos Indias, para que negarlo?* — Nous sommes Indiennes, à quoi bon le nier? » disent-elles en riant. Pareil aveu dans la bouche de ces vénérables personnes nous a toujours semblé, en même temps qu'un hommage rendu à la vérité sainte, un

coup d'épingle à l'adresse des jeunes femmes, et une façon toute féminine de protester contre l'isolement auquel les vouent leurs rides et leurs cheveux gris.

Ces petits travers, communs au beau sexe de tous les pays et de tous les âges, sont amplement rachetés, chez les Cusqueñas vieilles et jeunes, par des qualités de douceur et d'amabilité, par des attentions et des prévenances qui rendent leur commerce fort attrayant. Leur vie monotone et dénuée d'incidents, leur éloignement des points civilisés, certaine difficulté qu'elles ont à parler l'espagnol, qu'au dire des femmes de Lima et d'Arequipa elles *estropient* (chapurean), toutes ces causes donnent à leurs manières je ne sais quelle timidité ingénue et quelle gaucherie pudique d'une saveur charmante et qu'on chercherait en vain chez les femmes du littoral. Cette timidité, devant l'étranger qu'elles voient pour la première fois, timidité qui se change en frayeur chez l'Indienne du peuple, nous semble, à tort ou à raison, provenir des relations

CAMÉRISTES ET CHAMBRIÈRES DE CUZCO.

peu amicales qu'eut autrefois la caste indigène avec les conquérants, relations dont l'effet, bien que fort affaibli dans les hautes classes par suite de leurs alliances avec les Espagnols, est encore appréciable chez la génération de notre époque.

A part les visites hebdomadaires que se font, entre chien et loup, quelques amies intimes, les femmes de Cuzco ne sortent guère de chez elles, où les unes s'occupent à des travaux d'aiguille, les autres à la préparation de sorbets et de confitures, toutes mêlant à ces divers labeurs d'innocents commérages dont le texte leur est apporté du dehors par leurs chinas, camériste ou chambrières. Pour réunir le beau sexe en majorité, il ne faut rien moins qu'une fête carillonnée, un bal officiel du mardi gras, l'entrée solennelle d'un évêque, l'installation d'un nouveau préfet ou la nomination d'un président. En dehors de ces occasions, d'ailleurs assez rares, les femmes se cloîtrent volontiers chez elles et font fermer leur porte. Seul, l'étranger peut forcer la

consigne et les visiter librement à toute heure du jour. Mais l'étranger jouit, parmi le sexe aimable du Pérou, de tant de priviléges ! Il est ce *rara avis* dont parle Juvénal, à qui chaque jeune fille présente, sur un trébuchet, une pâtée de choix et qu'elle provoque à manger par de douces paroles, dans l'espoir de le prendre au piége et de le mettre en cage.

DAME DE CUZCO ALLANT A L'ÉGLISE.

Avec leur grâce et leur timidité natives, les femmes de Cuzco ont conservé l'ancien costume national du temps des Vice-rois encore en usage à Lima, où il sert à couvrir les jolies faiblesses du sexe plutôt qu'à l'habiller lui-même ; mais ce costume, qui tend à disparaître de la capitale du Pacifique, à la satisfaction des malheureux époux dont il fait le tourment depuis près de deux siècles, est loin d'être porté par les Cusqueñas avec le sans-façon et la *desinvoltura* des Liméniennes. Son cachet pittoresque

dans la ville des Rois tourne au grotesque dans la cité des Incas. Une femme de Cuzco, affublée de ce tonnelet plissé, écourté, aux franges ballantes, appelé *saya angosta* ou *pollera apresiliada*, ressemble quelque peu, vue par derrière, à un gros scarabée auquel on a arraché les antennes.

Ce vêtement, porté par la majorité des femmes de Cuzco, depuis celles de la haute bourgeoisie jusqu'à celles des artisans aisés, est répudié par les femmes de l'aristocratie, qui s'habillent *à la francesa*, mais avec des modifications et des additions au goût du pays. Là fleurissent encore dans toute leur splendeur passée les tuniques à la grecque, les robes à la Vierge et à la Sévigné, les spencers et les écharpes comme en portaient nos Parisiennes de l'an 1820. Les longs panaches éplorés, qui font aux femmes des coiffures de hérauts d'armes, et les hauts peignes dentelés dits *à la girafe*, qui rappellent la couronne de tours de la mère Cybèle, s'y perpétuent également avec une fidélité

BOURGEOISE DE CUZCO.

touchante. Ce respect pour les traditions somptuaires qu'ont en général les femmes de Cuzco, serait tout à leur avantage et témoignerait chez elles d'une constance de bon augure pour les prétendants à leur main, s'il n'était détruit ou singulièrement atténué par deux usages étranges. Le premier de ces usages, en honneur chez les femmes de la bourgeoisie, est celui de laver leurs cheveux avec de l'urine croupie et de les lustrer avec du suif de mouton, en guise de pommade [1]. Le second usage consiste chez les femmes du monde à couvrir leur visage de ces onguents et de ces enduits cosmétiques dont usaient autrefois les Assyriens et les Mèdes, et qu'employait avec succès la reine

[1] L'ammoniaque que contient ce liquide prévient, au dire de celles qui s'en servent, le rétrécissement et la dessiccation des bulbes capillaires et partant la chute des cheveux. Que la chose soit vraie ou non, toujours est-il que les exemples de calvitie sont inconnus chez ces aborigènes, porteurs, au contraire, de chevelures luxuriantes, qu'ils conservent parfaitement noires jusqu'à un âge très-avancé.

Jézabel, s'il faut en croire l'indiscrète révélation de sa fille Athalie. Seulement les dames de Cuzco, au lieu de s'en servir comme la reine de Juda,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

en usent simplement pour déguiser la couleur de leur teint, et lui donner ce beau ton de rose à cent feuilles qui caractérise celui des *Babys* du pays de Caux et des filles d'auberge de la Germanie. Parmi ces dames, il est des natures sans artifice, à qui répugne l'emploi de la céruse et du vermillon, et qui, trouvant bien fait ce que Dieu fit, se contentent de vernir leur visage avec un blanc d'œuf, auquel elles ajoutent quelques gouttes d'eau de Jean-Marie Farina. Cet innocent glacis, pareil à certaines recettes prônées par certains prospectus, *éclaircit le teint, suavise la peau, prévient les*

LIONNE DE CUZCO.

rides à naître, efface ou dissimule les anciennes rides, et donne au visage de la personne sur lequel il est appliqué, l'aspect d'une glace fraîchement étamée.

Comme les lecteurs et surtout les lectrices pourraient s'étonner de nous voir si bien au courant de tous ces petits secrets de toilette qu'on s'avoue à peine à soi-même et sur lesquels on tire d'habitude un épais et triple rideau, nous avouerons que, sans être parfumeur ni même fabricant d'huile de Macassar et de pâte d'amandes, il nous est arrivé quelquefois, par une douce commisération pour les faiblesses du beau sexe, d'interrompre un moment de graves études pour lui préparer de nos propres mains, à l'aide de blanc d'argent, d'ocre, de carmin et l'addition d'une essence quelconque, une pommade dont le frais coloris pouvait rivaliser avec celui des nymphes de Rubens. Que de bouquets de fleurs, que de douces paroles et que de doux sourires, sans compter les boîtes de confitures, nous ont valu ces envois de pommade couleur de chair ! En revanche, quelles inimitiés terribles et quels coups de langues envenimés ne nous sommes-nous

pas attirés de la part de la femme à qui nous refusions *par ordre* une de nos tablettes, afin qu'elle ne pût lutter contre une rivale et courir la chance de l'emporter sur elle ! Doux souvenirs, sylphes ailés, qui voltigez en ce moment sur cette page blanche, poussant notre plume du coude et la faisant cracher, malgré la dureté de son bec métallique, éloignez-vous, disparaissez, pour ne plus revenir. Des soins plus graves nous

UN CUSQUEÑO ÉRUDIT.

réclament ; après le doux tribut d'hommages payé au sexe faible, nous avons à parler des pères et des époux, des frères et des cousins qui constituent le sexe fort.

Nous ne saurions dire que les Cusqueños sont gracieux et timides comme leurs femmes, mais nous pouvons assurer qu'ils sont susceptibles et défiants. Autant les premières, une fois la glace rompue, se montrent sympathiques à l'étranger, autant les seconds manifestent de répugnance à entretenir avec lui des relations suivies. Cette

répugnance tient chez eux à un peu de sauvagerie et à beaucoup de confiance dans leurs lumières. La supériorité physique et morale de l'Européen froisse leur vanité, et quand il leur arrive d'être forcés de la reconnaître en public, c'est avec une réserve telle, qu'on comprend sur-le-champ ce qu'un pareil aveu leur coûte à formuler.

Privés des avantages extérieurs qui distinguent les hommes d'Arequipa, les Cusqueños tentent de suppléer aux dons de la nature par les bénéfices de l'instruction. Tous étudient avec ardeur la théologie, la philosophie, le droit naturel et le droit des gens, le droit civil et le droit canon. Les sciences naturelles, les langues mortes et vivantes et les arts d'agrément leur paraissent indignes d'une éducation virile, et ils les bannissent du programme de leurs études, comme le divin Platon bannissait de sa république les faiseurs de sonnets et de dithyrambes. L'éducation sérieuse qu'ils reçoivent ne fait qu'ajouter à la gravité de leur extérieur. Un Cusqueño érudit qui traverse la rue, drapé dans son manteau, a l'air majestueux d'un doge allant aux épousailles de la mer. Les définitions subtiles dont il a meublé son esprit lui permettent de faire un choix dans la magistrature ou le barreau. Parfois il se voue à l'enseignement, mais le cas est rare. Généralement il préfère le rostre à la chaire. Il sait qu'un avocat peut prétendre à tout. Au Pérou, on a vu des émules de Cicéron passer d'emblée généraux de brigade, puis maréchaux de camp et s'asseoir enfin dans le fauteuil de la Présidence. De pareils exemples expliquent le nombre prodigieux d'avocats que l'on compte dans la ville. La plupart d'entre eux meurent, il est vrai, sans avoir plaidé une cause, par la raison que les causes sont aussi rares à Cuzco que l'apparition des comètes ; mais ces avocats s'en consolent en pinçant de la guitare, en rimant des quatrains, en faisant de l'opposition à la chose publique ou en cultivant dans une chacara quelconque le maïs, la luzerne et la pomme de terre.

Les établissements scientifiques de Cuzco jouissent d'une réputation justement méritée, dans toute la partie de la Sierra comprise entre le quinzième degré et le dix-huitième. Son université *Abbas Beati Antonii*, fondée en 1592, a un chancelier, un recteur, un vice-recteur, un régent des études, un secrétaire, trois professeurs, un trésorier, deux massiers et un pongo faisant l'office de portier. On y enseigne la théologie, le droit canon et un peu de logique.

Le collége des sciences et des arts, fondé ou plutôt remanié en 1825 par le général Simon Bolivar, portait au dix-huitième siècle le nom de San Francisco de Borja, qu'il troqua contre celui de collége du Soleil. Simon Bolivar voulait en faire un foyer de lumières, digne de l'astre sous le patronage duquel il était placé, mais la modicité des rentes affectées à l'entretien de ce collége ne permit pas de réaliser les vastes plans du *Libérateur*. Néanmoins le programme des études actuelles est assez étendu pour satisfaire aux exigences des pères de famille. On y enseigne la religion, le castillan et le latin, la philosophie et l'orthologie, et les élèves y reçoivent, ajoute entre parenthèse le même programme, « des leçons de politesse et d'urbanité. »

Une institution de jeunes filles qui porte le nom de *Las educandas del Cuzco*, est célèbre à plus de vingt lieues à la ronde. Chaque année, les élèves soutiennent devant un public enthousiaste et des parents ravis de brillants examens sur le catéchisme,

l'arithmétique et la couture. La rente affectée par le gouvernement à cet intéressant pensionnat est de quarante mille francs. Pour rappeler le souvenir du bienfaiteur et du bienfait, les jeunes filles sont vêtues aux couleurs péruviennes, robe blanche et mante ponceau.

L'imprimerie, bien qu'elle existât en Chine depuis un temps immémorial, et en Europe

PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ ABBAS BEATI ANTONII.

depuis le milieu du quinzième siècle, n'a été introduite à Cuzco qu'en 1822. C'est au Vice-roi La Serna que la ville du Soleil est redevable de ce progrès. Ce Vice-roi, obligé de quitter Lima par suite de l'arrivée des troupes patriotes, vint se réfugier à Cuzco, emportant avec lui une presse volante à l'aide de laquelle il répandait sur la côte du Pacifique et dans la Sierra ses proclamations et ses manifestes. Quand le parti royaliste fut vaincu, La Serna s'enfuit précipitamment de Cuzco en y laissant sa presse, dont les Cus-

queños s'emparèrent par droit de conquête. De 1824 jusqu'à nos jours, cette presse historique a imprimé tour à tour six journaux format in-8°, *le Soleil*, *le Fantôme*, *l'Atalaya*, *le Citateur*, *l'Observateur*, *la Boussole*, et la célèbre Grammaire castillane-latine du docteur Higinio, par demandes à l'encre bleue et par réponses à l'encre rouge.

Si nous ne disons rien de la bibliothèque et du musée de Cuzco, c'est par un sentiment des convenances que chacun appréciera. Il est des infortunes noblement supportées et sur lesquelles on peut s'apitoyer intérieurement, mais qu'il serait indélicat de révéler en public, surtout quand les institutions ou les personnes qui en sont l'objet s'efforcent de leur mieux de lui en dérober la connaissance. Mentionnons seulement en passant quelques échantillons de céramique, disséminés dans le musée ou la chambre qui en tient lieu, quelques morceaux de minerai d'or et d'argent et deux effrayants barbouillages faits sur papier par M. Paul Marcoy, l'auteur de ces lignes, qui représentent — les barbouillages et non les lignes — deux Indiens Siriniris de la vallée de Marcapata.

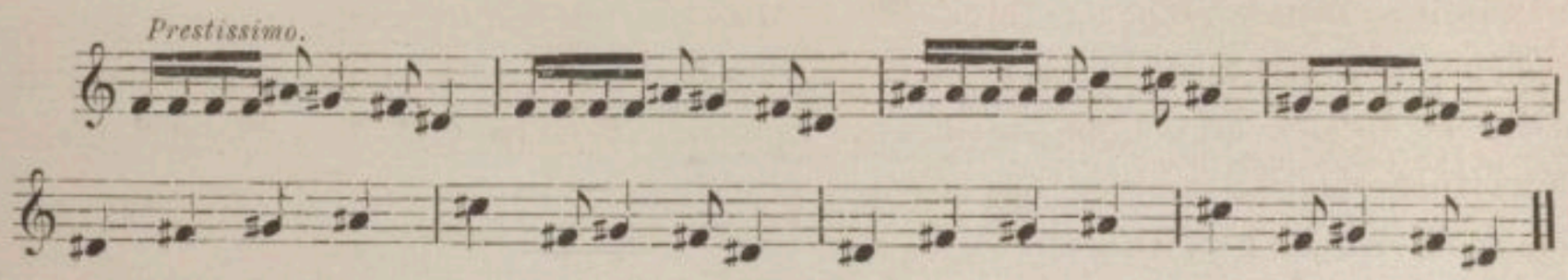
Avec les établissements scientifiques que nous venons de mentionner, Cuzco possède encore des institutions utiles et philanthropiques, telles qu'un hôpital dit du Saint-Esprit, affecté aux hommes, et l'hospice de Saint-André dont nous avons déjà parlé, destiné aux femmes. Il y a bien encore un troisième hôpital, celui de San-Juan de Dios de Urquillos; mais comme il recevait peu de malades, ainsi que ses voisins les hôpitaux sus-dénommés, par la raison que l'Indien, lorsqu'il se sent malade, préfère généralement au lit de l'hospice un peu de paille et un lambeau de couverture dans l'angle obscur d'une chicheria, trois moines et le prieur d'un ordre mendiant ont pris possession de cet hôpital de San-Juan de Dios et y engraissent de leur mieux à l'aide des dons des fidèles et d'une rente journalière de vingt-quatre sous que le gouvernement fait à chacun d'eux.

Ajoutons à ces trois hospices, un hôtel des monnaies, un hôtel du trésor et un hôtel des postes. Dans ce dernier, à l'arrivée des courriers de Lima, de Puno et d'Arequipa, qui a lieu chaque quinzaine, une liste nominative, collée à la muraille avec quatre pains à cacheter, apprend aux citadins, à défaut des facteurs, inconnus à Cuzco, qu'une lettre à leur adresse les attend au bureau et leur sera délivrée moyennant trois réaux de port (environ deux francs dix centimes) si elle vient d'Arequipa, et trois réaux et demi si elle vient de Lima.

L'Alameda ou promenade publique, dont la création est due au général José Miguel Medina, le préfet le plus sobre et le plus taciturne que nous ayons connu, est un endroit fort laid et fort maussade, où personne ne va et que chacun évite avec le plus grand soin. A côté de cette promenade, il est un autre endroit non moins laid et non moins maussade, mais où tout le monde se rend processionnellement. Ce dernier endroit est un cimetière qui date de la même époque que l'Alameda. Il est divisé en compartiments où chaque couvent a sa place. Des murs épais à trois rangs d'alvéoles sont affectés au bon public. Chaque mort est introduit la tête la première dans ce sépulcre en figure d'étui, séparé des vivants par quelques briques et du plâtre qu'on applique à la hâte, et reste livré à lui-même pendant la durée de l'éternité.

Les théâtres, les cirques, les gymnases et autres lieux propres à délasser l'esprit et

le corps, sont complétement inconnus à Cuzco. Au nombre des plaisirs qu'y goûtent les deux sexes, il faut mettre en première ligne de petits bals intimes et clandestins, donnés par certaines familles à l'occasion de la fête d'un de leurs membres ou du jour anniversaire d'une naissance. Seuls les parents et les intimes sont admis à ces sortes de réunions, qui commencent par un dîner *prié* où l'on boit beaucoup, se continuent par un enchaînement de contredanses *à la francesa* pendant lesquelles on boit beaucoup encore, et se terminent enfin, lorsqu'on a trop bu, par un piétinement frénétique et cadencé dans lequel se mêlent et se confondent les rangs, les âges et les sexes. Ce piétinement, appelé *zapateo*, du verbe *zapatear* (frapper avec le soulier), est la ronde finale du bal, le bouquet du feu d'artifice ; chaque danseur y déploie son reste de verve, y consacre ses dernières forces et ne s'arrête que lorsque la fatigue et l'essoufflement le font tomber sur les genoux. Cette danse locale, dont il nous est arrivé de parler souvent, mais sans jamais en donner le rhythme et la mesure, est reproduite mélodiquement dans l'air qui suit. Sur cinq ou six motifs de zapateo qui susurraient à notre oreille pendant que nous tracions ces lignes, nous avons saisi celui-ci comme on saisit au vol une mouche importune pour se débarrasser de son bourdonnement.

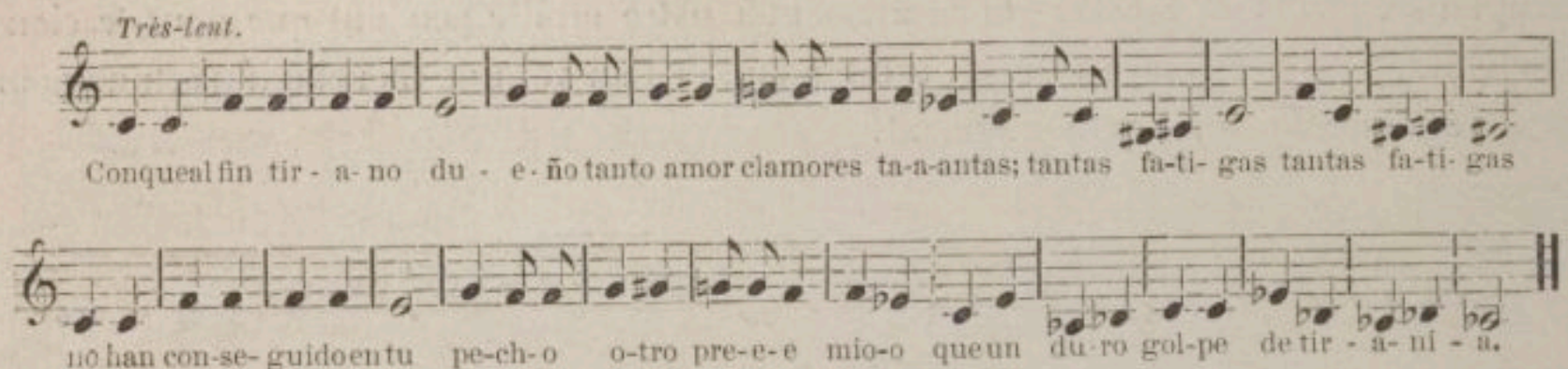


A ces divertissements de famille se rattachent d'autres plaisirs du genre tempéré, dont la musique et un peu d'eau-de-vie font tous les frais. Douze ou quinze personnes se réunissent dans une chambre haute. Sur un guéridon couvert d'une serviette sont placés, entre deux chandelles de suif, une bouteille de tafia et un petit verre. Une femme ou un homme renommé dans la société pour le timbre aigu de sa voix et son aptitude à filer des sons, s'assied sur le sofa, siége d'honneur, et reçoit des mains de la maîtresse de céans une guitare enjolivée, à l'extrémité de son manche, d'une cocarde de ruban bleu ou rose, qui réveille dans l'esprit de l'Européen des idées de patrie absente, en lui rappelant ces jambonneaux décorés de papier frisé, gloire de la charcuterie !

Cependant l'homme ou la femme accorde la guitare qui lui est présentée, tousse en fausset, se mouche, s'éponge les lèvres et pratique ces singeries gracieuses qui sont comme le prélude du morceau musical. Pendant ce temps les auditeurs ont disposé leurs siéges de façon à ne perdre ni un geste du chanteur, ni une contraction de ses muscles faciaux, ni une des notes et des paroles du *yaravi* qu'il va chanter, car le yaravi est le grand air, on pourrait dire le seul air en honneur dans ces réunions musicales. La première note et la première syllabe s'échappent enfin du gosier de l'exécutant. Un silence profond et admiratif — Milton eût dit un silence ravi — règne dans l'assemblée. On croirait que l'ange de la mélodie et du yaravi, pareil à celui d'Habacuc, s'est abattu sur elle, l'a saisie aux cheveux et la pénètre d'effluves enthousiastes. Tous les cous sont

tendus et les yeux agrandis; toutes les oreilles sont ouvertes, et les bouches aussi. Chacun dévore du regard le chanteur et se suspend en idée à ses lèvres, dans un ravissement béat qui rappelle l'extase des Tériakis. Surexcité par l'émotion de la galerie, celui-ci donne carrière à sa verve, aiguise de plus en plus le timbre de ses cris, prolonge indéfiniment leur portée, et dans un spasme mélodique, renversant sa tête en arrière, ne montre bientôt plus que le blanc de ses yeux. Ce manége de l'exécutant et cette immobilité de pose de la galerie durent trois quarts d'heure, une heure, quelquefois davantage. Cela tient au nombre de *coplas* du yaravi. Inutile de dire qu'entre chaque couplet, l'artiste et son public boivent des petits verres d'eau-de-vie.

Dans l'idée qu'une de nos lectrices pourrait avoir la fantaisie d'essayer sur un piano moderne un de ces chants antiques dont l'idée première remonte à l'Inca Lloque Yupanqui, nous nous empressons d'intercaler dans notre texte une *copla* du plus célèbre des huit ou douze yaravis que compte le répertoire cusquénien.



Ajoutons aux plaisirs de la danse et de la musique que goûtent en commun les deux sexes à Cuzco, le pèlerinage bachique que les femmes du peuple font chaque année au cimetière, et la promenade folâtre que la petite bourgeoisie fait au Sacsahuaman.

Ce pèlerinage a lieu le jour des Morts. Dès huit heures du matin, les abords du Panthéon sont obstrués par une foule d'Indiennes portant dans leurs bras des cruchons de chicha. Une fois entrées dans le cimetière, elles vont recueillir dans la fosse commune les têtes, les fémurs, les côtes des squelettes, épaves de la mort, qu'a rejetées la terre et qu'elles supposent être celles de leurs parents, amis ou connaissances. Elles trient et assortissent ces ossements, les disposent par petits tas, et tout en leur adressant de plaintives nénies, leur rapportent les commérages du quartier et les nouvelles de l'année : comment la femme de Juan a quitté son mari pour suivre en qualité de *rabona* (vivandière) un soldat de passage ; comment la truie de Pedro a mis bas huit petits, dont un à cinq pattes ; comment enfin José est allé dans les vallées chaudes travailler à la cueillette de la coca. Elles entremêlent cet innocent babil de larmes, de sanglots et de gorgées de chicha, en ayant soin, chaque fois qu'elles boivent, d'arroser de bière locale les ossements des êtres chéris qu'elles apostrophent, afin que ceux-ci aient encore dans l'autre monde un arrière-parfum de la douce liqueur dont ils vidèrent tant de cruchons dans ce monde-ci. Comme cette manœuvre se poursuit pendant tout le jour, il arrive, quand vient le soir, que les pleureuses sont complétement ivres et regagnent leur demeure en hurlant à pleins poumons et se heurtant contre les murs.

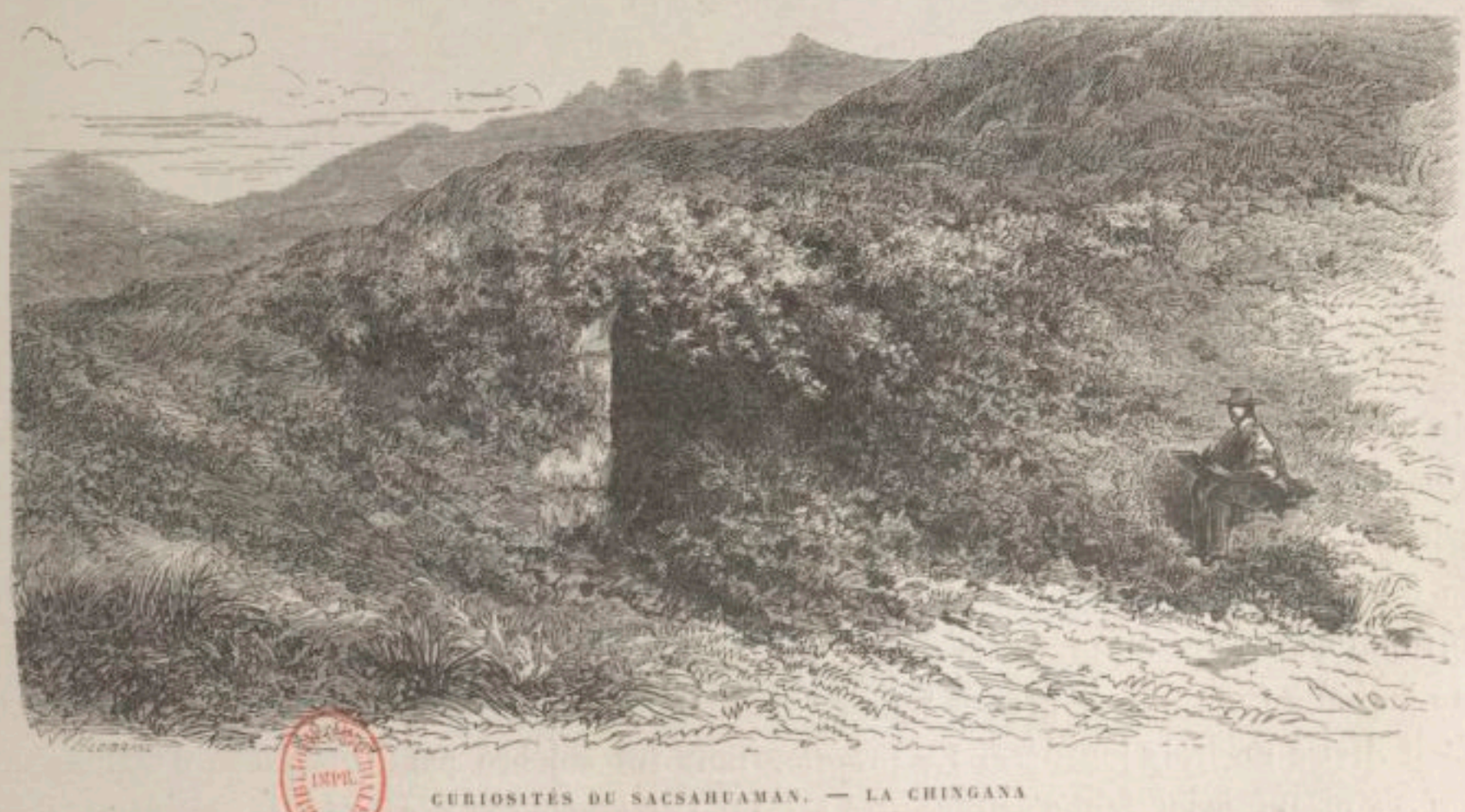
La promenade au Sacsahuaman, qui a lieu le dimanche de *Pentecostes*, est une orgie

LE JOUR DES MORTS A CUZCO.

champêtre à l'ombre des murailles de la forteresse bâtie par les Incas. Les deux sexes,

LA PROMENADE AU SACSAHUAMAN.

munis de provisions solides et liquides, gravissent à pied ou à cheval la rampe abrupte



CURIOSITÉS DU SACSAHUAMAN. — LA CHINGANA

qui conduit au sommet de l'éminence. Parvenue sur le plateau qui la couronne, chaque

société fait choix d'un site à sa convenance, étale sur le gazon ses provisions et ses bouteilles, mange et boit, chante et danse, ou va cueillir aux environs des fleurs charmantes, scylles, amaryllis, crinum et pancratium que la nature cultive et fait épanouir chaque année. Quand le soleil a disparu derrière les trois croix de la colline, cette cohue de buveurs reprend cahin-caha le chemin de la ville, roulant, trébuchant, se retenant les uns aux autres, avec des rires, des cris et des chansons capables de réveiller un mort. Sur la place de la Cathédrale, la foule se disperse, et chaque société va continuer chez un de ses membres l'orgie commencée en plein air.

Le spectacle des processions annuelles, auquel les femmes assistent en grande parure

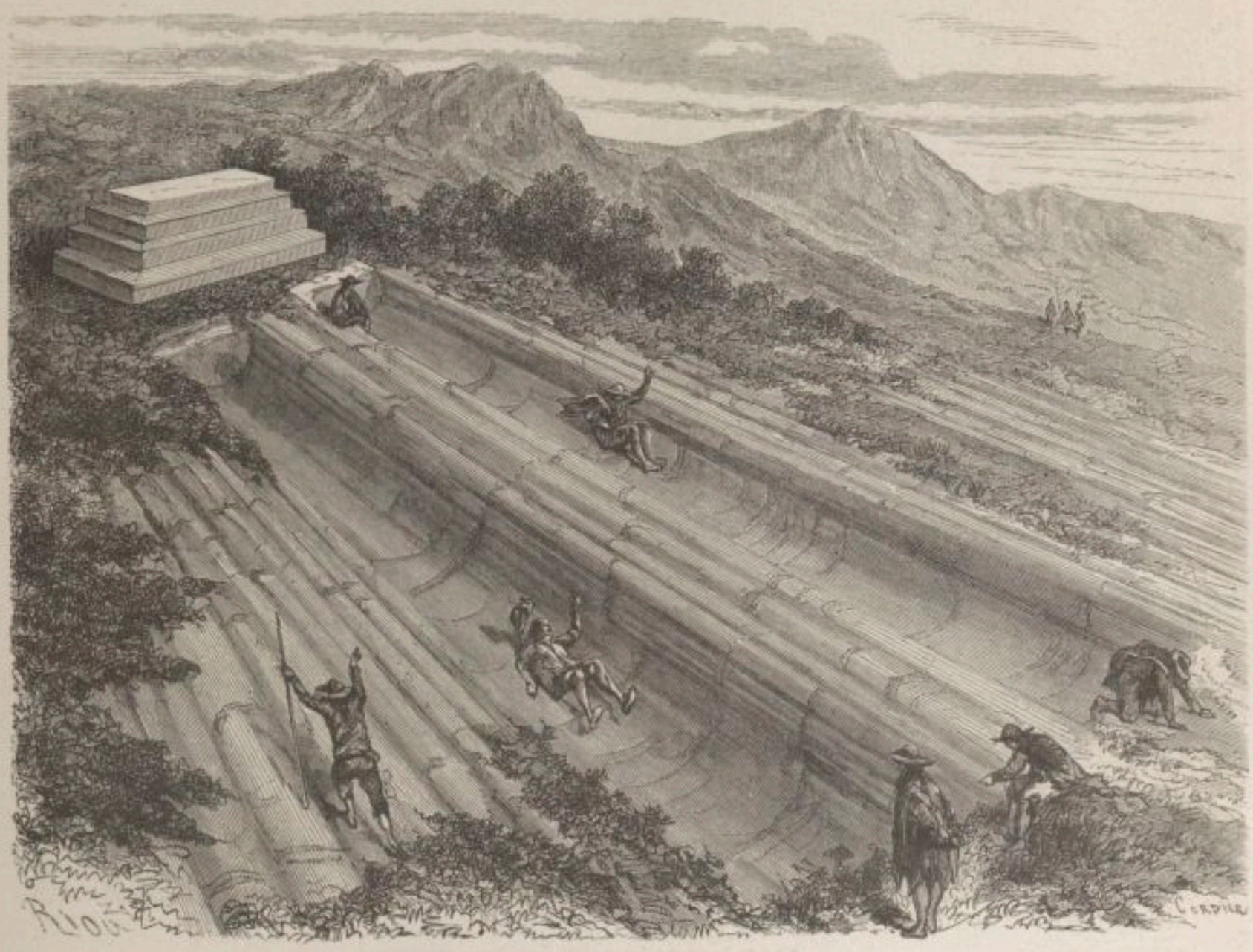
LILIACÉES DU SACSAHUAMAN : — AMARYLLIS AUREA. — CRINUM URCEOLATUM. — PANCRATIUM RECURVATUM.

du haut de leurs balcons, doit être encore considéré comme un des plaisirs de Cuzco. Quant aux réjouissances publiques, elles sont si rares, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Les deux grandes solennités auxquelles il nous ait été donné d'assister pendant la durée de notre séjour à Cuzco, furent l'entrée pompeuse d'un évêque entouré d'un brillant état-major de prêtres et de moines, et la nomination d'un Président, à l'occasion de laquelle Cuzco fit de grands frais de représentation. Le programme des réjouissances était divisé en trois journées. Le premier jour fut célébré par une messe d'actions de grâces et un beau feu d'artifice tiré à midi précis dans le parvis de la cathédrale ; le second jour, les élèves du collége de San Bernardo jouèrent une tragédie intitulée

REPRÉSENTATION D'UNE TRAGÉDIE DANS LA COUR DU COLLÉGE DE SAN BERNARDO, A CUZCO.

Antoine et Cléopâtre. Les dames de la ville, averties à l'avance par des lettres d'invitation imprimées sur satin blanc et rose, embellirent la représentation de leur présence. Un élève en théologie, d'une nuance de peau assez obscure, mais coiffé d'une perruque à tire-bouchons et d'une toque à plumes, cuirassé d'appas formidables et vêtu d'une robe blanche à sextuples volants, remplissait dans la pièce le rôle de la belle reine d'Alexandrie. Un de ses camarades, affublé d'une barbe de sapeur, d'un tricorne emplumé, d'un habit noir et de bottes à l'écuyère, jouait Antoine et donnait la réplique. Cette tragédie en un acte et en vers octosyllabiques eut un succès fou.

Une course de taureaux privés, *corrida de toros mansos*, signala le troisième jour.



CURIOSITÉS DU SACSAHUAMAN. — LA GLISSOIRE.

La place du Cabildo, où les porteurs d'eau vont emplir leurs cruches à toutes les heures du jour et se livrer à d'innocents commérages, avait été transformée en cirque et garnie de six rangs de gradins. De midi à quatre heures, douze taureaux dont les cornes avaient été sciées et garnies de tampons, pour prévenir un accident, disait le programme, l'art de la tauromachie étant encore dans l'enfance à Cuzco, furent lâchés dans l'arène et culbutèrent quelques chulos vêtus de satin blanc et vert. Comme quatre heures sonnaient, une escouade d'une trentaine de soldats habillés de gris et coiffés de bonnets de police en calicot blanc entrèrent dans le cirque aux sons d'une musique belliqueuse et bruyante, s'alignèrent au centre, puis, après un temps d'arrêt mêlé de *portez arme* et de

présentez arme, commencèrent à tourner sur eux-mêmes, comme des totons, se croisant, se mêlant, s'enlaçant avec une précision remarquable, portant sans cesse la main à leur giberne et en retirant, en guise de cartouches, des poignées de fleurs effeuillées qu'ils laissaient tomber sur le sol. Leur évolution chorégraphique plutôt que stratégique terminée, ces défenseurs de la patrie saluèrent poliment à la ronde et sortirent à reculons. Alors le public put voir sur le sable jaune de l'arène, écrits en majuscules fleuries, longues de deux mètres, ces trois mots : VIVA EL PERU ! Un tonnerre d'applaudissements, qui fit trembler les gradins du cirque, salua ce joli tour à la Robert Houdin.

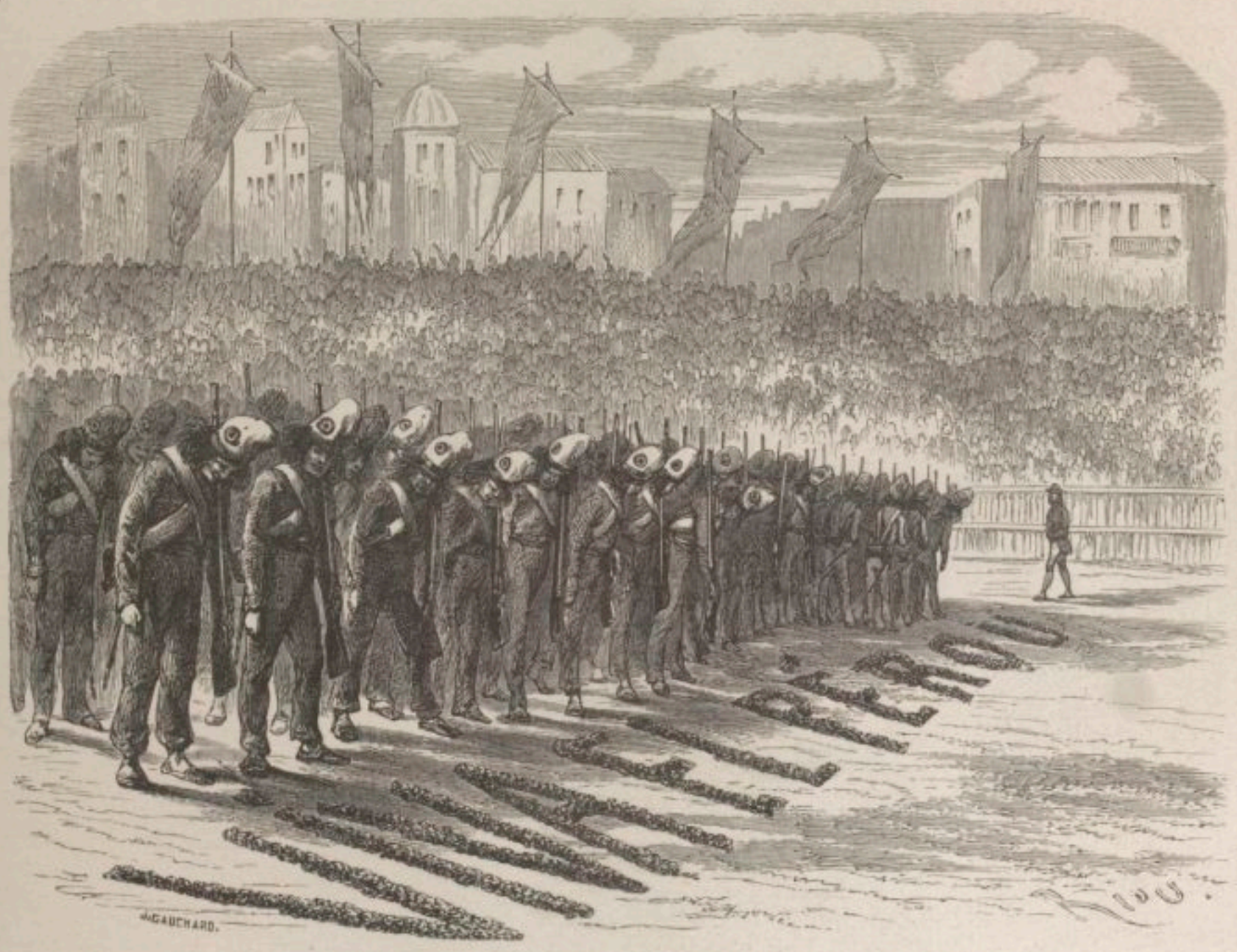
COURSE DE TAUREAUX, A CUZCO

A défaut de plaisirs réels, Cuzco a des gaietés et des distractions à chaque coin de rue pour les oisifs, les observateurs et les peintres de mœurs locales. De ce nombre sont les petits métiers et les petites industries, les reposoirs de la Fête-Dieu et les mascarades typiques, les assommeurs jurés de la police et la vérification, sur place, des chiens assommés dans la matinée du lundi.

Mentionnons en première ligne les marchands de *chicharrones*, résidus de porc sautés dans la graisse ; les marchands de pains au beurre et de pains au saindoux, industriels habituellement accroupis contre le pilier d'une galerie ou sous l'arceau d'une porte cochère. Dans cette catégorie sont comprises les laitières, assises sur le seuil

PLACE DU CABILDO. — LES PONGOS A LA FONTAINE.

de l'église des Pères de Jésus, où elles attendent la pratique dans une attitude de sphinx, buvant de temps en temps, pour se distraire, quelques gorgées de lait à même le pot ou la cruche où il est contenu ; les bouchères de la plaza Mayor, dont l'étal est un simple torchon étendu à terre, retenu par quatre pavés, et sur lequel des côtelettes, des beefsteacks, des filets, arrachés de la bête plutôt que coupés au couteau, provoquent l'appétit des amateurs de rôti ou de pot-au-feu. En général, les guenilles de ces marchands et leur marchandise sont d'une saleté révoltante, mais cette saleté est atténuée par un certain cachet pittoresque qui satisfait l'imagination à défaut du goût et la rend excusable aux yeux de l'artiste.



ÉVOLUTIONS DE SOLDATS DANS LE CIRQUE DE LA PLACE DU CABILDO, A CUZCO.

Entre autres individualités de ce genre, nous nous rappelons une jeune Indienne, de douze à treize ans, brune, ébouriffée, vêtue de toiles d'araignées de diverses couleurs, et montée sur des jambes grêles, à l'aide desquelles elle parcourait la ville en tout sens, ripostant par des ruades de pouliche aux attaques dont elle était l'objet de la part des gamins de son âge. Habituellement elle passait devant notre demeure vers les deux heures de l'après-midi, portant de la main droite, sur un plateau de tôle rouillée, deux glaces, l'une blanche à la crème, l'autre rose au carmin ; de la main gauche restée libre, elle fourrageait sa chevelure, rougie par les intempéries de l'air, et n'interrompait cette manœuvre que pour porter ses doigts à sa bouche. Intrigué par ces gestes

toujours semblables, un jour que pour la centième fois elle nous présentait ses glaces, que pour la centième fois aussi nous éloignions de la main, nous lui demandâmes ce

UN PONGO DE CUZCO

qu'elle mâchonnait ainsi. — Un petit pou, monsieur, — *un piojito, señor*, nous répondit-elle avec un sourire ingénu.

MARCHAND DE PAINS AU BEURRE, A CUZCO.

Les mascarades typiques, une des gaietés de Cuzco, forment deux séries bien distinctes. Les unes n'apparaissent qu'à l'époque des saturnales du carnaval et disparaissent avec lui comme des oiseaux de passage. Tels sont le *chucchu* (fièvre tierce), les *chunchos*

(sauvages) et le *dansante*. Le premier est un Indien entre deux âges, coiffé d'un chapeau de paille défoncé, traînant un drap de lit en guise de manteau, et s'appuyant

LAITIÈRE DE CUZCO.

sur une mauve médicinale ; deux jeunes drôles grotesquement accoutrés l'accompagnent dans sa promenade à travers la ville, l'un portant une chaise et l'autre une énorme

BOUCHÈRES DE CUZCO.

seringue. De cent pas en cent pas, le personnage symbolique que la fièvre secoue et fait trembler comme une feuille au vent, s'arrête et salue les passants, puis s'agenouillant sur la chaise et relevant le drap qui l'enveloppe, répète, avec l'aide de son

porte-seringue, la scène familière indiquée par Molière dans son *Malade imaginaire*.

Les chunchos sont de grands gaillards basanés, aux cheveux flottants, vêtus de leurs habits ordinaires, mais coiffés d'immenses colbaks en osier, recouverts de plumes d'aras et de perroquets et qui gambadent dans les rues pendant les trois jours gras, buvant et hurlant de leur mieux.

Le dansante, coiffé d'un chapeau de paille entouré de sonnettes et de grelots, vêtu d'un spencer de velours à franges fanées et d'une jupe ou plutôt d'une carcasse circulaire en osier, garnie de plaques d'argent, exécute de porte en porte un zapateo de sa composition, accompagné par le bruit des langues de cuivre qui se trémoussent avec

VENDEUSE DE GLACES, A CUZCO.

lui. Sous le régime des Vice-rois, ce dansante jouissait des mêmes priviléges que l'antiquité païenne accorde au dieu-fleuve Scamandre. La vierge, sur le point de passer aux bras d'un époux, allait, la veille de ses noces, se faire expliquer par lui le plus mystérieux de ses devoirs d'épouse. Ces sortes de consultations n'étaient pas gratuites, comme on pourrait le croire. La vierge joignait habituellement au don de sa personne le don d'une poule grasse, d'une douzaine d'œufs, d'une vessie de beurre, ou tout autre petit cadeau. Heureux dansante ! Aujourd'hui que ses priviléges de grand seigneur sont abolis, les vierges du pays lui font la nique ou lui tournent le dos et vendent volontiers aux autres ce que jadis elles lui donnaient de bon cœur.

Avec ces mascarades profanes, il y a des mascarades sacrées, dont les acteurs accompagnent les processions, gambadent devant les litières de la Vierge et des Saints, apostrophent brutalement les pieuses images, leur tirent la langue et leur montrent le poing. De ce nombre sont les *huyfallas*, hommes-oiseaux dont les ailes sont formées par deux bandes de calicot et qui tournoient ou s'élancent en baissant la tête, rasant le sol et poussant des cris d'épervier.

Aux huyfallas se joignent les *Huamanguinos*, habitants de l'ancienne Huamanga (*hodiè* Ayacucho). Du temps des Incas, cette province avait le privilége d'approvisionner Cuzco de nains, de bouffons, d'histrions et de saltimbanques destinés aux divertissements

SCÈNE DE CARNAVAL — LA FIÈVRE TIERCE

de la cour. Aujourd'hui que les Incas ont disparu, les Huamanguinos, tombés dans le domaine public, suivent les foires comme des baladins vulgaires, ou figurent dans les processions annuelles. Leurs tours habituels consistent en espèces de pyrrhiques qu'ils dansent en s'accompagnant eux-mêmes du cliquetis de deux branches de ciseaux passées l'une à leur pouce et l'autre à leur index et dont ils se servent comme de castagnettes. Quelques-uns d'entre eux jonglent avec des poignards et des boules, se percent la langue avec des aiguilles, ou, comme Mutius Scévola, posent leur poing sur un brasier, aux yeux de l'assistance émerveillée.

Huyfallas et Huamanguinos sont escortés par les *tarucas* et les *tarucachas* (cerfs et

chevreuils), jeunes garçons affublés de la dépouille de l'animal dont ils portent le nom. Tout ce monde bizarre et sauvagement accoutré saute, gambade, grimace et hurle à qui mieux mieux, soit au milieu des processions, soit en face des reposoirs, dont l'arrange-

LES CHUNCHOS.

ment et la décoration sont dus à la corporation des fruitières. Ces reposoirs, longues tables drapées d'étoffes ornées d'étoiles de clinquant, surmontées en manière de retable

LE DANSANTE.

d'une carcasse elliptique en osier, décorée de miroirs, d'œufs d'autruche, de piastres fortes et de réaux d'argent troués et suspendus à des ficelles, offrent un pêle-mêle singulier d'objets d'art, d'industrie et d'échantillons divers empruntés aux trois règnes. Quelquefois

des aras et des singes montent la garde aux deux bouts opposés de la machine, et comme le naturel inquiet et turbulent de ces derniers s'accommoderait peu de l'immobilité de pose à laquelle on les condamne et ferait volontiers des curiosités du reposoir autant

DANSEUR HUYFALLA.

d'objets de distraction, de jeunes drôles, armés d'une gaule ou d'un fouet, sont chargés de rappeler ces animaux à l'ordre, chaque fois que leur bras s'allonge vers l'autel et tente de happer quelque chose.

DANSEUR HUAMANGUINO.

Les *sastres* ou tailleurs et les *pasamaneros* ou passementiers, travaillant en plein air, les uns accroupis à l'orientale sur des bancs de bois, les autres debout et en serre-file,

offrent un tableau de genre tout composé et d'une allure assez pittoresque. Généralement ces tailleurs ont des cheveux ébouriffés, sont nu-pieds dans de vieilles savates et montrent leurs pectoraux par leurs chemises entr'ouvertes ; avec ce négligé local ils portent des pantalons très-justes, quoique râpés, des redingotes ou des habits qui, bien que manquant de boutons ou n'ayant parfois qu'un seul pan, les font reconnaître à première vue pour des représentants confectionneurs de nos modes françaises.

Les passementiers sont de pauvres diables qui marchent volontiers sans souliers et laissent voir leur chemise de toile écrue par les trous de leurs pantalons. Debout devant une boîte à volets posée sur deux tréteaux en figure d'X, et qui rappelle ces caissons dits de saint Hubert, sanctifiés par des trousses d'Agnus Dei, de scapulaires, de chapelets et de médailles, ces passementiers vont tout le jour tissant à reculons des ganses ou des rubans, et faisant voltiger leurs bobines de soies diverses. Rien de curieux et de risible comme de

TARUCAS ET TARUCACHAS

voir ces ouvriers surpris par une brusque averse ; tous interrompent leur travail, cassent leurs fils, mêlent leurs trames, entrechoquent leurs bobines, et s'élancent avec des cris d'effroi vers le caisson aux marchandises, qu'ils transportent sous l'arcade d'une porte cochère en attendant que la pluie soit passée ; quand le ciel s'est rasséréné, le caisson est de nouveau placé sur ses tréteaux, les ouvriers s'alignent, et les bobines de recommencer leur manége.

Le massacre hebdomadaire des chiens de la cité par quatre assommeurs jurés de la police, de l'édilité ou de la voirie, nous ne savons au juste, constitue un spectacle à la fois grotesque et émouvant. Pour prévenir la trop grande multiplication de l'espèce canine, dont les représentants à Cuzco comme à Valparaiso errent dans la ville par troupes nombreuses, ces assommeurs, le lundi de chaque semaine, parcourent de bonne heure les rues de la cité ; deux d'entre eux tiennent les deux bouts d'une corde et vont rasant

les murailles de chaque côté de la rue ; leurs compagnons les suivent, armés de porras ou gourdins à grosse tête. Tout chien qui traverse la rue en ce moment fatal est impitoyablement lancé en l'air au moyen de la corde et assommé à l'aide des porras. Entre onze heures et midi, ces victimes, de taille et de pelage variés, sont placées côte à côte sur les dalles du cabildo, où un vérificateur nommé à cet effet vient examiner leurs cadavres, ou plutôt en vérifier le chiffre. Le poil de ces chiens, que les artistes peintres de Cuzco coupent avec l'autorisation du vérificateur et avant qu'on traîne les animaux aux gémonies, leur sert à se fabriquer des pinceaux.

FRUITIÈRES DE CUZCO.

Comme ce massacre hebdomadaire a lieu depuis bien des années, l'instinct des chiens, développé outre mesure par le danger qui les menace le lundi, ressemble à la raison humaine. Une agitation singulière se manifeste dans leurs bandes dès le matin du jour fatal ; tous marchent lentement et cauteleusement, les yeux fixes, le nez au vent, les oreilles dressées, s'arrêtent en apercevant un groupe suspect, et détalent à fond de train si deux ou trois individus vêtus de ponchos se montrent au bout d'une rue ; la confiance des malheureux renaît avec l'aurore du mardi ; pendant tout le reste de la semaine ils oublient si bien que leur tête est proscrite, qu'il faut employer la canne ou le pied pour les déloger de la voie publique, où d'habitude ils dorment étendus.

Nous avons dit, en commençant cette énumération des plaisirs que peut offrir Cuzco, que cette ville ne possédait ni théâtre, ni forum, ni gymnase ; mais, au moment de la terminer, nous nous rappelons fort à propos qu'elle a une *cancha de gallos*, petit cirque d'environ trente pieds de circonférence, où des coqs, dressés à combattre, s'entre-déchi-

UN REPOSOIR DE LA FÊTE-DIEU, A CUZCO.

rent et s'éborgnent à l'aide d'éperons d'acier dont leur tarse est armé. Tous ces coqs ont un nom et une généalogie en règle. Chaque dimanche, de trois heures à six, un public passionné fait queue à la porte de la cancha, dont le prix d'entrée est d'un réal d'argent par individu. Là, des combats à mort ont lieu entre les volatiles, que leurs propriétaires animent, exhortent, encouragent de la voix et du geste, et sur la valeur desquels ils établissent des paris souvent considérables, paris auxquels la galerie s'associe comme au jeu de la bouillotte ou de l'écarté. Des prud'hommes nommés à cet effet jugent des coups douteux et tranchent les difficultés qui s'élèvent entre les joueurs. Il arrive souvent

que, malgré l'intervention toute conciliatrice de ces juges, des joueurs d'humeur difficile ou de mauvaise foi en viennent aux mains et s'assomment un peu, à la grande joie de la galerie, dont les goûts à demi barbares s'accommodent plus volontiers d'une lutte de gladiateurs que d'un combat de coqs.

Cette description de la *cancha de gallos* nous amène à parler de l'état des beaux-arts à Cuzco ; et comme la transition pourrait sembler un peu brusque au lecteur, nous lui apprendrons qu'à côté de la cancha susdite, le plus célèbre peintre de la ville avait de notre temps son atelier et son domicile. Cet artiste, que nous visitions avec assiduité et

LES PASSEMENTIERS DE CUZCO

que nous avions surnommé le *Raphaël de la Cancha*, nom qu'il doit porter encore à cette heure parmi nos amis, sera comme le trait d'union qui reliera nos appréciations passées à celles qui vont suivre.

Les églises et les couvents que les conquérants édifièrent dans les deux Amériques restèrent longtemps sans tableaux, par la raison que l'école de peinture espagnole, d'où devaient sortir un jour tant de chefs-d'œuvre, dormait encore dans ses limbes originelles. Ce ne fut que sous les règnes de Philippe III et de ses successeurs jusqu'à Charles IV, que des toiles de Moralès, de Ribeira, de Zurbara, de Vélasquez, d'Alonzo Cano, de Murillo et de leurs élèves furent envoyées dans le nouveau monde avec des œuvres de

l'école flamande. La vue de ces tableaux éveilla chez quelques indigènes le goût de la peinture. Doués de cette faculté d'imitation que possèdent à un si haut degré les habitants du Céleste Empire, et qui consiste à salir ou trouer une toile, si l'original qu'ils copient a par hasard une tache ou un trou, ces fils du pays se mirent à l'œuvre et en arrivèrent avec le temps à une perfection de décalque qui, favorisée par l'obscurité des églises, a pu tromper beaucoup de voyageurs et leur faire prendre pour autant d'originaux inédits, des copies qui n'avaient d'autre mérite que celui d'une fidélité servile. Ces prétendus originaux, exposés au grand jour et débarbouillés de la crasse qui les recouvre, révéleraient sur-le-champ à un œil exercé leur origine plébéienne, comme certaines mains,

LES TUEURS DE CHIENS.

dépouillées de leurs gants, laissent voir les callosités et les durs stigmates du travail.

Plus tard, à défaut de ces œuvres originales, devenues l'objet de spéculations privées, les peintres de Cuzco se sont inspirés des copies qu'en avaient faites leurs devanciers. Des gravures quelconques, qui leur sont tombées sous la main, ont complété cette éducation artistique qui, depuis un siècle, est toujours la même. Parler aux peintres d'aujourd'hui d'anatomie et d'ostéologie, d'études d'après la bosse, l'écorché ou le modèle vivant, de perspective linéaire ou aérienne, serait leur tenir un langage incompréhensible et s'exposer à recevoir d'eux un mauvais compliment. Ce manque absolu des premières notions de l'art leur interdit toute création originale et les oblige à recourir aux toiles existantes

pour y prendre les diverses parties dont ils forment un tout. De là cette gêne, cette roideur et ce manque d'animation que présentent leurs œuvres et qui choquent à première vue. Tous leurs personnages, construits de morceaux rapportés, semblent découpés à l'emporte-pièce et collés sur la toile ; aucun d'eux n'avance ni ne recule ; nul souffle d'air ne circule autour de ces mornes silhouettes, qu'une couleur blonde et chaude continuée par tradition, un coloris souvent frais et charmant, recommandent à l'attention.

Les belles œuvres du temps passé, nous l'avons dit, sont extrêmement rares dans les églises et les couvents de Cuzco ; néanmoins, en furetant dans les recoins, on peut trouver encore, voilé par la poussière et les toiles d'araignées, un bijou artistique que ses possesseurs ne refusent jamais de vendre, si la proposition leur en est faite à l'oreille et le prix qu'on en offre assez alléchant. Une historiette de quelques lignes à ce sujet en dira plus que bien des pages.

LE VÉRIFICATEUR DES CHIENS.

Un ami avec qui nous causions un jour des tableaux que possèdent les églises et les couvents de Cuzco, nous demanda à laquelle de ces œuvres nous donnerions la préférence ; nous lui parlâmes d'un tableau de deux pieds carrés représentant une *Fuite en Égypte*, que nous avions découvert sous la voûte d'un escalier du couvent de la Recoleta, où, comme une lampe allumée, il nous avait semblé éclairer les ténèbres. L'ami, curieux de vérifier le fait, vint avec nous à l'endroit indiqué, où nous lui montrâmes le chef-d'œuvre en question, que sa couleur admirable non moins que le bizarre et luxueux accoutrement de ses personnages nous faisaient croire sorti de la palette de Rubens ou de quelque artiste de son école. Notre ami regarda longtemps le tableau, le trouva *bonito* (joli) et sortit sans rien dire. Quelques jours après, en entrant chez lui, nous y aperçûmes la précieuse toile ; à l'aide d'un instrument tranchant, on l'avait coupée ras du cadre, mais avec tant de maladresse, que les pieds nus de la Vierge étaient restés dans la bor-

dure. A l'idée que l'homme que nous appelions notre ami avait pu se rendre coupable d'une action indigne, nous sentîmes le rouge de la honte nous monter au visage, et nous fûmes sur le point de repousser la main qu'il nous tendait. Quelques mots lui suffirent pour nous prouver son innocence. Un moine de la Recoleta, à qui il avait fait offrir par une vieille béguine experte en ces sortes d'affaires une once d'or (86,40) en échange du Rubens inédit, n'avait pas hésité à charger sa conscience de ce vol sacrilége. Toutefois, craignant d'être surpris par un des frères et d'avoir maille à partir avec le prieur, il avait opéré nuitamment la section de la toile, et cela avec tant de précipitation, que les chevilles de la Vierge avaient été tranchées. Un mois après, en allant fumer un cigare sur le lieu du sinistre, nous revîmes le cadre veuf de sa toile et les pieds roses de la Mère de Dieu, qui semblaient protester énergiquement contre l'amputation cruelle qu'un moine simoniaque leur avait fait subir.

AMATEURS DE COMBATS DE COQS.

Les révolutions politiques, les catastrophes privées, et, plus que tout cela, l'esprit sérieux des Cusqueños, tourné vers l'étude de la théologie et du droit canon, entravent l'essor des beaux-arts, dont la muse, à Cuzco, marche pédestrement, quand sur cette terre classique elle devrait avoir des ailes. Les églises et les couvents, regorgeant de peintures, ne font plus de commandes aux artistes modernes, et par économie les familles suivent l'exemple des communautés. Les deux ou trois peintres qu'on compte dans la ville courraient risque de mourir de faim si les négociants et les conducteurs de *tropas*, attirés à Cuzco par les besoins de leur commerce, ne leur faisaient quelques commandes picturales, sur lesquelles, une fois de retour chez eux, ils réalisent de jolis bénéfices. Ces commandes consistent en douzaines de *Chemins de la croix*, en *Bons Pasteurs* avec ou sans brebis, en *Vierges au raisin*, *à la chaise*, *au poisson*, copiées d'après des gravures; en saints et en saintes de toutes sortes, en pied ou en buste, avec ou sans

mains. Chacune de ces toiles est payée, bien entendu, selon sa grandeur et le plus ou moins de *nus* qu'offre le sujet qu'elle représente. Il est des toiles de quatre réaux (deux francs quarante centimes environ), il en est de cinquante francs. Une fois que le négociant a fait sa commande et qu'il est convenu avec l'artiste de l'époque où elle lui sera livrée, il donne à celui-ci un à-compte sur le prix de son travail, et part confiant dans sa bonne foi ; il est rare que la bonne foi de l'artiste fasse défaut à son commanditaire ; seulement, comme ce commanditaire est absent, qu'il ne doit revenir que dans six mois, et que les absents ont presque toujours tort, il arrive, dans l'intervalle, que l'artiste, trouvant d'autre besogne à faire et d'autres à-compte à toucher, oublie si bien le négociant et sa commande, que rien n'est encore fait quand celui-ci revient. De là des récriminations sans fin de la part du commanditaire et des excuses sans nombre de la part de l'artiste, qui, sur la menace qu'on lui fait de le rouer de coups, se décide enfin à se mettre à l'œuvre.

Comme les marchands de couleurs sont inconnus dans le pays, c'est au peintre à se procurer tous les articles de peinture qui lui sont nécessaires : il va chercher dans les ravins des environs des ocres et des terres ; l'apothicaire du coin de la Merced lui vend quelques couleurs en poudre ; le *pulpero* ou épicier, de l'huile et de l'essence ; l'encens en poudre lui sert de siccatif ; des os à demi brûlés lui donnent du bitume, et la fumée de sa chandelle lui fournit du noir. Quant aux pinceaux, le poil des chiens tués chaque semaine lui permet de les renouveler à peu de frais. Ses toiles sont de simple calicot anglais à soixante centimes le mètre, qu'il prépare lui-même et qu'il tend, non pas sur un châssis, mais sur une planche, à l'aide de six ou huit clous. La palette de l'artiste est empruntée à un fragment d'assiette ou à un débris de carreau de vitre.

Qu'on n'aille pas faire à notre imagination l'honneur d'avoir inventé de pareils détails ; nous les avons relevés un à un chez les artistes du pays, où, tout en souriant de leurs préparations diverses, nous nous sommes émerveillé plus d'une fois du bon résultat qu'ils en obtenaient.

Un de ces peintres, celui-là même qu'en raison de son talent nous avions surnommé le Raphaël de la Cancha, nous honorait d'une confiance toute particulière. Bien qu'il sût qu'à nos moments perdus nous triturions comme lui des couleurs sur une palette, il ne craignait pas de nous livrer les petits secrets de son art, sachant bien que nous étions incapables d'en user ou d'en abuser pour lui faire concurrence et paralyser son commerce. Le don de quelques mauvaises lithographies nous avait ouvert toute grande la porte de son atelier, où nous allions souvent le regarder peindre. Cet atelier, dont le loyer lui coûtait cinq francs par mois, était dans une cave : on y descendait par un escalier de trois marches qui boitaient comme un distique de Martial ; une lumière à la Rembrandt en éclairait l'intérieur ; le sol disparaissait sous une litière d'épluchures de légumes, que des poules et des cochons d'Inde se disputaient. Un chien à l'échine saillante dormait à côté de l'artiste ; un chat noir sans queue et sans oreilles, pareil à une idole japonaise, ronronait sur son épaule pendant qu'il peignait, harcelé par les

injures de sa femme, Indienne courtaude et mafflue, dont un érysipèle avait empourpré le visage, et qui l'invectivait à tout propos en faisant bouillir sa marmite.

Le thème favori de cette atroce Fornarine était de reprocher au pauvre Raphaël sa paresse et son ivrognerie. A l'entendre, il passait des semaines entières sans faire œuvre de ses dix doigts, et le peu d'argent qu'il gagnait ensuite était dépensé par lui dans les cabarets. L'artiste dédaignait de répondre à ces imputations perfides. Trempant tour à tour ses pinceaux dans des pots à pommade qu'il tenait de la munificence des dames de la ville, et qui lui servaient de godets, il continuait sa besogne. Quand sa patience était à

INTÉRIEUR DE L'ATELIER DE RAPHAEL DE LA CANCHA.

bout, il emplissait une écuelle de chicha, la vidait d'un trait, et, après s'être essuyé les lèvres au revers de sa manche, il reprenait courageusement son labeur, comme pour démentir les allégations de son affreuse épouse. Pauvre Raphaël! s'il dort aujourd'hui dans la fosse commune affectée aux Indiens du peuple et aux artistes de Cuzco, puisse le souvenir des milliers de chefs-d'œuvre qu'il a peints sur du calicot charmer les rêves de son dernier sommeil!

Ce que nous venons de dire des peintres de Cuzco est applicable à ses statuaires, dont les premiers modèles furent des icones envoyées par les rois d'Espagne pour orner les églises et les couvents. Ces artistes ont une manière à eux de *travailler*, qui mérite d'être

expliquée. D'abord, tous sont loin d'être riches. La plupart d'entre eux sont même un peu pauvres et montrent volontiers les doigts de leurs pieds nus par leurs chaussures entr'ouvertes, ou leur chemise par le fond de leurs inexpressibles, quand le vent souffle et fait voltiger le lambeau de futaine qui leur sert de manteau. Leur atelier est une chambre basse des plus modestes. Une planche, posée sur deux tréteaux, leur sert de table ou d'établi. Au mur sont appendus des masques de plâtre de toutes les grandeurs, des bras, des jambes, des pieds, des mains, des torses de toutes les dimensions. Ces membres sont pourvus de chevilles qui servent à les emmancher aux corps. Un quart d'heure de travail suffit à l'artiste pour ajuster de toutes pièces un Christ, une Vierge ou un saint quelconque. Les vêtements et les draperies de ces images sont des morceaux d'étoffe englués de plâtre liquide qui durcit en séchant. L'art de pétrir la glaise et d'ébaucher le premier jet de leur pensée est inconnu à ces statuaires. Ils n'ont d'ailleurs aucune pensée à ébaucher, et l'argile plastique ne se trouve pas aux environs de Cuzco. Leur œuvre se borne à adapter des poncifs de membres à des poncifs de corps, dont leurs devanciers leur ont légué les moules. Si quelque difficulté de dessin se présente, si quelque détail demandé par un amateur ne se trouve pas dans la collection surmoulée à l'avance, l'artiste y pourvoit sur-le-champ en taillant à même un morceau de plâtre, comme le ferait, pour un bloc de chêne, un sculpteur sur bois.

Ces mêmes statuaires sont obligés d'allier la couleur à la forme, par la raison qu'aucun chaland ne s'accommoderait d'un Christ ou d'une Vierge d'une entière blancheur, fût-il en marbre de Carrare. A l'aide de céruse, d'ocre, de vermillon et de carmin, ils préparent un coloris plus ou moins brillant, qu'ils étendent et égalisent avec un doigtier de chevreau emprunté à quelque vieux gant, et qui leur tient lieu de blaireau. Reste à placer des yeux de verre dans les visages des icones, car ces icones ont des yeux, quelquefois des dents et des chevelures, comme la Vierge de Belen et le Seigneur des tremblements de terre, deux images vénérées à Cuzco.

Pour fabriquer ces yeux, les statuaires-coloristes ont une casserole en métal percée d'une vingtaine de trous de grandeurs diverses. La configuration de cet ustensile rappelle vaguement notre poêle classique à griller des châtaignes. Sur certains de ces trous, l'artiste place des fragments de carreaux de vitre du format des yeux qui lui sont nécessaires et pose sa casserole sur des charbons ardents. Quand la chaleur du feu a suffisamment amolli le verre, l'opérateur, armé d'un poinçon arrondi par le bout, appuie légèrement sur chaque fragment, qui, passant par le trou, prend aussitôt une forme convexe. Cette chose, dans la partie concave de laquelle l'artiste figure ensuite, à l'aide de couleurs, la pupille et le globe de l'œil, est enchâssée par lui dans le masque de ses icones et donne à leurs regards cet éclat radieux dont s'émerveille l'étranger.

Les ébauchoirs, grattoirs, polissoirs et autres engins artistiques dont se servent ces statuaires indigènes, sont des os de mouton ou de volaille, d'humbles lames de canifs ou de couteaux aux trois quarts usées, de vieux clous, de vieux pinceaux et de vieux gants. Leur misère ingénieuse fait flèche de tout bois. Tout ce que dans nos cités d'Europe on jette dédaigneusement à la borne, est recueilli par ces artistes avec le plus grand soin.

lavé, fourbi, frotté, et leur sert pendant de longues années à confectionner ces images glorieuses qu'aux jours fériés on couvre d'habits somptueux et de pierreries pour les promener dans les rues.

La plus renommée des processions annuelles de Cuzco est celle du *Señor de los temblores*, ou Christ des tremblements de terre, qui a lieu dans l'après-midi du lundi de

UN SCULPTEUR DE CUZCO.

Pâques. Deux jours à l'avance, des enfants sont allés dépouiller de leurs fleurs les buissons de *ñuccho* (*salvia splendens*) et en ont empli des corbeilles. Les reposoirs à dresser sur la place de la Cathédrale ont mis en émoi la corporation des fruitières, que ce soin concerne exclusivement. Les maisons devant lesquelles doit passer la procession ont retiré de leur garde-meuble les tentures de velours à crépines d'or, les riches étoffes et les tapis brillants qui y sont restés enfouis pendant toute l'année. Le jour solennel luit enfin. Dès

le matin les *camaretos*, petits obusiers, ébranlent de leurs détonations les échos de la ville ; des pétards, des lances à feu, des fusées sifflent de toutes parts et décrivent leurs trajectoires, dont le sillon lumineux se perd dans la lumière du soleil. La population endimanchée se répand dans les rues ou prend place aux balcons. Des flots de chicha, de vin et d'eau-de-vie ont coulé depuis l'avant-veille pour célébrer la fin de la semaine sainte et le grand jour de la résurrection ; puis, comme il n'est pas de bonne fête sans lendemain, on a continué de boire à l'occasion du lundi de Pâques et de la procession qui doit le terminer.

A quatre heures précises une triple salve de camaretos ébranle la place; églises et couvents font entendre aussitôt un carillon joyeux ; toutes les cloches de la cathédrale, depuis le bourdon appelé la *madre abadesa* (la mère abbesse), jusqu'à l'*esquilon* d'argent de la chapelle du Triomphe, s'agitent à toute volée. Dix mille Indiens, hurlant et débraillés, sont groupés dans la place, et les fenêtres regorgent de curieux des deux sexes agitant leurs mouchoirs. Les trois portes de la cathédrale se sont ouvertes à deux battants, laissant voir les profondeurs ténébreuses de la nef, où brillent comme des vers luisants les flammes de mille bougies. Un frisson religieux court dans la multitude. Tous les cous sont tendus, tous les yeux sont tournés vers la porte centrale par où la procession commence à défiler, précédée par les croix d'or que portent des bedeaux à collerettes, et les grands chandeliers d'argent que soutiennent à deux mains des acolytes bruns de peau et blancs de costume.

La première image qu'on aperçoit, debout sur un brancard porté par huit hommes, est celle de san Blas, qui a doté de son nom un faubourg de la ville. La foule, qui l'a reconnu, le salue par des acclamations et des battements de mains prolongés. Le costume du saint évêque se compose d'une tunique à crevés en velours noir brodé d'or, qui lui descend jusqu'aux genoux ; un maillot couleur de chair dessine ses formes ; une large fraise à tuyaux emboîte son cou et couvre ses épaules ; il a pour coiffure un béret tailladé en velours noir, orné de plumes blanches; ses pieds sont chaussés de bottines rouges, et dans sa main droite, couverte d'un gantelet en cuir verni, il porte son bréviaire de format in-quarto, élégamment doré sur tranche. Un ange aux ailes déployées, debout sur un fil de fer en spirale, est placé derrière san Blas, dont il abrite le chef épiscopal sous un parasol de soie rose. A chaque mouvement de la litière, la mobilité du support sur lequel repose l'habitant du ciel imprime à son ombrelle un doux balancement.

San Blas est immédiatement suivi par san Benito, que la foule accueille assez froidement, sous prétexte que le révérend abbé descend de Cham, fils de Noé, en ligne directe. L'image, en effet, est d'un noir de jais pareil au drap de sa soutane, et ses gros yeux blancs et ses lèvres lippues, d'un rouge violâtre, lui donnent un aspect assez repoussant.

A san Benito succède san Cristoval. L'ermite porte-Christ s'appuie sur un palmier déraciné qui ploie sous lui comme un frêle roseau. Il est vêtu d'une robe blanche brodée d'étoiles d'or et relevée par des agréments ponceau; il a des bandelettes de pourpre dans les cheveux, comme un roi assyrien; des moustaches dont les extrémités se dressent fièrement et une royale taillée en pointe.

San José, l'époux de Marie, fait suite à san Cristoval. L'humble charpentier est habillé d'une robe de pèlerin couleur carmélite. Il porte un rabot en sautoir, une scie d'une main, et s'appuie, de l'autre main, sur un bâton noueux. Le seul ornement profane qui dépare ce sévère costume est une plume de paon attachée à son feutre.

Derrière san José paraît l'image de la Vierge de Belen ou Bethléem, debout sur un brancard porté par seize hommes qui semblent ployer sous le faix. Il est vrai que ce brancard est en bois de huarango massif, revêtu de plaques d'argent et surmonté de lourds chandeliers du même métal où brûlent d'odorantes bougies. La douce mère de Jésus rayonne de beauté. Jamais statuaire épris de la forme ne modela l'ovale d'un visage avec plus d'élégance ; jamais pinceau chinois ne traça deux arcs d'ébène plus déliés que les sourcils de cette icone, dont le coloris idéal est ravivé par un vernis copal qui miroite au grand jour.

La reine des saints et des anges porte un costume qui lui sied à ravir. Sa jupe, en brocart bleu et blanc broché d'or, a des paniers de six mètres de tour ; une dentelle d'argent, disposée en échelle, orne le devant du corsage, dont les manches à sabot laissent échapper d'un *bouillonné* en point de Venise des bras nus plus blancs que ceux d'Héré. — Qu'on nous pardonne cette comparaison profane. — Ces bras, cerclés de riches bracelets, sont terminés par des mains patriciennes aux doigts chargés de bagues. Une de ces mains tient un scapulaire brodé d'or et de pierreries, l'autre main agite un éventail de prix. La coiffure de la Vierge s'harmonise à l'élégance de sa mise : ses cheveux, d'un blond doux, sont légèrement crêpés et ont un œil de poudre ; un diadème, d'un prix fabuleux, les couronne admirablement ; deux perles, du plus bel orient, sont suspendues à ses oreilles, et un collier de rubis scintille à son cou ; ce cou de cygne est entouré d'une immense fraise en guipure mélangée de fils d'or. Ainsi placé au centre de cet entonnoir de dentelle, le chef de la Mère de Dieu semble le pistil d'une fleur étrange.

Le trait distinctif du visage de Marie réside dans l'extrême mobilité de ses yeux de verre, qu'un ressort caché fait circuler dans leurs orbites avec une rapidité vertigineuse. L'étranger s'effarouche un peu à première vue du mouvement perpétuel de ces yeux divins ; mais en entendant autour de lui la foule s'écrier : *Que ojos lindos y que dulce mirar!* (Quels jolis yeux et quel doux regard !) il ne tarde pas à partager l'engouement général.

Au sortir de l'église, les porteurs des images se sont alignés dans le parvis dans l'ordre suivant : san Blas, san Benito, san Cristoval, à gauche du portail central ; la Vierge et saint Joseph à droite. Tous attendent l'arrivée de l'Homme-Dieu, du Christ des tremblements de terre, qui tarde toujours un peu à paraître pour exciter la ferveur des fidèles. Ces dispositions sont réglées à l'avance par un programme religieux qui assigne aux porteurs des images, non-seulement la place hiérarchique qu'ils doivent occuper dans la procession, mais les évolutions diverses qu'ils doivent faire en sortant de la cathédrale et en y rentrant.

Bientôt une forme blanche se dessine dans la pénombre de la grande nef. Un frémissement religieux court dans la multitude. Les hommes ôtent leur feutre ou leur montera,

et les femmes se signent dévotement. La Vierge, laissant là saint Joseph, son auguste époux, vient se placer devant les Saints pour être la première à saluer, au sortir de l'église, le fils qu'elle aime d'un amour infini et dont le trépas ouvrit jadis dans son cœur sept plaies immortelles. Le Christ des tremblements apparaît enfin sous la voussure du portail : une clameur formidable retentit dans la place, les balcons des maisons tremblent sur leurs ais vermoulus, et les coiffures et les mouchoirs sont agités devant l'effigie vénérée.

L'*Homo-Deus* est attaché sur la croix infamante, devenue, par son supplice, un symbole de rédemption. En narrateur fidèle, nous nous croyons obligé de détailler minutieusement les traits de cette image, et si quelque expression irrévérencieuse se glissait à notre insu dans les phrases que nous sommes contraint d'employer, la faute en serait à la langue française, peu souple et peu malléable de son naturel, plutôt qu'à notre orthodoxie, qui, Dieu merci ! pourrait soutenir l'examen des conciles et défier la flamme des bûchers, si conciles et bûchers existaient encore.

Depuis que Charles-Quint expédia de Cadix, par une caravelle, l'icone vénérée, aucun pinceau profane n'a rafraîchi son coloris primitif. Le temps, la poussière, la double fumée de l'encens et des cierges, et l'irrévérence des mouches, ont changé ce coloris, qui put être brillant, en une teinte d'un roux violâtre. Le sang dont cette image est littéralement jaspée de la tête aux pieds, a pris en vieillissant la teinte du bitume, ce qui donne à l'épiderme du divin crucifié l'aspect d'une peau de panthère. Au point de vue de la statuaire, c'est un bloc de chêne à peine dégrossi, une forme sauvage et presque hideuse, qui rappelle à la fois l'idole indoue et l'écorché classique. Ce Christ, au lieu de la draperie traditionnelle enroulée et volante, porte un jupon en point d'Angleterre, qu'un ruban attache à ses hanches et qui descend jusqu'à mi-jambes. Les épines de l'*acacia triacanthos*, qui forment sa couronne, sont simulées par un entrelacement de pierreries d'un prix fabuleux. Les clous qui le retiennent à la croix sont des émeraudes de Panama, longues de trois pouces, et les lèvres de la blessure qu'ouvrit dans son côté la lance de Longin, sont ourlées de rubis-balais plus gros que des pois chiches. La chevelure de ce Christ, que le vent soulève et fait onduler, est d'un noir mat et d'une longueur extraordinaire. Avant d'orner le chef du Rédempteur, elle embellit longtemps la tête d'une pécheresse que de folles orgies conduisirent prématurément au tombeau. Le père de cette Marie-Madeleine, un intendant de police que nous avons connu, mais que nous ne pouvons nommer, coupa lui-même les cheveux de sa fille morte et en fit don au chapitre de la cathédrale, tant pour racheter les fautes de la pauvre enfant et lui ouvrir les portes du séjour bienheureux, que pour remplacer l'ancienne chevelure du Christ des tremblements, que les vers, qui ne respectent rien, avaient ignominieusement rongée par places.

Ce Christ, dont la vue inspire un sentiment de répulsion et presque de terreur, se dresse sur un brancard d'argent porté par une trentaine de cholos sans souliers, aux cheveux en broussailles et aux habits en loques. Un grand nombre de torches de cire brûlent autour de lui ; des ressorts invisibles communiquent un tic nerveux à tous ses

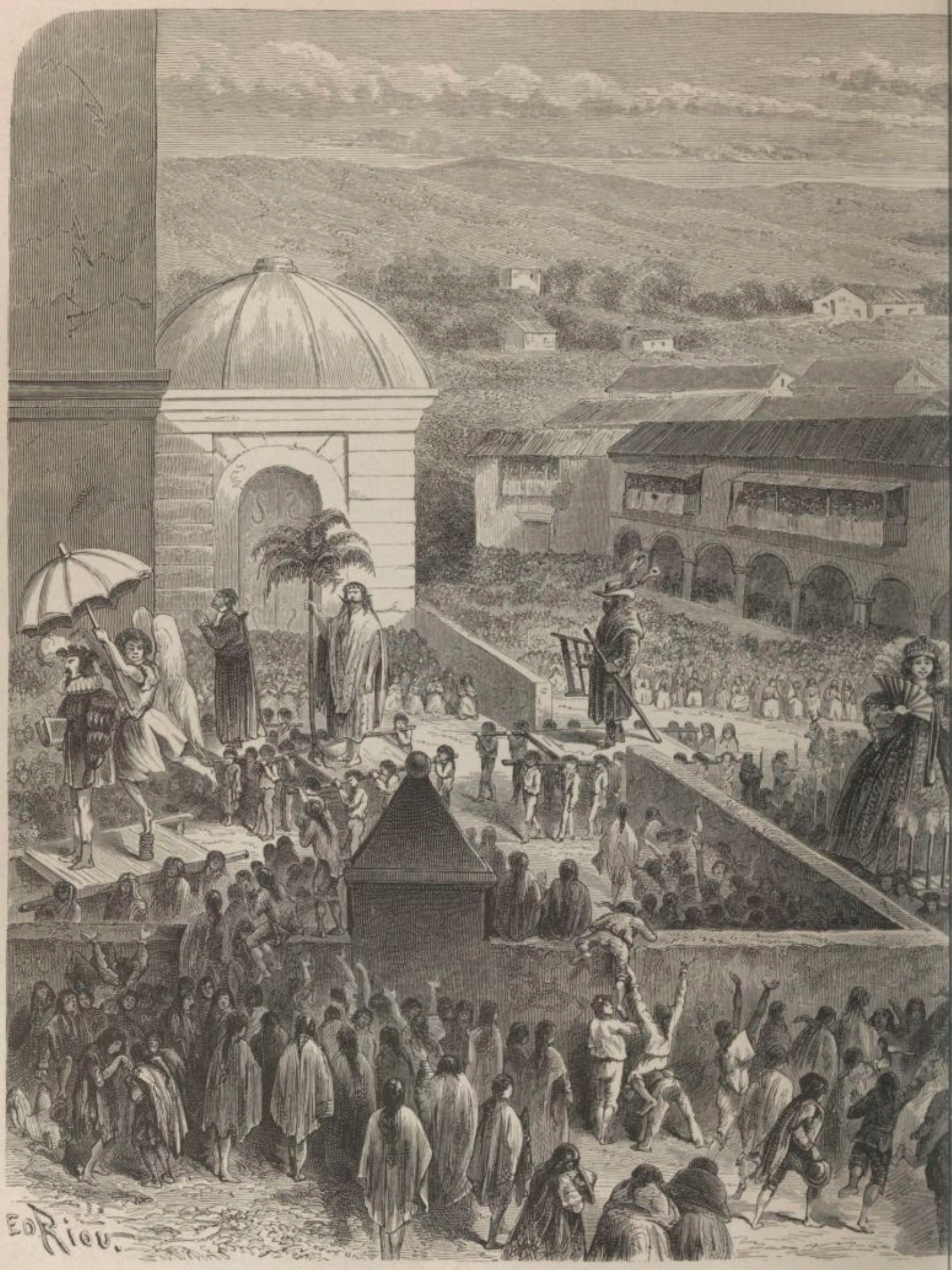
membres et les font trembler sans relâche; il porte par métonymie le nom de *Señor de los temblores*, et protége les fidèles aux jours des tremblements de terre.

Son arrivée dans le parvis donne le signal du départ de la procession. Les porteurs des images défilent successivement. Toutes les cinq minutes, les hommes qui portent le brancard de la Vierge s'arrêtent et font volte-face, pour que la sainte Mère puisse s'assurer par elle-même que son Fils bien-aimé ne l'abandonne pas. A la suite du Christ des tremblements de terre vient le dais du saint sacrement, entouré des notabilités ecclésiastiques et des autorités civiles et militaires. Les quatre ordres de moines bleus, blancs, noirs, gris, font une double haie au cortége et ferment la marche. Une nuée de béguines, pareilles à des oiseaux de nuit, se pressent sur les pas des moines. Un flot de peuple roule à la suite des béguines, sur les talons desquelles il marche sans façon, au grand scandale de ces dernières, qui se retournent d'un air courroucé et interrompent leur psalmodie du *Pange lingua gloriosi*, pour traiter ceux de ces intrus qui les serrent de plus près, de *fils de chien* et de *masque du diable*.

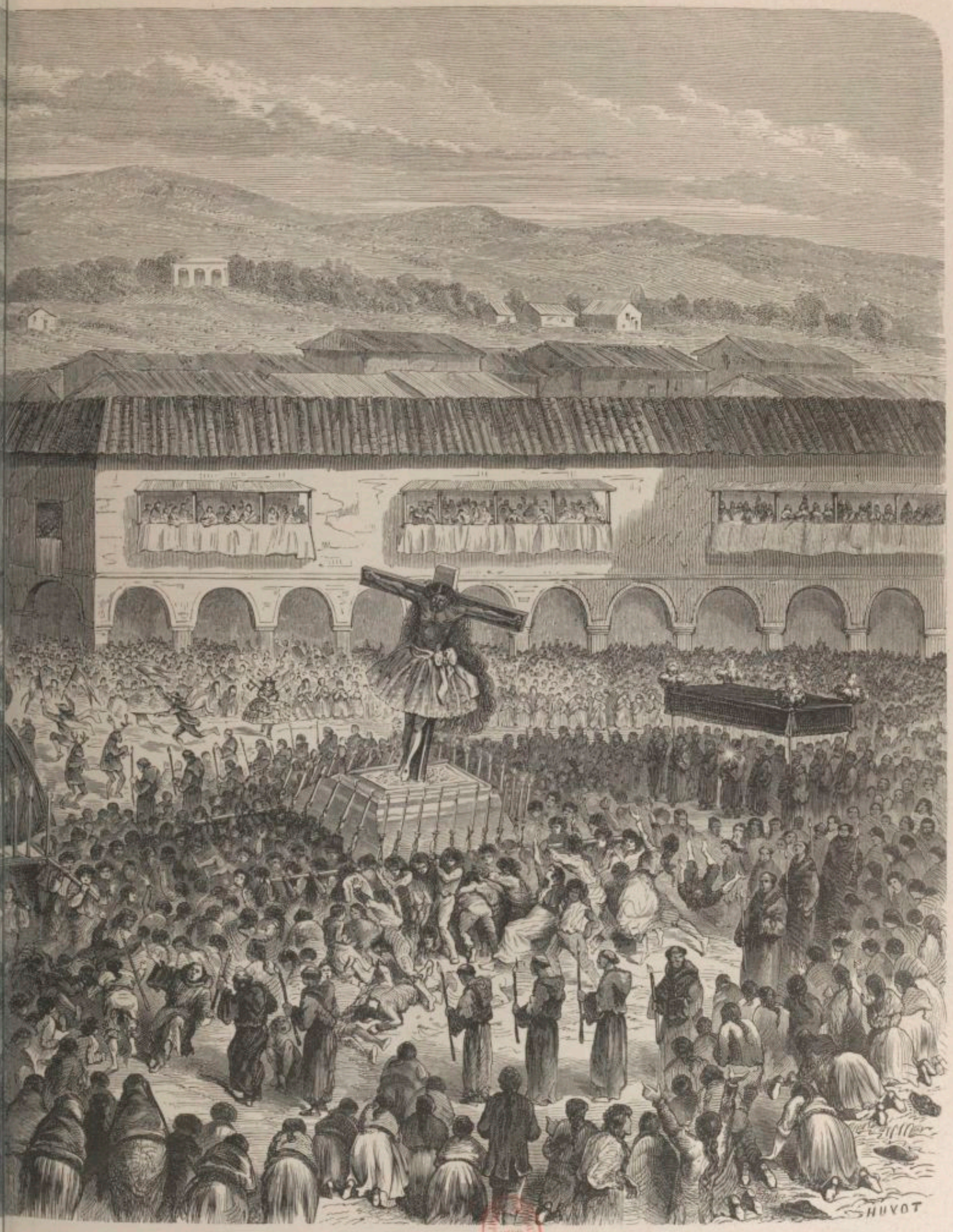
Chaque fois que la procession longe les murs d'une demeure et passe à proximité d'un balcon, des corbeilles de fleurs de *ñuccho* effeuillées sont vidées sur le Seigneur des tremblements et couvrent ses épaules d'une pourpre sanglante. Les *huyfallas*, les *dansantes*, les *cerfs* et les *chevreuils*, qui étaient allés se rafraîchir dans les cabarets voisins, reparaissent et viennent gambader autour des litières sacrées, montrant le poing aux images et les interpellant ou les apostrophant avec de hideuses grimaces. A mesure que la procession s'avance dans l'intérieur de la ville, l'enthousiasme s'accroît et se propage dans les masses et réagit sur les esprits les plus indifférents. La vue de ce Christ qui tremble comme au sortir d'une eau glacée, arrache aux assistants des vociférations au-dessus du diapason normal. Bientôt les voix enrouées expireraient dans les gorges, si l'eau-de-vie ne venait à propos en éclaircir le timbre et les ranimer. Parmi les Indiens des deux sexes qui s'arrachent mutuellement des mains le pot ou la bouteille, c'est à qui hurlera plus fort et plus longtemps en se montrant du doigt la pieuse effigie.

Bientôt cette foule, hors d'état de maîtriser la frénésie religieuse et bachique dont elle est possédée, se rue comme un seul homme sur les porteurs de la litière du Christ, qui marchaient courbés sous leur fardeau. On les saisit à bras-le-corps, on s'accroche à leur chevelure, leurs chemises et leurs habits sont mis en lambeaux, chaque fidèle veut à son tour soutenir le brancard, ou seulement en toucher le bois, car le simple contact de ce bois sacré remet au pécheur dix ans de ses fautes. Mais les Indiens chargés de ce précieux fardeau, et qui ont sans doute beaucoup de fautes à expier, repoussent énergiquement l'aide de leurs camarades et ripostent aux attaques dont ils sont l'objet de leur part, par des soufflets, des coups de poing, des coups de pied et des morsures. L'affaire ne tarde pas à tourner au sérieux. L'engagement partiel se change en mêlée générale. Les horions convergent et divergent avec un entraînement furieux, au milieu des cris de douleur et des imprécations de rage des combattants.

Dans ce conflit, que les spectateurs indigènes, tant laïques que religieux, trouvent parfaitement de circonstance et qui n'abasourdit un peu que l'étranger, l'image du divin



PROCESSION DU SEIGNEUR DE



TREMBLEMENTS DE TERRE, A CUZCO.

crucifié roule et tangue comme une nef sur l'Océan houleux et chancelle souvent avec son brancard, mais ne saurait tomber, accotée qu'elle est de toutes parts par un entassement de têtes et d'épaules humaines. Aussi dit-on de ce Seigneur des tremblements : *Mueve mucho, nunca cae.* (Il remue beaucoup, mais ne tombe jamais.) Ainsi les hérésies ébranlent, sans la renverser, la pierre fondamentale du christianisme!

Pendant qu'Indiens et Cholos se disputent l'honneur de porter la litière, leurs femmes lancent à la face du Christ des poignées de fleurs de *ñuccho* qu'elles vont ramasser ensuite jusque sous les pieds des combattants, au risque de se faire écraser par eux. Ces fleurs de sauge, sanctifiées par le contact de l'Homme-Dieu et renfermées dans des sacs de papier, sont employées plus tard en infusion, et jouissent, au dire de ces ménagères, des propriétés sudorifiques de la bourrache et du sureau. La procession, retardée à chaque pas par des incidents de ce genre, met deux heures à traverser la grande place, à longer la rue de San Juan de Dios, la place de San Francisco et la rue du Marquis, trajet qu'un piéton marchant d'un pas ordinaire peut faire en dix minutes.

A six heures, les litières sacrées sont de retour dans le parvis. Les portes de la cathédrale, fermées pendant la marche de la procession, viennent de se rouvrir au son des cloches et aux détonations des camaretos. San Blas, san Benito, san Cristoval et san José disparaissent dans les profondeurs de l'église, dont les portes se referment sur eux. La Vierge et le Christ restent face à face. Là, les porteurs des deux images exécutent une pantomime dont le sujet est une question de préséance entre la sainte Mère et son divin Fils : c'est à qui des deux cédera le pas à l'autre. Après bien des hésitations et des démonstrations, la Vierge se décide à passer la première. Arrivée sous le porche, et comme elle se retourne pour s'assurer que *Christus* suit ses pas, la porte de l'église, qui s'est ouverte pour lui livrer passage, se referme derrière elle et la sépare de son fils. La représentation du drame religieux doit se poursuivre jusqu'au bout. Après l'épitase et la catastase vient la catastrophe obligée.

Le Christ des tremblements est resté seul dans le parvis, entouré de dix mille Indiens qui l'interpellent dans l'idiome local. — *Où vas-tu?* lui crie-t-on de tous côtés ; *reste avec nous ; n'abandonne pas tes enfants!* Les porteurs de la litière impriment un mouvement de gauche à droite, et *vice versa*, à l'image, qui semble répondre aux fidèles par une négative. — *Ingrat! Dieu sans entrailles!* reprend la foule en pleurant à chaudes larmes ; *tu vas donc nous quitter jusqu'à l'an prochain?* — L'image du Christ fait un signe affirmatif. — *Eh bien, va-t'en!* hurle d'une seule voix l'immense cohue. La porte centrale s'est ouverte à demi. Les porteurs de l'image vont se glisser par l'entre-bâillure, mais la foule s'attache à eux et la grande porte est fermée de nouveau. Après quelques minutes de cette étrange lutte, cette même porte se rouvre à deux battants, et la litière du Christ, poussée par un flot furieux de têtes humaines, disparaît dans l'église. Le désespoir de la foule éclate alors en crescendo final, les femmes jettent des cris aigus et tiraillent leur chevelure, les hommes hurlent et déchirent leurs vêtements ; les enfants, effrayés par la douleur de leurs parents, piaillent d'une façon lamentable, et les chiens, renchérissant sur le tapage, aboient avec fureur.

Dix minutes après, cette douleur bruyante s'éteint dans un immense éclat de rire. Des feux ne tardent pas à s'allumer dans le parvis. La chicha et l'eau-de-vie coulent à longs flots ; les guitares s'accordent, les danses s'organisent, et quand l'aurore aux doigts de rose vient ouvrir les portes du ciel, elle trouve nos Indiens couchés ivres-morts près des foyers éteints et des cruches vides. La fête du *Señor de los temblores* est terminée.

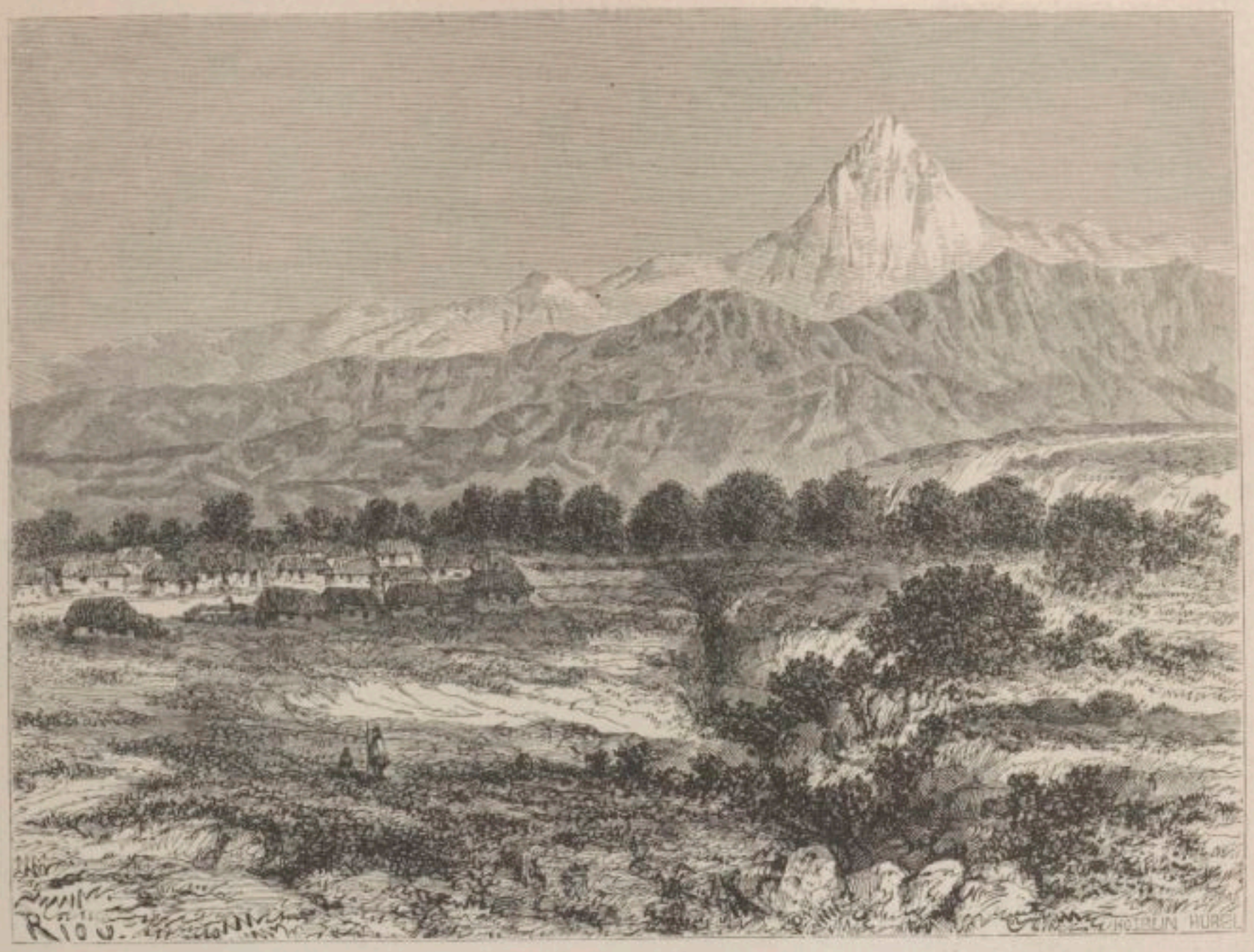
Comme notre revue de Cuzco antique et de Cuzco moderne est terminée aussi, nous allons enfourcher la mule qu'un Indien pris à location et à titre de guide vient de harnacher pendant que le lecteur parcourait ces lignes, et, laissant derrière nous la vieille capitale des Incas, que nous ne verrons plus, nous allons tourner bride dans la direction du Nord-Est, franchir pour la dernière fois la chaîne des Andes, descendre ses versants orientaux, et pénétrer bientôt en pays inconnu.

OBSERVATOIRE DE L'AUTEUR.

CINQUIÈME ÉTAPE

DE CUZCO A ÉCHARATI

(PÉROU)



VILLAGE DE MARA.

CINQUIÈME ÉTAPE

DE CUZCO A ÉCHARATI

Quelques mots sur le chemin qui conduit de Cuzco à la pampa d'Anta. — Qu'un domestique de confiance peut être à la fois fripon, gourmand et imposteur. — Les nuages du ciel. — A quoi songeait le voyageur en arrivant à Mara. — Où Arimane et Oromase interviennent à propos d'une bille de chocolat. — Qui traite du pardon et de l'oubli des offenses. — La déesse de Pintobamba. — Souvenirs et silhouettes. — Le ravin d'Occobamba. — Ci-git un noble cœur. — Les ruines d'Ollantay-Tampu vues à vol d'oiseau. — La chronique et la tragédie. — Où le voyageur, qui comptait étaler des confitures sur le pain de son déjeuner, se voit réduit à manger ce pain sec. — Le port de la Cordillère d'Occobamba. — Monologue poétique interrompu par un coup de foudre. Rêveries philosophiques dans un sentier couvert. — Arrivée à Occobamba. — Le voyageur invoque l'appui de la justice, représentée par un alcade. — Jugement et exécution de José Benito. — Jusqu'où peut aller l'amour d'une mère. — Description d'une fontaine. — Une épaule de mouton. — Où l'auteur de ces lignes se voit contraint de faire une soupe lui-même. — Les deux moitiés d'un fonctionnaire. — Essai sur la topographie locale. — Un déjeuner à Mayoc. — La carte à payer. — Ce qu'il en coûte de parler mariage aux veuves d'un âge critique. — Idylle d'après Théocrite. — Le logis et les poules d'Unupampa. — La ferme des patates douces. — Étymologie au rebours du bon sens. — Qui rappelle Philémon et Baucis, de mythologique mémoire. — *Sta viator!* — L'hospitalité d'une épicière. — Portrait au pastel d'une grande dame. — L'hacienda de Tian-Tian et son majordome. — Dissertation sur le *Theobroma cacao*. — Ornithologie. — Faute d'une chemise blanche, l'auteur dit un adieu définitif aux illusions qu'il caressait. — Aspects variés du paysage. — Où le voyageur, en cherchant l'âme d'une fleur, se sent saisir le nez par des tenailles. — L'hacienda de la Chouette. —

L'*Hibiscus mutabilis*. — Conversation à travers les lames d'une persienne. — La femme abandonnée. — Une fleur blanche le matin, rose à midi, pourpre le soir. — Sor Maria de los Angeles. — Qui traite du moyen d'obliger un homme à garder un secret. — Biographie et physiologie de quatre jeunes filles. — Le voyageur soupe en famille chez le gouverneur de Chaco. — Arrivée à Écharati.

Le chemin qui conduit de Cuzco aux vallées de Lares et d'Occobamba coupe la ville en diagonale et monte vers les hauteurs en traversant le faubourg de Santa-Ana, échelonné sur une pente roide. Ce faubourg, large et longue rue bordée de chaumières sordides et de cabarets à chicha, est encaissé entre les montagnes de Sapi et de Picchu, toutes deux célèbres à divers titres. Des flancs de la première sort un ruisseau-torrent, le Huatanay, qui sert d'égout collecteur à la ville ; sur le plateau qui couronne la seconde, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une croix de bois, le tronc et les intestins du cacique Tupac Amaru, écartelé par arrêt de la cour suprême sur la grande place de Cuzco, furent brûlés par la main du bourreau, le 18 mai 1781.

Après un coup d'œil jeté à droite sur la source du Huatanay, après une larme donnée à gauche à la mémoire du malheureux cacique, on continue sa route. Parvenu au sommet de la rampe, on se retourne une dernière fois pour embrasser dans son ensemble le panorama de Cuzco, chercher parmi les maisons de la ville un logis connu, pour le saluer d'un dernier adieu ; puis, ce tribut payé à la curiosité, à l'art, à l'affection, ou n'importe à quel sentiment dont on peut avoir le cœur plein à cette heure suprême, on gravit les derniers échelons de l'abrupte montée, et l'on débouche dans la plaine connue sous le nom de pampa d'Anta.

Cette plaine, d'environ vingt lieues de circuit, est élevée de quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Son sol, formé de sable, d'humus et tapissé d'herbe rase, est sillonné en quelques endroits d'ornières profondes, et coupé en d'autres de ravins et de fondrières; des buissons d'évolvulus et de sauge pourpre, l'œnothère épineuse et quelques synanthérées émaillent de rares fleurs cette morne étendue, d'où la vie et le mouvement paraissent bannis. Nul oiseau ne traverse l'air, nul insecte ne bruit dans l'herbe ; tout semble mort ou endormi dans l'étrange paysage, au-dessus duquel le ciel arrondit sa vaste coupole quelquefois d'un bleu lumineux, mais le plus souvent d'un gris cendré, tacheté de sombres nuages.

Neuf heures sonnaient à toutes les horloges de la ville au moment où j'entrai dans la pampa d'Anta. Un mozo me suivait à distance. Ce mozo m'accompagnait en qualité de domestique, et devait me servir de guide jusqu'à l'endroit où finit la civilisation et où commence la barbarie. Il avait été trié sur le volet par ma maîtresse de maison, qui n'avait voulu s'en remettre qu'à elle du soin de chercher cette perle dans le fumier. Je dis fumier, parce que ces mozos de louage sont en général d'assez francs vauriens qui passent volontiers leur temps à jouer aux osselets dans les cabarets, quand ils ne font pas pire.

Le physique de celui-ci était loin d'offrir la réunion des trente beautés complaisamment énumérées par le poëte persan. Il était vieux ou prématurément vieilli; il avait le nez épaté, une bouche immense, le visage troué comme une écumoire par la petite

vérole, et son teint, déjà blême, semblait livide, par le contraste de ses cheveux noirs, gras et luisants. Ce masque, comme on voit, était peu séduisant ; mais les perfections morales de l'individu, que garantissait ma propriétaire, devaient effacer promptement chez moi la première et désagréable impression que m'avait causée sa figure. Au dire de la bonne dame, son protégé possédait une foule de qualités et de petits *talents de société* qui faisaient de lui un homme précieux en voyage.

Comme il n'était à mon service que depuis la veille et que nous n'avions encore échangé que quelques paroles, l'idée me vint, en entrant dans la pampa d'Anta, de faire avec lui plus ample connaissance. Aux questions que je lui adressai sur son nom, sa famille et les lieux qui l'avaient vu naître, toutes choses que j'ignorais parfaitement, il répondit qu'il s'appelait José Benito, qu'il n'avait jamais connu les auteurs de ses jours, et ne savait dans quel village du Pérou ces derniers l'avaient mis au monde ; qu'au reste cela ne l'avait pas empêché de croître et de grandir sans l'aide de personne, et d'atteindre quarante ans sans s'en apercevoir. Cette absence complète d'antécédents moraux et de certificats de bonne conduite chez l'homme dont j'allais faire un compagnon de route, et que j'appelais à partager mes joies et mes douleurs futures, me surprit un peu, je l'avoue, mais ne me choqua qu'à demi. Je me dis, après réflexion, qu'on pouvait être enfant trouvé, devoir son existence à la pitié publique, n'avoir ni chemise, ni feu, ni lieu, et malgré cela porter haut la tête et le cœur, grâce à l'influence bienveillante de l'astre sous lequel on était né.

Je ne sais si le mozo devina les pensées que sa confidence avait éveillées en moi et s'il les interpréta à son désavantage, mais, me voyant garder le silence, il me demanda si je me repentais de l'avoir pris à mon service.

« Au contraire, j'en suis charmé, » lui répondis-je.

Et, pour corroborer mon dire par une preuve, je prétextai que l'air frais des hauteurs m'ayant ouvert l'appétit, je ne serais pas fâché de casser une croûte et de boire deux doigts de vin. C'était une façon décente de partager mon pain avec cet homme et de trinquer familièrement avec lui. En voyage, la fraternité recommandée par l'Évangile est plus qu'une vertu, elle est une nécessité. En domestique intelligent, José Benito comprit ce qu'il avait à faire. Il ouvrit la sacoche aux provisions dont je l'avais chargé, et me la présenta. J'y plongeai la main pour prendre, avec le pain d'Oropesa que ma maîtresse de maison avait dû y mettre, le chocolat en billes que je lui avais expressément recommandé d'y joindre. Je trouvai bien le pain, mais pas le chocolat.

« Vieille folle ! exclamai-je.

— Est-ce que monsieur n'a pas trouvé ce qu'il cherchait ? me demanda le mozo.

— Eh non ! fis-je ; j'avais prié ma maîtresse de maison de m'approvisionner de chocolat, et elle l'aura oublié.

— Les femmes n'en font jamais d'autres. C'est bien ennuyeux pour monsieur, qui en sera réduit à manger son pain sec !

— Bah ! je n'en déjeunerai que mieux à Urubamba, » répliquai-je.

En achevant, je rompis le pain au saindoux et j'en donnai la moitié à mon guide.

L'air pénétré dont il me remercia d'une chose si simple me fit bien augurer de ses sentiments. Comme preuve de savoir-vivre, il me laissa passer devant, afin, dit-il, que moi le maître et lui le valet nous n'eussions pas l'air de manger à la même gamelle.

« Ce mozo est parfaitement stylé, » pensai-je.

Cinq minutes et quelques bouchées me suffirent pour achever mon pain. Comme j'arrêtais ma mule et me retournais pour demander à boire, je vis le mozo en train de grignoter certaine chose oblongue et brune qu'il escamota prestement, en surprenant mes regards attachés sur lui. Mais si prompt qu'eût été son geste, j'avais eu le temps de reconnaître dans la chose en question une bille de chocolat.

« C'est singulier, me dis-je ; est-ce à mes dépens ou aux siens que ce garçon se régale ainsi ? »

En me voyant arrêter ma monture, le mozo avait compris que j'avais besoin de ses services et s'était hâté d'accourir.

« Passez-moi un flacon de vin de Madère qui se trouve dans les alforjas, » lui dis-je.

Il me remit aussitôt l'objet demandé.

La légèreté de ce flacon, dans lequel j'étais certain d'avoir versé une bouteille entière de liquide, me donna l'idée de l'appliquer à mon œil et de regarder le jour au travers. Le flacon était à moitié vide.

« José Benito, pensai-je, doit avoir bu mon vin de Madère, comme il a mangé mon chocolat. »

Ce doute ou plutôt cette certitude opéra sur ma physionomie un certain changement qui n'échappa pas au mozo.

« Est-ce que monsieur aurait encore oublié quelque chose ? » me demanda-t-il d'un air empressé.

L'impudence du drôle me révolta.

« J'ai oublié de vous dire en partant, lui répliquai-je, que j'avais rempli ce flacon de vin, et, bien que je n'en aie pas encore bu une seule goutte, il est déjà vide à moitié...

— Monsieur me croirait-il capable de toucher à ses provisions ? J'avoue qu'une pareille idée chez monsieur me serait bien pénible !

— Pourtant ce flacon ne s'est pas vidé de lui-même ; je me rappelle l'avoir bouché avec beaucoup de soin... »

Sans m'en douter, je venais de fournir au mozo un moyen de rétorquer mon argument. Je le vis se tourner et se retourner sur sa selle, et palper le pellon de laine tressée qui la recouvrait.

« Monsieur l'avait mal bouché, au contraire, me dit-il, car mon pellon est tout mouillé. »

En achevant, il porta les mains à son nez et eut l'air de flairer une odeur absente. De mon côté, je tâtai les sacoches que le liquide avait dû traverser avant de mouiller le pellon du mozo. Ces sacoches étaient parfaitement sèches. Je rendis le flacon à José Benito, mais sans le porter à mes lèvres : son contenu me répugnait.

VALLÉE DE YUCAY-URURAMBA.

« Décidément, me dis-je, ce garçon est voleur, menteur et gourmand, trois vices que je tolérerais peut-être chez un domestique, mais que je déplore dans un compagnon de voyage dont je comptais faire un ami. »

Là-dessus, je poussai ma mule et me mis à siffler un air du pays, en regardant le ciel où couraient, poussés par un vent de Nord-Est, des nuages à formes rondes. C'est un peu ma manie, et aussi ma ressource, de regarder le ciel dans les occasions critiques. Si sa vue ne me console pas toujours des mécomptes de cette terre, elle m'aide à les oublier momentanément et donne le change à mon cœur, en exaltant mon imagination. Ah ! si tous les nuages aujourd'hui retournés à la mer, aux lacs, aux rivières, pouvaient prendre un corps, une voix, et raconter les souffrances intimes que je leur ai confiées dans le cours de ma vie, quel beau traité de psychologie on écrirait d'après leurs seuls renseignements !

La pampa d'Anta, qu'il nous fallait couper du Nord-Est au Sud-Est pour atteindre Urubamba, n'offre absolument rien aux investigations du voyageur, ce voyageur fût-il botaniste, géologue ou chasseur d'insectes ; mais pour peu qu'il ait la fibre délicate, le cœur tendre, l'imagination inflammable, il peut appeler la rêverie à son aide et peupler de créations fantastiques et charmantes la morne solitude qu'il est contraint de traverser. Je ne me rappelle pas trop à cette heure quelles pensées m'occupèrent pendant les deux heures de marche que j'employai à franchir ce désert jusqu'au moment où le village de Mara m'apparut au fond de la perspective.

Mara, que nous côtoyâmes sans nous y arrêter et qui resta bientôt à notre gauche, est un village qui compte environ deux cents chaumières. Il n'a d'autres ressources que les salines qui l'entourent et que ses habitants exploitent de leur mieux, ce qui ne les empêche pas d'être assez misérables. Les huttes de ces indigènes sont construites en terre, coiffées d'un toit de chaume ou de branchages enduits de boue en mode de ciment, et ressemblent de loin à des taupinières. Aucune végétation ne couvre le sol, l'eau potable y est inconnue, et de juin à octobre, époque de l'hiver dans la Cordillère, d'effroyables tempêtes assiégent journellement ce morne pueblo, où le spleen le plus noir semble avoir élu domicile.

De Mara à l'extrémité du plateau d'Anta qui fait face à Urubamba, on compte une petite lieue. Autour de soi, aucun détail n'attire encore le regard ; mais l'horizon déploie déjà de curieuses magnificences. Au delà du tapis d'herbe rase de la pampa, se dresse et grandit par degrés un amphithéâtre de montagnes étagées en recul et couronnées comme d'un diadème par la dentelure des neiges ; trois géants à tête blanche, l'Illahuaman, le Malaga, le Salcantay, dominent fièrement, d'une hauteur de quelque mille pieds, cette partie de la Sierra de Huilcanota.

En atteignant le bord du plateau que termine un brusque talus, je pus embrasser du regard l'immense paysage qu'on découvre de cet endroit. Resserrée entre le pied de la muraille dont j'occupais le faîte et l'amphithéâtre de montagnes que j'avais devant moi, la vallée d'Urubamba, sortie à ma droite des profondeurs bleuâtres de la perspective, s'allait perdre à ma gauche dans les gorges de Silcay, embrassant dix-huit lieues

de pays cultivé à travers lequel la rivière Huilcamayo [1], tantôt irritée et blanche d'écume, tantôt calme et d'un bleu limpide, développait son cours sinueux. Sur ce long et étroit tapis où toutes les nuances du vert étaient prodiguées, trois villages s'élevaient au milieu de massifs de pisonays [2], de saules et de chilcas [3] ; c'étaient Urquillos et son hacienda seigneuriale, Huayllabamba et sa tour carrée, Yucay avec ses maisonnettes éparpillées sur un coteau. A la suite de ces villages, venait Urubamba, que son pont de deux arches, son église isolée au milieu d'une place et son simulacre de fontaine dénonçaient comme le chef-lieu de la province à quiconque eût ignoré qu'à son importance architecturale Urubamba joignait la qualification de *Benemerita* (bien méritante), et que cette qualification, donnée en 1839 par décision du congrès de Huancayo et équivalant à un titre de noblesse, élevait la bourgade au rang de métropole.

Autour de ces villages, situés à une demi-lieue l'un de l'autre et sur le même parallèle, se groupaient force maisonnettes dont les murailles, blanchies à la chaux et à la glu de cactus, brillaient au soleil comme si elles eussent été vernissées. Avec leurs tuiles rouges et leurs volets bleus ou verts, ces jolis cottages entourés d'arbres, d'arbrisseaux et de fleurs ressemblaient de loin à des jouets d'enfants ; tout cela, gai, pimpant, propret, se détachait en clair sur le vert sombre et velouté des serros, montant d'assise en assise comme un escalier gigantesque, jusqu'à la limite des neiges éternelles.

Je quittai mon observatoire et m'engageai dans le chemin en hélice qui conduit de la pampa d'Anta au bord de la rivière. Ce chemin, ébauché au principe par quelque commotion volcanique, fut élargi et façonné plus tard par les Fils du Soleil, qui depuis Manco jusqu'à Huayna Ccapac, c'est-à-dire pendant une période de près de cinq siècles, avaient fait de la vallée qui s'étend entre Caycay et Silcay un lieu de plaisance où ils venaient passer les beaux jours de l'année. Pour ces infatigables pionniers, qui traçaient une route de cinq cents lieues à travers les Andes, ou perçaient vingt lieues de granit pour se procurer une eau plus limpide, l'achèvement de ce chemin en spirale n'avait dû être qu'un jeu d'enfant. Je mis deux heures à le descendre.

Une fois en bas, je passai le pont et me trouvai sur la rive droite du Huilcamayo, au milieu d'un rond-point ou plutôt d'un espace en friche, bordé de chaumières quelque peu délabrées et dont les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes. Une solution de continuité, ménagée à dessein entre ces demeures, permettait au chemin de Yucay et de Huayllabamba de rejoindre celui d'Urubamba, et facilitait le transit entre la ville et les villages. Deux écriteaux placés en face l'un de l'autre et indiquant, celui de droite, la *via del Sur*, celui de gauche, la *via del Norte*, ne laissaient aucun doute à cet égard.

Comme je m'étais arrêté pour saluer d'un dernier regard ces lieux chers à mon

[1] Cette rivière, appelée Huilcamayo à l'endroit où elle prend sa source, sur le plateau de la Raya, a porté tour à tour les noms de rivière de Quiquijana, d'Urcos, de Calca et de Yucay, avant d'atteindre Urubamba. Là elle prend le nom de cette ville, qu'elle répudie quelques lieues plus loin pour celui de rivière de Silcay, sous lequel elle entre dans la vallée de Santa-Ana.

[2] *Erythrina pisonay.*

[3] *Vernonia serratuloides.*

souvenir et que je ne devais plus revoir, José Benito, que j'avais laissé en arrière, me rejoignit, et, faisant halte à quelques pas de moi, attendit pour passer outre que je me remisse en marche. Involontairement mes yeux se fixèrent sur lui ; le malheureux avait l'air si contrit, si profondément humilié, que je ne me sentis pas le courage de lui garder plus longtemps rancune. « Cet homme, me dis-je, se repent à coup sûr de la méchante action qu'il a commise, et, si j'en juge par son visage, son âme est en proie au remords. Si je lui pardonnais? — Garde-t'en bien, me souffla tout bas à l'oreille mon mauvais ange, ce drôle est un fripon et son visage n'est qu'un masque ; il a trahi ta confiance une première fois et la trahira de nouveau. — José Benito éprouve au fond du cœur un repentir sincère, murmura doucement la voix de mon ange gardien ; Dieu pardonne à l'homme qui se repent ; feras-tu moins que Dieu? Je sais que la majorité de tes frères professe à cet égard d'autres maximes ; ces êtres pétris du plus humble limon poursuivraient, s'ils le pouvaient, d'une haine immortelle ce qui lèse leurs intérêts ou qui froisse leur vanité. Crois-moi, ne les imite pas. Ce n'est pas toujours une recommandation à faire valoir près de Dieu, que de ressembler au commun de ses créatures ; pardonne généreusement et sans restriction, tu te sentiras léger de cœur et d'esprit et en paix avec toi-même. — Décidément, pensai-je, mon bon ange a raison ; absolvons cet homme de sa faute, afin que mon vin de Madère et mon chocolat ne pèsent plus sur sa conscience. » J'appelai José Benito.

« Désormais, lui dis-je, quand mes provisions de route seront de ton goût, au lieu de les manger seul, dis-le-moi franchement, nous les partagerons ensemble. »

Dans un élan de reconnaissance enthousiaste, le mozo prit ma main qu'il baisa à plusieurs reprises en m'appelant son petit père (*taytachay*). Comme il pouvait avoir dix à douze ans de plus que moi, sa reconnaissance me sembla par trop expressive et je retirai vivement ma main qu'il continuait de garder dans les siennes.

Nous rapprochâmes nos montures et nous marchâmes côte à côte comme de vieux amis ; tous deux nous connaissions le chemin d'Urubamba, et, tournant le dos à la *voie du Sud*, nous suivîmes sans hésiter la *voie du Nord*, qui allait aboutir à une longue allée de ces saules pyramidaux qu'on trouve dans toutes les alamedas ou promenades publiques de l'Amérique du Sud. Ces arbres, d'un port magnifique, formaient des deux côtés comme un mur de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Entre les troncs serrés de ceux de gauche, je pouvais apercevoir, comme à travers une grille, les sinuosités du Huilcamayo, dont le cours était parallèle à notre marche, et apprécier en même temps tous les détails de ses deux rives ; à l'extrémité de l'allée, une muraille blanche, inondée de soleil, me montrait, comme un point éclatant, l'endroit où finissait la promenade et où commençait la ville. Je ne me rappelle avoir vu, dans aucune cité du Nouveau-Monde, un *paseo* qui, pour le triple avantage de l'ombre, du calme et de la fraîcheur, puisse être comparé à celui d'Urubamba.

Au sortir de cette avenue, où nous n'aperçûmes d'autres êtres vivants que des friquets huppés qui voletaient de branche en branche, j'entrai dans la ville et j'allai frapper à la porte du sous-préfet. Ce fonctionnaire m'était connu depuis longtemps, et la famille

de sa femme, non moins que sa femme elle-même, m'honorait d'une estime particulière ; tous les deux avaient leur demeure à Cuzco et n'habitaient Urubamba que pendant un mois de l'année. L'intimité de nos relations me faisait un devoir de les visiter en passant pour prendre congé d'eux.

Au moment où j'entrai, le sous-préfet, tout de blanc habillé comme un planteur des Antilles, donnait lui-même la pâtée à ses chiens de garde. En m'apercevant, il interrompit sa besogne, vint m'aider à mettre pied à terre, et, après m'avoir accolé chaleureusement, il m'entraîna dans le salon et me présenta à sa femme, la señora doña Julia. Cette dame, que de nombreux adorateurs avaient surnommée la *Diosa de Pintobamba*, en raison d'une hacienda de cacao qu'elle possédait dans la vallée de Santa-Ana, était d'une beauté remarquable : le pur ovale de son visage, ses traits délicats et corrects, sa magnifique chevelure, sa démarche à la fois altière, molle et cadencée, qui rappelait celle de Vénus dans les bois de Carthage, démarche à laquelle le *Pius Æneas* reconnut sa divine mère ; tout en doña Julia justifiait parfaitement le surnom de *Déesse* que ses soupirants lui avaient donné sans consulter à cet égard le sous-préfet, son époux débonnaire, qui, pareil à nos rois constitutionnels, régnait dans le ménage, mais ne gouvernait pas.

Elle m'accueillit d'un air riant et dégagé, me serra la main à l'anglaise et me montra un siége près du sofa où elle était assise dans l'attitude de la Didon de Guérin. Un ouistiti, avec lequel elle jouait, rappelait jusqu'à certain point le jeune Ascagne introduit par le peintre dans sa composition. Des bourgeois d'Urubamba et des amis venus de Cuzco lui racontaient la gazette du jour. La conversation devint générale ; on parla de tout et d'autres choses encore ; puis une merienda, composée de tranches de pain, de carrés de fromage, de fruits, de sucreries et de liqueurs, fut servie en attendant le dîner. A l'issue de ce *luncheon* je pris mon chapeau et parlai de me remettre en route : mais on m'arracha mon chapeau des mains, et ma voix fut couverte par la clameur des assistants ; le sous-préfet jura qu'il couperait lui-même les oreilles à mes mules, si je ne lui promettais de passer la soirée et la nuit sous son toit. Un regard suppliant que j'adressai à doña Julia la trouva inflexible.

« Vous ne partirez pas ce soir, me dit-elle de ce petit air impérieux que savent prendre à l'occasion les jolies femmes accoutumées à voir tout ployer devant elles.

— Et pourquoi cette décision ? lui demandai-je en dissimulant ma contrariété.

— Parce que je le veux ainsi.

— Voilà ce que je voulais me faire dire, » lui répliquai-je galamment.

Au moment où je débitais à doña Julia cette fadeur à l'eau de rose dont je puis avouer ici que je ne pensais pas un traître mot, l'œuvre de Gavarni, qui a pour titre : *Ce qu'on dit et ce qu'on pense*, me revint à l'idée. Certes, si la déesse de Pintobamba eût pu lire dans mon esprit, elle eût été scandalisée de la pensée qui s'y formulait en toutes lettres au moment même où je lui décochais ce madrigal ; mais pour sa félicité, aussi bien que pour son malheur, l'espèce humaine sera toujours dupe des apparences.

La journée se passa gaiement. On mangea des fruits et des sucreries tout en vidant

quelques bouteilles, et quand vint l'heure du dîner, on se mit à table sans appétit. Vers le soir, des dames d'Urubamba, en toilette prétentieuse, arrivèrent au bras de leurs cavaliers. Après les compliments d'usage et des santés échangées entre les convives de la journée et les nouveaux venus, deux guitaristes, loués pour la soirée, s'allèrent poster dans un coin, et le bal s'ouvrit par une de ces valses locales où les couples d'abord enlacés se séparent, frappent dans leurs mains, se tournent le dos, s'enlacent de nouveau et rappellent, par leurs évolutions bizarres, ces automates en bois peint qu'on voit défiler processionnellement dans l'entre-caisson de certains orgues de Crémone. A cette valse succédèrent les danses caractéristiques de la Côte et de la Sierra ; et comme la dive bouteille allait toujours son train et que les toasts ne discontinuaient pas, vers minuit l'enthousiasme des conviés grondait à l'égal du tonnerre.

Comptant partir au petit jour, j'allai prendre congé de doña Julia, et m'excusai d'abandonner la fête à son plus haut degré d'animation. Je la priai d'être mon interprète auprès de son mari, qu'une de ces indispositions qui ne résistent pas au sommeil et à quelques tasses de thé léger venait d'obliger à quitter la salle. Je terminai par une promesse formelle de donner de mes nouvelles à la déesse de Pintobamba, si le Ciel me permettait d'arriver sain et sauf au terme de mon voyage ; puis, comme je la saluais et lui tendais la main, elle appela sa chola de confiance.

« La chambre de don Pablo est-elle prête? lui demanda-t-elle.

— Si, señora, répondit celle-ci.

— As-tu remis à son domestique des boîtes de confitures pour le voyage ?

— Si, señora.

— C'est bien, dit-elle en se levant ; il est du devoir d'une maîtresse de maison de s'assurer par elle-même que rien ne manque à l'hôte que Dieu lui a donné pour quelques heures. »

Elle prit mon bras et nous sortîmes de la salle.

Selon la coutume espagnole, les chambres à coucher de la maison, situées au rez-de-chaussée, occupaient les trois côtés d'une vaste cour transformée en parterre. Des massifs de fleurs, qui croissent à merveille sous le climat d'Urubamba, lis blancs, tubéreuses, daturas et jasmin d'Espagne, saturaient l'atmosphère de parfums enivrants. La lune ronde et pleine se levait en ce moment derrière le pic neigeux de l'Illahuaman. Une moitié du ciel était sombre et brodée d'étoiles ; l'autre moitié s'éclairait doucement d'une lueur verdâtre. Devant ce tableau qui parlait à l'âme et ces doux parfums qui parlaient aux sens, doña Julia laissa échapper un soupir.

« La belle nuit! dit-elle. Je prierai Dieu qu'il vous en donne de semblables pendant toute la durée de votre voyage. Maintenant, adieu, don Pablo ; les vœux des amis que vous laissez ici vous accompagneront en pays inconnu. »

Elle me quitta pour aller rejoindre ses convives. La chola qui nous avait suivis m'introduisit alors dans la chambre qui m'était destinée et m'y laissa après m'avoir souhaité un paisible sommeil. Le souhait de cette fille dut me porter bonheur, car je m'endormis en posant ma tête sur l'oreiller.

Au point du jour, José Benito venait me réveiller et m'annonçait que nos mules, déjà sellées, attendaient dans la rue. Je m'habillai à la hâte, et un instant après nous longions au trot de nos bêtes la rue du Commerce, dont toutes les maisons étaient encore fermées.

Que de souvenirs j'emportais en croupe avec moi ! Cette bourgade et sa vallée, encore plongées dans le sommeil et que les premiers rayons du soleil éclairaient à peine, occupaient depuis longtemps une large place dans mon cœur et dans mon esprit. Des épisodes charmants, que l'aurore faisait revivre, s'éveillaient en moi et chantaient comme un chœur d'oiseaux. Je revoyais passer devant mes yeux, avec cette netteté de vision que

UBUBAMBA, LA CITÉ MÉRITANTE.

l'homme possède à certaines heures, les visages de ceux que j'avais aimés ou connus durant divers séjours que j'avais faits dans la contrée. Chacun de ses villages, depuis Caycay jusqu'à Silcay, me rappelait un plaisir, une douleur, une émotion douce ou mélancolique ! « A cette heure, me disais-je, mon vieux chanoine de Taray entr'ouvre le volet de sa chambre à coucher et met la tête à la fenêtre. Tout en donnant un coup d'œil à ses fleurs chéries, il cherche dans son bréviaire aux grandes lettres le saint et l'oraison du jour, et va commencer ses prières. Digne homme ! je ne l'aiderai plus à marcotter ses beaux œillets et ne mettrai plus de tuteurs aux plantes volubiles de sa tonnelle ! » D'un bond ma pensée sautait de Taray à Huayllabamba, chez la sœur du curé.

une bonne femme un peu grondeuse, un peu bourrue, qui passait son temps à donner la becquée à des tarins et à des choclopoccochos qu'elle vendait aux amateurs, quand ces oisillons, devenus grands, étaient en état de se nourrir eux-mêmes. J'avais été une de ses pratiques. Une fois même il m'était arrivé de dépêcher à Cuzco un exprès chargé d'une grande cage de ces oiseaux privés, auxquels j'avais joint une énorme botte de jasmin d'Espagne. Afin que mes fleurs n'eussent pas à souffrir de la chaleur du jour, l'Indien qui les portait était parti le soir et avait passé la nuit en voyage. Comme le myosotis de Caramanchel, cueilli par Ruy-Blas pour Marie de Neubourg, mon jasmin devait évoquer dans une âme d'élite un doux souvenir de patrie absente. A cette heure, le bouquet n'est plus que poussière et l'âme est remontée au ciel!

De Huayllabamba je descendais à Yucay par de vertes pelouses et des sentiers sablés, et je m'asseyais en idée sous la véranda de mon ami le docteur T..., qui m'accueillait toujours à bras ouverts et avec un sourire sur les lèvres. Bien qu'il fût natif de Logroña, dans la Vieille-Castille, il m'appelait son compatriote par affection pour la France qu'il connaissait et dont il ne parlait qu'avec admiration. Pendant que nous causions d'art, de science, d'avenir, en regardant le paysage, ses trois enfants jouaient autour de nous et mêlaient leurs rires joyeux aux réflexions, tristes souvent, que le bon docteur faisait sur la vie. Peut-être avait-il le pressentiment de sa fin prochaine. Il mourut d'une mort sans nom, loin des siens et sans que ceux-ci s'en doutassent. Pendant son agonie, qui dura trois jours et trois nuits, je ne quittai pas son chevet et remplis près de lui les plus humbles offices. Hors d'état de parler, car il s'était coupé la langue avec les dents, il tâchait de m'exprimer sa reconnaissance par ses regards et une pression de sa main. Je lui fermai les yeux et le mis moi-même au suaire. En lui disant adieu sur cette terre, j'ai conservé l'espoir de le retrouver plus tard dans un monde meilleur!

A quelques jets de flèche du tertre de Yucay et de la maison du docteur, s'élevait une chartreuse à demi cachée sous des massifs d'arbres festonnés de plantes grimpantes. Un jardin en friche où l'herbe montait jusqu'aux genoux, des poiriers et des pêchers rongés de mousse, ajoutaient à la tristesse mystérieuse de ce logis, où pendant trois semaines j'avais vécu seul, herborisant le jour, écrivant la nuit, ne recevant personne et ne voyant d'autre visage humain que celui de la vieille Indienne qui préparait mes repas quotidiens. Quel nid charmant que cette Thébaïde, pour y cacher à tous les yeux un premier amour ou une dernière douleur! Je ne l'ai peuplée que de mes rêves!

Comme nous arrivions à l'extrémité de la rue du Commerce, la principale, on pourrait dire l'unique rue d'Urubamba, je cherchai à reconnaître, parmi des maisons peintes en jaune paille et en rose citrin, la demeure d'une brave femme appelée Lina Gregoria Tupayachi, chez qui j'avais déjeuné autrefois en compagnie d'un Espagnol du nom de Pedro Diaz. J'eusse revu avec plaisir mon ancienne hôtesse qui m'avait fait faire un repas de prince, laissé manger à satiété des pêches de son jardin, et qui avait donné, en outre, à la mule qui me portait une ration copieuse de fourrage, le tout pour la modique somme de trente-six sous. Phénix des aubergistes! que ta porte n'était-elle ouverte quand je passai devant elle pour la deuxième fois! j'aurais été heureux de te présenter

des hommages dus à ton sexe et de refaire, à cinq ans de distance, un second déjeuner auquel l'air piquant du matin et la poésie du souvenir eussent donné un nouveau prix ! Mais, je l'ai dit, l'heure était matinale ; la cité bien méritante n'avait pas ouvert les volets de ses maisons multicolores, et Lina Gregoria Tupayachi, au moment où ma pensée l'effleurait de son aile, devait dormir encore, enfoncée jusqu'au nez dans ses couvertures.

Je me promis de prendre une revanche à Occobamba. C'est près du ravin de ce nom qu'habitait Pedro Diaz, cet Espagnol que le hasard m'avait fait rencontrer à Urubamba dans la saison des pêches, un jour que j'avais faim et que je ne savais comment déjeuner [1]. L'excellent homme, prenant en pitié ma détresse, m'avait conduit chez son amie doña Lina et s'était décidé, après quelques façons, à me servir de vis-à-vis à table et à partager le repas qu'on m'avait préparé. Pour acquitter la dette de reconnaissance qu'il s'imaginait avoir contractée envers moi, il avait voulu m'accompagner jusqu'à Ollantay-Tampu, but de mon voyage. Chemin faisant, et comme nous passions devant sa demeure, il m'avait invité à entrer chez lui pour m'y reposer un moment. Là, entre deux petits verres d'eau-de-vie offerts avec cordialité, il m'avait initié aux secrets de son passé et aux transactions commerciales de son présent. Bon Pedro Diaz, quel cœur d'or il cachait sous sa rude écorce !

A mesure que j'approchais d'Occobamba, tous les incidents de notre entrevue et de notre voyage me revenaient avec la même netteté que s'ils eussent daté de la veille. Ici, nous avions allumé un cigare; là, je m'étais arrêté pour cueillir une plante ou faire un croquis; plus loin, j'avais écrit, sous la dictée de mon compagnon, quelque détail de mœurs locales.

Pendant une heure de marche à travers les terrains incultes et les champs de roseaux qui s'étendent entre Urubamba et Occobamba, terrains et champs que la rivière inonde à l'époque des grandes crues, je m'absorbai si bien dans ces souvenirs du passé, qu'il m'arriva de répondre à peine par un monosyllabe aux avances amicales de José Benito. Le mozo, voyant que ses efforts étaient superflus pour établir un dialogue entre nous, finit par rester en arrière et me laissa à mes méditations rétrospectives. Bientôt nous nous trouvâmes en vue du ravin d'Occobamba.

Ce ravin, longue entaille pratiquée par quelque cataclysme dans le flanc occidental de la Cordillère de Huilcanota, sert de lit aux torrents de neige fondue qui se précipitent du pic du Malaga, et de chemin aux muletiers et aux conducteurs de lamas qui se rendent de Cuzco au val d'Occobamba, situé à l'est de la même Cordillère. La sauvage décoration de ce site est en harmonie avec les eaux troubles et glacées qui le sillonnent ; des blocs de grès et de granit, détachés de la masse des Andes par l'action des volcans, jonchent le sol de toutes parts. Quelques-uns, arrêtés dans leur chute, dominent le chemin de quelques centaines de mètres et semblent sur le point de se détacher de leur base, au grand effroi du voyageur. La décomposition du minéral, le détritus des lichens et des mousses et la

[1] *Scènes et paysages dans les Andes*, 1re série. Paris, Hachette et Cie. 1861.

LE RAVIN D'OCCOBAMBA.

poussière charriée par les vents ont à la longue rempli les crevasses et les fissures de ces blocs d'un terreau végétal dont s'accommodent des liliacées et quelques plantes grasses. Sur les plans inférieurs, des touffes de maguey [1] dressent leurs feuilles ensiformes à côté de mullis [2] centenaires, dont les troncs gris, jaspés de taches fauves, sortent en se tordant d'entre les pierres comme des boas monstrueux.

A une portée de fusil du ravin, certain plan de rochers rougeâtres, placé à la droite du chemin, me servit de point de repère et fixa définitivement mes souvenirs sur la topographie du site. La maisonnette de Pedro Diaz devait se trouver derrière ces rochers, près de deux blocs énormes entre lesquels je me rappelais avoir vu miroiter la nappe du torrent. L'aspect de sa gaze liquide, que le soleil rayait splendidement de bandes d'or avec des oppositions d'ombres bleues, m'avait frappé comme effet de lumière, et je l'avais serré dans un casier de ma mémoire pour le retrouver au besoin.

CONDUCTEUR DE LAMAS.

Je fis le tour des rochers, et j'aperçus en effet la maisonnette adossée contre un des blocs au pied duquel elle semblait avoir poussé comme un champignon. Un filet de fumée, qui sortait par le chaume de sa toiture, annonçait qu'elle était toujours habitée. « Pedro Diaz ! » criai-je. Ce premier appel resta sans réponse. J'essayai d'un second. Alors une Indienne en haillons sortit de la maison et me regarda d'un air étonné. Bien que l'Espagnol n'eût à son service ni pongo ni laquais à l'époque où je l'avais connu, je pensai que ses affaires ayant prospéré, ou que, l'isolement dans lequel il vivait lui étant devenu à charge, il s'était décidé à prendre une ménagère.

« Ton maître est-il chez lui ? demandai-je à cette femme.

— Je n'ai d'autre maître que Dieu, me répondit-elle.

[1] *Agave americana.*

[2] *Piper americanus.*

— C'est bien ici pourtant la demeure d'un Espagnol appelé Pedro Diaz?

— Le chapeton est parti depuis deux ans.

— Parti ! Où donc est-il allé?

— Pas loin d'ici ; tiens, là, » fit la femme en me montrant de la main, à quelques pas de la maison, un amas de cailloux surmonté d'une croix de bois d'où pendaient quelques fleurs séchées.

D'un coup d'œil j'avais reconnu un de ces tumulus sous lesquels l'indigène cache la dépouille de son semblable. Malgré ces renseignements, je doutais encore.

« Voyons, dis-je à la femme, c'est bien du chasseur Pedro Diaz que tu veux parler, un Espagnol déjà vieux, barbu, qui vivait seul ici depuis une dizaine d'années?

— Mais oui, dit-elle ; du *runalorocuna* [1] ou du *mochiganguero* [2], comme nous l'appelions ; un chapeton qui faisait, avec les plumes de ses perroquets, des bracelets et des coiffures qu'il louait à nos péons les jours de fête. C'est Juan, mon mari, qui lui a creusé une fosse, et je l'ai aidé à ensevelir le pauvre corps.

— Puis vous vous êtes approprié la maison de l'Espagnol et probablement aussi l'argent qu'il avait amassé?

— Oh ! l'argent, fit la femme, Juan l'a dépensé avec ses amis, sans même vouloir m'acheter une jupe neuve.

— Qu'avez-vous fait des perroquets de l'Espagnol, leur avez-vous au moins donné la volée ?

— Quelle bêtise ! dit la femme avec un sourire idiot, ils étaient gras et tout plumés, nous n'avons eu qu'à les faire cuire pour les manger.

— Partons ! dis-je à José Benito que ces détails paraissaient amuser fort, je n'ai plus rien à faire ici. »

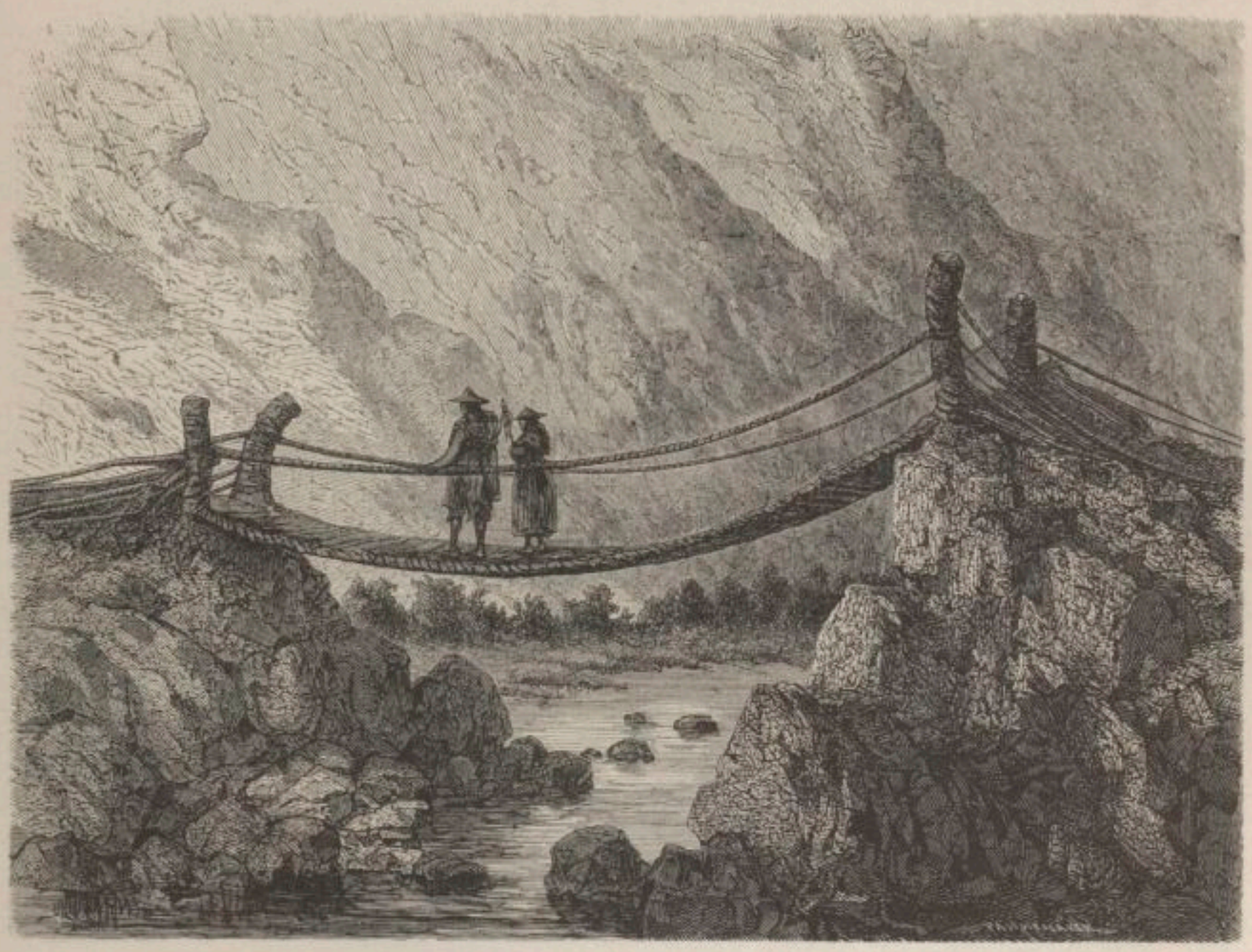
Nous nous engageâmes dans le lit du ravin, dont le plan incliné serpente à travers la montagne, et nous commençâmes notre ascension au milieu des pierres mouvantes qui se déplaçaient sous le pied de nos mules et roulaient derrière nous avec un bruit peu rassurant. Le chemin, de plus en plus escarpé, de plus en plus tortueux, se resserra bientôt de telle sorte que nous ne pûmes passer de front. Naturellement, je cédai le pas à mon guide. Cette marche ascensionnelle avait cela d'insipide et de monotone, que les parois de la montagne nous cachaient entièrement le paysage. Chaque détour ouvrait seulement devant nous une perspective de quelques pas. Le soleil, qui commençait à tomber d'aplomb dans ce boyau pierreux, y déterminait une température sénégambienne. Nos mules ne tardèrent pas à haleter d'une étrange façon ; force nous fut de leur jeter la bride sur le cou et de les laisser cheminer à leur guise. Toute mule livrée ainsi à son libre arbitre ne marche plus qu'à pas comptés. Les nôtres n'eurent garde de manquer à cet usage traditionnel de leur famille ; pendant deux heures nous avançâmes à la façon des écrevisses, ruisselants de sueur et nous épongeant de notre mieux. Quelques bouffées d'un air frais et vivifiant nous firent comprendre que nous touchions au terme

[1] Littéralement : *l'homme aux perroquets.*

[2] De *mochiganga*, mascarade ; *mochiganguero*, faiseur ou ordonnateur de mascarades.

de nos maux. Bientôt, en effet, nous atteignions l'entrée d'une plaine mollement ondulée et tapissée d'un gramen ras et dur. Mon premier soin fut de me retourner pour juger du coup d'œil qu'on pouvait avoir du haut de ce sommet alpestre; mais du Sud à l'Ouest et de l'Ouest au Nord, je n'aperçus qu'une ligne de cerros coupés à pic, que je reconnus, après examen, pour les contre-forts de la pampa d'Anta que nous avions traversée la veille.

Nous prîmes à travers le plateau désert, nous dirigeant au Nord-Nord-Est, en suivant un chemin tracé par le passage des caravanes. Après un certain temps, l'inclinaison au Nord de ce plateau devint assez sensible pour que je pusse distinguer en bas, à ma



PONT DE MIMBRES, ENTRE URUBAMBA ET OLLANTAY-TAMPU.

gauche, les sommets arrondis et les flancs verdoyants de quelques montagnes. A mesure que nous cheminions, le champ du paysage s'agrandissait ; les détails se détachaient peu à peu de la masse. Au milieu du moutonnement confus des verdures, des fermes aux murailles blanches se montraient entourées de vergers. Une rivière aux méandres d'argent serpentait à travers ce paysage et s'allait perdre à l'horizon dans une brume lumineuse. Je reconnus la rivière d'Urubamba. Ne sachant trop en quel lieu nous étions, j'eus recours à mon guide, qui m'apprit que nous nous trouvions sur les hauteurs d'Ollantay-Tampu. Nous ne tardâmes pas à atteindre l'extrémité Nord du plateau ; de cet endroit, l'œil, plongeant au fond d'un cirque immense entouré de montagnes roides,

aiguës, contrefaites, découvrait à la fois, groupés dans son enceinte, le village moderne d'Ollantay, les ruines du Tampu et les antiques carrières ; un torrent de neige fondue, descendu des hauteurs, jetait son mouvement, son bruit et son écume à travers ce tableau inondé de soleil, et s'allait perdre dans la rivière, dont le calme placide contrastait avec l'impétuosité de son affluent.

Lors de ma première visite à Ollantay-Tampu, en compagnie de feu Pedro Diaz, j'avais vu d'en bas, comme tout le monde, le site qu'à cette heure je regardais d'en haut à la façon des vautours et des hirondelles. La situation était assez neuve et le point de vue assez original pour que je désirasse mettre l'une à profit et reproduire

FORTERESSE EN PISÉ (RIVE GAUCHE DU HUILCAMAYO-URUBAMBA).

l'autre. Je sautai donc à bas de ma monture, je pris mon album et mon livre de notes, et j'allai m'asseoir au bord du plateau. Là, tout en taillant mon crayon et prenant possession des lieux par le regard et la pensée, je priai José Benito de retirer des sacoches quelques provisions et de les étaler sur l'herbe, afin que, lorsque la besogne que j'allais entreprendre serait terminée, je n'eusse qu'un quart de conversion à faire pour me trouver en face de mon déjeuner.

Le tableau que j'avais sous les yeux embrassait en étendue quinze lieues de pays et comprenait les gorges de Silcay, les hauteurs d'Habaspampa, les haciendas de Tarontay, Runura, Chilca, Tancac, Piri et Pachar, jusqu'à Urubamba. Du Nord au

CARRIÈRES ET TAMPU D'OLLANTAY.

Sud, une ligne de montagnes à pentes douces bornait l'horizon ; à leur pied coulait la rivière. Comme ce panorama était trop vaste pour être reproduit en entier, que d'ailleurs l'œuvre de la nature m'importait moins en ce moment que le travail de l'homme, je mis de côté le paysage et ses beautés diverses pour ne m'occuper que des détails d'architechtonique ou d'ethnologie qu'il pouvait offrir. Tout en travaillant, je songeais au pauvre Pedro Diaz et à la façon dont il avait détruit mes illusions archéologiques au sujet de la prétendue ville antique d'Ollantay, que sur la foi d'un traité de géographie j'étais venu chercher d'assez loin.

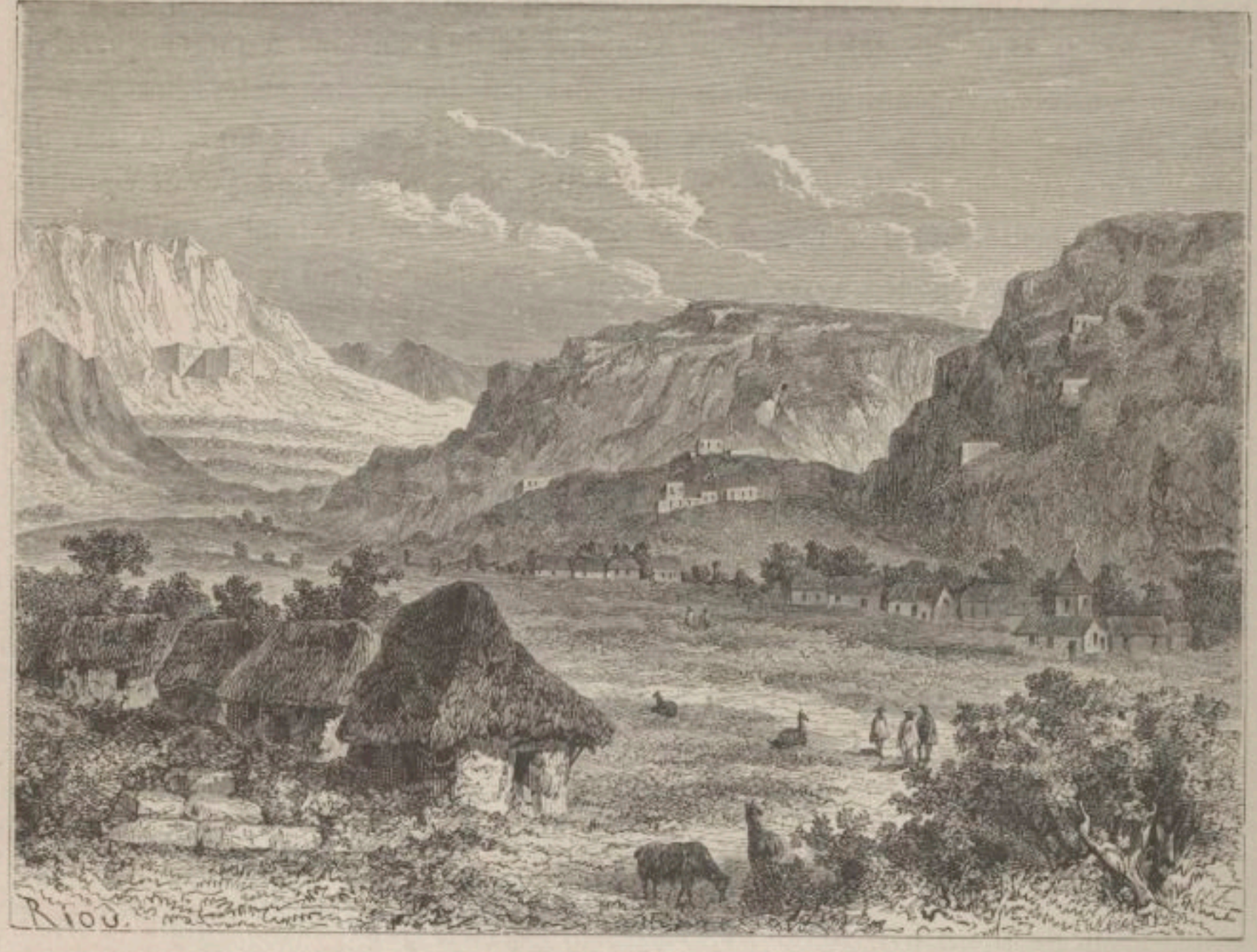
Je me rappelais, comme si c'eût été hier, l'étrange bouleversement qui s'était opéré en moi à l'heure où mon compagnon, m'épelant la phrase du texte et me faisant toucher la chose du doigt, m'avait démontré jusqu'à l'évidence que ce que, dans mon enthousiasme ingénu, je prenais pour des polygones, des stèles, des pyramidions, des spéos et des syringes, n'était que les débris des carrières creusées par des Indiens du temps de la *Gentilidad*. De la désillusion complète que j'avais éprouvée ce jour-là, il était ressorti pour moi cette vérité sous forme d'axiome : qu'il est toujours imprudent de croire un savant sur parole, surtout quand ce savant, qui s'est couché le soir entomologiste et chasseur d'insectes, se lève le matin archéologue, ethnographe et, ce qui est pire, affamé de célébrité.

Quand j'eus saisi tant bien que mal l'aspect général des cerros d'Ollantay, les cavités et les reliefs de leurs latomies, et fait un croquis de la forteresse en pisé qui borde la rivière, je complétai mon œuvre par une vue du village moderne et celle des ruines de l'ancien tampu fortifié. Ce tampu me remit en mémoire, avec la chronique qui s'y rattache, certaine tragédie écrite en langue quechua par un certain docteur Antonio Valdez. — En poésie, a dit un esprit éminent, il n'y a pas de bons et de mauvais sujets, mais seulement de bons et de mauvais poëtes.... Dieu nous garde d'écrire ici que le docteur Valdez est un mauvais poëte, bien que ce soit notre conviction intime ; mais nous pensons que le sujet dont il fit choix n'offrait, même en violant les trois unités d'Aristote, aucun incident dramatique dont un auteur pût tirer parti. Du reste, nous allons mettre le lecteur à même d'en juger lui-même, en extrayant de notre livre de notes et plaçant sous ses yeux la chronique d'Ollantay, telle que les *quippus* des siècles passés l'ont transmise à la génération de notre époque :

En 1463, c'est-à-dire vingt-neuf ans avant la découverte de l'Amérique, Tupac Yupanqui, onzième fils du Soleil et premier-né de la descendance Capac-Ayllu-Panaca, régnait sur le Pérou. La mort de son père l'avait mis en possession de ce vaste empire des Incas qui s'étendait alors des bords de la rivière Rapel (Chili) aux confins du royaume de Lican, aujourd'hui république de l'Équateur. Marié à sa propre sœur, Mama-Chimpu-Ocllu, Tupac avait eu de sa femme et de ses nombreuses concubines deux cent quatre-vingt-onze enfants, parmi lesquels on comptait trente-quatre fils légitimes qui vivaient à sa cour en attendant que la couronne échût, par droit d'hérédité, à l'aîné d'entre eux. Cet aîné, appelé Huayna-Ccapac, devait un jour être

père de Huascar et d'Atahualpa, ces princes rivaux dont le premier devait mourir assassiné par ordre de son frère, et le second être étranglé par la main du bourreau.

A l'époque où se passe cette histoire, la ville de Cuzco, capitale de l'empire, tout en conservant la physionomie que lui avait imprimée, en 1042, Manco-Ccapac, son fondateur, s'était embellie de quelques édifices pendant les règnes successifs de neuf Incas, dont le dernier d'entre eux, restaurateur du temple du Soleil, l'avait entourée d'un mur d'enceinte percé de meurtrières.



VILLAGE D'OLLANTAY-TAMPU.

En gravissant en idée la colline du Sacsahuaman, que l'Inca régnant venait de couronner d'une forteresse, œuvre bizarre figurant trois demi-lunes dentelées placées en retraite, et qui allaient s'amoindrissant à mesure qu'elles se rapprochaient du faîte de l'éminence, en gravissant cette colline, disons-nous, on pouvait embrasser dans leur ensemble et leurs détails les constructions de la ville sacrée. De ce point élevé, le regard plongeait dans la ville, coupée de l'Est à l'Ouest par un large torrent, et divisée en deux faubourgs qui tiraient leurs noms de l'inégalité du terrain sur lequel ils étaient situés. Le premier de ces faubourgs, appelé Hanan ou faubourg d'en haut, était placé sous la protection du chef de l'État; il était habité par le menu

peuple. Le second, appelé Hurin ou faubourg d'en bas, relevait de l'impératrice; là vivaient les grands dignitaires et s'élevaient les principaux édifices.

C'était d'abord, dans l'aire du Nord-Est, le palais de Manco-Ccapac, élevé comme une acropole sur la hauteur du cerro de Tococachi, et dont les murs en talus, construits dans le genre d'appareil que les Grecs appelaient isodomon, étaient d'une hauteur d'environ six mètres. La figure de l'édifice était celle d'un carré long. Une des façades principales regardait l'Acllhuaci ou maison des Vierges, de laquelle il était séparé par toute la largeur de la ville. A gauche de ce dernier édifice s'élevait le palais de Sinchi-Rocca; à sa droite, celui de Mayta-Ccapac. Tous deux n'avaient d'autres ouvertures que huit portes à pans inclinés, et quatre huecos ou niches carrées, qui simulaient des fenêtres.

Au pied des murs du palais de Mayta-Ccapac passait le torrent Huatanay, descendu des hauteurs de la quebrada de Sapi, lequel charriait dans son cours, alors comme aujourd'hui, toutes les immondices de la ville. Trois ponts jetés sur ce torrent établissaient des communications entre les édifices placés sur sa rive gauche et le temple du Soleil, situé sur sa rive droite, au milieu de la plaine de l'Épine (Iscay-pampa).

Ce temple, de soixante-dix mètres carrés, avec son cloître quadrangulaire, ses annexes dédiées à la lune, aux étoiles, à la foudre et à l'arc-en-ciel, son parvis décoré de cinq fontaines ou bassins purificatoires, aux cariatides en ronde bosse d'un style plus indou qu'égyptien, le palais du Villacumu ou grand pontife, soudé à ses murailles, les demeures des prêtres et celles de trois mille serviteurs attachés au culte du dieu, ce temple, disons-nous, avec ses cours, ses douze monolithes qui servaient de gnomons, ses volières d'oiseaux et sa ménagerie d'animaux féroces, ses greniers d'abondance et son célèbre jardin, offrait aux regards un tel amas de constructions, qu'on eût dit une cité dans la cité. Devant son parvis, entouré d'un mur à hauteur d'homme, se trouvait un rond-point dédié à Vénus ou Coyllur Chasca, l'étoile à la crinière hérissée, — ainsi nommée à cause de son rayonnement; — quatre rues, ou plutôt quatre galeries, séparées par des murailles si élevées qu'elles interceptaient la chaleur et la lumière, mais permettaient au vent d'y mugir avec un bruit sinistre, allaient aboutir à la grande place de la cité, qui servait de lieu de réjouissances à l'époque des fêtes équinoxiales Raymi et Citua; cette place, de huit cents pas carrés, était bordée sur toutes ses faces d'un mur de granit percé de deux cents ouvertures, et huit monolithes, dont quatre grands et quatre petits, reliés par des chaînes d'or, en marquaient le centre.

Tel est sommairement le coup d'œil que présentait, vu du haut du Sacsahuaman, le faubourg Hurin, placé, comme nous l'avons dit, sous la protection de la Coya ou impératrice. Le faubourg Hanan, quoique relevant du chef de l'État, n'offrait qu'une agglomération de sales huttes, aux murs de terre, aux toits de chaume, absolument pareilles aux ranchos de nos jours. A quelque distance de ces huttes, deux édifices s'étaient fièrement retranchés, comme pour fuir le contact de la plèbe: l'un

était le palais de l'Inca Huiracocha, situé entre celui de Manco-Ccapac et la maison des Vierges ; l'autre, celui de Pachacutec, son fils et son successeur, placé sur le versant de la colline d'Amahuara, dont le faîte était couronné par la ménagerie de tigres que Yupanqui, père de l'Inca régnant, y avait fait construire.

Autour du parallélogramme architectural que nous venons d'indiquer à la hâte, s'étendaient les propriétés publiques et privées, consistant en carrés de fèves, de patates, de quinua [1] et de maïs. Ces verdures, bien que pâles et souffreteuses, ne laissaient pas que d'égayer un peu les alentours de la ville sacrée, à laquelle ses palais de granit à toiture de chaume et ses lourdes murailles d'un ton terreux donnaient un aspect peu séduisant. Au delà des plantations, un amphithéâtre circulaire de hautes montagnes aux pentes douces, aux sommets arrondis, aux flancs revêtus d'un gramen roussâtre, bornait l'horizon de tous les côtés ; ainsi placée au fond de cet entonnoir, dont elle occupait le centre, la ville du Soleil justifiait admirablement l'épithète de *Ccozcco* (nombril) que son fondateur lui avait donnée.

L'Inca Tupac-Yupanqui, dont nous avons parlé en commençant, se disposait à partir pour la province de Tumipampa, qu'il espérait enlever à la nation Charca, pour l'ajouter à son empire ; en son absence, un de ses oncles restait chargé du soin de l'État. Pour conjurer les divinités malfaisantes et assurer le succès des armes impériales, des sacrifices de chicha avaient été offerts au Soleil ; cent brassées de paille de maïs, teinte en rouge et noircie ensuite à la flamme, avaient été enterrées dans la campagne, et plus de mille cochons d'Inde, tachetés de roux et de blanc, sans mélange d'autre couleur, avaient été brûlés vifs au seuil de la demeure des principaux caciques, dans la nuit de *Pancumu* ou d'expiation.

Un matin que l'Inca revenait du temple, après s'être prosterné devant les momies embaumées de ses aïeux qui formaient, de chaque côté de l'autel, une double ligne où chacun de ces illustres personnages était placé par ordre chronologique, sa litière s'arrêta au milieu de la grande place, à quelques pas des monolithes qui la décoraient. Si, parmi ceux qui nous lisent, quelqu'un est désireux d'avoir des renseignements sur la litière d'un Inca en l'an de grâce 1463, nous pouvons satisfaire sa curiosité. Cette litière, formée d'un bois odorant donné par la nation Chilcas à titre de tribut, avait la forme prosaïque d'une civière : quatre verges d'or de la grosseur du doigt, partant des angles du carré et se courbant comme la carcasse d'un dais, formaient un dôme auquel, selon l'état atmosphérique ou la fantaisie de l'empereur, on pouvait adapter des rideaux de coton ; un siége et un escabeau ornés de lames d'or et d'incrustations précieuses étaient cloués à demeure sur le plancher de la litière, que huit hommes vigoureux de la tribu des Lucanas portaient sur leurs épaules.

Tupac-Yupanqui, assis sur ce siége et les pieds posés sur l'escabeau, était vêtu d'une tunique de laine d'alpaca, d'une blancheur de neige, rehaussée par une bordure

[1] *Chenopodium quinoa* (fam. des Chénopodées).

multicolore. Ce vêtement, tissé en forme de sac, avec une ouverture pour la tête et deux ouvertures latérales pour les bras, était si court, qu'il laissait voir les genouillères d'or que portait l'empereur. La coiffure de l'Inca se composait d'une mitre d'or ornée de chaque côté d'un éperon aigu. Un feston dentelé, qui rappelait la crête dorsale d'un iguane, dessinait les contours de cette mitre, sur laquelle était gravée la figure d'Inti-Churi, le dieu Soleil. Une frange de laine d'un rouge obscur, qui tombait sur le front, s'adaptait à ce bizarre diadème, complété par deux bandelettes pendant jusqu'à l'épaule, et par des oreillères d'or qui formaient un encadrement au visage.

Les pieds de Tupac-Yupanqui étaient chaussés de souliers-sandales en or battu, avec un ornement de plumes rouges au-dessus des chevilles. De son épaule gauche pendait une mante rayée, tissée avec la laine des vigognes. Un cordon passé en sautoir soutenait sa *chuspa* ou bourse à coca [1], et le *champpi*, sceptre souverain, reposait dans sa main droite.

Quant au visage de l'empereur, malgré tout notre désir de satisfaire la curiosité que nous pouvons avoir éveillée, nous avouons qu'il ne nous est pas possible d'en donner une idée complète, les notes extraites des *quippus*, auxquelles nous empruntons nos renseignements, ne contenant que quatre mots à ce sujet. Il est vrai que ces quatre mots équivalent à quatre lignes : *Sayayñin cumu cencca huarmicamayoc*, ce qui signifie que notre Inca était de haute taille, d'apparence robuste, avait un long nez, et était fort adonné aux femmes, appréciation qui doit être exacte, à en juger par la postérité nombreuse qu'il laissa après lui.

Autour de sa litière se pressait une garde d'élite, composée de ces curacas ou caciques que les conquérants espagnols qualifièrent irrévérencieusement d'oreillards (*orejones*), sous prétexte que le lobe de leurs oreilles balayait leurs épaules. Quatre de ces dignitaires abritaient sous des parasols de plumes (*achihuas*) la personne de Tupac-Yupanqui. A leur suite, venaient des musiciens (*collas*) jouant d'une flûte à cinq trous, et donnant le ton aux morions et aux baladins de Huamanga, qui exécutaient des danses de leur pays, se perçaient la langue avec des aiguilles, éteignaient dans leur bouche des charbons enflammés, ou simulaient entre eux des combats grotesques. Derrière cette troupe joyeuse s'avançait gravement, la tête couverte d'une draperie de laine teinte avec l'ayrampu, cette pourpre des Quechuas, le respectable corps des Amautas, savants, selon les uns, philosophes, selon les autres. Les Yaravicus ou rhapsodes fermaient la marche en chantant à haute voix les louanges du maître, que leurs vers hyperboliques appelaient *Pachayachachic*, c'est-à-dire vainqueur universel.

Au moment où la litière de l'Inca s'arrêtait devant les monolithes de la grande place, sur lesquels deux Amautas, assis à califourchon comme des ramoneurs sur le faîte d'une cheminée, étaient en train de calculer l'approche d'un équinoxe, un homme, caché derrière les piliers, et qui guettait apparemment l'arrivée du cortége, abandonna son poste et, s'avançant vers l'empereur, se prosterna à quelques pas de lui, la face

[1] *Erythroxylum coca* (fam. des Malpighiacées).

contre terre. Cet homme était vêtu d'une tunique bleue; il avait les cheveux coupés carrément sur le front et flottants sur les épaules. Un morceau de jonc, de la grosseur du doigt, traversait le lobe de ses oreilles. Tupac, occupé en ce moment de la préparation d'une chique de feuilles de coca, dont il retirait les nervures longitudinales avec le plus grand soin, suspendit son travail pour étendre vers l'inconnu le sceptre d'or qu'il tenait à la main. Il avait reconnu dans le suppliant son cacique Ollantay, récemment promu au grade de général, en récompense de ses bons et loyaux services.

« Relève-toi, mon fils, lui dit-il; tu es un des fidèles qui réjouissent notre vue, et que nous aimons à voir auprès de nous. »

Ollantay se releva, fit trois pas de plus au-devant du maître, et croisa ses bras sur sa poitrine dans l'attitude d'un profond respect.

« Parle maintenant, lui dit l'Inca.

— Fils du Soleil, répondit Ollantay, je n'étais autrefois qu'un Indien obscur de la nation Poque, condamné par tes aïeux à ne porter d'autre ornement qu'un flocon de laine blanche suspendu à mes oreilles; il te plut de m'adjoindre à la tribu des Tampus et de troquer cet ornement de laine contre un ornement de totora (jonc); grâces te soient rendues pour cette insigne faveur! »

— Après, mon fils, dit l'empereur en ajoutant de nouvelles feuilles à la pelote volumineuse qu'il roulait déjà dans sa bouche.

— Fils du Soleil, poursuivit le cacique, ta volonté suprême a fait successivement de moi un homme libre, un noble cacique, un général illustre.

— Celui que nous appelons Churi (le Soleil), répondit l'Inca, prescrivit à Manco-Ccapac, son premier fils, d'élever aux honneurs l'homme de mérite, et d'éloigner de sa vue l'homme paresseux et lâche, qu'il flétrit de l'épithète de *Misqui-tullu* [1], en le vouant au mépris de ses semblables. Descendant de Manco-Ccapac, je dois professer ses maximes sacrées.

— Aussi, pour te prouver ma reconnaissance, poursuivit Ollantay, me suis-je attaché d'âme et de corps à ta personne, et t'ai-je aidé à conquérir tour à tour les provinces de Huancrachucá, de Cassamarquilla et de Huilcanota....

— Tu oublies la dernière, fit l'empereur en regardant attentivement son favori, celle de Cunturmarca, où tu reçus dans la poitrine cette pierre lancée par une fronde invisible dont le coup m'était destiné.

— Ton serviteur l'oubliait, en effet, dit le cacique.

— Mais le fils du Soleil s'en est souvenu et veut acquitter la dette du combat. Qu'exiges-tu de notre faveur divine?

— Inca, murmura Ollantay d'une voix basse et presque suppliante, mon cœur et mes sens ont été surpris par la beauté de l'une de tes filles.... »

A ces paroles, l'empereur bondit si brusquement sur son siége d'or, que la litière, échappant aux porteurs, faillit rouler avec lui dans la poussière.

[1] *Os paresseux.* — Littéralement : *os sucrés.*

INCA (EMPEREUR) ET COYA (IMPÉRATRICE) ACCOMPAGNÉS DE LEUR CCUMILLU OU NAIN BOSSU.

« Par le nom de Pachacamac, maître invisible de cet univers, explique-toi, misérable impur ! »

Devant cette colère de dieu couronné, Ollantay, qui déjà sans doute avait fait le sacrifice de sa vie, poursuivit :

« Ta fille Cusi-Coyllur a daigné descendre jusqu'à son humble esclave ; une fleur d'amancaës, qu'elle m'a remise, m'a dit le secret de son cœur.

— L'infâme ! s'écria l'empereur en cachant son visage dans les plis de sa mante ; et le Soleil dont elle descend ne l'a pas consumée.... elle périra !

— Épargne ta fille ! reprit vivement le cacique ; Cusi-Coyllur n'est point coupable, et si l'un de nous doit mourir, que ce soit moi, qui ne puis être son époux !

— Son époux ! s'écria Tupac-Yupanqui, en qui l'orgueil du maître étouffa les regrets du père, tu songeais donc sérieusement à mêler ton sang d'esclave au sang des enfants du Soleil ! Et croyais-tu aussi que le descendant du grand Manco-Ccapac, le divin empereur de Cuzco, pourrait condescendre à cette union honteuse et nommer son gendre un Indien Poque qu'il a ramassé dans la boue ? Par la race dont je descends ! je me sentirais disposé à rire de tes prétentions extravagantes, si elles n'offensaient la dignité du Soleil ! Retire-toi, serpent que nous avons réchauffé dans notre sein : ta présence souille l'air que nous respirons. Demain, le châtiment que nous te réservons retentira dans toutes nos provinces ! »

Le cortége impérial se remit en marche, aux sons des flûtes et aux cris des bouffons, qui recommençaient leurs danses.

Ollantay, désespéré, abandonna le soir même la ville de Cuzco et partit pour le tampu que son maître l'avait autorisé à faire construire dans la vallée de Yucay-Urubamba, habitée alors par la nation Poque, à laquelle appartenait le cacique. Son premier soin, en arrivant, fut de dépêcher un messager aux tribus Pirahuas et Ayquis, ses alliées. Ce messager était porteur de quippus noirs et jaunes, qui racontaient la disgrâce du favori, les douleurs de l'amant, et concluaient par un appel aux armes. Le secours demandé ne se fit pas attendre. Deux jours après le retour du messager, dix mille Indiens, armés de lances et de frondes, occupaient les hauteurs du tampu, et n'attendaient que l'ordre d'Ollantay pour marcher sur Cuzco.

A la nouvelle de ces préparatifs de guerre, Tupac, tremblant pour la sûreté de son trône, allait envoyer au cacique rebelle des hérauts chargés de négocier un accommodement, quand un des généraux de l'empereur s'avisa, pour étouffer cette révolte naissante, d'un stratagème qui réussit à merveille. Ce cauteleux Indien, appelé Rumiñahui, franchit, par une nuit de lune, les murs du palais des Vierges et s'introduisit jusque dans la dernière cour du gynécée. Les prêtresses du Soleil, épouvantées de ce trait d'audace, ameutèrent par leurs cris les gardiens de nuit, qui s'emparèrent de Rumiñahui et le conduisirent devant le Villacumu ou grand prêtre, qui faisait aussi les fonctions de juge. La législation péruvienne punissait de mort quiconque avait osé pénétrer dans la demeure des Vierges du Soleil, et le châtiment atteignait le coupable jusqu'à la seconde génération. Quant à la femme, sa complicité une fois établie, les statuts

de 1042 la condamnaient, comme les vestales romaines, à être enterrée vive. Rumiñahui, interrogé sur les motifs de ce sacrilége, répondit que la curiosité de voir de près les riches lambris de l'édifice l'avait poussé à en escalader les murs; qu'au reste, n'ayant parlé à aucune des vierges, il ne pouvait sans injustice être condamné à mort. La sentence du profanateur fut commuée, en effet, en une flagellation publique, suivie de la dégradation de tous ses titres. Le lendemain de l'exécution, Rumiñahui disparaissait de Cuzco et allait se réfugier dans le tampu d'Ollantay, offrant à ce dernier de mettre en commun leur haine et leur vengeance.

Ollantay, informé de ce qui s'était passé par les intelligences qu'il entretenait dans la ville de Cuzco, reçut avec joie le fugitif, charmé d'avoir acquis un si puissant auxiliaire. Les deux bannis vécurent huit jours ensemble, dans une intimité touchante. Au bout de ce temps, Rumiñahui, mettant à profit la connaissance topographique qu'il avait acquise du tampu et la confiance que lui témoignait son hôte, ouvrit à l'Inca les portes de la forteresse, et lui livra Ollantay pieds et poings liés.

La vengeance de Tupac-Yupanqui fut noble et généreuse; il réintégra le cacique rebelle dans ses anciennes dignités, et lui donna sa fille en mariage. Le fruit des amours d'Ollantay et de Cusi-Coyllur fut une fille, qui porta le nom d'Ima-Sumac.

Quant à Rumiñahui, il n'est rien dit de la manière dont l'empereur Tupac, qu'il avait si bien servi, récompensa son dévouement infâme. Tout porte à croire que sa trahison fut oubliée au milieu de l'allégresse générale.

A cette chronique déjà trop longue, nous nous garderons d'ajouter la tragédie qu'elle inspira au poëte Antonio Valdez. Il suffira du titre de la pièce et de la désignation des personnages introduits par l'auteur dans cet acte en vers octosyllabiques, pour que le lecteur, avec la sagacité que nous lui supposons, flaire bien vite un de ces *ours* classiques, mal léchés et difformes, que les directeurs des théâtres repoussent impitoyablement, comme étant susceptibles de mettre leur public en fuite et d'apporter le désordre dans leurs finances.

LES RIGUEURS D'UN PÈRE

ET

LA GÉNÉROSITÉ D'UN ROI

TRAGÉDIE EN UN ACTE, ENTREMÊLÉE DE CHANT, DE MUSIQUE ET DE DANSE.

Désignation des personnages

PACHACUTEC, aïeul du roi régnant.
TUPAC-YUPANQUI, Inca régnant.
OLLANTAY, général du district d'Antisuyu.
RUMIÑAHUI, général du district d'Hanansuyu.
ORCCO-HUARANCCA, général.
HUILCCAOMA, prêtre du Soleil.
HANCO-ALLIN-AUQUI, vieillard.
PITU-SALLA, jeune homme.
PIQUI-CHAQUI, domestique de confiance.
CUSI-COYLLUR, infante, fille de Tupac-Yupanqui.
IMA-SUMAC, jeune enfant, fille de Cusi-Coyllur et d'Ollantay.
CCACA-MAMA, 1re vieille femme.
CCOYAC, 2e vieille femme.
UN INDIEN DE SERVICE de la tribu Canari.

La scène se passe à Cuzco.

En achevant d'écrire le mot — Cuzco, — je me retournai pour voir si José Benito avait placé à ma portée le déjeuner dont je sentais que j'avais grand besoin; mais je n'aperçus rien. Le mozo, tranquillement assis à quelques pas, tailladait avec son couteau l'écorce d'un morceau de bois.

« Eh! mon déjeuner! » lui criai-je.

Il se leva et alla prendre dans la sacoche aux provisions un petit pain rassis, et me l'apporta avec une boîte de confitures. Je mordis dans le pain et j'ouvris la boîte, comptant y trouver de ces fruits confits, dans la préparation desquels excellent les ménagères de Cuzco; mais, au lieu des fruits attendus, je ne trouvai que leurs noyaux, leurs pepins et leurs queues, à demi submergés dans une mare de sirop. Sans penser à mal, je dis au mozo :

« Cette boîte est vide; donnez-m'en une autre.

— Il n'y en a pas d'autre, me répondit-il.

— Comment, pas d'autre? C'est là tout ce qu'on vous a donné pour moi à Urubamba?

— C'est tout ce qu'on m'a remis pour monsieur, de la part de madame la sous-préfète. »

Je regardai José Benito dans le blanc des yeux, essayant de lire au fond de sa pensée. Évidemment, le drôle me mentait encore et se moquait de moi, bien que sa physionomie exprimât la candeur et la plus touchante innocence. Certes, doña Julia n'avait pu lui faire remettre, à titre de provisions de route, une boîte de confitures à peu près vide. La déesse de Pintobamba était trop grande dame pour agir de la sorte, et ce n'était pas au moment où nous nous séparions tous les deux pour ne plus nous revoir, qu'elle eût songé à me faire une niche de pensionnaire. Le passé me répondait jusqu'à certain point du présent.

Le résultat de ces réflexions, qui me traversèrent la cervelle en bien moins de temps que je n'en mets à les écrire, fut que j'avais affaire, en José Benito, à une de ces natures foncièrement vicieuses et parfaitement incorrigibles, sur lesquelles le raisonnement, les exhortations et les bons conseils glissent sans plus laisser de traces que la goutte de pluie sur une vitre. Cette fois, je ne levai pas les yeux au ciel pour confier à ses nuages la nouvelle déception dont j'étais victime; mais, pour échapper à la tentation de tomber à bras raccourci sur l'indigne mozo, dont le calme m'exaspérait, je me levai vivement, je fermai mon album, que je remis dans mes alforjas, et, fourrant mon pain dans ma poche, je remontai sur ma mule, en donnant l'ordre au mozo de marcher devant moi.

« Monsieur me dit cela bien durement, fit-il avec un soupir modulé; est-ce qu'il me soupçonne aujourd'hui d'avoir mangé ses confitures, comme il me soupçonnait hier d'avoir mangé son chocolat et bu son vin?

— Brisons là-dessus, répliquai-je au tartuffe de bas étage; marchez devant moi pour me montrer la route, et, jusqu'à Occobamba, tâchez de ne plus m'adresser la parole. Le son de votre voix choque mon oreille et me porte outrageusement sur les nerfs!

— Suis-je assez malheureux! » murmura-t-il en poussant sa mule et mettant entre nous deux quelques pas de distance.

En ne voyant plus que le dos du drôle au lieu de son affreux visage, ma colère se

calma graduellement. Mon petit pain, que je retirai de ma poche et que je mangeai jusqu'à la dernière miette, en apaisant ma faim, rendit le calme à mon esprit. L'estomac a sur nos délibérations secrètes une influence occulte, mais incontestable. A peine le mien eut-il absorbé le pain que je lui donnais en pâture, qu'il se replia sur lui-même, s'engourdit et cessa de m'importuner. Je pus alors réfléchir sur la situation et en tirer une conclusion rationnelle.

En m'offrant généreusement quelques provisions de voyage, la déesse de Pintobamba avait dû faire remettre à mon domestique une douzaine de boîtes de confitures. Une demi-douzaine de ces mêmes boîtes eussent semblé à ma noble amie un cadeau trop mesquin. Or, me disais-je, chaque boîte pèse à peu près trois livres, et dans le court espace de cinq heures à midi, l'estomac de José Benito, fût-il plus élastique que celui d'un boa, ou plus brûlant que celui d'une autruche, n'a pu absorber trente-six livres de fruits confits. Le monstre a dû cacher en chemin, soit dans le creux d'un rocher, soit sous quelque buisson, mes boîtes de confitures pour les reprendre à son retour et les vendre à Cuzco au-dessous du cours, ou en régaler ses amis et ses connaissances. Quel triste cadeau m'a fait là mon ex-maîtresse de maison ! Heureusement aucun contrat ne me lie à ce drôle, et à la première occasion je me séparerai de lui.

Cette détermination prise, je ne songeai plus qu'au paysage qui nous entourait et dont l'aspect n'avait rien de bien récréatif. En tournant le dos à l'endroit d'où je venais de faire un dessin d'Ollantay-Tampu, nous avions mis le cap à l'Est-Nord-Est, et pris à travers le plateau un chemin qui devait nous conduire au port. Dans le pays, on appelle port, de porte, *puncu*, tout endroit par lequel on peut passer du versant occidental de la chaîne des Andes sur son versant oriental. Ces ports, chemins tracés par la nature, sont rares, et chaque vallée de l'Est n'en possède qu'un, qu'il faut inévitablement franchir.

La ligne presque droite que nous suivîmes nous éleva de plus en plus pendant une couple d'heures, au bout desquelles nous atteignîmes l'extrémité supérieure du plateau incliné, comme je l'ai dit, de l'Est au Nord. Alors nous entrâmes de plain-pied dans une région de collines basses, à travers lesquelles serpentait un chemin tracé par le pied des chevaux et des mules de charge. Le sol en était tapissé d'un gazon court et dru, dont la couleur, d'un blond verdâtre, s'harmoniait à merveille avec le bleu du ciel. Une solitude complète, un silence profond, donnaient à cette zone montueuse un caractère grandiose et presque solennel. Son niveau, d'abord à peu près plan, puis graduellement relevé vers l'Est, me révéla les approches du passage de la Cordillère, dont les sommets neigeux restaient à ma droite et à ma gauche. La région des collines s'acheva et aboutit à une large chaussée dont l'extrémité se perdait dans une brume épaisse, sillonnée de temps en temps par quelques éclairs, auxquels répondait sourdement le tonnerre.

Comme nous approchions de ces brouillards alpestres, que je comparais poétiquement aux sombres vapeurs de l'Averne ou du lac Stymphale, je vis José Benito, qui avait sur moi quelques pas d'avance, ralentir l'allure de sa bête, de façon à me donner le temps de le rejoindre. Bientôt nous nous trouvâmes sur le même parallèle. Alors le mozo se rapprocha sournoisement de moi.

« Bien que monsieur m'ait défendu de lui adresser la parole, me dit-il en ôtant son chapeau, je crois devoir l'avertir que nous touchons au port de la Cordillère d'Occobamba.

— Après? fis-je en affectant de regarder ailleurs.

— Le port dépassé, continua le mozo, nous aurons une lieue à faire pour atteindre Lacay, et une demi-lieue plus loin nous trouverons un endroit appelé Sayllaplaya...

— Ensuite?

— Le village d'Occobamba est distant de quatre lieues. En qualité de guide de monsieur, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de lui donner ces petits renseignements.

CHEMIN DU PORT — MONTÉE D'HABASPAMPA.

— Merci, » fis-je sèchement.

Là-dessus, tirant la bride à ma mule et forçant l'animal de s'arrêter, je fis comprendre au mozo que mon intention était de maintenir désormais entre lui et moi une distance au moins respectueuse. Il devina sans peine ma pensée et passa outre en poussant un soupir énorme, qu'il supposait devoir éveiller ma pitié.

D'abord, quand il ne fut plus là, je ne pus m'empêcher de sourire. « Effrontée canaille! me dis-je ensuite, il ose me rappeler son devoir comme guide, et comme domestique, il me vole, il me pille, il ne me laisse rien à mettre sous la dent, et me ment avec une effronterie sans égale. — Va, sois tranquille, mozo endiablé, ajoutai-je,

en arrivant à Occobamba, je te rappellerai ton devoir, en réglant ton compte et te renvoyant à Cuzco. »

Un moment distrait par cet incident, je repris, avec le cours de mes pensées, le fil de mes observations. A la large chaussée que nous suivîmes jusqu'au haut, succéda un chemin creux, espèce de rainure pratiquée dans le grès carbonifère de la montagne. Les vapeurs, de plus en plus opaques, rampaient sur le sol, s'accrochaient aux aspérités des rochers comme des toiles d'araignée, et finirent par dérober entièrement l'aspect du ciel. Le fond de la lugubre perspective, d'un ton de teinte neutre sali de bitume, était incessamment sillonné par des éclairs livides, que les roulements du tonnerre de plus en plus distincts, de moins en moins rassurants, accompagnaient d'une façon surnaturelle. On eût dit une de ces scènes des premières époques géologiques, où notre globe, en proie aux convulsions de la matière ignée en fusion dans son sein, préludait dans l'ombre et le mystère à quelque enfantement laborieux. A chaque instant, je m'attendais à voir se déchirer du haut en bas ce rideau de vapeurs sinistres et quelque formation étrange se révéler à moi. « Quel dommage, me disais-je, que le vieux Gibelin, qui vit tant de choses avec l'œil du rêve, n'ait pu voir avec l'œil de la réalité ce passage de la Cordillère d'Occobamba! Quel parti magnifique il eût tiré d'un pareil site, et quels épisodes surnaturels il y eût introduits. Jamais plus beau frontispice d'enfer ne fut offert à l'imagination d'un poëte apocalyptique! Que c'est bien là l'horrible et ténébreux chemin qui doit conduire à l'empire des ombres et des douleurs sans nom! »

Per me si va nella città dolente :
Per me si va nell' eterno dolore :
Per me si va tra la perduta gente.

fredonnai-je aussitôt sur un air en *ut* mineur que j'improvisai, et où les premières syllabes de chaque vers de ce tercet revenaient à temps égaux, pareilles aux sourdes coupetées d'un beffroi. Comme je cherchais une phrase mélodique à effet pour l'appliquer au *Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate*, un éclair passa devant mes yeux comme un glaive de flamme et fut instantanément suivi d'un coup de tonnerre si sec, si violent, si démesurément grossi par l'écho de la Cordillère, que, bondissant sur ma selle, j'allai tomber le nez sur les oreilles de ma mule. Cette effroyable détonation, que saluèrent à quelques pas de moi des voix bruyantes et des éclats de rire, effaroucha si fort la muse Euterpe, qui chantonnait en ce moment à mon oreille, que la céleste fille, rassemblant à la hâte sa flûte, son hautbois, ses papiers de musique, et autres attributs que lui donnent les peintres, ouvrit ses ailes d'or et remonta au ciel, me laissant sur la terre tout étourdi, et en même temps un peu intrigué de savoir quelles brutes pouvaient parler et rire de la sorte devant une des plus sombres pages du grand livre de la nature.

Ces — brutes — étaient tout simplement de pauvres Indiens des deux sexes, qui, comme moi, traversaient la Cordillère pour se rendre dans la vallée d'Occobamba. Ils me saluèrent quand je passai près d'eux. Les hommes portaient sur leur épaule la

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE D'OCCOBAMBA.

BIBLIOTECA CENTRAL

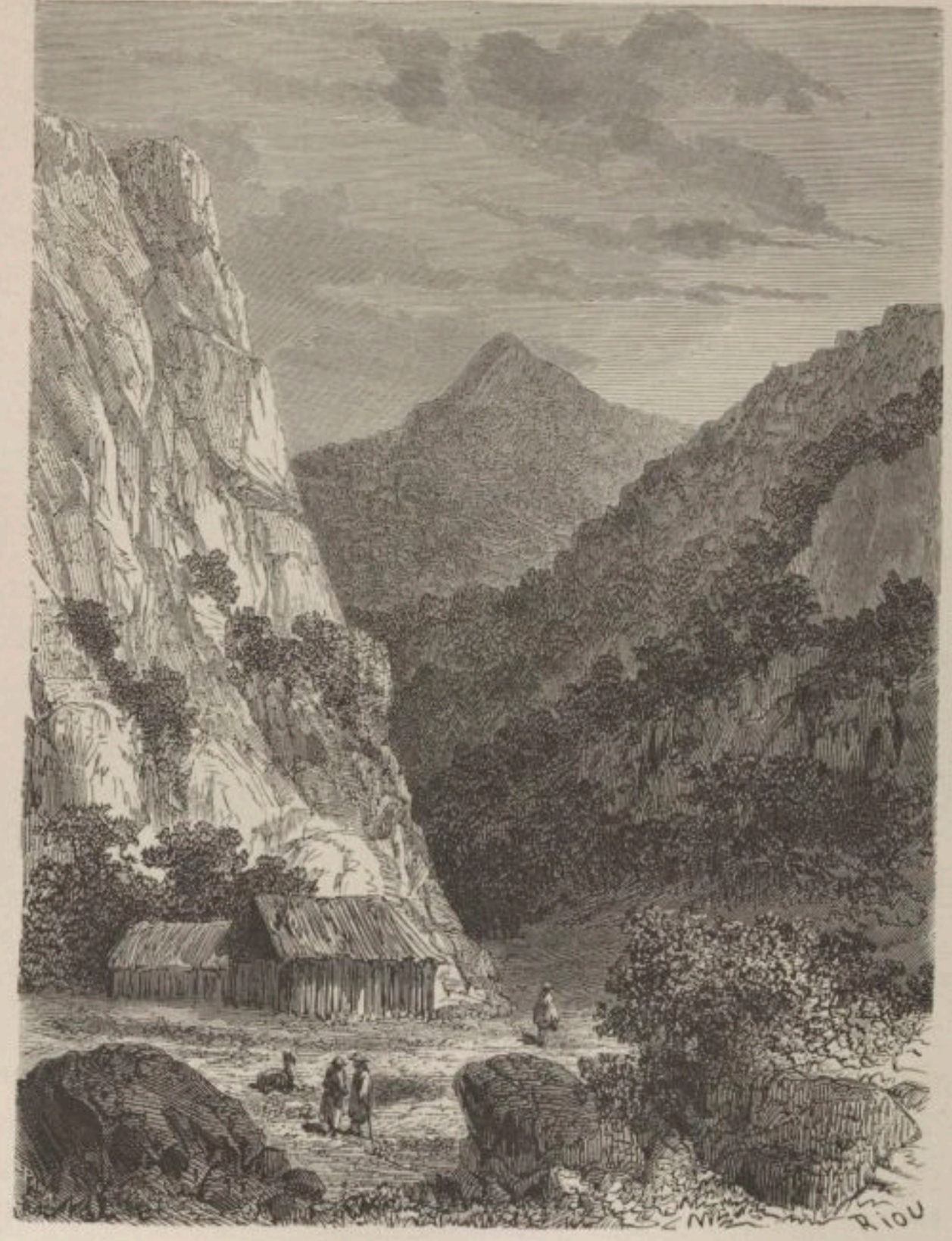
houe et la bêche du travailleur; les femmes étaient chargées de tout un attirail de cuisine. Sur cette pyramide d'ustensiles, des marmots étaient assis à califourchon. Ces malheureux avaient abandonné *par ordre* leur village, leur demeure, leurs travaux respectifs, et allaient récolter, pour l'intérêt et la satisfaction d'autrui, des patates douces, de la coca, du manioc, du cacao, subir la misère, la faim, la maladie, et peut-être

INDIENS EN MARCHE.

laisser leurs os dans la vallée.... « Encore des âmes damnées qui peuvent dire adieu à l'espérance ! » pensai-je en voyant les pauvres ilotes disparaître dans le brouillard.

Quelques minutes après cette rencontre, je relevai à ma gauche deux monticules façonnés par la main de l'homme avec des ossements d'animaux, bœufs, chevaux, mules, moutons, lamas, morts de faim, de soif ou d'épuisement en atteignant à ces hauteurs. Cette décoration funèbre marquait l'entrée du passage. Je la franchis résolû-

ment comme un paladin de l'Arioste, et je me trouvai sur le revers opposé des Andes. Le brouillard était toujours des plus denses. Le vide béant devant moi m'occasionnait un froid glacial. L'onglée me prit, et mes dents commencèrent à claquer en mesure ; à l'inconvénient de ne rien distinguer à deux pas de soi, s'ajoutait la difficulté du chemin jonché de grès mouvants et d'une pente si roide, que ma mule, arc-boutée



FERME DE LACAY (VALLÉE D'OCCOBAMBA).

sur ses jambes de devant, pour se préserver d'une chute, marchait à la façon des écrevisses. Parfois un pavé qu'elle déplaçait roulait avec fracas au bas de la montagne et me causait un tressaillement voisin de la peur. Tout ruisselait autour de moi ; mes vêtements, pénétrés par la froide vapeur, avaient triplé de poids, et mes cheveux mouillés se collaient à mes joues. Cette marche à tâtons vers l'inconnu dura trois quarts d'heure; puis, à mesure que j'approchais de la base de la montagne, sa pente

s'adoucit, et le brouillard devint blanchâtre et de plus en plus diaphane. Bientôt il se dissipa tout à fait, et je pus jeter les yeux autour de moi. Un sol couleur d'ocre jaune, quelques pâles verdures, des buissons et des arbustes rabougris, à droite et à gauche de hautes montagnes aux sommets pelés, m'apparurent comme un spécimen de la vallée. J'avoue que ma première impression fut tout à son désavantage.

A une petite lieue du port, j'aperçus, adossée aux flancs d'un cerro, la ferme de Lacay, que m'avait annoncée José Benito. Cette bicoque, fabriquée avec des lattes et couverte en chaume, se composait de deux corps de logis. Le mozo, qui me précédait, poussa deux ou trois cris pour avertir de sa présence les habitants de cette ferme ; mais comme aucun d'eux ne parut, j'en inférai que la baraque était déserte, bien que sa porte à claire-voie restât ouverte à tout venant.

Sayllaplaya, que nous atteignîmes au bout d'une heure, me dédommagea un peu

MÉTAIRIE DE SAYLLAPLAYA.

de l'aridité monotone du paysage à travers lequel nous cheminions depuis notre sortie du port. Des terrains d'un — beau mouvement, — comme disent les peintres, des cerros que la végétation capitonnait de velours vert, des coteaux mollement ondulés et parfois boisés de la base au faîte, donnaient à ce site un aspect, sinon tropical, du moins plantureux et récréatif. La métairie du nom de Sayllaplaya était assise sur une pelouse coupée à pic du côté du chemin et entourée de belles touffes d'arbres. A la distance où j'étais, je ne pouvais au juste reconnaître l'essence de ces derniers, mais je pensai, vu la latitude et l'endroit, qu'ils ne pouvaient être que des érythrines à fleurs de corail et des sabliers épineux (*hura crepitans*). Un groupe de bananiers aux larges feuilles satinées apparaissait au-dessus du chaume de la métairie et complétait sa décoration agreste.

Si les fleurs, dont la rose est le prototype, durent peu, comme l'assurent, depuis un temps immémorial, les grands et les petits poëtes, la feuille du bananier, dont ils n'ont

rien dit, dure moins encore. De toutes les feuilles simples ou composées, elle est la plus fragile et la plus éphémère. D'abord roulée sur elle-même, elle grandit et s'allonge insensiblement; puis, un beau jour, lorsqu'elle a atteint toute sa croissance, elle déroule sous un rayon de soleil son vaste limbe vernissé, que la brise secoue et fouette comme elle ferait d'une voile, et dont elle déchire aussitôt les marges en mille lanières. La feuille

DÉFILÉ DE LA VALLÉE D'OCCOBAMBA.

du bananier m'a souvent rappelé ces natures tendres et délicates qui ne peuvent s'exposer au choc des passions humaines sans en être meurtries et voir leur cœur saigner par mille blessures.

Tout en philosophant sur ce sujet, car pour le moment je n'avais rien de mieux à faire, je m'engageai, remorqué par mon guide, dans un sentier auquel aboutissaient les talus d'ocre qui forment un soubassement à la métairie de Sayllaplaya, veuve d'ha-

bitants comme sa voisine, la ferme de Lacay. Ce sentier, qu'on eût dit creusé par la roue d'un char gigantesque, était bordé par des terrains en pente couverts d'arbustes et de plantes, et jonchés de grosses pierres verdies. L'ensemble de ces choses offrait cet inextricable fouillis que la nature dispose avec une entente admirable, et dans lequel le peintre voit un motif d'étude, et le penseur un sujet de méditations. Dans ce fouillis ravissant à l'œil, la pierre semblait peser sur la plante, la sarmenteuse implantait ses griffes dans le rocher, l'arbuste tentait d'étouffer celle-ci dans ses serres noueuses, des lianes brochaient sur le tout et, venant à se rencontrer, se saisissaient et se mordaient l'une l'autre, comme deux aspics en fureur. Partout éclataient une ardeur rageuse, une âpreté d'envahissement, une opiniâtreté de résistance singulière. Chaque chose voulant être, parce qu'elle devait être, luttait désespérément pour se procurer l'air et la lumière qui lui étaient nécessaires et remplir l'espace, autant que sa puissance d'extension le comportait.

VILLAGE D'OCCOBAMBA.

Il n'était pas jusqu'au sentier qui, en s'insurgeant contre la ligne droite, ne témoignât par des détours multipliés de ce besoin de développement que la nature inflige à tous les êtres.

Près d'une demi-heure s'était écoulée depuis que nous étions entrés dans ce sentier, et le demi-jour qui y régnait, non moins que la répétition des mêmes choses, n'eût pas tardé à m'endormir sur le dos de ma mule, si le décor n'eût changé brusquement. Au sentier venait de succéder un grand espace circulaire, jonché de blocs erratiques mêlés à des arbrisseaux nains et à de gros buissons ramassés en boule. Au fond de la perspective, au pied de deux cerros boisés à leur base et dénudés à leur sommet, apparaissaient une trentaine de chaumières grises de ton et d'un aspect assez misérable.

« Occobamba ! » cria de loin mon guide en se retournant et me montrant du doigt le village. Pour toute réponse, j'éperonnai ma mule. Au bout d'un quart d'heure de marche, j'étais arrivé.

Une femme, que je trouvai accroupie devant une flaque d'eau où elle lavait des guenilles et à qui je demandai où demeurait l'alcade de la localité, me montra une chaumière édifiée à l'écart, vers laquelle je me dirigeai aussitôt. L'autocrate d'Occobamba, que je reconnus à sa chemise de tocuyo à peu près blanche, était assis sur un banc treillissé, devant la porte de sa demeure, et se taillait des sandales dans un morceau de cuir qu'il adaptait à ses plantes, afin d'en prendre la mesure exacte.

« Que Dieu soit avec toi, lui dis-je.

— Que Dieu soit avec toi, » me répondit-il.

Ce salut échangé entre nous, et voyant que l'individu, un peu surpris de mon apparition, était tout yeux et tout oreilles, je profitai de l'attention qu'il me prêtait pour lui demander si, parmi ses administrés, il ne trouverait pas un homme qui, moyennant finance, consentît à me servir de guide jusqu'à Écharati.

UN ALCADE EN VOYAGE.

« Mais Écharati est dans la vallée de Santa-Ana, et nous sommes dans celle d'Occobamba, observa-t-il très-judicieusement.

— C'est vrai, dis-je ; mais tu sais ou tu ne sais peut-être pas que tout chemin mène à Rome, et qu'en tirant à droite, si je puis entrer dans la vallée de Lares, en prenant à gauche je puis entrer aussi dans celle de Santa-Ana. Or, c'est dans cette dernière que j'ai affaire pour le moment, et tu m'obligeras de me donner un guide pour m'y conduire.

— Rien n'est plus facile.

— Ce n'est pas tout, repris-je ; j'ai depuis deux jours un mozo qui me sert de guide et de domestique, et qui m'attend à quelques pas d'ici. Ce mozo, je désire le renvoyer à Cuzco, et, comme il m'est fort attaché malgré ses défauts et qu'il pourrait s'obstiner à me suivre malgré moi-même, j'ai recours à ton intervention pour l'obliger à partir

sur-le-champ, en cas qu'il s'y refuse. Prends cette piastre pour t'indemniser du dérangement que cela peut t'occasionner.

— *Virgen santissima !* exclama l'alcade en empochant la piastre, où donc est ce garçon dont tu as à te plaindre ? Montre-le-moi : je puis l'emprisonner, le mettre au cepo, le faire fouetter ou rouer de coups de bâton.... à ton choix !

— C'est inutile. Renvoie-le simplement, et donne-moi un homme qui le remplace.

— Viens donc ; mais, en vérité, tu es trop bon, Hueracocha. Une petite correction ne m'eût rien coûté à administrer à ce drôle, et c'eût été le meilleur moyen de te prouver ma reconnaissance. »

Comme je revenais sur mes pas, accompagné de l'alcade, dont la figure bonasse et souriante avait pris subitement une expression rébarbative en harmonie avec les fonctions qu'il allait remplir, nous nous trouvâmes nez à nez avec José Benito, qui avait mis pied à terre et tenait sa mule par la bride. En apercevant le chef politique d'Occobamba, qu'il devina malgré la négligence de sa mise, comme un voleur flaire un gendarme sous un déguisement, le mozo perdit contenance et baissa les yeux.

« Voilà l'homme ! dis-je simplement.

— Avance, voleur, brigand, assassin ! » crut devoir ajouter l'alcade.

José Benito devint vert comme une olive, et, tremblant de tous ses membres, obéit à l'injonction du redoutable fonctionnaire.

« Comment, drôle effronté, détestable coquin, as-tu pu mécontenter un aussi bon seigneur que celui que tu accompagnes ? Réponds, fils de chien, créature du diable !... »

A la pompe oratoire de ce début, je prévis que le discours de l'alcade durerait plus longtemps que ma patience.

« Laisse-moi régler cette affaire, lui soufflai-je à l'oreille. José Benito, continuai-je en m'adressant au mozo, à dater de ce moment tu n'es plus à mon service. Je n'ai pas besoin de te dire les motifs de cette détermination, tu les connais aussi bien que moi. Prends ces quinze francs que je t'avais promis pour m'accompagner jusqu'à Écharati, retourne à Cuzco et tâche de devenir honnête homme. »

Le mozo s'avança avec une humilité feinte ou réelle, prit l'argent que je lui donnai et le mit dans sa poche ; mais, au lieu de partir, il s'appuya sur la croupe de ma monture, comme s'il allait défaillir ; sa pose indiquait un tel abattement, le regard qu'il me jeta était empreint d'une si profonde tristesse, que, sentant le courage me manquer, je détournai la tête en disant à l'alcade :

« Fais-le partir bien vite !

— Double scélérat ! cria celui-ci d'une voix furieuse, faut-il que je te fasse écorcher vif ! »

A cette menace, le mozo bondit brusquement et, retrouvant à la fois sa présence d'esprit et ses forces physiques, détala comme un cerf à travers les halliers, où nous le perdîmes de vue.

Quand le pauvre diable eut disparu, j'eus comme un remords de l'abandonner ainsi à vingt-deux lieues de Cuzco, et surtout de l'obliger à traverser à pied la Cordillère

que le matin il avait franchie commodément assis sur une mule ; mais l'alcade, à qui je communiquai mon idée, m'ayant assuré gravement qu'un coquin n'était jamais à plaindre avec quinze francs dans sa poche, j'abandonnai José Benito à sa destinée, comptant après tout que Mercurius, son honoré patron, saurait le conduire à bon port.

Il était environ quatre heures du soir ; considérant la journée perdue pour le voyage, j'acceptai l'hospitalité que m'offrait l'alcade, et, après l'avoir chargé de conduire mes deux mules dans un corral et de pourvoir à leur nourriture, j'allai faire un tour de promenade dans le village. La plupart des hommes étaient absents ; seules les ménagères

RENVOI DE JOSÉ BENITO.

étaient restées au logis et préparaient quelque brouet pour le repas du soir. Je jugeai ainsi de la chose au filet de fumée qui s'échappait par les parois treillissées des demeures. Un détail intime et touchant m'arrêta devant une d'elles. Une jeune femme assise à terre, dans une pose pleine d'abandon, retenait captifs entre ses jambes deux enfants de trois à quatre ans, auxquels elle prodiguait des caresses ; de temps en temps sa main s'égarait dans la chevelure ébouriffée des innocents, et y cherchait un objet invisible qu'elle portait à sa bouche après l'avoir trouvé. Je reconnus bien là cet amour maternel que ne rebute aucun obstacle, que n'effraye aucun sacrifice et qui se repaît au besoin de la vermine d'un enfant ! Heureux, me dis-je en m'arrachant à ce tableau, celui que

la main d'une mère débarrasse ainsi des insectes qui l'incommodent! C'est un bonheur que Dieu m'a refusé jusqu'à ce jour, et que probablement je suis destiné à ne jamais connaître sur cette terre!

En continuant mon inspection de la localité, j'avisai, adossée contre les flancs d'un cerro, et pareille, avec ses montants de granit joints par un linteau, à un lichaven celtique, la plus charmante fontaine que pût souhaiter un peintre de genre pour un premier plan de tableau. L'eau s'en épanchait comme un voile de gaze, et tombait sans bruit dans une manière de vasque pleine d'une ombre noire, où les reflets du soleil couchant faisaient frétiller mille anguilles d'or. Le trop-plein de ce bassin s'échappait par-dessus des pierres moussues, et allait former au milieu du chemin une rigole cristalline où les oiseaux du ciel et les chiens du village pouvaient se désaltérer à souhait. Des ronces-mûres, des fuchsias et des loranthées retombaient en buissons épais des flancs

UNE FONTAINE A OCCOBAMBA.

du cerro, et formaient un cadre de feuillage et de fleurs à cette fontaine, autour de laquelle croissaient pêle-mêle des sagittaires, des scolopendres et des hydrocotyles d'un vert sombre et lustré. Après une invocation mentale à la naïade gardienne et protectrice de ce réservoir, je bus une gorgée de son onde limpide, et, n'apercevant rien qui me parût valoir une mention écrite ou un trait de crayon, je revins à pas lents chez mon hôte l'alcade.

Je le trouvai occupé à laver, dans un baquet d'eau, un morceau de mouton d'une teinte bleuâtre, dont il retirait avec soin certains corps oblongs et mouvants. D'un coup d'œil je reconnus une viande gâtée dans laquelle les vers pullulaient déjà. Après avoir manipulé cette chose et l'avoir flairée à plusieurs reprises, il me la tendit pour que je la flairasse à mon tour, mais je fis trois pas en arrière.

« Elle sent un peu, me dit-il, mais en cuisant l'odeur s'en ira. J'aurai soin d'ailleurs de mettre beaucoup d'oignons, de baume et de piment dans le chupè.

— Et pour qui ce chupè ? demandai-je.

— Pour toi, me dit-il ; c'est ton souper que je prépare.

— Plus souvent ! ripostai-je. J'aime mieux souper de mémoire que de goûter à cette horreur. Est-ce que tu n'as pas autre chose à m'offrir ?

— En fait de viande, non ; mais j'ai du giraumon, des yuccas et des patates douces.

— Donne donc ; je les cuisinerai moi-même et je ferai un repas de prince. »

L'homme alla prendre une moitié du cucurbitacé offert, y joignit une poignée de racines et de tubercules, et vint déposer le tout à mes pieds. Je m'assis, et, tirant mon couteau de ma poche, j'enlevai l'écorce du giraumon, je coupai sa pulpe en menus morceaux, et j'en remplis un pot de terre dans lequel je versai une pinte d'eau avec addition de piment et de sel. Cela fait, je plaçai ma soupe sur un feu de branchages que l'alcade avait allumé, puis j'enfouis dans les cendres des racines de yucca [1], qui devaient me servir de pain, et des patates douces pour me régaler au dessert. Mon hôte suivait mes préparatifs culinaires avec un étonnement admiratif qui ne laissait pas que d'être flatteur pour mon amour-propre.

« C'est la première fois que je vois un caballero faire la cuisine, me dit-il ingénument.

— Bah ! est-ce que cela t'amuse ?

— Mais oui, fit-il.

— Eh bien ! lui répliquai-je, à charge de revanche ; si tu veux m'amuser aussi ou seulement m'être agréable et remplir jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité, éloigne de ma vue et surtout de mon nez le morceau de charogne que tu tiens à la main et dont la chaleur du foyer dilate de telle sorte les corpuscules odorants, que je sens mon cœur défaillir... »

Bien que la fin de cette phrase fût du ressort de la physique, et conséquemment inintelligible pour mon hôte l'alcade, le geste de dégoût et le jeu de physionomie dont je l'accompagnai la lui rendirent si claire et si saisissable, qu'il se leva et alla accrocher au fond de la chambre l'épaule de mouton dont le fumet commençait à m'incommoder. Ce soin pris, il revint s'asseoir près du feu, qu'il alimenta de bûchettes, pendant qu'à l'aide d'une cuillère de bois je faisais fondre ma citrouille, tout en retournant mes racines sur les braises incandescentes.

Après une heure d'attente, je jugeai ma soupe épaissie à point, et, l'ayant retirée du feu, j'en versai la moitié dans une écuelle que j'offris à mon hôte. Je partageai également avec lui mes tubercules, et tout en mangeant et l'interrogeant sur lui-même, je ne lui cachai pas mon étonnement de n'avoir trouvé sous son toit ni épouse, ni gouvernante, ni mozita quelconque qui semât quelques fleurs sur son existence et fît des reprises perdues à ses pantalons.

[1] Jatropha Manihot.

« J'ai eu deux femmes légitimes, me dit-il avec un soupir, et pas une ne m'est restée....

— Mortes toutes les deux! exclamai-je.

— Hélas! fit-il.

— Conte-moi donc ton histoire, mon hôte; cela fait tant de bien d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami, et tu ne peux douter que je ne sois le tien, après avoir

L'AUTEUR PRÉPARANT UNE SOUPE.

partagé fraternellement avec toi ma soupe au giraumon et mes patates douces.

— Voilà la chose, me dit-il. Ma première épouse avait le goût des liqueurs fortes. Comme elle s'enivrait du matin au soir et prêtait à rire aux autres femmes du village, j'imaginai, pour la corriger de ce défaut, de la bâtonner rudement. Elle s'entêta, je tins bon. Un jour qu'elle avait bu plus que de coutume, je la cognai si fort qu'elle ne se releva plus.

— Diable ! tu as eu la main malheureuse ; il est vrai que l'ivrognerie est un triste défaut ! Néanmoins, s'il fallait assommer tous les gens qui s'enivrent, plus des trois quarts du genre humain y passeraient. Enfin le mal est fait ; n'y songeons plus. Et comment perdis-tu ta seconde femme ?

— Un de mes voisins lui faisait la cour, et la malheureuse le laissait faire. Plusieurs fois je l'avais battue et raisonnée à ce sujet, mais ni coups ni raisonnements n'avaient de pouvoir sur elle ; c'était une de ces natures de mules qui s'entêtent et se laisseraient assommer sur place plutôt que de céder. Comme elle rentrait au logis après un jour d'absence, ayant oublié de me laisser de quoi manger, je lui lançai une cruche à la tête et l'éborgnai. C'était peu de chose en comparaison des avanies qu'elle m'avait faites ; mais elle m'en garda rancune et disparut le lendemain, après avoir fait un paquet de ses hardes. Depuis, je ne l'ai plus revue.

— Une femme borgne est assez facile à reconnaître dans la foule ; en cherchant la tienne, tu la retrouveras.

— La chercher, Dieu m'en préserve ! c'est bien assez de deux essais de mariage. Qui sait si la troisième femme que je pourrais prendre ne me jouerait pas quelque tour pendable ! Non, non ; mieux vaut pour moi rester veuf et tranquille dans ma maison ; pour une goutte de miel que vous donne la femme, elle vous fait avaler une outre de fiel ! »

Je gardai le silence par politesse. L'opinion de mon hôte pouvait être erronée, mais je m'abstins de la discuter. Toutes les opinions sont libres.

Au bout d'un moment que j'employai à fumer une cigarette, voyant que l'alcade imitait mon mutisme et semblait absorbé dans les souvenirs de son passé, je l'arrachai à sa méditation en lui parlant du guide qu'il m'avait promis pour continuer mon voyage. Il sortit pour l'aller chercher.

Resté seul, je pris la torche résineuse qui nous servait de luminaire et j'inspectai minutieusement l'intérieur du logis. A la saleté repoussante qui caractérise au Pérou la chaumière de l'indigène, s'ajoutait le tohu-bohu que présente en tous lieux le ménage de l'homme voué au célibat. A l'aide d'une fourche et d'un râteau de bois que je découvris dans un coin, je parvins à déblayer un espace de quelques pieds carrés que je recouvris avec le tapis et les pellons de mes deux selles. J'achevais à peine de dresser cette couche du voyageur, que l'alcade rentra accompagné d'un homme d'un certain âge, proprement vêtu et dont la physionomie me revint assez.

Comme je l'examinais de la tête aux pieds avant d'entamer la négociation :

« Tu peux avoir une entière confiance en Miguel, me dit l'alcade ; c'est un brave garçon, actif, diligent, et qui connaît tous les détours des trois vallées de Lares, d'Occobamba et de Santa-Ana. »

Si mon hôte disait vrai, un pareil homme était une véritable trouvaille. Mais la mauvaise idée me vint qu'en cette circonstance l'alcade pouvait jouer le rôle de compère et me donner, pour m'accompagner, un mozo quelconque avec lequel il était convenu de partager le prix du voyage. De pareils marchés entre les fonctionnaires et

leurs administrés m'étaient connus depuis longtemps. Craignant d'être pris pour dupe et d'avoir affaire à un guide ignorant des localités, je ne vis qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était de lui faire subir préalablement un examen en règle.

« Puisque tu connais si bien le pays, dis-je à l'homme, fais-moi le plaisir de m'apprendre à quel endroit de la vallée de Lares correspond ce village d'Occobamba?

— En prenant à travers les cerros et marchant tout droit, vous arriverez au village de Quillca.

— Et du côté de la vallée de Santa-Ana?

— Vous tomberez juste entre Yanamanchi et Pabellon-Pata.

— Mon intention est de longer, jusqu'à sa dernière estancia habitée, cette vallée d'Occobamba que je ne connais pas encore, puis ensuite d'entrer dans la vallée de Santa-Ana. Combien trouverai-je d'estancias en chemin?

— Sept, à partir de ce village.

— Et la distance du trajet?

— Vingt-cinq lieues jusqu'à l'hacienda de la Lechuza, soit deux jours de marche.

— Est-ce là que nous prendrons la route de Santa-Ana?

— C'est là; au delà de la Lechuza on ne trouve plus d'endroit habité, et vous seriez obligé de passer la nuit en plein air. Donc, en quittant la Lechuza, nous monterons vers les hauteurs qui séparent Santa-Ana d'Occobamba, et nous descendrons avec la rivière d'Alcusama au village de Chaco. »

Décidément, pensai-je, l'alcade a eu raison de me vanter son protégé. Cet homme est un véritable dictionnaire géographique.

« A demain de bonne heure, » dis-je à l'Indien en lui donnant deux réaux de *llapa* ou bonne-main, qui me valurent force remercîments accompagnés de révérences.

L'homme se retira, me laissant en tête-à-tête avec l'alcade. Comme nous n'avions rien d'intéressant à nous dire, après avoir échangé quelques monosyllabes et quelques bâillements, chacun de nous alla s'étendre sur son grabat. J'ignore si le sommeil de mon compagnon fut troublé par l'apparition de ses deux épouses, mais le mien fut calme et profond comme celui du juste, et je me réveillai au petit jour sans avoir changé de posture.

Fidèle à la consigne que je lui avais donnée la veille, mon guide m'attendait devant la porte. L'alcade alla chercher mes mules et sella lui-même celle que je montais, pendant que Miguel harnachait la bête qui, après avoir servi à José Benito, allait lui servir à lui-même. Je pris congé de mon hôte et partis chargé de ses vœux pour mon bonheur futur.

Le soleil ne tarda pas à dépasser la chaîne des cerros qui, dans l'aire du Sud, font une borne naturelle à la vallée. Les touffes d'arbres et les buissons des escarpements, illuminés par ses premiers rayons, formaient, avec les anfractuosités des terrains encore plongés dans une ombre bleuâtre, des oppositions d'une grâce et d'une fraîcheur idéales. Entre deux croupes de montagnes boisées, reluisait comme un trait d'argent la rivière d'Occobamba descendue des hauteurs. Son murmure, mêlé à ces rumeurs con-

fuses que le jour éveille dans la plaine ou dans les forêts, et qui sont comme l'hymne matutinal que la création chante au Créateur, ce murmure caressait doucement l'oreille et faisait passer dans l'esprit mille visions charmantes, mille choses ailées que la plume ou le pinceau est inhabile à retracer. Devant ces splendides tableaux de la nature, le véritable poëte sera toujours celui qui sentira le plus et qui exprimera le moins.

Après un certain temps de marche à travers des sites tantôt arides et tantôt décorés d'une maigre végétation, nous nous rapprochâmes de la rivière, qui coulait ou plutôt roulait dans la direction du Nord-Est sur un lit de cailloux qu'elle entre-choquait bruyamment. Nous la passâmes avec de l'eau jusqu'à la sangle de nos bêtes, bien que devant nous, à peu de distance, il se trouvât un pont destiné à faciliter le transit entre les deux rives. Mon guide, à qui je demandai pourquoi il préférait cette voie à l'autre, me répondit que les pieux du pont que j'apercevais étaient plus qu'à demi pourris, et qu'en passant dessus nous eussions couru le risque de le voir s'abîmer sous nous. Je remerciai vivement Miguel de l'intérêt qu'il portait à nos deux personnes, une chute de quinze pieds, au milieu d'un courant rapide encombré de pierres, ayant un côté pittoresque, mais pouvant être dangereuse.

Le pays que nous traversions n'avait ni chemins ni sentiers apparents, et nous réglions notre marche sur le cours de la rivière, rasant la berge ou nous en écartant selon les accidents du site ou les mouvements du terrain. La végétation, presque nulle sur la rive gauche, du côté de Santa-Ana, n'offrait rien de bien remarquable sur la rive droite, du côté de Lares. Mais en voyage il faut savoir se contenter de ce que Dieu vous donne, et j'acceptai volontiers comme distractions botaniques les plantes grêles, les buissons rabougris et les maigres arbustes qui défilaient successivement sous mes yeux.

Miguel, à qui je fis part des tiraillements d'estomac que je ressentais et qui, par appétit ou par sympathie, en ressentait d'exactement pareils aux miens, me dit que nous réparerions nos forces à Mayoc, une métairie dont la propriétaire, veuve encore jeune et sans enfants, lui était particulièrement connue.

La vue de cette métairie de Mayoc, où nous arrivâmes sur les onze heures, n'éveilla pas chez moi un grand enthousiasme artistique, mais elle redoubla ma faim. Quand la maîtresse du logis, grosse matrone vêtue d'une simple chemise et d'un jupon de laine, apparut sur le seuil, pour disposer son esprit à la bienveillance je lui souris en m'informant de sa santé et lui demandant si son sommeil de la nuit passée n'avait pas été troublé par de mauvais rêves. Pareille demande de la part d'un homme qu'elle voyait pour la première fois la surprit un peu et la fit sourire, et comme des gens qui s'abordent en souriant sont tout près de s'entendre, mon guide avait à peine fait part à son amie de notre envie de déjeuner, que la digne femme se mettait en mesure de nous satisfaire.

Bientôt accroupi près du feu que j'alimentais de branchages, j'entendais avec une émotion difficile à rendre le bruit que faisait la marmite en terre dans laquelle trois cochons d'Inde, entourés de légumes, s'élevaient, s'abaissaient et tourbillonnaient au

milieu des remous d'écume formés par le bouillonnement de l'eau. O poésie de l'estomac, pour n'être pas d'une nature éthérée, tu n'en es pas moins admirable, et tes ravissements ne le cèdent guère à ceux de l'esprit! Parfois, en écrivant ces lignes, le souvenir de mes fringales du désert me revient à l'idée et me donne, avec des retours de jeunesse, des velléités d'appétit! Je me sens libre, fier, ardent, enthousiaste et disposé à manger, sans les faire cuire, de vulgaires trognons de choux! Mais ces élans de l'estomac et de la pensée durent peu, et je retombe sur moi-même, ramené par la loi des choses au sentiment d'une amère réalité!

MÉTAIRIE DE MAYOC.

Le chupè aux cochons d'Inde que notre hôtesse ne tarda pas à nous servir me parut plus substantiel que ma soupe au giraumon de la veille. Tout en mangeant et regardant la bonne femme qui s'empressait autour de nous, il me vint une idée que je communiquai à Miguel entre deux bouchées. Cette idée, que je croyais lumineuse, le fit rire aux éclats. Craignant que la veuve, qui ne nous quittait pas des yeux, n'attribuât à quelque remarque inconvenante de ma part l'hilarité intempestive de mon guide, je priai celui-ci de lui en expliquer la cause, ce qu'il fit, mais non sans rire sur nouveaux frais.

A peine la digne femme eut-elle su que j'avais eu l'idée qu'en qualité de veuve elle

aurait dû se remarier avec un homme veuf, et que le veuf que je croyais devoir lui convenir était l'alcade d'Occobamba, que sa figure, jusque-là souriante, prit subitement une expression de colère mélangée de dédain.

« Je ne suis pas assez embarrassée de ma personne, dit-elle, pour épouser un monstre, un excommunié, qui a tué sa première femme et défiguré sa seconde !

— Raison de plus pour qu'il devînt l'esclave de sa troisième, insinuai-je adroitement ; cet homme, chère hôtesse, sait qu'il a beaucoup à se faire pardonner, et vous seriez pour lui l'ange de la miséricorde.

— Je ne suis pas un ange, me répliqua sèchement la commère ; les anges sont au ciel avec le bon Dieu ! »

Je crus prudent de borner là cette conversation et d'expédier au plus vite mon déjeuner. Le baromètre humoristique de la patronne venait de descendre à tempête, et, soit que ma proposition l'eût blessée comme femme, soit qu'elle lui rappelât avec amertume que le veuvage ou le célibat n'est pas précisément, comme le prétend saint François de Sales, l'état par excellence de la nature humaine, son air était devenu aussi rogue qu'à notre entrée il m'avait paru bienveillant. Le diable, pensai-je, nous punit toujours de nos bonnes pensées, quand il ne nous châtie pas de nos bonnes actions. J'achevai de déjeuner et demandai à notre hôtesse à combien se montait la dépense.

« C'est deux piastres, » me répondit-elle en allongeant la main et détournant la tête.

Je déposai dans cette main la somme demandée et qui représentait six fois la valeur de mon déjeuner ; puis j'ajoutai mentalement : Paul Marcoy, mon ami, tu n'es qu'un imbécile. On ne doit jamais parler d'hyménée aux veuves qu'on ne connaît pas.

L'ombre de dépit qu'avait pu m'occasionner cet incident se dissipa après quelques minutes de marche ; en tournant le dos à la colline de Mayoc, nous entrâmes sous le couvert d'une oasis dont la fraîcheur, entretenue par le voisinage de la rivière, me parut d'autant plus appréciable, que la plénitude de mon estomac redoublait pour moi la chaleur et l'éclat du jour. A travers cette oasis, formée par des massifs de bambusacées, des robiniers et des plantes grimpantes, serpentait un de ces chemins qu'on aimerait à suivre le soir sous un rayon de lune, en rêvant à ce qu'on désire ou en jouissant de ce qu'on possède.

L'endroit semblait avoir été tracé d'après les cartons de Théocrite ou de Virgile, et dégageait un parfum d'églogue qu'on respirait avec plaisir. On n'y voyait, il est vrai, ni bergères dans le genre de Glycère et d'Amaryllis, ni Corydon dialoguant avec un Alexis, à l'aide de dactyles et de spondées ; les violettes non plus n'y croissaient pas à côté des narcisses, et j'y cherchai vainement l'ombre d'une amarante. Mais l'herbe drue, émaillée de fleurettes, les roches tapissées de mousse, la rigole courant sans bruit sur un lit de sable, s'y mêlaient et s'y combinaient de façon à produire d'heureux motifs. Une admirable symphonie égayait cette solitude où, à défaut de Philomèle, des oiseaux du pays qu'on ne voyait pas, faisaient assaut de vocalises et brodaient, sur la basse continue de la rivière qui grondait à vingt pas, de ravissantes fioritures. L'immense futaie était à la fois une volière et un orchestre. Un instant j'eus l'idée de faire

un croquis de ce lieu choisi; mais quel trait du crayon ou quel ton de la palette eût rendu ce murmure, cette fraîcheur, cette harmonie, ce voile de poésie enfin, qui, pareil au *ventus textilis* de Pétrone, l'enveloppait comme une gaze? Je remis donc dans mes sacoches l'album que je venais d'ouvrir, comprenant que le gracieux paysage n'était qu'un de ces souvenirs charmants qu'on conserve dans la mémoire, comme on garde un parfum subtil dans un flacon scellé.

Pendant le temps que nous passâmes dans ce chemin couvert, je m'imaginai voyager en rêve, et, pour compléter l'illusion, je fermai les yeux à demi, laissant les détails se fondre dans les masses et me contentant de prêter l'oreille au chant des oiseaux. Soit que l'orchestre invisible me berçât doucement, soit que le demi-jour, imprégné de fraîcheur, invitât au sommeil, je commençai par m'assoupir et finis bientôt par dormir tout à fait. Un faux pas de ma monture me réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, je

LA CUESTA D'UNUPAMPA.

ne pus retenir une exclamation de surprise : le site avait totalement changé d'aspect, les arbres avaient disparu, les oiseaux avaient pris leur vol, et de grands espaces sablonneux, couverts par les derniers débordements de la rivière, alternaient avec des trapèzes de gazon jauni et de grosses roches à demi enfouies dans le sol. Ces changements de décors à vue sont fréquents dans les vallées de Lares, d'Occobamba et de Santa-Ana. Ils n'ont d'autre cause que la direction de ces mêmes vallées, qui se déroulent parallèlement à la Cordillère, au lieu de s'en séparer brusquement, comme les vallées de l'Est, comprises entre Paucartampu et les Yungas de la Bolivie.

Nous cheminâmes près d'une heure à travers ce site, qui par son aridité me rappelait les punas de la Cordillère, comme, par la pureté du ciel et l'éclat du soleil il me reportait en idée dans les gorges de la côte du Pacifique. Bientôt je reconnus, aux pentes brusques des terrains, que nous approchions d'une autre zone. La région morne

finit en effet par rester derrière nous, et le réveil de la végétation nous fut annoncé par quelques lantanas aux feuilles visqueuses et par des buissons de mimosas, dont les petites fleurs en boules, d'une nuance rose-lilas, avaient l'odeur pénétrante du patchouly.

Comme nous franchissions un dernier groupe de collines qui forment comme la limite Nord-Nord-Est de ce désert, nous vîmes, dans une perspective lumineuse, se dresser devant nous un piton conique à demi revêtu de végétation ; sa teinte, d'un vert sombre, se détachait admirablement sur l'outremer du ciel. Mon guide, à qui je demandai le nom de cette montagne isolée, me dit qu'elle s'appelait la Cuesta d'Unupampa, et me montra en même temps à droite, à demi cachée dans les arbres, une maisonnette qui portait également le nom d'Unupampa.

La métairie d'Unupampa, ombragée par des érythrinas centenaires, était close et

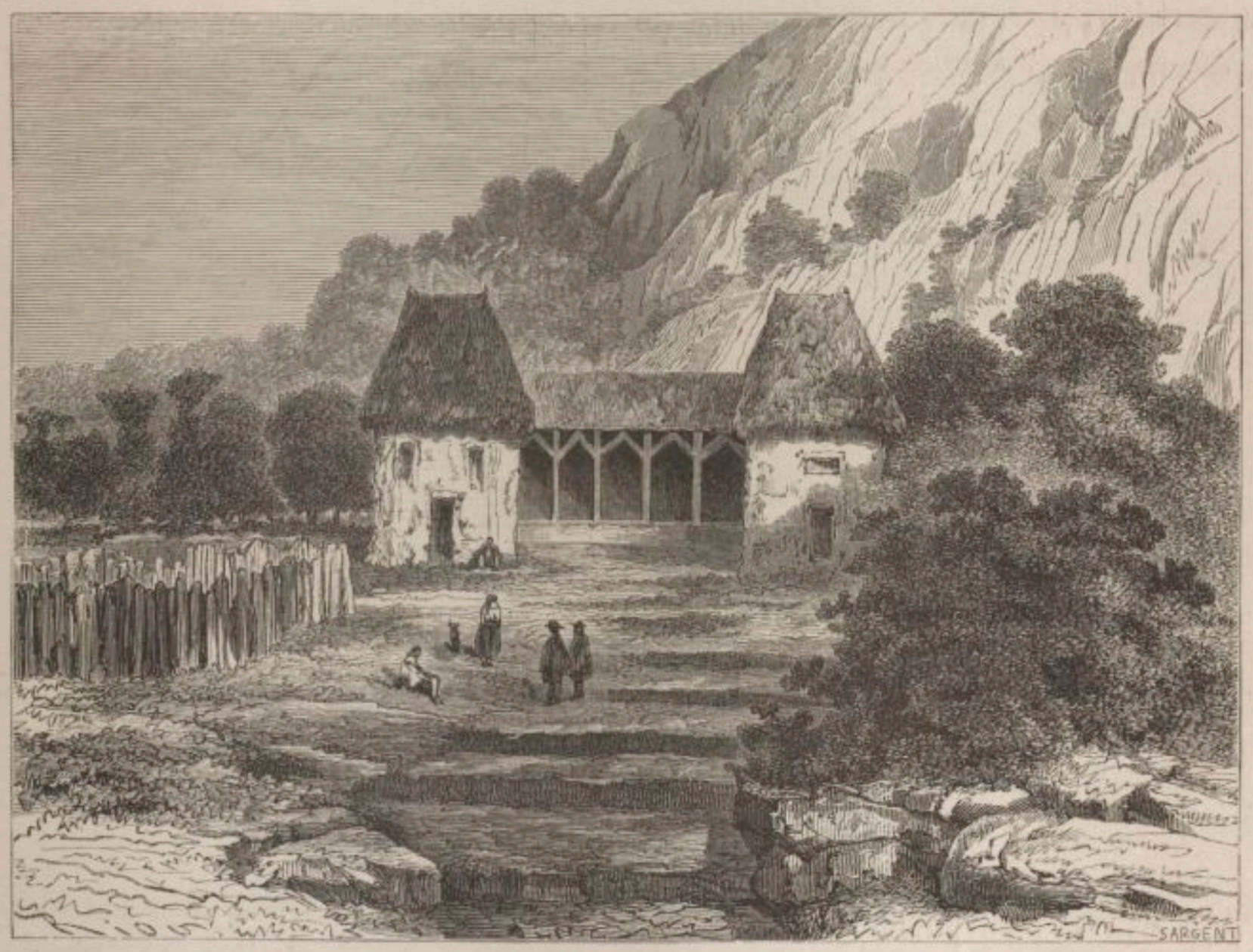
MÉTAIRIE D'UNUPAMPA.

muette quand nous passâmes devant elle ; seules quelques poules noires, à crête rouge, qui gloussaient et picoraient dans les broussailles, animaient le paysage et égayaient un peu les abords du logis. Je regrettai que leur propriétaire ne fût pas là pour lui en acheter quelqu'une, l'emporter suspendue par les pattes à l'arçon de ma selle, et, le soir venu, lui tordre le cou pour en faire un bouillon. Mais Miguel m'ayant assuré que l'hacienda d'Uchu, où nous terminerions l'étape, abondait en volatiles de toutes sortes, je laissai les poules d'Unupampa à leurs affaires et n'emportai qu'un croquis du logis auquel elles appartenaient.

De nouveau nous nous dirigeâmes vers la rivière, que nous traversâmes sur une passerelle dont un aquarelliste eût tiré un excellent parti ; rien n'y manquait : ni les pieux verdis et tortus, mi-partis d'ombre et de lumière, ni les lentilles d'eau et les conferves simulant un gazon épais, ni les touffes de plantagos et d'aroïdées, étalant au

fil de l'eau leurs feuilles lustrées que le courant lutinait, froissait et submergeait incessamment.

Une fois sur la rive gauche, Miguel crut devoir m'avertir que le soleil n'était plus au zénith et qu'il nous restait encore huit lieues à faire pour arriver à Uchu. C'était me dire clairement qu'au lieu de bayer aux corneilles ou de m'amuser à ramasser des cailloux et à cueillir des fleurs, je ferais mieux de piquer ma monture pour que la nuit ne nous surprît pas en chemin. L'avis, tout indirect qu'il fût, me parut judicieux, et j'eus d'autant moins de peine à le suivre, que la vallée n'offrait en cet endroit rien de curieux ou seulement d'intéressant. Nous marchâmes bon



HACIENDA DE LOS CAMOTES.

train jusqu'à l'hacienda de *los Camotes* (*Batata convolvulus*), où, sur la foi de cette appellation, je m'attendais à voir des champs ensemencés de ces patates douces dont la corolle *régulière* est d'un violet si doux à l'œil et les tubercules si sucrés au goût; mais je n'aperçus, au sommet d'un monticule, qu'une maisonnette en pisé, composée de deux pignons coiffés de chaume et reliés par une véranda. Un jardinet planté d'oignons, de choux et de citrouilles se rattachait à la bicoque et complétait sa physionomie. Je fis une moue de dédain et passai outre.

A cent pas de là, j'eus l'idée de demander à Miguel d'où venait, à l'hacienda de los Camotes, son nom de patates douces.

« C'est peut-être parce qu'on y élève beaucoup de moutons, » me répondit-il.

La réponse, on en conviendra, était assez saugrenue pour motiver de ma part un éclat de rire. Si je gardai mon sérieux, ce fut uniquement pour ne pas désobliger mon guide et lui faire comprendre qu'il venait de dire une niaiserie.

Des Camotes à Tiocuna (*le berceau de l'oncle*), nous mîmes trois heures de marche. En atteignant ce dernier point, nos mules, un peu surmenées, soufflaient et renâclaient si bruyamment, que nous nous arrêtâmes un moment pour les laisser reprendre haleine. Pendant qu'elles se reposaient, je donnai un coup d'œil d'amateur à la ferme de Tiocuna et au site qui l'encadrait. La ferme ou la maison offrait deux parties très-distinctes : l'une, démantelée, avec son toit effondré et ses pieux debout sur un soubassement en ruine; l'autre, intacte, pourvue d'une porte et d'une fenêtre, et couverte d'un toit de chaume à peu près neuf. Toutefois cette opposition de vieux et de neuf

LA FERME DE TIOCUNA (LE BERCEAU DE L'ONCLE).

n'avait rien de bien pittoresque, et le site n'était pas de nature à le mettre en relief. Un cerro d'une pente roide, avec quelques buissons accrochés çà et là, un goyavier tortu, penché sur la maison, en formaient les traits principaux. L'air de tristesse répandu sur cette demeure s'augmentait encore de la présence de ses propriétaires, deux vieillards, homme et femme, bistrés de teint, hâves, tannés, décrépits, conjugalement assis côte à côte sur un banc de bois, et paraissant réchauffer au soleil leur sang glacé par l'âge. Je crus voir Philémon et Baucis de mythologique mémoire. Comme je n'étais pas Jupiter, pour mettre à l'essai l'humeur hospitalière de ces deux êtres vénérables, je me contentai de leur adresser de la main un geste d'adieu, et, remontant sur ma bête, je m'éloignai du — berceau de l'oncle — sans daigner m'enquérir de la cause à laquelle le logis devait ce nom singulier.

Jusqu'ici j'avais eu à me louer si peu de mon idée de visiter le val d'Occobamba,

que, chemin faisant, et sans en rien dire à Miguel, que la chose eût blessé dans sa vanité d'autochthone, je m'étais comparé au chien du fabuliste qui lâche sa proie pour l'ombre. En prenant, au contraire, par des routes déjà connues, j'aurais pu trouver mille distractions. Les curiosités naturelles qu'autrefois j'avais admirées dans les vallées voisines, ces belles plantes, ces fleurs charmantes et ces brillants oiseaux, merveilles de la création qui sollicitent le regard, commandent l'enthousiasme, et semblent à chaque pas vous crier, du fond des forêts où elles se cachent : *Sta, viator!* toutes ces merveilles, plus jeunes, plus vivaces, plus fraîches que jamais, étaient encore à la même place; pourquoi l'idée de les revoir une dernière fois ne m'était-elle pas venue? — Maudite vallée d'Occobamba! me disais-je en manière de conclusion; maudite soif de l'inconnu! l'homme, ici-bas, en croyant t'étancher, ne fait que courir à sa perte; depuis Ève mordant à la pomme fatale pour satisfaire ce besoin fiévreux, cette ardeur insensée qui pousse la créature à franchir les bornes du réel pour empiéter sur les domaines de l'irréalisable, que d'êtres qui tendaient au ciel d'un vol ambitieux, ont vu, comme Icare, fondre la cire de leurs ailes et sont retombés lourdement sur la terre!

Ce thème psychologique que je résume ici en quelques lignes, mais que mon esprit, inoccupé pour le quart d'heure, avait développé convenablement et enjolivé d'une multitude de fioritures, ce thème occupa le temps que nous mîmes à accomplir le trajet de Tiocuna à Uchu. Le soleil avait disparu quand nous y arrivâmes.

Le soir approchait; le ciel était magnifique. Au fond, devant nous, la vallée disparaissait à demi sous un rideau de vapeurs violettes, pareil à un camail d'évêque. Derrière nous, les têtes chauves des cerros et le squelette de quelques arbres se dessinaient en noir sur un fond de pourpre orangée. Un calme ineffable régnait dans l'espace. Sans la voix de mon estomac qui criait famine et me rattachait impitoyablement à la terre, j'eusse essayé d'élever mon esprit à Dieu par l'extase ou par la prière.

Uchu, que mon guide avait appelé une hacienda, ne me parut, aux dernières clartés du jour, qu'une modeste chacara; mais, soit que l'idée qu'elle abondait en volailles de toutes sortes, ainsi que l'avait dit Miguel, me disposât en faveur de cette maisonnette, ou que sa situation fût réellement agréable, mes sympathies lui furent acquises à première vue.

Nous fûmes reçus au débotté par une femme coiffée d'un chapeau de bergère orné de rubans roses et vêtue d'une jupe de basin blanc, qui me parurent jurer un peu avec son âge critique, son embonpoint voisin de l'obésité et ses cheveux déjà gris. Mon guide, en la saluant avec courtoisie et accolant à son prénom de Manuela les titres de *señora doña*, me fit comprendre que je n'avais pas affaire à une personne ordinaire. La façon dont l'inconnue nous invita à entrer chez elle acheva de me le prouver. Comme on ne voyait goutte dans la pièce où nous nous trouvions, le premier soin de la señora doña Manuela fut d'allumer une chandelle, dont la lueur me permit d'apercevoir un comptoir carré pourvu de balances et des étagères garnies de bocaux, de flacons, de bouteilles étiquetées et d'objets divers. — Cette dame, pensai-je, est une pulpera ou épicière, et, comme telle, sa cave et son garde-manger doivent être

bien approvisionnés; ici je ferai chère lie. Je ne m'étais pas trompé sur la qualité de l'inconnue ; après quelques politesses échangées avec mon guide, elle se plaignit à lui de la *dureté* des temps et du manque de débouchés de son commerce. Les habitants des estancias voisines continuaient bien d'acheter chez elle quelques bagatelles, mais les articles de première nécessité et d'une consommation journalière, tels que l'eau-de-vie, la coca, le piment, étaient tirés par eux des vallées limitrophes de Lares et de Santa-Ana, où on les leur vendait à meilleur compte qu'elle n'eût pu les donner elle-même. Sans cette concurrence désastreuse, elle eût fait des affaires d'or. Jusque-là je n'avais trouvé rien que d'ordinaire à ces lamentations commerciales en usage chez les épiciers de tous sexes et de tous pays, et je les avais écoutées sans en être ému ; mais quand la señora doña Manuela ajouta, avec un soupir qui souleva les cavités de sa forte poitrine, que le manque de débouchés l'obligeait à ne s'approvisionner que

ÉPICERIE D'UCHU.

du strict nécessaire, j'eus une vague appréhension du malheur qui me menaçait. Cette appréhension devint une certitude, quand Miguel, ayant réclamé de son obligeance le vivre et le couvert, elle lui eut répondu qu'elle pourrait nous céder sa boutique pour y dormir, mais qu'en fait de vivres il ne lui restait plus que du chuño (patates gelées) et quelques épis de maïs. Que faire en pareille occurrence? Offrir à Dieu cette nouvelle croix, accepter avec un semblant de reconnaissance le chuño et le maïs de notre hôtesse, et c'est ce que je fis.

Une heure après cette conversation, la doña Manuela, qui avait dépouillé son accoutrement prétentieux pour faire la cuisine, nous servait sur une table basse une assiette de son chuño bouilli à l'eau et des épis de maïs rôtis sur les braises. Quel régal pour un homme qui, depuis le matin, se flattait, sur la foi de son guide, de souper à Uchu de poules et de poulets gras! Comme, après tout, il n'y avait pas de

la faute de Miguel, je m'abstins de lui témoigner mon mécontentement. Notre maigre repas achevé, l'épicière nous offrit, à titre de dessert, un verre de curaçao de sa composition, simple tafia sans sucre, dans lequel trempaient des zestes d'orange. Après avoir trinqué avec nous, elle se retira dans une autre pièce, nous abandonnant sa boutique, où Miguel dressa deux lits jumeaux avec les tapis de nos selles. Malgré la fatigue d'une journée de marche et le besoin de sommeil qu'elle m'occasionnait, je ne pus dormir qu'à la condition d'avoir toujours un œil ouvert. Une fois la chandelle éteinte, un bataillon de rats avait envahi la boutique, cherchant partout des provisions absentes. Je les entendais trotter sur le comptoir, grimper le long des étagères, et, furieux de ne rien trouver à grignoter, entre-choquer à les casser les bouteilles et les flacons. La nuit que je passai à me garantir des attaques de ces rongeurs, que je comparais aux revenants qui hantent les châteaux déserts, cette nuit fut digne du souper qui l'avait précédée.

Le lendemain, après avoir réglé nos comptes avec la Manuela et bu cavalièrement avec elle le coup de l'étrier, nous abandonnâmes sa demeure. Miguel, devinant à mes yeux bouffis et à la prostration de tout mon être que l'hospitalité d'Uchu m'avait été pesante, entreprit de relever mon courage abattu par la perspective du bon gîte et du bon souper que je ne pouvais manquer de trouver à l'hacienda de la Lechuza (chouette) où nous finirions la journée. Comme je ne semblais qu'à demi convaincu, l'homme se hâta d'ajouter que la propriétaire de l'hacienda en question n'était pas une épicière comme doña Manuela, mais une grande dame, *una alta señora*, qui, depuis quatre ans qu'elle habitait la vallée d'Occobamba, vivait dans une retraite absolue. Tout ce qu'on savait de son histoire, c'est qu'elle était née à Lima, d'où elle était venue s'établir sur l'hacienda de la Chouette, qu'elle avait héritée d'un de ses parents; habituellement elle restait enfermée pendant le jour, ne sortait que la nuit et toujours voilée.

J'avoue qu'en écoutant mon guide, ma première idée fut qu'il me faisait un conte à dormir debout; mais je le regardai et lui trouvai l'air si sérieux. que je finis par croire ce qu'il me disait. Sans lui répondre, je me mis à rêver au sens de ses paroles. Mes études physiologiques à l'endroit des femmes de Lima étaient assez complètes. Depuis longtemps je connaissais les goûts changeants, l'humeur volage, les fantasques caprices de ces charmantes indigènes, goûts, humeur et caprices qui font d'elles de véritables oiseaux-mouches, voltigeant et bourdonnant sur toutes les fleurs, passant de l'une à l'autre, et ne se fixant sur aucune, pompant leur miel avec la même avidité, et, après l'avoir épuisé, les lacérant à coups de bec avec la même indifférence. Quelle exception à la règle faisait donc l'inconnue de la Lechuza, qui, appartenant, au dire de mon guide, à l'aristocratie de la ville des Rois, avait fui le monde pour venir habiter un recoin perdu de la vallée d'Occobamba, où elle ne recevait ni ne voyait personne? Un tel mystère était affriandant; aussi mis-je tant d'ardeur à le pénétrer, que ce fut seulement à une lieue d'Uchu que je m'aperçus que nous avions traversé la rivière, et qu'au lieu de longer sa rive gauche que nous suivions depuis Unupampa, nous côtoyions maintenant sa rive droite.

La contrée qui sépare l'épicerie d'Uchu de l'hacienda de Tian-Tian, où nous arrivâmes entre onze heures et midi, offre, comme les vallées limitrophes de Lares et de Santa-Ana sous le même parallèle, des espaces arides alternant avec des sites plantureux qui rappellent le dualisme de l'art classique et de l'art romantique. Ici, c'est la pierre et la sécheresse qui dominent; là, c'est la végétation, l'ombre et la fraîcheur. Cette opposition constante, que, sur la foi de nos lignes, on pourrait croire réjouissante à l'œil et divertissante à l'esprit, finit à la longue par fatiguer horriblement. A chaque lieue, c'est comme un soufflet donné par la prose à la poésie, un coup de ciseau dans les ailes de l'enthousiasme.

L'hacienda de Tian-Tian présentait le touchant accord des deux genres. Sa vue me remit en mémoire certains poëtes de notre époque, dont la muse trop timide ou trop faible pour monter jusqu'aux astres, et trop précieuse en même temps pour se résoudre à aller à pied, volette et sautille entre terre et ciel à l'aide des moignons qui lui servent d'ailes. Je ne hais pas ce lyrisme de juste milieu, mais j'en jouis avec modération, et n'ai pour lui ni points d'exclamation ni métaphores délirantes.

En entrant dans la cour de Tian-Tian, où nous fûmes reçus par un majordome, le propriétaire de cette hacienda habitant Calca et ne venant visiter son domaine qu'une fois l'an, mon premier soin fut de demander à l'individu s'il ne me serait pas possible, en échange d'espèces, de faire chez lui un repas quelconque. Il me répondit que rien n'eût été plus facile, si, pour le moment, le garde-manger de l'hacienda ne se fût trouvé en piteux état.

« Dans notre vallée, ajouta-t-il, on tue un bœuf tous les dimanches. Chacun en achète un morceau. Ce morceau, vous comprenez, dure ce qu'il dure : trois jours, quatre jours; cela dépend du nombre des membres de la famille et de leur appétit. Habituellement, quand vient le jeudi, il ne nous reste que des os à ronger. Or, vous passez ici un vendredi. Depuis hier nos os sont rongés, sucés, nettoyés; mais, si vous voulez attendre jusqu'à dimanche, vous aurez à déjeuner d'excellente viande de boucherie.

— Attendre deux jours sans manger! exclamai-je avec indignation.

— Eh non! fit l'homme en riant, je ne vous parle pas de rester deux jours sans manger; je vous dis seulement d'attendre jusqu'à dimanche, si vous tenez à avoir de la viande fraîche.

— Auriez-vous donc autre chose à m'offrir ?

— J'ai du chuño et du maïs.

— Cela tombe mal; j'ai soupé hier de maïs et de chuño. Mais, n'importe; donnez toujours; avec cela on ne meurt pas de faim. »

Le majordome dit quelques mots à une chola que notre colloque avait attirée au seuil de la maison. La femme disparut, et, pendant qu'elle allait s'occuper de mon déjeuner, l'individu me proposa de faire avec lui un tour de promenade dans le *cacahual* de la propriété, où l'appelait en ce moment quelque détail de surveillance.

Cette plantation de cacao était mal tenue et même un peu en désordre, remarque

que je me gardai bien de faire à haute voix, la vérité sonnant toujours très-mal à l'oreille d'un homme, surtout quand cet homme vous demande votre opinion. Aussi répondis-je au majordome, qui me questionnait à cet égard, que je n'avais vu dans les vallées de Paucartampu, ni dans celles de Soconuzco, renommées pour leurs cultures en ce genre, un cacahual mieux *conduit* que le sien. C'était justement le contraire de ce que j'aurais dû lui dire ; mais le mensonge a un charme à nul autre pareil, et ma phrase laudative était à peine formulée, que le visage du majordome s'épanouissait doucement. « Diablesse de nature humaine, me dis-je à part moi, c'est donc en

HACIENDA DE TIAN-TIAN. — PLANTATION DE CACAO.

flattant tes défauts ou tes vices, plutôt qu'en te faisant entendre le langage de la vérité, qu'on acquiert ton estime et qu'on se concilie ton affection? »

En atteignant un rond-point de la plantation, couvert de hautes herbes et de loranthées parasites, j'aperçus quelques femmes assises sur leurs talons et caquetant comme des perruches. Chacune d'elles, armée d'un maillet en bois, cassait la capsule ligneuse du cacao, en retirait le grain et le déposait sur une banne, après l'avoir préalablement dépouillé de sa pulpe glaireuse. Cette pulpe, d'un goût exquis quand deux jours de fermentation ont ajouté à ses qualités saccharines une pointe d'acide, était rejetée par chaque travailleuse dans un baquet placé à côté d'elle.

La récolte du théobrome, qui se fait à l'époque où ses capsules, parvenues à leur maturité, ont pris une belle teinte de minium, tient les péons sur pied pendant plus d'un mois, chaque arbre ne donnant à la fois que cinq ou six fruits mûrs. Une visite de ces arbres est donc nécessaire chaque semaine, pour faire la cueillette de leurs produits. Cette cueillette emploie peu de bras, il est vrai, mais elle nécessite une surveillance continuelle, surtout si la saison des pluies arrive avant l'achèvement de la récolte.

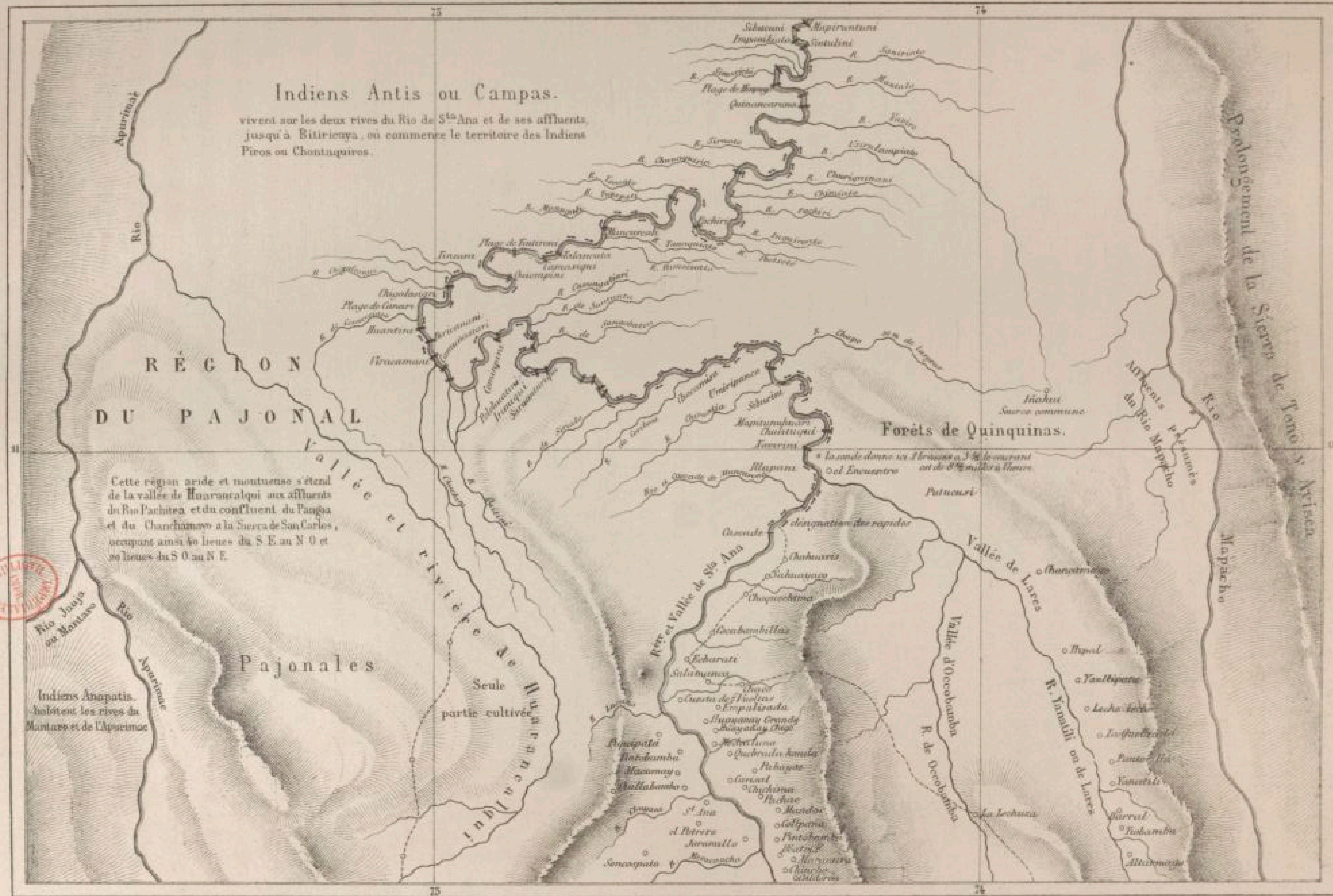
Après avoir mangé la pulpe de deux ou trois capsules et échangé un bonjour amical avec les travailleuses, je revins à l'habitation en compagnie du majordome. On me servit mon déjeuner dans un saladier de faïence. J'appelai Miguel pour qu'il en prît sa part. Lorsque chacun de nous eut expédié sa pitance, je remerciai le majordome de son chuño bouilli et de sa complaisance à me promener à travers son domaine; puis, ce tribut payé à la politesse, je satisfis à l'intérêt en soldant ma dépense et m'éloignant de Tian-Tian au grand trot de ma bête.

Le tian-tian sous le patronage duquel était placée cette hacienda de cacao est un oiseau de la famille des conirostres, dont Latreille a fait un corbeau et Buffon un geai. Le doute à cet égard est d'autant moins permis, que le premier appelle son sujet *corvus*, et le second *gracus*. Par malheur pour le système de ces illustres ornithologues, le tian-tian dont il s'agit n'est ni un geai ni un corbeau, c'est une pie; une pie svelte, mignonne, délicate, petite-maîtresse, qui n'a rien de commun avec notre affreuse margot européenne, à qui tous les vices de l'homme sont échus en partage. La pie tian-tian du Pérou n'est ni effrontée, ni pillarde, ni taquine, ni gourmande, ni voleuse, et, considération plus grave, elle ne jacasse pas. On l'élève en cage en la nourrissant de fruits et de graines, et, comme une récompense des soins qu'on prend d'elle, elle est capable de siffler un airdu pays si on s'est donné la peine de le lui apprendre.

Sa taille est celle d'une grive; son œil est jaune paille et son bec d'un beau noir lustré. La base de ce bec est entourée d'un bleu de cobalt qui s'étend sur la tête et s'arrête au cou, où il se termine brusquement; le dos est d'un cendré bleuâtre; la poitrine et la gorge sont de velours noir; le ventre est jonquille jusque sous la queue, qui est longue et cunéiforme; l'aspect général de l'individu est d'une rare élégance.

Cet oiseau habite, au revers des Andes orientales, la région végétale connue sous le nom de zone des quinquinas. Comme le coq de roche péruvien (tunki), il aime le couvert des grandes forêts, fuit l'éclat du jour et se hasarde rarement dans les plaines.

Tout en consignant ces détails dans l'album d'où je les extrais à cette heure, je songeais à cette hacienda de la Chouette où nous devions terminer la journée, et, malgré moi, le portrait idéal de la femme inconnue se mêlait au portrait réel que je faisais de la pie tian-tian. Si cette châtelaine, que ma pensée dotait de mille charmes, vivait dans une retraite absolue et n'admettait chez elle aucun visiteur, ainsi que l'assurait mon guide, il était plus que probable qu'elle me fermerait sa porte et me refuserait non-seulement le vivre et le couvert, mais me priverait du plaisir que je sen-


Indiens Antis ou Campas.
vivent sur les deux rives du Rio de Sta Ana et de ses affluents, jusqu'à Bitiricuya, où commence le territoire des Indiens Piros ou Chontaquiros.
Prolongement de la Sierra de Tono y Avisca
Rio Mapacho
Affluents présumés du Rio Mapacho
Forêts de Quinquinas.
RÉGION DU PAJONAL
Vallée et rivière de Huarancalqui
Cette région aride et montueuse s'étend de la vallée de Huarancalqui aux affluents du Rio Pachitea et du confluent du Pangoa et du Chanchamayo à la Sierra de San Carlos, occupant ainsi 40 lieues du S. E. au N. O. et 20 lieues du S. O. au N. E.
Pajonales
Seule partie cultivée
Rio Apurimac
Rio Jauja ou Montaro
Indiens Anapatis. habitent les rives du Montaro et de l'Apurimac
Rer et Vallée de Sta Ana
Vallée de Lares
R. Yanatili ou de Lares
Vallée d'Occobamba
R. de Occobamba
Patucusi
el Encuentro
Illapani
Cosonde
Chahuaris
Echarati
Salamanca
Tinzani
Chiquitanqui
Huantina
Viracamani
Pajonales
25
74
11

tais que j'aurais eu à lui présenter mes hommages. Rien ne dispose à la galanterie comme un voyage à dos de mule ; l'idée seule de la mystérieuse Liménienne m'inspirait à cette heure des sentiments chevaleresques dignes des Amadis et des Galaor. Sur un signe d'elle, je me sentais capable de tenter l'ascension du plus haut pic de la vallée, de défier l'un après l'autre les ours et les jaguars de ses forêts, et d'accomplir sur nouveaux frais les antiques travaux d'Hercule.

Comme je passais en ce moment près d'un ruisseau limpide qui se rendait à la rivière, j'arrêtai ma mule et laissai tomber dans l'eau cristalline, à l'aide d'un bout de ficelle, le gobelet de fer-blanc qui me servait, selon le cas, de tasse à café ou de verre à boire. Cette action n'avait d'autre but que le besoin d'étancher ma soif ; mais, en me penchant sur le miroir liquide qui me renvoya mon image, une idée désolante m'assaillit tout à coup : c'est que, pour me produire aux regards de la dame de mes pensées, à supposer que je parvinsse à la fléchir et à m'introduire chez elle, la chemise que je portais depuis quatre jours, sans compter les nuits, était bien sale et bien fripée. Ce fait, si simple en apparence, suffit à renverser le château de cartes que j'étais en train d'édifier. Comment, en effet, aborder une Liménienne, une grande dame, déposer à ses pieds mes hommages et mon cœur avec un devant de chemise froissé, crasseux et tiqueté de piqûres de puces ! Décidément, la chose était impossible ; elle rirait au nez d'un pareil chevalier, et, quant à moi, je sens que j'en mourrais de honte ! « Renonçons donc, me dis-je, à jouer le rôle brillant que je caressais, et donnons-nous simplement pour ce que nous sommes, pour un pauvre diable de voyageur traversant la contrée et disposé à se montrer reconnaissant de ce qu'on aura fait pour lui. »

Cette détermination prise, je me sentis en paix avec moi-même, et, sans m'inquiéter si ma chevelure et ma barbe hérissaient leurs mèches rebelles ou retombaient en grappes d'hyacinthe comme celles des élégants d'Homère, je continuai d'avancer. Comme dans la partie de la vallée que nous laissions derrière nous, les sites étaient tantôt arides et tantôt couverts de végétation. Aux endroits où la couche d'humus avait une certaine profondeur, de beaux arbres entourés de massifs de plantes grimpantes décoraient le paysage. Une lieue plus loin, cette même couche s'amincissait et devenait insuffisante à nourrir les racines des grands végétaux. Alors arbres et plantes disparaissaient comme ceux d'un théâtre au coup de sifflet du machiniste. Des croupes de grès rougeâtres et pelées, des espaces sablonneux ou couverts d'une graminée sèche et cassante, venaient de nouveau attrister les regards. Ces alternatives se reproduisirent pendant une partie de la journée.

A l'extrémité d'une de ces zones pétrées que nous venions de traverser, j'aperçus, à quelques pas de la rivière, sur une ampoule du terrain, un de ces daturas à fleurs violettes, assez rares au Pérou, et que rappelle imparfaitement le *datura stramonium* qu'on trouve dans certaines parties du midi de la France. Cet arbre, d'environ dix pieds de hauteur, avec ses feuilles cordiformes et un peu velues, ses belles campanules d'un violet noirâtre, faisait un admirable effet. Je m'approchai pour le considérer plus à mon aise. Une de ses fleurs pendait à ma portée et tournait vers le sol l'orifice de sa corolle ;

je la relevai et, plongeant mon visage jusqu'au fond de son cône, j'aspirai voluptueusement, les yeux fermés, son odeur, mélange ineffable de benjoin et d'amande amère. Au moment où je me demandais, à demi pâmé, si le parfum, cette partie insaisissable et volatile de la fleur, n'est pas son âme immatérielle, une paire de crocs ou de tenailles me saisit brusquement le nez et le pinça si fort, que je poussai un cri de douleur en me rejetant en arrière. Miguel, qui ne me précédait que de quelques pas, accourut aussitôt et, me voyant empoigner mon nez à deux mains, me demanda la cause de ce mouvement insolite. Je lui montrai la fleur avec un geste d'épouvante. Il la cueillit, la tourna et la retourna en tous sens.

« Mais je ne vois rien, me dit-il.

— Je n'ai rien vu non plus, mais j'ai senti. Regardez mon nez ! »

Le mozo regarda : un point sanglant, me dit-il, était marqué sur chaque aile de mes narines. Comme je l'assurais que j'éprouvais une âpre cuisson dans cette partie et craignais d'avoir eu affaire à quelque monstre venimeux, il tenta de me rassurer en m'apprenant que le prétendu monstre devait être une *cucaracha* ou un *moscardon* tapi dans la fleur et que j'avais troublé dans son sommeil. La blessure que cet insecte m'avait faite se cicatriserait promptement en la bassinant avec de l'eau fraîche. Heureusement le remède était sous ma main. Je pris de l'eau à la rivière et, le nez enfoncé dans mon gobelet, je me remis en marche, jurant une haine immortelle au *datura arborea* à fleurs violettes.

Sur les cinq heures de l'après-midi, une maison blanche, à demi voilée par des touffes d'arbres, se dessina sur un de ces coteaux bas appelés lomas, qui longent la rivière.

« C'est l'hacienda de la Chouette, » me dit Miguel.

Mon premier soin fut de demander au mozo si mon nez était rouge et gardait la trace de sa double blessure ; et comme il m'assura que rien n'y paraissait, je me sentis un peu tranquillisé.

Quelques minutes de marche nous suffirent pour atteindre l'hacienda, petite chartreuse blanchie à la chaux, aux volets peints en vert et d'une propreté scrupuleuse. Les arbres qui la protégeaient de leur ombre étaient des sapotiliers, des orangers et des genipahüas.

Au bruit de nos montures, deux personnes parurent à la fois sur son seuil : un homme en poncho, aux cheveux déjà gris, et une cholita, galamment attifée, dans laquelle je reconnus une de ces camériste que les femmes du monde emploient à leurs commissions secrètes et à leurs messages délicats. La chola avait l'air railleur et effronté d'une Dorine de comédie ; le masque de l'homme était insignifiant, mais sérieux.

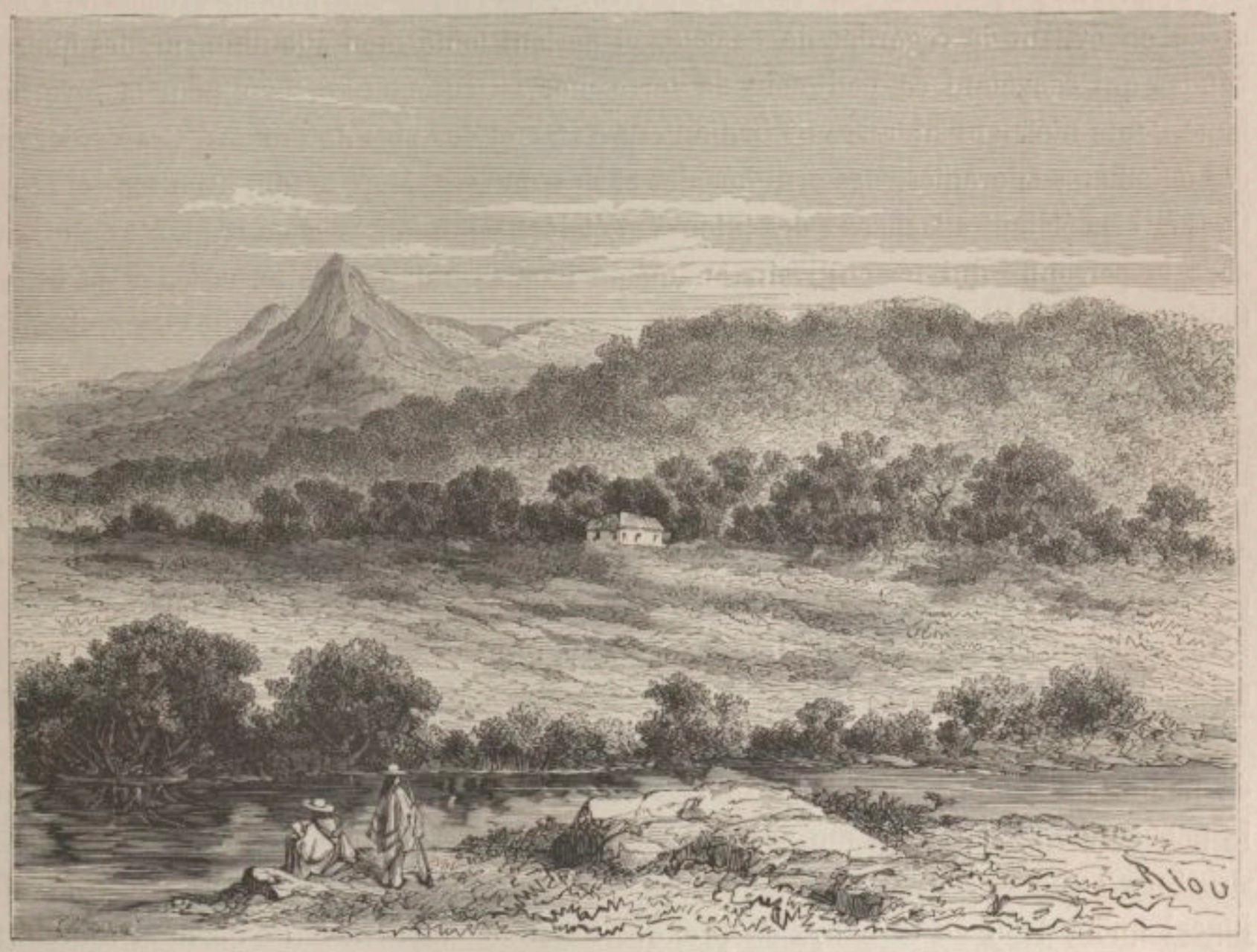
En me voyant mettre pied à terre, il s'avança et, me saluant avec la politesse automatique d'un domestique de bonne maison, il me demanda quelle affaire m'amenait en ces lieux. Je lui répondis, en élevant la voix à dessein, que j'étais étranger et me rendais à Chaco, dans la vallée de Santa-Ana ; que le jour tirant à sa fin et l'hacienda de la Lechuza étant le dernier endroit habité de la vallée, j'avais pris la liberté de m'y arrêter, dans l'idée que *son* propriétaire ne me refuserait pas l'hospitalité pour une

nuit. Comme l'homme semblait assez embarrassé de me répondre, n'osant prendre sur lui, à ce qu'il me parut, d'accorder la faveur que je demandais, la chola s'éclipsa et reparut presque aussitôt.

« Vous pouvez rester, monsieur, » me dit-elle.

Là-dessus elle parla bas à son compagnon, qui vint aider Miguel à desseller nos mules.

Cependant la soubrette m'avait invité à la suivre dans la maison. J'entrai sur ses pas dans une pièce carrée, pourvue d'un canapé avec son matelas piqué et sa housse d'indienne, de quatre chaises et d'une console en bois de jacaranda, sur laquelle s'éta-



HACIENDA DE LA LECHUZA (CHOUETTE).

lait, dans sa niche de verre, un enfant Jésus couché sur un lit de coton ; quatre tableaux à l'huile, d'un aspect assez rébarbatif sous leur couche de crasse noire, décoraient les murailles : ces toiles représentaient la Vierge, saint Joseph, sainte Rose, patronne du Pérou, et saint Torribio de Mogrobejo, archevêque de Lima, né en Espagne en 1536, mort au Pérou en 1606, et canonisé à Rome en 1727.

Avant de me quitter, la cholita, dont le sourire équivoque et les regards fripons s'harmoniaient peu à la décoration religieuse qui nous entourait, et à je ne sais quelle émanation suave et mystique qui semblait flotter dans l'air de la chambre, la cholita me dit qu'en attendant le repas qu'elle allait me préparer, j'étais libre de me reposer

dans le salon ou d'aller faire un tour de jardin. J'optai pour une promenade dans le jardin et sortis, la laissant vaquer à ses affaires.

Une fois dehors, je feignis d'examiner en amateur le ciel, l'horizon, les montagnes ; mais, en réalité, je me rendis compte de la coupe et de la division du logis, qui me parut avoir cinq pièces, sans préjudice des communs. Un vague instinct me révélant que la chambre de l'inconnue devait donner sur le jardin, j'allai prendre mon album pour me donner une contenance, et, taillant un crayon, je longeai la maison et me trouvai dans l'enclos réservé ! Une persienne, encadrée dans des massifs de daturas et de jasmins d'Espagne, fut la première chose que j'aperçus en y entrant ; au-dessous de cette persienne se trouvait un banc de pierre. C'est là que doit habiter l'inconnue, me dis-je en évitant de regarder de ce côté, et portant toute mon attention sur des plates-bandes qui égayaient ce petit coin de terre merveilleusement disposé pour la rêverie ; leurs fleurs n'étaient ni rares ni brillantes : c'étaient des pois de senteur, des coréopsis, des œnothères odorantes, des ornithogales et des mauves. Mais le soin avec lequel leurs tiges faibles étaient attachées à des tuteurs et étalées selon l'*habitus* de la plante, prouvait chez la personne qui les cultivait, en même temps qu'une certaine entente de l'horticulture, une sollicitude extrême pour ces fragiles existences. Un jardinier de profession eût peut-être fait mieux, mais une femme seule pouvait faire aussi bien.

Tournant le dos à la persienne dont j'avais remarqué que les lames étaient baissées, je m'avançai au fond du jardin. Tout à coup je fis une exclamation de surprise. Au milieu d'une corbeille entourée de ces scylles naines à la corolle rouge et verte, qui croissent dans les terrains pierreux, se dressait un *hibiscus mutabilis*, couvert de larges roses que la durée et la chaleur du jour avaient déjà flétries et fait passer du blanc pur, qu'elles avaient eu le matin, au pourpre violacé qu'elles offraient en ce moment.

Pendant que j'admirais le délicieux arbuste qui portait, à côté de ses fleurs fanées, de nombreux boutons sur le point d'éclore, j'entendis relever doucement les lames de la persienne. Bien vite je me penchai sur l'hibiscus et feignis d'examiner de près la structure d'une de ses feuilles quinquilobées. Quand je fus las de ma posture ou que je jugeai qu'on avait eu le temps de prendre un signalement détaillé de mon individu, je revins à pas lents vers la maison. A mon approche les lames de la persienne retombèrent avec le bruit léger d'un oiseau qui se pose. Je m'assis sur le banc de pierre, j'ouvris mon album et me mis à faire un croquis du jardin, que j'embellis à l'aide de *vigueurs guachées*. Tout en dessinant, il me passait par la tête une foule d'idées ; je devinais que deux yeux bleus ou noirs étaient fixés sur moi. Mais par quel regard répondre à ces deux yeux que je ne voyais pas ? Si je chantais une ariette de circonstance, me dis-je tout à coup ; c'est une façon comme une autre de converser avec quelqu'un, tout en ayant l'air de ne parler qu'à soi seul. Que chanterai-je bien ? Eh ! pardieu, la chanson des fleurs ! Seulement, tâchons de chanter le moins faux possible. Je commençai à demi voix : *Somos hijas del fuego oculto*... Mais je songe que la lectrice, qui me fait l'honneur de parcourir ces lignes, ne comprend peut-être qu'à demi la langue de Cervantes, et,

pour lui éviter l'ennui de recourir à un traducteur, je reprends dans la langue de notre Académie française :

Nous sommes les filles du feu secret,
Du feu qui circule dans les entrailles de la terre ;
Nous sommes les filles de l'aurore et de la rosée,
Nous sommes les filles de l'air,
Nous sommes les filles de l'eau ;
Mais nous sommes avant tout les filles du ciel.
Les hommes nous souillent et nous tuent en nous aimant.
Nous tenons à la terre par un fil.
Ce fil, c'est notre racine, c'est-à-dire notre vie.
Mais nous levons le plus haut que nous pouvons nos bras vers le ciel.
C'est que le ciel est notre patrie,
Notre véritable patrie, puisque de lui vient notre âme,
Puisqu'à lui retourne notre âme :
Notre âme, c'est-à-dire notre parfum.

J'achevai le dernier vers de la chanson en même temps que l'hibiscus que j'avais placé au milieu de ses scylles rouges et vertes, comme un roi dans son cercle de courtisans.

« Quel ennui, dis-je alors à haute et intelligible voix, de ne pas savoir en espagnol le nom de ce charmant arbuste, je l'aurais écrit à côté de son nom latin !

— On l'appelle *mudadera*, me dit une voix de femme dont le timbre grave et un peu voilé était empreint de douceur.

— Merci, qui que vous soyez, » répondis-je en levant brusquement la tête.

Mon mouvement, si rapide qu'il eût été, fut dépassé en promptitude par la personne qui venait de parler, et quand mon regard se porta sur les lames de la persienne, elles étaient déjà baissées. Le premier pas est fait, me dis-je, voyons à faire le second.

« Pardon, repris-je, madame ou mademoiselle, car je ne sais comment je dois vous appeler, mais seriez-vous assez bonne pour me dire comment cet hibiscus ou cette mudadera, comme vous la nommez, se trouve dans la vallée d'Occobamba ? C'est la première fois que je vois au Pérou cet arbuste qui, je crois, est originaire des Indes orientales.

— C'est un souvenir que m'a laissé d'elle une personne qui... n'est plus, dit la voix avec une certaine hésitation.

— Je comprends alors que vous puissiez y tenir. Le souvenir, c'est comme un parfum de l'objet aimé qui lui survit et s'attache à notre âme, comme le parfum d'une fleur s'attache à nos mains et continue de nous rappeler cette fleur alors qu'elle n'est plus. Mais la vallée d'Occobamba est bien proche de la Cordillère pour n'en pas ressentir l'influence, et il suffit d'un abaissement subit de la température pour faire périr cet arbuste, accoutumé aux ardeurs d'un climat brûlant.

— Que faire alors ? soupira la voix.

— L'entourer de soins assidus, le préserver de la fraîcheur des nuits à certaine époque de l'année, et, si c'est possible, le garantir des grandes pluies de l'hivernage, qui ne pourraient que lui être nuisibles. Si le destin, au lieu de me condamner à errer sans cesse à travers le monde, m'eût fait votre voisin de campagne, j'aurais été heureux de

partager vos soins et vos appréhensions à l'égard de l'arbuste que vous aimez ; peut-être qu'à deux fussions-nous parvenus à le préserver d'une mort certaine.

— Vous le croyez donc destiné à périr?

— Tout ce qui naît ici-bas doit mourir, madame ou mademoiselle... excusez-moi si je ne vous donne pas la qualification qui vous est due... mais vous ne m'avez pas fait l'honneur de me dire comment je devais vous appeler...

— Appelez-moi votre sœur.

— Ma sœur! eh bien, soit; ce nom m'est d'autant plus doux à prononcer qu'il ne rappelle entre nous aucun lien du sang. Dans l'ordre intellectuel, le titre de frère et de sœur implique l'union de deux âmes qui s'aiment sans se le dire, se caressent sans se toucher et se joignent sans se confondre... vous êtes la sœur de mon âme... et je sens...

— Pardon, monsieur, si je vous interromps ; mais la chanson que vous chantiez il y a un instant et que j'ai entendue... sans le vouloir, vos observations au sujet de la mudadera que vous condamnez à périr, prouvent que vous vous occupez des fleurs... que vous les aimez... on ne parle avec enthousiasme que des choses qu'on aime...

— J'aime les fleurs, en effet, chère sœur, mais non comme le vulgaire, pour le luxe matériel, le plaisir des yeux ou la volupté des sens qu'elles peuvent ajouter à notre existence ; j'aime les fleurs pour elles-mêmes ; leur nature mystérieuse me charme et m'attire invinciblement. Si je croyais à la métempsycose, je vous dirais qu'avant d'être homme je dus végéter dans le bulbe d'un orchis ou l'oignon d'une liliacée ; de là l'irrésistible sympathie qui m'entraîne vers ces familles. Les fleurs ont je ne sais quoi d'immatériel et de quasi céleste qui manque à l'homme, ce prétendu roi de la création ; en elles, tout est poésie et grâce suave ; leurs unions secrètes ont la pudique chasteté de celles des anges ; leurs baisers, c'est l'ineffable mélange de leurs parfums. Elles aspirent l'air, comme le disait ma chanson de tout à l'heure ; elles s'abreuvent de rosée ; elles tiennent à peine à la terre et se tournent sans cesse vers la lumière qui émane du ciel ; et puis elles se montrent si humblement touchées, si doucement reconnaissantes de l'affection et de la sollicitude qu'on leur témoigne! L'homme ne répond au dévouement de son semblable que par l'oubli, l'indifférence ou l'ingratitude. La fleur, au contraire, aime et se souvient, et vous rend en beauté, en éclat, en parfum, tous les soins que vous prenez d'elle. Voilà pourquoi j'aime les fleurs!

— Ah! » fit l'inconnue, comme si une douleur aiguë l'eût atteinte au cœur.

Son exclamation fut répétée instantanément par une autre voix comme par un écho. Je me retournai. Cette voix était celle de la chola qui, en me voyant assis sur le banc et m'entendant parler avec sa mystérieuse maîtresse, n'avait pu retenir ce cri de surprise.

« Señor, votre souper est servi, » me dit-elle.

Comme j'hésitais, la voix de l'inconnue me dit tout bas :

« Allez. »

Je suivis la camériste, et dans la pièce d'entrée, sur une petite table, je vis mon couvert mis. Rien n'y manquait : ni l'argenterie, ni le cristal, ni la serviette bordée de guipure ; pour un homme qui, depuis longtemps, mangeait, assis sur ses talons, dans des

écuelles de bois ou des plats de terre, et se servait de ses cinq doigts en mode de fourchette, ce luxe poétique du couvert, qui ajoutait au mérite du repas, exaltait l'imagination en même temps qu'il triplait l'appétit. Aussi fut-ce d'un air d'ogre affamé que

CONVERSATION A TRAVERS LES LAMES D'UNE PERSIENNE.

j'attaquai la poule au riz dont se composait le premier service, et que j'expédiai l'omelette au sucre qui formait le second. Une tasse de chocolat fouetté au *molinillo* et couronné d'un panache d'écume compléta ce repas de prince, à l'issue duquel la chola plaça devant moi des cure-dents et un rince-bouche dans lequel trempaient des feuilles de menthe.

Mes grâces dites, en homme qui sent toute l'importance de l'acte qu'il vient d'accomplir, j'eus l'idée de retourner au jardin pour reprendre avec l'inconnue ma dissertation sur les fleurs au point où je l'avais laissée. La crainte d'être indiscret m'en empêcha ; et puis l'air était si pur, le ciel si serein, la soirée si douce, qu'il me sembla qu'une promenade et un cigare couronneraient dignement mon souper. On ne peut pas toujours parler fleurs et psychologie, et passé trente ans toute extase est préjudiciable après un repas copieux. Je sortis donc et marchai au hasard jusqu'à ce que la nuit fût tombée.

Quand je revins, la chola était en faction au seuil de la porte. En m'apercevant, elle vint à moi :

« Ma maîtresse veut vous parler, » me dit-elle.

Je la suivis dans le jardin, où elle me laissa après m'avoir montré de la main le banc de pierre. A peine étais-je assis, que les lames de la persienne se soulevèrent.

« Monsieur, me dit l'inconnue de sa belle voix de contralto, à laquelle la nuit prêtait un charme singulier, j'ai pensé qu'avant de partir vous ne refuseriez pas de me rendre un petit service.

— Mon cœur, mon esprit, ma personne sont à votre disposition.

— J'ai besoin seulement de votre pinceau.....

— Mon pinceau ?

— Oui : ne m'avez-vous pas dit que l'arbuste de mon jardin pouvait périr un jour ou l'autre ? Eh bien ! soyez assez bon pour me peindre une de ses fleurs sous les divers aspects qu'elle prend à certaines heures de la journée ; si je viens à perdre l'original, il me restera la copie. »

Pareille demande me surprit si fort, que je tardai un peu à y répondre.

« Vous hésitez, monsieur ? me dit l'inconnue.

— Mille pardons, chère sœur ; non, je n'hésite pas... mais permettez-moi de vous parler avec une entière franchise. C'est plus qu'un dessin, plus qu'une peinture que vous me demandez, c'est un jour de mon temps, et ce temps m'est mesuré avec une telle parcimonie, que c'est à peine si, en marchant jour et nuit comme Isaac Laquedem, je pourrai arriver à l'époque fixée à un rendez-vous qui m'est assigné au delà de cette Amérique.

— Alors, n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, répliquai-je, car le ton de reproche de l'inconnue m'avait ému ; oubliez les paroles qui viennent de m'échapper et qui m'étaient dictées par une impérieuse nécessité. Demain, au jour, je peindrai les fleurs de votre hibiscus, puisque tel est votre désir ; mais, à votre tour, ne ferez-vous rien pour moi ?...

— Que puis-je donc faire ?

— Une chose qui vous coûterait peu, et qui serait pour moi d'un prix inestimable. Levez le voile qui vous cache. Ne me laissez pas partir d'ici sans vous avoir vue, afin que j'emporte avec le souvenir de vos traits celui de la généreuse hospitalité que j'ai reçue de vous.

— Ce que vous demandez est impossible, me dit l'inconnue ; excepté les gens qui me

servent, personne ne verra plus mon visage jusqu'au jour où Dieu m'appellera à lui. C'est un vœu que j'ai fait et que rien au monde ne pourrait m'engager à rompre. Pour qu'une femme ait pris la résolution de s'ensevelir dans cette solitude et d'y rester cachée à tous les yeux, croyez, monsieur, qu'il a fallu qu'elle eût de bien puissants motifs! Ces motifs, je puis vous les dire, afin d'atténuer en quelque sorte la dureté de mon refus. J'ai aimé, comme on n'aime qu'une fois dans sa vie; j'ai connu cet amour ardent, immense, partagé, qui fond deux êtres en un ange, les enlève à la terre et les transporte dans le ciel. Cette vie d'extase et d'ivresse, où le cœur se retrempe incessamment dans un cœur aimé et y puise, comme à des sources vives, la force et les élans de la passion qu'il lui communique à son tour, cette vie a duré trois années. Pourquoi n'a-t-elle pu durer toujours? C'est ce que Dieu seul pourrait dire. Peut-être ai-je mal compris mon rôle de femme. Notre nature incomplète manque d'équilibre. Une femme aime trop ou n'aime pas assez. Dans le premier cas, elle fatigue l'homme; dans le second, elle le rebute. L'amour de la femme viendra toujours s'engloutir entre ces deux écueils.

« Mais de pareils détails sont superflus. Qu'il vous suffise de savoir qu'à partir du jour où j'eus vu s'éloigner, insoucieux et complétement détaché de moi, l'être que j'aimais et à qui j'avais tout sacrifié, l'existence me devint à charge. Le monde me faisait horreur, et je lui préférai cette solitude, où depuis quatre ans je vis absorbée dans les souvenirs du passé et me repaissant de ma propre douleur.

« Après cet aveu, vous comprendrez, monsieur, que je ne puis ni ne dois satisfaire à votre demande, quelque flatteur ou bienveillant pour moi que soit le motif qui l'a dictée. Vous quittez ce pays pour n'y plus revenir, et mon secret sera bien gardé.

« Le court séjour que vous aurez fait ici ne saurait laisser dans votre esprit des traces bien durables; dans quelques jours, vous aurez probablement oublié l'hacienda de la Lechuza et la pauvre femme qui est venue y cacher sa vie. Mais elle se souviendra toujours de la sympathie que vous lui avez témoignée. Et maintenant puis-je compter sur votre obligeance?

— Dès demain, comme je vous l'ai dit, je me mettrai à l'œuvre.

— Que Dieu vous bénisse et vous rende au centuple ce que vous aurez fait pour moi! Recevez dès à présent, avec l'expression de ma sincère gratitude, l'assurance que mes prières vous suivront en chemin...

— Ne pourrai-je donc, avant mon départ, échanger encore quelques paroles avec vous!

— Hélas! à quoi bon? Vous savez maintenant tout ce que j'avais à vous dire. Revenir sur le passé serait raviver de cruelles souffrances... Excusez-moi si je vous laisse, et recevez de nouveau mes remercîments et mon dernier adieu. »

L'inconnue abaissa les lames de la persienne, et je l'entendis refermer sa fenêtre.

« Pauvre créature, me dis-je, en repassant dans mon esprit le récit dénué d'incidents, mais gros de sentiments et de pensées, que je venais d'entendre, tu as subi cette loi d'en haut qui courbe et régit tous les êtres, mais dont la puissance d'action est subordonnée à l'organisation de chacun d'eux. Pour toi, nature d'élite, l'amour fut un rêve angélique quand il n'a été pour ton compagnon qu'un vulgaire plaisir! N'importe! conclus-je en

me levant, il est bizarre d'avoir donné à une femme le nom de sœur, d'être le confident de ses peines secrètes, et de la quitter pour toujours sans la connaître et sans avoir vu son visage. Si jamais je raconte ce fait, on refusera d'y croire. »

Le majordome m'attendait en conversant avec mon guide. Après m'avoir montré dans la pièce d'entrée un matelas proprement couvert qui m'était destiné, et fait ses offres de service, il me remit de la part de *sa señora* une bouteille d'eau-de-vie de Pisco [1], dont la fabrication remontait à une douzaine d'années et dont le parfum et le goût, me dit-il, ne laissaient rien à désirer. A son air enthousiaste et profondément convaincu, je jugeai qu'en bon Liménien il professait une estime particulière pour cette espèce d'eau-de-vie inconnue à Occobamba, et que sa vue lui rappelait le temps heureux où il en buvait à rasades dans quelque bodegon de la cité des Rois. Faire de ce majordome un Tantale eût été de ma part une cruauté véritable. Je débouchai donc la bouteille, j'emplis d'eau-de-vie mon gobelet et le lui présentai. Il le vida d'un trait et fit claquer sa langue en signe de contentement. Miguel, témoin muet de cette scène, eut aussi sa part du gâteau. Seulement, pour des raisons de convenance que chacun saura apprécier, au lieu de remplir mon gobelet jusqu'au bord, comme je l'avais fait pour le majordome, je me contentai d'y verser deux doigts de liquide. Quand il eut bu, je le priai de reboucher la bouteille et de la mettre dans mes sacoches de voyage. Il sortit accompagné du majordome qui semblait tout ragaillardi. Resté seul, je pris possession de ma couche et m'endormis bientôt de ce voluptueux sommeil qu'ont pu goûter ceux dont la conscience était calme, le matelas douillet et convenablement couvert de draps blancs, fins et parfumés.

Réveillé de bonne heure, je m'habillai et sortis pour respirer l'air du dehors. L'aube commençait à faire revivre les arbres, les buissons et les fleurs baignés de rosée. Une vague senteur flottait dans l'atmosphère. Le faîte des collines émergeait lentement de l'obscurité ; vers l'orient, à l'extrémité nord de la lueur crépusculaire, tout près du bord de l'horizon, dans un milieu limpide, bleu, sombre, éblouissant, mélange ineffable de perle, de saphir et d'ombre, Vénus resplendissait, et son rayonnement magnifique versait sur les montagnes, les plaines et les bois, confusément entrevus, une sérénité, une grâce et une mélancolie inexprimables. C'était comme un œil céleste amoureusement ouvert sur ce beau paysage encore endormi.

Personne n'était levé dans la maison. J'allai au fond du jardin revoir l'arbuste que je devais peindre. Une de ses fleurs s'entr'ouvrait doucement aux approches du jour. Sa blancheur lactée rappelait celle du coton que le gossypium laisse fuir par ses capsules trilobées. Il importait de se hâter si on voulait reproduire la fleur de l'hibiscus à sa première phase. Je rentrai pour choisir dans le plus grand de mes albums une feuille sans tache et mettre de l'ordre dans mes couleurs un peu bouleversées par les cahots de ma

[1] Cette eau-de-vie, désignée dans le pays sous le nom d'*Italia*, est fabriquée dans les vallées de Pisco, Cañete, etc., voisines de Lima, avec le raisin à gros grains dit de Malaga, et qu'au Pérou on appelle *uva de Italia*, ou raisin d'Italie. Elle peut être comparée pour le goût à une vieille eau-de-vie d'Armagnac dans laquelle on aurait fait infuser des fleurs d'oranger.

monture. Une assiette que je trouvai me servit de palette, et je n'eus plus qu'à remplir d'eau mon gobelet.

A six heures, j'étais assis en face du merveilleux arbuste et occupé à tracer mon esquisse. Sur une branche de convention, entourée de feuillage, j'avais placé cinq fleurs épanouies, bien que l'arbuste n'en offrît qu'une en ce moment. Ces cinq fleurs, dessinées sous divers aspects, devaient rappeler cinq tons des plus tranchés de la gamme colorée que parcourt la fleur de l'*hibiscus mutabilis* depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa mort. Après deux heures de travail, ma branche, mon feuillage et ma première fleur d'un blanc laiteux étaient à peu près terminés. A dix heures, une seconde fleur d'un rose pâle venait s'ajouter à la première. A midi, ma troisième fleur, d'un rose vif, s'épanouissait sur la branche. Une quatrième fleur, d'un carmin brillant, était achevée à trois heures; enfin, à six heures, je finissais de peindre la cinquième fleur, dont les pétales déjà flasques et la couleur d'un pourpre violacé annonçaient la mort prochaine et la décomposition rapide qui allait s'ensuivre.

Quand j'eus mis à ce travail la dernière main, fait quelques retouches, donné les vigueurs nécessaires, j'écrivis au bas, sous la date du jour et la désignation de l'année, ces trois mots : *Data fata secutus*, et je donnai mon aquarelle à la chola pour qu'elle la portât à sa maîtresse. Elle revint au bout d'un moment, et, en me transmettant les remercîments chaleureux de cette dernière, elle me remit de sa part, en me priant de la garder pour l'amour d'elle, une tige de *ñuccho* fanée, qui, dans le langage figuré des Quechuas, exprime la défaillance du cœur. Cette fleur-momie, que je plaçai entre les feuillets d'un album et qui survécut à toutes les vicissitudes de mon voyage, gît aujourd'hui chez moi dans un sachet de satin blanc bordé d'une dentelle d'or.

Je puis avouer maintenant que cette journée, consacrée à la peinture d'une fleur et divisée en cinq séances, me parut interminable et me divertit peu. L'idée seule que je causerais une sensation douce à la captive volontaire de ce logis put contenir mon impatience et m'engager à aller jusqu'au bout. Aussi fut-ce avec un plaisir véritable que, le soir venu, je pris possession de mon matelas en me disant, comme Titus, que j'avais gagné ma journée. Le lendemain, ce plaisir fut plus vif encore quand je vis nos mules sellées, et un instant après les murs blancs de l'hacienda de la Chouette disparaître derrière nous.

« Quelle insensibilité de cœur! dira tout bas peut-être une lectrice à cet aveu naïf de mes impressions. — Hélas! madame ou mademoiselle, lui répondrai-je, vous qui daignez me suivre depuis le port d'Islay sur la côte du Pacifique, vous savez, et mieux que personne, que mon temps ne m'appartient pas, et que toute heure que j'en distrais, même au profit de la charité, est une perte irréparable. »

Quand nous ne fûmes plus en vue de l'hacienda, Miguel, qui marchait à quelques pas derrière moi, me rejoignit et poussa sa mule près de la mienne, comme s'il eût voulu entamer une conversation. Je le regardai. Son visage était souriant; dans ses yeux et sur ses lèvres, je vis une confidence sur le point d'éclore.

« Tu as quelque chose à me dire, lui demandai-je?

— Oui, monsieur ; une chose à laquelle, j'en suis certain, vous êtes loin de vous attendre. Vous rappelez-vous l'eau-de-vie de Pisco que vous avez fait boire au majordome ?

— Eh bien ?

— Votre gobelet, si vous ne le savez pas, tient près d'un cuartillo (chopine). Un moment après l'avoir vidé, le majordome était bleu comme un poisson. Il bavardait à tort et à travers et m'a raconté non-seulement son histoire et celle de la cholita, mais encore les aventures de sa maîtresse.

— Tu sais qui est cette dame ?

— Comme si je la connaissais depuis dix ans. Cette dame s'appelle doña Inès de Vargas y Hurtado, ou plutôt Sor Maria de los Angeles, car c'est une religieuse qui a rompu ses vœux et fui de son couvent pour suivre un homme qu'elle aimait. Cet homme était un médecin français. Il a vécu trois ans avec elle et l'a quittée ensuite. »

Je restai littéralement hébété de surprise.

« Voici comment les choses se sont passées, continua Miguel : Sor Maria était atteinte d'une maladie de langueur que les médecins n'avaient pu guérir, quand on appela près d'elle ce médecin français, arrivé depuis peu à Lima. Il ordonna des drogues et fit plusieurs visites. On ne sait trop ce qui se passa entre lui et Sor Maria, ni quelles mesures ils prirent ensemble, mais un jour que le corps d'une religieuse, morte la veille, avait été exposé dans la chapelle, en attendant le moment de l'ensevelir, le feu prit au couvent. Avant qu'on eût pu l'éteindre, il avait brûlé le réfectoire et tout un côté des cellules. Parmi ces cellules se trouvait précisément celle de Sor Maria de los Angeles, dont le cadavre à demi consumé fut retrouvé sous les décombres. Naturellement on pensa que la pauvre fille, surprise par l'incendie durant son sommeil, n'avait pas eu le temps de fuir. Comme on se disposait à l'enterrer en même temps que sa compagne, on s'aperçut que le corps de cette dernière avait disparu. On s'inquiéta, on rechercha, et l'on finit par remarquer qu'une des jambes du cadavre trouvé dans la cellule de Sor Maria gardait les traces d'un ulcère. Ce fait permit de découvrir la vérité. Sor Maria seule, ou aidée par quelqu'un, avait porté chez elle le corps de la religieuse morte, l'avait placé sur son lit, puis avait mis le feu à sa cellule et s'était enfuie par-dessus les murs du couvent à l'aide d'une échelle de corde. Quand le majordome, qui bredouillait un peu, m'eut raconté ces choses, j'avoue que je les pris pour des propos d'homme ivre, et comme j'en riais, il me montra pour me convaincre une carte sur laquelle, dit-il, était écrit le nom de l'ami de Sor Maria. Je ne sais pas lire et n'en fis aucun cas. Il la remit alors dans le tiroir d'une table où il l'avait prise. Comme nous couchions dans la même chambre, l'idée me vint, pendant qu'il dormait, de lui reprendre cette carte pour la montrer à Monsieur qui sait lire, et pourra juger si le nom qu'il y a dessus est en effet celui d'un de ses compatriotes. »

En achevant, Miguel me tendit une carte dont le papier jauni et les souillures

attestaient qu'elle avait dû séjourner dans plus d'une poche ou passer par plus d'une main. Sur cette carte étaient gravés ce nom, ces qualités, cette demeure :

ANDRÉ

DOCTOR-MEDICO

Calle de San-Ildefonso, 63.

Ce nom m'était tout à fait inconnu. Mais déjà on m'avait raconté à Lima une histoire de religieuse enlevée par un médecin français ; et les divers incidents de cette histoire, depuis le cadavre placé sur le lit jusqu'à l'incendie du couvent, coïncidaient parfaitement avec ce que Miguel avait appris du majordome. Les bonnes âmes du pays, en m'apprenant ces particularités, avaient ajouté que la pauvre nonne, après l'abandon de celui qu'elle aimait et à qui elle avait sacrifié son bonheur en ce monde et son salut dans l'autre, avait erré de province en province, courbée sous le poids de la haine publique, partout reconnue et partout anathématisée. Là se bornaient les renseignements que j'avais recueillis. Quant aux noms des acteurs de ce drame intime, personne n'avait pu me les dire, ou plutôt je ne les avais pas demandés.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis cette aventure à laquelle on ne songeait plus, et voilà que le hasard me faisait retrouver tout à coup celle qu'on pouvait croire morte ou passée à l'étranger, et qui, nouvelle Madeleine, expiait dans les larmes et la pénitence un amour que chacun appelait son crime, si c'est un crime que d'aimer. Toutefois, je n'étais pas seul à connaître le lieu de sa retraite, et cette idée ne laissait pas de me chagriner. Miguel, de retour à Occobamba, ne manquerait pas, en racontant à son ami l'alcade les diverses circonstances de notre séjour à l'hacienda de la Lechuza, de lui redire ce qu'il savait de la maîtresse du logis. De son côté, l'alcade ébruiterait cette nouvelle, et de bouche en bouche, de village en village, elle arriverait à Cuzco, puis de là passerait à Lima, où elle servirait de glose aux propos haineux de la foule. Je ne voulus point qu'il en fût ainsi. Sor Maria avait trop souffert déjà pour n'avoir pas acquis de son vivant le droit d'oubli parmi les hommes en attendant la paix et l'oubli du tombeau. Mais, pour assurer à jamais son incognito, il fallait obliger Miguel à garder le silence et enchaîner sa discrétion par un lien plus fort encore que l'intérêt. Ce lien ou ce moyen je crus l'avoir trouvé.

« As-tu servi l'État ? lui demandai-je tout à coup en feignant d'examiner de nouveau les nom et qualités inscrits sur la carte qu'il m'avait remise.

— Non certes ! fit-il, et Dieu me préserve d'être enrôlé ; je crains trop les coups de bâton et les coups de laso.

— Sans compter les coups de crosse de fusil et de fourreau de sabre, ajoutai-je négligemment; eh bien ! mon brave Miguel, si tu tiens à ne pas être enrôlé sous les drapeaux de la République, et cela avant la fin du mois, garde-toi d'ouvrir la bouche à qui que ce soit sur ce que tu viens de m'apprendre. Je ne te rends pas cette carte par prudence et par intérêt pour toi, car si l'alcade d'Occobamba ou quelqu'un du village la surprenait entre tes mains, ton compte serait bientôt réglé.

— Señor, qu'y a-t-il donc au nom du ciel ? exclama l'homme en pâlissant d'effroi.

— Il y a, mon ami, que le docteur français dont le majordome de la Lechuza t'a remis la carte, est aujourd'hui le médecin en chef du président de la République et son meilleur ami, et que si tu t'avisais de parler à âme qui vive de son aventure avec Sor Maria de los Angeles, ou même de prononcer le nom de cette dernière, quatre hommes et un caporal viendraient un matin défoncer ta porte, t'attacheraient les mains derrière le dos et te conduiraient à Cuzco, sans t'épargner dans le trajet les coups de laso que tu crains et les coups de bâton que tu redoutes. Une fois à Cuzco, j'ignore, mon garçon, quel sort te serait réservé, mais je ne donnerais pas de ta peau un centado de cuivre...

— Pour l'amour de Dieu, señor mio ! ne dites pas de pareilles choses ! vous me donnez la chair de poule ! Je jure que je ne dirai jamais à personne un mot de ce qu'on m'a appris ; je le jure par le Père, le Fils et le Saint-Esprit et la Vierge de Bethléem conçue sans péché, fit l'homme en traçant sur son visage le signe de la croix et baisant dévotement son pouce.

— S'il t'arrivait malheur, ne t'en prends qu'à toi ; je t'aurai averti, ajoutai-je en manière de réflexion. »

Miguel ne répliqua rien ; mais son air effaré et le bouleversement moral auquel il paraissait en proie me firent comprendre que j'avais touché la corde sensible. La peur de l'enrôlement, plus forte chez lui que la foi du serment ou l'appât de l'intérêt, devait, en lui fermant la bouche, assurer le calme et l'oubli, à défaut du bonheur, à celle à qui tout avait manqué sur la terre et à qui il ne restait maintenant d'autre espoir et d'autre appui que Dieu.

Nous continuâmes de marcher côte à côte, chacun de nous gardant le silence et s'entretenant avec ses propres pensées. Si les miennes n'avaient rien d'absolument gai, celles de Miguel, à en juger par les soupirs qu'il étouffait de temps en temps, n'étaient pas non plus d'une nature bien joyeuse. Le paysage à travers lequel nous cheminions prenait à chaque lieue un caractère d'aridité sauvage qui s'harmoniait assez à notre humeur mutuelle, s'il ne contribuait pas à la rembrunir. Nous avions laissé derrière nous la rivière et les terrains plats qu'elle fertilise, et nous montions par des sentiers de plus en plus abrupts vers la chaîne des Lomas, qui sépare la vallée d'Occobamba de celle de Santa-Ana. Ces apophyses de la Cordillère, qui vont s'amoindrissant jusqu'à ce qu'elles aient atteint le pays plat, portent le nom de *Cuchillas*, à cause de leurs sommets amincis qui rappellent le tranchant d'un couteau. La flore de ces régions participe de celle des plateaux andéens et des versants orientaux de la chaîne des Andes. Les grands arbres y sont rares ; les arbres de quatrième hauteur et les arbrisseaux qui la composent sont des *capparis*, quelques laurinées, des *actinophyllum*, des *myrtus* et des *baccharis*. Parmi les fleurs qu'on trouve çà et là figurent au premier rang un *befaria* à roses naines, des *lysipomias*, deux *ericas* du genre *vaccinium*, l'une d'un jaune orangé, l'autre d'un blanc verdâtre, une andromède d'un rose pâle, une gentiane d'un beau bleu et un *berberis* pourpre.

A mesure que nous nous élevions, la vivacité de l'air, en donnant du ton à ma fibre, me creusait singulièrement l'estomac. Miguel, à qui je fis part de ces dispositions purement animales de mon individu, m'apprit que nos sacoches étaient bourrées à rompre, et que je pourrais déjeuner où et quand bon me semblerait. Je mis immédiatement pied à terre et m'assis à l'ombre d'un de ces *capparis ruidifolia*, dont les feuilles rugueuses comme du papier de verre pourraient servir à polir du bois.

Les provisions que Miguel étala devant moi étaient de nature à satisfaire le gourmet le plus exigeant. Un poulet rôti, du pain frais, du beurre, des fruits et deux bouteilles d'un vin couleur de topaze, qu'après l'avoir dégusté, je reconnus pour être du vieux vin d'oranges [1], m'arrachèrent malgré moi ce sourire égoïste et béat de l'homme affamé qu'on met face à face avec un bon repas. En manière de *Bénédicité*, j'adressai à Dieu une éjaculation fervente, où le nom et le souvenir de *Sor Maria de los Angeles* étaient

VUE DU VILLAGE DE CHACO.

mêlés à des remercîments sans nombre pour l'excellent déjeuner que la pauvre religieuse allait me permettre de faire.

Quand nous eûmes suffisamment réparé nos forces, nous nous remîmes en route, continuant une ascension que l'état des chemins rendait assez pénible pour nos mules.

[1] La fabrication de ce *vin* d'oranges a lieu de la façon suivante. On cueille les oranges à la main et avec précaution, au lieu de les gauler, comme on fait d'habitude, et on les expose au soleil pendant trois ou quatre jours. On les coupe ensuite par tranches et sans les peler, puis on en exprime le jus qu'on coule à plusieurs reprises au travers de tissus de laine, et qu'on laisse reposer pendant vingt-quatre heures. L'huile essentielle qui surnage est enlevée avec une cuillère ou un tampon de coton. Ce jus est pesé, et à chaque arrobe (vingt-cinq livres) de liquide, on ajoute vingt livres d'eau-de-vie à dix-huit degrés de preuve et douze livres de sirop de sucre. On remue violemment le tout, puis on verse ce mélange dans des pots ou des jarres qu'on lute avec du bois et de la chaux, et qu'on enterre à deux pieds de profondeur. Au bout de deux mois, le vin d'oranges peut être bu; mais le temps ne fait qu'ajouter à sa qualité.

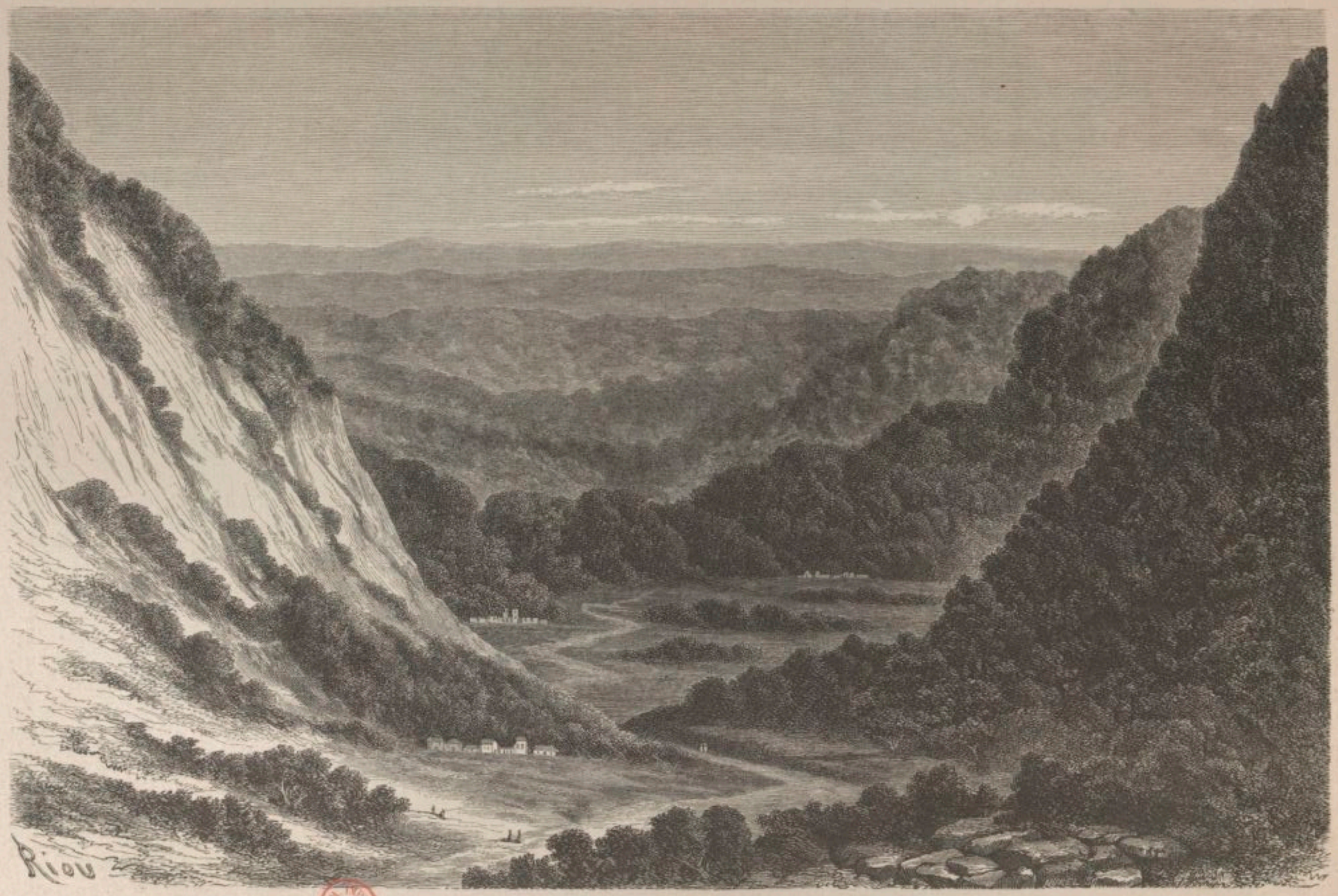
Au coucher du soleil, nous descendîmes le revers opposé de la loma et nous atteignîmes bientôt le village de Chaco, pittoresquement assis sur le versant d'une montagne boisée. De cet endroit, la vue embrasse dans leur majestueux ensemble l'*Aputinhia* et l'*Urusayhua*, deux montagnes géantes, d'une régularité parfaite, lesquelles, placées à droite et à gauche de la vallée de Santa-Ana, font l'effet de sentinelles préposées à sa garde.

J'avais arrêté ma monture pour jouir du coup d'œil qu'offrait à cette heure l'immense vallée déroulée à mes pieds comme une carte en relief peinte des couleurs naturelles. A partir de la base de la montagne apparaissait, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, un enchevêtrement confus de croupes boisées, de cours d'eau et de forêts, bornés dans trois aires de vent par les neiges de la chaîne de Huilcanota. Quelques villages avec leurs tours carrées et leurs clochers pointus, force cultures et force chaumes, çà et là de rousses fumées, lentement poussées par le vent, et qui indiquaient soit un défrichement, soit un feu de pâtre ou de charbonnier, se faisaient remarquer dans cet ensemble. A mesure que le soleil baissait, montagnes et forêts, villages et cultures s'entouraient d'une atmosphère de plus en plus dense et bleuâtre. Des bandes de nuages envolés du fond des ravins flottaient au-dessus des rivières et s'abattaient sur elles comme des vols de cygnes. Les lointains s'estompaient dans des brumes violettes, et le ton des verdures se refroidissait par degrés. La nature, sur laquelle l'ombre et le sommeil étendaient déjà leurs voiles, semblait sourire et prier et bénir avant de s'endormir, comme l'oiseau, la tête sous son aile.

Un moment, je considérai ce vaste horizon plein d'un charme mélancolique et d'une paix profonde ; puis, comme le jour finissait, j'entrai dans le village de Chaco, où Miguel m'avait précédé pour annoncer au gobernador mon arrivée, et l'avertir en même temps que je dormirais sous son toit. Ce gouverneur et sa famille m'étaient connus depuis longtemps. Nos relations avaient été fort amicales, et j'étais à peu près certain que la décision que je prenais sans le consulter, serait agréée par son épouse et ses quatre filles.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Mon entrée au logis fut saluée par un concert de voix joyeuses, qui me prouva bien mieux que de vaines paroles tout le plaisir qu'on avait à me revoir après une absence de cinq années. Le gouverneur alla lui-même desseller nos mules, pendant que Miguel le regardait faire en se croisant les bras. La gouvernante, grosse matrone, au teint un peu foncé, interrompit le savonnage qu'elle était occupée à faire, pour me préparer à souper, laissant ses filles me faire les honneurs du logis, ou plutôt m'accabler de questions sur moi-même, sur les incidents de mon voyage et mes intentions ultérieures, enfin sur l'emploi de mon temps pendant ces cinq années et le *nombre de victimes que j'avais dû immoler sur l'autel du dieu Cupidon*.

Si cette phrase, écrite en caractères italiques pour avertir le lecteur qu'elle est textuelle et que je n'y ajoute ni n'en retranche un iota, pouvait lui sembler étonnante dans la bouche des filles d'un gouverneur, dont la plus jeune comptait dix-huit printemps



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

ASPECT GÉNÉRAL DE LA VALLÉE DE SANTA-ANNA.

et la plus âgée vingt-quatre, je m'empresserais d'apprendre à ce même lecteur que la timidité n'était ni la vertu ni le défaut de ces demoiselles. Élevées par un père dont la bonté dégénérait en apathie, et par une mère dont la tendresse était poussée jusqu'à l'aveuglement, ces jeunes filles avaient grandi sous l'œil de Dieu, comme la plante, et comme la plante aussi elles s'étaient tournées de bonne heure du côté d'où leur venaient l'air et la lumière. Leurs parents, loin de contrarier ces inclinations naturelles, y avaient aidé de leur mieux par suite de la tolérance qui faisait le fond de leur caractère. L'âge n'avait fait qu'accroître chez nos fillettes cette indépendance d'esprit et cette humeur

UN SOUPER EN FAMILLE CHEZ LE GOUVERNEUR DE CHACO.

aventureuse qui faisaient d'elles de véritables amazones. Souvent elles quittaient ensemble ou séparément le logis paternel et n'y rentraient qu'à la nouvelle lune. Une visite à faire à quelque amie était la cause ou le prétexte de ces absences. Le bon gobernador, certain de la sagesse et de la vertu de ses filles, s'inquiétait peu de leur disparition momentanée, et attendait tranquillement qu'il leur prît fantaisie de rentrer au logis. Quant à leur mère, elle était fière et joyeuse en voyant reparaître, après un laps de temps plus ou moins long, Inès, Carmen, Anita ou Visitacion, avec une robe et un châle qu'elle ne lui connaissait pas encore. Au lieu de l'accabler de ces questions qu'une mère se croit toujours en droit d'adresser à sa fille, quand, l'ayant vue sortir habillée de rose, elle la

voit rentrer vêtue de bleu, la digne matrone se contentait de sourire et de s'extasier sur la bonne mine de son enfant dans cette nouvelle toilette.

Aux quakers, puritains et autres personnages un peu collet monté qui pourraient trouver à redire à ces us et coutumes et concevoir des doutes malséants à l'endroit des filles de mon hôte, je dirai que ces us et coutumes sont ceux des cités capitales de l'Amérique espagnole et des villes, villages ou hameaux compris dans leur juridiction ; qu'au lieu de s'en formaliser, de leur crier *raca* et de les mettre en fuite, chacun leur sourit, leur fait bon accueil et les encourage. De là l'intérêt, voire l'affection, qu'on témoignait ostensiblement aux quatre demoiselles de notre gouverneur ; — ce sont de *bonnes filles*, — disaient d'elles tous les planteurs, régisseurs et majordomes de la vallée de Santa-Ana. Ces simples mots font leur plus bel éloge.

Après avoir épuisé la série de leurs questions et écouté les réponses que je jugeai convenable d'y faire, elles aidèrent leur mère à préparer le souper ; le gouverneur était allé frapper aux portes des maisons du village et réclamer de ses administrés, à titre de subsides, quelques provisions qu'on pût ajouter au repas. Il revint au bout d'une demi-heure, rapportant de sa tournée huit œufs et un morceau de lard, qui furent consacrés d'une commune voix à la préparation d'une omelette dont je surveillai la cuisson.

Quand tout fut prêt, nous nous accroupîmes autour d'une natte qui tenait lieu de table. Un chupè, composé de mouton sec et de racines, fut placé au centre, et chacun de nous, muni d'une cuillère, d'une fourchette, d'un morceau de bois affilé, manœuvra de son mieux. Comme j'étais assis entre Inès et Carmen, les aînées des fillettes, j'étais servi par elles au lieu de les servir, selon la coutume ando-péruvienne. Elles avaient soin de choisir les meilleurs morceaux et me les portaient à la bouche, tantôt avec leur fourchette, tantôt avec leurs doigts, détail qui satisfaisait à la fois ma paresse et mon appétit. Quand vint le tour de l'omelette, les — *bonnes filles* — m'en firent les honneurs avec tant de grâce et d'empressement, qu'en récapitulant le nombre de bouchées qu'elles m'avaient offertes, je vis que j'avais mangé ma portion et la leur. En guise de dessert, nous bûmes une bouteille du vin d'oranges que je tenais de la munificence de Sor Maria de los Angeles. Ce vin capiteux mit les filles de mon hôte de si belle humeur, que lorsque la bouteille fut achevée, elles me proposèrent un air de guitare et un petit bal sans façon ; j'acceptai l'air par politesse, mais je refusai nettement le bal, objectant ma fatigue et le besoin de sommeil qui en était la conséquence. Elles insistèrent, mais je tins bon ; alors, voyant que leurs instances étaient inutiles, elles me laissèrent la libre disposition de mon individu. Je priai Miguel de dresser ma couche dans un réduit treillissé qui se trouvait au fond de la pièce et qui jadis avait servi de poulailler ; puis, quand ce fut fait, je pris congé de la famille et m'allai coucher, laissant les fillettes, surexcitées par le vin d'oranges, danser entre elles, faute de cavalier.

Le lendemain, de bonne heure, je quittai Chaco, suivi de mon guide. Nous descendîmes vers la vallée par des sentiers en zigzag et d'une pente roide. Après avoir traversé la rivière d'Alcusama, un des affluents du rio de Santa-Ana, et côtoyé la

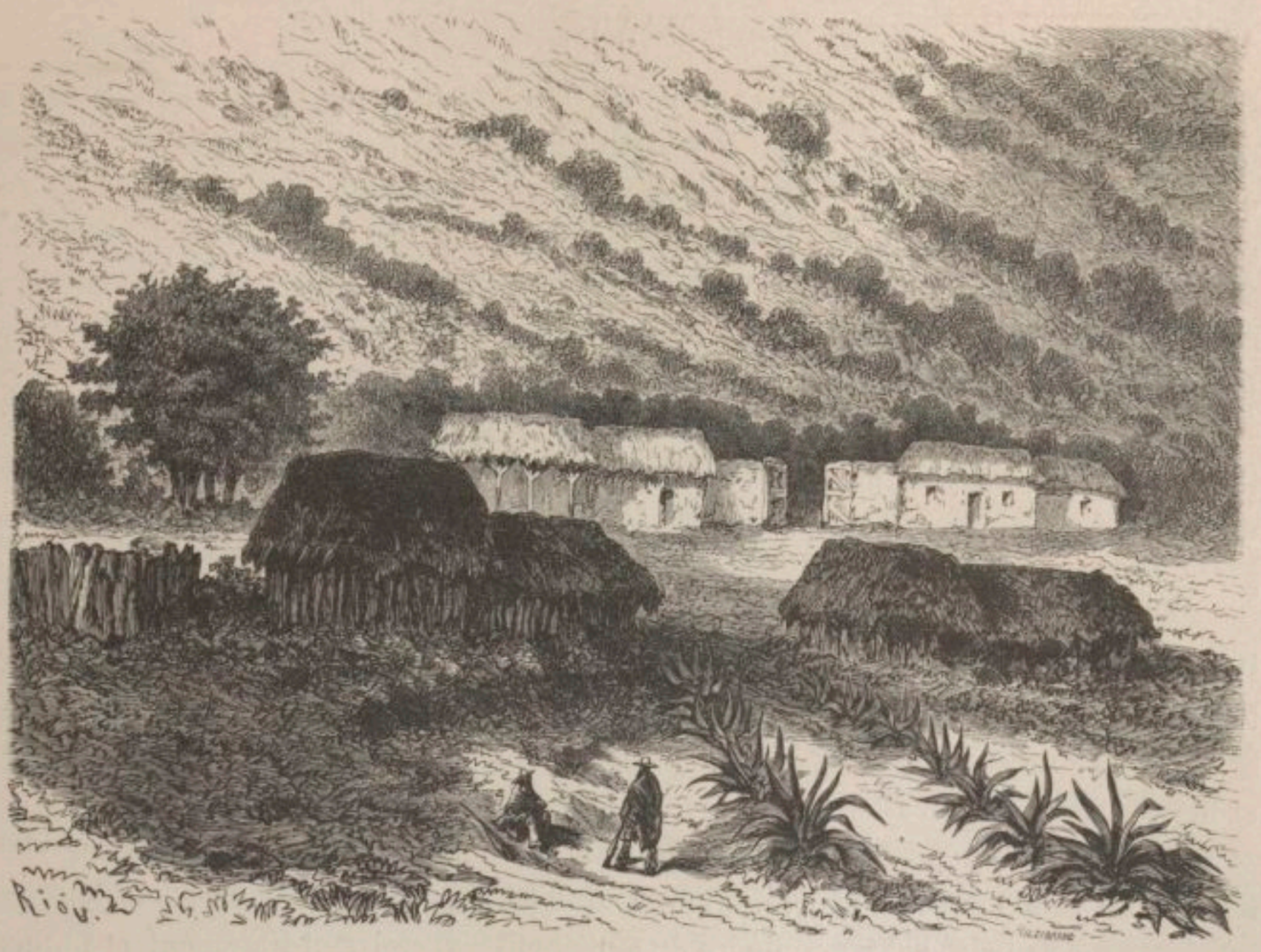
ferme de Salamanca, nous arrivâmes sur les neuf heures au village d'Écharati ; j'y fis halte un instant, pour prier l'alcade de m'adresser à l'hacienda de Bellavista, où je me rendais, les colis, bagages et paquets qui devaient m'être expédiés de Cuzco. Ces formalités remplies, je n'eus plus qu'à tourner bride et suivre la belle allée d'agavés qui conduit du village à l'hacienda en question, que j'atteignis après dix minutes de marche.

VILLAGE D'ÉCHARATI.

SIXIÈME ÉTAPE

D'ÉCHARATI A CHULITUQUI

(PÉROU)



HACIENDA DE BELLAVISTA.

SIXIÈME ÉTAPE

D'ÉCHARATI A CHULITUQUI

L'hacienda de Bellavista. — Une ancienne connaissance. — Réhabilitation d'un régisseur devenu gargotier. — Fray Astuto et Fray Bobo. — Toute la vérité, rien que la vérité. — Visite à la mission de Cocabambillas. — Le verre de limonade et la cuillère d'argent : apologue. — Qui prouve qu'en diplomatie un moine franciscain est plus fort qu'un voyageur artiste. — Détails et portraits. — L'auteur accomplit un pèlerinage pieux à travers l'hacienda de Bellavista. — Épître familière. — Le secrétaire d'une Altesse Sérénissime. — *Nec pluribus impar*. — Un flambeau de la science. — Vanité des vanités, tout n'est que vanité. — Grâce à quelques verres de vin d'oranges, l'auteur apprend une foule de choses qu'il ignorait. — Ne touchez ni à la hache ni à l'amour-propre. — Départ pour la plage de Chahuaris. — Indiens Antis. — Manière de s'assurer si la race des chiens muets est perdue, comme le prétendent quelques savants. — Où le voyageur, en herborisant, trouve à la fois des fleurs et des gibernes. — La messe du départ. — Echange d'adieux entre ceux qui partent et ceux qui restent. — *Buen viage !* — Premiers rapides et premiers baisers de la vague. — Mancureali. — Un capital énorme représenté par douze haches en fer de Biscaye. — Illapani. — Le bivac de Chulituqui. — Confidence à laquelle l'auteur et conséquemment le lecteur étaient loin de s'attendre.

L'hacienda de Bellavista, plus communément désignée par le nom d'hacienda d'Écharati, à cause de la proximité de ce village, est une des plus renommées de la vallée de Santa-Ana. Le cacao qu'on y récolte est supérieur en qualité à celui de Pintobamba, n'en déplaise aux faiseurs de mercuriales du marché de Cuzco, qui s'obstinent à coter

celui-ci à un prix plus élevé que l'autre. Aux lecteurs du genre positif, que de pareils détails pourraient intéresser, nous dirons que cette supériorité du théobrome d'Écharati, que nous sommes le premier à signaler publiquement et sans avoir l'idée de *faire une réclame* à son propriétaire, n'a d'autre cause que la taille et la culture intelligentes des arbres qui le produisent, et l'élévation de la température qui le mûrit. A Pintobamba, cette température ne dépasse guère vingt-trois degrés, tandis qu'à Écharati elle s'élève jusqu'à vingt-huit degrés.

La situation de l'hacienda entre les deux montagnes boisées de l'Urusayhua et de l'Aputinhia est des plus pittoresques, et dans toute la vallée on chercherait vainement un site qui alliât avec tant de bonheur la beauté et la splendeur des masses à l'élégante variété des détails.

A chaque pas le point de vue se déplace et charme l'œil par un attrait nouveau : l'artiste y trouve à foison des sujets d'études ; le poëte y cueille à loisir des sonnets tout faits ; le botaniste, des plantes et des fleurs sans nombre, et le zoologiste peut y collectionner assez de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes pour en remplir des caisses et en encombrer des cartons.

L'allée d'agavés qui relie comme un trait d'union le village à l'hacienda, vient aboutir, du côté de cette dernière, à une cour d'un arpent carré, coupée en deux par un ruisseau d'eau vive ; des graminées de toute espèce y croissent librement et forment un tapis moelleux. Cette cour est bornée au Nord par une suite de bâtiments en pisé, de hangars et de granges ; au Sud, par la cuisine, la distillerie et les demeures des péons, humbles cabanes à pans treillissés et à toit de chaume ; à l'Est, par un jardin sans bornes, et à l'Ouest, par des taillis sans fin. De grands et beaux arbres, les uns pourvus de leur seul feuillage, les autres couverts de magnifiques fleurs, arrondissent leurs masses à travers cet ensemble.

Mon arrivée fit aboyer les chiens de garde enchaînés aux poteaux d'un hangar et lever de la table devant laquelle était assis, sous ce même hangar, le propriétaire de l'hacienda, un compatriote venu tout jeune en Amérique. Il accourut à ma rencontre, et comme je sautais à bas de ma mule, ses mains s'emparèrent des miennes et les serrèrent affectueusement. Notre connaissance mutuelle datait de loin ; nous avions voyagé ensemble, mangé au même plat, bu au même verre, partagé les mêmes fatigues, subi les mêmes privations ; nous éprouvâmes un plaisir véritable en nous revoyant après une absence de huit années. Instruit de mon projet de voyage, par une lettre que je lui avais adressée de Cuzco et qu'il avait reçue la veille au soir, il attendait mon arrivée. Son premier soin, après m'avoir fait rafraîchir, fut de me demander si j'étais fatigué et si je voulais faire un somme. Comme je lui répondis que j'avais bien dormi et me sentais frais et dispos, il donna des ordres pour le déjeuner et me proposa, en attendant, de visiter en amateur le domaine de Bellavista qu'il possédait depuis trois ans. Nous parcourûmes le cacahual, les plantations de café, de coca, de manioc, dont la tenue ne méritait que des éloges. Tout en marchant à pas comptés, afin de me laisser examiner chaque chose à mon aise, le compatriote

m'entretenait de ses opérations commerciales et escomptait complaisamment leur succès futur, auquel, par affection, j'ajoutai quelques chiffres. Insensiblement notre conversation passa du présent au passé, et nous en vînmes à nous rappeler l'un à l'autre les incidents de tout genre qui l'avaient signalé. Nous nous étions connus dans les vallées de Carabaya, que je parcourais le fusil sur l'épaule et où mon hôte exploitait alors un lavadero sur lequel il avait fondé de magnifiques espérances. — L'espérance, a dit quelque part l'auteur des *Natchez*, est une plante dont la fleur se forme, mais ne s'épanouit jamais. — Le compatriote avait pu juger de la vérité de cette pensée ; ses espérances étaient constamment restées en bouton, et ce bouton, venant à se dessécher, avait entraîné pour lui une perte de cent cinquante mille francs, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait et qu'il avait exposé dans son entreprise. Ce rude échec l'avait courbé sans l'abattre. Sa nature, vigoureusement trempée, avait bien vite repris le dessus. Du revers oriental des Andes, il était passé sur le revers occidental, et à quatre ans d'intervalle je le retrouvais dans le val de Tambo, cultivant le coton et la canne à sucre. A cette époque nous avions exploré de concert la région sablonneuse du littoral comprise entre le seizième degré et le dix-huitième, chacun, il est vrai, dans un but différent, mais bravant conjointement la faim, la soif et la chaleur. Que de fois, faute d'aliments convenables, nous avions soupé avec des coquillages crus et une poignée de fucus recueilli sur la plage ! que de soirées et que de nuits nous avions passées étendus sur le sable, écoutant le bruit de la mer et bayant aux étoiles, ou dormant du sommeil des justes, avec un tronc de bois flotté pour oreiller. A ces privations et à ces misères, entremêlées d'ailleurs de folles saillies et de joyeux rires, se rattachaient bon nombre d'épisodes gais ou tristes, sérieux ou charmants, qu'en ce moment nous nous récitions l'un à l'autre en les faisant précéder de la formule accoutumée : Vous rappelez-vous ?...

Cette conversation toute rétrospective absorbait si bien mon attention, que je suivais mon guide à travers buissons et halliers, insensible aux piqûres de leurs épines qui me labouraient rudement les jambes. En qualité de propriétaire rural, il tenait à me promener dans tous les coins de son domaine, sans songer que j'en connaissais aussi bien que lui les moindres détours. Par égard pour nos anciennes relations, je me laissai remorquer docilement pendant une bonne heure; puis, voyant mon hôte diriger ses pas vers les fourrés qui s'étendent à l'Ouest de la propriété, je l'arrêtai court en lui demandant si son intention était que nous prissions un bain avant de déjeuner.

« Un bain ! fit-il ; est-ce que vous voudriez vous baigner ?

— Moi ! pas le moins du monde ; je remarque seulement que nous prenons le chemin de la *baignoire à Gaspard*, c'est-à-dire du trou de six pieds carrés qu'avait fait creuser un de nos compatriotes qui autrefois régissait cette hacienda au nom du sieur Hermenegildo Bujanda, à qui vous l'avez achetée.

— C'est vrai ! fit mon hôte avec un geste de désappointement, j'oubliais que vous avez vécu deux mois sur ce domaine, gravi jusqu'au sommet de la montagne Urusayhua et planté sur son faîte un drapeau glorieux !

— Un simple drap de lit ; et ce fut Gaspard, qui m'accompagnait dans cette ascension, qui voulut l'attacher là-haut pour faire la nique aux gens du village. Vieux et jeunes avaient prétendu que nous resterions en chemin.

— A propos de ce Gaspard, me dit mon hôte, il a couru dans le pays d'assez vilains bruits sur son compte ; il paraît qu'il avait séduit une jeune fille, malmené sa mère, que sais-je ! Je tiens ces détails de don Hermenegildo Bujanda...

— Votre Bujanda n'est qu'un drôle, répliquai-je froidement ; je puis vous en donner la preuve.

— Pardieu, vous me ferez plaisir ! A l'étranger, l'honneur d'un Français est pour moi celui de la France, et j'éprouve une mortification véritable en entendant un homme du pays parler mal d'un des nôtres. »

Au moment où j'allais donner à mon hôte l'explication qu'il souhaitait et que j'ai déjà donnée quelque part [1], nous atteignions la lisière du cacahual. Une chola parut et, s'avançant à notre rencontre, nous annonça que le déjeuner venait d'être servi. Nous prîmes le pas gymnastique. En rentrant dans la cour, j'aperçus d'un coup d'œil, sous le hangar qui servait tour à tour de salle à manger et de salon de conversation, un plat de viandes fumantes placé au centre de la table. En regard se trouvaient deux assiettes en terre brune. La nudité de ce service me remit en mémoire une chose à laquelle depuis longtemps je ne songeais plus : c'est que le compatriote avait des goûts simples et mangeait seulement pour vivre, au lieu de vivre pour manger. Nous déjeunâmes. Quand le plat fut vide, on nous servit quelques oranges à titre de dessert ; une tasse de café filtré à la chaussette, selon l'usage du pays, mais dont la nuance un peu louche était rachetée par un arome pénétrant, couronna la séance. Chacun de nous alluma un cigare, et, tout en nous renvoyant mutuellement des bouffées de fumée au visage, j'entretins mon hôte de mes affaires et lui appris que mes bagages, pouvant arriver de Cuzco d'un moment à l'autre, il était urgent que je me rendisse à la Mission de Cocabambillas pour y traiter de la location d'une pirogue et de deux rameurs qui m'étaient nécessaires. Avec cette embarcation, je comptais descendre la rivière de Santa-Ana jusqu'au premier village des Antis ; là, je renvoyais ma pirogue et mes rameurs civilisés ; j'en empruntais ou j'en louais d'autres aux Indiens sauvages, je traversais avec ceux-ci les plaines du Sacrement et j'atteignis Sarayacu, la Mission centrale où les moyens de transport ne me manqueraient pas. A l'exposé de ce plan que je croyais simple et d'une exécution facile, je vis le compatriote hocher la tête d'un air qui ne présageait rien de bon.

« Connaissez-vous les maîtres de Cocabambillas ? » me demanda-t-il.

Je lui répondis que j'avais vu quelquefois, à Cuzco, Fray Bobo, le plus âgé des deux chefs de la Mission, que j'avais même dîné avec lui chez un Espagnol, son compatriote, mais que Fray Astuto m'était inconnu.

« Tant pis, me dit-il. Fray Astuto est l'âme et la tête de l'association commerciale ; Fray Bobo n'en est que le bras. Quant à leur histoire, si vous l'ignorez, je puis vous la

[1] *Scènes et paysages dans les Andes*, 2e série. — Paris, Hachette. 1861.

dire. Le premier est Catalan, le second Biscayen ; tous deux appartiennent à l'ordre de Saint-François ; tous deux sont sortis du collége apostolique d'Ocopa, il y a de cela quelque trente années, pour venir s'établir à Cocabambillas, mission que les Jésuites avaient fondée et qu'ils furent contraints d'abandonner lors de leur expulsion du pays. En disant adieu aux doux loisirs du monastère et à la grasse vie que mènent les moines dans leurs couvents de la Sierra, Fray Astuto et Fray Bobo n'avaient probablement qu'un but unique et qu'un désir, celui de ramener au culte du vrai Dieu de pauvres idolâtres, d'adoucir leurs mœurs, de les civiliser et d'en faire un peuple de frères. Mais, en arrivant ici, les idées de nos Franciscains se modifièrent quelque peu. Ils s'aperçurent que les Indiens sauvages, qu'ils avaient cru trouver établis aux alentours de la mission, en étaient éloignés de vingt-cinq à trente lieues, qu'un seul chemin conduisait sur leur territoire de chasse, et que ce chemin était une rivière torrentueuse dont la navigation offrait mille dangers. Cette découverte refroidit le zèle des deux moines ; après mûr examen de la situation, ils se dirent qu'il serait ridicule et même assez sot de leur part de s'exposer à souffrir la misère et la faim, à subir le martyre ou à laisser leurs os au fond d'une rivière, et cela pour la gloriole de ramener à la vraie foi quelques douzaines de Peaux-Rouges ; que mieux valait se fixer à Cocabambillas, troquer le bâton blanc du missionnaire contre la bêche du fermier, et, profitant des défrichements pratiqués par les Jésuites, cultiver la canne à sucre et la coca, le cacao et le café, et s'arranger une existence honnête, douce et laborieuse. Par suite de ce raisonnement, qui ne manquait ni d'égoïsme ni de logique, nos moines jetèrent le froc aux orties, laissèrent croître leurs cheveux et ne songèrent plus qu'à leurs intérêts matériels. Si, de loin en loin, ils disent encore une messe, c'est moins pour l'acquit de leur conscience que pour garder certain prestige aux yeux des dévots du pays, et rendre ces ouailles plus faciles et plus coulantes dans les opérations commerciales qu'elles peuvent tenter de compte à demi avec leurs pasteurs. »

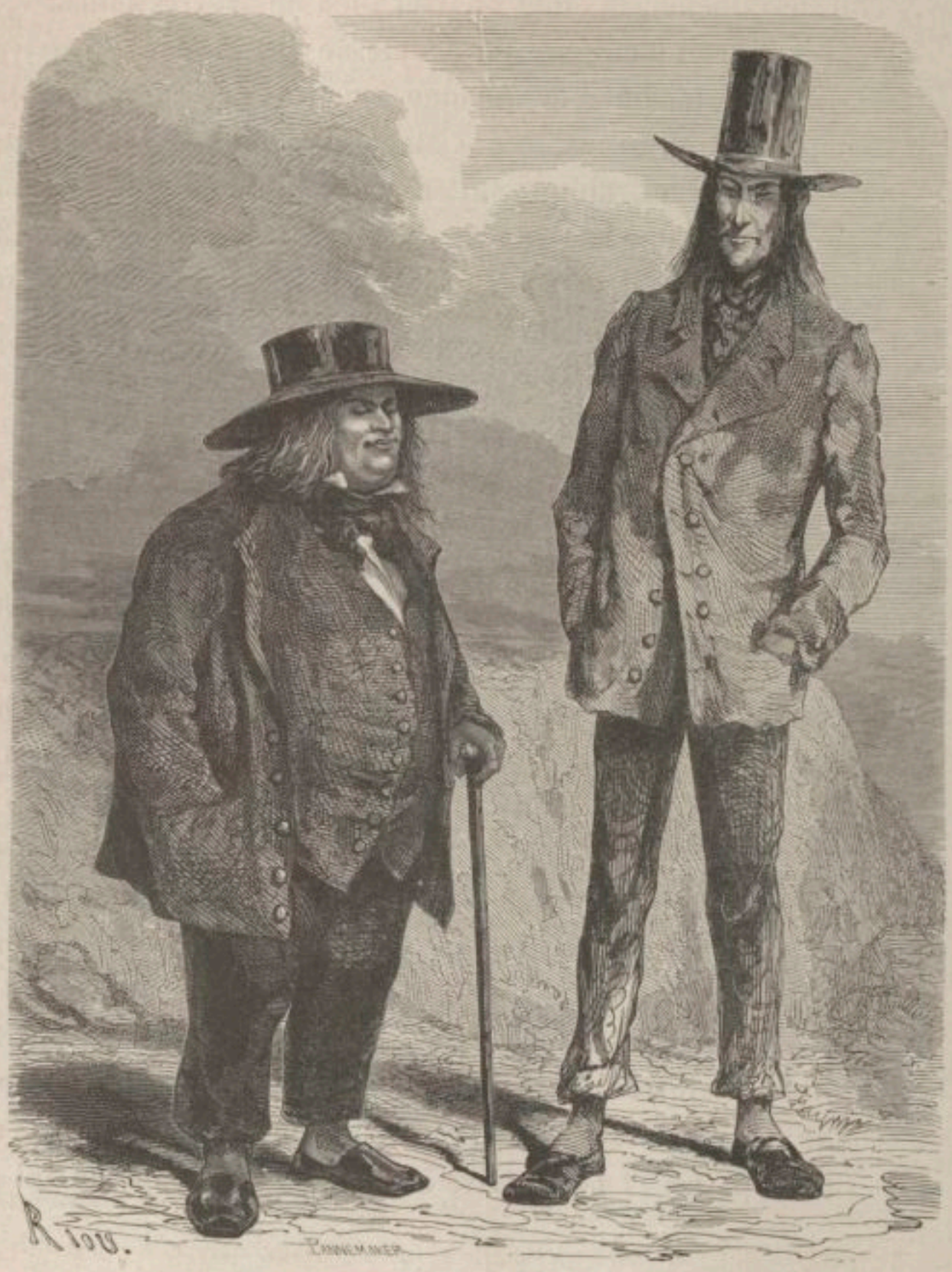
Ici je crus devoir interrompre le narrateur pour lui dire que sa version ne s'accordait guère avec ce que j'avais appris de Fray Bobo lui-même. Mais sans me donner le temps de poursuivre :

« Fray Bobo, me dit-il, vous aura conté qu'en 1806, mû par le désir d'être utile à de pauvres sauvages qu'il appelait ses frères, il s'était embarqué sur cette rivière de Santa-Ana, l'avait descendue jusqu'à Sarayacu, et, prenant ensuite à travers terres, avait gagné Moyobamba, puis Chachapoyas, et était arrivé à Lima, où la population lui avait tressé des couronnes...

— Eh bien ! que trouvez-vous à redire à cela ?

— Que le fond de l'histoire, c'est-à-dire le voyage de Fray Bobo est exact et réel. Mais le motif qui le détermina est parfaitement controuvé. Voici ce qui eut lieu. En 1806, Fray Astuto et Fray Bobo se prirent de querelle ; le sujet de cette querelle touchait à la question d'argent. L'un des moines est avare, l'autre prodigue. Où le premier entassait réal sur réal, le second aimait à semer les piastres. Un jour qu'il avait perdu au jeu une assez forte somme sur parole, — on jouait alors gros jeu chez nos hacenderos, à l'occasion des fêtes patronales, — et qu'il ne savait comment s'acquitter, il entendit

parler d'une prime de 4000 piastres que le vice-roi Abascal offrait à l'explorateur assez hardi pour tenter le voyage de Santa-Ana à Lima par les cours d'eau de l'intérieur. L'occasion était magnifique, et Fray Bobo la saisit aux cheveux. Il effectua ce voyage, toucha la somme offerte, et comme apparemment il ne pouvait vivre sans son compagnon Astuto, il vint après un an d'absence le rejoindre à Cocabambillas. Depuis, ils ont con-



FRAY BOBO ET FRAY ASTUTO.

tinué d'habiter ensemble et de travailler en commun, se chamaillant sans cesse, se boudant quelquefois, mais finissant toujours par s'entendre.

— Vous paraissez si bien renseigné sur le compte de vos voisins, dis-je à mon hôte, qu'on croirait presque, à vous entendre, que vous avez eu maille à partir avec eux...

— Qui peut vous donner cette idée ?

— La façon charitable dont vous parlez de ces bons moines. Feraient-ils par hasard concurrence à votre commerce de cacao? »

Le compatriote se mit à rire.

« Nous avons été toujours bien ensemble, me dit-il. A mon arrivée ici, ils sont venus me rendre visite, et je les ai visités à mon tour. Là se sont bornées nos relations; quant à la concurrence commerciale dont vous parlez, elle est impossible entre nous. Ils cultivent la canne à sucre et moi le cacao. Toutefois, pour vous punir de la mauvaise idée qui vous est venue, je bornerai là mes explications. Si vous tenez à avoir sur ces Franciscains des renseignements plus précis, vous irez à Cocabambillas les leur demander à eux-mêmes.

— Soit. Comme il est à peine trois heures, je puis faire cette course aujourd'hui. Quelle distance y a-t-il jusqu'à la Mission?

— Cinq kilomètres au plus, et je puis vous donner un guide.

— Merci, j'ai mon mozo d'Occobamba qui connaît le chemin. »

J'envoyai chercher mes mules au pacage, je les fis seller, et dix minutes après je quittai Bellavista en compagnie de Miguel qui trottait près de moi. Chemin faisant, le brave garçon m'avoua que la vallée de Santa-Ana, malgré ses beautés pittoresques, ses haciendas et ses cultures, lui plaisait moins que le pueblo d'Occobamba. C'était me dire clairement qu'il serait charmé de revoir ses pénates, et je me promis, de retour à Bellavista, de lui procurer ce plaisir en lui signant son *exeat*, c'est-à-dire en soldant son compte.

Le chemin qui conduit d'Écharati à Cocabambillas côtoie la base des cerros qui bordent la vallée dans l'aire du Sud, et domine d'une hauteur de quelque deux cents mètres le fond de la même vallée, sur lequel le regard plonge constamment. A travers les plantations de cannes à sucre et de coca, les champs de maïs et les terrains incultes, couverts d'une végétation vivace plutôt que puissante, on voit fuir et se dérouler la rivière, dont la couleur d'étain, ravivée çà et là par la blanche écume de quelque rapide, se détache en clair sur le fond sombre des verdures. Ce chemin, tantôt plan et horizontal, tantôt montueux et creusé par le lit d'un torrent ou la crevasse d'une ornière, offre des détails curieux et pleins d'intérêt au passant assez désœuvré pour chercher des distractions dans le paysage; des fromagers, des robinias au tronc puissant, au feuillage étalé en ombelle, coupent ce chemin de grandes zones d'ombre bleue; des azaléas aphylles ou jacarandas, aux corolles caduques, le jonchent de fleurs blanches, jaunes ou violettes; des fougères arborescentes décorent ses talus de splendides aigrettes. Des massifs de passiflores, de convolvulus et d'érythrine rouge vif à laquelle sa fleur papilionacée, dont l'étendard, d'une longueur singulière et figurant un nez superlatif, a valu en quechua le nom de *Yahuar Cencca* (*le nez sanglant*), ornent ce chemin de courtines mobiles et d'élégantes draperies.

Au plus fort de mon admiration pour toutes ces jolies choses, je vis se dresser devant moi, à l'extrémité du chemin qu'il barrait comme un poteau indicateur ou comme une borne, un arbre corpulent de la famille des mimoses, dans lequel je reconnus un algarobe. Derrière lui apparaissait un groupe de murailles basses à toiture de chaume.

« Voilà Cocabambillas, me dit Miguel, et l'arbre que vous voyez est venu d'une graine plantée par les Jésuites; il doit avoir cent cinquante ans.

— Comment sais-tu cela? lui demandai-je.

— Parce que tout le monde le sait, » me répondit-il.

Je n'eus pas le temps de m'étonner d'être seul à ignorer une chose aussi simple,

LA LIANE YAHUAR CENCCA (LE NEZ SANGLANT). ERYTHRIANA SPLENDENS.

nous arrivions devant la Mission, longue et basse chaumière d'un aspect assez misérable, et le bruit de nos pas venait d'attirer quelqu'un sur le seuil. Ce quelqu'un était un individu d'une cinquantaine d'années, haut de taille, maigre de corps et de visage, avec des traits accentués, un teint blême et des cheveux plats. Il était vêtu d'une soutanelle en étoffe gros-bleu et coiffé d'un vaste sombrero en paille de latanier. Une voix

secrète m'avertit que ce personnage était le moine Fray Astuto, et j'allais le comparer au Basile de Beaumarchais, si le regard qu'il me jeta ne m'eût rappelé le *meditantis ictum obliquum* du verrat d'Horace, s'apprêtant à découdre un ennemi.

Bien que ce regard coloré de pourpre et de feu par un reflet du soleil couchant n'eût rien de sympathique ou même d'attrayant, je ne m'en émus pas, et, mettant pied à terre, je saluai le personnage et m'informai à lui si Sa Révérence le P. Juan Bobo était à la Mission. « Fray Bobo est de mes amis, ajoutai-je ; je l'ai connu à Cuzco, chez un de ses compatriotes où nous avons fait de joyeux dîners, et j'aurais été charmé de lui serrer la main. »

MISSION DE COCABAMBILLAS.

En m'entendant me réclamer de son collègue et parler de notre amitié née à table, au bruit des verres et au doux glouglou des flacons, comme l'eût pu faire un membre de l'Ancien Caveau, le révérend ébaucha un sourire et m'invita à entrer sous son toit pour m'y reposer un instant. Je le suivis, et comme, après m'être assis sur un banc qu'il me désigna, j'essuyais avec mon mouchoir mon front ruisselant de sueur, il m'offrit un verre de limonade que j'acceptai, et qu'il me prépara lui-même avec du sucre brut et le jus d'un citron. Pour opérer un mélange parfait du doux et de l'acide, il alla prendre dans une armoire une petite cuillère en argent, remua le breuvage et me pria d'y goûter pour savoir s'il n'y manquait rien. J'en bus une gorgée, l'assurant qu'il était exquis ; puis,

comme je portais de nouveau le verre à mes lèvres, je m'aperçus que la cuillère en avait été retirée. Comme Fray Astuto me voyait pour la première fois, et conséquemment devait ignorer si j'étais capable ou non de dérober une pièce d'argenterie dans les maisons où j'étais accueilli, je ne me formalisai point de sa défiance. J'allai même jusqu'à trouver évangélique et rationnelle l'idée qu'il avait eue de mettre sa cuillère hors de ma vue et de ma portée, afin que je ne succombasse pas à la tentation de me l'approprier.

Pendant que je buvais ma limonade, il m'apprit que son collègue était allé porter le viatique à un hacendero de la vallée, près de paraître devant Dieu. L'absence de Fray Bobo, continua-t-il, pourra durer huit jours, dix jours, une quinzaine, car il profitera de sa sortie pour confesser quelques personnes pieuses, visiter des malades, secourir des pauvres et consoler des affligés... Mais, à son retour, je ne manquerai pas de lui annoncer votre bonne visite, et je puis à l'avance vous exprimer le regret qu'il aura de n'avoir pu vous voir.

Cette dernière phrase était de celles que dans un salon parisien on considère comme une formule polie de congé et après laquelle on n'a plus qu'à se lever, prendre son chapeau, saluer et se retirer au plus vite, sous peine de passer pour une *espèce* ou pour un homme arrivant du Monomotapa. Mais j'étais à Cocabambillas et non à Paris, circonstance qui atténuait singulièrement la portée des choses et la valeur des mots : donc, au lieu de partir comme je l'eusse fait dans la capitale du monde civilisé, je m'établis sur mon banc le plus carrément possible, je tirai de ma poche mon étui à cigarettes et le présentai tout ouvert à Fray Astuto pour qu'il en prît une ; j'en pris une moi-même, et l'ayant allumée à l'aide de mon *mechero*, je la tendis au moine, afin qu'il y allumât la sienne. Comme cette manœuvre de ma part parut lui causer une certaine inquiétude, je jugeai convenable d'y mettre un terme en lui apprenant le motif véritable de ma visite. Je terminai par la demande d'une pirogue et de deux rameurs que j'offris de payer au taux usité, soit quinze francs ou la valeur de cette somme en marchandises, par chaque étape de dix lieues.

En m'écoutant, le révérend moine avait pâli et rougi tour à tour, donné des signes d'impatience, et lorsque j'en étais arrivé à la demande en location d'une pirogue et de rameurs, sa face s'était contractée comme celle d'un nouveau-né qui a la colique.

« Mais ce que vous demandez là est impossible, s'écria-t-il quand j'eus fini.

— Bah ! fis-je ingénument, moi qui croyais la chose des plus simples.

— Écoutez, me dit-il, vous êtes l'ami de Fray Bobo et à ce titre je vais être franc envers vous. Je n'ai pas de pirogue, et quand même j'en aurais une, je me garderais bien de vous la prêter, car ce serait aider à votre perte et vous fournir en quelque sorte un pistolet pour vous suicider. Quant aux rameurs que vous demandez, c'est en pure perte ; vous offririez cinq cents piastres aux mozos du pays, pour tenter avec vous un pareil voyage, qu'ils refuseraient net. Tous ont une peur affreuse des Chunchos, et pour rien au monde ne voudraient se hasarder à mettre le pied sur le territoire de ces infidèles. Croyez-moi, renoncez à votre projet, que je considère comme une suggestion perfide du mauvais esprit !

— Impossible ! dis-je au révérend qui semblait guetter ma réponse, un ami m'attend au Brésil, et je lui ai donné ma parole d'aller le rejoindre.

— Comment ferez-vous ? La rivière est le seul chemin praticable, et à moins que de la descendre à la nage ou de marcher sur ses eaux comme notre divin Sauveur sur celles du Génézareth, je ne vois pour vous aucun moyen d'aller rejoindre votre ami.

— Moi, j'en vois un, dis-je. La fête du Carmen tombe dans six jours. Chaque année, à cette époque, les Indiens Antis viennent troquer avec les habitants d'Écharati des singes et des perroquets contre des haches, des couteaux et des verroteries ; je profiterai du départ de ces naturels pour prendre passage dans leurs pirogues. Le reste me regarde. »

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres du moine.

« C'est un moyen, en effet, me dit-il, mais il est chanceux.

— D'accord, mon révérend ; mais comme vous voyez, je n'ai pas l'embarras du choix. »

Désormais la conversation entre nous ne pouvait que traîner en longueur. Je pris congé du moine, j'enfourchai ma monture et revins à Bellavista assez contrarié du triste résultat de ma négociation. Le compatriote m'attendait avec impatience. Avant que j'eusse ouvert la bouche, mon air refrogné lui avait appris que j'apportais de mauvaises nouvelles.

« Eh bien ? » me dit-il.

Je lui racontai dans tous ses détails mon entrevue avec Fray Astuto, la conversation que nous avions eue ensemble, et je terminai en déplorant l'absence de Fray Bobo, dont l'influence en cette occasion eût pu m'être utile.

« Fray Astuto vous a joué comme un enfant, me dit-il. Son refus de vous prêter une pirogue prouve, à n'en pas douter, que le voyage que vous voulez entreprendre lui porte ombrage et qu'il en redoute les conséquences. Au reste, vous n'êtes pas le seul à qui notre voisin ait interdit en quelque sorte la descente de la rivière. Depuis longtemps il considère l'intérieur du pays comme un jardin des Hespérides et s'en est constitué le dragon officieux. »

Le style imagé du compatriote me paraissant assez obscur, je le priai de me tenir un langage plus simple, afin que je pusse comprendre, non-seulement ce qu'il disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire en parlant de l'ombrage que pouvait porter au moine de Cocabambillas ma traversée du Pérou au Brésil.

« Voilà, dit-il. Les relations que Fray Astuto entretient avec les Indiens Antis et les Chontaquiros, par l'intermédiaire de ses cholos, lui ont appris que l'intérieur du pays abondait en cacao, en vanille, en salsepareille, sans compter les plantes médicinales, tinctoriales et les bois de construction dont l'industrie et le commerce pouvaient tirer parti. Sa crainte, et cette crainte l'empêche de dormir, est qu'un explorateur, après avoir vérifié ces ressources, n'en fasse un rapport détaillé au gouvernement péruvien et n'obtienne de lui l'autorisation d'exploiter à son profit cette mine de richesses. De là les difficultés et les obstacles de tout genre que notre missionnaire suscite au voyageur et au curieux que l'amour de la science ou l'attrait de la nature peut attirer au delà de Cocabambillas. Dans chaque passant inconnu Fray Astuto voit un industriel prêt à s'emparer

d'une fortune dont il ne jouit pas précisément, mais qu'il s'est habitué à considérer comme sienne. Commencez-vous à comprendre?

— J'avoue que j'ai quelque peine à croire...

— Bien. Vous comprendrez tout à fait en sachant que Fray Astuto, qui vous a dit manquer d'embarcation, est propriétaire de quatre pirogues en état de service; qu'en outre il dispose d'une douzaine de chenapans aptes à les conduire et prêts à tout entreprendre sur un signe de lui. Quant au prétexte qu'il a cru devoir employer pour expliquer l'absence de son collègue, il est mensonger de tous points. Fray Bobo, au lieu d'aller porter le viatique à un mourant, est allé, en compagnie de quelques cholos, explorer une forêt de quinquinas en deçà de Putucusi, où s'opère la jonction des rivières de Lares et de Santa-Ana. Maintenant que vous êtes instruit de tout ce que vous deviez savoir, à quoi vous décidez-vous?

— J'attendrai l'arrivée des Antis et je profiterai de leur départ pour entreprendre mon voyage. C'est un retard de six jours, mais qu'y faire! Je tâcherai de rattraper le temps perdu.

— Avez-vous fait part de votre projet à Fray Astuto?

— Oui certes!

— Vous auriez mieux fait de le lui cacher. Dieu veuille qu'il n'ait pas l'idée d'envoyer un exprès à ses bons amis les Chunchos, pour les avertir que cette année, la petite vérole sévissant à Cocabambillas, ils aient à rebrousser chemin pour échapper à la contagion du fléau.

— Mais c'est donc le diable en personne que votre Fray Astuto?

— C'est un moine sans foi doublé d'un négociant, voilà tout. »

Comme on venait de servir le dîner, nous nous mîmes à table. Ma visite à la Mission et la contrariété que j'avais éprouvée m'avaient ôté l'appétit. Si je ne pus manger, le compatriote mangea pour deux, ce qui revint au même. Le soir venu, je réglai mes comptes avec Miguel; j'ajoutai à la petite somme que j'étais convenu de lui payer le don d'un pourboire, et le laissai libre de partir pour Occobamba quand bon lui semblerait. Toutefois, en le congédiant, je le regardai d'une certaine façon, et mettant comme Harpocratès un doigt sur mes lèvres, j'articulai distinctement en espagnol le mot *remember* de Charles Ier. Le mozo comprit si bien l'avertissement caché sous ces huit lettres, qu'il en devint tout pâle et murmura en secouant la tête :

« Il n'y a pas de danger que je souffle un mot! »

Mon sommeil de cette nuit fut entrecoupé de soubresauts et de rêves pénibles où la figure blême du moine Astuto passait et repassait devant mes yeux, tantôt de profil et tantôt de face, éclairant comme une pâle lune un paysage brumeux où grouillaient, sautillaient, rampaient une foule d'êtres bizarres, rougeâtres, demi-nus, armés d'arcs et de flèches et coiffés de plumes multicolores. Ces larves hideuses, brillant d'une lueur émanée d'elles-mêmes, se montraient et disparaissaient tour à tour, pareilles à ces étincelles qu'on voit courir sur du papier brûlé. Les premières clartés de l'aurore mirent fin à ce cauchemar. Ce fut avec un inexprimable plaisir que je saluai son apparition et que j'allai

respirer l'air frais du matin. A l'occident, le ciel présentait une succession de teintes bleues, lilas ou citron, qui, en s'avançant du côté de l'est, où s'allait montrer le soleil, s'amalgamaient et se fondaient dans un admirable ton de rose à cent feuilles. Jamais je n'avais si bien compris la vérité locale de l'épithète de *rododactulos* que le Mélésigène donne à la fille de Titan et de Ghè.

Tout dormait encore dans l'hacienda, jusqu'aux chiens de garde, molosses hargneux et terribles, redoutés des Indiens. En me voyant traverser la cour, ils entr'ouvrirent un œil somnolent et battirent le sol de leur queue, comme pour me dire qu'en qualité d'ami de la maison je pouvais aller et venir sans crainte. Je pris au hasard le premier sentier qui s'offrit à moi. Bientôt je me trouvai au milieu de terrains incultes, couverts de grandes broussailles et de hauts buissons que dépassaient les têtes des ingas et des genipahūas. Une ombre bleuâtre voilait encore ces fourrés. Des bruissements inquiets agitaient leurs branchages. Les becs-fins, les sitelles, les tangaras s'éveillaient, secouaient leurs plumes, étiraient leurs ailes et commençaient *mezzo voce* leur prière à Dieu, que les premiers rayons du soleil allaient changer en hymne d'allégresse.

Les diverses parties de l'hacienda m'étaient assez connues pour que je pusse retrouver mon chemin à travers ce labyrinthe végétal dans les détours duquel un autre se fût égaré. Tournant le dos au Sud, je marchai vers le Nord, écartant de mon mieux les épines, les dards, les aiguillons de cent plantes hostiles qui me harcelaient au passage, et j'arrivai sur le bord de la barranca ou talus à pic qui termine la ferme de Bellavista du côté de la rivière et de l'Urusayhua. La vieille montagne que je revoyais après cinq ans d'absence avait toujours cet aspect formidable qui m'avait frappé lors de ma première visite. Non-seulement elle dominait tous les environs, mais elle donnait aux objets voisins des proportions lilliputiennes. Près d'elle, les blocs énormes échoués sur la plage n'étaient plus que des cailloux ordinaires, et les arbres de cent pieds de hauteur, debout sur ses assises inférieures, semblaient de frêles graminées. Les rayons du soleil, qui venaient de dépasser l'horizon, éclairaient en plein la tête et les épaules du colosse, mais n'avaient pas encore atteint sa base. Toute cette partie du paysage, coupée de l'Ouest à l'Est par le rio de Santa-Ana, flottait dans un brouillard léger ravivé par des glacis bleus et argent d'une suavité incomparable. L'absence momentanée d'oiseaux et d'insectes, l'immobilité du feuillage, qu'aucun vent n'agitait, donnaient à ce site, encore endormi dans les vapeurs du matin, un caractère de beauté juvénile, de splendeur voilée et de calme sérénité.

Un sentier creusé dans la berge, et que je retrouvai avec assez de peine sous les buissons qui l'obstruaient, me conduisit au bord de la rivière. Sa nappe verte, glissant sur un plan incliné avec une rapidité vertigineuse, frangeait d'un liséré d'écume les têtes noires de deux ou trois rochers placés sur son passage. Que de fois, debout sur une pierre ou sur un tronc d'arbre renversé, je m'étais plu à effeuiller dans son courant une fleur aux vives nuances qu'elle avait saisie avec rage et entraînée vers des bords inconnus! Maintenant que l'heure était venue de lui confier mon individu, l'impétuosité de son cours et l'obliquité de sa pente, qui m'intéressaient autrefois, me causaient, je l'avoue, une certaine appréhension. Aussi la priai-je, en passant, de se montrer clémente à mon

endroit et de modérer un peu la brusquerie de ses allures, sans conséquence pour les pétales d'une fleur, mais d'une gravité terrible quand il s'agissait de mes membres. J'ignore si la naïade qui dirige le cours du Huilcamayo-Santa-Ana entendit ma prière et consentit à l'exaucer, mais, après la lui avoir adressée, je me sentis en paix avec moi-même et continuai ma promenade plus léger de corps et d'esprit.

En revoyant un à un les détails frais et gracieux que j'avais admirés naguère, arbres épanouis en choux-fleurs, arbustes élancés en fuseaux, arbrisseaux et buissons ramassés en boules, je pus constater d'un coup d'œil les changements qu'avaient apportés en eux cinq ans de soleil et de pluie. Le tronc des premiers s'était accru d'une prodigieuse façon ; les seconds avaient atteint une hauteur singulière ; les derniers enfin, non contents de grossir, s'étaient soudés les uns aux autres et formaient de vastes massifs ou d'impénétrables fourrés. Involontairement je me comparai à cette végétation luxuriante et

VUE DE LA MONTAGNE URUSAYHUA.

me demandai quelle somme de bonheur, quel appoint de félicité, quelle réalisation des désirs de mon cœur ou des rêves de mon esprit m'avaient valu ces cinq années ! Comme la demande que je m'adressai à cet égard resta sans réponse, j'en inférai que l'arbre et le buisson avaient été plus heureux et plus favorisés que moi.

J'errai quelque temps sur les plages de la rivière, et comme le soleil déjà haut commençait à m'incommoder, je songeai au retour. Toutefois, avant de quitter la berge verdoyante qui borde à cet endroit le Huilcamayo-Santa-Ana, je fis par manière d'acquit un bouquet charmant dont l'arrangement eût ravi feu madame Prévost, la bouquetière artiste. Au centre, je plaçai avec la large fleur d'un *carolinea princeps*, blanche et paille, une *amaryllis reginæ*, carmin sombre strié de blanc et de vert. J'entourai ces deux nobles fleurs de *rhexias* violets et de *melastomes* d'un lilas mauve. Entre ceux-ci je glissai des tiges d'*ingas* aux houppes soyeuses, des *ipomœas* d'une pourpre ardente, et des liserons

multiflores d'un jaune vif. J'y ajoutai quelques panicules d'un *bignonia jasminoïdes* couleur de chair, quelques orchis bigarrés de vert et de rouille, et des touffes de capillaires, pareilles à des marabouts. Pour conserver à mon bouquet toute sa fraîcheur, je l'enveloppai de feuilles de canacorus et d'héliconias humides de rosée, et quand je l'eus bien regardé sous tous ses aspects, bien examiné sous toutes ses faces, je le posai à l'ombre entre les trois fourches d'un arbre. Quel dommage, pensai-je en abandonnant à regret cette botte de fleurs exquises, de ne pouvoir l'offrir à quelqu'une de nos lionnes du grand Sahâra parisien, et cela pour lui procurer le plaisir vaniteux de dire à une amie intime : « Ma chère, ce simple bouquet vaut deux mille francs ! »

Pour m'orienter et retrouver les bâtiments de l'hacienda sans revenir par le même chemin, il me suffisait de tourner le dos à la rivière et de me frayer un passage à travers les fourrés. Comme je cherchais de l'œil un endroit dépourvu de mimoses, d'acacias, de cactées, plantes féroces toujours prêtes à mordre et à déchirer, j'aperçus l'entrée d'un ravin qui coupait le plan du talus. Une végétation épaisse, qui l'enveloppait d'ombre et de mystère, lui prêtait en même temps un faux air de tanière de bête fauve. J'y pénétrai résolûment. Quand mes yeux se furent accoutumés par degrés à l'obscurité verdâtre qui régnait en ce lieu, je relevai çà et là des détails charmants. D'abord un filet d'eau cristalline et glacée dont je bus quelques gorgées, puis des roches splendidement caparaçonnées de ce velours que le vulgaire flétrit du nom de moisissure. Dans la glaise du ravin, toujours humide, croissaient des lycopodes, des adianthées, des hépatiques, des scolopendres rubannées d'une grâce exquise et de ce vert sombre et lustré propre aux végétations que le soleil n'a jamais effleurées. Ce joli ravin ou ce frais sentier, je ne sais lequel, montait, et en montant s'élargissait de plus en plus, et sa décoration changeait de nature et d'aspect. Les arums, les canacorus, les strelitzias, remplaçaient les mousses et les capillaires, les grands balisiers succédaient aux fougères naines, et l'étroit conduit d'en bas finissait par devenir en haut une ravissante clairière que les belles feuilles des musacées, en s'entrecroisant, recouvraient d'un dôme mobile.

De cette miniature de forêt vierge, j'entrai sans transition dans le cacahual de la propriété, vaste plantation dont la tenue, je l'ai dit déjà, ne laissait rien à désirer. Les cacaoyers, disposés en quinconce, semblaient âgés d'une vingtaine d'années et avaient atteint toute leur croissance. Leurs troncs, diaprés de fleurs rougeâtres, offraient en même temps de lourds cocons d'un beau jaune orangé, que l'opposition d'un feuillage sombre faisait paraître d'or. Comme j'étais en train de supputer les produits présumables de leur récolte, mon nom plusieurs fois répété me fit dresser l'oreille. Je reconnus la voix du compatriote et courus dans la direction d'où partait son appel. Au tournant d'une allée, je l'aperçus hurlant mon nom aux échos d'alentour, à l'aide de ses deux mains dont il s'était fait un porte-voix. Je hâtai le pas et le rejoignis.

« Vos bagages viennent d'arriver, me dit-il. L'arriero que vous aviez chargé de leur transport m'a remis cette lettre à votre adresse, en me priant de vous la faire parvenir dans le plus bref délai. Sans s'expliquer davantage, l'homme est parti sur-le-champ pour Cocabambillas, chargé d'un message que le préfet de Cuzco adresse à nos négo-

ciants tonsurés. Que diable le préfet du département peut-il vouloir à ces moines? »

Pendant que le compatriote me parlait, j'avais décacheté la lettre et l'avais parcourue. « Voici la réponse à votre question, » lui dis-je en lui présentant cette lettre que m'écrivait un de nos amis communs, homme de savoir et d'esprit, mais dont les coups de langue blessaient comme des coups d'épée. Cette missive, écrite en espagnol et que je conservai, est en ce moment sous mes yeux et j'en traduis les quelques lignes.

« Un diplomate français, prince ou duc de la Blanche-Épine, je ne sais au juste, est arrivé hier à Cuzco, accompagné de son secrétaire intime, d'un géographe et de deux esclaves. Il vient de Lima, où notre Président, par égard pour le rang du personnage et la mission dont il dit être chargé par le roi, son maître, l'a bien accueilli. Cet illustre Français se rend au Brésil. Comme il a l'intention de s'embarquer dans la vallée de Santa-Ana et de faire exécuter sur la rivière de ce nom quelques travaux hydrographiques, le Président de la république, dans le but d'être utile au pays, lui a adjoint un capitaine de frégate, afin que ces mêmes travaux fussent faits en commun. Vingt soldats escorteront les deux chefs de l'expédition franco-péruvienne, à qui les autorités civiles et militaires, les curés des villages et les préfets apostoliques des Missions, sont tenus de donner aide et protection.

« L'Altesse Sérénissime doit quitter Cuzco après-demain. Elle arrivera probablement dans la vallée de Santa-Ana deux jours après ma lettre. Libre à vous de l'attendre, si vous avez envie de lui baiser la main, ou de décamper au plus vite, si vous ne tenez pas à faire sa connaissance. Je pourrais ajouter un post-scriptum à ma missive, mais j'aime mieux y joindre une boîte de sardines à l'huile, en prévision de la famine qui vous attend plus tard.

« Bonne chance et revenez bientôt nous raconter votre odyssée. »

« Pardieu! cela tombe à merveille, me dit le compatriote, vous allez voyager en bonne compagnie.

— Cela tombe fort mal, au contraire, car je tenais beaucoup à voyager seul.

— En ce cas, prenez les devants. Vous arriverez au Brésil avant cette Altesse.

— Vous oubliez que je n'ai pas d'embarcation.

— C'est vrai, fit mon hôte en se frappant le front. Mais la fête du Carmen est proche.

— Oui, dis-je, il faut seulement attendre cinq jours, et les personnes que nous annonce cette lettre seront ici après-demain. »

Nous rentrâmes à l'hacienda. Après avoir déjeuné à la hâte, le compatriote s'en alla au village d'Écharati, me laissant vérifier mes bagages que l'arriero avait entassés dans un coin du hangar. Quand je me fus assuré qu'aucun d'eux n'était resté en route, j'écrivis à mon officieux ami de Cuzco pour le remercier de sa lettre d'avis et de sa boîte de sardines. Je lui parlai de Fray Astuto et des difficultés que m'avait suscitées le digne Franciscain. Une fois entré dans la voie des confidences, je ne m'arrêtai qu'après avoir épanché dans le sein de l'amitié toute la bile que j'avais sécrétée depuis vingt-quatre heures. Comme cette première lettre me soulagea un peu, je pensai que si j'en écrivais une seconde, je serais tout à fait guéri, et je me mis incontinent à l'œuvre. La rédaction

de cette seconde épître, adressée au Préfet de Cuzco, me coûta une heure et demie de travail ; il est vrai qu'elle contenait des détails explicites sur la Mission de Cocabambillas et le tripotage commercial de ses moines.

Comme j'achevais ma correspondance, l'arriero revint de Cocabambillas ; je le questionnai sur ce qui s'était passé à Cuzco, mais l'homme n'avait rien appris et ne put rien me dire ; tout ce que j'en tirai fut qu'au moment de son départ, le chef de la police l'avait chargé de deux messages, l'un pour le gouverneur d'Écharati, l'autre pour les missionnaires de Cocabambillas, en lui enjoignant de faire diligence. Ces messages, il les avait remis chacun à son adresse, n'avait reçu pour eux ni gratifications ni remercîments, et s'en retournait à Cuzco, ignorant de leur contenu. Je réglai son compte et lui rendis en bon état les deux mules de selle qu'il m'avait louées. A mes deux lettres, que je le priai de remettre en main propre, je joignis le don de quelques réaux, et nous nous quittâmes satisfaits l'un de l'autre.

Mon hôte, à son retour, put me donner quelques nouvelles. Le gouverneur d'Écharati avait reçu du Préfet de Cuzco l'ordre d'héberger une Altesse française qui voyageait avec un capitaine de la marine péruvienne, et de veiller à ce que leurs amis, les gens de leur suite et les soldats de leur escorte ne manquassent de rien. Le malheureux fonctionnaire avait réuni ses administrés pour leur communiquer ce message, leur faire part de sa détresse personnelle et les prier de lui venir en aide ; mais chacun d'eux, alléguant sa propre misère, s'était esquivé, laissant le pauvre homme se tirer d'affaire comme il pourrait. En ce moment il était assis devant sa porte, la tête dans ses mains et ne sachant à quel saint se vouer. Le compatriote riait de si bon cœur en me transmettant ces détails, que son hilarité finit par réagir sur moi et que je me surpris à rire, ainsi que lui, sans trop savoir pourquoi. Quand nous nous fûmes suffisamment désopilé la rate, je lui demandai ce qu'il pensait de la façon dont Fray Astuto avait accueilli la nouvelle, et quelle pensée pouvait l'agiter en ce moment où son voisin, le gouverneur d'Écharati, déplorait les rigueurs du sort et les exigences du Préfet de Cuzco. Mon hôte réfléchit un peu.

« Fray Astuto est rusé comme un vieux renard, me dit-il ; il se pliera ou aura l'air de se plier aux circonstances ; mais gare à notre Altesse, je crains pour elle un coup de jarnac. »

Deux jours s'écoulèrent, que j'employai tout entiers à défaire mes ballots, à classer et à répartir leur contenu dans des paquets d'un faible volume, plus faciles à arrimer dans une pirogue, et que je pouvais avoir sous la main pour m'en servir à l'occasion. Le compatriote m'avait obligeamment aidé dans ce travail abrutissant. Déjà nous commencions à nous étonner de n'avoir ni vent ni nouvelles de l'expédition annoncée, quand, dans l'après-midi du troisième jour, et comme mon hôte m'avait laissé seul un moment, je vis brusquement apparaître un jeune homme tout de gris habillé, coiffé d'un chapeau de paille et portant un fusil de chasse en bandoulière. Il vint à moi, et retirant civilement son couvre-chef :

« Monsieur, me dit-il dans un mauvais espagnol qui me fit sourire, mais avec un pur accent parisien qui m'alla au cœur, on nous a dit au village d'Écharati que le pro-

priétaire de cette hacienda était un Français, et j'avais hâte de m'en assurer par moi-même. Pourriez-vous me dire s'il est chez lui ?

— Il est absent pour le moment, répondis-je en français à mon interlocuteur, mais il ne peut tarder à revenir.... »

Le jeune homme ne me laissa pas le temps d'achever ma phrase et de lui offrir, pour s'asseoir, un banc à défaut d'une chaise ; emporté par un élan qu'il ne put maîtriser, il prit ma main, la serra dans les siennes et me dit impétueusement : « Ah ! vous êtes Français ! » Ce geste et cette exclamation, si spontanés, si vrais, si naturels, furent comme une échappée par laquelle j'entrevis le fond du cœur de ce jeune inconnu. Il est de ces natures simples et sans artifice qu'on déchiffre et qu'on juge à première vue. Un quart d'heure de conversation lui suffit pour m'apprendre son nom et son âge, me dire les pays qu'il avait visités et les amitiés qu'il laissait derrière lui. A ces renseignements déjà suffisants, il allait probablement ajouter le récit de ses amours nomades et de ses équipées, si l'arrivée du compatriote ne l'eût interrompu. Après l'échange des premières civilités, notre jeune homme le félicita d'être possesseur d'une ferme aussi vaste, aussi belle, aussi bien cultivée que celle de Bellavista, et vanta surtout le nombre et la sage disposition des bâtiments. Comme je cherchais un sens à ces politesses flatteuses pour l'amour-propre du compatriote, le Parisien ajouta négligemment : « Nous sommes bien mal logés à Écharati ; nous y manquons de tout. Heureusement nous le quittons bientôt. » Ces quelques mots valaient un long discours, et je m'émerveillai que notre voyageur unît dans un âge encore tendre, — il comptait vingt-trois printemps, — tant d'amabilité et d'enjouement à tant de réflexion. Mais la diplomatie, pensai-je, est une serre-chaude qui développe de bonne heure les facultés de l'homme, et cet apprenti diplomate est un beau fruit mûr avant sa saison. Le jeune homme s'en alla comme il était venu, mais en promettant de revenir nous voir le lendemain.

Resté seul avec le compatriote, j'entrepris, au nom de la France et de l'empire qu'elle exerce sur tous les cœurs bien nés, de le décider à offrir à l'Altesse et aux cinq personnes de sa suite la table et le logement pendant la durée de leur séjour à Écharati. D'abord cette idée lui parut extravagante, et il refusa de l'admettre, sous prétexte que, n'ayant jamais logé de princes sous son toit, il ignorait parfaitement le cérémonial qu'on observait à leur égard. Mais lorsque je l'eus assuré que les princes dont il se faisait des épouvantails étaient des hommes comme lui, mangeant et buvant à leurs heures, et que celui-ci en particulier serait tenu de se conformer à notre genre de vie, sous peine de retourner vivre chez son hôte d'Écharati, il se laissa persuader. Séance tenante, nous convînmes que je donnerais ma chambre à l'Altesse, que le secrétaire et le géographe s'établiraient dans le séchoir au cacao, et que les deux esclaves pourraient dormir avec les poules. Quant au capitaine de marine et aux soldats de l'escorte, je ne voyais aucun inconvénient sérieux à ce qu'ils continuassent d'habiter le village d'Écharati. Toutes ces choses réglées à mon entière satisfaction, je priai le compatriote d'aller sur-le-champ, et malgré l'induité de l'heure, faire ses offres de service. Il ne prit que le temps de changer de chemise, de se donner un coup de peigne et partit, ruminant les phrases

qu'il comptait débiter à l'Altesse. Une demi-heure après, il revint, enchanté de l'accueil du prince, qu'il avait trouvé en train de manger des œufs à la coque, comme eût pu le faire un simple mortel. Ses offres de table et de logement avaient été acceptées avec empressement. Tout en me racontant les divers incidents de cette entrevue, il me montra naïvement sa main que l'Altesse, dit-il, avait prise et serrée à plusieurs reprises. La chose semblait l'enthousiasmer si fort, que je lui conseillai bien vite de couper cette main à l'endroit où le carpe s'unit au radius et au cubitus et de la conserver dans un bocal d'esprit-de-vin, en souvenir de la pression illustre qu'elle avait subie. Mais il préféra la garder au bout de son bras, comme il en avait l'habitude.

Le lendemain, à onze heures, le prince vint à l'hacienda. Son géographe, ainsi que je le sus bientôt, et son secrétaire intime, dans lequel je reconnus mon Parisien de la veille, marchaient à sa droite et à sa gauche, comme le diacre et le sous-diacre aux côtés du prêtre. Ses deux esclaves, l'un adolescent, l'autre enfant, le suivaient à distance. En apercevant le noble personnage, le compatriote courut à sa rencontre et le conduisit, avec force salamalecs, sous le hangar, qui tenait lieu de salle et de salon. En ce moment, j'achevais de peindre un de ces *convolvulus grandiflorus* dont la corolle blanche, striée de vert, a jusqu'à six pouces de diamètre, et j'examinais à la loupe l'insertion de ses étamines. Par égard pour les visiteurs, je jetai la fleur sous la table, fermai mon album et mis ma loupe dans ma poche.

« Nous vous dérangeons peut-être, monsieur, me dit gracieusement l'Altesse?

— Non, lui répondis-je, j'avais fini.

— En ce cas, permettez-moi de voir la fleur que vous venez de peindre. »

Je tendis au prince mon album, qu'il ouvrit à la page humide.

« Ah! c'est une aristoloche! » dit-il.

Si je ne répondis pas à l'Altesse qu'elle se trompait lourdement en prenant un convolvulus pour une aristoloche, c'est que je pensai que la réponse en soi serait peu convenable, et qu'un prince, obligé par état de connaître les hommes, n'était pas rigoureusement tenu de se connaître en fleurs.

Pendant qu'il feuilletait mon livre de plantes, je l'examinai attentivement. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une taille ordinaire, maigre de corps et de visage, avec un teint pâle, une barbe et des cheveux noirs ; le nez, rond et un peu épaté, donnait à la physionomie une expression commune, triviale même, que relevait, sans toutefois l'embellir, un sourire dédaigneux stéréotypé sur les lèvres du personnage. Ce n'est pas un prince Charmant, me dis-je à part moi ; mais comme la beauté est un don du Ciel et non la manifestation d'une volonté personnelle, il serait ridicule, injuste et très-déplacé même, de reprocher à cette Altesse son peu de ressemblance avec l'Antinoüs ou le Méléagre.

Le prince, en me rendant mon livre, me força d'interrompre l'étude plastique et psychologique que je faisais de son individu.

Tout en causant *de omni re scibili et quibusdam aliis*, il m'apprit une chose que j'étais loin de soupçonner : c'est qu'il avait appris à Cuzco le motif pour lequel je m'étais mis en route, et que, ma traversée du Pérou au Brésil ne s'écartant pas trop de son propre itiné-

raire, il serait charmé, me dit-il, que nous voyageassions ensemble. A cette proposition tout aimable, il ajouta tant de choses gracieuses, il accorda de tels éloges à mon double talent de botaniste et de dessinateur, qu'il ignorait probablement aussi bien que moi-même ; bref, il me brûla sous le nez tant d'encens d'une qualité inférieure, que le cœur me tourna et que j'en fus incommodé. Le géographe et le secrétaire avaient écouté ce dithyrambe en mon honneur avec un sérieux de mauvais augure. J'eusse mieux aimé, je l'avoue, voir errer sur leurs lèvres un sourire railleur qui m'eût prouvé qu'à mon exemple ils n'acceptaient que sous réserve les hyperboles du patron. Il m'en coûtait de supposer chez ces jeunes gens une de ces pensées communes aux diplomates, pensée aux replis tortueux que Blaise Pascal fait germer dans la partie occipitale de la boîte crânienne et qu'il nomme : *pensée de derrière la tête*.

L'arrivée des bagages de l'Altesse mit fin à une conversation que je commençais à trouver pesante. Pendant que le prince emménageait dans ma chambrette et surveillait avec sollicitude le transport de quelques paquets renfermant, me dit-il, des échantillons précieux des trois règnes, je proposai au géographe et au secrétaire de faire un tour de promenade dans le cacahual ; ils acceptèrent avec empressement. Sur l'observation de l'un d'eux, qu'il faisait chaud et que la soif était à craindre, j'emportai une bouteille de vin d'oranges. Nous étions déjà loin quand je m'aperçus que j'avais oublié deux choses importantes : un tire-bouchon et un verre. Comme je me reprochais cet oubli, mes compagnons me dirent qu'il était facile d'y remédier en cassant d'un coup de pierre le goulot du contenant et buvant à même le contenu. La franchise de leurs façons, ou mieux leur sans-façon, me mit parfaitement à l'aise. Je les laissai libres de découronner la bouteille et de boire le vin, ce qui fut fait en un clin d'œil. Sous le coup de la boisson traîtresse qui fermenta bientôt dans leur cerveau, nos jeunes gens s'animèrent, et, dépouillant leur gravité d'emprunt, se montrèrent à moi sous leur véritable physionomie. Le secrétaire entonna l'air de la *Bourbonnaise*, qu'il illustra de grimaces comiques, tandis que le géographe exécutait un pas chorégraphique de sa composition, qui, nous dit-il, lui avait valu deux heures de *violon* au dernier bal de l'Opéra. Surexcités par le vin d'oranges, nos apprentis diplomates firent assaut de verve, et échangèrent les saillies les plus folles et les calembours les plus saugrenus. Je jugeai l'instant favorable pour hasarder quelques questions sur son altesse le prince de la Blanche-Épine, et m'enquérir discrètement du but de son voyage ; mais j'avais à peine décliné les titres du personnage, que le géographe éclatait de rire.

« Prince ! Altesse ! s'écria-t-il, où donc avez-vous pris cela ? Mais notre Blanche-Épine n'est qu'un petit comte !

— Un simple comte, dit le secrétaire.

— Un conte de fée, reprit le premier.

— Un compte d'apothicaire, ajouta le second.

— Un compte-courant !

— Un compte de reïs !

— Un à-compte !

— Un escompte !

Ces folles boutades, accompagnées d'éclats de rire, partirent comme des fusées. Le moyen de garder son sérieux ! Je me mis donc à rire aussi et tout aussi haut que mes futurs compagnons de voyage. Toutefois, quand je crus avoir assez ri, je hasardai, en manière de réflexion, qu'il n'était pas très-charitable de s'égayer ainsi aux dépens d'un absent, surtout quand cet absent était le chef de l'expédition en personne.

« Les bons comptes font les bons amis, dit sentencieusement le géographe.

— On croirait presque que vous avez à vous plaindre de lui, hasardai-je.

— Hum ! dit le secrétaire, nous n'avons pas trop à nous en louer ; depuis deux ans que nous sommes en route, il nous nourrit de pain et de fromage, sous prétexte que la viande est un aliment indigeste et contraire aux opérations de l'esprit ; puis, comme l'eau-de-vie lui est antipathique, il ne nous tolère que l'eau de source, boisson insipide qui nous délabre l'estomac. En général, nous ne dînons un peu que dans les grandes villes et lorsqu'une personne charitable nous y convie ! Hors de là, en voyage, notre vie est plus frugale que celle des Chartreux. Aussi, depuis mon départ de Paris, ai-je perdu cinquante bonnes livres sur la totalité du poids que j'avais en quittant la mère-patrie ! Si je ne vous dis rien des accès d'humeur que nous avons à supporter, des boutades, des rebuffades qu'il nous faut essuyer, c'est qu'il est des choses qui perdent de leur prix à être racontées. Allez, monsieur, tout n'est pas rose dans le métier que nous faisons !

— *Ma la fama !* répliquai-je.

— C'est *mala fama* qu'il faudrait dire, » me risposta le géographe.

Le secrétaire, qui ne comprenait pas, nous regarda tour à tour comme pour avoir l'explication de ces paroles.

« Je veux parler, lui dis-je, de la gloire qui vous attend au delà des mers. Déjà la renommée embouche son clairon pour chanter vos travaux et vos découvertes ; l'Institut de France a les yeux sur vous, et le public savant se prépare à vous tresser des couronnes. Vous ferez renchérir le *laurus nobilis* en arrivant là-bas.

— Ce laurier noble n'est-il pas celui dont se servent les cuisiniers pour donner du goût à leurs sauces ? me demanda le géographe.

— C'est le même, dis-je. Les botanistes lui donnent indifféremment les noms de *nobilis* et de *sativus*, pour apprendre à ceux qui l'ignorent, ou rappeler à ceux qui pourraient l'oublier, qu'en ce monde la gloire et la réputation se préparent et s'élaborent comme des ragoûts de cuisine. »

La conversation se soutint sur ce ton de joyeuse plaisanterie pendant le temps que nous passâmes dans le cacahual, où le thermomètre marquait à l'ombre vingt-six degrés centigrades. Mes compagnons, émoustillés par le vin d'oranges qu'ils avaient bu, et tout joyeux de la promesse que je leur avais faite qu'ils en boiraient encore, se montrèrent communicatifs et charmants. Bientôt j'en sus autant qu'eux-mêmes sur leur passé et sur le but de leur mission en Amérique, qui n'était pas diplomatique, comme on me l'avait annoncé, mais seulement scientifique. Le titre de secrétaire, donné par M. de la Blanche-Épine à l'un de nos Parisiens, n'était qu'une étiquette sans rapport avec la liqueur du

flacon, une manière de trompe-l'œil pareil aux fausses reliures sous lesquelles on dissimule le panneau d'une boiserie. Le jeune homme était aide-naturaliste, et ses attributions réelles consistaient à bourrer d'étoupes, préalablement frottées d'arsenic, l'enveloppe des quadrupèdes et des oiseaux que le hasard et son fusil pouvaient lui procurer. En habillant d'un mot pompeux une chose vulgaire, le comte de la Blanche-Épine s'était montré à la hauteur de son époque, et, comme chez nous on appelle un perruquier coiffeur, un comédien artiste, un chanteur virtuose, à son titre de voyageur officiel, ajoutant ou substituant lui-même celui de diplomate, il avait fait un secrétaire intime du tachydermiste attaché à l'expédition. La chose, en soi, n'avait absolument rien de répréhensible et prouvait tout au plus chez l'homme un peu de vanité. Mais nous l'avons déjà dit quelque part, la vanité est le péché mignon de tout voyageur aux terres lointaines. Nous dirons plus : en prenant l'un d'eux, n'importe lequel, comme prototype du genre, et en supposant que son entité fût représentée par le chiffre dix, on la trouverait composée, en l'analysant, d'une partie d'intérêt scientifique contre neuf parties d'amour-propre.

Nous revînmes à l'hacienda. Grand fut mon étonnement, en entrant dans la cour, d'apercevoir sous le hangar nos moines de Cocabambillas en conférence avec le chef de la commission française. L'air animé de Fray Astuto prouvait clairement que la conversation l'intéressait au dernier point. J'allai saluer Fray Bobo, qui m'accueillit comme une ancienne connaissance. Le digne homme me parut bien vieilli, bien cassé, depuis deux ans que je ne l'avais vu. Son compagnon sourit en me reconnaissant, mais d'un sourire singulier qui ne releva qu'un des coins de sa bouche. La conversation, interrompue un moment par notre arrivée, se renoua sur nouveaux frais et roula tout entière sur le message officiel qu'avaient reçu les missionnaires. Fray Astuto portait seul la parole; Fray Bobo se contentait d'approuver de la tête ou du geste, selon le cas, ce que disait son compagnon. Après avoir suffisamment protesté de son respect pour le chef de l'État et d'une entière soumission à ses ordres, l'orateur annonça qu'il se mettait à la disposition des savants franco-péruviens, et qu'il ferait tout son possible pour faciliter leur voyage, bien que ce voyage, au point de vue de la seule navigation, offrît selon lui des dangers sans nombre. Comme, en promenant ses regards à la ronde pour juger de l'effet produit, le moine ne surprit chez ses auditeurs aucun signe de crainte, il passa sans transition du tout à la partie, de la rivière que nous devions descendre à la gent sauvage établie sur ses bords, et parla longuement et pathétiquement de leur cruauté proverbiale et de leur goût très-prononcé pour les beefsteaks de chair humaine. A l'air de raillerie qu'il surprit sur tous les visages, il comprit qu'il avait affaire à l'espèce de sourds dont parle le Psaume : *Aures habent, et non audiunt*, et qu'il serait ridicule à lui d'insister plus longtemps. En conséquence, il nous apprit que, pour imposer moralement aux autochthones que nous devions trouver en route et attirer en même temps sur nos têtes les bénédictions du Ciel, Fray Bobo, malgré son grand âge, consentait à se joindre à nous, et qu'il accompagnerait l'expédition franco-péruvienne en qualité de chapelain. A cette annonce inattendue, chacun se récria, et Fray Bobo lui-même parut sur le point de se récrier; mais un coup d'œil impérieux de

son compagnon le rappela à l'ordre. Le vieux moine, évidemment contrarié, baissa la tête, et, pour se donner une contenance, fit tourner ses pouces l'un sur l'autre. Comme clôture des débats, il fut convenu que le surlendemain, dans la matinée, nous quitterions Écharati, qu'en passant à Cocabambillas nous y prendrions les deux missionnaires, et que nous nous rendrions ensemble sur la plage de Chahuaris, où devait s'opérer notre embarquement. Après une distribution de poignées de main et de demi-sourires faite à la galerie, Fray Astuto et Fray Bobo montèrent sur leurs mules et s'en retournèrent à la Mission.

Le soir venu et pendant que nos hôtes, assis autour de la table éclairée par deux suifs, causaient de leurs affaires et préparaient, chacun de son côté, les matériaux destinés à l'édifice de leur célébrité future, l'aide-naturaliste en empaillant un perroquet, le géographe en mesurant des degrés sur une carte, le comte de la Blanche-Épine en

TRAVAUX SCIENTIFIQUES.

se faisant les ongles avec un canif, je pris le bras du compatriote et l'entraînai lui-même dans la direction du village. La visite des moines de Cocabambillas, la brusque conclusion de l'affaire qui les avait amenés à l'hacienda avaient éveillé ma curiosité; n'ayant assisté qu'à la fin de la conférence, je désirais avoir quelques détails sur le commencement. Toutefois, avant d'aborder ce sujet de conversation, je crus devoir communiquer au compatriote les renseignements que nos amis les Parisiens m'avaient donnés sur leur patron, et comment celui-ci, déchu du rang de prince, était réduit aux proportions de comte, détail insignifiant sans doute, mais qui ôtait aux poignées de main dudit personnage un peu de leur valeur honorifique. J'ignore si le compatriote rougit un peu de l'allusion, car la nuit assez noire ne me permit pas d'en juger, mais il me répondit sans balbutier :

« L'histoire est instructive et le conte amusant. »

Apologue en douze syllabes que le géographe eût trouvé plein de sens.

En retour de ma confidence, je sus que Fray Astuto, après lecture du message que lui adressait le Préfet de Cuzco, s'était hâté d'envoyer à Putucusi un exprès à son compagnon pour l'avertir de ce qui se passait et le prier de revenir bien vite à Cocabambillas. Le vieillard avait abandonné ses recherches de quinquinas et était venu rejoindre son allié. Une conférence secrète avait eu lieu entre les deux missionnaires, conférence dont le sujet était facile à deviner. Contraint de céder à la force des circonstances, Fray Astuto avait dû se résoudre à laisser explorer ses domaines ; mais pour que le résultat de cette exploration, à supposer qu'elle en eût un, lui fût immédiatement profitable, il avait exigé que Fray Bobo s'adjoignît aux explorateurs et surveillât leurs faits et gestes. C'était un œil qu'il plaçait dans l'expédition avec mission d'épier ce qu'il ne pourrait voir lui-même. Quant aux rameurs, guides et interprètes que nécessitait un pareil voyage, Fray Astuto les choisirait probablement parmi les cholos qu'il entretenait à sa solde ; et comme ces gens, sur lesquels il pouvait compter, recevraient encore de lui, au moment du départ, des instructions très-détaillées, le moine était presque certain que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je demandai au compatriote comment il s'était procuré ces renseignements :

« En écoutant ce qu'on m'a dit et en devinant ce qu'on me cache, » me répondit-il.

Cette causerie nous avait entraînés au delà de l'allée d'agavés qui conduit au village d'Écharati. Une grande clarté qui brillait à travers les arbres nous fit croire à un incendie ; nous hâtâmes le pas. En arrivant à l'entrée du pueblo, nous reconnûmes que le prétendu sinistre était un feu de bivac que les soldats de l'escorte avaient allumé sur la place et autour duquel ils se chauffaient paisiblement. Moitié par curiosité, moitié par intérêt pour mes futurs compagnons de voyage, je proposai au compatriote de m'accompagner chez le gouverneur, où devait se trouver le capitaine de frégate, un des chefs de l'expédition. Comme la chose lui était à peu près indifférente, il me suivit sans répliquer. En entrant dans le logis du fonctionnaire, nous aperçûmes deux hommes couchés sur un lit de camp ; une lampe fumeuse était placée à leur chevet. Au bruit de nos pas ils tournèrent la tête, murmurèrent des paroles que je ne pus comprendre et se mirent sur leur séant. Tout en m'excusant d'avoir interrompu leur sommeil, je demandai lequel d'entre eux était le capitaine de frégate, commandant de l'escorte. Le plus âgé, le plus long, le plus maigre des deux, comme j'en pus juger quand il se leva, me dit qu'il était celui que je demandais et nous invita du geste, mon compagnon et moi, à prendre place à ses côtés. Nous nous assîmes sur le lit de camp. En regardant de près le capitaine, je m'aperçus qu'il était borgne, un peu camard et que son visage était criblé de trous de petite vérole. Sans m'arrêter à ces détails infimes, je lui parlai du voyage que nous étions à la veille d'entreprendre en commun et du plaisir que j'avais à faire sa connaissance. Il parut charmé de la nouvelle et me rendit sur l'heure, en belles pièces blanches, la monnaie de mes compliments. De fil en aiguille, nous en vînmes à parler de Lima, du doux climat de cette ville, de l'humeur de ses habitants, des grâces de ses habitantes. Par un hasard singulier, il se trouva que certaines dames de ma connaissance étaient les

amies intimes du commandant. Sa joie fut extrême en apprenant que nous avions admiré les mêmes visages, analysé les mêmes perfections, encensé les mêmes idoles ; rien ne rapproche davantage deux hommes que ces dévotions faites au même autel, surtout quand le temps et l'éloignement ont refroidi leur ferveur primitive. Cette découverte fut comme un *shibboleth* qui nous fit reconnaître l'un à l'autre pour des initiés aux mêmes mystères et nous mit sur-le-champ en rapport immédiat. Le capitaine m'assura qu'à partir de cette heure ses sympathies et sa confiance m'étaient acquises à tout jamais. Pour m'en donner une première preuve, il m'avoua que les façons hautaines de mon compatriote, le comte de la Blanche-Épine, l'avaient étrangement choqué ; que vingt fois, dans le trajet de Lima à Cuzco, il avait été sur le point de lui rompre en visière, et que la crainte seule d'amener un conflit entre la France et le Pérou l'en avait empêché. Une illusion déplorable et complaisamment caressée par le chef de la commission française était cause de tout le mal. Ce personnage n'ayant vu, dans la commission péruvienne que lui avait adjointe le Président de la république pour partager ses fatigues et ses travaux, qu'une escorte d'honneur destinée à donner à sa marche l'apparence du triomphe, l'avait traitée avec un suprême dédain. Dans les villes et les villages de la Sierra qu'il avait traversés, on l'avait entendu parler *des gens de sa suite* qui s'obstinaient à rester en arrière, quand, par respect pour sa personne et pour son rang, ils auraient dû ne pas s'écarter un instant de lui.

Si les allégations du capitaine de frégate étaient véridiques, et je ne sais pourquoi le vrai me paraissait ici singulièrement vraisemblable, l'amour-propre péruvien, fils naturel de l'orgueil espagnol, devait saigner chez lui par plus d'une blessure. Je tentai néanmoins d'atténuer la gravité des choses en objectant au capitaine qu'on avait pu répandre de faux bruits, mal interpréter de simples paroles ; qu'il était puéril de sa part d'y prêter attention ; qu'à la veille d'entreprendre en commun un long et périlleux trajet, il importait, en admettant même qu'il y eût un côté vrai dans les propos attribués à son compétiteur, de les pardonner généreusement et sans restriction, et de passer l'éponge de l'oubli sur le noir tableau des luttes intestines ; qu'en politique, comme en voyage, comme en bien d'autres choses, l'union faisait la force ; que la perspective peu rassurante de maux à subir en commun, de dangers à braver ensemble, devait rapprocher deux savants faits pour s'entendre et s'estimer réciproquement, etc., etc., etc. Mais je m'aperçus bientôt que j'insistais en pure perte et prêchais au désert. Le coup avait profondément porté, et j'eus beau entasser maximes sur sentences, axiomes sur aphorismes, le front du capitaine ne se dérida pas d'un pli ; ce que voyant, je pris congé de lui en lui annonçant que nous partirions le surlendemain dans la matinée, selon conventions faites entre le comte de la Blanche-Épine et les missionnaires de Cocabambillas. Je l'engageai à venir nous rejoindre à l'hacienda, et le compatriote ayant ajouté à ma proposition l'offre d'une bouteille de vin d'oranges à boire au succès du voyage, nous laissâmes le capitaine de frégate se recoucher à côté de son lieutenant.

« La discorde est au camp d'Agramant, me dit mon compagnon quand nous fûmes hors du village.

— Oui, répliquai-je, et je crains qu'une fois en route elle ne souffle ses fureurs au cœur des combattants. Voyez-vous d'ici les deux expéditions s'apostropher et se prendre aux coiffes? Quel exemple pour les sauvages!

— Espérons que les choses n'iront pas jusque-là.

— N'importe; comme cet abbé des « *marrons du feu*, » dans les contes d'Espagne, je dirais volontiers, en secouant la tête : Triste! triste! triste! et au premier comptoir que je trouve en chemin, je tire ma révérence aux expéditions réunies. Si l'union fait la force, l'isolement fait la tranquillité. Avec moi-même je puis bougonner quelquefois, mais je n'ai pas à craindre de dispute sérieuse. »

La journée du lendemain fut consacrée tout entière aux apprêts du départ. Les malles, les caisses, les hardes, les chaussures, entr'ouvertes ou éparpillées dans un pittoresque désordre, donnaient à la cour de l'hacienda l'aspect d'un bazar commercial et d'une friperie. Chacun allait, venait avec un empressement de fourmi affairée, s'ingéniant de son mieux pour que les objets qui lui appartenaient en propre fussent convenablement répartis et suffisamment abrités. L'aide-naturaliste empilait avec soin les momies de lézards, de serpents et d'oiseaux, fruits de ses labeurs; le géographe glissait dans leurs chemises respectives ses estimations d'altitude et de longitude, et les profils géologiques qu'il avait croqués en chemin. Le comte de la Blanche-Épine, âme et flambeau de l'expédition, rayonnait sur le tout, stimulant le zèle de ses subordonnés, gourmandant la paresse de ses esclaves et donnant un dernier coup de canif à ses ongles. A cinq heures du soir, malles, caissons, paquets, cloués, ficelés et pourvus d'adresses, étaient symétriquement alignés et n'attendaient plus que l'arrivée des mules chargées de leur transport. Après le dîner, chacun s'alla coucher un peu courbatu par le travail de la journée, laissant aux chiens de garde le soin de veiller à la sûreté des colis.

Le soleil se leva dans un ciel sans nuages. A dix heures, les muletiers vinrent à l'hacienda et arrimèrent nos bagages sur le dos des bêtes de somme. Comme ils achevaient cette opération, l'escorte péruvienne, avec son commandant en tête, son lieutenant sur le flanc et son *cabo* ou caporal à la queue, déboucha dans la cour au pas accéléré et vint s'aligner en bon ordre devant le hangar où nous étions réunis. En se revoyant après deux jours d'absence, les chefs des deux expéditions se mesurèrent des yeux comme deux coqs rivaux, mais sans hérisser toutefois leurs plumes ou leur crête. Un silence glacial avait succédé à l'échange des premières civilités. Pour dissiper le malaise moral qui régnait dans l'assemblée, oppressée à son insu par le fluide que dégageaient les plexus nerveux des deux antagonistes, le compatriote fit servir des biscuits et déboucher quelques bouteilles de vin d'oranges. On but à l'heureux succès de notre voyage, à la gloire de la France et à la prospérité du Pérou, pendant que, de leur côté, les soldats de l'escorte buvaient de l'eau-de-vie de cacao à la santé de Mars et de Bellone. A midi précis, nous quittions l'hacienda de Bellavista, chargés des vœux et des souhaits de son propriétaire, à qui j'avais promis d'écrire une relation de notre voyage.

En arrivant à Cocabambillas, nous trouvâmes les deux moines équipés et prêts à nous suivre. Pour honorer les deux chefs de l'expédition et les personnes de leur suite,

Fray Astuto fit servir quelques verres de limonade; mais aucun de nous n'y toucha, ce mélange d'eau pure, de sucre brut et de citron nous paraissant une boisson malsaine après l'excellent vin dont nous nous étions largement abreuvés. A mon grand étonnement, les cuillères d'argent restèrent étalées sur la table pendant le quart d'heure que nous passâmes à la Mission. Pareille négligence me parut d'autant plus inexplicable de la part de Fray Astuto, que, parmi tant de visiteurs inconnus, il pouvait se trouver un prestidigitateur habile en état de les enlever sous ses yeux et de mettre à la place une feuille sèche. Notre troupe, augmentée des deux missionnaires et d'une douzaine de drôles déterminés qui entourèrent leurs montures d'un air joyeux et familier, se remit bientôt en chemin.

De Cocabambillas à la plage de Chahuaris, où devait s'effectuer notre embarquement, on compte quatre petites lieues d'Espagne, équivalant à six mortelles lieues de France.

VUE DES FERMES DE CHOQUECHIMA ET DE SAHUAYACO.

Le paysage accidenté, verdoyant par places, est resserré entre une double rangée de montagnes à croupes rondes, dont l'inclinaison violente au Nord-Nord-Est semble annoncer au voyageur qu'il approche de l'endroit où la Cordillère, cette épine dorsale du continent américain, à laquelle ses *nudus* servent de vertèbres, ses *punas* d'apophyses, et ses vallées de côtes, va s'affaisser et disparaître pour toujours à ses yeux.

La pente continue des terrains précipitait la marche de nos mules, qui trottaient insoucieuses, avec de petits mouvements de croupe plaisants à voir. Après deux heures de voyage, nous atteignions Choquechima, petite ferme sans importance devant laquelle nous passions sans nous arrêter. Un peu plus loin nous relevions Sahuayaco, une propriété du même genre, et nous arrivions à l'hacienda de Chahuaris, qui donne son nom à la plage où nous avions pris rendez-vous.

Cette hacienda, vouée à la culture de la coca, appartenait à un colonel du génie

domicilié à Cuzco, et avec qui j'avais visité autrefois les sources de l'Apurimac. J'eusse volontiers renouvelé connaissance avec cet ancien compagnon de voyage, que des circonstances indépendantes de sa volonté avaient détourné de sa condition de paisible bourgeois pour faire de lui un savant recommandable à bien des titres [1]. Mais la porte de son logis était fermée. Je me rappelai d'ailleurs qu'il ne le visitait qu'une fois l'an. Avant de passer outre, je confiai aux échos d'alentour toutes sortes de bons souhaits pour ce colonel du génie, avec prière de les lui transmettre fidèlement à sa première visite. Ils répétèrent plusieurs fois mes paroles, afin de les graver dans leur mémoire, mais j'ignorai toujours s'ils s'étaient acquittés de ma commission.

La plage de Chahuaris, où nous arrivâmes sur les cinq heures, est la borne-frontière qui sépare la civilisation de la barbarie ; à ce titre, elle possède une baraque treillissée et couverte en chaume, à laquelle se rattachent quelques communs. La porte de cette de-

FERME DE CHAHUARIS.

meure, simple baie sans vantaux, est ouverte à tout venant et ne se ferme jamais, ainsi qu'il convient à un asile neutre, où le sauvage et le civilisé peuvent concurremment s'abriter contre le soleil ou la pluie. Sept à huit cholos du même acabit que ceux qui nous suivaient depuis Cocabambillas, lesquels me rappelaient, je ne sais trop pourquoi, ces — loups aux fesses maigres — dont parle Chanfara le poëte, étaient assis sur la plage autour d'un feu de branchages. Ils nous saluèrent de leurs clameurs et vinrent féliciter les deux missionnaires sur leur arrivée.

Le paysage qui encadrait cette plage, dont la baraque et ses dépendances occupaient le centre, n'avait rien de bien récréatif. Derrière nous, une suite de talus boisés, montant jusqu'à la région des lomas ou montagnes basses. Çà et là, sur le sable, des espaces

[1] *Scènes et paysages dans les Andes*, 1re série. — Paris, Hachette, 1861.

irréguliers couverts de gazon ras, avec quelques maigres buissons et des touffes d'une herbe large, rude et tranchante. Devant nous et barrant toute la partie du Nord-Ouest, une coulée de basalte au sommet revêtu de végétation. La rivière, verte et rapide, frôlait la base de ce mur, et, creusant dans sa fuite des remous et des tourbillons, disparaissait à notre droite. Un enchevêtrement d'arbres et de taillis, dont l'œil ébloui distinguait à peine les silhouettes dans la fournaise ardente de l'astre à son couchant, bornait toute la partie du paysage placé à notre gauche.

Notre premier soin, après avoir mis pied à terre, fut de faire opérer le déchargement des bêtes de somme et de transporter nos bagages dans un angle de la baraque, en les disposant de façon à avoir toujours l'œil sur eux. L'intérêt curieux avec lequel les cholos de Cocabambillas les examinaient, les palpaient ou en évaluaient approximativement le contenu, motivait de notre part une telle mesure. La nuit nous surprit au milieu de ces

RIVE GAUCHE DE CHAHUARIS.

soins divers. Un repas composé de mouton fumé et de racines bouillies nous fut servi sur le sein nu de la mère Cybèle, seule table, seul siége, seul lit, seul oreiller que nous dussions avoir désormais. La course et le travail avaient aiguisé notre appétit, et nous fîmes honneur à ce repas frugal qu'éclairait un suif attaché au bout d'une perche. La question du coucher fut débattue ensuite et résolue à l'unanimité. Chacun dressa son lit comme il l'entendit, choisit son voisin selon ses sympathies, et bientôt un chœur de ronflements, que dominait la basse-taille des deux moines, s'éleva dans le silence de la nuit comme un cantique d'actions de grâces.

Le lendemain, au réveil, je remarquai, non sans surprise, que le personnel de notre troupe s'était augmenté d'une demi-douzaine d'Indiens Antis établis dans les environs, comme je l'appris un moment après. Aux noms de Pedro, de Juan, de José, de Maria, de Pancha, d'Anita, que leur donnaient les cholos de Cocabambillas, non

moins qu'à l'aptitude des nouveaux venus à se servir indifféremment de l'idiome quechua et de celui de leur caste, je compris que j'avais devant moi un spécimen de ces Indiens abâtardis que le baptême a pu faire enfants de Dieu et de l'Église, mais à qui la civilisation n'a donné que ses vices, tout en leur retirant les qualités de l'homme naturel. Ces Indiens étaient vêtus d'un sac de coton écru, avec des ouvertures pour la tête et les bras ; ils portaient la chevelure en queue de cheval, et leur visage gardait des traces mal essuyées de rouge et de noir qui dénotaient chez eux l'usage du rocou et du genipahüa. Tous, du reste, il faut leur rendre cette justice, avaient l'air stupide et parfaitement abruti.

L'exacte ressemblance du costume et de la crinière chez les mâles et les femelles, les mêmes chapelets de graines qu'ils portaient suspendus au cou ou passés en sautoir, confondaient si bien les deux sexes, que ce n'est qu'en les entendant parler qu'on pouvait, au timbre de la voix, distinguer les fils d'Adam des filles d'Ève, puisqu'il est convenu depuis longtemps que tous, tant que nous sommes, hommes blancs, jaunes, rouges et noirs, nous avons la même origine.

Ces sauvages de piètre mine, fort sales et fort laids d'ailleurs, malgré la patène d'argent que plusieurs d'entre eux portaient suspendue à leur nez, étaient accompagnés de petits chiens à l'échine saillante, aux oreilles pointues et droites, lesquels nous regardaient d'un œil hagard et semblaient nous flairer avec inquiétude. En examinant ce triste échantillon de la race canine, je me rappelai l'*Alcco* ou chien muet de la Sierra Nevada, dont l'espèce très-répandue du temps des Incas s'est perdue, dit-on, depuis la conquête. L'idée me vint alors que la variété que j'avais sous les yeux pouvait bien être celle dont nos zoologistes européens déplorent aujourd'hui la perte. Pour m'en assurer et résoudre un problème scientifique qui m'eût fait le plus grand honneur, je ne vis rien de mieux que de présenter à un de ces chiens qui rôdait près de moi un morceau de biscuit. Affriandé par cet appât, l'animal s'approcha en remuant la queue. Au moment où sa gueule se refermait sur l'objet convoité, je lui saisis l'oreille et la lui tortillai au nom de la science. Il lâcha le biscuit et s'enfuit en poussant quelques cris aigus qui me prouvèrent qu'il n'était pas muet comme je l'avais cru et comme un voyageur français, qui le croyait aussi, s'est hâté de l'écrire.

En attendant le déjeuner qu'on nous préparait et qui devait être semblable au souper de la veille, à en juger par les détails que je surpris, les chefs de l'expédition franco-péruvienne, leurs *attachés* et les deux moines se réunirent pour traiter de la question du départ. J'assistai comme assesseur à cette délibération qui dura vingt-cinq minutes et se termina très-bourgeoisement. Fray Astuto offrit de prêter trois pirogues, qui, en y joignant les deux pirogues des Antis, arrivés le matin, formaient une flottille de cinq embarcations en état de contenir une vingtaine de personnes. Restait à trouver un moyen de transport pour les soldats, les bagages et les munitions de bouche.

Comme il était inutile de songer à se procurer d'autres pirogues, un des membres de l'assemblée proposa de couper des troncs d'arbres et de fabriquer avec eux des balsas ou radeaux, sur lesquels les soldats entourés de colis, seraient à merveille. L'idée, trouvée ingénieuse, fut adoptée à l'unanimité. Par hasard je jetai les yeux sur les individus dont

il était question en ce moment, et je m'aperçus, à l'expression de leur physionomie, que le mode de transport que nous avions cru devoir adopter sans les consulter était loin d'avoir leur assentiment. Toutefois, je bornai là ma remarque, et laissant les membres du conseil féliciter de nouveau celui d'entre eux à qui était venue l'idée de ces planchers flottants, j'allai découvrir la marmite et donner un coup d'œil à son contenu. La trans-

BIXA ORELLANA (ROCOU).

parence du bouillon, où perlaient de loin en loin quelques yeux de graisse, m'apprit qu'une bonne demi-heure s'écoulerait avant que le chupè fût cuit à point. Pour me distraire, j'ouvris mon album, taillai mes crayons et croquai deux ou trois Antis en attendant le déjeuner. Comme ce travail m'obligeait à regarder tour à tour ma feuille blanche et les sauvages mes modèles, ceux-ci, remarquant ce manége, s'approchèrent de

moi, et, m'ayant entouré, se mirent à chuchoter entre eux. Je ne doutai pas un instant qu'ils ne critiquassent mon œuvre. Pour apprendre à ces fils du désert que si la critique est aisée, l'art est difficile, mais que, nonobstant les difficultés qu'il présente, j'étais de force à défier leurs jugements, je fis immédiatement le portrait en pied de l'un d'eux et le présentai à l'individu, afin qu'il pût juger lui-même de sa ressemblance. Il le prit, le tint un moment les jambes en l'air et la tête en bas, façon neuve et toute sauvage d'envisager les choses au point de vue plastique; puis, quand il l'eut suffisamment examiné et mis sous les yeux de ses camarades, il me le remit en éclatant de rire : une manière à lui, neuve et sauvage encore, d'exprimer son admiration, ainsi que me l'apprit un des cholos de la Mission qui se trouvait présent à cette scène.

Après le déjeuner fait à la hâte et en commun, on songea à se procurer le bois nécessaire à la construction des radeaux. Des cholos, munis de haches et de couperets, allèrent chercher aux environs les arbres au bois poreux avec lesquels on les fabrique habituellement. Vers quatre heures, ils étaient de retour, rapportant sur leurs épaules ou sous leurs bras, et sans plus d'efforts apparents que s'il se fût agi de simples perches, des troncs de *toroh* (*cecropia*), d'une longueur de dix à douze pieds, sur trente à quarante pouces de circonférence. Ces troncs, plus légers que le liége, insubmersibles comme lui, furent solidement reliés l'un à l'autre au moyen de lianes et traînés ensuite à la rivière, où une grosse liane, faisant l'office de câble, les retint au rivage. Comme la nuit vint sur ces entrefaites, on remit au lendemain leur chargement.

Ce jour était le dernier que nous devions passer à Chahuaris. Dès le matin, chacun revêtit son accoutrement de voyage, recloua ses caissons, refit ses paquets et se prépara à l'événement. Pendant qu'on chargeait les radeaux, j'allai, par manière d'acquit, battre les fourrés d'alentour, afin de voir quelles familles végétales s'abritaient à leur ombre. Mes premières trouvailles furent assez heureuses. Je relevai un *epiphyllum truncatum*, d'une taille géante, un *capparis* couvert de fleurs, cinq ou six variétés d'œnothères, quelques verveines microphylles à odeur de citron, et un *hippæastrum* à fleurs d'un rose tendre, que je dessinai, à cause de sa rareté, et tout en regrettant de ne pouvoir emporter son oignon pour en faire don à la science. Alléché par ces découvertes et dans l'espoir d'en augmenter le nombre, je m'enfonçai de plus en plus dans les fourrés, interrogeant de l'œil leurs profondeurs ombreuses. Tout à coup un objet mi-parti blanc et noir et d'une forme inusitée m'apparut dans la pénombre du taillis. Je hâtai le pas, m'imaginant mettre la main sur quelque échantillon étrange de la Flore de Chahuaris, mais, au lieu d'une fleur que je m'attendais à cueillir, je ne ramassai qu'une giberne de soldat, pourvue de ses buffleteries. Comme j'allais me récrier, trouvant le cas au moins bizarre, j'aperçus une seconde giberne accrochée aux branches d'un arbre. Dix pas plus loin j'en découvris une troisième, une quatrième; bref, je recueillis sept gibernes éparses dans un périmètre de trente pas. La chose, on en conviendra, tenait du prodige! J'abandonnai bien vite mes recherches botaniques, et, saisissant par leurs courroies de cuir les sept récipients à cartouches, je pris ma course vers la plage, où tout notre monde était

rassemblé ! Là j'eus l'explication d'un fait qui tout d'abord m'avait semblé inexplicable. Neuf soldats sur les vingt dont se composait notre escorte avaient déserté pendant la nuit, emportant leurs fusils et leurs sabres pour les vendre à quelque amateur, mais abandonnant leurs gibernes, qui n'eussent fait que ralentir leur marche. Cet événement, dont chacun s'était alarmé, n'avait pourtant rien que de simple et d'ordinaire, et se reproduit chaque fois qu'on met des soldats péruviens face à face avec des sauvages. Au pays de Manco-Ccapac, l'homme habillé s'effraye et tremble, sans trop savoir pourquoi, devant son frère, l'homme nu. De là l'épouvante instinctive des fantassins qui nous accompagnaient, en se trouvant sur le territoire des Infidèles, et leur empressement à s'en éloigner. Après avoir glosé quelque temps sur l'affaire, on cessa de s'en occuper. Toutefois, je notai pour mémoire que le chef de l'expédition française, en faisant assez haut pour qu'on l'entendît, des réflexions ethnologiques sur la désertion de ces hommes, et accompagnant ces mêmes réflexions de rires plus sonores qu'il n'eût fallu, venait d'ajouter chez le chef de l'expédition péruvienne la blessure de l'amour-propre national à la blessure encore saignante de l'amour-propre personnel.

Si ce capitaine de frégate, comme en peut juger le lecteur, pouvait avoir quelque raison de détester cordialement le comte de la Blanche-Épine, je n'avais, moi, qu'à me louer des procédés du susdit comte, et je le déclare ici hautement, dût ma déclaration, faite en public, effaroucher sa modestie. Depuis l'heure où, abusé par la grandeur d'une corolle, et prenant le convolvulus géant que je dessinais pour une aristoloche, cet aimable et noble monsieur m'avait honoré d'une attention toute particulière, ses manières à mon égard ne s'étaient jamais démenties. Chaque fois qu'une occasion s'était offerte de m'adresser un mot gracieux ou flatteur, plus souvent flatteur que gracieux, il l'avait saisie avec empressement, et cette occasion lui paraissant tarder un peu, il avait su la faire naître. Une telle affectation de bons procédés devait inévitablement éveiller ma reconnaissance et lui valoir mes sympathies. Mais certaines natures sont ainsi faites, et la mienne apparemment est de ce nombre, que plus on les charge de liens pour les contraindre, comme au vieux Proteus, gardien des troupeaux de Neptune, plus elles mettent d'empressement à s'y dérober. Chaque pas que le comte de la Blanche-Épine avait fait au-devant de moi avait donc été neutralisé par celui que j'avais fait en arrière, de sorte que tout en ayant l'air de nous entendre à demi-mot, nous aurions pu faire le tour de l'orbe sans nous comprendre et surtout sans jamais nous rejoindre.

Parmi les gracieusetés de tout genre dont je fus l'objet de sa part au début du voyage, je citerai l'empressement avec lequel il me glissait entre les mains son album cartonné, de format in-4°, en accompagnant cette action d'un sourire fondant et d'une variante de la formule que Dinarzade adressait à sa sœur Scheherazade : — « Mon cher monsieur, si vous n'avez rien de mieux à faire, faites-moi donc un de ces beaux dessins que vous savez. » — Le moyen de rester sourd à cette prière ! J'ouvrais donc le livre à une page blanche, et après avoir taillé mon crayon ou mouillé mon pinceau, j'exécutais quelque dessin de pensionnaire, qu'on qualifiait sans hésiter d'*œuvre de maître*, et qui

attirait sur ma tête un tel déluge d'hyperboles, sans compter les remercîments, que, stupéfait, étourdi, effaré, je me hâtais d'achever le dessin et de rendre l'album à son propriétaire.

Ces souvenirs, qui dormaient oubliés dans un casier de ma mémoire, sont réveillés en ce moment par l'épisode des gibernes dont il a été fait mention plus haut. J'avais à peine déposé sur le sable les sept récipients en question, qu'il me fallait, quelque peu d'envie que j'en eusse, dessiner un groupe d'Antis se montrant du doigt ces gibernes, mémento pittoresque, que le comte de la Blanche-Épine désirait garder, me dit-il, de notre séjour mutuel sur la plage de Chahuaris.

La journée s'écoula sans amener aucun incident digne d'être relaté. Le soir venu, on soupa aux lumières, puis, à l'issue du souper et comme le capitaine de frégate faisait lui-même l'appel nominatif des soldats de l'escorte, il se trouva que cinq hommes sur les douze restants avaient profité des ténèbres pour prendre à travers champs. Heureusement le cri de rage que poussa le capitaine à cette découverte ne fut entendu que de moi, car si le comte de la Blanche-Épine eût été présent, ses réflexions ethnologiques et ses éclats de rire, en apprenant cette nouvelle désertion et remarquant l'effet qu'elle produisait sur le chef de l'expédition péruvienne, eussent porté au comble l'exaspération de celui-ci, et fait d'une simple comédie de genre un drame lugubre.

Pour empêcher les soldats qui restaient d'aller rejoindre leurs camarades, à supposer que l'idée leur en vînt, on les réunit par couples, et après leur avoir retiré leur casaque et les diverses pièces de leur équipement, on les plaça sous la surveillance immédiate de quelques cholos d'une trempe éprouvée. Bien certain que l'escorte, ainsi gardée à vue, ne pouvait nous abandonner, le capitaine rentra dans la baraque où je le suivis. Cette soirée était la dernière que nous passions à Chahuaris. La double expédition se réunit en conseil pour convenir de l'heure du départ, qui fut fixée, à la majorité de sept voix sur huit, au lendemain à midi. Avant que chacun de nous se fût drapé dans sa converture et eût pris possession de son matelas, Fray Astuto nous annonça que, le lendemain, à dix heures, et pour appeler sur nos têtes les bénédictions du Très-Haut, Fray Bobo, chapelain de l'expédition, célébrerait le saint sacrifice, idée pieuse à laquelle chacun s'empressa d'applaudir.

La nuit fut calme. Debout avant que le soleil eût paru, nous pûmes constater d'un coup d'œil que l'astre du jour allait se lever dans un ciel serein, comme pour sourire à notre départ. A dix heures précises, une cloche fêlée, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, fut agitée à tour de bras, pour avertir les fidèles épars sur la plage que la messe allait commencer. Nous accourûmes. Fray Bobo avait déjà retiré d'un caisson vert, qui lui servait de malle à linge, l'aube, la chasuble, l'étole et le manipule qu'il emportait pour les besoins du voyage. Deux planches, posées de champ avec une traverse au-dessus, formaient l'autel, qu'une serviette un peu souillée de café recouvrait à titre de nappe. Le bréviaire du vieux moine, un calice et une patène en argent y avaient été placés en regard avec une certaine symétrie. Quant au vin et à l'eau nécessaires au saint sacrifice, la premier de ces liquides était contenu dans un flacon de

LA MESSE DU DÉPART.

cristal taillé, sur l'étiquette enluminée et dorée duquel je déchiffrai avec attendrissement ces mots encore tout parfumés du souvenir de la mère-patrie :

EXTRAIT

POUR LE MOUCHOIR.

L. T. PIVER, 103, rue Saint-Martin, PARIS.

Une bouteille à vin, soigneusement rincée, contenait de l'eau de rivière. Fray Bobo venait de revêtir ses ornements sacerdotaux et fumait paisiblement en attendant que nous fussions tous réunis. Lorsqu'il nous eut vus agenouillés en cercle et convenablement recueillis, il jeta son bout de cigare et, s'avançant vers l'autel, prononça l'*Introibo ad altare Dei*, que nous accueillîmes en nous signant. Les Indiens Antis, debout à nos côtés, paraissaient s'égayer fort de ce spectacle, et leurs éclats de rire troublèrent à diverses reprises notre recueillement. A l'*Ite missa est*, qui clôt le divin sacrifice et renvoie chaque chrétien à ses affaires, je tirai ma montre pour juger du temps écoulé. La messe du départ avait duré onze minutes. En bon catholique, je sais, à trois syllabes près, le nombre de phrases contenues dans les prières de la messe, depuis le canon jusqu'à l'action de grâces : aussi restai-je émerveillé que notre digne chapelain eût pu dire à Dieu tant de choses en si peu de temps.

Après avoir donné son pain à l'âme, nous songeâmes au pain du corps. Il eût été malsain de se mettre en route l'estomac vide, et les cholos s'occupèrent du déjeuner. dont la cuisson et l'absorption employèrent deux bonnes heures.

A midi, le repas était terminé. Les marmites, poêlons et casseroles, convenablement récurés, pendaient accrochés aux colis des radeaux, comme des boucliers aux flancs des birèmes antiques. Rangés sur une seule ligne au bord de la plage, nous n'attendions plus que l'instant de partir. Le personnel de notre troupe était réparti de la façon suivante : le chef de la commission française, l'aide-naturaliste et quatre cholos rameurs, avec un Antis pour pilote, devaient occuper une des deux grandes pirogues. Le chef de la commission péruvienne, son lieutenant, le caporal et Fray Bobo allaient prendre place dans l'autre pirogue, pourvue d'un nombre égal de rameurs. Le géographe et moi nous avions choisi, parmi les trois pirogues restantes, celle qui nous avait paru réunir les triples conditions de largeur, de solidité et de légèreté. Quant aux deux autres pirogues, montées concurremment par des cholos et des Antis, elles devaient remplir l'office de mouches ou d'avisos, aller reconnaître les endroits périlleux. les havres et les criques, et se tenir en éclaireurs sur les flancs de l'escadre, que les radeaux pesamment chargés et montés par des hommes munis de longues perches accompagnaient en qualité de transports.

Le moment de la séparation était venu. Des curieux, des oisifs, arrivés le matin de Cocabambillas et d'Écharati — pour voir, disaient-ils, des insensés courir à leur perte, — stationnaient sur la plage, où ils décrivaient un arc de cercle dont nous formions la corde. Fray Astuto allait et venait, plein d'empressement, demandant à chacun s'il n'oubliait rien, s'il ne laissait rien, et s'il avait quelque dernier adieu, lettre ou paquet à faire parvenir à ses parents, amis ou connaissances, offrant en ce cas de l'envoyer à son

adresse. Ces charitables paroles du chef de la Mission étaient entremêlées d'avis secrets coulés dans l'oreille des cholos, de recommandations prudentes et d'exhortations à bien veiller sur nos personnes. Comme nous allions enjamber le bordage de nos pirogues respectives, trois coups de fusil furent tirés sur l'ordre de Fray Astuto, pour honorer les pavillons français et péruvien, représentés par les deux plus grandes embarcations. Cela fait, le moine vint donner à chacun de nous une dernière poignée de main, qu'il accompagna d'un mot affectueux en manière d'adieu. Quand ce fut mon tour, il me regarda d'un air singulier que j'attribuai à l'émotion qu'il éprouvait en ce moment suprême. — « Seigneur Français, me dit-il après une pause, rappelez-vous que vous aurez toujours en moi un ami véritable. » — Là-dessus, il me quitta si brusquement que je n'eus pas le temps de le remercier de l'intérêt qu'il semblait me porter.

Cinq minutes après cette scène attendrissante, nous étions accroupis dans nos coquilles de noix, les coudes rapprochés du corps et les genoux au niveau du menton. Un

DÉPART DE CHAHUARIS.

dernier hourra était échangé entre nous et les spectateurs debout sur la plage; puis, à l'exclamation finale de *Adieu, va!* les amarres de lianes étaient coupées par nos pilotes, et la rivière, dont le courant à cet endroit file neuf nœuds à l'heure, nous emportait avec une vitesse effrayante.

La première demi-heure de cette navigation folle, où les rameurs n'avaient rien à faire et que le pilote dirigeait seul à l'aide de sa pagaie, fut signalée par des incidents en état de refroidir, au début du voyage, l'humeur aventureuse des plus déterminés. Des roches à fleur d'eau éraflèrent en passant nos embarcations, les jetèrent brusquement sur tribord ou bâbord, sans nul souci des lois de l'équilibre, et nous arrachèrent presque des cris d'effroi. Des lames en volute, qu'on ne put éviter à temps, nous inondèrent de la tête aux pieds. Ce fut comme un prospectus des petites misères qui nous attendaient en chemin. Chacun néanmoins s'efforça de sourire en regardant son compagnon. Il eût été ridicule d'entamer sitôt le chapitre des interjections et des doléances.

RAPIDES DE MANCURÉALI.

Déjà un peu trempés, un peu ahuris, mais toujours entraînés avec la même vitesse que si le souffle d'Eolus eût été déchaîné après nos nacelles, nous arrivâmes devant un site aride appelé Mancuréali, où nous nous arrêtâmes d'un commun accord pour réparer quelques avaries survenues à l'un des radeaux. Pendant qu'on resserrait les lianes qui rattachaient ses troncs disjoints, nous sautâmes à terre pour nous dégourdir un peu les jambes. La posture que nous obligeait à garder l'étroitesse de nos pirogues, et l'immobilité de pose à laquelle nous étions condamnés depuis Chahuaris, nous avaient occasionné d'affreuses crampes, qui se dissipèrent après quelques *pliés* et quelques *jetés* battus sur la plage.

Mancuréali, où nous venions d'aborder, est un de ces coteaux bas ou lomas qui forment, du côté de l'Est, les derniers gradins de la Cordillère. De faux noyers aux drupes côtelés (*pseudo-juglans*), deux ou trois *quercus*, propres à ces latitudes, des buissons de laurinées et de vernonias odorants, de loin en loin de grands jacarandas aphylles, dépourvus pour le moment de fleurs et de feuilles et pareils à des arbres morts ou à ceux d'essence européenne, dépouillés par l'hiver, caractérisaient la végétation de ce site, d'ailleurs désert, et lui donnaient un cachet de tristesse étrange. Un petit ruisseau, descendu des hauteurs, coupait le coteau d'Ouest à Est et venait mêler ses eaux cristallines aux flots troublés et jaunâtres de la rivière de Santa-Ana. Sur le premier plan, des blocs de grès, couleur d'ocre jaune et de rose sèche, formaient un repoussoir vigoureux aux lignes molles et au ton fade du coteau ; des blocs de même nature encombraient la plage et, s'avançant jusqu'au milieu de la rivière où ils offraient un obstacle au courant, déterminaient une succession de rapides dont la disposition, le mouvement des vagues et l'écume pouvaient attirer complaisamment les regards du peintre avide d'effets pittoresques, mais que le voyageur, appelé à les franchir dans une pirogue indigène, ne considérait pas sans un certain effroi.

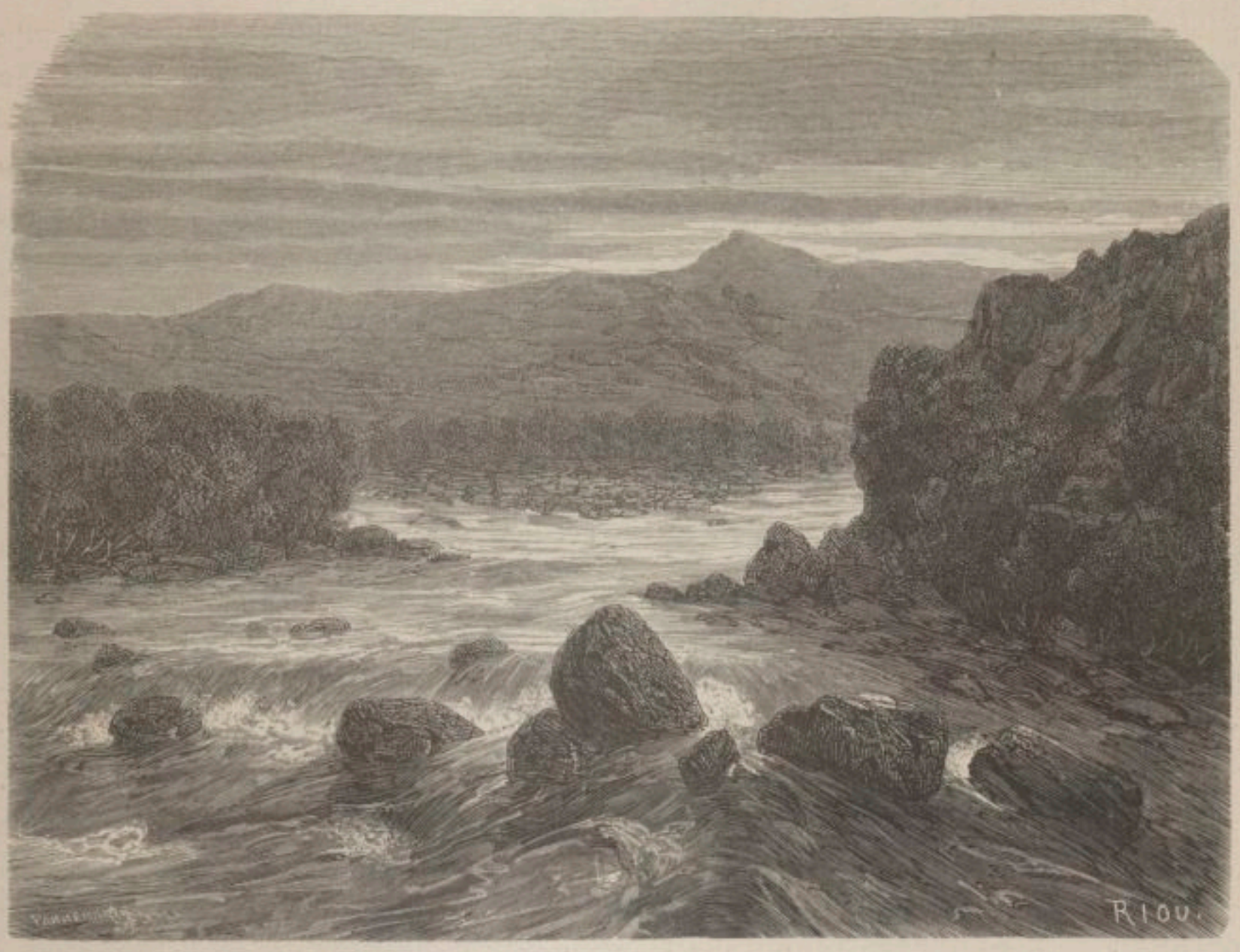
Les Antis qui nous accompagnaient avaient été les premiers à gravir la berge, s'aidant dans cette ascension des buissons ou des arbrisseaux placés à portée de leur main et bondissant de pierre en pierre comme de véritables chèvres. Nous les suivions, mais non pas sans efforts et sans nous essouffler un peu. Au sommet du tertre s'élevait une cabane circulaire, couverte en chaume, avec une paroi haute de trois pieds environ, formée de pieux très-rapprochés. En voyant les sauvages entrer dans ce logis qui appartenait à un des leurs, nous ne nous fîmes aucun scrupule d'y entrer à leur suite. Les maîtres en étaient absents, et, en s'en allant, avaient oublié de fermer la porte, mais cet oubli de leur part était sans danger. Le logis était parfaitement dégarni de meubles et n'offrait que des carcasses d'oiseaux, des os de pécaris [1], des écorces de coloquintes douces et de bananes vertes, toutes choses peu susceptibles de tenter la cupidité des passants.

Examen fait de ce bouge, dont le sol disparaissait sous un détritus de cendres et de paille brisée, nous reprîmes le chemin de la plage, où nous trouvâmes deux de nos rameurs étendus ivres morts. Des libations copieuses faites à Chahuaris, et quelques gorgées d'eau-de-vie avalées en chemin pour se donner du cœur, avaient fait de ces deux vivants deux cadavres rigides. A force de les rouler du pied et de leur vider de l'eau sur la tête, on réussit à leur rendre un semblant de vie, à défaut de raison. Comme on ne pouvait leur donner place dans les pirogues, qu'ils eussent fait infailliblement chavirer, on les traîna sur les radeaux où, protégés par les colis qui leur servaient de garde-fous, ils restèrent étendus le ventre en l'air, dans l'attitude de poissons échoués.

Après deux heures passées sur cette plage de Mancuréali, dont le soleil avait rendu les pierres assez brûlantes pour qu'un œuf pût y cuire, nous songeâmes à continuer notre

[1] Dicotyles labiatus.

route. Les pirogues furent de nouveau rejetées dans le lit du courant, qui les emporta comme un tourbillon de vent emporterait des feuilles sèches. Deux lieues de cette marche furieuse, évaluées d'après le chronomètre et une connaissance assez exacte de la vitesse du courant [1], nous conduisirent à l'endroit où la rivière Yanatili, sortie de la vallée de Lares et grossie en chemin de la rivière d'Occobamba, vient se jeter dans celle de Santa-Ana qui, à partir de Chahuaris, prend le nom de Quillabamba [2]. Là ces deux cours d'eau, en se joignant à angle droit et entre-choquant avec bruit leurs ondes rapides, restent un instant immobiles comme deux taureaux qui, après s'être heurtés de front, ploient sur leurs jarrets et restent étourdis par la violence du choc.



JONCTION DES RIVIÈRES YANATILI ET QUILLABAMBA-SANTA-ANA.

Ce site, appelé *el Encuentro* (la rencontre), que rien ne recommande à l'attention, se peignit néanmoins avec ses moindres incidents sur la rétine de mon œil et se grava du même coup dans ma mémoire, bizarrerie qui pourrait sembler singulière si je n'en donnais la raison. Au moment où nous doublions le confluent des deux rivières, une roche à fleur d'eau, dont aucun des rameurs ne soupçonnait la présence, souleva brusquement

[1] Ce courant, variable selon la configuration des terrains qu'il parcourt, a été mesuré maintes fois par nous, au moyen du loch et de l'ampoulette, soit en temps de crue de rivière, soit en temps ordinaire. La *moyenne* de sa vitesse entre Écharati et Chahuaris est de huit milles à l'heure.

[2] *Plaine de la lune*. Elle porte ce nom jusqu'à sa jonction avec la rivière Apurimac.

un de nos radeaux, culbuta parmi les colis les deux hommes qui le montaient et fit glisser de dessus la machine, au fond de la rivière, un ballot renfermant douze haches en fer de Biscaye. Douze haches dans le désert, c'est-à-dire une somme énorme représentant douze pirogues ou douze enfants sauvages, au choix de l'acquéreur ! Ces douze haches, hélas ! étaient à moi. Une telle perte, au début du voyage, me fut extrêmement sensible. En vain mon compagnon le géographe tenta de me consoler par des citations grecques et latines empruntées aux meilleurs philosophes ; en vain, pour me faire rire, il accumula les calembours et les coq-à-l'âne, ses maximes et ses facéties furent sans effet ; mon front ne se dérida pas d'un pli pendant tout le reste de la journée.

Nous continuâmes, non pas de naviguer, mais de fuir avec la rivière, dont la pente visible à l'œil accusait une descente de huit à dix mètres par lieue. De temps en temps un flot de bruine, ce que les marins appellent *embrun*, venait nous frapper au visage, ou des lames nous arrivaient en pleine poitrine, quand un coup de pagaie du pilote, donné à faux, exposait notre embarcation à leur choc. Comme la température était élevée et l'eau de la rivière douce au lieu d'être salée, nous supportions assez stoïquement ces petites misères, et sans crier ni blasphémer, nous nous contentions, comme Panurge, de rendre par le bas de nos pantalons l'eau que nous avions reçue par le col de nos chemises.

A une lieue de l'*Encuentro*, qu'on nomme également Putucusi, bien que ce dernier point, inhabité d'ailleurs, appartienne à la vallée de Lares et non pas à celle de Santa-Ana, nous côtoyâmes, avec la vélocité de goëlands qui rasent la vague, un site du nom d'Illapani, que la civilisation exploite aujourd'hui par droit de conquête, mais qui, à l'heure où nous passâmes devant lui, était cultivé par des Indiens Antis. Une bicoque à toit de chaume, une touffe de bananiers, un *laurus persea* ou avocatier, un citronnier chargé de fruits, furent les seuls détails que je relevai au passage. Cette plantation dominait une anse circulaire où l'eau de la rivière, calme et transparente, dormait comme dans un bassin. Cent toises plus loin, la même rivière, redevenue bruyante et furieuse, grondait, bouillonnait, écumait. Cinq rochers noirs, formant un bâtardeau au milieu de son lit, occasionnaient cette colère et cette écume. Nos sveltes pirogues, lancées comme des chevaux dans un steeple-chase, passèrent sans encombre entre ces écueils. Il n'en fut pas de même des radeaux, que leur surface et leur volume rendaient d'une manœuvre difficile au milieu de plusieurs courants qui s'entre-croisaient. Malgré les efforts des balseros et l'aide de leurs longues perches, nous vîmes nos planchers flottants pivoter sur eux-mêmes et, poussés par un bras du courant, s'engager entre deux rochers où, pareils à des coins enfoncés dans la pierre, ils ne bougèrent plus. Les hommes qui les montaient gagnèrent la rive à la nage et rejoignirent nos pirogues qui s'étaient arrêtées dans un *remanso*. On appelle ainsi tout coude de la rivière où l'eau dort immobile. Le sauvetage des radeaux était, pour le moment, chose impossible. Le soleil baissait ; le jour allait bientôt finir ; une halte fut convenue. Nous atterrîmes à l'endroit où nous nous trouvions, afin de rester en vue du sinistre.

Cet endroit, appelé Chulituqui, au dire de nos guides sauvages, était une plage

HALTE DE NUIT A CHULITUQUI.

encombrée de roches de toutes dimensions, plus ou moins anguleuses, plus ou moins tranchantes, et qui devaient procurer à l'individu, s'allongeant horizontalement sur elles pour se livrer aux douceurs du sommeil, une sensation à peu près pareille à celle qu'éprouverait Micromégas en se couchant tout de son long sur les sommets des Alpes.

Notre premier soin fut d'allumer du feu, tant pour sécher nos vêtements tout ruisselants du contact de la vague, que pour nous réchauffer nous-mêmes ; car, sous ces latitudes, si les jours sont brûlants, les nuits sont presque froides. On mit ensuite en commun quelques vivres oubliés au fond des pirogues, la soute au pain grillé, le riz et autres provisions se trouvant sur un des radeaux et conséquemment hors de notre portée ; puis, quand on eut soupé tant bien que mal, chacun resserra la boucle de son pantalon et fit ses dispositions pour passer la nuit le moins mal possible.

En cherchant un endroit quelconque où je pusse étendre mes membres fatigués, j'avisai, à vingt pas du rivage, au-dessus d'un talus, deux buxus nains dont les racines noueuses sortaient d'entre les pierres. J'y suspendis mon hamac et me jetai dedans tout habillé. Le rapprochement de ses extrémités, en donnant à mon corps la forme d'un U majuscule, laissait pendre sa toile assez près du sol, pour qu'une pierre aiguë se moulât en creux dans mes reins. La position était perplexe, voire insoutenable, mais j'essayai de l'oublier en invoquant le divin Morpheus, père du sommeil et des songes. Au moment où le dieu effeuillait déjà sur mes yeux ses soporifiques pavots, — *soporiferumque papaver*, comme dit Virgile, — une main toucha mon hamac, en même temps qu'une voix me dit :

« Dormez-vous déjà ? »

Je me soulevai brusquement pour voir qui me parlait ainsi. A sa haute taille et à sa maigreur, je reconnus le chef de la commission péruvienne.

« Que le diable vous emporte ! lui dis-je. De quoi s'agit-il ?

— De quelque chose que vous ignorez et qu'il vous sera désagréable d'apprendre. Avez-vous remarqué l'air singulier dont Fray Astuto vous regardait au moment du départ ?

— Oui, certes !

— Vous rappelez-vous l'assurance qu'il vous a donnée que vous auriez toujours en lui un ami véritable ?

— Je me la rappelle et j'en ai été un peu étonné.

— C'est que vous pressentiez alors qu'il disait justement le contraire de ce qu'il aurait dû dire. Le digne Franciscain vous a juré une haine immortelle.

— Bah ! et pourquoi donc ?

— Parce que vous avez écrit à son sujet deux lettres explicatives, mais peu flatteuses. Ces lettres, que vous envoyiez à Cuzco, ont été interceptées par lui et n'arriveront jamais à leur adresse. C'est de Fray Bobo, notre aumônier, que je tiens le fait. Le pauvre homme ne peut pardonner à son compagnon de l'avoir obligé d'entreprendre, à son âge, un voyage aussi périlleux que le nôtre. Là-dessus, tâchez de vous rendormir. Moi

je vais, de ce pas, me blottir entre les trois pierres carrées où, pour cette nuit, j'ai élu domicile. »

Un moment je restai stupéfait de la confidence, admirant avec une certaine épouvante par quels moyens secrets la Providence détourne les flèches du but et les lettres de leurs adresses ; puis la fatigue du corps réagit sur l'esprit, je sentis craquer et se rompre le fil de mes idées et je m'endormis bientôt d'un sommeil profond.

SITE DE MANCURÉALI.

SEPTIÈME ÉTAPE

DE CHULITUQUI A TUNKINI

(PÉROU)

HALTE DE NUIT A MAPITUNUHUARI.

SEPTIÈME ÉTAPE

DE CHULITUQUI A TUNKINI

Hymne à l'aurore. — Effets désastreux d'une nuit passée en plein air. — La plage de Mapitunuhuari — Chasse au radeau. — Où la situation s'aggrave et se complique. — Qui rappelle à trois mille ans d'intervalle les débats du bouillant Achille et du superbe Agamemnon. — Du jambon cru considéré comme toxique. — Pendant que l'expédition franco-péruvienne ne sait à quel saint se vouer, l'auteur s'amuse à relever des altitudes. — Monographie du coq de roche. — La copie d'un acte authentique. — Serment fait sur un bréviaire à défaut d'Évangile. — Adieux éternels sur la plage de Coribeni. — Une mauvaise nuit passée à Sirialo. — Le site de Polohuatini. — Qui prouve que les théories de M. Proudhon sur la propriété sont généralement plus répandues qu'on n'a l'air de le croire. — Les Antis de Sangobatea. — Chiens bleus et chiens rouges. — Études anthropologiques. — Qui traite de Simuco le tireur d'arc, et de la façon dont il acheta sa seconde femme. — Une leçon de géographie sur la plage de Quitini. — Un baptême. — Le capitaine-parrain et le lieutenant-marraine. — Une phrase musicale d'Hérold confiée aux échos de Biricanani. — Les eaux calmes de Canari. — Un tableau de genre tout composé. — Les ajoupas de Manugali. — Où l'expédition franco-péruvienne, à l'exemple de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, étale pour le sécher son linge mouillé sur la plage. — Le désastre de Pachiri. — Où le lecteur reconnaîtra avec l'auteur l'impossibilité de s'occuper de botanique. — Les rapides de Yaviro. —L'orateur de Saniriato. — Le rapide de Sintulini. — Mort de Fray Juan Bobo. — Où le lecteur apprendra de quelle façon un capitaine de frégate et son lieutenant perdirent leurs chemises tout en gardant leur présence d'esprit. — *Date obolum Belisario.* — Histoire d'un double bonnet de coton. — La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime. — De Charybde en Scylla. — Un chef d'expédition scientifique suspendu par les aisselles. — Le rapide de Tunkini. — Description d'une gorge ou cañon. — Brusque passage des ténèbres à la lumière. — Les parties planes de l'Amérique.

Nous fûmes réveillés au petit jour par les gazouillements de quelques oiseaux, qui se détachaient comme le chant des flûtes dans un orchestre, sur le mugissement des

rapides et les hurlements des guaribas (*Simia Belzébuth*). Ceux d'entre nous qui entendaient pour la première fois les sons rauques produits par la glotte cartilagineuse de cette espèce de singes, furent tentés de les attribuer à une douzaine de taureaux beuglant de concert. Quant à ceux dont les oreilles étaient familiarisées avec ce bruit étrange et discordant, ils appelèrent de tous leurs vœux le lever du soleil, qui seul pouvait y mettre un terme, les quadrumanes en question n'élevant la voix qu'aux approches de l'aube et du crépuscule, pour dire bonjour ou bonsoir à Phébus.

Cette première nuit passée en plein air, au milieu des pierres et sous les pleurs de la rosée, avait éprouvé la constitution des plus délicats de la troupe : les uns avaient le tour des yeux violet et le bord des paupières rouge, les autres le visage bouffi et les lèvres d'un bleu livide ; en outre, tous se sentaient la tête lourde et les membres endoloris.

Un maigre déjeuner, fait à l'aide de provisions trouvées dans les pirogues, — nos munitions de bouche étaient restées sur les radeaux, — dissipa quelque peu le malaise de nos amis et coupa court aux propos de nos hommes, déjà rebutés par les obstacles et les contrariétés qui signalaient les débuts du voyage. Un quart d'heure suffit à notre réfection. Nous envoyâmes les balseros, accompagnés de deux Antis, dégager les radeaux, et, les laissant à la besogne, nous nous embarquâmes et prîmes les devants.

A une lieue de là, force nous fut de débarquer et de longer à pied la rive, pendant que nos rameurs *guidaient* les pirogues à travers des îlots de sable et de cailloux qui faisaient un archipel à la rivière et divisaient la masse du courant en plusieurs bras sans profondeur, mais d'un mouvement furieux.

(Ici nous croyons devoir ouvrir une parenthèse pour avertir les lecteurs que le verbe *guider*, deux fois souligné et qui reviendra souvent dans le récit de cette traversée, n'est pas employé par nous dans le sens de *conduire* et de *diriger* que lui donne le dictionnaire, et n'exprime ici qu'une action passive que nous essayerons d'expliquer. Dans les passages dangereux nous mettions pied à terre, ou, si la locution peut sembler vicieuse, nous débarquions. Les rameurs attachaient, en guise de câble, une liane à l'arrière des pirogues ou des radeaux, abandonnaient ensuite la machine au courant, puis, pour ralentir sa marche alors trop rapide et l'empêcher de se briser contre les écueils, ils pesaient à deux mains et de tout leur poids sur l'extrémité de la liane. On comprend que cette façon de guider une embarcation, en se faisant traîner par elle, étant tout à fait opposée à celle que chacun a pu voir pratiquer le long de nos rivières par des hommes ou des chevaux, il était de notre devoir de la signaler en passant à ceux qui nous font l'honneur de nous lire. Ceci dit une fois pour toutes, nous refermons la parenthèse.)

Après deux heures de navigation, coupées par de petites haltes qui devaient donner aux radeaux le temps de nous rejoindre, ne les ayant pas vus paraître, nous nous arrêtâmes, pour y camper, sur une plage appelée Mapitunuhuari. Ce nom bizarre, au dire des Antis, qui, en leur qualité de pseudo-chrétiens, baragouinaient un peu de quechua, était celui d'un individu de leurs amis qu'ils qualifiaient de capitaine et dont ils vantaient les prouesses. La demeure de ce sauvage, située au fond d'une gorge étroite,

sombre, sinueuse, était si bien défendue à l'entrée par des buissons hérissés de dards et d'épines, que la crainte d'y déchirer notre chemise et notre peau nous empêcha, quelque envie que nous en eussions, d'aller présenter nos civilités à ce valeureux capitaine.

Les doubles rives du Quillabamba-Santa-Ana, que depuis Chulituqui je n'avais pu

GROUPE DE PALMIERS TARAPOTE (IRIARTEA).

voir qu'à la hâte et dans leur ensemble, les écueils du chemin et la rapidité de la navigation ne permettant pas de les étudier en détail, me parurent d'un intérêt secondaire sous le rapport de la topographie et d'un attrait médiocre comme végétation. Les blocs de grès observés depuis Chahuaris avec leurs mêmes nuances d'ocre jaune ou de rose sèche, debout, inclinés ou couchés, en formaient la décoration principale, et servaient comme de gradins à des cerros lourds et trapus. Ces cerros, enchevêtrés

les uns dans les autres de façon à produire, à distance, un tout homogène et compacte, donnaient au paysage un air de tristesse ennuyée qui alourdissait la paupière et provoquait le bâillement. En quelques endroits, la couche minérale venant à s'interrompre, la végétation reparaissait soudain, d'autant plus vigoureuse qu'elle avait été longtemps étouffée. Des coins de paysages ravissants d'ombre et de fraîcheur se montraient resserrés et comme encadrés dans la pierre. Les talus des deux rives se revêtaient d'une herbe verte et fine, pareille au *ray-grass* des pelouses anglaises. Des sabliers, des ingas, de faux noyers, des chênes, des guayaques et des jacarandas aphylles mariaient artistement leur feuillage plus ou moins sombre à leurs fleurs plus ou moins brillantes. De loin en loin un palmier tarapote, au stipe fuselé, debout sur son piédestal de racines, donnait au site un caractère tropical qui contrastait, plutôt qu'il ne s'harmoniait, avec une lumière encore diffuse et un encombrement de pierres qui rappelaient la Cordillère et son voisinage immédiat.

Une partie de la journée s'écoula sans que les radeaux eussent reparu. Assis au sommet des plus hauts rochers de la plage et interrogeant du regard les profondeurs de la rivière, nous nous demandions l'un à l'autre, comme dame Barbe-Bleue à l'Anna soror : Ne vois-tu rien venir! Mais le jour déclinait, le soleil rougeoyait, l'horizon se voilait de brume, et rien ne paraissait encore. L'attente était pour nous d'autant plus cruelle, que nous avions fort peu déjeuné le matin, et que le grand air, le changement de lieux et le laps de temps écoulé nous ayant creusé l'estomac, nous ne savions comment apaiser ses vagissements, nos provisions se trouvant, comme je l'ai dit, sur un des radeaux. Au moment où le désespoir allait s'emparer de nous, l'exclamation joyeuse d'une des vigies nous apprit que quelque chose était en vue. Tous les regards se tournèrent aussitôt dans la direction que le bras de l'homme indiquait. Une masse grise et mouvante apparaissait au fond de la perspective et, poussée par le courant, se rapprochait rapidement de nous. Nous reconnûmes un de nos transports; mais, à la façon dont il descendait la rivière, nous constatâmes avec une secrète épouvante qu'il était abandonné à lui-même et qu'aucun balsero ne le guidait. Comme il allait passer devant la plage où nous étions tous rassemblés, un cri retentit sur les eaux, et une tête échevelée et ruisselante, qu'on eût pu prendre pour celle d'un monstre marin, mais que nous reconnûmes pour celle d'un Antis, se montra dans le sillage de la machine. A la façon dont l'homme *tirait sa coupe*, il était facile de deviner qu'un accident quelconque l'avait séparé du radeau et qu'il s'efforçait de le rattraper. Nos cris et nos gestes l'encouragèrent dans cette œuvre. Il redoubla d'efforts, parvint à saisir une des poutrelles de la machine et remonta dessus. A l'aide d'une perche qu'il trouva sous sa main, il put alors la diriger vers le rivage, où ses camarades l'accueillirent avec transport. *Hinpiato*, ainsi se nommait l'intrépide chuncho qui venait d'effectuer cette belle manœuvre de sauvetage, reçut nos félicitations d'un air modeste. Au nombre des menus objets par le don desquels nous reconnûmes le service qu'il venait de nous rendre, se trouvait un bouton d'uniforme neuf et luisant, qu'il attacha à un fil et passa dans la cloison de ses narines.

La joie que nous éprouvions s'effaça bien vite en remarquant l'état dans lequel se trouvaient nos munitions de bouche placées sur ce radeau : le pain grillé et le biscuit, après avoir trempé toute la nuit dans la rivière, s'étaient ramollis et ressemblaient à de la panade; le riz était gonflé à crever, le mouton fumé se détachait de l'os comme s'il eût été cuit, et la chair rose de certain jambon, entamé de la veille, offrait une nuance indescriptible de vert, de lilas et de bleu, que nos Parisiens, en coloristes qu'ils étaient, comparaient à celle des noyés qu'on expose à la Morgue.

Pendant que nous déplorions les rigueurs du sort, les radeaux et leurs conducteurs abordaient au rivage après une absence d'une journée. Ces derniers paraissaient de fort mauvaise humeur. Une distribution d'aliments fut faite à la ronde. Chacun avala goulûment sa portion de pain détrempé et de viande livide, et fit ses dispositions pour passer la nuit. Des feux furent allumés sur la plage; on amarra solidement les embarcations, et, après un échange mutuel de civilités, chacun alla s'étendre entre les pierres dont il avait fait choix.

La nuit que nous passâmes à Mapitunuhuari fut à peu près semblable à celle que nous avions passée à Chulituqui. La seule différence que nous notâmes fut dans le nom des plages et le volume de leurs pierres, d'un tiers plus grosses ici que là. Aussitôt levés, nous réunîmes nos pellons et nos couvertures, nous ficelâmes le tout et rentrâmes dans nos pirogues en donnant l'ordre aux rameurs de pousser au large. Les balseros larguèrent les amarres des radeaux et se préparèrent à nous suivre.

Un large rapide, du nom de Quenquerutiné, que nous trouvâmes à cent toises de la plage que nous quittions, fut le seul obstacle que nous eûmes à vaincre jusqu'à Umiripanco, distant de quatre lieues. Nous nous arrêtâmes sur ce dernier point pour déjeuner et donner aux radeaux le temps de nous rejoindre. Bien que notre appétit fût prodigieusement ouvert par la rapidité de la navigation et l'air piquant de la rivière, force lui fut de se tenir pour satisfait de quelques cuillerées de panade et d'une tranche de jambon cru. Les sauvages reçurent leur part de ces mets, et après les avoir flairés à plusieurs reprises comme pour s'assurer de leur nature, les mangèrent sans trop de répugnance, bien qu'ils fussent nouveaux pour eux. Ce maigre repas achevé, chacun s'ingénia de son mieux pour passer le temps. Les uns essayèrent de se distraire en faisant un somme ; les autres s'amusèrent à calculer combien de temps pourrait vivre un adulte à raison d'un zeste de jambon et de deux cuillerées de panade par jour ; enfin ceux-ci, et c'étaient les plus philosophes, s'assirent à l'écart et charmèrent le vol des heures en griffonnant sur leur genou, laissant ceux-là faire des reprises perdues à leurs pantalons endommagés par les incidents du voyage.

Sur ces entrefaites, midi étant sonné à toutes les montres sans que nos gens et nos radeaux nous eussent rejoints, deux Antis furent chargés d'aller à leur rencontre ; en prenant à travers bois et suivant une ligne droite, c'était trois quarts d'heure de marche. Nos envoyés, qui devaient recevoir quatre hameçons pour prix de la course, partirent du pied gauche et furent bientôt de retour. Le rapport qu'ils nous firent était désastreux. Nos radeaux et leurs charges avaient sombré dans le rapide de Quinquerutiné, et les

balseros s'occupaient à dégager les uns et à repêcher les autres. C'était à croire que le diable brouillait les cartes pour nous arrêter en chemin.

Les retardataires nous rejoignirent sur les cinq heures. Nous nous attendions à des excuses de leur part, ou tout au moins à quelque manifestation sympathique qui prouvât que nos ennuis et nos tribulations étaient partagés par eux; mais notre attente fut trompée. Au lieu d'un sourire amical, nous ne reçûmes d'eux qu'une laide grimace, et quant à s'excuser de leur absence prolongée, s'ils y songèrent, ce fut seulement pour se plaindre du surcroît de travail qu'elle leur avait occasionné. En outre, trouvant que la ration de vivres qui leur fut immédiatement délivrée n'était pas en rapport avec leur appétit, ils profitèrent d'un moment où nous avions le dos tourné pour alléger les sacs de provisions d'une partie de leur contenu.

Leur faim apaisée, ils se retirèrent à l'écart en invitant nos rameurs à les suivre et faisant signe aux sauvages de les accompagner. La conversation qui s'établit entre eux fut suivie d'une discussion animée dont nous pressentions le sujet sans trop le comprendre. De ces pourparlers orageux comme des nuages qui recèlent la foudre, s'échappait de temps en temps un éclat de voix qui arrivait jusqu'à nous et, pareil à l'éclair, nous montrait la situation sous son jour véritable. Une révolte, qui paraissait flotter dans l'air ambiant, obscurcissait notre horizon. A quel moment donné et de quelle façon éclaterait cette révolte, c'est ce qu'aucun de nous ne pouvait prévoir.

Au milieu de cette effervescence des esprits, baril de poudre auquel il ne manquait que l'étincelle, les chefs des commissions-unies qui, depuis notre départ de Chahuaris, éprouvaient un besoin réel de se dire des choses désagréables, virent dans l'attitude hostile de nos gens une occasion de le satisfaire ; le comte de la Blanche-Épine démasqua le premier sa batterie et commença le feu en faisant placer en lieu sûr le reste de nos provisions et donnant pour prétexte à cette mesure que, chaque balsero péruvien travaillant moins qu'un homme et mangeant comme quatre, il importait, dans l'intérêt général, d'accoutumer son estomac au régime de la simple ration. A cette volée de son adversaire, le commandant de frégate riposta sur-le-champ que, lorsqu'on transformait ses nationaux en cormorans et qu'on les employait du matin au soir à pêcher des objets submergés au fond d'une rivière, on devait convenablement les nourrir; qu'au reste, sans la surcharge de fallacieuses grosses malles et de caissons à peu près vides que la commission française traînait à sa suite pour se donner grand air, la marche du voyage n'eût pas été ralentie à chaque pas par des incidents de tout genre. Cet échange de phrases incendiaires entre les chefs rivaux dura jusqu'à ce que la nuit eût étendu sur nous ses voiles sombres. Comme la veille, des feux furent allumés sur la plage, et comme la veille, nous nous étendîmes entre les pierres, appelant le sommeil qui devait calmer la trépidation nerveuse dont chacun de nous était agité.

Nos gens, fraternellement mêlés aux Antis, passèrent une partie de la nuit à se chauffer et à cuisiner, sous nos yeux et dans nos marmites, les provisions que le soir ils avaient volées. Comme le jour allait paraître, cinq balseros prirent la clef des champs, emportant avec eux des sabres, des fusils et des havre-sacs appartenant aux soldats de l'escorte.

Restés sans moyen de défense, mais ayant conservé l'usage de leurs yeux et de leurs deux bras, ces soldats pouvaient nous servir de rameurs en remplacement de ceux que nous venions de perdre. Nous leur proposâmes donc de s'armer de la perche et de monter sur les radeaux, proposition qu'ils acceptèrent, mais dont l'effet fut ajourné par eux. Blessés dans leur orgueil et considérant comme un déshonneur d'avoir été dépouillés de leurs armes par des *churupacos* (pékins), ils ne nous demandèrent que le temps d'en tirer vengeance, jurant qu'avant une heure ils seraient de retour et ramèneraient morts ou vifs les drôles qui avaient osé se frotter à eux. Avant que nous eussions ouvert la bouche pour leur répondre, ils avaient déjà disparu sous bois. Comme voleurs et volés, bourgeois et militaires ne reparurent plus, nous pensâmes que cette double fuite était le résultat d'un plan conçu pendant la nuit, et, tout en la déplorant vivement, nous tâchâmes de l'oublier.

Il est probable que nous y aurions réussi, si les sauvages, jusque-là spectateurs indifférents de ces débats, n'eussent manifesté à leur tour l'envie d'aller à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose. Telle du moins fut notre idée en les voyant rassembler leurs arcs et leurs flèches et passer à leur bras le cabas en coton tissé dans lequel ils mettent leur peigne, leur pot de rouge, leur miroir et leur tabatière. Comme ils se dirigeaient vers les pirogues, les chefs des commissions-unies se précipitèrent au-devant d'eux en les priant de considérer qu'ils avaient reçu à l'avance des haches et des couteaux pour nous conduire jusqu'au pays des Chontaquiros, et que nous abandonner en chemin, comme ils semblaient avoir l'intention de le faire, ce serait tromper notre bonne foi et contrevenir au traité fait en partie double. Dans le trouble de leur esprit, le comte de la Blanche-Épine et le commandant de frégate s'étaient exprimés, l'un en français et l'autre en espagnol. Or les Antis, peu versés dans ces langues et n'ayant rien compris à la harangue dont ils étaient l'objet, éclatèrent de rire au nez des harangueurs. Il y eut un moment de tumulte et de confusion où, chacun disputant, opinant, concluant dans sa propre langue, l'antis, le quechua, le castillan et le français heurtèrent à grand bruit leurs voyelles et leurs consonnes. On se fût cru sous les murs de Babel, le jour de la dispersion des travailleurs : peu à peu le calme se rétablit. Un cholo de la Mission, apte à parler l'idiome des Antis, fut désigné par notre aumônier Fray Bobo pour servir de drogman. Grâce au dialogue qui s'établit entre le drôle et les sauvages, nous eûmes sur notre situation personnelle des renseignements détaillés, mais très-alarmants ; sans le savoir, nous marchions sur un sol miné, qui d'un moment à l'autre pouvait nous engloutir.

D'abord les deux naufrages successifs des radeaux, que nous avions cru l'effet du hasard, étaient le résultat d'un complot formé à l'avance. L'intention des balseros, en les échouant, était de s'approprier les objets qui composaient leur chargement et dont ils avaient offert une moitié aux Antis, si ceux-ci consentaient à les aider dans leur œuvre de rapine.

Ensuite, et c'était là le côté dramatique de la situation, ces mêmes balseros, pour persuader aux sauvages que le pillage de notre bien, auquel ils les conviaient, n'était qu'un acte de justice, nous avaient signalé à eux comme des *punarunacunas* (hommes

des plateaux), sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans roi ni Dieu, qui les conduisaient à leur perte. Les aliments que nous leur avions offerts à Mapitunuhuari, et notamment la tranche de jambon, étaient empoisonnés : si les Antis avaient absorbé sans danger la mort-aux-rats que nous leur avions préparée, c'est que leur estomac était doublé et chevillé de cuivre ; mais, à la prochaine occasion, nous doublerions la dose, et pas un de nos alliés n'en réchapperait.

On comprend l'effet de pareilles insinuations sur l'esprit obtus des sauvages. Nous eûmes toutes les peines du monde à les dissuader de l'idée que nous avions voulu attenter à leurs jours. Fray Bobo dut intervenir en personne et appeler à son aide les ressources oratoires de la chaire. Il alla jusqu'à présenter aux Antis son crucifix de poche, en leur offrant de jurer sur la sainte image que nos intentions avaient toujours été pures et nos cœurs pleins de bienveillance à l'endroit de nos alliés.

A peu près convaincus par les discours de notre chapelain que nous n'avions jamais eu l'intention de nous défaire d'eux, les sauvages parurent disposés à rester encore avec nous. Quelques articles de bimbeloterie que nous leur distribuâmes sur-le-champ, des sourires et des nasardes amicales que nous y ajoutâmes comme appoint rendirent un peu de sérénité à leurs âmes troublées. Nous profitâmes de l'embellie survenue dans leur humeur pour nous préparer au départ, rallier nos pirogues et inviter gracieusement nos alliés à y prendre place avec nous ; à peine y furent-ils assis, que nous fîmes pousser au large. Cinq minutes après, la plage d'Umiripanco, témoin des débats polyglottes dont l'issue avait failli nous être fatale, disparaissait derrière nous.

Si la boussole et le chronomètre que j'avais eu constamment sous les yeux depuis mon départ ne m'eussent indiqué en ce moment la direction de la rivière, un simple regard jeté sur ses berges m'eût fait pressentir que nous portions de plus en plus à l'Est. Les cerros et les entassements du grès nous tenaient toujours, il est vrai, fidèle compagnie, mais l'aridité de leurs plans était dissimulée par la végétation qui semblait se réveiller de son long sommeil. Çà et là s'ouvraient des gorges profondes où moutonnaient, pressés comme les vagues d'une mer, des massifs de verdure ou de simples touffes d'arbustes, qu'à leurs feuilles cordiformes, à leurs panicules de fleurs blanchâtres, roses ou carnées, je reconnaissais pour des cinchonas. Nous traversions en ce moment, sans que nos compagnons parussent s'en douter, la zone climatologique que les botanistes assignent pour demeure aux diverses espèces de quinquinas. C'était le cas de reconnaître, avec ces messieurs, l'infaillibilité du système des lignes isothermes et d'admirer avec quel ordre méthodique la nature a placé tels et tels végétaux dans telles et telles régions, régions d'ailleurs si nettement délimitées, qu'un herboriste, simple vendeur de bourrache et de camomille, ne pourrait s'y tromper.

Malheureusement ma bile agitée et mes nerfs agacés par les rivalités mesquines de nos compagnons, la perfidie et la désertion de nos hommes, me rendaient pour le moment peu tendre aux sollicitations des théories et surtout peu disposé à admirer quoi que ce fût. J'éprouvais au contraire un besoin de trouver de nouvelles taches dans le soleil et comme une démangeaison de dire son fait à quelqu'un ou à quelque chose.

Donc, au lieu d'apporter au système de la distribution climatologique des plantes mon tribut d'observations personnelles et d'aperçus nouveaux, je m'avisai de remarquer, tant mon humeur était aigre et maussade, que la plupart des chiffres pris comme base d'altitude par certain traité de géographie — « *entièrement refondu et mis au courant de la science* » — étaient singulièrement arbitraires quand ils n'étaient pas erronés.

Ainsi la végétation des quinze ou vingt variétés de chênes qu'offrent les parties chaudes de cette Amérique du Sud, au lieu de ne commencer qu'au-*dessus* de dix-sept cents mètres d'élévation, comme l'assure le traité de géographie en question, se maintient constamment au-*dessous*. Ces arbres, de troisième et de quatrième hauteur, soit dit en passant, ne croissent guère qu'entre douze cents et huit cents mètres d'altitude. Dans quelques vallées du Pérou et sur une étendue de plusieurs degrés, la région des fougères arborescentes domine parfois de quatre à cinq cents mètres celle des quinquinas; parfois encore ces deux régions distinctes sont si bien confondues, qu'il est impossible d'assigner à chacune d'elles des limites précises. En beaucoup d'endroits la zone climatologique occupée par les variétés *actives* des cinchonas, — ne pas confondre avec leurs variétés *inermes*, presque toujours plus rapprochées de la Cordillère, — cette zone est *inférieure* de trois à quatre cents mètres à la région qu'habitent les palmiers *ceroxylon*, *tarapote* et *yuyu*. Le bananier qui, d'après les bases fixées par le même traité, ne donnerait plus de fruits mûrs à dix-huit cents mètres au-dessus de la mer, en produit de très-savoureux à Huiro, dans la vallée de Santa-Ana, c'est-à-dire à deux mille six cents mètres d'élévation. Quant à la région des graminées, représentées aux revers des Andes par les genres *jarava*, *stypa*, *panicum*, *agrostis*, *avena*, *dactylis*, etc., région que le traité de géographie précité ne fait commencer qu'à quatre mille deux cents mètres d'élévation, elle commence, n'en déplaise au même traité, à la hauteur d'environ mille mètres, sur les assises inférieures de la Sierra de San Carlos et les derniers versants du Pajonal.

Cette critique de détail, qui prouve qu'il est aussi dangereux de croire à la vertu des chiffres que de ne pas y croire, cette critique, d'ailleurs très-anodine, ayant quelque peu calmé notre bile et détendu nos nerfs, nous en continuerons l'application comme remède. Seulement, par égard pour la prescription de l'axiome *non bis in idem*, nous passerons du contenant au contenu, de la région des quinquinas que nous traversons, aux oiseaux qui l'habitent, et signalerons une erreur que des voyageurs plus enthousiastes que sensés ont accréditée parmi nous. Cette erreur a trait aux coqs de roche péruviens que ces voyageurs ont vus se rassembler par douzaines au sommet d'un tertre ou d'une éminence, et exécuter, sous les yeux des passants, des danses effrénées, des galops fantastiques, qui rappelaient la *ronde du sabbat* de Louis Boulanger.

Avant de passer outre, constatons d'abord que Cuvier a fait de ces oiseaux un genre de la famille des *manakins*, dans l'ordre des passereaux; qu'avant lui, Linnée les avait rangés dans son genre *pipra*, d'où Brisson les a séparés sous le nom générique de *rupicola;* puis, ceci constaté, proposons ensuite de substituer à l'épithète de *rupicola*, donnée par Brisson, adoptée par Wieill et leurs continuateurs, le nom de *tunki*, qui est

celui de l'oiseau au Pérou. Ce nom patronymique, pour peu que les savants consentent à y ajouter le qualificatif *peruvianus*, aura l'avantage d'apprendre au lecteur ce qu'il avait ignoré jusqu'ici : le nom véritable de notre oiseau et celui du pays qu'il habite.

Le tunki du Pérou était connu des anciens Mexicains, qui l'appelaient *iquequemilt*, à cause du cri de l'animal qu'on pourrait exprimer par la syllabe *ké*, trois ou quatre fois répétée d'un ton rauque et traînant. Après la conquête du Mexique et l'introduction par les Espagnols de quelques-uns de nos oiseaux de basse-cour, les Aztèques, et à leur exemple les nations limitrophes, ayant donné au coq domestique, l'*alector* des Grecs, le *gallus* des Latins, le nom de *chiacchialacca* (chiac-chia-lacca), qui dans la langue de ces peuples est l'onomatopée du cri de l'animal, comme chez nous celle de *co-que-ri-co*, ils crurent devoir appliquer ce même nom à l'iquequemilt, tant à cause des instincts pulvérulateurs de cet oiseau, qui leur paraissaient le rapprocher des coqs et des poules de basse-cour, que de sa manie de fouiller la terre comme eux pour y chercher une pâture.

Le coq de roche péruvien, pour lui conserver son appellation vulgaire, diffère de l'individu de la Guyane, le *rupicola aurantia* de Wieill, par sa taille, la couleur de son plumage et surtout par ses habitudes. Il a comme le premier la tête surmontée d'une huppe longitudinale en figure de demi-courbe, formée d'une double rangée de plumes, mais plus haute et plus épaisse que celle de son congénère. L'œil de l'oiseau, d'un mauve pâle, est terne et atone comme celui du geai européen. La couleur de son plumage est un vermillon orangé très-vif et très-brillant, les remiges et les rectrices sont d'un beau noir. Le croupion est d'un cendré bleuâtre. Le bec et les pattes sont jaunes ; les ongles noirs ; sa taille égale celle d'un ramier, mais est plus trapue. Chez ces oiseaux, la femelle est plus petite que le mâle et d'une nuance générale marron lavé de carmin. Au lieu de vivre solitaire dans la profondeur des cavernes, comme son émule le coq de roche de la Guyane, à qui les naturalistes ont donné les mœurs du hibou, le tunki du Pérou habite, par groupes de cinq à six individus, les taillis ombreux et se plaît dans le demi-jour des clairières. On le trouve entre la région des fougères arborescentes et celle des quinquinas, où il occupe une zone d'environ dix lieues de largeur qu'il ne franchit jamais. Son vol est lourd et de peu d'étendue ; quand il se perche, c'est sur les basses branches des arbres ; habituellement il se tient à terre pour y chercher des vers et des insectes qu'il déterre à l'aide de son bec et de ses pieds robustes, pourvus de quatre doigts, dont trois en avant, l'externe uni à l'intermédiaire au-dessus de la seconde articulation, et l'interne soudé à la base de ce doigt. Le pouce, dirigé en arrière, est très-fort et armé d'un ongle crochu. Chez ces oiseaux, le nombre des mâles l'emportant sur celui des femelles, on peut voir, à l'époque de leurs amours (décembre, janvier), sept ou huit d'entre eux poursuivre une femelle de démonstrations passionnées et exécuter autour d'elle ces haut-le-corps, ces enlacements circulaires, accompagnés de renflements de gorge, qui caractérisent la gymnastique amoureuse de nos pigeons. Pendant que ces coqs témoignent ainsi leur ardeur à la poule de leurs pensées, celle-ci, perchée à quelques pas, les regarde faire d'un air distrait et presque indifférent ; elle

attend, pour s'attendrir et donner sa patte et son cœur, que le plus brave et le plus fort de ces soupirants emplumés ait mis à coups d'aile et de bec ses rivaux en fuite et soit resté maître des lieux.

C'est cette pantomime amoureuse des coqs de roche que des voyageurs enthousiastes ont prise pour une *valse de Faust*, exécutée par ces oiseaux, et que, par pur amour du

TUNKI PERUVIANUS.

pittoresque, ils leur font danser au sommet d'un tertre, à ciel découvert et en vue des passants. — Dieu nous garde d'un pareil enthousiasme!

L'humeur craintive de ces oiseaux, leurs habitudes solitaires, les retiennent invinciblement au fond des forêts, comme nous l'avons dit. Ils semblent fuir l'éclat du jour et ne se hasardent jamais dans le voisinage des endroits habités. C'est dans leurs retraites,

plus mystérieuses qu'inaccessibles, que le chasseur doit aller les surprendre. Habituellement on les tire à l'affût. Sans être tout à fait communs, ils sont néanmoins assez répandus dans toutes les vallées du Pérou. Sur quinze ou vingt de ces oiseaux que nous aurons tués dans les différentes excursions que nous avons pu faire en douze années, nous ne comptons qu'une femelle. Leur chair, dont nous nous sommes sustenté quelquefois, est insipide, sèche et coriace. Dans la vallée de Santa-Ana, le versant oriental de la montagne Aputinhia, sœur jumelle de l'Urusayhua, paraît être pour les coqs de roche un séjour de prédilection, à cause de ses grands bois pleins de fraîcheur et de silence. Si nous citons ce point de préférence à d'autres, c'est qu'il nous est arrivé, dans une journée de chasse, hélas! trop bien remplie, de faire passer de vie à trépas cinq de ces beaux oiseaux, crime de lèse-ornithologie que nous ne commettrions plus aujourd'hui.

Quand le temps de la ponte est venu, la femelle du coq de roche fait choix, pour y placer son nid, de la cavité d'un de ces rochers moussus comme il s'en trouve au bord des petites rivières qui coulent sans bruit au revers oriental des Andes. Dans ce nid grossièrement construit avec des bûchettes, des graminées et quelques flocons de soie végétale enlevée aux bombax, la femelle du tunki pond deux œufs blancs, sphériques, un peu plus gros que ceux du pigeon et qu'elle est seule à couver. Durant les derniers jours de l'incubation, où elle n'abandonne pas son nid, le mâle lui apporte sa nourriture. Au sortir de l'œuf, les petits oiseaux sont revêtus d'un duvet brun roussâtre, et les premières plumes qui lui succèdent ont la couleur de celles de la mère. Toutefois, sur cette livrée uniforme, on peut observer déjà chez les jeunes mâles quelques taches orangé clair qui les distinguent des femelles.

Maintenant que nous avons dit ce que nous croyions devoir dire, et que nous nous sentons, sinon tout à fait calmes, du moins un peu calmés, rattrapons nos pirogues et nos radeaux qui, pendant que le lecteur parcourait ces lignes, descendaient la rivière à raison de dix mètres par lieue.

Au sortir d'Umiripanco, nous avions côtoyé une île de roseaux, longé un banc de sable, évité quelques grosses pierres, et quand nous nous trouvâmes par le travers de Chapo, ayant fait deux petites lieues, nous avions déjà franchi sept rapides. La journée, comme on voit, promettait d'être bien remplie.

Chapo, situé sur la rive droite du Quillabamba-Santa-Ana, est un point de ralliement, un lieu de halte adopté par les Antis, qui y ont élevé deux ajoupas provisoires sous lesquels ils se mettent à l'abri de la pluie et passent la nuit au besoin, quand leur caprice, leurs parties de chasse ou de pêche les conduisent en aval ou en amont de la grande rivière. Un affluent large de cinq à six mètres, issu des derniers versants de la Sierra de Huilcanota, entre les vallées de Lares et d'Occobamba, et que recommande à l'attention un charmant bouquet de palmiers qui l'ombrage à son embouchure, se jette à cet endroit dans le Quillabamba-Santa-Ana, après un cours de seize à dix-huit lieues.

Aucune affaire ne nous appelait à Chapo, et nous nous contentâmes de le saluer en passant, après nous être renseignés sur son compte. A une courte distance, nous

relevâmes à notre gauche le site de Chacamisa parfaitement désert, mais recommandable par la profusion de petits palmiers en train de grandir sur la berge. Vers onze heures, et toujours poussés par l'infernal courant qui ne nous laissait ni repos ni trêve, nous arrivions, convenablement aspergés par les vagues d'une douzaine de rapides trouvés en route, devant la plage de Coribeni, où d'un commun accord nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Ce déjeuner, composé de riz et de viande, eût été semblable au souper de la veille, si, depuis la veille, le riz entré en fermentation n'eût eu le temps de tourner à l'aigre et le fumet de la viande de se changer en puanteur. Un moment nous espérâmes que la quantité de ces aliments nous dédommagerait de leur qualité, mais cet espoir fut de courte durée. Une ration modeste fut délivrée à chacun de nous, et tout en soupirant bien fort, nous mangeâmes mal et très-peu. Nos gens, plus stoïques que nous, s'abstin-

SITE ET RIVIÈRE DE CHAPO.

rent de manger. En recevant leur ration de riz et de viande, ils raillèrent insolemment sur son insuffisance, se la montrèrent en ricanant, et, l'ayant flairée d'un air de dégoût, ils la jetèrent par-dessus leur épaule. Après quelques pourparlers à voix basse, ils quittèrent le campement en faisant signe aux Antis de les suivre. Nous les vîmes disparaître dans la direction d'une petite rivière, affluent du Quillabamba–Santa-Ana, qui coupait la plage à cent pas de l'endroit où nous avions fait halte. Sur les berges de ce rio s'élevaient, comme nous le sûmes plus tard, des cahutes d'Indiens Antis.

Après deux heures d'absence, nos gens n'avaient pas encore reparu. Pensant que la journée serait perdue pour le voyage, nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit. Ces dispositions consistaient simplement à chercher les endroits de la plage les moins humides et les plus dépourvus de pierres. Les chefs des deux commissions, amoureux de leurs aises, cherchèrent comme nous. Tout en cherchant, ils se faisaient l'un à

l'autre des yeux terribles et se lançaient des regards orageux — *procellosi oculi*. — L'expression de leur physionomie que j'étudiais révélait clairement la nature de leurs pensées. Chacun d'eux semblait attribuer à son rival les désagréments que nous subissions en commun. « Avec d'autres hommes que tes misérables cholos, disait le visage de l'un, *mon* voyage n'eût pas été retardé à chaque minute. » — « Sans ton amour-propre féroce et ton surcroît de caisses vides, exprimaient les traits de l'autre, *notre* voyage se fût poursuivi sans encombre. » Cette mimique, qui me distrayait sans me divertir, dura une partie de la journée. Au coucher du soleil, les deux chefs, las de mimer, s'apostrophèrent : des mots piquants, des paroles acidulées furent échangés par eux comme des coups de pistolet. Un moment je craignis qu'ils n'appelassent à leur aide des arguments plus décisifs, mais je me rassurai en remarquant que plus leurs attaques étaient virulentes, plus ils manifestaient d'empressement à se tourner le dos; d'où j'inférai que ce combat à la façon du Parthe se bornerait à un échange d'épigrammes et n'entraînerait après lui ni voies de fait, ni effusion de sang. La nuit venue, nos héros disputeurs allèrent camper aux deux bouts de la plage. Malgré les avances amicales qui me furent faites de part et d'autre, je restai neutre et m'établis sur la limite des deux camps, me comparant tout bas à Polichinelle placé entre le diable qui l'appelle et le confesseur qui lui tend les bras.

Nos gens ne revinrent qu'à la nuit close. Quelques écuellées de *mazato* ou chicha de manioc, vidées par eux chez leurs bons amis les sauvages, avaient troublé leur cerveau et accru leur insolence naturelle. Les réflexions qu'ils firent assez haut pour que nous pussions les entendre, témoignaient clairement de leurs intentions futures à notre égard. Tous ne parlaient rien moins que de nous laisser continuer seuls le voyage, donnant pour prétexte à cet abandon : — « qu'il était bien stupide à eux de risquer leur peau pour le plaisir d'*étrangers de rien*[1], venus on ne sait d'où. » — En ce moment aucun d'eux ne se rappelait que ses peines et soins étaient non-seulement rétribués au double du taux ordinaire, mais qu'il en avait reçu le prix à l'avance. Les propos de ces hommes tenus en espagnol étaient inintelligibles pour les sauvages; mais, aux regards de ces derniers incessamment fixés sur nous, regards niais et curieux plutôt que méchants, on devinait sans peine qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur la discussion du moment, et qu'à l'exemple des cholos, ils nous eussent abandonné très-volontiers, tout en gardant à titre de souvenir nos couteaux et nos haches.

Dans la soirée, les symptômes de mutinerie devinrent assez alarmants pour que les commandants des commissions-unies, rappelés à eux-mêmes par l'imminence du danger commun, se réunissent en conseil. Nous fûmes invité personnellement à y prendre part. La séance dura dix minutes à peine, juges et assesseurs ayant opiné du bonnet. Le résultat de la délibération fut que chacun de nous ferait à tour de rôle une faction de deux heures, afin d'empêcher les mutins de s'emparer des pirogues, que, pour plus de

[1] *Estrangerotes.* Au lecteur qui pourrait nous croire assez d'imagination pour avoir inventé de pareils détails, nous répondrons simplement qu'ils ont été relevés jour par jour et heure par heure sur nos livres de notes, étalés devant nous pendant que nous écrivions.

sûreté, j'allai moi-même attacher avec des cordes auxquelles j'ajoutai un cadenas. Deux ou trois cholos des plus influents de la bande par leur position sociale à Cocabambillas, et qui nous étaient restés fidèles, allumèrent par notre ordre un grand feu sur la plage. A huit heures, chacun de nous se drapait en Romain dans sa couverture et tâchait de dormir en attendant son tour de garde. Le capitaine de frégate, qui avait eu l'idée de la chose, voulut payer d'exemple en faisant la première faction nocturne. Armé d'un fusil de fantassin, que, pour plus de commodité, il portait sur l'épaule et la crosse en l'air, je le voyais aller et venir sur la plage, se détachant en noir sur le ciel étoilé. Sa haute taille et sa maigreur, jointes à l'air belliqueux et au pas cadencé qu'il avait adoptés pour la circonstance, lui donnaient un aspect si surnaturel que je regrettai de n'être pas nyctalope pour pouvoir faire un croquis de sa personne.

A quatre heures précises, une main amie me débarrassait de ma couverture et me secouait rudement. Mon tour de faction était venu. Je me levai en trébuchant et j'allai droit à la rivière faire mes ablutions. Quand les dernières fumées du sommeil se furent dissipées, je fis le tour du campement, non par mesure de sûreté, comme on pourrait le croire, mais par amour du pittoresque et pour juger des poses plus ou moins classiques qu'avaient pu prendre nos amis. Les membres et les serviteurs de la commission française, étendus autour de leur chef, dormaient comme des bienheureux, les uns sur le dos et la bouche ouverte, les autres façonnés en Z et les genoux au niveau du menton. La commission péruvienne, à l'exemple de sa voisine, était plongée dans un heureux sommeil que les ronflements de notre aumônier berçaient sans pouvoir l'interrompre. A quelques pas de là, près du foyer en cendres, les Antis, encapuchonnés dans leur sac et ne montrant ni bras ni jambes, ressemblaient à des tortues abritées par leur carapace. Nos rebelles manquaient à la réunion, et je pensai qu'ils étaient allés cuver leur mazato à l'écart.

Ce paysage à demi noyé dans les vapeurs de l'aube, bordé d'un côté par la nappe grise de la rivière, de l'autre par la ligne sombre de la forêt ; ce ciel, dont les étoiles pâlissaient comme des yeux mourants à mesure que la nuit approchait de sa fin, tout cet ensemble de teintes mixtes, de lignes indécises et de contours inachevés, constituaient l'ébauche d'un tableau plutôt que le tableau lui-même, et laissaient les yeux et l'esprit flotter dans un vague charmant. Les corps de nos amis étendus pêle-mêle, morts en apparence et vivants en réalité, ajoutaient au caractère de la scène, d'un effet bizarre et surnaturel.

Pendant un moment, j'eus le plaisir d'animer seul le paysage, d'aller et de venir en liberté, de songer à mon aise, de rêver à ma fantaisie et sans qu'une voix discordante interrompît mon rêve ou troublât ma méditation. L'aube, en blanchissant l'horizon, me fit comprendre que ce plaisir touchait à son terme. En ce moment je regrettai de tout mon cœur de n'être pas au temps des fées et de n'avoir pas pour marraine une Urgande quelconque. Je l'eusse priée d'ajourner à huitaine, par la vertu de sa baguette, le lever de l'aurore et surtout le réveil de mes compagnons.

Dès que le jour eut paru, les sauvages allongèrent la tête hors de leur sac, pas-

sèrent leurs bras par ses deux fentes latérales, et du même coup, étirant leurs jambes, n'eurent qu'un bond à faire pour se trouver debout, habillés et prêts à partir. Les commissions-unies mirent un peu plus de temps à se réveiller et à réparer le désordre de leur toilette. Au moment de transporter nos bagages dans les pirogues, nous constatâmes avec une surprise mêlée d'épouvante que les fusils et les havre-sacs des fantassins avaient disparu, et qu'une notable partie des munitions de bouche avait été soustraite. Comme aucun des rebelles ne paraissait sur la plage, nous leur attribuâmes naturellement ce double larcin, et pensâmes qu'après l'avoir commis ils s'étaient évadés. De cette découverte découlait la question suivante que chacun de nous s'adressa simultanément du regard : « A quelle heure et comment ce vol audacieux a-t-il été commis? » En face de la surveillance exercée pendant toute la nuit, il n'y avait qu'une façon logique d'y répondre : c'est que l'un de nous, sentinelle novice, s'était endormi quand il aurait fallu veiller, et que les rebelles avaient dû profiter de l'insensibilité morale et physique de sa personne pour s'emparer des objets à leur convenance. Nos factionnaires, et moi tout le dernier, interrogés à cet égard, jurâmes nos grands dieux que, pendant la durée de notre faction, nos yeux étaient restés ouverts comme des lucarnes. Les chefs des deux commissions, par cela même qu'ils n'étaient pas très-sûrs d'avoir résisté au sommeil, ne parlaient rien moins que d'ouvrir une enquête et d'appliquer au délinquant les rigueurs de la loi martiale. Notre aumônier Bobo, qui prit la chose au sérieux, les supplia de n'en rien faire, alléguant pieusement que, si les cholos s'étaient enfuis après avoir volé nos fusils et nos provisions, c'est que Dieu, qui dirige à son gré les actions des hommes, l'avait voulu ainsi et pas autrement.

Malgré cette philosophie chrétienne, ou peut-être bien à cause d'elle, comme il pouvait prendre fantaisie aux cinq cholos qui nous restaient d'aller rejoindre leurs compagnons, et qu'aucune raison majeure n'empêchait les Antis de s'enfuir aussi, nous résolûmes de frapper un grand coup. En conséquence, une distribution de couteaux, d'hameçons et de miroirs fut faite sur l'heure aux sauvages, qui se montrèrent sinon reconnaissants, du moins très-joyeux de ces nouveaux dons. Quant aux cholos, nous les alignâmes solennellement sur la plage, et après une allocution touchante, destinée à servir de prologue au drame qui s'allait jouer, nous leur demandâmes s'ils consentaient à nous accompagner jusqu'à Sarayacu, Mission centrale de la plaine du Sacrement, offrant en ce cas de doubler leur salaire et de les recommander plus tard à la générosité du gouvernement. Sur la réponse des cholos qu'ils nous suivraient jusqu'au bout du monde, en admettant que le monde eût un bout, le chef de la commission péruvienne fit signe à son lieutenant d'approcher, et, sur le dos de celui-ci transformé en pupitre, il rédigea une prestation de serment que je fus prié de transcrire immédiatement de ma meilleure encre et de ma plume de fer la moins rouillée. Lecture en fut faite ensuite à nos gens, qui l'approuvèrent par un signe de tête. Requis d'apposer leur signature au bas de cette pièce, ils déclarèrent ingénument ne savoir signer et se contentèrent d'y tracer d'une main timide le signe du salut. Les deux chefs ayant légalisé cet acte important au moyen de leurs noms, prénoms et qualités, entourés d'un brillant parafe,

nous fûmes invité par eux à prendre la plume et à signer à leur exemple, ce que nous fîmes, mais non sans émailler la page d'une douzaine de pâtés.

Dans l'idée que parmi nos lecteurs il peut se trouver un ethnologue, un philologue, ou même un simple curieux, désireux de juger du libellé d'un acte rédigé par un capitaine de frégate sur le dos de son lieutenant, au milieu d'un désert et dans des circonstances très-critiques, nous nous empressons d'en mettre sous ses yeux la copie exacte. Il va sans dire que nous déclinons à l'avance la responsabilité des fautes de construction grammaticale ou des langueurs de style que pourrait offrir cette pièce historique.

Yo Antonio Salazar [1], *vecino de la mision de Cocabambillas en el valle de Santa-Ana, digo que me comprometo á conducir á los señores *** hasta Sarayacu, empleando con este objeto para que tengan un feliz viage, la posesion que he adquirido de varios idiomas de*

UN SERMENT SOLENNEL.

*os Chunchos y cuantos esfuerzos personales sean precisos en union de José Gabriel Anaya quien asi mismo se ha comprometido para ayudarme, debo recibir de los señores *** cuatrocientos pesos en el mencionado lugar de Sarayacu y a mas quedo obligado el comandante de la espedicion peruana de recomendarme al supremo gobierno paraque recompensa mis servicios y a su cumplimiento he prestado el juramento de la religion sobre los Santos Evangelios en las sagradas manos del Reverendo ***, firmando dos de un tenor en la playa de Coribeni.* »

Restait à effectuer cette prestation de serment selon la formule indiquée dans l'acte. Fray Bobo tira du caisson vert son aube encore mouillée par les dernières lames des

[1] Cette prestation de serment fut rédigée au nom d'Antonio Salazar, le plus civilisé des cholos qui nous étaient restés fidèles. A sa prière, on joignit à son nom celui de José Gabriel Anaya, son voisin de Cocabambillas et son camarade intime.

rapides, s'en revêtit, mit l'étole à son cou, suspendit à son bras le manipule, et prenant son bréviaire à défaut des Saints Évangiles, l'ouvrit et le présenta aux cholos, qui vinrent tour à tour poser leur main dessus en répétant avec notre aumônier une formule de serment qui les liait si bien sur la terre et dans les cieux, qu'ils ne pouvaient se parjurer sans attirer sur eux l'exécration des hommes et la malédiction de Dieu.

La cérémonie achevée, le révérend moine dépouilla ses ornements sacerdotaux et les remit dans le caisson, qu'il referma bien vite au grand déplaisir des sauvages qui s'étaient approchés, et supposant, aux vieilles broderies d'or de l'étole et du manipule, que ce caisson renfermait des magnificences en quincaillerie et en bimbeloterie, se le montraient du doigt avec ravissement.

A cette cérémonie religieuse succéda une scène d'un caractère moins élevé peut-être, mais en revanche plus émouvant et à laquelle la plupart d'entre nous étaient loin de s'attendre. Dès le matin, ou même depuis la veille, il avait été convenu entre le comte de la Blanche-Épine et ses compagnons que l'un d'eux se séparerait de l'expédition et retournerait dans la vallée de Santa-Ana, emportant avec lui des instruments d'observation et des bagages appartenant à la commission française, et devenus d'un transport impossible par suite de la désertion des balseros et d'une partie des rameurs. Le géographe, mon camarade de pirogue, avait été chargé de l'exécution de cette mesure, et son air abattu témoignait que, s'il l'adoptait, c'est qu'il ne pouvait faire autrement. Son itinéraire lui avait été tracé à l'avance. Il devait remonter la vallée de Santa-Ana, rentrer à Cuzco, suivre la voie de terre par Andahuaylas et Pisco jusqu'à Lima ; arrivé là, prendre la voie de mer jusqu'à Truxillo ou Lambayèque, se diriger ensuite sur Jaën de Bracamoras, s'embarquer sur le Marañon et le descendre jusqu'à sa jonction avec l'Ucayali, où la commission française devait l'attendre. C'était un trajet d'au moins six cents lieues.

Ces détails me furent donnés à voix basse par le pauvre jeune homme et pendant un dernier tour de plage que nous fîmes ensemble. L'ostracisme qui le frappait l'affectait vivement, et, en me parlant, il avait peine à retenir ses larmes. A sa confidence, je crus devoir répondre que la mesure adoptée par le chef de l'expédition me semblait d'autant plus étrange, qu'il restait encore cinq cholos et une dizaine d'Antis pour la manœuvre de nos embarcations, et que ce nombre d'hommes était suffisant pour atteindre Sarayacu ; qu'en ce qui concernait les instruments et les bagages dont la commission française jugeait convenable de se défaire, leur valeur intrinsèque ou fictive était si minime, que je ne comprenais pas qu'on obligeât un homme à se séparer de ses compagnons et à entreprendre seul un voyage de six cents lieues pour assurer la conservation de pareils objets.

Les instruments dont le sort éveillait tant de sollicitude étaient représentés par un octant, un baromètre et quelques cuivres scientifiques déjà jaspés de vert-de-gris et mis hors de service par leur séjour dans l'eau et leur contact fréquent avec les pierres. Quant aux bagages, ils se composaient de deux ou trois boîtes d'insectes incessamment mouillés depuis notre départ de Chahuaris et à moitié pourris ; d'une main de papier *buvard* transformée en herbier et renfermant entre ses feuilles sept ou huit plantes

cueillies sur le versant oriental de la Cordillère, à l'entrée de la vallée de Santa-Ana; enfin d'une petite liasse de notes au crayon et d'une mallette en cuir de deux pieds carrés, appartenant au géographe et contenant quelques chemises, des chaussettes, des faux cols et un habit bleu à boutons de métal.

Inventaire fait de cette collection d'objets hétérogènes qu'un brocanteur eût estimée cinquante francs, j'insinuai à mon compagnon que la difficulté du transport d'une pareille friperie, alléguée par le chef de l'expédition, ne me paraissait qu'un prétexte invoqué par lui pour déguiser le fond de sa pensée. L'excellent jeune homme m'ayant prié de le fixer à cet égard, je lui dis franchement que son honorable patron, jugeant de l'avenir par le présent et bien persuadé que nous devions périr en route, soit par le couteau des cholos, soit par la flèche des sauvages, avait imaginé qu'en détachant un des siens de la troupe et lui faisant prendre un autre chemin, il avait quelque chance de le voir arriver en France pour annoncer à l'Institut que de cette expédition française, jadis brillante et glorieuse, il ne restait plus qu'un seul homme [1], écloppé peut-être, mais apportant, comme le Grec de Marathon, une palme en signe de victoire. Mon pauvre compagnon, sans me demander d'autre explication, s'en alla le cœur gros faire ses apprêts de départ.

De son côté, le chef de la commission péruvienne n'eut pas plutôt appris la décision que prenait son rival, que, mû par cet instinct d'imitation dont sont doués la plupart des bipèdes, il crut devoir en prendre une semblable. Peut-être l'idée de donner à son voyage un peu d'intérêt dramatique lui vint-elle à l'esprit. Sans perdre de temps, il appela le jeune Cabo que la désertion de ses hommes avait rendu triste, et lui annonça solennellement que l'heure était venue de se séparer. Comme il n'avait à lui confier ni boîte de coléoptères, ni feuilles de papier buvard, il lui remit une copie de l'acte dressé sur la plage, avec ordre de l'apporter au Préfet de Cuzco, pour que ce fonctionnaire la transmît à Son Excellence le Président. — « Racontez-lui fidèlement tout ce qui s'est passé, dit-il, et ajoutez que nous sommes ici par la volonté du gouvernement, et que nous n'en sortirons que contraints par la flèche des infidèles ! »

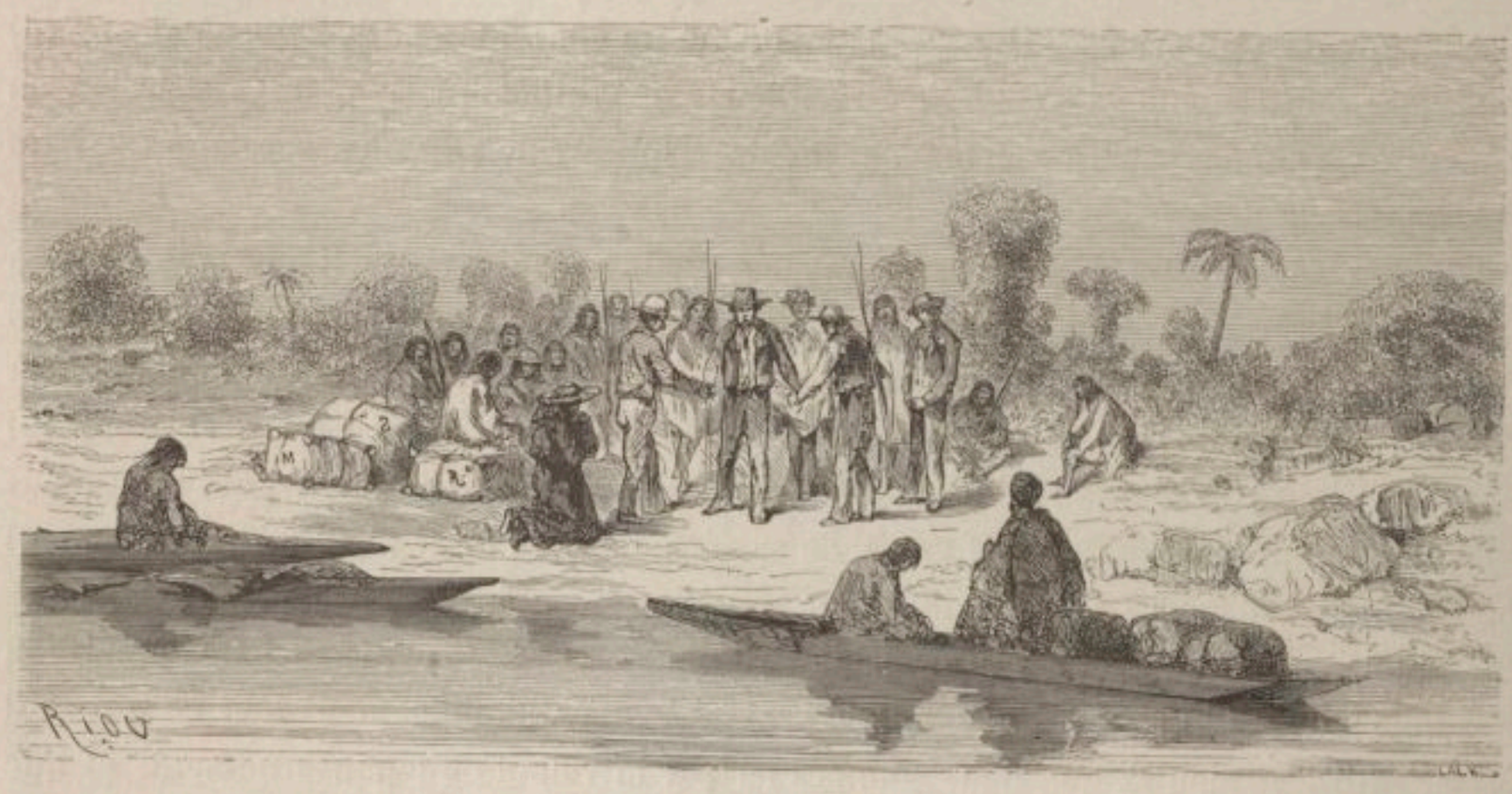
Le moment était venu d'abandonner nos compagnons à leur sort. Une pirogue conduite par deux cholos leur était destinée et devait les ramener ensemble à Chahuaris. Je remis au géographe, pour les besoins de son voyage, une bouteille d'eau-de-vie de cacao, la seule qui se trouvât dans l'expédition et que j'étais parvenu, non sans peine, à dérober aux perquisitions de nos gens. A ce maigre cadeau, j'ajoutai une poignée de cigares; puis, comme je lui serrais la main et l'exhortais à la patience, l'assurant qu'avant deux mois nous serions réunis, il se jeta dans mes bras et me dit entre deux sanglots ces paroles dont le sens m'échappe encore à cette heure : « Nous nous sommes trop peu connus; *tout tendait à nous séparer;* mais je crois pourtant que nous aurions fini par nous aimer. »

Dix minutes après nous étions en route. Sur les trois heures de l'après-midi nous

[1] C'est *deux* que nous aurions dû dire. Un des membres de cette expédition s'était séparé d'elle à Santa Cruz de la Sierra, et l'avait laissée seule continuer son voyage par les provinces de la Bolivie.

arrivions à Sirialo. Dans le trajet de huit lieues qui sépare ce dernier point de Coribeni, nous avions traversé onze rapides, et ma pirogue s'était emplie deux fois à couler bas. Mes compagnons n'avaient pas été mieux traités que moi par l'affreuse rivière ; nos malles, nos caissons, soulevés par les lames et jetés contre les rochers, s'étaient entr'ouverts ou brisés dans le choc, et des objets qu'ils contenaient, une partie était perdue et l'autre avariée. Un coup d'œil jeté sur mon livre de rumbs me donna l'explication de ce désastre. Depuis Coribeni, la direction de la rivière s'était maintenue entre l'Ouest-Sud-Ouest et l'Ouest-Nord-Ouest, circonstance qui dénotait une navigation en pleine Cordillère. Nous pouvions être alors à vingt et une lieues de Chahuaris.

Le premier moment de stupeur passé, nous avisâmes à tirer de la situation tout le parti possible. Les uns allèrent ramasser des bûchettes et allumèrent du feu sur la plage ; les autres firent provision de roseaux. Ces roseaux, fichés en terre et rattachés



SÉPARATION SUR LA PLAGE DE CORIBENI.

entre eux par leurs longues courroies, devaient nous offrir un abri contre la rosée. Quand ces huttes furent édifiées, opération qui nous prit une demi-heure, nous nous assîmes autour du feu, tant pour sécher nos vêtements que pour nous réchauffer nous-mêmes. Une chétive distribution d'aliments fut faite à la ronde, et chacun, ayant soupé d'une bouchée, alla s'étendre sous le dais de feuillage qui remplaçait pour lui le ciel d'un lit, à défaut de ce lit absent.

Une heure avant l'aube et comme nous dormions encore profondément, les nuages amoncelés pendant la nuit crevèrent brusquement, une averse torrentielle tomba sur nos toits de feuilles et les coucha comme des épis mûrs. Instruit par l'expérience de précédents voyages effectués dans les vallées à l'époque des pluies, je me repliai vivement sur moi-même, de façon à n'offrir à la douche que ma nuque et mon dos. Ainsi disposé, j'attendis la fin de l'averse. Mes compagnons s'étaient levés en sentant tomber sur eux les premières

gouttes de pluie, et couraient éperdus au milieu des pierres en poussant des cris d'épervier. Cette manœuvre eut pour effet de faire ruisseler à la fois et en quelques minutes toutes les faces de leur individu, tandis qu'une des miennes resta jusqu'à la fin à peu près sèche. L'horrible averse dura une partie de la matinée, puis un brillant soleil, écartant les nuages, vint sourire ironiquement à notre misère.

Bien qu'au sortir de ce bain prolongé chacun de nous sentît la faim rugir dans ses entrailles, nul ne parla de déjeuner. D'abord la motion eût été superflue, vu que nos provisions délayées par l'eau du ciel s'étaient transformées en ruisseaux, et que les ruisseaux, comme on sait, courent aux rivières. Ensuite des considérations plus graves que celles de l'estomac réclamaient toute notre présence d'esprit. Les cascades de Sirialo, que nous ne pouvions voir encore, mais que nous entendions mugir, nous attendaient prêtes, comme de voraces dragons, à nous engloutir au passage, et l'appréhension de leur voisinage était assez violente pour resserrer l'œsophage des plus affamés d'entre nous.

Nous ne prîmes que le temps de nous secouer comme des caniches au sortir de l'eau, et nous nous assîmes dans nos pirogues, qu'un courant rapide porta bientôt sur le théâtre du danger. A cet endroit, la rivière avait un aspect formidable. Une double digue de rochers, espacés entre eux et barrant toute la largeur de son lit, y déterminait deux cascades de sept à huit pieds de hauteur, sans préjudice de quelques rapides blancs d'écume et placés en amont et en aval desdites cascades. Pareilles à des oiseaux craintifs, nos embarcations rallièrent la rive. Nous sautâmes à terre. Pendant que nous faisions la route à pied, les pirogues et les radeaux, dirigés au moyen de lianes par nos rameurs nus et plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, accomplissaient le périlleux trajet. Ce passage des écueils de Sirialo, que nous venons de relater en quatre lignes, coûta deux heures de travail à nos gens, obligés qu'ils se virent de décharger et de recharger successivement les embarcations pour les empêcher de couler bas et s'éviter à eux-mêmes l'embarras et la fatigue de transporter par terre les caisses, les caissons et l'attirail du chargement.

A une demi-lieue de Sirialo, nous eûmes à franchir les deux rapides de Saruantariqui et d'Imiriqui, fraternellement liés l'un à l'autre, bien que délimités en apparence par de gros rochers noirs pareils à des *men-hir* celtiques. Ceux de nos compagnons qui parvinrent à traverser sans encombre le premier rapide, acquittèrent un droit de péage en passant le second, ou, pour parler plus clairement, furent imbibés comme des éponges.

Un peu trempés à l'extérieur par le contact des lames, un peu refroidis au dedans par le manque de nourriture, nous arrivâmes en vue d'un site agreste et verdoyant, où le travail de l'homme avait effacé l'œuvre de la nature et remplacé par l'ananas le coton et la canne à sucre, les broussailles et les buissons. Nos pilotes, sans que nous en eussions donné l'ordre, y conduisirent d'eux-mêmes les pirogues. L'endroit, appelé Polohuatini, était un de ces défrichements comme en pratiquent les sauvages autour de leur demeure et où ils cultivent avec quelques plants de coton pour le tissage de leurs sacs et de leurs cabas, de rocou et de genipahua pour leurs peinturlures, des cannes à sucre, des ananas, des yuccas et des arachides dont ils s'alimentent. La plantation, pourvue d'une baraque, appartenait à un Antis, absent pour le quart d'heure et dont nous regrettons de ne pas

avoir demandé le nom. Par respect pour la propriété d'autrui et peut-être bien dans la crainte de recevoir au travers du corps, — ce qui s'est vu, — une flèche lancée par un arc invisible, nous nous promenâmes, mes compagnons et moi, dans les allées de ce domaine, admirant ses fruits mûrs ou verts, mais n'osant y porter la main. Les Antis nous prouvèrent que notre crainte et nos scrupules étaient sans fondement, en fauchant hardiment les cannes à sucre et décapitant quelques ananas. Encouragés par leur exemple et certains de l'impunité, nous jouâmes si bien de nos couteaux, qu'après un quart d'heure de cet exercice on eût cru qu'un nuage de sauterelles avait passé sur la plantation. Nous rapportâmes dans les pirogues des brassées de cannes à sucre et prîmes aussitôt le large. Du haut d'un tertre, qui nous eût vus, grands et petits, peaux rouges et peaux blanches, sauvages et civilisés, voguer au fil de l'eau, chacun embouchant et

SITE ET CASE DE POLOHUAT'INI.

suçant un tronçon de canne, nous eût pris pour des bergers de l'Arcadie ou des élèves de Tulou, traversant la contrée au son de leurs flûtes.

Cette razzia opérée par les Antis sur la propriété d'un de leurs frères, à part le côté pittoresque qu'elle pouvait avoir, donnait philosophiquement raison au système préconisé jadis par M. Proudhon. Sans le savoir, l'honorable philanthrope était tombé d'accord avec nos sauvages. Pour eux aussi, *la propriété c'est le vol.*

A cinq heures, et d'après le conseil de nos pilotes, nous abordions devant la plage de Sangobatea pour y passer la nuit. L'endroit, bien que parfaitement désert, devait, au dire des Antis, nous offrir des ressources en vivres, que la pénurie du garde-manger de l'expédition et le délabrement de nos estomacs rendaient doublement précieuses. En effet, à peine avions-nous fait choix d'un endroit convenable pour y asseoir notre campement, que sept ou huit sauvages à la crinière échevelée, vêtus de sacs et le visage convenablement barbouillé de rouge et de noir, sortaient d'entre les arbres, comme des

diablotins d'une boîte à surprise, et venaient fraterniser avec nos rameurs qu'ils paraissaient connaître de longue main. Une conversation à voix basse s'établit entre eux. Aux regards que les nouveaux venus jetaient sur nous à la dérobée, il était facile de deviner qu'ils demandaient à leurs camarades qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions et si nos intentions étaient pacifiques. Les renseignements qu'on leur donna sur notre compte durent leur paraître satisfaisants, car ils s'enhardirent bientôt jusqu'à venir palper l'étoffe de nos vestes, en nous adressant ce sourire amical, mais un peu idiot, qui paraît commun à la plupart des castes de Peaux-Rouges, comme nos observations nous l'ont confirmé. Ces Antis habitaient l'intérieur de la petite quebrada de Sangobatea, sur les deux berges de la rivière de ce nom, qui traversait la plage à quelques toises de notre campement. L'arc et les flèches barbelées ou pourvues d'un hameçon d'os qu'ils tenaient à la main, prouvaient qu'ils étaient en partie de pêche. Aucun d'eux néanmoins n'avait

PLAGE DE SANGOBATEA.

de poisson à nous vendre ou à nous offrir. Trois chiens aux oreilles pointues, de l'espèce sur laquelle, à Chahuaris, j'avais fait une expérience scientifique, les accompagnaient. Deux de ces animaux étaient bleu de roi depuis le museau jusqu'au bout de la queue ; le troisième était teint de pourpre et empruntait à cette royale couleur un air de férocité singulière. D'un coup d'œil je reconnus que les deux premiers avaient été passés au faux indigo [1] et que la teinte du troisième était empruntée à l'*achiote* ou rocou [2]. Cet usage de revêtir leurs chiens d'une livrée éclatante est commun à la plupart des castes sauvages du Pérou.

Cependant le chien pourpre, attiré par je ne sais quelle émanation de mon individu, rôdait autour de moi avec une obstination inquiétante, et paraissait surtout avoir pour

[1] Pseudo-añil indigofera.
[2] Bixa Orellana.

but de flairer mes mollets. J'essayai de mettre fin à son enquête olfactive en lui allongeant un coup de houssine ; mais cette démonstration hostile le troubla si peu, qu'au lieu de s'enfuir, il me regarda fixement et se mit à remuer la queue. Ce chien, me dis-je, paraît doué d'un bon naturel, ou il a été battu tant de fois que les coups ne l'effrayent plus. Toutefois, comme il revenait à la charge, je fis signe à son maître, qui le regardait faire, de m'en débarrasser. L'Antis se baissa, prit l'animal par la queue et le lança par-dessus son épaule à dix pas en arrière. Ce geste fut si net, si précis, si élégamment naturel, que j'en restai émerveillé. Le chien rouge, qui était tombé sur le ventre, se releva et s'enfuit en poussant des cris lamentables, qui eurent pour effet d'attirer à ses trousses ses deux compagnons couleur d'indigo.

Cet épisode, s'il avait fixé notre attention, n'avait en rien calmé notre appétit, et nous étions encore à trouver le moyen de faire un repas quelconque, lorsqu'un de nos rameurs, qui rôdait le long de la plage, prit à coups de flèche deux poissons d'assez belle taille dont il nous fit présent. Ces individus, autant qu'un regard nous permit d'en juger, appartenaient à la classe des Sturioniens. Par égard pour l'ichthyologie et le grand nom de M. Valenciennes, j'eusse voulu les examiner à loisir, mais on ne m'en donna pas le temps. Les deux poissons furent ouverts, lavés et coupés par tronçons qu'on jeta dans une marmite avec des bananes vertes et des racines de yucca, que les naturels de Sangobatea tenaient en réserve sous un buisson et qu'ils nous vendirent pour la modique somme de six boutons de cuivre aux armes du Pérou. A l'issue du souper, nous dressâmes à terre notre humble couche, et comme la plage n'offrait aucune espèce de roseau propre à la fabrication d'un ajoupa, nous nous en remîmes à la Providence du soin de préserver nos yeux de l'influence pernicieuse de la rosée.

Nos nouveaux amis, qui s'étaient retirés la veille à la nuit tombante, revinrent au petit jour accompagnés de leurs épouses. Ces dames étaient chargées de provisions, et leur visite nous fut doublement agréable. Moyennant quelques menus articles de bimbeloterie, nous nous procurâmes des poules, des œufs, des bananes et de la viande boucanée de *vache d'Anta* (tapir). Cet échange opéré à la satisfaction des deux parties, nous passâmes un moment à nous considérer de part et d'autre et à nous sourire. Hommes et femmes avaient fait à notre intention un bout de toilette. Le visage des hommes était fraîchement barbouillé de rouge et de noir ; la patène d'argent suspendue à leur nez avait été fourbie. Les femmes étalaient une incroyable profusion de colliers et de bracelets fabriqués avec des graines, des drupes et des noyaux de fruits traversés par un fil. Quelques élégantes portaient, en guise de nœud d'épaule, une douzaine de peaux d'oiseaux aux brillantes couleurs [1], ou un paquet d'ongles de tapir dont le bruissement sec, à chacun de leurs gestes, rappelait celui des crotales ou serpents à sonnettes. Femmes et jeunes filles avaient les cheveux coupés carrément à la hauteur de l'œil et flottants par derrière. Le sac qui les enveloppait à larges plis ne permettait pas de

[1] Tangara septicolor. — Cotinga Pompadour. — Toucan à collier. — Cacique à tête d'or. — Ramphocèle à bec d'argent. — Coq de roche. — Tels sont, en y joignant deux ou trois becs-fins de couleurs vives, les oiseaux que ces indigènes recherchent pour leur parure.

juger de la régularité de leurs formes. Une petite fille de dix à onze ans, que sa gorge en bouton, le dentelé de ses flancs et la gracilité mignonne de ses membres faisaient ressembler à la *Salmacis* du sculpteur Bosio, se suspendait timide et souriante au bras d'une de ses compagnes. Pour tout vêtement, la fillette portait au cou deux gousses de vanille enfilées par un brin d'écorce.

Sans prendre le temps de déjeuner, nous nous préparâmes au départ. Au moment

GENIPA AMERICANA (HUITOCH).

où nous allions pousser au large, quatre Antis de Sangobatea manifestèrent le désir de se joindre à nos rameurs pour les aider à traverser quelques rapides dangereux que nous devions trouver sur notre chemin. Un renfort de bras ne pouvait que nous agréer. La proposition de ces naturels fut donc acceptée, et nous y répondîmes par le don de couteaux et d'hameçons qui nous acquirent sur-le-champ toutes leurs sympathies. Deux d'entre eux prirent place dans nos pirogues, et le troisième s'accroupit sur un des

radeaux ; quant au quatrième, il alla retirer d'une anse de la rivière, où elle était cachée, une petite pirogue qui lui appartenait et dans laquelle vinrent s'asseoir à ses côtés une des beautés de la troupe et la fillette aux gousses de vanille. A certaines privautés que l'Antis prit en route avec elles, et sans s'inquiéter s'il avait ou non des témoins, nous reconnûmes que la première, âgée d'environ dix-huit ans, et la seconde, que nous prenions pour un enfant, étaient toutes deux les épouses de ce fortuné drôle.

A la première halte que nous fîmes, je cherchai à me renseigner sur le compte de cet Antis, dont la jeunesse, la mobilité de physionomie, et surtout l'audace et la présence d'esprit qu'il avait déployées dans les passages dangereux que nous avions eu à franchir, m'avaient intéressé. Le pilote de ma pirogue, un Antis de Coribeni qui parlait un peu de quechua, connaissait l'individu et put me donner sur lui tous les renseignements désirables. Il s'appelait Simuco et habitait avec son frère la petite quebrada de Chiruntia, devant laquelle nous étions passé la surveille. Durant une promenade faite

SIMUCO DE CHIRUNTIA.

sur la rivière en compagnie de son frère, Simuco avait reçu l'hospitalité chez un Antis de la quebrada de Conversiato, dont la famille, en y comprenant les vieillards, se composait de dix personnes. Au nombre des enfants de ce sauvage se trouvait notre Salmacis, la fillette aux gousses de vanille. Charmé de ses grâces naïves, Simuco proposa au père de l'échanger contre une vieille hache qu'il tenait des missionnaires de Cocabambillas. Ce dernier accepta la proposition par suite d'un raisonnement passé à l'état d'axiome chez les sauvages : « *Je puis procréer un enfant, je ne saurai jamais fabriquer une hache* [1]. » Seulement, après avoir reçu la hache, comme l'échange lui paraissait

[1] Pendant le voyage, un Indien Conibo de Paruitcha, à qui je proposais de me vendre sa moustiquaire pour m'éviter la peine d'en confectionner une, me fit répondre par le cholo que j'avais chargé de négocier cette affaire, qu'il me vendrait volontiers un de ses enfants, vu qu'il pouvait en procréer un autre quand bon lui semblerait, tandis que, avant qu'il eût récolté assez de coton pour fabriquer une nouvelle moustiquaire et que sa femme l'eût filé et tissé, il aurait le temps d'être dévoré *un nombre innumérable* de fois (*Panta china*) par les moustiques.

médiocre, il voulut garder à la fois la hache et l'enfant. Chez nous, en pareil cas, les parties contractantes, après avoir disputé sans pouvoir s'entendre, eussent invoqué la médiation d'un tiers arbitre, ou porté l'affaire devant les tribunaux; mais à Conversiato les choses se passent autrement. Simuco et son frère, sans même se donner la peine de représenter à leur hôte qu'il manquait à la foi jurée, prirent un tison au foyer, mirent le feu à la cabane, assommèrent une moitié de la famille, percèrent de flèches l'autre moitié, reprirent leur hache, et emmenèrent triomphalement la fillette, que Simuco adjoignit à une première femme qu'il avait déjà.

Ce beau fait d'armes, digne du temps où les Romains enlevaient des Sabines, élevait le Simuco aux proportions d'un héros épique. Désireux de mettre sous les yeux de mes concitoyens le portrait de ce garçon célèbre, je le priai de poser quelques minutes devant moi, ce qu'il fit de très-bonne grâce. Je reconnus cet acte de complaisance par le don de quatre grelots que Simuco répartit sur-le-champ entre ses odalisques, lesquelles, après s'être diverties un moment à les faire sonner, les attachèrent à un de leurs colliers de graines.

Chemin faisant, nous relevâmes à notre droite les petites rivières du Santuatu et de Casungatiari, auxquelles nous n'eussions pas fait attention, si des rapides, placés devant leur embouchure et portant le même nom qu'elles, ne leur eussent donné une importance relative. Dans le premier de ces rapides, une de nos pirogues fut remplie par les lames ; dans le second, quelques caissons, négligemment assujettis sur les radeaux, glissèrent et disparurent dans la rivière.

La cascade de Camunsianari, que nous franchîmes un peu plus brusquement que nous ne l'aurions désiré, nous procura l'avantage de joindre un bain complet aux douches partielles de la journée. A Cominpini, un point ignoré du désert, mais remarquable par une succession d'effroyables rapides dont les lames enchevêtrées s'élevaient, s'abaissaient et dansaient en place, comme si un foyer d'enfer placé au-dessous d'elles les eût mises en ébullition, l'Antis Simuco, qui avait attaché sa pirogue au radeau que montait son frère et se tenait debout à ses côtés, prêt à l'aider si besoin était, exécuta sous nos yeux un véritable tour de force. Au moment où le radeau, remorquant la pirogue et les deux femmes accroupies, passait entre les pierres, l'œil perçant du sauvage découvrit au milieu du remou des vagues un sabalo [1] qui remontait le courant. Se baisser, prendre son arc, y placer une flèche, ajuster le poisson et le percer d'outre en outre, cela fut fait avec une telle rapidité, que, si c'eût été la nuit, on eût pu tout voir à la lueur d'un seul éclair. Sans le danger qui m'entourait et me conseillait la prudence, je me fusse levé, j'eusse battu des mains et crié *bis*, tant le Simuco fut superbe de brio et de verve artistique, avec sa chevelure au vent, son sac gonflé par la rapidité de la marche et fouettant l'air derrière lui. Quelques minutes après, nous atteignions un plan moins incliné ; pirogues et radeaux ralentissaient leur fuite, et le sabalo, qu'on voyait de loin flotter comme une bouée avec la flèche du sauvage au travers du corps, venait passer

[1] Salmo Andensis.

près des embarcations où Simuco l'attirait à lui à l'aide d'une perche, et le remettait à ses femmes pour en faire une bouillabaisse.

A peine échappés aux rapides de Cominpini, nous tombions dans ceux de Quitini, dont les vagues nous aspergeaient au passage. Bien qu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi, la journée avait été si bien remplie, cinq cascades et seize rapides que nous avions eu à franchir avaient tellement fatigué nos hommes, qu'une halte fut résolue. Nous abordâmes devant la plage de Quitini, aussi mouillés que nos bagages. Cette plage, jonchée de blocs de grès qui affectaient toutes les figures géométriques, depuis le cube jusqu'au polyèdre, offrait peu de commodités pour un campement ; mais aucun de nous ne s'avisa d'en faire la remarque. Depuis sept jours que nous étions en route, nous n'avions eu d'autre matelas que des pierres, et nos reins commençaient à se faire à leur dureté : en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte. Certains d'entre nous,

PLACE DE QUITINI.

qu'au début du voyage le pli d'une feuille de rose dans des draps de fine batiste eût meurtris comme au Sybarite, dormaient admirablement à cette heure avec six pierres pour couchette et un pavé pour oreiller.

A peine débarqués sur la plage de Quitini, nous reçûmes la visite de quelques Antis armés d'arcs et de flèches et suivis de chiens bariolés. Ces naturels habitaient l'intérieur de la petite rivière de Quitini, qui coulait à cent pas de là ; ils étaient venus prendre des nouvelles d'un couple Antis de leurs amis, dont la femme était récemment accouchée. La demeure de ces derniers se trouvait derrière quelques arbres, à l'extrémité de la plage, et de l'endroit où nous étions on découvrait son toit de chaume. Nos visiteurs, ainsi qu'ils nous l'apprirent, étaient en relations d'affaires avec les habitants des vallées de Huarancalqui et de Yanama, limitrophes de celle de Santa-Ana. Une courte distance en ligne droite séparait le village d'Écharati des sources de la rivière de Quitini, que le

Quillabamba-Santa-Ana reçoit divisée en trois bras. Ainsi il eût suffi aux habitants d'Écharati de creuser un viaduc de six lieues dans la montagne Urusayhua pour se mettre en rapport avec les Antis de Quitini, tandis qu'en suivant, pour aller chez eux, le chemin que nous avions pris, ces mêmes habitants avaient à faire quarante-deux lieues de rivière, quatorze cascades à franchir, soixante-huit rapides à traverser, et deux chances sur trois de ne pas arriver au terme du voyage.

Quelque instructive et variée que pût être la conversation des nouveaux venus, nous n'y prêtâmes qu'une attention distraite, les besoins de l'estomac l'emportant chez nous en ce moment sur ceux de l'esprit. En colligeant les reliefs du souper de la veille, nous reconnûmes avec un étonnement douloureux qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils pussent suffire à contenter toutes les bouches déjà béantes autour de nous. Heureusement, ces mêmes Antis, à qui nous venions de tourner le dos, pensant qu'ils n'avaient à nous offrir, en fait d'aliments, que des dissertations géographiques, tenaient en réserve sous un buisson, garde-manger ordinaire du sauvage en tournée, quelques pattes[1] de bananes et un quartier de pécari fumé, qu'ils échangèrent avec nous contre un miroir de poche. Lorsqu'ils nous eurent vus assis en cercle, et chaque commission faisant table à part, en signe d'entente cordiale, ils se retirèrent chez eux, emportant la promesse que nous leur fîmes d'aller, le lendemain avant notre départ, rendre visite à l'accouchée et congratuler l'Antis, son heureux époux.

Après huit heures de sommeil, et comme nos yeux étaient encore fermés, bien que l'aurore, selon l'expression de Shakespeare, eût écarté ses rideaux couleur de safran, nous fûmes réveillés en sursaut par un bruit de voix et d'éclats de rire. Depuis notre départ de Chahuaris, nous dormions tout habillés, et notre toilette ne fut pas longue à faire. D'un bond nous fûmes sur pied et prêts à recevoir les visiteurs, dans lesquels nous reconnûmes aussitôt nos bons pourvoyeurs de la veille. Les époux Antis étaient avec eux. Sensibles au souvenir qu'on leur avait transmis de notre part, et pour nous éviter la peine de passer chez eux, ils venaient au-devant de nous, apportant leur cher nouveau-né pour que nous le vissions. Le chérubin sauvage était bien un peu noir, un peu laid, un peu grimaçant; mais, par égard pour le père et la mère, qui semblaient le manger des yeux, chacun de nous, l'admirant sous réserve, parut s'extasier sur sa bonne mine et sa gentillesse. « Quel *monstrico!* » me dit tout bas l'aide-naturaliste, en faisant au poupon de petites agaceries. Au sourire de jubilation qui illumina les deux bonnes têtes du père et de la mère, rasées jusqu'à l'os, à l'occasion de la naissance de leur premier enfant, je pus juger que la flatterie qui s'adresse au cœur est généralement comprise dans toutes les langues.

A la vue de cette chétive créature, née de la surveille et qui, malgré la faiblesse du sexe auquel elle appartenait, piaillait avec la vigueur de poumons d'un garçon de trois mois, notre aumônier Bobo fut pris du désir d'arracher sa jeune âme aux griffes de Satan et de la mettre, à l'aide du baptême, sous la sauvegarde de Dieu et de l'Église.

[1] La grappe de fruits du bananier porte le nom de *régime*. La patte est une de ses divisions; elle est au régime ce que le ramuscule est au rameau, le grappillon à la grappe.

Le chef de l'expédition péruvienne s'offrit à servir de parrain et voulut que son lieutenant servît de marraine, substitution de sexe à laquelle celui-ci se prêta volontiers. Le Révérend tira du caisson vert ses ornements sacerdotaux que la chaleur et l'humidité combinées avaient tachés de moisissures, leur fit prendre l'air un instant, et, lorsqu'il les eut revêtus, ondoya l'enfant, lui donna les noms de *Juana-Francisca*, et prononça sur lui les prières accoutumées. A l'issue du baptême, le parrain, à défaut d'un assortiment de gants, d'éventails et d'essences qu'il pût offrir à l'accouchée, lui remit, galamment enveloppés dans un vieux journal, un mouchoir de cotonnade à carreaux, un démêloir et un petit couteau à manche de corne. Le lieutenant-marraine, avec l'assentiment de son capitaine et compère, donna au père de l'enfant une hache neuve. Une distribution de boutons, de grelots et d'hameçons, faite aux assistants, remplaça pour eux les dragées du baptême. Nous partîmes chargés des vœux et des bénédictions

UN BAPTÊME SUR LA PLAGE DE QUITINI.

de toute la troupe, qui voulut nous accompagner jusqu'à nos pirogues, et ne quitta la plage que lorsque nous eûmes disparu.

Les vœux et les bénédictions de ces bonnes gens, que nous pensions devoir écarter de nous les périls du chemin, la prière de l'innocence étant surtout agréable à Dieu, ne purent empêcher que nous ne prissions un bain de jambes dans les rapides de Capiniari et un bain complet dans la cascade de Biricanani. Mais nous fûmes dédommagés de ces immersions successives par un site charmant que nous traversâmes et où, pendant une demi-heure, nous jouîmes d'une entière sécurité. A cet endroit appelé Biricanani, du nom de la cascade mugissante qui en gardait le seuil, la rivière, resserrée entre de grands murs de basalte coupés à pic et formant des angles saillants et rentrants, cessait tout à coup de couler et semblait endormie. De beaux arbres implantés sur le chaperon de ces murs arrondissaient leurs masses veloutées, que l'eau réfléchissait

avec une netteté singulière. Nul souffle d'air ne ridait la calme surface, incessamment sillonnée par des mouettes blanches, les premières que nous vissions. L'absence de bruits naturels ajoutait à la magie de cette scène. Chacun de nous s'était tu, comme s'il avait craint de troubler le recueillement général. Sensibles aux beautés de ce site dont ils jouissaient instinctivement, les sauvages avaient rentré leurs rames et, les bras croisés, regardaient autour d'eux. Nos embarcations, abandonnées à elles-mêmes, n'avançaient qu'insensiblement. Je profitai de ce répit pour submerger à deux reprises le plomb de sonde. La première fois, il trouva fond par dix-sept brasses, la seconde par

EAUX CALMES DE BIRICANANI.

vingt-neuf, ce qui prouvait une grande inégalité d'assiette dans le lit du *remanso ;* j'ai dit ailleurs qu'on nommait ainsi ces eaux calmes.

Par malheur, rien n'est stable en ce monde, et les plus belles choses sont précisément celles qui durent le moins, comme a dit l'illustre Malherbe dans son épître à du Perrier. L'aide-naturaliste, qui jusque-là s'était contenté d'admirer en silence comme tout le monde, eut la malheureuse idée de nous faire un peu de musique, et, sans s'informer si la chose était ou non de notre goût, entonna à tue-tête le récitatif lyrique de *Mergy* dans le *Pré aux clercs*.

Ce soir, j'arrive donc dans cette ville immense,
Qui m'a ravi tout mon bonheur.

Je ne saurais dire l'effet que produisit cette phrase bizarre, lancée au milieu du silence. Ce fut comme une tempête de bruit déchaînée dans l'air. Les ondes sonores heurtant tour à tour contre les doubles parois du basalte, s'engouffrant dans leurs cavités, ou se brisant à leurs angles, parcoururent en mugissant toute l'étendue du remanso. Un instant je crus que ces antiques murs, pareils à ceux de Jéricho, allaient s'écrouler sur nos têtes et nous ensevelir sous leurs décombres. A la voix de l'aide-naturaliste, grossie et centuplée par la disposition acoustique des lieux, si le flot ne recula pas épouvanté, comme devant le monstre marin décrit par Racine, les mouettes blanches qui nous escortaient gracieusement et voltigeaient sans crainte autour de nous, s'enfuirent avec tous les signes d'un violent effroi. Adieu le calme et la poétique harmonie du paysage! le charme était rompu. Chacun, comme s'il eût eu honte de son admiration passée, jeta sa clameur ou sa phrase à l'écho de Biricanani, qui, depuis la formation des continents américains, n'avait jamais redit de telles niaiseries, ni reproduit pareilles discordances. Les sauvages mêmes s'abandonnèrent au *delirium tremens* dont les deux commissions paraissaient atteintes, et, ne trouvant dans leur mémoire aucune phrase mélodique à confier à l'air, battirent la rivière avec leurs pagaies, et s'envoyèrent en riant des pelletées d'eau au visage.

Cette conduite scandaleuse, peu digne de savants en tournée, reçut son châtiment dans la cascade de Huantini, presque au sortir de Biricanani; une de nos pirogues fut remplie par les lames; une autre alla donner contre les pierres avec tant de violence, que le pilote qui la dirigeait, accroupi sur l'étroite plate-forme pratiquée à l'arrière de l'embarcation, fut culbuté dans la rivière. La scène se passait sous mes yeux. J'eus à peine le temps de jeter un cri, que la tête du naufragé reparut au-dessus des vagues. Les embarcations filaient toujours à qui mieux mieux. En quelques brassées, l'Antis parvint à rattraper la sienne. La façon dont il s'y prit pour remonter dedans prouvait que le danger qu'il venait de courir n'avait troublé en rien ses facultés. Au lieu de s'accrocher désespérément au bordage de l'embarcation et de peser dessus de toute la force de ses poignets pour parvenir à l'enjamber, ce qu'un de nous, moins maître de lui-même, n'eût pas manqué de faire, l'Indien, persuadé que toute tentative de ce genre eût fait chavirer la frêle nacelle, la saisit d'une seule main et, s'appuyant sur elle, mais sans peser, en fit le tour et remonta dedans par l'arrière, où le poids de son corps n'offrait aucun inconvénient.

A une demi-lieue de là, nous relevâmes à notre gauche la petite rivière de Conversiato, témoin du fait d'armes de l'Antis Simuco. Je ne sais si la femme-enfant de notre sauvage s'attendrit en passant devant la quebrada qui l'avait vue naître et essuya une larme furtive au souvenir de ses parents assommés par son époux et par son beau-frère, et dont les os étaient restés sans sépulture, mais j'ai tout lieu de croire, connaissant la mobilité d'esprit de son sexe, — je parle du sexe sauvage, — qu'elle n'y songea même pas. Moins oublieux qu'elle, je donnai une pensée à Conversiato, en relatant sur mon livre de notes que la rivière de ce nom, large de vingt pas à son embouchure et dont la direction visible est Ouest-Sud-Ouest, sort, comme ses voisines les rivières de Quitini et

de Cuchini, des derniers versants orientaux de la Cordillère centrale, qu'elle est habitée, comme celles-ci, par des Indiens Antis, et côtoie, comme elles, les vallées de Yanama et de Huarancalqui.

Ces points dépassés, nous entrâmes dans les eaux calmes de Canari, resserrées, comme celles de Biricanani, entre des dykes de basalte alternant avec des formations de grès. Murailles et croupes étaient couronnées d'une végétation touffue que l'eau, à cet endroit d'un ton d'aigue-marine, reflétait si exactement, qu'un second paysage, décalque du premier, se continuait au-dessous de nos embarcations qui semblaient flotter dans le

REMANSOS DE CANARI.

vide. Le rapprochement des parois minérales avait doté l'écho de la localité d'une irritabilité de sensitive. Le bruit de la rame, le clapotis de l'eau, la moindre parole dite à voix basse étaient reproduits par lui avec une vivacité surprenante et surtout avec une puissance d'organe dont nous n'aurions jamais cru susceptible la pauvre nymphe à qui, de son amour passé pour le beau Narcisse, il n'est resté, dit-on, que le souffle. De gros canards au plumage brun, des mouettes blanches, des hirondelles noires au poitrail blanc, à la queue longue et très-fourchue, compagnons habituels de cet écho de Canari, nageaient sur les eaux calmes ou les effleuraient du tranchant de leurs ailes. Le plomb de sonde, submergé à deux reprises, trouva fond par treize et dix-huit brasses.

Sur une étendue d'une lieue, nous ne relevâmes qu'un seul rapide, prodige qui nous remplit d'admiration. Pendant que nous réfléchissions sur la chose, la petite rivière de Chigalosigri nous apparut coupant la berge à notre gauche. Il est probable que nous serions passé devant elle sans lui accorder d'autre souvenir qu'une mention géographique sur notre livre de notes et sur notre livre de rumbs, un relevé à la boussole

UN RADEAU D'ANTIS A CHIGALOSIGRI.

de la direction visible de son cours, si un détail frais et charmant dont nous fûmes frappé, ne lui eût valu alors un de nos plus gracieux sourires, comme il lui vaut aujourd'hui un dessin encadré dans notre prose descriptive. Juste à l'entrée de la rivière, qui n'avait guère plus de dix pas de largeur et dans la pénombre verdâtre formée par les grands massifs de ses rives, se trouvait un radeau monté par trois Antis, qu'on eût cru placé là tout exprès pour la satisfaction d'un peintre d'aquarelles. Sur ce radeau, gros-

sièrement construit, deux sauvages étaient accroupis, l'un d'eux en avant et les bras croisés bayait aux hirondelles, le second, un peu en arrière, caressait un grand singe noir, — l'*Ateles niger* des naturalistes, — ou, ce qui est plus probable, se laissait débarrasser par l'animal des hôtes parasites établis dans sa chevelure. Le troisième sauvage, debout, un arc et des flèches à la main, dominait la composition dont les vides étaient remplis par des régimes de bananes, des coloquintes douces, des anones et deux ou trois poissons couchés sur des feuilles d'héliconias. J'allais oublier une machine ingénieuse, espèce de perchoir formé par trois bâtons liés par un de leurs bouts, et pourvu de traverses sur lesquelles se tenaient immobiles un hocco, deux aras et deux toucans, que leurs becs superlatifs, assez semblables à certains nez de notre connaissance, recommandaient, bien plus que leur plumage, à l'attention des caricaturistes.

Quelques minutes nous suffirent pour prendre langue avec ces naturels et leur acheter les animaux vivants, les poissons et les fruits qui se trouvaient sur le radeau. Je ne sais trop quelles phrases ils échangèrent avec nos gens, ni les informations qu'ils prirent sur notre compte ; mais, par le résultat de la conférence, nous pûmes juger du bon témoignage que les pilotes et les rameurs Antis avaient porté sur nous : ces inconnus détachèrent leur radeau de la rive où il était amarré, se mêlèrent à nous et partirent à notre suite, sans s'embarrasser des dangers du chemin.

Nous franchîmes en leur compagnie les cascades de Chigalosiato, où la pirogue du chef de la commission péruvienne fut à demi submergée par les lames, celle de Tinsani, où la mienne toucha contre une roche et faillit chavirer, puis successivement celles de Quiempini, de Camasiqui, de Chicantoni, de Cominconi et de Talancata, où chacun de nos compagnons eut à subir les rudes soufflets de la vague, sans préjudice d'une perte quelconque. En jetant les yeux sur mon livre de notes, je trouve à la date de ce jour néfaste et dans le trajet de cinq lieues qui sépare Chigalosigri de Manugali, ces mots répétés de trois lignes en trois lignes : *ma* canoa s'est emplie ; — *sa* pirogue vient de couler ; — *leur* embarcation a été submergée. Aujourd'hui ces notes au crayon ne me causent qu'une impression médiocre et me font tout au plus sourire et rêver ; mais, à l'heure où je les prenais, ma main devait trembler un peu, si j'en juge par la façon presque illisible dont elles sont écrites.

Relevé fait à notre droite de deux cours d'eau sans importance, appelés Pamocuato et Tanaquiato, nous arrivâmes mouillés et affamés devant la plage de Manugali. Bien que le soleil fût encore haut à l'horizon, nous débarquâmes en ce lieu avec l'intention d'y finir la journée. Nos embarcations furent amarrées aux arbres du rivage. Guidés par les Antis, nous traversâmes la plage et, derrière un rideau de verdure qu'on eût pris pour la lisière de la forêt et qui n'était qu'un trompe-l'œil destiné à donner le change aux passants [1], nous aperçûmes au milieu d'une plantation de maïs, de rocou, de piment, de manioc et de cannes à sucre, deux ajoupas vers lesquels nous nous dirigeâmes.

[1] Les Antis, et à leur exemple beaucoup d'autres nations sauvages que nous verrons plus tard, édifient leur demeure dans les quebradas ou gorges qui aboutissent à la grande rivière plutôt que sur les berges de cette dernière, et cela pour empêcher que leur logis et leur plantation ne soient visités et pillés par d'autres sauvages

Ces ajoupas, pourvus des ustensiles et des menus objets propres à la vie du sauvage, étaient déserts pour le moment. Aux cendres encore tièdes du foyer, aux cruches, aux marmites éparses sur le sol, on devinait que leurs propriétaires ne s'étaient éloignés que fortuitement et pouvaient revenir d'un instant à l'autre. Malgré cette idée ou peut-être à cause d'elle, nos Antis furetèrent dans tous les coins et firent main-basse sur les objets à leur convenance. L'un s'empara d'un cuir de tapir encore frais, qu'on avait mis à sécher sur deux perches en croix; l'autre s'appropria une botte de hampes florales de l'arundo géant pour en faire des flèches; celui-ci fourra dans son cabas des amandes de rocou et des pommes de genipahua destinées aux peintures faciales; celui-là fit provision de ces piments secs appelés *quitun-quitun* dont l'espèce est cultivée par les hacenderos des vallées du Pérou [1].

En opérant ces soustractions diverses, nos gens avaient l'air si tranquilles et si sûrs

AJOUPAS DE MANUGALI.

d'eux-mêmes, la propriété d'autrui leur paraissait si bien une chose à laquelle ils avaient d'incontestables droits, qu'encouragés par leur exemple et dans l'idée que, s'ils n'avaient

en partie de chasse ou de pêche sur la rivière. Quand ils se décident à édifier leur hutte au bord d'un de ces grands cours d'eau, ils ont soin de la masquer par un rideau d'arbres et de lianes, c'est-à-dire de laisser la végétation de la rive telle que la nature l'a faite, et de pratiquer leur défrichement à trente, cinquante ou cent pas dans l'intérieur de la forêt. Un Européen ne se douterait jamais, en naviguant sur la rivière, qu'une hutte et un champ d'Indien s'élèvent à quelques pas de lui, et les sauvages eux-mêmes, à moins d'appartenir à la nation de l'individu et de connaître sa demeure, s'y trompent quelquefois.

[1] Les marchés des grandes villes sont approvisionnés de cette variété de piment dont la force est telle qu'elle a donné lieu au dicton local : *Faltale un grado para ser veneno;* « Il ne leur manque qu'un degré pour être du poison. » Ce prétendu poison est très-estimé des indigènes, et particulièrement du beau sexe. Nous nous rappelons avoir vu aux bains d'été, dans la vallée d'Arequipa, une fillette de douze ans, d'une des premières familles de la ville, croquer à jeun, et comme un enfant de son âge aurait pu faire de pralines et de dragées, une poignée de ces piments enragés, dont la seule odeur fait éternuer et pleurer un Européen.

pas tout à fait raison d'en agir ainsi, peut-être n'avaient-ils pas non plus tout à fait tort, nous grappillâmes à notre tour quelques menus objets, mais en ayant soin d'invoquer comme prétexte ou comme excuse à ces déprédations les besoins de la science. Quand il n'y eut plus rien à prendre, nous allumâmes du feu, nous remplîmes d'eau une marmite et jetâmes dans ce liquide, avec un certain nombre de bananes et de racines, du piment et du sel, les poissons achetés aux Indiens de Chigalosigri.

Comme ce court-bouillon était en train de cuire, le propriétaire des ajoupas arriva suivi de sa femme et de son enfant, jeune drôle d'une dizaine d'années économiquement habillé de son seul épiderme. Si l'Antis fut désagréablement surpris de trouver sous son toit une vingtaine d'individus de couleurs et de nations diverses; si, avec ce coup d'œil du sauvage qui voit tout sans avoir l'air de rien regarder, il s'aperçut que sa demeure avait été mise au pillage, je dois dire à sa louange que, non-seulement il n'en fit rien paraître, mais qu'il sourit assez agréablement à la ronde et poussa la magnanimité jusqu'à donner une poignée de main à l'Antis de Chigalosigri, qui portait encore, roulé sous son bras, le cuir de tapir que celui-ci lui avait dérobé. Au reste, et comme c'est entre sauvages une vieille habitude de se piller les uns les autres, je pensai que notre hôte, à la première visite qu'il ferait à ses bons amis de Chigalosigri, se récupérerait de ses pertes en ne laissant rien sous leur toit.

Par une attention délicate à laquelle nous applaudîmes, les nouveaux venus nous abandonnèrent l'entière possession de leurs ajoupas et allèrent, en compagnie de nos rameurs, camper sur la plage autour d'un grand feu. Nous les entendîmes rire et caqueter jusqu'à ce que le sommeil vînt fermer à la fois nos yeux et nos oreilles. La nuit que nous passâmes étendus à terre sous les toits de chaume de Manugali, fut la plus voluptueuse que nous eussions passée depuis notre départ.

Le lendemain nous nous réveillâmes frais et dispos. Notre premier soin fut d'aller revoir nos embarcations afin de nous assurer si elles étaient toujours à la même place. Nos malles et nos caisses, qu'il nous prit fantaisie d'ouvrir et de visiter, étaient capitonnées à l'intérieur d'une ouate bleuâtre produite par la moisissure. Le linge qu'elles renfermaient se trouvait en piteux état. Nous résolûmes de consacrer une journée à le sécher. Chacun retira sa défroque du récipient dans lequel elle était en train de pourrir et en étala les diverses pièces au grand air. Pendant tout le jour, vestes, pantalons et chemises, voire les caleçons et les serre-têtes, étendus sur des pierres ou suspendus à des ficelles, se raccourcirent au soleil ou se balancèrent au gré du vent. Chaque propriétaire, assis à deux pas de sa garde-robe, eut constamment les yeux sur elle, de crainte que quelque sauvage, épris de nos modes d'Europe, ne s'habillât à ses dépens. Le soir venu, les malles furent refermées et replacées sur les radeaux, puis nous soupâmes chichement comme d'habitude et nous nous endormîmes dans l'attente du lendemain.

Un jour radieux vint éclairer notre départ. La dette de reconnaissance contractée envers le propriétaire de l'ajoupa de Manugali fut acquittée par nous au moyen de boutons de cuivre et d'une clef rouillée dont le cadenas avait été perdu. L'industrieux Antis devait, par voie de frottement, faire un harpon de cette clef. Comme nous nous

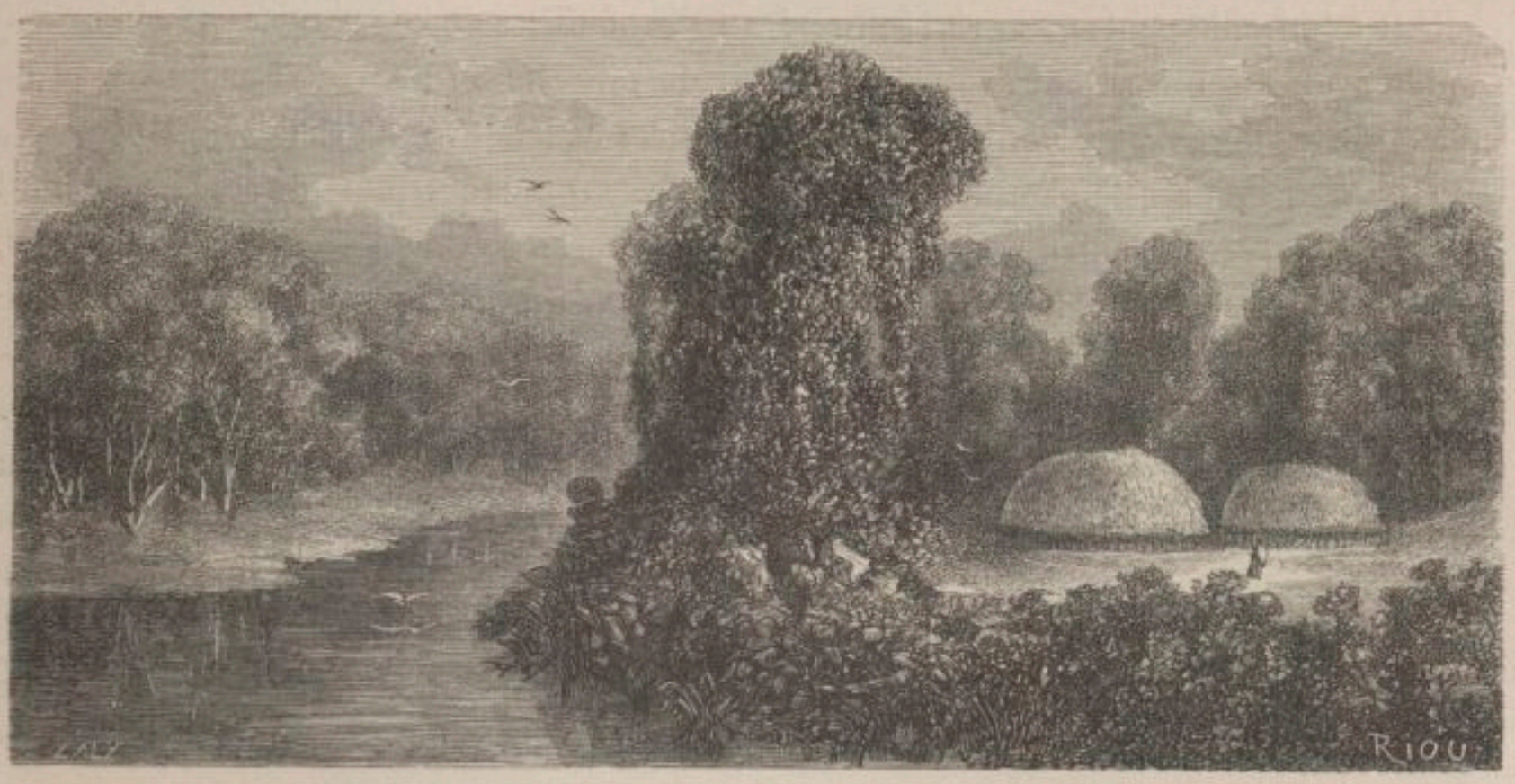
dirigions vers nos pirogues, Simuco et son frère, suivis de leurs femmes, vinrent prendre congé de nous. « Le temps qu'ils avaient passé en notre compagnie, si court qu'il eût été, leur avait suffi pour apprécier nos qualités diverses, et quelques jours de plus n'eussent rien ajouté aux sentiments affectueux qu'ils nous avaient voués. » Ce petit speech, débité tout d'une haleine par Simuco à notre cholo polyglotte qui nous le traduisit tant bien que mal, prouvait que cet héroïque sauvage commençait à se rebuter des cascades et des rapides et désirait revoir la gorge de Chiruntia où s'élevait son ajoupa. Ce désir était trop naturel pour que nous élevassions la moindre objection à son sujet. Nous

VOYAGEURS SÉCHANT LEURS EFFETS.

reçûmes donc les adieux du jeune homme et lui fîmes les nôtres, et comme il nous tendait sa main, la paume en l'air, et paraissait compter sur un pourboire, nous serrâmes cette main valeureuse, mais sans y mettre rien dedans.

Nous nous rembarquâmes et prîmes le large. Deux petites îles de cailloux et de roseaux vinrent barrer, à quelques jets de flèche de Manugali, le lit de la rivière. Nous enfilâmes l'étroit canal que formait l'une d'elles avec la rive droite, bordée à cet endroit de deux ou trois variétés charmantes de cypérus. Ce coin de paysage avait un faux air égyptien qui eût charmé des continuateurs de Champollion. Une douzaine de rapides qu'il nous fallut traverser presque coup sur coup dissipèrent les chimères orientales que nous avions pu caresser à l'aspect de ce joli groupe de pseudo-papyrus.

Bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée d'une gorge étroite et sinueuse que de grands arbres abritaient à leur ombre. Une rivière y coulait sans bruit et venait porter le tribut de ses eaux limpides au Quillabamba-Santa-Ana. Sur le talus de glaise de sa rive droite, à demi cachées par des végétations charmantes, s'élevaient deux huttes d'Antis que nous relevâmes en passant, mais sans les visiter. Cet endroit, appelé Pachiri, si voilé d'ombre et de mystère, si frais à l'œil et si caressant à l'esprit, qu'un peintre eût voulu le fixer sur la toile et un poëte le célébrer en strophes cadencées, cet endroit dut sembler horrible au chef de la commission française, dont la pirogue s'emplit dans un rapide qui barrait la rivière à vingt pas de là. Ce rapide, dans lequel nos compagnons ne virent qu'un obstacle vulgaire, me parut avoir été placé tout exprès par le Ciel devant l'ouaddi de Pachiri pour apprendre aux humains qu'en ce monde, où rien n'est parfait, la douleur est toujours à côté de la joie, comme dans le vers grec ou latin le spondée à côté du



RIVIERE DE PACHIRI.

dactyle. Je ne sus jamais si le comte de la Blanche-Épine avait été de mon avis, le bouleversement physique et moral où je le vis en proie ne m'ayant pas permis de le questionner à cet égard. Ce pauvre monsieur se lamentait si fort et semblait si désespéré de voir ses pantalons mouillés se coller à ses cuisses et sa petite veste adhérer à son dos, que, par égard pour sa douleur bien légitime, nous fîmes halte et passâmes deux heures à le regarder s'éponger.

Cette catastrophe me permit de descendre à terre et de recueillir quelques plantes. J'en agissais ainsi toutes les fois que les dangers de la rivière nous obligeaient à abandonner momentanément nos embarcations et à longer à pied la rive. Ces plantes, dont je récoltais des brassées et que je rapportais dans ma pirogue pour les étudier et les dessiner à loisir, ne restaient jamais bien longtemps en ma possession. Pendant que j'examinais l'une d'elles, une cascade ou un rapide venait nous barrer le passage.

une lame, arrivée de je ne sais où, s'abattait brusquement dans l'embarcation, m'inondait de la tête aux pieds, et lorsque, revenu de ma première surprise et rejetant l'eau par la bouche et par les narines, je rouvrais les yeux et regardais autour de moi, mes échantillons végétaux flottaient au loin sur la rivière. Ce genre d'études, repris obstinément plusieurs fois par jour, était toujours interrompu de la même manière. Le moyen de se rendre utile à la science, en travaillant ainsi entre deux eaux !

J'ai dit que l'accident survenu au chef de la commission française et l'affliction profonde qu'il en ressentait nous avaient fait un devoir d'attendre qu'il eût mis un peu d'ordre dans sa toilette. Pendant que ses esclaves essuyaient sur son corps les derniers pleurs de la naïade, je remontai la plage et j'allai faire un croquis de la gorge de Pachiri. Ce travail terminé, je longeai les berges de la petite rivière, revêtues d'un moelleux tapis de canacorus, d'héliconias et de marantées. De leurs massifs s'élançaient, portés par de hautes tiges, des thyrses de fleurs rouges, roses ou jaunes, qui tranchaient admirablement sur le vert satiné des larges feuilles de ces plantes, que la nature semble avoir façonnées tout exprès pour servir de vaisselle au pauvre voyageur. Que de gibier rôti et de poisson bouilli j'ai mangé dans ces assiettes végétales !

Comme je venais de choisir parmi ces musacées quelques individus qui m'étaient inconnus, j'aperçus, enlacée aux branches d'un arbuste qu'elle étreignait de ses replis, une bignone-jasmin aux feuilles sombres et lustrées, à la corolle d'un blanc pur, avec une macule pourpre au fond. L'odeur pénétrante de cette fleur rappelait celle de la tubéreuse. C'était la première bignone odorante que j'eusse encore trouvée, soit en nature, soit dans l'œuvre des voyageurs. Je m'abattis sur elle comme le milan sur sa proie. Au moment où j'opérais la section d'une de ses tiges, le cri *vamos*, que je traduis librement par le mot *embarque*, fut poussé par nos compagnons. Je saisis d'une main ma botte de balisiers, de l'autre ma bignone odorante, et toujours courant j'arrivai sur la plage, où je n'eus que le temps de me jeter dans ma pirogue qui reprit aussitôt le large. A peine installé, je m'empressai de tailler mon crayon et d'étaler mes plantes, pour faire de chacune d'elles un dessin et une description aussi fidèles que possible. Comme je me mettais à l'œuvre, nous arrivions dans les rapides de Chimiato. L'Antis qui manœuvrait notre pirogue et s'amusait à regarder par-dessus mon épaule les hachures que je faisais, ne put éviter à temps la croupe d'un rocher placé à fleur d'eau. L'embarcation, jetée sur le côté, reçut deux ou trois lames qui m'arrosèrent en entrant et emportèrent en sortant ma moisson odorante. « Ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour, » me dis-je en voyant ma bignone et mes musacées se débattre dans le courant, qui les entraîna loin du bord où elles avaient pris naissance. Dans l'impossibilité de m'occuper de botanique, je retirai mes vêtements pour les sécher, ne gardant sur moi que le plus intime, celui que feu l'abbé Delille, de pudique mémoire, n'eût jamais osé désigner sans l'aide d'une périphrase.

De Pachiri à l'embouchure de la rivière Yaviro, où se borna l'étape de notre journée, nous relevâmes cinq affluents de pièire mine, mais auxquels dix-neuf rapides, situés dans leur voisinage plus ou moins immédiat, donnaient une importance que chacun de

nous put apprécier à différents degrés. Notre premier soin, en arrivant sur la plage de Yaviro, fut de constater que cet affluent de droite du Quillabamba-Santa-Ana est d'une largeur d'environ quinze mètres à son embouchure, et que la partie visible de son lit se dirige au Sud-Sud-Ouest. Nous sûmes en outre, par nos rameurs, qu'il prend sa source à Iñahui, au même endroit que la rivière de Chapo, que nous avions relevée à Umiri-panco, le troisième jour du voyage. Onze cours d'eau, nés dans le delta que forment ces deux rivières en se joignant par leur source commune, viennent porter leur tribut au Quillabamba-Santa-Ana.

Ce relevé géographique, assez insignifiant, comme on peut en juger, et la trouvaille que nous fîmes aux alentours du campement de cadavres de tapirs et de singes blessés mortellement par les flèches des sauvages, et qui étaient venus au bord de l'eau pour étancher leur soif avant de mourir, ces incidents signalèrent notre séjour d'une soirée et d'une nuit sur la plage de Yaviro, où nous soupâmes de racines et où nous dormîmes seulement quelques heures, une pluie fine et continue étant venue interrompre notre sommeil. L'aurore nous trouva tout refroidis, avec la tête lourde, les articulations brisées, un besoin d'éternuer à chaque minute et une tendance très-prononcée à fondre en eau comme Biblis. A ces diagnostics, chacun reconnut qu'il était victime d'un coryza, et, faute de sudorifiques pour le combattre, s'en remit à la Providence du soin de l'en débarrasser.

A huit heures un quart très-précises, comme en fait foi le livre de rumbs ouvert devant moi et que je consulte des yeux, nous quittions Yaviro et reprenions le large. Le temps était sombre. Des perroquets et des perruches perchés à la cime des arbres se dérobaient à l'œil par la couleur de leur plumage, mais déchiraient l'oreille de leurs croassements ; des nuées d'hirondelles tourbillonnaient autour de nous. Nos pirogues, entraînées par un courant furieux, se rapprochaient de plus en plus des rapides de Yaviro, que les sauvages nous avaient vantés à l'avance comme des merveilles du genre. Au débouquement d'une langue de terre, l'espace s'ouvrit devant nous, et trois bandes d'écume, sur lesquelles tranchaient les têtes de gros rochers noirs, apparurent nettement dans la perspective. Ce tableau valait bien un regard sans doute, mais il eût été dangereux de s'arrêter à le considérer, et nos Antis, faisant force de rames, rallièrent la rive où ils nous déposèrent. Cette rive était encombrée d'énormes blocs de grès qu'il nous fallut gravir à la façon des chèvres ; mais du haut de ces observatoires naturels, nous eûmes, comme un dédommagement de notre fatigue, le plaisir d'admirer les rapides de Yaviro et l'adresse de nos sauvages à guider les embarcations parmi ces écueils.

Après une heure de travail pour nos hommes et d'attente pour nous, nous nous rembarquâmes, n'ayant à constater d'autre sinistre que la submersion d'une pirogue qui sombra près du bord avec son chargement. Déjà nous nous félicitions de l'heureux succès de la traversée, lorsqu'un bruit sourd, pareil au roulement lointain du tonnerre, arriva jusqu'à nous. Ce bruit, que depuis neuf jours nous entendions à de très-fréquents intervalles, mais sans avoir pu encore nous y habituer, annonçait clairement que l'action, terminée sur un point, allait s'engager sur un autre. Aux regards perplexes que

nous échangeâmes, les sauvages devinèrent notre anxiété, et, pour y mettre un terme, nous apprirent que nous approchions des *oboris* de Mantalo; ces oboris, que de leur côté les cholos de Cocabambillas appelaient des *tumbos*, étaient des rapides. Restait à savoir s'ils l'emportaient en longueur, en largeur, et conséquemment en péril, sur ceux que nous laissions derrière nous.

Nous fûmes bientôt fixés à cet égard. Les rapides de Yaviro n'étaient qu'un jeu d'enfant comparés à ceux que nous allions avoir à traverser. Chacun se prépara à l'événement, en réunissant à la hâte ce qu'il avait de plus précieux et en se faisant mettre à terre. Comme les embarcations, alourdies par leur chargement, n'eussent pu franchir l'archipel de rochers qui barrait la rivière sans être remplies par les lames qui s'y heurtaient avec fureur, on les débarrassa des objets qui les surchargeaient, lesquels furent transportés à dos d'homme au delà des rapides, dont l'étendue était d'un quart de lieue. Trois heures furent consacrées à ces travaux divers.

RAPIDES DE MANTALO.

Au sortir de ces affreux parages et la rivière de Mantalo dépassée, nous respirâmes un moment en liberté dans le remanso de Huinpuyu, qui nous rappela ceux de Biricanani et de Canari d'arcadienne mémoire. Au bord de ces eaux miroitantes, sur des talus caparaçonnés de verdure, se dressaient de sveltes bambous, pareils à des touffes de plumes ; un groupe de fougères arborescentes du genre *alsophila*, qui dominait un des talus placé à notre droite, donnait au site un caractère tropical. Aux mouettes et aux canards, compagnons habituels de ces solitudes, avaient succédé de jolies hirondelles, au dos cendré, à la tête et au ventre blancs, qui rasaient l'eau en y trempant leur bec ou le bout de leur aile.

Un traître courant, caché sous ces ondes tranquilles, nous entraîna bientôt loin de Huinpuyu. Comme une opposition à son frais paysage, nous eûmes devant nous les rapides

HALTE D'ANTIS AU SEUIL D'UNE FORÊT.

de Saniriato. A cet endroit, le lit du Quillabamba-Santa-Ana, singulièrement élargi, était barré de l'une à l'autre rive par une digue de rochers que les vagues cachaient et découvraient tour à tour. La masse du courant, divisée en trois lits d'inégale largeur, se précipitait écumeuse et grondante par autant d'ouvertures ménagées dans ce batardeau. A la vue du nouvel obstacle qu'il avait à vaincre, chacun de nous sentit, comme l'Arabe Job, un petit souffle passer devant sa face et le poil de sa chair se hérisser. Un sursis, sur lequel nous ne comptions pas, nous fut accordé par la Providence représentée par les Antis, qui déclarèrent d'une commune voix la journée finie, et, sans attendre à cet égard notre décision, débarquèrent sur la plage de Saniriato, au bord d'un torrent de ce nom. Cette halte qui nous semblait prématurée, vu l'élévation du soleil sur l'horizon, était commandée par la nécessité de s'approvisionner de vivres pour le voyage, les endroits que nous allions avoir à traverser le lendemain et jours suivants étant absolument déserts et n'offrant aucune ressource. Or la quebrada où coulait le torrent de Saniriato était habitée par des Antis, amis de nos rameurs, qui, par considération pour nos personnes autant que par amour pour les objets d'échange dont nos caissons paraissaient assez bien garnis, devaient nous prémunir, disaient ceux-ci, contre la famine que nous avions en perspective. Pareille motion était de celles qui obtiennent d'emblée tous les suffrages de la majorité. Nous l'approuvâmes donc par un signe de tête. Quatre Antis, accompagnés d'un de nos cholos, allèrent aussitôt à la recherche des naturels de Saniriato, laissant leurs camarades nous tenir compagnie.

Pour charmer les ennuis de l'attente et donner le change à notre appétit aiguisé par vingt-quatre heures de jeûne, un des pilotes à longue chevelure, auquel le cholo Anaya servit de truchement, nous raconta des épisodes de la vie sauvage que nous n'essayerons pas de redire après lui. A ces récits imprégnés de l'âcre senteur des forêts, il faut, avec le théâtre de l'action, les décors et les personnages, le geste et la faconde du narrateur, toutes choses qu'un voyageur de retour parmi les siens cherche vainement dans son écritoire pour en donner au public une idée convenable. A ces récits variés, notre conteur crut devoir joindre quelques avis utiles sur la manière de vivre dans les bois, avis qu'il compléta par des recettes contre la morsure des serpents, la piqûre des scorpions, des myriapodes, des moustiques et autres animaux dont l'utilité, par rapport à l'espèce humaine, n'a pas encore été clairement démontrée. Comme aucun de nous ne se sentait d'inclination pour la vie sylvicole, les enseignements du sauvage furent assez froidement goûtés. En orateur habile, il comprit qu'il avait fait fausse route et sut de nouveau captiver tout notre intérêt en parlant du chemin que nous avions à faire, du manque de vivres et des dangers de toute sorte qui nous attendaient au delà de Saniriato, enfin, de la possibilité de laisser nos os au fond de la rivière. Jamais ce digne Antis, dont je regrette aujourd'hui de ne pas avoir demandé le nom, n'avait été si religieusement écouté ; jamais aucun de ses discours ne s'était gravé plus profondément dans la mémoire de ses auditeurs, surtout lorsqu'il eut ajouté, en manière d'épilogue, que l'obori (rapide) de Saniriato que nous avions devant nous, et dans lequel s'étaient noyés le mois passé deux hommes et quatre femmes de sa tribu, n'était

rien en comparaison de ceux que nous devions trouver plus bas. Frappés de l'idée qu'un sort pareil pouvait leur être réservé, les plus endurcis de la troupe furent sur le point de faire un acte de contrition et de demander à notre aumônier Fray Bobo l'absolution de leurs fautes. Un silence gros de pensées régna quelques minutes parmi nous. J'en profitai pour dessiner notre orateur, coiffé du couvercle d'une boîte à confitures qu'il avait trouvée dans une de nos pirogues et dont il s'était fait une casquette.

L'arrivée de nos rameurs et de leurs amis de Saniriato dissipa comme par enchantement le mélancolique nuage amassé sur nos fronts. A la vue des provisions qu'ils apportaient, chacun, oubliant ses idées de mort, se sentit pris d'un irrésistible besoin de vivre et de faire un repas quelconque; les nouveaux venus furent acclamés, entourés et débarrassés en un clin d'œil des bananes, des yuccas et d'un quartier de pécari fumé dont ils s'étaient munis. Nous poussâmes l'empressement jusqu'à leur arracher des mains deux hoccos vivants et une cage en roseaux dans laquelle était enfermé un agami

L'ORATEUR DE LA PLAGE DE SANIRIATO.

ou oiseau-trompette. Notre peur de manquer de vivres était telle, que nous leur eussions retiré le sac qui les enveloppait, l'arc et les flèches dont ils étaient armés, dans l'idée qu'à un moment donné ces objets pouvaient apaiser notre faim et prolonger notre existence. L'assurance que nous donnèrent ces bons sauvages, qu'avant la fin du jour ils nous apporteraient d'autres provisions, put seule nous empêcher de les déshabiller.

Après un moment passé sur la plage, qu'ils employèrent à prendre un signalement détaillé de nos individus, les nouveaux venus s'en allèrent emmenant avec eux ceux de nos rameurs qui, durant l'absence de leurs camarades, nous avaient tenu compagnie. En partant, ils nous promirent qu'avant la nuit ils seraient de retour. Notre premier soin fut de relever nos manches jusqu'au coude, d'allumer du feu, d'emplir d'eau la marmite, et pendant que le liquide chauffait au degré convenable, de détailler le pécari, de peler les bananes et de ratisser les yuccas. Dans la crainte que la marmite, objet

d'adoration fervente, ne s'évanouît en fumée ou ne prît tout à coup des ailes et ne frustrât en s'envolant les espérances de chacun, grands et petits se rapprochèrent d'elle et ne la quittèrent plus des yeux jusqu'à cuisson parfaite du potage. Ce quart d'heure, impatiemment attendu par tous les estomacs, arriva enfin. Un cholo retira du feu le vase fumant, et une répartition équitable de son contenu fut faite à la ronde. Nous venions d'avaler en soufflant les premières bouchées, quand les Antis de Saniriato, fidèles à leur promesse, revinrent accompagnés de nos rameurs. Les uns portaient un régime de bananes, les autres une manne de yuccas. A ces fruits et à ces racines étaient joints des filets de tapirs et des côtelettes de pécari séchés à la fumée. Nous sourîmes la bouche pleine à nos excellents pourvoyeurs. A l'issue du souper, auquel ils assistèrent accroupis sur leurs talons et tout émerveillés, à ce qu'il me parut, de notre aptitude à

RIVIÈRE ET RAPIDES DE SANIRIATO.

précipiter les bouchées, nous leur remîmes des boutons, des miroirs et autres bagatelles auxquelles nous ajoutâmes avec empressement des couteaux de cuisine de douze sous la pièce, quand nous sûmes qu'ils avaient l'intention de nous accompagner jusqu'au delà des endroits dangereux. En recevant nos tranche-lard de pacotille, dont les lames ployaient sous le doigt comme du fer-blanc, la joie de ces naturels ne connut plus de bornes.

La nuit que nous passâmes sur la plage de Saniriato nous parut assez longue, rafraîchie qu'elle fut par les bouffées d'un vent impétueux et de ces grains de pluie que les marins appellent des *grenasses*, ondées intermittentes qui tombent à l'improviste et cessent brusquement. Un peu mouillés, un peu transis, nous nous levâmes avec le jour et préparâmes tout pour le départ. Pendant la nuit, une crue subite de la rivière avait entraîné la plus petite de nos pirogues. Dans cette pirogue se trouvait un de mes caissons,

qui contenait du linge, des papiers et divers articles de quincaillerie, monnaie courante du désert ! j'étouffai mes soupirs et gardai le silence sur cette perte. En face des rapides de Saniriato et de la question de vie ou de mort qui s'allait décider pour nous, il eût été puéril, ridicule même, de pleurer ses chemises et ses grelots perdus.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous quittions la plage de Saniriato et son ruisseau-torrent. Arrivés à cent toises du premier rapide, nous débarquions, et pendant que nous suivions la rive droite, encombrée de pierres énormes, nos embarcations dirigées par les Antis franchissaient heureusement le premier obstacle. Du haut des rochers

FRAY BOBO ET SES AIDES.

qu'il nous fallait gravir, nous ne perdions aucun détail de la manœuvre des sauvages, qui, nus et leur sac attaché sur la tête, se démenaient comme de vrais diables au milieu des vagues et des brisants.

Quatre de ces rapides-cascades, recourbés en volute et barrant toute la largeur de la rivière, furent successivement traversés sans autre accident qu'une submersion complète de nos bagages, solidement assujettis sur les radeaux en prévision du cas. Au delà du quatrième rapide, le Quillabamba-Santa-Ana ralentit un peu la furie de son cours et l'agitation de ses flots. Les membres de la commission péruvienne profitèrent de ce calme pour rentrer dans leur pirogue, où notre aumônier les suivit. Les fréquentes averses

subies dans le trajet, les longs jeûnes et les nuits passées en plein air avaient occasionné au pauvre vieillard une courbature et un malaise général. Depuis deux jours ses jambes enflées jusqu'au genou commençaient à lui refuser leur service, et, dans les endroits escarpés ou jonchés de pierres, l'aide-naturaliste et moi nous lui donnions le bras pour assurer ses pas tremblants. Si ses forces physiques avaient diminué sensiblement depuis notre départ de Chahuaris, son appétit et sa gaieté s'étaient constamment maintenus à une hauteur rassurante. Il mangeait comme quatre, riait à lui seul comme six, et les plaisanteries souvent décolletées de notre taxidermiste parisien, loin de scandaliser le saint homme, provoquaient chez lui de joyeux retours vers l'époque de sa jeunesse.

Quand il se fut assis dans la pirogue à côté de ses compagnons, les rameurs reprirent

MORT DE FRAY BOBO.

le large. Soit instinct, soit caprice, nous continuâmes de cheminer pédestrement. Après dix minutes de marche, un sourd grondement à la cantonade et une bande d'écume qui apparut presque aussitôt, se détachant sur le fond sombre des verdures, nous annoncèrent l'approche d'un rapide. Comme nous admirions naïvement les belles oppositions de couleur qu'offrait à cet endroit le paysage, sinistrement éclairé par la blancheur de l'eau, nous vîmes la pirogue de la commission péruvienne ralentir sa marche malgré l'effort combiné des rameurs, s'arrêter, tourner sur elle-même, comme si elle eût hésité entre plusieurs courants contraires, puis, attirée par le plus violent d'entre eux, partir avec la rapidité d'une flèche en décrivant une courbe qui devait la rapprocher du bord. La situation nous parut critique, mais nous n'en comprîmes l'extrême gravité qu'en voyant les

sauvages mettre à profit l'instant rapide où l'embarcation passa près du rivage pour se jeter à l'eau et gagner le bord à la nage. Derrière eux s'élancèrent le capitaine de frégate et son lieutenant. Resté seul, notre aumônier se leva, étendit les bras et parut vouloir suivre ses compagnons, mais ses forces le trahirent ; il retomba dans la pirogue que le courant emporta au milieu du rapide où, remplie par les lames, elle disparut aussitôt.

Il y eut un moment d'épouvante et de stupeur durant lequel chacun de nous, comme s'il eût été frappé de la foudre, sembla craindre d'élever la voix. Les émotions violentes sont de courte durée ; un peu de calme rentra bientôt dans les esprits. Quelques-uns hasardèrent tout bas une réflexion sur le malheur qui venait d'arriver, puis d'autres en parlèrent tout haut, et certains se félicitèrent de l'idée qu'ils avaient eue de suivre à pied la rive au lieu de s'embarquer sur la rivière. L'égoïsme et l'indifférence réagissaient sur

LE CAPITAINE DE FRÉGATE.

le premier élan du cœur, en attendant que l'oubli, ce second linceul des morts, s'étendît sur le pauvre moine.

Nous rejoignîmes le capitaine de frégate et le lieutenant qui s'étaient déshabillés et faisaient sécher au soleil leurs vêtements qu'ils venaient de tordre. La pirogue, en sombrant avec Fray Bobo, avait entraîné au fond de l'eau tout ce qu'ils possédaient, depuis leur uniforme brodé d'or jusqu'à leurs chaussettes. Comme le vaincu de Pavie, le commandant de frégate eût pu dire avec un légitime orgueil : « Tout est perdu, *fors l'honneur*. » De sa splendeur passée, il ne lui restait à cette heure qu'un couvre-chef en laine de vigogne, retroussé par les bords à l'instar d'un chapeau chinois, un spencer-chemise en flanelle verte, qui ne dissimulait qu'imparfaitement la maigreur de son torse, un pantalon dont les sous-pieds avaient été arrachés violemment et des chaussures éculées. Un poncho de voyage qu'il avait sur le dos au moment du sinistre, et dans lequel il se drapait comme dans un pallium, donnait à sa misère un certain air de majesté. Le cos-

tume du lieutenant, comme on en peut juger par le dessin que nous en fîmes deux heures après le naufrage, était de ceux que le crayon traduit plus fidèlement que la plume. Un singe roux, *ateles rufus*, attaché sur un des radeaux, et le seul bien qu'eût conservé l'infortuné jeune homme, le consolait par ses grimaces des rigueurs de la destinée.

Après une larme versée à la hâte sur le sort de ces deux martyrs de la science, nous continuâmes notre marche à travers les pierres, laissant aux sauvages, qui avaient recouvré toute leur belle humeur, le soin de guider les embarcations le long de la rivière. Bientôt nous fûmes en vue du rapide d'Impaniquiato, dont l'agitation, l'écume et le bruit ne le cédaient en rien à ceux de Sintunili, de désastreuse mémoire. A l'exclamation que poussa un des Antis, je hâtai le pas. Le sauvage, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles et pesant à deux mains sur la liane attachée au plus grand des radeaux, me

L'ALFEREZ DE FRÉGATE FAISANT FONCTION DE LIEUTENANT.

montra parmi les rochers du rivage une caisse en bois que la vague avait rejetée après l'avoir ouverte et débarrassée de son contenu. Dans cette épave, je reconnus la caisse dont le matin j'avais constaté la perte à Saniriato, et qu'une crue des eaux avait entraînée pendant la nuit avec la pirogue qui la portait. Encore une illusion perdue, me dis-je, en remuant du pied le triste caisson, la veille plein jusqu'aux bords de linge, de papiers et d'objets de quincaillerie, et maintenant vide, ouvert, disloqué et condamné à pourrir sans honneur sur cette plage inhospitalière.

Tout en méditant sur le sort de ma caisse, que je comparais à celui de l'homme ici-bas, je rejoignis nos compagnons. Le rapide d'Impaniquiato était dépassé, le courant avait pris une allure modérée, et à deux portées de fusil de là, sur la rive gauche, une plage de sable semblait nous inviter à nous reposer des fatigues morales et physiques de la journée. Nous nous rendîmes à son invitation muette. Après nous être rembarqués,

nous coupâmes la rivière en diagonale et abordâmes sur cette plage appelée Mapiruntuni, du nom d'un rapide situé à quelque distance et dont le mugissement arrivait jusqu'à nous.

Le débarquement opéré, deux pirogues furent détachées du convoi et chargées d'explorer les anfractuosités du rivage, où le courant eût pu entraîner le corps de Fray Bobo. De deux heures à cinq, nos cholos de Cocabambillas, aidés par des Antis, fouillèrent consciencieusement les anses, les baies et les criques dans un périmètre d'un quart de lieue; mais leurs recherches furent vaines. Au lieu de la sépulture chrétienne que nous lui destinions, notre malheureux aumônier, que l'aide-naturaliste, avec cette impitoyable raillerie du gamin de Lutèce, qui ne respecte rien, comparait à Jonas dans le ventre de la baleine, notre malheureux aumônier n'eut d'autre tombe que les entrailles des poissons.

Au reste, et je le dis ici à la honte de notre espèce en général et de l'expédition franco-péruvienne en particulier, expédition dont le hasard m'a fait l'historiographe, l'événement dont nous avions été témoins et qui aurait dû nous affecter jusqu'au désespoir, avait si peu touché nos âmes endurcies par dix jours de souffrance et neuf nuits passées en plein air, que, dans l'après-midi de ce jour fatal, étendus sur le sable chaud de la plage et nous déroulant au soleil comme des couleuvres, nous parlions aussi haut et riions aussi fort que si Fray Bobo, notre aumônier et notre ami, n'eût pas été retiré violemment de ce monde ; mais ce mépris des saintes lois de la fraternité devait être bientôt puni. La Providence avait l'œil sur nous. Pendant que nous faisions des cabrioles sur le sable, narguant la misère présente et sans souci des maux futurs, la Justice et la Vengeance divines préparaient déjà, celle-ci sa torche, celle-là sa balance et son glaive, et, comme dans le tableau de Prud'hon, n'attendaient que la nuit pour nous prendre aux cheveux et châtier notre insensibilité d'une façon terrible.

Les bagages retirés des embarcations avaient été transportés sur la plage, où nous les étalâmes pour les sécher. Le capitaine de frégate et le lieutenant, n'ayant plus rien à étaler, se tenaient à l'écart silencieux et mornes. Mus par une même pensée, l'aide-naturaliste et moi, nous fîmes choix, parmi les diverses pièces de notre défroque, des vêtements que nous jugions devoir être utiles à nos malheureux compagnons et nous les leur remîmes. Ces dons faits de notre part avec un complet abandon furent acceptés de la leur avec une entière franchise. Ému par le tableau de cette infortune, le chef de la commission française voulut coopérer à notre œuvre pie, et, pour ménager la susceptibilité chatouilleuse de son rival, remit en cachette à l'aide-naturaliste un double bonnet de coton que celui-ci coupa par le milieu et dont il fit deux serre-tête. Le lieutenant, mis en possession de ce couvre-chef qui lui rappelait, nous dit-il, le *chulio* ou bonnet phrygien, importé jadis du pays d'Anahuac par son aïeul Manco Ccapac, le plaça sur sa tête. Quant au commandant, soit qu'il eût deviné de quelle malle à linge provenait ce bonnet, soit qu'il fût choqué de sa forme pyramidale, il refusa de s'en coiffer malgré mes plus vives instances. Je dus renoncer au plaisir que je m'étais promis de faire le portrait du chef de la commission péruvienne orné de ce remarquable appendice qui devait ajouter

vingt pouces à sa haute taille. Toutefois, pour utiliser ce bonnet qu'il consentit à accepter, il y pratiqua quatre trous, y attacha quatre ficelles et s'en servit durant le reste du voyage comme d'un cabas dans lequel il garda ses bananes, ses arachides et autres provisions de bouche.

Les émotions cruelles de la journée ne tardèrent pas à réagir sur nos estomacs, comme chacun put en juger par les tiraillements de ce viscère. Ce fut avec un plaisir voisin de la volupté que nous accueillîmes le ragoût de viande de tapir et de bananes vertes qu'on nous servit à titre de souper. La nuit étant venue sur ces entrefaites, chacun élut domi-

PARTAGE D'UN BONNET DE COTON.

cile où bon lui sembla et dressa sa couche comme il l'entendit. Le commandant et l'alferez, restés sans pellons et sans couvertures, s'allongèrent fraternellement côte à côte sur un tapis de roseaux verts. Une heure après tout le monde était endormi.

Vers minuit, nous fûmes réveillés en sursaut par un coup de tonnerre. Chacun se mit sur son séant, interrogeant les alentours d'un œil effaré. Une tempête se préparait ; le ciel était d'un noir opaque ; de fulgurants éclairs l'illuminaient à temps égaux, ouvrant sur la rivière et sur la plage des perspectives fantastiques. Bientôt des bouffées de vent passèrent sur les forêts ployant et secouant leurs arbres qui craquèrent avec un bruit

sinistre ; une pluie torrentielle commença de tomber et dura toute la nuit sans interruption. A l'aube, nous nous regardâmes d'un air piteux ; nous étions livides et nos dents claquaient comme dans un accès de fièvre. Vers huit heures, les nuages se dissipèrent et le soleil vint nous sourire, mais sans que sa chaleur pût nous ranimer. L'air était froid et sonore ; le sol, jonché de branchages hachés menu par l'ouragan, avait déjà bu l'eau du ciel ; du grand déluge de la nuit, il ne restait, au bout des herbes et des feuilles, que des gouttelettes brillantes, diamants liquides, scintillant des couleurs du prisme.

Cette tempête, dans laquelle mes compagnons ne virent jamais qu'une de ces averses vulgaires comme nous en avions tant subies depuis notre départ de Chahuaris [1], fut pour moi une manifestation de la colère céleste et le châtiment de l'insensibilité que nous avions témoignée la veille au sujet de la fin tragique de notre pauvre chapelain.

Laissant à l'air et au soleil le soin de sécher sur nos corps nos habits ruisselants, nous nous mîmes en route, longeant la plage pendant que les embarcations descendaient la rivière. Dans le rapide de Mapiruntuni, nos bagages furent arrosés par les lames ; mais comme au moment du départ ils dégouttaient encore de la pluie de la nuit, la chose était sans importance. A dix heures, nous dépassions un second rapide du nom de Chahuancani. A cet endroit, le paysage se transforma subitement. Les plages disparurent. La ligne des forêts s'interrompit. Des murailles de grès rougeâtre profilèrent d'un haut rempart les deux côtés de la rivière. Dans l'impossibilité d'en côtoyer les bords coupés à pic, nous gravîmes ces formations minérales et longeâmes leurs crêtes, où le détritus végétal, amoncelé depuis des siècles, formait une couche assez épaisse pour nourrir des buissons de berberis, de mimoses et un buxus aux rameaux étalés, dans les racines noueuses duquel s'embarrassaient nos pieds. Vue ainsi de haut en bas, à vol d'oiseau ou de ballon, la rivière, étroitement resserrée entre cette double muraille qui la couvrait d'ombre, nous rappelait, nos gondoles aidant, les mystérieux *canaletti* de Venise-la-Belle.

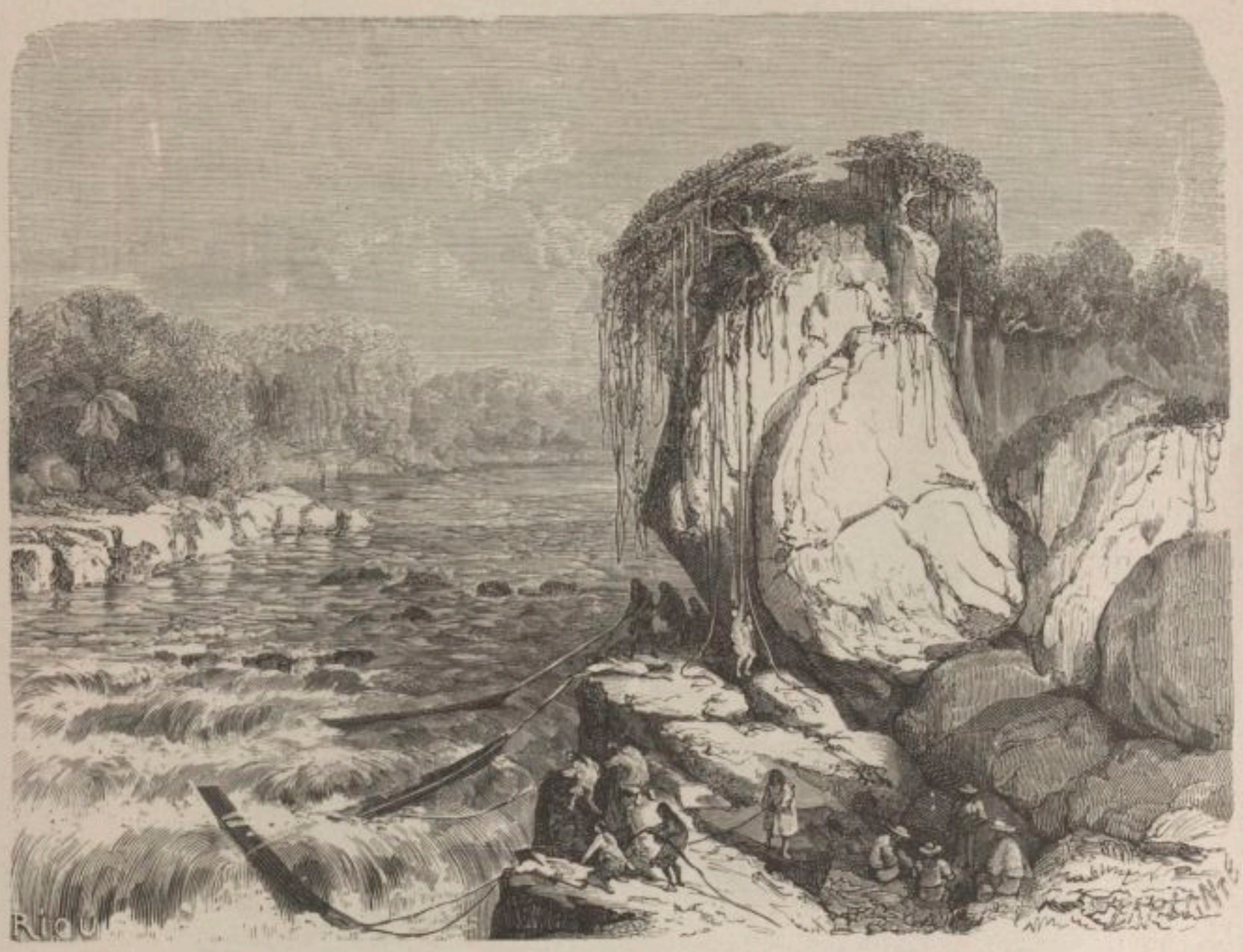
Une déchirure profonde, que nous reconnûmes pour le lit d'un ancien torrent, au sable dont elle était encore jonchée, séparait deux croupes de grès et aboutissait à la rivière par une pente roide. Nous nous engageâmes dans ce chemin et rejoignîmes nos pirogues où de nouveau nous nous assîmes. Malgré la rapidité du courant, l'eau restait calme à la surface, et pendant une demi-heure nous naviguâmes sans obstacle. Passé ce temps, un petit clapotement des lames nous annonça le voisinage d'un rapide et la reprise des hostilités. Au dire des Antis, nous approchions de l'endroit appelé Sibucuni, que nos cholos traduisaient par Traga-canoa (*Avale-pirogue*). Dans nos circonstances, l'accouplement de ces deux mots n'avait rien de bien rassurant ; aussi nous tînmes-nous sur nos gardes et

[1] Ces averses continuelles, qu'on pourrait prendre pour un artifice littéraire employé par nous pour donner à cette partie de notre voyage un air de souffrance et de langueur intéressantes, ces averses, qu'on va voir cesser du jour au lendemain et être remplacées par le ciel le plus pur et le plus beau soleil du monde, s'expliquent naturellement de la façon suivante. Nous étions partis de Chahuaris le 14 août, époque de la fin des pluies, et, dans notre traversée des rapides du Quillabamba-Santa-Ana, nous avions longé constamment les chaînons de la Cordillère dont les sommets attirent les nuages. Une fois entrés dans les parties planes de l'Amérique, le mois de septembre venu et la Cordillère restée en arrière, la cause cessant, l'effet devait cesser aussi.

Paris, Imp. Fraillery 3 R. Fontanes

prêts à disputer notre vie à l'élément perfide qui nous avait joué tant de méchants tours.

L'aspect surnaturel que prit tout à coup la rivière parut justifier nos appréhensions. L'inclinaison de son lit, si visible à l'œil qu'elle en devenait effrayante ; les superpositions de grès de plus en plus extravagantes et qui semblaient s'amonceler autour de nous pour nous défendre le passage, tout réagit si puissamment sur notre esprit et, s'il faut le dire, nous émut de telle façon, que nous ordonnâmes aux rameurs de nous déposer au plus tôt, non sur la rive gauche, les rives avaient disparu, mais sur les plans de roches à demi submergées qui en tenaient lieu. Nous recommençâmes à suivre la crête des



RAPIDE DE SIBUCUNI.

cerros, pendant que les sauvages, qui avaient fait provision de lianes, les ajustaient bout à bout et obtenaient, par ce moyen, des câbles assez longs pour pouvoir, en se couchant à plat ventre, guider les embarcations du haut des rochers. Un rapide, large d'environ cent cinquante toises, blanc d'écume et d'un mouvement furieux, termina cette traversée de Sibucuni, qui, par bonheur pour nous, voulut bien mentir à son nom ; aucune de nos pirogues ne fut *avalée* par le gouffre.

Ce site avait fait sur nous une impression telle, que, pour prévenir un danger pareil à celui auquel nous venions d'échapper, nous manifestâmes à nos rameurs l'intention de suivre désormais le chemin des hauteurs, pendant que, de leur côté, ils prendraient,

pour guider les embarcations, la voie qu'ils jugeraient convenable. Ce plan, que nous suggérait la prudence et peut-être la peur, était malheureusement inexécutable. A partir de Sibucuni, la rivière coulait entre des murailles à pic, et toute communication entre nos personnes et nos pirogues se trouvant fatalement interceptée, il était obligatoire de tenter sur-le-champ un rapprochement que, cent pas plus loin, il nous serait impossible

DESCENTE DES ROCHERS A SIBUCUNI.

d'effectuer. La descente fut donc résolue. Chacun s'aidant de ses mains, de ses ongles, de son bâton, s'accrochant aux aspérités de la pierre ou se laissant glisser sur ses surfaces lisses, parvint en bas sans accident. Le chef de la commission française, prudent comme le roi d'Ithaque, se fit attacher une corde sous les aisselles et, grâce à cette précaution ingénieuse qui lui donnait l'air d'un seau qu'on descend dans un puits, atteignit heureusement le fond de sa pirogue, où le plus robuste de ses esclaves le reçut dans ses bras.

Au dire des sauvages, il ne nous restait à franchir qu'un dernier rapide, au delà duquel notre navigation se poursuivrait dans des eaux calmes. Comme, depuis deux jours, ces rapides étaient devenus de plus en plus périlleux, nous pensâmes que le dernier serait, à notre traversée, ce qu'est le dessert au dîner, le bouquet au feu d'artifice. Cette idée et surtout l'impossibilité d'éviter le danger en débarquant et suivant à pied l'une ou l'autre rive, comme nous avions pu le faire jusqu'alors, nous donnait fort à réfléchir; aussi fut-ce d'un air perplexe, et presque en nous grattant l'oreille, que nous nous assîmes dans nos pirogues et que nous nous abandonnâmes au courant.

La rivière, resserrée entre deux murailles de grès, était large à cet endroit de quelque cinquante mètres. A mesure que nous avançâmes, cet espace alla se rétrécissant. A une demi-lieue de Sibucuni, il n'avait guère plus de douze mètres. Là, la double muraille s'affaissa brusquement. Une digue d'écume, couronnée d'un léger brouillard

LE COMTE DE LA BLANCHE-ÉPINE.

qui vint barrer le lit de la rivière, nous signala l'approche du danger. Les yeux des sauvages étincelèrent. Ceux qui ramaient se courbèrent sur leur pagaie comme des jaguars prêts à s'élancer ; ceux qui gouvernaient se levèrent à demi, les narines gonflées, les cheveux au vent, assurant contre les flancs de la pirogue la rame qui leur servait de gouvernail. Il y eut un moment d'attente fiévreuse et d'anxiété terrible, pendant lequel nul ne put prévoir si nous réussirions à franchir ce rapide ou si nous serions engloutis par lui. Pareilles à de noires couleuvres, sveltes et agiles comme elles, nos pirogues s'étaient glissées dans le tourbillon d'écume où elles disparurent entièrement. Les plus déterminés d'entre nous avaient fermé les yeux. Quelques secondes s'écoulèrent ; puis un hourra des sauvages annonça l'issue de la lutte ; le rapide de Tunkini était dépassé.

Au delà de ce passage dangereux, la rivière se rétrécit encore et coula entre deux dykes de basalte qui prirent la place des grès ; les sommets de ces formations, couverts

d'une végétation épaisse, se rattachaient l'un à l'autre par un réseau de lianes et de sarmenteuses qui formaient, à trente pieds d'élévation, un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Nos yeux, éblouis par la lumière du dehors, furent quelques minutes à s'accoutumer à l'obscurité verdâtre qui régnait dans cette gorge, l'œuvre naturelle la plus bizarre que nous eussions trouvée en chemin. Quand, après en avoir apprécié l'ensemble, nous pûmes en analyser les détails, ce qui, de prime abord, n'avait éveillé chez nous qu'une simple surprise, prit un caractère merveilleux et féerique qui nous remplit d'admiration.

La gorge ou cañon pouvait avoir un demi-kilomètre d'étendue sur une largeur de

PORTE DE TUNKINI.

cinquante pieds, et se terminait par un point lumineux semblable à une étoile. Les murs qui la bordaient étaient sillonnés de cannelures verticales servant de lits ou de conduits à de petits ruisseaux formés sur les hauteurs et qui tombaient dans la rivière sans autre bruit qu'un doux grésillement. Nous comptâmes, chemin faisant, vingt-trois de ces jolies chutes. Dans les intervalles des cannelures inégalement espacées et reproduisant tantôt un groupe compacte de colonnettes, tantôt une colonne isolée ou un fût tronqué, dans ces intervalles, le suintement incessant des feuillages, les gouttes de la pluie et les larmes de la rosée, pendant une période incalculée de siècles, avaient creusé, fouillé, sculpté le basalte et produit les plus charmants hasards d'architecture.

GORGE DE TUNKIN.

les plus fantasques arabesques, les plus délicieux motifs d'ornementation qu'il soit donné à l'imagination de concevoir et au ciseau d'exécuter. Tous ces caprices d'un art naturel, toutes ces fleurs, ces feuilles et ces rameaux de pierre façonnés par un artiste invisible, semblaient, au contact des feuillages réels qui les couvraient d'ombre, participer de la mobilité de ces derniers et se balancer avec eux.

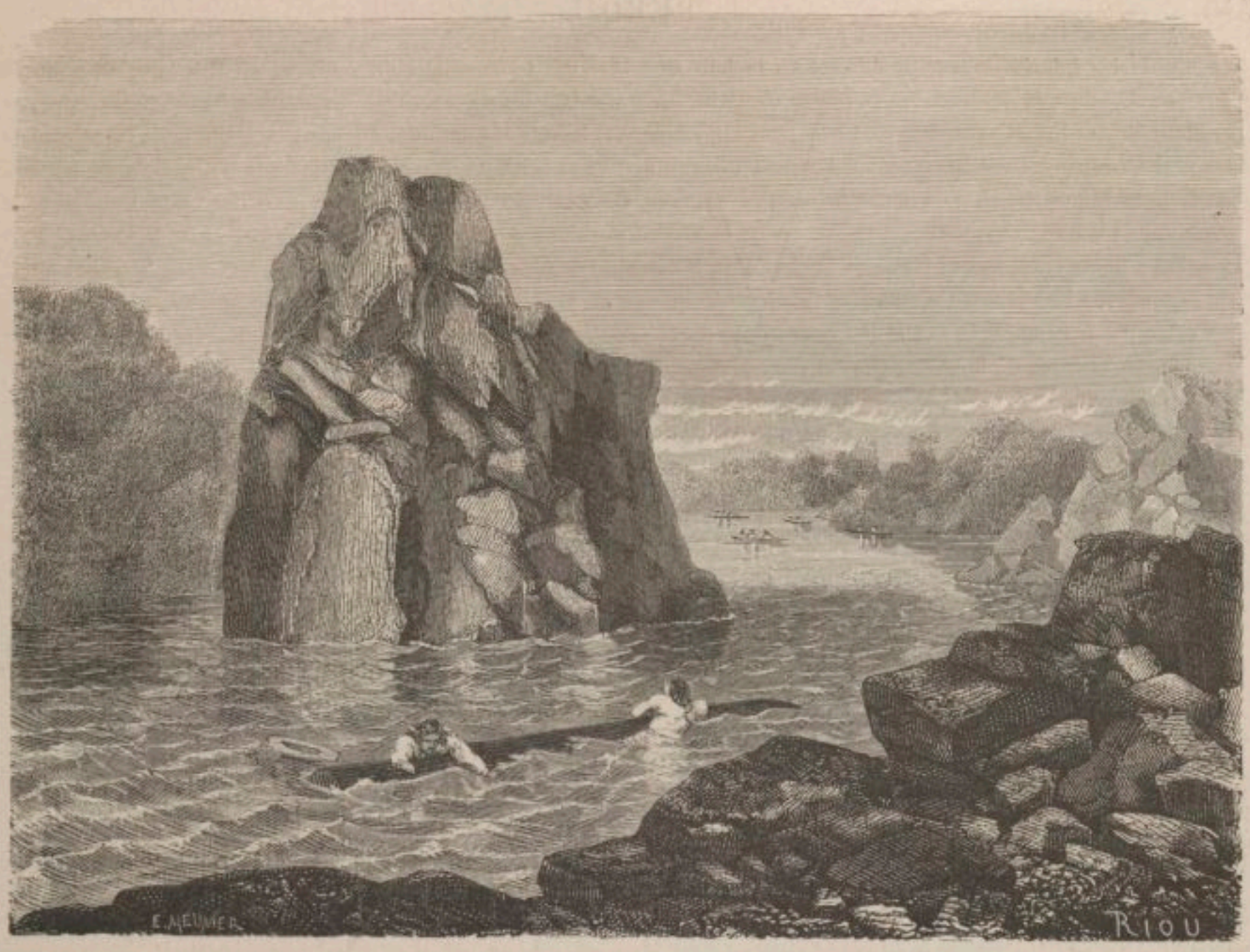
Pendant le temps que nous mîmes à longer cette gorge dont les merveilles féeriques, indiquées plutôt qu'accusées, pour emprunter ses termes à la peinture, étaient de celles qu'on entrevoit dans la brume des rêves plutôt que dans le jour de la réalité, nous fûmes tenté, comme Abou-Hassan, le pseudo-calife, de nous faire mordre le petit doigt pour nous assurer que nous étions bien éveillé. Le danger qui nous entourait fut le lest de réalité qui nous ramena du ciel des sylphes et des péris, et nous retint sur la terre des hommes. La rivière, furieuse de sa captivité entre ces deux murs de basalte, mais concentrant sa fureur au plus profond de son lit, tremblait sourdement et faisait trembler sous nos pieds le fond des pirogues. Dans la sensation que nous éprouvions, il y avait autant de peur que d'enthousiasme : c'était comme une de ces émotions nerveuses où le rire s'unit aux pleurs. Bientôt le courant déjà vite redoubla de vitesse ; les sculptures parallèles des deux murailles parurent se confondre. Le point brillant qui nous servait de phare et vers lequel nos yeux étaient obstinément fixés grandit de plus en plus et devint un porche ouvert sur le vide. Avec la rapidité de la flèche, nos pirogues s'élancèrent hors des ténèbres de la gorge, franchirent à dix toises de là le *Puncu*, ou porte de Tunkini, entaille pratiquée entre deux croupes, et débouchèrent brusquement sur un espace immense inondé d'air et de soleil. La Cordillère restait pour toujours en arrière. Nous entrions dans les parties planes de l'Amérique.

EAUX CALMES DE HUINPUYU.

HUITIÈME ÉTAPE

DE TUNKINI A SARAYACU

(PÉROU)



NAUFRAGE A ANTIHUARIS.

HUITIÈME ÉTAPE

DE TUNKINI A SARAYACU

Espoir déçu. — Un arbre merveilleux. — De la façon dont les Antis prennent congé de leurs amis et connaissances. — Détails intimes. — Où le voyageur n'évite un danger imaginaire que pour tomber dans un danger réel. — Arrivée à Antihuaris. — Ituriminiqui-Santiago. — Un sultan et ses odalisques. — Géologie, botanique et hydrographie mêlées. — Le radeau-ménagerie. — Qui traite de l'antipathie des singes pour la musique. — Chute d'arbres dans les forêts. — Où les géographes apprendront avec plaisir que les rivières Paucartampu, Mapacho et Camisia, qu'ils croyaient distinctes, ne sont qu'une seule et même rivière sous trois noms différents. — Arrivée à Bitiricaya. — Première entrevue avec des Indiens Chontaquiros. — Jeronimo le chrétien tatoué. — Où il est question pour la première fois de la prépondérance des Chontaquiros sur les Antis. — Histoire lamentable du missionnaire Bruno, traîtreusement occis par un sonneur de cloches. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Antis. — Qui prouve par $a + b$ que les Indiens Chontaquiros sont à la fois d'excellents rameurs et de mauvais drôles. — Rapprochement forcé entre les chefs des commissions-unies. — Où le comte de la Blanche-Épine apprend à ses dépens qu'il y a haricots et haricots, comme il y a fagots et fagots. — La maison de Sipa. — Tableau d'intérieur, avec effets d'ombre et de lumière. — Abordage contre le tronc d'un *siphonia elastica*. — L'auteur et son singe se gourment en pleine rivière. — L'hospitalité dans une pirogue. — Mémorable combat entre un *Ateles niger* et un *Ateles rufus*. — Les plages de l'Apurimac. — Une boîte de sardines à l'huile. — Coup d'œil jeté en passant sur la rivière Tampu-Apurimac. — La mission de Santa-Rosa et ses néophytes. — Pseudo-chrétiens et voleurs véritables. — Qui traite de l'Apu-Paro et de la population bigarrée de ses rives. — De l'homme considéré comme accessoire animé du paysage. — Les trois habitations de Consaya. — Où le chef de la commission française, en voulant enfourcher une chimère ailée, reçoit un coup de pied du fantastique animal. — Arrivée à Paruitcha. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Chontaquiros. — Premières relations avec les Indiens Conibos. — La région des moustiques. — L'auteur

accumule les interjections pour donner au lecteur une idée des tourments qu'il endure. — Fabrique de moustiquaires et atelier de couture. — Tumbuya et ses bananiers. — Où les membres de l'expédition franco-péruvienne, et l'auteur de ces lignes avec eux, sont pris pour autant de diables par les naturels du pays. — De la petite vérole chez les nations sauvages. — Massacre de tortues. — Une mauvaise nuit. — Bouillon conibo aux bananes vertes et aux œufs de tortue. — Le chef de la commission péruvienne, conseillé par la vanité, achète un esclave Impétiniri pour la somme de un franc cinquante centimes. — De la rivière Pachitea, de ses sources et de ses affluents. — Un projet de mission à Santa-Rita. — Qui traite de l'achat d'un bilboquet conibo et de la manière de s'en servir. — Les deux chefs de l'expédition lavent pour la dernière fois leur linge sale en famille. — Une proposition singulière. — Où l'auteur se compare à Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce. — Situations respectives. — Plaisirs et douleurs du voyage. — Théorie de la moustiquaire. — Une chasse à l'homme chez les Indiens Remos de la rivière Apujau. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Conibos. — Paysages et animaux. — Éboulements des berges de l'Ucayali. — Où plus d'une lectrice au cœur sensible frémira du danger que courut l'auteur. — Auto-da-fé de pécaris. — Arrivée chez les Indiens Sipibos. — Un ragoût de tortues au sortir de l'œuf. — La sierra de Cuntamana et ses ramifications. — Rencontre de deux chrétiens sur une plage. — Un moulin à broyer les cannes à sucre. — Quelques lignes sur le passé des Indiens Sipibos. — Arrivée chez les Indiens Schétibos. — La plage de *Sarah-Ghéné-Sara-Yacu*. — Transformation magnifique et soudaine du comte de la Blanche-Épine. — Effet que peut produire un habit noir au milieu d'un paysage vierge. — Le courrier malgache. — Arrivée des néophytes de Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain.

Ce passage subit des ténèbres à la lumière, cette brusque substitution d'un espace comparativement borné à une étendue sans limites, nous firent un effet singulier. Ce fut comme le miroitement au soleil d'une lame d'acier qui nous éblouit et nous fit baisser la paupière. A cette sensation succéda presque aussitôt un étonnement mêlé d'admiration, auquel l'idée d'être à jamais débarrassés des cascades et des rapides ajoutait je ne sais quelle douce quiétude et quelle satisfaction intime ; durant quelques minutes nos yeux errèrent avec ravissement des hauts talus du Quillabamba-Santa-Ana à la végétation qui profilait ses rives. Comme certains tableaux d'anciens maîtres, le paysage était peint avec une sobriété remarquable. Un bleu cru pour le ciel, un jaune d'ocre pour la rivière, de la sanguine pour les berges, un vert sombre pour les forêts, étaient les seules couleurs employées par le grand artiste. En toute autre circonstance nous eussions désapprouvé peut-être ce parcimonieux emploi des ressources de la palette, mais ici il nous parut ajouter au caractère de l'ensemble ; le regard, n'étant pas distrait par la diversité des tons et le chatoiement des nuances, appréciait mieux à leur juste valeur la fermeté des premiers plans, le développement harmonieux des lignes de la perspective et la splendeur des fonds éclatants de lumière.

Démesurément élargie depuis sa sortie de la gorge de Tunkini, la rivière à cette heure roulait la masse de ses eaux avec la majesté d'un fleuve en état de porter des vaisseaux de guerre. Curieux de juger de sa profondeur, nous filâmes le plomb de sonde. Cette opération, six fois répétée à dix minutes d'intervalle, nous donna pour résultat une moyenne de six brasses. C'était plus d'eau qu'il n'en fallait pour faire flotter nos nacelles ; en outre, le calme de la vaste nappe, la tranquillité de son cours, presque insensible à l'œil, éloignaient si bien toute idée de danger, que l'espoir d'achever sans encombre un voyage commencé sous de fâcheux auspices, teignit subitement de rose l'humeur de nos compagnons. Les chefs des commissions-unies échangèrent une grimace souriante, comme si l'heureuse influence des lieux tempérait déjà leur haine mutuelle. Ce sourire

équivoque que je surpris me fit croire à la possibilité d'un raccommodement entre nos deux rivaux ; mais cette illusion fut de courte durée. Nous n'avions pas fait une lieue que la rivière se rétrécit considérablement. Des rochers émergèrent à sa surface et, opposant une digue au courant, déterminèrent une suite non interrompue de ces affreux rapides dont nous nous étions crus libérés pour toujours. Presque au même instant des bras détachés de la chaîne des Andes d'Avisca, se dirigeant à l'Est-Sud-Est, dessinèrent au-dessus des forêts leurs masses bleuâtres. Comme nous cheminions entre le Nord-Nord-Est et le Nord-Nord-Ouest, nous n'avions pas à craindre pour nos pirogues le voisinage de ces formations minérales; mais leur apparition, non moins que celle des rapides, avaient suffi pour jeter un crêpe sur notre gaieté et détruire, avec l'idée que nous caressions d'une navigation désormais sans périls, la probabilité d'une réconciliation entre les deux chefs ennemis. Au demi-sourire qui pendant un instant avait déridé leurs physionomies, venait de succéder cet air maussade et refrogné que, depuis notre départ de Chahuaris, chacun d'eux gardait jusque dans son sommeil.

Un détail naturel, qui nous charma par son étrangeté, fit diversion durant quelques minutes aux inquiétudes qui s'éveillaient en nous. Sur la berge de droite, un arbre corpulent, que déjà nous avions reconnu pour un *Erithryna corallodendrum*, était incliné sur les eaux et y reflétait très-exactement son tronc rugueux, ses splendides fleurs et la masse de son feuillage. Pareille rencontre n'eût été pour nous qu'un incident vulgaire, si l'arbre en question n'eût été chargé de fruits merveilleux mi-partis bleu de cobalt et jaune d'or, que nous n'avions encore aperçus sur aucun individu de son espèce et qui se mariaient admirablement à ses grappes de fleurs pourprées. Déjà nous nous disposions à prendre note de cette rareté végétale, inconnue au monde savant, lorsque nous vîmes les beaux fruits de turquoise et d'or que nous convoitions, se détacher un à un des branches auxquelles ils adhéraient, s'envoler en croassant sous forme d'*Araraunas* [1] et disparaître derrière les forêts de la rive opposée. Cette rencontre fut la seule que nous fîmes dans la journée. Après avoir relevé maintes courbes de la rivière et côtoyé nombre de plages, invariablement bordées de cécropias, de bambous et de grands roseaux, nous atteignîmes Quimariato, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Une plage de sable, un ajoupa de roseaux secs, placés en regard d'un rapide qui coupait obliquement la rivière, faisaient de ce site désert le paysage le plus sobrement

[1] Le nom d'*Araraunas*, donné par les naturels du Brésil aux individus de grande taille de la famille des Psittacules, est, dans l'idiome Tupi ou *lengoa geral* de quelques provinces de cet empire, l'onomatopée du croassement de ces oiseaux. A ce nom générique, les naturels ajoutent un qualificatif pour désigner l'Ara à dos bleu et à ventre jaune, l'Ara rouge ou *macao*, l'Ara bleu d'indigo, l'Ara vert sombre, l'Ara à joues blanches, et autres variétés du genre. Du nom d'*Ararauna*, que les naturalistes ont scindé — je ne sais trop pourquoi — ils ont fait les mots *Ara Rauna*, par lesquels ils désignent l'individu à dos bleu clair et à ventre jaune. Leur étiquette ornithologique est inacceptable. A l'exemple des naturels du Brésil, ils eussent dû donner à l'individu en question le nom générique d'*Ararauna*, qui lui revient de droit, et y joindre le qualificatif *cæruleus*, *luteus* ou même *aureus*, pour désigner cet oiseau, soit par la couleur azurée de sa chape, soit par la couleur jaune d'or de son ventre. Dans l'idiome Guarani, d'où nous paraît dériver le Tupi, l'Ara bleu à ventre jaune est appelé *Arárácá*, et l'individu de couleur rouge à remiges et à rectrices bleues, *Araraguaá*.

composé que nous eussions vu. Les premiers débarqués, usant de leur droit de conquête, s'installèrent sous l'ajoupa ; ceux qui les suivaient se groupèrent autour du chaume protecteur. Quant aux retardataires, ils n'eurent d'autre abri que la voûte des cieux ou ce qu'ainsi l'on nomme. Je fus du nombre de ceux-ci. Après une frugale réfection, j'allai m'étendre sur le sable encore tiède, la tête au Sud, les pieds au Nord, et je m'endormis en essayant de compter les étoiles.

Ceux de nos rameurs qui s'étaient engagés à nous accompagner jusqu'au delà des grandes cascades de la rivière, et qui, par condescendance, avaient poussé jusqu'à Quimariato, nous quittèrent pendant la nuit sans s'enquérir si nous avions encore ou non besoin de leurs services. Leur abandon fut la première chose que nous constatâmes en ouvrant les yeux. D'abord cette façon d'agir nous parut un peu leste et même incivile ; mais, après réflexion, nous nous dîmes que ces fils de la barbarie ayant religieusement tenu leur parole et gagné cent fois le salaire que nous leur avions alloué, nous n'avions plus rien à leur réclamer ; pour les obliger à se montrer polis et gracieux envers nous, il eût fallu que les premiers nous leur donnassions l'exemple de la politesse et de l'aménité. Or nous nous étions contentés de rétribuer leur travail, mais sans y ajouter un bouton de cuivre, un grelot, une aiguille, en témoignage d'affectueuse estime. En nous tournant le dos sans nous dire adieu, ces sauvages n'avaient fait qu'imiter notre manque de procédés et nous payer de la même monnaie. — Donnant, donnant, dit le proverbe.

Le côté fâcheux de leur disparition fut de réduire chaque embarcation à un rameur et un pilote. C'était un équipage insuffisant pour une navigation qui paraissait encore entourée de dangers ; mais chacun de nous en eut pris bientôt son parti. Seul le comte de la Blanche-Épine jeta les hauts cris à l'idée de n'avoir que deux hommes dans sa pirogue. Pour mettre un terme à ses clameurs qui devenaient assourdissantes, nous attachâmes bout à bout les trois radeaux, et leur conduite fut confiée à un seul homme. De cette façon le chef de la commission française eut quatre rameurs à son service et put descendre la rivière sans crainte d'exposer ses jours qu'il jugeait précieux pour la science.

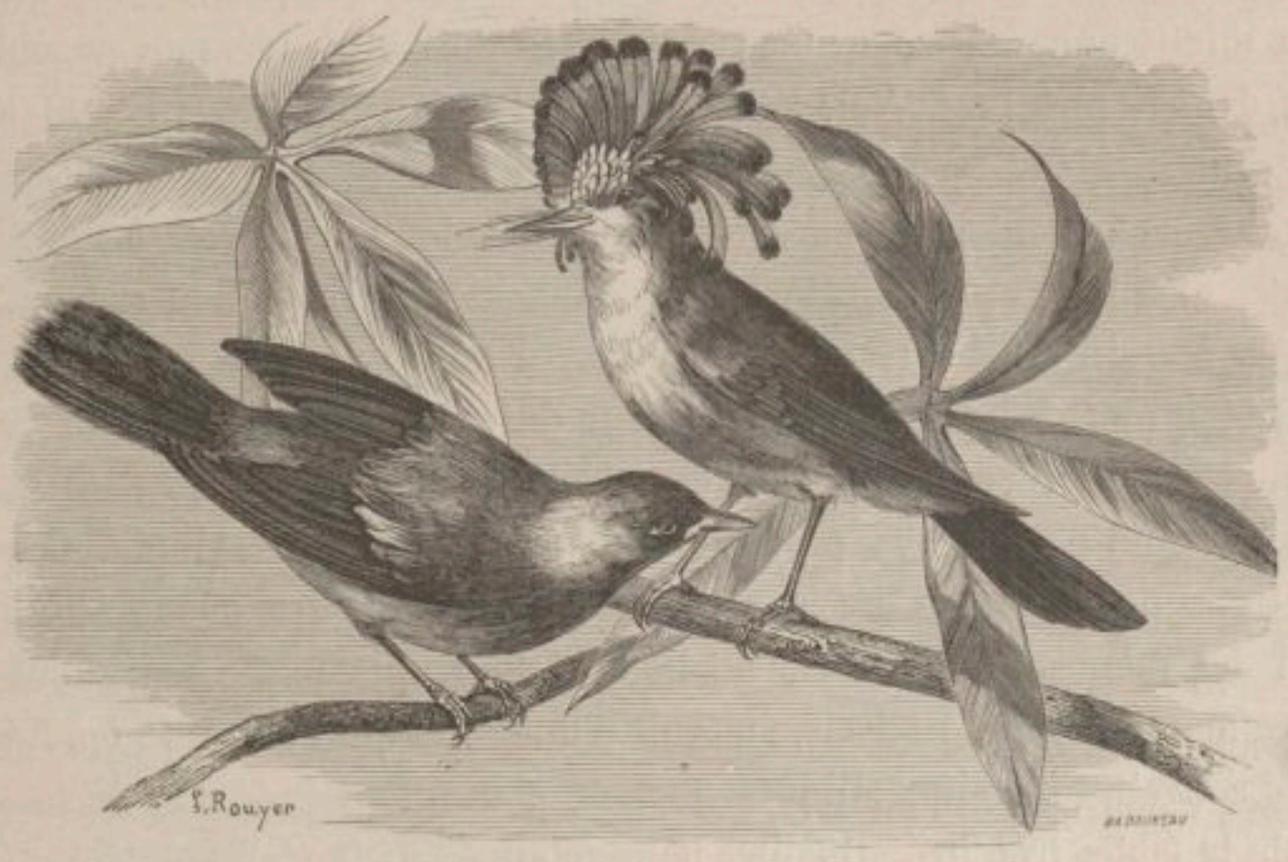
A l'heure où nous abandonnâmes Quimariato, le soleil n'avait pas encore paru. Le paysage était ravissant de fraîcheur et de calme ; les premiers plans saillaient très-nets et très-accentués; tout le reste était encore voilé par les vapeurs matinales que trouait çà et là la tête arrondie d'un grand arbre, doyen de la forêt, ou l'angle d'une plage encombrée de roseaux. Des gazouillements confus et charmants sortaient de ces brumes; nous partîmes sans déjeuner.

De Quimariato à Sabeti, où nous fîmes halte sur les onze heures, nous relevâmes deux cours d'eau [1] et franchîmes douze rapides plus bruyants que dangereux. La pro-

[1] Ces cours d'eau, d'une certaine largeur, mais de peu d'étendue, sont issus du versant Ouest de la Cordillère de Huilcanota, dont le prolongement figure sur les cartes de Brué, édit. 1821-25, sous le nom d'*Andes de Cuchoa*. Cette dénomination inconnue des Indiens Antis et de leurs voisins est remplacée chez eux par celle de *Sierra de Ticumbinia*, qu'ils donnent à l'extrémité Nord de la chaîne de Tono y Avisca, prolongement de la Cordillère de Huilcanota. Le plus large des deux affluents que cette Sierra de Ticumbinia envoie au Quillabamba-Santa-Ana porte le nom de rivière de Ticumbinia.

fondeur de la rivière variait d'une brasse à trois, et la vitesse des courants, naguère de huit milles à l'heure, avait diminué d'un tiers.

Un séjour de deux heures sur la plage de Sabeti nous permit d'allumer du feu, de rôtir et de bouillir quelques bananes, d'absorber ce frugal repas et d'attendre le retour des Antis qui étaient allés dans la gorge de Sabeti, où coule un ruisseau de ce nom, fouiller le logis d'un de leurs amis pour se procurer des vivres que l'épuisement du garde-manger de l'expédition rendait nécessaires. En partant, ils avaient promis de rapporter quelque quartier de venaison, de tapir ou de singe, le régime végétal auquel nous étions soumis depuis plusieurs jours devenant insuffisant à entretenir nos forces. Au reste, ce mode d'alimentation, qui ne satisfaisait qu'incomplétement notre faim et révolutionnait parfois nos tubes digestifs, laissait à nos esprits une lucidité parfaite, dont la science eût pu profiter, si nous nous étions occupés de science; mais la



LE ROI ET LA REINE DES GOBE-MOUCHES.

science, — on peut l'avouer à cette heure, — était la chose dont se préoccupaient le moins les commissions-unies. De leurs deux chefs, l'un, entièrement absorbé par le sentiment de son infortune, n'aspirait qu'après son retour dans la ville des Rois; l'autre avait bien assez du polissage incessant de ses ongles, sans s'occuper à rechercher si le Quillabamba-Santa-Ana portait à l'Est ou à l'Ouest et si ses riverains descendaient en ligne directe de Sem, de Kham ou de Japhet. Restaient l'alferez faisant fonction de lieutenant et l'aide-naturaliste qui, en appliquant à leur œil la loupe de l'observation, eussent pu suppléer leurs patrons respectifs et enrichir la science de faits et d'aperçus nouveaux; mais l'alferez ne songeait qu'à son singe roux qu'il civilisait à coups de houssine, et l'aide-naturaliste avait en tête une idée fixe, un *desideratum*, comme il l'appelait, qui le rendait indifférent à tout. Ce desideratum consistait à se procurer une femelle du roi des gobe-mouches pour en faire don au Muséum de Paris, aux collec-

tions duquel manquait cet intéressant dentirostre. La volonté, l'énergie, la patience du jeune homme étaient appliquées à la recherche de l'oiseau en question; toutes ses facultés convergeaient vers ce but unique, qui, s'il parvenait à l'atteindre, nous disait-il confidentiellement, le placerait très-haut dans l'estime des ornithologistes et des gens compétents [1].

Pendant que nos compagnons s'occupaient ou se distrayaient à leur guise, j'étudiais à ma manière les effets d'ombre et de lumière sur le paysage; je dépeçais des fleurs, je disséquais des feuilles, j'essayais de noter le chant des oiseaux et le murmure de la brise, je suivais de l'œil à travers l'espace les cirro-cumuli ou balles de coton, ces nuages légers qui, pareils aux colombes de Dante, *volan per l'aer dal volar portate*. Au milieu de ces soins divers le temps fuyait à tire d'aile. Le champ des découvertes, que nous laissions en friche, se couvrait insensiblement de folles herbes et de chardons sans que notre amour-propre s'en émût ou que notre tranquillité en fût troublée. Manger du mieux que nous pouvions, dormir le plus profondément possible, arriver à Sarayacu dans le plus bref délai, telles étaient nos préoccupations; j'ajouterai qu'elles étaient les seules.

De pareils aveux sont rares chez les voyageurs, toujours portés à amplifier leurs faits et gestes et à tailler de leurs propres mains le marbre de leur statue. Aussi nous plaisons-nous à croire que le lecteur, si par hasard nous avions un jour des torts envers lui, voudra bien nous les pardonner en faveur de notre franchise.

Les Antis étaient revenus de leur excursion dans la gorge de Sabeti, apportant, comme ils l'avaient promis, des provisions plus solides que d'habitude. Ces provisions consistaient en une moitié de pécari d'un fumet pestilent, des coloquintes douces, des bananes et des racines. A peine étaient-ils de retour, que nos compagnons prirent le large. En ce moment je me trouvais, au seuil d'une forêt qui bordait le fond de la plage, en train de convoiter certaines siliques que, ne pouvant atteindre, je déclarais, comme le renard de la fable, trop insignifiantes pour m'en occuper plus longtemps. J'entendis le signal du départ et j'accourus à toutes jambes. Ma pirogue était gardée par un seul rameur. Le pilote qui la guidait depuis Quimariato, mû par cet attrait de la nouveauté et ce besoin de changement qui caractérisent l'homme à l'état de nature, l'avait abandonnée pour prendre place dans l'embarcation d'un des nôtres. Réclamer contre cette infraction à l'ordre établi eût été folie; demander à mon rameur des explications sur le procédé peu civil de son camarade eût été perdre son temps. D'ailleurs j'eusse été assez embarrassé de faire valoir mes droits dans la langue de ce sauvage, jeune gars de quinze à seize ans, qui me considérait d'un air ébahi; j'entrai donc dans l'embarcation et m'assis sans mot dire, le visage tourné vers la proue, laissant l'Antis remplir par intérim l'office

[1] Au lecteur que pourraient intéresser ces sortes de recherches, nous dirons à l'avance que ce fut seulement dans les plaines du Sacrement que notre aide-naturaliste put se procurer, par l'entremise des néophytes de la mission de Sarayacu, une reine des gobe-mouches, petit oiseau dont le plumage terne jurait fort à côté de la splendide livrée de son royal époux. On nous saura peut-être gré d'avoir dessiné sur nature et réuni sur la même branche ce couple emplumé, fort rare dans les musées d'Europe et les collections particulières.

de pilote et s'accroupir derrière moi. Nous partîmes. Le gros de la troupe avait sur nous une avance de deux cents pas. Pendant une heure tout alla pour le mieux. Mon Indien maniait dextrement la pagaie et traversa quelques rapides de façon à s'attirer mon estime. Déjà je commençais à me faire à la situation et à trouver déraisonnable l'adjonction de plusieurs rameurs quand le concours d'un seul pouvait suffire, lorsqu'un dépôt alluvionnaire de sable et de cailloux sur lequel je n'avais pas compté vint barrer le lit de la rivière et diviser en plusieurs bras la masse de ses eaux. Les embarcations qui me précédaient s'étaient engagées dans le plus large de ces canaux et l'avaient longé sans encombre. Je me tournai vers mon pilote et lui indiquai du doigt cette voie qui me paraissait la meilleure. L'Antis se mit en devoir d'obéir, mais le courant, plus fort que sa volonté, l'emporta à gauche alors qu'il comptait prendre à droite et le poussa dans le plus long et le plus étroit des canaux, où l'eau s'engouffrait avec une violence extrême. Nous le suivîmes jusqu'au débouquement d'une langue de terre qui en formait l'extrémité. Là j'aperçus avec épouvante une énorme roche contre laquelle le courant allait se briser. L'obstacle était encore assez éloigné pour que j'eusse le temps de le montrer à mon pilote. Mais l'adolescent n'en parut pas ému. Il sourit et secoua la tête d'un air qui signifiait : — Il n'y a rien à craindre. — Son calme, que je pris pour l'ignorance du danger, m'exaspéra un peu. Je redoublai la vivacité de mes gestes : mais plus je m'agitais en place, plus l'air du drôle devenait souriant. Le courant qui nous emportait semblait redoubler de vitesse. Nous n'étions plus qu'à vingt pas de la roche ; d'un bond, je me levai et, le bras étendu, je me préparai à défier l'horrible choc. L'Antis souriait toujours de son air placide. Quand la pirogue, furieusement entraînée, me parut à proximité de l'écueil, je me penchai et j'allongeai le bras pour me faire un point d'appui de la roche même et en éloigner notre esquif. Mais j'avais mal calculé la distance et mon pilote avait eu raison de ne pas s'effrayer. La pirogue passa près du rocher sans le toucher. Seulement l'inclinaison de mon corps et la brusquerie de mon geste à ce moment critique la firent chavirer. Du même coup, je disparus dans la rivière. Quand je revins sur l'eau mon crayon aux dents, l'embarcation flottait la quille en l'air, et l'Antis, accroché au bordage, se laissait remorquer par elle. Je me mis à tirer ma coupe, et après avoir atteint la pirogue, je grimpai dessus et m'y établis à califourchon. Jusque-là, mû par l'instinct de ma conservation personnelle, je m'étais roidi contre le danger, je l'avais vaincu, et comme Ajax, fils d'Oïlée, je me sentais de force à braver le courroux des dieux ; mais en voyant descendre au fil de l'eau mes albums, mes cahiers, mes livres de rumbs, et tournoyer dans le courant le caisson pourvu de bretelles qui renfermait des documents laborieusement amassés, tout mon stoïcisme m'abandonna, et je poussai des cris de paon qui retentirent dans l'espace. Ces cris furent entendus du comte de la Blanche-Épine et de l'aide-naturaliste, dont les embarcations, distancées par celles de nos compagnons, voguaient à peu de distance l'une de l'autre. Le chef de la commission française tourna la tête, vit une pirogue submergée, deux hommes en train de se noyer, et, surmontant son émotion, continua tranquillement sa route. L'aide-naturaliste, moins maître de lui-même, mit aussitôt le cap sur nous. — Sauvez mes papiers ! lui criai-je, quand il fut à portée de

voix. Le digne jeune homme vira de bord et, se lançant à la poursuite de mes élucubrations flottantes, parvint à les repêcher une à une. Au bout d'un quart d'heure, il me rapportait toutes mes paperasses, tellement ramollies par leur séjour dans l'eau, que, n'osant y toucher, je les reçus dans un pan de ma robe. Avec l'aide de ses rameurs nous parvînmes à pousser ma pirogue vers le rivage, où nous l'échouâmes; puis, quand nous l'eûmes retournée et vidée, j'y rentrai de nouveau, laissant mon pilote, dont le sang-froid ne s'était pas démenti un instant, reprendre sa pagaie et s'asseoir à l'arrière.

Une fois en route, de noires pensées vinrent en foule m'assaillir. Ces pensées avaient trait aux effets d'habillement, au hamac, à la couche, aux objets de première nécessité que je laissais au fond de la rivière. Ce jour néfaste était pour moi un de ces jours qu'on doit marquer d'une croix noire au lieu des pierres favorables proposées par le satirique pour signaler les jours heureux : *Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo*. Une minute avait suffi pour opérer ce grand désastre et, d'un voyageur convenablement pourvu de chaussettes et de faux-cols, faire un pauvre diable réduit au plus strict nécessaire. Entre le bonheur de l'homme et son infortune, dit un proverbe quechua, il n'y a que le saut d'une puce. Hélas! abstraction faite de la puce qui n'est ici qu'une figure, combien ce proverbe me parut vrai !

Nos compagnons, arrêtés depuis plus d'une heure sur la plage d'Antihuaris, commençaient à s'inquiéter de mon absence prolongée. Le comte de la Blanche-Épine, en répondant négligemment à leurs questions à mon sujet : — *Je crois qu'il s'est mouillé*, — avait éveillé chez eux de sinistres appréhensions, comme ils me le dirent quand j'arrivai. L'aide-naturaliste leur raconta avec sa verve accoutumée le sinistre dont je venais d'être victime et l'attitude de Bacchus chevauchant sa tonne dans laquelle il m'avait trouvé. La comparaison du jeune homme parut plaisante à tout le monde. Seul je ne goûtai qu'à demi la plaisanterie. Le souvenir encore saignant des pertes que j'avais subies m'empêchait de faire chorus avec nos amis et de rire aussi franchement que la politesse l'eût peut-être exigé.

L'endroit où nous venions de faire halte était occupé par une famille d'Antis dont la demeure provisoire s'élevait devant une lisière de roseaux qui bordait le fond de la plage. Le chef de cette famille, un des visiteurs annuels de la Mission de Cocabambillas, était le compère de notre interprète Antonio, qui, en tenant sur les fonts baptismaux le dernier enfant du sauvage, avait exigé de celui-ci qu'il répudiât son nom primitif d'Ituriminiqui, comme entaché d'hérésie, pour adopter celui de Santiago, — le Jacques du calendrier espagnol. — L'Antis, comme la plupart de ses congénères, s'était laissé débaptiser, un peu par amitié pour son compère et beaucoup dans l'espoir que son apostasie lui serait payée par le don de quelques couteaux, ce qui avait eu lieu. Depuis cette époque, le chrétien véritable et le pseudo-chrétien avaient vécu dans les meilleurs termes, se visitant une fois l'an et tirant l'un et l'autre de ces visites un parti aussi lucratif que possible.

Au moment où nous arrivions sur la plage d'Antihuaris, Santiago, accompagné de ses femmes, de ses enfants et de quelques amis, se disposait à remonter à Cocabambillas pour

échanger, selon son habitude, des singes et des perroquets contre des couteaux et des haches. Notre arrivée rendait ce voyage inutile : en un clin d'œil nous le débarrassâmes de sa collection d'animaux au moyen de trocs plus avantageux que ceux qu'il eût pu faire avec les habitants de Cocabambillas et d'Écharati ; aussi se montra-t-il parfait à notre égard. Une vaste terrine, pareille à une auge et contenant une macédoine de viande, de poisson et de racines, nous fut apportée par son ordre et fit les frais de notre déjeuner.

Tout en mangeant, j'examinais avec un intérêt curieux ces indigènes à l'abri de leur toit de feuilles sur lequel le soleil de midi versait des torrents de lumière. Cet abri,

PORTRAIT DE L'AUTEUR APRÈS SON NAUFRAGE A ANTIHUARIS.

construit à la hâte et pour les besoins du moment, se composait d'une vaste claie en roseaux posée sur huit perches reliées par des baguettes transversales. Sous ce toit primitif étaient entassés, dans un pittoresque désordre, les jarres, les terrines, les pots, les écuelles, les cuillers de bois, les spatules et autres ustensiles d'un ménage antis. Le sol disparaissait sous une litière d'épluchures de racines et de pelures de fruits, d'arêtes de poissons et d'os de quadrupèdes, d'objets sans nom, sans forme et sans couleur. Aux roseaux du toit étaient suspendus par des lianes, pour les préserver de l'invasion des fourmis, des provisions de toutes sortes, quartiers de lamantin grillés sur les braises, filets de pécari séchés au soleil, tranches de tapir boucanées à la fumée de bois vert. Des femmes demi-nues

allaient et venaient de l'ajoupa à la rivière : celles-ci charriant de l'eau ; celles-là cuisinant quelque mets étrange ; d'autres s'efforçant d'apaiser les enfants qui, effrayés par notre barbe et nos vêtements, si différents de ceux de leurs pères, piaillaient d'une façon lamentable.

Pendant que nous lappions à qui mieux mieux le contenu de la terrine, le cholo Antonio mettait en œuvre toutes les figures de sa rhétorique pour décider son compère Santiago à nous accompagner jusqu'au territoire des Chontaquiros. D'abord le sauvage s'y refusa, objectant la longueur du parcours et l'impossibilité d'abandonner sa famille sur la plage d'Antihuaris ; mais l'offre de quelques couteaux vainquit ses répugnances. Dès que son départ eut été officiellement annoncé, ses femmes, au nombre de cinq, commencèrent à transporter dans la pirogue de leur seigneur et maître des provisions choisies, sans oublier les pots et les marmites pour la cuisson des mets. Tout cet attirail de goinfrerie

AJOUPA D'ANTIS A ANTIHUARIS.

fut délicatement couvert de roseaux et de feuilles de balisier, pour l'abriter contre la pluie et le soleil. De notre côté, nous fabriquâmes des perchoirs pour les oiseaux que nous nous étions procurés. Un trapèze fut disposé entre deux perches afin que les singes, nos nouveaux hôtes, pussent se livrer à leurs exercices de gymnastique. Santiago avait demandé un sursis de vingt-quatre heures pour se livrer à ses épanchements d'époux et de père, et confier aux amis qu'il laissait sous son toit la direction de son ménage, l'éducation de ses enfants et la conduite de ses femmes. Le plus laid et le plus âgé des sauvages devait remplir près de ces dernières l'office du kislar-agassi dans un harem turc. Au plus jeune était dévolu le soin de maintenir la discipline parmi les marmots, avec plein pouvoir de leur allonger les oreilles en cas de polissonnerie et de rébellion. Chaque indigène mâle ou femelle écouta gravement les recommandations qui lui furent faites par le chef de la troupe et promit de s'y conformer de tous points. La nuit venue, nous

dormîmes un peu pêle-mêle avec ces braves gens et sans que notre odorat fût trop désagréablement affecté par leurs émanations corporelles, les senteurs des animaux de la ménagerie et le fumet des viandes dont nous étions littéralement entourés.

Le lendemain, à neuf heures, nous quittâmes Antihuaris en compagnie de Santiago et de son fils aîné, éphèbe d'environ seize ans, dont les formes élégantes rappelaient les beaux types d'adolescents créés par le ciseau des statuaires grecs. Le père s'était assis à l'arrière de sa pirogue et servait de pilote ; le fils, placé à l'avant, faisait l'office de rameur. Notre navigation fut signalée par la rencontre de grands, de moyens et de petits rapides qui ne nous occasionnèrent aucune avarie sérieuse, et n'eurent d'autre effet que de tenir constamment notre esprit en éveil. Ces rapides, disséminés dans tous les sens, n'étaient pas causés, comme ceux d'au delà de Tunkini, par la pente ardue des terrains ou la chute

ANTIS TRAVERSANT UN RAPIDE.

de quelques roches, mais bien par des alluvions de sable et de cailloux descendus des hauteurs, roulés, agglutinés par l'action des courants et en assez grande quantité pour former des îles de deux à trois cents mètres de circonférence. Parfois ces dépôts affectaient la configuration d'un archipel et divisaient la rivière en plusieurs canaux où la masse des eaux, inégalement répartie, se précipitait avec un bouillonnement furieux.

Nos seuls travaux, je devrais dire nos seules distractions, durant les premières heures de la matinée, où nous bâillâmes à nous détraquer la mâchoire, furent le relevé des plus considérables de ces rapides et d'affluents sans importance du Quillabamba-Santa-Ana, que le lecteur retrouvera sur notre carte, ce qui nous dispense d'en parler. Deux courtes haltes que nous fîmes sous je ne sais quel prétexte, au bord des rivières Canapachiari et Sanguianahari, nous permirent de découvrir dans les fourrés et sur les plages un *bambusa* aux épines d'un noir d'ébène disposées en faisceau, quelques ingas aux siliques

plus ou moins longues, plus ou moins spiralées, deux variétés de *leche-leche* (siphonia), de charmants liserons multiflores, les uns d'un beau jaune d'or, les autres d'un blanc laiteux flammé de minium, force œnothères [1] aux fleurs invariablement jaunes, des solanées épineuses du genre *capsicum*, un *anagallis* à fleurs pourpres, un *myrtus* aux baies odorantes et l'*erythroxylum coca* à l'état silvestre.

En quittant les plages du rio Sanguianahari, nos pirogues, qui naviguaient toujours séparément, se groupèrent en corps d'escadre et firent assaut de vitesse. Pendant quel-

ERYTROXYLUM COCA.

ques minutes, cette régate sauvage offrit un spectacle très-animé. J'eusse tenté volontiers de faire un dessin de la chose, si nos Antis n'avaient accompagné leurs coups de rame ou de pagaie de pelletées d'eau qu'ils s'envoyaient au visage en manière de défi et

[1] Les seules plages de la petite rivière de Saniriato, où, six jours auparavant, nous avions passé une journée entière, criant famine et attendant le retour des Antis qui étaient allés nous chercher des vivres, ces plages nous avaient offert, avec d'autres plantes, onze variétés d'œnothères à fleurs jaunes, dont le chiffre en ce moment s'élevait à dix-sept. De là le surnom de *chiendent du Quillabamba-Santa-Ana*, donné par nous à cette onagrariée.

dont nous recevions les éclaboussures. Ces aspersions, vu l'extrême chaleur, n'avaient rien d'absolument désagréable ; mais comme elles nous atteignaient à l'improviste et sans que nous éprouvassions un besoin réel d'être mouillés de la tête aux pieds, au lieu d'éveiller notre gratitude, elles ne faisaient que provoquer notre impatience et surexciter notre humeur.

Il n'en était pas de même des volatiles du radeau, que cette pluie artificielle rendait momentanément heureux. Hoccos, pauxis et pénélopes s'aplatissaient sur leur perchoir et entr'ouvraient voluptueusement leurs ailes pour recevoir la fraîche ondée ; les toucans faisaient claquer leur énorme bec, et les aras, les perroquets et les perruches entonnaient un chœur discordant. Tous témoignaient à l'envi d'une vive allégresse ; seuls les singes se tenaient cois. Une remarque que j'eus souvent l'occasion de faire et que je livre ici aux zoologistes pour qu'ils en prennent note, c'est que chaque fois

LE RADEAU-MÉNAGERIE.

que, pour une cause quelconque, les psittacules se mettaient à croasser à l'unisson, l'humeur de nos singes privés tournait subitement à la folie. Ces animaux grinçaient des dents, s'agitaient en place, frappaient leurs mains l'une contre l'autre, et faisaient d'horribles grimaces. A ce moment, si par hasard un des aras avait le dos tourné, le plus exaspéré des quadrumanes le saisissait par ses longues rectrices et tirait à lui jusqu'à ce qu'un coup de bec de son ennemi le contraignît de lâcher prise. Mais le plus souvent la queue de celui-ci lui restait à la main. L'Antis chargé de la conduite du radeau et de la direction de la ménagerie eût pu mettre un terme à ces attaques souvent renouvelées, en appliquant un coup de gaule à l'agresseur ; mais l'agresseur était un singe ; et l'homme que, pendant son sommeil, ce singe débarrassait des parasites établis dans sa chevelure, eût craint, en frappant l'animal, de se priver de ses services.

Durant les heures d'oisiveté qui signalèrent la navigation de cette journée, un bruit singulier frappa plusieurs fois nos oreilles. Ce bruit que nous reconnaissions pour l'avoir entendu déjà au delà de Tunkini, mais la nuit seulement et toujours mêlé aux rafales du vent et aux éclats de la tempête, nous parut d'autant plus étrange, qu'un brillant soleil éclairait l'espace et qu'autour de nous régnait un calme profond. C'était comme des décharges d'artilleries assourdies par l'éloignement. Ce bruit qui, chaque fois qu'il s'était produit, avait frappé nos compagnons d'une terreur superstitieuse, était occasionné par la chute d'arbres caducs ou parvenus à leur entière croissance et dont les racines, arrêtées par la roche vive, avaient pourri sous le suintement continu des feuillages, jusqu'à ce qu'un souffle de vent déterminât la chute de l'arbre auquel elles appartenaient. Celui-ci, en tombant, écrasait les arbres et les arbrisseaux venus à son ombre et arrachait violemment de terre les lianes et les sarmenteuses qui, pendant de longues années, avaient trouvé en lui un appui naturel. Au milieu du calme de ces solitudes et dans cette pure atmosphère, le bruit de ces arbres croulant et s'écrasant les uns les autres, ce bruit, grossi par les échos, emplissait deux lieues d'atmosphère.

Un peu avant le coucher du soleil, nous débarquâmes sur la plage de Putucuato qui nous fournit assez de roseaux pour fabriquer des huttes et des matelas plus confortables que ceux que nous préparions d'habitude. Si nous soupâmes simplement de bananes bouillies, le pécari de nos Antis nous ayant semblé par trop odorant, nous fûmes logés et couchés à merveille, et jusqu'au lever du soleil nous ne fîmes qu'un somme. Partis à six heures de Putucuato, nous arrivions à onze heures devant l'embouchure de la rivière Camisia, l'affluent le plus considérable du Quillabamba-Santa-Ana que nous eussions trouvé depuis notre sortie de Chahuaris. Une halte de deux heures que nous fîmes pour déjeuner nous permit d'examiner en détail l'entrée de cette rivière dont certains cartographes ont tracé le cours présumable, sans toutefois la désigner par le nom qu'elle porte à son confluent avec le Quillabamba-Santa-Ana. Que ces messieurs nous permettent ici une digression de quelques lignes.

Lorsqu'un voyageur a pu étudier à loisir, au lieu de les relever en passant, la charpente orographique des continents américains, la direction des chaînes principales et de leurs ramifications, le point de départ des cours d'eaux qui les sillonnent et la jonction de ceux-ci avec d'autres rivières, il acquiert par cette étude une expérience pratique, une sûreté de coup d'œil qui lui permettent, en quelque sorte, de juger à première vue si la rivière qui s'offre à lui a un cours plus ou moins étendu, plus ou moins tortueux, si son lit est semé d'écueils ou libre d'obstacles. La couleur de l'eau, la hauteur des berges, la nature de leurs terrains, et jusqu'aux espèces végétales qui y croissent, sont autant d'indices que ce voyageur consulte et qui le trompent rarement. Ainsi le sauvage dans les forêts consulte l'herbe et la mousse et les feuilles, et devine, à des signes inappréciables pour tout autre que lui, le passage d'amis ou d'ennemis et le laps de temps écoulé depuis ce passage. Pour de plus amples détails à cet égard, consulter l'Américain Fenimore Cooper.

Certes, nous sommes loin de posséder ce tact pratique, cette infaillibilité de coup

TYPES D'INDIENS PUCAPACURIS.

d'œil et de jugement qui ressemblent presque à de la prescience. Mais seize ans de courses à travers le monde, dont douze consacrés à l'étude des lieux que nous décrivons aujourd'hui, ont développé en nous certaines facultés d'observation que ne donnent ni la lecture des voyages, ni l'examen des cartes de géographie. Aussi nous n'eûmes pas plutôt jeté les yeux sur l'embouchure de la rivière Camisia, qu'à la couleur de ses eaux et à l'immobilité de son cours, dont la partie visible, d'un kilomètre d'étendue environ, se maintenait à l'Est-Sud-Est, nous jugeâmes que cet affluent du Quillabamba-Santa-Ana venait de plus loin qu'aucun de ceux que nous avions relevé jusqu'alors. Maintenant cédons la parole aux Antis et écoutons ce qu'ils vont nous dire au sujet de cette rivière. A l'exemple de certains de nos confrères, nous pourrions affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'après des fatigues et des dangers sans nombre, nous avons découvert la chose tout seul ; mais ces vanteries nous répugnent et nous aimons mieux reporter à qui de droit l'honneur de cette découverte. *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo*, dit l'Évangile.

« A une lieue de son embouchure, la rivière Camisia, dont la direction se maintient constamment entre l'Est et le Sud, coule encaissée entre des berges couvertes d'une épaisse végétation. Après quelques lieues en amont, ces berges disparaissent et sont remplacées par des rochers à pic. Le cours de cette rivière offre peu de sinuosités et son courant est presque insensible, excepté par le travers de Tunkini, où des roches placées en travers de son lit déterminent deux chutes ou cascades assez élevées. Au delà de cet endroit, la rivière redevient calme et remonte du Nord au Sud entre une double ligne de forêts alternant avec de hautes falaises. On ne lui connaît d'autres affluents que deux ou trois ruisseaux sans importance descendus de l'Ouest. Les Indiens Pucapacuris habitent ses deux rives et la traversent à l'aide de radeaux. Ces indigènes entretiennent des relations suivies avec les Impetiniris, qui vivent au Nord de leur territoire et communiquent dans le Sud avec les Tuyneris du rio Chaupimayo, les Huatchipayris du rio Coñispata et les Siriniris du rio Ccoñi ou de Marcapata. Tous ces naturels vont nus, parlent la même langue, et leurs coutumes sont semblables. Les Pucapacuris sont en guerre ouverte avec les Antis et les Chontaquiros du Quillabamba-Santa-Ana. »

Comme le réseau fluvial des onze vallées qui s'étendent entre Apolobamba et Santa-Ana nous était assez familier, que nous avions relevé autrefois en passant [1] les sources du Mapacho ou Paucartampu, et que la direction de cette rivière, franchement décidée vers le Nord-Nord-Est, nous avait frappé non moins que le rapprochement des deux chaînons de Tono et d'Avisca entre lesquels elle coule encaissée, nous n'hésitâmes pas un seul instant à croire que la rivière Camisia, que nous avions sous les yeux, fût celle que nous avions vue sortir d'un petit lac circulaire entouré de neiges, en nous rendant à Marcapata. Libre aux géographes de discuter notre opinion ou de l'admettre sans conteste.

Notre déjeuner terminé et pendant qu'on récurait les pots et les marmites, je battis

[1] *Une expédition malheureuse. — Scènes et paysages dans les Andes.* 2e série. Paris, Hachette, 1861.

la plage et récoltai dans les endroits ombreux deux variétés de fougères, une adianthée à larges feuilles et de nouvelles œnothères ; des ficus, des bombax, des mimoses à larges siliques et des guttifères s'élevaïent à l'entrée du bois. Aux endroits sablonneux et arides, le *gynerium saccharoïdes* formait de vastes fourrés au seuil desquels s'enlaçaient des liserons nains d'un rose pâle et où croissait en abondance une verveine *microphylle* à épi lâche et à odeur de citron. J'eus à peine le temps de remarquer qu'à cet endroit la végétation du Quillabamba-Santa-Ana et celle de son affluent le Camisia manquaient de caractère, que les cris de nos compagnons me rappelèrent vers ma pirogue. Cinq minutes après nous prenions le large.

La navigation de cette journée n'offrit d'autres particularités que la traversée de cinq ou six rapides et la rencontre d'une île de sable, de petits cailloux et de grands roseaux dont la longueur nous parut être d'une lieue. Le soir venu, nous fîmes halte sur une

SOURCE DU MAPACHO-PAUCARTAMPU-CAMISIA.

plage appelée Quintachiri, que le lendemain nous abandonnâmes dès qu'il fit jour. Dans cette seconde journée de voyage nous eûmes à franchir dix-neuf rapides et nous relevâmes plusieurs affluents de droite et de gauche, parmi lesquels le rio de Picha, sorti du versant oriental de la Cordillère centrale, était le plus considérable. A une heure après midi, nous abordions sur la plage de Bitiricaya, devant un ajoupa de roseaux placé près d'une petite rivière qui donne son nom à la plage et où nous convînmes de finir la journée. Là finissait aussi le territoire des Antis et commençait celui des Chontaquiros.

En attendant que le propriétaire de l'ajoupa, Antis d'origine et d'un âge mûr, nous eût mis en rapport avec des Chontaquiros qui vaguaient dans le voisinage en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, il nous offrit gracieusement de nous reposer sous son toit, d'y manger un morceau et d'y boire un coup si la chose pouvait nous être agréa-

INDIENS PUCAPACURIS.

ble. La chose nous agréait infiniment, et nous acceptâmes sans nous faire prier. Comme cet Antis était le dernier de sa race que nous dussions voir désormais, nous lui demandâmes son nom pour l'inscrire sur nos tablettes ; l'honnête sauvage se nommait *Quientipucarihua*. Si ce nom, que nous lui fîmes répéter plusieurs fois avant de nous hasarder à l'écrire, pouvait sembler au lecteur trop rude à prononcer, il peut, sans nuire à la clarté de ce récit, le passer sans le lire ou y substituer celui d'Arthur comme plus euphonique.

AJOUPA D'ANTIS A BITIRICAYA.

Notre hôte, ayant placé devant nous une terrine d'aliments et un cruchon de chicha [1],

[1] A la chicha de maïs (*acca*), usitée chez les Quechuas de la Sierra Nevada, a succédé chez les Antis la chicha de racines de yucca (*Jatropha manioc*), qui leur est commune avec les Chontaquiros. Le procédé de fabrication de cette boisson, tout différent de celui dont nous avons donné la recette en traversant Arequìpa, vaut la peine d'être expliqué. A l'époque de la maturité des racines de l'euphorbiacée, les femmes antis les recueillent et les gardent en tas pendant quelques jours. Elles les pèlent ensuite, les jettent dans une jarre d'eau et les font cuire jusqu'à ce qu'elles s'écrasent en bouillie ; à l'aide d'une spatule, elles remuent cet épais brouet, qui a la couleur et la consistance d'une purée de pommes de terre. Ainsi préparée, cette chicha est retirée du feu, placée à l'écart pour refroidir et entre bientôt en fermentation. Pour s'en servir, il suffit de mettre dans une calebasse pleine d'eau deux ou trois poignées de cette purée aigrelette, et par une contraction répétée de la main et des doigts, d'incorporer ses molécules à l'eau de rivière contenue dans le vase. Après quelques minutes de ce pétrissage ou plutôt de ce tripotage, la pâte est dissoute et le breuvage a la consistance d'une crème claire. La calebasse fait alors le tour du cercle, chacun boit à même cinq ou six gorgées et la repasse à son voisin pour qu'il y barbotte à son tour.

sortit pour aller à la recherche des Chontaquiros qui pêchaient, nous dit-il, à une courte distance de sa demeure. Nos rameurs profitèrent de son absence pour faire main basse sur les fruits et les cannes à sucre qu'il tenait en réserve, se les partager en frères et les dévorer goulûment. Quand l'Antis revint, tout était consommé ; deux Chontaquiros qu'il avait rencontrés et qu'il nous amenait, nous surprirent par l'audace de leur allure : c'étaient des gaillards taillés en athlètes, vêtus d'un sac plus court que celui des Antis et coiffés d'une manière de capuchon qui préservait à la fois du soleil leur tête et leurs épaules ; leur visage était zébré de lignes noires, leurs yeux cerclés de lunettes rouges; en outre, leurs mains et leurs bras jusqu'au coude, ainsi que leurs pieds et leurs jambes jusqu'au genou, étaient enduits d'une couche de peinture noire empruntée au fruit du genipahüa ; on eût dit deux diables encapuchonnés avec des gantelets de gendarme et des bottes à l'écuyère. Après les compliments d'usage, nous traitâmes avec ces inconnus

PRÉSENTATION D'INDIENS CHONTAQUIROS SUR LA PLAGE DE RITIRICAYA.

de l'affaire qui nous intéressait. Moyennant deux couteaux par homme, ils s'engageaient à nous conduire jusqu'à Sipa, un endroit habité par des individus de leur nation, où nous trouverions plus de rameurs qu'il ne nous en faudrait pour continuer notre voyage. Ce marché conclu à notre satisfaction mutuelle, nous distribuâmes à nos nouvelles connaissances quelques bagatelles, en échange desquelles ils nous donnèrent d'excellent poisson qu'ils venaient de pêcher. Nous remîmes ce poisson à nos gens pour qu'ils nous le préparassent pour souper, selon l'unique recette de leur cuisine, qui consistait à couper par morceaux le siluroïde ou l'acanthoptérygien, seules variétés de poissons que nous eussions trouvées, et à le faire bouillir sans sel et sans poivre dans une mare d'eau.

Nos deux recrues étaient retournées vers leur campement, emportant les couteaux que, selon la coutume, nous leur avions remis à l'avance et dont ils faisaient miroiter la lame au soleil avec un plaisir indicible. Une heure s'était écoulée depuis leur départ,

et, comme nous causions avec nos Antis de ces naturels pour lesquels ils semblaient avoir peu de sympathie, notre causerie fut interrompue par un brouhaha de voix sauvages et de cris gutturaux. Presque aussitôt une douzaine de Chontaquiros, suivis de femmes, de marmots et de chiens, doublèrent le fourré de roseaux qui s'étendait à l'extrémité de la plage et se dirigèrent vers nous. A leur tête marchait, entre les deux Chontaquiros que nous connaissions et qui paraissaient lui servir de guides, un individu d'une trentaine d'années, taillé comme le Faune antique, peinturluré de rouge et de noir et chaussé de bottes si bien peintes, qu'il eût pu disputer aux héros grecs l'épithète de *Euknémidès Achaioi* que leur donne le vieil Homère. Cet inconnu, après nous avoir salués en espagnol par le sacramentel *Buen dia à Vds señores*, s'enquit aussitôt dans l'idiome des Quechuas, qu'il parlait, sinon avec pureté, du moins avec assez de netteté pour se faire comprendre, du motif qui nous amenait en ces lieux. Un de nos cholos satisfit à cette demande. L'apparition d'un sauvage assez lettré pour parler deux langues sans compter la sienne, nous parut tenir du prodige, et nous demandâmes sur lui quelques renseignements; il nous fut répondu que ce polyglotte, objet de notre admiration, se nommait Jeronimo; qu'il avait habité longtemps la Mission de Sarayacu, où les Pères l'avaient instruit dans la religion catholique, apostolique et romaine. Cette nouvelle, tout en nous surprenant fort, nous parut d'un heureux augure pour le succès futur de notre voyage.

Les bases d'un nouveau marché furent posées entre nous et Jeronimo le chrétien tatoué, et l'affaire se conclut séance tenante. Moyennant trois couteaux par homme, il s'engageait, au nom de ses compagnons, à nous conduire non plus jusqu'à Sipa, mais jusqu'à Paruitcha, endroit distant d'une soixantaine de lieues, où finit le territoire des Chontaquiros et où commence celui de la nation Conibo. A ses attributions de chef d'équipe, Jeronimo devait joindre les fonctions d'interprète, faciliter nos rapports avec ses amis et, plus tard, nous mettre en relations avec les Conibos.

La rencontre de cet homme était une faveur de la fortune dont chacun de nous sentait tout le prix; aussi tentâmes-nous, par différents moyens, de nous l'attacher corps et âme. A la façon dont il accueillit nos avances, et surtout les petits cadeaux que nous y joignîmes, nous crûmes pouvoir nous flatter d'avoir réussi.

Depuis l'entrée en scène des Chontaquiros, les manières de nos rameurs antis avaient complétement changé; un silence digne avait succédé à leur joyeux babil, et, retirés dans un angle de l'ajoupa, ils gardaient vis-à-vis des nouveaux venus une attitude humble et presque craintive; les Chontaquiros, au contraire, allaient et venaient, la tête levée et le verbe haut et sans paraître s'apercevoir de la présence de nos anciens alliés. Si un Antis se trouvait par hasard sur leur passage, ils le frôlaient et le coudoyaient même, mais sans affectation et comme on pourrait faire d'un être ou d'une chose sans importance. A ces façons d'agir on reconnaissait, avec la fatuité inhérente à l'individu, la prépondérance d'une nation sur l'autre.

Cette supériorité réelle ou fictive des Chontaquiros était très-intelligemment comprise par leurs chiens qui, au lieu de fraterniser avec les chiens des Antis, les tenaient

à distance respectueuse et affectaient de leur tourner le dos. Si un de ceux-ci se permettait envers eux une de ces familiarités olfactives dont les chiens sont prodigues, ils la considéraient comme une insulte et, faisant volte face, montraient à l'audacieux deux yeux flamboyants et des crocs prêts à mordre.

Cette pantomime, dont un observateur superficiel se fût amusé, nous reportait mélancoliquement à quarante années de distance, à l'époque où le père Rocamora, de la Compagnie de Jésus, descendant la rivière que nous descendions à cette heure, s'émerveillait, dans un opuscule de quelques pages, de la prédominance des Antis sur les nations voisines [1]. Digne père Rocamora! en les retrouvant déchus de leur splendeur passée, il eût probablement reconnu comme nous qu'en ce monde, où la félicité de l'homme est soumise à des chances aléatoires, ce que la Providence lui donne d'une main elle le lui reprend de l'autre.

Tout en paraissant résignés à l'humble position que les circonstances leur avaient faite, les Antis profitaient des courts instants où les Chontaquiros les laissaient seuls dans l'ajoupa, pour nous souffler à l'oreille quelque insinuation peu charitable sur le compte de leurs rivaux : « Méfiez-vous des Chontaquiros, ce sont des voleurs, » avaient-ils dit à Antonio, notre interprète. Dans cette épithète, que rien ne justifiait encore, nous n'avions vu qu'une malice d'enfant à l'égard de nos nouvelles connaissances, un peu de jalousie pour la déférence que nous leur témoignions, et nous n'en avions pas fait cas.

Cette indifférence de notre part parut blesser notre allié Santiago, qui profita de la circonstance pour manifester le désir de retourner à Antihuaris, sous prétexte que ses services et ceux de son fils nous devenaient désormais inutiles. Comme la chose en soi était parfaitement vraie, nous n'eûmes garde de nous récrier contre sa proposition et le laissâmes faire ses apprêts de départ. Avec l'aide de son fils et de ses amis, il eut bientôt fabriqué un *callapeo*, espèce de petit radeau qui devait lui servir à transporter avec une provision de roseaux des jarres et des poteries qu'il avait achetées à notre hôte Quientipucarihua. Tout en allant et venant, et malgré certaine surveillance dont il était l'objet de la part des Chontaquiros, que ce départ subit semblait intriguer fort, il trouva moyen de raconter à son compère Antonio une historiette assez lugubre, que celui-ci nous redit sur-le-champ.

Jeronimo, l'homme de notre confiance et de nos sympathies, Jeronimo que de prime abord nous avions traité en ami, presque en frère, et avec qui nous allions entreprendre un assez long voyage, Jeronimo avait assassiné un homme sans défense, un vieillard, son père spirituel et son bienfaiteur, et cet homme était un oint du Seigneur, ce qui ajoutait encore à l'énormité de son crime. Au dire de Santiago, voici comment les choses s'étaient passées :

Un moine franciscain, le père Bruno, sorti du collége apostolique d'Ocopa, était venu s'établir à Sarayacu avec l'intention d'aider les missionnaires dans leur œuvre *de*

[1] Cet opuscule a pour titre : *Razon del viage que hizo en* 1805 *el. R. P. Rocamora del convento de Moquehua.* C'est une œuvre simple, touchante et d'une haute naïveté. Nous regrettons fort de ne pouvoir l'imprimer dans notre récit, afin de donner au lecteur le plaisir de la lire.

propaganda fide. Quelque temps après son arrivée, le nouvel apôtre était parti à la recherche des infidèles, et, remontant la rivière Ucayali-Apu-Paro jusqu'au territoire des Chontaquiros, avait fait rencontre de Jeronimo, qui habitait alors et habite encore aujourd'hui la quebrada de Sicotcha. Charmé de la douceur et des façons accortes du sauvage, le Père l'avait pris en affection et l'avait décidé à embrasser la religion chrétienne. Le jeune homme avait répudié le nom de Huitsi, qu'il tenait de ses pères, pour prendre celui de Jérôme que le missionnaire lui avait donné en le baptisant. Pendant trois ans il avait vécu à Sarayacu, où son protecteur l'avait élevé aux fonctions de sonneur de cloches. Un jour que l'homme de Dieu l'entretenait de son projet d'aller fonder une mission chez les Chontaquiros, Jeronimo s'offrit à lui servir de guide, l'assurant de la conversion générale des hommes de sa nation. Le père Bruno, confiant dans la bonne foi de son protégé, fit provision de haches, de couteaux, de verroteries propres à lui concilier les bonnes grâces des sauvages, et remonta la grande rivière jusqu'à la quebrada de Sicotcha où le conduisit Jeronimo et où il périt dans une embuscade. La première flèche qui traversa le corps du missionnaire partit, dit-on, de l'arc du néophyte [1].

Cette nouvelle, à laquelle nous étions loin de nous attendre, nous avait laissés sans forces et sans voix. Un peu remis de notre stupeur, nous priâmes notre drogman d'interroger de nouveau son compère sur quelques points de la lugubre histoire qui nous avaient semblé obscurs. Mais celui-ci, que les regards obliques des Chontaquiros commençaient à inquiéter, se refusa net à nous satisfaire et, prenant congé à la hâte, s'embarqua dans sa pirogue, laissant à son fils la conduite du callapeo. Pour regagner Antihuaris en voguant contre le courant, ou se halant le long des berges, c'était un voyage d'au moins six jours. Aidés par le courant, nous l'avions fait en vingt-sept heures.

N'ayant pu tirer de l'Antis Santiago les éclaircissements que nous aurions souhaités, nous priâmes Antonio de s'informer adroitement à notre hôte Quientipucarihua si l'histoire du père Bruno était une médisance ou une calomnie; mais la diplomatie de notre interprète échoua devant l'impénétrabilité du sauvage; à toutes les questions qui lui furent faites sur l'assassinat du missionnaire par son disciple, Quientipucarihua se contenta de répondre par un sourire discret, un hochement de tête et le mot *Tchontaquiro* (Chontaquiro) prononcé à la manière des gens de sa nation. Pour le vulgaire, cette réponse était à peu près inintelligible; mais, pour un partisan de Lavater, pour un adepte de la science physiognomonique, le sourire et le hochement de tête du sauvage et sa façon de scander ces quatre syllabes pouvaient se traduire par la phrase suivante : Les Chontaquiros sont de franches canailles, peut-être pire; et si je n'en dis pas plus long sur leur compte, c'est pour ne pas me brouiller avec eux.

Nous dûmes nous contenter de ces vagues explications. Pendant la journée du len-

[1] Plus tard, il nous arriva de questionner à ce sujet le vénérable Préfet apostolique des Missions de l'Ucayali, qui probablement avait eu maille à partir avec feu le père Bruno, car il se contenta de nous répondre avec un geste d'épaules et une moue de dédain : *Era un aventurero.* — C'était un aventurier. — Quant à la mort du missionnaire, nous croyons pouvoir l'attribuer, connaissant dans tous ses détails secrets la vie des Missions, à une vengeance personnelle exercée par ledit Jeronimo, à la suite d'un châtiment corporel que lui aurait infligé son protecteur, plutôt qu'au désir de s'approprier les articles de quincaillerie dont celui-ci s'était muni.

demain, que nous passâmes tout entière dans l'ajoupa de Bitiricaya, en compagnie des Chontaquiros dont les femmes étaient allées chercher des provisions pour le voyage, nous mîmes un peu d'ordre dans nos papiers et consacrâmes quelques lignes à ces braves Antis qui pendant seize jours avaient partagé nos fatigues, nos dangers, notre misère et plus d'une fois nous avaient empêchés de mourir de faim. Sur ces lignes au crayon, à demi effacées par les averses et les naufrages, nous n'avons aujourd'hui qu'à repasser un trait de plume pour les rendre lisibles et les présenter au lecteur.

La parenté de l'Antis des vallées orientales avec le Quechua de la Sierra Nevada, parenté que la ressemblance du type et du costume [1], les radicaux et les terminaisons d'un grand nombre de vocables communs aux deux idiomes, dénoncent à l'observateur le moins attentif, cette parenté n'a encore exercé, que nous sachions, la sagacité d'aucun voyageur ou l'érudition d'aucun ethnologue. Il est vrai que jusqu'à ce jour ces messieurs ont eu tant à faire, que le temps leur a littéralement manqué pour s'occuper de ces questions. Nous allons donc nous en occuper à leur place, et, comme entrée en matière, nous ferons des Antis une fraction minime de ces hordes indo-mexicaines [2] dont nous avons parlé dans notre monographie des Incas, lesquelles, à leur sortie de l'hémisphère Nord, se démembrèrent et, pendant une période qu'il serait difficile de déterminer, mais qui sous-entend plusieurs siècles, errèrent à travers le continent Sud, stationnant au gré de leur caprice ou selon leur commodité, et se déplaçant au fur et à mesure qu'un accroissement dans leur population entraînait l'appauvrissement du territoire qu'elles s'étaient choisi et partant la diminution de leurs moyens d'existence [3]. Tandis que l'avant-garde de ces hordes émigrantes atteignait la chaîne des Andes et prenait possession de ses hauts sommets, d'autres hordes, venues à leur suite, longeaient les versants et le pied de la même chaîne, s'établissaient au bord des cours d'eau qui les

[1] Nous parlons ici des Quechuas d'avant la conquête, qui portaient le sac-tunique des Mexicains et des Incas, et non des Quechuas de nos jours, dont l'habit à trois pans, les culottes courtes à larges canons et la braguette triangulaire rappellent les modes espagnoles du dix-septième siècle.

[2] La prétendue variété de types que paraît offrir la grande famille indo-mexicaine peut être hardiment ramenée, comme nous l'avons dit ailleurs, à deux types fixes et primordiaux, le type *irano-arien*, dans lequel nous avons fixé l'élément *civilisateur*, et le type *mongol* ou tatar, que nous avons considéré comme l'élément *colonisateur*. Les prétendues races *Caraïbe*, *Tupi*, *Guarani*, etc., ne sont à notre avis que des genres dérivés des deux familles mères. Parmi les nations du Pérou, le premier de ces types est propre seulement aux Collahuas, aïeux des Aymaras, aux Quechuas, aux Antis, aux Chontaquiros et à deux ou trois tribus disséminées dans les Yungas ou vallées de la Bolivie. Si ce type, peu commun dans l'Amérique du Sud, caractérise au contraire la presque totalité des Indiens de l'Amérique du Nord, c'est que ces derniers, placés dans des conditions climatologiques à peu près semblables à celles du milieu dans lequel leurs ancêtres vécurent pendant des siècles et n'ayant jamais franchi dans leurs migrations les limites de l'hémisphère Nord, ont pu garder plus fidèlement que les hordes errantes de leur famille le caractère physique et certaines qualités morales de la race dont ils sont issus.

[3] Pour ces peuples, auxquels la culture répugne plutôt qu'elle n'est inconnue, comme certains voyageurs l'ont insinué, les ressources matérielles de l'existence durent être jadis ce qu'elles sont encore aujourd'hui, l'objet d'une préoccupation constante et le but de mille expédients. De là ces démembrements de la nation en tribus, de la tribu en familles et ces déplacements périodiques, quand le gibier et le poisson deviennent rares sur le territoire qu'ils ont choisi. L'axiome politique *diviser pour régner* a dû prendre naissance chez ces naturels, qui, sans s'en douter, le mettent en pratique à chaque période d'un demi-siècle.

sillonnent en tout sens et, changeant de nature en changeant de climat, de troglodytes qu'elles avaient été jadis, elles devenaient ichthyophages. Il est probable que la nation des Antis fut du nombre de ces dernières ; mais aux premières, assurément, appartiennent l'antique nation des Collahuas [1], celle des Aymaras et les Quechuas qui leur succédèrent.

Jusqu'ici l'établissement des Quechuas sur les plateaux des Cordillères et celui des Antis au pied de la chaîne n'expliquent en aucune façon la mutuelle ressemblance de ces indigènes, et, malgré les types des deux nations intercalés dans notre texte, un lecteur peut nous objecter que ces nations, séparées par une abrupte région d'une largeur de soixante lieues en moyenne, ont pu vivre pendant des siècles, comme elles vivent à cette heure, sans se réunir et sans se toucher, et que leur ressemblance qui nous préoccupe est un simple effet du hasard. D'abord, en ethnologie, nous n'accordons rien au hasard ; ensuite que le lecteur, qui croit sans réplique l'argument qu'il vient de nous décocher, suppose un instant avec nous, et la supposition n'a rien de gratuit, qu'au principe, c'est-à-dire à leur arrivée, qui remonte à des temps plus reculés qu'on ne le croit généralement, Antis et Quechuas, au lieu de vivre séparés par la largeur des Andes, formaient une seule nation divisée en tribus, et, comme nous, ce lecteur sera logiquement amené à croire que l'apparition des Fils du Soleil et la pression que le cercle de leurs conquêtes successivement agrandi exerça sur les nations voisines du siége de l'empire, pression qui refoula dans l'Est la nation des Masquès [2] (*hodiè* Mascas), dans le Nord, l'Ouest et le Sud la nation des Collahuas-Aymaras [3], et rejeta les Canas y Canchis du cœur de la Sierra sur le versant oriental des Andes, que cette pression dut agir sur les Antis comme elle agissait sur leurs voisins et les déposséder en même temps que ces derniers du territoire qu'ils occupaient depuis longtemps.

En admettant dès le principe ce voisinage immédiat des Antis et des Quechuas, la cause de leur ressemblance est suffisamment expliquée, et les dissemblances que peuvent offrir à cette heure l'idiome, les us et coutumes des deux nations, ne sont que la conséquence de leur séparation, qui remonte à plus de huit siècles.

[1] Cette nation, une des plus anciennes du Haut-Mexique et que les historiens désignent par les noms d'*Acolhues*, *Acolhuas*, peuples de *Culhua* ou de *Culhuacan*, reparaît au Pérou plusieurs siècles avant l'établissement des Incas, sous le nom de *Collas*, *Collahuas*, *Collahuinos*, et enfin peuples du Collao (région des punas ou plateaux). Elle est l'aïeule de la nation Aymara-Quechua, et nous lui attribuons à tort ou à raison l'érection des monuments du Collao, aujourd'hui en ruines ou rentrés en terre, et dont ceux de Tiahuanacu sont l'échantillon le mieux conservé.

[2] Le territoire des Masquès ou Mascas, et de leurs alliés les Chilquès (*hodiè* Chilcas), était situé à douze lieues sud-sud-ouest de Cuzco, entre les provinces de Paruro et de Tinta. Chilcas et Mascas n'eurent qu'à suivre le cours de la rivière Apurimac, à partir du quatorzième degré jusqu'au dixième, pour atteindre la région du Pajonal et se soustraire à la domination des Incas. Jusqu'au dix-septième siècle, ils formèrent une des nombreuses tribus de la nation Antis ou Campas, parmi lesquelles les missionnaires recrutèrent des néophytes pour leurs missions des douze Apôtres et de la montagne du Sel (*cerro de la Sal*), qui comprenaient une cinquantaine de villages. Aujourd'hui que toutes ces tribus sont éteintes et qu'on en chercherait vainement la trace au bord des cours d'eau de la région du Pajonal qu'elles habitèrent, et dont la plupart d'entre elles tiraient leur nom, la nation Antis est désignée par le triple nom d'Antis, Campas y Mascas.

[3] Nous avons tracé dans notre monographie des Incas les déplacements successifs de cette nation, aujourd'hui reléguée en Bolivie.

Si néanmoins notre lecteur s'entête et persiste dans son opinion, *tenax propositi*, et repousse comme invraisemblable toute idée de contact entre les deux nations, s'autorisant de la distance qui les sépare, de l'indifférence ou mieux de l'ignorance d'elles-mêmes dans laquelle elles vivent et des dissemblances qu'elles peuvent offrir, nous le renverrons, pour s'éclairer sur la question, aux historiographes de la conquête. Alors, pour peu qu'il ajoute foi aux récits de Garcilaso et de Herrera, aux relations imprimées ou manuscrites des moines de différents ordres, des Pères de Jésus, des chercheurs d'or et des aventuriers des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, relations dont regorgent les archives des couvents du Pérou; ce lecteur sceptique sera bien forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre non-seulement un rapprochement, mais un contact immédiat et presque une fusion entre les Antis et les Quechuas.

D'après Garcilaso, que sa qualité d'Inca rendait sinon propre au métier d'écrivain, du moins bien informé sur les faits et gestes de ses ancêtres, la première expédition guerrière tentée par les Fils du Soleil contre les nations qui, sous le nom générique d'Antis ou de Chunchos, habitaient la contrée située au revers oriental des Andes (en quechua *Antis*), cette expédition eut lieu sous le règne de l'Inca Rocca, sixième de la dynastie, lequel vivait au milieu du treizième siècle.

Yahuar Huaccac, fils aîné de cet empereur et nommé par lui généralissime des troupes, entra à la tête de quinze mille hommes dans les vallées de Pillcopata, Tono, Havisca et Paucartampu, qu'il soumit et qu'il annexa à l'empire. Des forteresses (*pucaras*) s'élevèrent sur la limite des pays conquis; une garnison y fut placée pour prévenir l'invasion de l'ennemi et protéger les habitants des villages qu'on ne tarda pas à édifier.

Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à la mort de l'Inca Rocca. Yahuar Huaccac, qui lui succéda, ne régna que peu de temps et fut déposé par ses sujets, qui élurent à sa place son fils Hueracocha.

Pendant plus de deux siècles, les conquêtes des empereurs furent dirigées au Nord, au Sud et à l'Ouest de la Sierra, et celles déjà faites à l'Est des Andes, si bien négligées, qu'elles tombèrent dans l'oubli et qu'on en cherche en vain la trace dans l'œuvre des auteurs espagnols qui ont traité de la matière.

Dans les premières années du quinzième siècle, l'Inca Yupanqui, dixième de la dynastie, reprit la série des conquêtes de son trisaïeul Rocca, au point où celui-ci les avait laissées. Il envoya dans les vallées de l'Est une armée de dix mille hommes commandée par un de ses parents. Deux ans furent employés à fabriquer des radeaux pour le transport des soldats, des vivres et des munitions, puis cette armée s'embarqua sur la grande rivière que les nations conquises appelaient indifféremment *Mano*, *Tono*, *Opotari*, et qu'en raison de ses nombreux circuits Yahuar Huaccac avait surnommée autrefois *Amaru-Mayu*, rivière du Serpent [1]. Après bien des dangers et des fatigues sous un climat nouveau pour eux et force rencontres sanglantes avec les naturels qui peuplaient les

[1] C'est la rivière *Madre de Dios* des Espagnols. Ce nom lui fut donné à l'occasion d'une statuette de la Mère de Dieu qu'on trouva sur ses rives, où les Indiens Huatchipayris, après une attaque de l'hacienda de Coñispata, qui appartenait alors aux Jésuites, l'avaient jetée comme un objet indifférent.

TYPES D'INDIENS ANTIS.

deux rives de l'Amaru-Mayu, ceux-ci furent défaits, se rangèrent sous le joug des Incas et devinrent leurs tributaires [1]. L'armée de Yupanqui, réduite à mille hommes, prit à travers terres, se dirigeant vers la province des *Musus*, les Moxos d'aujourd'hui, qui habitaient alors la rive gauche du Beni. N'osant s'attaquer à ces naturels avec le peu de forces dont il disposait, l'Inca, parent de Yupanqui, entreprit de les ramener à lui par la douceur et la persuasion, et il y réussit. Pendant que les Quechuas contractaient des alliances avec les Musus, recevant des mains de ceux-ci leurs filles pour épouses, les Musus envoyaient à Cuzco une ambassade des principaux de leur nation pour rendre hommage au chef de l'empire et le prier de ratifier le traité conclu entre les deux nations. Ces ambassadeurs, qui s'étaient rendus à Cuzco par les vallées de Carabaya, trouvèrent les chemins si mauvais, qu'à leur retour ils prirent par la Bolivie, s'embarquèrent sur le rio Beni et le descendirent jusqu'à leur territoire.

A partir de cette époque, les relations des Quechuas avec la grande famille des Antis [2] et celle des Musus ne firent que s'étendre et se consolider. A diverses reprises, des troupes d'indigènes de la Sierra, guidés par des fils ou des parents de Yupanqui et des empereurs qui lui succédèrent, abandonnèrent leurs foyers pour traverser les Andes et s'établir parmi les nations de l'Est. Vers l'année 1529-30, au moment où les derniers chefs de race incasique qui avaient dirigé ces migrations partielles se disposaient à rentrer dans la Sierra Nevada, la nouvelle de la mort de Huayna-Ccapac leur parvint presque en même temps que celle de l'arrivée des Espagnols et de la chute de l'empire des Incas. Tous, renonçant alors à leur projet de retour, se fixèrent définitivement près de leurs alliés et ne revirent plus leur ancien territoire.

La conquête espagnole, en substituant sa domination à l'ancien ordre de choses, loin d'entraver la marche de ces migrations, leur donna au contraire une impulsion nouvelle. Seulement, où les Incas n'avaient eu en vue qu'un agrandissement de leur territoire et de leur puissance, les Espagnols virent un moyen de se procurer de nouvelles richesses. Le renom fabuleux des empires d'Enim et du grand Païtiti, dont le pays des Musus formait, dit-on, le centre, était parvenu jusqu'à eux, grossi par le temps, la distance et l'exagération naturelle aux races primitives. Le souvenir des expéditions accomplies par l'Inca Yupanqui et ses successeurs n'était pas tellement oblitéré parmi les Quechuas de la Sierra Nevada, qu'ils ne pussent fournir à cet égard des renseignements détaillés à leurs nouveaux maîtres. Quelques compagnons de Pizarre, suivis d'une troupe d'aventuriers, pénétrèrent dans ces régions mystérieuses où, d'après la rumeur publique, étaient entassés d'immenses trésors. Pedro de Candia explora les environs de la rivière

[1] Ces tributs, qui consistaient en bois précieux et odorants, en minéral, pépitas et poudre d'or provenant des lavaderos, en parfums, plumes de couleurs variées, coton, coca, cire, miel, animaux rares ou curieux, etc., etc., furent religieusement payés aux Incas jusqu'à la mort de Philippe Tupac Amaru, seizième et avant-dernier du nom, c'est-à-dire plus de six ans encore après la conquête espagnole. (Voir notre Notice sur les Incas.)

[2] Nous adoptons ici la qualification d'*Antis* donnée autrefois indistinctement avec celle de *Chunchos* à toutes les tribus qui vivaient sur les versants orientaux de la chaîne des Andes (Antis). Toutefois nous remarquerons en passant que cette qualification n'est applicable aujourd'hui qu'à la seule nation dont nous venons de traverser le territoire.

Amaru-Mayu et revint à Cuzco, sans avoir trouvé les richesses qu'il convoitait. Pedro Anzurez de Campo Redondo s'introduisit dans les vallées de Carabaya, remonta jusqu'aux sources du rio Beni, et, rebuté par des fatigues et des dangers sans nombre, rentra dans le Collao, d'où il était parti, sans avoir découvert la prétendue région de l'or. Dans le Nord du Pérou, les recherches de la contrée où ce métal, selon la tradition orale, était employé aux plus vils usages, se poursuivaient activement. Gonzalez Pizarre, frère du conquérant, parcourait à la tête d'hommes déterminés la province de la Canellé ; Francisco Orellana, parti de l'Équateur en quête du lac de Parima, qui roulait des flots d'or liquide, et de la cité de Manoa del Dorado, dont le nom seul explique la richesse, descendait la rivière Napo et débouchait dans le Marañon, auquel il donnait le nom de mer Orellane. Pedro de Ursua et Lopez de Aguirre, sortis du rio Huallaga, s'abandonnaient aux rapides courants du Haut-Amazone. Tous ces hommes, possédés du démon de l'or et sollicités par les mêmes instincts qu'ils décoraient d'un prétexte de gloire, poursuivaient avidement le même but et ne trouvaient en somme que des déceptions, la misère et souvent une mort obscure [1].

A l'exemple des conquérants, des moines de tous les ordres, des Pères de Jésus, parcouraient ces contrées, cherchant la route des empires d'Enim et du grand Païtiti, non dans l'idée d'y trouver des trésors périssables, mais pour ramener à la vraie foi les Indiens Quechuas qui depuis longtemps avaient abandonné la Sierra sous la conduite de leurs chefs, et ceux qui venaient d'en sortir, guidés par un frère d'Atahuallpa, l'Inca supplicié à Caxamarca par ordre de Pizarre. Le nombre de ces derniers s'élevait, dit-on, à quarante mille [2]. A défaut des Quechuas pur sang sur lesquels comptaient ces religieux et

[1] Le père Rodriguez, dans son œuvre *El Marañon y Amazonas*, édit. 1682, après avoir porté dans quelques-unes de ses appréciations des faits et gestes des conquérants ses compatriotes cet esprit de partialité, ce parti pris d'amplification qui caractérisent les historiens de sa nation, rompt brusquement en visière à Pizarre et à ses compagnons, s'exclame sur leur facilité à donner crédit aux contes dorés des empires d'Enim et du grand Païtiti et semble prendre un malin plaisir à renverser à coups de plume le palais et la cour de l'*Apu-Musu*, ou seigneur des Moxos. Il qualifie lestement la capitale de cet empire, ornée de somptueux édifices, peuplée d'un nombre infini d'habitants, et qu'au dire de témoins de l'époque on mettait une journée entière à traverser, de — quelques chaumières d'Indiens, — *algunos ranchos de Indios*. Il termine cette revue, dont l'esprit critique devance de deux siècles celui de son époque, par ces remarquables paroles : « Les soldats de Pizarre ne trouvèrent, au lieu de l'or qu'on leur avait promis, que la fatigue, la maladie et la mort. Les religieux ne trouvèrent pas non plus les millions d'âmes qu'on affirmait avoir vues dans l'empire du Païtiti. » (*El Marañon y Amazonas, libro* VI, *capitulo* IV.)

[2] Les historiographes espagnols du dix-septième siècle, les moines et les missionnaires, dans leurs relations de cette époque, ont grossi comme à plaisir le chiffre des populations américaines. Ce système d'exagération, cet amour du merveilleux que leur nation tient évidemment des Maures et des Arabes et que nous avons déjà signalés ailleurs, ont été suivis par les statisticiens du pays dans leurs recensements ou leurs descriptions, et nos voyageurs modernes, en copiant le travail de ceux-ci, en ont reproduit les inexactitudes. Comme exemple, nous citerons les chiffres des populations donnés par d'Orbigny, dans l'*Homme Américain*, lesquels peuvent être hardiment diminués de moitié. La plus forte levée de troupes faite par les Incas, au temps de leur splendeur, ne dépassa jamais le chiffre de vingt-cinq à trente mille hommes, et dans les *quarante mille* Indiens qu'après la mort d'Atahuallpa un frère consanguin de cet Inca (Philippe Tupac Amaru) entraîna à sa suite dans les vallées de l'Est, il faut voir simplement une troupe de quelques milliers d'Indiens, auxquels les historiens ont ajouté le chiffre des migrations partielles qui avaient eu lieu sous les règnes de l'Inca Rocca et de ses successeurs. La remarque que nous faisons ici avait été faite

dont le climat avait eu raison [1], ils trouvèrent des descendants de leur race croisée avec celle des habitants de ces contrées. Nombre d'entre eux furent baptisés, catéchisés et réunis dans une chaîne de Missions qui s'étendit du Paraguay à l'Équateur. Il existe à peine aujourd'hui quelques anneaux rompus de cette vaste chaîne dont les livres et les relations de l'époque perpétuent seuls la tradition. Le temps a fait son œuvre. La forêt, violemment dépossédée par la hache et le feu, a reconquis son ancien domaine et caché sous un vert linceul la mission, le missionnaire et le néophyte.

Devant les faits que nous venons de résumer en quelques lignes, le lecteur ne saurait mettre en doute la parenté de nos Antis avec les Quechuas. S'il n'admet que sous réserve la communauté d'origine des deux nations et leur contact immédiat dès le principe, il doit, à ne les considérer que comme deux groupes isolés et distincts, croire au rapprochement forcé et presque à la fusion que les conquêtes successives des empereurs, à l'orient des Andes, opérèrent entre eux pendant plusieurs siècles.

Pour clore convenablement cette notice, nous aurions voulu pouvoir confirmer au public ce que, depuis longtemps, il est accoutumé de lire dans les géographies, à savoir, que les Antis, comme quelques nations que nous verrons plus tard, tiennent de la nature ou ont gardé de leur contact avec d'autres races, et notamment avec celle des Espagnols, un teint blanc et rose comme celui que des missionnaires enthousiastes ont donné aux *Carapachos* de la rivière Pachitea, aux *Conibos* de la rivière Ucayali, ou des barbes de sapeur comme celles dont ils ont gratifié les *Mayorunas* de la rivière Tapichi, teint blanc et barbes noires que nos géographes et nos voyageurs modernes ont vantés *sur parole*. Par malheur, nous n'avons trouvé parmi les Antis et leurs congénères rien de semblable ni même d'approchant. La seule particularité que nous ayons notée chez les premiers de ces indigènes, c'est une ressemblance plus ou moins altérée de leur type et de leur couleur avec ceux des Quechuas. Un seul individu de la nation Antis, beau garçon de vingt-cinq ans qui rama deux jours dans notre pirogue au début du voyage, nous offrit, avec le nez en bec d'aigle, les pommettes saillantes et le profil busqué de la race des hauts sommets, une moustache ou plutôt une ligne d'un duvet noir, rare et cotonneux, qui estompait comme une traînée de fusain sa lèvre supérieure. Déjà nous avions vu quelquefois des Quechuas pur sang en possession de cette moustache aux poils clair-semés ; en la retrouvant sous le nez d'un Antis, au lieu de tirer de ce fait une induction compromettante pour l'honneur de la mère ou de l'aïeule de l'indigène, nous

autrefois par des missionnaires dont on trouvera les noms relatés dans les éphémérides du docteur Cosme Bueno (année 1768).

[1] L'influence du climat des vallées de l'Est et le changement d'alimentation, si pernicieux encore aujourd'hui aux Quechuas de la Sierra Nevada, malgré un fréquent parcours de ces contrées, effectué de père en fils par ces indigènes, depuis l'époque de la conquête espagnole, cette influence dut être particulièrement fatale aux premiers colons que les Incas y envoyèrent de Cuzco. Aussi croyons-nous devoir attribuer la rareté du type Quechua, chez les nations de l'Est, à la grande mortalité qui eut lieu au principe parmi les indigènes de la Sierra, lesquels, à en juger par l'effet que produit encore sur les individus de leur race un changement de climat et d'hygiène, ne passèrent pas impunément d'une température de dix degrés au-dessous de zéro à une température de trente à trente-cinq degrés d'élévation.

n'y vîmes qu'un de ces caprices bizarres par lesquels la nature se distrait de l'assiduité monotone de ses travaux.

Après ce coup d'œil jeté sur l'origine et le passé des Indiens Antis, il nous reste à parler du présent de ces indigènes.

La nation des Antis, non pas celle qui comprenait sous le règne des Incas, comme au temps de Pizarre, toutes les tribus établies à l'Est des Andes, mais bien le seul groupe qu'on désigne aujourd'hui par ce nom, cette nation occupait encore au milieu du dix-huitième siècle les vallées limitrophes de Santa-Ana, de Huarancalqui et de Yanama, la région du Pajonal et les deux rives de l'Apurimac jusqu'à sa confluence avec le Quillabamba-Santa-Ana. Elle était divisée en une douzaine de tribus qui communiquaient entre elles et vivaient en termes pacifiques. La majeure partie de ces tribus avait élu domicile dans la région du Pajonal, au bord de ses grandes rivières et des affluents secondaires qui la sillonnent en tous sens. L'aire du Sud était occupée par les Antis, Campas ou Mascas, les Pangoas, les Mencaros, les Anapatis et les Pilcosmis; au Nord, vivaient les Satipos, les Copiris et les Tomiristis; à l'Est, s'étendaient les Cobaros et les Pisiataris. Le versant oriental des Andes formait à l'Ouest la limite de leur territoire.

Aujourd'hui neuf de ces tribus sont éteintes ou se sont réunies en une seule tribu qui porte le nom d'Antis, Campas y Mascas. La contrée qu'elles habitèrent est devenue déserte, le groupe survivant, au lieu de s'éparpiller, s'étant aggloméré, en vertu de l'axiome : l'union fait la force. Il occupe à cette heure les confins de la vallée de Santa-Ana, la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana, quelques affluents Ouest de cette rivière, que nous avons relevés en passant, et les deux rives de l'Apurimac, entre le Chanchamayo, le Pangoa et le Mantaro.

Les détails que déjà nous avons donnés sur les Antis, nos rameurs et nos hôtes dans notre descente du Quillabamba-Santa-Ana, ces détails, accompagnés de scènes de mœurs, de types et de croquis qui les complètent en les expliquant, simplifient beaucoup notre tâche d'ethnographe à l'égard de ces indigènes, et quelques lignes suffiront pour nous libérer envers eux.

Dégénérés au moral, sinon au physique, comme la plupart des nations de cette Amérique, les Antis ne rappellent qu'imparfaitement, à cette heure, la bravoure et la cruauté que leur ont attribuées les relations du seizième siècle et les récits des premiers missionnaires qui les catéchisèrent. Leur humeur belliqueuse s'est assoupie avec le temps. Ceux d'entre eux qui vivent sur la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana, en contact avec les cholos et les Quechuas des vallées, ont puisé dans cette fréquentation je ne sais quoi de morne et d'abruti dont on est frappé à première vue. De tous les indigènes de notre connaissance, comme ce sont ceux qui vivent le plus rapprochés de la chaîne des Andes, ce sont ceux aussi dont le caractère a le plus d'analogie avec celui de l'Indien des Sierras. Mais cette similitude n'a rien qui puisse étonner et s'explique naturellement par les invasions successives des Fils du Soleil et des conquérants espagnols, qui rapprochèrent l'habitant des hauteurs de celui des vallées.

L'Antis est généralement de taille moyenne et bien proportionnée. Ses formes sont

élégantes, sveltes et, comme celles de tous les indigènes du continent Sud, arrondies plutôt que saillantes. Le muscle est voilé par la graisse. L'usage de se peindre les joues et le tour des yeux avec du rouge emprunté au rocou et d'employer le noir du genipa pour certaines parties de leur corps exposées à l'air, est commun aux deux sexes et n'a pas pour cause, comme le répètent à satiété tous les voyageurs qui les ont visités, de se préserver de la piqûre des moustiques, — le moustique n'habite pas la région montueuse où vivent les Antis[1]. — Le but de cet innocent *maquillage*, pour emprunter un de ses termes à l'argot des coulisses, but dont ils font mystère et dont ils rient lorsqu'on les interroge à ce sujet, c'est de rehausser par de vives couleurs les avantages naturels dont ils se croient doués. Cette persuasion et cette habitude, qu'on retrouve au reste chez les Mèdes, les Assyriens, les Babyloniens et autres nations primitives auxquelles les moustiques étaient inconnus ou qui ne s'en sont jamais plaints, sont partagées, comme nous l'avons dit ailleurs, par le beau sexe de Cuzco. Seulement, au lieu du noir opaque et du rouge violent accoutumés par les Antis, ces dames, que les liens d'une parenté lointaine rattachent à nos indigènes, s'il faut en croire les plus franches d'entre elles, n'usent que du blanc d'œuf, de la poudre de riz et du rose tendre, et ce choix d'ingrédients légers et de nuances douces constitue à lui seul un progrès évident, une véritable conquête de la civilisation sur la barbarie.

Le vêtement de ces indigènes, dont nos dessins offrent aux tailleurs et aux couturières un patron exact, se compose pour les deux sexes d'un sac-tunique (*tsagarinchi*), dérivé de l'*uncu* des Incas et de l'*ichcahuepilli* des anciens Mexicains. Ce sac est tissé par les femmes, ainsi que la gibecière en forme de cabas que les hommes portent en sautoir et dans laquelle ils mettent leurs objets de toilette, lesquels se composent d'un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chonta*, d'un peu d'achiote ou rocou en pâte, d'une moitié de pomme de genipa (*huitoch*), d'un fragment de miroir enchâssé dans du bois, d'un peloton de fil, d'un morceau de cire, d'une pince à épiler, formée de deux valves de *mutilus*, d'une tabatière empruntée au test d'un *helix*, bouchée avec un tampon de coton et renfermant du tabac récolté vert et moulu très-fin, enfin d'un appareil à priser, fabriqué avec deux bouts de roseaux longs chacun de trois centimètres, ou deux humérus

[1] Dans la vallée de Santa-Ana, à partir de la région où commence la culture du cacao, jusqu'au delà de Chahuaris, voltige une petite mouche à longues ailes, dont la piqûre est insignifiante et qui d'ailleurs ne pique que pendant les heures les plus chaudes de la journée : elle disparaît au coucher du soleil. Une mouche à peine visible succède à celle-ci, depuis les premiers rapides de la rivière jusqu'à Tunkini, et, comme elle, s'évanouit avec le jour. Au delà de Tunkini, sur la limite du territoire des Antis et des Chontaquiros, on trouve deux variétés de moustiques lilliputiens, dont la piqûre est assez aiguë, mais que les approches de la nuit font disparaître également. C'est seulement au seuil du territoire des Conibos qu'apparaît pour la première fois le *monstrum horrendum* du genre, l'infernal *zancudo*, que les Brésiliens appellent *carapana*, et dont on compte chez eux sept variétés. La grosseur du zancudo, quand il est repu, égale celle d'un grain de blé. Il pique le jour et la nuit; il perce le drap le plus épais et brave le vent, la pluie et la fumée. Toutes ces espèces, comme l'a observé excellemment le savant Humboldt, sont confinées dans certaines régions qu'elles ne franchissent jamais. J'ajouterai que ces régions sont si nettement délimitées, qu'une lieue en deçà du territoire des Conibos on peut passer une nuit à la belle étoile sans être piqué par un seul zancudo, tandis qu'en mettant le pied chez ces indigènes on ne saurait dormir sans l'abri d'une moustiquaire.

de singe soudés avec de la cire noire et figurant un angle aigu [1]. Ceux de ces Indiens assez heureux pour posséder un couteau, des ciseaux, des hameçons ou des aiguilles de fabrique européenne, les gardent dans leur gibecière ou *simbo*, mêlés à leurs articles de toilette, et joignent ainsi l'utile à l'agréable, selon l'expression du poëte.

Les deux sexes portent la chevelure en queue de cheval et coupée carrément à la hauteur de l'œil. A la mort d'un des leurs, ils se rasent la tête en signe de deuil. L'or et les pierreries qui constellaient jadis les vêtements de leurs voisins, les Fils du Soleil, sont dédaignés par eux ou leur sont inconnus. Le seul bijou d'une valeur intrinsèque qui rehausse la simplicité un peu nue de leur costume, est une pièce d'argent monnayé,

PRISEURS DE TABAC.

— réal ou demi-réal, — qu'ils se sont procurée et qu'ils aplatissent entre deux pierres,

[1] A l'aide de ce *petit* appareil, le priseur peut lui-même fournir sa provende à chaque narine; mais le *grand* appareil, dont chaque tube a vingt centimètres de longueur, ne peut être employé sans le concours d'un camarade qui introduit tour à tour un des tubes dans chaque narine du sujet et y insuffle le tabac. Cette opération a lieu à tour de rôle, et de sujet actif ou *insufflateur*, chaque individu devient sujet passif ou *insufflé*. L'emploi du tabac en poudre chez les Antis est considéré par eux comme un préservatif ou comme un remède contre les coryzas, qu'ils prennent au sortir du bain et qui leur sont souvent fatals, plutôt que comme un plaisir véritable. Ce même usage, en vigueur chez les Chontaquiros et les Conibos, cesse au delà du territoire de ces Indiens, où l'élévation de la température rend inutile l'emploi du tabac vert comme révulsif contre les *rhumes de cerveau*.

INDIENS ANTIS.

de manière à tripler sa circonférence. Quand cette pièce leur paraît suffisamment amincie, ils la percent et la suspendent à la cloison de leurs narines. Avec cette patène qui reluit à distance et se meut à chacun de leurs mouvements, ils ont des colliers de verroterie, de graines de cédrèle et de styrax, des peaux d'oiseaux de couleurs brillantes, des becs de toucan, des ongles de tapir et jusqu'à des gousses de vanille, suspendus à un fil. Ces brimborions, disposés par grosses houppes, sont attachés par les petits-maîtres et les coquettes de la nation à l'échancrure de leur sac, tombent sur leur poitrine, pendent sur leur dos, ou leur dessinent de magnifiques épaulettes. Les deux sexes portent en outre des bracelets en tissu de coton, ourdis sur le bras même, lesquels, lorsque la chair du sujet enfle pour une cause ou l'autre et fait bourrelet, produisent un effet singulier. Ces bracelets blancs sont agrémentés d'une frange de crins noirs, de piquants de hérisson ou de dents de maki-sapa, le singe *ériodes* des naturalistes.

ANTIS EN PARTIE DE PÊCHE.

Les maisons des Antis sont presque toujours édifiées au bord des cours d'eau de l'intérieur, éloignées les unes des autres et à demi cachées par le rideau de la végétation. Ces indigènes fuient par calcul les endroits en vue et les berges de la grande rivière [1], où leurs voisins les Chontaquiros, en voguant d'aval en amont, ne manquent pas de s'arrêter chez eux pour les piller et les rançonner, tout en usant à leur égard de certaines formes. Ces maisons assez basses et dans lesquelles on ne peut guère entrer qu'en se courbant, sont de figure ovale, avec une toiture de chaume ou de roseaux nattés, supportée par des pieux fichés en terre à la distance de six pouces. Quelques-unes sont assez vastes pour loger deux familles. La plus étrange malpropreté règne dans l'intérieur. Des tas de

[1] De Mancuréali à Bitiricaya, sur une étendue de quatre-vingt-onze lieues, nous n'avons relevé, et le lecteur avec nous, que cinq ou six demeures d'Indiens Antis, édifiées sur la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana ; tous les autres abris que nous avons rencontrés en chemin étaient des logements provisoires.

cendres et de charbons éteints, des os et jusqu'à des carcasses d'animaux, des pelures de fruits et de racines couvrent le sol d'une litière épaisse. Une odeur de fauve règne dans ces logis où l'air a de la peine à circuler[1]. Les animaux que les propriétaires élèvent autour d'eux, chiens, poules, singes, aras et pécaris, ajoutent leurs émanations particulières au fumet général. Si le ton local de ces demeures défie l'examen du peintre, leur odeur échappe à l'analyse du chimiste. Le foyer est placé indifféremment au centre de l'unique pièce ou dans un de ses angles. Le temps que les hommes n'emploient pas à pourvoir à leur subsistance par la chasse ou la pêche, ils le passent à boire de la chicha de racines de manioc et à se chauffer, accroupis ou couchés sur des nattes.

Les armes de la nation sont la massue, l'arc et les flèches. Des flèches barbelées ou à trident servent au pêcheur à surprendre le poisson dans les eaux courantes; d'autres flèches à pointes de palmier ou à lance de bambou sont employées par le chasseur contre les oiseaux, les quadrupèdes et, le cas échéant, contre l'homme. Parfois les Antis empoisonnent à l'aide du barbasco (*menispermum cocculus*) non pas *des rivières*, comme l'assure un de nos voyageurs français, — le courant de ces rivières, d'une vitesse de huit à dix milles à l'heure, annulerait l'effet du barbasco, — mais les criques et les baies ou *remansos*, où l'action de ce courant est presque insensible. La racine du ménisperme, qui blanchit l'eau comme pourrait le faire la chaux ou le savon, enivre momentanément le poisson, qui, après s'être débattu un instant, monte le ventre en l'air et vient flotter à la surface de l'eau, où son immobilité permet au pêcheur de le prendre à la main, non pas *par milliers*, comme l'insinue encore notre voyageur, — le poisson n'est pas très-commun dans ces eaux encore froides, — mais d'en recueillir quelques douzaines[2].

Les poteries des Antis sont grossièrement fabriquées, peintes et vernissées. Le modèle en est fort restreint, comme on en peut juger par le dessin qui acccompagne notre texte. Une jarre à chicha, un pot à soupe, une écuelle de grand ou de petit format, en composent toute la variété. Ce que ces indigènes possèdent d'élégant en ce genre leur vient des Chontaquiros, qui eux-mêmes le tiennent des Conibos. Leurs ustensiles de ménage sont empruntés à des dépouilles d'animaux. Ils ont des cuillers faites avec la valve d'une moule ou le crâne d'un singe, des râpes à manioc que leur fournit la langue osseuse du *Maïus osteoglossum*, des soufflets fabriqués avec les rectrices des hoccos et des pénélopes et des démêloirs tirés de la nageoire dorsale de certains poissons. Leurs vases à boire sont des moitiés de calebasses (*crescentia cujete*) qu'ils vernissent à l'extérieur et sur lesquelles ils gravent de grossiers dessins.

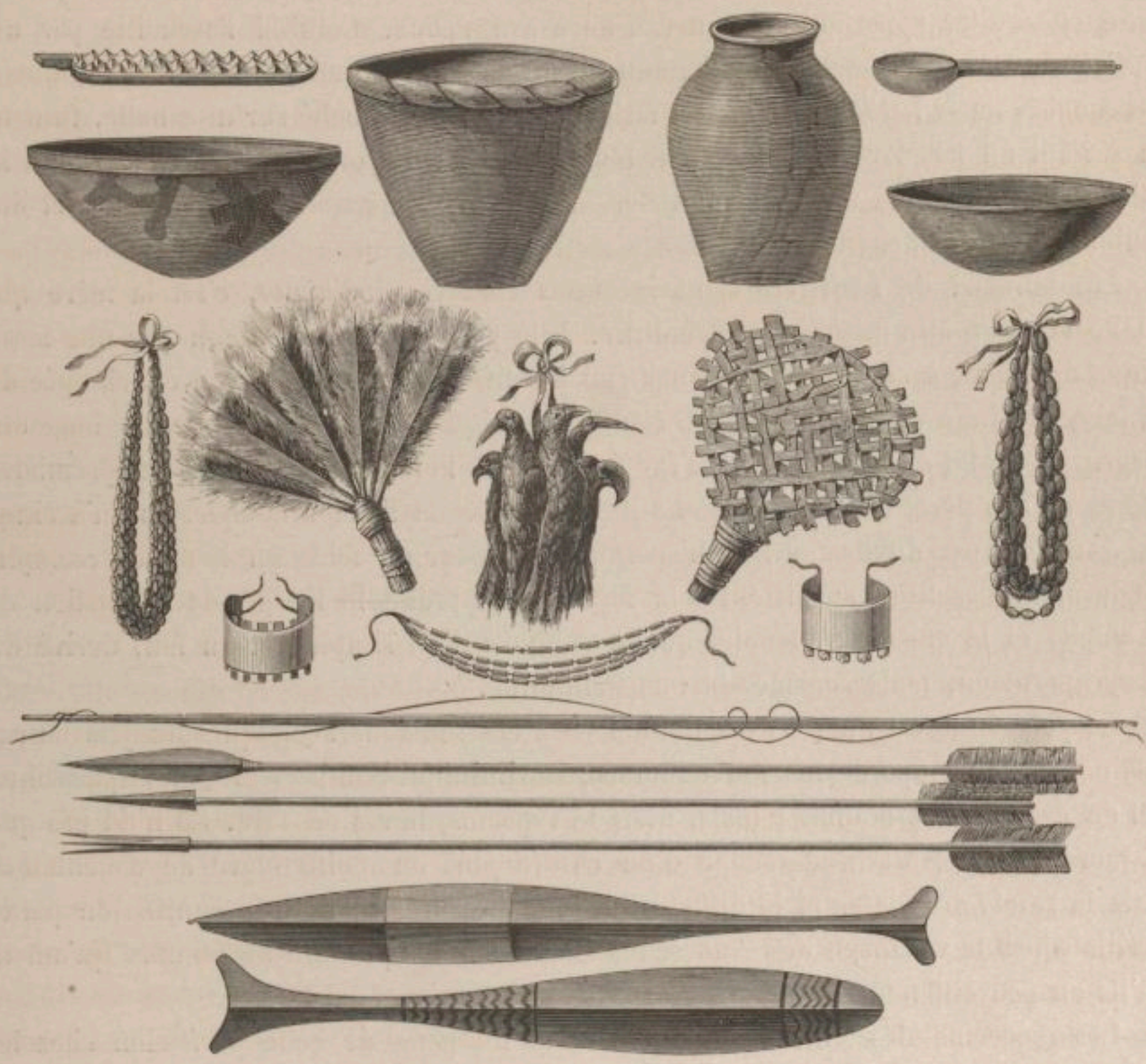
Vivant à l'écart et par familles ou couples isolés, ces indigènes ne sont régis par d'autres lois que celle de leur bon plaisir. Ils adoptent un site ou l'abandonnent sans qu'un pouvoir ombrageux s'en inquiète. Comme la plupart des tribus américaines de

[1] Ceci s'applique seulement aux maisons des Antis rapprochées des versants de la Cordillère, comme celles de Mancuréali, Umiripanco, etc. Le froid des neiges, qui se fait sentir jusque-là à certaines époques de l'année, oblige ces indigènes à clore et à calfeutrer leurs habitations. Trente lieues plus bas, l'élévation de la température, qui va toujours en augmentant, rend ces précautions superflues. De là ces demeures d'Antis parfaitement aérées et même ouvertes à tout vent, comme nous en avons vu à Manugali, Sangobatea, etc., etc.

[2] Ce genre de pêche n'est usité par les Antis que depuis Illapani jusqu'à Tunkini.

notre connaissance, ils n'élisent de chef qu'en temps de guerre et pour marcher à l'ennemi.

Les femmes, nubiles à douze ans, s'accouplent avec le premier venu de leur nation qui les recherche et les obtient de leurs parents après un cadeau préalablement fait à ceux-ci. Elles préparent la nourriture de leur mari et maître, tissent ses vêtements, surveillent et récoltent les produits de la plantation de riz, de manioc, de maïs, qu'il a défrichée, portent son bagage en voyage, le suivent à la guerre et ramassent les



ARMES, POTERIES ET USTENSILES DE MÉNAGE DES INDIENS ANTIS.

flèches qu'il a lancées, l'accompagnent à la chasse et à la pêche, rament dans sa pirogue et rapportent au logis le butin fait sur l'ennemi, le gibier pris ou le poisson pêché.

Malgré un travail de tous les instants, lot inévitable des femmes au désert, mais dont les maris savent s'exempter ou dont ils prennent à leur aise, l'existence ne paraît à ces malheureuses ni rude ni pesante. C'est en riant qu'elles portent au cou le collier de l'esclave et traînent le boulet attaché à leur pied.

Quelques jours avant le moment de ses couches, la femme, selon la coutume antique,

abandonne le toit conjugal et va s'établir dans une hutte contiguë au logis ou édifiée à une courte distance. Là elle attend, sans rien faire pour le hâter, le moment de sa délivrance. Si, dans le voisinage, il se trouve des femmes, elles lui viennent en aide et lui apportent les aliments et l'eau dont elle peut avoir besoin. Mais le plus souvent la hutte est isolée de toute habitation, et celle qui l'occupe accomplit seule sa laborieuse tâche, en vertu de l'axiome : Aide-toi, le ciel t'aidera. Il est rare que le ciel lui fasse défaut. Débarrassée de son fardeau, elle boit une infusion de pommes de huitoch ou genipa, fait des ablutions avec l'eau noire et astringente de cette rubiacée, et rentre enfin chez elle, apportant le nouveau-né à son époux. Celui-ci l'accueille par un sourire ou une moue, selon que l'enfant est un garçon ou une fille. Pendant la durée des couches de sa femme, le mari est resté glorieusement couché sur une natte, fumant ou prisant du tabac vert, se chauffant tour à tour le dos ou le ventre, buvant de la chicha avec ses amis, et sans s'inquiéter, au moins en apparence, de l'absence et des douleurs de sa compagne.

Les bureaux de nourrices étant inconnus chez ces indigènes, c'est la mère qui allaite et élève elle-même sa progéniture. Elle porte l'enfant, soutenu par une large bande de coton, à cheval sur sa hanche ou à califourchon sur son dos, et, chargée de ce faix, continue de vaquer à ses travaux domestiques ou de vagabonder le long des plages à la suite de son mari. A l'âge de six ans, l'enfant mâle reçoit les premières leçons de son père, qui lui apprend à nager, à tirer de l'arc, à compter jusqu'à cinq, puis au delà par duplication, et n'épargne rien pour en faire un homme accompli. L'éducation des filles appartient à la mère et comprend le tissage, la fabrication de la chicha et la cuisine nationale, qui se compose d'un simple pot au feu, dérivé du chupè péruvien, mais considérablement simplifié.

La polygamie est un cas exceptionnel chez ces indigènes. Quelques huayris ou capitaines de la trempe de nos amis Simuco, Ituriminiqui-Santiago et Quientipucarihua ont de deux à cinq femmes ; mais, nous le répétons, le cas est rare. Ce n'est pas que la moralité des Antis s'effarouche d'un chiffre plus ou moins élevé de concubines, mais la rareté des vivres et la difficulté de s'en procurer, dans une contrée en partie stérilisée par le voisinage des Andes, les obligent à ne prendre de femmes qu'autant qu'ils en peuvent nourrir.

Les médecins des Antis sont, comme tous les gens de cette profession chez les peuples naturels, des charlatans qui s'attribuent un pouvoir surnaturel et exploitent de leur mieux la crédulité de ceux qui les entourent. A l'aide de breuvages narcotiques ou de violents drastiques, ils plongent le malade dans un sommeil profond ou le purgent à lui faire rendre l'âme, comme l'historien Garcilaso fut purgé par ses bons parents. Si cette dernière est, selon l'expression populaire, chevillée dans le corps du juset, et qu'il réchappe à la fois de la maladie et du traitement diabolique auquel il est soumis, la science du docteur est réputée infaillible et ses soins lui sont convenablement payés. Entrer dans de plus longs détails au sujet de ces prétendues cures, serait tomber dans des redites et copier ce que le lecteur pourra trouver dans toutes

les relations de voyages autour du monde, publiées depuis trois siècles jusqu'à nos jours. Si le nombre des niais est infini, comme le prétend Phèdre, le nombre des gens crédules ne l'est pas moins, et les esprits forts ou les gens habiles sont toujours portés, par amour-propre et par intérêt, à tirer tout le parti possible de leur supériorité réelle ou fictive.

A la mort d'un Antis, ses parents et ses amis s'assemblent dans sa demeure, prennent par la tête et les pieds le cadavre enveloppé dans son sac, et le jettent à la rivière. Cela fait, ils procèdent méthodiquement à la dévastation du logis. Ils brisent l'arc, les flèches et les poteries du défunt, éparpillent les cendres de son foyer, saccagent sa plantation, coupent rez-terre les arbres qu'il a plantés et couronnent l'œuvre en mettant le feu à sa hutte. Désormais l'endroit est réputé impur, chacun en passant s'en écarte, et quand la végétation a reconquis son ancien domaine, rien ne reste qui puisse rappeler le mort à la mémoire des vivants.

Nous aurions voulu, pour l'édification de la jeunesse, faire de ces indigènes de rigides observateurs du cinquième verset du Décalogue : *Tes père et mère honoreras*, etc., mais c'eût été altérer la vérité de notre étude et gratifier cette gent forestière de vertus qu'elle n'eut jamais. Les père et mère des Antis ne sont comptés pour rien par leurs enfants lorsque l'âge a courbé leur tête, débilité leurs bras, nous allions ajouter — et blanchi leurs cheveux, — mais nous nous rappelons à temps que ces Indiens gardent jusqu'à quatre-vingts ans leur chevelure entière et parfaitement noire. L'aliment rebuté, le haillon sali, la place dédaignée au foyer, sont le partage des vieillards. Nous ne saurions dire s'ils s'affligent de l'abandon dont ils sont l'objet ; mais ils doivent s'en consoler en songeant qu'autrefois ils firent pour leurs père et mère ce que leurs enfants font aujourd'hui pour eux. L'occupation de ces pauvres ilotes est de charrier l'eau et le bois nécessaires au ménage, d'attiser le feu et d'empenner les flèches.

Le dogme des Antis est un mélange confus des croyances brahmaniques, du culte des Parsis, longtemps en honneur chez les nations du Haut-Mexique et rétabli plus tard par les Incas sous sa forme abstraite, enfin du catholicisme importé par les missionnaires. Ils font du soleil et du feu, de Christ et de Pachacamac, de la Vierge et de la lune, des astres et des saints, un étrange salmigondis. De ce pêle-mêle de théogonies ressortent toutefois, bien qu'à l'état de notions vagues, des idées sur la puissance du Grand Tout, l'existence de deux principes et une rémunération ou un châtiment au sortir de cette vie. Il est vrai que dans leur esprit la récompense de l'homme juste, et cette récompense n'a rien qui tente et qui puisse faire aimer la vertu, c'est de revenir après sa mort habiter le corps d'un jaguar, d'un tapir ou d'un singe. Quant au méchant, sa punition sera de ressusciter dans la peau d'un reptile ou dans celle d'un perroquet.

La nation des Antis, singulièrement amoindrie, compte à peine aujourd'hui huit à neuf cents hommes.

L'idiome de ces indigènes, dont nous avons réuni quelques mots, est doux et facile. Ils le parlent avec une extrême volubilité, d'un ton sourd et voilé et sans jamais hausser ni baisser la voix. Quand l'un d'eux fait un récit quelconque à ses compagnons qui

l'écoutent sans l'interrompre, sa narration, qui dure souvent un quart d'heure, peut être comparée à une psalmodie du plain-chant ou à un récitatif chanté sur une seule note.

IDIOME ANTIS

Dieu	Tayta-Dios [1].	fil	manpichi.
diable	camacarinchi.	aiguille	quichapi.
ciel	inquiti.	épine	queto.
soleil	issiti.	hameçon	chagalunchi.
lune	casiri.	arc	piaminchi.
étoile	impoquiro.	flèche	chacupi.
jour	quitahuiti.	sac (vêtement)	tsagarinchi.
nuit	echitiniqui.	collier	carininquichiqui.
air	tampia.	bracelet	minguichinqui.
pluie	incani.	grelot	neguichi.
aube	quitaïbititaï.	miroir	nigarunchi.
crépuscule	chapinitonaï.	amadou	chinquirunchi.
eau	nia.	pot	cobiti.
feu	chichi.	assiette	nectiti.
froid	huanachiri.	couteau	inquiti.
homme	sirari.	corbeille	chevita.
femme	chinani.	tête	iquito.
mari	ochuema.	cheveu	noquisiri.
enfant	ananiqui.	visage	tiracamiti.
nombril	nomoquito.	front	nutamaco.
jambe	iburi.	sourcil	notorinqui.
mollet	noguta.	œil	noqui.
pied	noguiti.	nez	iquirimachi.
os	tusquichi.	bouche	nochira.
aveugle	mamisiraqui.	langue	neuta.
boiteux	coitguinchi.	dent	nai.
voleur	custi.	oreille	nequimpita.
peur	nuchaluganaqui.	cou	napurama.
arbre	imchato.	poitrine	notana.
feuille	chapi.	épaule	itisieta.
pierre	mapi.	bras	nojinpequi.
sable	impaniqui.	main	paco.
charbon	chimenco.	doigt	nacu.
fumée	chichianca.	ventre	nomoti.
cendre	samanpa.	corde	iviricha.
maison	panenchi.	plume	pachiri.
pirogue	pituchi.	danse	pina.
radeau	sintipua.	tapir	quimalo.
coton	anpechini.	ours	maïni.
sucre	impuco.	serpent	malanqui.
cacao	sarhuiminiqui.	cochon (pécari)	sintuli.
canelle	metaqui.	singe	osiato.
rocou	puchoti.	chien	ochiti.
genipahua	ana.	vautour	tisuni.
manioc	caniri.	coq	atahua-sirari.
maïs	sinqui.	poule	atahua.
tabac	saïri.	œuf de poule	atahua-iquicho.

[1] Cette qualification donnée par les Antis à l'Être suprême est évidemment empruntée par eux à l'idiome quechua et à la langue espagnole. *Tayta*, en quechua, veut dire *père*. *Dios*, en espagnol, signifie *Dieu*.

dinde (sauvage).....	canari.
perroquet.....	niniro,
perruche.....	méméri.
pigeon.....	sirumiga.
perdrix.....	quichoti.
poisson.....	humani.
araignée.....	gheto.
mouche.....	chiquito.
moustique.....	siquiri.
fourmi.....	chibuquiro.
papillon.....	pempero.
patate douce.....	curiti.
pistache de terre.....	mani.
banane.....	parianti.

papaye.....	tinti.
inga.....	inchipa.
ananas.....	chirianti.
un.....	turati.
deux.....	piteni.
trois.....	camiti.
quatre.....	maguani.
cinq.....	maguarini.
veux-tu ?.....	pinintiri.
je veux.....	pinintaqui.
quoi ?.....	quiala.
comment t'appelles-tu ?...	tayta pipayta biro.
oui..... ...	siti.
non.....	tira.

Le lendemain, au point du jour, nous prîmes congé de notre hôte Quientipucarihua et nous nous embarquâmes avec les Chontaquiros. L'histoire du père Bruno que nous

RAMEURS CHONTAQUIROS.

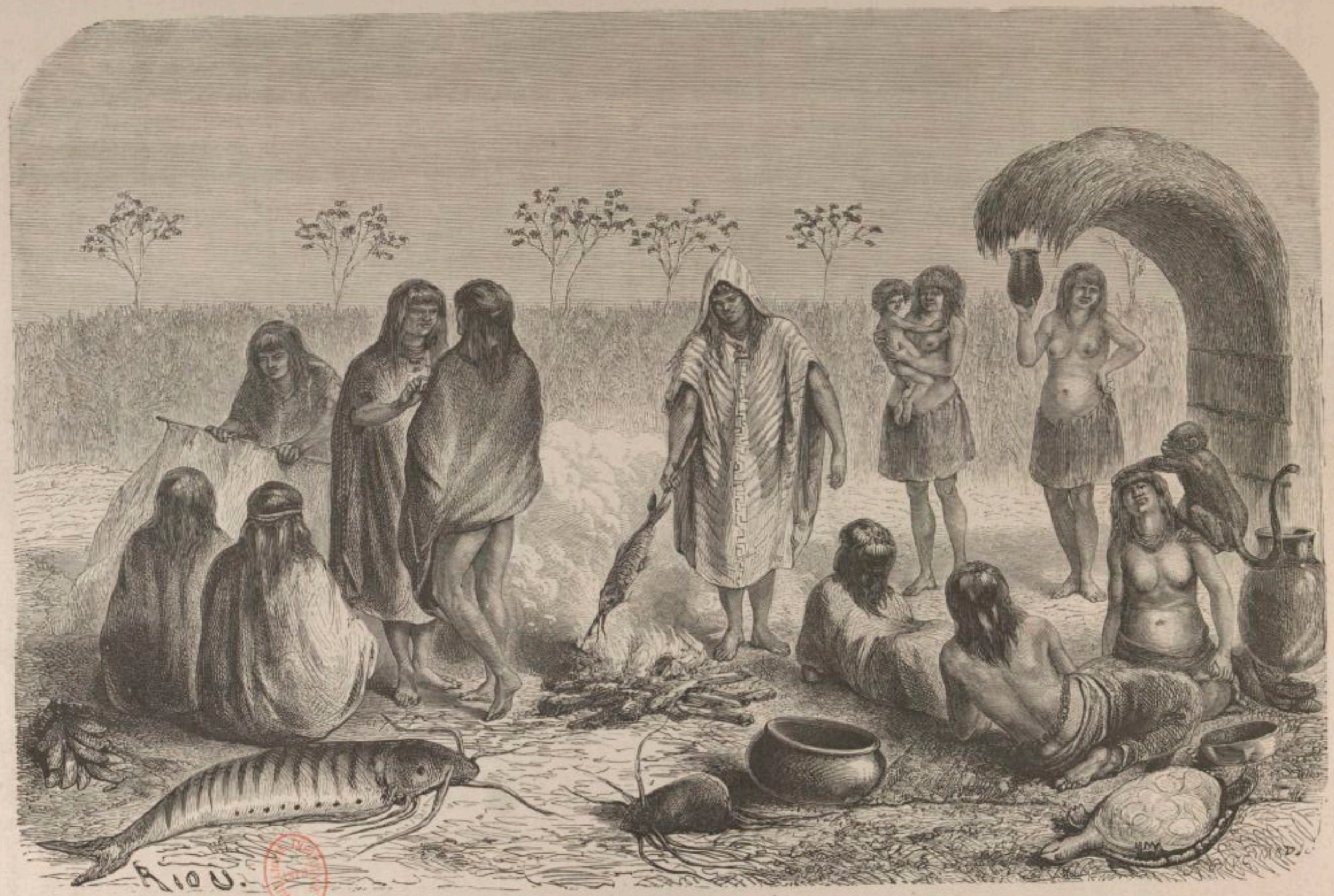
nous étions redite à l'oreille avait singulièrement refroidi nos sympathies à l'égard de ces indigènes. Malgré leur gaieté bruyante et leurs avances amicales pour rompre la glace entre nous, nous nous tînmes sur la réserve, et pendant la première journée nous n'eûmes avec ces gens suspects que des rapports de simple politesse. Nos heures de repas et de halte furent avec eux les mêmes qu'avec les Antis. Entre onze heures et midi nous nous arrêtâmes sur une plage pour déjeuner ; puis, au coucher du soleil, nous débarquâmes pour dresser notre campement, préparer le souper commun et procéder à notre toilette nocturne.

Le second jour, nous nous familiarisâmes un peu avec nos nouveaux compagnons, émerveillés que nous étions de leur adresse à manier la rame et la pagaie. Les embarcations obéissaient à leurs moindres gestes, comme un cheval de manége à la pression de main d'un habile écuyer. C'étaient des voltes, des passes, des virements suivis d'élans

furieux et de brusques arrêts dont on ne saurait se faire une idée. Ces indigènes semblaient soudés à nos pirogues comme des centaures à leurs chevaux et ne faire qu'un avec elles ; de leur côté, les pirogues devaient lire dans la pensée des Chontaquiros et prévoir leurs intentions, à en juger par la promptitude avec laquelle elles s'y conformaient.

Le travail ou plutôt le jeu de ces maîtres rameurs était accompagné d'exclamations bruyantes, d'éclats de rire et de pelletées d'eau que les pilotes de deux embarcations, en passant à portée, s'envoyaient mutuellement au visage, sans souci de nous arroser de la tête aux pieds. Chacun de nous avait fini par prendre son parti de ces plaisanteries sauvages, que d'ailleurs il eût été difficile de réprimer. Seul le comte de la Blanche-Épine paraissait ne pouvoir s'y accoutumer, à en juger par l'éclair de colère qui brillait dans ses yeux chaque fois que quelques gouttes d'eau atteignaient irrespectueusement sa personne. Cette colère chez lui était motivée par deux causes. D'abord par ce qu'il considérait comme une infraction à l'étiquette, que, dans son idée, tout homme, quelle que fût la couleur de sa peau, devait observer envers lui ; ensuite par une horreur des ablutions, qu'il poussait jusqu'à l'hydrophobie. Si, durant le voyage, chacun put le voir polir et repolir obstinément ses ongles, comme un rimeur de l'école de Despréaux peut polir un sonnet, nul ne put se flatter de l'avoir aperçu lavant les mains dont ces ongles faisaient le plus bel ornement. On comprend maintenant l'horripilation de ce pauvre monsieur en se sentant mouillé par cette pluie intempestive.

Un second supplice, plus cruel encore, auquel le condamnait la nature indisciplinée des Chontaquiros, c'était d'opérer entre lui et le chef de la commission péruvienne un rapprochement immédiat. Cet incident, chaque fois qu'il se produisait, me faisait oublier pendant un moment les hasards de la traversée et les misères du voyage. J'ai dit déjà que nos pirogues voguaient le plus souvent séparées par une distance de deux à trois cents pas ; mais depuis que nous avions affaire aux Chontaquiros, bien plus musards que les Antis, il arrivait assez fréquemment que les rameurs d'une pirogue, éprouvant le besoin de boire un coup de chicha ou d'échanger quelques paroles avec ceux d'une autre pirogue, faisaient force de rames pour les rejoindre ou les obligeaient à grands cris de s'arrêter. Quand ces pirogues étaient celles de nos amis, ce rapprochement n'était qu'une occasion de se saluer et de se sourire. Mais lorsque c'étaient celles des deux chefs de l'expédition, la chose, en raison de l'inimitié qui les séparait, prenait des proportions énormes. Qu'on se figure deux ennemis mortels brusquement rapprochés contre leur volonté et sans autre barrière entre eux que l'épaisseur du bordage de leur pirogue, équivalant à quelques centimètres. En se revoyant d'assez près pour pouvoir apprécier le plus ou moins de pureté de leurs haleines, les deux rivaux échangeaient un regard terrible et, comme des lamas exaspérés, semblaient près de se cracher au nez ; puis chacun détournait vivement la tête. Pendant que les Chontaquiros riaient, babillaient et buvaient à petites gorgées, fort éloignés de penser que les deux commandants les envoyaient mentalement à tous les diables, ceux-ci restaient la face obstinément tournée à l'Est et à l'Ouest et ne se décidaient à regarder au Nord que lorsque leurs embarcations s'étaient



HALTE D'INDIENS CHONTAQUIROS SUR LES PLAGES DE LA RIVIÈRE QUILLABAMBA-SANTA-ANA.

de nouveau séparées. Cet épisode — que nous appelions le quart d'heure de Rabelais — constitua, nous l'avouons ingénument, une des rares gaietés du voyage.

Depuis notre départ de Bitiricaya nous rencontrions fréquemment sur des plages aux noms saugrenus que le lecteur pourra trouver sur notre carte, des Chontaquiros, parents, amis ou seulement voisins de nos rameurs. Ces inconnus s'occupaient de chasse ou de pêche. Jeronimo les engageait aussitôt à se joindre à nous, leur peignant sous de si riantes couleurs le plaisir de voyager en notre compagnie, que ces indigènes abandonnaient tout pour nous suivre. Toutefois, en s'asseyant dans nos pirogues, aucun d'eux ne manquait de réclamer par l'organe du chef d'équipe un couteau et des hameçons, que d'abord nous n'osâmes pas refuser. Mais comme le nombre de ces recrues allait augmentant et que nos ressources en quincaillerie tiraient à leur fin, nous finîmes par prier l'ex-sonneur de cloches de mettre un terme à ses enrôlements, ce qu'il fit, mais non sans pester contre notre avarice et s'en plaindre à ses compagnons.

Nous pûmes juger bientôt à nos dépens du caractère de ces indigènes, si différent de celui de nos bons Antis. Autant ceux-ci s'étaient montrés doux, humbles et serviables, autant les Chontaquiros se montraient rudes, indisciplinés et surtout peu disposés à nous complaire. Où les premiers n'avaient jamais consulté que notre volonté, les seconds n'obéissaient qu'à leur seul caprice. Un fait encadré dans ces lignes en dira plus à cet égard qu'un long discours.

C'était le surlendemain de notre départ de Bitiricaya, dans l'après-midi. Comme nous passions devant l'embouchure de la rivière Misagua, il prit fantaisie à deux rameurs enrôlés du matin de s'y arrêter pour pêcher. Malgré nos représentations, ils rapprochèrent du rivage l'embarcation d'un des nôtres dans laquelle ils ramaient, sautèrent en terre et disparurent dans le fourré. Deux heures s'étant écoulées sans qu'ils eussent reparu, Jeronimo donna le signal du départ. Comme nous nous plaignions à lui de la conduite étrange de ses amis et du temps qu'ils nous avaient fait perdre à les attendre, il nous répondit cavalièrement : Quand le Chontaquiro est sur son territoire, il s'arrête où bon lui semble. — Là-dessus il baragouina à l'oreille de ses compagnons quelques mots que nous ne pûmes comprendre; mais, à la façon dont ceux-ci pesèrent sur la rame et firent voler nos pirogues, nous jugeâmes que deux rameurs de moins et deux heures perdues seraient sans influence sur le parcours de la journée.

Ayant reconnu l'inutilité de nos ordres et l'inefficacité de nos prières sur les natures mutines et fantasques de ces Chontaquiros, nous prîmes le parti de les laisser se conduire à leur guise. Désormais ils purent, sans que nous fissions la moindre objection, s'arrêter où bon leur sembla, y stationner tant qu'ils voulurent et se remettre en route quand l'idée leur en vint. Cette indifférence apparente de notre part eut un plein succès. Si nos rameurs profitèrent de la liberté que nous leur laissions pour flâner consciencieusement une moitié de la journée, ils employèrent si bien l'autre moitié qu'ils parvenaient non-seulement à regagner le temps perdu, mais même à dépasser le nombre de lieues que nous atteignions d'habitude. Il nous suffit aujourd'hui de jeter les yeux sur nos cahiers

de rumbs pour nous convaincre que les journées de navigation que nous passâmes avec eux furent les mieux remplies du voyage.

Le lendemain du jour où les deux Chontaquiros nous avaient brûlé la politesse, un de leurs camarades fut pris du désir de les imiter et profita du moment où nous déjeunions sur une plage du nom de Qumaria pour s'éclipser à travers les roseaux. Cette désertion fit d'autant plus de bruit que l'indigène était de l'équipage du comte de la Blanche-Épine, qui poussa d'effroyables cris à l'idée de n'avoir plus que six rameurs dans sa pirogue au lieu de sept qu'il avait eus depuis Bitiricaya. Nous le laissâmes sur la plage en proie à une violente colère et attendant pour se remettre en route que son rameur eût reparu. Il l'attendit si bien, que sa pirogue distancée par les nôtres resta en arrière toute la journée. Au coucher du soleil nous nous arrêtâmes. Nous étions campés depuis un moment quand le noble retardataire nous rejoignit. Sans dire un mot il se retira à l'écart, suivi de ses esclaves qui allumèrent du feu et préparèrent son souper. La nuit vint sur ces entrefaites. Vers neuf heures, nous achevions de dresser nos couchettes et nous allions nous souhaiter un doux sommeil et d'heureux songes, lorsqu'un bruit étrange arriva jusqu'à nous. C'était comme des plaintes déchirantes, entrecoupées de hoquets convulsifs et d'évacuations tumultueuses. On eût dit les gargouilles d'un édifice dégorgeant un flot de pluie. Ce bruit partait à la fois de plusieurs endroits de la plage. Nous écoutâmes, le cou tendu, l'oreille ouverte, constatant un effet dont nous ne pouvions deviner la cause, et, par cela même, frappés d'une vague terreur. L'aide-naturaliste, qui parut tout à coup, put nous renseigner sur ce bruit étrange. Pendant la journée, le chef de la commission française, ennuyé d'attendre son rameur, était allé battre le bois pour se distraire et avait découvert, enlacée aux branches d'un arbre, une légumineuse papillonacée dont les cosses renfermaient de jolis haricots tachetés de rose et de brun. Il avait rempli son mouchoir des susdits légumes, les avait écossés et, le soir venu, il les avait fait accommoder par l'esclave malgache qui lui servait de cuisinier. Malheureusement le pauvre monsieur, en croyant mettre la main sur une variété de haricots d'Espagne ou de flageolets du Pérou, était tombé sur des phaséoles vénéneux qu'il se vit contraint de rendre un moment après les avoir absorbés. Le cuisinier, qui avait mangé le reste de ces haricots, et le marmiton, un jeune Indien Apinagé, qui avait léché la casserole, éprouvaient les mêmes tranchées que leur maître et, quoique d'une nature inférieure à la sienne, les traduisaient absolument de la même façon. De là ce trio de plaintes et d'évacuations qui nous avait si fort alarmés. Cet empoisonnement n'eut d'autres suites que de rendre désormais le chef de la commission française très-circonspect à l'endroit des gousses, des baies et des siliques qu'il ne connaissait pas. Pour éterniser le souvenir de cet événement, qui eût pu priver l'Institut de France d'un de ses futurs membres, je donnai sur ma carte au site d'Isiapiniari, où il avait eu lieu, le nom plus expressif de *Playa del Vomito*, — la plage du Vomissement. — Un sommeil bienfaisant calma l'irritation gastrique du comte de la Blanche-Épine, dont les yeux un peu caves, le lendemain, témoignaient seuls de l'effroyable lutte que son estomac avait eu à soutenir contre les haricots sylvestres.

Le quatrième jour de voyage, nous atteignîmes, sur les cinq heures, un endroit

appelé Sipa, où, pour la première fois, nous vîmes une véritable habitation d'Indiens Chontaquiros. Jusqu'alors nous n'avions relevé sur le territoire de ces indigènes que de méchants abris construits à la hâte, à demi effondrés par la pluie et si desséchés par le soleil, que l'approche d'une lentille eût suffi pour les enflammer. L'habitation que nous avions sous les yeux se composait de deux plans inclinés, se joignant au sommet de façon à figurer un angle de 45°. Cet ajoupa, wigwam, carbet ou hangar, selon qu'on voudra l'appeler, était grand ouvert à l'Est et à l'Ouest et fort peu clos du côté du Nord et du Sud, dont les vents pouvaient balayer son enceinte, grâce à l'intervalle qui séparait du sol les parois latérales de sa toiture, posées sur une rangée de piliers. Cette toiture, renforcée par des bambous et des perches faisant l'office de poutres et de chevrons, était fabriquée avec des folioles de palmier, et d'une façon assez singulière pour que nous croyions devoir l'expliquer. Deux pétioles de palmier,

AJOUPAS PROVISOIRES D'INDIENS CHONTAQUIROS

pourvus de leurs folioles et fendus longitudinalement, avaient d'abord été placés côte à côte et horizontalement; puis les quatre rangées de folioles y adhérant avaient été nattées ensuite, deux au-dessus de ces pétioles, deux au-dessous, et formaient comme une trame de quelque dix pouces de large, au delà de laquelle recommençait la même combinaison de pétioles transversaux et de folioles tressées. L'ensemble de ce travail rappelait un peu la disposition géométrique de ces planchers que les parqueteurs appellent *point de Hongrie*, bien qu'elle ne reproduise qu'imparfaitement le tissu ou le réseau de la dentelle de ce nom.

Plus tard, il nous fut donné de voir bien des maisons d'Indiens et bien des genres de toitures[1], mais aucune ne nous parut réunir à un aussi haut degré que celle de Sipa

[1] Nous donnerons à l'article *Missions de l'Ucayali* un dessin spécimen de ces différents genres de toiture.

les conditions de solidité, d'élégance et de sveltesse [1]. Malgré des proportions quasi-monumentales, car sa hauteur était d'environ quarante pieds, sa largeur de cinquante, sa profondeur de vingt-cinq, elle paraissait à distance si frêle et si légère qu'on l'eût crue hors d'état de résister au souffle d'une forte brise. Néanmoins, depuis dix ans qu'elle était construite, elle défiait les rudes tempêtes de l'équinoxe et les coups de vent qui courbent et brisent les arbres centenaires de la forêt.

Derrière cette demeure édifiée à vingt pas du rivage et sur un talus assez élevé pour que les débordements de la rivière ne pussent l'atteindre, s'étendait une plantation de papayers, de cannes à sucre, de coton, de tabac et de rocou [2]. Une franche hospitalité nous fut offerte sous ce toit de Sipa, où vivaient en commun trois familles de Chontaquiros, comprenant une vingtaine de personnes. Avant de nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions, on nous fit asseoir sur des nattes et on nous servit, dans une terrine à deux anses, de la viande de pécari cuite avec des bananes vertes. Un coup d'œil d'amateur donné à ce ragoût me suffit pour juger que plus d'une bouche indigène avait dû barboter à même [3]. Nos compagnons, à qui je communiquai ma remarque, furent du même avis que moi; mais depuis longtemps nos estomacs étaient au-dessus de pareilles vétilles, et, retroussant nos manches jusqu'aux coudes, nous commençâmes de pêcher dans l'eau trouble.

Tout en harponnant ma provende, je relevais des détails locaux assez pittoresques. Aux perches transversales de la toiture étaient suspendus des corbeilles de formes et de capacités diverses, des gerbes d'épis de maïs, des récipients en jonc contenant une provision d'arachides, des régimes de bananes en train de mûrir, des pastèques, des coloquintes, des quartiers de venaison boucanée et grillée. A ces munitions de bouche étaient joints des sacs, des gibecières et des capuchons tissés par les ménagères, des

[1] Ce mode élégant de construction n'est pas usité seulement chez les Chontaquiros de l'Amérique du Sud, on le retrouve, et avec un degré de supériorité incontestable, chez les nations de l'Océanie. Les naturels du Havre-Dorey, de l'île Masmapi, de Touga-Tabou, de Bea, de Viti, etc., ont, avec des demeures semblables, quelques tombeaux de leurs chefs, bâtis dans l'appareil cyclopéen et *isodomon*. Les icones de ces peuples et les dessins de leurs tatouages rappellent le style indo-mexicain, et, à en juger par les simulacres placés au-dessus de leurs principales demeures et par la décoration *ityphallique* de la maison sacrée à Dorey, le culte mystérieux du *lingam* est encore en honneur chez eux.

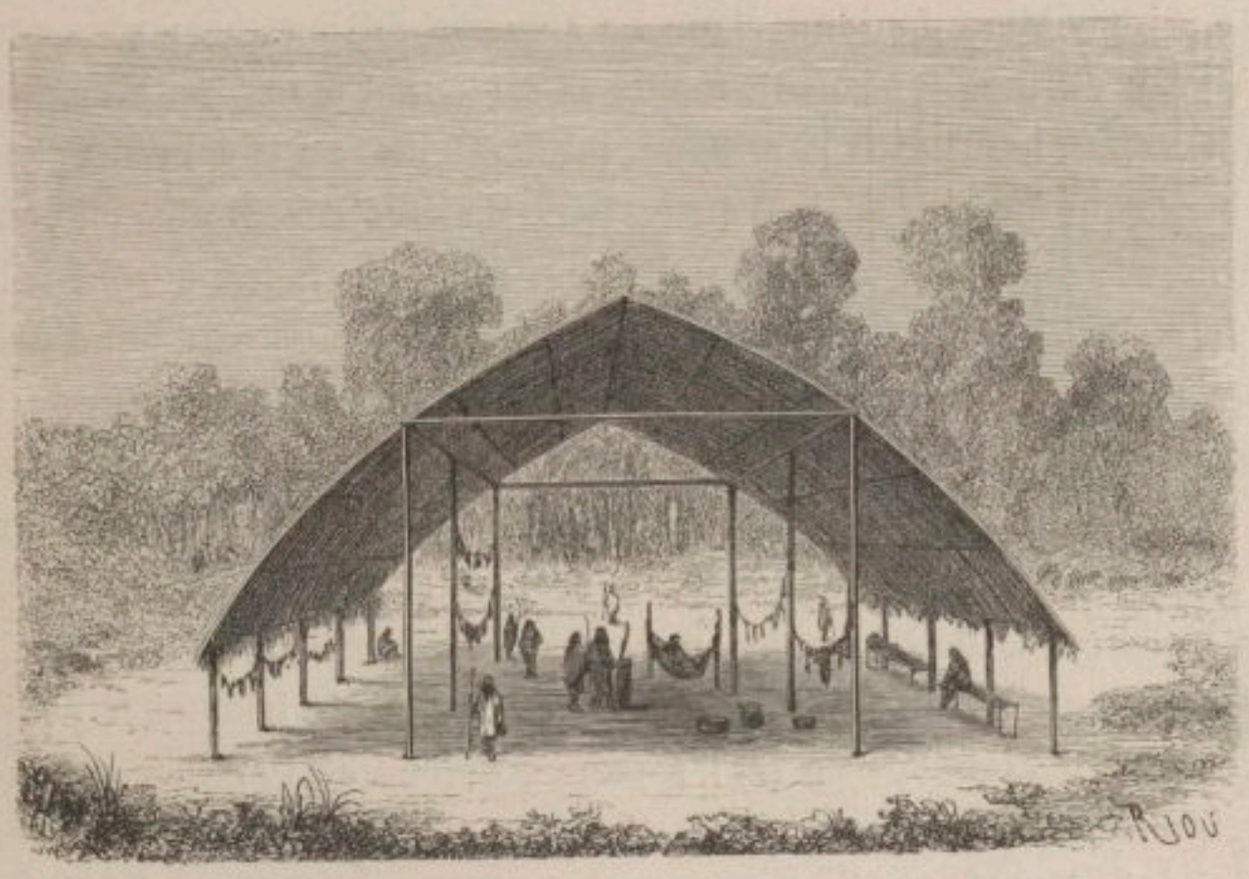
[2] Quand nous parlons des *plantations* de ces naturels, le lecteur voit peut-être en idée de grands espaces défrichés et de vastes cultures; il est de notre devoir de le désabuser à cet égard. Les plantations de ces indigènes, quelle que soit la nation ou la tribu à laquelle ils appartiennent, ne comptent guère en étendue qu'une cinquantaine de pieds carrés, et se composent de cinq à six papayers, de quinze à vingt bananiers, d'une trentaine de cannes à sucre, de deux ou trois cotonniers, de quelques plants de tabac, etc., etc.

[3] Les Chontaquiros, comme les Antis, comme tous les Indiens, lorsqu'ils mangent en commun et à même la marmite, prennent tel ou tel morceau qui leur paraît à leur convenance, y goûtent, le mâchent même et le rejettent dans la marmite après l'avoir mâché, si le susdit morceau n'a pas les qualités qu'ils s'attendaient à lui trouver. Ils font de même pour les sauces ou les liquides qu'ils dégustent, puis dégurgitent dans le vase commun.

Cet usage n'est pas seulement en honneur chez nos bons *sauvages*. Maintes fois nous l'avons observé, avec quelques variantes, dans des intérieurs *civilisés* et parmi des familles de l'aristocratie péruvienne, où une aïeule, un vieil oncle, un personnage âgé et influent, répétait à table la même manœuvre, prenant avec les doigts un morceau de son choix, le grignotant ou le suçant, et le remettant dans le plat après l'avoir sucé ou grignoté.

monceaux de coton brut et des pelotons de coton filé, des arcs, des flèches, des casse-tête et des pagaies, des pots et des marmites, des tambours et des flûtes, des colliers, des coiffures de plumes et des bracelets pour les jours de fête ; une véritable boutique de bric-à-brac.

Quand vint le soir et que deux feux allumés en dehors de l'ajoupa éclairèrent tous ces objets d'une façon bizarre, qu'aux interpellations des femmes, aux rires et aux cris des enfants, s'unirent le brouhaha de quatre idiomes tout étonnés de s'affronter, le va-et-vient de nos amis et de nos hôtes, montant ou descendant de la plage au logis, le tableau prit un caractère d'originalité puissante, qui pour être reproduit eût nécessité le concours de la palette et de la plume, de la couleur et du récit. Comme opposition à cet intérieur plein de bruit, de mouvement, de clartés rouges et d'ombres noires, une paix profonde régnait au dehors. La lune, entourée d'un large halo, éclairait le paysage



HABITATION D'INDIENS CHONTAQUIROS, A SIPA.

d'une façon surnaturelle ; le sol était d'un gris de cendre, la double ligne des forêts d'un vert noirâtre, et la rivière, immobile entre ces deux bandes obscures, semblait une immense glace vue du côté du tain.

Notre sommeil de cette nuit ne fut troublé par aucun rêve. Le lendemain, avant de partir, nous nous acquittâmes envers nos hôtes des deux sexes, en distribuant aux hommes quelques hameçons, aux femmes des boutons et des verroteries.

Au sortir de Sipa, la végétation redevint languissante et morne ; les deux berges de la rivière prirent un aspect désolé. Au lieu de ces pans de forêts enguirlandés de sarmenteuses et de plantes volubiles, vertes draperies que le vent faisait onduler, nous n'eûmes devant nous que des plages de sable invariablement bordées de roseaux, de joncs et d'œnothères. Ces plages s'étendaient à perte de vue ; la boussole, comme toujours, nous donna le mot de l'énigme, l'explication de ce changement de décors. La rivière, après

avoir décrit à l'Est une courbe de trente lieues, rétrogradait maintenant à l'Ouest, et l'approche de la Cordillère, au-devant de laquelle elle s'avançait, ressuscitait le minéral et étouffait l'arbre et la plante.

Au milieu du jour, comme les pirogues de nos compagnons avaient sur la mienne une assez grande avance, j'atteignis un endroit où le lit du Quillabamba-Santa-Ana, barré par deux îlots de sable et de cailloux, présentait trois bras d'inégale largeur. Un hasard malheureux voulut que mes rameurs s'engageassent précisément dans celui des trois qui bordait la rive gauche et où le courant filait huit nœuds à l'heure. L'embarcation, lancée comme un cheval de course, enfila cet étroit canal, auquel servait d'écluse ou de barrière le tronc d'un *Siphonia elastica*, déraciné par une crue des eaux. L'arbre-géant, tombé de la terre ferme sur un des îlots, opposait une digue au courant et divisait sa masse en lames inégales couronnées d'une blanche écume. Notre embarcation, furieusement entraînée, alla s'engouffrer entre l'énorme souche et les galets du fond, où elle resta prise comme dans un étau. La secousse fut horrible ; mes deux rameurs se jetèrent à l'eau et, moitié nageant, moitié se soutenant à l'arbre, atteignirent la rive sans accident. Je restai seul dans la pirogue, immergé jusqu'à la ceinture et assourdi par le bruit des lames qui me souffletaient en passant. Ma situation, comme on peut en juger, était assez critique; mais celle d'un grand singe, un *ateles niger*, attaché à la proue de l'embarcation, était intolérable, et, pour en sortir, il rompit sa corde et d'un seul bond s'élança jusqu'à moi. La rencontre fut si brusque que je ne pus ni la prévoir, ni l'éviter; l'animal avait jeté ses longs bras autour de mon cou, et, la peur décuplant ses forces, il me serrait à m'étrangler. Pour me débarrasser de son étreinte, je ne vis rien de mieux que de le saisir d'une main par la peau du dos, et de l'autre main de lui appliquer de rudes taloches sur le museau. Déjà la pression de ses bras se relâchait et la victoire allait se déclarer en ma faveur, lorsqu'en jetant sur lui un regard de triomphe, je vis ses dents s'entre-choquer, de grosses larmes rouler dans ses yeux et l'expression d'une douleur poignante empreinte sur sa face simiane. Ma peur et ma colère s'évanouirent aussitôt. J'eus honte d'avoir frappé au visage cet aïeul de l'humanité ou ce dernier produit de la série humaine, selon qu'on voudra considérer l'apparition de la bête ici-bas; et, pour atténuer autant qu'il était en moi cette action indigne, je baisai pieusement le museau noirâtre de l'animal. Il comprit apparemment mes remords et s'en montra touché, car, pour me prouver qu'il ne me gardait pas rancune, il décroisa ses bras, sauta sur mes épaules et s'y établit à califourchon.

Le premier soin de mes rameurs en abordant au rivage avait été de courir après les embarcations qui nous précédaient, de héler la plus rapprochée et d'informer les personnes qui la montaient de la situation dans laquelle ils m'avaient laissé. Cette embarcation était celle de la commission péruvienne ; ce fut elle qui vint m'aider à sortir du bain où je me morfondais depuis plus d'une heure, invoquant pour mon singe et moi l'appui du Ciel et le secours des hommes.

Ici un lecteur ami de ses aises m'objectera peut-être qu'à l'exemple de mes rameurs j'eusse pu, moitié nageant, moitié m'accrochant au tronc d'arbre, gagner le bord en

ASPECTS VARIÉS DES PLAINES DU SACREMENT.

toute hâte au lieu de stationner dans la rivière, où je pouvais prendre une pleurésie.

A cette objection, dont je reconnais la valeur, je répondrai qu'il eût fallu faire abandon des hardes et des papiers qui se trouvaient dans la pirogue, et c'est à quoi je ne pus me résoudre. Le Quillabamba-Santa-Ana possédait déjà bien assez d'effets de ma garde-robe sans que je lui abandonnasse encore les quelques chemises qui me restaient.

Avec l'aide de mes libérateurs, je parvins à opérer le sauvetage de mes nippes et de mes papiers, puis j'escaladai, au milieu des eaux bouillonnantes, le malencontreux Siphonia, cause de mes maux, et me laissai tomber dans l'embarcation péruvienne. J'y fus reçu à bras ouverts par le capitaine de frégate et l'alferez faisant fonctions de lieutenant. Ma pirogue, que les efforts combinés de vingt hommes et d'autant de bœufs

MÉMORABLE COMBAT ENTRE UN ATELES NIGER ET UN ATELES RUFUS.

n'auraient pu retirer de l'endroit où elle s'était engagée, fut abandonnée à son triste sort.

Un incident tragique signala mon admission parmi nos amis. L'*ateles niger* que je portais sur mon épaule n'eut pas plutôt aperçu l'*ateles rufus*, cher au lieutenant, qu'au mépris de l'hospitalité qu'on nous donnait, il s'élança sur lui, le prit à bras-le-corps et le mordit cruellement aux abat-joues. Celui-ci riposta de son mieux à l'injuste agression dont il était l'objet et, selon la loi du désert, rendit coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent. Alors ce fut une lutte acharnée entre les deux, singes qui se gourmèrent au fond de l'embarcation avec des cris aigus et des grincements de dents furieux.

Ce mémorable assaut entre le *niger* et le *rufus*, égaux en force et en grandeur et ne différant que par le pelage, durerait peut-être encore à l'heure où j'écris ces lignes, si chacun de nous, empoignant son quadrumane par la queue et tirant en sens opposé, n'y eût mis un terme, au grand récri des Chontaquiros, que cette lutte semblait amuser fort.

Les deux frères simians, qu'à dater de cette heure je surnommai le noir *Étéocle* et le roux *Polynice*, furent attachés aux deux bouts de l'embarcation et, dans l'impossibilité de s'appréhender derechef, échangèrent en signe d'inimitié les plus outrageuses grimaces.

Les divers épisodes que je viens de raconter en quelques lignes avaient duré près de trois heures. Le chef de la commission péruvienne, jugeant qu'il était inutile de songer à rattraper nos compagnons qui avaient sur nous une avance considérable, laissa les Chontaquiros bavarder entre eux au lieu de ramer et la pirogue descendre en oscillant au fil de l'eau. Nous convînmes de camper au premier endroit qui nous offrirait les commodités désirables pour un bivouac nocturne, et d'en partir le lendemain avant le jour pour rallier le gros de la troupe.

Vers cinq heures, nous arrivions à l'embouchure de la rivière Apurimac, où mon premier soin, en débarquant, fut d'étaler mon linge et mes papiers mouillés, que la chaleur du sable et les rayons obliques du soleil eurent bientôt séchés.

L'endroit où nous venions d'aborder offrait une plage spacieuse, jonchée de sable et de menus galets et figurant un arc dont la rivière formait la corde. Au fond de cette plage, bordée de taillis clair-semés et de grands roseaux, apparaissait un ourlet de collines, ici dénudées, là revêtues d'une maigre végétation. Derrière ces collines et les dominant de quelque cent mètres, s'étendait une rangée de cerros de couleur rougeâtre, tachetés par places d'espaces verdoyants. Une chaine de montagnes, aux faites dentelés, doucement azurées par la distance, se montrait au-dessus des cerros et terminait la perspective. Un calme profond régnait en ces lieux. Le vent s'était tu. Le soleil venait de disparaître derrière un amas de petits nuages que ses derniers rayons frangeaient de cinabre et de feu. La rivière Apurimac, divisée en trois bras [1], coupait inégalement la plage que nous achevons de décrire, et ses eaux d'un vert d'émeraude, qu'aucun vent ne ridait, venaient, dans un calme superbe, se mêler aux ondes troubles et jaunâtres du Quillabamba-Santa-Ana.

Je me fusse arrêté longtemps devant ce tableau, si le chef de la commission péruvienne, qu'il n'intéressait que médiocrement, ne m'eût demandé tout à coup et d'un air perplexe ce que je comptais manger à souper, aucune espèce de provisions ne se trouvant dans la pirogue. Non-seulement je pus répondre à sa question et le tirer d'embarras, mais même m'acquitter honorablement envers lui. Pour cela, il me suffit d'ouvrir un caisson-havre-sac qu'au début du voyage je portais sur mon dos, à l'aide de bretelles. Dans ce caisson était enfouie sous des croquis de plantes et des réflexions manuscrites, certaine boîte de sardines à l'huile que le lecteur a sans doute oubliée, mais dont je m'étais toujours souvenu. Cette boîte, qui depuis notre départ d'Écharati avait supporté bien des chocs, subi bien des averses, échappé à bien des naufrages, fut retirée, un peu oxydée, il est vrai, de l'endroit où je la tenais, mais gardant fidèlement, malgré cet oxyde, le dépôt que le fabricant de conserves alimentaires lui avait confié. A l'aide d'un couteau et d'une pierre, j'enlevai son couvercle et remis à chacun

[1] Le bras principal de cette rivière peut avoir cent cinquante mètres de largeur et les deux autres de soixante-dix à quatre-vingts mètres.

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE APURIMAC.

de nous, y compris le mozo Anaya, compagnon du cholo Antonio, une part du poisson qu'elle contenait. Comme nous étions quatre pour manger cinquante sardines, c'étaient juste douze et demie qui revenaient à chaque individu. Un morceau de pain eût été nécessaire pour accompagner ce mets irritant, mais nous y suppléâmes en buvant une gorgée d'huile. Les Chontaquiros, qui avaient énergiquement refusé de goûter à ce qu'ils appelaient du *poisson pourri*, soupèrent d'air et de rosée et réclamèrent seulement par l'organe de l'interprète la boîte de fer-blanc, que nous leur abandonnâmes après l'avoir vidée. Cet objet, qu'ils lavèrent et fourbirent pour lui enlever son odeur, fut conservé par eux comme un échantillon de l'industrie européenne.

Nos sardines mangées, nous nous couchâmes sur les pierres, faute d'herbe ou de roseaux pour fabriquer des matelas. Nos rameurs, qui avaient jugé convenable de ne pas souper, trouvèrent opportun de ne pas dormir et passèrent la nuit à chuchoter entre eux. Malgré le dédain qu'ils affectaient à l'égard des Antis et leur ton railleur en parlant de ces indigènes, je crus comprendre qu'ils n'étaient pas très-rassurés de se trouver de nuit, sans armes et en petit nombre, à l'embouchure de l'Apurimac, dont les deux rives, dans l'intérieur, sont habitées par des Indiens Antis. De temps en temps je les voyais se soulever sur un coude, interroger de l'œil les noires profondeurs de la rivière et échanger quelques mots à voix basse. Peut-être craignaient-ils une surprise de l'ennemi ; car si les Antis riverains du Quillabamba-Santa-Ana vivent en d'assez bons termes avec les Chontaquiros et se laissent au besoin rançonner par eux, leurs frères de l'intérieur ne se montrent pas d'aussi bonne composition et tiennent à distance respectueuse leurs turbulents voisins.

L'inquiétude de nos rameurs s'évanouit avec l'obscurité. Quand parut le jour, nous voguions au large. En se retrouvant au milieu de l'Apu-Paro, c'est le nom que prend notre rivière après sa jonction avec l'Apurimac ou Tambo (*Tampu*), la verve des Chontaquiros, contenue par la peur, fit explosion ; tous se mirent à babiller, de concert avec les singes et les oiseaux qui s'éveillaient sur les deux rives.

Tout en suivant le cours de l'Apu-Paro, formé, comme nous venons de le dire, par la réunion des rivières Apurimac et Quillabamba-Santa-Ana, jetons un coup d'œil, non sur cette dernière que nous avons vue sortir, à Aguas-Calientes, du Huilcacocha ou lac de Huilca, mais sur sa voisine, dont nous n'avons rien dit encore, bien que les géographes s'en occupent depuis longtemps et que sa noblesse historique fût déjà reconnue au temps des Incas.

Le lac de Vilafro, d'où sort l'Apurimac, est situé par 16° 55″ de latitude australe, entre les Sierras de Cailloma, de Velille et de Condoroma, ramifications de la chaîne des Andes occidentales. La longueur de ce lac est d'environ deux lieues, sa largeur d'une lieue et demie, et sa profondeur variable entre trois et sept brasses.

De la vasque fracturée de ce bassin, dans la partie de l'Est, s'échappe un ruisseau qui s'épand sans bruit à travers la plaine et, grossi à huit lieues de là par les eaux du torrent Parihuana, prend le nom de rivière de Chita, sous lequel il longe les provinces de Canas et de Chumbihuilcas, se dirigeant au Nord en ligne presque droite.

Après un trajet de vingt-trois lieues, durant lequel il a reçu neuf ruisseaux par la gauche et onze par la droite, il passe brusquement du Nord à l'Ouest, prend le nom d'Apurimac en quittant la province de Quispicanchi pour entrer dans celle de Paruro ; puis, rectifiant insensiblement son cours, il traverse les provinces d'Antas et d'Abancay et coupe, dans l'aire du Nord-Est, la chaine des Andes centrales. Là, profondément encaissé entre de hautes montagnes, il parcourt des solitudes inaccessibles où, pendant vingt-cinq ou trente lieues, on le perd de vue. Il reparaît à gauche des vallées de Santa-Ana et de Huarancalqui, se dirigeant toujours au Nord-Nord-Est. — Grossi tour à tour par les eaux du Pachachaca, du Pampas ou Cocharcas, du Xauja ou Mantaro, descendus des hauteurs d'Abancay, d'Ayacucho, de Huanta, de Huancavelica et de Pasco, il traverse la région du Pajonal, reçoit par la gauche les deux rivières jointes en un seul cours, de Pangoa et de Chanchamayo (*Ene y Perene*), et désormais stationnaire dans la

SOURCE DE LA RIVIÈRE APURIMAC.

direction du Nord-Nord-Est quart Nord, il opère sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana par 10° 75″ de latitude.

Pendant longtemps il fut de mode parmi les géographes de considérer le Tunguragua ou Marañon, issu du lac de Lauricocha, dans la Cordillère de Bombon, comme le tronc de l'Amazone [1]. Puis, cette opinion fut abandonnée, et les cartologues revendiquèrent pour la rivière Ucayali, continuation de l'Apu-Paro, l'honneur de cette paternité. Seulement, comme ils n'étaient pas bien d'accord sur la naissance de l'Ucayali lui-

[1] Cette erreur naquit des suites d'un procès intenté en 1687 par les Franciscains de Lima aux Jésuites de Quito, au sujet du village ou mission de San Miguel des Conibos, que les derniers réclamaient comme leur propriété légitime. Pour baser le jugement qu'elle était appelée à rendre dans l'affaire, *la Real Audiencia* de Quito demanda une carte des lieux, qui fut dressée par le P. Samuel Fritz, de la Compagnie de Jésus. Le crédit dont les Jésuites jouissaient à cette époque dans le monde savant fut cause qu'on adopta sans discussion le tracé chorographique dudit Père, où le Tunguragua était considéré comme le tronc de l'Amazone. Cette erreur fut reproduite pendant près d'un siècle et demi par nos cartographes européens.

même, que les uns assuraient être notre Quillabamba-Santa-Ana, et les autres l'Apurimac, on ne sut trop d'abord à laquelle des deux rivières on devait rattacher l'Amazone. Le temps finit par éclaircir tous les doutes à cet égard. Aujourd'hui l'Apurimac ou Tampu est définitivement reconnu pour le tronc véritable et le père du roi des fleuves. A ceux qui demanderaient la raison de cette préférence, nous répondrons que le cours de l'Apurimac est plus long de vingt-cinq lieues que celui du Quillabamba-Santa-Ana, et qu'il est navigable, ainsi que certains de ses affluents, mais seulement pour des pirogues, sous des latitudes où le Quillabamba-Santa-Ana n'est encore qu'un ruisseau-torrent encombré de pierres.

Les rives de l'Apurimac et celles de la plupart de ses affluents dans la région du Pajonal furent explorées de bonne heure par des moines et des Jésuites, qui avaient réuni dans les missions du Cerro de la Sal, de Jésus-Maria, de San Tadeo de los Autos, etc., comprenant une soixantaine de villages, quelques milliers de catéchumènes de la nation Antis, divisée, comme nous l'avons dit, en une douzaine de tribus. Pendant une période d'un siècle et demi (cent cinquante-cinq ans) ces religieux, animés d'un saint zèle, catéchisèrent aux dépens de leur vie les hordes barbares de la région du Pajonal, aujourd'hui éteintes, ainsi que les missions et les villages qu'on avait fondés à leur intention. Les bibliothèques des couvents du Pérou abondent en relations imprimées et manuscrites qui traitent au long de ces prédications et de ces massacres. En 1635, le moine Ximenez inscrit son nom en tête de ce martyrologe que ferme en 1790 le père Mateo Menendez [1].

Pour compléter cette notice sur l'Apurimac, nous voudrions pouvoir annoncer aux statisticiens qui voient l'avenir de l'humanité dans les débouchés commerciaux des peuples, que cette rivière dont ils se préoccupent depuis longtemps est une voie tracée par la nature pour faire communiquer la frontière du Brésil avec l'intérieur du Pérou. Mais cette théorie de cabinet, prônée par certains traités de géographie, est irréalisable dans la pratique, à cause de la profondeur variable de l'Apu-Paro, des rapides, des écueils, des bas-fonds et des dépôts alluvionnaires dont il est littéralement semé; à moins que les volcans voisins, faisant l'office de pionniers, ne viennent en aide au commerce et à l'industrie, et, par des commotions et des déchirements, ne dégagent, déblayent, élargissent et creusent cette grande voie pour la mettre en état d'être parcourue, l'imagination recule devant les travaux préparatoires qu'il faudrait entreprendre avant d'arriver à constater son utilité [2].

[1] C'est de la seule région du Pajonal que nous entendons parler ici et non de la contrée limitrophe, si improprement appelée *Pampa del Sacramento*, et qui, elle aussi, a eu, comme sa voisine, ses apôtres et ses martyrs.

[2] Cette voie transitable, dont se préoccupent les voyageurs et les géographes, est trouvée depuis longtemps. La nature a pris soin de la tracer par les rivières Pachitea, Pozuzo et Mayro, qui conduisent à la ville de Huanuco, et de celle-ci au cœur de la Sierra. Les Missionnaires du collége d'Ocopa, qui vont et viennent de ce séminaire aux missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca, sur l'Ucayali, donnent à cet égard des renseignements précis. « Du cerro de Pasco, distant de Lima de trente lieues, disent-ils, on compte quinze lieues jusqu'à la rivière Mayro et quatorze lieues de cette rivière à l'ancienne mission du Pozuzo; total, vingt-neuf lieues. En ouvrant un chemin du Mayro au Pozuzo et jetant un pont sur cette dernière rivière, on éviterait de faire un détour par la cité de Huanuco et l'on abrégerait de quarante-neuf lieues le voyage d'Ocopa à Sarayacu. »

Disons donc un adieu définitif à l'Apurimac et, satisfait d'avoir relevé correctement son cours, ne nous occupons pas plus longtemps des prétendus services qu'il est appelé à rendre dans l'avenir aux négociants en quinquina et en salsepareille.

Durant toute la matinée, nous naviguâmes au milieu d'un véritable archipel formé par des amas de sable et de cailloux qui divisaient en une multitude de canaux la rivière fort large à cet endroit, mais sans profondeur. Plusieurs fois il nous arriva de nous mettre à l'eau pour alléger notre pirogue dont la coque froissait avec un bruit rauque les cailloux du fond ; d'énormes troncs d'arbres, tombés de l'une ou de l'autre rive, étaient venus, poussés par le courant, s'échouer à l'entrée des canaux et en rendaient la navigation sinon périlleuse, du moins très-fatigante.

A midi nous dépassions le dernier îlot pierreux de cet archipel, auquel succédait une île boisée dont l'extrémité s'allait perdre derrière une courbe de la rivière. Un soleil de feu dardait ses rayons sur nos têtes. L'Apu-Paro semblait rouler des flots d'argent

ASPECT DE LA RIVIÈRE APU-PARO ET DES PLAINES DU SACREMENT.

liquide, et nos yeux éblouis cherchaient sur sa surface lumineuse le sillage, hélas! effacé des pirogues de nos compagnons. A l'inquiétude de n'avoir découvert encore aucune de leurs traces, se joignaient les sollicitations de plus en plus pressantes de notre estomac, leurré plutôt que satisfait par les sardines de la veille, et demandant de ce ton brutal qui n'appartient qu'à lui, une nourriture solide.

Comme nous approchions de l'île boisée que nos Chontaquiros appelaient Santa-Rosa, d'effroyables cris retentirent dans les fourrés. Une douzaine d'indigènes, qui guettaient apparemment notre arrivée, à en juger par la satisfaction que témoignèrent nos rameurs en les apercevant, se jetèrent dans une pirogue qui vola sous l'effort de leurs rames et vinrent nous prendre à la remorque. En quelques minutes nous eûmes atteint

la partie de l'île où nos compagnons avaient trouvé, depuis la veille, bon souper, bon gîte et nombre de gens avides de couteaux et de hameçons.

L'accueil que nous fit la population de cette île, qui comptait soixante et une personnes, y compris les femmes et les enfants, fut aussi empressé que celui du comte de la Blanche-Épine fut superbement dédaigneux. A peine ce noble monsieur nous eut-il aperçus, qu'il pivota sur ses talons et nous tourna le dos, comme si nous eussions apporté quelque épidémie. De sa façon d'agir, j'augurai que notre absence prolongée avait dû l'intriguer, puis l'inquiéter, et qu'il en avait tiré la conclusion logique, que nous ne nous étions arrêtés en chemin que pour machiner un complot ténébreux contre sa personne. Des insinuations vagues de l'aide-naturaliste faisant fonctions de secrétaire nous confirmèrent dans notre opinion.

L'idée que le chef de la commission française avait pu nous prendre pour des conspirateurs, aiguisant dans l'ombre leurs couteaux de pacotille à défaut du poignard classique, ne nous empêcha pas de fêter le poisson bouilli à l'eau et sans sel ni poivre, qu'on nous servit avec quelques racines. Chacun plongeant la main dans le brûlant liquide, au risque d'y laisser un gant de sa peau, se récupéra d'un long jeûne. Quand de l'aliment qu'avait contenu la marmite, il ne resta plus que des arêtes, des nageoires et quelques œils de graisse perlant sur une eau trouble, nous nous levâmes et d'un signe de tête nous remerciâmes nos hôtes de cet échantillon de leur cuisine. Le capitaine et le lieutenant allèrent digérer à l'ombre, pendant que j'explorais le domaine inconnu où le hasard venait de nous conduire.

L'île qu'à distance nous avions crue d'une certaine étendue, cachée à moitié qu'elle était par une courbe de la rivière, n'avait en réalité que dix-huit cents pas de longueur sur cinq cents de largeur. Son sol, presque au niveau de l'eau dans la partie du Sud, présentait à l'extrémité Nord un renflement élevé de quatre ou cinq mètres, du haut duquel on découvrait tous les environs. Une partie de la végétation avait été détruite par la hache et le feu ; des squelettes d'arbres encore pourvus de leurs branchages charbonnés gisaient à terre, se détachant en noir sur des amas de cendres grises. La végétation restée debout offrait un spécimen de celle disparue ; elle se composait de bambous, de cécropias, de gynériums, de buissons d'une solanée épineuse et de borraginées traçantes. Au bord de l'eau dans laquelle leurs racines étaient submergées, croissaient pêle-mêle des œnothères, des alismacées et trois ou quatre variétés de balisiers.

Sur la face de l'île tournée au couchant s'élevaient sept ajoupas inégalement espacés, grossièrement construits et couverts en roseaux. Quelques plants de bananiers et de yuccas (*manioc*) dressaient leurs tiges vertes au-dessus des cendres du défrichement, qui paraissait remonter à trois mois et témoignait chez les colons de Santa-Rosa des intentions agricoles et pacifiques.

De question en question, nous en vînmes à savoir que ce coin de terre défriché et ces sept cahutes étaient le plan d'une mission projetée par les Chontaquiros, pour y installer tôt ou tard un chef de la prière qu'ils se proposaient d'aller demander à Sarayacu, préfecture apostolique du département de l'Amazone.

En écoutant ces détails, nous nous rappelâmes l'histoire du père Bruno, assassiné, au dire des Antis, par Jeronimo le sonneur de cloches, et nous craignîmes pour le sort du futur missionnaire un sort semblable à celui de son prédécesseur. Peut-être le chrétien

PROJET DE MISSION CHEZ LES CHONTAQUIROS DE L'ILE SANTA-ROSA.

relaps avait-il été chargé par ses compagnons d'organiser un second massacre, et parmi ceux qui nous entouraient se trouvaient les complices qui l'avaient aidé dans la perpétration de son premier crime !

Toutefois, comme ces suppositions étaient sans fondement [1], que l'accusation portée par les Antis pouvait être une de ces calomnies devant lesquelles ne reculent ni les nations ni les individus quand il s'agit de satisfaire un besoin de haine, nous oubliâmes momentanément le récit faux ou vrai qu'on nous avait fait à Bitiricaya pour écouter les explications que nous donnaient avec une parfaite bonhomie les Chontaquiros de Santa-Rosa.

Tous connaissaient la grande rivière pour l'avoir remontée et descendue cent fois depuis les rapides de Tunkini jusqu'à son confluent avec le Marañon. Certains d'entre eux avaient poussé leurs explorations jusqu'aux possessions brési-

[1] Ce ne fut qu'à notre arrivée à Sarayacu que la nouvelle de ce meurtre nous fut dûment confirmée. Jusqu'alors nous n'y avions cru qu'à demi.

liennes [1], et avaient rapporté de ces voyages de long cours des vocables de la langue de Camoëns qu'ils estropiaient rudement ; d'autres avaient appris dans leurs relations avec les chrétiens des missions quelques mots de quechua et d'espagnol dont ils faisaient une application plus ou moins heureuse.

En outre, au nom barbare et dissonant qu'ils tenaient de leurs pères, la plupart avaient substitué le nom d'un saint du calendrier espagnol. Parmi les hommes, il se trouvait des Pedro, des Juan, des José, des Antonio ; parmi les femmes, des Maria, des Pancha, des Juana, des Mariquita. Les uns et les autres affirmaient avoir reçu autrefois ces noms au baptême, et, en souvenir de cette pratique chrétienne, ne manquaient pas, nous dirent-ils, d'ondoyer les enfants qui leur naissaient. Aux questions que nous adressâmes aux mères sur la façon dont elles s'y prenaient pour purifier le nouveau-né de sa souillure originelle, elles nous répondirent qu'elles le saisissaient par le talon, et, comme Thétis ondoyant dans le Styx son fils Achille, le plongeaient à plusieurs reprises dans la rivière Apu-Paro. Comme nous les regardions d'un air ébahi, elles ajoutèrent par l'organe de l'interprète que, si quelques gouttes d'eau jetées sur le front d'un enfant avaient le pouvoir de le régénérer, un bain complet devait le régénérer mieux encore. A ce raisonnement maternel et sauvage, nous ne sûmes trop que répondre.

Ces futurs néophytes se proposaient, une fois leurs huttes construites, — celles que nous avions sous les yeux n'étaient que provisoires, — d'édifier une église dans le genre de celles des missions de Belen, de Sarayacu ou de Tierra-Blanca, humbles chaumes tournés vers le soleil levant. L'église terminée, ils comptaient aller à la recherche d'un pasteur, et, quand ils l'auraient trouvé, l'amener en triomphe à la mission nouvelle. Les plants de bananiers et de manioc que nous voyions sortir de terre devaient assurer le pain du saint homme. Quant au poisson, au gibier, aux tortues [2], sa table en serait abondamment pourvue chaque jour.

Ces derniers détails furent donnés à notre cholo Antonio par un Chontaquiro de la troupe, homme entre deux âges, court et replet, affublé d'un sac que l'embonpoint faisait brider sur ses épaules, coiffé d'un capuchon à franges et dont le visage était balafré de deux rangées de grecques noires qui, partant des tempes et s'arrêtant aux commissures des lèvres, lui faisaient comme une paire de favoris. Tout en écrivant ces renseignements sous la dictée de l'interprète, nous songions à l'avenir heureux que se préparaient les Chontaquiros, aux bons sentiments qu'ils manifestaient à l'envi, et nous en étions édifié.

La grâce avait enfin touché ces cœurs de pierre, amolli ces âmes barbares et fait un peuple de frères et de chrétiens de ces tigres à face humaine. La graine évangélique, semée autrefois par les missionnaires chez les aïeux de ces Chontaquiros, cette graine qu'on avait crue desséchée ou dévorée par les oiseaux du ciel, allait donc germer,

[1] Les villages péruviens situés sur les deux rives de l'Amazone, en deçà de Tabatinga, où commencent seulement les possessions brésiliennes, sont considérés par ces indigènes comme appartenant au Brésil.

[2] C'est à deux lieues en aval de Sipa que commencent à apparaître les premières tortues d'eau douce.

fleurir et fructifier chez les petits-fils de ces indigènes. Comment ne pas saluer de nos vœux cette aube régénératrice, comment ne pas sourire à l'avenir qu'elle illuminait, comment enfin ne pas dormir sur les deux oreilles au milieu de ces vertueux néophytes ! Nous nous couchâmes honteux et confus, comme le corbeau de la fable, des soupçons outrageants que nous avions pu concevoir sur eux.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, le chef de la commission péruvienne constata la disparition d'une ceinture de soie rouge qu'il se rappelait parfaitement avoir suspendue la veille au-dessus de sa tête, et qu'on avait dû lui dérober pendant son sommeil. La perte de cet objet, qui remplaçait avantageusement ses bretelles en caoutchouc, restées avec notre malheureux aumônier dans les eaux de Sintulini, cette perte l'affectait d'autant plus, qu'il ne pouvait désormais faire un pas sans tenir à deux mains ses *inexpressibles*.

Presque en même temps que le capitaine de frégate nous dénonçait le vol de sa ceinture, l'alferez constatait la soustraction de son mouchoir de cotonnade à carreaux, et moi celle d'une paire de sacoches que j'avais savonnées dans les eaux de l'Apu-Paro et étendues pour les sécher sur le chaume de la toiture. Par prudence, nous nous tûmes sur les larcins dont nous avions été victimes. Réclamer ces objets eût été superflu ; se plaindre de leur soustraction eût été d'une haute imprudence. Nous n'étions pas en nombre, et la qualification de filous donnée à nos hôtes eût pu nous valoir une flèche au travers du corps, ou sur la tête quelque coup de *macana*, cet assommoir d'Hercule en bois de palmier, dont les sauvages se servent volontiers contre leurs ennemis.

Au moment du départ, Jeronimo et ses acolytes qui, d'après l'engagement pris par eux à Bitiricaya, devaient nous conduire jusqu'au territoire des Conibos, manquèrent à l'appel. Nous fîmes plusieurs fois le tour de l'île, nous battîmes tous les buissons, nous fouillâmes l'une après l'autre les sept cahutes de la plage, nous allâmes jusqu'à soulever le couvercle des marmites et des grandes jarres, dans l'idée qu'à l'exemple des quarante voleurs d'Ali-Baba, nos déserteurs pouvaient s'être cachés dedans. Nos hôtes nous aidèrent dans ces recherches, criant à pleins poumons et appelant Jeronimo d'un air de bonne foi dont nous fûmes dupes. Jeronimo et ses compagnons ne reparurent pas. Comme nous renoncions à trouver quelque indice qui pût nous renseigner sur leur mode d'évasion, le chef de la commission péruvienne, dont l'œil unique était doué d'une grande portée, aperçut sur la rive gauche de l'Apu-Paro, dans une anse pleine d'ombre, une pirogue amarrée à la berge. Ce simple fait nous parut assez concluant pour que nous ne cherchassions plus comment et par où nos rameurs avaient pu s'enfuir.

A l'aide de nouveaux couteaux, nous nous procurâmes sans peine de nouveaux rameurs. Nous les choisîmes à dessein parmi les plus âgés des Chontaquiros de Santa-Rosa qui baragouinaient quelques mots de quechua, d'espagnol et de portugais. Un vieillard de la troupe, au visage tatoué d'étoiles bleues et dont les poignets étaient cerclés de bracelets bordés de dents de singe, nous céda pour un couteau, dix hameçons et un

mouchoir de cotonnade orange, une pirogue d'occasion fendue sur le côté, mais convenablement calfatée avec un brai local, composé de cire vierge, de résine de copal et de noir de fumée.

En nous voyant prêts à partir, hommes et femmes se rapprochèrent subitement de nous, et, sous prétexte de nous faire leurs adieux, s'accrochèrent d'un air si singulier à nos ballots, que la peur nous prit et que nous ralliâmes lestement nos pirogues, en donnant l'ordre à nos nouveaux rameurs de prendre le large. Les indigènes restés sur la plage nous saluèrent alors de cris d'adieu qui ressemblaient à des huées. Quelques qualifications peu flatteuses, que les interprètes nous traduisirent, arrivèrent à notre oreille. Quant à nos rameurs, ils riaient sous cape des insultes que nous adressaient à distance leurs compagnons. Ainsi se terminèrent nos relations avec les futurs néophytes de la mission de Santa-Rosa, qui, malgré les bons sentiments dont ils se piquaient, n'étaient que des drôles grossiers et d'adroits voleurs à la tire.

Rien de particulier ne signala les premières heures de navigation avec nos recrues. J'eus plus de temps qu'il n'en fallait pour relever une à une les courbes multiples de la rivière et prendre note des singularités qu'elle pouvait offrir. Aux amas de pierres qui l'encombraient en deçà de la gorge de Tunkini, avaient succédé, comme on sait, des bancs de sable et de galets, puis des îlots arides, remplacés plus loin par d'autres îlots couverts de joncs, de roseaux, d'œnothères et d'alismacées. Maintenant c'était le tour des grandes îles dont le sol formé d'un *compost* d'ocre, de sable et de cailloux, engraissé par le détritus de la végétation et le limon fertilisant des eaux à chaque crue de la rivière, nourrissait avec de grands buissons de rhexias, de bignones, de mélastomes, des ingas à la pulpe cotonneuse, des cécropias, des cédrèles et des bombax aux feuilles trilobées. Ces îles clair-semées, avec leur sol presque au niveau de l'eau et leur végétation composée de masses de feuillage dont on n'apercevait ni le tronc ni les branches, ressemblaient de loin à de grosses bottes de verdure coupées et trempant dans la rivière.

Certaines d'entre elles offraient quelques espaces sablonneux où grouillait et s'agitait une étrange population d'ophidiens, de sauriens, de quadrupèdes amphibies. Ici des loutres pêchaient gravement assises sur leur train de derrière. Là des couleuvres s'enlaçaient aux branches d'un arbre sec tombé sur la plage. Plus loin des caïmans, symétriquement alignés, recevaient d'aplomb sur leur rugueuse armure les rayons d'un soleil en état de cuire des œufs. Autour de ces gigantesques lézards, allaient et venaient, avec la plus complète insouciance, des spatules à la livrée mi-partie grise et noire, de blanches aigrettes, des hérons bruns et de splendides phénicoptères habillés de pourpre. Ces échassiers, ornement animé du paysage, formaient par la ténuité de leurs jambes, la finesse de leur cou et la svelteſse de leurs contours, un contraste bizarre et charmant avec les lourds pans de verdure qui voilaient les deux rives. Le célèbre Gœthe, curieux de juger au point de vue plastique de quelle façon la forme et la couleur humaines se détachaient sur le vert du paysage, pria, dit-on, un beau jeune homme de ses amis, appelé Frédéric, de se promener nu devant lui, au seuil d'une forêt. J'ignore

quel enseignement l'auteur de Faust retira de cette étude ; mais comme il m'a été donné de voir maintes fois des silhouettes d'hommes blancs, noirs, jaunes, rouges, se dessiner sur le rideau mouvant de la végétation, je n'hésite pas à déclarer ici que le beau Frédéric, cet ami de Gœthe, devait être comme combinaison plastique et effet de couleur fort au-dessous d'une aigrette blanche ou d'un flamant rose. L'homme est de tous les animaux que nous pouvons connaître, celui dont la forme et l'*habitus* s'harmonient le moins avec la nature inanimée. Les angles saillants de sa charpente, qu'on nous passe cette figure, s'emboîtent mal avec les angles rentrants d'un paysage. On sent que le portrait n'est placé ni dans le jour ni dans le cadre qui lui conviennent et peuvent le faire valoir. Je sais bien que les partisans de la simple nature et les amateurs de paysages grecs prétendront le contraire, et je regrette à cause d'eux de ne pouvoir

HABITATIONS D'INDIENS CHONTAQUIROS, A CONSAYA.

développer convenablement mon syllogisme, qui, réduit au seul énoncé de la proposition majeure, peut sembler obscur ou paradoxal ; mais le temps me talonne, et quelque obligeant lecteur se chargera d'argumenter et de conclure en mon lieu et place.

Partis à dix heures du matin de Santa-Rosa, nous arrivons au coucher du soleil à Consaya. Trois gracieuses habitations de Chontaquiros, édifiées côte à côte et reproduisant l'élégant hangar de Sipa, s'élevaient sur un talus de la rive gauche. Six familles y vivaient en commun. Une réfection copieuse nous fut offerte par les naturels de la localité en échange de hameçons de formats divers. Pendant la soirée, un colloque animé s'établit entre nos rameurs et les gens de Consaya. Aux regards que ceux-ci jetaient sur nos ballots, nous devinâmes sans peine le sujet de la conversation. Comme nous n'en pouvions prévoir l'issue, nous fîmes bonne garde autour de nos effets, et

grâce à ce redoublement de vigilance, le lendemain, en nous levant, nous n'eûmes à constater aucune soustraction.

Au moment de prendre le large, quelques-uns de nos hôtes se jetèrent dans une pirogue et témoignèrent le désir de faire avec nous un bout de chemin. Le comte de la Blanche-Épine, qui crut voir dans la manifestation de ces indigènes un besoin naturel d'honorer sa personne et de lui rendre hommage, leur sourit si agréablement que les Chontaquiros, encouragés par cet accueil, attachèrent leur embarcation à la sienne et naviguèrent de conserve avec lui. Pendant un moment le noble monsieur put se comparer à Bacchus, fils de Sémélé, traînant à sa suite les peuples indiens qu'il avait pacifiquement conquis. Toutefois son erreur fut de courte durée. A une lieue de Consaya, les Chontaquiros qui n'avaient d'autre but en nous accompagnant, ainsi qu'ils le dirent aux interprètes, que d'essayer devant nous si les hameçons de fer que nous leur

INDIENS CHONTAQUIROS EN PARTIE DE PÊCHE.

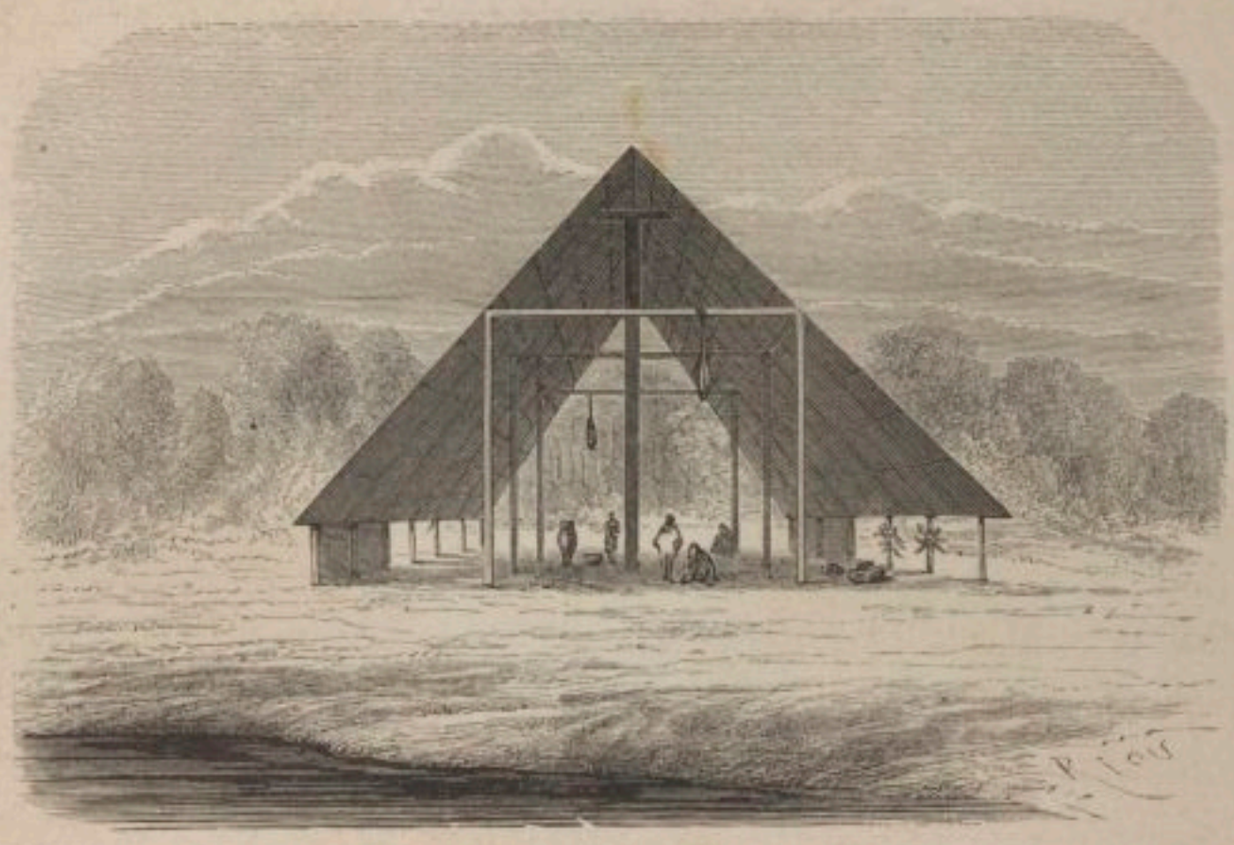
avions donnés étaient *moins connus* des poissons que les hameçons d'os dont ils se servaient d'habitude, les Chontaquiros débarquèrent sur une plage, déroulèrent leurs lignes pourvues d'une bouée de bois poreux en guise de liége et se préparèrent à pêcher. Le comte de la Blanche-Épine, désagréablement impressionné par cette halte intempestive de son escorte, — l'escorte, on s'en souvient, était la pierre d'achoppement contre laquelle il se heurtait toujours, — fit signe à ses rameurs de passer outre ; mais ceux-ci, au lieu d'obéir, rapprochèrent du bord la pirogue de leur hautain patron et, débarquant l'un après l'autre, l'abandonnèrent pour aller pêcher avec leurs amis. En voyant son autorité méconnue, le chef de la commission française poussa un rugissement sourd et parut prêt à se ronger les poings, puis il se ravisa et se mit à polir ses ongles.

Bientôt tous nos rameurs, entraînés par l'exemple, débarquèrent pour prendre part au plaisir de leurs compagnons. De notre côté, nous ennuyant de garder les pirogues, nous

sautâmes à terre et assistâmes en qualité de spectateurs à la pêche des Chontaquiros. La journée fut à peu près perdue pour le voyage ; mais nous nous en consolâmes en mangeant d'excellent poisson. Seul le comte de la Blanche-Épine refusa d'y goûter et fut inconsolable.

A quatre heures nous prenions congé des naturels de Consaya et quittions, accompagnés de nos seuls rameurs, la plage où nous avions passé une partie du jour. Nous voguâmes jusqu'à sept heures, puis nous nous arrêtâmes à la pointe d'une île où le sable et les pierres remplaçaient la végétation. Au loin devant nous, brillait dans la brume un feu d'Indiens Conibos que nos Chontaquiros se montraient du doigt en riant.

Nos relations avec ces derniers cessèrent le lendemain dans la journée en atteignant Paruitcha, où commence le territoire des Conibos. Nous reçûmes dans l'habitation de ce nom une franche hospitalité, qui s'étendit à nos rameurs, malgré certaine antipathie qui



HABITATION D'INDIENS CONIBOS, A PARUITCHA.

existe entre les deux nations. Les Chontaquiros, qui ne se sentaient pas à l'aise chez leurs voisins, n'y passèrent que quelques heures et nous quittèrent pour retourner à Santa-Rosa. Avant de partir, ils ne manquèrent pas de grappiller dans nos embarcations, dont ils connaissaient toutes les cachettes, des bagatelles à notre usage journalier. Pendant que les plus habiles prestidigitateurs de la troupe opéraient ces escamotages, leurs compagnons nous entouraient et captivaient notre attention par des détails intéressants sur la partie du voyage qui nous restait à faire pour atteindre Sarayacu.

Avant de faire marché avec les Conibos qui doivent nous accompagner jusqu'à la Mission centrale des Plaines du Sacrement, jetons un coup d'œil en arrière sur les Chontaquiros que, pendant dix jours, nous avons eus pour compagnons de route.

Recommencer à propos de ces indigènes la dissertation que nous avons faite sur leurs voisins du Sud, serait abuser de la patience du lecteur et tomber dans des redites mono-

tones. La seule comparaison du type Chontaquiro avec celui des Antis-Quechuas doit

TYPES D'INDIENS CHONTAQUIROS.

suffire, nous le croyons du moins, pour établir la communauté d'origine de ces Indiens

et les faire connaître à première vue pour des rejets du même tronc, des membres de la même famille.

Sous les noms de Chichirenis, Piros y Simirinchis [1], la nation des Chontaquiros occupait, au seizième siècle, les deux rives du Xauja ou Mantaro [2] dans sa partie inférieure, et par l'Apurimac, dont ce cours d'eau est un des principaux tributaires, étendait ses explorations jusqu'au delà de la rivière Apu-Paro. Le parcours journalier d'un territoire occupé par les nombreuses divisions de la nation Antis, et cela quand une simple reconnaissance poussée au delà de la limite de deux pays entraîne presque toujours une déclaration de guerre entre deux nations d'origine distincte, ce parcours effectué par les Chontaquiros et cette faculté qu'ils avaient d'aller et de venir chez leurs voisins, sans leur porter ombrage et sans être inquiétés par eux, prouvent déjà, jusqu'à un certain point, que des liens naturels, affaiblis peut-être, mais qui n'en étaient pas moins réels, existaient entre les deux nations. A cette preuve joignons la ressemblance de leur type, dont nous avons parlé en commençant, ajoutons-y celle du vêtement, des us et des coutumes dont nous n'avons rien dit encore, et, pour conclure, rappelons qu'un grand nombre de relations imprimées ou manuscrites des missionnaires du dix-septième siècle désignent collectivement par le nom d'Antis, Simirinchis y Piros, toutes les tribus indigènes qui habitaient à cette époque la région du Pajonal.

Maintenant, à quelle cause faut-il attribuer la différence d'idiome qui caractérise aujourd'hui ces deux nations ? Est-ce à l'humeur aventureuse des Piros-Chontaquiros qui les poussa de bonne heure, par la voie de l'Apurimac et de l'Apu-Paro, chez les peuplades de l'Ucayali et du Tunguragua ou Haut-Marañon ? A quelle époque remonteraient alors ces premiers déplacements et combien de temps fallut-il pour corrompre et dénaturer au contact d'autres idiomes les radicales et les vocables de l'idiome transandéen ? Dans l'état actuel de nos connaissances en ce qui touche aux nations précitées, il est difficile, sinon impossible, d'élucider complétement cette question. Toutefois, comme un ethnologue curieux ou un philologue patient pourrait avoir l'idée de s'essayer sur ce sujet ardu, nous avons réuni, à son intention, quelques mots de l'idiome chontaquiro, qui, mis en regard des mots antis et quechuas que nous avons donnés, et de ceux appartenant à d'autres idiomes que nous donnerons plus tard, pourront, par la comparaison, jeter quelques lueurs sur le passé de ces populations nomades.

IDIOME CHONTAQUIRO

Dieu.....	Dios [3].	ciel.....	itahuac.
diable.....	mapuinchi.	soleil.....	intiti.

[1] Les Antis, riverains du Quillabamba-Santa-Ana, désignent encore indifféremment les Chontaquiros par les noms de Piros ou de Simirinchis.

[2] Issu du lac de Chinchaycocha, sur le revers oriental de la Cordillère de Bombon.

[3] Ce nom, qu'ils donnent à l'Être suprême, n'appartient pas à leur langue. Ils le tiennent évidemment des missionnaires espagnols.

lune	cachiri.
étoile	siri.
jour	tiajujuni.
nuit	illachinu.
air	tampi.
pluie	ina.
aube	quitaïchiti.
crépuscule	chupiniti.
eau	uné.
feu	chichi.
froid	cachiererenatocana.
homme	geji.
femme	sichuné.
mari	naniri.
enfant	tiri.
tête	huejijua.
cheveu	huijihuesa.
visage	huegasi.
front	huijiruta.
sourcil	huesac.
œil	huijarsajé.
nez	huisiri.
bouche	huespè.
langue	guenè.
dent	huisè.
oreille	huijepè.
cou	quisitiachi.
poitrine	huista.
épaule	huitisi.
bras	huecano.
main	huamianuta.
doigt	huimojé.
ventre	huesati.
nombril	huipuro.
jambe	huisipa.
mollet	huipuricsi.
pied	huisiqui.
os	ijapui.
aveugle	yoctera.
boiteux	nimejeachi.
voleur	suri.
peur	inisnati.
arbre	acmuinaja.
feuille	timecsiri.
pierre	suctali.
sable	saté.
charbon	chichimè.
fumée	chichipia.
cendre	chichipasè.
maison	panchi.
pirogue	canoa.
radeau	gipalo.
coton	gojapujé.
sucre	pochoacsiri.
cacao	turampi.
cannelle	pitacsi.
rocou	apisiri.
genipahua	iso.
manioc	timeca.

maïs	siji.
tabac	nictiti.
fil	huapocsa.
aiguille	sapui.
épine	neti.
hameçon	yurimaiji.
arc	casiritua.
flèche	casiri.
sac (vêtement)	usti.
collier	pectari.
bracelet	ririni.
grelot	tasacji.
miroir	nisaïti.
amadou	ictépapé.
pot	imaté.
assiette	otapi.
couteau	chiqueti.
corbeille	puraji.
corde	tumuti.
plume	malluri.
danse	culla.
tapir	sicma.
ours	saji.
serpent	amuini.
cochon (pécari)	illavi.
singe	peri.
chien	quiti.
vautour	maïri.
coq	achauripa-tiajini.
poule	achauripa.
œuf de poule	achauripa-naji.
dinde (sauvage)	quiuli.
perroquet	pullaro.
perruche	sutiti.
pigeon	nocaji.
perdrix	camua.
poisson	capiripa.
araignée	macsi.
mouche	sisiri.
moustique	llusla.
fourmi	isiqui.
papillon	pipiro.
patate douce	tipali.
pistache de terre	cacahuali.
banane	parianta.
papaye	capallo.
inga	caapri.
ananas	atuti.
un	suriti.
deux	apiri.
trois	noquiri.
quatre	ticti.
cinq	tictisiri.
veux-tu ?	pariquijani.
je veux	parichiti.
quoi ?	quejuani.
comment t'appelles-tu ?	quejuani-picha.
oui	huegoni.
non	huegonunuta.

Les versions des premiers missionnaires sont unanimes sur l'humeur indomptable et la férocité des Chontaquiros. De 1628 à 1641, on peut désigner par leurs noms dix-sept religieux percés de flèches ou assommés à coups de massue par ces farouches indigènes. Avec le temps, leur nature endiablée s'est fort adoucie. Tombés de la condition d'assassins à celle de filous vulgaires, ils paraissent aujourd'hui assez disposés à se faire ermites, si l'on en juge par leur projet de mission à Santa-Rosa.

Établis autrefois, comme nous l'avons dit, sur les deux rives du Xauja ou Mantaro et les quebradas limitrophes, les Chontaquiros ont déserté ce territoire pour venir se fixer sur la rive gauche de l'Apu-Paro, où de nos jours ils occupent, avec les deux points de Sipa et de Consaya que nous connaissons, l'intérieur des petites rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha[1]. Nous ne saurions dire pourquoi ils ont précisément fait choix de ces quatre rivières, parmi les quatorze affluents de l'Apu-Paro qui baignent leur territoire entre Bitiricaya et Paruitcha; peut-être est-ce à cause de l'à-peu-près du nom qui donne à ces rivières, d'ailleurs sans importance, un air de famille.

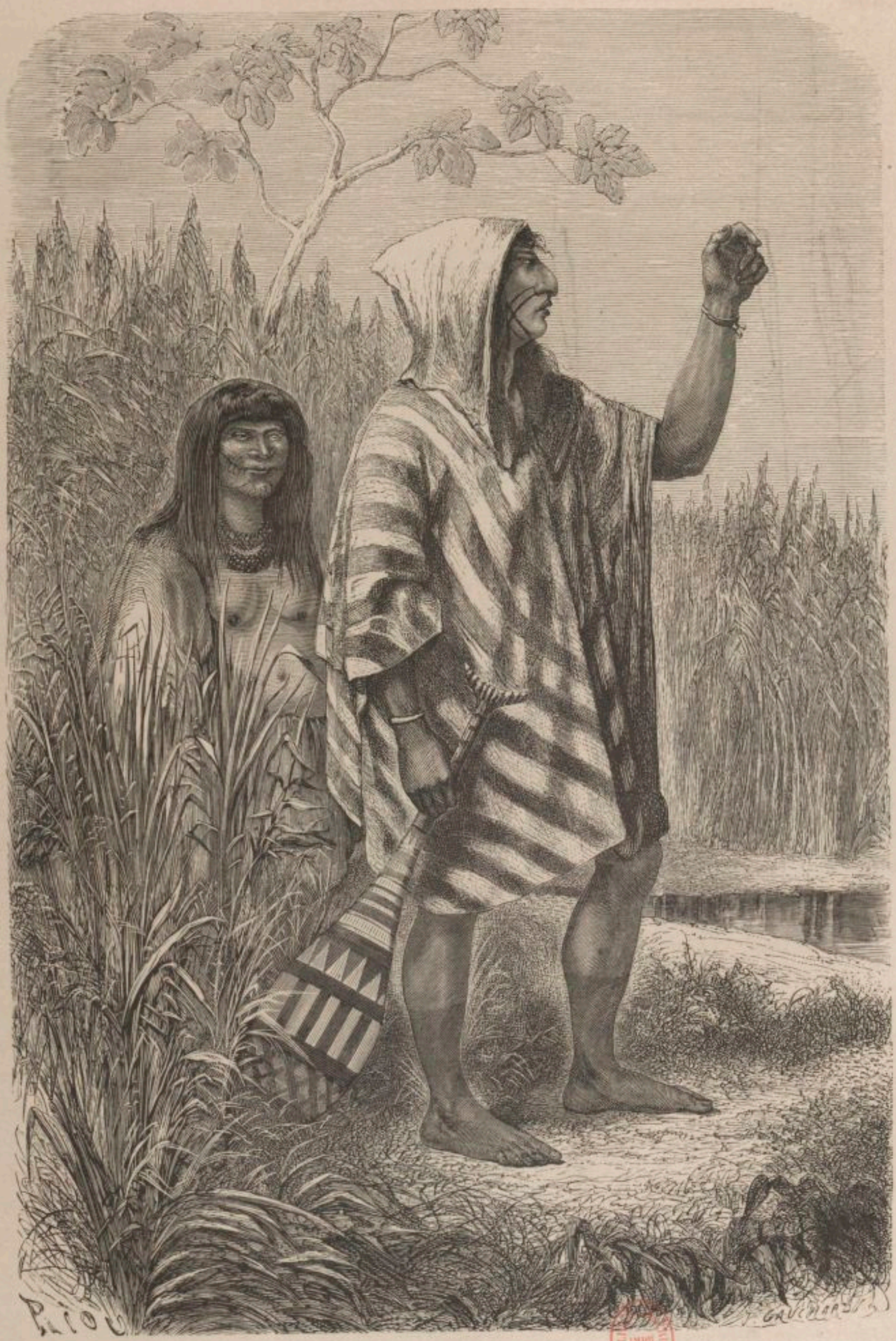
Si les traits des Chontaquiros, comme on en peut juger par nos portraits de ces Indiens faits sur nature, révèlent une communauté d'origine avec les Antis; si leurs vêtements et surtout leurs coutumes sont encore les mêmes que ceux de ces derniers, malgré la différence d'idiome qui les sépare, la ressemblance qu'ont entre elles les deux nations est purement physique et ne s'étend pas au moral. Avec cette tendance au vol innée chez l'homme primitif [2], mais que les Chontaquiros ont cultivée, développée et poussée à l'extrême, il y a dans leurs natures fantasques, mutines, ennemies de toute contrainte, une séve, une exubérance, une loquacité, un besoin de bruit et d'action qui contrastent singulièrement avec le calme apathique, l'humeur douce et mélancolique des Antis, véritablement frères, sous ce rapport, des Quechuas de la Sierra. Le parallèle que nous établissons ici n'est applicable, bien entendu, qu'aux Antis et aux Chontaquiros modernes, car on doit supposer qu'à l'époque où les deux nations vivaient sous d'autres latitudes, n'ayant qu'un idiome commun, leur caractère devait avoir une parité qu'il a perdue en changeant de climat et de langue.

La température élevée du pays qu'habite le Chontaquiro, la beauté des sites, la pureté de la lumière, la gaieté des horizons, les ressources abondantes qu'offrent les forêts et les eaux pour la chasse et la pêche, enfin la presque certitude qu'a toujours l'indigène, après avoir déjeuné hier, de dîner aujourd'hui et de souper demain, ces avantages qu'il possède et dont il jouit instinctivement, ont équilibré son moral, épanoui son physique et mis un sourire constant sur ses lèvres lippues.

L'Antis, au contraire, retranché dans ses gorges pierreuses qu'assiégent d'effroyables tempêtes ou que noient des pluies diluviennes, l'Antis relégué au bord de ses rivières torrentueuses dont les eaux, à demi glacées par le voisinage des neiges de la Sierra,

[1] Voir notre carte entre les huitième et neuvième degrés pour la situation de ces rivières.

[2] Si nous ne craignions d'être accusé de jouer sur les mots, nous dirions de ces Indiens qu'au lieu d'*une tendance au vol*, que nous leur attribuons et qui nous paraît plus spécialement applicable à l'homme civilisé, ils éprouvent *un besoin naturel de posséder ce qui leur plaît*.



INDIENS CHONTAQUIROS.

nourrissent à peine trois variétés de chétifs poissons, l'Antis, battant le bois toute une journée avant d'y trouver le quadrupède ou l'oiseau dont il s'alimente, a contracté, dans la lutte incessante de son appétit inassouvi contre la misère, cette tristesse famélique qu'on remarque en lui à première vue. Rien n'assombrit plus la physionomie que de ne pas savoir si l'on dînera. Or l'existence des Antis est soumise à cette perpétuelle inquiétude, d'où il s'ensuit que leur physique, comme certains pitons, est toujours voilé de nuages.

Les formes du Chontaquiro sont plus robustes et mieux *réussies* que celles de l'Antis, sa force et son agilité plus grandes. Il a le cou court, les épaules larges, de puissants pectoraux et des bras dont le deltoïde et le biceps saillent au moindre geste. Cette robustesse, conséquence logique de son hygiène, dénote l'accord souverain qui existe chez lui entre les membres et l'estomac. Pourquoi, en effet, quand messer Gaster est heureux et toujours satisfait, les membres qu'il gouverne, comme un roi ses sujets, ne participeraient-ils pas de sa généreuse pléthore?

Si l'Antis excelle à conduire un canot dans les torrents et les rapides, le Chontaquiro est sans rival dans la navigation sur les eaux calmes. Pour lui, la rame est un jouet et la pirogue un esclave qui se plie à tous ses caprices; il pèse sur elle, l'agite en tous sens, la fait tournoyer, la lance comme une flèche, l'arrête brusquement et sans que la volage embarcation coure quelque danger à cet oubli complet des lois de l'équilibre. L'exercice de la pirogue par les Chontaquiros peut être comparé à celui du cheval par les Gauchos des llanos-pampas.

Ces Indiens ajoutent au sac-tunique des Antis un capuchon qui abrite leur tête contre le soleil et défend leur cou contre la piqûre des moustiques. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une bande de coton tissé, large d'un pied et teinte en brun, qui ceint leurs flancs et tombe jusqu'à mi-cuisses. Leur luxe consiste en verroteries qu'elles suspendent à leur col ou dont elles entourent leurs poignets en manière de bracelets. Une certaine quantité de ces babioles, que leurs époux se procurent dans les missions péruviennes et dans les comptoirs brésiliens, en échange de cire, d'huile de lamantin ou de graisse de tortue, constitue chez ces indigènes la qualité de lionne ou de femme à la mode. Quelques élégantes portent, attachés à ces colliers cliquetants qui leur pendent jusqu'au nombril, des pièces d'argent aux armes de la république du Pérou, ou des sous de cuivre à l'effigie de l'empereur du Brésil.

Une remarque que nous avions faite *in petto* à propos des femmes des Antis, et que nous ne pouvons nous empêcher de faire à haute voix au sujet des femmes des Chontaquiros, c'est que jusqu'ici la plus belle moitié du genre humain nous a paru, chez ces indigènes, en être la plus laide. Qu'on se figure, comme prototype du genre, une femme haute de quatre pieds quatre pouces, avec des cheveux dont la rudesse rappelle le crin d'une brosse à habit. Ces cheveux, d'un noir mat, avec des reflets fauves, sont coupés carrément à la hauteur de l'œil, mode étrange et peu gracieuse, qui oblige une femme, lorsqu'elle veut regarder devant soi, à pencher brusquement la tête en arrière, comme certains chevaux, qu'on corrige de cette manie par l'application d'une martingale.

L'épiderme de ces femmes est si épais, et les papilles nerveuses qu'il recouvre sont si dilatées par le choc fréquent de corps durs, la piqûre des insectes, la fréquence des bains et les intempéries de l'air, qu'on le prendrait de près pour le réseau d'une cotte de mailles; c'est âpre au toucher, comme la face postérieure de certaines feuilles végétales.

Les belles lignes serpentines de la statuaire grecque n'évidèrent jamais ces corps féminins, dont l'embonpoint, dès la seizième année, tourne à l'obésité et donne au torse des vierges, comme à celui des matrones, je ne sais quel air de potiches ventrues. Le cordon ombilical, maladroitement coupé à la naissance de l'enfant, devient chez l'adulte un œuf charnu de la grosseur du poing, et ajoute à cette partie du corps, qui s'en passerait volontiers, un facétieux appendice. Les pieds de ces femmes, en contact incessant avec les broussailles épineuses de la forêt ou les cailloux des plages, sont sillonnés de profondes

ÉPOUX CHONTAQUIROS.

gerçures, et leurs mains, que le travail a durcies de bonne heure, pourraient remplacer avantageusement, pour le polissage du bois, la pierre-ponce ou le papier de verre.

Fi l'horreur! exclamera peut-être une de nos lectrices, mais l'original d'un pareil portrait est un animal et non pas une femme! Hélas! madame ou mademoiselle, répondrons-nous, nous n'inventons rien et ne sommes qu'historien véridique. Toutefois le portrait qui vous choque est encore incomplet, et, pour l'achever, nous ajouterons que le visage est rond, le front bas et étroit, les pommettes saillantes, les yeux petits, obliques et bridés par les coins; que ces yeux, à sclérotique jaune et à pupille couleur de tabac d'Espagne, sont souvent privés de cils, presque toujours dépourvus de sourcils, et s'harmonient tant bien que mal à un nez fortement aquilin ou singulièrement épaté, à une bouche grande, avec des lèvres épaisses et des dents courtes, mais blanches comme celles d'un jeune chien.

ARMES, POTERIES ET USTENSILES DE MÉNAGE DES INDIENS CHONTAQUIROS.

Quant au teint, nous sommes fâché de n'avoir à emprunter, pour en donner une idée, ni les lis et les roses, ni la céruse et le carmin. La seule substance à laquelle nous puissions prendre une comparaison qui se rapproche du ton vrai est la déjection de seiche ou *sépia*, réchauffée d'un peu d'ocre de rue. Cette nuance de peau, déjà passablement foncée, est encore obscurcie par la belle encre noire que donne le fruit du genipa, encre avec laquelle ces femmes, se barbouillant les joues, le tour des yeux et la gorge, simulent sur leurs mains des gants et sur leurs pieds des cothurnes. Les hommes, à l'exemple de leurs moitiés, font usage de ces peintures et mêlent au noir du genipa le rouge brique des graines du rocou.

Si, par le développement des formes corporelles, la vivacité d'esprit et une inaltérable gaieté d'humeur, le Chontaquiro paraît supérieur à l'Antis, il l'emporte également sur lui par son aptitude aux travaux manuels, comme le prouvent la construction de ses maisons et de ses pirogues, la fabrication de ses armes et de ses poteries, dont nous mettons des échantillons sous les yeux du lecteur.

Comme l'Antis, le Chontaquiro vit à l'écart, et la même demeure réunit quelquefois deux ou trois familles. Depuis longtemps, les villages de ces indigènes, ou la réunion de sept à huit cabanes à laquelle on donnait ce nom, ont disparu du sol avec ceux de leurs nombreux congénères. La nation s'était divisée en tribus ; la tribu s'est subdivisée en familles. La cause de ce démembrement est facile à expliquer, et dès aujourd'hui on peut en prévoir le résultat final[1].

A l'exemple de l'Antis, le Chontaquiro n'élit de chef qu'en temps de guerre. Comme lui, il jette ses morts à l'eau, mais en les déposant au fond d'une pirogue[2], qu'il coule bas en la chargeant de sable ou de pierres. La polygamie paraît être chez ces indigènes, comme chez les Antis, un cas exceptionnel plutôt qu'un usage général. Le nombre de femmes pour un seul homme ne va guère au delà de quatre. Les plus âgées de ces femmes servent de chaperons aux plus jeunes ; elles les guident, les conseillent et leur épargnent, par ordre du mari, les travaux pénibles et les rudes corvées. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer, avec certain voyageur français, à qui de mauvais plaisants du pays avaient insinué la chose, que les femmes des Chontaquiros pleurent et s'affligent, comme celles des Antis, en voyant l'une d'elles délaissée par l'époux et maître. D'abord nous

[1] La persistance de ces peuplades sylvicoles à rechercher leurs moyens d'existence dans la chasse et la pêche, au lieu de les demander à l'agriculture, et cela quand leurs forêts et leurs rivières s'appauvrissent de plus en plus en produits naturels, comme nous le prouverons plus loin par des chiffres, cette persistance, en y joignant les épidémies qui, chaque demi-siècle, s'abattent sur la contrée et emportent des tribus entières de ces indigènes, doit amener dans un temps donné leur extinction totale. Aux optimistes, qui croient que l'aube d'une civilisation doit se lever un jour pour ces peuples *déchus*, auxquels nous avons conservé, dans le cours de ce récit, le nom impropre, mais parfaitement consacré, de *sauvages*, à ces optimistes nous répondrons que leur croyance est une utopie. Ces peuples sont fatalement condamnés à périr, et l'excédant de la population européenne est appelé à leur succéder dans le Nouveau-Monde.

[2] La pirogue affectée à ce mode d'inhumation est ordinairement une de ces petites embarcations de huit à dix pieds et à deux rameurs, dont se servent les Chontaquiros et tous leurs congénères de cette Amérique, pour naviguer dans les canaux étroits qui bordent les rivières. Il va sans dire que cette pirogue-cercueil est toujours une embarcation de rebut.

n'avons jamais eu l'occasion d'observer ce fait; ensuite, nous le croyons incompatible avec la nature féminine, qui, soit qu'on l'observe dans un salon parisien, derrière les grilles d'un harem de Constantinople ou sous le couvert d'une forêt vierge, nous paraît disposée à se réjouir plutôt qu'à se lamenter de l'abandon d'une rivale. Les plus jeunes de ces odalisques chontaquiros filent et tissent à l'ombre de leurs toits de palmes, ou vagabondent dans les forêts et sur les plages, en compagnie de leurs sultans. Les plus vieilles charrient l'eau, le bois, préparent les aliments, ensemencent la terre que l'homme se contente de défricher, sarclent la plantation et en récoltent les produits toujours fort minimes.

Les croyances religieuses des Chontaquiros sont, comme celles des Antis, un pêle-mêle singulier de toutes les théogonies. Quant à la manifestation extérieure d'un culte, nous avons entrevu si peu de chose qui le rappelât directement ou indirectement, que nous sommes tenté de dire de ces indigènes ce que le père Ribas disait des peuplades de Cinaloa, que le Dieu qu'elles adoraient ressemblait fort au diable.

Les forces de cette tribu, en réunissant les familles de Sipa et de Consaya, la population de l'île de Santa-Rosa et celle disséminée au bord des quatre rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha, ces forces ne nous paraissent pas devoir dépasser quatre à cinq cents hommes; encore, en donnant ce chiffre approximatif, croyons-nous être au-dessus, plutôt qu'au-dessous du chiffre véritable [1].

Ce fut avec un véritable plaisir que nous nous séparâmes de ces indigènes, qui pendant dix jours nous avaient tenus en tutelle et traités sans plus de façon que des ballots de marchandises. Conventions faites avec les Conibos, nous quittâmes Paruitcha et mîmes immédiatement le cap au Nord. Deux heures de navigation avec nos recrues suffirent pour établir entre nous des relations intimes. Ces naturels paraissaient de tempérament lymphatique et d'humeur débonnaire, et s'ils étaient moins habiles que les Chontaquiros dans le maniement de la rame et de la pagaie, en revanche ils possédaient des qualités de douceur, de patience, d'aménité, totalement inconnues à nos pillards de Santa-Rosa. Avec ces nouveaux compagnons, nous eussions été les voyageurs les plus fortunés du monde, si le Ciel, pour contre-balancer notre félicité, n'eût mêlé à son miel une forte dose d'absinthe. En mettant le pied sur le territoire des Conibos, nous venions d'entrer sans le savoir dans le domaine des zancudos ou moustiques.

Cent pages de points d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, tous les *oh!* les *ah!* les *ouf!* les *aïe!* et les *hélas!* des langues humaines, réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donneront jamais qu'une idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage incessante que vous font éprouver ces misérables

[1] Au dire des Chontaquiros, et non pas des gens du pays, on compte *quatre* de leurs habitations sur les bords de la rivière de Sipahua, *deux* sur celle de Sipa, *deux* sur celle de Sinipa et *cinq* sur celle de Sicotcha. Total, *treize* habitations pour ces quatre rivières. Admettons une moyenne de *douze* individus par chaque habitation, ce qui est énorme; joignons-y les *soixante et onze* personnes trouvées à Santa-Rosa, les *quatorze* rameurs employés par nous, les *vingt* individus trouvés à Sipa, et les *quarante* à Consaya. Supposons *cinquante* individus absents de chez eux et occupés de chasse et de pêche, et nous aurons un total de *trois cent cinquante et un* individus.

insectes qui sont partout et ne sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur comme de votre souffrance, et, vous tenant haletant sous leur aiguillon, insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir de ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce simoun de flèches acérées et trempées dans un suc caustique, nous sentons un frisson courir le long de notre moelle épinière et nos cheveux se hérisser sur notre front.

Si l'Amérique avait été découverte au temps de Dante Alighieri et que le grand poëte eût pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents sous l'attaque de ces insectes.

Vingt-quatre heures de lutte avec ces diptères avaient allumé le sang du plus pacifi-

HABITATION DE CONIBOS, A TUMBUYA.

que d'entre nous. Pendant le jour, grâce à la danse de Saint-Gui que nous avions exécutée, aux claques et aux coups de poing que nous nous étions appliqués sur toutes les parties du corps, nous avions pu tenir l'ennemi en échec et conserver la position; mais la nuit!... oh! la nuit!... Ici nous renonçons à peindre. Peu s'en fallut que nous ne devinssions enragés et que nous ne nous mordissions les uns les autres. Le lendemain de cette nuit fatale, nous semblions vieillis de trois mois. Partis à l'aurore, nous nous arrêtâmes au milieu du jour dans une habitation de Conibos appelée Tumbuya, où l'on nous vendit quelques poules. La surveille encore, nous nous fussions réjouis de cette acquisition et nous eussions affilé à l'avance la branche de bois vert qui devait nous servir de broche; mais depuis vingt-quatre heures il y avait en nous quelque chose de plus véhément que le désir de manger de la poule rôtie, c'était de nous garantir de la piqûre des moustiques. Séance tenante, nous avisâmes au moyen de fabriquer des moustiquaires,

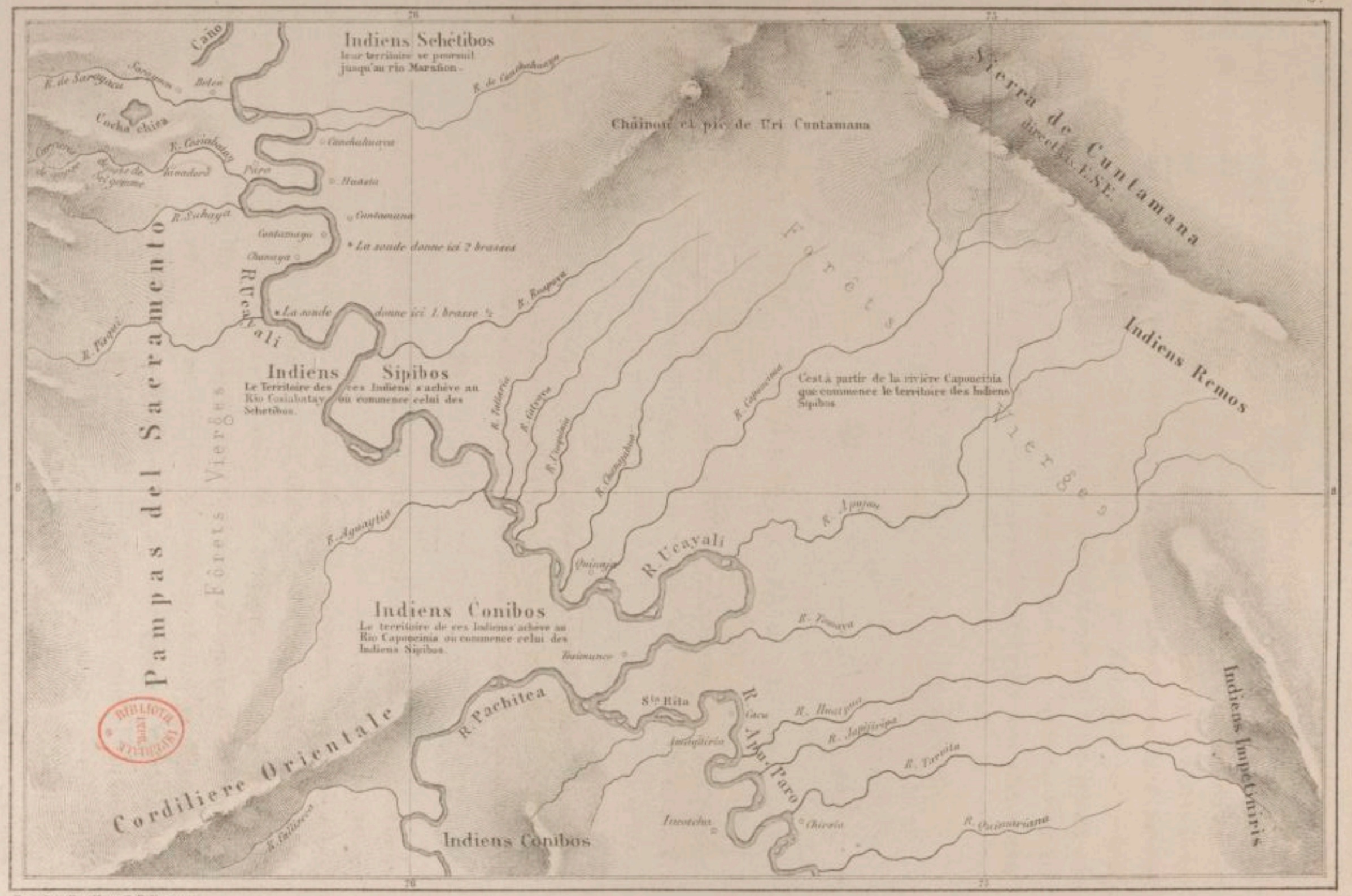
nos amis les Conibos ayant refusé de nous vendre les leurs [1]. Chacun fit l'inventaire des divers chiffons de sa garde-robe. Les bannes, les enveloppes de paquets, les serviettes, mouchoirs, cravates, tout ce qui présentait une surface de quelques pouces carrés, fut taillé, ajusté, cousu. Il fallait que chacun de nous se procurât un cadre d'étoffe de six pieds de long sur trois pieds de haut et trois pieds de large. Les riches de la troupe, — il s'en trouvait, — firent aux pauvres, — il s'en trouvait aussi, — l'aumône de quelques pieds carrés de cotonnade ; cette aumône, que le Maître céleste dut enregistrer immédiatement, leur sera comptée au jour du jugement final et rachètera bon nombre de leurs fautes. Nos cholos interprètes et les esclaves du comte de la Blanche-Épine décousirent des pantalons et fendirent des bas de laine pour en arriver à parfaire la mesure exigée. La nuit où nous pûmes reposer sous l'œuvre de nos mains, entendant siffler à trois pouces de nos oreilles les hideux vampires avides de notre sang, cette nuit fut de celles

LA CASE AUX BANANIERS.

qui marquent dans la vie d'un homme et dont chacun de nous a dû garder fidèlement le souvenir.

A deux jours de voyage de Tumbuya, nous relevâmes, toujours à notre gauche, une nouvelle habitation de Conibos entourée de bananiers si verdoyants, qu'il nous prit la fantaisie de la voir de près et de nous approvisionner en même temps de quelques régimes des fruits appétissants dont nous supposions la plante chargée. Nos rameurs, à qui nous fîmes part de ce désir, se mirent en devoir d'y satisfaire en ramant vers le point indiqué. Comme nous en approchions, une douzaine d'indigènes des deux sexes sortirent de l'ombre que projetaient les bananiers et, criant, gesticulant d'un air effaré,

[1] C'est à cette occasion que l'un de ces indigènes fit à notre demande la singulière réponse que nous avons donnée en note au début du voyage, et à propos du rapt et du meurtre commis par l'Antis Simuco, dans la quebrada de Conversiato.



BIBLIOTH. IMPERIALE

Paris Imp. Fraillery, 3 R. Fontanes.

nous firent signe de reprendre le large. Comme nos rameurs ne tenaient aucun compte de l'ordre de ces inconnus et rapprochaient de plus en plus les embarcations du rivage, les hommes frappèrent la terre de leur arc en baragouinant des menaces, tandis que les femmes poussaient des cris aigus et agitaient leurs bras au-devant de nous à la façon d'un magnétiseur chargeant de fluide le sujet qu'il veut endormir. Cependant nous continuions d'avancer, les yeux écarquillés par la surprise et ne comprenant rien aux démonstrations de ces indigènes, lorsqu'une vieille femme, maigre, hideuse, à peu près nue, véritable sorcière échappée d'un dessin de Goya, accourut, étendant vers nous ses bras décharnés

L'EXORCISME.

et se penchant de telle sorte au bord du talus que nous crûmes qu'elle allait sauter dans l'embarcation la plus rapprochée du rivage. Mais la Sibylle aux seins flasques et aux cuisses maigres se contenta de nous regarder dans le blanc des yeux d'un air formidable et de cracher deux ou trois fois dans la rivière, comme si elle accomplissait un mystérieux maléfice. Son incantation terminée, elle nous fit une abominable grimace et, en se retirant, nous découvrit un autre aspect de sa laideur sénile.

L'accueil peu gracieux de ces indigènes ne nous empêcha pas d'opérer notre débarquement. A peine eûmes-nous gravi le talus où ils étaient rangés en demi-cercle, qu'hommes et femmes s'enfuirent à toutes jambes vers leur demeure en poussant d'ef-

froyables cris. Nous y entrâmes bravement à leur suite. La colère et l'effroi de ces naturels firent place alors à l'abattement de la peur. Jeunes et vieux, tremblant de tous leurs membres lorsque nous leur donnâmes l'accolade d'usage, prirent nos mains, même les moins lavées, et les baisèrent d'un air de componction dont nous fûmes touchés. Quelques babioles que nous leur distribuâmes parvinrent à calmer le tremblement nerveux dont ils étaient agités.

Un peu remis de la panique que notre apparition leur avait causée, ils nous offrirent des nattes de palmier sur lesquelles nous nous assîmes à l'orientale. La pythonisse au ventre ridé qui nous avait exorcisés du haut de la berge, s'empressa d'écraser dans ses mains quelques bananes cuites, délaya la pulpe de ces fruits dans de l'eau de rivière et nous présenta à la ronde ce mazato de l'hospitalité contenu dans une écuelle. Chacun de nous feignit de goûter à l'épais breuvage, mais se contenta d'y mouiller ses lèvres. Quand l'écuelle, après avoir passé de main en main, fut revenue encore pleine à celle qui nous l'avait offerte, nous demandâmes aux maîtres de céans des explications sur la conduite étrange que d'abord on avait tenue envers nous : ces explications nous furent données.

Il y avait trois jours, nous dit-on, qu'une pirogue montée par une famille d'Indiens Sensis [1] s'était arrêtée à l'endroit du rivage où nous venions d'aborder nous-mêmes ; cette famille, pour échapper à la mortalité que la petite vérole exerçait en ce moment parmi les gens de sa tribu, avait déserté son toit de palmes, et, s'abandonnant au courant de la rivière Capoucinia, était entrée dans les eaux de l'Apu-Paro, qu'elle remontait d'aval en amont, cherchant, comme l'errante Élise de Virgile, un air pur et un endroit propice pour y édifier un autre ajoupa. A cette nouvelle, qui nous surprit un peu, mais dont nos hôtes paraissaient terrifiés, ils ajoutèrent qu'en nous voyant venir à eux, vêtus d'habits extravagants et porteurs de barbes blondes ou noires, ils nous avaient pris pour de mauvais génies chargés par Yurima, l'esprit des ténèbres, d'apporter l'épidémie dans la contrée. Quelque peu flatteur qu'il pût nous sembler d'avoir été pris pour autant de diables, nous ne dîmes rien de désobligeant à nos hôtes en songeant à la chaude alerte qu'involontairement nous leur avions causée.

De tous les fléaux qui peuvent assaillir l'indigène, la petite vérole est celui qu'il redoute le plus. Le danger, la fatigue, les privations, le trouvent insensible ; la faim même n'a sur lui qu'une influence secondaire, car il la trompe en buvant son épais mazato. Seule, la petite vérole a le don d'émouvoir sa bile et de fondre la glace de son naturel ; à l'annonce de l'épidémie, il prend ses jambes à son cou, et, sans regarder derrière lui, dévale à travers forêts et rivières, comme si le diable l'éperonnait de ses ongles crochus. Habituellement, il ne retourne la tête que lorsqu'il a mis trente ou quarante lieues entre sa personne et l'endroit où sévit le fléau.

La petite vérole est dans son idée la sinistre avant-courrière de la mort. La première

[1] La tribu des Sensis, fraction minime de la grande nation Pano, aujourd'hui éteinte, était autrefois réunie en mission. Elle habite les alentours de Chanaya-Mana, chaînon ouest de la Sierra de Cuntamana. Nous reviendrons sur ces indigènes en parlant des Missions de l'Ucayali.

pustule que le virus fait éclore à la surface de sa peau équivaut au coup de faux du terrible squelette : tant d'individus, de familles, de tribus tout entières, sont tombés sous ses yeux, victimes de ce mal étrange, manifestation de la colère du Grand-Esprit, qu'il juge parfaitement inutile de le combattre. Aux premiers symptômes de l'éruption cutanée, alors que la fièvre brûle son sang, le seul remède, ou plutôt le seul palliatif auquel il ait recours pour se débarrasser d'une insupportable chaleur, c'est de courir à la rivière, de se plonger dans l'eau jusqu'au menton et de rester immobile jusqu'à ce que le froid l'ait saisi. On devine le résultat de ce traitement [1].

Un moment de conversation avec ces Conibos nous suffit pour les rassurer et dissiper la fâcheuse opinion qu'ils avaient eue de nous. Grâce à leur changement d'humeur, nous pûmes nous procurer des poules, une tortue et des régimes de bananes. La vieille Hébé qui nous avait offert son ambroisie locale, et à laquelle nous avions donné quelques

UN MASSACRE DE TORTUES.

perles en verre coloré pour rehausser ses charmes sexagénaires, courut après nous au moment où nous nous dirigions vers nos pirogues, et, avec une affreuse grimace qu'elle croyait être un bienveillant sourire, nous remit personnellement un petit sac en jonc artistement tressé et plein d'arachides grillées.

Durant les cinq jours que nous mîmes à atteindre l'embouchure de la rivière Pachitea, il nous échut quelques distractions, à défaut d'aventures, qui rompirent un peu la monotonie du trajet et rafraîchirent notre pulpe cérébrale que menaçait de dessécher

[1] C'est à la petite vérole, autant qu'aux guerres intestines et aux *essais* de civilisation tentés, d'un côté par les Péruviens, de l'autre par les Brésiliens, qu'on doit attribuer l'extinction totale ou la diminution sensible des tribus indigènes qui, au dix-huitième siècle, bordaient encore les rives du Huallaga, de l'Ucayali et de l'Amazone. De cent vingt-sept tribus échelonnées à cette époque sur le Haut-Amazone et ses affluents, entre l'embouchure de l'Ucayali et la Barra do Rio Negro, il en reste à peine vingt-neuf aujourd'hui.

l'ardeur du soleil. Le premier jour, dans l'après-midi, une idée quelconque ayant poussé les rameurs de ma pirogue à côtoyer la berge au lieu de suivre le milieu du courant, je les entendis proférer des *ché*, des *xi*, des *schisto*, interjections qui, dans l'idiome conibo, expriment la surprise à différents degrés, puis rapprocher l'embarcation du bord et sauter vivement à terre. Curieux de voir ce qu'ils voyaient, je les suivis. La plage, élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rivière, était couverte, dans un périmètre de deux cents pas, de carapaces et de plastrons de tortues violemment séparés à coups de hache et auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair. Les ruisseaux de sang qui avaient coulé pendant ce massacre dessinaient sur le sable de rougeâtres sillons. Çà et là, perchés sur les *testudo* des malheureux chéloniens, comme des hiboux sur les tombes d'un cimetière, des vautours-urubus, repus à ne pouvoir voler, se tenaient cois, le bec posé sur leur jabot dans une attitude de contemplation digestive. Je parcourus cet étrange champ de bataille sur lequel étaient restés trois cent dix-neuf cadavres. Une douzaine de Conibos, parents ou amis de mes rameurs, avaient fait à eux seuls toute cette besogne, non pour se nourrir ou s'approvisionner de viande de tortue, comme on pourrait le croire, mais seulement pour détacher des intestins de cet amphibie certaine graisse jaune et fine qui y est attachée et qui est pour les Conibos un des articles les plus prisés de leur commerce avec les Missions. Nous reviendrons sur ce genre de massacre et sur ce trafic, en traçant la monographie de ces indigènes.

Notre visite à ce Waterloo des tortues avait duré plus d'une heure. Nous rentrâmes dans le lit du courant et fîmes force de rames pour rattraper nos compagnons, qu'au coucher du soleil nous rejoignîmes sur une plage où déjà ils avaient allumé le feu du campement. Une troupe de Conibos étrangers à la caravane s'y trouvaient avec eux. L'époque de la ponte des tortues qui était venue expliquait la présence de ces indigènes. Pendant deux heures, ce fut entre nos rameurs et ces inconnus un échange de syllabes et de consonnes à nous rendre sourds ; puis, comme les affaires de ces derniers les appelaient ailleurs, ils prirent congé de nous et se rembarquèrent.

Je ne sais si leur rencontre nous porta malheur, mais la nuit que nous passâmes sur cette plage n'eut rien à envier à celle de Sintulini, qui suivit la mort de Fray Bobo, notre aumônier. Les éclairs, la foudre, la pluie, mêlés aux bouffées d'un vent furieux, éteignirent nos feux, culbutèrent nos moustiquaires, ébouriffèrent notre chevelure en tous sens et nous trempèrent jusqu'aux os. Si nous passâmes cette effroyable nuit à grelotter de froid et à maudire sur tous les tons le jour qui nous avait vus naître, en revanche, nous ne sentîmes la piqûre d'aucun moustique. A quelque chose malheur est bon.

Au petit jour, nous quittâmes cette plage inhospitalière et, les yeux bouffis par l'insomnie, nous nous remîmes en chemin. Sur les onze heures, nous nous arrêtâmes dans une habitation de Conibos où l'on nous cuisina, dans une grande jarre, un millier d'œufs de tortues mêlés à des bananes vertes, dont le principal avantage est de faire un bouillon violet. Ce ragoût d'œufs (*chupé*), bien que pesant à l'estomac, nous agréa fort. A dater de cette heure nous ne négligeâmes aucune occasion de nous approvisionner d'œufs de tortues, ce qui nous fut d'autant plus facile, que la ponte des chéloniens, qui met en émoi

tous les peuples sauvages et civilisés de ces contrées, avait lieu déjà sur quelques points privilégiés [1].

Dans la maison où nous goûtâmes pour la première fois de ce mets indigeste, se trouvait un jeune sauvage d'une dizaine d'années, nu comme un ver, mais le nez coquettement orné d'une pièce d'argent qui lui cachait la lèvre supérieure. Les traits de cet enfant, qui rappelaient le type des Quechuas, des Antis et des Chontaquiros, contrastaient si fort avec le masque rond, bonasse et souriant des Conibos, que nous nous renseignâmes sur son compte. On nous dit qu'il était né sur les berges ombreuses de la rivière Tarvita, un affluent de droite de l'Apu-Paro et qu'il appartenait à la nation des Impétiniris. Les Conibos l'avaient pris dans une razzia faite par eux chez ces indigènes, qu'ils accusaient d'être venus de nuit leur voler des bananes. Depuis un an que le jeune Impétiniri vivait sous le toit de ses maîtres qui le traitaient comme un enfant de leur famille, il feignait

HABITATION DE CONIBOS.

d'avoir oublié le lieu de sa naissance et ne parlait qu'avec dédain des auteurs de ses jours. Le cholo Anaya, à l'instigation du chef de la commission péruvienne, ayant manifesté le désir d'acheter ce jeune indigène, les gens de la maison le lui vendirent pour trois couteaux représentant une valeur de 1 fr. 50 cent. Le capitaine de frégate fut enchanté de son acquisition. Jusqu'à cette heure, le chef de la commission française, maître d'un

[1] L'avance ou le retard dans la crue ou la décroissance des eaux de l'Ucayali-Amazone et de ses grands affluents que nous verrons plus tard, tient au voisinage plus ou moins immédiat des sources de ces rivières avec les neiges des Andes. De là cette différence de quinze jours, trois semaines, un mois même, observée dans l'élévation ou l'abaissement du niveau de chacune d'elles. De là aussi, et selon le cours d'eau, une avance ou un retard dans la ponte annuelle des tortues et la récolte de leurs œufs par les riverains. Notre Apu-Paro et la rivière des Purus, malgré une distance de plus de trois cents lieues qui sépare leur embouchure, sont de tous les tributaires du Haut-Amazone coulant du Sud au Nord ceux qui baissent les premiers. Dès le 15 août, leurs plages sont à sec et les tortues y déposent leurs œufs, tandis qu'elles ne pondent sur les plages du Javary, du Jurua et autres grands cours d'eau, que vers la fin de septembre.

Malgache loué à Lima pour la circonstance et possesseur d'un petit Indien Apinagé, troqué par lui contre un vieux fusil dans une traversée de l'Araguay, l'avait secrètement humilié par ce déploiement de luxe despotique. Désormais il allait avoir, comme son rival, un esclave à lui, qui pourrait bourrer et débourrer sa pipe, accourir à sa voix, se coucher à ses pieds ou le suivre à distance ; cette idée fut un dictame pour les blessures de son amour-propre et comme une compensation aux pertes réelles qu'il avait essuyées.

Si la joie du capitaine de frégate était des plus vives, grande fut la consternation de l'Impétiniri, lorsque son nouveau maître, le poussant devant lui, l'eut conduit au rivage

RECHERCHE DES ŒUFS DE TORTUES DANS LE SABLE DES PLAGES.

et fait entrer dans sa pirogue. A peine eûmes-nous pris le large, que les sanglots de l'enfant allèrent crescendo. Notre teint, nos barbes, nos vêtements, notre langage, notre habitude de nous moucher dans un carré d'étoffe au lieu d'accomplir cet acte naturel en nous pressant le nez avec les doigts, tout en nous, si différent de ce qu'il avait vu jusqu'alors, lui semblait stupéfiant et formidable. Quand vint le soir et que nous eûmes allumé sur une plage le feu du campement, la vue du récipient en fer battu où cuisait le souper épouvanta l'enfant, qui redoubla ses pleurs et se prit à trembler ; peut-être croyait-il que nous allions préalablement l'égorger, puis faire une étuvée et des grillades de son individu, lesquelles, soit dit en passant, eussent été fort tendres pour un anthropophage.

TYPES D'INDIENS IMPÉTINIBIS.

Inutile de dire qu'il en fut quitte pour la peur; mais cette peur chez lui était si forte, qu'il refusa obstinément de goûter aux aliments que nous lui offrîmes et passa la nuit à geindre sur un mode cadencé que nous n'avions encore entendu nulle part. Nous ne sûmes jamais si cette mélopée lamentable était une plainte enfantine ou un chant de mort à l'usage de sa nation.

Deux jours après son installation parmi nous, le petit drôle était si fort apprivoisé, qu'aux heures des repas il venait comme un jeune chien s'asseoir entre nos jambes et nous retirait familièrement le morceau de la bouche. Plus d'une fois nous fûmes obligés

ACHAT D'UN JEUNE INDIEN IMPÉTINIRI.

de le rappeler à l'ordre par de légères claques appliquées sur les doigts. En peu de temps il apprit à parler le quechua avec nos cholos, et lorsque nous arrivâmes à Sarayacu, la mission centrale, les néophytes des deux sexes accueillirent si gracieusement le jeune infidèle et lui firent boire tant d'écuellées de mazato, que le premier jour, en visitant les huttes du village, nous relevâmes plusieurs fois et remîmes sur ses jambes l'Impétiniri trop ivre pour se tenir debout.

Le surlendemain de l'achat du jeune sauvage, nous atteignîmes l'embouchure de la rivière Pachitea, le plus large, sinon le plus long, des cours d'eau relevés en chemin. Une île placée à l'entrée divisait son lit en deux bras. La largeur totale de cet affluent

de l'Apu-Paro, nous parut être de trois cents mètres. Il est formé, à quatre-vingt-deux lieues dans l'intérieur, par la réunion des rivières Palcaza et Pozuzo, nées sur deux points opposés de la Cordillère de Huanuco. Huit lieues plus bas, le Pichi lui porte par la droite le tribut de ses eaux, et trois rivières sans importance, le Carapacho, le Cosientata et le Calliseca, s'y jettent par la gauche.

A partir de ce point, le Tampu-Apurimac, que nous avons vu, après sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, prendre le nom d'Apu-Paro ou Grand-Paro, sous lequel il est connu des indigènes, va troquer ce nom contre celui d'*Ucayalé* [1], que plus tard, après sa jonction avec le Marañon, il répudiera pour adopter définitivement celui de rivière des Amazones, qu'il doit porter jusqu'à l'Océan Atlantique.

En face de l'embouchure du Pachitea, sur la rive droite de l'Ucayalé, auquel les géographes ont retiré son *e* final, pour y substituer un *i*, s'étendait une plage de sable, qui aboutissait à une espèce de dune, ou de colline, dont quelques parties étaient couvertes de cécropias et de grands roseaux et d'autres dépouillées de végétation. Un espace de quelque deux cents pas séparait la rivière de la colline. Au bord de l'eau, une vingtaine d'ajoupas, comme en construisent à la hâte les indigènes pour leurs haltes de nuit, servaient d'avant-poste à un village ou projet de mission que les Conibos étaient en train d'édifier sur la colline, et auquel ils avaient donné le nom de Santa-Rita. C'était comme un pendant à la mission en herbe de Santa-Rosa chez les Chontaquiros.

Ce village, sur lequel tombaient d'aplomb les rayons d'un soleil de feu, offrait tant bien que mal la disposition d'un parallélogramme. Nous y comptâmes dix habitations, dont trois grandes et sept moyennes. Chacune de ces dernières pouvait recevoir trois familles. Toutes n'étaient pas achevées, mais le seraient bientôt, au dire de leurs constructeurs. L'habitation du centre devait servir d'église. Rien ne la distinguait de ses voisines, si ce n'est un segment formé par une rangée de pieux fichés dans le sable et figurant tant bien que mal une abside. Une croix de bois, grossièrement équarrie à coups de hache et peinte avec du rocou, s'élevait à quelques pas de cette église. Le style de ces constructions était le même que nous avions observé dans les habitations des Chontaquiros et des Conibos. Quelques toitures étaient en roseaux, d'autres en palmes.

Derrière l'église, le long d'une ceinture de ces roseaux géants qui pendant longtemps nous avaient tenu fidèle compagnie, s'étendaient, pareils à des pièces d'étoffe cousues bout à bout, de petits morceaux de terrain soigneusement défrichés, sarclés même, et plantés de manioc, de coton, de pastèques, dont les premières feuilles vertes tranchaient agréablement sur la fauve couleur du sable. Ces jardinets, s'ils témoignaient des intentions agricoles des néophytes, n'étaient pas en état d'assurer leur alimentation quotidienne; un homme de bon appétit eût pu manger à lui seul en huit jours tous les produits de cette agriculture.

Cent vingt Conibos, touchés de la grâce, s'étaient réunis en ce lieu. La plupart

[1] Rencontre, jonction, confluent. — Les indigènes ne donnaient autrefois le nom d'Ucayalé qu'à l'endroit où s'opérait la jonction des deux rivières Apu-Paro et Marañon. Les missionnaires, et à leur exemple les géographes, ont pris la partie pour le tout et donné le nom d'Ucayalé à l'Apu-Paro, après sa réunion avec le Pachitea.

vaguaient en ce moment dans les forêts voisines et sur les plages, occupés de chasse et de pêche ; trente individus des deux sexes étaient restés à la mission. Ces indigènes, une fois leurs constructions achevées, se proposaient d'aller à Sarayacu demander au Préfet Apostolique des Missions de l'Ucayali un religieux pour les baptiser et les instruire dans la foi chrétienne. Ils promettaient d'avoir grand soin de lui, et s'engageaient à ne pas le garder au delà de trois mois, si l'air de la rivière Pachitea lui était contraire, ou que l'endroit ne fût pas de son goût. Ces détails, que j'écrivis sous la dictée d'un de nos interprètes, lui furent donnés par un gros Conibo à figure joviale, barbouillée de

PROJET D'UNE MISSION CHEZ LES CONIBOS DE SANTA-RITA.

rocou, qui le promena à travers la mission et lui fit part des embellissements projetés par les siens, pour en rendre au futur *papa* [1] le séjour aussi agréable que sain.

Ce vent de civilisation qui soufflait du Nord au Sud, chez les Chontaquiros, comme chez les Conibos, commençait à m'incommoder. La journée d'ailleurs avait été orageuse, — au figuré s'entend, car le temps était admirable. — De petites taquineries, de petites attaques, de petites ripostes entre les chefs des commissions-unies, à propos d'une banane ou d'un poisson offert à celui-ci par quelque indigène et que réclamait celui-là, avaient surexcité mes nerfs et fait vibrer mon impatience au delà

[1] Papa ou tayta (*père*). C'est le nom donné par ces peuplades à tous les prêtres, moines et missionnaires.

du diapason normal. Pour oublier momentanément les rêves de béatitude des aspirants chrétiens et les criailleries des chrétiens schismatiques, j'allai m'asseoir sur la plage en face du Pachitea, et j'aspirai avec délices le vent de barbarie qui venait de cette rivière habitée par les Cachibos mangeurs d'hommes [1]. Le soleil avait disparu ; les teintes enflammées du couchant se refroidissaient dans un ton orangé. Les croupes des forêts étaient d'un bleu roussâtre et comme sablé de poudre lumineuse par les derniers reflets de l'astre évanoui. L'eau de l'Ucayali avait la teinte de l'argent mat ; celle du Pachitea, des tons d'or verdâtre. La pureté de l'atmosphère, la limpidité du ciel que ne tachait aucun nuage, l'immensité des lignes des horizons de droite et de gauche, donnaient à ce paysage un caractère de grandeur et de solennité qui me réconcilia presque avec la mission de Santa-Rita ; je me sentis porté à excuser l'aridité du gîte en faveur de l'admirable spectacle dont on jouissait de son seuil. Pendant un moment,

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE PACHITEA.

j'enviai le bonheur du moine inconnu qui, chaque soir, viendrait s'asseoir en cet endroit pour oublier l'homme et la terre, et le veau d'or et les Hébreux, et, comme Moïse sur l'Horeb, entrer en communication avec l'esprit de Dieu, qu'on sentait flotter dans cette vaste solitude.

Le lendemain, sur les onze heures, nous quittâmes Santa-Rita du Pachitea, emportant un croquis de la mission future, et un bilboquet que nous avions acheté à deux sauvages quinquagénaires qui y jouaient à tour de rôle avec un imperturbable sérieux. Le manche de ce bilboquet en bois de palmier Chonta (*Oreodoxa*), et de la grosseur d'une

[1] Nous reviendrons en temps opportun sur cette tribu des Cachibos, ou mieux des Cacibos, autrefois nombreuse et redoutée de ses voisins, aujourd'hui réduite à une poignée d'hommes misérables pourchassés par les tribus voisines sous prétexte d'anthropophagie, et auxquels tout voyageur passant par là ne manque pas, sur la foi de la tradition, de jeter une pierre. *Væ victis!*

baguette de fusil, était long de trente pouces et affilé comme une lardoire. Sa boule était formée d'une tête de tortue de la grande espèce [1] dépouillée de sa chair et soigneusement ratissée. Un fil tissé avec des folioles de palmier l'attachait au manche. La règle du jeu de ce bilboquet conibo, comme il me fut donné d'en juger *de visu*, était diamétralement opposée à celle du bilboquet européen. Pour gagner la partie, il fallait manquer la boule un certain nombre de fois au lieu de la prendre. A ceux que la chose pourrait intéresser, nous dirons que ce qui de prime abord peut sembler facile, présente au contraire quelque difficulté, la tête-boule étant percée d'une douzaine de cavités naturelles et le manche-lardoire se fourrant toujours dans quelqu'une.

A part les satanés moustiques qui ne nous laissaient ni repos ni trêve et menaçaient de nous dévorer vifs, notre navigation de l'Ucayali était maintenant la plus douce chose du monde ; aux tiraillements qui avaient signalé notre séjour de vingt-

JOUEURS DE BILBOQUET.

quatre heures à Santa-Rita, venait de succéder une paix profonde. Les deux chefs de l'expédition, après avoir dégorgé de nouveau le trop-plein de leur cœur et s'être dit force paroles mortifiantes, s'étaient repliés sur eux-mêmes et se reposaient, comme les volcans après une période d'activité. A leur exemple, j'étais rentré dans ma coquille, non pour me préparer comme eux à de nouveaux combats, mais pour m'égayer plus à l'aise sur certain *arrangement* que m'avait proposé l'aide-naturaliste et dont le résultat devait, selon lui, dépasser mes rêves les plus ambitieux et mes plus hautes espérances.

Cet arrangement, transaction diplomatique et commerciale, qu'au grand déplaisir du jeune homme je ne pouvais me décider à prendre au sérieux, consistait à déposer aux pieds du chef de la commission française, à titre d'hommage-lige, les dessins,

[1] *Testudo Amazoniensis.*

cartes, plans, notes et documents que j'avais rassemblés ; puis, cette formalité remplie, à m'enrôler sous la bannière du noble personnage et à l'accompagner en France, où son premier soin en arrivant serait de faire orner la boutonnière de mon habit d'un liseré ponceau. Cette première faveur devait en amener une foule d'autres, et les sinécures, les honneurs et les dignités pleuvraient sur moi dru comme grêle. L'arrangement, comme on voit, était des plus simples, mais la façon dont il me fut proposé était assez entortillée pour que la honte d'un refus, si je venais à refuser, retombât tout entière sur le naturaliste-secrétaire et laissât sain et sauf l'honneur de son patron. O diplomatie, ce sont là de tes coups ! pensai-je en écoutant le charmant jeune homme qui, après avoir inutilement effeuillé sur moi toutes les fleurs de sa rhétorique, dut se retirer emportant l'éclat de rire final que je lui donnai pour réponse.

A partir de ce moment les cartes furent brouillées entre l'apprenti diplomate et moi, et les façons de son maître et seigneur changèrent complétement à mon égard. Mais, à dater de ce moment aussi, ma position vis-à-vis d'eux fut plus nettement dessinée que par le passé. Sans me déclarer ouvertement Guelfe ou Gibelin, pour York ou Lancastre et arborer la rose blanche ou la rose rouge, je pris parti en secret pour le juste contre l'injuste, pour l'opprimé contre l'oppresseur, ce que jusqu'alors je m'étais soigneusement interdit. Peut-être mes actes extérieurs traduisirent-ils à mon insu quelque chose de ma pensée intime, car le chef de la commission française daigna m'honorer d'une froideur toute particulière. Adieu les sourires fondants qu'il m'adressait jadis à tout propos et les compliments élogieux qu'il me débitait d'une voix flûtée. Le noble monsieur évitait ma rencontre avec autant de soin qu'il l'avait recherchée, et son regard chargé d'une couche de glace congelait mon sang malgré 33° de chaleur, quand par hasard il s'arrêtait sur moi.

Au fond, comme son estime et son amitié ne m'avaient flatté que médiocrement, son indifférence me fut à peu près insensible. Mais l'étude de son idiosyncrasie, qui, pareille à certaines couches d'humus, reposait sur un tuf aride, m'intéressa toujours, et je n'eus garde d'interrompre la série de mes observations à l'égard de ses faits et gestes. Depuis notre sortie de Santa-Rita, l'illustre personnage semblait s'être fait une loi du silence, et la toilette de ses ongles l'occupait exclusivement. A le voir ainsi replié sur lui-même, on eût pu le croire calme, insensible et matériellement heureux ; mais le calme chez lui n'était qu'apparent. Une tempête grondait sourdement dans son âme et s'épanchait en flots amers sur les esclaves accroupis à ses pieds. Le tachydermiste n'était pas à l'abri de ces orages domestiques. D'aigres réprimandes et de vertes semonces l'atteignirent plus d'une fois dans le trajet de Santa-Rita à Sarayacu. Mais l'aimable jeune homme se consolait de ces mécomptes en gonflant une de ses joues et frappant dessus quand son patron avait tourné le dos, ou en fredonnant le duo d'*Indiana et Charlemagne* qui était pour lui ce que le *Tirely* est pour les maisons-moussues, les renards et les pinsons, ces étudiants de la docte Allemagne, une façon de narguer la misère présente et d'attendre patiemment l'avenir.

Ces bourrasques que le chef de la commission française élevait de temps en temps

autour de lui, comme le turbulent Éole, servirent d'émonctoire à la bile qu'il sécrétait abondamment et détournèrent l'ictère dont il était menacé ; seule la sclérotique de ses yeux prit la nuance du safran qu'elle conserva jusqu'à Sarayacu.

Depuis que nous étions entrés dans les eaux calmes et qu'en touchant à Paruitcha, premier point habité par la nation Conibo, nous avions laissé pour toujours en arrière les pierres, les écueils, les troncs d'arbres échoués et les canaux-rapides, l'existence nous semblait un long jour de fête ; si nous ne chantions pas comme les oiseaux en signe de sérénité et d'insouciance, notre félicité n'en était pas moins réelle. L'abondance de vivres eût suffi seule à nous tenir en joie. Dans les habitations des Conibos, nous trouvions chaque jour, en échange d'aiguilles, d'hameçons et de grelots, des bananes, du manioc, du lamantin, du tapir, du singe et des tortues. Nos rameurs pêchaient de beaux poissons qu'ils nous abandonnaient, et, le soir venu, en abordant sur la plage déserte où nous devions passer la nuit, nous n'avions qu'à fouiller le sable pour en retirer des milliers d'œufs de tortues. Quelle antithèse entre cette chère-lie et le jeûne érémitique que nous avions observé durant seize jours chez les dignes Antis !

Le repas du soir achevé, nous faisions cercle autour d'un feu allumé sur la plage, non dans le but d'éloigner les moustiques, le moustique, comme le lézard de Buffon, est l'ami de l'homme et s'attache à ses pas, mais pour effrayer les jaguars et les crocodiles, animaux taciturnes et faméliques, qui vaguent dans la solitude à l'heure où tout dort ici-bas. Cette tertulia à laquelle le comte de la Blanche-Épine ne prit jamais part, dans la crainte de se commettre avec des *espèces*, mais que nos rameurs Conibos égayaient volontiers de leur présence, était consacrée à la récapitulation des actes de la journée et au relevé topographique des lieux que nous verrions le lendemain. Les intermèdes en étaient remplis par quelques bourdes malignes de nos amis sauvages sur les nations voisines, ou par des réponses aux questions que nous leur adressions sur les us et coutumes de leur tribu. Quand l'heure du sommeil était venue, chacun déroulait sa moustiquaire et la suspendait à deux rames ou à deux roseaux fichés dans le sable. Jusque-là rien que de très-simple ; mais la difficulté, c'était de soulever les plis de ce cadre d'étoffe et de se blottir dans l'intérieur sans y introduire avec soi une légion de moustiques. Il nous semble philanthropique et tout à fait digne de nous d'expliquer en passant de quelle façon s'exécute cette manœuvre.

La moustiquaire suspendue à deux pieux par ses deux traverses et de manière à ce que la lisière de l'étoffe traînant sur le sol n'offre aucun interstice par où puisse entrer l'ennemi, le voyageur, muni d'une branche feuillue ou d'une poignée de roseaux qu'il agite vivement, en fait deux ou trois fois le tour. Léger de sa nature, le moustique est entraîné par le déplacement de la colonne d'air et disparaît pendant quelques secondes. L'occasion est propice, et c'est surtout ici qu'il importe de la prendre aux cheveux. Jetant son éventail ou son plumeau, désormais inutiles, l'individu s'assied à côté de la moustiquaire, soulève un de ses pans à six pouces du sol, puis, se laissant choir en arrière et roulant aussitôt sur lui-même, s'introduit par cet hiatus dans l'inté-

rieur du cadre dont il laisse retomber les plis derrière lui. La durée de cette opération doit être celle de l'éclair qui sillonne la nue.

Mais, si prompte qu'elle ait été, elle a suffi néanmoins pour livrer passage à une douzaine de moustiques. A peine êtes-vous étendu qu'une fanfare éclate brusquement, donnant le signal de l'attaque. Gardez-vous d'y répondre; laissez chaque assaillant choisir l'endroit où il frappera. Bientôt une douleur aiguë vous annonce l'introduction de sa trompe acérée. Le sang qu'il vous soutire afflue par tumultueuses ondées. Ne bougez pas; armez-vous de stoïcisme; invoquez mentalement Épictète et Zénon, les pères du genre. Pendant ce temps, vos ennemis boiront avec volupté l'oubli du monde extérieur. Quand vous sentirez faiblir leur attaque, signe que leur ventre s'emplit et que la vapeur du sang leur monte à la tête et trouble leur entendement, appliquez une claque

LES MOUSTIQUAIRES.

sur la partie mordue et faites justice du vampire à la table même de son festin. Votre couronne d'athlète, ô vainqueur! sera un sommeil d'autant plus profond et des rêves d'autant plus roses, qu'au dehors vous entendrez une véritable tempête mugir à six pouces de vos oreilles.

Ces indications charitables que nous donnons ici aux pères de famille, afin qu'ils les mettent sous les yeux de ceux de leurs fils que la lecture de Cook ou de Bougainville pourrait décider à entreprendre, comme le pigeon de la fable, un voyage en lointain pays, ces indications étaient suivies de point en point par chacun de nous. A force de pratiquer, nous avions acquis une telle dextérité dans le maniement de la moustiquaire, qu'il nous arrivait très-souvent d'en prendre possession sans introduire à notre suite un seul ennemi. Rien de plus singulier, au reste, que ces carrés d'étoffe blanche, grise ou brune, éparpillés sur le vaste tapis des plages. Avec un peu d'imagination et l'aide d'un rayon

de lune, on les eût pris de loin pour les pierres tumulaires de voyageurs morts dans une traversée du désert.

Certaine nuit que nous dormions comme des bienheureux sous nos abris de toile, un tumulte de voix sauvages retentit dans le campement. Au risque d'être mis en pièces par les moustiques, nous soulevâmes les plis de l'étoffe et jetâmes autour de nous un

TYPE D'INDIEN REMO.

regard effaré. Une lune aussi brillante que le soleil d'Europe versait sur le paysage des torrents de lumière. On eût dit que le sable des plages était chauffé à blanc.

L'arrivée d'une douzaine de Conibos occasionnait tout ce tapage. Venus de l'intérieur des terres par la rivière Apujau qui coulait à peu de distance du campement, ils avaient trouvé la plage occupée, et, reconnaissant à la clarté de la lune les moustiquaires

brunes de leurs compagnons, ils s'étaient mis à brailler à tue-tête pour les avertir de leur arrivée.

En un clin d'œil tous les dormeurs furent sur pied. Les nouveaux venus racontèrent leur histoire. Ils revenaient d'une chasse à l'homme sur le territoire des Indiens Remos qu'ils accusaient de leur avoir volé une pirogue munie de ses agrès et apparaux, c'est-à-dire de deux rames et d'une pagaie. Pour châtier l'audace de ces indigènes et reprendre leur bien, les Conibos s'étaient embarqués à la nuit tombante et avaient remonté la rivière Apujau jusqu'à la première habitation des Remos. Les chasseurs se flattaient de prendre le lièvre au gîte. Mais le choc des rames, le remou de l'eau, le frôlement de la pirogue contre les roseaux, ces bruits inappréciables pour l'Européen, avaient donné l'alarme aux sauvages. Pendant que les Conibos manœuvraient de façon à prendre les Remos par devant, ceux-ci s'enfuyaient par derrière : leur cabane avait deux issues. En attendant qu'une vengeance plus complète leur fût offerte, les Conibos avaient pillé la demeure de l'ennemi et l'avaient incendiée.

Bientôt finit le territoire de la nation Conibo et commença celui des Indiens Sipibos. La rivière Capoucinia, issue des contre-forts occidentaux de la Sierra de Cuntamana et que l'Ucayali reçoit par la droite, est la limite qui marque sans les séparer les possessions des deux pays. Conibos et Sipibos, sortis du même tronc, parlent la même langue, ont le même *facies* et les mêmes coutumes, et, quoique séparés depuis des siècles, vivent en assez bonne intelligence.

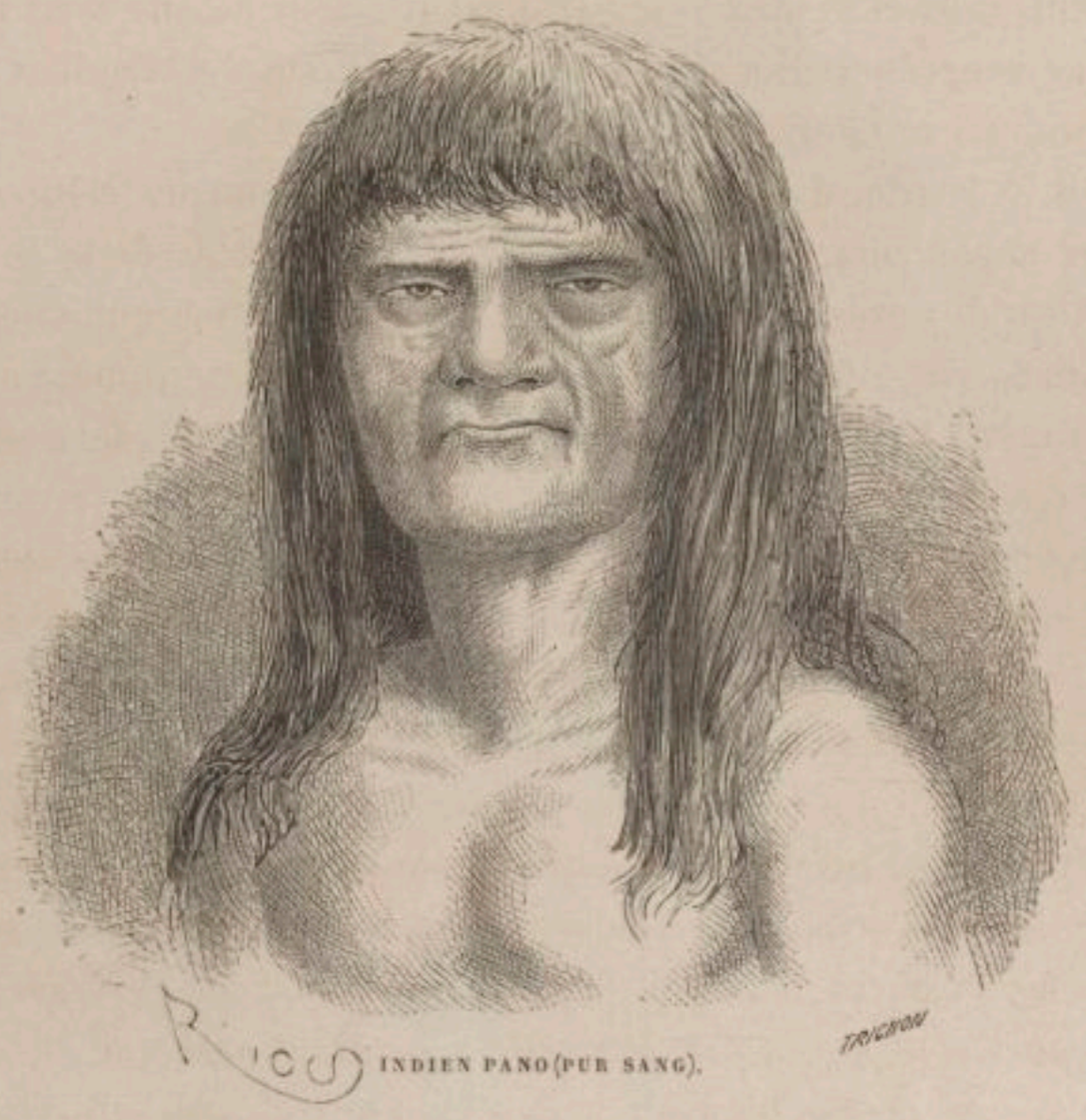
Avant de passer outre et bien que nos rameurs Conibos, dont nous apprécions de plus en plus les qualités privées, doivent nous accompagner jusqu'à Sarayacu, nous allons régler avec eux nos comptes ethnologiques : les bons comptes font les bons amis, comme disait notre ancien compagnon de voyage, le géographe ; donc, pour donner à chacun ce qui lui revient, autant que pour mettre un peu d'ordre dans notre nomenclature des Indiens Conibos, Sipibos, Schétibos, et autres naturels en *os*, nous tracerons séparément la monographie de leurs tribus. C'est le seul moyen d'éviter l'écueil contre lequel est venu se heurter un voyageur moderne qui trouve — « *difficile de ne pas faire de confusion quand on parle des sauvages de l'Ucayali.* » — Il est vrai que ce voyageur n'en a parlé que par ouï-dire et sans les avoir jamais vus ; or, chacun sait, pour l'avoir expérimenté par lui-même ou avoir lu, dans Horatius Flaccus, un vers relatif à la chose, qu'il est difficile, en effet, d'énoncer clairement ce que l'on n'a pas bien compris. Ceci dit, sans penser à mal, nous entrons en matière.

Quand des religieux franciscains venus de Lima [1] explorèrent pour la première

[1] C'est aux religieux des couvents de Lima qu'on doit la fondation des Missions du haut et du bas Huallaga, les plus anciennes du Pérou, comme celles de Maynas et du Haut-Amazone furent l'œuvre des Jésuites de Quito. Le collége apostolique d'Ocopa, dans la province de Jauja, d'où devaient sortir un jour tant de missionnaires, n'était pas encore fondé au dix-septième siècle, et ne le fut qu'en 1738 par le P. Francisco de San-José. C'est à ce religieux et à ceux qui lui succédèrent qu'est due la fondation des Missions du Cerro de la Sal, du Pajonal, du Pozuzo, et enfin celles de l'Ucayali. De toutes les Missions du Pérou, qui, au milieu du dix-huitième siècle, s'élevaient à près de cent cinquante, il en reste neuf aujourd'hui : deux sur la rivière Huallaga, une sur celle de Santa-Catalina, voisine de Sarayacu, trois sur l'Ucayali et trois sur l'Amazone.

fois la partie du Pérou comprise entre les rivières Huallaga, Marañon, Ucayali et Pachitea, ils trouvèrent établie sur les bords de la petite rivière Sarah-Ghéné (*hodiè* Sarayacu) affluent de gauche de l'Ucayali, une nation autrefois florissante et dont le type, l'idiome, les vêtements, les us et les coutumes étaient communs à six tribus voisines qui paraissaient s'être détachées d'elle à une époque qu'on ne pouvait raisonnablement préciser. Cette nation était celle des Panos.

Primitivement descendue des contrées de l'Équateur par la rivière Morona, elle s'était fixée d'abord à l'entrée du rio Huallaga, où paraît s'être opérée sa division en tribus. Plus tard, à la suite de démêlés avec les Indiens Xébéros de la rive gauche du Tungura-gua-Marañon, elle avait abandonné ce territoire, erré longtemps à travers les plaines du



INDIEN PANO (PUR SANG).

Sacrement et était venue enfin s'établir à cinquante lieues Sud-Sud-Est de ses premières possessions, dans le voisinage de la rivière Ucayali, connu alors sous le nom de Paro.

Bien que cette nation, dans ses migrations du Nord au Sud, n'eût jamais dépassé le 8e degré, ni eu de contact ou de relations, par l'intermédiaire des Chontaquiros et des Antis, avec les populations de la Sierra, dont son type d'ailleurs différait essentiellement, tout, chez elle, usages, coutumes, vêtement, pratiques du culte, rappelait les traditions du Haut-Mexique, que les peuples Collahuas, les Aymaras et plus tard les Incas avaient importés dans cette Amérique.

Avec l'usage du sac-tunique que les Panos tenaient des nations de l'hémisphère Nord et qu'ils appelaient, selon sa longueur ou les broderies dont il était orné. *Husti* ou

Cusma, ils fabriquaient un papier d'écorce qui rappelait le papyrus mexicain ou *maguey*. Sur ce papier ils retraçaient, à l'aide de signes hiéroglyphiques, les dates mémorables, les faits importants et les divisions de l'année. Des simulacres de divinités, taillés dans le bois ou façonnés en argile, des haches d'obsidienne pourvues de deux oreillons qui servaient à les attacher à un manche, furent trouvés en leur possession par les religieux qui les catéchisèrent [1]. Enfin des pratiques mystérieuses, relatives au double culte du soleil et du feu, la circoncision des jeunes filles à l'époque de leur puberté, la coutume d'ensevelir leurs morts dans une jarre peinte, après les avoir fardés, parés et comprimés

RIOU. INDIEN PANO (MÉTIS). C.LAPLANTE.

dans des liens, tous ces usages, sans équivalents parmi les peuplades du Sud et sur l'origine desquels les Panos gardaient un profond secret, avaient attiré l'attention des premiers missionnaires.

Vers la fin du dix-septième siècle, la nation des Panos, fort amoindrie par les luttes qu'elle avait eu à soutenir contre les peuplades voisines après sa division en tribus des

[1] Une de ces haches fut donnée par le P. Narciso Girbal à A. de Humboldt, lors du séjour que ce savant fit à Lima, à son retour de la Nouvelle-Grenade, où Aimé Bonpland l'avait accompagné en qualité de botaniste.

Conibos, Sipibos, Schétibos, Cacibos, Chipeos [1] et Remos, la nation des Panos habitait, comme nous l'avons dit, les bords de la rivière de Sarayacu, où le père Biedma, un des premiers explorateurs de l'Ucayali (1686), la vit en passant. Cent ans plus tard, les pères Girbal et Marquès, qui continuaient l'œuvre de leurs prédécesseurs les PP. Miguel Salcedo, Francisco de San José et autres religieux du collége d'Ocopa, en rétablissant les Missions de l'Ucayali fondées par ceux-ci en 1760, et que les néophytes avaient détruites en 1767, après un massacre général des missionnaires, ces pères Girbal et Marquès qui catéchisèrent de nouveau la nation des Panos, *évaluent* ses forces à mille hommes dont on peu sans scrupule retrancher la moitié.

Ces Panos relaps, assassins et iconoclastes, furent reconquis au catholicisme par les missionnaires qui leur adjoignirent des Indiens Conibos riverains de l'Ucayali. En six ans, toute la nation des Panos reçut le baptême; seule, une fraction minime des Conibos fut régénérée dans ses eaux [2]. Le plus grand nombre de ces derniers préférèrent le

[1] Cette tribu riveraine de l'Ucayali, longtemps amie et alliée des Conibos, est éteinte depuis un demi-siècle.

[2] On nous saura gré peut-être de traduire ici au vol de la plume quelques lignes d'une lettre adressée collectivement par les PP. Girbal et Marquès au père gardien du collége apostolique d'Ocopa. Cette lettre, relative à la réédification des Missions détruites et à leurs commencements, porte la date du 3 avril 1792. Si les savants ne trouvent dans ce fragment épistolaire la solution d'aucun grand problème scientifique, les personnes pieuses respireront avec plaisir le parfum de vertu et d'honnêteté qu'il exhale.

« .... Les Conibos nous ont déclaré qu'ils veulent vivre séparés des Panos, non pas dans les environs de « Sarayacu, mais sur une île de l'Ucayali, située à une petite distance de la Mission. Ils donnent pour prétexte « à cette détermination la nécessité de tirer parti des défrichements qu'ils ont faits déjà sur cette île. Mais le « véritable motif de cette mesure est une jalousie secrète et l'effet de leur inimitié pour les Panos, avec lesquels « ils gardent néanmoins les apparences d'une bonne harmonie....

« ....Nos chers Panos sont assez tranquilles. Nous sommes parvenus à obtenir d'eux que les enfants de sept ans « à treize vinssent chaque jour dire la prière au couvent. Quelques-uns savent déjà le *Pater noster* et le *Credo*. « Les adultes assistent à la messe et au *Salve*, bien qu'avec un peu de contrainte. Nous avons beaucoup « de peine à les faire agenouiller pendant la consécration. Enfin ne nous plaignons pas trop. La moisson « d'infidèles est abondante et se présente bien. Une partie est déjà mûre, l'autre en train de mûrir.

« Pour la récolter en entier et ramener à Dieu toute cette gentilité (*aquel gentilismo*), il nous faudrait « certaines choses qui nous manquent ou qui vont nous manquer. Envoyez-les-nous; Dieu et notre bien- « heureux P. St François sauront le reconnaître.... Vous trouverez jointe à notre lettre la note de ces « objets.... 400 haches, — 600 coutelas, — 2,000 couteaux droits, — 1,000 couteaux courbes, — 4 quintaux « de fer, — 50 livres d'acier, — 12 livres de petits hameçons, — 8,000 aiguilles, — 1 caisse de perles fausses, « — 500 briquets à feu (*eslabones*), — 4 grosses de ciseaux, — 2 grosses de bagues, — 3,000 croix en laiton, « — 1,000 vares de calicot (*tocuyo*) pour couvrir la peau (*pellejo*) de ceux qui sont nus, — un assortiment « de couleurs pour peindre notre église, — une Vierge très-pure (*una purisima*) et quelques ornements.

« Nous avons besoin également de deux outres de vin, tant pour célébrer le saint sacrifice, que pour « arrêter la diarrhée et le flux de sang chez les infidèles. C'est un remède souverain quand on y a fait infuser « la précieuse graine du puchiri, récemment découverte....

« Je m'occupe activement ici (c'est le P. Girbal qui parle) de la commission dont m'avait chargé, en partant « de Lima, Son Excellence le vice-roi, au sujet de l'escarboucle ou bézoard. J'ai rencontré, dans le trajet de « Tarma à la rivière Pachitea, un Indien Piro (*Chontoquiro*), qui, non-seulement connait l'oiseau dans le jabot « duquel est enfouie l'escarboucle, mais qui m'a dit l'avoir tué et avoir jeté comme un objet sans valeur la « pierre qu'il y avait trouvée. L'Indien m'a appris, en outre, qu'il y avait deux variétés de l'oiseau en ques- « tion: l'une est haute d'une demi-vare, l'autre d'un quart de vare. Le voile sous lequel il cache sa splendeur (*la « cortina con que cubre su resplandor*) est un plumage exquis (*muy esquisito*), bariolé de vives peintures à l'endroit « de la poitrine. L'Indien appelle cet oiseau *inuyocoy*. Il m'a donné sa parole de me l'apporter mort, car il est « impossible de le prendre vivant.

culte de la liberté et de la barbarie, sous le couvert des bois, aux avantages de la civilisation dans un hameau chrétien. Si nos goûts prédominants, comme l'assure certain physiologiste, sont jusqu'à certain point des conditions de notre existence, on doit croire que la persistance des Conibos à rester idolâtres en dépit de tout fut cause qu'ils vivent encore, quand les Panos chrétiens se sont éteints depuis longtemps [1]. Le régime des missions espagnoles, sous le rapport de la santé de l'âme et de celle du corps, ne fut jamais bien favorable à l'indigène du Pérou.

A l'époque où les Panos habitaient la quebrada de Sarayacu, les Conibos occupaient la plupart des affluents de gauche de l'Ucayali et parcouraient librement cette rivière, depuis sa jonction avec le Pachitea jusqu'à son confluent avec le Marañon. Cette faculté de parcours leur est encore concédée aujourd'hui, mais leur territoire s'est fort amoindri, soit par suite des empiétements successifs de leurs voisins les Sipibos, soit par l'abandon qu'ont pu en faire eux-mêmes les Conibos pour s'éloigner des missions de Belen, de Sarayacu et de Tierra Blanca et se soustraire à leur influence.

Le territoire actuel de ces indigènes est délimité, comme nous l'avons dit, au Sud par le site de Paruitcha, où finissent les possessions des Indiens Chontaquiros, au Nord par la rivière Capoucinia, où commencent celles des Sipibos. Sur cette étendue, d'environ soixante-dix lieues, nous avons compté huit habitations de Conibos situées sur la rive gauche de l'Ucayali, deux sur la rive droite, lesquelles, en y joignant le groupe de demeures de Santa Rita et sept à huit maisons édifiées sur les bords des petites rivières Cipria et Hiparia, nous paraissent réunir une population de six à sept cents âmes.

La taille du Conibo varie de 1^{m},50 à 1^{m},60; ses formes sont lourdes, son encolure épaisse, son thorax fortement prononcé; son visage est rond, ses pommettes saillantes; ses yeux à sclérotique jaune, à pupille couleur de tabac, sont petits, obliques et assez écartés; le nez court et épaté s'élargit à sa base; les lèvres épaisses laissent, en s'entr'ouvrant, apercevoir des dents jaunes, mais bien rangées et des gencives teintes en noir avec l'herbe yanamucu (*Peperomia tinctorioides*).

L'expression habituelle du masque de ces indigènes est ce mélange d'égarement et

« J'ai traité de mon mieux cet indigène, afin qu'il me tint parole. Il m'a quitté très-satisfait et en me pro-
« mettant qu'il ne reviendrait pas sans l'oiseau. Dès que j'aurai pu me procurer un joyau si précieux (*tan pre-*
« *ciosa alhaja*), je l'enverrai à Son Excellence le vice-roi.... »

Comme nous n'avons pas trouvé, dans la correspondance des PP. Narciso Girbal et Buonaventura Marquès, de note relative au retour de l'Indien Piro avec son oiseau inuyocoy, nous ne pouvons dire au lecteur si l'escarboucle ou bézoard attendu par le vice-roi du Pérou lui fut envoyé par les missionnaires.

[1] Comme il nous arrivera quelquefois, dans le cours de ce récit, de parler des Indiens Panos à propos des néophytes des Missions, nous avertissons le lecteur que les Panos dont il s'agit ne sont que les descendants d'anciens Panos, unis autrefois dans les Missions de l'Ucayali à des Indiennes Cumbazas et Balzanas, transfuges des Missions du Huallaga. Un seul Pano *pur sang*, né à Sarayacu en 1793, sous le préfectorat apostolique du P. Marquès, et qui plus tard avait accompagné le P. Plaza à Lima, existait encore dans la Mission à l'époque où nous nous y arrêtâmes. Cet homme, qui avait reçu au baptême le nom de Julio (Jules) à cause du mois de juillet où il était né, joignait à la connaissance de son idiome celle de l'espagnol et du quechua. Il fut tour à tour, et quelquefois dans la même journée, notre maître de langue, notre domestique, notre pourvoyeur d'oiseaux et de plantes, et notre rapin. Par reconnaissance autant que par estime pour les qualités privées du *dernier des Panos*, nous avons fait passer ses traits à la postérité.

de tristesse qui caractérise la physionomie de la plupart des *sauvages* péruviens ; mais la rondeur presque sphérique du facies lui donne un cachet de bonhomie et de naïveté qui corrige un peu l'impression désagréable qu'on pourrait éprouver à leur aspect.

Quant à la nuance de leur teint, elle est fort obscure, n'en déplaise au père Girbal, le premier historiographe des Conibos, et n'offre aucune analogie avec le teint des Espagnols, auxquels ce missionnaire comparait en 1790 ses nouveaux néophytes [1]. L'épiderme de ces naturels, incessamment exposé aux piqûres des moustiques, est rugueux au toucher

TYPE CONIBO (HOMO).

comme une peau chagrinée, et les huiles dont ils s'oignent pour se préserver des attaques de ces insectes, n'ont jamais existé que dans l'imagination des voyageurs qui les ont visités. La chevelure du Conibo est noire, rude et abondante ; sa lèvre supérieure et son menton offrent à peine quelques poils clair-semés, et c'est en vain que nous avons cherché parmi

[1] L'encre d'imprimerie n'a pu donner, à notre grand regret et pour la justification des lignes qui précèdent, une idée du teint des Conibos, dont la nuance mixte et indécise, entre l'acajou neuf et le vieil acajou, était reproduite par nos portraits à l'aquarelle de ces indigènes.

ces indigènes quelqu'une de ces barbes touffues dont le père Girbal les avait complaisamment dotés.

Les femmes Conibos sont petites, replètes, assez disgracieuses, mais n'ont pas cet abdomen ballonné et ces membres grêles qui caractérisent un grand nombre d'indigènes de leur sexe, parmi les peuplades du Sud. Leurs mamelles, déjà flasques au sortir de la puberté, ajoutent un cachet de laideur à leur physionomie ; elles vont nues malgré la guerre d'extermination que leur font les moustiques et couvrent seulement leurs parties sexuelles d'une bande d'étoffe de couleur brune. Comme les femmes des Antis et des Chon-

TYPE CONIBO (MULIER).

taquiros, elles coupent leurs cheveux en brosse au niveau des paupières et les laissent flotter par derrière. Leur teint est aussi foncé que celui des hommes, et, comme ceux-ci, elles noircissent leurs gencives avec les pousses tendres de la plante *yanamucu*.

Le vêtement des hommes consiste en un sac de coton tissé (*tari*), pareil à celui des Antis et des Chontaquiros, mais teint en brun et orné de grecques, de losanges, de zigzags et autres dessins, tracés en noir à l'aide d'un pinceau, et simulant une broderie.

L'habitude de se peindre le visage, quoique commune aux deux sexes de la nation Conibo, est néanmoins plus répandue chez l'homme que chez la femme. Le rouge et le noir sont les couleurs consacrées par l'usage ; le premier est tiré du *Bixa orellana* ou

INDIENS CONIBOS.

rocou, le second est extrait du *Genipa* ou huitoch. Le rouge n'est affecté qu'au seul visage. Le noir s'applique indistinctement à toutes les parties du corps. Nous avons vu de ces indigènes avec des cothurnes peints qui s'arrêtaient à la cheville, ou des bottes à l'écuyère qui leur montaient jusqu'au genou. Certains avaient des justaucorps ouverts sur la poitrine et festonnés autour des hanches, les plus modestes se contentaient de peindre sur leurs mains des gants ou des mitaines à filet. La plupart de ces peintures, à demi cachées par la tunique de l'indigène, n'étaient visibles qu'au moment des ablutions.

Chez ces naturels, la coquetterie paraît être l'apanage exclusif des mâles. Ils apportent à leur parure les soins les plus minutieux, passent de longues heures à s'épiler et à

ÉPOUSE ET BÊTE DE SOMME.

se peindre, sourient à leur fragment de miroir, quand il leur arrive d'en posséder un et se montrent généralement satisfaits de leurs agréments personnels.

Avec les dessins vulgaires dont ils font un usage habituel, ils ont pour les solennités et les jours de gala des arabesques d'une ornementation très-compliquée, qu'ils appliquent sur leur visage et sur leur corps, par un procédé d'estampage semblable à celui qu'employaient les Étrusques pour décorer leurs vases des élégantes silhouettes qu'on y admire. A ces dessins choisis, les Conibos ajoutent quelques bijoux de perles blanches et noires (*chaquiras*) qu'ils se procurent dans les Missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca. Ces bijoux, qu'ils façonnent eux-mêmes, consistent en pendants d'oreilles et en

un collier-cravate qui emboîte le cou et descend sur la poitrine à l'instar d'un rabat presbytérien. Les femmes portent des colliers de ces mêmes perles, et y suspendent une pièce d'argent, une médaille en cuivre ou, à défaut de métal, quelque phalange de singe hurleur (*Simia Belzebuth*). Les deux sexes portent encore aux poignets et aux jambes des bracelets de coton tissés sur le membre même et bordés de petits crins noirs, de dents de singe ou du poisson *Huamouï* (*Maïus osteoglossum*), aux larges écailles de carmin et d'azur.

Parmi les hommes de cette nation, ceux qui vont une fois par an dans les Missions voisines échanger contre des haches, des couteaux et des perles, les tortues qu'ils pêchent, la graisse de ces amphibies qu'ils préparent ou la cire qu'ils peuvent recueillir, ces hommes ont rapporté de leurs excursions en pays chrétien l'usage des chapeaux de paille. Ces couvre-chef, pointus de forme, assez larges d'ailes et un peu retroussés en

FEMME CONIBO TISSANT.

toit de pagode, sont fabriqués par eux avec des folioles de palmier. Quelquefois le tissu en est si lâche, que le soleil, en passant au travers, dessine sur le visage de celui qui le porte un damier lumineux.

Pendant que le Conibo passe la moitié de son temps à s'ajuster, à causer ou à boire avec ses amis, la femme s'occupe du ménage et vaque aux travaux pénibles ; elle surveille le défrichement, quand par hasard il s'en trouve un ; sarcle le sol ; récolte les fruits ou les racines, qu'elle rapporte au logis dans sa hotte à frontal d'écorce ; charrie le bois et l'eau ; prépare les aliments et le mazato, chicha de manioc ou de bananes fermentées ; façonne les tissus ; recueille la cire et le miel ; pétrit la glaise nécessaire aux poteries, cuit ces dernières, les peint et les vernisse, ou suit les pas de son époux et maître, portant sur ses reins ployés, le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons et la pagaie. Au désert, la femme est la bête de somme de l'homme plutôt que sa compagne.

Le talent de ces pauvres ilotes pour la fabrication des poteries, leur décoration extérieure et leur vernissage, mérite une mention spéciale.

Sans autre ébauchoir que leurs doigts et une valve de ces grandes moules qu'on trouve dans les lacs de l'intérieur, elles façonnent des amphores, des cruches, des coupes et des aiguières dont le galbe rappelle le meilleur temps de la céramique ando-péruvienne. Elles roulent leur argile en menus boudins, qu'elles vont superposant et mêlant les uns aux autres, et la justesse de leur coup d'œil est telle, que vous ne relevez jamais dans ces œuvres une ligne équivoque ou une courbe douteuse. Le tour du potier n'atteint pas à une précision plus mathématique.

C'est dans une clairière de la forêt, toujours située à quelques pas de leur demeure et qui sert aux hommes de chantier de construction pour leurs pirogues, que les femmes établissent leur atelier de poterie et de peinture. Pour cuire et vernisser leurs œuvres,

FEMME CONIBO FABRIQUANT DES POTERIES.

elles descendent sur le rivage où un feu clair est allumé. Là, tandis qu'elles surveillent les progrès de l'opération, une vieille matrone chante et danse à l'entour du bûcher, afin d'empêcher le malin esprit de toucher aux argiles incandescentes que le contact de sa main fêlerait aussitôt. Quand ces poteries sont refroidies, les femmes en vernissent l'intérieur avec la résine de l'arbre *Sempa* (copal), et procèdent à leur décoration extérieure.

La palette de ces artistes naturels ne possède que cinq couleurs pures. La science des mélanges et les nuances transitoires sont ignorées d'eux ou ne sont pas admises. Le noir de fumée, un jaune extrait d'un guttifère, un bleu violâtre, tiré du faux indigo, un vert sale obtenu par la macération des feuilles d'un capsicus, un rouge terne emprunté au rocou, forment l'échelle des teintes employées dans leurs œuvres.

Leurs pinceaux sont façonnés avec trois ou quatre brins d'herbe sèche, attachés par

le milieu ou même par une simple mèche de coton roulée à la façon de ces grèles estompes appelées *tortillons*, que le dessinateur fabrique lui-même au fur et à mesure de ses besoins. Le peu de consistance de ces outils ne permet pas à l'artiste d'étendre sa peinture dans tous les sens, et son procédé mécanique consiste à traîner horizontalement le pinceau de gauche à droite.

Avec les grecques, les losanges, les entrelacs et autres motifs d'ornementation qu'ils emploient dans la décoration de leurs poteries, ils ont des hiéroglyphes bizarres et charmants empruntés au plumage de la grue Caurale (*Ardea helias*). Les fantastiques

CUISSON DES POTERIES

zébrures de cet oiseau, assez rare et presque toujours solitaire, que les naturalistes ont surnommé *le petit Paon des roses*, ont donné aux femmes Conibos l'idée d'un genre spécial d'arabesques pour leurs vases et leurs tissus, comme la spatule caudale du lamantin paraît avoir fourni aux hommes le modèle de leurs pagaies.

Avant d'entreprendre une excursion sur la grande rivière, et tandis que la femme s'occupe de l'équipement et de l'approvisionnement de la pirogue, on entasse au fond de l'embarcation les mottes de terre mouillées sur lesquelles sera placé le foyer destiné à cuire les aliments pendant la traversée ; le Conibo, assis sur la berge, inspecte gravement son *picha* ou sac de nuit, afin de s'assurer qu'aucun des objets nécessaires à sa

toilette ne lui fera défaut durant le voyage. Le sac de nuit d'un Conibo, espèce de cabas en coton tissé qu'il porte toujours en sautoir et qu'il n'abandonne jamais, renferme habituellement, comme celui des Antis, des amandes de rocou et une pomme de genipa pour les peintures, un débris de miroir, un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chonta*, un morceau de cire vierge, un peloton de fil, une pince à épiler, une tabatière et un appareil à priser.

La pince à épiler (*tsanou*) est formée par deux valves de *mutilus* reliées à leur extrémité par une charnière en fil, et dont l'opérateur se sert avec beaucoup d'adresse. Nous n'avons rien vu de plus comique que la grimace d'un de ces Conibos, le nez collé sur son miroir, et en train d'arracher la demi-douzaine de poils semés sur son visage.

La tabatière (*chicapouta*) est empruntée au test d'un bulime. Son possesseur l'emplit

FEMME CONIBO PEIGNANT DES POTERIES.

jusqu'à l'orifice d'un tabac récolté vert, séché à l'ombre et réduit en une poudre presque impalpable.

L'usage du tabac (*chica*) n'est pas considéré par ces indigènes comme une distraction ou comme une habitude, mais seulement comme un remède. Lorsqu'ils se sentent la tête lourde, ou qu'un coryza irrite leur membrane pituitaire, ils prennent, comme les Antis et les Chontaquiros, leur appareil à priser (*chicachaouh*), construit de la même façon que ceux de leurs voisins, et prient un camarade de souffler dans le tube vide et d'envoyer au fond de leurs cavités cérébrales la poudre à Nicot dont l'autre tube est plein. Cette opération terminée, le Conibo, les yeux hors de la tête, soufflant, renâclant, éternuant, remet dans son cabas sa tabatière et son appareil à priser, et traduit alors sa satisfaction par un clappement de lèvres et de langue très-singulier.

Ce clappement labial et lingual du Conibo a mainte analogie avec le geste européen de se frotter les mains pour témoigner d'une jubilation quelconque. Chez ces indigènes,

GYNERIUM SACCHAROÏDES.

il exprime en outre le plaisir ou l'orgueil à propos d'une difficulté vaincue, l'adhésion formelle au projet ou au plan qui leur est soumis, et jusqu'à la certitude de sa réussite. Ce tic bizarre est appliqué à une foule de choses. Le sujet le reproduit en s'assurant de l'élasticité de son arc fraîchement bandé, de la bonté d'une flèche qu'il a roulée entre ses doigts, soupesée et mirée par ses extrémités avant de s'en servir ; de l'aliment et de la boisson qu'il préfère ; enfin, de l'objet qu'il convoite et de la chose qu'il admire.

Les armes des Conibos sont l'arc, les flèches, la massue et la sarbacane. Le bouclier de peau de tapir et les lances de palmier, dont il est fait mention dans les récits des premiers missionnaires, ont disparu depuis longtemps de leur panoplie. C'est du palmier chonta (*Oreodoxa*) qu'ils tirent le bois nécessaire à la fabrication des arcs et des massues. La corde de l'arc est tressée par les femmes avec les folioles du palmier *Mauritia*. Les vieillards des deux sexes sont chargés de confectionner les flèches et de récolter chaque année les hampes florales du *gynerium saccharoïdes*, qu'ils emploient à cet usage après les avoir bottelées et fait sécher six mois à l'ombre. Les rectrices d'un hocco, d'un pénélope ou d'un vautour-harpie leur servent ensuite à les empenner.

La sarbacane dont se servent les Conibos, ainsi que la plupart des indigènes de l'Ucayali et du Marañon, est fabriquée par les Indiens Xéberos qui habitent la rive gauche du Tunguragua-Marañon, dans l'intérieur des terres, entre ses deux affluents, les rivières Zamora et Morona. Les Conibos l'obtiennent des Xéberos, en échange de cire qu'ils recueillent dans le tronc creux des cécropias. La valeur commerciale de cette arme est d'environ dix francs. Son utilité pour la chasse en a répandu l'usage

parmi les néophytes des Missions de l'Ucayali et les riverains sauvages et civilisés du Haut-Amazone[1].

Les flèches affectées à ces sarbacanes sont de véritables aiguilles à tricoter. On les fabrique avec le pétiole des palmiers. La tête de ces flèches est empennée d'un flocon de soie végétale empruntée au *bombax*, et leur pointe aiguë, incisée de façon à se rompre dans la blessure de l'animal, est trempée à l'avance dans le poison des *Ticunas*[2].

Ce toxique, dont on n'a décrit qu'imparfaitement la composition, et que plus tard nous verrons préparer par les Ticunas et par les Yahuas, sert au chasseur pour abattre les quadrupèdes et le gibier dont il se nourrit. L'introduction de ce poisson dans les voies digestives ne présente aucun danger ; il n'agit sur l'animal qu'après avoir été mis en contact avec le sang, et porté par celui-ci dans le torrent de la circulation ; son effet est stupéfiant. L'oiseau atteint d'une de ces flèches, quelque imperceptible d'ailleurs que soit la piqûre, se roidit sur ses pattes, hérisse ses plumes, vacille et tombe au bout de deux minutes. Les singes ont une agonie de sept à huit minutes. Les grands rongeurs, les pécaris, qui ne tombent qu'après douze ou quinze minutes, ont le temps de s'enfuir

[1] Les Xéberos ne sont pas les seuls indigènes qui fabriquent des sarbacanes ou *pucuhunas*. Les Ticunas, les Yahuas et quelques autres nations du Haut-Amazone en fabriquent également. Le mode de fabrication de ces tubes est trop peu connu pour que nous ne lui consacrions pas ici quelques lignes. Deux listels ou baguettes, d'une longueur qui varie de deux mètres à quatre, sur une largeur en carré de deux à trois pouces, sont prises dans le stipe d'un palmier chonta et forment le corps brut de la sarbacane. Sur une face de ces baguettes, l'ouvrier ébauche au couteau un canal ou gouttière dont les deux moitiés de cercle, en les ajustant l'une à l'autre, lui donneront une circonférence. Pour obtenir une concavité parfaite, l'opérateur, après avoir ébauché sa gouttière, en saupoudre l'intérieur de sable grenu, et, s'aidant d'une forte courroie de cuir de lamantin durcie à l'air et dont un de ses compagnons tient l'extrémité, manœuvre avec celui-ci à la façon de nos scieurs de long, tirant à lui et lâchant tour à tour, et sans s'en douter mettant en pratique l'axiome de physique qui veut que, de deux corps soumis à un frottement continu, le plus dur des deux use l'autre. Deux jours de ce travail ont suffi au sable pour user le palmier. Les deux gouttières, convenablement creusées, reçoivent un dernier poli à l'aide d'un astic emprunté à l'humérus d'un lamantin et par le même procédé qu'emploient nos cordonniers pour lisser les semelles. Reste ensuite à les ajuster avec le plus grand soin, à abattre les angles extérieurs et à arrondir le tout, qu'une ligature en fil relie solidement du haut en bas. Cette ligature est dissimulée au moyen d'un mastic composé de cire, de résine de copal et de noir de fumée. Comme aucune suture ou solution de continuité n'apparaît sur ces longs tubes, il est facile de les prendre pour la tige creuse d'une bambusacée ou le stipe fistuleux de quelque palmier nain. A l'extrémité inférieure de la sarbacane, sont soudées deux défenses de pécari qui emboîtent en forme de parenthèse les lèvres du chasseur et empêchent le tube de vaciller. Enfin un point de mire est placé sur le dos de la sarbacane, à l'endroit où nous le plaçons sur nos armes à feu.

[2] Les Indiens Cumbazas, néophytes des Missions du Huallaga, les habitants de Lamas, de Tarapote et de Balzapuerto, sur la même rivière, enfin les Xéberos et les Yahuas du Haut-Amazone font commerce de poisons fabriqués par eux pour la chasse à la sarbacane; mais leurs toxiques sont loin de valoir le poison des Ticunas, dont un pot de la grosseur d'un œuf de poule représente, sur les marchés de l'Amazone, une valeur commerciale de quinze francs (3 piastres), tandis que les produits des autres fabricants ne sont cotés qu'à huit ou dix réaux. Au dire des riverains et des missionnaires, le sel et le sucre sont les seuls antidotes qui arrêtent et neutralisent l'effet de ce poison. Il suffit, pour rappeler à la vie l'animal blessé, d'emplir, aussitôt la blessure reçue, sa bouche, sa gueule ou son bec de sel ou de sucre en poudre. Malheureusement le sel est assez rare dans le pays et le sucre en poudre y est si peu connu, que, chez les Péruviens de l'Ucayali et du Marañon, comme chez les Brésiliens du Haut et du Bas-Amazone, on édulcore le café, les tisanes et généralement toutes les boissons avec du sirop noir ou mélasse. La prompte application d'un de ces deux remèdes devenant par le fait difficile sinon impossible, le blessé, quel qu'il soit, n'a rien de mieux à faire qu'à se résigner à mourir.

et d'aller mourir dans quelque fourré ; aussi chasse-t-on généralement ces derniers avec l'arc et les flèches.

Les Conibos en particulier, et les indigènes de l'Ucayali en général, ne se servent de ce poison que pour les animaux. Leur loyauté, ou tel autre sentiment qu'on imaginera, se refuse à l'employer contre les hommes, qu'ils combattent avec leurs armes habituelles ; mais ces scrupules n'existent pas chez la plupart des naturels de l'Amazone, dont les lances de guerre sont presque toujours empoisonnées [1].

C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo une nourriture abondante et variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Essentiellement chélonéphage, il passe de longues heures à étudier, au bord des rivières, les mœurs de ce morne amphibie, depuis l'époque de sa ponte jusqu'à celle de ses migrations. Si jamais nous avions à écrire un traité spécial des genres *Emys*, *Chelys*, *Matamata* ou *Testudo*, c'est à la nation Conibo que nous irions demander les renseignements nécessaires.

Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, — ne pas confondre avec les affluents de ce tronc de l'Amazone, où cette même ponte a lieu trois semaines ou un mois après, — la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs familles, munis des ustensiles qui leur sont nécessaires, et voguent en aval ou en amont de la rivière, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de dix, vingt ou trente lieues.

Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à deux cents pas de l'eau des ajoupas provisoires, et, cachés sous ces abris, ils attendent patiemment l'arrivée des amphibies. L'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur installation sur cette plage ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner la rivière ; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau et se répandent sur les plages.

Nos Conibos, accroupis ou agenouillés sous leurs abris de feuilles et gardant un profond silence, attendent le moment d'agir. Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir de l'eau, creusent rapidement avec leurs pieds de devant une tranchée souvent longue de deux cents mètres, et toujours large de quatre pieds sur deux de profondeur. L'ardeur qu'elles mettent à cette besogne est telle, que le sable vole autour d'elles et les enveloppe comme un brouillard.

Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement sa partie postérieure vers la cavité et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de quarante au moins, de soixante-dix au plus :

[1] Des lances de guerre de *Ticunas*, d'*Orejones*, de *Mirahnas*, que nous avons en notre possession, ont leur pointe empoisonnée et incisée de façon à se rompre et à rester dans la blessure.

les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne de ceux de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante. Une demi-heure a suffi à cette œuvre immense.

A peine la tranchée est-elle comblée, que les tortues reprennent en désordre le chemin de la rivière ; c'est le moment qu'épiaient nos Conibos.

Au cri poussé par l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds

PÊCHE DES TORTUES PAR LES CONIBOS.

par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos ; avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des *Vireurs*[1].

Aux premières clartés du jour, le massacre commence : sous la hache de l'indigène, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats ; ses intestins fumants sont arrachés et remis aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie. Les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux

[1] De virer, chavirer. C'est le nom donné par les missionnaires de l'Ucayali et les riverains du Haut Amazone aux individus qui chassent ou pêchent la tortue en courant après elle et la renversant sur le dos.

percnoptères, aux vautours-harpies et aux aigles pêcheurs, accourus de tous côtés à la vue du carnage.

Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de deux ou trois cents tortues qui sont destinées à leur subsistance et à leur trafic avec les Missions. Pour empêcher ces animaux de se débattre et de trouver avec les pattes un point d'appui qui les ramènerait à leur position normale, ils incisent les quatre membranes pédiculaires et les attachent par paires. La tortue, mise hors d'état de se mouvoir, rentre la tête dans sa carapace et ne donne plus signe de vie. Pour éviter que le soleil ne calcine ces corps

FABRICATION D'HUILE D'ŒUFS DE TORTUE PAR LES CONIBOS.

inertes, les pêcheurs les précipitent pêle-mêle dans une fosse qu'ils ont creusée et les recouvrent de roseaux verts.

Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse qu'ils font fondre et qu'ils écument à l'aide de spatules en bois. De jaune et d'opaque qu'elle était au sortir de l'animal, cette graisse devient incolore et ne se fige plus. Les Conibos en emplissent des jarres dont ils tamponnent l'ouverture avec des feuilles de balisier. Le résidu, rillettes et rillons restés au fond de la chaudière, est rejeté à l'eau où les poissons et les caïmans se le disputent avec acharnement.

Cette opération terminée, nos indigènes n'ont garde d'oublier ou d'abandonner le

produit de la ponte des tortues, qui est avec la graisse et la chair de ces animaux un des articles de leur commerce avec les Missions. Ces œufs sont retirés à pleines mannes de la fosse dans laquelle les chéloniens les avaient déposés, et jetés dans une petite pirogue préalablement lavée et raclée et qui servira de pressoir. A l'aide de flèches à cinq pointes, hommes et femmes crèvent ces œufs dont le jaune huileux est recueilli par eux avec de larges valves de moules faisant l'office de cuillères. Sur le détritus des coquilles on jette plus tard quelques potées d'eau, comme sur un marc de pommes ou de raisins, on remue violemment le tout, et le jaune qui s'en détache et surnage sur le liquide est de nouveau recueilli avec soin. Reste alors à faire bouillir cette huile, à l'écumer, à y jeter quelques grains de sel et à la verser dans des jarres.

Cette graisse et cette huile que préparent les Conibos sont échangées par eux avec les missionnaires qui s'en servent pour leur cuisine, contre des verroteries, des cou-

CHASSE AUX TORTUES.

teaux, des hameçons et des dards à tortue, vieux clous de rebut passés au feu et remis à neuf par les néophytes forgerons de Sarayacu. Un de ces clous, convenablement affilé et que l'indigène adapte à sa flèche, lui sert à harponner les tortues à l'époque où, flottant par bancs épais, elles passent d'une rivière à l'autre.

Pendant de longues heures le pêcheur, debout sur la rive, épie le passage des chéloniens. A peine un banc de tortues est-il en vue, qu'il bande son arc, y place une flèche et attend. Au moment où la masse flottante passe devant lui, il la vise horizontalement, puis, relevant brusquement son arc et sa flèche, il fait décrire à celle-ci une trajectoire dont la ligne descendante a pour point d'intersection la carapace d'une tortue. Parfois plusieurs individus se jettent dans une pirogue, poursuivent le banc de tortues, l'assaillent de leurs flèches aux courbes paraboliques, et n'abandonnent la partie que lorsque leur embarcation est chargée de butin à couler bas. A en juger par les cris, les hourras et

les éclats de rire qui accompagnent cette pêche, on doit croire qu'elle est pour le Conibo un amusement plutôt qu'une corvée.

Le jour où les Conibos ont résolu de se rendre dans quelque Mission pour y vendre leur marchandise, ils s'ablutionnent, s'épilent et se peignent de leur mieux, afin de donner de leur personne une idée avantageuse ; les vases de graisse et d'huile, et les tortues attachées par les pattes, sont placés au centre de la pirogue, et la famille s'abandonne au courant. Arrivé devant la Mission, le patriarche ou le beau parleur de la troupe (il s'en trouve au désert tout comme à Paris), après avoir préalablement secoué sa chevelure, passé sur son visage une nouvelle couche de rouge, et donné du tour à sa tunique chiffonnée, laisse les femmes dans le fourré, s'avance seul et porte la parole : il a, dit-il, de magnifiques *charapas* (tortues), et sa graisse et son huile ne laissent rien à désirer. Le missionnaire, édifié par ce début sur la *qualité* de la marchandise, s'enquiert alors de la

FAMILLE CONIBO EN VOYAGE.

quantité ; à cette question si simple, le Conibo fait invariablement un haut-le-corps, puis se gratte l'oreille et semble embarrassé. Cependant il s'enhardit et répond : *Atchoupré*, en courbant le pouce et l'index ; *rrabui*, il double le médius et l'annulaire, puis répète les mêmes mots et les mêmes gestes, jusqu'à ce que son énumération soit terminée.

Atchoupré signifie *un ; — rrabui* veut dire *deux*. Ce sont les seuls nombres cardinaux que possède l'idiome Conibo. Dès qu'il s'agit d'énoncer d'autres termes, les arithméticiens de leur tribu se servent de l'idiome des Quechuas dont les Missionnaires du Pérou ont depuis trois siècles vulgarisé l'usage, et ils disent *quimsa* trois, *tahua* quatre, *pichcca* cinq, etc. Grâce à ce plagiat, il est facile aux Conibos, en mettant jusqu'à vingt la dizaine avant l'unité, et passé vingt l'unité avant la dizaine, de compter jusqu'à *cent* (*pachac*), d'arriver jusqu'à mille (*huanca*), d'atteindre le million (*hunu*). Mais passé ce chiffre leur entendement se trouble, leurs idées s'embrouillent, et comme les Quechuas des plateaux

andéens, ils appellent le nombre qu'ils n'ont pu énoncer : *Panta china*, la somme innumérable [1].

Au commerce des tortues, le seul que nous leur connaissions, ces indigènes ne rattachent d'autre industrie que la construction de leurs pirogues et la confection de leurs arcs et de leurs massues ; leurs pirogues, empruntées au tronc de l'arbre capiruna (*Cedrela odorata*), ont de dix à vingt-cinq pieds de longueur, et ces dernières leur coûtent jusqu'à deux années de travail. Après avoir choisi dans la forêt ou dans quelque île de l'Ucayali, où le faux acajou abonde, l'arbre qui leur paraît réunir les qualités requises, ils l'abattent

FABRICATION ET CREUSEMENT D'UNE PIROGUE PAR LES CONIBOS.

à coups de hache, le laissent sécher sur place pendant un mois, brûlent ensuite son feuillage, le débarrassent de ses branches et procèdent enfin à l'équarrissage du tronc, labeur formidable, si l'on considère l'insuffisance des moyens dont disposent ces charpentiers. Quand les formes de la pirogue sont convenablement dessinées, ils s'occupent d'en creuser l'intérieur à l'aide de la hache et du feu. Cette opération est assez délicate ; elle exige du constructeur une surveillance incessante, afin que le feu, agent principal de l'œuvre,

[1] La plupart des nations de cette Amérique, dont l'idiome ne possède que de deux à cinq mots pour énoncer leurs nombres, suppléent à cette indigence en comptant par duplication. Ainsi devaient compter les Panos et les Conibos avant que la langue quechua leur vînt en aide.

ne dépasse pas certaines limites. Des tampons de feuilles mouillées sont disposés à cet effet aux endroits qu'il ne doit pas toucher ; la hache et le couteau complètent plus tard le travail ébauché par l'incendie. Quand la pirogue est achevée, des hommes la chargent sur leurs épaules et vont la mettre à flot.

Malgré le temps et le labeur qu'exigent ces embarcations d'une seule pièce, leur possesseur troque parfois l'une d'elles contre une hache, quand il en trouve l'occasion. Néanmoins le prix de ces pirogues varie selon leur grandeur, et certaines valent jusqu'à six haches. Après dix ans de séjour dans l'eau, l'aubier de ce faux acajou est aussi sain que le premier jour. Les Missionnaires recherchent avec empressement ces grandes pirogues pour les tailler en planches, qu'ils emploient à divers usages.

Soit effet de la paresse ou de l'imprévoyance chez ces indigènes, toute idée d'approvisionnement et de réserve économique leur paraît inconnue ou antipathique. Sans souci du lendemain, ils vivent au jour le jour et ne chassent dans leurs forêts que lorsque la faim les aiguillonne. S'ils se décident à pêcher des tortues et à profiter de l'huile et de la graisse que leur offrent ces animaux, c'est plutôt pour se procurer dans les Missions les haches et les couteaux qui leur sont nécessaires ou satisfaire leur vanité par l'achat de perles fausses et de verroteries, que pour donner sa pâture à leur estomac. La dîme qu'en cette occasion ils prélèvent pour leurs besoins est répartie de telle sorte entre leurs amis et leurs connaissances, qu'au bout de deux ou trois jours les victuailles sont complétement épuisées. Mais cette pénurie constante de leur garde-manger n'empêche pas nos Conibos d'offrir de la meilleure grâce du monde au voyageur ou à l'ami qui les visite, la dernière banane, le dernier morceau de tortue ou le dernier gigot de singe resté au logis. Jamais, au désert, les lois de l'hospitalité ne furent plus saintement pratiquées que par ces indigènes toujours placés entre deux appétits inassouvis.

Ceux d'entre les Conibos que des relations de commerce ont mis en contact avec les Missionnaires et les Missions, ont rapporté de leurs voyages à Sarayacu, à Belen, à Tierra-Blanca, des notions de défrichement et de culture. Leurs plantations toujours cachées au milieu d'une île ou dans un coin de la forêt, et rappelant par leur exiguïté celles des Antis et des Chontaquiros, consistent comme ces dernières en quelques plants de bananiers, en une douzaine de cannes à sucre, deux ou trois cotonniers pour la fabrication des tissus, du rocou, du tabac et des arachides. Leur mode de défrichement est le même que celui usité chez les Indiens du Sud. Ils abattent un pan de la forêt, laissent sécher les arbres abattus, les brûlent ensuite et sèment ou plantent sur ces cendres fertilisantes. L'instrument dont ils se servent pour façonner la terre est une bêche formée par l'omoplate du lamantin qu'ils emmanchent d'une longue perche.

L'aptitude de ces naturels à élever en liberté les oiseaux et les quadrupèdes nous a émerveillé plus d'une fois. Il n'est pas rare de voir de jeunes tapirs et des pécaris en bas âge suivre les pas de leur maître avec la docilité d'un caniche et obéir à ses commandements. Les aras, les caciques, les ramphastos, les couroucous, tous ces oiseaux au magnifique plumage, vont et viennent de la hutte du Conibo à leur forêt natale avec la plus touchante sécurité ; mais l'animal que ces Indiens préfèrent à tous les autres, c'est le

singe, dont le naturel pétulant et la gymnastique paraissent les amuser fort ; l'affection qu'ils lui témoignent ne va pas cependant jusqu'à épargner l'animal dans leurs moments d'ivresse, et, quand la boisson fermentée a troublé le cerveau du maître, le pauvre singe périt sous le bâton avec les autres commensaux de la demeure.

Chez les Conibos le mariage n'entraine après lui aucune cérémonie ; à peine l'époux, ou ce qu'ainsi l'on nomme, offre-t-il un léger cadeau aux parents de sa femme, qu'il peut d'ailleurs répudier à son gré. La bigamie est tolérée chez ces indigènes, et la polygamie n'y serait pas considérée comme une énormité, si depuis longtemps ils ne s'étaient

DÉPART POUR LA PLANTATION.

fait une loi de ne prendre de femmes qu'autant que leur paresse, proverbiale au désert, leur permet d'en nourrir.

L'acte de la génération est accompli par ces Indiens hors du toit domestique. Profitant d'une nuit sans lune, le mâle entraîne sa femelle sous le couvert de la forêt pour lui prodiguer ses caresses ; aux indiscrets qui demandent la cause de cette coutume bizarre, le Conibo répond emphatiquement : « Ma maison est faite pour être habitée, et non pour être souillée. »

A l'heure de son accouchement, quand la femme, abritée par sa moustiquaire, est seule à lutter contre la douleur, l'époux, accroupi au seuil de sa demeure, attend dans

une immobilité complète et l'observation du jeûne le plus rigoureux, que sa compagne soit délivrée et lui ait annoncé le sexe de l'enfant. Si cet enfant est une fille, il crache sur la moustiquaire avant d'en soulever les plis ; si c'est un garçon, il frappe la terre de son arc et adresse des félicitations à la mère. Cependant la malheureuse, pâle et brisée, s'avance au bord de la rivière pour y laver son nouveau-né et se purifier de ses souillures ; quand elle rentre sous le toit conjugal, elle félicite à son tour le père de l'enfant, si cet enfant est un garçon, et baisse la tête sans rien dire, en passant devant lui, si c'est une fille.

L'usage de comprimer la tête des nouveau-nés entre deux planchettes rembourrées de coton, pour leur donner une forme aplatie, fut autrefois en honneur chez les Conibos ; mais depuis un siècle environ ils ont dû renoncer à cette étrange mode, adoptée jadis par plusieurs de leurs congénères des Sierras du Pérou et des rives de l'Amazone, car

MÈRE CONIBO ET SA FILLE.

parmi les octogénaires de la nation Conibo que nous avons pu voir, aucun n'offrait de dépression ou d'aplatissement de la boîte crânienne, qui rappelât une pareille coutume [1].

Ce n'est qu'à l'âge de dix ans que les enfants mâles abandonnent l'aile maternelle pour accompagner leur père sur la rivière ou dans les bois. Jusque-là, ils s'ébattent en

[1] En parcourant le compte rendu d'un voyageur français qui mentionne, sous la rubrique des gens du pays et en l'an de grâce 1861, cette coutume des Conibos d'aplatir la tête de leurs nouveau-nés, nous avons cru un moment être tombé sur une relation de voyage du siècle passé.

Il serait temps que certaines appréciations et certains lieux communs ethnologiques, qui appartiennent depuis longtemps aux erreurs jugées, aussi bien que certaines nations, éteintes depuis plus d'un siècle et qu'on s'obstine à faire vivre, disparussent enfin des recueils sérieux destinés à donner au public une idée exacte de l'état actuel de la science. Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur cette coutume de s'aplatir la tête, que des tribus de l'Amazone antérieures aux Conibos avaient adoptée, non par originalité ou par coquetterie et pour se distinguer de leurs voisines, mais pour repousser l'accusation d'anthropophagie portée contre elles par d'autres tribus de leur nation.

liberté avec des compagnons de leur taille, font voguer de petites pirogues sur les flaques d'eau, lancent la balle de feuilles de palmier, jouent au bilboquet avec une tête de tortue qu'ils lancent en l'air et qu'ils rattrapent au bout d'un épieu, s'essayent au tir de l'arc et se prennent aux cheveux pour un oui ou pour un non. En général, chez ces Indiens, l'enfance est aussi turbulente que l'âge mûr y est grave et la vieillesse taciturne.

A l'époque de leur puberté, les jeunes filles sont soumises à une pratique barbare, dont la signification ne peut être donnée ici. La révélation mystérieuse du sexe de ces jeunes filles est pour la tribu tout entière l'occasion d'une grande fête. Des boissons

MÈRE ET NOURRICE.

fermentées sont préparées à l'avance ; on fabrique des flûtes neuves ; on resserre la peau dilatée des tambourins ; des couronnes de plumes sont tressées pour la vierge nubile, et chacun, de son côté, se dispose à célébrer joyeusement la fête du *Chébianabiqui*.

Pendant la durée de ce jour de liesse, la coutume sévère qui défend aux femmes de s'associer aux divertissements des hommes et de prendre part à leurs danses, se relâche de sa rigueur, et, tandis que ceux-ci gambadent d'un côté au son d'une flûte à cinq trous, d'un tambour et du *coutoucoutou*, petite calebasse creuse dans laquelle sonnent des cailloux ou des graines, les femmes se trémoussent à qui mieux mieux. La danse des Conibos consiste en un enlacement de trois ou quatre individus qui, se donnant le bras, avancent

et reculent tous à la fois avec des poses de tête et des langueurs de corps assez semblables aux oscillations d'une personne ivre ; puis les danseurs se séparent, et les contorsions de leur individu deviennent alors incompréhensibles ; on croirait que leurs articulations ont été rompues. Ils vont et viennent, traînant le pied, se heurtant mollement, se joignent, s'évitent et finissent par s'appréhender au corps en tournant sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre haletants et épuisés.

Quand la danse et l'ivresse, car la coupe de mazato ou chicha n'a pas cessé de circuler à la ronde, ont atteint leur dernier degré d'exaltation, l'héroïne de la fête, coiffée

FILLETTE CONIBO.

d'une couronne de plumes de toucan, entièrement nue et parée de ses plus beaux colliers, est introduite dans la hutte, où deux matrones la prennent chacune par un bras, tandis qu'une troisième matrone porte aux lèvres de la jeune fille une coupe de liqueur fermentée que celle-ci doit vider jusqu'à la dernière goutte. Cette première coupe est bientôt suivie d'une seconde, puis d'un nombre indéfini. Pendant ce temps, les matrones accompagneresses ont obligé la vierge à se trémousser violemment avec elles. Quand ces matrones sont lasses, d'autres les remplacent.

Avant l'expiration des vingt-quatre heures, terme fixé à cette étrange fête, la jeune fille n'a plus conscience d'elle-même ; sa tête roule à l'aventure ; ses jambes ploient

sous elle ; un sommeil de plomb clôt ses yeux. Bientôt l'estomac, révolté par la boisson qu'on ne cesse d'y introduire en desserrant les dents de la malheureuse fille, se débarrasse de son superflu et donne à la squalide orgie un dernier cachet de dégradation animale. Malgré ces effrayants symptômes, bientôt suivis de contractions et de spasmes nerveux, l'être humain ou plutôt la masse inerte n'en continue pas moins de sautiller au bras des matrones. La coutume est inexorable et veut que la solennité se poursuive jusqu'à la fin.

Au soleil levant, la jeune fille est endormie ou plutôt plongée dans un évanouis-

LA FÊTE DU CHÉBIANABIQUI.

sement profond ; les femmes la traînent alors dans un coin de la hutte, ramènent ses genoux au niveau du menton, les compriment à l'aide de bandelettes d'écorce et renversent sur le dos le corps de la victime. On apporte ensuite une tablette en bois, d'un pied carré environ, formant un plan incliné et au centre de laquelle la figure d'un cœur est découpée comme avec l'emporte-pièce ; ce meuble, appelé *quirquépéti*, dont la forme singulière attire l'attention du voyageur, se trouve dans presque toutes les demeures des Conibos, à l'endroit le plus apparent. La teinte et le poli de son bois, légèrement usé, indiquent un long usage. Une matrone expérimentée applique cette tablette contre le corps de la jeune fille évanouie, et, passant par l'ouverture ses doigts

armés d'une moule tranchante, elle sépare adroitement la membrane de l'hymen. La fête du *Chébianabiqui* est alors terminée [1].

Les Conibos ont l'idée d'un Être omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent indifféremment, lorsqu'il leur arrive de s'adresser à lui, *Papa*, le père, et *Huchi*, l'aïeul. Ils se le représentent sous une forme humaine emplissant l'espace, mais cachée à leurs yeux, et disent qu'après avoir créé ce globe il s'est envolé vers les régions sidérales, d'où il continue à veiller sur son œuvre. Ils ne lui rendent du reste aucun hommage et ne se le rappellent qu'à l'heure des tremblements de terre, assez fréquents dans la Plaine du Sacrement [2]. Les commotions du sol, au dire des Conibos, sont occasionnées par le déplacement du Grand Esprit, qui abandonne un moment sa demeure céleste, afin de s'assurer par lui-même que l'œuvre de ses mains existe encore. Alors les Conibos de sortir en foule de leurs demeures, avec des gambades et des gestes extravagants, et chacun de s'écrier, comme s'il répondait à l'appel d'une personne invisible : *Ipima, ipima, evira iqui, papa, evira iqui !* — Un moment, un moment, me voici, père, me voici!

A l'encontre de cet esprit du bien à qui nous ne connaissons d'autre nom que celui de père ou d'aïeul, l'esprit du mal, appelé *Yurima*, habite le centre du globe ; les maux qui assaillent la nation lui sont attribués, et les Conibos le redoutent si fort, qu'ils évitent autant qu'ils peuvent de prononcer son nom.

Les esprits forts, il s'en trouve partout, se sont attribué, au nom du diable, un pouvoir qui n'a de bases réelles que la faiblesse d'intelligence et la crédulité d'autrui. Ces grands hommes, à la fois sorciers, jongleurs et médecins, ont dans leur gibecière nombre de tours dont ils régalent leur public ingénu. Ils guérissent les piqûres des serpents, des raies et des insectes, débitent des amulettes d'heur et de malheur et jusqu'à des philtres amatoires composés avec la verge et les yeux du cétacé *cuchusca* (*Delphinus Amazoniensis*). Grâce au mystère dont s'entourent ces *Yubués* ou docteurs en magie, à leurs rares paroles et aux conférences secrètes qu'ils feignent d'avoir avec Yurima, leur patron, au moyen d'une léthargie due à quelque narcotique, leur prestige et leur crédit sont solidement établis dans l'opinion publique. On les consulte à tout propos et à propos de tout. Il va sans dire que chaque consultation est toujours accompagnée d'un petit présent.

Mais comme il n'est pas de montagne sans vallée ni de fortune sans revers, il arrive

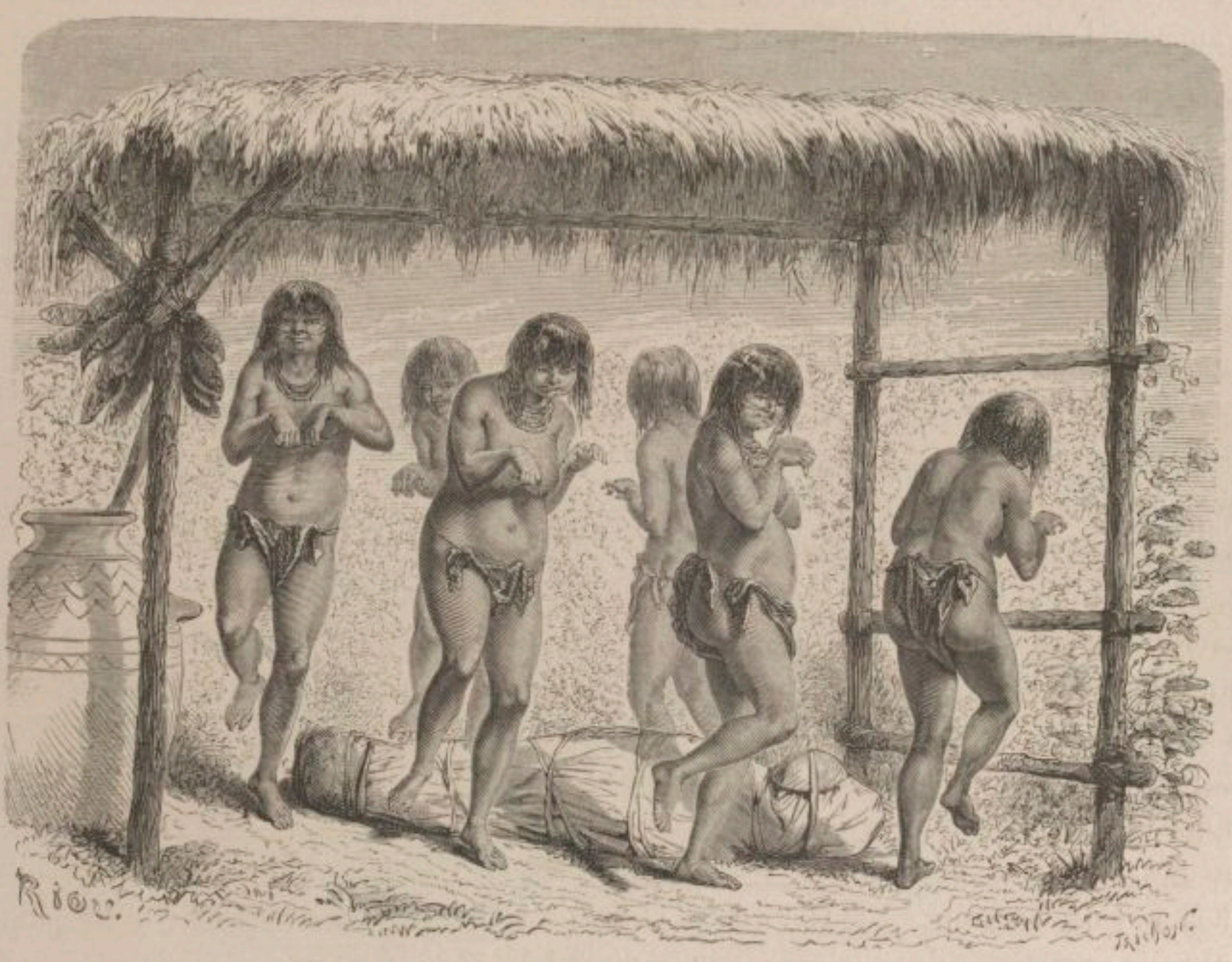
[1] De ce mot, composé d'un substantif, *Schébé*, d'un adjectif, *ania*, et d'un verbe, *biqui*, les Conibos et avant eux les Panos avaient fait un seul verbe exprimant énergiquement l'idée que nous ne reproduisons pas ici, par égard pour les convenances.

[2] C'est aux foyers volcaniques de la *Mesa* de Pasto, dans le Popayan, situés sur la même chaine que ceux de l'Équateur et en communication directe avec eux, qu'on doit attribuer les bouleversements géologiques de la partie N.-O. du bassin de l'Amazone et les commotions qui chaque année sont ressenties dans les plaines du Sacrement. Pendant la durée du phénomène, les ondes d'ébranlement, comme on a pu l'observer maintes fois, se propagent invariablement dans la direction du N.-O. au S.-E. Lors de la dernière éruption du volcan de Pasto, qui eut lieu vers sept heures du soir, la colonne de matière ignée qui s'éleva de son cratère atteignit une hauteur telle, qu'elle éclaira l'espace à plus de 200 lieues. Les habitants de Sarayacu et lieux circonvoisins prirent cette clarté qui empourprait le ciel pour le reflet d'une aurore boréale. Un mois après l'éruption, la nouvelle leur en fut apportée.

quelquefois à nos Yubués de payer cher la terreur et l'admiration qu'ils ont imposées à la foule ; le bâton de leurs admirateurs venge cruellement le malade que ces charlatans ont tué, après s'être vantés publiquement de le guérir.

A l'instar des héros scandinaves, les Conibos, après leur mort, habitent un ciel belliqueux dont les joutes et les tournois sont les passe-temps. Les vierges d'Odin y sont représentées par des *Aïbo-Mueaï* (courtisanes) qui offrent au guerrier Conibo des *montagnes* d'aliments et des *fleuves* de boisson [1].

A la mort d'un Conibo, les femmes se réunissent dans sa demeure, enveloppent le

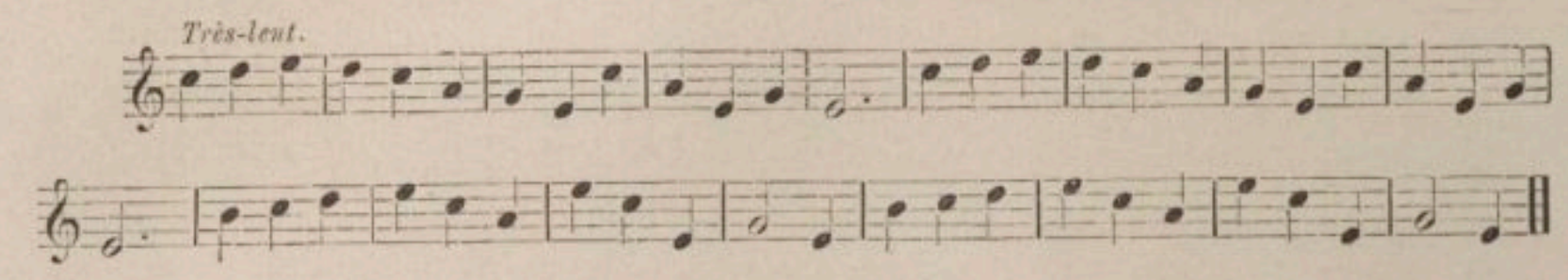


CÉRÉMONIE FUNÈBRE DU CHIRINQUI.

cadavre dans son *Tari* (sac), placent dans sa main droite un arc et des flèches, afin qu'il pourvoie à sa subsistance dans son voyage d'outre-tombe, et après l'avoir barbouillé de rocou et de genipa, elles lui emboîtent le visage dans la moitié d'une calebasse destinée à lui servir de coupe. Le défunt ainsi accoutré est sanglé avec des courroies découpées

[1] Nous regrettons de ne pas savoir, pour le redire à nos lecteurs, le nom du Mahomet des Panos et des Conibos, qui, pour flatter les goûts de la nation, lui promit qu'elle jouirait abondamment après sa mort des ressources alimentaires dont la recherche avait fait la préoccupation constante de sa vie. Ainsi le Prophète, dans le Coran, sut flatter la paresse et les goûts voluptueux de ses fidèles en leur promettant, au sortir de cette existence, la torpeur extatique des rêves opiacés à l'ombre de l'arbre Tupa et dans la compagnie de houris blanches, vertes et rouges.

dans le cuir frais d'un lamantin et ressemble assez à une carotte de tabac. Les femmes mettent tant de soin et d'application à le ficeler, que le malheureux Conibo aura bien de la peine à se débarrasser de ses liens au jour de la résurrection. Ces formalités lugubres accomplies, les femmes disposent le cadavre sur le sol de la hutte, la tête au levant et les pieds au couchant, puis, dépliant la bande de coton qui entoure leur corps, la font passer entre leurs jambes, de façon que les deux bouts, retenus par un brin d'écorce, reposent, d'un côté sur leur ventre, de l'autre sur leurs reins. Cette façon de se draper n'est usitée qu'à l'occasion des funérailles et porte le nom de *Chiacquèti*. La danse et le chant mortuaires du *Chiringui* commencent ensuite. Nous en avons reproduit l'air pour l'édification du lecteur.



A cet air du *Chiringui* mécaniquement reproduit ici il manque deux choses, l'âme et la vie : ainsi d'une tête de mort dans laquelle les cavités de la bouche et des yeux existent encore, mais d'où la parole et le regard sont absents. Les notes de la gamme n'ont pu rendre le style et la manière thrénodiques de cette mélopée sauvage, rauque, voilée, et néanmoins d'une douceur et d'une mélancolie singulières.

Les femmes la chantent lentement, sans paroles, du fond de leur gosier, auquel on croirait qu'elles ont mis une sourdine, et, tout en chantant, tournent à la file autour du cadavre gisant. Elles ont ployé leurs bras de façon que leurs mains, ramenées au niveau des épaules, aient la paume tournée vers le sol. Cette cérémonie funèbre, à laquelle les hommes assistent, mais en dehors de la hutte, dure près d'une demi-journée. Lorsque ces femmes sont lasses de leur promenade circulaire ou enrouées par leurs ténies, l'usage leur permet de s'arrêter pour reprendre haleine et vider une coupe. Les hommes de leur côté en boivent deux et même quatre, comme pourraient le faire en pareille occurrence des cholos péruviens de la Côte et de la Sierra.

Au coucher du soleil, le cadavre est placé dans une grande jarre dont on lute l'orifice avec du bois et de la glaise, et qu'on descend en terre à l'endroit même où la ronde des femmes a tournoyé. Le sol de certaines huttes Conibos est criblé de ces excavations ; de profondes gerçures dessinent le contour des puits mortuaires dans lesquels il nous est arrivé quelquefois d'enfoncer un bâton, comme pour jauger ce néant.

Les funérailles d'un enfant diffèrent de celles d'un homme, en ce qu'on efface complétement le souvenir de ce dernier en brisant ses poteries, en éparpillant les cendres de son foyer, en coupant les arbres qu'il a plantés, tandis qu'une portion de l'enfant reçoit pour la seconde fois l'hospitalité dans les entrailles paternelles ; à peine est-il mort, que les femmes coupent sa chevelure et la remettent à la mère qui en fait deux parts égales. Pendant ce temps, le père est allé pêcher au bord de la rivière où sa flèche,

dédaigneuse de gros poissons, n'a frappé que le fretin. Après s'être baigné, puis roulé dans le sable, il rentre sous son toit et remet à la mère le produit de sa pêche, que celle-ci fait bouillir sur-le-champ. Une moitié des cheveux de l'enfant est brûlée et mêlée à cet aliment, que les parents et l'assistance dévorent avidement. L'autre moitié est brûlée aussi et absorbée avec le breuvage. Cette dernière formalité remplie, on enterre le cadavre, et pendant trois mois, quand gronde le tonnerre, le père et la mère viennent trépigner sur la fosse en hurlant tour à tour. Quand le sol d'une hutte est tellement couvert de sépultures que la place manque pour les nouveaux décédés, on en construit une autre à quelques pas, laissant le vieux toit s'effondrer de lui-même.

INDIENS CONIBOS HARPONNANT UN LAMANTIN.

Pour compléter cette monographie des Indiens Conibos, autant que par respect pour la vérité sainte et par amour de la couleur locale, nous relaterons en passant le goût décidé de ces indigènes pour leur propre vermine et celle du prochain. Un Conibo mâle ou femelle, assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil, égarant ses doigts dans la chevelure d'un de ses semblables et y trouvant pâture à son étrange faim, est plus heureux qu'un Tériaki emporté par l'opium dans le septième ciel des voluptés.

Au goût des parasites, le Conibo ajoute la passion des diptères. Un moustique gorgé de sang lui paraît bouchée si friande, qu'il ne manque jamais, en sentant le suçoir de

l'insecte s'enfoncer dans sa chair, de l'observer d'un air narquois. A mesure que l'abdomen flasque et diaphane du buveur s'emplit de la liqueur vermeille, le visage du Conibo s'épanouit. Au moment où le moustique tourne au sphéroïde, l'homme l'écrase et s'en repaît.

La nation Conibo, déchue du rang qu'elle occupait au dix-septième siècle parmi les peuplades de la Plaine du Sacrement, est divisée à cette heure, comme nous l'avons vu, en clans de deux à trois familles qui ne relèvent que de leurs chefs naturels et vivent éparses sur les bords de l'Ucayali et de deux affluents de sa rive gauche. Les luttes sanglantes de cette nation avec des nations rivales ont cessé de guerre lasse, ou comme si un armistice indéfini avait été conclu entre les parties belligérantes. La haine du Conibo contre ses voisins les Cacibos (*hodiè Cachibos*) de la rivière Pachitea, les Remos et les Amahuacas de la rive droite de l'Ucayali, a même perdu de son intensité et semble descendue au niveau du mépris vulgaire. Autrefois ces tribus s'exécraient et s'exterminaient, aujourd'hui elles se pillent et se bafouent. De temps en temps, une lutte d'homme à homme, à propos du dommage causé à l'un d'eux ou d'un vol commis à son préjudice, témoigne seule de l'ancienne inimitié nationale qui les divise.

Cette indifférence guerrière et cette tendance prononcée à la paix, comme disent les grands journaux, que nous signalons chez les Conibos, peuvent être observées en ce moment chez la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud. La soif de haine, d'extermination, de pillage, dont leurs nations furent si longtemps possédées, paraît s'être calmée depuis un demi-siècle, et leur férocité proverbiale, épouvantail des moines, des habitants de la Sierra et des voyageurs, n'est plus à cette heure qu'une morne apathie.

Cet état crépusculaire entre la barbarie proprement dite, qui n'est déjà plus, et la civilisation qui n'est pas encore, nous a vivement frappé pendant le temps que nous avons passé chez les peuplades du désert, et ce serait ici le cas d'en discuter les conséquences ; mais comme notre notice ethnographique touche à sa fin, nous laisserons au lecteur le soin de décider, sur la foi de ces lignes et de celles qui suivront, si l'atonie actuelle de l'homme américain doit être considérée comme un reflet de l'aube de sa civilisation à venir, ou comme un acheminement rapide vers sa destruction finale. Notre opinion à cet égard est déjà formée.

IDIOME CONIBO

Dieu	Papa, Huchi.	pluie	hui.
diable	Yurima.	aube	nété-sabataï.
ciel	naï.	crépuscule	yambué.
soleil	vari.	eau	unpas.
lune	uché.	feu	chi.
étoile	huirti.	froid	madei.
jour	nété.	homme	buebo.
nuit	yanta.	femme	aïbo.
air	niuhé.	mari	buené.

enfant	baqué.
tête	busca.
cheveu	bu.
visage	buemana.
front	buetongo.
sourcil	buesco.
œil	bueru.
nez	recqui.
bouche	quebi.
langue	ana.
dent	seta.
oreille	pabiqui.
cou	pitaniti.
poitrine	suchi.
épaule	bapuesco.
bras	puya.
main	müeque.
doigt	muebi.
ventre	puru.
nombril	pucutésé.
jambe	vitaï.
mollet	vipucu.
pied	tac.
os	sau.
aveugle	buedta.
boiteux	yedtété.
voleur	yumuedsumis.
peur	racqué.
arbre	giuhi.
feuille	puei.
pierre	maca.
sable	mari.
charbon	chisté.
fumée	cuhi.
cendre	chimapu.
maison	sobo, tapi.
pirogue	nunti.
radeau	tappa.
coton	huasmué.
sucre	sanipoto.
cacao	turampi.
cannelle	chitani.
rocou	masé.
genipahua	nané.
manioc	adsa.
maïs	séqui.
tabac	chica.
fil	yuma.
aiguille	sumu.
épine	musa.
hameçon	misquiti.
arc	canuti.

flèche	piha.
sac (vêtement)	tari.
collier	tenté.
bracelet	uncé.
grelot	tununuati.
miroir	bueiseté.
amadou	hisca.
pot	quienti.
assiette	quencha.
couteau	chichica.
corbeille	bunanti.
corde	risbi.
plume	rani.
danse	ransaï.
tapir	auha.
ours	huiso.
serpent	runi.
cochon (pécari)	yaüamaeüa
singe	rino.
chien	huchété.
vautour	schiqui.
coq	ituri buené.
poule	ituri.
œuf de poule	ituri bachi.
dinde (sauvage)	cosho.
perroquet	baüa.
perruche	tumi.
pigeon	nubué.
perdrix	cuma.
poisson	huaca.
araignée	rinacuo.
mouche	nabu.
moustique	xio.
fourmi	gima.
papillon	puempué.
patate douce	cari.
pistache de terre	tama.
banane	paranta.
papaye	pucha.
inga	shenna.
ananas	canca.
un	atchoupré.
deux	rrabui.
trois	*
quatre	*
cinq	* [1]
veux-tu?	aueque mibi.
je veux	aueque evira.
quoi?	aueiqui.
comment t'appelles-tu ?	auequenaqui mibi.
oui	hiequi.
non	hiccama [2].

[1] Ces nombres cardinaux n'existent pas dans la langue des Conibos, comme nous l'avons dit dans notre monographie de ces indigènes. Avant de se servir de l'idiome des Quechuas, ils durent compter par duplication, comme la plupart des tribus de cette Amérique.

[2] Durant notre séjour dans les Missions de la Plaine du Sacrement, nous composâmes, avec l'aide des Missionnaires et celle d'un Indien de la nation Pano, une grammaire et un vocabulaire réunis de la langue Pano, que parlent encore de nos jours les Indiens Cachibos, Conibos, Sipibos, Schétibos, Remos, Sensis, Amahuacas et

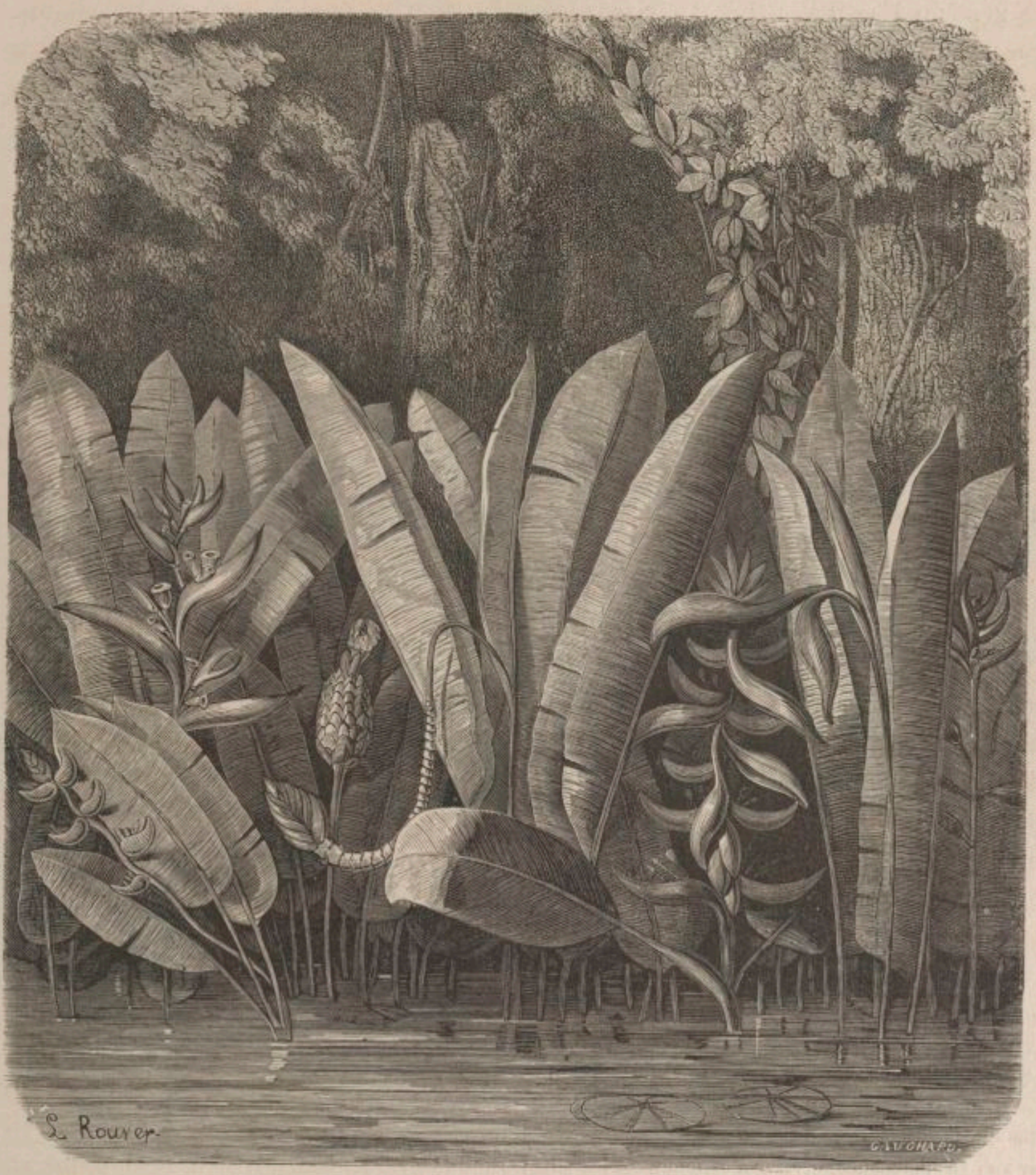
En terminant cette très-longue notice sur les Conibos, hors-d'œuvre qu'il ne nous était pas possible de retrancher du menu du repas, reprenons, avec notre route, le fil de nos observations journalières. Le lecteur doit se souvenir, ou, s'il l'avait oublié, nous le lui rappelons, que le territoire des Conibos qu'il vient de traverser avec nous du Sud au Nord, s'étend de Paruitcha à la rive gauche du rio Capoucinia, comprenant environ soixante-dix lieues de rivière; qu'au territoire de ces indigènes va succéder celui des Sipibos, qui s'étend de la rive droite du Capoucinia à la rivière Cosiabatay, occupant une étendue de cinquante-neuf lieues, au delà de laquelle commenceront les possessions des Indiens Schétibos répandus jusqu'au confluent de l'Ucayali-Amazone et du Marañon.

Les dangers, les privations, les souffrances qui avaient signalé les commencements du voyage, étaient passés pour nous à l'état de rêves; mais les moustiques, cette huitième plaie biblique, inconnue à l'auteur du Pentateuque, leur avaient succédé, et ces odieux insectes nous incommodaient à eux seuls autant que l'avaient fait ensemble les averses, les rapides, les naufrages, la faim et la misère. L'Ucayali, débarrassé d'obstacles, déroulait vers le Nord son cours majestueux; bien que la vitesse de ses courants se fût singulièrement ralentie, la pente de son lit, en certains endroits, était encore visible à l'œil. Sa profondeur toujours très-variable, même après sa jonction avec le Pachitea, n'avait pas dépassé trois brasses en moyenne.

Au delà du rio Capoucinia, notre rivière prit une allure magistrale et, comme une gigantesque couleuvre, déroula des anneaux larges de deux lieues. Ses longues plages de sable, dont la monotonie avait fatigué nos regards, furent remplacées par des talus d'ocre ombragés de hautes forêts. Les îles s'y succédèrent à des intervalles plus rapprochés, et du milieu des touffes de balisiers qui formaient leur ceinture, s'élancèrent les troncs puissants des ficus, des bombax et des capirunas ou arbres à pirogue. Comme une compensation au supplice incessant que nous infligeaient les moustiques, nous eûmes, au milieu de ravissants paysages, des aubes, des crépuscules et des clairs de lune à faire bayer d'aise les sensibles amants de la belle nature, comme on disait encore au commencement de ce siècle. Le matin surtout avait des harmonies à nulle autre pareilles; à peine le jour avait-il paru, que les vapeurs nocturnes amoncelées sur les rivages se déchiraient par lambeaux, flottaient un moment accrochées aux branches des arbres et disparaissaient emportées par la brise. Mille bruits charmants, éclatant alors dans les bois comme une fanfare, saluaient le réveil de l'astre lumineux. La rivière Ucayali, encaissée entre deux rangées de sombres verdures, roulait dans un silence magnifique ses ondes d'un ton d'ocre pâle, dont l'immobilité contrastait avec le mouvement des feuillages, des oiseaux et des quadrupèdes. Le soleil en montant blondissait leur masse et mettait une aigrette lumineuse à la cime de chaque flot. Une légion d'êtres cachés pendant la nuit dans les profondeurs de l'immense cours d'eau, et que le jour faisait monter à sa surface, venaient mêler leurs formes étranges aux lignes calmes ou accidentées du paysage et ajouter à sa grandeur un caractère de puissante originalité. Les caïmans rayaient d'obliques sil-

Chacayas. La longueur de ce travail n'ayant pas permis de l'intercaler dans la relation de notre voyage, nous nous sommes contenté d'extraire du vocabulaire les quelques mots que nous donnons ici.

lons le sable des plages ; les lamantins, tapis dans les roseaux, allongeaient timidement leur mufle informe pour humer l'atmosphère, saisir une tige de sara-sara (*Pseudo-maïs*), et rentrer aussitôt dans leur domaine liquide avec cette double provision d'air respirable



BALISIERS DE L'UCAYALI.

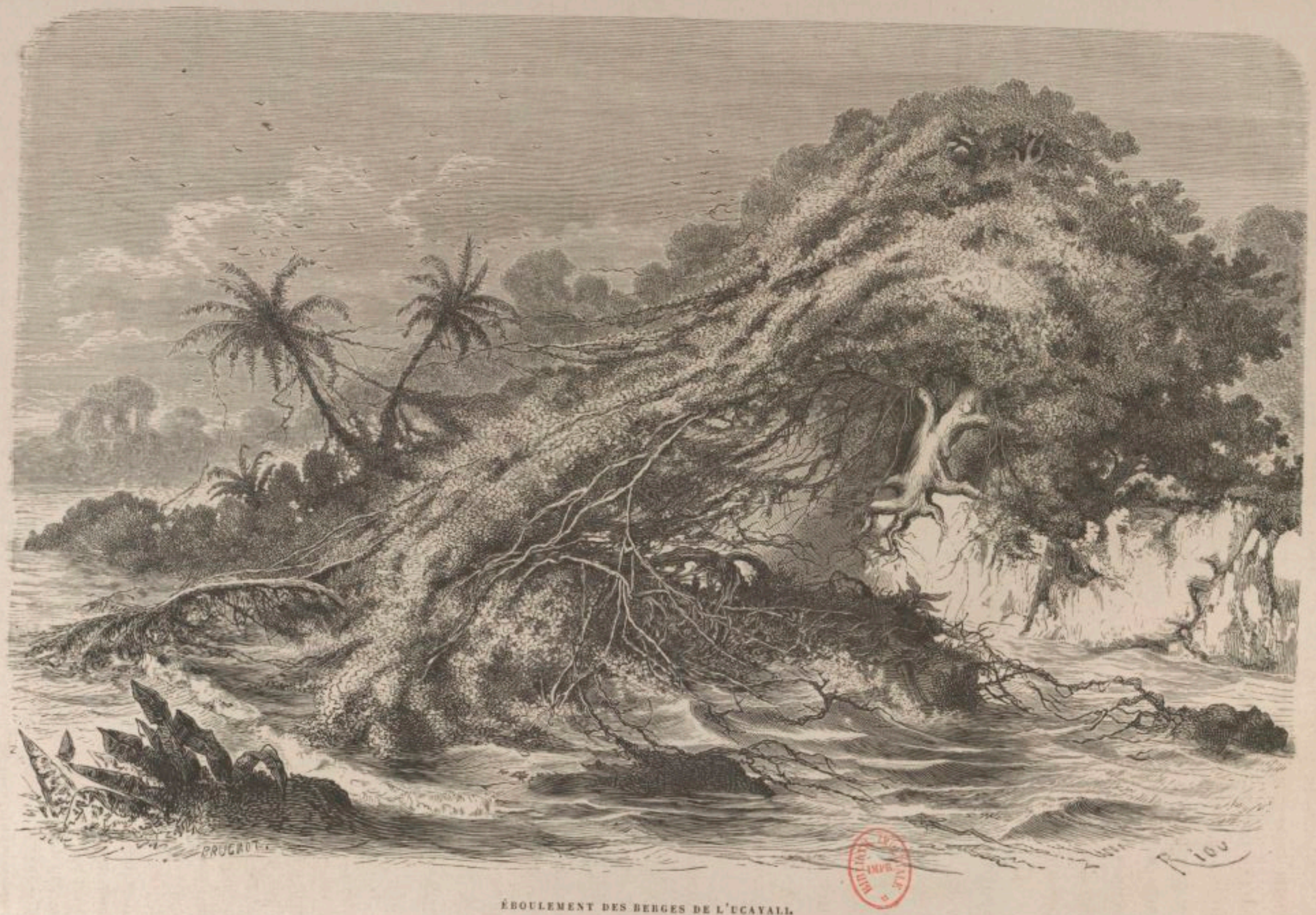
et d'aliments. Dans les baies solitaires, à l'abri du vent et du sillage des pirogues, les dauphins, rejetant l'eau par leurs évents, faisaient miroiter leur cuir lisse et couleur de zinc, nageaient par quatre de front, comme les chevaux d'un quadrige, ou exécutaient de folâtres culbutes. Le long du bord, sur des troncs d'arbres renversés, pêchaient de con-

serve des jaguars, des loutres, des hérons blancs ou gris, des jabirus et des phénicoptères. Dans le voisinage de ces animaux, trottait menu le cultrirostre, appelé paon des roses (*Ardea helias*). Avec son allure de perdrix, sa tête mignonne, son col mince, ses jambes frêles, sa chape de couleur modeste, mais plus richement ocellée que les ailes des sphinx, ce gracieux oiseau l'emportait sur les plus brillants de ses congénères : sur les couroucous, vêtus de vert, d'or et de carmin ; sur les cotingas aux couleurs changeantes ; sur les orioles et les toucans, les perroquets et les perruches, et sur le grand martin-pêcheur au dos azuré, aux ailes blanches frangées de noir, qu'on voyait raser la berge et happer en passant quelque jeune *païsi* [1] échappé de la nageoire maternelle.

Ces lieux charmants, où l'églogue et l'idylle régnaient en souveraines, étaient souvent témoins de petits cataclysmes qui, chaque fois qu'ils se produisaient sous nos yeux, nous occasionnaient un tressaillement voisin de la peur. Ces cataclysmes ou ce qu'il vous plaira, c'était l'écroulement brusque et retentissant, dans la rivière, d'une partie des berges. Ces terrains, composés de sable et de détritus végétal, sourdement minés par le flot, se détachaient tout à coup de la terre ferme sur une longueur d'un ou de deux kilomètres, entraînant les arbres qu'ils avaient nourris et les faisceaux de lianes pareilles à des câbles, qui liaient entre eux ces colosses. Ces éboulements, qu'on entendait souvent à trois lieues de distance, ressemblaient à de sourdes décharges d'artillerie.

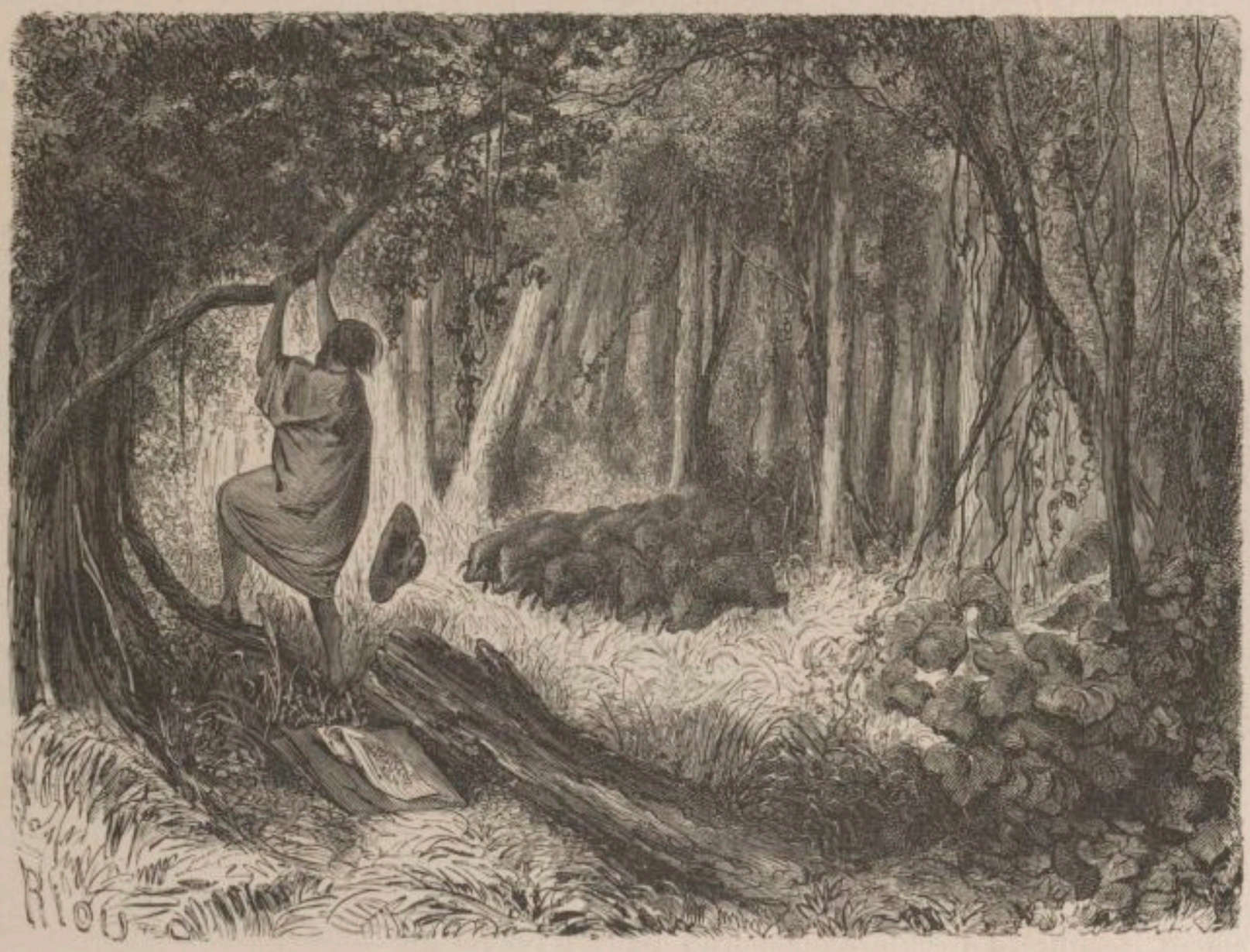
Un épisode singulier, qui pouvait tourner au tragique et me valoir l'honneur d'être décousu comme le beau chasseur aimé de Cypris, signala une de mes journées de voyage. C'était entre les rivières Tallaria et Ruapuya, affluents de droite de l'Ucayali (je ne saurais préciser autrement le lieu de la scène) ; il était trois heures de l'après-midi. Nos compagnons avaient sur moi une avance d'un quart de lieue. Ma pirogue, montée par trois Conibos, suivait le fil de l'eau en rasant la berge pour avoir un peu d'ombre. Les rameurs au repos échangeaient de loin en loin quelques paroles qu'ils ponctuaient d'une écuellée de mazato. Le pilote manœuvrait seul. Tout à coup notre oreille fut frappée par un bruit sourd comme celui que pourraient produire cent pioches excavant à la fois le sol. Ce bruit, que les Indiens écoutèrent avec une attention

[1] C'est le *Pira-rocou* ou poisson-rocou des Brésiliens, et le *Vastus gigas* ou le *Maïus osteoglossum* des ichthyologistes. Ce poisson, de la taille d'un esturgeon, est cuirassé de magnifiques écailles de six centimètres carrés, d'une couleur carmin vif bordé de cobalt. Il abonde dans les affluents et les lacs du Haut-Amazone. C'est l'individu que les Péruviens et les Brésiliens de ces contrées recherchent de préférence à d'autres, pour en saler la chair, qui a quelque analogie avec celle de la morue. Avec la grande consommation que font de ce poisson frais les Missions de l'Ucayali et les villages de l'Amazone, ils en expédient chaque année, à l'état de salaison, des quantités considérables dans les provinces voisines et jusqu'au Para. Les Cocamas sont, de tous les indigènes de notre connaissance, ceux qui se montrent les plus friands de pira-rocou, poisson dédaigné par les Conibos qui l'appellent *Huamué*, peu connu des Chontaquiros et tout à fait ignoré des Antis, dont il n'habite pas les rivières trop froides. La trouvaille, sur une plage de l'Ucayali, d'écailles et d'arêtes de païsi, suffit aux tribus riveraines pour leur dénoncer le passage d'une famille ou d'une troupe de Cocamas. Ce poisson est le seul que nous ayons vu, dans les rivières de cette Amérique, nager entre deux eaux en compagnie de sa progéniture. Il n'est pas rare de voir, dans les baies calmes et solitaires, une énorme femelle de païsi escortée de ses petits, au milieu desquels elle a l'air d'un vaisseau à trois ponts entouré de chaloupes. Les jeunes païsis, longs de douze à quinze pouces et encore sans écailles, sont d'un brun d'anguille foncé sur le dos. Cette couleur se dégrade en descendant vers les flancs et s'éteint près du ventre, dont le dessous est d'un blanc jaunâtre.



ÉBOULEMENT DES BERGES DE L'UCAYALI.

profonde, semblait sortir de la forêt dont nous côtoyions la lisière. Las de prêter l'oreille sans rien comprendre, j'allais demander à un des rameurs ce que nous écoutions ainsi, quand, devinant mon intention, il m'imposa silence par un geste brusque. Après quelques minutes d'audition de ce bruit, qui m'intriguait fort, mais dont les Conibos avaient reconnu la nature, ils se consultèrent du regard et, s'étant mis à ramer vigoureusement, se rapprochèrent du rivage. Comme nous abordions, ils se dépouillèrent de leur sac, prirent leurs arcs et leurs flèches, et, nus comme des vers, sautèrent à terre et s'enfoncèrent dans la forêt. Je restai seul à garder la pirogue.



LES PÉCARIS.

Un certain temps s'écoula. Ennuyé d'attendre mes rameurs et harcelé d'ailleurs par les moustiques, j'amarrai l'embarcation à une branche et, débarquant à mon tour, j'entrai dans le fourré. Un profond silence y régnait. Je m'assis sur un tronc renversé, et comme j'avais pris mon album dans l'espoir d'utiliser une de ses pages, apercevant devant moi un de ces jolis palmiers du genre *Chamædorea*, pourvu de son régime de drupes mi-parti noir et orange, j'entrepris de le dessiner. Pendant que je m'absorbais dans mon œuvre la terre trembla sous mes pieds. Un volcan semblait y mugir. D'un bond je me levai. Les secousses du sol devenaient de plus en plus violentes. Les oscillations paraissaient se diriger du Sud au Nord. Quant au bruit, c'était comme le galop lointain d'un escadron

de cavalerie. Tout à coup, et comme mes regards interrogeaient avec anxiété l'ombre du taillis, une troupe, ou plutôt une armée de pécaris, ces sangliers américains, débouchèrent comme la foudre à vingt pas de moi. Je cherchai de l'œil un coin pour m'y tapir, un arbre pour y grimper, et n'apercevant à ma portée que des lianes pendantes, je les saisis et m'enlevai à la force des poignets comme un professeur de voltige. Le formidable troupeau passa ventre à terre, laissant après lui une odeur infecte. Je ne sus jamais quel effet j'avais pu produire sur les sangliers, ainsi suspendu par les mains et vêtu d'une robe rouge ; mais au bouleversement de mes facultés, je jugeai que ces animaux m'avaient fait une peur atroce.

Derrière le bataillon des vétérans qui arrosaient l'herbe de gouttes pourpres, se pressait une escouade de marcassins. Ces bestioles, le groin au vent et la queue en tire-bouchon, galopant sur les traces des grands-parents avec un empressement extraordinaire, avaient quelque chose de si grotesque, qu'en toute autre occasion je n'eusse pas manqué d'en rire ; mais ma situation m'en empêcha. Les Conibos, hurlant, jurant, riant, couraient après ces marcassins et les serraient de si près, qu'ils réussirent à mettre la main sur deux traînards. Toute cette scène avait duré cinq minutes. J'eus enfin le mot de l'énigme. Le bruit sourd que nous avions entendu était causé par ces pécaris qui fouillaient la terre à l'entour d'un arbre pour déchausser ses racines et s'en repaître ; leur groin et leurs défenses faisaient l'office du pic et de la bêche. Les Conibos avaient interrompu à coups de flèches cette besogne de mineur. Quelques animaux avaient été blessés mortellement peut-être, mais aucun d'eux n'était resté sur le carreau.

Notre pirogue rentra dans le lit du courant. Les Conibos, s'escrimant de la rame pour regagner le temps perdu, atteignirent après une heure d'un violent exercice leurs compagnons à qui ils racontèrent leurs prouesses. Les jeunes pécaris, dépouilles opimes du combat, figurèrent le soir même dans un auto-da-fé, à l'issue duquel on nous les servit parfaitement rôtis sur un plat de feuilles.

A part l'épisode que je viens de relater, rien de remarquable n'avait signalé notre entrée sur le territoire des Sipibos où nous avions trouvé d'excellent tabac que ces Indiens s'amusent à fumer sous forme de gros cigares, longs de dix pouces et assez maladroitement façonnés. La seule particularité digne d'intérêt que nous eussions notée, c'est que les Sipibos, au lieu de bâtir leurs demeures sur la seule rive gauche de l'Ucayali, comme les Antis, les Chontaquiros et les Conibos, les édifient sur ses deux rives. De ce fait insignifiant en apparence, nous avions inféré que les nations aux noms en *ris* qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita, sur une ligne d'environ sept degrés, et avec lesquelles nos Indiens de l'Ouest sont en délicatesse, avaient enfin disparu de la rive droite. Le voisinage d'ennemis n'étant plus à craindre[1], les Sipibos riverains

[1] Les tribus qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita, affluent de l'Ucayali, et dont le territoire est situé entre le soixante-douzième et le soixante-treizième parallèle, sont les *Cucicuris* des confins de Carabaya, les *Siriniris* des vallées de Marcapata, Ayapata et Asaroma, les *Tuyneris* et les *Huatchipayris* des vallées de la Madre de Dios, les *Pucapacuris* des plages du Mapacho ou Paucartampu-Camisia, enfin les *Impétiniris*. Ces indigènes, amis et alliés, vont nus, parlent la même langue et ont les mêmes coutumes. Les Antis, les Chontaquiros et les Conibos de la rive gauche de l'Ucayali sont en guerre avec les Pucapacuris

de la Plaine du Sacrement profitaient de la circonstance pour passer l'eau et prendre leurs aises. Les renseignements que nous recueillîmes à ce sujet étaient d'accord avec notre opinion.

Dans un trajet de quelques lieues seulement, nous relevâmes sur l'une et l'autre berge quatorze habitations de Sipibos, ce qui nous parut prodigieux, eu égard au petit nombre de demeures que nous avions comptées chez leurs voisins du Sud. Une hospitalité patriarcale nous fut offerte sous le toit de palmes de ces indigènes, où nous mangeâmes pour la première fois de petites tortues au sortir de l'œuf. Ces animaux, que les naturels recueillent par milliers sur les plages de l'Ucayali au moment de l'éclosion des œufs, sont jetés par leurs ménagères dans une marmite en terre avec un peu d'eau, un tampon de feuilles par-dessus et cuisent ainsi à la vapeur comme des marrons ou des pommes de terre. On les mange à la façon de nos crevettes, broyant à la fois sous la dent la carapace et le plastron de l'amphibie encore sans consistance. C'est un mets étrange, délicat, d'un goût et d'un moelleux superlatifs, que je recommande en passant aux appréciateurs de Carême et de sa cuisine.

A mesure que nous remontions vers le Nord, la nature déployait un luxe de végétation remarquable. Les plages nues ou bordées de roseaux ne se montraient qu'à de longs intervalles. Deux lignes de forêts placées en regard profilaient les berges de la rivière dont l'extrémité des courbes, ténue comme un fil, se perdait dans les brumes de l'horizon. Des groupes d'îles de cinq à six lieues de circuit, couvertes d'une épaisse futaie, s'évasaient au milieu de son lit et l'élargissaient de telle sorte, qu'il nous arrivait souvent de prendre pour la terre ferme les contours de ces archipels. Ce n'est qu'après les avoir dépassés que nous reconnaissions notre erreur. Comme correctif à la largeur phénoménale de l'Ucayali, sa profondeur était à peu près nulle. En certains endroits, et notamment devant la rivière Pisqui, affluent de sa rive gauche, la sonde avait accusé une brasse et demie. Cinq lieues plus loin elle trouvait fond par deux brasses. C'était quatre brasses de moins qu'au sortir de la gorge de Tunkini. De cette inégalité de niveau constamment observée, nous avions fini par conclure que l'Ucayali, rivière très-curieuse, très-pittoresque et la plus tortueuse peut-être de toutes celles qui sillonnent ce globe, semblait destinée à ne jamais porter que des embarcations d'un faible tirant d'eau. Quel échec pour les voyageurs et les géographes qui, depuis un siècle, s'obstinent à établir un réseau de communications fluviales à travers l'Amérique du Sud, et, par des combinaisons qu'ils croient ingénieuses, mais auxquelles se refuse énergiquement la nature, relient les provinces transandéennes du Pérou avec ses possessions cisandéennes. Nous revien-

et les Impétiniris. — Les *Remos*, les *Amahuacas* et les *Chacayas*, dont le territoire succède à celui de ces indigènes et qui n'ont avec eux aucune relation, sont en butte aux taquineries des Conibos, des Sipibos et des Schétibos, bien qu'ils parlent la langue de ces derniers et soient issus comme eux de la grande nation des Panos aujourd'hui éteinte. C'est peut-être à cette parenté qui les unit dans le passé, qu'il faut attribuer l'antipathie plutôt que la haine véritable que les Conibos et leurs alliés de la rive gauche de l'Ucayali paraissent éprouver pour les Remos, les Amahuacas et les Chacayas de la rive droite. Tout en les pillant, les houspillant et même les assommant un peu à l'occasion, ils les tolèrent et les traitent comme gens infimes et sans conséquence.

drons sur ce système d'hydrographie commerciale en remontant le cours des rivières Jurua et Purus.

Certain matin nous relevâmes à notre droite le chaînon Est-Sud-Est de la Sierra de *Cuntamana*, champignon trachytique poussé au beau milieu des parties planes du bassin de l'Ucayali-Amazone. La chose avait cela de merveilleux, qu'aux alentours de la masse pierreuse, dans un périmètre de trois cents lieues, on chercherait en vain dans le sable des plages et dans l'humus des forêts un caillou de la grosseur d'un œuf de mésange. Cette Sierra, violemment injectée au principe par quelque cratère ouvert dans les formations sous-jacentes, plutôt qu'épanchée sur la longueur d'une faille, dut sortir de terre tout d'une pièce et à l'état semi-liquide. La masse, en s'affaissant sur elle-même et cherchant un niveau, emplit les cavités environnantes et détermina quatre chaînons qui partant du centre ou nudus, comme les jantes du moyeu d'une roue, se dirigèrent accidentellement vers les quatre vents cardinaux. Le chaînon du Nord porte le nom de *Cuntamana* qui est celui de la Sierra-mère ; le chaînon du Sud est appelé *Uri-Cuntamana*, celui de l'Est *Canchahuaya*, celui de l'Ouest *Chanayamana*. De grandes forêts entourent la base et couvrent les versants de cette Sierra dont les sommets seuls sont stériles. Ces forêts abondent en bois de construction et de placage, en salsepareille, cacao, styrax, vanille, copahu, en gommes et en résines, en miel et en cire, en plantes tinctoriales et médicinales. Les Sensis, débris de la grande nation des Panos à laquelle se rattachent les quatre tribus qui peuplent aujourd'hui la Plaine du Sacrement[1], les Sensis, les plus propres, les plus avenants, les plus honnêtes de tous ces indigènes, habitent les forêts de Chanayamana, où leur tribu, qui jouit dans les Missions voisines d'un excellent renom, compte douze à quinze familles représentant une centaine d'individus[2].

Trois jours de navigation seulement nous séparaient de la mission de Sarayacu, dont le Chontaquiro Jeronimo nous avait fait une description si pompeuse que, n'osant y ajouter foi, nous consultâmes nos rameurs Conibos pour savoir jusqu'à quel point nous pouvions donner crédit aux affirmations du sonneur de cloches. Ceux-ci, au lieu d'atténuer les hyperboles de l'individu, renchérirent sur elles de telle sorte que nous crûmes fermement que l'Énim, le Païtiti et l'El Dorado, tant poursuivis jadis par les conquérants espagnols, n'étaient autres que l'endroit où tendaient tous nos vœux. L'anachronisme évident qu'il y avait entre la recherche de ces lieux enchantés et la fondation du village chrétien, ne parvenait pas à détruire nos illusions profondément enracinées. Il est vrai qu'aucun de nous ne songeait guère en ce moment à rapprocher les deux époques et à remarquer qu'une période de cent quatre-vingt-dix ans séparait leurs dates.

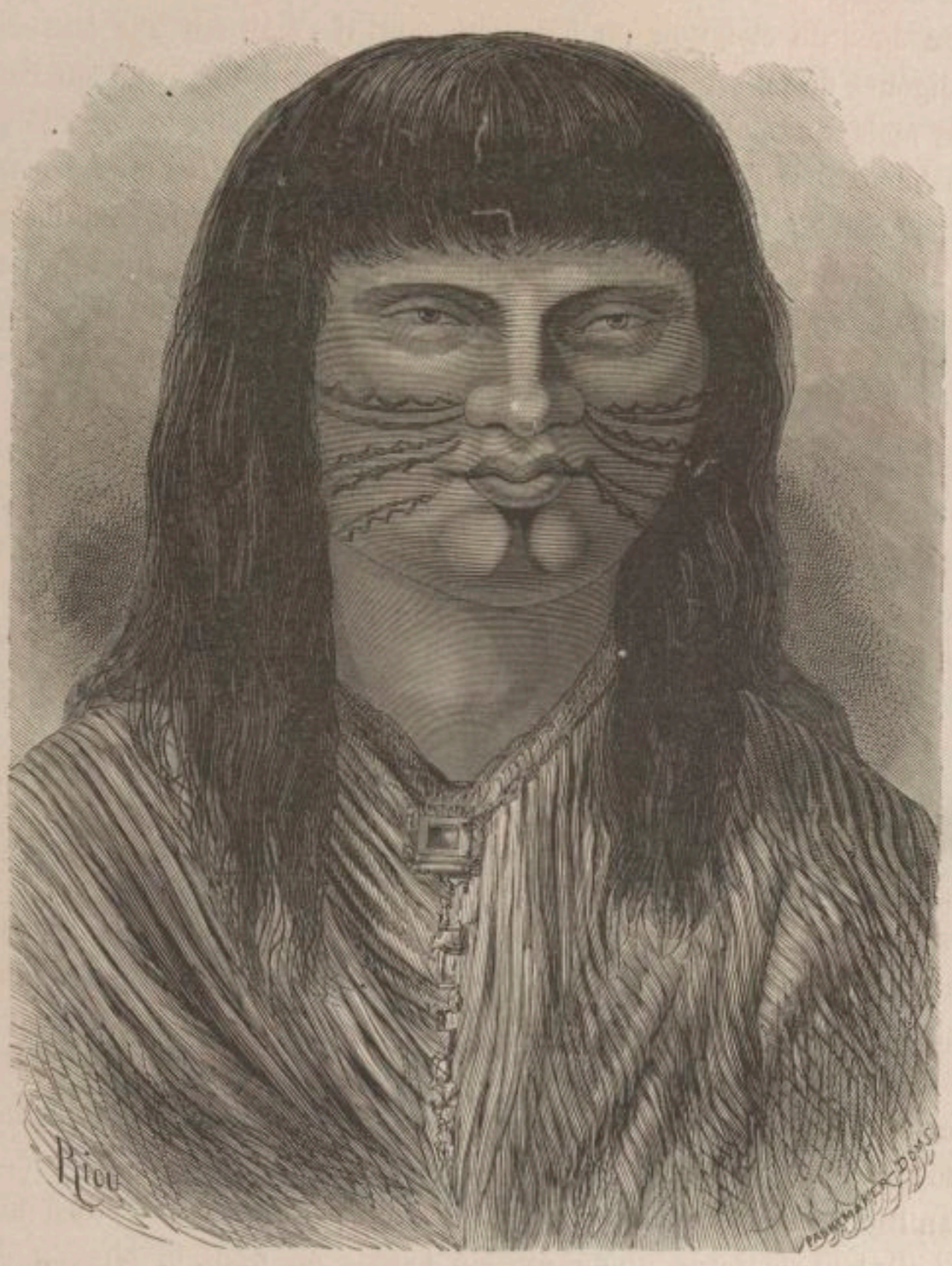
Les trois jours de voyage qui nous restaient à faire pour atteindre le Chanaan américain, où, nouveaux Hébreux, nous comptions trouver à foison de la manne et des

[1] Les Cacibos, les Conibos, les Sipibos et les Schétibos. — Ses autres habitants ne sont que de simples groupes de deux à trois familles d'origines diverses.

[2] Les Sensis sont des Schétibos qui se sont séparés du gros de la tribu, il y a un demi-siècle environ, pour aller s'établir sur la rive droite de l'Ucayali. Ces indigènes vivent en bons termes avec toutes les tribus voisines.

SIERRA ET PIC DE CENTARAYA.

cailles grasses, ces trois jours que nos rameurs eussent pu ramener à deux, s'ils n'avaient craint de fatiguer leurs bras, avaient été divisés par eux en trois étapes de sept lieues chacune. Le soir du premier jour, nous allâmes camper sur une plage du nom de Chanaya[1], où nous trouvâmes, en arrivant, deux individus, un homme et une femme. La pirogue qui les avait transportés en ce lieu était attachée par une corde de palmier à un



TYPE D'INDIEN SIPIBO.

aviron fiché dans le sable. Ces inconnus, que nous avions pris pour des Sipibos, étaient des néophytes de la Mission de Sarayacu, qui remontaient la rivière, cherchant des troncs de cécropias pour prendre aux abeilles qui y essaiment leur provision de miel et surtout de cire. L'homme, déjà vieux et privé de l'œil droit, avait nom Timothée; il avait été

[1] Du nom du chaînon Ouest de la Sierra de Cuntamana, au pied duquel elle est située et qui est appelé Chanaya-Mana (*cerro de Chanaya*).

baptisé par je ne sais quel missionnaire, en compagnie duquel il avait fait plus tard un voyage à Lima. La femme, jeune encore, nous dit s'appeler Maria; elle était née à Sarayacu, de parents chrétiens. Ce couple, légitimement uni, appartenait à la nation Cumbaza, originaire des rives du Huallaga et tombée de ricochet en ricochet dans les Missions de l'Ucayali. Le Timothée, quoique chrétien, fraternisa sans scrupule avec nos rameurs, but avec eux le mazato de la bienvenue, et leur offrit à la ronde du tabac râpé, contenu dans un éteignoir en fer-blanc dont il s'était fait une tabatière. Sur le refus des indigènes de puiser dans ce récipient, l'homme huma coup sur coup trois ou quatre prises, mais sans l'aide d'un appareil et en se garnissant le nez à l'européenne, comme probablement il l'avait vu pratiquer aux chefs de la Mission. La compagne du Timothée s'était tenue à l'écart pendant cette scène. A la vue de nos Conibos, elle avait manifesté d'abord une pieuse horreur, et quand, après avoir bu quelques coups avec son mari, ceux-ci s'approchèrent d'elle pour admirer naïvement des bracelets de perles rouges qu'elle avait aux poignets, elle leur tourna le dos en les qualifiant à mi-voix de *chiens* et de *païens*.

L'intolérance de cette Cumbaza nous choqua d'autant plus, que rien dans ses traits, son teint, son costume, ne différait des sauvagesses que nous avions rencontrées en chemin. La seule particularité qui l'eût distinguée de ces dames était sa chevelure, qu'au lieu de porter, comme ces dernières, flottante sur le dos et coupée carrément à la hauteur de l'œil, elle avait tordue et relevée à l'aide d'un peigne de corne. A part ce vain hochet de la civilisation, dont elle semblait orgueilleuse, notre chrétienne était aussi brune et aussi camarde que ses sœurs du désert ; ses formes corporelles avaient un cachet tout aussi grotesque, et, pour compléter cette ressemblance, elle n'usait comme elles d'autre vêtement qu'une *pampanilla*, bande de coton teinte en brun qui descendait du nombril aux rotules.

Cette femme si peu douée par la nature et l'éducation, faisant la sucrée et la renchérie, et tirant vanité de son peigne de corne, nous déplut à première vue. Peu s'en fallut que le sentiment hostile qu'elle nous inspirait ne rejaillît sur la Mission qui l'avait baptisée. — Telle enseigne, tel vin, — fûmes-nous sur le point de nous écrier. Heureusement elle ne tarda pas à se rembarquer avec son compagnon, et tous les deux, lui ramant, elle gouvernant, continuèrent à tâtons leur récolte de cire.

Cet échantillon des deux sexes de Sarayacu avait porté un rude coup à notre enthousiasme. Depuis tant de jours qu'on exaltait autour de nous la Mission centrale, ses moines et ses néophytes, nous nous étions habitué à les considérer sous un certain jour, et nous n'aurions pu les voir autrement. Dans notre esprit imbu des maximes de Chateaubriand, les vierges de Sarayacu étaient autant d'Atalas, de Milas et de Célutas ; les néophytes mâles, leurs compagnons, ne pouvaient ressembler qu'à Outougamiz le Simple ou à Chactas, fils d'Outalissi. Quant aux portraits des chefs de la prière, nous les avions calqués fidèlement sur celui du vénérable P. Aubry. Tous avaient le crâne nu, la barbe blanche et tombant jusqu'à la ceinture, le dos voûté et un bâton noueux pour assurer leurs pas. Si le paysage où nous placions nos personnages n'offrait ni tulipiers, ni

magnoliers, ni chênes séculaires aux mousses pendantes, ni cyprès gigantesques ombrageant des puits naturels, c'est que nous savions que ces arbres, spéciaux à l'Amérique du Nord, ne se trouvent pas dans celle du Sud. C'était la seule concession que nous eussions cru devoir faire. Mais voilà qu'au plus fort de nos illusions nous tombions d'Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, sur une espèce de femme-guenon, au

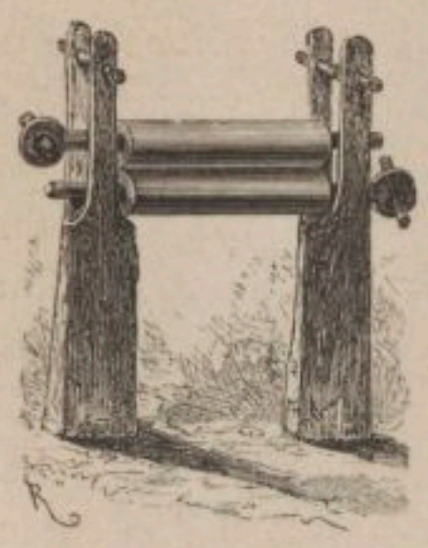
TYPE DE FEMME SIPIBO.

ventre ballonné, aux extrémités d'araignée, aigre, hargneuse, intolérante ; voilà que le Chactas de nos rêves se métamorphosait en un Indien borgne, prisant du tabac dans un éteignoir et buvant de la chicha avec nos rameurs. O poésie ! ô mensonge ! ô déplorable effet des périodes à quatre membres ! fûmes-nous au moment d'exclamer, en mesurant l'abîme dans lequel nous avait conduit une admiration irréfléchie pour l'auteur des *Natchez*. Maintenant que nous restait-il à faire ? Devions-nous remonter de l'effet à

la cause, conclure du néophyte au missionnaire? Mais que seraient alors les pasteurs d'un pareil troupeau! Nous avions le frisson rien que d'y songer.

L'embouchure de la rivière Pisqui, qui vint bâiller à notre droite, donna à nos pensées une autre direction. Ce cours d'eau sorti d'un bras détaché de la Cordillère centrale et large d'environ trente mètres à son confluent avec l'Ucayali, compte sur ses deux rives une douzaine d'habitations d'Indiens Sipibos.

Un de ces logis, édifié sur le côté gauche de la grande rivière et dans lequel nous nous arrêtâmes pour déjeuner, était pourvu d'une machine de forme singulière, dont le modèle, nous dit-on, avait été fourni par des néophytes de Sarayacu. Cette machine servait à broyer les cannes à sucre; curieux de savoir quelle boisson locale on pouvait fabriquer avec le jus des cannes, nous questionnâmes à ce sujet le propriétaire de la machine. *Ron*, nous dit-il en souriant et faisant le geste d'ingurgiter un liquide quelconque. Nous comprîmes sans peine qu'il s'agissait de rhum ou de tafia; mais ce qui nous parut incompréhensible, ce fut la façon dont l'indigène accentua cette simple



MOULIN A BROYER LES CANNES A SUCRE.

syllabe et le geste enthousiaste par lequel il la commenta. Ce Sipibo, qui trafiquait de cire, d'huile de lamantin et de graisse de tortue avec les Missions de Sarayacu, comprenait un peu de quechua. Avec l'aide d'un interprète et nos propres ressources, nous pûmes obtenir de lui des explications sur le goût décidé qu'il manifestait pour les liqueurs fortes. Ce goût, qu'il nous dit avoir puisé dans la fréquentation des néophytes auxquels il vendait ses denrées, était passé chez lui à l'état d'habitude. Or l'habitude, comme on sait, est une seconde nature, et le Sipibo ne pouvant vivre désormais sans boire du rhum, s'était mis à planter des cannes à sucre et à fabriquer un *Trapiche* pour les broyer. Les néophytes, après l'avoir aidé à monter la machine, venaient de temps en temps lui demander un coup de rhum en témoignage de sincère amitié. L'Indien paraissait enchanté de lui-même et de son aptitude à distiller une liqueur qui lui procurait dans la même journée, et selon la dose qu'il en prenait, des rêves couleur de rose ou des accès d'humeur noire. Nous quittâmes cet homme, assez scandalisé de ses propos et tout surpris en même temps que le voisinage des Missions et des missionnaires n'eût éveillé chez lui d'autre besoin que celui de boire du rhum.

C'est à Cosiabatay que s'achève le territoire des Indiens Sipibos, et que commence celui de leurs frères et alliés, les Schétibos. Les trois Missions de Sarayacu, de Belen et de Tierra-Blanca, qui s'élèvent sur les possessions de ces derniers indigènes, ont étendu leur influence sur les lieux et les hommes, non pas en sanctifiant les uns et en civilisant les autres, comme on pourrait le croire, mais en reléguant la plupart des Schétibos dans l'intérieur des affluents et des canaux de gauche de l'Ucayali, et en faisant du pays de ces naturels une manière de territoire neutre, où l'on trouve, alternant avec des habitations de Schétibos, des demeures de Conibos, de Chontaquiros et même de Cocamas de la Grande Lagune du Huallaga. Pour expliquer convenablement la chose au lecteur qui pourrait attribuer ce pêle-mêle à une fusion des tribus précitées, nous ajouterons que le territoire qu'elles occupent en commun, lequel comprend environ

TYPE D'INDIEN SCHÉTIBO.

cent soixante-dix lieues de rivière, n'offre sur cette étendue que trois habitations de Schétibos, cinq de Conibos, quatre de Chontaquiros, une de Pano, et quelques abris provisoires de Cocamas. Grâce à cet espace de treize lieues, ménagé par le hasard entre chacune de ces demeures, leurs possesseurs, malgré la haine nationale qui les divise, vivent en paix entre eux. Nous dirons plus tard, en passant devant ces logis, pourquoi et comment ceux qui les habitent ont abandonné leurs tribus respectives pour vivre à l'écart.

Cosiabatay, pour revenir au point d'où nous sommes parti, est une rivière au courant rapide, large de cinquante mètres à son embouchure et habitée à l'intérieur par des Indiens Schétibos. Comme sa voisine la rivière Pisqui, elle descend des versants de la Sierra de San-Carlos, un bras détaché de la Cordillère centrale, et coupe de l'Ouest à

l'Est la Plaine du Sacrement. Cette rivière portait au dix-septième siècle le nom de Manoa, d'où le nom de *Manoïtas* donné par les missionnaires de cette époque aux Schétibos qu'ils trouvèrent établis sur ses rives.

Les Sipibos et les Schétibos, aujourd'hui séparés, ne formaient autrefois qu'une seule et même tribu, détachée comme cinq tribus voisines, de la grande nation des Panos; type, coutumes, langage, vêtement leur sont encore si bien communs avec les Conibos dont nous avons tracé précédemment la monographie, qu'on peut dire qu'entre ces indigènes il n'y a d'autre différence que celle du nom.

Vers le milieu du dix-septième siècle, quand le révérend Biedma, après une exploration de la rivière Pachitea, remonta pour la première fois l'Ucayali, les Sipibos, alliés aux Cacibos, étaient déjà séparés des Schétibos par suite d'une dispute à main armée, dans laquelle ces derniers avaient eu le dessous. Le temps n'avait fait qu'envenimer cette haine entre frères. Un siècle plus tard, en 1760, quand des religieux Franciscains fondèrent, comme nous l'avons dit plus haut, les premières Missions de l'Ucayali, la rancune des Schétibos contre les Sipibos était encore si forte, que la crainte de voir ces indigènes en venir aux mains et s'assaillir en pleine église, si on les réunissait dans la même Mission, cette crainte fut cause qu'on affecta à chacune de ces tribus une Mission distincte. *Santo-Domingo de Pisqui*, sur la rivière de ce nom, reçut les Sipibos, et *San-Francisco de Manoa* réunit les Schétibos; de leur côté, les Panos et les Conibos, les Remos, les Amahuacas et les Chacayas, qui, malgré leur voisinage et leurs liens de parenté, se détestaient aussi cordialement que les Sipibos et les Schétibos, furent, comme ceux-ci, parqués dans des Missions distinctes. *Sarayacu*, *Canchahuaya*, *Chunuya*, *Yupuano*, *Santa-Barbara de Achani*, *Santa-Cruz de Aguaytia* et *San-Miguel* s'élevèrent en même temps que Santo-Domingo et San-Francisco. Ces Missions figurent, dans les statistiques de l'époque, et selon leur situation au Nord ou au Sud de Sarayacu, sous le nom de Cordon haut (*cordon alto*) et de Cordon bas (*cordon bajo*), des Missions de l'Ucayali [1].

Après sept ans de séjour dans leurs Missions respectives, ces tribus, qui avaient eu le temps de réfléchir à la haine qui les divisait depuis tant d'années, et de reconnaître combien il était ridicule entre parents de se faire la moue, se sentirent prises un beau jour du désir de se réconcilier. Un Sipibo du nom de Rungato fut chargé de porter des paroles de paix d'une tribu à l'autre. Le premier effet d'une réconciliation générale entre ces indigènes fut de détruire les Missions, de massacrer les missionnaires, et de se partager fraternellement les articles de quincaillerie, les ornements d'église et les vases sacrés dont ils firent des objets de parure [2].

En 1790-91, lorsque les PP. Girbal et Marquès eurent exhumé de leurs ruines les

[1] La rivière Huallaga avait, comme l'Ucayali, son cordon *haut* et *bas* de Missions; seulement celles de l'Ucayali étaient postérieures d'un siècle et demi à celles du Huallaga.

[2] Lors de son premier voyage à Manoa et à Sarayacu (16 octobre 1790), le P. Girbal reconnut avec douleur, au nez, au col et aux poignets des indigènes des deux sexes, des fragments de calices, ostensoirs, patènes, etc., provenant du pillage des chapelles de leurs Missions.

Missions de Manoa et de Sarayacu, ils appelèrent à eux les tribus indigènes qui, en 1767, les avaient détruites. La tribu des Panos et quelques Conibos répondirent seuls à l'appel évangélique des missionnaires. Les autres aimèrent mieux rester libres et barbares. Cette détermination peu orthodoxe des Sipibos et des Schétibos prévint peut-être leur destruction totale, et nous vaut aujourd'hui le plaisir de retrouver ces indigènes, gais, replets, bien portants, comme leurs voisins les Conibos, mais ayant sur ceux-ci, grâce au voisinage immédiat des Missions et des néophytes, l'avantage de savoir fabriquer du rhum et d'adorer cette liqueur.

Les forces numériques des Sipibos, en joignant aux quatorze habitations de ces indigènes relevées sur l'Ucayali, sept de leurs demeures édifiées sur les bords de la rivière Pisqui, nous paraissent être de huit à neuf cents hommes. Quant aux Schétibos, moins nombreux que leurs voisins et alliés, ils occupent six maisons dans l'intérieur de la rivière de Manoa-Cosiabatay, et l'on compte avec trois de leurs demeures sur l'Ucayali, cinq habitations situées au bord des canaux ou des lacs qui profilent cette rivière, entre Cosiabatay et le Marañon. Pour compléter ce calcul de statistique, si nous joignons maintenant les forces numériques des Conibos à celles des Sipibos et des Schétibos, nous obtiendrons approximativement le chiffre de trois mille individus, que

des voyageurs, abusés par la ressemblance des trois tribus et les confondant en un groupe unique, ont donné à la seule tribu des Conibos.

Au delà de Cosiabatay, l'Ucayali prit tout à coup une largeur inusitée. Ses plages de sable disparurent, une double muraille de végétation que perçaient de gracieuses touffes de palmes, vint encadrer ses rives dont les talus se dérobèrent sous un gazonnement de balisiers. Ce décor était admirable sans doute, mais la préoccupation de notre esprit nous empêcha de l'admirer. Nous approchions de Sarayacu, et l'idée de jeter l'ancre dans son port après quarante-trois jours de voyage, de misères sans nombre, de petites criail-

ENTRÉE DE LA RIVIÈRE DE SARAYACU.

leries, de petits scandales et de petits propos, cette idée, en absorbant toutes les autres à son profit, nous rendait pour le quart d'heure indifférent aux beautés du paysage.

Ce port du salut, où nous n'abordâmes que le lendemain à cinq heures du soir, était une vaste plage découpée en croissant, encombrée de buissons et de touffes de faux maïs. De longs talus d'ocre et d'argile à demi voilés par une végétation épaisse, mais rabougrie, allaient en serpentant rejoindre la ligne des forêts, située à trente pieds d'élévation du niveau de la rivière. A gauche de cette plage, coulait la petite rivière de Sarayacu, venue de l'intérieur, et large seulement de trois ou quatre mètres. Ce rio d'eau jaune et vaseuse, voilé par une végétation touffue dont l'ombre estompait déjà les

contours, devait être cher aux caïmans, amis du clair-obscur et du silence. Malgré la mine équivoque de cet affluent de l'Ucayali, nous nous fussions surpris à disserter sur son passé et à rechercher lequel des deux noms, de *Sarah-Ghéné* [1], que lui donnaient autrefois les Indiens Panos, ou de *Sara-Yacu* [2], que lui imposèrent plus tard des métis péruviens, lui était le plus justement applicable, si des soins plus pressants que ceux des étymologies ne nous eussent occupé en ce moment. Le soleil se couchait ; le crépuscule allait bientôt venir ; la nuit lui succéderait brusquement, et nous savions par ouï-dire que la Mission où tendaient tous nos vœux était située à deux lieues de la plage, dans l'intérieur de la forêt. Or cette forêt, que nous avions à traverser, ouvrait devant nous une bouche d'un noir opaque, d'où sortaient, aux approches du soir, des voix étranges et des bruits alarmants. La crainte de nous perdre dans ses détours, et aussi d'avoir maille à partir avec ses hôtes aux longs crocs et aux larges griffes, nous fit un devoir de remettre au lendemain notre entrée à Sarayacu.

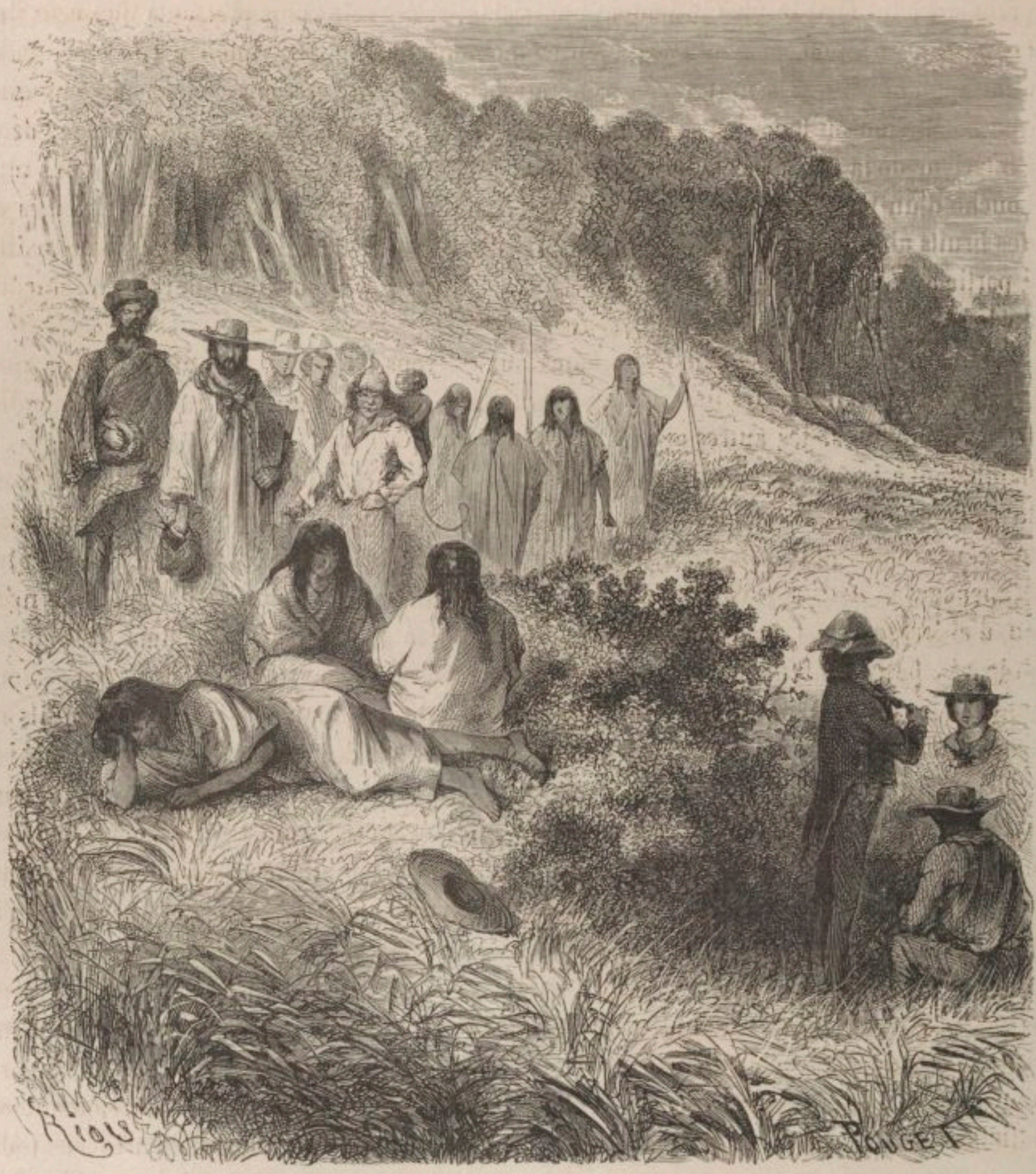
Cette décision arrêtée, nous avisâmes aux moyens de passer la nuit le moins mal possible. Pendant que les uns sarclaient quelques pieds carrés de terrain pour étendre les moustiquaires, les autres allaient ramasser des bûchettes. Bientôt deux grands feux flambèrent à la fois sur la plage. Comme nous étions en train de peler des bananes pour le souper, le comte de la Blanche-Épine, que nous avions perdu de vue depuis un moment, caché qu'il était par des buissons de mélastomes, sortit tout à coup d'entre les branchages et nous apparut vêtu de noir et de blanc cravaté, comme s'il eût été de noce ou d'enterrement. Cette transformation soudaine, à laquelle nous n'étions nullement préparés, faillit nous arracher un cri de surprise. De leur côté, les Conibos, qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir un homme en pareille tenue, bien qu'à l'occasion ils se barbouillassent de noir de la tête aux pieds et portassent des cravates de perles blanches, restèrent littéralement stupéfaits. Cette livrée de la civilisation, se détachant en vigueur sur un fond de nature vierge, formait avec elle un de ces contrastes tranchés dont les esprits les plus obtus de la troupe subirent l'influence. Au silence profond qui accueillit son entrée en scène, le comte de la Blanche-Épine put juger de l'effet magique qu'il produisait.

De l'admiration à l'envie, il n'y a qu'un pas, dit l'adage. Après avoir admiré sans réserve le noble personnage qui, pareil à la chrysalide du sphinx, longtemps tapie dans son cocon obscur, venait d'en briser l'enveloppe et se produisait devant nous sous sa nouvelle forme de papillon nocturne, nous nous surprîmes à jalouser secrètement sa toilette diplomatique, que faisait ressortir avec plus d'avantage encore le triste état de nos costumes, salis par les ocres et les glaises, mis en lambeaux par les épines et souillés par la graisse des déjeuners et des dîners que nous avions faits sans serviette sous le chaume de cinq nations.

Ce n'est pas que la tenue du chef de la Commission française fût superlative et irréprochable, et sans le voisinage de nos guenilles qui lui servaient de repoussoir et

[1] En pano : *rivière de l'Abeille ;* de *sarah*, abeille, et de *ghéné*, rivière.
[2] En quechua : *rivière du Maïs ;* de *sara*, maïs, et de *yacu*, rivière.

la faisaient valoir, comme on dit en peinture, elle eût laissé peut-être à désirer. Ainsi, un dandy parisien n'eût pas manqué de remarquer que l'habit, court de basques et d'une coupe surannée, était déjà usé aux coudes ; que les jambes du pantalon remontaient



TRANSFORMATION DU COMTE DE LA BLANCHE-ÉPINE.

à trois pouces au-dessus des chevilles ; que les souliers, rougis par l'eau et bleuis par la moisissure, appelaient en vain le cirage à l'œuf; qu'enfin le chapeau gris, bosselé, aplati, déformé par les pluies et séché à rebousse-poil par le soleil, n'allait pas de pair avec l'habit noir ; mais, cette part faite à la critique, ou plutôt donnée en pâture au petit

serpent de l'envie qui frétillait dans le cœur de chacun de nous, les défauts que nous venons de signaler disparaissaient dans l'ensemble, et l'effet général du costume restait satisfaisant.

Sa transformation opérée, le comte de la Blanche-Épine avait remis à l'esclave malgache, son cuisinier, des lettres dont il avait eu soin de se munir à Lima, et qui l'accréditaient auprès des religieux de Sarayacu. Malgré l'induité de l'heure et les rauquements des jaguars qu'on entendait sous bois, l'esclave reçut l'ordre de porter sur-le-champ ces lettres à leur adresse. Nous le vîmes partir et disparaître au seuil de la forêt qui sembla s'ouvrir et se refermer sur lui comme une gueule sombre. Les préparatifs du souper, un moment suspendus par ces incidents, se poursuivirent de nouveau. Chacun de nous, pour réparer le temps perdu, mit la main à la pâte, soufflant le feu, l'entretenant de combustible, écumant le potage ou vérifiant son degré de salure. Dédaigneux de ces soins vulgaires, le chef de la Commission française était allé s'asseoir près d'un foyer inoccupé, et examinait tour à tour, avec une satisfaction visible, sa toilette relativement irréprochable et ses ongles démesurés, auxquels un polissage continu avait donné le lustre des agates.

Vers dix heures, las de causer et de fumer des cigarettes, nous allions nous blottir sous nos moustiquaires et demander au sommeil la réhabilitation de nos forces, quand les sons d'une cloche fêlée retentirent dans le lointain. Nous ouvrîmes toutes grandes nos deux oreilles. La cloche cessa de tinter, et un chœur de voix étranges s'éleva dans le silence de la nuit. Dans le nocturne chanté à pleins poumons par ces voix inconnues, nous ne tardâmes pas à reconnaître un cantique à l'usage des Quechuas de la Sierra. Comme nous nous communiquions nos impressions diverses au sujet de ce chant pieux et inattendu, un brouhaha de cris féroces et d'appels discordants succéda à la mélopée liturgique. Le bruit, de plus en plus distinct, paraissait sortir des massifs de verdure qui nous cachaient la petite rivière de Sarayacu. Dans l'idée qu'on cherchait à se renseigner sur notre compte, tout en nous faisant savoir que des amis nous arrivaient, nous répondîmes aux cris sauvages que nous venions d'entendre par des cris à peu près pareils. Quelques minutes après, une grande pirogue, éclairée par des torches et montée par des rameurs vêtus de blanc, sortait de l'ombre des verdures et, rasant la plage, venait s'arrêter par le travers de notre campement. Les hommes qui la conduisaient débarquèrent et, guidés par l'un d'eux, qu'à sa blancheur on pouvait prendre pour un Européen, s'avancèrent vers nous. D'abord il y eut de part et d'autre un peu d'appréhension et de défiance ; si ces individus, se produisant à l'improviste et la torche au poing, nous firent un effet singulier, nous parûmes produire sur eux un effet semblable. Notre tenue, il est vrai, n'était pas de nature à nous attirer leur confiance. Certains d'entre nous eussent pu poser dans un atelier pour des bohémiens de Callot ou des mendiants de Murillo. Inutile d'ajouter que j'étais de ce nombre et que ma robe rouge, entrevue aux clartés du feu, mes cheveux pendants et ma barbe inculte, complétés par l'album que je feuilletais, me donnaient l'air d'un vrai sorcier épelant son grimoire. Mais dès que le comte de la Blanche-Epine eut fait quelques pas au-devant de ces inconnus, son

costume, pareil au soleil vainqueur des nuages, dissipa sur-le-champ les soupçons fâcheux qu'ils avaient pu concevoir sur nous. Leurs fronts se déridèrent et leurs bouches nous sourirent à l'unisson.

Ces gens à peau brune, dont la venue inopinée nous avait surpris et presque alarmés, étaient des néophytes de la Mission, que leurs supérieurs, instruits de notre arrivée par le message et le messager du comte de la Blanche-Épine, envoyaient au-devant de nous avec du bouillon de volaille, de l'eau-de-vie et des œufs frais. L'homme blanc qui les commandait était un Yankee, que des affaires commerciales un peu embrouillées

ARRIVÉE DES NÉOPHYTES SUR LA PLAGE DE SARAYACU.

avaient conduit de Lima à Sarayacu, où les Pères *de propaganda fide*, sans souci de sa qualité d'hérétique et de sectaire de Calvin, l'admettaient à leur table et utilisaient son talent comme mécanicien.

Pendant que nous faisions cercle autour des néophytes, Indiens d'origine Cumbaza, nés à Sarayacu et qui parlaient assez facilement l'idiome quechua, le comte de la Blanche-Épine, profitant de la distraction générale, avait entraîné le Yankee à l'écart et lui racontait les divers incidents de notre voyage, préalablement revus, corrigés et surtout amplifiés. Aux regards singuliers que l'homme nous jetait à la dérobée, à ses gestes d'étonnement, à ses haut-le-corps qui témoignaient d'une indignation véritable, il était

facile de deviner que le chef de la Commission française lui faisait de nous un portrait hideux. Mais le témoignage de notre conscience nous mettait au-dessus de l'opinion de ce mécanicien et des calomnies qu'on lui débitait à l'oreille. Insensible à l'action des acides dont on nous arrosait de la tête aux pieds, nous continuâmes de dialoguer avec les mozos Cumbazas, que leur qualité de chrétiens n'empêchait pas de boire et de fraterniser avec nos rameurs infidèles.

Après deux heures de conversation, ces néophytes, sur l'ordre de leur chef, nous quittèrent pour retourner à la Mission. Le Yankee, accompagné jusqu'au rivage par le comte de la Blanche-Épine, qui lui serra la main et l'appela *my dear*, passa fièrement devant nous sans nous adresser un salut. Quand il eut pris place dans sa pirogue, l'équipage entonna un nouveau cantique avec accompagnement de hourras et de coups de rames. Cinq minutes après, embarcation, maître et serviteurs avaient disparu.

Restés seuls, nous nous entretînmes un moment des mozos chrétiens de Sarayacu, de l'enjouement de leur humeur, de la gaieté de leurs propos et du parfum d'eau-de-vie qu'exhalait leur haleine ; puis, des qualités de ces braves gens, nous passâmes sans transition à l'impolitesse de leur prétendu capitaine, que le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant traitaient de maroufle et de polisson, — *tunante y bribon*, — et auquel ils se proposaient de dire son fait en arrivant à la Mission. Je laissai nos amis accabler le mécanicien de leur juste courroux et j'allai me coucher. Toutefois, en posant ma tête sur le paquet de hardes qui me tenait lieu d'oreiller, je n'oubliai pas de pardonner son offense au Yankee, afin que Dieu me pardonnât quelque chose à mon tour ; puis, cette formalité chrétienne remplie et ma conscience allégée d'autant, je fermai les paupières et m'endormis dans l'attente du lendemain.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

JEU DE LA BALLE CHEZ LES CONIBOS.

TABLE

PREMIÈRE ÉTAPE

D'ISLAY A AREQUIPA

Islay et ses rivages. — *Vicar of Bray*. — Un déjeuner de garçons. — *Il pede fausto*. — Pendant que des muletiers boivent l'auteur babille. — La Pampa et ses ossements. — Le tampu et la carte à payer. — Une vallée vue à vol d'oiseau. — Détails scientifiques qui n'intéresseront personne. — Étapes et lieux divers. — Ce qu'on voit dans une rivière en regardant du haut d'un pont. — Arequipa et son étymologie. — Tremblements de terre. — Plaidoyer éloquent en faveur du volcan Misti. — Églises et couvents d'Arequipa. — Qui traite des religieux en général et des religieuses en particulier. — Les rues, les maisons et les habitants de la ville. — Le beau sexe d'Arequipa. — Chausse-trapes matrimoniaux. — Modes et nouveautés. — Indiens porte-tapis. — Coup d'œil impartial sur une fontaine. — Esquisses variées. — Les joies du carnaval. — Un capital de huit cent mille francs représenté par des coquilles d'œufs. — Variantes du mardi gras. — *Memento, homo, quia pulvis es*. — Où l'auteur se rappelle fort à propos qu'il a peu de temps à lui et beaucoup de chemin à faire..... 5

DEUXIÈME ÉTAPE

D'AREQUIPA A LAMPA

La Pampilla et les charbonniers. — La poste d'Apo. — Ce qu'on découvre et ce qu'on éprouve en y arrivant. — *El Soroche*. — Causerie à bâtons rompus. — Huallata. — Une tempête à quinze mille pieds au-dessus de la mer. — L'hospitalité du sépulcre. — Coup d'œil rétrospectif sur la nation Aymara. — Le lac d'or et le lac d'argent. — Élégie au sujet d'un coq. — Une nuit passée à Compuerta. — Paysage et choses diverses. — Cabana et Cabanilla. — Un prêtre selon l'Évangile. — Qui traite d'un colibri géant et de renoncules naines. — Aspect de Lampa à la nuit tombante. — Un négociant en rouenneries. — Manière d'honorer les saints. — Effet que peut produire sur les organes de la vision l'application brusque d'un foie de volaille. — De la fraise du Chili et de son emploi comme stimulant bachique. — Un lendemain de fête. — L'auteur poursuit sa route en dissertant sur le passé et le présent de la province de Lampa..... 73

TROISIÈME ÉTAPE

DE LAMPA A ACOPIA

La plaine de Llalli. — Qui traite du moyen d'attendrir le cœur des Indiennes et de se procurer à déjeuner. — Histoire émouvante d'une belle-mère et d'une bru. — *Manibus date lilia plenis*. — Le courrier royal. — Qu'au Pérou si les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les villages qui se succèdent se ressemblent. — *Apachecta*. — Pucara, son étymologie et sa foire. — Un malade et un médecin. — Où les bonnes femmes trouveront une nouvelle recette du baume de fier-à-bras. — Essai dithyrambique sur les ruisseaux. — Adieux bachiques. — Le curé Miranda. — Une églogue accompagnée de coups de fronde. — Santa-Rosa. — Une fête au milieu des neiges. — Le maître de poste d'Aguas-Calientes. — Qui rappelle de loin les noces de Gamache le Riche. — L'auteur dévoile dans une épître

familière la noirceur et la perfidie de son âme. — Deux crucifix miraculeux. — Renseignements utiles sur la bière de Combapata et sur la façon dont elle est brassée. — Dissertation sur le passé des Indiens Canas et Canchis. — Où il est question de César passant le Rubicon. — Arrivée à Acopia..... 125

QUATRIÈME ÉTAPE

D'ACOPIA A CUZCO

Dissertation sur la province de Quispicanchi que le lecteur peut passer sans la lire. — Acopia, ses pseudo-ruines et ses tartes. — Une hospitalité compromettante. — Bibiana et Maria Salomé. — Qui prouve jusqu'à l'évidence que tous les hommes égaux devant la mort ne le sont pas devant les puces. — Un rêve de bonheur. — La quebraba de Cuzco. — Andajes et ses boudins aux pistaches. — La Chingana de Qquerohuasi. — Une carrière du temps où l'impératrice Mama Ocllo Huaco filait. — Traité de botanique à la portée de tout le monde. — Le voyageur pleure sa jeunesse passée et ses illusions perdues. — Qu'un muletier peut être à la fois herboriste et logicien. — Quiquijana et les cailloux de sa rivière. — Qui traite d'Urcos, chef-lieu de la province de Quispicanchi. — Le lac la Mohina et sa chaîne d'or. — Zoologie et arboriculture. — Huaro, son clocher, son coq et son buffet d'orgues. — Vallées et villages caractérisés en passant par un mot quelconque. — Oropesa la bourgade héroïque. — Le voyageur se brouille pour la seconde fois avec son guide. — Croquis de San Jeronimo. — San Sebastian et ses familles nobles. — L'arbre des adieux. — Du couvent de la Recoleta, de son prieur et de ses moines. — Le corridor du ciel et la chaire du diable. — Une chambre monolithe. — Trois sorcières de Goya dans un bénitier. — Par quel chemin on arrive chez les descendants du Soleil. — Silhouette d'une capitale. — Dernier conseil de la Sagesse représentée par un muletier. — D'une main l'auteur fait ses malles, de l'autre il écrit des mémoires. — Cuzco antique et moderne..... 169

CINQUIÈME ÉTAPE

DE CUZCO A ÉCHARATI

Quelques mots sur le chemin qui conduit de Cuzco à la pampa d'Anta. — Qu'un domestique de confiance peut être à la fois fripon, gourmand et imposteur. — Les nuages du ciel. — A quoi songeait le voyageur en arrivant à Mara. — Où Arimane et Oromase interviennent à propos d'une bille de chocolat. — Qui traite du pardon et de l'oubli des offenses. — La déesse de Pintobamba. — Souvenirs et silhouettes. — Le ravin d'Occobamba. — Ci-gît un noble cœur. — Les ruines d'Ollantay-Tampu vues à vol d'oiseau. — La chronique et la tragédie. — Où le voyageur, qui comptait étaler des confitures sur le pain de son déjeuner, se voit réduit à manger ce pain sec. — Le port de la Cordillère d'Occobamba. — Monologue poétique interrompu par un coup de foudre. — Rêveries philosophiques dans un sentier couvert. — Arrivée à Occobamba. — Le voyageur invoque l'appui de la justice, représentée par un alcade. — Jugement et exécution de José Benito. — Jusqu'où peut aller l'amour d'une mère. — Description d'une fontaine. — Une épaule de mouton. — Où l'auteur de ces lignes se voit contraint de faire une soupe lui-même. — Les deux moitiés d'un fonctionnaire. — Essai sur la topographie locale. — Un déjeuner à Mayoc. — La carte à payer. — Ce qu'il en coûte de parler mariage aux veuves d'un âge critique. — Idylle d'après Théocrite. — Le logis et les poules d'Unupampa. — La ferme des patates douces. — Étymologie au rebours du bon sens. — Qui rappelle Philémon et Baucis de mythologique mémoire. — *Sta, viator!* — L'hospitalité d'une épicière. — Portrait au pastel d'une grande dame. — L'hacienda de Tian-Tian et son majordome. — Dissertation sur le *Theobroma cacao*. — Ornithologie. — Faute d'une chemise blanche, l'auteur dit un adieu définitif aux illusions qu'il caressait. — Aspects variés du paysage. — Où le voyageur, en cherchant l'âme d'une fleur, se sent saisir le nez par des tenailles. — L'hacienda de la Chouette. — L'*Hibiscus mutabilis*. — Conversation à travers les lames d'une persienne. — La femme abandonnée. — Une fleur blanche le matin, rose à midi, pourpre le soir. — Sor Maria de los Angeles. — Qui traite du moyen d'obliger un homme à garder un secret. — Biographie et physiologie de quatre jeunes filles. — Le voyageur soupe en famille chez le gouverneur de Chaco. — Arrivée à Echarati..... 339

SIXIÈME ÉTAPE

D'ECHARATI A CHULITUQUI

L'hacienda de Bellavista. — Une ancienne connaissance. — Réhabilitation d'un régisseur devenu gargotier. — Fray Astuto et Fray Bobo. — Toute la vérité, rien que la vérité. — Visite à la mission de Cocabambillas. — Le verre de

limonade et la cuillère d'argent : apologue. — Qui prouve qu'en diplomatie un moine franciscain est plus fort qu'un voyageur artiste. — Détails et portraits. — L'auteur accomplit un pèlerinage pieux à travers l'hacienda de Bellavista. — Épitre familière. — Le secrétaire d'une Altesse Sérénissime. — *Nec pluribus impar*. — Un flambeau de la science. — Vanité des vanités, tout n'est que vanité. — Grâce à quelques verres de vin d'oranges, l'auteur apprend une foule de choses qu'il ignorait. — Ne touchez ni à la hache ni à l'amour-propre. — Départ pour la plage de Chahuaris. — Indiens Antis. — Manière de s'assurer si la race des chiens muets est perdue, comme le prétendent quelques savants. — Où le voyageur, en herborisant, trouve à la fois des fleurs et des gibernes. — La messe du départ. — Échange d'adieux entre ceux qui partent et ceux qui restent. — *Buen viage!* — Premiers rapides et premiers baisers de la vague. — Mancureali. — Un capital énorme représenté par douze haches en fer de Biscaye. — Illapani. — Le bivac de Chulituqui. — Confidence à laquelle l'auteur et conséquemment le lecteur étaient loin de s'attendre..... 427

SEPTIÈME ÉTAPE

DE CHULITUQUI A TUNKINI

Hymne à l'aurore. — Effets désastreux d'une nuit passée en plein air. — La plage de Mapitunuhuari. — Chasse au radeau. — Où la situation s'aggrave et se complique. — Qui rappelle à trois mille ans d'intervalle les débats du bouillant Achille et du superbe Agamemnon. — Du jambon cru considéré comme toxique. — Pendant que l'expédition franco-péruvienne ne sait à quel saint se vouer, l'auteur s'amuse à relever des altitudes. — Monographie du coq de roche. — La copie d'un acte authentique. — Serment fait sur un bréviaire à défaut d'Évangile. — Adieux éternels sur la plage de Coribeni. — Une mauvaise nuit passée à Sirialo. — Le site de Polohuatini. — Qui prouve que les théories de M. Proudhon sur la propriété sont généralement plus répandues qu'on n'a l'air de le croire. — Les Antis de Sangobatea. — Chiens bleus et chiens rouges. — Études anthropologiques. — Qui traite de Simuco le tireur d'arc, et de la façon dont il acheta sa seconde femme. — Une leçon de géographie sur la plage de Quitini. — Un baptême. — Le capitaine-parrain et le lieutenant-marraine. — Une phrase musicale d'Hérold confiée aux échos de Biricanani. — Les eaux calmes de Canari. — Un tableau de genre tout composé. — Les ajoupas de Manugali. — Où l'expédition franco-péruvienne, à l'exemple de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, étale pour le sécher son linge mouillé sur la plage. — Le désastre de Pachiri. — Où le lecteur reconnaîtra avec l'auteur l'impossibilité de s'occuper de botanique. — Les rapides de Yaviro. — L'orateur de Saniriato. — Le rapide de Sintulini. — Mort de Fray Juan Bobo. — Où le lecteur apprendra de quelle façon un capitaine de frégate et son lieutenant perdirent leurs chemises tout en gardant leur présence d'esprit. — *Date obolum Belisario*. — Histoire d'un double bonnet de coton. — La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime. — De Charybde en Scylla. — Un chef d'expédition scientifique suspendu par les aisselles. — Le rapide de Tunkini. — Description d'une gorge ou cañon. — Brusque passage des ténèbres à la lumière. — Les parties planes de l'Amérique..... 475

HUITIÈME ÉTAPE

DE TUNKINI A SARAYACU

Espoir déçu. — Un arbre merveilleux. — De la façon dont les Antis prennent congé de leurs amis et connaissances. — Détails intimes. — Où le voyageur n'évite un danger imaginaire que pour tomber dans un danger réel. — Arrivée à Antihuaris. — Ituriminiqui-Santiago. — Un sultan et ses odalisques. — Géologie, botanique et hydrographie mêlées. — Le radeau-ménagerie. — Qui traite de l'antipathie des singes pour la musique. — Chute d'arbres dans les forêts. — Où les géographes apprendront avec plaisir que les rivières Paucartampu, Mapacho et Camisia, qu'ils croyaient distinctes, ne sont qu'une seule et même rivière sous trois noms différents. — Arrivée à Bitiricaya. — Première entrevue avec des Indiens Chontaquiros. — Jeronimo le chrétien tatoué. — Où il est question pour la première fois de la prépondérance des Chontaquiros sur les Antis. — Histoire lamentable du missionnaire Bruno, traîtreusement occis par un sonneur de cloches. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Antis. — Qui prouve par $a + b$ que les Indiens Chontaquiros sont à la fois d'excellents rameurs et de mauvais drôles. — Rapprochement forcé entre les chefs des commissions-unies. — Où le comte de la Blanche-Épine apprend à ses dépens qu'il y a haricots et haricots, comme il y a fagots et fagots. — La maison de Sipa. — Tableau d'intérieur, avec effets d'ombre et de lumière. — Abordage contre le tronc d'un *Siphonia elastica*. — L'auteur et son singe se gourment en pleine rivière. — L'hospitalité dans une pirogue. — Mémorable combat entre un *Ateles niger* et un *Ateles rufus*. — Les plages de l'Apurimac. — Une boîte de sardines à l'huile. — Coup d'œil jeté en passant sur la rivière Tampu-Apurimac. — La Mission de Santa-Rosa et ses néophytes. — Pseudo-chrétiens et voleurs véritables. — Qui traite de l'Apu-Paro et de la population bigarrée de ses rives. — De l'homme considéré comme accessoire animé du paysage.

— Les trois habitations de Consaya. — Où le chef de la commission française, en voulant enfourcher une chimère ailée, reçoit un coup de pied du fantastique animal. — Arrivée à Paruitcha. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Chontaquiros. — Premières relations avec les Indiens Conibos. — La région des moustiques. — L'auteur accumule les interjections pour donner au lecteur unei dée des tourments qu'il endure. — Fabrique de moustiquaires et atelier de couture. — Tumbuya et ses bananiers. — Où les membres de l'expédition franco-péruvienne, et l'auteur de ces lignes avec eux, sont pris pour autant de diables par les naturels du pays. — De la petite vérole chez les nations sauvages. — Massacre de tortues. — Une mauvaise nuit. — Bouillon conibo aux bananes vertes et aux œufs de tortue. — Le chef de la commission péruvienne, conseillé par la vanité, achète un esclave Impétiniri pour la somme de un franc cinquante centimes. — De la rivière Pachitea, de ses sources et de ses affluents. — Un projet de mission à Santa-Rita. — Qui traite de l'achat d'un bilboquet conibo et de la manière de s'en servir. — Les deux chefs de l'expédition lavent pour la dernière fois leur linge sale en famille. — Une proposition singulière. — Où l'auteur se compare à Hippocrate refusant les présents d'Artaxercę. — Situations respectives. — Plaisirs et douleurs du voyage. — Théorie de la moustiquaire. — Une chasse à l'homme chez les Indiens Remos de la rivière Apujau. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Conibos. — Paysages et animaux. — Éboulement des berges de l'Ucayali. — Où plus d'une lectrice au cœur sensible frémira du danger que courut l'auteur. — Auto-da-fé de pécaris. — Arrivée chez les Indiens Sipibos. — Un ragoût de tortues au sortir de l'œuf. — La Sierra de Cuntamana et ses ramifications. — Rencontre de deux chrétiens sur une plage. — Un moulin à broyer les cannes à sucre. — Quelques lignes sur le passé des Indiens Sipibos. — Arrivée chez les Indiens Schétibos. — La plage de *Sarah-Ghéné-Sara-Yacu*. — Transformation magnifique et soudaine du comte de la Blanche-Épine. — Effet que peut produire un habit noir au milieu d'un paysage vierge. — Le courrier malgache. — Arrivée des néophytes de Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain..... 539

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

CORBEIL, TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.

G